REVUE

DES

DEUX MONDES

—

QUATRIÈME SÉRIE

TOME XI. — 1er JUILLET 1837.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME ONZIÈME

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1837

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LES CENCI.

(1599.)

Le don Juan de Molière est galant sans doute, mais avant tout, il est homme de bonne compagnie; avant de se livrer au penchant irrésistible qui l'entraîne vers les jolies femmes, il tient à se conformer à un certain modèle idéal, il veut être l'homme qui serait souverainement admiré à la cour d'un jeune roi galant et spirituel.

Le don Juan de Mozart est déjà plus près de la nature, et moins français, il pense moins à l'*opinion des autres*; il ne songe pas, avant tout, à *parestre* comme dit le baron de Fœneste, de d'Aubigné. Nous n'avons que deux portraits du don Juan d'Italie, tel qu'il dut se montrer, en ce beau pays, au XVIe siècle, au début de la civilisation renaissante.

De ces deux portraits, il en est un que je ne puis absolument faire connaître, le siècle est trop *collet monté*, il faut se rappeler ce grand mot que j'ai ouï répéter bien des fois à lord Byron : *This age of cant.* Cette hypocrisie si ennuyeuse et qui ne trompe personne, a l'immense avantage de donner quelque chose à dire aux sots : ils se scandalisent de ce qu'on a osé dire telle choses, de ce qu'on a osé rire de telle autre, etc. Son désavantage est de raccourcir infiniment le domaine de l'histoire.

Si le lecteur a le bon goût de me le permettre, je vais lui présenter, en toute humilité, une notice historique sur le second des don Juan, dont il est possible de parler en 1837; il se nommait *François Cenci.*

Pour que le don Juan soit possible, il faut qu'il y ait de l'hypocrisie dans le monde. Le don Juan eût été un effet sans cause dans l'antiquité; la religion était une fête, elle exhortait les hommes au plaisir, comment aurait-elle flétri des êtres qui faisaient d'un certain plaisir leur unique affaire? Le gouvernement seul parlait de *s'abstenir*, il défendait les choses qui pouvaient nuire à la patrie, c'est-à-dire à l'intérêt bien entendu de tous, et non ce qui peut nuire à l'individu qui agit.

Tout homme qui avait du goût pour les femmes et beaucoup d'argent, pouvait donc être un don Juan dans Athènes, personne n'y trouvait à redire; personne ne professait que cette vie est une vallée de larmes, et qu'il y a du mérite à se faire souffrir.

Je ne pense pas que le don Juan athénien pût arriver jusqu'au crime aussi rapidement que le don Juan des monarchies modernes; une grande partie du plaisir de celui-ci consiste à braver l'opinion, et il a débuté, dans sa jeunesse, par s'imaginer qu'il bravait seulement l'hypocrisie.

Violer les lois dans la monarchie à la Louis XV, tirer un coup de fusil à un couvreur, et le faire dégringoler du haut de son toit, n'est-ce pas une preuve que l'on vit dans la société du prince, que l'on est du meilleur ton, et que l'on se moque fort du juge? *Se moquer du juge* n'est-ce pas le premier pas, le premier essai de tout petit don Juan qui débute?

Parmi nous, les femmes ne sont plus à la mode, c'est pourquoi les don Juan sont rares; mais quand il y en avait, ils commençaient toujours par chercher des plaisirs fort naturels, tout en se faisant gloire de braver ce qui leur semblait des idées non fondées en raison, dans la religion de leurs contemporains. Ce n'est que plus tard, et lorsqu'il commence à se pervertir, que le don Juan trouve une volupté exquise à braver les opinions qui lui semblent à lui-même justes et raisonnables.

Ce passage devait être fort difficile chez les anciens, et ce n'est guère que sous les empereurs romains, et après Tibère et Caprée, que l'on trouve des libertins qui aiment la corruption pour elle-même, c'est-à-dire pour le plaisir de braver les opinions raisonnables de leurs contemporains.

Ainsi c'est à la religion chrétienne que j'attribue la possibilité du rôle satanique de don Juan. C'est sans doute cette religion qui enseigna au monde qu'un pauvre esclave, qu'un gladiateur avait une ame absolument égale en facultés à celle de César lui-même; ainsi, il faut

la remercier de l'apparition des sentimens délicats; je ne doute pas, au reste, que tôt ou tard ces sentimens ne se fussent fait jour dans le sein des peuples. L'Énéide est déjà bien plus *tendre* que l'Iliade.

La théorie de Jésus était celle des philosophes arabes ses contemporains; la seule chose nouvelle qui se soit introduite dans le monde à la suite des principes prêchés par saint Paul, c'est un corps de prêtres absolument séparé du reste des citoyens et même ayant des intérêts opposés (1).

Ce corps fit son unique affaire de cultiver et de fortifier le *sentiment religieux;* il inventa des prestiges et des habitudes pour émouvoir les esprits de toutes les classes, depuis le pâtre inculte jusqu'au vieux courtisan blasé; il sut lier son souvenir aux impressions charmantes de la première enfance; il ne laissa point passer la moindre peste ou le moindre grand malheur, sans en profiter pour redoubler la peur et le *sentiment religieux*, ou tout au moins pour bâtir une belle église, comme la *Salute* à Venise.

L'existence de ce corps produisit cette chose admirable : le pape saint Léon, résistant sans *force physique* au féroce Attila et à ces nuées de barbares qui venaient d'effrayer la Chine, la Perse et les Gaules.

Ainsi, la religion, comme le pouvoir absolu tempéré par des chansons, qu'on appelle la monarchie française, a produit des choses singulières que le monde n'eût jamais vues, peut-être, s'il eût été privé de ces deux institutions.

Parmi ces choses bonnes ou mauvaises, mais toujours singulières et curieuses, et qui eussent bien étonné Aristote, Polybe, Auguste, et les autres bonnes têtes de l'antiquité, je place sans hésiter le caractère tout moderne du don Juan. C'est, à mon avis, un produit des *institutions ascétiques* des papes venus après Luther; car Léon X et sa cour (1506) suivaient à peu près les principes de la religion d'Athènes.

Le *Don Juan* de Molière fut représenté au commencement du règne de Louis XIV, le 15 février 1665; ce prince n'était point encore dévot, et cependant la censure ecclésiastique fit supprimer la scène du *pauvre dans la forêt*. Cette censure, pour se donner des forces, voulait persuader à ce jeune roi, si prodigieusement ignorant, que le mot janséniste était synonyme de *républicain* (2).

L'original est d'un Espagnol, Tirso de Molina (3); une troupe ita-

(1) Voir Montesquieu, *Politique des Romains dans la religion.*

(2) Saint-Simon. — Mémoires de l'abbé Blache.

(3) Ce nom fut adopté par un moine, homme d'esprit, Fray Gabriel Tellez. Il apparte-

lienne en jouait une imitation à Paris vers 1664, et faisait fureur. C'est probablement la comédie du monde qui a été représentée le plus souvent. C'est qu'il y a le diable et l'amour, la peur de l'enfer et une passion exaltée pour une femme, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus terrible et de plus doux aux yeux de tous les hommes, pour peu qu'ils soient au-dessus de l'état sauvage.

Il n'est pas étonnant que la peinture du don Juan ait été introduite dans la littérature par un poète espagnol. L'amour tient une grande place dans la vie de ce peuple; c'est, là-bas, une passion sérieuse et qui se fait sacrifier, haut la main, toutes les autres, et même, qui le croirait? la *vanité!* Il en est de même en Allemagne et en Italie. A le bien prendre, la France seule est complètement délivrée de cette passion, qui fait faire tant de folies à ces étrangers : par exemple, épouser une fille pauvre, sous le prétexte qu'elle est jolie et qu'on en est amoureux. Les filles qui manquent de beauté ne manquent pas d'admirateurs en France; nous sommes gens avisés. Ailleurs, elles sont réduites à se faire religieuses, et c'est pourquoi les couvens sont indispensables en Espagne. Les filles n'ont pas de dot en ce pays, et cette loi a maintenu le triomphe de l'amour. En France, l'amour ne s'est-il pas réfugié au cinquième étage, c'est-à-dire parmi les filles qui ne se marient pas avec l'entremise du notaire de la famille?

Il ne faut point parler du don Juan de lord Byron, ce n'est qu'un *Faublas*, un beau jeune homme insignifiant, et sur lequel se précipitent toutes sortes de bonheurs invraisemblables.

C'est donc en Italie et au XVIe siècle seulement qu'a dû paraître, pour la première fois, ce caractère singulier. C'est en Italie et au XVIIIe siècle, qu'une princesse disait, en prenant une glace avec délices le soir d'une journée fort chaude : *Quel dommage que ce ne soit pas un péché!*

Ce sentiment forme, suivant moi, la base du caractère du don Juan, et, comme on voit, la religion chrétienne lui est nécessaire.

Sur quoi un auteur napolitain s'écrie : « N'est-ce rien que de braver le ciel, et de croire qu'au moment même le ciel peut vous réduire en cendre? De là, l'extrême volupté, dit-on, d'avoir une maîtresse religieuse, et religieuse remplie de piété, sachant fort bien qu'elle fait mal, et demandant pardon à Dieu avec passion, comme elle pèche avec passion (1). »

nait à l'ordre de la Merci, et l'on a de lui plusieurs pièces où se trouvent des scènes de génie, entre autres : *le Timide à la cour*. Tellez fit trois cents comédies, dont soixante ou quatre-vingts existent encore. Il mourut vers 1610.

(1) D. Dominico Paglietta.

Supposons un chrétien extrêmement pervers, né à Rome, au moment où le sévère Pie V venait de remettre en honneur ou d'inventer une foule de pratiques minutieuses absolument étrangères à cette morale simple qui n'appelle vertu que *ce qui est utile aux hommes.* Une inquisition inexorable, et tellement inexorable qu'elle dura peu en Italie, et dut se réfugier en Espagne, venait d'être renforcée (1) et faisait peur à tous. Pendant quelques années, on attacha de très grandes peines à la non-exécution ou au mépris public de ces petites pratiques minutieuses.

Cet homme pervers dont nous avons parlé aura été choqué d'entendre que l'on mettait de petites pratiques minutieuses au rang des devoirs les plus sacrés de la religion; il aura haussé les épaules en voyant l'universalité des citoyens trembler devant les lois terribles de l'inquisition.

« Eh bien! se sera-t-il dit, je suis l'homme le plus riche de Rome, cette capitale du monde; je vais en être aussi le plus brave; je vais me moquer publiquement de tout ce que ces gens-là respectent, et qui ressemble si peu à ce qu'on doit respecter. »

Car un don Juan, pour être tel, doit être homme de cœur et posséder cet esprit vif et net qui fait voir clair dans les motifs des actions des hommes.

François Cenci se sera dit : Par quelles actions parlantes, moi Romain, né à Rome en 1527, précisément pendant les six mois durant lesquels les soldats luthériens du connétable de Bourbon y commirent, sur les choses saintes, les plus affreuses profanations; par quelles actions pourrai-je faire remarquer mon courage, et me donner, le plus profondément possible, le plaisir de braver l'opinion? Comment étonnerai-je mes sots contemporains? Comment pourrai-je me donner le plaisir si vif de me sentir différent de tout ce vulgaire?

Il ne pouvait entrer dans la tête d'un Romain, et d'un Romain du moyen-âge, de se borner à des paroles. Il n'est pas de pays où les paroles hardies soient plus méprisées qu'en Italie.

L'homme qui a pu se dire à lui-même ces choses, se nommait François Cenci : il a été tué sous les yeux de sa fille et de sa femme, le 15 septembre 1598. Rien d'aimable ne nous reste de ce don Juan, son

(1) Saint Pie V Ghislieri, Piémontais, dont on voit la figure maigre et sévère au tombeau de Sixte-Quint à Sainte-Marie-Majeure, était *grand-inquisiteur* quand il fut appelé au trône de saint Pierre, en 1566. Il gouverna l'église six ans et vingt-quatre jours. — Voir ses lettres, publiées par M. de Potter, le seul homme parmi nous qui ait connu ce point d'histoire. L'ouvrage de M. de Potter, vaste mine de faits, est le fruit de quatorze ans d'études consciencieuses dans les bibliothèques de Florence, de Venise et de Rome.

TIMBRE ROYAL

caractère ne fut point adouci et *amoindri* par l'idée d'être, avant tout, homme de bonne compagnie, comme le don Juan de Molière. Il ne songeait aux autres hommes que pour marquer sa supériorité sur eux, s'en servir dans ses desseins ou les haïr. Le don Juan n'a jamais de plaisir par les sympathies, par les douces rêveries ou les illusions d'un cœur tendre. Il lui faut, avant tout, des plaisirs qui soient des triomphes, qui puissent être vus par les autres, qui ne *puissent être niés*; il lui faut la liste déployée par l'insolent Leporello aux yeux de la triste Elvire.

Le don Juan romain s'est bien gardé de la maladresse insigne de donner la clé de son caractère, et de faire des confidences à un laquais, comme le don Juan de Molière; il a vécu sans confident, et n'a prononcé de paroles que celles qui étaient utiles pour *l'avancement de ses desseins*. Nul ne vit en lui de ces momens de tendresse véritable et de gaieté charmante qui nous font pardonner au don Juan de Mozart; en un mot, le portrait que je vais traduire est affreux.

Par choix, je n'aurais pas raconté ce caractère, je me serais contenté de l'étudier, car il est plus voisin de l'horrible que du curieux; mais j'avouerai qu'il m'a été demandé par des compagnons de voyage auxquels je ne pouvais rien refuser. En 1823, j'eus le bonheur de voir l'Italie avec des êtres aimables, et que je n'oublierai jamais; je fus séduit comme eux par l'admirable portrait de Béatrix Cenci, que l'on voit à Rome, au palais Barberini.

La galerie de ce palais est maintenant réduite à sept ou huit tableaux; mais quatre sont des chefs-d'œuvre : c'est d'abord le portrait de la célèbre *Fornarina*, la maîtresse de Raphaël, par Raphaël lui-même. Ce portrait, sur l'authenticité duquel il ne peut s'élever aucun doute, car on trouve des copies contemporaines, est tout différent de la figure qui, à la galerie de Florence, est donnée comme le portrait de la maîtresse de Raphaël, et a été gravé, sous ce nom, par Morghen. Le portrait de Florence n'est pas même de Raphaël. En faveur de ce grand nom, le lecteur voudra-t-il pardonner à cette petite digression?

Le second portrait précieux de la galerie Barberini, est du Guide; c'est le portrait de Béatrix Cenci, dont on voit tant de mauvaises gravures. Ce grand peintre a placé sur le cou de Béatrix un bout de draperie insignifiant : il l'a coiffée d'un turban; il eût craint de pousser la vérité jusqu'à *l'horrible*, s'il eût reproduit exactement l'habit qu'elle s'était fait faire pour paraître à l'exécution, et les cheveux en désordre d'une pauvre fille de seize ans qui vient de s'abandonner

au désespoir. La tête est douce et belle, le regard très doux et les yeux fort grands : ils ont l'air étonné d'une personne qui vient d'être surprise au moment où elle pleurait à chaudes larmes. Les cheveux sont blonds et très beaux. Cette tête n'a rien de la fierté romaine et de cette conscience de ses propres forces, que l'on surprend souvent dans le regard assuré d'une *fille du Tibre*, « *di una figlia del Tevere*, » disent-elles d'elles-mêmes avec fierté. Malheureusement les demi-teintes ont poussé au *rouge de brique* pendant ce long intervalle de deux cent trente-huit ans, qui nous sépare de la catastrophe dont on va lire le récit.

Le troisième portrait de la galerie Barberini, est celui de Lucrèce Petroni, belle-mère de Béatrix, qui fut exécutée avec elle. C'est le type de la matrone romaine dans sa beauté et sa fierté (1) naturelles. Les traits sont grands et la carnation d'une éclatante blancheur, les sourcils noirs et fort marqués, le regard est impérieux et en même temps chargé de volupté. C'est un beau contraste avec la figure si douce, si simple, presque allemande de sa belle-fille.

Le quatrième portrait, brillant par la vérité et l'éclat des couleurs, est l'un des chefs-d'œuvre du Titien; c'est une esclave grecque qui fut la maîtresse du fameux doge Barbarigo.

Presque tous les étrangers qui arrivent à Rome, se font conduire, dès le commencement de leur tournée, à la galerie Barberini; ils sont appelés, les femmes surtout, par les portraits de Béatrix Cenci et de sa belle-mère. J'ai partagé la curiosité commune; ensuite, comme tout le monde, j'ai cherché à obtenir communication des pièces de ce procès célèbre. Si on a ce crédit, on sera tout étonné, je pense, en lisant ces pièces, où tout est latin, excepté les réponses des accusés, de ne trouver presque pas l'explication des faits. C'est qu'à Rome, en 1599, personne n'ignorait les faits. J'ai acheté la permission de copier un récit contemporain; j'ai cru pouvoir en donner la traduction sans blesser aucune convenance; du moins cette traduction put-elle être lue tout haut devant des dames, en 1823. Il est bien entendu que le traducteur cesse d'être fidèle lorsqu'il ne peut plus l'être : l'horreur l'emporterait facilement sur l'intérêt de curiosité.

Le triste rôle du don Juan pur (celui qui ne cherche à se conformer à aucun modèle idéal, et qui ne songe à l'opinion du monde que pour l'outrager) est exposé ici dans toute son horreur. Les excès de ses crimes forcent deux femmes malheureuses à le faire tuer sous

(1) Cette fierté ne provient point du *rang* dans le monde, comme dans les portraits de Van-Dyck.

leurs yeux; ces deux femmes étaient l'une son épouse et l'autre sa fille, et le lecteur n'osera décider si elles furent coupables. Leurs contemporains trouvèrent qu'elles ne devaient pas périr.

Je suis convaincu que la tragédie de *Galeoto Manfredi* (qui fut tué par sa femme, sujet traité par le grand poète Monti) et tant d'autres tragédies domestiques du XVe siècle, qui sont moins connues et à peine indiquées dans les histoires particulières des villes d'Italie, finirent par une scène semblable à celle du château de *Petrella*.

Voici la traduction du récit contemporain; il est en *italien de Rome* et fut écrit le 14 septembre 1599.

HISTOIRE VÉRITABLE

De la mort de Jacques et Béatrix Cenci, et de Lucrèce Petroni Cenci, leur belle-mère, exécutés pour crime de parricide samedi dernier 11 septembre 1599, sous le règne de notre saint père le pape Clément VIII Aldobrandini.

La vie exécrable qu'a toujours menée François Cenci né à Rome, et l'un de nos concitoyens les plus opulens, a fini par le conduire à sa perte. Il a entraîné à une mort prématurée ses fils, jeunes gens forts et courageux, et sa fille Béatrix, qui, quoiqu'elle ait été conduite au supplice, à peine âgée de seize ans (il y a aujourd'hui quatre jours), n'en passait pas moins pour une des plus belles personnes des états du pape et de l'Italie tout entière. La nouvelle se répand que le signor Guido Reni, un des élèves de cette admirable école de Bologne, a voulu faire le portrait de la pauvre Béatrix, vendredi dernier, c'est-à-dire le jour même qui a précédé son exécution. Si ce grand peintre s'est acquitté de cette tâche comme il a fait pour les autres peintures qu'il a exécutées dans cette capitale, la postérité pourra se faire quelque idée de ce que fut la beauté de cette fille admirable. Afin qu'elle puisse aussi conserver quelque souvenir de ses malheurs sans pareils, et de la force étonnante avec laquelle cette ame vraiment romaine sut les combattre, j'ai résolu d'écrire ce que j'ai appris sur l'action qui l'a conduite à la mort et ce que j'ai vu le jour de sa glorieuse tragédie.

Les personnes qui m'ont donné mes informations, étaient placées de façon à savoir les circonstances les plus secrètes, lesquelles sont ignorées dans Rome, même aujourd'hui, quoique depuis six semaines on ne parle d'autre chose que du procès des Cenci. J'écrirai avec une certaine liberté, assuré que je suis de pouvoir déposer mon *commentaire* dans des archives respectables, et d'où certainement il ne

sera tiré qu'après moi. Mon unique chagrin est de devoir parler, mais ainsi le veut la vérité, contre l'innocence de cette pauvre Béatrix Cenci, adorée et respectée de tous ceux qui l'ont connue, autant que son terrible père était haï et exécré.

Cet homme, qui, l'on ne peut le nier, avait reçu du ciel une sagacité et une bizarrerie étonnantes, fut fils de monsignor Cenci, lequel sous Pie V Ghislieri, s'était élevé au poste de *trésorier* (ministre des finances). Ce saint pape, tout occupé, comme on sait, de sa juste haine contre l'hérésie, et du rétablissement de son admirable inquisition, n'eut que du mépris pour l'administration temporelle de son état, de façon que ce monsignor Cenci, qui fut trésorier pendant quelques années avant 1572, trouva moyen de laisser à cet homme affreux, qui fut son fils et père de Béatrix, un revenu net de 160,000 piastres (environ 2,500,000 francs de 1837).

François Cenci, outre cette grande fortune, avait une réputation de courage et de prudence à laquelle, dans son jeune temps, aucun autre Romain ne put atteindre; et cette réputation le mettait d'autant plus en crédit à la cour du pape et parmi tout le peuple, que les actions criminelles que l'on commençait à lui imputer n'étaient que du genre de celles que le monde pardonne facilement. Beaucoup de Romains se rappelaient encore, avec un amer regret, la liberté de penser et d'agir dont on avait joui du temps de Léon X, qui nous fut enlevé en 1513, et sous Paul III, mort en 1549. On commença à parler, sous ce dernier pape, du jeune François Cenci à cause de certains amours singuliers, amenés à bonne réussite par des moyens plus singuliers encore.

Sous Paul III, temps où l'on pouvait encore parler avec une certaine confiance, beaucoup disaient que François Cenci était avide surtout d'évènemens bizarres qui pussent lui donner des *peripezie di nuova idea*, sensations nouvelles et inquiétantes; ceux-là s'appuient sur ce qu'on a trouvé dans ses livres de comptes, des articles tels que celui-ci :

« Pour les aventures et *peripezie* de Toscanella, 3,500 piastres (environ 60,000 francs de 1837) *e non fu caro* (et ce ne fut pas trop cher). »

On ne sait peut-être pas, dans les autres villes d'Italie, que notre sort et notre façon d'être à Rome changent selon le caractère du pape régnant. Ainsi, pendant treize années, sous le bon pape Grégoire XIII Buoncompagni, tout était permis à Rome; qui voulait faisait poignarder son ennemi, et n'était point poursuivi, pour peu qu'il se

conduisit d'une façon modeste. A cet excès d'indulgence succéda l'excès de la sévérité pendant les cinq années que régna le grand Sixte-Quint, duquel il a été dit, comme de l'empereur Auguste, qu'il fallait qu'il ne vînt jamais où qu'il restât toujours. Alors on vit exécuter des malheureux pour des assassinats ou empoisonnemens oubliés depuis dix ans, mais dont ils avaient eu le malheur de se confesser au cardinal Montalto, depuis Sixte-Quint.

Ce fut principalement sous Grégoire XIII que l'on commença à beaucoup parler de François Cenci; il avait épousé une femme fort riche et telle qu'il convenait à un seigneur si accrédité; elle mourut après lui avoir donné sept enfans. Peu après sa mort, il prit en seconde noces Lucrèce Petroni d'une rare beauté et célèbre surtout par l'éclatante blancheur de son teint, mais un peu trop replette, comme c'est le défaut commun de nos Romaines. De Lucrèce il n'eut point d'enfans.

Le moindre vice qui fût à reprendre en François Cenci, ce fut la propension à un amour infame, le plus grand fut celui de ne pas croire en Dieu. De sa vie on ne le vit entrer dans une église.

Mis trois fois en prison pour ses amours infames, il s'en tira en donnant 200,000 piastres aux personnes en faveur auprès des douze papes sous lesquels il a successivement vécu. (200,000 piastres font à peu près 5,000,000 de 1837.)

Je n'ai vu François Cenci que lorsqu'il avait déjà les cheveux grisonnans, sous le règne du pape Buoncompagni, quand tout était permis à qui osait. C'était un homme d'à peu près cinq pieds quatre pouces, fort bien fait, quoique trop maigre; il passait pour être extrêmement fort, peut-être faisait-il courir ce bruit lui-même; il avait les yeux grands et expressifs, mais la paupière supérieure retombait un peu trop; il avait le nez trop avancé et trop grand, les lèvres minces et un sourire plein de grace. Ce sourire devenait terrible lorsqu'il fixait le regard sur ses ennemis; pour peu qu'il fût ému ou irrité, il tremblait excessivement et de façon à l'incommoder. Je l'ai vu dans ma jeunesse, sous le pape Buoncompagni, aller à cheval de Rome à Naples, sans doute pour quelqu'une de ses amourettes; il passait par les bois de San-Germano et de la Fajola, sans avoir nul souci des brigands, et faisait, dit-on, la route en moins de vingt heures. Il voyageait toujours seul, et sans prévenir personne; quand son premier cheval était fatigué, il en achetait ou en volait un autre. Pour peu qu'on fît des difficultés, il ne faisait pas difficulté, lui, de donner un coup de poignard. Mais il est vrai de dire que du temps

de ma jeunesse, c'est-à-dire quand il avait quarante-huit ou cinquante ans, personne n'était assez hardi pour lui résister. Son grand plaisir était surtout de braver ses ennemis.

Il était fort connu sur toutes les routes des états de sa sainteté; il payait généreusement, mais aussi il était capable, deux ou trois mois après une offense à lui faite, d'expédier un de ses sicaires pour tuer la personne qui l'avait offensé.

La seule action vertueuse qu'il ait faite pendant toute sa longue vie, a été de bâtir, dans la cour de son vaste palais près du Tibre, une église dédiée à saint Thomas; et encore il fut poussé à cette belle action par le désir singulier d'avoir sous ses yeux les tombeaux de tous ses enfans (1), pour lesquels il eut une haine excessive et contre nature, même dès leur plus tendre jeunesse, quand ils ne pouvaient encore l'avoir offensé en rien.

C'est là que je veux les mettre tous, disait-il souvent avec un rire amer aux ouvriers qu'il employait à construire son église. Il envoya les trois aînés, Jacques, Christophe et Roch, étudier à l'université de Salamanque en Espagne. Une fois qu'ils furent dans ce pays lointain, il prit un malin plaisir à ne leur faire passer aucune remise d'argent, de façon que ces malheureux jeunes gens, après avoir adressé à leur père nombre de lettres, qui toutes restèrent sans réponse, furent réduits à la misérable nécessité de revenir dans leur patrie en empruntant de petites sommes d'argent ou en mendiant tout le long de la route.

A Rome, ils trouvèrent un père plus sévère et plus rigide, plus âpre que jamais, lequel, malgré ses immenses richesses, ne voulut ni les vêtir, ni leur donner l'argent nécessaire pour acheter les alimens les plus grossiers. Ces malheureux furent forcés d'avoir recours au pape, qui força François Cenci à leur faire une petite pension. Avec ce secours fort médiocre ils se séparèrent de lui.

Bientôt après, à l'occasion de ses amours infames, François fut mis en prison pour la troisième et dernière fois; sur quoi les trois frères sollicitèrent une audience de notre saint père le pape actuellement régnant, et le prièrent en commun de faire mourir François Cenci, leur père, qui, dirent-ils, déshonorait leur maison. Clément VIII en avait grande envie, mais il ne voulut pas suivre sa première pensée, pour ne pas donner contentement à ces enfans dénaturés, et il les chassa honteusement de sa présence.

(1) A Rome on enterre sous les églises.

Le père, comme nous l'avons dit plus haut, sortit de prison en donnant une grosse somme d'argent à qui le pouvait protéger. On conçoit que l'étrange démarche de ses trois fils aînés dut augmenter encore la haine qu'il portait à ses enfans. Il les maudissait à chaque instant, grands et petits, et tous les jours il accablait de coups de bâton ses deux pauvres filles, qui habitaient avec lui dans son palais.

La plus âgée, quoique surveillée de près, se donna tant de soins, qu'elle parvint à faire présenter une supplique au pape; elle conjurait sa sainteté de la marier ou de la placer dans un monastère. Clément VIII eut pitié de ses malheurs, et la maria à Charles Gabrielli, de la famille la plus noble de Gubbio; sa sainteté obligea le père à donner une forte dot.

A ce coup imprévu, François Cenci montra une extrême colère, et pour empêcher que Béatrix, en devenant plus grande, n'eût l'idée de suivre l'exemple de sa sœur, il la séquestra dans un des appartemens de son immense palais. Là, personne n'eut la permission de voir Béatrix, alors à peine âgée de quatorze ans, et déjà dans tout l'éclat d'une ravissante beauté. Elle avait surtout une gaieté, une candeur et un esprit comique que je n'ai vu qu'à elle. François Cenci lui portait lui-même à manger. Il est à croire que c'est alors que le monstre en devint amoureux, ou feignit d'en devenir amoureux, afin de mettre au supplice sa malheureuse fille. Il lui parlait souvent du tour perfide que lui avait joué sa sœur aînée, et, se mettant en colère au son de ses propres paroles, finissait par accabler de coups Béatrix.

Sur ces entrefaites, Roch Cenci, son fils, fut tué par un charcutier, et, l'année suivante, Christophe Cenci fut tué par Paul Corso de Massa. A cette occasion, il montra sa noire impiété, car aux funérailles de ses deux fils il ne voulut pas dépenser même un baïoc pour des cierges. En apprenant le sort de son fils Christophe, il s'écria qu'il ne pourrait goûter quelque joie que lorsque tous ses enfans seraient enterrés, et que, lorsque le dernier viendrait à mourir, il voulait, en signe de bonheur, mettre le feu à son palais. Rome fut étonnée de ce propos, mais elle croyait tout possible d'un pareil homme, qui mettait sa gloire à braver tout le monde et le pape lui-même.

(Ici il devient absolument impossible de suivre le narrateur romain dans le récit fort obscur des choses étranges par lesquelles François Cenci chercha à étonner ses contemporains. Sa femme et sa malheureuse fille furent, suivant toute apparence, victimes de ses idées abominables.)

Toutes ces choses ne lui suffirent point; il tenta avec des menaces, et en employant la force, de violer sa propre fille Béatrix, laquelle était déjà grande et belle; il n'eut pas honte d'aller se placer dans son lit, lui se trouvant dans un état complet de nudité. Il se promenait avec elle dans les salles de son palais, lui étant parfaitement nu; puis, il la conduisait dans le lit de sa femme, afin qu'à la lueur des lampes, la pauvre Lucrèce pût voir ce qu'il faisait avec Béatrix.

Il donnait à entendre à cette pauvre fille une hérésie effroyable, que j'ose à peine rapporter, à savoir que, lorsqu'un père connaît sa propre fille, les enfans qui naissent sont nécessairement des saints, et que tous les plus grands saints vénérés par l'église sont nés de cette façon, c'est-à-dire que leur grand'père maternel a été leur père.

Lorsque Béatrix résistait à ses exécrables volontés, il l'accablait des coups les plus cruels, de sorte que cette pauvre fille, ne pouvant tenir à une vie si malheureuse, eut l'idée de suivre l'exemple que sa sœur lui avait donné. Elle adressa à notre saint père le pape une supplique fort détaillée; mais il est à croire que François Cenci avait pris ses précautions, car il ne paraît pas que cette supplique soit jamais parvenue aux mains de sa sainteté; du moins fut-il impossible de la retrouver à la secrétairerie des *Memoriali*, lorsque, Béatrix étant en prison, son défenseur eut le plus grand besoin de cette pièce; elle aurait pu prouver en quelque sorte les excès inouis qui furent commis dans le château de Petrella. N'eût-il pas été évident pour tous que Béatrix Cenci s'était trouvée dans le cas d'une légitime défense? Ce mémorial parlait aussi au nom de Lucrèce, belle-mère de Béatrix.

François Cenci eut connaissance de cette tentative, et l'on peut juger avec quelle colère il redoubla de mauvais traitemens envers ces deux malheureuses femmes.

La vie leur devint absolument insupportable, et ce fut alors que voyant bien qu'elles n'avaient rien à espérer de la justice du souverain, dont les courtisans étaient gagnés par les riches cadeaux de François, elles eurent l'idée d'en venir au parti extrême qui les a perdues, mais qui pourtant a eu cet avantage de terminer leurs souffrances en ce monde.

Il faut savoir que le célèbre monsignor *Guerra* allait souvent au palais Cenci; il était d'une taille élevée et d'ailleurs fort bel homme, et avait reçu ce don spécial de la destinée qu'à quelque chose qu'il voulût s'appliquer, il s'en tirait avec une grace toute particulière. On a supposé qu'il aimait Béatrix et avait le projet de quitter la *mantelleta*

et de l'épouser (1); mais quoiqu'il prît soin de cacher ses sentimens avec une attention extrême, il était exécré de François Cenci, qui lui reprochait d'avoir été fort lié avec tous ses enfans. Quand monsignor Guerra apprenait que le signor Cenci était hors de son palais, il montait à l'appartement des dames et passait plusieurs heures à discourir avec elles et à écouter leurs plaintes des traitemens incroyables auxquels toutes les deux étaient en butte. Il paraît que Béatrix la première osa parler de vive voix à monsignor Guerra du projet auquel elles s'étaient arrêtées. Avec le temps il y donna les mains; et, vivement pressé à diverses reprises par Béatrix, il consentit enfin à communiquer cet étrange dessein à Giacomo Cenci, sans le consentement duquel on ne pouvait rien faire, puisqu'il était le frère aîné et chef de la maison après François.

On trouva de grandes facilités à l'attirer dans la conspiration; il était extrêmement maltraité par son père, qui ne lui donnait aucun secours, chose d'autant plus sensible à Giacomo qu'il était marié et avait six enfans. On choisit pour s'assembler et traiter des moyens de donner la mort à François Cenci l'appartement de monsignor Guerra. L'affaire se traita avec toutes les formes convenables, et l'on prit sur toutes choses le vote de la belle-mère et de la jeune fille. Quand enfin le parti fut arrêté, on fit choix de deux vassaux de François Cenci, lesquels avaient conçu contre lui une haine mortelle. L'un d'eux s'appelait *Marzio;* c'était un homme de cœur, fort attaché aux malheureux enfans de François, et pour faire quelque chose qui leur fût agréable, il consentit à prendre part au parricide. Olimpio, le second, avait été choisi pour châtelain de la forteresse de la Petrella, au royaume de Naples, par le prince Colonna; mais par son crédit tout puissant auprès du prince, François Cenci l'avait fait chasser.

On convint de toute chose avec ces deux hommes; François Cenci ayant annoncé que, pour éviter le mauvais air de Rome, il irait passer l'été suivant dans cette forteresse de la Petrella, on eut l'idée de réunir une douzaine de bandits napolitains. Olimpio se chargea de les fournir. On décida qu'on les ferait cacher dans les forêts voisines de la Petrella, qu'on les avertirait du moment où François Cenci se mettrait en chemin, qu'ils l'enlèveraient sur la route, et feraient annoncer à sa famille qu'ils le délivreraient moyennant une forte rançon. Alors les enfans seraient obligés de retourner à Rome pour

(1) La plupart des *monsignori* ne sont point engagés dans les ordres sacrés et peuvent se marier.

amasser la somme demandée par les brigands; ils devaient feindre de ne pas pouvoir trouver cette somme avec rapidité, et les brigands, suivant leur menace, ne voyant point arriver l'argent, auraient mis à mort François Cenci. De cette façon personne ne devait être amené à soupçonner les véritables auteurs de cette mort.

Mais l'été venu, lorsque François Cenci partit de Rome pour la Petrella, l'espion qui devait donner avis du départ, avertit trop tard les bandits placés dans les bois, et ils n'eurent pas le temps de descendre sur la grande route. Cenci arriva sans encombre à la Petrella; les brigands, las d'attendre une proie douteuse, allèrent voler ailleurs pour leur propre compte.

De son côté Cenci, vieillard sage et soupçonneux, ne se hasardait jamais à sortir de la forteresse. Et sa mauvaise humeur augmentant avec les infirmités de l'âge qui lui étaient insupportables, il redoublait les traitemens atroces qu'il faisait subir aux deux pauvres femmes. Il prétendait qu'elles se réjouissaient de sa faiblesse.

Béatrix, poussée à bout par les choses horribles qu'elle avait à supporter, fit appeler sous les murs de la forteresse Marzio et Olimpio. Pendant la nuit, tandis que son père dormait, elle leur parla d'une fenêtre basse et leur jeta des lettres qui étaient adressées à monsignor Guerra. Au moyen de ces lettres, il fut convenu que monsignor Guerra promettrait à Marzio et à Olimpio mille piastres s'ils voulaient se charger eux-mêmes de mettre à mort François Cenci. Un tiers de la somme devait être payé à Rome, avant l'action, par monsignor Guerra, et les deux autres tiers par Lucrèce et Béatrix, lorsque, la chose faite, elles seraient maîtresses du coffre-fort de Cenci.

Il fut convenu de plus que la chose aurait lieu le jour de la nativité de la Vierge, et à cet effet, ces deux hommes furent introduits avec adresse dans la forteresse. Mais Lucrèce fut arrêtée par le respect dû à une fête de la Madone, et elle engagea Béatrix à différer d'un jour, afin de ne pas commettre un double péché.

Ce fut donc le 9 de septembre 1598, dans la soirée, que la mère et la fille, ayant donné de l'opium avec beaucoup de dextérité à François Cenci, cet homme si difficile à tromper, il tomba dans un profond sommeil.

Vers minuit, Béatrix introduisit elle-même dans la forteresse Marzio et Olimpio; ensuite Lucrèce et Béatrix les conduisirent dans la chambre du vieillard, qui dormait profondément. Là on les laissa afin qu'ils effectuassent ce qui avait été convenu, et les deux femmes allèrent attendre dans une chambre voisine. Tout à coup elles virent

revenir ces deux hommes avec des figures pâles, et comme hors d'eux-mêmes.

— Qu'y a-t-il de nouveau? s'écrièrent les femmes.

— Que c'est une bassesse et une honte, répondirent-ils, de tuer un pauvre vieillard endormi! la pitié nous a empêchés d'agir.

En entendant cette excuse, Béatrix fut saisie d'indignation et commença à les injurier, disant :

« Donc, vous autres hommes, bien préparés à une telle action, vous n'avez pas le courage de tuer un homme qui dort (1)! bien moins encore oseriez-vous le regarder en face s'il était éveillé! Et c'est pour en finir ainsi que vous osez prendre de l'argent! Eh bien! puisque votre lâcheté le veut, moi-même je tuerai mon père; et, quant à vous autres, vous ne vivrez pas long-temps! »

Animés par ce peu de paroles fulminantes, et craignant quelque diminution dans le prix convenu, les assassins rentrèrent résolument dans la chambre, et furent suivis par les femmes. L'un d'eux avait un grand clou qu'il posa verticalement sur l'œil du vieillard endormi; l'autre, qui avait un marteau, lui fit entrer ce clou dans la tête. On fit entrer de même un autre grand clou dans la gorge, de façon que cette pauvre ame, chargée de tant de péchés récens, fut enlevée par les diables; le corps se débattit, mais en vain.

La chose faite, la jeune fille donna à Olimpio une grosse bourse remplie d'argent: elle donna à Marzio un manteau de drap garni d'un galon d'or, qui avait appartenu à son père, et elle les renvoya.

Les femmes, restées seules, commencèrent par retirer ce grand clou enfoncé dans la tête du cadavre et celui qui était dans le cou; ensuite, ayant enveloppé le corps dans un drap de lit, elles le traînèrent à travers une longue suite de chambres jusqu'à une galerie qui donnait sur un petit jardin abandonné. De là, elles jetèrent le corps sur un grand sureau qui croissait en ce lieu solitaire. Comme il y avait des lieux à l'extrémité de cette petite galerie, elles espérèrent que, lorsque le lendemain on trouverait le corps du vieillard tombé dans les branches du sureau, on supposerait que le pied lui avait glissé, et qu'il était tombé en allant aux lieux.

La chose arriva précisément comme elles l'avaient prévu. Le matin, lorsqu'on trouva le cadavre, il s'éleva une grande rumeur dans la forteresse; elles ne manquèrent pas de jeter de grands cris, et de pleurer la mort si malheureuse d'un père et d'un époux. Mais la jeune

(1) Tous ces détails sont prouvés au procès.

Béatrix avait le courage de la pudeur offensée, et non la prudence nécessaire dans la vie : dès le grand matin, elle avait donné à une femme qui blanchissait le linge dans la forteresse un drap taché de sang, lui disant de ne pas s'étonner d'une telle quantité de sang, parce que, toute la nuit, elle avait souffert d'une grande perte, de façon que, pour le moment, tout se passa bien.

On donna une sépulture honorable à François Cenci, et les femmes revinrent à Rome jouir de cette tranquillité qu'elles avaient désirée en vain depuis si long-temps. Elles se croyaient heureuses à jamais, parce qu'elles ne savaient pas ce qui se passait à Naples.

La justice de Dieu, qui ne voulait pas qu'un parricide si atroce restât sans punition, fit qu'aussitôt qu'on apprit en cette capitale ce qui s'était passé dans la forteresse de la Petrella, le principal juge eut des doutes, et envoya un commissaire royal pour visiter le corps et faire arrêter les gens soupçonnés.

Le commissaire royal fit arrêter tout ce qui habitait dans la forteresse. Tout ce monde fut conduit à Naples enchaîné ; et rien ne parut suspect dans les dépositions, si ce n'est que la blanchisseuse dit avoir reçu de Béatrix un drap ou des draps ensanglantés. On lui demanda si Béatrix avait cherché à expliquer ces grandes taches de sang : elle répondit que Béatrix avait parlé d'une indisposition naturelle. On lui demanda si des taches d'une telle grandeur pouvaient provenir d'une telle indisposition ; elle répondit que non, que les taches sur le drap étaient d'un rouge trop vif.

On envoya, sur-le-champ, ce renseignement à la justice de Rome, et cependant il se passa plusieurs mois avant que l'on songeât, parmi nous, à faire arrêter les enfans de François Cenci. Lucrèce, Béatrix et Giacomo eussent pu mille fois se sauver, soit en allant à Florence sous le prétexte de quelque pèlerinage, soit en s'embarquant à Civita-Vecchia ; mais Dieu leur refusa cette inspiration salutaire.

Monsignor Guerra, ayant eu avis de ce qui se passait à Naples, mit sur-le-champ en campagne des hommes qu'il chargea de tuer Marzio et Olimpio ; mais le seul Olimpio put être tué à Terni. La justice napolitaine avait fait arrêter Marzio, qui fut conduit à Naples, où sur-le-champ il avoua toutes choses.

Cette déposition terrible fut aussitôt envoyée à la justice de Rome, laquelle se détermina enfin à faire arrêter et conduire à la prison de *Corte-Savella*, Jacques et Bernard Cenci, les seuls fils survivans de François, ainsi que Lucrèce, sa veuve. Béatrix fut gardée dans le palais de son père par une grosse troupe de sbires. Marzio fut amené

de Naples, et placé, lui aussi, dans la prison Savella; là, on le confronta aux deux femmes qui nièrent tout avec constance, et Béatrix en particulier ne voulut jamais reconnaître le manteau galonné qu'elle avait donné à Marzio. Celui-ci, pénétré d'enthousiasme pour l'admirable beauté et l'éloquence étonnante de la jeune fille répondant au juge, nia tout ce qu'il avait avoué à Naples. On le mit à la question, il n'avoua rien et préféra mourir dans les tourmens; juste hommage à la beauté de Béatrix!

Après la mort de cet homme, le corps du délit n'étant point prouvé, les juges ne trouvèrent pas qu'il y eût raison suffisante pour mettre à la torture soit les deux fils de Cenci, soit les deux femmes. On les conduisit tous quatre au château Saint-Ange, où ils passèrent plusieurs mois fort tranquillement.

Tout semblait terminé, et personne ne doutait dans Rome que cette jeune fille si belle, si courageuse, et qui avait inspiré un si vif intérêt, ne fût bientôt mise en liberté, lorsque par malheur la justice vint à arrêter le brigand qui à Terni avait tué Olimpio; conduit à Rome, cet homme avoua tout.

Monsignor Guerra, si étrangement compromis par l'aveu du brigand, fut cité à comparaître sous le moindre délai; la prison était certaine et probablement la mort. Mais cet homme admirable à qui la destinée avait donné de savoir bien faire toutes choses, parvint à se sauver d'une façon qui tient du miracle. Il passait pour le plus bel homme de la cour du pape, et il était trop connu dans Rome pour pouvoir espérer de se sauver; d'ailleurs, on faisait bonne garde aux portes, et probablement dès le moment de la citation sa maison avait été surveillée. Il faut savoir qu'il était fort grand, il avait le visage d'une blancheur parfaite, une belle barbe blonde et des cheveux admirables de la même couleur.

Avec une rapidité inconcevable, il gagna un marchand de charbon, prit ses habits, se fit raser la tête et la barbe, se teignit le visage, acheta deux ânes, et se mit à courir les rues de Rome, et à vendre du charbon en boitant. Il prit admirablement un certain air grossier et hébété, et allait criant partout son charbon avec la bouche pleine de pain et d'oignons, tandis que des centaines de sbires le cherchaient non seulement dans Rome, mais encore sur toutes les routes. Enfin, quand sa figure fut bien connue de la plupart des sbires, il osa sortir de Rome, chassant toujours devant lui ses deux ânes chargés de charbon. Il rencontra plusieurs troupes de sbires qui n'eurent garde de l'arrêter. Depuis, on n'a jamais reçu de lui

qu'une seule lettre; sa mère lui a envoyé de l'argent à Marseille, et on suppose qu'il fait la guerre en France, comme soldat.

La confession de l'assassin de Terni et cette fuite de monsignor Guerra, qui produisit une sensation étonnante dans Rome, ranimèrent tellement les soupçons et même les indices contre les Cenci, qu'ils furent extraits du château Saint-Ange et ramenés à la prison Savella.

Les deux frères, mis à la torture, furent bien loin d'imiter la grandeur d'ame du brigand Marzio; ils eurent la pusillanimité de tout avouer. La signora Lucrèce Petroni était tellement accoutumée à la mollesse et aux aisances du plus grand luxe, et d'ailleurs elle était d'une taille tellement forte, qu'elle ne put supporter la question de la *corde;* elle dit tout ce qu'elle savait.

Mais il n'en fut pas de même de Béatrix Cenci, jeune fille pleine de vivacité et de courage. Les bonnes paroles ni les menaces du juge Moscati n'y firent rien. Elle supporta les tourmens de la *corde* sans un moment d'altération et avec un courage parfait. Jamais le juge ne put l'induire à une réponse qui la compromît le moins du monde; et bien plus, par sa vivacité pleine d'esprit, elle confondit complètement ce célèbre Ulysse Moscati, juge chargé de l'interroger. Il fut tellement étonné des façons d'agir de cette jeune fille, qu'il crut devoir faire rapport du tout à sa sainteté le pape Clément VIII, heureusement régnant.

Sa sainteté voulut voir les pièces du procès et l'étudier. Elle craignit que le juge Ulysse Moscati, si célèbre pour sa profonde science et la sagacité si supérieure de son esprit, n'eût été vaincu par la beauté de Béatrix, et ne la ménageât dans les interrogatoires. Il suivit de là que sa sainteté lui ôta la direction de ce procès, et la donna à un autre juge plus sévère. En effet, ce barbare eut le courage de *tourmenter* sans pitié un si beau corps *ad torturam capillorum* (c'est-à-dire qu'on donna la question à Béatrix Cenci en la suspendant par les cheveux (1).

Pendant qu'elle était attachée à la corde, ce nouveau juge fit paraître devant Béatrix sa belle-mère et ses frères. Aussitôt que Giacomo et la signora Lucrèce la virent : — Le péché est commis, lui crièrent-ils; il faut faire aussi la pénitence, et ne pas se laisser déchirer le corps par une vaine obstination.

— Donc vous voulez couvrir de honte notre maison, répondit la

(1) Voir le traité *de Suppliciis* du célèbre Farinacci, jurisconsulte contemporain. Il y a des détails horribles dont notre sensibilité du XIXe siècle ne supporterait pas la lecture et que supporta fort bien une jeune Romaine âgée de seize ans et abandonnée par son amant.

jeune fille, et mourir avec ignominie? Vous êtes dans une grande erreur; mais puisque vous le voulez, qu'il en soit ainsi.

Et s'étant tournée vers les sbires :

— Détachez-moi, leur dit-elle, et qu'on me lise l'interrogatoire de ma mère, j'approuverai ce qui doit être approuvé, et je nierai ce qui doit être nié.

Ainsi fut fait; elle avoua tout ce qui était vrai (1). Aussitôt on ôta les chaînes à tous, et parce qu'il y avait cinq mois qu'elle n'avait vu ses frères, elle voulut dîner avec eux, et ils passèrent tous quatre une journée fort gaie.

Mais le jour suivant ils furent séparés de nouveau; les deux frères furent conduits à la prison de Tordinona, et les femmes restèrent à la prison Savella. Notre saint père le pape, ayant vu l'acte authentique contenant les aveux de tous, ordonna que sans délai ils fussent attachés à la queue de chevaux indomptés et ainsi mis à mort.

Rome entière frémit en apprenant cette décision rigoureuse. Un grand nombre de cardinaux et de princes allèrent se mettre à genoux devant le pape, le suppliant de permettre à ces malheureux de présenter leur défense.

— Et eux, ont-ils donné à leur vieux père le temps de présenter la sienne? répondit le pape indigné.

Enfin, par grace spéciale, il voulut bien accorder un sursis de vingt-cinq jours. Aussitôt les premiers avocats de Rome se mirent *à écrire* dans cette cause qui avait rempli la ville de trouble et de pitié. Le vingt-cinquième jour, ils parurent tous ensemble devant sa sainteté. Nicolo De'Angelis parla le premier; mais il avait à peine lu deux lignes de sa défense, que Clément VIII l'interrompit :

— Donc, dans Rome, s'écria-t-il, on trouve des hommes qui tuent leur père, et ensuite des avocats pour défendre ces hommes!

Tous restaient muets, lorsque Farinacci osa élever la voix.

— Très saint père, dit-il, nous ne sommes pas ici pour défendre le crime, mais pour prouver, si nous le pouvons, qu'un ou plusieurs de ces malheureux sont innocens du crime.

Le pape lui fit signe de parler et il parla trois grandes heures, après quoi le pape prit leurs écritures à tous et les renvoya. Comme ils s'en allaient, l'Altieri marchait le dernier; il eut peur de s'être compromis, et alla se mettre à genoux devant le pape, disant : Je

(1) On trouve dans Farinacci plusieurs passages des aveux de Béatrix; ils me semblent d'une simplicité touchante.

ne pouvais pas faire moins que de paraître dans cette cause, étant avocat des pauvres. A quoi le pape répondit : Nous ne nous étonnons pas de vous, mais des autres.

Le pape ne voulut point se mettre au lit, mais passa toute la nuit à lire les plaidoyers des avocats, se faisant aider en ce travail par le cardinal de Saint-Marcel; sa sainteté parut tellement touchée, que plusieurs conçurent quelque espoir pour la vie de ces malheureux. Afin de sauver les fils, les avocats rejetaient tout le crime sur Béatrix. Comme il était prouvé dans le procès que plusieurs fois son père avait employé la force dans un dessein criminel, les avocats espéraient que le meurtre lui serait pardonné, à elle, comme se trouvant dans le cas de légitime défense; s'il en était ainsi, l'auteur principal du crime obtenant la vie, comment ses frères qui avaient été séduits par elle, pouvaient-ils être punis de mort?

Après cette nuit donnée à ses devoirs de juge, Clément VIII ordonna que les accusés fussent reconduits en prison, et *mis au secret*. Cette circonstance donna de grandes espérances à Rome, qui dans toute cette cause ne voyait que Béatrix. Il était avéré qu'elle avait aimé monsignor Guerra, mais n'avait jamais transgressé les règles de la vertu la plus sévère : on ne pouvait donc, en véritable justice, lui imputer les crimes d'un monstre, et on la punirait parce qu'elle avait usé du droit de se défendre! qu'eût-on fait si elle eût consenti? Fallait-il que la justice humaine vînt augmenter l'infortune d'une créature si aimable, si digne de pitié et déjà si malheureuse? Après une vie si triste qui avait accumulé sur elle tous les genres de malheurs, avant qu'elle eût seize ans, n'avait-elle pas droit enfin à quelques jours moins affreux? Chacun dans Rome semblait chargé de sa défense. N'eût-elle pas été pardonnée, si la première fois que François Cenci tenta le crime, elle l'eût poignardé?

Le pape Clément VIII était doux et miséricordieux. Nous commencions à espérer qu'un peu honteux de la boutade qui lui avait fait interrompre le plaidoyer des avocats, il pardonnerait à qui avait repoussé la force par la force, non pas à la vérité, au moment du premier crime, mais lorsque l'on tentait de le commettre de nouveau. Rome toute entière était dans l'anxiété, lorsque le pape reçut la nouvelle de la mort violente de la marquise Constance Santa-Croce. Son fils Paul Santa-Croce venait de tuer à coups de poignard cette dame âgée de soixante ans, parce qu'elle ne voulait pas s'engager à le laisser héritier de tous ses biens. Le rapport ajoutait que Santa-Croce avait pris la fuite, et que l'on ne pouvait conserver l'espoir de

l'arrêter. Le pape se rappela le fratricide des Massimi commis peu de temps auparavant. Désolée de la fréquence de ces assassinats commis sur de proches parens, sa sainteté ne crut pas qu'il lui fût permis de pardonner. En recevant ce fatal rapport sur Santa-Croce, le pape se trouvait au palais de Montecavallo, où il était allé le 6 septembre, pour être plus voisin, la matinée suivante, de l'église de Sainte-Marie-des-Anges, où il devait consacrer comme évêque un cardinal allemand.

Le vendredi à 22 heures (4 heures du soir), il fit appeler Ferrante Taverna (1), gouverneur de Rome, et lui dit ces propres paroles :

— *Nous vous remettons l'affaire des Cenci, afin que justice soit faite par vos soins et sans nul délai.*

Le gouverneur revint à son palais fort touché de l'ordre qu'il venait de recevoir; il expédia aussitôt la sentence de mort, et rassembla une congrégation pour délibérer sur le mode d'exécution.

Samedi matin, 11 septembre 1599, les premiers seigneurs de Rome, membres de la confrérie des *confortatori*, se rendirent aux deux prisons, à *Corte-Savella* où étaient Béatrix et sa belle-mère, et à *Tordinona* où se trouvaient Jacques et Bernard Cenci. Pendant toute la nuit du vendredi au samedi, les seigneurs romains qui avaient su ce qui se passait, ne firent autre chose que courir du palais de Montecavallo à ceux des principaux cardinaux, afin d'obtenir au moins que les femmes fussent mises à mort dans l'intérieur de la prison, et non sur un infame échafaud; et que l'on fît grace au jeune Bernard Cenci, qui, à peine âgé de quinze ans, n'avait pu être admis à aucune confidence. Le noble cardinal Sforza, s'est surtout distingué par son zèle dans le cours de cette nuit fatale, mais quoique prince si puissant, il n'a pu rien obtenir. Le crime de Santa-Croce était un crime vil, commis pour avoir de l'argent, et le crime de Béatrix fut commis pour sauver l'honneur.

Pendant que les cardinaux les plus puissans faisaient tant de pas inutiles, Farinacci, notre grand jurisconsulte, a bien eu l'audace de pénétrer jusqu'au pape; arrivé devant sa sainteté, cet homme étonnant a eu l'adresse d'intéresser sa conscience, et enfin il a arraché à force d'importunités la vie de Bernard Cenci.

Lorsque le pape prononça ce grand mot, il pouvait être quatre heures du matin (du samedi 11 septembre). Toute la nuit on avait travaillé sur la place du pont Saint-Ange aux préparatifs de cette

(1) Depuis cardinal pour une si singulière cause. (Note du manuscrit.)

cruelle tragédie. Cependant toutes les copies nécessaires de la sentence de mort ne purent être terminées qu'à cinq heures du matin, de façon que ce ne fut qu'à six heures que l'on put aller annoncer la fatale nouvelle à ces pauvres malheureux qui dormaient tranquillement.

La jeune fille, dans les premiers momens, ne pouvait même trouver des forces pour s'habiller. Elle jetait des cris perçans et continuels, et se livrait sans retenue au plus affreux désespoir. « Comment est-il possible, ah! Dieu, s'écriait-elle, qu'ainsi à l'improviste je doive mourir? »

Lucrèce Petroni, au contraire, ne dit rien que de fort convenable; d'abord elle pria à genoux, puis exhorta tranquillement sa fille à venir avec elle à la chapelle, où elles devaient toutes deux se préparer à ce grand passage de la vie à la mort.

Ce mot rendit toute sa tranquillité à Béatrix; autant elle avait montré d'extravagance et d'emportement d'abord, autant elle fut sage et raisonnable dès que sa belle-mère eut rappelé cette grande ame à elle-même. Dès ce moment, elle a été un miroir de constance que Rome entière a admiré.

Elle a demandé un notaire pour faire son testament, ce qui lui a été accordé. Elle a prescrit que son corps fût porté à Saint-Pierre *in Montorio;* elle a laissé 300,000 francs aux Stimâte (religieuses des stigmates de Saint-François); cette somme doit servir à doter cinquante pauvres filles. Cet exemple a ému la signora Lucrèce, qui, elle aussi, a fait son testament et ordonné que son corps fût porté à Saint-George; elle a laissé 500,000 francs d'aumône à cette église et fait d'autres legs pieux.

A huit heures elles se confessèrent, entendirent la messe, et reçurent la sainte communion. Mais avant d'aller à la messe, la signora Béatrix considéra qu'il n'était pas convenable de paraître sur l'échafaud, aux yeux de tout le peuple, avec les riches habillemens qu'elles portaient. Elle ordonna deux robes, l'une pour elle, l'autre pour sa mère. Ces robes furent faites comme celles des religieuses, sans ornemens à la poitrine et aux épaules, et seulement plissées avec des manches larges. La robe de la belle-mère fut de toile de coton noir; celle de la jeune fille de taffetas bleu avec une grosse corde qui ceignait la ceinture.

Lorsqu'on apporta les robes, la signora Béatrix, qui était à genoux, se leva et dit à la signora Lucrèce :

— Madame ma mère, l'heure de notre passion approche; il sera

bien que nous nous préparions, que nous prenions ces autres habits, et que nous nous rendions pour la dernière fois le service réciproque de nous habiller.

On avait dressé sur la place du pont Saint-Ange un grand échafaud avec un ceps et une mannaja (sorte de guillotine). Sur les treize heures (à huit heures du matin), la compagnie de la Miséricorde apporta son grand crucifix à la porte de la prison. Giacomo Cenci sortit le premier de la prison; il se mit à genoux dévotement sur le seuil de la porte, fit sa prière, et baisa les saintes plaies du crucifix. Il était suivi de Bernard Cenci, son jeune frère, qui, lui aussi, avait les mains liées et une petite planche devant les yeux. La foule était énorme, et il y eut du tumulte à cause d'un vase qui tomba d'une fenêtre, presque sur la tête d'un des pénitens, qui tenait une torche allumée à côté de la bannière.

Tous regardaient les deux frères, lorsqu'à l'improviste s'avança le fiscal de Rome qui dit :

— « Signor Bernardo, notre seigneur vous fait grace de la vie; soumettez-vous à accompagner vos parens, et priez Dieu pour eux. »

A l'instant ses deux confortatori lui ôtèrent la petite planche qui était devant ses yeux. Le bourreau arrangeait sur la charrette Giacomo Cenci, et lui avait ôté son habit afin de pouvoir le *tenailler*. Quand le bourreau vint à Bernard, il vérifia la signature de la grace, le délia, lui ôta les menottes, et comme il était sans habit devant être tenaillé, le bourreau le mit sur la charrette et l'enveloppa du riche manteau de drap galonné d'or (on a dit que c'était le même qui fut donné par Béatrix à Marzio après l'action dans la forteresse de Petrella). La foule immense qui était dans la rue, aux fenêtres et sur les toits, s'émut tout à coup; on entendait un bruit sourd et profond, on commençait à dire que cet enfant avait sa grace.

Les chants des psaumes commencèrent, et la procession s'achemina lentement par la place Navonne vers la prison Savella. Arrivée à la porte de la prison, la bannière s'arrêta, les deux femmes sortirent, firent leur adoration aux pieds du saint crucifix, et ensuite s'acheminèrent à pied l'une à la suite de l'autre. Elles étaient vêtues ainsi qu'il a été dit, la tête couverte d'un grand voile de taffetas qui arrivait presque jusqu'à la ceinture.

La signora Lucrèce, en sa qualité de veuve, portait un voile noir, et des mules de velours noir sans talons, selon l'usage.

Le voile de la jeune fille était de taffetas bleu, comme sa robe; elle avait de plus un grand voile de drap d'argent sur les épaules,

une jupe de drap violet, et des mulles de velours blanc, lacées avec élégance et retenues par des cordons cramoisi. Elle avait une grace singulière en marchant, dans ce costume, et les larmes venaient dans tous les yeux à mesure qu'on l'apercevait s'avançant lentement dans les derniers rangs de la procession.

Les femmes avaient toutes les deux les mains libres, mais les bras liés au corps, de façon que chacune d'elles pouvait porter un crucifix ; elles le tenaient fort près des yeux. Les manches de leurs robes étaient fort larges, de façon qu'on voyait leurs bras, qui étaient couverts d'une chemise serrée aux poignets, comme c'est l'usage en ce pays.

La signora Lucrèce, qui avait le cœur moins ferme, pleurait presque continuellement; la jeune Béatrix, au contraire, montrait un grand courage; et tournant les yeux vers chacune des églises devant lesquelles la procession passait, se mettait à genoux pour un instant, et disait d'une voix ferme : *Adoramus te, Christe!*

Pendant ce temps, le pauvre Giacomo Cenci était tenaillé sur sa charrette, et montrait beaucoup de constance.

La procession put à peine traverser le bas de la place du pont Saint-Ange, tant était grand le nombre des carrosses et la foule du peuple. On conduisit sur-le-champ les femmes dans la chapelle qui avait été préparée, on y amena ensuite Giacomo Cenci.

Le jeune Bernard, recouvert de son manteau galonné, fut conduit directement sur l'échafaud; alors tous crurent qu'on allait le faire mourir, et qu'il n'avait pas sa grace. Ce pauvre enfant eut une telle peur, qu'il tomba évanoui au second pas qu'il fit sur l'échafaud. On le fit revenir avec de l'eau fraîche et on le plaça assis vis-à-vis la mannaja.

Le bourreau alla chercher la signora Lucrèce Petroni; ses mains étaient liées derrière le dos, elle n'avait plus de voile sur les épaules. Elle parut sur la place accompagnée par la bannière, la tête enveloppée dans le voile de taffetas noir; là elle fit sa réconciliation avec Dieu et elle baisa les saintes plaies. On lui dit de laisser ses mulles sur le pavé; comme elle était fort grosse, elle eut quelque peine à monter. Quand elle fut sur l'échafaud et qu'on lui ôta le voile de taffetas noir, elle souffrit beaucoup d'être vue avec les épaules et la poitrine découverte; elle se regarda, puis regarda la mannaja, et, en signe de résignation, leva lentement les épaules; les larmes lui vinrent aux yeux, elle dit : *O mon Dieu!... Et vous, mes frères, priez pour mon ame.*

Ne sachant ce qu'elle avait à faire, elle demanda à Alexandre,

premier bourreau, comment elle devait se comporter. Il lui dit de se placer à cheval sur la planche du ceps. Mais ce mouvement lui parut offensant pour la pudeur, et elle mit beaucoup de temps à le faire. (Les détails qui suivent sont tolérables pour le public italien, qui tient à savoir toutes choses avec la dernière exactitude; qu'il suffise au lecteur français de savoir que la pudeur de cette pauvre femme fit qu'elle se blessa à la poitrine; le bourreau montra la tête au peuple et ensuite l'enveloppa dans le voile de taffetas noir.)

Pendant qu'on mettait en ordre la mannaja pour la jeune fille, un échafaud chargé de curieux tomba, et beaucoup de gens furent tués. Ils parurent ainsi devant Dieu avant Béatrix.

Quand Béatrix vit la bannière revenir vers la chapelle pour la prendre, elle dit avec vivacité.

— Madame ma mère est-elle bien morte ?

On lui répondit que oui; elle se jeta à genoux devant le crucifix, et pria avec ferveur pour son ame. Ensuite elle parla haut et pendant long-temps au crucifix.

— Seigneur, tu es retourné pour moi, et moi je te suivrai de bonne volonté, me désespérant pas de ta miséricorde pour mon énorme péché, etc. Elle récita ensuite plusieurs psaumes et oraisons toujours à la louange de Dieu. Quand enfin le bourreau parut devant elle avec une corde, elle dit :

— « Lie ce corps qui doit être châtié, et délie cette ame qui doit arriver à l'immortalité et à une gloire éternelle. » Alors elle se leva, fit la prière, laissa ses mulles au bas de l'escalier, et montée sur l'échafaud, elle passa lestement la jambe sur la planche, posa le cou sous la mannaja, et s'arrangea parfaitement bien elle-même pour éviter d'être touchée par le bourreau. Par la rapidité de ses mouvemens, elle évita qu'au moment où son voile de taffetas lui fut ôté, le public aperçût ses épaules et sa poitrine. Le coup fut long-temps à être donné, parce qu'il survint un embarras. Pendant ce temps, elle invoquait à haute voix le nom de Jésus-Christ et de la très sainte Vierge (1). Le corps fit un grand mouvement au moment fatal. Le pauvre Bernard Cenci, qui était toujours resté assis sur l'échafaud,

(1) Un auteur contemporain raconte que Clément VIII était fort inquiet pour le salut de l'ame de Béatrix; comme il savait qu'elle se trouvait injustement condamnée, il craignait un mouvement d'impatience. Au moment où elle eut placé la tête sur la mannaja, le fort Saint-Ange, d'où la mannaja se voyait fort bien, tira un coup de canon. Le pape, qui était en prières à Monte-Cavallo, attendant ce signal, donna aussitôt à la jeune fille l'absolution papale *majeure, in articulo mortis.* De là le retard dans ce cruel moment dont parle le chroniqueur.

tomba de nouveau évanoui, et il fallut plus d'une grosse demi-heure à ses *confortatori* pour le ranimer. Alors parut sur l'échafaud Jacques Cenci, mais il faut encore ici passer sur des détails trop atroces. Jacques Cenci fut assommé (*mazzolato*).

Sur-le-champ, on reconduisit Bernard en prison; il avait une forte fièvre, on le saigna.

Quant aux pauvres femmes, chacune fut accommodée dans sa bière, et déposée à quelques pas de l'échafaud, auprès de la statue de saint Paul qui est la première à droite sur le pont Saint-Ange. Elles restèrent là jusqu'à quatre heures et un quart après midi. Autour de chaque bière brûlaient quatre cierges de cire blanche.

Ensuite, avec ce qui restait de Jacques Cenci, elles furent portées au palais du consul de Florence. A neuf heures et un quart du soir (1), le corps de la jeune fille, recouvert de ses habits et couronné de fleurs avec profusion, fut porté à Saint-Pierre *in Montorio*. Elle était d'une ravissante beauté; on eût dit qu'elle dormait. Elle fut enterrée devant le grand autel et *la Transfiguration* de Raphaël d'Urbain. Elle était accompagnée de cinquante gros cierges allumés et de tous les religieux franciscains de Rome.

Lucrèce Petroni fut portée, à dix heures du soir, à l'église de Saint-George. Pendant cette tragédie, la foule fut innombrable; aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on voyait les rues remplies de carrosses et de peuple, les échafaudages, les fenêtres et les toits couverts de curieux. Le soleil était d'une telle ardeur ce jour-là, que beaucoup de gens perdirent connaissance. Un nombre infini prit la fièvre; et lorsque tout fut terminé, à dix-neuf heures (deux heures moins un quart), et que la foule se dispersa, beaucoup de personnes furent étouffées, d'autres écrasées par les chevaux. Le nombre des morts fut très considérable.

La signora Lucrèce Petroni était plutôt petite que grande, et quoique âgée de cinquante ans, elle était encore fort bien. Elle avait de forts beaux traits, le nez petit, les yeux noirs, le visage très blanc avec de belles couleurs; elle avait peu de cheveux, et ils étaient châtains.

Béatrix Cenci, qui inspirera des regrets éternels, avait justement seize ans; elle était petite; elle avait un joli embonpoint et des fossettes

(1) C'est l'heure réservée à Rome aux obsèques des princes. Le convoi du bourgeois a lieu au coucher du soleil; la petite noblesse est portée à l'église à une heure de nuit, les cardinaux et les princes à deux heures et demie de nuit, qui, le 11 septembre, correspondait à neuf heures et trois quarts.

au milieu des joues, de façon que morte et couronnée de fleurs, on eût dit qu'elle dormait et même qu'elle riait, comme il lui arrivait fort souvent quand elle était en vie. Elle avait la bouche petite, les cheveux blonds et naturellement bouclés. En allant à la mort, ces cheveux blonds et bouclés lui retombaient sur les yeux, ce qui donnait une certaine grace et portait à la compassion.

Giacomo Cenci était de petite taille, gros, le visage blanc et la barbe noire; il avait vingt-six ans à peu près quand il mourut.

Bernard Cenci ressemblait tout-à-fait à sa sœur, et comme il portait les cheveux longs comme elle, beaucoup de gens, lorsqu'il parut sur l'échafaud, le prirent pour elle.

Le soleil avait été si ardent, que plusieurs des spectateurs de cette tragédie moururent dans la nuit, et parmi eux Ubaldino Ubaldini, jeune homme d'une rare beauté et qui jouissait auparavant d'une parfaite santé. Il était frère du signor Renzi, si connu dans Rome. Ainsi les ombres des Cenci s'en allèrent bien accompagnées.

Hier, qui fut mardi 14 septembre 1599, les pénitens de San Marcello, à l'occasion de la fête de Sainte-Croix, usèrent de leur privilége pour délivrer de la prison le signor Bernard Cenci, qui s'est obligé de payer dans un an quatre cent mille francs à la très sainte trinité du *pont Sixte*.

(*Ajouté d'une autre main.*)

C'est de lui que descendent François et Bernard Cenci qui vivent aujourd'hui.

Le célèbre Farinacci, qui, par son obstination, sauva la vie du jeune Cenci, a publié ses plaidoyers. Il donne seulement un extrait du plaidoyer numéro 66, qu'il prononça devant Clément VIII en faveur des Cenci. Ce plaidoyer, en langue latine, formerait six grandes pages, et je ne puis le placer ici, ce dont j'ai du regret; il peint les façons de penser de 1599; il me semble fort raisonnable. Bien des années après l'an 1599, Farinacci, en envoyant ses plaidoyers à l'impression, ajouta une note à celui qu'il avait prononcé en faveur des Cenci : *Omnes fuerunt ultimo supplicio effecti, excepto Bernardo qui ad triremes cum bonorum confiscatione condemnatus fuit, ac etiam ad interessendum aliorum morti prout interfuit.* La fin de cette note latine est touchante, mais je suppose que le lecteur est las d'une si longue histoire.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XXIV.

Madame de Krüdner.

VALÉRIE.

Dans les personnes contemporaines dont les productions nous ont amené à étudier la physionomie et le caractère, nous aimons quelquefois à chercher quels traits des âges précédens dominent, et à quel moment social il serait naturel de les rapporter comme à leur vrai jour. Ce genre de supposition, en ne le forçant pas, a son avantage. C'est comme pour un tableau qu'on comprend mieux quand on s'en éloigne à différens points de vue, ou quand on le fait déplacer, monter, baisser peu à peu, jusqu'à ce qu'on ait atteint la vraie, la profonde perspective. Si nous avons trouvé, par exemple, que Mme de Souza était simplement du XVIIIe siècle qu'elle continuait dans le nôtre, il nous a semblé que, tout en représentant de près la restauration dans sa meilleure nuance, Mme de Duras ne représentait pas moins, dans un lointain poétique, par sa vie, par ses pages élégantes, par ses sentimens passionnés suivis de retours chrétiens, et par sa mort, quelque chose des plus touchantes destinées du XVIIe siècle. Aujourd'hui, en abordant Mme de Krüdner sous son auréole mysti-

que, dans sa blancheur nuageuse, dans la vague et blonde lumière d'où elle nous sourit, notre vue et notre conjecture se reportent d'abord bien au-delà de notre siècle et des deux précédens; nous n'hésitons pas à la replacer plus haut. C'est comme une sainte du moyen-âge qui nous apparaît, une sainte du nord, du XIIIe siècle, une sainte Élisabeth de Hongrie, ou encore quelque sœur du grand-maître des chevaliers *porte-glaive*, qui, du fond de sa Livonie, attirée sur le Rhin, et long-temps mêlée aux délices des cours, ayant aimé et inspiré les illustres *minnesinger* du temps, ayant fait elle-même quelque roman en vers comme un poète de la Wartbourg, ou plutôt ayant voulu imiter notre Chrétien de Troyes ou quelque autre fameux trouvère en rime française, en cette langue *la plus délitable* d'alors, serait enfin revenue à Dieu, à la pénitence, aurait désavoué toutes les illusions et les flatteries qui l'entouraient, aurait prêché Thibaut, aurait consolé des calomnies et sanctifié Blanche, serait entrée dans un ordre qu'elle aurait subi, qu'elle aurait réformé, et, autre sainte Claire, à la suite d'un saint François d'Assises, aurait remué comme lui des foules, et parlé dans le désert aux petits oiseaux.

Voilà, en effet, Mme de Krüdner, telle qu'elle aurait dû venir pour remplir toute sa destinée, pour ne pas être seulement un romancier charmant, et bientôt une illuminée qui fit sourire, pour ne pas manquer, comme il lui est arrivé, cette seconde partie de son rôle et d'une vie qu'elle avait voulu rendre sans réserve à Dieu, à la charité, à l'œuvre de la sainte parole, au salut et au renouvellement du monde. Mais qu'y faire? Elle était née au plein milieu du XVIIIe siècle; les descendans de l'ordre teutonique étaient devenus luthériens; luthérienne donc, et puis femme d'ambassadeur, elle eut à essuyer d'abord toute cette vie de monde, de scepticisme et de plaisirs, et lorsqu'elle y échappa, lorsque la flamme des évènemens publics vint éprendre cette ame si fervente sous une enveloppe si frêle, et lui fit croire à l'heure de prédire, de frapper tour à tour et de consoler, il se trouva que bien peu l'entendirent; qu'elle fut comme la prophétesse stérile d'Ilion en cendres; que ceux mêmes que sa rapide éloquence de cœur avait un moment saisis, comme la poussière éparse que la nue électrique enlève, elle passée, retombèrent; et qu'elle-même, sans ordre fixe, sans discipline, sans tradition, soulevée par le souffle ardent des catastrophes, et n'ayant entrevu que des lueurs, perdit aussitôt la trace de l'avenir, et mourut dans une Crimée, sans rien laisser, sans rien servir, flocon de neige apporté et remporté par l'aquilon, un simple éclair et un cri de plus dans le vaste orage!

La dernière limite où l'on conçoit Mme de Krüdner possible avec ses facultés complètes et toute la convenance de son développement, c'est la fin du XVIe ou le commencement du XVIIe siècle. Elle aurait pu alors, comme sainte Thérèse, et un peu plus tard comme Mme de Chantal, trouver encore appui à l'une des colonnes subsistantes du grand édifice catholique ébranlé; elle aurait rouvert une route monastique nouvelle dans la ligne encore indiquée des saintes carrières. Elle aurait eu, à ses momens de vertige et d'obscurcissement, ces savans et sûrs docteurs des ames, un saint François de Borgia, un vénérable Pierre d'Alcantara, un saint François de Sales. Je ne lui aurais pas conseillé de venir plus tard, même au temps de l'adorable Fénelon, qui eût déjà un peu trop abondé en son sens et peut-être bercé sa chimère (1). Mais de nos jours, qu'est-ce? où furent ses guides? Faible femme en ses plus beaux élans, vase débordé d'amour, où puisa-t-elle sa doctrine? Roseau parlant, mais agité par tous les vents qui se combattent, à qui demandait-elle le souffle pur de la parole? Je cherche et ne vois pas à ses côtés l'ombre même d'un Fénelon; ce ne sont qu'apôtres à l'aventure. Qu'on la presse de questions, qu'on la pousse sur les moyens, sur le but, sur la tradition légitime et le symbole, la voilà qui s'arrête; son abondance de cœur lui fait défaut, et elle se retourne, en l'interrogeant, vers M. Empeytas.

Pour nous, au reste, qui avons à l'envisager surtout comme auteur d'un délicieux ouvrage, elle est assez complète, et l'inachèvement même de sa destinée devient un tour romanesque de plus. Puisqu'elle n'a pas été une sainte, *Valérie* demeure son titre principal, celui autour duquel, bon gré mal gré, se rattache sa vie. Sans plus donc chercher à la déplacer en idée et à la transporter par-delà les lointains de l'horizon, nous allons l'envisager et la suivre dans ce qu'il lui a été permis d'être au jour qu'elle a vécu.

Née à Riga, aux bords de la Baltique, vers l'année où Mme de Staël naissait en France, Mme Juliana de Krüdner, fille du baron de Vietingoff, un des grands seigneurs du pays, et d'une famille qu'avait récemment encore illustrée le maréchal de Munich, eut une première enfance telle qu'elle s'est plu à la peindre dans les souvenirs de sa Valérie. Elle fut élevée d'abord au sein d'une campagne pittoresque

(1) Il n'aurait pas fallu non plus que Mme de Krüdner, même en venant au XIIIe siècle, eût vécu trop avant dans ce siècle et jusqu'au moment où des mystiques commencèrent de prêcher l'*Évangile éternel*. Son imagination, toujours périlleuse, aurait pu s'échapper de ce côté, si voisin de la pente de ses rêves.

et sauvage; ce charmant petit lac où le vent jetait quelquefois les pommes de pin de la forêt, et où elle conduisait, en se jouant, une barque légère, ces sorbiers, amis des oiseaux, ces pyramides de sapins tout peuplés d'écureuils qui se miraient dans les ondes, ces plaintes des joncs, ces rayons de lune sur les bouleaux pâlissans, tel fut le fond de tableau à jamais cher, où se déclara son innocente et déjà passionnée rêverie. Les élégances du monde et de la société s'y joignirent bientôt. La haute noblesse du Nord était alors attirée par un attrait invincible vers Paris, vers cette Athènes des arts et des plaisirs. Les princes et les rois s'honoraient d'y venir passer quelques instans, et d'y prendre, pour ainsi dire, leurs grades de beaux-esprits ou d'esprits-forts. Leurs ambassadeurs étaient eux-mêmes un des ornemens essentiels de la philosophie et de la conversation française : on se rappelle sur quel pied distingué y vivaient le baron de Gleichen, ambassadeur de Danemarck, et celui de Suède, le comte de Creutz. La jeune Livonienne, lorsqu'elle vint de bonne heure à Paris, y vit la continuation de ce monde. Mariée à quatorze ans au baron de Krüdner, son parent, qui, bien que jeune encore, avait un bon nombre d'années plus qu'elle, elle ne paraît s'être jamais plus occupée de lui que lorsqu'elle l'a peint, en l'idéalisant un peu, dans le personnage du *comte*, époux de Valérie. C'était l'habitude alors dans ces mœurs de grande compagnie : un mari vous donnait un nom définitif, une situation et une contenance convenable et commode; il ne prétendait guère à rien de plus, et de lui, passé ce point, dans la vie de la femme célèbre, il n'était jamais fait mention. On le découvrait tout au plus de profil, ou le dos tourné, dans le coin du prochain roman. M. de Krüdner, ambassadeur pour la Russie en diverses cours de l'Europe, y introduisit successivement la personne qui nous occupe, et qui partout ravissait les cœurs sous ses pas.

Les particularités de sa première vie sont déjà bien loin : elle avait atteint vingt ans avant que la révolution française eût commencé; n'ayant encore aucune célébrité ni prétention littéraire, elle était simplement une femme à la mode; tout ce que sa grace, son esprit et son ame ne manquèrent pas alors d'inspirer ou de ressentir, n'a laissé que des traces légères comme elle. Il serait vain et fastidieux de les rechercher autre part que dans *Valérie*, qui en réunit, comme en un miroir, tous les rayons les plus purs.

Il ne paraît pas que la révolution française, en éclatant, ait dérangé la vie et la tournure, encore toute mondaine, de celle que plus tard les évènemens de la fin devaient tant exalter. Ses passions,

ses tendresses et ses gaietés lui faisaient encore trop de bruit dans cet âge heureux pour qu'elle entendît autre chose. La partie profonde de son ame était (pour me servir d'une expression de *Valérie*) comme ces sources dont le bruit se perd dans l'activité et dans les autres bruits du jour, et qui ne reprennent le dessus qu'aux approches du soir. Malgré 89, malgré 93, quand déjà des voix prophétiques et bibliques devenaient distinctes, quand Saint-Martin, moins inconnu qu'auparavant, écrivait son *Eclair*, quand De Maistre lançait ses premières et hautes menaces, quand Mme de Staël arrivait, en parlant de *sentiment*, à de puissans éclats d'éloquence politique, Mme de Krüdner ne paraît pas avoir cessé de voir dans Paris, dans ce qu'elle traitera finalement comme Ninive, une continuelle Athènes.

Une lettre de février 93, écrite par elle de Leipsick à Bernardin de Saint-Pierre (1), prouve seulement que de grandes douleurs personnelles, la mort d'un père, quelque secret déchirement d'une autre nature peut-être, le climat aussi de Livonie, avaient, durant les quatorze derniers mois, porté dans cette organisation nerveuse un ébranlement dont elle commençait enfin à revenir. « La fièvre qui brûlait mon sang, dit-elle, a disparu; mon cerveau n'est plus affecté comme il l'était autrefois, et l'espérance et la nature descendent derechef sur mon ame soulevée par d'amers chagrins et de terribles orages. Oui! la nature m'offre encore ses douces et consolantes distractions! elle n'est plus recouverte à mes yeux d'un voile funèbre... En reprenant mes facultés, en recouvrant mes souvenirs, ma pensée a volé vers vous..... Quelle est votre existence dans un moment de troubles si universels? » Ce mot est le seul de la lettre qui fasse allusion à l'état des évènemens publics. M. de Krüdner occupait alors, en Danemark, son poste d'ambassadeur. Quant à elle, d'accord avec lui, elle devait habiter Leipsick pour l'éducation de son fils. Mais son premier regard, aussitôt sa vie morale renaissante, se reportait vers l'auteur de *Paul et Virginie* (de Virginie qui sera un jour pour Valérie une sœur), et vers Paris.

Elle y revint après plusieurs voyages à travers l'Europe, en 1801, à ce moment de paix et de renaissance brillante de la société et des lettres. Elle était assez jeune et belle toujours, délicieuse de grace; petite, blanche, blonde, de ces cheveux *d'un blond cendré qui ne sont qu'à Valérie*, avec des yeux d'un bleu sombre; une voix tendre, un parler plein de douceur et de chant, comme c'est le charme des

(1) *Œuvres complètes*, tom. XII; édition de M. Aimé-Martin.

femmes livoniennes; une walse enivrante, une danse admirée. Ses toilettes n'allaient qu'à elle; son imagination les composait sans cesse, et il lui en est échappé quelques secrets. Qu'on se rappelle la danse du schall, et cette toilette de bal dans laquelle on pose sur les cheveux blonds de Valérie une douce guirlande bleue de mauves. Telle je me l'imagine toujours, entrant vivement en quelque soirée splendide, au milieu d'un chant de Garat : chacun se retourne au bruit aérien de ses pas; on crut voir la Musique elle-même.

C'est à Paris, où venait de paraître *René*, c'est à Berlin, où elle retourna bientôt, et où elle recevait à chaque courrier des caisses de parures nouvelles, c'est là, et pendant que Mme de Staël de son côté publiait en France *Delphine*, que Mme de Krüdner, rassemblant des souvenirs déjà anciens, et peut-être aussi des pages écrites précédemment, se mit à composer *Valérie*.

Valérie parut en l'an XII (1804), sans nom d'auteur, à Paris. Quand Mme de Staël en pleine célébrité, et hautement accueillie par l'école française du XVIIIe siècle, commençait à tourner à l'Allemagne, Mme de Krüdner, allemande, et malgré la littérature alors si glorieuse de son pays, n'avait d'yeux que vers le nôtre. Dans cette langue préférée, elle nous envoyait un petit chef-d'œuvre, où les teintes du nord venaient, sans confusion, enrichir, étendre le genre des La Fayette et des Souza. Après Saint-Preux, après Werther, après René, elle sut être elle-même, à la fois de son pays et du nôtre, et introduire son mélancolique Scandinave dans le vrai style de la France. Gustave, au plus fort de son délire amoureux, écrit sur son journal : « J'ai avec moi quelques auteurs favoris; j'ai les odes de Klopstock, Gray, Racine; je lis peu, mais ils me font rêver au-delà de la vie.... » Remarquez Gray, et surtout Racine, après Klopstock; cela se tempère. Dans *Valérie*, en effet, plus que chez Mme de Staël, l'inspiration germanique, si sentimentale qu'elle soit, se corrige en s'exprimant, et, pour ainsi dire, se termine avec un certain goût toujours, et par une certaine forme discrète et francaise. Ce qui, à l'origine, serait aisément devenu une ode de Klopstock, nous arrive dans quelques sons du langage de *Bérénice*.

Delphine est certainement un livre plein de puissance, de passion, de détails éloquens; mais l'ensemble laisse beaucoup à désirer, et, chemin faisant, l'impression du lecteur est souvent déconcertée et confuse. Les livres, au contraire, qui sont exécutés fidèlement selon leur propre pensée, et dont la lecture compose dans l'esprit comme un tableau continu qui s'achève jusqu'au dernier trait, sans que le

crayon se brise ou que les couleurs se brouillent, ces livres, quelle que soit leur dimension, ont une valeur d'art supérieure, car ils sont en eux-mêmes complets. Je lisais l'autre jour, dans un recueil inédit de pensées : « La faculté poétique n'est autre chose que le don et l'art de produire chaque sentiment vrai, *en fleur*, selon sa mesure, depuis le lis royal et le dahlia jusqu'à la paquerette. » Ce qui est dit là de la poésie à proprement parler, peut s'appliquer à toute œuvre créée et composée, où l'idée du beau se réfléchit. *Eugène de Rothelin* est certes un tableau de moindre dimension, et, si l'on veut, de moindre *portée* que *Delphine*; mais c'est un chef-d'œuvre en son genre et dans sa mesure. Une petite rivière brillante, aux ondes perlées, encaissée à merveille, et courant sur un lit de sable fin sous une atmosphère transparente, a son prix, et comme beauté, à l'œil du peintre, elle est supérieure au fleuve plus large, mais inégal, brisé, et tout d'un coup vaseux ou brumeux. Si nous nous reportons aux maîtres, Jean-Jacques, voulant recommander pour les finesses de cœur la quatrième partie de sa *Nouvelle Héloïse,* n'a pas dédaigné de la rapprocher de *la Princesse de Clèves* (1), et il paraît envisager celle-ci comme modèle. Il avait raison de le croire, et aujourd'hui même, comme charme, sinon comme puissance, plus peut-être que *la Nouvelle Héloïse*, *la Princesse de Clèves* demeure. C'est ainsi qu'*Eugène de Rothelin*, *Valérie* et *Adolphe* sont des pièces d'une qualité et d'un prix fort au-dessus de leur volume. *Valérie,* au reste, par l'ordre des pensées et des sentimens, n'est inférieure à aucun roman de plus grande composition ; mais surtout elle a gardé, sans y songer, la proportion naturelle, l'unité véritable ; elle a, comme avait la personne de son auteur, le charme infini de l'ensemble.

Valérie a des côtés durables en même temps que des endroits de mode et déjà passés. Il y a eu dans le roman des talens très remarquables, qui n'ont eu que des succès viagers, et dont les productions, exaltées d'abord, se sont évanouies à quelques années de là. Mlle de Scudéry et Mme Cottin, malgré le grand esprit de l'une et le pathétique d'action de l'autre, sont tout-à-fait passées. Pas une œuvre d'elles qu'on puisse relire autrement que par curiosité, pour savoir les modes de la sensibilité de nos mères. Mme de Montolieu est encore ainsi : *Caroline de Lichtfield*, qui a tant charmé une première fois à quinze ans, ne peut se relire, pas plus que *Claire d'Albe*. *Valérie*, au contraire, a un coin durable et à jamais touchant ; c'est une

(1) *Confessions*, partie II, liv. XI.

de ces lectures qu'on peut se donner jusqu'à trois fois dans sa vie, aux différens âges.

La situation de ce roman est simple, la même que dans *Werther* : un jeune homme qui devient amoureux de la femme de son ami. Mais on sent ici, à travers le déguisement et l'idéal, une réalité particulière qui donne au récit une vie non empruntée. Werther se tuerait quand même il n'aimerait pas Charlotte; il se tuerait pour l'infini, pour l'absolu, pour la nature; Gustave ne meurt en effet que d'aimer Valérie. La naissance de cet amour, ses progrès, ce souffle de tous les sentimens purs qui y conspirent, remplissent à souhait toute la première moitié : des scènes variées, des images gracieuses, expriment et figurent avec bonheur cette situation d'un amour orageux et dévorant à côté d'une amitié innocente et qui ignore. Ainsi, quand à Venise, au bal de la Villa-Pisani, Gustave, qui n'y est pas allé, passant auprès d'un pavillon, entend la musique, et monté sur un grand vase de fleurs, atteint la fenêtre pour regarder, quand il assiste du dehors à la merveilleuse danse du shall dansée par Valérie, et qu'à la fin, enivré et hors de lui, à l'aspect de Valérie qui s'approche de la fenêtre, il colle sa lèvre sur le carreau que touche en dedans le bras de celle qu'il aime, il lui semble respirer des torrens de feu; mais, elle, n'a rien senti, rien aperçu. Quel symbole plus parfait de leurs destinées, et de tant de destinées plus ou moins pareilles! Une simple glace entre eux deux : d'un côté le feu brûlant, de l'autre l'affectueuse indifférence! — Ainsi encore, quand, le jour de la fête de Valérie, le comte étant près de la gronder, Gustave envoie un jeune enfant lui souhaiter la fête et rappelle ainsi au comte de ne pas l'affliger ce jour-là, Valérie est touchée, elle embrasse l'enfant et le renvoie à Gustave, qui l'embrasse sur la joue au même endroit, et qui y trouve une larme : « Oui, Valérie, s'écrie-t-il en lui-même, tu ne peux m'envoyer, me donner que des larmes (1). » Cette même idée de séparation et de deuil, cet anneau nuptial qu'il sent au doigt de Valérie dès qu'il lui tient la main, reparaît sous une nouvelle forme à chaque scène touchante.

(1) Cet enfant, innocent messager d'un baiser et d'une larme, rappelle une petite pièce du minnesinger allemand Hadloub, traduite par M. Marmier (*Revue de Paris*, 2 avril 1837), et ce fragment d'André Chenier, sans doute d'origine grecque : *J'étais un jeune enfant qu'elle était grande et belle*, etc., etc. Notons les nuances et les progrès de l'idée. Dans André Chenier, imitant quelque épigramme grecque, le seul sentiment exprimé est celui de la beauté superbe et des rivaux confus. Dans Hadloub, ce qui ressort, c'est surtout la douleur de l'amant respectueux et timide, dont les lèvres vont chercher les traces adorées; l'amour chevaleresque, que couronnera Pétrarque, vient déjà d'éclore. Mais ils n'ont eu ni l'un ni

Le portrait de Valérie elle-même revient, repasse sans cesse à travers cela, dans toutes les situations, dans toutes les poses, souriant, attristé, mobile, et comme amoureusement répété par mille glaces fidèles.

Le second volume offre quelques défauts qui tiennent au romanesque : je crois sentir que l'*invention* y commence. La fin, en effet, de ces romans intimes, puisés dans le souvenir, n'est guère jamais conforme à la réalité. Ils sont vrais à moitié, aux trois quarts; mais il faut les continuer, les achever par l'idéal, ce qui exige une attention extrême, pour ne pas cesser de paraître naturel. Il faut faire mourir en toute vraisemblance son héros, tandis qu'il vit demi-guéri quelque part, à Bade ou à Genève. Il y a dans la seconde moitié un endroit où Gustave, près de quitter Valérie, et l'entretenant avec trouble, se blesse tout d'un coup au front en s'appuyant contre une fenêtre; c'est là une blessure un peu illusoire et de convention; le plus délicat des amans ne saurait se blesser ainsi. Un peu après, quand Gustave, passant durant la nuit près de la chambre de Valérie, chastement sommeillante, ne peut résister au désir de la regarder encore une fois, et qu'il l'entend murmurer en songe les mots

l'autre l'idée de cette larme sur la joue de l'enfant qui est dans *Valérie*. Voici la pièce de Hadloub traduite en vers, avec cette dernière idée de plus, et dans un style légèrement rajeuni du XVIe siècle, où l'on peut supposer que quelque Clotilde de Surville, voisine de Ronsard et de Baïf, ou mieux quelque Marie Stuart la rima :

Vite me quittant pour elle,
Le jeune enfant qu'elle appelle
Proche son sein se plaça.
Elle prit sa tête blonde,
Serra sa bouchette ronde,
O malheur! et l'embrassa.

Et lui, comme un ami tendre,
L'enlaçait, d'un air d'entendre
Ce bonheur qu'on me défend.
J'admirais avec envie,
Et j'aurais donné ma vie
Pour être l'heureux enfant.

Puis, elle aussitôt sortie,
Je pris l'enfant à partie,
Et me mis à lui poser,
Aux traces qu'elle avait faites,
Mes humbles lèvres sujettes :
Même lieu, même baiser.

Mais, quand j'y cherchais le bâme (*baume*)
Et le nectar de son ame,
Une larme j'y trouvai.
Voilà donc ce que m'envoie,
Ce que nous promet de joie,
Le meilleur jour achevé!

ROYAL

de *Gustave* et de *mort*, c'est là un songe officiel de roman, c'est de la fable sentimentale toute pure, couleur de 1803. Heureusement, le vrai de la situation de Gustave se retrouve bientôt. Un des endroits le mieux touchés est celui où Valérie en gondole, légèrement effrayée, et qui vient de mettre familièrement sur son cœur la main de Gustave, au moindre effroi sérieux, se précipite sur le sein du comte : « Oh! que je sentis bien alors tout mon néant, et tout ce qui nous séparait. » Lorsque Gustave s'en est allé seul avec sa blessure dans les montagnes, quand, durant les mois d'automne qui précèdent sa mort, il s'enivre éperduement de sa rêverie et des brises sauvages, quand il devient presque René, comme il s'en distingue aussitôt et reste lui-même encore, par cette image gracieuse de l'amandier auquel il se compare, de l'amandier exilé au milieu d'une nature trop forte, et qui, pourtant, a donné des fleurs que le vent disperse au précipice! Comme on retrouve là cette frêle et tendre adolescence jetée au bord de l'abîme, cette nature d'ame aimable, mystique, ossianesque, parente de Swedenbourg, amante du sacrifice, ce jeune homme qui, comme René, a dépassé son âge, qui n'en a su avoir ni l'esprit, ni le bonheur, ni les défauts, mais que le comte, d'une voix moins austère que le père Aubry pour Chactas, conviait seulement à ces douces affections qui sont les graces de la vie, et qui fondent ensemble notre sensibilité et nos vertus!... Gustave qui, à certains momens de sa solitude enthousiaste, se rapproche aussi de Werther; qui égale même cette voix éloquente et poétique, en cette espèce d'hymne où il s'écrie : « *Je me promène dans ces montagnes parfumées par la lavande*, etc., etc., » Gustave s'en distingue encore à temps et demeure lui-même, rejetant l'idée de se frapper, pieux, innocent et pur jusque dans son égarement, rendant graces jusque dans son désespoir. En un mot, Gustave réussit véritablement à laisser dans l'ame du lecteur, comme dans celle de Valérie, ce qu'il ambitionne le plus, *quelques larmes seulement*, et un de ces souvenirs qui durent toute la vie, et qui honorent ceux qui sont capables de les avoir.

M. Marmier, qui a écrit sur Mme de Krüdner un morceau senti (1), a très bien remarqué dans *Valérie* nombre de pensées déjà profondes et religieuses, qui font entrevoir la femme d'avenir sous le voile des premières élégances. J'en veux citer aussi quelques traits qui sont des présages.

(1) *Revue germanique*, juillet 1833.

« Son corps délicat est une fleur que le plus léger souffle fait incliner, et son ame forte et courageuse braverait la mort pour la vertu et pour l'amour.

« Non, poursuivis-je, la beauté n'est vraiment irrésistible qu'en nous expliquant quelque chose de moins passager qu'elle, qu'en nous faisant rêver à ce qui fait le charme de la vie, au-delà du moment fugitif où nous sommes séduits par elle; il faut que l'ame la retrouve quand les sens l'ont assez aperçue.

« Tu le sais, mon ami, écrit Gustave, j'ai besoin d'aimer les hommes; je les crois en général estimables, et si cela n'était pas, la société depuis long-temps ne serait-elle pas détruite? L'ordre subsiste dans l'univers, la vertu est donc la plus forte. Mais le grand monde, cette classe que l'ambition, les grandeurs et la richesse séparent tant du reste de l'humanité, le grand monde me paraît une arène hérissée de lances, où, à chaque pas, on craint d'être blessé; la défiance, l'égoïsme et l'amour-propre, ces ennemis nés de tout ce qui est grand et beau, veillent sans cesse à l'entrée de cette arène et y donnent des lois qui étouffent ces mouvemens généreux et aimables par lesquels l'ame s'élève, devient meilleure, et par conséquent plus heureuse. J'ai souvent réfléchi aux causes qui font que tous ceux qui vivent dans le grand monde, finissent par se détester les uns les autres, et meurent presque tous en calomniant la vie. Il existe peu de méchans; ceux qui ne sont pas retenus par la conscience, le sont par la société; l'honneur, cette fière et délicate production de la vertu, l'honneur garde les avenues du cœur et repousse les actions viles et basses, comme l'instinct naturel repousse les actions atroces. Chacun de ces hommes séparément, n'a-t-il pas presque toujours quelques qualités, quelques vertus? Qu'est-ce qui produit donc cette foule de vices qui nous blessent sans cesse? C'est que l'indifférence pour le bien est la plus dangereuse des immoralités!... »

On le voit, Mme de Krüdner, en substituant ici son expérience à celle de Gustave, s'exprime déjà dans cette page avec le sérieux de ses prédications futures. Elle y dénonce la plaie qui n'est pas seulement celle du grand monde, mais du monde entier, cette vieille plaie de Pilate, que Dante punissait par l'*enfer des tièdes*, et que, de nos jours, tant de novateurs généreux, à commencer par elle, se sont fatigués à insulter.

Le style de *Valérie* a, comme les scènes mêmes qu'il retrace, quelques fausses couleurs de la mode sentimentale du temps. Je ne saurais aimer que le comte envoie, pour le tombeau de son fils, une belle

table de marbre de Carrare, *rose* (dit-il) *comme la jeunesse, et veinée de noir comme la vie.* Mais ces défauts de goût y sont rares, aussi bien que quelques locutions vicieuses (*en imposer* pour *imposer*), qu'un trait de plume corrigerait. Le style de ce charmant livre est au total excellent, eu égard au genre peu sévère; il a le nombre, le rhythme, la vivacité du tour, un perpétuel et parfait sentiment de la phrase française.

Le succès de *Valérie* fut prodigieux, en France et en Allemagne, dans la haute société. On trouve, dans l'interminable fatras intitulé : *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires* du prince de Ligne, une suite de *Valérie* qui n'est qu'une plaisanterie de cet homme d'esprit, par trop écrivain de qualité. La charmante princesse Serge Galitzin, dit-il, n'ayant pu souper chez lui, tant la lecture de *Valérie* l'avait mise en larmes, il voulut lever cet obstacle pour le lendemain, en lui envoyant une fin rassurante, où Gustave ressuscite. C'est une parodie, dont le sel fort léger s'est dès long-temps évaporé. On sut d'ailleurs un gré médiocre à Mme de Krüdner, dans le monde allemand poétique, d'avoir déserté sa langue pour la nôtre, et Goethe a lui-même exprimé quelque part le regret qu'une femme de ce talent eût passé à la France.

Pourtant le mouvement teutonique de réaction contre la France, ou du moins contre l'homme qui la tenait en sa main, allait bientôt gagner Mme de Krüdner et la pousser, par degrés, jusqu'au rôle où on l'a vue finalement. Déjà dans *Valérie* il y a trace de quelque opposition au Consul, à l'endroit des réflexions du comte sur les tableaux et les statues des grands maîtres qu'il faut voir en Italie même, sous leur ciel, et qu'il serait déraisonnable de déplacer. Le meurtre du duc d'Enghien ajouta l'indignation à ce premier sentiment indisposé. Le séjour à Berlin, l'intimité avec la reine de Prusse, et les évènemens de 1806 y mirent le comble; c'est vers ce temps, et en Suède, je crois, au milieu d'une vie encore toute brillante, mais à l'âge où l'irréparable jeunesse s'enfuit, qu'une révolution s'opéra dans l'esprit de Mme de Krüdner; qu'un rayon de la grace, disait-elle, la toucha, et qu'elle se tourna vers la religion, bien que pourtant d'abord avec des nuances légèrement humaines, et sans le caractère absolu et prophétique qui ne se décida que plus tard. On peut voir au tome second des Mémoires de Mlle Cochelet, et se détachant dans des pages fort plates, une admirable lettre d'elle, datée de Riga, décembre 1809, qui marque parfaitement le point où se trouvait portée alors cette ame merveilleuse. Si elle ne prophétisait pas encore,

elle prêchait déjà ses amis avec tout le zèle et l'obsession d'une sainte tendresse. Son influence chrétienne sur la reine de Prusse, son dévouement sans bornes à cette héroïque et touchante infortune, et les bienfaits de consolation, d'espoir céleste, dont elle l'environna, sont suffisamment attestés. Il paraît qu'à cette époque elle avait composé d'autres ouvrages qui n'ont jamais été publiés; elle cite dans sa lettre à Mlle Cochelet une *Othilde*, par laquelle elle aurait voulu retracer le dévouement chevaleresque du moyen-âge : « Oh! que vous aimeriez cet ouvrage, écrit-elle naïvement; il a été fait avec le ciel; voilà pourquoi j'ose dire qu'il y a des beautés. » En se replaçant ainsi au moyen-âge, aux horizons de la croisade teutonique et chrétienne, il semblait que Mme de Krüdner revenait par instinct à ses origines naturelles.

Un grand poète, Le Tasse, sujet à l'illusion comme Mme de Krüdner et idéalement touchant comme elle, dut, ce me semble, offrir à sa pensée, dans le tableau qu'elle essaya, quelques tons de la même harmonie, et je me figure que cette *Othilde* pouvait être écrite et conçue dans la couleur de Clorinde baptisée.

Mme de Krüdner passa ces années de transition à parcourir l'Allemagne, tantôt à Bade, avec des retours de monde, tantôt visitant des frères moraves, tantôt écoutant, à Carlsruhe, l'illuminé Jung Stilling et prêchant avec lui les pauvres. Elle travaillait à s'élever, à se détacher de plus en plus, suivant son nouveau langage, des pensées des *hommes du torrent*; mais elle changea moins qu'elle ne le crut. Si l'on a pu dire de la conversion de quelques ames tendres à Dieu : *C'est de l'amour encore*; il semble que le mot aurait dû être trouvé tout exprès pour elle. Elle portait dans ses nouvelles voies et dans cette *royale route de l'ame*, comme elle disait d'après Platon, toute la sensibilité et l'imagination affectueuse de sa première habitude, et comme la séduction de sa première manière. L'inépuisable besoin de plaire s'était changé en un immense besoin d'aimer, ou même s'y continuait toujours.

Les évènemens de 1813 achevèrent d'éclairer, de dessiner la mission que Mme de Krüdner se figurait avoir reçue, et ce mouvement de l'Allemagne régénérée, qui produisait tant de guerriers enthousiastes, de poètes nationaux, de pamphlétaires éloquens, l'amena aussi à son rang, elle, la Velléda évangélique, la prophétesse du Nord. Outre le caractère religieux qu'elle revêt et qui la distingue, ce qu'a de particulier le rôle de Mme de Krüdner entre tous les enthousiasmes teutoniques d'alors, c'est qu'elle s'appuie plutôt sur l'extrême

nord, sur la Russie, et, comme elle dit, sur les peuples de l'Aquilon; elle les concilie dans son cœur avec un ardent amour de la France. Son imagination frappée va chercher la ressource et la renaissance de la civilisation par-delà l'antique Germanie même, dans ce qui était la barbarie glacée et qui est devenu, selon elle, le réservoir de la pureté perdue. Ce qu'elle appelle de ses vœux, ce qu'elle se peint en vision avec contraste, c'est la revanche et le contre-pied de l'invasion d'Attila, cette fois pour le bien du monde.

Elle passa 1814, à Paris, surtout en Suisse, à Bade, dans la vallée de Lichtenthal où affluaient sur ses traces les pauvres nourris et consolés, en Alsace, à Strasbourg où elle vit mourir d'une mort tragique et chrétienne le préfet M. de Lézai-Marnésia, dans les Vosges au village du *Banc de la Roche*, fécondé et édifié par Oberlin. Tout ce qu'elle voyait, rentrait dans son inspiration et y poussait. Elle ne connaissait encore l'empereur Alexandre qu'indirectement, bien qu'elle l'appelât déjà le *Sauveur universel*, l'*Ange blanc*, et qu'elle l'opposât sans cesse à l'*Ange noir*, Napoléon. La seule pensée de celui-ci, son ombre, lui donnait, dès l'instant qu'elle en parlait, le vertige sacré des prêtresses; elle prédisait à tous venans sa sortie de l'île d'Elbe et les maux qui se déchaîneraient avec lui. Son idée fixe était l'année 15, et elle assignait à cette date prochaine la catastrophe et le renouvellement de la terre.

1815, en justifiant une partie de ses prédictions, exalta sa foi et réalisa son influence politique. Elle avait vu l'empereur Alexandre en Suisse, peu avant les cent-jours, et avait trouvé en lui une nature toute disposée. On avait déjà comparé ce prince à l'autre Alexandre ou à Cyrus; elle rajeunit tout, en le comparant à Jésus-Christ. Elle le croyait sincèrement sans doute, mais un reste d'adresse, d'insinuation flatteuse du monde, s'y mêlait et n'y nuisait pas. Son ascendant, tout d'abord, fut immense. A Paris, aussitôt l'arrivée d'Alexandre, elle devint son conseil habituel. Il sortait de l'Élysée-Bourbon par une porte de jardin pour aller, tout auprès, chez elle, plusieurs fois le jour, et là ils priaient ensemble, invoquant les lumières de l'Esprit. Elle a confessé alors à un ami qu'elle avait peine parfois à réprimer ses accès de vanité, quand elle songeait qu'elle était ainsi toute-puissante sur le souverain le plus puissant. Dans les premiers jours de septembre de cette année, une grande revue des troupes russes eut lieu, sous les yeux d'Alexandre, dans les plaines de Vertus en Champagne. Mme de Krüdner, avec son monde, sa fille, son gendre, et le jeune ministre Empeytas qui la dirigeait, était allée loger

au château du Mesnil, près de là. Dès le matin, les voitures de l'empereur la vinrent prendre, et les honneurs que Louis XIV rendit à Mme de Maintenon, au camp de Compiègne, ne surpassent point la vénération avec laquelle le conquérant la traita. Ce n'était pas l'arrière-petite-fille du maréchal de Munich, sa sujette favorite, c'était une envoyée du ciel qu'il recevait et conduisait dans ses armées. Tête nue, ou tout au plus couverte d'un chapeau de paille qu'elle jetait volontiers, cheveux toujours blonds, séparés et pendans sur les épaules, avec une boucle quelquefois qu'elle ramenait et rattachait au milieu du front, en robe sombre, à taille longue, élégante encore par la manière dont elle la portait, et nouée d'un simple cordon, telle à cette époque on la voyait, telle, dans cette plaine, elle arriva dès l'aurore, telle debout, au moment de la prière, elle parut comme un Pierre l'Ermite, au front des troupes prosternées. Elle a écrit et publié dans le temps, au sujet de cette solennité, une petite brochure sous le titre du *Camp de Vertus*; ses sentimens et ses magnificences de désirs s'y expliquent mieux que nous ne pourrions les interpréter :

« ... Qui ne s'est dit, en *assistant* (1) dans les plaines de Champagne qui ont vu la défaite d'Attila : Une autre verge a été brisée... C'est qu'il n'a jamais existé qu'un seul crime, celui de vouloir se passer du Dieu vivant... Qu'ils ont dû être remplis les immenses vœux de votre cœur, heureux Alexandre, quand, dans cette journée du ciel, vous avez vu dans ces plaines où, il y a six cents ans, cent mille Français, en présence d'un roi de Navarre (2), virent le supplice de cent quatre-vingts hérétiques à la clarté des torches funèbres; vous avez vu, dis-je, cent cinquante mille Russes faire amende honorable à la religion de l'amour... Ah! qui n'a pas, en voyant cette journée du ciel, vécu avec nous de toutes les espérances? Qui n'a pas pensé, en voyant Alexandre sous ces grands étendards, à toutes les victoires de la foi, à toutes les leçons de la charité? Qui a osé douter qu'il n'y ait là de hautes inspirations, et qui n'a dit avec l'apôtre : « Les choses vieilles sont passées, voici que toutes choses sont faites nouvelles? »

« Eh! qui n'a pas eu besoin de quelque chose de nouveau au mi-

(1) Il y a ici une incorrection de langage (*assistant* ne se prenant point dans un sens absolu); l'auteur de *Valérie*, en se faisant instrument divin et prophétesse, soignait beaucoup moins son expression. Au temps d'Ausone, saint Paulin, depuis sa conversion, se permit ou même s'imposa toutes sortes d'incorrections dans ses vers.

(2) Thibault de Champagne probablement, qui fut mêlé aux rigueurs contre les Albigeois, contre les juifs d'Orléans, contre les pastoureaux. On a conservé dans le pays la tradition du supplice des cent quatre-vingts hérétiques, immolés au Mont-Aimé, qui domine ces plaines, et dont la tour était encore debout il y a quelques années.

lieu de tant de ruines? Les hommes, placés sur le haut de l'échelle par les grandes lumières, ont vu cette époque à la clarté que jetait sur elle la majesté des Écritures... La nature l'a confiée à ses observateurs; les sciences s'en sont doutées; la politique, couverte de honte, l'a pressentie dans ses chutes...

« Oui, tous, soit en jouissant de ce grand secret, encore voilé comme Isis, soit en tremblant de crainte que le voile des temps ne se déchirât, tous ont eu l'espoir ou la terreur de cette époque...

« Quel cœur, en voyant tout cela, n'a pas aussi battu pour vous, ô France! jadis si grande, et qui ressortirez plus grande encore de vos désastres! France, qui avez voulu exiler de vos conseils le Tout-Puissant, et avez vu des bras de chair, quoique appuyés sur des empires, tomber d'épouvante et redevenir impuissans!

« Dites aux peuples étonnés que les Français ont été châtiés par leur gloire même; dites aux hommes sans avenir que la poussière qui s'élève retombe pour être rendue à la terre des sépulcres!

« Et vous, France première, antique héritage des Gaules, fille de saint Louis et de tant de saints qui attirèrent sur elle des bénédictions éternelles, et pensée de la chevalerie, dont les rêves ont charmé l'univers, revenez tout entière, car vous êtes vivante d'immortalité! Vous n'êtes point captive dans les liens de la mort, comme tout ce qui n'a eu que le domaine du mal pour régner ou pour servir. »

Et elle finit en montrant la croix laissée dans ces lieux comme un autel magnifique qui doit tout rallier et qui dira : « Ici fut adoré Jésus-Christ par le héros et l'armée chère à son cœur; ici les peuples de l'Aquilon demandèrent le bonheur de la France. »

Ces pages expriment clairement en quel sens Mme de Krüdner concevait et conseillait la *sainte-alliance;* mais ce qui était son rêve, ce qui fut un moment celui d'Alexandre, se déconcerta bientôt et s'évanouit en présence des intérêts contraires et des ambitions positives, qui eurent bon marché de ces nobles chimères. L'espèce de triomphe de Mme de Krüdner au camp de Vertus marqua le plus haut point, et, pour ainsi dire, le sommet lumineux de son influence. On s'en effraya sérieusement, on s'efforça de l'éloigner de l'empereur, et de faire en sorte qu'il la vît moins. Lorsque Alexandre eut quitté la France, Mme de Krüdner déclina rapidement dans son esprit; cette vénération pieuse qu'il ressentait pour elle finit par l'aversion, par la persécution même.

Ceux qui croient sérieusement à l'intervention de la Providence dans les choses de ce monde ne doivent pas juger avec trop de sou-

rire le rôle et la tentative de Mme de Krüdner; il est certain que 1815 fut un moment décisif, et aux esprits religieux il doit sembler que l'épreuve était de force à susciter son témoin mystique et son prophète. Mme de Krüdner s'est moins trompée sur l'importance de 1815 même que sur les conséquences qu'elle en augurait. En ces momens de craquement universel, il arrive, j'imagine, que l'idéal, qui est derrière ce monde terrestre, se révèle, apparaît rapidement à quelques yeux, et l'on croit qu'il va s'introduire. Mais la fente se referme aussitôt, et l'œil qui avait vu profondément et juste un instant, en continuant de croire aux rayons disparus, s'abuse et n'est plus rempli que de sa propre lumière. Le malheur de certaines ames, le tort de Mme de Krüdner n'est peut-être que d'avoir conçu le beau dans les choses humaines à un certain moment décisif et terrible, où il suffisait, en effet, d'un grand homme pour l'opérer. Mais l'homme a fait faute, et celui qui concevait le rôle n'est plus que visionnaire. Et nous-mêmes, rêveurs, ne disons-nous pas tous les jours : « Qu'aurait-ce été en telle unique conjoncture, s'il y avait eu au gouvernail un grand cœur! » Si Alexandre avait été un Charlemagne véritable, un monarque à la hauteur de sa fortune, Mme de Krüdner était plus que justifiée. Sa plus grande illusion fut de croire que de telles pensées se conseillent et s'inspirent là où elles ne germeraient pas d'elles-mêmes.

Après tout, sous une forme particulière, dans son langage biblique vague, mais avec un sentiment vivant et nouveau, Mme de Krüdner n'a fait autre chose qu'entrevoir à sa manière et proclamer de bonne heure, du sein de l'orage politique, cette plaie du néant de la foi, de l'indifférence et de la misère moderne, qu'avec plus ou moins d'autorité, de génie, d'illusion et de hasard, ont sondée, adoucie, aigrie, déplorée et tourmentée tour à tour, ceux qui, en des sens divers, tendent au même but de la grande régénération du monde, Saint-Martin, de Maistre, Saint-Simon, Ballanche, Fourrier et La Mennais.

Hors de la politique, l'influence de Mme de Krüdner en 1815 à Paris, son action purement religieuse fut bien passagère, mais également vive et frappante sur ceux même chez qui elle ne durait pas. Tous ceux qui l'approchaient un peu souvent subissaient le charme de sa parole, et prenaient au parfum de son ame abondante et toujours répandue. On en citerait une foule d'exemples. Mme de Lézai-Marnésia, une jeune femme charmante qui avait vu périr si affreusement son mari à Strasbourg, s'était remise en sa douleur à Mme de Krüdner

et partageait chaque nuit le même cilice, espérant par elle retrouver quelque communication avec celui qu'elle avait perdu, et qui déjà se révélait à la sainte amie plus détachée. Dans ce château où elle fut, près du camp de Vertus, tout l'entourage de Mme de Krüdner, plus ou moins, prêchait à son exemple; sa fille, son gendre, prêchaient la famille du vieux gentilhomme qui les logeait; la jeune femme de chambre elle-même prêchait le vieux domestique du château. Quelques mots engagés à la rencontre, n'importe à quel sujet et en quel lieu, servaient de texte, et sur un escalier, sur un perron, au seuil d'un appartement, l'entretien tournait vite en prédication. Le respect pourtant et une sorte d'admiration s'attachaient à elle et corrigeaient l'impression de ses alentours. Bien des railleurs à Paris, qui allaient l'entendre dans son grand salon du faubourg Saint-Honoré, ouvert à tous, revenaient, sinon convaincus, du moins charmés et pénétrés de sa personne. Tel de sa connaissance familière, qui se croyait tenu de résister quand elle était là, prêchait un peu à son exemple dès qu'elle n'y était plus. Elle avait une éloquence particulièrement admirable et un redoublement de plénitude quand elle parlait des misères humaines chez les grands : « Oh! combien j'ai habité de palais, disait-elle à une jeune fille bien digne de l'entendre; oh! si vous saviez combien de misères et d'angoisses s'y recèlent! je n'en vois jamais un sans avoir le cœur serré. » Mais c'est surtout quand elle parlait aux pauvres de ces misères qui égalent les leurs, que l'effet de sa parole était souverain. Une fois à Paris, sollicitée par l'amitié d'un homme de bien, M. de Gérando, elle pénétra avec l'autorisation du préfet de police, dans la prison de Saint-Lazare, et là elle se trouva en présence de la portion véritablement la plus malade de la société. Elle commença au milieu de ces femmes étonnées et bientôt touchées. Les plaies des puissans furent étalées; elle frappa son cœur; elle se confessa aussi grande pécheresse qu'elles toutes; elle parla de ce Dieu qui, comme elle disait souvent, *l'avait ramassée au milieu des délices du monde*. Cela dura plusieurs heures; l'effet fut soudain, croissant; c'étaient des sanglots, des éclats de reconnaissance. Quand elle sortit, les portes étaient assiégées, les corridors remplis d'une double haie. On lui fit promettre de revenir, d'envoyer de bons livres. Mais d'autres émotions survinrent; elle n'y retourna pas; et c'est dans ce peu de suite que, chez Mme de Krüdner, le manque de discipline, d'ordre fixe, et aussi de doctrine arrêtée, se fait surtout sentir.

Combien de fois, quand on la pressait sur cette doctrine, quand on

lui en demandait la source et les témoignages, quand on disait à ses idées mystiques : « Qui êtes-vous? d'où êtes-vous? » elle se contentait, après les premiers mots, de faire un geste vers Empeytas qui répondait : « Je vous expliquerai cela; » et le vent de l'inspiration tournait, et de l'explication, il n'en était jamais question davantage.

Dans les résultats et les actions de la vie, cette vacillation se retrouvait. Elle eût peut-être sauvé Labédoyère, si elle avait obéi à une seule pensée. Mais des suggestions diverses se succédaient près d'elle; l'inspiration variait au gré de la dernière personne qu'elle voyait, et l'une de ces personnes, hostile à Labédoyère, avait grand soin de ne la quitter que peu d'instans avant l'heure de l'empereur Alexandre, lequel trouvait la bonne inspiration clémente toute combattue et refroidie.

Sa sensibilité, son imagination, non retenues, se donnaient carrière. Ses illusions sur les choses de fait étaient extrêmes, et souvent piquantes; elle les avait eues faciles de tout temps. Un jour, en 1815, à quelqu'un qui la venait voir dans la soirée à l'heure de sa prière, elle disait: « De grandes œuvres s'accomplissent; tout Paris jeûne... » Et cet ami, qui sortait du Palais-Royal où il avait vu tout le monde dîner, ne put la détromper comme il aurait voulu. Ce trait est bien de celle qui, femme du monde, s'était figuré volontiers que *Gustave* ou quelque autre était mort d'amour pour elle.

On aime à rechercher quelles furent, à cette époque de 1815, les relations de Mme de Krüdner avec quelques personnes célèbres, dont l'ame devait, par plus d'un point, rencontrer la sienne. Mme de Staël goûtait Mme de Krüdner auteur de *Valérie*, mais elle était d'un esprit politique et historique trop prononcé pour entrer dans son exaltation prophétique, et elle en souriait plutôt. Benjamin Constant, lui, n'en souriait pas. Il vit beaucoup Mme de Krüdner en 1815; il trouvait près d'elle consolation dans ses crises, et aliment pour toute une partie de son ame. On sait quelles furent alors les vicissitudes politiques de l'illustre publiciste; ses sentimens religieux n'étaient pas moins agités, et, à cette limite extrême de la jeunesse, revenant à la charge en lui, ils livraient comme un dernier combat. D'autres troubles secrets s'y joignaient, et formaient un autre dernier orage. C'est près de Mme de Krüdner qu'il allait, durant des heures, chercher quelque repos, partager quelque prière, Adolphe toujours le même, près de Valérie régénérée. Une bienveillance précieuse nous permet de reproduire quelques lignes qui peignent cette situation intérieure : « J'ai vu hier Mme de Krüdner, écrivait Benjamin Constant, d'abord

« avec du monde, ensuite seul pendant plusieurs heures. Elle a pro-
« duit sur moi un effet que je n'avais pas éprouvé encore, et ce matin
« une circonstance y a ajouté. Elle m'a envoyé un manuscrit, avec
« prière de vous le communiquer et de ne le remettre qu'à vous. Je
« voudrais le lire avec vous : il m'a fait du bien, il ne contient pas des
« choses très nouvelles ; ce que tous les cœurs éprouvent, ou comme
« bonheur, ou comme besoin, ne saurait être bien neuf; mais il a été
« à mon ame en plus d'un endroit... Il y a des vérités qui sont tri-
« viales, et qui tout d'un coup m'ont déchiré. Quand j'ai lu ces mots
« qui n'ont rien de frappant : « Que de fois j'enviais ceux qui travail-
« laient à la sueur de leur front, ajoutaient un labeur à l'autre et se
« couchaient à la fin de tous ces jours sans savoir que l'homme
« porte en lui une mine qu'il doit exploiter ! mille fois je me suis dit :
« Sois comme les autres ; » j'ai fondu en larmes. Le souvenir d'une
« vie si dévastée, si orageuse, que j'ai moi-même menée contre tous
« les écueils avec une sorte de rage, m'a saisi d'une manière que je
« ne peux peindre. »

Contradiction piquante et touchante! en même temps qu'alors, près d'une personne admirée et aimée, il se plaignait d'une certaine rigueur habituelle qu'il eût voulu attendrir, il se faisait l'organe d'une certaine sainteté mystique qu'il essayait de suggérer. Il écrivait : « Je me dis qu'il faut que je sois ainsi pour vous ramener à la
« sphère d'idées dans laquelle je n'ai pas le bonheur d'être tout-à-fait
« moi-même. Mais la lampe ne voit pas sa propre lumière et la ré-
« pand pourtant autour d'elle... J'avais passé ma journée tout seul,
« et je n'étais sorti que pour aller voir Mme de Krüdner. L'excellente
« femme! elle ne sait pas tout, mais elle voit qu'une peine affreuse
« me consume, elle m'a gardé trois heures pour me consoler; elle me
« disait de prier pour ceux qui me faisaient souffrir, d'offrir mes
« souffrances en expiation pour eux, s'ils en avaient besoin. » Et ailleurs : « ... Je suis une lyre que l'orage brise, mais qui, en se bri-
« sant, retentit de l'harmonie que vous êtes destinée à écouter... Je
« suis destiné à vous éclairer en me consumant... Je voudrais croire
« et j'essaie de prier.. » Par malheur pour Benjamin Constant, ces élans qui se ranimaient près de Mme de Krüdner, et qui étaient au comble pendant la durée du *pater* qu'il récitait avec elle, ne se soutinrent pas, et il retomba bientôt au morcellement, à l'ironie, au dégoût des choses, d'où ne le tiraient plus que par assauts ses nobles passions de citoyen.

A sa sortie de France, après 1815, Mme de Krüdner traversa

successivement divers états de l'Allemagne, émouvant partout à sa voix les populations, et bientôt éconduite par les gouvernemens. M. de Bonald l'ayant à ce propos persiflée, dans le *Journal des Débats* du 28 mai 1817, d'un ton tout-à-fait badin (1), une plume amie, qui n'est peut-être autre que celle de Benjamain Constant, la défendit dans le *Journal de Paris* du 30, et rappela au patricien offensant les simples égards qu'au moins il devait, lui, l'homme des races, à la petite-fille du maréchal de Munich. Bientôt, en s'éloignant des échos de la Suisse et de la vallée du Rhin, les accens de Mme de Krüdner ne nous arrivèrent plus. Nous la perdrons aussi de vue dans notre récit; ce que nous aurions à ajouter ne serait guère qu'une variante monotone de ce qui précède. Elle publia quelques petits écrits en allemand, dont on peut voir les extraits dans la notice de M. Marmier. Des professeurs d'université imprimérent le détail des conversations qu'ils avaient eues avec elle. Dans toute cette dernière partie de son apostolat, Mme de Krüdner ne me paraît pas différer des nombreux sectaires qui s'élèvent chaque jour en Angleterre et aux États-Unis d'Amérique : l'originalité de son rôle est finie. Ayant obtenu, vers la fin, la permission de se rendre à Saint-Pétersbourg, elle en fut bannie peu après pour s'être déclarée en faveur des Grecs; et elle mourut en 1824, en Crimée, où elle essayait de fonder une espèce d'établissement pénitentiaire. Honneur et bénédiction à celle qui sut demeurer jusqu'au bout, et sous le scandale de son zèle, un infatigable martyr de la charité!

Mais c'est à la France, pour ne pas être ingrate, qu'il convient surtout de garder le souvenir d'une personne qui, de bonne heure, a tourné vers elle ses regards, qui a embelli sa société, adopté sa langue, orné sa littérature, qui l'a aimée en tout temps comme Marie Stuart l'aima, et qui, trahissant encore le fond de son ame à son heure de mystique ivresse, ne rêva d'autre rôle en la revoyant, que celui d'une Jeanne d'Arc de la paix, de l'union et de la miséricorde.

SAINTE-BEUVE.

(1) M. de Bonald commençait de la sorte : « Mme de Krüdner a été jolie, elle a publié un roman, peut-être le sien; il s'appelait, je crois, *Valérie;* il était sentimental et passablement ennuyeux. Aujourd'hui qu'elle s'est jetée dans la dévotion mystique, elle fait des prophéties, c'est encore du roman, mais d'un genre tout opposé... » Il finissait et concluait du même ton : « L'Évangile en main, j'oserai lui dire que nous aurons toujours des pauvres au milieu de nous, ne fût-ce que de pauvres têtes. » L'anonyme du *Journal de Paris* se permit de trouver ce jeu de mot final plus digne de Potier ou de Brunet, que d'un chrétien sérieusement pénétré de l'Évangile.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XXV.

M. Auguste Barbier.

SATIRES ET POÈMES.[1]

M. Auguste Barbier occupe un rang glorieux dans la poésie contemporaine; ce rang, il ne le doit qu'à ses œuvres, car la critique n'a pas eu besoin d'intervenir et d'expliquer à la foule le sens et la valeur des paroles du poète. L'auteur de *la Curée*, de *l'Idole* et de *la Popularité*, a conquis par lui-même, sans le secours des amitiés complaisantes ou des vigilantes inimitiés, la place à laquelle il avait droit de prétendre. Mais il lui est arrivé ce qui arrive aux hommes les plus heureux, à ceux même qui, comme lui, ont le temps d'attendre la maturité de leur pensée, et ne sont jamais forcés de la montrer avant son entier épanouissement : le rapide succès des *Iambes* a persuadé au plus grand nombre que la satire est le seul domaine où il

(1) 1 vol. in-8°, chez F. Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

puisse librement se déployer. Ni la grace virgilienne du *Pianto*, ni la gravité philosophique de *Lazare*, n'ont trouvé grace devant l'opinion ignorante. M. Barbier s'était posé comme poète satirique, il devait demeurer à tout jamais ce qu'il avait été d'abord. Pourquoi tenter des voies nouvelles et ne pas se renfermer dans sa première manière? Pourquoi ne pas marcher en pleine confiance vers le but que lui désignaient d'unanimes suffrages? Sa part n'était-elle pas assez belle pour qu'il dût s'en contenter? C'est à ces questions que nous voulons répondre.

Le sujet des *Iambes* est heureusement choisi, nous nous hâtons de le reconnaître; mais le sujet, si riche qu'il soit, n'eût été entre des mains vulgaires qu'une matière stérile. Pour découvrir et mettre en œuvre tous les trésors de cette mine féconde, il fallait plus qu'un ouvrier, plus qu'un lapidaire, il fallait un artiste éminent, et M. Barbier n'est pas demeuré au-dessous de sa tâche. Entre ses *Iambes*, il en est trois que l'opinion générale a distingués dès le premier jour, *la Curée*, *l'Idole* et *la Popularité;* et l'opinion plus sévère et plus dédaigneuse des hommes lettrés, des hommes qui font profession d'étudier ou de pratiquer la poésie, s'est ralliée à l'opinion générale. La foule qui se presse dans nos théâtres, qui court aux scènes sanglantes de nos boulevards, comme le peuple romain courait aux combats de gladiateurs, sait à peine que M. Barbier a écrit un iambe comparable, pour l'énergie et la grandeur, à *la Curée*, à *l'Idole*, à *la Popularité*, je veux parler de *Melpomène;* mais la critique, chargée de défendre les lois du goût et du bon sens, doit par reconnaissance signaler à l'admiration l'iambe de *Melpomène*. Le point de vue où se place M. Barbier n'est pas le nôtre; nous avons toujours séparé, nous séparerons toujours les lois morales et les lois poétiques; mais quelle que soit la mutuelle indépendance du devoir et de la poésie, la poésie, en méconnaissant le domaine du devoir, méconnaît son propre domaine; dès qu'elle abandonne la région des sentimens pour la région des sens, le théâtre idéal pour le théâtre matériel, elle se condamne à la médiocrité; dès qu'elle préfère les luttes musculaires aux luttes de la conscience, elle oublie sa mission et n'est plus qu'un exercice indigne d'occuper les esprits élevés. M. Barbier a le mérite d'avoir flétri les débauches dramatiques de notre temps, et ce mérite ne peut être méconnu sans ingratitude.

Cependant nous concevons très bien que *la Curée*, *l'Idole* et *la Popularité* aient obtenu la préférence sur *Melpomène;* car les trois idées personnifiées dans ces iambes vengeurs sont, par leur nature, plus

facilement pénétrables, accessibles à un plus grand nombre d'intelligences. Croire que M. Barbier a voulu rayer l'ambition politique du nombre des devoirs humains, serait se tromper étrangement; une pareille pensée n'est jamais venue au poète; et la foule, qui pour juger ne consulte que ses impressions personnelles, n'a jamais vu dans *la Curée* une telle signification. Cet absurde commentaire ne pouvait venir que des hommes qui se sentaient profondément blessés par cette satire équitable et qui voulaient dérouter l'opinion. Ce que M. Barbier s'est proposé de flétrir, c'est la cupidité, et certes les premiers jours du nouveau règne résumaient très bien toute la hideur de la cupidité. Les hommes que le bon sens public a désignés sous le nom d'hommes du lendemain sont dessinés dans *la Curée* avec une rare énergie, mais aussi avec une rare vérité. Entre la cupidité qui partage avidement les dépouilles du vaincu, entre les mâtins qui se précipitent sur le cadavre du sanglier et les hommes animés d'une ambition vraie, préparés par leurs études, par leurs convictions, au gouvernement du pays, il n'y a nulle comparaison, nulle alliance; et ce n'est pas aux champions glorieux de la raison, de la justice, de la liberté que s'adresse la satire.

Pour attaquer *l'Idole*, il fallait un courage plus qu'ordinaire; pour oser maudire Napoléon, il fallait compter sur l'éloquence de la vérité; ni le courage, ni l'éloquence n'ont manqué à M. Barbier. Il a personnifié admirablement la France asservie et le capitaine victorieux; il a trouvé, pour peindre l'invasion, l'insolence des armées alliées et la lâcheté impudique des femmes qui s'offraient à leurs baisers, des paroles qui sont gravées dans toutes les mémoires, mais qui malheureusement ne diminueront ni le prestige de la gloire, ni les chances de servitude réservées à nos neveux, s'ils oubliaient la défense pour la conquête. Dans le choix et le développement d'un pareil thème, il y a plus que du bonheur, plus que du talent, il y a l'inspiration d'une conscience élevée, généreuse, l'intelligence impartiale et désintéressée de l'histoire; celui qui a écrit *l'Idole* porte à son pays un amour sérieux et sévère, une affection pleine de franchise et qui ne craint pas d'exciter la colère de son auditoire, en lui rappelant la honte du passé. Si la poésie, dans le temps où nous vivons, empruntait plus souvent ses inspirations à cet ordre d'idées, l'adulation et la servilité deviendraient plus rares, ou du moins ne se glorifieraient plus dans la poussière où nous les voyons ramper.

La Popularité, qui a le défaut, très grave sans doute, de rappeler presque littéralement le mouvement et les images de *la Curée*, ra-

chète heureusement ce défaut par le courage, je devrais dire par la nouveauté des sentimens qu'elle développe; car soutenir que l'accomplissement des devoirs politiques doit passer avant le bruit des applaudissemens, soutenir que le témoignage de la conscience est supérieur à la popularité, c'est pour la foule qui regarde et pour la foule qui agit, pour le peuple des orateurs et pour le peuple des auditeurs, quelque chose qui tient du paradoxe. M. Barbier ne partage pas l'avis de la foule, et nous croyons qu'il fait bien. Il voit dans l'amour effréné de la popularité l'origine et la cause de la plupart des maux qui affligent la France, et nous croyons qu'il a raison. Lorsqu'il écrivait *la Popularité*, cette vérité ne souffrait guère de contestation; cinq ans plus tard, sans changer de langage, il eût compris que la corruption ne travaille pas moins sûrement que la popularité à la ruine des droits, au sacrifice des intérêts généraux; sans effacer ses premières paroles, il eût écrit sur la corruption un iambe digne de ses frères aînés.

Les *Iambes* de M. Auguste Barbier, dont la forme rappelle André Chénier, mais dont la substance entière appartient bien en propre à celui qui les a signés, ont résolu pour la seconde fois, c'est-à-dire d'une façon définitive, la question relative à la dignité poétique de la satire. La démonstration commencée par l'illustre auteur de *l'Aveugle*, et complétée par l'auteur de *la Curée*, est désormais entourée d'une si lumineuse évidence, que le doute n'est plus permis qu'à l'ignorance. La satire, telle que l'avait comprise André Chénier, telle que la comprend M. Barbier, se déploie librement dans les plus hautes régions de la poésie. Le vers proverbial du lyrique latin nous est pleinement expliqué; nous comprenons l'iambe furieux d'Archiloque. Il y a plusieurs formes pour la satire, c'est au poète seul qu'il appartient de choisir entre ces formes de valeur diverse; selon l'instinct de sa pensée, selon ses habitudes sociales, selon la trempe de son caractère, il se décide pour l'une ou pour l'autre. Personne n'a le droit de le chicaner sur le parti qu'il a pris; le public et la critique n'ont à s'occuper que de l'œuvre accomplie. La déclamation, dans le sens le plus élevé du mot, peut atteindre jusqu'à l'éloquence. L'ironie, l'invective, le sarcasme, dans les mains d'un déclamateur vigoureux, peuvent devenir des armes terribles; Juvénal est un exemple magnifique de la déclamation éloquente. La folie des vœux humains et le libertinage des femmes romaines ont été pour lui l'occasion de triomphes éclatans. Il a trouvé dans l'idiome latin des ressources inattendues; il a aiguisé le langage avec tant de persévérance, il a

trempé si habilement le métal amolli de la latinité impériale, que son vers pénètre dans la chair comme la pointe de l'épée. Mais, quel que soit le mérite de la satire sur les vœux et de la satire sur les femmes, nous ne pouvons méconnaître la monotonie de ces deux pièces. La parole de Juvénal étincelle et retentit comme le fer sur l'enclume; mais cet éclat, cette sonorité, fatiguent bientôt. La perpétuelle répétition des mêmes procédés, les coups multipliés qui s'acharnent sur le vice terrassé, épuisent bientôt la patience la plus courageuse; l'admiration survit à la sympathie. On aime à voir un esprit généreux se glorifier dans sa colère; mais on voudrait plus de variété dans l'expression de l'indignation, si vertueuse qu'elle soit.

La satire didactique, dont Horace nous a laissé des modèles si parfaits, et que Boileau, chez nous, a su renouveler et rajeunir heureusement, est moins vive, mais plus variée, que la déclamation satirique. Dans le poète latin, elle est souvent voisine de la comédie. Elle se complaît dans l'anecdote, dans les portraits, dans l'analyse des caractères, comme pourraient le faire Plaute ou Molière. Elle sourit et s'égaie de son sourire; elle a plus de malice que de colère, et préfère volontiers la raillerie à l'invective. Assurément, tous les hommes que l'éducation a rendus sensibles aux délicatesses du langage, au maniement ingénieux de la plaisanterie, à la finesse du dessin, ne se lasseront jamais de lire et de relire les satires d'Horace; mais la satire qui s'asseyait à la table de Mécène est plutôt un enseignement qu'une attaque; elle disserte, au lieu de frapper; elle se propose moins de corriger le vice que de se proclamer supérieure à lui au nom du ridicule qu'elle lui inflige. La satire ainsi comprise devient un emploi élégant de la parole, un délassement de lettrés; mais elle arrive difficilement à la puissance, au gouvernement de la société. Ce que je dis d'Horace, je pourrais le dire de Boileau. Le jugement porté sur le premier atteint naturellement le second; le poète français, inférieur au poète latin en ce qui concerne le mouvement et l'originalité des pensées, lutte avec lui de précision et de propriété dans l'expression; mais ces deux qualités, si précieuses, ne suffisent pas à dominer la foule. Boileau, comme Horace, son maître et son modèle, ne plaît et ne plaira jamais qu'aux lettrés. Il faut avoir lutté soi-même avec les difficultés de la langue, il faut avoir compté les promesses, les infidélités de l'expression, pour comprendre, pour estimer toute la valeur d'Horace et de Boileau. Ces deux poètes, qui appartiennent à une civilisation très avancée, ne s'adressent pas directement à la famille humaine, mais à cette fa-

mille étroite qui cherche dans la lecture plutôt l'étude que l'émotion; or, la satire doit-elle s'interdire l'émotion? Nous ne le pensons pas. Souvent il nous arrive de chercher dans la satire didactique un plaisir purement littéraire; mais ce plaisir est de telle nature, que nous pouvons, à notre gré, le quitter, le reprendre, sans éprouver aucun regret. A ce signe nous reconnaissons que la satire didactique n'est pas la forme la plus élevée, la forme suprême de la satire.

Reste la satire lyrique, le mouvement de l'ode associé à la colère. A notre avis cette dernière forme est la plus belle, celle en même temps qui exige les plus riches facultés poétiques. La déclamation et l'ironie, maniées habilement, peuvent très bien se passer d'imagination; mais l'ode impérieuse ne se contente pas à si peu de frais. Pour chanter la colère comme pour célébrer les vainqueurs des jeux olympiques, il faut plus que de la finesse, plus que de l'élégance, il faut de la force, de la grandeur; à ces conditions seulement il est permis de tenter la satire lyrique. L'ode pure, celle qui se voue exclusivement à la peinture de l'enthousiasme en présence de la gloire ou de la beauté, plus élevée en apparence que la satire lyrique, présente peut-être une tâche plus facile. L'enthousiasme en effet, en détachant l'ame des choses de la terre, donne à toutes les paroles qui s'échappent de nos lèvres une ardeur, une sérénité qui, seules, forment déjà la meilleure partie de la poésie; mais la satire lyrique, par la nature même de la mission qu'elle se propose, est incessamment ramenée vers la réalité. Pour se maintenir dans les régions poétiques, elle a besoin d'un perpétuel effort de volonté. Le poète qui veut concilier l'ode et la satire, ou plutôt exprimer la satire par l'ode, doit faire de sa vie intellectuelle deux parts bien distinctes, l'une pour l'étude, l'autre pour le chant. S'il veut chanter en même temps qu'il étudie, son chant devient vulgaire et descend peu à peu jusqu'à la prose. S'il a soin au contraire de se pénétrer profondément de la réalité avant de l'attaquer, il trouve, pour chanter sa colère, une multitude d'images obéissantes; tout entier à la forme de sa pensée, il discipline la parole et la conduit aussi loin qu'il veut. Je sais très bien que cette division de la vie intellectuelle est d'une grande utilité dans tous les travaux d'imagination, je devrais dire dans tous les travaux de la pensée; mais je crois que la satire lyrique a besoin, plus que l'ode elle-même, plus que l'élégie, de séparer l'impression de l'expression. Les difficultés que présente la satire lyrique s'effacent devant une intelligence où se trouvent réunies l'imagination et la sagacité. Quoique ces deux facultés ne soient pas

habituées à vivre ensemble, elles sont loin de se contredire, et même rien ne serait plus aisé que de montrer comment et pourquoi toutes les imaginations vraiment fécondes sont alliées à une rare clairvoyance, comment l'invention et la raison s'enrichissent mutuellement. Les *Iambes* de M. Barbier appartiennent à la satire lyrique, et concilient très bien l'ode et la satire. J'ai souvent entendu reprocher à *la Curée*, à *l'Idole*, l'exagération des images; ce reproche serait parfaitement mérité, s'il s'agissait de la satire déclamée ou de la satire didactique; mais, appliqué à la satire lyrique, il me semble dénué de justesse. Quant à l'exagération prise en elle-même, abstraction faite des images qui lui servent d'interprète, je crois fermement qu'elle est nécessaire dans la satire, comme dans la comédie, comme dans toutes les œuvres poétiques. Nier la nécessité de l'exagération, c'est nier les conditions mêmes de toute poésie, c'est nier la poésie même. Dans la peinture des souffrances ou dans l'élégie, le besoin d'exagération se fait sentir moins vivement; mais ce besoin trouve satisfaction à l'insu même du poète. Tout entière à la douleur qu'elle tente d'exprimer, l'intelligence ne s'aperçoit pas que les objets grandissent sous son regard; elle les représente tels qu'elle les voit, et ne sait pas qu'elle s'élève au-dessus de la réalité. Dans la comédie, l'exagération est d'une utilité plus évidente, mais non plus grande; dans la satire qui se propose, non pas le ridicule, mais la flétrissure, l'exagération est d'une nécessité absolue. Le poète qui se plaint et qui veut exciter la sympathie, est entraîné malgré lui à dépasser la réalité; le poète qui veut infliger le ridicule aux vices de son temps, est amené au même résultat, et il a conscience de ce qu'il fait. Quant au poète satirique, il méconnaîtrait son but s'il omettait de doubler, de tripler les proportions de ses modèles. Que veut-il, en effet? Attirer tous les yeux sur les plaies qui dévorent la société, émouvoir toutes les prudences, réveiller toutes les ames endormies, en leur montrant dans chaque vice un ennemi à combattre. Or, pour atteindre ce but, le poète satirique doit imiter les acteurs du théâtre d'Athènes, qui plaçaient de chaque côté de la scène des vases retentissans, et qui parlaient sous un masque d'airain; il doit exagérer sa pensée comme les acteurs grecs exagéraient leur voix, car il s'adresse à un auditoire aussi nombreux et moins attentif. Quand les yeux sont fixés sur la scène, l'intelligence n'est guère menacée de distraction; mais le poète satirique, réduit au seul secours de la parole, risquerait de n'être pas entendu, s'il négligeait d'amplifier les proportions de sa pensée. Depuis Juvénal jusqu'à André Chénier, il est facile de véri-

fier cette affirmation. Quand l'hyperbole, interprète de la colère, se sert du langage ordinaire, comme dans Juvénal, par exemple, elle est forcée d'envahir successivement tous les élémens de la pensée. Dès que la déclamation s'est résolue à amplifier les objets qu'elle représente, il n'y a plus pour elle ni trève ni repos; elle s'enivre de sa parole, et chaque fois qu'elle ouvre la bouche, c'est pour s'éloigner de plus en plus de la réalité qu'elle veut peindre. L'unité dans la colère ainsi comprise, ainsi rendue, est une tâche difficile. Il ne suffit pas que le poète soit animé d'une indignation sincère, qu'il prenne un intérêt sérieux à la pensée qu'il exprime, qu'il soit réellement affligé des vices qu'il gourmande, il faut encore qu'il puisse renouveler ses forces à mesure qu'il les dépense, qu'il trouve dans la lutte même un redoublement d'énergie. Or, assurément cette condition est d'un accomplissement difficile; aussi presque toutes les satires déclamées ont plutôt une chaleur factice qu'une chaleur vraie. Lues à haute voix, elles emplissent les oreilles, mais elles laissent l'ame indifférente. L'habileté du poète, si grande qu'elle soit, ne peut réussir à trouver dans la colère indéfiniment agrandie, un moyen d'émotion.

Mais la satire lyrique procède autrement. Associée à l'ode, elle emprunte à l'ode le maniement continu des images. Dès qu'elle a trouvé pour sa pensée un symbole qui lui paraît exprimer nettement tout ce qu'elle veut, elle oublie son point de départ, l'idée même qui lui a servi à préluder, pour ne plus s'occuper que du symbole qu'elle a choisi : elle le suit à travers tous les mouvemens qui lui sont imposés par sa nature; la pensée première, ainsi transformée, n'est plus une simple vue de l'esprit, mais quelque chose de réel et de vivant; l'intérêt, en se déplaçant, est devenu plus durable. Forcé, en suivant toutes les évolutions d'un symbole unique, de ne jamais manquer aux lois de l'analogie, le poète acquiert sur le lecteur une autorité singulière; car chaque face de sa pensée a presque la rigueur d'une démonstration. On peut voir dans *la Curée*, dans *l'Idole*, dans *la Popularité*, combien le symbole, suivi fidèlement, donne de grandeur et de beauté à la satire lyrique. La lecture de chacune de ces pièces une fois entamée, l'esprit n'est pas libre de s'arrêter; il s'attache aux premiers mouvemens de cette pensée personnifiée, et ne se repose qu'après l'avoir vue se reposer elle-même ou expirer dans la lutte. C'est à la continuité des symboles que les *Iambes* devront leur durée.

Sous la restauration les *Iambes* n'eussent pas été possibles, et si d'aventure il se fût rencontré un poète pour les écrire, ce poète n'eût pas

été écouté; car si l'on excepte un petit nombre de puissantes intelligences qui vivaient par elles-mêmes, et d'une vie indépendante, les écoles littéraires de la restauration se préoccupaient, à peu près exclusivement, de la forme prise en soi, de la forme égoïste; et les *Iambes*, malgré la beauté de forme qui les recommande aussi bien que l'énergie de la pensée, n'eussent pas paru assez coquettement ciselés. C'est donc une œuvre née du temps même où elle est venue, et le poète a réussi nécessairement : il a été ce qu'il devait être, sincère, énergique, hardi; mais il était attendu. Mais de ce qu'il a tracé dans le champ de la satire un sillon profond et lumineux, faut-il conclure qu'il doit rester dans le champ de la satire, et ne jamais tenter de fouiller un autre sol? A notre avis, cette limitation impérieuse de la pensée ne peut être approuvée. Sans doute c'est un grand bonheur pour le poète de trouver des cœurs qui attendent sa parole, et qui la reçoivent comme une rosée fécondante; mais si le poète ne chantait qu'avec la certitude d'être écouté, il oserait bien rarement rompre le silence. Il est donc naturel qu'il cherche hors du cercle des sentimens généraux le thème de ses méditations. Il ne sera écouté qu'à la condition d'éveiller dans l'ame de l'auditoire une série de sentimens pareils à ceux qu'il exprime; mais, si personnel que soit le thème de ses méditations, il est assuré de la sympathie, s'il n'est pas sorti de la vérité; il rencontre au fond des cœurs des souvenirs confus qui ne savent comment se révéler, et qui sont heureux de trouver un interprète. Ne pas chanter parce qu'il n'apercevrait pas autour de lui un besoin évident qui demande un organe, serait de sa part une défiance puérile. D'ailleurs l'esprit le plus logique dans ses volontés ne peut pas se condamner à l'exécution d'une série d'œuvres uniformes et immuables. Je conçois très bien que la satire n'ait pas offert à M. Barbier un champ indéfini, et qu'il ait tourné ses regards vers l'Italie. En changeant le sujet de ses études, il a, je crois, consulté l'opinion publique autant que ses propres dispositions; il a senti que les passions politiques n'étaient, pas plus que les passions d'un autre ordre, capables de durer sans se déplacer, et sans doute il s'est promis d'attendre, pour recommencer son œuvre satirique, que des vices nouveaux se fussent révélés. A notre avis, c'est de la sagesse.

Rajeunir éternellement les sujets déjà traités, non-seulement par la nouveauté de l'expression, mais par le fond même des pensées, est un des priviléges les plus beaux et les moins contestés de l'imagination; M. Barbier a donc bien fait de se proposer l'Italie comme thème, malgré les poèmes nombreux que cette terre consacrée a déjà

inspirés; il a bien fait de se confier dans ses forces, et de ne pas reculer devant les difficultés d'une pareille tâche. Il a cru que l'originalité était possible, même en parlant de l'Italie, et son espérance n'a pas été déçue; car *Il Pianto* est un des poèmes les plus beaux de notre langue, et en même temps une des créations les plus personnelles que nous ayons lues depuis long-temps. Rien de singulier, rien qui étonne, mais une harmonie calme et sévère, qui rappelle la grande manière des poètes et des peintres de l'Italie. L'Italie, en effet, enseigne à ceux qui l'étudient sérieusement, par les lignes mêmes de son paysage, par la clarté de son ciel, par les monumens et les ruines dont elle est semée, une simplicité de style que l'artiste chercherait vainement ailleurs; et cet enseignement, une fois gravé dans l'ame du poète, s'efface difficilement. Lors même que la patrie de Virgile et de Raphaël ne pourrait pas inspirer à l'imagination des chants nouveaux et glorieux, lors même qu'il serait défendu d'inventer, de produire sa pensée sous une forme individuelle et inattendue, en peignant les grands horizons de la campagne romaine, il serait encore profitable d'étudier l'Italie et de la chanter; car ce n'est assurément pas une chose indifférente que d'acquérir un style simple et grand, une manière pleine de noblesse et de grace, qui, plus tard, pourra s'appliquer à toutes les œuvres de la fantaisie. Il est probable qu'en partant pour l'Italie, M. Barbier avait la même opinion que nous; mais, dans tous les cas, quelle que fût sa pensée à l'heure du départ, il est impossible qu'en écrivant le *Pianto* il ne soit pas arrivé aux mêmes conclusions. Chaque jour il a dû sentir que sa manière s'agrandissait et se rapprochait de plus en plus de la grace antique; chaque jour il a dû se féliciter de l'épreuve à laquelle il s'était résolu, car cette épreuve, en même temps qu'elle pouvait devenir glorieuse, était, à coup sûr, instructive et féconde. Que la popularité accueillît ou dédaignât le *Pianto*, M. Barbier était sûr désormais de trouver, dès qu'il le voudrait, la grandeur simple et naïve, et cette assurance était par elle-même une assez belle conquête.

La division du *Pianto* est habile et heureuse. Quoiqu'il n'y ait pas entre les diverses parties de ce poème un enchaînement évident et rigoureux, cependant il est facile de concevoir comment le poète passe de l'art catholique de Pise aux ruines païennes de Rome, comment le spectacle de l'art dégradé le conduit à méditer sur la liberté déchue, sur Naplés insouciante et asservie, et enfin, à s'apitoyer sur la profanation de l'amour dans les orgies vénitiennes. Si

l'unité de ce poème n'est pas explicite, du moins elle est facilement intelligible, et, dans un poème de cette nature, cette unité est suffisante. Sans doute il eût mieux valu relier entre elles ces diverses parties et trouver un pivot central qui réglât tous les mouvemens de la pensée ; mais il est probable que M. Barbier a préféré la division avouée à l'unité apparente, qu'il s'est résolu à couper son poème en plusieurs chants pour éviter la succession monotone des apostrophes; et, s'il ne s'est pas senti assez fort pour éviter cet écueil, sa conduite a été prudente. Le *Campo Santo*, qui forme la première partie du *Pianto*, rappelle en plusieurs endroits l'énergie virile des *Iambes*. Le dialogue d'Orcagna et du poète sur les misères de la vie humaine, sur le néant des grandeurs, la fragilité des trônes et la sainteté de l'art, est uni par une étroite parenté à *l'Idole* et à *Melpomène*. Pourtant le lecteur sent déjà circuler dans le *Campo Santo* un air plus pur, une lumière plus abondante. Il est visible que le poète respire et chante sous un ciel plus chaud, et contemple un paysage plus richement coloré. Pour peu qu'on ait le goût des analogies, il est facile de suprendre un air de famille entre les parties graves du dialogue et les tercets de la Divine Comédie; mais à notre avis cette ressemblance ne diminue aucunement l'originalité du poète français, car elle est tout entière dans la tournure des pensées plutôt que dans la série des expressions. Que les tombeaux et les fresques de Pise aient inspiré à M. Barbier un chant triste et religieux pareil à ceux que l'illustre Florentin composait dans son exil, il n'y a pas lieu à s'en étonner; la lecture habituelle de la Divine Comédie et le spectacle de la solitude expliquent très bien cette ressemblance sans altérer l'individualité poétique de M. Barbier; et je pense que le *Campo Santo* restera parmi les plus durables monumens de l'imagination française.

Le *Campo Vaccino* n'a plus qu'une parenté très lointaine avec les *Iambes*. En quittant Orcagna pour Raphaël, M. Barbier a tout-à-fait dépouillé le vieil homme; il a oublié la satire, la colère, la poussière et la boue de nos rues; il s'est transformé, il est devenu Italien. Comme les pâtres de la campagne romaine, il s'assied sur un tronçon de colonne, et il suit les progrès de l'ombre qui s'abaisse; il mesure d'un œil indolent la marche de la nuit envahissante, et les derniers reflets de la lumière sur les cimes dorées de l'horizon. Il respire si librement dans le Campo Vaccino, il nomme si bien par leurs noms toutes les ruines qui parlent du passé et qui racontent la grandeur évanouie de la ville aux sept collines; il s'est si bien familiarisé

avec le sens et l'origine de tous ces marbres mutilés, que nous croyons entendre plutôt un exilé qu'un voyageur. Chacun des regrets qu'il exprime est empreint d'une telle sincérité, qu'il a l'air d'avoir vécu long-temps dans la société de ces ruines, et qu'il nous impose toutes ses sympathies. Un des plus grands charmes du *Campo Vaccino,* c'est l'alliance à peu près constante du caractère pittoresque et de l'interprétation morale du paysage. Cette alliance, pour se soutenir sans singularité, exigeait à la fois une grande finesse de coup d'œil et une grande sérénité de pensée; M. Barbier, nous devons le dire, n'a manqué à aucune de ces deux conditions. Il décrit les ondulations du terrain, la succession des plans, l'ordonnance des ruines et le jeu de la lumière, avec une précision, une clarté digne de Claude Gelée, et, en même temps, il dit avec une simplicité austère, avec une élégance pleine de sobriété, les pensées que ces ruines éveillent dans son ame; il peint et il explique, il dessine et il commente la campagne romaine, de façon à satisfaire le regard et l'intelligence. Par une transition naturelle, il va des ruines romaines aux grandes morts qui ont affligé le domaine de l'art, il passe de Rome à Goëthe, et cette comparaison concilie, par un admirable accord, la justesse et la vivacité. Tous les esprits qui ont étudié Goëthe ailleurs que dans *Faust* et dans *Werther,* reconnaissent, en effet, dans le poète allemand un fonds de paganisme invincible. Goëthe avait beau se proposer Shakespeare pour modèle dans *Goetz de Berlichingen* et dans *Egmont*, dans son *Iphigénie*, dans ses poésies lyriques, il se rapproche de Sophocle et de Phidias; et la manière, inexpliquée jusqu'ici, dont il était parvenu à subjuguer, à régir l'inspiration, le rattache évidemment aux traditions de la statuaire païenne. C'est pourquoi M. Barbier a eu raison de confondre dans un commun regret les ruines de Rome et la mort de Goëthe.

Le ton de *Chiaia,* c'est-à-dire du troisième chant du *Pianto,* n'est, à proprement parler, ni celui du *Campo Santo*, ni celui du *Campo Vaccino*. Après la manière de Dante et la manière de Claude Gelée, nous avons celle de Théocrite et de Virgile. Le dialogue de Salvator et du pêcheur sur la liberté déchue rappelle, en effet, d'une façon frappante, les chants alternés des pâtres siciliens. Les images que chacun des deux interlocuteurs appelle à son aide, la limpidité du langage dans lequel il exprime sa pensée, la brièveté sentencieuse avec laquelle il peint ses regrets et ses espérances, sont de la même famille que les premiers chants virgiliens. Entre les paroles du pêcheur et celles de Salvator il y a pourtant une diversité habilement

ménagée. Le pêcheur qui est seul avec la nature, et qui oublie sa pauvreté dans le spectacle des flots et des îles couronnées de verdure, raconte ses espérances avec une sérénité plus voisine de l'art antique; Salvator, qui a vécu dans les villes, qui a coudoyé l'orgueil et l'envie, dont l'indigence s'est aigrie en présence de la richesse insolente, se laisse aller à plus d'âpreté; il y a dans son désespoir plus de colère que d'abattement. Mais le souvenir vivant des collines qu'il a parcourues pour instruire son pinceau colore parfois son langage d'une teinte païenne; aux gémissemens de Naples asservie se mêle impérieusement un hymne d'amour pour l'éternelle beauté de la nature, et peu à peu la voix du pêcheur et celle de Salvator, comme deux flûtes arcadiennes, s'unissent pour redire à l'écho la même mélodie. Le caractère païen de *Chiaia* pourrait choquer les lecteurs français, si l'auteur eût écrit sur l'Italie un poème descriptif; mais la forme dialoguée qu'il a choisie se prête si bien au style antique, les pensées brèves et animées du pêcheur et de Salvator se succèdent avec tant de grace et de simplicité, qu'on oublie la date de l'ouvrage pour ne plus songer qu'à l'intérêt de la lecture. Je conçois sans peine qu'à Naples, dans la patrie de Salvator et de Masaniello, M. Barbier se soit laissé séduire par le souvenir des pâtres de Virgile, et qu'au lieu de parler en son nom il ait placé ses pensées dans la bouche d'un peintre et d'un pêcheur : cette répudiation de sa personnalité donne aux plaintes et aux espérances du poète une naïveté qu'il eût rencontrée difficilement dans une autre voie. Chacun, après avoir achevé la lecture de *Chiaia*, s'associe aux vœux de Salvator, et cette sympathie est un triomphe pour M. Barbier.

Bianca est une gracieuse figure dont l'histoire contraste douloureusement avec la déchéance de la reine de l'Adriatique. Cette jeune fille, qui s'éprend d'un argentier jeune et beau comme elle, et qui ne voit à son amour d'autre dénouement que le bonheur de celui qu'elle aime, qui n'hésite pas un seul instant à se donner, qui obéit à l'instinct de sa passion comme à un ordre divin, et dont le souvenir plane sur Venise comme l'ombre du passé, excite chez le poète un regret plein d'amertume. Il parcourt les lagunes, il épie d'un œil inquiet les gondoles joyeuses, et au lieu de l'amour pur et sincère, hardi et confiant, il aperçoit une jeune fille qui a vendu son corps pour quelques sequins, un voyageur blasé qui a loué pour la soirée une courtisane et une gondole, des flambeaux et de la musique; il entend les stances du Tasse répétées par des bouches mercenaires, des baisers qui, au lieu de célébrer l'amour confiant et plein d'espé-

rance, racontent la pauvreté avilie. Certes un pareil spectacle, comparé au souvenir touchant de *Bianca*, a de quoi émouvoir les ames les plus indifférentes. Si usées que soient les passions par les mécomptes et par les années, il reste aux plus endurcis la faculté de s'apitoyer sur l'amour profané. M. Barbier a trouvé, pour l'abaissement de Venise, des paroles pleines de tristesse et d'éloquence. Amené, par une pente invincible, de la profanation de l'amour à la profanation de l'art, il a noblement exprimé une pensée qui sommeille au fond de bien des ames, et qui se révèlerait par une plainte unanime, si toutes les lèvres savaient parler; il a montré comment le mépris de la passion sincère, de la passion pure et désintéressée, mène fatalement au mépris de la pensée elle-même, et de toutes les œuvres de la pensée, comment le plaisir, prenant la place de l'amour, diminue les sympathies de la multitude pour la poésie, la peinture, la statuaire, et comment, à son tour, le mépris de l'art encourage la multitude aux jouissances brutales. Le caractère de *Bianca* se rapproche de l'élégie plus décidément que les trois premières parties du *Pianto*. Cette différence s'explique sans peine; l'art catholique du *Campo Santo*, les lignes harmonieuses de la campagne romaine, l'ardeur et l'éclat du ciel napolitain, n'étaient pas faits pour inspirer les mêmes pensées que Venise vendant ses filles et le chant de ses gondoliers à la satiété opulente de l'étranger. M. Barbier, en assombrissant les couleurs de sa poésie, a obéi à la nature du modèle qui posait devant lui; il a été logique dans sa diversité.

L'auteur a séparé les trois premiers chants du *Pianto* par des sonnets sur Michel-Ange, Raphaël, Masaccio, Corrége, Titien, Dominiquin, Léonard de Vinci, Allegri et Cimarosa. Plusieurs de ces sonnets sont des chefs-d'œuvre de grace ou d'énergie; je citerai particulièrement les sonnets sur Raphaël et Corrége, Michel-Ange et Dominiquin. En général, il manie cette forme si rebelle avec une grande liberté; pourtant il lui est arrivé plusieurs fois, je ne sais pourquoi, de ne pas croiser les rimes du premier ou du second quatrain. Cette irrégularité serait sans importance dans une pièce de longue haleine; mais dans une pièce d'aussi courte durée, je crois sage de l'éviter. Les noms que M. Barbier a choisis indiquent assez qu'il a voulu personnifier dans ces sonnets les différentes faces, les différentes époques de l'art italien. Je regrette qu'il n'ait pas jugé à propos d'encadrer ce qu'il avait à dire de ces artistes éminens dans les divers chants de son poème; nous aurions perdu les sonnets que nous aimons, mais l'unité du poème eût été plus complète. D'ailleurs,

une fois engagé dans cette voie, le poète se condamne à des oublis nombreux, à des injustices involontaires. Pourquoi Michel-Ange sans Ghiberti et Donatello? Pourquoi Cimarosa sans Palestrina? Pourquoi Titien sans Paul Véronèse? Puisque chacun de ces hommes illustres représente une face, un moment de l'art italien, et que chacun de ces momens appartient tantôt à une ville, tantôt à une autre, n'eût-il pas été simple et naturel de rattacher Raphaël et Michel-Ange à Rome, Titien et le Véronèse à Venise? Il me semble que cette méthode, en éliminant les sonnets, n'aurait pu qu'ajouter à la valeur générale du *Pianto*. M. Barbier, par un caprice bien excusable, a préféré la forme du sonnet, et a écrit sur les grands artistes de l'Italie des hymnes très purs et d'une rare élégance. Notre admiration pour ces rubis d'une si belle eau, et si parfaitement taillés, ne nous permet pas d'insister sur le reproche que nous lui adressons; mais nous croyons que ce reproche est fondé. Nous ne pensons pas que la fantaisie doive régner en souveraine, même dans le domaine de la poésie; l'invention poétique, aussi bien que l'enseignement scientifique, est soumise à des lois impérieuses; quelle que soit la beauté d'un morceau pris en lui-même, si, au lieu de concourir à l'effet général, il distrait l'attention et obscurcit le sens de l'œuvre où il est placé il est utile d'avertir l'inventeur qu'il s'est trompé, qu'il a manqué aux lois de l'ordonnance. Il ne faut pardonner de pareilles fautes qu'aux écoliers.

Si l'on se demande à quel genre appartient *il Pianto*, on reconnaît sans peine que c'est un poème élégiaque. Cette question, sans doute, n'a qu'une médiocre importance; mais cependant il n'est pas hors de propos de la formuler, car c'est le moyen d'apprécier plus nettement le mérite général du poème. Les tons divers que nous avons signalés dans les quatre parties du *Pianto* se succèdent sans se contredire, et n'altèrent pas le caractère élégiaque. Dans le cimetière de Pise comme dans la campagne romaine, sous le ciel napolitain comme dans les lagunes de Venise, le poète n'a qu'une seule et même pensée : l'opposition d'hier et d'aujourd'hui, de la grandeur et de l'abaissement. Cette pensée, il l'a poursuivie avec une persévérance et une habileté qui prouvera aux plus incrédules toute la souplesse de son talent. Par cette grande élégie sur l'Italie il a montré que toute sa destinée poétique n'était pas renfermée dans la satire. Pour notre part, nous n'avons jamais cru que les facultés humaines fussent condamnées irrévocablement à l'accomplissement d'une tâche unique; cette croyance n'est favorable qu'à la paresse. Il est bon que chacun,

dans l'intérêt de son nom, dans l'intérêt de son bonheur, n'applique pas sa volonté à des points trop multipliés; mais la volonté, pour ne pas s'engourdir, a besoin de ne pas s'exercer dans un cercle immuable; et M. Barbier, en s'acharnant à la satire, courait le danger d'appauvrir ses facultés. S'il n'eût pas détourné ses regards de la société française, il eût été amené, malgré lui, à oublier la pureté pour l'âpreté. En s'habituant au maniement exclusif de l'hyperbole, à l'expression exclusive de la colère, il eût donné à son langage une sonorité métallique dont le succès est assuré dans la satire, mais dont l'application est ailleurs difficile ou inopportune. Puisqu'il est jeune encore, il fait sagement d'employer les plus belles années de sa vie à des études variées; c'est à ce prix seulement qu'il prendra possession de l'avenir. L'amitié imprévoyante lui conseillait de ne rien tenter au-delà de la satire, de ne pas abandonner l'instrument dont il connaissait si bien toutes les ressources; il n'a pas écouté ces conseils, et il est récompensé de son courage, car le *Pianto*, moins populaire que les *Iambes*, est une œuvre plus pure, plus digne d'admiration, plus estimée que les *Iambes* par les hommes familiarisés dès long-temps avec les plus beaux monumens de la poésie. La popularité du *Pianto* se développera plus lentement, mais aura plus de durée.

Nous avouons franchement n'avoir pas saisi l'unité de *Lazare*. A proprement parler, *Lazare* n'est pas un poème, mais bien une suite de pièces détachées dont l'ordre est à peu près arbitraire. Il n'est pas absolument impossible d'apercevoir une sorte de progression dans la nature et le mouvement des idées exprimées par le poète vers les dernières pages; mais cette progression est si peu sensible et si facile à nier, il y a si peu d'injustice à la méconnaître, qu'il vaut mieux, dans l'intérêt du poète, étudier individuellement chacune des pièces de ce recueil sans se préoccuper de l'enchaînement de cette pièce avec celle qui précède ou celle qui suit; c'est le parti que nous prenons. En lisant sur la première page le nom de *Lazare*, nous avions pensé que l'Irlande jouerait le principal rôle dans le poème de M. Barbier, et que le poète s'était proposé de sonder courageusement cette plaie profonde et saignante dont la seule vue suffit pour contenir l'orgueil de l'aristocratie anglaise; nous nous étions trompé. L'Irlande paraît à peine dans le poème de M. Barbier; l'auteur, en inscrivant sur la première page de son œuvre le nom de *Lazare*, a cédé à un caprice dont il nous laisse ignorer le motif. Pour notre part, nous renonçons à le deviner, et nous jugeons toutes les pièces

de *Lazare* comme les pièces d'un recueil lyrique. M. Barbier, en écrivant les *Iambes* et le *Pianto*, c'est-à-dire en produisant sous la forme poétique ce qu'il pense de la France et de l'Italie, avait choisi le moule de la satire, puis le moule de l'élégie; en écrivant sur l'Angleterre, il a entremêlé habilement l'ode, la satire et l'élégie. La pièce sur Londres est d'une signification assez vraie, mais je regrette que cette pièce manque à la fois de développement et de clarté. Les comparaisons ne sont pas toujours heureuses; quelques-unes, loin de présenter la pensée de l'auteur sous une face nouvelle et de la commenter, auraient besoin d'être expliquées. Sans doute, Londres est triste, même dans ses quartiers les plus opulens, même dans ses parcs si vantés; mais la tristesse de la ville est moins dans les briques de ses maisons que dans l'attitude et la démarche de ses habitans. L'élégance fastueuse de quelques familles ne suffit pas pour animer les rues d'une ville habitée par douze cent mille ames, et l'industrie, si active qu'elle soit, est plus bruyante que gaie. L'accroissement de la richesse est une application légitime de la volonté humaine; mais lorsque l'immense majorité d'un peuple dévoue toutes ses forces à la pratique de la seule industrie, l'homme est envahi par la chose, ou plutôt passe lui-même à l'état de chose, et c'est à l'effacement de la personne humaine qu'il faut rapporter la tristesse de Londres. Je sais très bien que cette idée, telle que je la présente, n'a par elle-même rien de poétique; mais je la tiens pour vraie, et je ne doute pas qu'il ne fût possible à M. Barbier de la rendre acceptable. *Bedlam* vaut mieux que le tableau de Londres; l'auteur, au lieu de s'arrêter à la surface du sujet, s'est résolu sagement à peindre l'idée suscitée par la folie plutôt que la folie elle-même. Çà et là il y a bien trace d'un amour immodéré pour la réalité visible; mais, en général, le poète s'attache de préférence à chercher, à montrer l'origine des maux qu'il contemple. La poésie, ainsi comprise, est à nos yeux la seule poésie vraie, la seule qui mérite d'être discutée; Bedlam eût été, pour l'école réaliste, l'occasion d'une amplification indéfinie; M. Barbier s'est abstenu de l'amplification, et nous lui savons gré de la sobriété avec laquelle il a peint les grimaces, les cris et les mouvemens tragiques ou burlesques dont Bedlam est chaque jour témoin. Il a plongé son regard au fond de la folie, et sous les flots tumultueux de cette énigme terrible il a lu, en toutes lettres, les deux syllabes du mot orgueil. Sans doute cette explication ne comprend pas toutes les formes de la folie, mais nous croyons que dans le plus grand nombre des cas la science se trouve d'accord avec la poésie.

L'orgueil est en effet la maladie qui dévore chez nous, comme de l'autre côté de la Manche, les esprits même qui professent la modestie la plus obstinée. Ceux qui avouent cette maladie ont une chance de salut dans le ridicule qui leur est infligé, s'ils ne justifient pas l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes par l'élévation de leurs idées ou de leurs œuvres, par la sagesse ou la grandeur de leur conduite; ceux qui s'adorent et n'osent l'avouer succombent sous l'orgueil, comme le Spartiate sous les dents du renard dérobé; le corps demeure debout, mais l'intelligence tombe en ruines, et l'orgueilleux devient fou. C'est là ce que M. Barbier a très bien montré dans sa pièce sur Bedlam; c'est là ce que l'école réaliste n'aurait pas même entrevu.

Le Minotaure est un des morceaux les plus élevés de la poésie moderne. Jamais, je crois, l'avilissement de la beauté n'avait été raconté en termes aussi poignans. Toutes les jeunes filles que l'Angleterre envoie chaque année à la débauche insatiable de Londres, comme Athènes envoyait au Minotaure les vierges désignées par le sort, se disent l'une à l'autre, avec une simplicité pathétique, avec une confusion qui touche au repentir et presque à l'expiation, comment elles sont tombées dans l'abîme où elles se débattent sans espoir de salut. Depuis la pauvreté, mauvaise conseillère, jusqu'à l'oisiveté, dont les suggestions ne sont guère moins perfides, jusqu'à l'amour trompé, jusqu'à l'abandon, jusqu'au désespoir qui se précipite dans les plaisirs effrontés pour s'étourdir et s'oublier, jusqu'à la vanité qui souille l'ame pour parer le front, le poète n'a rien omis. Il a su prêter à toutes ces voix gémissantes un accent de vérité qui éveille la compassion sans jamais exciter le dégoût. Certes, s'il y a au monde un sujet glissant et difficile, c'est celui du *Minotaure*. Pour marcher d'un pas ferme sur ce terrain, il faut éviter à la fois le cynisme et la pruderie; M. Barbier a su passer entre ces deux écueils. Après avoir lu *le Minotaure*, il est impossible de ne pas se sentir saisi d'une sympathie profonde pour ces plaintes où la colère ose à peine se montrer. Le poète a merveilleusement concilié la franchise de la pensée et la pudeur de l'expression; il a toujours dit ce qu'il voulait dire, sans restriction, sans pusillanimité; mais il a trouvé pour les idées les plus hardies des paroles graves et chastes, qui forcent à l'attention les esprits les plus indifférens et les plus étroits. Qu'on ne dise pas qu'un pareil sujet n'est pas du ressort de la poésie; qu'on ne dise pas que l'imagination ne peut sans se flétrir promener ses yeux sur les plaies hideuses de la société moderne; il n'y a pas une face de la vé-

rité qui ne soit pour l'imagination un thème glorieux; toute la difficulté se réduit à interpréter dignement le thême dont le vulgaire détourne son regard. Quoique la tâche du poète se distingue nettement de la tâche du moraliste, il n'est pas défendu au poète de s'associer à la tâche qui n'est pas la sienne; l'imagination, en appelant la sympathie publique sur les souffrances que la multitude accepte comme inguérissables, ne perd ni sa grandeur, ni sa pureté; elle émeut, et l'émotion qu'elle produit vient en aide à l'enseignement dialectique. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour comprendre et pour admirer *le Minotaure.*

Les belles Collines d'Irlande expriment sévèrement, avec une tristesse pénétrante, ce qui se passe dans l'ame du paysan irlandais enlevé à son village natal et forcé, pour ne pas mourir de faim, de labourer, d'arroser, de féconder de ses sueurs le champ d'autrui. Les premières stances sont graves, et le lecteur croirait volontiers que la plainte va tourner à la satire; mais peu à peu le souvenir des belles collines d'Irlande donne à la pensée du pauvre paysan une sérénité pleine de grandeur; en pleurant ses collines chéries, il cède au besoin de les chanter, de les peindre; il en décrit la beauté avec tant de précision, tant de pureté, qu'il oublie un instant sa douleur dans l'admiration de la terre absente. Cette pièce est assurément une des plus belles de *Lazare;* les développemens sont traités avec une rare sobriété, mais cette sobriété même ajoute à la pensée une valeur nouvelle. Comme il n'y a dans cette plainte mélancolique aucune parole inutile, chaque parole porte coup. La concision, ainsi comprise, n'a rien de commun avec la sécheresse, et n'appartient qu'à une habileté consommée. Pourquoi l'Irlande, qui joue aujourd'hui un rôle si important dans les affaires de la Grande-Bretagne, ne paraît-elle qu'une fois dans le recueil de M. Barbier? Est-ce de la part du poète un oubli ou un artifice? Si c'est un oubli, cet oubli, je l'avoue, s'explique difficilement; si c'est un artifice, je crois que l'auteur s'est mépris sur les proportions qui conviennent à l'Irlande dans un poème sur la Grande-Bretagne; car depuis quarante ans l'Irlande s'est réveillée plusieurs fois, et son sommeil même suffit pour effrayer l'Angleterre. Depuis le duc de Wellington jusqu'à lord Grey, depuir sir Robert Peel jusqu'à lord John Russell, il n'y a pas un homme d'état, à quelque opinion qu'il appartienne, qui ne s'inquiète de l'Irlande; il n'y en a pas un qui ose prendre une décision de quelque gravité en ce qui touche l'église, le droit criminel ou l'administration municipale, sans se demander si cette décision ne suscitera pas de nouveaux

cœurs d'acier. Quelle que soit donc la perfection des *Belles collines d'Irlande*, je pense que M. Barbier eût bien fait de ne pas s'en tenir à cette mélancolique élégie; je pense qu'il aurait dû étudier ce thème sous plusieurs faces, et le représenter à différens intervalles, pour en bien démontrer toute la valeur.

La pièce sur Shakespeare n'a pas rempli mon attente; pourtant je la trouve très belle. A quelle cause faut-il donc attribuer mon désappointement? Jamais l'immortel auteur d'*Hamlet* et de *Romeo* n'a été loué en termes plus magnifiques; jamais aucune parole humaine n'a célébré plus dignement l'inaltérable vérité empreinte dans les créations du dramatiste anglais. Mais je crois que cette pièce ne produit pas tout l'effet qu'elle pourrait produire, parce que l'auteur, en l'écrivant, n'a pas tenu compte de la place qu'il lui avait assignée. Si, au lieu de déplorer la cruelle nécessité qui ravit à la terre le grand poète aussi bien que l'homme inutile et justement ignoré, ce qui n'est pas un thème très neuf, il se fût contenté de rapprocher la grande image de Shakespeare et la société anglaise contemporaine, le génie universel qui nous a légué une si glorieuse famille et l'égoïsme cupide qui domine maintenant la patrie de Shakespeare, je suis sûr que la pièce eût été plus belle encore, parce qu'elle fût devenue plus vraie. Les Français ignorent généralement que Shakespeare n'est nulle part moins estimé, moins admiré, que dans sa patrie; cet oubli injurieux, non pour le poète méconnu, mais pour l'ingrate multitude, offrait à M. Barbier l'occasion d'une colère grande et généreuse. Mais c'est à peine si cet oubli est indiqué dans la pièce dont je parle. Il y a deux ans, quand le duc de Wellington fut nommé chancelier d'Oxford, l'aristocratie anglaise se pressait dans l'enceinte de l'université pour entendre quelques fragmens de Shakespeare traduits en vers grecs; mais à Drury-Lane, à Covent-Garden, *Othello* et *Macbeth* paraissent bien rarement sur l'affiche : les drames bourgeois de Sheridan Knowles ont le pas sur *Richard III* et *le Roi Lear*. A Oxford, c'était un tour de force qui excitait la curiosité; peut-être même la curiosité n'entrait-elle pour rien dans l'affluence des auditeurs, peut-être faut-il expliquer par le seul esprit de parti le nombre des personnes réunies pour assister à l'installation du duc de Wellington. D'ailleurs, les gradués qui traduisent Shakespeare en vers grecs sont loin de représenter le goût des salons. Ils aiment Shakespeare comme ils aiment Sophocle, parce qu'ils ont lu et compris Shakespeare et Sophocle; mais le beau monde préfère Sheridan Knowles à Shakespeare, comme il préfère une étoffe nouvelle à

une étoffe du dernier siècle. La valeur de Shakespeare n'est pas une question littéraire, mais une question de mode. C'est pourquoi je pense que M. Barbier eût bien fait d'abandonner la mortalité providentielle de Shakespeare et d'insister exclusivement sur l'ingratitude de sa patrie; car ce n'est pas en élevant au poète de Stratford une statue de bronze de quatre-vingts pieds, et en construisant une taverne dans la tête de ce colosse, que l'Angleterre prouvera qu'elle ne manque pas de mémoire : un tel monument, si jamais il s'élève, et nous avons le droit de le craindre, ne révèlera chez les souscripteurs qu'une puérile vanité.

La pièce sur Westminster me paraît très supérieure à la pièce sur Shakespeare, non que la forme soit plus précise et plus pure, mais l'idée choisie par le poète est mieux définie, plus facile à embrasser et plus juste en elle-même. En effet, il n'y a pas un voyageur qui, en visitant l'abbaye de Westminster, n'ait demandé à voir le tombeau de Byron. Or, les cendres de Byron sont à quelques lieues de Newstead-Abbey, dans une église de village, et quoique nous sachions, par le témoignage de Washington Irving, avec quel soin le colonel Wildman, aujourd'hui propriétaire de Newstead-Abbey, a recueilli tout ce qui se rattache au souvenir de Byron, cette assurance n'excuse pas l'ingratitude de l'Angleterre envers le seul poète qu'elle puisse mettre à côté de Shakespeare et de Milton; la religion du colonel Wildman n'est pas la religion du pays. Que la naissance et la richesse obtiennent un tombeau sous les voûtes de Westminster, ce n'est pas là un sujet d'étonnement; mais que le pays confie au ciseau de Chantrey l'image de James Watt, et que ce même pays ne trouve pas un penny pour élever une statue à Byron, pour recueillir ses cendres et les placer à côté des cendres de Newton; que la société anglaise, qui a trouvé de l'or pour honorer la mémoire d'un illustre mécanicien, laisse passer sans les retenir les débris mortels d'un homme dont la gloire rayonne sur l'Europe entière, voilà ce qui est une honte, voilà ce que M. Barbier a bien fait de flétrir. Si l'idée mère de *Westminster* est juste et grande, le style de cette pièce n'a pas constamment toute la clarté désirable. Les plaintes exprimées directement par Byron, les apostrophes adressées par M. Barbier au pélerin immortel, ont quelquefois besoin d'être étudiées à plusieurs reprises; souvent il arrive que les images manquent d'analogie et rendent la pensée obscure.

La pièce du *Pilote*, adressée à William Pitt, n'a peut-être pas reçu tous les développemens qu'elle méritait. Le rôle joué en Europe par

le second fils de lord Chatham a laissé des traces si profondes dans l'histoire, qu'il y avait lieu, nous le croyons du moins, à retracer plus largement la personne et la conduite de cet homme singulier. Car William Pitt n'a vécu que pour la puissance; il n'a jamais eu d'autre passion, d'autre désir, d'autre volonté que le gouvernement de son pays. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a conçu, tous les actes de sa vie, favorables ou contraires au droit, ne se proposaient qu'un but unique, la gloire et la suprématie de l'Angleterre. Pour atteindre ce but, il n'a pas craint de prodiguer l'or de son pays et d'engager l'avenir; il a soudoyé l'Europe et déchaîné contre la France, rivale de l'Angleterre, des armées aussitôt réunies que dispersées. Il est mort à la tâche; mais à son lit de mort, il n'a pas abjuré la pensée qui a dominé toute sa vie : il s'accusait auprès de l'évêque de Winchester d'avoir négligé la prière, mais il croyait sincèrement avoir accompli ses devoirs envers sa patrie. Certes, un homme de cette trempe, premier ministre à vingt-quatre ans, maître de son pays pendant plus de vingt ans, étranger à toutes les joies qui ne sont pas le pouvoir, mort pauvre, obligé de recommander ses nièces à la générosité publique, après avoir régné sur l'Angleterre, et sillonné l'Europe de sa volonté, est une figure digne d'étude. C'est pourquoi je regrette que M. Barbier se soit arrêté à la surface du sujet qu'il avait choisi. La pièce du *Pilote* est remplie d'énergie et de grandeur; mais je crois qu'il eût été bon d'insister plus longuement sur la lutte de la volonté contre l'histoire, car, non-seulement la pensée de Pitt a été vaincue par la révolution française et par la réforme parlementaire de la Grande-Bretagne, mais sa défaite se poursuit encore aujourd'hui sous nos yeux. L'émancipation des catholiques d'Irlande et la réforme des corporations municipales sont autant de victoires remportées sur cette pensée obstinée. Il était naturel de rattacher à William Pitt toute l'histoire de la Grande-Bretagne depuis la rentrée des Bourbons en France. M. Barbier, en circonscrivant le champ de ses méditations, a réussi à produire une belle pièce, mais il n'a pas mis en lumière toutes les richesses contenues dans le seul nom de Pitt; il s'est exagéré l'importance de la sobriété.

La Lyre d'airain personnifie d'une façon poignante la misère laborieuse. Il est impossible d'exprimer plus clairement à quel prix l'industrie se développe, à quel prix l'homme triomphe des choses; le dialogue du maître et de l'ouvrier, de la mère et des enfans, résume avec une évidence accablante l'une des plus graves questions soulevées depuis cinquante ans, la question des salaires. Ce n'est pas à

la poésie qu'il appartient de résoudre une pareille question, mais il ne lui est pas défendu de la poser. Puisqu'elle s'adresse à l'imagination, et que son rôle est d'émouvoir la multitude, elle fait bien de présenter sous une forme populaire les idées qui ne sont pas encore généralement comprises, et qui ont besoin d'être discutées dans le sein des familles avant d'être écoutées à la tribune. Les académies et les colléges ne comprennent pas ainsi la tâche de la poésie; mais le poète, pour exprimer sa pensée, ne doit s'inquiéter ni des académies ni des colléges. Sans empiéter sur le domaine de la science, il peut frapper l'intelligence de la foule par le tableau des souffrances que la réforme des lois est seule appelée à guérir. A Dieu ne plaise que je conseille jamais à personne de versifier la discussion des questions sociales! Une pareille entreprise exciterait justement le dédain de la science et de la poésie; mais le poète, sans oublier sa mission qui est d'émouvoir, peut être pour la science un utile auxiliaire, et à ce titre, *la Lyre d'airain* mérite nos éloges. Quelquefois cependant il est arrivé à M. Barbier de méconnaître la limite qui sépare la description technique de la description poétique; il a tenté de peindre les métiers et les machines, les chaudières et les soupapes, et je dois dire que cette peinture manque absolument de clarté. Ce qui est, pour les mécaniciens, erreur ou confusion devient, pour les lecteurs ordinaires, une nuit impénétrable. S'il est permis à la poésie d'introduire dans ses tableaux le mouvement de l'industrie, c'est à la condition de négliger les détails pour ne montrer que les résultats généraux; en violant cette condition, elle se condamne à la sécheresse ou à l'obscurité. Dans *la Lyre d'airain*, M. Barbier n'a pas su éviter le dernier de ces deux écueils; toutefois, malgré cette tache, la pièce est assurément l'une des meilleures de *Lazare*, et les détails obscurs pourraient être supprimés sans inconvénient.

La dernière pièce du recueil, *la Nature*, est, à mon avis, la plus belle de toutes. Le poète, en présence de l'industrie envahissante, se demande ce que deviendra la nature; il s'inquiète et s'afflige, il craint que l'imagination, la rêverie, les passions et le bonheur ne succombent, et n'expient par leur anéantissement l'implacable succession de métamorphoses que la volonté humaine accomplit comme pour se jouer de la volonté divine; c'est une noble et touchante inquiétude que M. Barbier a traduite avec une rare éloquence. Le cantique orgueilleux des défricheurs, la plainte du poète et la réponse de la Nature expriment très bien les relations de l'industrie et de l'imagination, les espérances et les craintes qui les divisent, et la raison qui

doit un jour les réunir. Que l'industrie, exclusivement occupée à multiplier la valeur des choses par la transformation et le déplacement, proscrive les rêveurs comme inutiles, et n'assigne aucune limite à la puissance humaine, c'est un préjugé facile à constater; que les poètes redoutent l'industrie qu'ils n'ont pas étudiée et qui ne les comprend pas, c'est un fait non moins évident. Si ces craintes avaient besoin d'être réfutées, l'Angleterre elle-même, qui semble personnifier l'industrie, et dont toute la conduite depuis les premiers voyages de Walter Raleigh se réduit en apparence à des spéculations de comptoir, qui signe et déchire les traités pour agrandir ses ateliers, brûler sa houille et vendre son acier, l'Angleterre nous fournirait un argument victorieux. Car tandis qu'elle employait les séances de son parlement à discuter la concession des chemins de fer, la poésie anglaise continuait son œuvre avec autant d'éclat et de bonheur que dans l'enfance de l'industrie. Il n'est donc pas au pouvoir de l'homme d'agrandir une de ses facultés au point d'étouffer toutes les autres. Qu'il se propose l'utilité, et que pour l'atteindre, il abaisse les montagnes et enferme les fleuves, il ne lui sera jamais donné d'accroître sa richesse sans appeler la science à son aide. Or, la science ne peut continuer à se développer sans ouvrir à l'imagination de nouvelles perspectives; c'est-à-dire que l'industrie, la science et la poésie, qui représentent des facultés diverses, sont assurées de la même durée que ces facultés. Cette vérité que nous exprimons sous la forme dialectique, M. Barbier l'a rendue dans un admirable dialogue.

Cependant, malgré toutes les belles pièces que j'ai distinguées dans *Lazare*, et le nombre de celles que je viens d'analyser équivaut à la moitié du poème, je ne puis m'empêcher de préférer le *Pianto* à *Lazare*. Les parties recommandables de ce dernier recueil se peuvent comparer au *Pianto;* mais il manque au poème de *Lazare* un élément indispensable, un élément sans lequel il n'y a pas de véritable poème : cet élément, c'est l'unité. Pour que *Lazare* fût un poème et non pas un recueil, il eût fallu que M. Barbier réunît autour d'une pensée centrale toutes les pensées successives que nous avons essayé de caractériser; il eût fallu, par exemple, que l'industrie gouvernât toutes ces pensées comme l'essieu gouverne les rayons d'une roue. M. Barbier, en négligeant de satisfaire à cette condition impérieuse, s'est privé certainement d'une partie du succès qu'il méritait. Les meilleures parties de *Lazare* n'ont pas été appréciées à leur valeur, parce que la disposition de ces parties est évi-

demment, sinon arbitraire, du moins dépourvue de nécessité, parce que cette disposition pourrait être changée à l'insu du lecteur.

Il est probable que M. Barbier connaît aussi bien que nous toute l'importance de l'unité; pourquoi donc a-t-il écrit un poème sans unité? Je crois le savoir. En présence de toutes les pensées incomplètes qui se produisent, qui, faute de temps, viennent au monde borgnes ou boiteuses, l'auteur justement applaudi des *Iambes* et du *Pianto* s'est exagéré l'utilité du loisir. Pour ne pas faillir comme ceux qui n'ont pas attendu l'heure de l'enfantement, il s'est imposé une trop longue attente. En possession d'une richesse dont personne ne connaît aussi bien la valeur que les hommes de science et d'imagination, maître du temps, libre de produire à son heure, il a laissé passer le moment fatal où il devait se décider à vouloir, et, ce moment une fois emporté dans l'abîme du passé, il n'a plus retrouvé que les pierres dispersées et rebelles du monument qu'il avait rêvé; c'est à ces pierres qu'il a données le nom de *Lazare*. Le temps manque au plus grand nombre des poètes, la volonté a manqué à M. Barbier; c'est dans la combinaison de ces deux élémens que se trouve la gloire. Que M. Barbier parte pour l'Espagne ou pour les bords du Rhin, et qu'il prenne sa revanche.

GUSTAVE PLANCHE.

LE PORTUGAL

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

La situation de l'Espagne, les vicissitudes de sa fortune, les causes de ses calamités présentes, ont été longuement examinées par nous avec l'attention que l'on doit à un grand intérêt national (1). Nous croyons avoir rendu palpable la solidarité de la France et du royaume dont il lui appartient de fixer le sort et de terminer les longues tortures. A cette question s'en lie une autre, secondaire sans doute par son importance relative, mais qu'il faut néanmoins connaître pour suivre le mouvement des idées dans la Péninsule aussi bien que l'enchaînement des principales transactions européennes. La question portugaise est l'appendice obligée de la question espagnole. Elle aussi est féconde en hauts enseignemens, quoique en l'exposant on ne puisse espérer d'être soutenu par la même curiosité sympathique.

Depuis vingt ans, le Portugal étale aux yeux du monde un spectacle de scandale que ne relève ni l'importance des intérêts, ni la grandeur du théâtre, ni l'énergie des passions. Cette terre d'héroïsme, à laquelle tant de lointains royaumes apportaient en tribut leurs diamans et leurs parfums, et qui, selon le chantre inspiré par les derniers reflets de sa gloire, brillait à l'extrémité de l'Europe comme sa

(1) *L'Espagne au* XIXe *siècle*, numéros du 1er octobre, 15 novembre et 15 décembre 1856.

couronne (1), aujourd'hui, dépouillée de ses richesses et de sa puissance, sortie du vieux régime de féodalité claustrale sans être assez forte pour opérer sa transformation par les idées contemporaines, se tient immobile entre le passé et l'avenir, dans une sorte d'apathie profonde.

En vain les révolutions se sont-elles succédé, en vain une constitution en détrône-t-elle une autre, le pays regarde et laisse faire, opposant sa force d'inertie aux novateurs sans prêter un plus énergique concours aux rétrogrades. Depuis la première révolution de Porto, en 1820, jusqu'aux mouvemens récens de Lisbonne, le peuple portugais s'est presque toujours effacé dans les querelles, plus longues que sanglantes, où s'est décidé son sort. On a vu les lois fondamentales changer tour à tour au gré des casernes et des palais. Dix ans durant, des intrigues et des conspirations, dont le pays semblait accepter les résultats avec indifférence, se nouèrent autour d'une femme qui, vouant à la haine les restes d'une vie épuisée par d'autres passions, empoisonna les derniers jours d'un époux débonnaire, et poussa jusqu'à la révolte et au parjure un prince qui n'eût été qu'un homme vulgaire par l'intelligence comme par le cœur, si sa mère ne lui avait soufflé l'énergie de son indomptable volonté.

Jean VI terminant dans les larmes, au royal monastère de Mafra, une vie dont sa famille lui avait fait un long supplice, défendant l'intégrité de ses états contre l'un de ses fils, sa liberté, si ce n'est son existence, contre l'autre; de mystérieux poignards frappant dans la nuit les amis personnels de l'infortuné monarque; une jeune princesse courant les mers en quête d'une couronne que son oncle et son fiancé lui dispute; deux frères se disputant à main armée un royaume épuisé; ces scènes que l'impassibilité nationale fait peut-être ressortir davantage, reportent la pensée vers les sérails d'Orient et les sombres palais des rois mérovingiens. On a quelque peine à se persuader que tout cela se passe en pleine Europe. Mais à l'impression d'étonnement vient bientôt s'en joindre une autre. En étudiant avec quelque soin la longue série de ces évènemens, en en cherchant la racine dans l'histoire et le génie du pays, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'avenir de ce peuple ne lui appartient pas, que sa cause est l'accessoire d'une autre cause. On sent que l'indépendance du

(1) . . . . . Quasi cume de cabeca
De Europa toda, o reino lusitano.
(*Os Lusiadas*, III, xx.)

Portugal, qui fut long-temps l'œuvre de son courage, ne tient désormais qu'à la défaillance de l'Espagne, et que l'unité sera le résultat final du mouvement péninsulaire, comme il en est manifestement le principe. Rien ne semble, en effet, plus propre à dénationaliser une contrée que les évènemens consommés en Portugal : à cet égard, les convenances dynastiques, les traités de commerce et d'alliance, les *casus fœderis* ou autres stipulations diplomatiques, ne prévaudront pas dans un avenir plus ou moins éloigné contre la force des choses.

Jusqu'à quel point la France est-elle intéressée dans les affaires de ce pays, quel est le véritable caractère des évènemens qui s'y développent, où en est la civilisation politique du Portugal? questions dont la solution présuppose l'étude des deux élémens qui le partagent d'une manière encore plus tranchée que l'Espagne même. Ce pays est couvert de ruines impossibles à restaurer, mais solides encore. A côté d'elles se sont développées des influences modernes sans les pénétrer et sans les atteindre. Nous essaierons d'apprécier la valeur des unes et des autres.

Le royaume de Portugal, débris de la grande monarchie sarrasine, s'éleva au XIIe siècle, sous une maison issue du sang royal de France. Les victoires des Alphonses lui assurèrent, dès les premiers temps de sa fondation, cette unité qui manque encore à l'Espagne, et les conséquences de ce fait primordial ne pouvaient manquer de se faire sentir dans son régime intérieur et durant tout le cours de son histoire. De là cette force de cohésion qui lui permit de résister à la puissante monarchie voisine; de là la teinte uniforme de ses mœurs et de ses idées, avec lesquelles tranchent seules celles des deux grandes cités commerciales.

On ne trouve pas en ce pays, comme en Espagne, ces vastes centres d'attraction provinciale, ces villes l'emportant toutes sur la capitale par la puissance des souvenirs et rivalisant avec elle d'influences et de richesses. On y chercherait vainement ces contrastes de mœurs et d'origine, qui, tout dangereux qu'ils soient au point de vue politique, n'en donnent pas moins au sol des Espagnes un charme indéfinissable. L'étranger qui parcourt les domaines des rois catholiques ne sort pas d'une province pour entrer dans une autre, sans respirer dans un monde et comme dans un siècle nouveau. Les pays basques ont leurs habitudes libres et guerrières, Burgos et les Castilles leurs mœurs graves et sérieuses, Madrid ses traditions de cour encore imposantes, Tolède sa science théologique, la Manche ses mœurs agricoles, l'Andalousie sa grace et ses plaisirs

brillans comme son soleil, les villes maritimes leurs idées libérales et leur génie mercantile. Rien d'analogue en Portugal. De l'extrémité du Duero à la côte méridionale des Algarves, il n'est pas un coin de terre, Porto et Lisbonne exceptés, qui ne soit soumis aux mêmes influences, où la vie ne se colore d'une même teinte. Les jalousies provinciales n'ont opposé, en Portugal, nulle résistance aux tentatives de l'école libérale, et si celles-ci s'y sont si long-temps brisées contre des obstacles non moins invincibles que dans le royaume voisin, c'est à des causes fort différentes qu'il faut l'attribuer. Que faire, en effet, d'une population dont l'indolence forme le caractère distinctif, et qui, si elle ne se lève pas violemment, comme en Espagne, contre les réformateurs, les a toujours regardés faire avec une apathie cent fois pire qu'une opposition déclarée? Accoutumé à des privations qui n'en sont pas pour lui, le Portugais végète plus qu'il ne vit sous un ciel doux et pur. Recevant de l'étranger les objets de sa consommation la plus usuelle, depuis le blé qui le nourrit, jusqu'aux grossiers vêtemens qui le couvrent, il les paie avec les grappes que le soleil mûrit au penchant de ses coteaux, et les fruits de l'oranger dont il respire le parfum, couché dans sa chétive cabane ou sur ses filets de pêcheur.

D'ailleurs, cette population est encore dominée par une organisation féodale, que les réformes de ces derniers temps n'entament qu'à grand'peine, et dont les élémens sont complètement ignorés de l'Europe. C'est cet ordre de choses qu'il convient d'étudier en lui-même avant d'apprécier les institutions modernes que lui ont tour à tour superposées le génie despotisque de Pombal, la révolution de 1820, la charte du 29 avril 1826, rétablie en 1832 pour disparaître de nouveau en 1836, devant la constitution de 1821.

Le droit public du Portugal fut celui de toute l'Europe féodale, et les cortès le promulguèrent pendant plusieurs siècles dans les grands comices de la nation. Lamego, Evora, Thomar, Coïmbre, Lisbonne, virent fréquemment se réunir ces assemblées souveraines, qui exerçaient, de concert avec les rois, et souvent contre eux, la plénitude du pouvoir national. Elles se composaient du roi, dont la mission était de les convoquer par un appel aux chambres municipales et aux membres nés de l'assemblée, des vassaux directs de la couronne, remplacés plus tard par les *hidalgos* titrés, des représentans du clergé réunis aux chefs des ordres militaires, des députés des villes auxquelles avait été reconnu le droit d'envoyer des procureurs du peuple, *procuradores do povo*.

Selon ce qui se passait dans les cortès de l'Espagne, aux états-généraux de la France, dans les parlemens de l'Angleterre et les diètes de l'Allemagne, rien n'était fixé, ni dans le mode des délibérations, ni sur les limites du pouvoir, ni sur l'époque obligée des convocations. Les causes qui, dans toute l'Europe, firent tomber en désuétude les franchises populaires vers la fin du XVe siècle, exercèrent une action analogue en Portugal.

Le génie du peuple s'étant exclusivement tourné vers la navigation et les lointaines conquêtes, d'immenses continens devinrent le théâtre de son héroïsme aventureux; et, dans le grand mouvement qui couvrit de gloire le nom lusitanien, les rois purent facilement accroître un pouvoir qu'on songeait peu à contrôler. Pendant que Barthélemi Dias découvrait le cap des Tempêtes, salué par Jean II du nom de cap de Bonne-Espérance, pendant qu'Emmanuel-le-Fortuné voyait les portes de l'aurore tomber devant les Quines du Portugal, la noblesse, vivement attaquée par ce prince dans son pouvoir politique, était sans force pour le rappeler à l'observance des antiques coutumes, et l'orgueil national ne comprenait pas qu'il pût manquer quelque chose au peuple qui triomphait à la fois à l'extrémité de l'Amérique et de l'Asie. Les convocations des cortès, devenues de plus en plus rares à partir du règne de Jean III, cessèrent peu à peu, et une junte, dite *des trois états*, reçut mission de suppléer la représentation nationale, dont partie des attributions finirent par aller se perdre dans une cour de justice, *desembargo do Paco*, au temps où le parlement de Paris se portait héritier des états-généraux de la monarchie française. La liberté du Portugal était morte avant que Philippe II rayât son nom de la liste des peuples en l'incorporant à l'Espagne.

Si une nouvelle monarchie portugaise sortit d'un complot heureux, si Jean V de Bragance reçut mission de continuer la série des vieux rois lusitaniens, l'Europe eût dû comprendre que le génie du Portugal était éteint pour ne jamais renaître. Une politique plus généreuse l'eût empêchée de soutenir un démembrement qui devait être si funeste aux deux peuples péninsulaires, en maintenant à Lisbonne un gouvernement qui, dès le lendemain de sa naissance, s'empressa d'abdiquer devant l'étranger. Les traités de 1641, 1654, 1661, le traité de commerce de 1703 avec l'Angleterre, furent en effet de prompts et authentiques témoignages de cette impuissance qui atteint un peuple aux sources mêmes de sa vie, et qui fait du nom de nation comme une dérision amère.

La guerre d'*acclamation* et la révolution de 1640, que la forfanterie portugaise a peintes sous les plus brillantes couleurs, firent moins ressortir l'énergie du Portugal que l'abaissement de l'Espagne. Il en fut de même de toutes les expéditions entreprises depuis cette époque ; elles constatèrent beaucoup moins les ressources du gouvernement de Lisbonne, que l'impéritie des généraux espagnols et les intrigues de l'Escurial. Si les milices et les *ordonnances* portugaises y firent souvent leur devoir avec bravoure, l'armée, composée de soldats implorant la charité publique à la porte des palais, commandée par des officiers servant à table en grande tenue, n'acquit une apparence d'organisation que par les soins de généraux étrangers dont la jactance et l'ingratitude lusitaniennes furent loin de reconnaître les services. La marine et l'industrie anéanties, le commerce livré au monopole de l'étranger, l'état protégé par des stipulations qui en faisaient une pure colonie britannique, le trône occupé par des princes imbécilles, telle était, dans le courant du dernier siècle, la situation de ce pays, écrasé par sa glorieuse renommée, et que soutenait seule la rivalité de la France et de l'Angleterre, en attendant que l'Espagne fût en mesure d'exécuter l'arrêt porté par la Providence.

Un homme entreprit d'arracher sa patrie à l'abîme. Sébastien Carvalho, marquis de Pombal, voulut être le Richelieu d'un autre Louis XIII, et crut qu'à sa voix sa patrie sortirait de son abaissement, comme Lisbonne elle-même de ses décombres. Mais le cardinal agissait sur une contrée où de grands ébranlemens avaient suscité l'esprit public ; il venait après la féodalité et après la ligue, ces âges de fer et de feu où la France se trempa pour de grandes choses : Pombal, au contraire, s'efforçait de remuer un sol appauvri, où la noblesse s'était éteinte dans l'hébêtement intellectuel, où la classe moyenne, à peine en germe, était incapable de s'en porter héritière, où le peuple, qu'il n'essaya pas même d'atteindre dans l'intimité de sa vie, ne connut de son système et de lui que ses gibets et ses richesses. Richelieu initiant par le pouvoir absolu la France à l'égalité civile et administrative, eut la conscience distincte de tout ce qu'il voulut faire ou préparer ; il parut constamment s'oublier lui-même, et sut faire de ses plus mauvaises passions les instrumens de ses inflexibles desseins. Pombal, n'embrassant que vaguement son but, tâtonna dix ans pour l'atteindre ; ses mesures furent presque toujours contradictoires, quoique marquées au coin du même despotisme. Il écrasa la noblesse sans lui rien substituer, encouragea l'industrie après avoir partout organisé le monopole, se brouilla

avec Rome, chassa les jésuites, réforma l'enseignement, contint l'inquisition, en faisant brûler pour son compte l'infortuné Malagrida, atteint d'hérésie touchant l'antechrist et l'immaculée conception de sainte Anne; il descendit quelquefois, au gré de ses haines, aux plus misérables arguties théologiques, pour s'appuyer bientôt après sur les plus redoutables principes des libres penseurs de son temps. Esprit confus et cœur de bronze, qu'il faut moins envisager pour sa gloire dans les détails de son ministère qu'au sein de la grande catastrophe où son génie sembla lutter contre les élémens et contre le ciel, évoquant une ville nouvelle du sein de ses ruines enflammées, imprimant au royaume, par la rigueur de ses châtimens, une épouvante plus profonde que celle qu'on éprouvait des plus terribles commotions de la nature.

Pombal supposait à sa patrie des ressources qu'elle n'avait plus; le Portugal était devenu l'accessoire de ses colonies; il ne pouvait échapper à l'Angleterre qu'en se rattachant à l'Espagne. D'ailleurs, la première condition pour régénérer ce pays, dans le sens des intérêts modernes, était de modifier profondément l'ensemble de son organisation municipale, débris du moyen-âge, qui, tout en ayant perdu sa vie intime, n'en est pas moins resté jusqu'aujourd'hui un invincible obstacle aux réformes. Il eût fallu commencer par refondre toute l'administration locale, et Pombal ne parut guère se préoccuper que des sommités. Ses efforts, presque tous concentrés sur Lisbonne, corrigèrent sans doute beaucoup d'abus, et plusieurs de ses créations sont à coup sûr très dignes d'éloges; mais il ne remua pas le sol plus que ne l'ont fait depuis quelques années les réformateurs libéraux. L'organisation locale a survécu à Pombal, comme elle résiste encore aux partisans de la constitution de 1821 et de la charte de 1826. C'est donc là ce qu'il faut esquisser d'abord pour saisir la physionomie de ce coin de terre, et bien apprécier ces révolutions à la surface, dont un bataillon décide l'issue.

Le régime féodal étreint bien plus étroitement que l'Espagne, cette terre qui en a perdu sans doute le sens primitif, mais où toutes les existences semblent s'y lier encore. C'est ainsi qu'avant les évènemens de ces derniers temps, la puissance administrative et judiciaire était, comme au XIVe siècle, fondée sur le principe de la possession du sol. C'était comme suzerain que l'exerçait le roi lui-même, c'était en cette qualité que, sur la proposition d'un tribunal suprême de justice, il choisissait les magistrats municipaux, les *corrégidors* et les *juizes* de *fora*. Le même pouvoir appartenait aux vassaux immédiats

de la couronne, aux seigneurs grands donataires, aux prieurés des ordres militaires, et même aux chefs des ordres religieux dans leurs domaines respectifs (1). C'est ainsi qu'il y a quelques années à peine, et comme aux jours de Jean Ier, le général des moines de Saint-Bernard nommait à l'une des corrégidoreries du royaume, celle d'Alcobaça, et à tous les siéges des *villas* comprises dans son ressort.

Ces corrégidors, dont les attributions s'étendent sur des circonscriptions fort irrégulières (et nous pouvons encore, à cet égard, parler au présent), sont assistés de chambres municipales nommées d'après le même mode par le seigneur exerçant la juridiction territoriale. Ils sont en même temps le premier échelon de l'autorité administrative et judiciaire. Ces magistrats sont également chargés de la perception de l'impôt, et leurs opérations étaient si peu contrôlées de temps immémorial, que la plus grande partie des revenus de l'état, en proie à la plus honteuse dilapidation, ne rentrait que par abonnement annuel, dont les bases étaient arbitrairement fixées par les comptables. On comprend quelle devait être la puissance de fonctionnaires dépositaires de la plénitude du pouvoir administratif, judiciaire et financier, et quelles résistances les familles en possession quasi-héréditaire de ces fonctions locales ont dû apporter à des innovations dirigées contre elles-mêmes.

S'étonnera-t-on qu'en un pays où la bourgeoisie est peu nombreuse, où elle ne s'est élevée et ne se maintient qu'à l'ombre de la noblesse dont elle fait les affaires, et sous le nom de laquelle elle exerce des charges si despotiques et si lucratives; s'étonnera-t-on que cette bourgeoisie soit assez peu disposée à échanger les profits réels d'une situation subordonnée contre des droits politiques dont elle ne se sent guère en mesure de profiter? Combien de siècles les gens du tiers n'ont-ils pas été en France intendans et procureurs fiscaux de la noblesse, avant de se proclamer la nation à l'Assemblée constituante! Aussi, est-ce dans cette classe, autant au moins que dans la haute aristocratie, que don Miguel a trouvé concours. Les cortès

(1) Le régime municipal subit, en Portugal, des vicissitudes analogues à celles qu'il a traversées dans toute l'Europe méridionale. Emmanuel lui porta les premiers coups; Jean III, qui, à l'exemple de Ferdinand et d'Isabelle, réunit à la couronne les grandes maîtrises d'Avis, de Saint-Jacques et du Christ, continua ces empiétemens. Mais l'ensemble s'en est maintenu jusqu'à l'invasion de don Pedro, et a créé dans toute la magistrature, sans exception, une opposition énergique aux tentatives constitutionnelles dont les cortès actuelles de 1837, toutes constituantes qu'elles soient, sont loin d'avoir triomphé. On peut consulter avec fruit, sur l'organisation administrative du Portugal, l'ouvrage de M. Balbi, le dictionnaire de M. Mignano, le livre de M. J. Liberato Freyre de Carvalho, etc.

de 1828, qui l'appelèrent au trône, furent les organes et les derniers défenseurs d'un état de choses dont la corruption et la vénalité étaient, il est vrai, proverbiales, mais qui, au sein de cette indolente population, se maintenait par ses abus aussi solidement qu'un autre régime eût pu le faire par ses bienfaits.

L'organisation militaire du royaume reposait, comme son organisation municipale, sur des bases toutes féodales. Les régimens de milices, dans lesquels est de droit comprise toute la population, correspondaient aux divisions territoriales; et selon les principes indiqués plus haut, les officiers étaient choisis de la même manière que les agens du pouvoir municipal. Des compagnies *d'ordonnances* marchaient directement sous les ordres du seigneur foncier, qui, de droit capitaine supérieur, *capitaô mor*, nommait les officiers subalternes sous l'approbation du roi. Cette organisation, qui met sous la main du pouvoir la totalité de la population était, selon l'observation du général Foy, dans sa belle *Histoire de la guerre de la Péninsule*, indispensable à un petit peuple appelé à combattre contre ses voisins à un contre cinq. Elle donne le secret de cette longue résistance dirigée jusqu'en 1834, par don Miguel, le dernier représentant des institutions antiques sur cette terre tellement couverte de leurs débris, que le soc de la charrue révolutionnaire s'émousse sans s'y enfoncer.

Si après cet aperçu on entamait avec quelque détail l'examen des établissemens ministériels proprement dits, on serait tout d'abord frappé du manque complet d'harmonie des vieilles institutions locales avec celles qui leur servent de couronnement; les unes et les autres ne concordaient que par une vénalité et une lenteur d'exécution dont on trouve à peine des exemples dans les administrations les plus vicieuses de l'Europe, celles de l'Espagne et de la Sicile.

Une multitude vraiment effrayante de *mesas*, *concelhos*, *juntas*, *alfandegas*, auxquelles sont attachées des nuées d'*oydores*, *contadores*, *veedores*, *escrivaos*, commis de toutes les livrées dont notre personnel bureaucratique est loin de donner une idée, des juridictions à l'infini, la spécialité la plus ruineuse en même temps que la plus inutile, ce serait là le tableau de ce triste gouvernement où chacun vit d'abus, à commencer par la classe qui déclame le plus énergiquement contre eux.

Tel était le Portugal lorsque sonna pour lui l'heure des grands changemens. La main de Napoléon toucha le vieil édifice, qui, livré à lui seul, eût été incapable d'essayer la moindre résistance. Ce pays

où l'empereur ne voyait qu'une colonie continentale de la Grande-Bretagne, sans nulle importance par lui-même, se vit menacé de servir de dédommagement à un prince dépossédé d'Étrurie et de devenir le prix des complaisances du vil favori qui gouvernait alors l'Espagne (1). Bonaparte déclara que *la maison de Bragance avait cessé de régner;* un lieutenant partit pour exécuter l'arrêt.

Le cabinet portugais reçut cette fois de l'Angleterre des secours qu'il en avait vainement réclamés, en s'appuyant sur les titres mêmes de son vasselage, lorsqu'il ne s'agissait que de ses intérêts propres. Sir Sydney Smith arbora son pavillon dans le Tage lorsque les premières colonnes françaises avaient déjà franchi la frontière. Un vaisseau britannique emporta dans un autre hémisphère le régent du royaume et sa vieille mère en démence, et les derniers regards du prince purent entrevoir à l'horizon le drapeau tricolore flottant, comme un sombre nuage, sur la tour élevée de Belem. La capitulation de Cintra, déterminée par l'issue de la bataille du Vimeiro, rendit au Portugal l'espoir de rester au nombre des nations; mais en secouant le joug ennemi, on dut se résigner à en subir un autre, plus dangereux à coup sûr, sinon plus rude. Les champs du triste Portugal furent dépouillés de cultivateurs pour entretenir une armée, inutile désormais à son indépendance et commandée par des officiers anglais.

La paix européenne empira cet état de choses bien loin de le changer. Il fallut pourvoir à la fois aux exigences des deux capitales, Londres et Rio, aux besoins de la cour, définitivement fixée au Brésil. La franchise sans bornes concédée aux vaisseaux étrangers, dans les ports de cette ancienne colonie par le traité du 19 février 1810, anéantit pour jamais ce qui restait de commerce et d'industrie au Portugal. Argent, soldats, marine, tout s'écoulait vers Rio de Janeiro. Une armée portugaise dut reconquérir Monte-Video au profit de la nouvelle métropole. Il devint alors impossible de douter des projets de la cour, que la politique anglaise tendait à séparer du Portugal par l'immensité des mers. Le vieil honneur national se réveilla dans toutes les ames, et la haine publique se porta avec violence sur l'Angleterre. Chaque jour l'agitation croissait à Lisbonne, et les campagnes elles-mêmes, domptées par la misère, commençaient à sortir de leur apathie habituelle. Les imaginations frappées accueillaient les bruits les plus absurdes. Tantôt le Portugal était vendu à l'Angleterre; tantôt il était cédé à l'Espagne, en compensation d'une partie du

(1) Traité secret de Fontainebleau du 29 octobre 1807.

continent américain. Ce fut alors (1) qu'on découvrit une vaste conspiration tramée par un officier-général distingué. Jose Freyre et ses complices, dont les cendres furent jetées au vent avec un sombre appareil, payèrent de leur vie une tentative qui avait peut-être pour but d'établir des institutions démocratiques, mais dans laquelle le patriotisme portugais ne voulut voir qu'un noble et malheureux effort en faveur de l'indépendance nationale.

Cependant la régence qui administrait le pays sous la main du maréchal Beresford, put arrêter encore, mais pour bien peu de temps, l'essor de l'esprit public, et prévenir une catastrophe imminente à Lisbonne, avant que Quiroga et Riego n'eussent levé dans l'île de Léon l'étendart de l'insurrection espagnole.

Ce mouvement décida, sans doute, celui du Portugal; mais il faut reconnaître que celui-ci, déterminé surtout par la haine de l'étranger, fut indépendant de l'autre dans son principe, quoique l'action de l'Espagne sur le royaume voisin se soit exercée dès-lors avec un ascendant qui n'a fait qu'augmenter depuis.

Le 24 août 1820, un cri d'indépendance partit de Porto et fut répété dans tout le royaume. Une junte provisoire, instituée par la garnison insurgée, se borna d'abord à proclamer la convocation d'un congrès général, pour régler le sort du royaume, veiller à la réparation des griefs sous l'expresse réserve du respect dû à la religion catholique et à la souveraineté de la maison de Bragance.

Ce début, signalé par une modération remarquable, n'alarma ni les opinions ni les intérêts d'aucun corps. Toutes les classes de la société ouvrirent leur cœur à l'espérance et adoptèrent d'enthousiasme un mouvement dont le seul but paraissait être de restaurer l'indépendance et la dignité de la nation. Vainement les régens essayèrent-ils la résistance. Leur voix impopulaire, écho des ordres de l'étranger, se perdit au sein de l'allégresse publique. Le 15 septembre, la garnison de Lisbonne adhéra au mouvement de Porto, et un gouvernement provisoire fut composé des hommes les plus considérables du royaume.

Mais il fallait aux chefs du mouvement autre chose que la restauration de la monarchie et des institutions nationales : ils voulaient un triomphe révolutionnaire. Trois mois à peine étaient passés depuis le mouvement de Porto, que la garnison de la capitale, à l'instigation d'Antoine de Silveira, depuis chef de l'insurrection miguéliste du

(1) En 1817.

Tra-os-Montes, se réunit tumultueusement, et proclama purement et simplement la constitution de Cadix, sous la réserve des modifications qui pourraient y être faites, *à condition qu'elles fussent plus libérales.*

Il y eut d'énergiques et nombreuses protestations ; mais le mouvement commencé ne recula plus. Le congrès, réuni sous ces auspices et sous la puissance des baïonnettes intelligentes, lutta avec les cortès espagnoles d'exaltation autant que d'imprévoyance. Cependant le but principal, le seul vraiment populaire de la révolution, était atteint par l'établissement du siége du gouvernement à Lisbonne et le retour du roi, auquel on présenta à signer, comme condition de son débarquement, les bases de l'impraticable constitution que les cortès souveraines venaient de décréter. Jean VI promit, signa, jura tout ce qu'on voulut. La résistance eût été vaine, et le moment n'était pas venu de trouver, pour renverser cette œuvre informe, une coopération active. On n'avait jusqu'alors fait que de la théorie. Aucune classe n'avait encore conçu d'alarmes sur le maintien des institutions dont l'exploitation faisait vivre l'homme de loi aussi bien que le gentilhomme.

Les cortès ne manquèrent pas aux conditions du programme imposé par les caporaux ; aussi cette constitution de 1821 (1), redevenue, après douze ans d'oubli, la loi fondamentale actuelle du royaume, exagère-t-elle tous les principes, toutes les impossibilités consignées dans le code de Cadix.

Si le congrès s'était borné à décréter des généralités philosophiques, telles que la souveraineté du peuple (article 20), l'admissibilité de tous les citoyens aux emplois, sans autre distinction que leurs talens et leurs vertus (art. 13), la suprématie de l'intelligence (art. 14), la proportionnalité des peines aux délits (art. 12), etc., une telle profession de foi eût soulevé peu de résistances. Mais on prétendit déplacer les existences en attaquant cette masse d'intérêts de corps, qui, parce qu'elle repose sur des abus, n'en est que plus forte et plus compacte. Cette attaque se fit, d'ailleurs, mollement ; on ne sut ni se donner le mérite de respecter les droits acquis, ni s'engager hardiment dans la voie des réformes ; on ne fut audacieux qu'en paroles, ce qui est la pire espèce d'audace. Des dispositions législatives supprimèrent l'ancienne organisation municipale, judiciaire et

(1) Ainsi désignée parce que les bases en furent arrêtées le 9 mars 1821. Cette constitution ne fut terminée que dans les derniers mois de l'année suivan te.

financière. Les juridictions seigneuriales furent abolies, ainsi que les juridictions ecclésiastiques. On crut pouvoir remplacer tout le système provincial par une organisation géométriquement régulière. L'établissement du jury fut décrété pour les affaires criminelles et même civiles; et l'on imagina de substituer aux vieilles *camaras* municipales des conseils électifs pour contrôler toutes les opérations des administrateurs locaux. On arrêta également l'établissement de trésoriers électifs, et d'un conseil de répartition, choisi d'après le même mode. L'on décréta (et ceci était plus grave encore par ses conséquences) que tous les biens de la couronne et des ordres retourneraient à la nation; que l'on consacrerait à l'amortissement de la dette publique le produit de toutes les *proprias* et *capellas* de la couronne, de toutes les commanderies des ordres militaires, anéantissant ainsi d'un trait de plume les principales, l'on pourrait dire les seules ressources d'une noblesse perdue de dettes. On arrêta également la réunion au domaine public des biens, des prélatures, canonicats et autres bénéfices ecclésiastiques; les corporations religieuses des deux sexes furent frappés d'un impôt double sur la totalité de leurs revenus. On arrêta l'extinction successive d'une foule de monastères, la prohibition des vœux nouveaux, etc.

Mais il était moins difficile d'arrêter toutes ces belles choses que de les mettre à exécution dans un pays où les cent députés qui les avaient conçues étaient à peu près les seuls à les comprendre. Si l'on ne vit pas, comme en Espagne, des soulèvemens populaires, si des moines ne parcoururent pas les campagnes armés du glaive et de la croix, c'est que la population portugaise agit rarement par des inspirations passionnées. Mais il est une force d'inertie plus difficile à vaincre qu'une résistance à main armée. Comment obtenir d'un peuple une coopération à laquelle il se refuse, et le déterminer à l'exercice de droits qu'il ne comprend pas? Aussi les anciens *corregidores* et les *juizes de fora* restèrent-ils en fonction, parce que les ministres comprirent qu'il était impossible de les remplacer selon le mode décrété. Personne ne se présenta pour l'élection des chambres municipales; personne ne voulut être juré. Les paysans portugais continuèrent à payer la dîme et les droits seigneuriaux, les couvens conservèrent leurs moines, et, malgré la prohibition légale, ils ne refusèrent aucun novice.

Que faire en un pays où les mœurs résistent si vivement aux lois, où les communications sont, presque partout, impraticables, où l'on manque enfin des premiers élémens de notre civilisation administra-

tive? L'armée était trop peu nombreuse pour appuyer par la force les mesures décrétées par le congrès : elle donnait déjà, d'ailleurs, des signes non équivoques du changement de ses dispositions. Les cortès durent donc se borner à savourer, du haut de leurs chaises curules, les éloges des journaux étrangers sur leur sagesse législative : elles se remirent, faute de mieux, à travailler à la constitution, qui ne fut terminée que la veille du jour où elle fut abolie.

En retraçant l'histoire de cette constitution, on semble écrire celle de la charte de don Pedro, dont la destinée fut de se briser, en 1828, contre certaines résistances, pour en rencontrer, en 1836, d'un ordre tout différent. En Portugal, où les théories politiques sont encore choses d'assez peu de valeur, il n'importe guère à la noblesse, au clergé, à la magistrature, qu'une constitution proclame la souveraineté du roi ou celle du peuple; mais il leur importe fort qu'on respecte leur existence politique, et surtout qu'on ne leur enlève pas leurs ressources financières. Or nous verrons bientôt que, sous ce rapport, la charte brésilienne ne différait guère de la constitution imposée à Jean VI en 1821.

Cependant les répugnances du peuple et de l'armée allaient croissant. Ces dispositions étaient entretenues par l'activité de la reine, qui, après avoir refusé le serment à la constitution, conspirait ouvertement contre elle. Déjà le comte d'Amarante avait fait une tentative, dans le nord, à la tête de quelques régimens de milice. Les milices, en effet, par l'organisation au principe de laquelle on vient de remonter, devaient être les premières à se détacher d'une révolution qui menaçait tous les intérêts anciens, sans être assez forte pour en créer de nouveaux. Tout annonçait, en Portugal, une crise prochaine, avant même que nos troupes eussent renversé dans Cadix le boulevart de la constitution espagnole.

Un jour, l'infant don Miguel, dirigé par sa mère, se retire à Villa-Franca, au milieu des mêmes régimens qui, moins de trois années auparavant, avaient poussé, à Porto, le premier cri d'indépendance. En deux heures, le mouvement militaire est décidé, et dans aucune classe de la nation, la constitution ne trouve un bras pour la défendre.

Le roi manquait seul au milieu des troupes dont les clameurs inauguraient son absolu pouvoir; des tentatives réitérées furent vainement faites auprès de lui avant de le déterminer à les rejoindre. Ses angoisses, dans cette occasion, furent publiques. Le faible Jean VI tremblait-il pour sa sûreté? redoutait-il l'agonie du parti révolutionnaire? Mais, au premier bruit du mouvement, les cortès

avaient désespéré d'elles-mêmes, et la population tout entière secondait énergiquement la contre-révolution.

Une autre conjecture, qui circula dès-lors, acquit depuis tous les caractères de la certitude historique. Le roi ne pouvait ignorer que le mouvement de Villa-Franca n'avait pas pour but unique le renversement de la constitution, et qu'une trame était déjà nouée, au sein de sa famille, pour substituer une autre autorité à la sienne. Quoi qu'il en soit de ce fait, il caractérise à lui seul la triste situation d'un pays où les conjurations de cour font seules contrepoids aux complots de caserne, et où la nation accepte aujourd'hui, comme à cette époque, les résultats les plus contraires, sans plus de résistance que d'enthousiasme.

L'histoire n'offre pas un plus triste spectacle que celui des temps qui s'écoulèrent entre cette restauration et la mort du vieux monarque. Après le mouvement de Villa-Franca, Jean VI avait pris l'engagement spontané de préparer les bases d'une constitution nouvelle; et, plus tard, la convocation des trois états du royaume fut formellement annoncée (1). Le sens droit et la conscience de ce prince lui montraient cet engagement comme aussi nécessaire que sacré. Vingt fois des ordres furent donnés, vingt fois les menaces de sa famille et les intrigues diplomatiques en arrêtèrent l'effet. S'efforçant de maintenir dans son conseil un système de bascule, de satisfaire aux exigences des partis, et surtout des influences étrangères opposées, le roi promettait tour à tour d'accepter le joug de la France ou de l'Angleterre, à condition qu'on le défendît contre ses deux fils, l'un usurpateur de la plus belle moitié de ses états, l'autre qui conspirait sous l'œil même de son père.

C'était ainsi que ce prince, dans les angoisses de la défiance et de la terreur, passait des jours que n'eût point enviés le dernier de ses sujets. Absolu de nom, et toujours paralysé dans l'exercice de sa volonté royale, il faisait espérer chaque jour à l'Angleterre le renvoi de M. de Subserra, à la France celui de M. de Palmella. Il prenait avec cette dernière puissance, ainsi qu'avec les négocians de Lisbonne, l'engagement d'accorder enfin cette franchise du port, si impatiemment attendue; mais son ministre des finances, grand pensionnaire d'Angleterre, qui préférait Gibraltar à Lisbonne, ne contresignait pas le décret, et le gardait en portefeuille. L'un de ses fils refusait d'ouvrir les lettres de son père, et chas-

(1) Proclamations du 31 mai et du 3 juin 1823.

sait ses envoyés du territoire de son nouvel empire; l'autre devenait l'idole de l'armée, et c'était en tremblant que le malheureux roi suivait les progrès d'une popularité qui eût dû être si douce à son cœur. Son épouse et ses filles chéries, les princesses d'Espagne, dont l'aînée surtout était l'objet de son orgueil et de sa plus tendre affection, avaient à peu près interrompu leurs rapports avec lui. Sa bienveillance était un titre et comme un signe de meurtre; son ami, le marquis de Loulé, fut trouvé, baigné dans son sang, à la porte des appartemens royaux. Aussi vivait-il solitaire. Retiré dans son palais de Bemposta, ou dans le vaste monastère élevé par son aïeul Jean V, il ne puisait que dans les consolations religieuses quelque adoucissement à l'amertume de ses derniers jours.

Mais il dut épuiser la coupe jusqu'à la lie. Il vécut assez pour se voir prisonnier dans son propre palais, où la reine et son fils donnaient seuls des ordres. La fermeté du corps diplomatique, surtout celle d'un ambassadeur digne de la France (1), épargnèrent au Portugal les dangers, au monde le scandale d'une révolution, dont il eût été aussi difficile de déterminer le principe que d'assigner les conséquences. L'infant, instrument d'une tête plus puissante que la sienne, agit, en cette circonstance, avec une imprévoyance inexplicable. La journée du 30 avril fut, par lui, beaucoup plus consacrée à la haine qu'à l'ambition. Les prisons se remplirent des plus intimes et des plus sûrs amis du monarque; déjà des préparatifs étaient faits pour dresser les échafauds, et l'on ne s'appuyait sur aucun fait, on ne faisait d'appel formel à aucune opinion, on ne recherchait le concours d'aucun intérêt; c'était la politique de Constantinople transportée dans le sein de la chrétienté!

Il fut donné pourtant au triste Jean VI de régler, avant sa mort, les rapports politiques du Brésil et du Portugal, et il trouva quelques dédommagemens à la mortification que lui fit éprouver une concession nécessaire dans sa réconciliation avec l'un de ses fils, et le titre *honoraire* d'empereur qu'il fut autorisé à joindre à son interminable protocole. Le traité du 29 août 1825, dont on a prétendu faire, après coup, un prétexte d'équivoque relativement à la succession au trône de Portugal, n'en laissa d'abord aucune ni dans l'esprit du roi, ni dans l'opinion publique, sur les droits de successibilité réservés à don Pedro.

Si ces droits ne furent pas formellement mentionnés dans le traité,

(1) M. le baron Hyde de Neuville.

c'est qu'on craignit de les affaiblir en en faisant l'objet d'une stipulation diplomatique. Ils furent, à la date même des ratifications, reconnus et garantis à Lisbonne par un édit royal où la succession du royaume est formellement réservée à don Pédro d'Alcantara, prince royal du Portugal et des Algarves (1). Jean VI n'indiqua jamais sous un autre titre l'empereur du Brésil. Les corps constitués en Portugal, aussi bien que tous les cabinets de l'Europe, n'entretinrent pas le moindre doute sur ce point. Aussi le vieux roi avait-il à peine clos les yeux, que la proclamation de don Pedro IV se fit sans nulle difficulté ni contestation, et qu'une députation partit pour Rio de Janeiro, afin de prendre les ordres du nouveau souverain.

Ici, du reste, nous n'entendons en rien prendre parti dans une controverse fort obscure et, après tout, fort peu importante en soi. La question de légitimité ne servit jamais, en effet, que de prétexte dans la longue et triste lutte qui s'ouvrit bientôt après. Si les droits de don Pedro, et, par suite de son abdication, ceux de dona Maria II étaient consacrés par l'unanime adhésion de l'Europe, si l'infant don Miguel les sanctionna lui-même en toute occasion par de nombreuses déclarations écrites et verbales, et à Vienne comme à Lisbonne, par ses sermens, on ne pourrait toutefois méconnaître ce qu'il y eut de plausible dans les argumens mis plus tard en avant par les partisans de ce prince. Nous nous bornerons à exposer brièvement l'état d'une question généralement mal éclairée et qui pourrait bien encore occuper l'Europe.

Les miguélistes arguaient, comme on sait, des lois fondamentales du Portugal contre lesquelles ne pouvait prévaloir aucune stipulation diplomatique; à ce point de vue, les objections étaient graves, et les titres de don Pedro semblaient devenir contestables.

Personne n'ignore que c'est dans les actes des cortès de Lamego, qui réglèrent, à l'origine même de la monarchie, l'ordre de succession à la couronne, que l'on a cherché une incompatibilité entre la qualité d'empereur du Brésil et celle de roi de Portugal. Disons d'abord qu'on peut s'étonner de voir le parti qui, en 1823 et 1824, conspira contre Jean VI, pour empêcher la convocation des trois

(1) Édit perpétuel, donné à Mafra le 15 novembre 1825. Voyez aussi la lettre patente du 13 mai de la même année. (*Exposé des droits de sa majesté très fidèle dona Maria II, avec les pièces justificatives et les documens à l'appui.* Paris, 1830; Bobée et Hingray; in-4o.)

Les personnes qui pourraient avoir la curiosité de se fixer sur cette question de droit, auraient à consulter un ouvrage de M. A. da Sylva-Lopez-Rocha. Elles devraient lire dans un sens opposé l'exposé du procureur des cortès de 1828, Jose-Accursio das Neves, et l'*assento* de cette assemblée.

ordres, et qui témoignait un si vif repoussement contre les institutions fondamentales de la monarchie lusitanienne, s'appuyer sur elles quelques années plus tard pour faire consacrer les droits de don Miguel. Mais une contradiction de plus dans la logique des partis n'est pas chose à laquelle il faille s'arrêter. Il faut enfin tâcher d'oublier que Jean VI mourut le 10 mars 1826, et que ce fut à la fin d'août seulement qu'on prit soin d'ouvrir l'histoire pour contester le titre de don Pedro IV, parce que dans l'intervalle une charte constitutionnelle était arrivée à Lisbonne. Quoi qu'il en soit, il est certain que les cortès de Lamego ont décidé qu'aucun prince étranger ne pouvait prétendre à la couronne, et qu'elles ont pris, pour prévenir la violation de cette loi fondamentale, les dispositions les plus précises (1).

Cette disposition paraît, en effet, avoir pour conséquence d'écarter don Pedro, devenu en 1822 empereur du Brésil. Nous sommes loin de prétendre qu'il y ait une réponse parfaitement satisfaisante à cette objection. Il y a pourtant beaucoup à dire pour appuyer la décision spontanée du Portugal et de l'Europe. Il est d'abord constant qu'aucun des articles de la loi de Lamego ne prohibe la réunion de deux ou plusieurs couronnes indépendantes sur la tête du même souverain; cette loi exige seulement qu'il soit Portugais pour régner en Portugal. En cela les cortès n'auraient-elles pas entendu dire seulement que le prince devait être Portugais par le sang, qualité appartenant incontestablement à don Pedro, né à Lisbonne, et que ne fait pas perdre la possession d'une autre souveraineté? Ce prince n'était pas naturalisé étranger; il n'avait jamais renoncé à sa qualité de Portugais. Or, cette considération est d'autant plus importante en ce qui touche le Portugal, que, d'après la législation civile de ce royaume, la naturalité ne dépend que du lieu et de la condition de la naissance, étant, du reste, aussi immuable que cette condition elle-même (2).

Un souverain ne peut-il pas, d'ailleurs, avoir deux nationalités à la fois; n'en est-il pas toujours ainsi lorsque deux états sont réunis sous un même sceptre sans perdre leur existence distincte et

(1) Voici le texte de cette célèbre loi de Lamégo: « Sit ista lex in sempiternum, quod prima filia regis accipiat maritum de Portugalle, ut non veniat regnum ad extraneos, et si sponsaverit cum principe extraneo non sit regina, quia nunquam volumus nostrum regnum ire for de Portugalensibus, qui nos suâ fortitudine reges fecerunt, sine adjutorio alieno per suam fortitudinem et cum sanguine suo. » (*Exposé des droits*, etc., 167.)

(2) *Ordenaçâo do reino*, liv. II, tit. LV.

séparée? Guillaume IV n'était-il pas Hanovrien en Allemagne et Anglais en Angleterre? Bien plus, le roi d'Espagne ne s'appelait-il pas alors Ferdinand VII en Castille et Ferdinand IV en Navarre? Pourquoi don Pedro Ier n'eût-il pas été Brésilien à Rio et don Pedro IV Portugais à Lisbonne? Un exemple plus frappant, un antécédent plus grave encore n'existe-t-il pas dans l'histoire même du Portugal? Qu'on se rappelle qu'après la déchéance de Sanche II, les cortès reconnurent pour roi Alphonse III, quoiqu'il fût comte souverain de Boulogne, marié en France et même naturalisé Français; mais il était Portugais par le sang, et cela leur suffit.

Quoi qu'il en puisse être, et sans s'arrêter à une discussion oiseuse, il est certain au moins en fait que tout les corps constitués en Portugal, aussi bien que toutes les cours étrangères, considérèrent d'abord l'abdication contenue dans la déclaration du 2 mai 1826 comme un acte essentiellement libre de don Pedro, déterminé seulement par le danger de conserver les deux royaumes avec une administration séparée. Dès-lors il pouvait attacher à son abdication en faveur de sa fille des conditions qui la résiliaient de droit par leur non-accomplissement. C'est ce qu'il fit en ne renonçant à ses droits en faveur de dona Maria II, que sous condition de prestation de serment à la charte qu'il venait d'octroyer et du mariage de cette princesse avec l'infant, son oncle.

Les actes de l'empereur arrivèrent successivement à Lisbonne, à commencer par celui qui instituait la nouvelle régence. La charte parut enfin, mais sous le patronage de l'étranger, portée par un homme dont le nom rappelait au Portugal des souvenirs de vasselage et d'humiliation (1).

Néanmoins, pendant quelques jours, la majeure partie de la haute noblesse fut dans la joie en voyant s'ouvrir devant elle la perspective d'une existence politique bien autrement importante que sa domesticité de cour. Tous les fidalgues ayant un titre de grandesse, c'est-à-dire tous les ducs, marquis et comtes, avec les archevêques et évêques, furent appelés à composer la nouvelle chambre des pairs.

Si cette organisation avait pour l'empereur et ses conseillers bré-

(1) Sir Charles Stuart, ministre d'Angleterre en Portugal lors de l'invasion française, avait fait partie de la régence instituée par le prince régent pour gouverner le royaume en son nom. Ce même agent diplomatique fut nommé, en 1825, par le roi Jean VI, son ambassadeur au Brésil, où il cumulait de la façon la plus étrange deux caractères et deux nationalités. Un tel fait en dit plus que tous les autres sur l'indépendance politique du Portugal.

siliens, assez ignorans de l'état du Portugal, l'avantage de pouvoir être faite en copiant l'almanach de la cour; si elle contribua même à donner à cette pairie, pendant sa courte existence, une sorte d'unité et de force de résistance, elle n'en fut pas moins une des causes qui hâtèrent le plus la chute du gouvernement constitutionnel. La noblesse provinciale, très forte surtout dans les deux Beyra et le Tra-os-Montes, où elle exerce une bien autre influence que les titrés de cour, vit avec une universelle indignation cette ligne profonde de démarcation établie entre elle et la fidalgie. Les gentilshommes de province s'étaient toujours attachés à l'effacer, et la plupart d'entre eux, d'une noblesse aussi ancienne et plus pure que celle de tant de grands élevés par la faveur ou l'immoralité, se révoltèrent à l'idée de voir tel millionnaire, ennobli de la veille, siéger dans une chambre dont l'accès leur était interdit. C'est en très grande partie à cette cause que dut être attribuée la première insurrection miguéliste dans le nord du royaume, à laquelle un seul pair, le marquis de Chavès, prit une part active, et où il fut secondé par un si grand nombre de gentilshommes au titre de vicomtes, que l'insurrection du Tra-os-Montes n'est jamais désignée en Portugal que par le nom de : *guerre des vicomtes*.

Quand les premiers mouvemens d'amour-propre furent passés, et qu'on eut savouré plusieurs jours le plaisir de se sentir quelque chose et d'essayer son manteau de pair, on en vint à des réflexions plus sérieuses. L'on vit clairement que la charte royale était tout aussi menaçante que la constitution de 1821 pour la noblesse, la magistrature, le clergé, les ordres militaires, en un mot pour toutes les existences antiques. Il importait, en effet, fort peu qu'elle émanât d'une autre source, et qu'elle consacrât quelques principes différens, si les conséquences pratiques devaient être les mêmes. Or, c'était là ce qu'on ne pouvait méconnaître à la simple lecture de ses dispositions.

Cette charte promettait une réforme de toute l'administration provinciale (art. 132); elle établissait des chambres municipales électives (art. 134 et 135), un nouveau système financier, fort bien entendu, du reste, et qui n'avait que le tort d'armer contre lui une foule d'intérêts. La charte établissait également le jugement par jury (art. 118), la publicité des procédures (art. 116); elle instituait des tribunaux de paix (art. 127), et substituait une organisation absolument nouvelle à l'antique hiérarchie judiciaire et seigneuriale. Elle stipulait qu'aux chambres seules appartiendrait la disposition des

biens et des domaines de la couronne (art. 15), ajoutant qu'elles auraient le droit de prendre *toutes les mesures convenables pour l'extinction de la dette publique* (art. 15, § 12); et, pour ne laisser aucun doute sur la portée d'une pareille stipulation, la charte ajoutait qu'il était interdit au roi d'accorder pour l'avenir d'autres faveurs que des titres purement honorifiques, toutes les pensions à la charge de l'état dépendant de l'approbation de la législature (art. 75); elle prohibait le cumul des fonctions publiques, qui était la base et le principe de l'ancienne administration portugaise. Enfin, elle interdisait aux pairs du royaume tout autre emploi que ceux de ministres et de conseillers d'état (art. 131). C'est cette constitution que des soldats, que les trophées de la Granja empêchaient de dormir, ont déchirée naguère, comme trop peu libérale!

Ces dispositions, sérieusement exécutées, auraient sans doute produit, en Portugal, des résultats avantageux; mais ce qu'on a dit de l'état intérieur du pays a déjà dû faire pressentir les obstacles, pour ne pas dire les impossibilités, qu'une telle réforme devait rencontrer devant elle. L'exécution de certains articles de la charte semblait réduire la noblesse à l'indigence; car, ruinée par ses désordres et son faste de mauvais goût, elle ne se maintenait guère que par le produit de ses nombreuses commanderies, concédées aux titulaires par la couronne pour une ou plusieurs générations, et dont la charte faisait tout simplement un gage de la dette publique. De son côté, le clergé était blessé, sinon dans sa foi, du moins dans son existence et son autorité politique. La bourgeoisie provinciale surtout, en possession héréditaire des charges de magistrature et d'administration, devait renoncer à tout ce qui créait depuis si long-temps son importance et sa fortune.

Pour mettre en vigueur un pareil système, et pour trancher ainsi dans le vif, il fallait une main de fer ou une révolution. Or, don Pedro, éloigné de deux mille lieues de sa capitale, manquait également et de force morale et de puissance militaire. Il fallait être aussi aveuglé que l'était l'empereur par l'attrait des théories et l'amour-propre d'auteur, pour espérer obtenir de tels résultats par la coopération des corps même les plus intéressés à les prévenir. Les hommes de 1820 ne s'y trompèrent pas : ils comprirent dès l'abord que la charte ne pouvait triompher que par eux des obstacles qu'elle allait rencontrer. Aussi, seuls entre tous, l'adoptèrent-ils avec ardeur, et cette adoption même la discrédita promptement dans une partie de la noblesse et du haut clergé, qui paraissait disposée à la soutenir.

Dès l'ouverture de la session, la chambre des pairs laissa percer ses inquiétudes et son refroidissement. Toutes les mesures proposées au sein de la chambre des députés pour obtenir des lois complémentaires de la charte, et pour la mise à exécution de ses dispositions principales, furent rejetées sans exception par l'autre branche du pouvoir législatif. Tout en protestant de leur attachement à la jeune reine et à l'empereur, son auguste tuteur; tout en faisant même de temps à autre des professions de foi constitutionnelles, les pairs repoussèrent constamment, par leurs votes, des mesures qui, à vrai dire, n'étaient guère plus sincèrement souhaitées par bon nombre de députés, attachés par leur position et leurs intérêts à l'ancien ordre de choses, et dont l'inquiète prévoyance n'isola jamais la constitution de toutes ses conséquences administratives et financières.

Ainsi périssait la charte, ainsi se préparait la restauration miguéliste. A la session de 1828, que la contre-révolution devait clore si promptement, les pairs prirent une attitude encore plus hostile à toutes les réformes, et la plus grande partie de la chambre des députés parut elle-même céder au découragement profond que faisait naître la perspective d'un changement prochain dans le gouvernement. L'infante Isabelle-Marie n'avait été investie de la régence qu'à raison de la minorité de son frère. Or, les lois portugaises fixent la majorité à vingt-quatre ans, et l'infant don Miguel allait bientôt atteindre cet âge. Les termes mêmes de la charte lui conféraient la régence, et c'était donner une force immense au parti miguéliste, que de violer des droits évidens.

D'un autre côté, on ne se dissimulait pas à Lisbonne les dangers dont la présence de ce prince dans le royaume menaçait le frêle édifice constitutionnel. On savait que don Miguel n'était pas homme à reculer devant un parjure, et nul n'ignorait le terrible ascendant qu'exerçait sur sa volonté l'inflexible énergie de sa mère. Une foule d'hommes attachés au régime constitutionnel, qui, au 30 avril, avaient cru voir luire leur dernier jour, annonçaient hautement qu'ils quitteraient le Portugal au moment où don Miguel y reparaîtrait comme régent, leur vie ne pouvant y être en sûreté. Enfin, l'opinion générale à Lisbonne admettait une incompatibilité absolue entre le régime constitutionnel et la régence de l'infant, opinion qui ne pouvait manquer d'être comprise et partagée par le corps diplomatique. Cependant les cabinets les moins favorables à la diffusion des principes constitutionnels repoussaient comme immorale et désastreuse l'idée d'une contre-révolution en Portugal. Leur erreur

fut seulement de croire que le renversement de la charte brésilienne pourrait se faire par des voies régulières et des modifications successives, sans attenter à la souveraineté de doña Maria II, reconnue par toute l'Europe. Ces dispositions étaient celles qu'aspirait à faire naître dans l'ame de l'infant M. le prince de Metternich, aux yeux duquel les droits de la jeune reine empruntaient un caractère inviolable de sa qualité de fille de l'archiduchesse Léopoldine.

En général, les cabinets se montraient, comme on peut le supposer, de fort bonne composition sur le sort d'une charte dont le voisinage était, pour la cour de Madrid, un sujet d'appréhensions continuelles, et par suite un embarras sérieux pour la France. Mais ils n'entendaient pas céder sur des droits consacrés par des conventions diplomatiques, et que don Miguel n'avait fait nulle difficulté de sanctionner en toute occasion, désavouant spontanément tout ce qui s'était tramé en son nom. Le ministre autrichien conseilla donc au jeune prince, qu'une décision de son frère venait de mettre en possession de la régence avec le titre de lieutenant-général du royaume, de se montrer, avant tout, sujet soumis, sauf à laisser la charte sécher sur pied, comme les arbres exotiques, qui meurent faute de culture. A Londres, le duc de Wellington, qui venait d'arriver au ministère, ne dut guère donner des conseils différens. La tombe s'était refermée sur M. Canning, et le concours énergique que l'Angleterre avait un instant prêté au parti constitutionnel en Portugal ne devait pas être continué par son successeur. Avant le départ de l'infant pour Lisbonne, le ministère britannique avait arrêté le rappel des troupes anglaises, seul point d'appui de la charte, seule protection des hommes compromis pour elle.

Beaucoup d'indices font supposer que l'infant quitta Londres à peu près résolu à suivre la marche prudente qui lui avait été tracée à Vienne. Il n'entrait pas alors dans sa pensée de violer le serment qu'il allait ratifier sous des formes si solennelles à celui qu'il avait librement reconnu pour son souverain, à la jeune enfant qu'il avait acceptée pour épouse. Mais comment cette tête ardente et faible eût-elle résisté à ce délire de joie populaire qui l'accueillit à son débarquement (1), à l'entraînement de ces vœux qui déjà perçaient de toutes parts, aux cris de *vive le roi don Miguel Ier!* comment se défendre, lui, homme de dissimulation et de rancune silencieuse, qui avait tant de désirs à satisfaire et de vengeances à exercer, de l'irrésistible as-

(1) 22 février 1828.

cendant de cette femme, douée par la nature d'une immense puissance pour haïr et pour souffler en d'autres cœurs le feu de ses mortelles inimitiés? Deux fois, son fils avait été l'exécuteur presque passif de ses inflexibles volontés; à vingt-quatre ans, il se retrouvait sous sa main comme un roseau pliant, tel qu'un être incapable de lutter contre son génie. Elle ne tarda pas à fixer les irrésolutions de l'infant, à le déterminer à entrer sans crainte et sans remords dans la voie qui s'ouvrait pour monter à ce trône disputé.

Le 26 février, des salves de toutes les batteries du Tage avaient annoncé au Portugal et à l'Europe le serment prêté par don Miguel, sur les saints évangiles, à don Pedro et à la charte. Le lendemain, le lieutenant-général régent du royaume composait un ministère dont le choix indiquait d'avance le prochain avenir réservé à la constitution et rendait facile le développement des projets ultérieurs. Une opposition impuissante tenta d'abord de se produire à la chambre des députés; mais toute force morale se retirait graduellement du corps constitutionnel. Les acclamations à *don Miguel Ier, roi absolu!* devenaient à chaque instant plus fréquentes. Interdites d'abord, elles furent, le second jour, ostensiblement soudoyées par la reine et par la cour. Quelques membres des deux chambres essayèrent en vain de protester par des propositions d'adresses contre des projets qu'on ne dissimulait plus. Celle des députés avait perdu tout espoir de conjurer l'orage, et ses membres les plus importans ne songeaient plus qu'à fuir une capitale que de grands désordres ne pouvaient manquer d'ensanglanter. La chambre des pairs, sans voir tout entière avec plaisir le changement de souveraineté, abonda dans un sens qui consacrait ses intérêts de fortune et de caste. Un décret (1) cassa la chambre des députés, et dès ce moment l'infant accueillit ouvertement les députations des villes et municipalités par lesquelles il était supplié d'abolir la charte et de prendre le titre de roi, d'après la vieille loi de Lamego, de nouveau sanctionnée par les états de Lisbonne, en 1641, lors de l'érection de la maison de Bragance. Ces adresses furent soutenues par des mouvemens militaires qui éclatèrent en même temps sur divers points, à Coïmbre, Setuval, Viana, Bragance.

L'infant répondit que cet objet devait être discuté par les cortès du royaume. Un décret publié *con a real rubrica* (2) convoqua le

(1) 12 mars 1828.
(2) 6 mai.

clergé, la noblesse et les communes, et les ambassadeurs quittèrent Lisbonne au moment où les derniers transports anglais s'éloignaient de la rade. Les élections eurent lieu partout sous l'empire d'une exaltation trop énergique pour permettre même à l'opposition de s'y montrer. Le mouvement miguéliste, un instant arrêté par la redoutable insurrection militaire de Porto, se continua dès-lors avec une sorte de régularité imposante. Le procureur de la couronne et le procureur des cortès exposèrent alternativement le droit antique du royaume, et un vote unanime éleva l'infant don Miguel sur le trône des Alphonses et des Emmanuels (1).

On ne saurait douter que cet acte ne fût conforme aux vœux de la très grande majorité numérique. Les acclamations qui le suivirent constatent trop qu'en repoussant un système d'innovations administratives et politiques pour ressusciter le régime sous lequel il végétait depuis deux siècles, cette assemblée exprima les véritables sentimens du Portugal. La couronne que le peuple de Lisbonne plaça au front de don Miguel, fut une couronne nationale, et la souveraineté populaire sacra ce prince de son sceau redoutable. Il convient d'ajouter, d'ailleurs, quelle qu'ait été l'origine tumultueuse de cette assemblée, que ses membres, pour les trois états, étaient, à quelques exceptions près, les hommes les plus importans du clergé, de la noblesse et de la magistrature provinciale.

Par un contraste qui caractérise à lui seul la situation des esprits et des intérêts dans les deux royaumes de la péninsule, l'aristocratie ralliée, en Espagne, à la cause d'Isabelle II, appuya presque tout entière, en Portugal, l'avénement de don Miguel (2). Celui-ci délivrait, en effet, la noblesse provinciale d'une pairie odieuse dès que l'accès lui en était interdit; et, d'un autre côté, en compensation d'une importance politique à laquelle la grandesse portugaise renonça vite, il lui rendait sécurité pour sa fortune, bien plus étroitement liée qu'en Espagne au maintien du régime absolu.

A l'exception de la division qui s'insurgea à Porto, et dont la révolte fut promptement apaisée, l'armée suivit le mouvement lorsqu'elle ne le provoqua pas. Appuyé sur elle, sur la noblesse et sur le peuple, n'inspirant pas à la masse de la bourgeoisie provinciale les antipathies qu'un tel ordre de choses soulèverait en France, don Miguel n'avait donc contre lui que le commerce et la finance de la capi-

(1) 11 juillet 1828.

(2) Des quatre-vingt-dix pairs nommés par don Pedro, quatorze seulement s'abstinrent de signer l'acte d'acclamation du 11 juillet.

tale et de Porto avec un certain nombre d'hommes politiques, dont la fuite avait rendu l'opposition sans danger. Appuyé chaleureusement par l'Espagne, assuré d'obtenir bientôt une reconnaissance déjà arrêtée en principe par les plus importantes d'entre les cours, et que l'Angleterre elle-même se bornait à marchander en la mettant au prix d'une amnistie, ce prince semblait régner dans les conditions les plus favorables pour justifier à la fois aux yeux du monde et sa vie antérieure et le vieux régime dont il était le représentant.

Cependant ce règne fut atroce; il épouvanta l'Europe; il fut pour le Portugal le signal de la ruine et de la désolation. C'est d'abord la banque qui succombe (1); puis, les emprunts forcés et les confiscations remplissent les caisses publiques sans suffire aux besoins même les plus urgens. L'échafaud se dresse, le pays se dépeuple, et les cachots s'emplissent, à ce point que deux ans après l'avénement de don Miguel, avant même qu'il eût à se défendre contre l'invasion pédriste, la cinquantième partie de la population du royaume était emprisonnée ou en fuite (2)! C'était à la lettre l'opinion libérale tout entière; car, en Portugal, cette opinion n'excède guère ce chiffre: premier exemple peut-être d'un emprisonnement en masse que la loi des suspects avait conçu plutôt qu'elle ne l'avait réalisé.

Que si maintenant les hommes de conscience, à quelque école qu'ils appartiennent, se prennent à réfléchir à cette longue série de violences et de proscriptions exercées dans la pleine possession du pouvoir matériel, il est impossible qu'ils ne puisent pas là de graves enseignemens. Voici un pays où, à part une minorité presque imperceptible quant au nombre, toutes les classes, soit conviction, soit routine, adhèrent à un certain système de gouvernement, et pourtant ce système, avant même que don Pedro eût débarqué en Europe et menaçât le Portugal, ne peut se maintenir qu'à l'aide de rigueurs inouies dans les annales des peuples civilisés. L'autorité de don Miguel n'était méconnue que par une poignée d'hommes réfugiés sur un rocher des Açores et par quelques proscrits vivant à

(1) La banque de Lisbonne fut la seule création de la révolution de 1820 qui survécut à sa chute. Elle rendit pendant plusieurs années les plus grands services au Portugal; mais, à l'avénement de don Miguel, elle dut suspendre ses paiemens.

(2) Cette assertion, dont nous ne garantissons pas du reste la parfaite exactitude, appartient au journal *the Courier*, qui, d'après des documens recueillis à cette époque, calcula qu'au 1er juillet 1831, 26,270 personnes avaient été jetées dans les cachots, 1,600 déportées en Afrique, 37 exécutées; 5,000 étaient contumaces; à quoi il faut joindre 13,700 émigrés: total 46,607. Ajoutons que ce calcul, qu'on peut trouver reproduit dans l'*Annuaire* pour 1831, était fait avant la conspiration militaire du 22 août, par suite de laquelle une cour martiale fit fusiller quarante soldats seulement du 2me régiment de ligne.

l'étranger du pain de la charité publique, que déjà cette autorité était tyrannique comme un pouvoir faible et précaire. D'où vient cela, si ce n'est que la majorité numérique ne suffit pas pour faire prévaloir certaines idées lorsqu'elles sont rayées par la Providence du livre de l'avenir? Agis mourant pour faire revivre les lois de Lycurgue, Brutus immolant un grand homme à la liberté patricienne, Saint-Just rêvant, sous les échafauds, de la Grèce et de Rome, terribles exemples de l'impuissance et du danger des anachronismes, exemples que don Miguel de Bragance a confirmés à sa manière et à son tour!

Mais on va voir ce gouvernement aux prises avec des dangers plus immédiats, et cette lutte révèlera mieux que tout le reste l'état de ce triste pays.

Chassé du trône impérial par le parti national, qui s'obstinait à le proclamer Portugais alors qu'on le considérait comme Brésilien à Lisbonne, don Pedro Ier avait ressenti au-delà des mers le contre-coup des trois journées (1). L'espérance de reconquérir un royaume pour sa fille lui rendit plus facile l'abandon du sien, et cette reine-enfant traversa une seconde fois l'Atlantique à la poursuite d'une couronne qui devait si souvent blesser son jeune front. Si jamais les annales de l'Europe s'obscurcissaient au point de ne dessiner que quelques rares figures dans la nuit lointaine des âges, on accueillerait sans nul doute, comme le plus expressif et le plus gracieux des mythes, cette double et faible personnification de la régénération péninsulaire. Isabelle et Marie appartiendraient de droit à l'histoire de la palingénésie sociale. Puissent-elles être l'une et l'autre un symbole de renaissance!

Ce fut dans les affaires du Portugal que la politique de la monarchie de 1830 eut occasion de se dessiner pour la première fois. L'expédition de M. l'amiral Roussin, provoquée par des évènemens dans lesquels, il faut le dire, tous les torts n'étaient pas du côté du gouvernement de don Miguel, offrait une dangereuse occasion de propagande. Le ministère du 13 mars sut l'éviter. Il sut obtenir satisfaction (2) sans se compromettre dans des affaires entièrement en dehors de nos intérêts nationaux et de la sphère de notre influence naturelle et légitime. Le drapeau tricolore flottant le long des quais de Lisbonne sans déterminer d'insurrection, constatait en même

(1) L'empereur abdiqua en faveur de son fils, don Pedro II, le 7 avril 1831.
(2) L'escadre française força l'entrée du Tage le 11 juillet 1831.

temps et la faiblesse de l'opinion libérale en Portugal et l'énergique modération du ministère Périer.

Aussi, bien qu'accueilli avec faveur en France, don Pedro n'y trouva-t-il pour ses vues sur le Portugal qu'un concours réservé. L'Angleterre, alors dans toute la ferveur de la réforme, put et dut se montrer plus décidée dans une question qui lui appartient par une prescription de deux siècles. Ce n'est pas, du reste, que don Miguel ne fût tout prêt à se livrer à elle, et que les vues d'émancipation nationale dont ses partisans lui faisaient très gratuitement honneur dans la presse parisienne eussent le moindre fondement. On a déjà dit que sous l'administration du duc de Wellington, à laquelle l'infant était fort disposé à faire hommage lige de sa couronne, la négociation n'avait été arrêtée que par l'amnistie, exigée à Londres comme affaire d'honneur, et regardée à Lisbonne comme incompatible avec l'existence du gouvernement; mais après la révolution de juillet, le parti whig, établi aux affaires, ne pouvait conserver don Miguel à Lisbonne : c'eût été renoncer à toute action politique sur la Péninsule. Aussi don Pedro trouva-t-il en Angleterre un appui dont il ne tarda pas à profiter pour son expédition de Belle-Isle.

Rien ne constate mieux que l'histoire de cette campagne de deux années le double aspect de la situation du Portugal : d'une part, l'adhésion presque générale au pouvoir absolu; de l'autre, l'impuissance du pouvoir absolu à se défendre énergiquement, lorsqu'il est aux prises avec une idée plus vivante.

Entré à Porto sans coup férir (1), bien muni d'argent et fort de l'appui moral de deux grandes puissances, l'auteur de la charte de 1826, qui venait la rendre au Portugal après quatre longues années de souffrances, semblait pouvoir compter sur des insurrections locales et de nombreuses défections militaires. Telle était sans doute sa ferme espérance en même temps que l'attente générale de l'Europe. Cependant cette espérance et cette attente furent complètement trompées : nul ne bougea. L'armée de ligne presque entière resta fidèle à don Miguel; les milices, soumises aux influences territoriales, vinrent de toutes parts rejoindre ses drapeaux, et l'expédition pédriste était à peine débarquée qu'il la bloquait dans Porto, réduit aux dernières extrémités.

Si, après de longs mécomptes, le duc de Bragance vit tout à coup changer la fortune, on doit moins l'attribuer à la destruction de la

(1) 9 juillet 1832.

flotte miguéliste (1), et à la diversion si heureusement conduite par le duc de Terceire dans les Algarves, qu'à la direction nouvelle soudainement imprimée aux affaires d'Espagne. Et c'est ici que les deux causes viennent se confondre étroitement, comme pour laisser prévoir leur solution commune et définitive.

Quoi qu'il en soit, en même temps que le parti libéral restait isolé et sans concours, le parti absolutiste, toutes dévouées que lui fussent les masses, n'en recevait qu'un appui nul et sans efficacité. Avec une armée de trente mille hommes et un nombre double de milice exercée, don Miguel ne sut point parvenir à chasser du territoire portugais, ou même à forcer derrière les remparts d'une place médiocre, un chétif corps de sept mille hommes, ramas d'indigènes et d'étrangers stipendiés. Le nombre combattait pour lui, mais sans énergie, sinon sans courage, soit lassitude des révolutions, soit fatale prescience d'une résistance inutile.

M. de Zéa avait été conduit à rompre toute relation avec don Miguel, près duquel s'était naturellement réfugié le prétendant espagnol après le testament de Ferdinand VII. Le premier acte du ministère Martinez de la Rosa, et c'était là une inspiration à la Périer, fut de faire passer la frontière à un corps d'armée de douze mille hommes (2). Cet acte fut décisif, bien moins encore à raison du poids qu'il jetait dans la balance des forces respectives que parce qu'il constatait aux yeux de tous la subordination désormais inévitable et chaque jour plus étroite de la question portugaise à la question espagnole.

Don Miguel n'essaya pas même une résistance qu'au dire de tous sa situation militaire lui permettait d'essayer encore. Il quitta le Portugal (3), emportant dans l'exil, avec les sombres souvenirs de sa jeunesse, des espérances que, de nos jours, de brutales sympathies populaires ne sauraient suffire à réaliser.

La politique française, aux phases diverses de cette longue crise, ne dévia pas de la ligne où elle s'était d'abord placée. Ne s'engageant pas positivement dans une question qui n'avait pour lui qu'un intérêt général, le ministère dut se borner à encourager don Pedro par quelques secours, fort inférieurs du reste à ceux que son antagoniste recevait d'une autre source. Mais lorsque le trône de doña María II fut relevé, un bruit se répandit en Europe qu'un projet d'alliance avait été conçu qui aurait été traversé par un caprice de jeune fille;

(1) Bataille du cap Saint-Vincent, gagnée par l'amiral Napier, 5 juillet 1833.
(2) 16 avril 1834.
(3) 12 juin 1834.

et cette conjecture sembla tirer quelque consistance de la froideur témoignée à la jeune reine lorsqu'elle quitta la terre de France, qui jusqu'alors lui avait été si hospitalière. En ne discutant un tel projet que comme une pure hypothèse, on aurait lieu sans doute de rendre grace à la bonne fortune de la France des obstacles devant lesquels il aurait avorté. Se créer en Portugal des intérêts complètement factices, s'engager d'avance contre les éventualités d'avenir qui peuvent modifier la situation territoriale de la Péninsule d'une manière aussi heureuse pour ses deux peuples qu'utile à l'influence française; inquiéter sans motif l'Angleterre en tentant à Lisbonne ce que nous n'avons le droit de vouloir qu'à Madrid, c'eût été se créer des embarras gratuits, auxquels la France n'eût trouvé qu'une compensation dérisoire dans le droit concédé à l'un de ses princes de se tenir sur les marches d'un trône sans y monter.

Pour quiconque avait suivi d'ailleurs les évènemens, pour qui avait pu apprécier le caractère portugais, singulier mélange de mobilité et d'apathie, qui, à de longs jours de calme, fait succéder de soudaines et inexplicables colères, il était d'avance démontré que l'établissement d'un régime constitutionnel régulier rencontrerait dans ce pays de très longs et très redoutables obstacles. Aussi ne nous a-t-il pas été possible de lire sans sourire, dans les discours officiels de la jeune reine et les exposés de ses ministres, peu après la délivrance du territoire, l'annonce de plans merveilleux pour restaurer soudain le crédit, l'industrie, l'agriculture, l'instruction publique, etc.

Si, dans les prévisions financières, on confessait un déficit égal au tiers au moins des recettes (1), on ne déclarait pas moins que, par suite de l'établissement d'un gouvernement représentatif, la richesse publique allait suivre une progression tellement rapide, qu'il n'y avait pas à s'en préoccuper un instant. Les cortès n'allaient-elles pas pouvoir disposer d'une masse énorme de biens nationaux et de la couronne; une foule de commanderies n'allaient-elles pas faire retour au trésor public, et la refonte du vieux système de perception n'aurait-elle pas bientôt doublé toutes les recettes? Devant un si brillant avenir, il fallait faire face à tout par le crédit, sans qu'il fût nullement nécessaire d'augmenter les charges publiques. Bien plus, selon le ministère, le gouvernement devait prendre l'initiative de toutes les grandes entreprises; aussi ne réclamait-il rien moins que l'autorisa-

(1) Présentation du budget de 1835 par le ministre des finances, M. Carvalho.

tion législative d'intéresser dès ce moment le trésor, jusqu'à concurrence d'un dixième au moins, dans toutes les spéculations d'utilité publique ayant pour objet d'ouvrir des routes, de creuser des canaux, de fonder des banques provinciales, etc., etc.; magnifique programme, qu'on eût regardé comme fort hardi à Paris, et qui parut tout simple à Lisbonne.

Malheureusement cette année 1835, qui devait voir se réaliser tant de merveilles, fut signalée par une anarchie parlementaire et ministérielle sans exemple, et qui, dans ce moment même, paraît être plus vivace que jamais. Des cabinets furent formés, dissous, refondus en moins de temps qu'il n'en faudrait pour exposer les motifs de ces changemens; une jeune reine se complut à jouer aux quatre coins ministériels avec tous ses caprices et sa mobilité de femme; la chambre, ne sachant ni ce qu'on en attendait, ni ce qu'elle voulait, réclamait la dissolution pour demander quelque chose; la populace de Lisbonne criait mort à Palmella, et les provinces écoutaient sans comprendre.

Quant à M. Carvalho, il en était pour ses théories. Si la vente des propriétés nationales, livrées à bas prix et à longs termes, couvrit les plus indispensables dépenses, la congrue à payer aux ecclésiasques dépossédés, l'obligation d'entretenir aux frais de l'état une foule d'établissemens d'instruction publique et de charité, jusqu'alors sustantés par l'église, la nécessité de suppléer par des pensions au produit des commanderies, sous peine de voir la haute noblesse mendier dans les antichambres de la reine; enfin, et avant tout, cette indifférence glaciale de l'opinion contre laquelle se brisaient les plus beaux projets de réforme, et qui laissait le champ libre aux démagogues comme aux miguélistes, tout cela assombrissait un horizon qu'on avait d'abord fait tout d'azur, et laissait prévoir de prochaines perturbations.

Lorsque l'émeute de la Granja eut rendu à l'Espagne cette constitution que ses plus fervens adorateurs ont mis tant de bonne volonté à modifier, les évènemens de septembre, en Portugal, purent être considérés comme inévitables. Il ne fallait plus qu'un bataillon, ressource qui n'a manqué à aucun parti dans ce pays, où l'on se met périodiquement à la fenêtre pour voir passer le pouvoir nouveau, porté sur les baïonnettes des prétoriens. La constitution de 1821 était sans doute en 1836 fort inconnue du Portugal, où elle n'avait produit que des discours ampoulés. La charte de don Pedro, encore qu'elle n'eût pas de profondes racines, se présentait au moins comme

TIMBRE ROYAL SEINE

un monument consacré par de longues souffrances. On ne pouvait pas lui objecter comme à *l'estatuto real* de Marie-Christine d'être un essai fort incomplet et fort timide ; il devançait, en effet, de plus d'un siècle les mœurs et les idées du pays, et c'était par là, nous l'avons vu, qu'il avait une première fois succombé. Et cependant lorsque cette charte fut attaquée par un peloton de cette même armée, qui pendant deux ans avait versé son sang pour elle, la loi fondamentale de la monarchie ne rencontra pas un défenseur ! Et, par un contraste inattendu, on vit la garde nationale, c'est-à-dire le commerce de Lisbonne, prêter à l'œuvre de 1821, contre les projets si mal habilement combinés, il est vrai, de la cour, un appui dont l'énergie a pu surprendre, puisque c'est la première fois que le Portugal l'accorde à l'une ou à l'autre de ses constitutions politiques.

Pour comprendre ceci, il faut d'abord faire une large part à la susceptibilité nationale, blessée par la sotte apparition de quelques centaines de soldats étrangers, jetés sans but sur le quai de Belem, alors qu'il eût fallu répandre quelques mille livres sterling dans la foule en se tenant coi sur ses vaisseaux. Il faut surtout se rendre compte des irrémédiables souffrances d'une grande capitale commerciale, qui ne correspond plus à rien depuis que le malheureux Portugal, privé de sa principale colonie, a cessé de compter au nombre des grands états. Une irritation produite par des évènemens dont ce pays ne saurait se relever, et que la vieille antipathie du peuple confond avec sa haine contre la Grande-Bretagne, une prépondérance de plus en plus puissante, exercée par l'élément espagnol, telle est la double clé avec laquelle on pénètre, à bien dire, dès à présent, dans l'avenir de ce peuple.

La conduite prudente et réservée de la France, dans les dernières crises du Portugal, déterminera, on doit le croire, sa politique constante à l'égard de ce pays. Elle y conservera invariablement son attitude d'observation, en n'appréciant les évènemens du Portugal que dans leurs rapports avec la question espagnole, sans y rechercher une prépondérance aussi impossible qu'inutile. Le Portugal appartient à l'alliance anglaise par ses intérêts politiques, et sa dépendance n'est pas désormais moins obligée sous le rapport commercial. La nature, il faut le dire, l'a décidée bien plus encore que les traités ne la consacrent.

« L'objet de tout commerce, disait le publiciste le plus judicieux du dernier siècle, est de vendre le plus qu'on peut ; et, pour cela, il faut nécessairement traiter avec la nation qui peut le moins se pas-

ser de nos importations et qui en consomme une quantité prodigieuse. Ce ne pourrait jamais être le cas de la France; elle a des vins, des sels, des fruits, et de toutes sortes de denrées à revendre. Que lui vendrait le Portugal? Rien, ou presque rien. Donc il ne pourrait la payer qu'en espèces ou en matière; donc il ne lui resterait pas, au bout de vingt ans, une cruzade; donc l'intérêt mercantile ne saurait jamais engager le Portugal à se rapprocher de la France, et à lui accorder, pour son commerce, la préférence ou même l'égalité avec l'Angleterre (1). »

Aujourd'hui que l'émancipation du Brésil a privé le Portugal d'une importation de 100,000,000 fr., et que ce royaume, descendu au rang des états les plus pauvres de l'Europe, est dans l'impossibilité d'augmenter avec nous la masse de ses transactions, qui ne montent pas, importations et exportations comprises, à plus de 2,000,000 de francs (2), il est de toute évidence que les observations de Favier sont plus fondées que jamais.

Du reste, pour peu qu'on ait respiré un instant aux bords du Tage cet air de décomposition et de ruine, il devient manifeste que cette bande étroite de territoire, peuplée de trois millions d'hommes, séparée de l'Espagne malgré les plus étroites affinités de race, de foi et d'intérêts, tend à reprendre une position plus conforme à celle que lui destina la nature. Lorsqu'à la fin du XVIe siècle, le Portugal tomba sous la main de Philippe II, les souvenirs de sa prépondérance maritime et commerciale étaient trop récens pour que la domination espagnole n'y fût pas envisagée comme un joug insupportable. Et néanmoins n'est-il pas évident que, depuis 1640 jusqu'à nos jours, ce pays a complètement manqué de génie et d'impulsion propre, et qu'il n'a conservé en Europe qu'une existence analogue à celle que les rivalités politiques maintiennent à la Porte ottomane? Aujourd'hui ses héroïques souvenirs ne vivent plus que dans des proclamations déclamatoires; l'intérêt colonial a cessé de diviser les deux nations péninsulaires, dont l'avenir repose également sur le travail, sur la réforme des mœurs et celle des lois régulatrices de l'ordre civil. Si les préjugés anti-espagnols sont tenaces encore dans la population des bateliers du Tage, les hommes politiques de tous les partis ont depuis long-temps contracté, dans le malheur et l'exil, d'étroites relations. Peut-être serait-il facile de prouver, par des faits peu con-

(1) Favier, *Politique de l'Europe*, tome II, art. XI.
(2) *Le Commerce au* XIXe *siècle*, par M. Moreau de Jonnès, tom. II, chap. Ier, § II.

nus, que dans plus d'une circonstance la réunion des deux couronnes était le fond de la pensée des opinions les plus contraires. Sous quelles formes pourrait s'opérer cette réunion? Les deux peuples s'établiraient-ils dans des rapports analogues à ceux qui, malgré des préventions également violentes, ont fini par unir la Suède et la Norvége? questions accessoires, partie contingente des choses qu'aucune prévision sérieuse ne peut encore devancer.

La mission de la France en ce pays, doit, ce semble, consister à venir en aide à ce mouvement, lorsqu'il aura la conscience bien précise de lui-même, mais sans le devancer par des intrigues et des actes imprudens. En Portugal, comme partout, nous servirons nos intérêts en nous montrant, non les fauteurs, mais les auxiliaires des véritables tendances nationales. Ce pays ne peut accepter notre influence que lorsque, sous celle de l'Espagne régénérée par nous, une nouvelle ère s'ouvrira pour lui; c'est là l'œuvre des années, peut-être des siècles. Semons donc à Madrid pour recueillir un jour à Lisbonne; semons nos idées et versons, s'il le faut, notre sang sur cette belle terre des Espagnes, dont les épreuves n'épuiseront pas la fécondité; prêchons-lui d'exemple l'ordre dans la liberté, la religion dans le travail et dans les lumières; puis, si ces peuples revêtent jamais une vigueur et une jeunesse nouvelle, appelons les fils des Pélage et des Alphonse Henriquez à la conquête et au partage de ce monde africain, devenu notre domaine. Que l'Espagne s'y régénère de ses tristes luttes par des combats auxquels applaudiront du haut des cieux ses héroïques ancêtres; que le Portugal aille y chercher les reliques de don Sébastien, et que les trois nations catholiques conquièrent à la civilisation de la croix cette terre que, dans la chute imminente du grand empire d'Islam, la Providence leur désigne comme le but de leurs travaux et l'objet de leur récompense.

LOUIS DE CARNÉ.

LES

DEUX MUSES.

LA MUSIQUE.

C'est pour moi que les arts façonnent la matière,
Que Dieu met ses trésors au fond des élémens;
Pour moi, fille du ciel, que l'esprit de la terre
Taille l'or précieux, et jette la lumière
Comme une passion au cœur des diamans;
Pour moi que tout rayonne et fleurit et murmure;
Pour moi que, dans le sein de chaque créature,
Brûle l'encens sacré de l'admiration,
Que l'aubépine tremble aux tiges du buisson;
Pour moi que le soleil dore la gerbe mûre.
Je suis reine du monde, et, partout où je vais,
La multitude en chœur chante et me glorifie;
Partout on me recherche, on m'aime, on me convie;

Les rois me font asseoir près d'eux, dans leurs palais;
Et tandis que les fruits les plus beaux de la vie
Se détachent de l'arbre et tombent à mes pieds,
Tous les blonds jeunes gens, dans les nouveaux sentiers,
Murmurent près de moi : « Tu nous étais connue,
Chaste fille du ciel, bien avant ta venue;
Les fleuves, la rosée et la brise en émoi,
Nous avaient déjà dit quelque chose de toi. »

Comme un bon ouvrier qui s'épuise à la peine,
Unit dans un tissu tous les fils du rouet;
Ainsi, moi, travailleuse à la puissante haleine,
J'assemble tous les sons et les mêle à souhait.
Et ma sœur, la Nature, auguste filandière,
M'encourage au travail sans cesse, et du plus loin
Qu'elle voit le printemps accourir sur la terre,
Songe à me tenir prêts les fils dont j'ai besoin.
Tantôt c'est un rayon de soleil qu'elle mouille
Dans les flots de l'ondée heureuse du matin,
Et roule tout le jour autour de sa quenouille,
Comme le plus beau fil d'or, de soie ou de lin;
Tantôt une vapeur de la source voisine
Que chauffe dans son lit le souffle oriental,
Ou le bruit des métaux qui grondent dans la mine,
Ou la vibration lascive du cristal.
Et grace à ma science éternelle et profonde,
A l'inspiration qui me descend des cieux,
De tous ces élémens, moi, je compose un monde
Où viennent se croiser les bruits harmonieux
Qui chantent, séparés, dans l'œuvre universelle; —
Et tant que je les tiens assemblés sous mon aile,
Les hommes de la terre écoutent à loisir
Ce que Dieu seul pouvait combiner et saisir; —
Un monde glorieux, où le germe sonore
Est le seul qui prospère, et sur sa tige en fleur
Reçoive la rosée à la nouvelle aurore,
Le seul dont le calice exhale une senteur,
Où, dans le frais miroir des vagues transparences,
Chacun voit resplendir ses belles espérances,

Lumière insaisissable, et passer tour à tour
Le chœur de ses douleurs de la veille et du jour,
Et ses illusions défiler une à une
Comme de blanches sœurs aux rayons de la lune.

Les trésors à mes pieds roulent de toutes parts;
C'est pour moi que l'épi tombe sous les faucilles,
Que l'or abonde aux mains débiles des vieillards;
Pour moi que la voix vient aux belles jeunes filles;
C'est pour me faire honneur et me glorifier
Que la vierge en amour laisse la mélodie
Épuiser dans son sein les sources de la vie,
Et travaille sans cesse, oubliant au clavier
La funeste pâleur dont sa face est couverte,
Et la fraîcheur du soir, et la croisée ouverte,
Et la Mort qui l'attend et vient pour l'épier
Chaque fois qu'elle passe une nuit à veiller;
Puis, lorsque pour jamais sa paupière est éteinte,
Quand sur l'ivoire ému de sa divine plainte,
A la brise du soir, tremblent ses derniers pleurs,
Je recueille son ame, et dans mon élysée,
Dans l'harmonie, et loin des terrestres douleurs,
Je la transporte ainsi qu'une note embrasée.

LA POÉSIE.

Je n'ai pour vêtement que ma robe de lin,
Je n'ai dans mes cheveux perle ni diadème,
Et les fleurs de mon front, je les cueille moi-même,
Quand l'aurore se lève, en mon petit jardin.
Je traîne dans les cieux ma pauvreté divine.
Comme le mauvais riche, aux jours de la moisson,
Repousse, en l'insultant, une triste orpheline
Qui, pour avoir sa part des restes du sillon,
Parmi les serviteurs dans l'ombre s'est glissée;
Ainsi l'homme cruel de son bien m'a chassée,
Et désormais livrée à mon affliction,
Je vais à l'aventure et comme une insensée,

Attendant qu'une voix proclame enfin mon nom.
Chacun me fuit, me raille ou me cache sa vie;
On dirait que je suis la Misère ou l'Envie;
Ceux même qui jadis m'invoquaient à genoux,
Ceux à qui j'ai donné mes larmes les plus pures,
Ceux dont mes propres mains ont lavé les blessures,
Et que j'avais rendus glorieux entre tous,
Sans espoir de retour ils m'ont abandonnée,
Pour courir, au milieu d'une troupe effrénée,
Après l'ambition, cette folle du jour,
Que l'on suit au hasard, dans l'ombre et sans amour!
O mes pleurs éternels, mes larmes cristallines,
Que ne vous ai-je donc versés sur les collines,
Sur la vallée en fleurs, dans l'air, sur les chemins,
Partout, hélas! plutôt qu'en leurs ingrates mains!
Car, par cet art profond qu'ils tiennent de l'étude,
Des chastes gouttes d'eau que dispersent les vents,
Ils ont fait à loisir perles et diamans,
Qu'ils devaient tous, un jour, vendre à la multitude.
Encore s'ils voulaient me reconnaître! hélas!
Nul ne me sourit d'aise ou ne me tend les bras;
Et sur le siége acquis à leur sollicitude,
Ils me refuseraient une place auprès d'eux,
A moi, fille de l'air, qui leur ouvrais les cieux.

Je chante cependant quand la douleur me gagne,
Et me roule au hasard comme un céleste oiseau;
Car l'inspiration est telle en mon cerveau
Que la neige amassée au pic de la montagne.
Quand la terre en amour chante son gai réveil,
Quand le printemps lascif vient réjouir le monde,
Elle fond et palpite aux baisers du soleil,
Et montre à l'œil du ciel sa nudité profonde.
Ensuite dans sa source elle s'émeut et gronde,
Puis de son cours prochain avertit les échos,
Et dès-lors, qu'on l'attende ou non dans la vallée,
Elle prend son élan et s'épanche à grands flots,
Et, selon que sa course est plus ou moins troublée,
Devient en un moment le fleuve ou le ravin,

Et s'avance au hasard, sans jamais rien attendre,
Cédant à ce besoin fatal de se répandre,
Qui l'agite et l'émeut comme un désir divin.

LA MUSIQUE.

Ton visage est auguste et ta voix jeune et douce;
Harmonieux enfant, je te plains, et je veux
Essuyer de ma main les larmes de tes yeux.
Puisque l'homme cruel désormais te repousse.
Lorsque tu parais seule et sans autre ornement
Que ta molle pudeur et ton blanc vêtement;
Puisqu'il dédaigne, hélas! ta chevelure blonde,
Tes célestes regards, tes pieds immaculés,
Et tous les purs trésors dans ton sein rassemblés,
Viens t'unir avec moi. Je suis reine du monde,
Et je veux sur ton front répandre comme une onde
La sainte mélodie à jamais en honneur.
Oh! viens, et tu verras, belle transfigurée,
Demain l'humanité t'ouvrir encor son cœur,
Et l'admiration, sur ta tête sacrée,
Déposer, en chantant une hymne à ta splendeur,
La couronne du monde où l'or de Tyr s'allie
Au saint laurier trempé des flots de Castalie.

LA POÉSIE.

Certes, cet avenir que tu m'offres est beau,
Reine de l'univers, et je t'en remercie.
Mais, dis, que deviendrait ma blonde fantaisie,
Si j'allais la couvrir des plis de ton manteau?
Ta compagne, dis-tu?... Non, ta servante indigne.
Adieu, si j'acceptais, ma native beauté!
Il me faudrait ployer sous ta sévère ligne,
Comme dans un tombeau, mes deux ailes de cygne,
Et faire chaque pas selon ta volonté.
Captive sous les fils de ton tissu sonore,
Je verrais désormais le soleil, à l'aurore,

Du sein de l'Océan sortir humide et blond,
Sans pouvoir m'élancer vers lui comme l'aiglon.
Je sentirais l'odeur que la première pluie
Fait sortir en avril de l'herbe épanouie,
Et je ne pourrais plus, dans la rosée en pleurs,
Aller, comme l'oiseau, baigner ma plume ardente.
Non, le soleil, l'espace et la terre, et les fleurs!
Je vivrai, comme Dieu m'a faite, indépendante,
En attendant des jours prospères et meilleurs.

LA MUSIQUE.

Eh bien! suis ton destin, malheureuse insensée,
Et va sur quelque pic, désert, aride et nu,
Mourir honteusement, confuse et délaissée,
Seule avec ton orgueil, ta dernière vertu.

LA POÉSIE.

Mourir, mourir! Du sein du printemps qui se lève,
De la source où le ciel se mire tout en feu,
De la tige nouvelle où bouillonne la sève,
Et de la conscience, et du monde, et de Dieu,
Quelque chose qui tinte, et qui vibre, et qui flotte,
Me dit, avec un bruit de végétation
Plus sonore cent fois que ta plus belle note,
Que je ne mourrai pas dans la création.

LA MUSIQUE.

Le soleil s'est plongé dans la mer empourprée,
Le fleuve et la moisson viennent de tressaillir;
L'Océan ralentit sa plainte mesurée;
La nature s'endort, — c'est l'heure du plaisir.
Le douteux crépuscule au ciel habite encore,
Et déjà sur le seuil de mon temple sonore,

La foule bruyamment accourt de toutes parts.
Vois, là-bas, aussi loin que plongent tes regards,
Par les mille quartiers de la joyeuse ville,
Ces carrosses dorés qui marchent à la file:
C'est pour moi tout ce luxe et tout cet appareil,
Et cette multitude à la suite empressée,
Vient voir à l'horizon se lever mon soleil.
Voici le roi courbé sous sa triste pensée,
Qui va pour un moment oublier, dans mes bras,
La rude politique et la haine insensée,
Comme une ombre livide attachée à ses pas.
Voici la jeune fille ardente, et sous le charme
D'un motif qu'un beau soir de printemps j'ai chanté,
Et que depuis, hélas! je n'ai plus répété
Sans voir, dans sa paupière, éclore quelque larme;
Bel ange de candeur et de sérénité,
A qui seule peut-être, en cette amère vie,
J'ai révélé l'amour avec la mélodie....
Mais la brise du soir souffle dans mes cheveux,
De même qu'un instant avant l'aube vermeille
La nature assoupie en frémissant s'éveille,
Et laisse s'exhaler des bruits mystérieux;
Ainsi l'orchestre ému frissonne à ma venue,
Et ses vibrations, qui montent dans la nue,
Couvrent déjà les bruits de la plaine et des bois.
Adieu! ma cantatrice, au fond du sanctuaire,
Appelle sa déesse, et je vais, sur la terre,
A ce monde en travail porter l'ame et la voix.

LA POÉSIE.

L'étoile de la nuit se lève, et la rosée,
Sur ma robe de lin, tombe du firmament.
Voici l'heure de l'ame et du recueillement,
L'heure des souvenirs, l'heure de la pensée.
Là-bas dans la prairie, au fond du frais sentier
Qui borde le ruisseau vers l'endroit où la terre
Humide épanouit la moisson printanière,
Des clochettes d'argent qui poussent par millier,

Parmi les lis baignés de pluie et de lumière,
Et les couleuvres d'or dont le changeant collier
Rend aux feux du soleil comme un bruit métallique,
Un jeune homme est assis, pâle et mélancolique,
Et son ame, pareille aux belles fleurs du jour,
Comme un divin parfum exhale son amour.
Je vais à lui.... tous deux, aux rayons de la lune,
Nous causerons long-temps de sa douce infortune,
Et de cet être pur, gracieux et charmant,
Qui l'a soumis sans peine à l'amoureux tourment;
Et s'il veut, pour couvrir son image divine,
Pour la parer encor d'attraits plus merveilleux,
L'étoile qui rayonne à la voûte des cieux,
Ou le parfum des fleurs de la plaine voisine,
Ou les vives couleurs dont le jour illumine
Le tissu vaporeux vers le ciel attiré,
Tous mes trésors enfin, je les lui donnerai.

HENRI BLAZE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1837.

On peut regarder la session comme terminée. Un grand nombre de députés a déjà repris le chemin des départemens, et demain la chambre sera sans doute officiellement avertie de la fermeture de la session. Le vote du budget, contrôlé par la chambre des députés, occupera quelques jours la chambre des pairs, et le ministère aura définitivement traversé la fin de l'orageuse session qui lui a donné naissance.

Le ministère actuel, en fermant la session, peut répondre avec avantage à ceux qui le présentaient, lors de sa formation, comme un ministère d'expectative; car il a de nombreux actes à offrir à ses adversaires, et de quelque manière qu'on envisage ces actes, il ne sera pas possible, du moins, de lui adresser le reproche d'inactivité.

L'amnistie, la première des mesures prises par le ministère du 15 avril, est aujourd'hui hors de la discussion. Le parti doctrinaire a bien voulu laisser au roi le mérite de sa clémence, et ne plus épouvanter la France des suites de cet acte important. L'opposition du parti se jette aujourd'hui, faute de mieux, sur les détails. M. Guizot se tait; mais M. Jaubert parle. C'est ce spirituel et imprudent orateur qui semble avoir été chargé, par ses amis, de soutenir la discussion, et d'exercer les fonctions de commissaire. Depuis le rejet de la loi de disjonction, si âprement défendue par M. le comte Jaubert, la fortune ne s'est pas prononcée pour l'éloquence de l'honorable député, et les différens projets de loi, ainsi que les articles du budget attaqué par M. Jaubert, ont été adoptés par la chambre. Voilà pour ce qui est des faits.

Quant aux principes, à prendre les affaires en détail, comme fait M. Jaubert, la chambre s'est demandé ce que voulaient M. Jaubert et son parti, en bornant leur opposition de tribune à des chicanes de personnes, telles que la recherche des appointemens de M. Vatout, comme directeur des bâtimens, et la nécessité de rétablir les fonctions de sous-secrétaire d'état

de l'intérieur, laissées vacantes par la retraite de M. le comte de Rémusat. En sorte que M. Jaubert et ses amis se proposaient, en réalité, d'augmenter le budget, de le grever, d'une part, d'un traitement que M. Vatout ne demande pas, et de le charger, d'une autre part, d'un fonctionnaire à gros appointemens, que l'expérience et l'activité du ministre de l'intérieur actuel rendent parfaitement inutile. A cette occasion, M. de Montalivet a défini, avec une convenance et une modération parfaite, les fonctions d'un sous-secrétaire d'état du ministère de l'intérieur, quand il y a réellement un ministre. « Cet emploi, a dit le ministre, me paraît tout-à-fait inutile. On vous a parlé de l'encombrement des affaires. Eh bien! depuis que je suis de retour au ministère, et malgré mes vives souffrances, je puis dire que jamais les affaires n'ont été plus promptement expédiées. J'invoque le témoignage de tous les préfets, de tous les administrateurs, de tous mes collaborateurs! » Si M. de Montalivet ne s'était pas fait un devoir de ne pas se servir du langage qu'on blâme dans ses adversaires, et de ne pas s'écarter de la ligne de dignité et de modération qu'il s'est tracée, il aurait pu dire à M. Jaubert que les choses interverties par les doctrinaires ont été remises à leur véritable place. Au temps peu éloigné, où M. de Rémusat avait le titre de sous-secrétaire d'état au ministère de l'intérieur, les détails de l'administration se trouvaient confiés au ministre de ce département, et M. de Rémusat exerçait en réalité, avec M. Guizot, la direction politique. En ce temps-là, il eût été logique de demander la suppression du ministre et le maintien du sous-secrétaire d'état. Le ministère de l'intérieur était alors dans les mains de M. de Rémusat, il était au ministère de l'instruction publique, il était chez M. Duvergier de Hauranne, et même chez M. Jaubert; il était partout, excepté dans les mains de M. de Gasparin. Mais, aujourd'hui que ce ministère est confié à M. de Montalivet, qui suffit à sa tâche, et qui défend assez bien ses attributions contre M. Jaubert et son parti, nous ne voyons pas la nécessité de placer un second ministre entre M. de Montalivet et ses chefs de division. Nous nous souvenons très bien que le parti doctrinaire, qui accuse violemment le pouvoir de répandre des faveurs pour se créer des partisans, annonçait par ses journaux la création d'une école de *hautes positions secondaires*, pour ceux qui voudraient s'enrôler sous sa bannière. L'honneur de cette sublime création est entièrement réservé à ceux qui l'ont conçue, et le système des places doubles, des titulaires sans fonctions, des ministres exerçant dans un autre département que le leur, sera ajourné, n'en déplaise à M. Jaubert, jusqu'à la rentrée de M. Guizot au ministère de l'instruction publique, et de M. Gasparin, flanqué de M. de Rémusat, ainsi que de quelques autres bénévoles assistans, dans les autres ministères.

Si l'on voulait s'élever plus haut, et ne pas se jeter dans les débats de personnes, comme fait l'orateur qui représente actuellement le parti doctrinaire à la chambre, la question se simplifierait beaucoup. Il s'agit de deux partis ou de deux opinions. L'un de ces partis a un système dont il redoute tellement les effets, qu'il n'ose le mettre ouvertement en pratique,

et qu'il recule lui-même chaque fois qu'on lui propose de l'appliquer. Une fois aux affaires, ce parti cherche à se dissimuler à lui-même. Son chef se retire, en apparence, dans une spécialité modeste, dont il ne s'occupe guère en réalité. Les fonctions importantes des différens ministères sont, en apparence aussi, livrées à d'autres. Dès-lors toute la politique, tout le travail intérieur du parti consiste à placer ses membres du second degré, qu'on nous passe ce mot, en sentinelle près du pouvoir, et de diminuer, soit par la presse ou par des instigations continuelles, l'influence des ministres non doctrinaires que le parti a jugé nécessaire de s'adjoindre. Ce sont là les complications ingénieuses et méthodiques que le parti doctrinaire nomme l'art du gouvernement.

Hors du pouvoir, les doctrinaires se concentrent, vivent entre eux et dissimulent moins leurs principes, qui ne courent pas d'ailleurs les dangers de l'application. Leur tactique est alors celle de tous les partis. Ils ne se sont pas fait faute d'essayer de toutes les séductions, tandis qu'ils étaient aux affaires; d'accorder à leurs soutiens, dans la presse, de colossales souscriptions littéraires; de répandre parmi leurs amis des croix et des places; et à chaque nomination, même à celles qui sont le plus méritées, ils s'écrient que tout est faveur et corruption. Ils n'ont jamais hésité de transiger avec toutes les opinions; ils accusent leurs successeurs, quels qu'ils soient, de se recruter dans tous les rangs. Hors du pouvoir, le parti doctrinaire est donc un parti comme un autre. Il ne vaut ni plus, ni moins; et là encore, il a une qualité qui le distingue: c'est l'unité et la discipline qui règne dans ses rangs. Nous en citerons un exemple tout nouveau.

Une réunion a eu lieu cette semaine, à l'effet de consolider l'existence du *Journal de Paris*. Cette réunion a été présidée par M. Guizot. Après avoir reconnu tous les services rendus au parti par cette feuille, il a été décidé qu'une souscription serait ouverte séance tenante, pour subvenir à ses besoins. Cette souscription, remplie, dit-on, par MM. Duchâtel, Jaubert, Duvergier de Hauranne, de Rémusat, Eynard de Genève, etc., s'est élevée à 300,000 fr. On parle d'espérances données aux souscripteurs, pour l'époque prochaine où la possession du pouvoir permettra d'assurer plus largement encore l'avenir de l'organe aujourd'hui officiel du parti. Enfin, en peu d'heures, toutes ces garanties ont été données, tous ces sacrifices consommés, avec un empressement et un zèle qui doivent donner à réfléchir.

Rien de mieux et rien de plus louable que d'assurer la défense et la propagation de ses opinions; mais que deviennent toutes les dénégations du parti doctrinaire, qui se plaignait amèrement, durant le dernier ministère, des imprudences du *Journal de Paris*, et qui affectait de séparer ses principes de ceux de ce journal? Que devient le reproche de calomnie adressé par le *Journal des Débats* à ceux qui jugeaient le parti doctrinaire d'après les articles que publiait le *Journal de Paris*, et qui se permettaient de supposer que M. Guizot et ses amis ne trouvaient pas suffisantes, pour l'exécution de leur système, les lois actuelles sur la presse et la liberté indivi-

duelles? Quand M. Jaubert disait à la tribune que le *Journal de Paris* n'est pas une feuille subventionnée, il avait certes, plus que personne, le droit de parler ainsi; car, la veille de ce jour, il avait généreusement tiré de sa poche une somme considérable pour soutenir ce journal. Il est permis de croire que cette subvention doctrinaire a été accordée au *Journal de Paris*, autant pour récompenser ses anciens services que pour en obtenir de nouveaux. Or, les anciens services du *Journal de Paris* consistaient à attaquer violemment une partie du ministère au profit de l'autre; et ce ne fut même qu'en réponse au *Journal de Paris* que d'autres feuilles, bien disposées pour le ministère, s'attaquèrent à la partie doctrinaire du cabinet. Le parti gémissait alors de ne pouvoir arrêter le zèle et l'ardeur du *Journal de Paris*, il se plaignait hautement de ce dangereux auxiliaire. Aujourd'hui il le soutient et le subventionne. Cet acte en dit plus que toutes les réflexions que nous pourrions faire.

La fin de la session achèvera de porter le calme dans les affaires intérieures. M. Guizot quitte Paris dans peu de jours; M. Duvergier de Hauranne, M. de Rémusat, M. Jaubert, vont se reposer dans leurs terres des fatigues de la campagne législative, et M. Duchâtel se dispose à entreprendre un voyage à Lyon, à Bordeaux, et à visiter plusieurs autres villes de commerce et de manufactures. En général, le parti se flatte de revenir très prochainement au pouvoir. Ses principaux membres parlent avec confiance de leur nouveau ministère, et se regardent comme destinés à rétablir la tranquillité publique, qui doit être troublée avant peu; on dirait, du moins, qu'ils l'espèrent. Il est réel, en effet, que l'ordre et la tranquillité publique ont été garantis, en quelque sorte, par le ministère actuel; mais tout porte à croire, au contraire, et à *espérer* que la clémence du roi produira les meilleurs effets.

Le *Journal de Paris* a parlé avec une spirituelle ironie d'une mission donnée par le ministre de l'instruction publique à M. Dujardin, chargé d'aller examiner des manuscrits coptes à Leyde, où, suivant ce journal, il n'y a pas de manuscrits coptes. M. Dujardin est un savant modeste et laborieux, qui a renoncé à l'étude de la médecine, et s'est réduit à la vie la plus médiocre, pour se livrer à l'étude de la langue copte. On a pu même remarquer, dans la dernière livraison de la *Revue des Deux Mondes*, un curieux travail de M. Dujardin sur *l'Interprétation des hiéroglyphes*. M. Guizot, à qui nous sommes heureux de rendre cette justice, avait accordé à M. Dujardin, sur la demande de M. Fauriel, les moyens de remplir la mission que ce savant vient d'entreprendre. M. de Salvandy n'a donc fait que remplir les louables intentions de son prédécesseur, en envoyant M. Dujardin à Leyde, où il se trouve des manuscrits coptes d'une grande valeur; et le *Journal de Paris*, en se moquant de cette mission, a frappé sans le vouloir sur ses amis, comme il lui est arrivé souvent. Plut à Dieu que M. Guizot, pendant son ministère, n'eût accordé d'encouragement qu'à des hommes tels que M. Dujardin. Les lettres et les sciences et le parti doctrinaire lui-même, s'en seraient bien trouvés.

On assure que l'Angleterre a refusé sa garantie à l'emprunt espagnol. Les secours accordés par la France et par l'Angleterre à l'Espagne prouvent assez l'intérêt que ces deux puissances portent à ce malheureux pays; mais la responsabilité d'une garantie, et de la garantie d'un emprunt espagnol, sortait des limites qu'ont dû s'imposer les cabinets anglais et français. Une telle garantie serait aussi dispendieuse qu'une intervention, et elle n'aurait pas, pour la reine, les mêmes chances de réussite. Le système qui repousse l'intervention, devait donc logiquement repousser l'autre mesure; et en ce point, comme sur tant d'autres, l'Angleterre s'est encore trouvée d'accord avec la France.

On a aussi parlé ces derniers jours du départ du maréchal Clausel, qui serait appelé au commandement en chef de l'armée espagnole. Ces bruits nous semblent dénués de fondement. Nous n'avons pas oublié ce qui se passa lors du ministère de M. Thiers. Quand ce ministre conçut le dessein d'envoyer un corps français de vingt mille hommes en Espagne, il fit proposer au gouvernement de la reine de donner le commandement de ce corps au maréchal Clausel, qui devait avoir aussi sous ses ordres le corps anglais et le corps portugais, ce qui l'eût amené plus tard à prendre le commandement de l'armée espagnole. Les officiers anglais avaient demandé eux-mêmes à être commandés par un général français. Le gouvernement de la reine refusa ces propositions, alléguant que les généraux et officiers espagnols seraient mécontens, et feraient manquer les opérations du maréchal. En effet, la jalousie des généraux espagnols est sans bornes. Ils n'ont rien négligé pour dégoûter la légion étrangère et les soldats d'Evans, et n'ont cessé de leur tendre des piéges jusqu'au dernier moment. Les généraux ne manquent pas à la reine. Le baron de Meer est, dit-on, un officier très capable. Ce qui manque, c'est l'argent pour payer les troupes, et empêcher la désertion. Si on avait de l'argent, tout changerait de face. La responsabilité ministérielle a reculé devant la garantie de l'emprunt. Peut-être est-il quelque autre moyen de rendre des services pécuniaires à l'Espagne; mais envoyer le maréchal Clausel ne remédierait à rien, et l'envoyer sans argent, ce serait lui préparer une expédition plus désastreuse encore que celle de Constantine.

L'activité du ministère se tournera sans doute, dans l'intervalle des deux sessions, sur les affaires extérieures. Il paraît certain que l'expédition de Constantine va avoir lieu. Les ordres ont été déjà donnés pour les préparatifs, et à moins que Achmet-Bey ne se soumette, nos troupes ne tarderont pas à agir dans cette partie de l'Algérie. A coup sûr, ce n'est pas là de la faiblesse. Le traité avec Abd-el-Kader a été envoyé au général Bugeaud avec quelques modifications importantes, et si ce chef les accepte, on aura rétabli nos relations avec les Arabes, sans qu'il en coûte rien à l'honneur de la France. Le droit de frapper monnaie à son effigie, droit souverain, et celui d'apposer son cachet à un traité où se trouverait la signature royale, ont été refusés, entre autres conditions, à Abd-el-Kader. Toutes les précau-

tions ont été prises, en outre, dit-on, pour lui ôter les moyens d'exercer le pouvoir qui lui est conféré, sans la suzeraineté de la France. Pour les autres conditions, on a jugé qu'entretenir de bons rapports avec les Arabes, c'était un des meilleurs moyens d'assurer et d'étendre notre domination en Afrique. L'expédition de Constantine prouvera aux Arabes que nous n'avons pas renoncé à la voie des armes, et que nous savons les employer au besoin. Le ministère concilie ainsi deux idées, et essaie, selon les nécessités diverses, en deux localités de l'Afrique, deux différens systèmes. Nous ne savons si le succès suivra ses efforts; mais on ne peut y méconnaître une véritable habileté.

Lord Durham est à Londres; sa brillante mission en Russie semble terminée. L'ordre du Bain lui a été accordé, par le feu roi, quelques jours avant sa mort, et l'ordre de Saint-André, le premier des ordres russes, lui a été donné par l'empereur. L'empereur Nicolas avait eu l'attention de faire demander au roi Guillaume IV l'autorisation, pour lord Durham, de porter cet ordre; et il a remis à la fois à lord Durham les insignes de Saint-André et le rescrit du roi d'Angleterre. Lord Durham est, à Londres, l'objet de la curiosité et de l'intérêt public. Dans sa courte mission, il a surmonté de grandes difficultés. Son attitude à Saint-Pétersbourg a été pleine de dignité et de noblesse. L'affaire du *Vixen* a été arrangée, grace à son influence personnelle. Lord Durham a fait ouvrir de nouveau, par un traité de commerce, aux marchandises anglaises, les ports de la Russie, qui leur étaient fermés, comme à nos produits manufacturés, depuis dix ans. On peut dire qu'il a retrouvé, en Russie, toute son influence, qui commençait à décroître en Angleterre, par l'effet de circonstances qui ont disparu depuis. Lord Durham a perdu lui-même, dans le maniement des affaires extérieures, sans rien perdre de ses principes, une certaine vivacité d'opinions, qui le faisait redouter dans la sphère du pouvoir. On ne doit donc pas être surpris de le voir désigné comme le chef futur du cabinet. Il paraît, cependant, que les hommes bien informés en Angleterre ne croient pas à sa nomination, et pensent qu'il s'élèverait des difficultés de plus d'un genre, s'il en était sérieusement question.

Un des doyens du corps diplomatique à Paris, l'un de ses membres les plus spirituels et les plus distingués, M. le comte de Loewenhielm est sur le point de partir pour Stockholm, où il est question, dit-on, de lui offrir le poste de ministre des affaires étrangères, laissé vacant par la mort de M. de Wetterstedt. Ce serait une grande perte pour la société de Paris que l'éloignement de M. de Loewenhielm. Son activité, sa rare expérience, son jugement rapide et sûr, seraient sans doute d'un grand secours dans le poste qu'on lui désigne; mais on pense qu'à moins d'une nécessité absolue il reviendra reprendre à Paris la place qu'il occupe depuis si long-temps, et où il a rendu tant de services.

— Ce qui se passe en ce moment à l'Opéra justifie à merveille toutes nos prévisions. Duprez, à mesure que son talent se développe et grandit sous nos yeux, s'isole de plus en plus du reste de la troupe. Les voix que nous écoutions jadis avec une complaisante bienveillance nous semblent discordantes et pauvres, aujourd'hui que le grand art italien a mis le pied sur notre scène. C'est une vérité reconnue aujourd'hui du public, qu'entre Duprez et les autres chanteurs de l'Opéra il n'y a point de relations possibles. Il faut maintenant pourvoir à des combinaisons nouvelles, à moins qu'on ne veuille renoncer à le produire dans des morceaux d'ensemble, ce dont les exigences de la musique nouvelle pourraient bien ne pas s'accommoder. Cette absence d'harmonie qui nous avait déjà frappés dans *Guillaume Tell* et *les Huguenots*, vient de se faire sentir plus vivement à la reprise de *Stradella*. Soit l'influence de la chaleur, soit le découragement que le voisinage de Duprez leur inspire, les chanteurs paraissaient ce soir-là ne pas se préoccuper de leurs rôles le moins du monde. M. Levasseur ne cherchait pas même à dissimuler les outrages que le temps fait à sa voix. Mlle Falcon a été d'une médiocrité désespérante. Quant à M. Dérivis, il avait trouvé plus ingénieux de ne pas chanter du tout. Une transposition qui faisait passer au rôle de Duprez une phrase que M. Dérivis prétendait lui être dévolue, avait causé cette singulière boutade, qui, du reste, n'a pas eu d'autre suite. M. Niedermeyer a profité de cette occasion pour augmenter son œuvre d'un air de ténor, ce qui serait à merveille, pour peu que M. Niedermeyer eût bien voulu prendre la peine de donner à cet air, sinon des formules nouvelles, du moins quelque apparence de mélodie. Mais non, M. Niedermeyer a taillé tout simplement ce morceau sur l'air si dramatique et si beau du troisième acte de *Guillaume Tell;* et pour ce qui regarde l'expression et la mélodie, il s'est abstenu de s'en préoccuper. Il suffit que Duprez soulève l'enthousiasme du public avec la cavatine de *Guillaume Tell*, pour que tous les musiciens de notre temps se mettent à refaire cette cavatine. Voilà bien l'andante sévère et mélancolique qu'on répète deux fois, voilà aussi la *cabaletta di bravura;* mais l'inspiration de Rossini, qu'est-elle devenue ? Ce qui distingue cet air, ce sont justement des qualités qui ne s'imitent pas. Otez-en, dans la première partie, le style, touchant à la fois et magnifique, du grand maître; dans la seconde, sa verve, son entraînement, son impétuosité triomphante, il ne vous restera plus qu'une forme banale, et qui traîne depuis dix ans sur tous les théâtres d'Italie. On écrit une pauvre musique, qui ne manque pas d'échouer doublement; car, outre qu'elle n'émeut personne dans la salle, on lui reproche encore la fatigue dont elle accable le chanteur. En effet, voyez Duprez; l'enthousiasme qu'il excite dans *Guillaume Tell* lui coûte moins de peine et de travail que les applaudissemens isolés qui suivent son air de *Stradella*. Lorsqu'un chanteur comme Duprez est aux prises avec une musique inspirée et vraiment belle, la sympathie commune lui est déjà presque gagnée; il ne lui reste que peu de chose à faire pour réussir. Dans le cas contraire, sa position est fausse, et la fatigue qu'il en ressent,

est double; il lutte contre une puissance sur laquelle il doit pouvoir s'appuyer sans arrière-pensée.

La fortune de l'Opéra dépend, à cette heure de Duprez. C'est là une grave responsabilité que le succès lui donne, et qui pourrait devenir peut-être dangereuse un jour, si l'administration ne cherchait à la diminuer en appelant à ses côtés des voix plus dignes de la sienne. On parle de l'engagement de Mme Stroltz, que des études, désormais indispensables, de vocalisation tiendront jusqu'à l'hiver éloignée de la scène. On ne peut qu'applaudir à une pareille mesure, surtout quand on assiste à la décadence de tant de jeunes talens qui s'annonçaient si bien, et qui, pour avoir tout sacrifié à l'exagération dramatique, périssent dans le découragement et l'indifférence du public. Il faut absolument que la troupe de l'Opéra se renouvelle, et que la réforme commencée par Duprez d'une si vaillante façon s'accomplisse jusqu'au bout. Trois sujets bien choisis y suffiront; en Italie ou en France, qu'on les trouve, et qu'on les produise au plus vite à la place de tous ces petits talens avortés ou vieillis, trop verts ou trop mûrs, qui réclament l'école ou la retraite.

— Il a déjà été question dans la *Revue* (livraison du 18 octobre 1833) d'une notice sur M. Thurot, due à la plume attique d'un des plus savans représentans actuels de l'école du XVIIIe siècle. Cette notice avait paru à la tête de l'ouvrage de M. Thurot sur l'*Entendement et la Raison*. Un nouveau volume, tiré à petit nombre (1), comprend les *Leçons de grammaire et de logique*, et complète ainsi la partie originale des travaux de M. Thurot. La préface qui précède cette publication est un digne appendice au morceau dont nous avons déjà parlé, et elle se distingue par les mêmes qualités de clarté ingénieuse et de solidité polie. La première notice avait fait aimer dans M. Thurot l'homme probe et modeste, le philosophe érudit de cette école qui, par Garat, Cabanis, M. de Tracy et Condorcet, remontait à Bacon, et surtout à Gassendi. La préface du nouveau volume expose, avec un bon ton simple et pourtant cultivé, les idées de M. Thurot sur la grammaire générale et la logique, idées qui continuent dignement, sur un autre point, les théories exposées dans l'ouvrage sur l'*Entendement et la Raison*. Aux yeux de ceux-là même qui aiment à remonter plutôt à Leibnitz ou à Descartes qu'à Condillac et à Locke, ce livre, apprécié au point de vue où il a été écrit, n'est pas un fils illégitime des bonnes traditions du XVIIIe siècle, auquel il se rattache par la limpidité de la forme et la précision de l'analyse, non moins que par le fond de la doctrine.

(1) Librairie de Hachette.

F. BULOZ.

REVUE ÉTRANGÈRE.

II.

L'ESPAGNE

Depuis la révolution de la Granja.

La révolution de la Granja, diversement jugée par des opinions contraires, n'a fait à l'Espagne ni le bien, ni le mal qu'elles en attendaient. En exprimant cette opinion sur un évènement déjà loin de nous, et dont les résultats n'ont répondu d'aucune manière aux prévisions, aux craintes et aux espérances des premiers jours, nous n'entendons assurément pas le justifier, car son plus grand tort à nos yeux, c'est de n'avoir eu ni motifs, ni conséquences directes que puisse avouer aucune opinion; c'est d'avoir jeté au milieu des partisans désunis de la cause constitutionnelle un nouvel élément de discorde; c'est d'avoir usé en luttes stériles des forces et des ressources dont la concentration la plus vigoureuse et le plus habile emploi ne suffiraient peut-être pas encore à l'accomplissement de leur tâche commune; c'est enfin d'avoir profondément abaissé l'Espagne, en achevant de démontrer à tous l'impuissance des partis qui s'arrachent les uns après les autres le triste privilége d'en constater les misères aux yeux de leur patrie humiliée et de l'Europe indifférente ou ennemie. Mais pour être équitable envers l'Espagne, il faut mettre à côté de ce jugement sévère, porté en toute conscience sur la révolution elle-même, une appréciation impartiale et non moins exacte de

la situation actuelle qui laissera dans les esprits une impression plus favorable.

Si la révolution de la Granja était restée fidèle à son berceau, si le vent qui avait enflé ses voiles depuis Malaga jusqu'au palais de Saint-Ildephonse avait continué à souffler dans la même direction, il n'y aurait plus aujourd'hui en Espagne ni royauté ni pouvoir. La constitution de 1812, qui annulait la première et désarmait l'autre, aurait consacré un état de choses indéfinissable où l'on n'aperçoit que des moyens et des centres de résistance à l'action du gouvernement, multipliés par système, sans aucune force régulièrement organisée, pour que cette action se réalise. Et par exemple, on ne conçoit pas trop comment, sous l'empire de cette constitution loyalement appliquée, il eût été possible d'opposer une résistance efficace au dernier mouvement insurrectionnel de la Catalogne, ou comment, l'ordre ayant été rétabli par la force, on maintiendrait les mesures prises pour empêcher qu'il ne soit troublé de nouveau. Si donc la révolution de la Granja n'a pas fait à l'Espagne le mal qu'on pouvait en attendre et que nous en attendions, nous, pour notre compte, c'est qu'elle a cessé d'être elle-même; c'est qu'elle a perdu son caractère, désavoué son origine et complètement changé son but; c'est que non seulement elle a commencé par s'arrêter, mais que bientôt après elle est retournée en arrière, et que, sous le rapport des institutions politiques, elle est arrivée à reculons, presqu'au même point que le statut royal aurait atteint dans son développement naturel. Quant au bien que d'autres en espéraient et qui ne s'est pas réalisé non plus, les faits parlent assez haut, et leur irrésistible puissance a dissipé beaucoup d'illusions: des finances épuisées, une armée affaiblie, après avoir été pendant deux mois menacée d'une dissolution complète, un découragement universel, l'égoïsme provincial et municipal substitué partout à l'intelligence des grands intérêts du pays, les prestiges de la patrie et de la liberté évanouis, un peuple qui doute de lui-même et qui n'intéresse plus les autres; voilà tout le progrès dont l'Espagne est redevable à la révolution de la Granja, déplorables résultats que rien ne rachète dans le présent et qui effraient pour l'avenir.

Nous avons maintenant à présenter dans ses détails l'histoire et le tableau de cette situation. Nous ne voulons en faire ni un plaidoyer ni un acte d'accusation pour ou contre personne, soit en ce qui concerne les hommes et les affaires de l'Espagne, soit relativement à la politique suivie par les autres puissances envers ce malheureux pays. Nous chercherons surtout à bien exposer les faits, et quand l'é-

preuve sera plus complète, nous en tirerons peut-être un jour la conclusion. Mais nous craignons bien que, dès à présent, il n'en ressorte pour tout le monde, avec la dernière évidence, que l'Espagne est incapable de se sauver par elle-même et par elle seule.

La cause immédiate de la révolution dont les évènemens de la Granja ont décidé le triomphe, se trouve dans le résultat des élections générales que rendit nécessaires la dissolution des cortès prononcée par le ministère Isturitz, peu de jours après qu'il fut entré aux affaires. Ces élections, les plus vraies et les plus libres qui aient eu lieu en Espagne depuis la mort de Ferdinand VII, s'étaient faites presque partout dans un système de résistance que le gouvernement encourageait de toutes ses forces, et qui avait pour lui la faveur des circonstances. Les deux tiers des nominations portaient sur les hommes du parti libéral modéré, et M. Mendizabal, que l'insurrection des juntes avait une première fois élevé au pouvoir en 1836, n'aurait certainement trouvé que des dispositions hostiles dans la majorité de la nouvelle chambre. On a même supposé, peut-être à tort, que ses partisans et lui redoutaient une enquête sévère sur l'administration des finances du dernier cabinet, et que tous moyens leur parurent bons pour échapper à ce danger. Quoi qu'il en soit, le résultat des élections était à peine connu, que le parti exalté commença à s'agiter, et qu'un mouvement pareil à celui de l'année précédente, coloré des mêmes prétextes, se prépara sur tous les points où les manœuvres de ce parti avaient réussi à pervertir l'esprit des populations. Ces prétextes, c'étaient *la marche timide, le système rétrograde, les tendances aristocratiques* du ministère, et autres banalités de la même force; c'étaient encore les revers trop fréquens des armes constitutionnelles qui n'ont jamais été plus malheureuses et plus impuissantes que sous les deux ministères de *progrès* dont l'Espagne a été redevable aux deux dernières insurrections.

On sait comment, le signal de la révolution étant parti de Malaga, l'Andalousie tout entière, Valence, l'Aragon et une grande partie de la Catalogne, proclamèrent presque en même temps la constitution de 1812, et se séparèrent du gouvernement de Madrid sans se prononcer néanmoins contre l'autorité de la reine régente et les droits de sa fille. Il se forma des juntes provinciales, des armées insurrectionnelles, des autorités locales de toute nature, qui s'attribuèrent aussitôt les prérogatives de la souveraineté, levèrent des impôts, donnèrent des grades, établirent des magistrats, modifièrent ou suspendirent les règlemens de douanes, en un mot exercèrent sans scrupule

tous les droits du pouvoir royal. Quant aux autorités régulières qui existaient dans les provinces soulevées, tantôt elles transigèrent avec l'insurrection et en acceptèrent même de nouveaux pouvoirs, comme à Cadix; tantôt elles se retirèrent, sans opposer la moindre résistance au mouvement; tantôt elles essayèrent de résister, et quelquefois heureusement, comme Lopez Baños dans la province de Grenade. Il en fut à peu près de même des armées et des garnisons. Mais l'esprit d'insubordination les gagna très vite. Une foule de corps déposèrent leurs officiers; d'autres se dispersèrent : officiers et soldats rentrèrent chez eux; tous, une fois la révolution accomplie, se trouvèrent plus ou moins désorganisés, et l'ensemble de l'armée était fort affaibli. Cependant l'insurrection, quoique maîtresse d'une grande partie du royaume, ne s'était pas encore généralisée le jour du soulèvement de la Granja. Les deux Castilles, Léon, la Galice, et plusieurs autres provinces de l'est et du nord, ne remuaient point; le général Cordova maintenait assez heureusement son armée dans le devoir; la main vigoureuse de Mina contenait les anarchistes de Barcelonne, et Quesada, capitaine-général de Madrid, imposait par sa fermeté aux agitateurs de la capitale. Il y avait encore de grandes ressources dans cette situation, et peut-être la révolution n'eût-elle pas été consommée, si la reine s'était trouvée à Madrid, au milieu de troupes qui restèrent fidèles, au sein d'une population qu'on eût aisément raffermie, et sous la protection de deux hommes aussi énergiques et aussi dévoués que M. Isturitz et l'infortuné Quesada. Mais la reine était à Saint-Ildephonse, loin de ses ministres, et, comme l'évènement ne le prouva que trop, à la merci d'une poignée de soldats, auxquels on devait, par une étrange fatalité, un arriéré considérable, et qu'on savait depuis quelques jours travaillés par des émissaires inconnus qui n'épargnaient pas l'argent. Il arriva ce qu'il devait arriver. Quand cette poignée de soldats eut reçu sa consigne, qui était d'imposer à la reine la constitution de 1812 et le renvoi de son ministère, elle l'exécuta fidèlement. Ce fut l'affaire de quelques heures dans la nuit du 12 au 13 août. Ces soldats, dont un grand nombre étaient ivres, ce qui est fort rare en Espagne, ne comprenaient certainement pas ce qu'ils faisaient, ni la portée de la révolution dont ils étaient les aveugles instrumens. Nous ne voulons pas rappeler ici avec plus de détails les déplorables violences exercées pendant cette nuit envers la reine, violences si honteuses, que le ministère Calatrava n'a rien négligé pour qu'elles ne fussent connues ni en Espagne, ni en Europe; mais tout ce que nous en savons ne permet pas de

douter que si la reine avait opposé une plus longue résistance à l'inexorable volonté des soldats qui l'entouraient, c'en était fait de sa vie.

C'est alors qu'il n'y eut plus de ressource, quoique le ministère et le marquis de Moncayo fussent encore maîtres de Madrid. Tout l'avantage de la situation avait passé du côté de leurs ennemis. Une partie des troupes commençait à hésiter. Les partisans de la constitution reprenaient courage et se couvraient du nom de la reine. Vainement on essaya de la soustraire aux soldats révoltés de Saint-Ildephonse et de la faire venir à Madrid. Elle était prisonnière; les soldats auxquels on avait d'abord réussi à persuader de la laisser partir, craignirent un piége, et exigèrent que la constitution de 1812 eût été préalablement proclamée à Madrid, que le nouveau ministère y eût pris possession du pouvoir, et que d'autres cortès eussent été convoquées. Et le lendemain, quand tout cela était fait, ils poussèrent encore si loin la défiance, que pour laisser la reine partir de Saint-Ildephonse avec eux, et au milieu d'eux, ils exigèrent des ôtages de M. Carrasco, officier de la garde nationale de Madrid, et bien connu pour approuver la révolution qui venait de s'opérer.

Quesada fut massacré à Madrid le jour même où l'on y apprit, par le retour de l'ex-ministre de la guerre, Mendez Vigo, que la reine avait ordonné de proclamer la constitution, de rendre leurs armes aux miliciens désarmés, et avait désigné MM. Calatrava et Gil de la Cuadra pour former le noyau d'une nouvelle administration.

Nous reviendrons tout à l'heure à l'histoire intérieure de l'Espagne et aux évènemens qui ont suivi la révolution de la Granja. Mais c'est ici que se place la première conséquence extérieure de ce grand fait, la suspension d'abord, et puis l'abandon des mesures adoptées par le ministère du 22 février pour secourir l'Espagne, abandon qui a constaté un changement de dispositions envers ce pays, et amené la retraite du cabinet présidé par M. Thiers.

Après avoir plusieurs fois refusé à M. Mendizabal, chef du cabinet espagnol que le ministère du 22 février trouva aux affaires, toute espèce d'intervention ou de coopération armée, le gouvernement français paraît avoir changé de résolution vers la fin du mois de juin de l'année dernière. M. Mendizabal avait demandé en avril :

1° L'interception absolue, pendant quelques mois, de toute communication entre la France et les provinces insurgées;

2° La garantie d'un emprunt;

3° L'occupation du Bastan.

Aucune de ces demandes n'avait été accueillie, bien que l'Angleterre prît à la même époque une attitude plus décidée sur la côte septentrionale de l'Espagne, et accordât une plus large coopération de ses forces navales et de ses troupes de marine. On rappelait à M. Mendizabal la promesse qu'il avait solennellement faite, et qu'il venait de répéter dans la *Gazette de Madrid*, de terminer la guerre par des moyens purement nationaux, et, sans rien préjuger pour l'avenir, on refusait tout dans le présent. On allait même plus loin : sur les plaintes des députés de la frontière des Pyrénées, on modifiait une ordonnance royale du 3 juillet 1835 qui prohibait absolument toute importation de vivres en Espagne, et ces modifications attiraient au gouvernement français, de la part du ministère espagnol, les reproches les plus vifs, les plus injurieux, les plus inconvenans, toujours répétés par la presse anglaise, fidèle écho de M. Mendizabal.

Cependant ce ministre étant tombé, le cabinet du 22 février prépara spontanément, et sans aucune demande spéciale de M. Isturitz, un recrutement considérable de la légion étrangère, joint à un ensemble de mesures dont l'exécution aurait engagé la France dans la question espagnole bien au-delà des limites où l'on s'était tenu jusqu'alors, et aurait même rendu l'intervention inévitable, si le plan adopté pour y suppléer n'avait pas tout le succès qu'on s'en promettait effectivement. M. de Bois-le-Comte fut chargé, par M. Thiers, d'aller offrir ces secours au gouvernement de la reine Christine, et partit avant que la première nouvelle des troubles de Malaga ne fût parvenue en France.

De cette donnée, essentielle à recueillir, il résulte que les conditions dans lesquelles on avait conçu, en faveur de l'Espagne, un nouveau plan de coopération sur une plus large échelle, subissaient de notables altérations au moment même où son exécution commençait à se réaliser. En effet, à mesure que M. de Bois-le-Comte se rapprochait du terme de son voyage, les choses changeaient complétement de face par les progrès de l'insurrection. Même avant les évènemens de la Granja, et dès l'arrivée de M. de Bois-le-Comte à Madrid, M. Isturitz et M. de Rayneval n'hésitèrent pas à déclarer que la question s'était prodigieusement compliquée dans l'intervalle qui la séparait de l'époque des résolutions prises à Paris par le ministère du 22 février. C'est ce qui explique sans doute pourquoi, avant la nouvelle de la révolution de la Granja, on a commencé, en haut lieu, à reculer devant l'exécution des mesures adoptées. Tout

annonçait que l'insurrection, si rapidement propagée dans le midi de l'Espagne et en Aragon, ne tarderait pas à être partout victorieuse, et que bientôt les destinées de la Péninsule passeraient forcément dans d'autres mains, encore inconnues, mais qui mériteraient assurément moins de confiance.

Quoique les secours dont M. de Bois-le-Comte apportait la promesse au gouvernement de la reine fussent considérables, et surtout fort bien combinés pour assurer le succès, ce n'était pas l'intervention. En voyant arriver le ministre français, tout Madrid pensa le contraire; tout Madrid voulait l'intervention, tout Madrid la croyait indispensable, et pour éteindre la guerre civile dont le siége aurait pu sans cela être facilement transporté de la Navarre en Catalogne, et pour empêcher, après l'extinction de la guerre civile, une réaction effroyable, et pour contenir le parti démagogique, et pour donner au gouvernement espagnol le temps de réorganiser l'administration, l'armée, les finances, la force publique, avec suite et avec unité, sous la protection d'une occupation française dont les circonstances auraient déterminé la durée. C'était aussi l'opinion de M. Isturitz. Il remercia M. de Bois-le-Comte des offres de secours qu'il lui apportait au nom du gouvernement français, et les accepta; mais il craignait que ces secours ne fussent insuffisans, et il regrettait vivement que les instructions de M. de Bois-le-Comte lui prescrivissent de déclarer que cette assistance était le dernier effort de la sympathie du gouvernement français pour la cause de la reine Isabelle II.

L'opinion de M. Thiers était différente. Le chef du cabinet du 22 février croyait fermement à la réussite du plan qu'il avait conçu, et dont sa prodigieuse activité d'esprit avait prévu les moindres détails. Puis il disait que, l'insurrection carliste une fois anéantie dans les provinces du nord, son principal foyer, elle ne pourrait plus que languir, et bientôt s'éteindre partout ailleurs; que le parti exalté ne serait plus à craindre quand il ne pourrait plus invoquer pour prétexte des mouvemens anarchiques, les victoires de don Carlos et la prolongation de la guerre civile, qui, depuis trois ans que durait cet état de choses, ranimaient de distance en distance la fièvre révolutionnaire. Il ajoutait que le gouvernement espagnol, débarrassé de son véritable ennemi par les généreux secours de la France, puiserait dans cette situation la force nécessaire pour se réorganiser paisiblement, et se laisserait guider par nos conseils, au grand avantage des deux pays.

C'est un autre système qui a prévalu. Les mesures adoptées par le

recrutement de la légion étrangère ont été abandonnées; les soldats qu'on avait enrôlés pour ce service dans les divisions de la frontière des Pyrénées, non sans mécontenter vivement les généraux et désorganiser les corps, ont été rendus à leurs régimens. On a ainsi solennellement réprouvé la révolution de la Granja, et il s'est formé un nouveau ministère, non, disait-il, pour abandonner la cause de l'Espagne, non pour trahir les engagemens du traité de la quadruple alliance, non pour reconnaître don Carlos s'il arrivait à Madrid, mais pour attendre et pour se replacer dans la situation où le ministère de M. de Broglie et celui de M. Thiers lui-même s'étaient maintenus obstinément, vis-à-vis de M. Mendizabal, depuis l'insurrection des juntes et la chute de M. de Toreno. La dispersion des amis de la France, le triomphe d'un parti qui se défiait d'elle, pour ne rien dire de plus; le travail des sociétés secrètes et des idées anarchiques dans l'armée avec laquelle nos soldats auraient dû marcher; l'épuisement du trésor espagnol, qui nous aurait imposé l'obligation de solder et d'entretenir la légion considérablement renforcée; ces juntes debout, ou légèrement transformées en commissions de pillage légal; ces cortès inconnues, dont on avait tout à craindre, tels sont les motifs qui déterminèrent l'attitude prise par le ministère du 6 septembre.

Le premier cabinet espagnol formé après la révolution de la Granja, et qui ne s'est complété qu'au milieu de septembre 1836, fut composé de la manière suivante:

M. Calatrava, ministre des affaires étrangères et président du conseil;

M. Landero, ministre de la justice;

M. Gil de la Cuadra, ministre de la marine;

M. Lopez, ministre de l'intérieur;

Le marquis de Rodil, ministre de la guerre;

M. Mendizabal, ministre des finances (1).

Il trouva les affaires dans une confusion inexprimable, où elles

(1) Ce ministère a été modifié plusieurs fois. Le général Rodil ayant pris le commandement de l'armée d'Aragon, le brigadier Camba fut chargé par *interim* du portefeuille de la guerre, qu'il résigna peu de temps après la destitution du ministre titulaire, ne voulant ni hériter de ses dépouilles, ni continuer de poursuivre son ancien chef et compagnon d'armes. Après la retraite de Camba, le département de la guerre fut confié, encore par *interim*, à M. Rodriguez Vera, député d'Albacete, nullité politique, administrative et militaire. Enfin, quand on ne put résister davantage à la clameur publique, le comte d'Almodovar, ancien collègue de M. Mendizabal pendant son premier ministère, fut nommé ministre de la guerre; mais ce choix paraît avoir provoqué la retraite de M. Lopez, ministre de l'intérieur, à la fin du mois de mars de cette année. Le comte d'Almodovar, commandant à Valence, y avait

restèrent pendant plus de deux mois avec fort peu de progrès. Ce ministère était forcé de désavouer les moyens et les instrumens de la révolution de la Granja, en justifiant la révolution elle-même; il demandait l'appui de la France, en se laissant aller aux plus étranges illusions sur le peu de stabilité qu'il attribuait à son gouvernement; il voyait sortir de l'Espagne tous les hommes éminens de la cause constitutionnelle, qu'il se reconnaissait impuissant à protéger contre les aveugles fureurs de la populace. Les soldats de la Granja effrayaient Madrid par leur indiscipline et l'extravagance de leurs prétentions. L'esprit public était assiégé de mille terreurs; mille projets incohérens, mille ambitions avides se heurtaient dans le sein du parti vainqueur. On croyait une grande puissance aux sociétés secrètes; on redoutait tous les jours quelque mouvement séditieux, arrêté la veille, disait-on, dans leurs conciliabules. On ne savait pas si la reine Christine conserverait la régence, et il était question de lui adjoindre ou de lui substituer cinq régens, pris dans les sommités de l'opinion démocratique. Enfin le trésor était vide; Gomez paraissait aux portes de Madrid; une foule d'officiers-généraux et d'officiers donnaient leur démission, plusieurs corps d'armée ne conservaient qu'un simulacre d'existence; résistait au gouvernement qui voulait, et l'enthousiasme menteur des provinces, où la population tout entière brûlait de se précipiter en masse sur les factieux, se dissipait en bravades ridicules et en séditions sans gloire comme sans danger. Trois grandes mesures furent prises au milieu de ce chaos, une levée de cinquante mille hommes avec faculté de s'exempter du service moyennant une certaine somme d'argent, la mobilisation de tous les gardes nationaux célibataires de dix-huit à quarante ans, une contribution extraordinaire, ou emprunt forcé, de 200,000,000 de réaux (50,000,000 de francs). Nous ne voulons pas condamner ces mesures. Il fallait bien, d'une manière ou d'autre, se procurer de l'argent, il fallait bien recruter l'armée, il fallait bien opposer des forces

réprimé un soulèvement dont M. Lopez était le chef principal, et quoique tout s'oublie en politique, il était difficile que l'ardent tribun de 1835 siégeât dans le même conseil auprès de l'homme qui avait eu à combattre sa fougue révolutionnaire. D'ailleurs M. Lopez embarrassait souvent ses collègues, qu'il n'estimait pas, et deux ou trois discours extravagans l'avaient perdu dans l'opinion publique. Après avoir donné sa démission, M. Lopez s'est mis aussitôt à la tête de l'opposition, qui l'en a récompensé en lui donnant toutes ses voix pour la présidence des cortès, à l'élection du mois d'avril; mais la majorité a manifesté son éloignement pour l'ex-ministre en portant ses suffrages sur un autre candidat. M. Pio Pita, chef politique de Madrid, homme intègre, mais dur, a remplacé M. Lopez au ministère de l'intérieur.

locales aux bandes carlistes, qui pullulaient sur tous les points. Mais la vérité nous commande d'ajouter qu'elles ont fort mal réussi. La *quinta*, ou la levée de cinquante mille hommes, a soulevé de très vives résistances, et il a fallu renoncer à l'accomplir dans de grandes et populeuses provinces, qui n'avaient pas trop de toutes leurs ressources en hommes et en argent pour se défendre contre les factieux. La mobilisation des gardes nationales s'est effectuée en partie; mais elle a envoyé des déserteurs aux carlistes, elle a été trop souvent, pour les petites villes et les campagnes, un véritable fléau, et les bandes, mieux servies par les paysans, fort rapides dans leurs marches, ont presque toujours échappé à la poursuite des mobilisés. Cependant il y a des gardes nationales non mobilisées, qui ont fait chez elles, dans le clocher de leur paroisse, dans le château-fort de leur petite ville, en combattant *pro aris et focis*, de ces admirables résistances dont l'Espagne est la terre classique. Quant à l'emprunt forcé, la répartition en ayant d'abord été faite d'une manière inique, arbitraire et capricieuse, il a eu le malheur de servir trop fréquemment des haines particulières, et il est devenu, en un grand nombre de lieux, un nouveau moyen de persécution politique, non-seulement contre les carlistes ou réputés tels, mais contre une classe nombreuse de propriétaires, désignés à l'oppression des juntes locales comme modérés et *estatutistes*, ou partisans du statut royal. Le gouvernement n'en a d'ailleurs pas retiré grand'chose. Comme le recouvrement n'en était pas confié à ses agens, les autorités provinciales en ont appliqué une partie considérable à leurs propres dépenses, aux fortifications des chefs-lieux, au paiement des troupes affamées qui venaient à y passer; et, en définitive, M. Mendizabal a reconnu lui-même devant les cortès, il n'y a pas long-temps, que le trésor avait à peine reçu 70,000,000 de réaux sur les 200 qui ont été imposés, c'est-à-dire un peu plus de 17,000,000 de francs, dans l'espace de six ou sept mois. Nous avons hâte de le répéter, il n'était peut-être pas possible qu'il en fût autrement. Cet emprunt, cette levée, cette mobilisation de gardes nationales, étaient peut-être indispensables, et enfin on a vécu sur ces faibles ressources; mais il nous sera bien permis de croire que la pauvreté des résultats, en accusant un peu le décousu de l'administration, accuse bien plus encore la gravité des désordres que la révolution a laissés après elle, et pourrait donner la juste mesure des sentimens de la nation envers les principes et les hommes de cette révolution.

On n'était pas encore sorti de la confusion dans laquelle les évène-

mens de la Granja précipitèrent l'Espagne, quand se sont faites les élections destinées à renouveler les cortès. C'était la troisième fois de l'année qu'on remuait la nation tout entière pour lui faire nommer des représentans. La reine régente n'avait accepté la constitution que sauf les modifications qu'y apporteraient des cortès spécialement convoquées. Celles-ci devaient avoir pour tâche principale de réviser la constitution, de confirmer les mesures extraordinaires arbitrairement prises par le ministère, et de statuer sur la régence, qui ne pouvait être exercée par la reine Christine sans une dérogation formelle à la constitution même qu'on venait de rétablir. Elles devaient, d'ailleurs, décider seules de ces grands changemens, car la chambre des procérès avait disparu dans la tempête avec le principe et les institutions du statut royal.

Le système de l'élection directe avait régi la formation de la dernière assemblée; cette fois on devait appliquer le système de l'élection indirecte, à plusieurs degrés, consacré par la constitution de 1812, et les opérations électorales mirent donc, à la lettre, toute l'Espagne en mouvement.

Les élections qui se sont faites en Espagne pendant la période constitutionnelle, et depuis la mort de Ferdinand VII, sous l'empire du statut royal, ont manqué généralement de sincérité. La liberté morale et physique n'y a jamais été assez grande, à cause de la faiblesse du gouvernement, pour que les cortès qui en sont sorties pussent être regardées comme la véritable expression de l'opinion nationale. Mais les dernières élections, faites le lendemain de la révolution de la Granja, sont assurément celles qui présentent, sous ce rapport, le résultat le moins satisfaisant. On n'imagine pas que la déception du système indirect puisse être poussée plus loin. Les populations rurales, indifférentes ou ennemies, n'y ont pris aucune part. Il y a même des provinces où la difficulté des communications a empêché tout simulacre de réunion. Dans les villes, le parti modéré, c'est-à-dire la très grande majorité de la classe moyenne, s'est effacé complètement. Cinq ou six cent personnes, sur des milliers qui devaient concourir aux élections du premier degré, se présentaient aux juntes de paroisse dans toute l'étendue d'une province, et il n'y a pas quinze mille citoyens qui, dans un système de suffrage universel, ou peu s'en faut, aient pris part aux opérations électorales de tous les degrés. Aussi, non-seulement ne retrouve-t-on pas dans les cortès actuelles un seul des hommes éminens de l'opinion modérée; mais il n'en est pas un dont on ait même prononcé le nom dans les

colléges électoraux, comme si d'un jour à l'autre la nation avait tout d'un coup vu des ennemis et des traîtres dans les plus illustres défenseurs de la cause libérale. « Quand bien même nous serions allés aux élections, disaient leurs partisans, si nous avions eu la majorité, ils n'en auraient pas siégé davantage dans les cortès; car on aurait fait aussitôt, comme en juillet, une nouvelle révolution pour les proscrire. » Cependant le triomphe du parti exalté s'est arrêté là. Les élections du mois de septembre 1836 ont été sa dernière manifestation générale, et depuis cette époque, les cortès et l'administration, poussées par l'opinion publique, remontent péniblement vers l'ordre, avec des succès mêlés de revers.

Le premier symptôme de cette réaction est la lutte soutenue par le gouvernement contre Gaminde, Calvo de Rosas, et quelques autres brouillons qui voulaient ouvrir un club à Madrid, sous le nom de *Société patriotique*. Le conseil municipal s'en était fort ému, et il avait adressé des représentations à ce sujet. Alors le ministère, encouragé par ces démonstrations d'un nouvel esprit public, déclara aux président et secrétaires de la société, qu'il ne lui permettait pas de se former, et qu'il s'opposerait à toute tentative de réunion. Cet essai de résistance eut un plein succès; il déjoua les plans insensés, mais dangereux, de quelques tribuns de bas étage, ridicules plagiaires de la révolution française dans ce qu'elle a eu de plus mauvais.

A partir de ce moment, il s'est rétabli un peu de sécurité dans la capitale; les citoyens paisibles ont repris confiance, et les chances que donne l'anarchie à don Carlos ont recommencé à diminuer. Quand l'ouverture des cortès a eu lieu, ce mouvement de réaction avait pris encore plus de consistance; les dispositions de la garde nationale de Madrid présentaient de meilleures garanties, et on s'élevait de toutes parts à l'idée de renforcer le pouvoir, qui en avait grand besoin et se hâta d'en profiter. Nous avons vu comment les cortès avaient été nommées. Leur origine et leur composition inspiraient beaucoup d'inquiétudes. On craignait que la régence ne fût point confirmée à la reine, et déjà on désignait parmi les nouveaux députés plusieurs personnages qui travaillaient à se la faire conférer, ou du moins à se faire adjoindre à la reine en qualité de co-régens. Cependant le ministère, que cette mesure aurait en quelque sorte annulé, et qui, d'ailleurs, en appréciait mieux tous les inconvéniens, promettait de s'y opposer et répondait même du succès. Il avait raison. Dès que les cortès furent ouvertes, et avant même que la moitié de leurs membres fussent arrivés à Madrid, soixante-six députés

signèrent et déposèrent sur le bureau la proposition de confirmer la reine Christine dans l'exercice de la régence; la seconde lecture en fut autorisée par cinquante-deux voix contre onze, et bientôt après, sur le rapport d'une commission spéciale, elle fut définitivement adoptée sans avoir eu de résistance sérieuse à vaincre. Six voix seulement sur cent trente protestèrent contre.

La tendance générale des cortès à ménager le pouvoir, à faciliter son exercice, à réformer plutôt qu'à détruire, s'est manifestée dès-lors avec un caractère de plus en plus rassurant. Néanmoins il y avait encore dans les esprits trop de préjugés, d'illusions et d'inexpérience, pour que le droit d'initiative accordé à chaque député n'amenât point quelquefois des propositions fort dangereuses. Telles sont, par exemple, toutes les motions faites dans les premières séances pour immiscer les cortès dans la direction des opérations militaires, soit par l'envoi de députés aux différens corps d'armée, soit par la communication hebdomadaire de toute la correspondance des généraux avec le ministère de la guerre. Ces motions, expliquées par le mécontentement universel qu'inspirait l'inaction de Rodil envoyé à la poursuite de Gomez, furent rejetées pour la plupart, et ce qui en resta fut sans importance et sans danger.

La réforme de la constitution, qui était le principal objet de la convocation des cortès, ne les a occupées qu'assez tard, à cause de la lenteur des formes et de la multiplicité des épreuves que chaque proposition doit subir. Plusieurs discussions importantes ont eu lieu avant celle-là, et entre autres la discussion d'un rapport de M. Caballero, au nom d'une commission chargée de présenter les meilleurs moyens de terminer promptement la guerre civile et d'activer les opérations militaires contre les factieux. Ce rapport concluait à autoriser l'épuration des gardes nationales, à donner des pouvoirs extraordinaires aux juntes d'armement et aux députations provinciales pour lever et entretenir des troupes, à créer dans chaque capitale de province des tribunaux révolutionnaires, jugeant sommairement et sans appel tous les cas de révolte et de conspiration. La discussion fut très vive, et aucune de ces propositions ne fut adoptée sans des changemens essentiels. On peut apprécier aujourd'hui jusqu'à quel point elles ont réussi, et si le mal qu'elles devaient guérir a perdu de son intensité. Mais la discussion a prouvé que les cortès elles-mêmes se défiaient beaucoup des juntes d'armement et de tout ce qui avait survécu des autorités insurrectionnelles : un grand nombre d'orateurs ont dénoncé leurs brigandages, et les actes d'oppression inutile aux-

quels se livraient ces puissances irresponsables, fortes de l'appui de la populace. Le ministre de l'intérieur, qui était alors M. Lopez, un des chefs de l'opinion démocratique, a montré, dès cette première discussion, tout ce qu'on pouvait craindre de sa turbulence et de sa fougue, en défendant l'institution des tribunaux révolutionnaires, que repoussait évidemment l'instinct de l'assemblée; il a prononcé un discours de tribun, fort embarrassant pour ses collègues qui ne tenaient pas le même langage et ne voulaient pas faire de terrorisme. Il a marqué alors sa place dans l'opposition où il est rentré trois ou quatre mois plus tard.

Pendant que cette discussion occupait les cortès, le ministère découvrit à Madrid une espèce de conspiration informe, dans laquelle se trouvaient impliqués les meneurs de la société patriotique dont le gouvernement avait empêché la formation; le ministère avait besoin de faire croire à sa force; il voyait les cortès pencher vers la modération : aussitôt il résolut de leur exposer la situation des affaires et de leur demander des pouvoirs extraordinaires avec l'autorisation pour les ministres de siéger dans l'assemblée. On sait que non-seulement ils ne pouvaient pas en faire partie, d'après la constitution de 1812, et c'est ce qui explique pourquoi M. Mendizabal, M. Calatrava, Rodil, ne furent élus nulle part, mais ils ne pouvaient s'y rendre que sur l'invitation expresse des cortès. Quant aux pouvoirs extraordinaires, ils consistaient dans la faculté de suspendre la liberté individuelle, d'éloigner de Madrid ou d'exiler les personnes suspectes, sous la responsabilité collective du ministère, prononçant l'exil en conseil.

Dès qu'on apprit à Barcelonne que le ministère demandait la faculté de suspendre la liberté individuelle, l'*ayuntamiento*, dit du progrès rapide, et plusieurs autres corporations s'agitèrent. On rédigea des pétitions aux cortès, qui furent appuyées par le député Vila; et le parti anarchique, qui perdait successivement toutes les positions, concentra ses espérances sur Barcelonne, qui devait bientôt lui échapper. Néanmoins on passa outre. Arguelles accusa la Catalogne de nourrir des opinions séparatistes qui éclataient au moindre prétexte, contesta le droit que s'arrogeait le conseil municipal de Barcelonne de faire des représentations aux cortès, et défendit, dans toute leur étendue, les pouvoirs extraordinaires demandés par le gouvernement. L'article qui permettait l'exil, en quelque sorte arbitraire, des personnes suspectes, fut le plus vivement disputé. Cependant il passa enfin le 17 décembre à la majorité de quatre-vingt-

quatorze voix contre quarante-sept. Un certain nombre de députés avaient jugé cette disposition exorbitante et lui refusèrent leur assentiment, quoique leurs opinions fussent très modérées, mais parce qu'ils craignaient sincèrement que le ministère en abusât. En effet, l'opposition systématique ne comptait pas quarante-sept voix dans l'assemblée, surtout à cette époque, et elle n'a guère dépassé le chiffre de trente-un, terme moyen, dans les divisions qui ont eu lieu sur les questions principales soumises à l'examen des cortès; mais déjà au mois de décembre Caballero était à sa tête. Le rival de Caballero en importance parlementaire, M. Olozaga, qui lui est bien supérieur, se maintenait au contraire plus près du gouvernement, soutenait fort souvent ses mesures et ne le combattait que sur des questions de détail. Dans la discussion des pouvoirs extraordinaires, il fut au nombre de ceux qui en redoutaient la trop grande extension, et ne les votèrent que conditionnellement; dans celle des moyens de terminer la guerre civile, il défendit avec beaucoup de mollesse l'article qui instituait des tribunaux révolutionnaires, et nous le retrouverons encore plus tard dans cette attitude indépendante, soutenue par un grand talent, qui ne manque ni de dignité ni d'avenir.

Le ministère de M. Calatrava n'a point abusé des pouvoirs extraordinaires votés en sa faveur, et souvent ils lui ont été fort utiles; mais quelque temps après ils ont servi de prétexte à une tentative d'insurrection dans Barcelonne, que les autorités de cette ville ont énergiquement réprimée, et qui l'a replacée sous l'empire de l'état de siége, levé par Serrano à la mort de Mina. Depuis les évènemens du mois d'août 1835, Barcelonne est restée un redoutable foyer de révolution; à mesure néanmoins que cette disposition turbulente et anarchique y augmentait la misère, déjà très grande par suite de l'état général de la Catalogne, il s'y est reformé, dans la bourgeoisie et dans la classe commerçante, un certain esprit de modération, qui a soutenu la lutte, sans trop de désavantage, contre les élémens de désordre, indigènes et étrangers, que cette populeuse cité nourrit dans son sein. Le général Mina y avait établi un état de siége rigoureux; il faisait déporter sans jugement et maintenait l'ordre, au nom des doctrines les plus libérales, par les moyens les plus despotiques. Au milieu des insurrections qui ont précédé la révolution de la Granja, Barcelonne est la dernière ville qui se soit prononcée pour la constitution, tant la main de fer qui l'étreignait avait de force. Mais ensuite, Mina expirant abandonna au général Serrano le commande-

TIMBRE ROYAL SEINE

ment de la principauté ; on leva l'état de siége; le parti démocratique, long-temps comprimé, envoya aux cortès des représentans d'une opinion très avancée, et au mois d'octobre la victoire fut couronnée, dans Barcelonne, par l'élection d'un *ayuntamiento* ardemment révolutionnaire. C'est celui qui protesta d'avance contre les pouvoirs extraordinaires demandés aux cortès par le gouvernement.

On ne peut douter que cet *ayuntamiento* n'ait favorisé la révolte des deux bataillons de la garde nationale le 13 janvier. Ses proclamations et ses actes l'avaient préparée. Aussi, quand la fermeté du général Parreño, capitaine-général par interim, eut rétabli l'ordre, avec le secours et l'appui non équivoque de l'élite des habitans de Barcelonne, la municipalité donna sa démission, comme si elle se reconnaissait vaincue. Peu après, son exemple fut suivi par la junte d'armement et de défense, et la députation provinciale se compléta dans le sens modéré. Il n'est pas inutile d'ajouter que, dans une exposition adressée aux cortès, la plupart des corporations industrielles de Barcelonne et les maîtrises de la bourgeoisie ont accusé cet *ayuntamiento du progrès rapide* d'avoir été nommé au mois d'octobre par un millier de citoyens tout au plus, le parti vainqueur ayant écarté tous les autres par la terreur. Le général Serrano, qui revint à Barcelonne au milieu de février, approuva, un peu à regret, dit-on, les changemens opérés en son absence, et qui furent ensuite plus énergiquement confirmés par le baron de Meer, actuellement vice-roi de la principauté de Catalogne. Malheureusement, le ministère espagnol a cru désarmer l'opposition des députés catalans en prescrivant au baron de Meer plusieurs concessions dangereuses, comme la réorganisation de l'*ayuntamiento* constitutionnel, et par ses ordres l'état de siége venait d'être levé, quand l'insurrection de Reus a fait éclater, par contagion, à Barcelonne, un second soulèvement, dont nous parlerons plus loin, pour ne pas trop anticiper sur l'ordre des évènemens.

Si la discussion des réformes à introduire dans la constitution, qui était le principal objet de la convocation des cortès, n'a pas eu lieu plus tôt, ce n'est pas qu'on ne s'en soit occupé de très bonne heure; mais on y procéda fort lentement, et avant d'aborder la constitution elle-même, on discuta les bases du système à établir; puis les travaux de la commission et de l'assemblée furent arrêtés par une foule de propositions individuelles et de discussions sur les évènemens ou les rumeurs du jour, qui firent perdre un temps précieux.

La commission de réforme, complétée le 16 novembre, a été com-

posée des neuf membres dont les noms suivent : MM. Arguelles, Ferrer, Gonzalez, Olozaga, Sancho, Laborda, Torrens y Miralda, Acuña et Acevedo. Son premier rapport a été lu aux cortès par M. Olozaga, dans la séance du 30, et le 13 du mois suivant la discussion a commencé. Ce rapport ne comprenait, d'après l'ordre adopté, que les bases de la constitution, c'est-à-dire les principes essentiels dont l'application devait y être formulée en articles ; mais il suffisait pour faire juger de l'esprit dans lequel s'opérerait la réforme, et on vit aussitôt que si l'assemblée se rangeait aux idées de sa commission, la nouvelle loi fondamentale ne conserverait de la constitution de 1812 que le nom, et se rapprocherait beaucoup de la constitution belge, dont plusieurs journaux recommandaient le mécanisme à l'attention des cortès. En effet, le *veto* absolu accordé à la couronne, le principe des deux chambres, l'élection directe et plusieurs autres concessions de la même importance aux idées monarchiques, tout annonçait la volonté sérieuse de concilier dans la nouvelle charte les prérogatives nécessaires au pouvoir avec les garanties nécessaires à la liberté, et de rendre le gouvernement plus praticable qu'il ne l'avait été de 1820 à 1823. Toutes ces bases furent adoptées par les cortès, à une majorité qui ne laissait aucun doute sur le résultat de la discussion future. Cependant la lutte n'en a pas été moins vive, quand on a repris au mois de mars l'examen du projet tout entier, article par article.

L'assemblée comptait alors ordinairement de cent cinquante à cent soixante députés présens, rarement un plus grand nombre, quelquefois beaucoup moins. Le chiffre de l'opposition systématique s'est manifesté dans cette discussion, dès la première division, à la séance du 18 mars. Il s'agissait de voter sur l'ensemble du projet de constitution, qui non-seulement reproduisait toutes les bases dont nous avons parlé plus haut, mais contenait bien d'autres dérogations encore à la loi fondamentale de Cadix, par l'omission calculée de plusieurs dispositions essentielles. MM. Caballero, Fuente Herrero, Pascual, Soler, Montoya, avaient attaqué le projet, en disant qu'ils n'avaient pas été nommés sous l'empire de la constitution de 1812, solennellement rétablie par la victoire du peuple, pour faire une constitution nouvelle, empreinte d'un autre esprit, et où les législateurs de Cadix ne reconnaîtraient certainement pas leur œuvre glorieuse. On répondit que la nation n'avait pas borné les pouvoirs de ses représentans à telle ou telle réforme, qu'ils avaient reçu le mandat général de mettre la constitution à la hauteur des idées et des besoins

de l'époque, pourvu que le système de la monarchie représentative y fût consacré par toutes les garanties et les institutions qui sont indispensables à l'existence de cette forme de gouvernement. L'ensemble du projet fut adopté, après six jours de discussion, à la majorité de cent vingt-quatre voix contre trente-cinq, et plusieurs autres divisions ont reproduit ce chiffre de trente-cinq, élevé en certains cas jusqu'à quarante et quarante-un, comme représentant une opposition qui désapprouve et détruirait, à la première occasion favorable, l'œuvre tout entière si péniblement élaborée par les cortès actuelles, sous l'influence du ministère Calatrava.

M. Olozaga, rapporteur de la commission, est l'homme qui a fait la plus grande figure dans la discussion des réformes constitutionnelles, et c'est, à tout prendre, le talent le plus élevé dont la tribune espagnole puisse s'enorgueillir. Les cortès ont sans doute quelques autres orateurs et plusieurs spécialités en diverses branches de la science législative; mais ceux qui pourraient le disputer à M. Olozaga ne sont point assez de leur temps : les uns en sont opiniâtrément restés à la constitution de 1812, moulée sur les idées françaises de 1791; les autres n'ont que des passions révolutionnaires, et ne sont que des hommes de lutte, avec des lambeaux de terrorisme systématisé pour toute doctrine gouvernementale et pour toute faculté d'organisation politique. C'est l'influence de M. Olozaga qui a donné à la nouvelle constitution espagnole son caractère pratique, qui a fait rendre au souverain son importance dans l'état, qui a débarrassé la machine du gouvernement de rouages inutiles ou dangereux, comme le conseil d'état de la constitution de Cadix et la députation permanente des cortès; qui a fait éviter la tendance des législateurs de 1791 et de 1812 à tout régler géométriquement, et qui enfin a mis une nation monarchique en possession d'une charte où l'élément monarchique n'est plus entièrement sacrifié au principe électif.

Les articles qui concernent le sénat ont donné lieu à des discussions multipliées et très vives. Ils forment, dans la loi fondamentale, une partie tout-à-fait neuve, puisque la constitution de 1812 n'admettait qu'une seule chambre.

La commission avait proposé de conférer au souverain le droit de nommer les sénateurs, sur une triple liste de candidats, émanant des mêmes électeurs que la nomination directe des députés, et elle demandait en même temps que les fonctions de sénateur fussent à vie. Plusieurs orateurs, frappés de la contradiction qui existe entre

ces deux dispositions, réclamèrent, en faveur de la couronne, la prérogative de nommer directement les sénateurs, sauf certaines conditions d'âge, de services, de fortune; mais M. Calatrava, qui aurait dû accepter cette tendance des esprits à fortifier le pouvoir et tenter les chances du vote sur cette question, vint déclarer, comme autorisé par la reine, que sa majesté repoussait, au nom de sa fille et de la royauté, la prérogative demandée pour la couronne, et l'article de la commission fut adopté. Si nous sommes bien informés, le premier ministre n'avait pas été autorisé par la reine à faire ce sacrifice, ni surtout à faire intervenir son nom dans une discussion de cette nature; mais on croit que, les principes de la constitution de 1812 ayant déjà subi de si fortes atteintes, il a vu de grands inconvéniens dans une disposition qui aurait en quelque sorte rétabli la chambre des procérès, et qu'il a craint que l'opinion démocratique, déjà si froissée, n'en tirât contre les cortès un parti trop favorable à ses ressentimens et à ses vues.

Après l'adoption de l'article qui consacrait l'intervention de l'électorat dans la constitution de la seconde chambre, la discussion s'est établie sur la durée des fonctions de sénateur. M. Olozaga, qui n'avait point partagé l'avis de la commission sur ce point, a exposé, dans un discours remarquable, pourquoi il jugeait nécessaire de les restreindre à un certain nombre d'années. Ses raisons étaient plausibles. Il ne comprenait pas que, le principe électif ayant été appliqué à la composition de la seconde chambre, ce corps ne fût point obligé de se retremper périodiquement à sa source. Il en résulterait alors pour le sénat, disait-il, une prépondérance d'autant plus fâcheuse que les hommes vieillissent vite en Espagne. On rejeta l'article de la commission, pour sanctionner le principe de la durée limitée; mais ce ne fut qu'à la majorité de huit voix, quatre-vingt-onze contre quatre-vingt-trois, la division la plus nombreuse que nous ayons remarquée dans les procès-verbaux des cortès : tant il est vrai qu'on attribue toujours à un sénat, chambre des pairs ou seconde chambre, une mission de conservation et de résistance à l'esprit novateur et mobile de la démocratie, mission qui, pour s'exercer avec succès, semble avoir besoin de la durée dans le corps qui en est investi, afin que les traditions politiques aient le temps de s'y former et de s'y maintenir!

Dans la plupart des constitutions qui reconnaissent deux chambres électives, on a rendu hommage à cette vérité. Le sénat belge dure huit ans, et se renouvelle par moitié tous les quatre ans, et voici la combinaison assez bizarre et pleine d'inconvéniens, au moyen

de laquelle on y a pourvu dans la nouvelle constitution espagnole. C'est une sorte de transaction entre plusieurs systèmes différens. Toutes les fois que la chambre des députés cessera d'exister, soit par dissolution, soit par l'expiration de ses pouvoirs, dont la durée est limitée à trois ans, il sera procédé au renouvellement d'un tiers du sénat. Cette combinaison établit entre les séries de la seconde chambre des inégalités possibles de durée. Telle série peut épuiser son *maximum* légal de neuf ans, tandis que telle autre peut n'avoir que six, que cinq, que quatre ans d'existence; et comme la couronne voudra sans doute exercer son droit de dissolution, il est probable que les sénats dureront toujours moins de neuf ans.

En adoptant ce système, on a voulu que le sénat ne restât point étranger aux grands changemens d'opinion qui pourraient se faire dans le pays, d'une législature à une autre, et qu'il en eût au moins un reflet, pour modifier une assemblée élue sous des impressions différentes. Cependant il nous semble que cette partie de la constitution est vicieuse, compliquée dans son mécanisme et remplie d'inconvéniens dans son exercice.

Le nombre des sénateurs sera égal aux trois cinquièmes de celui des députés. Ils seront nommés par chaque province en proportion de sa population; les princes, fils du roi, et héritiers immédiats de la couronne, siégeront dans le sénat à l'âge de vingt-cinq ans, l'âge d'éligibilité pour les autres sénateurs étant fixé à quarante; enfin, la nomination du président et du vice-président de la seconde chambre appartient à la couronne. Telles sont les autres dispositions constitutionnelles qui se rapportent au sénat. Celle qui accorde aux membres de la famille royale le droit d'y siéger à vingt-cinq ans fut vivement combattue, mais adoptée par cent vingt-quatre voix contre trente-six, chiffre ordinaire de l'opposition Caballero.

Nous avons vu que les ministres avaient obtenu le droit de siéger dans les cortès, et déjà M. Lopez, ministre de l'intérieur, avait été admis en qualité de député d'Alicante. Ces dispositions provisoires ont été confirmées par l'article 62 de la constitution, qui porte que les ministres pourront faire partie de l'une des deux chambres.

Au commencement de la session, dès que la tendance des cortès se fut prononcée, l'opposition, dans laquelle figurait déjà au premier rang M. Caballero, avait cherché à retarder l'œuvre de la réforme, en demandant, pour toutes les modifications qui seraient apportées à la constitution de 1812, la majorité des deux tiers de l'assemblée.

Mais les cortès décidèrent, à quatre-vingt-neuf contre vingt, que la majorité absolue suffirait, et elles écartèrent ainsi une grande difficulté; car il aurait fallu réunir sur chaque question cent cinquante voix affirmatives, puisque l'assemblée se compose de deux cent vingt-cinq membres, et c'est un chiffre auquel ne s'est pas élevée une seule fois la majorité gouvernementale. On aurait donc arrêté, par ce moyen, les travaux de l'assemblée. Plus tard, la même opposition, qui venait de se renforcer par l'accession de M. Lopez, a essayé d'un autre expédient pour arriver au même but. Le 2 avril, un député de Valence, nommé don Ascension Tarin, a déposé dans les bureaux une proposition à cet effet : « Que, attendu que les députés actuels, ne tenant leurs pouvoirs que de la constitution de 1812, n'ont qualité que pour la réviser, et non pour lui en substituer une autre, le congrès voulût bien renoncer à la discussion du nouveau pacte fondamental pour s'occuper exclusivement de terminer la guerre civile, » ajoutant que si sa proposition n'était pas admise, il se croirait obligé de se retirer de l'assemblée. Invité à la développer, M. Tarin, qui a joué dans cette affaire le rôle d'enfant perdu du parti Caballero, s'est renfermé dans un silence opiniâtre, faute de moyens oratoires, et il a été résolu, à quatre-vingt-dix-sept voix contre cinquante, que la proposition ne serait pas admise à discussion; et puis elle a été l'objet d'un vote de blâme formel, à la majorité de cent une contre trente-deux. M. Tarin s'est, en effet, abstenu de reparaître dans les cortès, au moins de quelques jours; mais il a signé la constitution que ses collègues ont achevée sans lui le 27 avril.

D'après ce que nous en avons dit, on peut juger du mérite de ce travail. Assurément ce n'est point une œuvre parfaite; et si nous en avions entrepris l'examen détaillé, nous aurions eu bien des défauts à y relever. Mais ces défauts disparaissent en quelque sorte quand on la compare à l'impraticable constitution de Cadix, qu'elle est destinée à remplacer. Cependant cette constitution de 1812, renversée si facilement et si vite par les mains qui l'avaient relevée, régit encore aujourd'hui l'Espagne sous bien des rapports. L'administration provinciale a été réformée en 1836, après la révolution de la Granja, suivant les dispositions qu'elle consacre, et qui ne sont plus en harmonie avec le nouveau système électif. Peu à peu l'Espagne sortira de ce chaos de constitutions, de lois et de coutumes incohérentes. Aussi bien n'est-ce pas malheureusement ce qu'elle a de plus pressé. Le désordre et l'épuisement de ses finances, le fléau de la guerre civile qui s'éternise, les habitudes d'insubordination dans l'ar-

mée, de révolte dans les provinces, d'égoïsme dans les individus, d'apathie dans les populations, le relâchement de tous les liens sociaux, la fatigue de tous les ressorts du pouvoir dans les derniers rouages de la machine politique, voilà les maux qui appellent un prompt remède; voilà les tristes symptômes de désorganisation et de décrépitude contre lesquels ne peuvent rien ni les lois, ni les chartes, ni les discours, et que la forte main, la volonté intelligente de véritables hommes d'état sont seules capables de combattre avec succès. Peut-être l'Espagne avait-elle trouvé un de ces hommes : c'était M. Isturitz; mais il est aujourd'hui en accusation devant les cortès, et c'est à peine si le ministère espagnol pourrait lui garantir une pleine sécurité dans sa patrie pour venir répondre à ses accusateurs. Peut-être, dans les profondeurs de l'avenir, quelque autre grandit ignoré, pour paraître à son heure; mais jusqu'ici aucun ne se rencontre, même à l'horizon le plus lointain. Des médiocrités en tout genre se disputent un pouvoir sans force et des dignités sans honneur. La guerre civile moissonne de temps en temps les plus braves, des Irribaren, des Gurrea, des Léon, des Conrad, dont la glorieuse mort n'assure pas même le triomphe de leur cause. Des révolutions inutiles et les préventions de l'esprit de parti éloignent successivement des affaires, de la tribune, des conseils de la nation et du souverain, les illustrations les plus pures, les plus brillantes lumières, les plus hautes expériences politiques, les cœurs les plus droits et les plus fermes raisons. Quand on envisage cette situation vraiment déplorable du parti de la reine en Espagne, il n'y a qu'une seule chose qui console et qui empêche de perdre tout espoir : c'est de ne voir dans le parti de Carlos, avec beaucoup de ténacité, de courage et même d'habileté militaire, aucune intelligence supérieure, comme il y en a quelquefois au service des plus mauvaises causes, de sorte qu'entre les deux partis les armes sont égales. Mais on s'indigne davantage de l'impuissance du premier, parce qu'on lui suppose plus de ressources, parce qu'on croit que les sympathies les plus honorables de la nation sont en sa faveur, et parce qu'on désire son triomphe.

Aussitôt après les évènemens de la Granja, quand Gomez était aux portes de Madrid, quand le général Cordova se retirait en France, quand l'armée de la reine présentait tous les symptômes d'une désorganisation complète, on a cru que la révolution du 13 août donnerait à la guerre civile un grand élan, et que don Carlos prendrait, hors de la Navarre, une offensive redoutable et décidée.

Ces craintes, que justifiaient les circonstances, ne se sont pas réalisées. L'offensive s'est bornée à cette aventureuse expédition de Gomez, qui n'a servi qu'indirectement la cause carliste, et au siége de Bilbao, dont la coopération angaise a seule empêché le succès, sans que sa levée ait eu, pour la cause constitutionnelle, les résultats qu'on devait s'en promettre. Cependant, si l'impuissance de rien faire de grand et de décisif s'est manifestée de part et d'autre avec plus d'évidence que jamais, pendant le cours de la dernière année, la guerre civile n'en a pas eu moins d'activité : elle a présenté des évènemens d'une haute importance; elle a étendu sa sphère, elle a jeté de plus profondes racines dans cette terre qu'elle épuise, et en se prolongeant elle semble avoir acquis en même temps des moyens et des raisons pour se prolonger plus encore, loin que sa durée en ait usé les forces et permette à l'humanité d'en espérer la fin prochaine.

Notre intention n'est pas de décrire minutieusement les faits multipliés de la guerre civile dans les provinces insurgées, en Catalogne, dans le royaume de Valence et dans les provinces si audacieusement traversées par Gomez, depuis la révolution de la Granja. Mais il est nécessaire d'en rappeler succinctement les principaux, pour qu'on apprécie bien, d'abord le peu d'influence que la révolution a exercée sur la question militaire, et ensuite la force et les chances respectives des deux causes qui se combattent. C'est à l'inexorable réalité des faits qu'il faut demander, contre les partisans maladroits de l'une et de l'autre, justice de leurs puériles déclamations.

Les faits saillans de la guerre civile, depuis la révolution de la Granja, sont l'expédition de Gomez, le siége de Bilbao, l'inutile expédition de Sanz dans les Asturies et en Castille par le nord-est, plusieurs engagemens heureux, dans le royaume de Valence et en Catalogne, avec les bandes carlistes, comme l'affaire de San-Quirze, le 4 octobre, où fut tué le baron d'Ortaffa, et dont les résultats forcèrent Maroto à se rejeter sur le territoire français; la prise de Bicerte et de Cantaviéja; l'invasion du royaume de Valence et de la Manche au mois de mars de cette année, par Forcadell et Cabrera, qui avaient réparé toutes leurs pertes; un peu avant, le désastre d'une brigade de l'armée du centre à Siete-Aguas; le 16 mars, l'échec essuyé par la légion anglaise devant Hernani; les retraites successives de Saarsfield et d'Irribaren sur Pampelune; enfin la prise d'Irun par le général Évans, et au moment où nous écrivons ces lignes, l'expédition de l'infant don Sébastien en Catalogne, évènement d'une grande portée, qui a déjà eu de bien funestes conséquences, et qui

se lie évidemment à une combinaison générale dont l'issue est encore douteuse.

Maintenant, si on voulait grouper ces faits en situations générales à diverses époques, on trouverait à peu près les phases et les vicissitudes suivantes.

Pendant les premiers mois qui suivent la révolution de la Granja, les succès de Gomez, la défaite des troupes constitutionnelles à Jadraque par ce chef hardi, la trop longue impunité de ses courses à travers la Manche, sa jonction menaçante à Utiel avec Cabrera, le peu de résultats de l'avantage remporté à Villarobledo par les troupes de la reine, l'invasion de l'Andalousie, la prise de Cordoue, la destruction du corps des volontaires de Malaga, commandés par Escalante à Baena, le commencement du siége de Bilbao, l'organisation ou l'essai d'organisation des bandes catalanes par Maroto, l'anéantissement de l'armée du centre, forment un ensemble de faits qui inspire les plus graves inquiétudes aux amis de la cause libérale, qu'ils constituent en état d'infériorité.

A cette période de revers et d'humiliation succèdent de meilleurs jours. Gomez poursuit ses succès; mais il n'établit nulle part un nouveau foyer d'insurrection carliste. Les généraux de la reine combinent mal leurs opérations, et ne s'entendent pas assez bien pour le détruire; mais quand ils l'atteignent, ils le battent; et enfin Narvaoz le contraint à regagner précipitamment la Navarre, sans avoir pu donner à son aventureuse expédition le caractère d'une diversion permanente. La bataille de San-Quirze, gagnée au commencement d'octobre par le brigadier Ayerbe sur Maroto et le baron d'Ortaffa, oblige le premier de ces deux chefs, homme dangereux par ses talens et l'énergie de son caractère, à se rejeter sur le territoire français, en abandonnant l'œuvre difficile de l'organisation des bandes catalanes. Sanz, battu dans les Asturies et dans la province de Burgos, est forcé de retourner en Biscaye, après avoir perdu beaucoup de monde. Cabrera éprouve défaite sur défaite depuis sa séparation d'avec Gomez; les autres chefs ne sont pas plus heureux. Albuin, Gurrea, Borso, San-Miguel, obtiennent de brillans succès contre les factions catalanes et aragonaises. Enfin le siége de Bilbao est levé, après une de ces héroïques résistances qui feront l'éternel honneur de l'Espagne.

L'année 1837 s'ouvre sous de favorables auspices : la supériorité morale a passé du côté de la cause constitutionnelle; mais il se prépare une funeste réaction. L'inquiétude succède au premier enthousiasme

en voyant Espartero, Saarsfield, Evans, s'obstiner dans une inaction dont on ne comprend pas les motifs. Espartero est malade, ses troupes sont exténuées et manquent de tout. La légion Evans est mécontente, quoique le gouvernement espagnol s'impose en sa faveur bien plus de sacrifices que pour la légion française, dont les services ne sont ni appréciés ni reconnus. Pour faire le moindre mouvement hors de Pampelune, Saarsfield est obligé d'emprunter 40,000 piastres aux habitans de cette ville, qui les lui accordent sous l'impression de la délivrance de Bilbao, et les redemandent ensuite quand ils ne le voient pas bouger. La légion française, jalousée par les généraux espagnols, est menacée, au mois de février, d'une dissolution complète, par suite de l'insuffisance des ressources envoyées de Madrid et des mauvaises mesures prises à son égard. D'ailleurs, l'insubordination s'accroît dans les rangs supérieurs de l'armée. La querelle de Narvaez et d'Alaix préoccupe tous les esprits; on craint les relations de Narvaez avec le parti réactionnaire; les officiers, fort imprudemment attaqués par M. Mendizabal dans les cortès, lui répondent par des insultes publiques, et le mécontentement de l'armée est à son comble. C'est pendant cette troisième période que Cabrera et Forcadell ont envahi la Manche, pénétré dans Albacete, Orihuela, Elche, menacé Valence, Alicante et Murcie, détruit, à Siete-Aguas et à Burjasot, deux brigades de l'armée du centre, et jeté le trouble jusque dans Madrid. Puis est survenue la désastreuse affaire d'Hernani, où Villaréal et l'infant don Sébastien auraient anéanti la légion anglaise, si les troupes de marine débarquées par lord John Hay n'avaient protégé sa retraite jusque dans Saint-Sébastien. De là des récriminations sans fin contre la perfidie ou la lâcheté des généraux espagnols du côté des Anglais, et de l'autre côté une recrudescence de mépris contre des auxiliaires si coûteux et si peu utiles. En Catalogne, seulement, les troupes de la reine, bien dirigées, ont conservé l'avantage sur les bandes nombreuses et féroces qui désolent cette province.

Sur la fin d'avril, Oraa et ses lieutenans étaient parvenus à refouler Cabrera et Forcadell dans leurs montagnes, et quelque temps après, la légion anglaise, bien affaiblie, comme on en peut juger par son état actuel, avait réparé l'échec d'Hernani par la prise d'Irun. Mais la retraite du général Évans, à la suite de ce succès, semble prouver qu'il a craint de voir flétrir ses lauriers, s'il restait plus long-temps au service de l'Espagne. Il est retourné siéger au parlement, et le corps qu'il commandait, réduit à une brigade de

quinze cents hommes, ne les compte même plus aujourd'hui. On ne le regrette certainement pas en Espagne. Les hideux excès qui ont suivi la prise d'Irun ont confirmé les uns dans leur haine et les autres dans leur indifférence, mêlée d'aversion, pour les étrangers auxiliaires, recrutés à Londres en 1835. Le système de la coopération indirecte a fait son temps. Il est jugé. La légion française qui vient de perdre son digne chef, et qui est aussi réduite à une poignée d'hommes, avait une tout autre valeur. Depuis qu'elle a mis le pied sur le territoire espagnol, elle a presque constamment tenu la campagne, au milieu de privations inouies et qu'il a fallu des forces surhumaines pour supporter. C'était une troupe vraiment française, admirablement organisée et disciplinée, soutenue par le sentiment de l'honneur et l'orgueil du drapeau. Elle s'est honorée en Espagne par une conduite et par un courage au-dessus de tout éloge. Quand elle agissait seule, toutes ses entreprises, habilement combinées, étaient couronnées de succès; quand elle marchait avec les troupes espagnoles, soit au premier rang, soit à l'arrière-garde, elle rendait toujours les plus grands services, et plus d'une fois elle a seule protégé des retraites, qui sans elle n'eussent été que des déroutes. Il est fâcheux qu'on ait sacrifié cette brave légion aux combinaisons d'une politique irrésolue, et le gouvernement espagnol, qui surtout depuis la révolution de la Granja, l'a laissée périr sans secours, regrettera plus d'une fois l'indifférence avec laquelle il a accueilli toutes les réclamations faites en sa faveur.

Depuis que les armes de la reine ont repris le dessus dans les provinces du nord, bien qu'elles ne soient pas maîtresses des principales vallées où il avait concentré ses moyens de défense, le prétendant a transporté ailleurs le foyer de la guerre civile. Cette expédition était depuis long-temps prévue, et c'était là ce que devait faire don Carlos quand l'épuisement de la Navarre, de la Biscaye et du Guipuzcoa ne lui permettrait plus d'y entretenir des forces aussi nombreuses. La rareté des subsistances s'y faisait déjà sentir depuis long-temps, et l'ordonnance du 20 janvier qui a fermé la frontière aux exportations de farines et autres provisions de bouche, avait considérablement aggravé cette situation. Aussi le ministère espagnol sentait-il tout le prix de ce retour à l'ordonnance du 3 juillet 1835, et celle de 1837 est, quoi qu'en disent les feuilles légitimistes de Paris, une des causes principales qui ont déterminé don Carlos à tenter son expédition de Catalogne, dont il est encore bien difficile d'assigner le véritable but.

En sortant de la Navarre, don Carlos avait paru manœuvrer pour

passer l'Èbre vers le milieu de son cours, et les généraux de la reine s'attachèrent d'abord à rendre impossible l'exécution de ce projet. Puis il s'éloigne du fleuve, prend la route de Catalogne, et semble se diriger sur le pays montagneux que les bandes catalanes ont choisi pour en faire le centre et l'appui de leurs opérations. On lui attribue alors le dessein de recruter son armée parmi elles, et de leur donner une meilleure organisation, comme l'avait essayé, l'année précédente, le général Maroto. Dans cette supposition, le danger se serait éloigné de Madrid, et le prétendant n'aurait fait que chercher une autre Navarre dans les montagnes de la Haute-Catalogne. Est-ce le manque de vivres et le peu d'accord des Catalans avec les Navarrais qui ont fait descendre don Carlos de Solsona sur Agramunt et puis sur le bas Èbre? ou bien ne voulait-il que réchauffer l'insurrection par sa présence dans un pays qui lui est dévoué, et réaliser du côté de Tortose le passage de l'Èbre, qui aurait été le véritable but de l'expédition dès sa sortie de la Navarre? C'est ce qu'on ne peut guère déterminer, à si peu de distance des évènemens; mais nous inclinons à penser que le passage de l'Èbre au-dessous de Tortose a dû être effectivement le but de l'expédition, parce que le succès en était assez sûr, et que cette direction des opérations militaires présentait de fort grands avantages.

Deux fois on a rattaché avec beaucoup de vraisemblance les mouvemens de l'expédition navarraise à des préparatifs que la Sardaigne tolère ou encourage dans ses ports, pour lui procurer ce dont elle manque le plus, des armes et des munitions de guerre; la première fois, quand elle a paru se diriger vers la côte de Catalogne, après son échec à Guisona; la seconde, quand on l'a vue passer l'Èbre si près de son embouchure, et qu'on lui a supposé l'intention de descendre le long du littoral dans le pays de Valence. La première fois, c'était une erreur; mais si don Carlos s'établit et réorganise son armée au moyen des renforts que lui amènent Cabrera et les autres chefs du Bas-Aragon, dans les montagnes au nord-est de Valence, il est probable qu'on cherchera à opérer quelque débarquement d'effets militaires, soit à Vinaroz, soit à San Carlos de la Rapita, dans la baie des Alfaques.

D'après les dernières nouvelles, l'expédition carliste est arrivée sans obstacle à Cantarvieja. C'est le point culminant du groupe de montagnes qui domine et sépare les trois provinces d'Aragon, de Catalogne et de Valence. Cette importante position est au centre d'un pays de difficile accès, où les bandes carlistes se sont très souvent

retirées, après leurs incursions dans la Manche et les provinces limitrophes. Cependant il y aurait encore loin de là à Madrid, si l'armée du général Oraa, qui se trouvait à la même époque sur la droite et en tête des forces carlistes, dans les environs d'Alcaniz et de Teruel, agissait avec vigueur et décision, comme l'exigent les circonstances les plus critiques où se soit trouvée la cause de la reine depuis le commencement de la guerre civile.

Ce qu'il faudrait au gouvernement de la reine, avant même une bonne armée, pour terminer la guerre civile, ce serait de l'argent, parce qu'avec de l'argent il aurait une bonne armée, parce qu'il y maintiendrait constamment la discipline, parce qu'il aurait sur les chefs carlistes un puissant moyen d'action, parce qu'il n'enverrait pas sans cesse aux bandes qui désolent le royaume des renforts de déserteurs. Ce fut une illusion de compter sur des corps francs ou sur des milices mobilisées. De pareilles troupes n'ont réussi, et encore très imparfaitement, qu'en Catalogne. Partout ailleurs elles n'ont commis que des excès, ou se sont déshonorées par la plus odieuse lâcheté, mêlée aux plus ridicules fanfaronnades. Cela s'est vu dans l'Andalousie, à l'époque de l'expédition de Gomez, dans l'Estremadure, quand le général Rodil fit un appel au patriotisme de cette province, et tout récemment dans le royaume de Valence. Quand le général Oraa est arrivé à Valence, au mois d'avril, avec la mission de mettre promptement un terme aux incursions dévastatrices de Forcadell et de Cabrera, quoiqu'il eût peu de troupes à ses ordres pour accomplir cette tâche, son premier acte a dû être la dissolution de deux corps francs, dont les brigandages étaient devenus aussi affreux que ceux des bandes carlistes.

Il faut donc de l'argent. Mais où le trouver? L'Espagne elle-même est épuisée, parce que rien ne s'y reproduit, que l'industrie est paralysée, que le commerce extérieur est mort, que les travaux de l'agriculture sont abandonnés sur quelques points, faute de bras, de capitaux, de sécurité, des premiers moyens d'exploitation. Il y a des provinces qui, écrasées de réquisitions en nature, ont payé d'avance plusieurs années de certains impôts, et qui, envahies par les factions, ne demandent pas qu'on les vienne défendre, pour n'avoir pas à nourrir à la fois leurs défenseurs et leurs ennemis. La vente des biens nationaux procure, de temps en temps, quelques ressources, et il est à remarquer que les prix d'adjudication sont bien supérieurs aux estimations primitives; mais ce n'en est pas moins, dans son ensemble, une fort mauvaise opération. Les acheteurs obtiennent de

longs termes pour payer, et ils paient souvent en titres et créances de diverses natures et de diverses origines, sur le gouvernement, qui sont actuellement sans valeur, puisque les intérêts ne sont pas servis, et, pour un grand nombre de ces dettes, ne le seront peut-être jamais. Il y a telle propriété ecclésiastique vendue comme bien national, dont le trésor n'a pas retiré, en capital réel, ce qu'il percevait sur elle chaque année, en droits et contributions de toute espèce, parce que ce genre de propriétés en acquittait de très considérables. L'avenir, nous le savons, nous l'espérons au moins, effacera les misères du présent; mais le déficit s'accroît de jour en jour, on ne pourvoit à aucun service, le trésor ne remplit aucune obligation, tout manque à la fois.

M. Mendizabal, qui a épuisé toutes les ressources d'une imagination féconde en expédiens, et qui ne se laisse pas arrêter par de vulgaires scrupules, semble reconnaître aujourd'hui que ce système dilatoire est arrivé à son terme; car depuis plus de trois mois il travaille à la conclusion d'un emprunt à l'étranger. Un riche capitaliste espagnol avait fait ou accepté des propositions pour un capital nominal de 800,000,000 de réaux (200,000,000 de francs), que diverses conditions auraient certainement réduit d'un tiers; mais il demandait la garantie, au moins morale, des deux gouvernemens de France et d'Angleterre, qui l'ont refusée (1). Cette négociation n'a donc pas eu de suites. Maintenant il est fortement question d'un autre emprunt moins considérable, qui se négocierait à Londres, et pour sûreté duquel le gouvernement espagnol offrirait les revenus de Cuba et de Porto-Rico. On assure que celui-là est en voie de réussir. Si cette combinaison n'est pas accompagnée de mesures propres à soulever, de la part de l'administration coloniale, une résistance qui serait difficile à surmonter, malgré ses inconvéniens, il faudrait l'accueillir. Elle en a certainement beaucoup moins que le projet d'un traité de commerce avec l'Angleterre, ou de concessions commerciales faites à cette puissance, par voie de réglemens douaniers, dont il a été aussi question, et au moyen desquels on obtiendrait d'elle un fort subside; car non-seulement on devrait craindre alors que les tendances séparatistes de la Catalogne ne prissent un caractère sérieux, et n'entraînassent Valence par la communauté d'intérêts; mais la France ne pourrait, ce nous semble, tolérer des arran-

(1) Les différends survenus entre M. de Campuzano, ministre d'Espagne à Paris, et le gouvernement français se rattachent à cette affaire, que M. de Campuzano avait eu le tort de ne pas vouloir traiter dans les formes accoutumées.

gemens qui changeraient, à son préjudice, une situation garantie par d'anciens traités. Il en résulterait donc infailliblement une grave perturbation dans le système de la quadruple alliance, et nos départemens méridionaux se plaindraient alors, avec trop de raison, des sacrifices qu'il leur impose, pour qu'il fût sage ou possible de les exiger plus long-temps.

L'Espagne est maintenant assez calme. L'insurrection qui a éclaté, dans les premiers jours du mois de mai, à Barcelonne, quoique fort sérieuse, n'a cependant servi qu'à compromettre plus encore la bourgeoisie de cette grande ville dans les voies de l'ordre et de la modération. Les mesures rigoureuses, mais nécessaires, que les autorités militaires et civiles ont adoptées à la suite de cette coupable tentative pour prévenir un nouveau soulèvement du parti républicain, se sont exécutées sans résistance et sans trouble. L'empire des lois est rétabli sur tous les points où s'était propagée la révolte, et l'invasion de la Catalogne, par les carlistes, a momentanément effacé les divisions du parti constitutionnel. Valence ne songe qu'à défendre ses murs, sans cesse menacés par des bandes audacieuses et féroces. Cadix est tranquille. A Malaga, le général Quiroga et ses successeurs dans le commandement de cette partie de l'Andalousie se sont attachés à neutraliser, autant que possible, tous les élémens de désordre que renferme une des populations les plus remuantes de l'Espagne, et ils ont réussi. On a désarmé la populace, on a puni les assassins, on a dispersé les fauteurs de séditions. Enfin les dispositions de la garde nationale de Madrid sont rassurantes, et le ministère affecte de ne plus craindre que les complots des réactionnaires ou partisans du statut royal, qui sont l'objet de toutes ses rigueurs.

Mais ce ministère lui-même est-il bien certain de son avenir? nous ne le croyons pas. L'opinion générale est qu'il doit prochainement subir un changement essentiel dans sa composition. La majorité des cortès en a beaucoup moins adopté les hommes que la direction politique; et toutes les fois qu'il s'est agi, soit à propos de finances, soit à l'occasion des malheurs de la guerre civile, de déclarer qu'on ne le trouvait ni assez prévoyant, ni assez habile, ni assez heureux, la majorité s'est affaiblie, et quelquefois même lui a fait défaut. Au moment où nous écrivons ces lignes, il y a crise. L'opposition des cortès et le parti modéré, dont l'existence ne se révèle plus que par une presse fort bien maniée, travaillent, de concert, au renversement du ministère Calatrava. Dans celui-ci, on sent la nécessité de se modifier; et chacun est à la recherche de nouveaux alliés. Mais on n'est

pas encore parvenu à s'entendre, et M. Calatrava reste le collègue de M. Mendizabal. Au milieu de tous ces embarras, le parti modéré nous semble trop impatient, non pas de revenir aux affaires (il n'a, en ce moment, aucune chance de succès), mais d'user contre les difficultés du pouvoir une autre nuance de l'opinion qui l'en a fait tomber.

La constitution nouvelle, acceptée et jurée par la reine régente au nom de sa fille, a été solennellement promulguée à Madrid et dans toutes les grandes villes d'Espagne. L'ordre n'a été troublé nulle part à cette occasion, et l'approbation du pays semble ratifier l'œuvre des cortès. Mais l'assemblée ne doit pas se séparer, avant d'avoir voté les institutions organiques et les principales mesures de réforme destinées à compléter la révolution dans l'ordre politique et dans l'ordre civil. La loi électorale et la suppression des dîmes ont déjà signalé cette seconde phase de son existence, que le ministère cherchera sans doute à prolonger le plus possible, pour n'avoir pas en même temps la guerre civile à combattre et deux nouvelles chambres à manier. Cependant la promulgation du pacte fondamental a soulevé une grave question, celle du maintien ou de la suppression des *fueros* de la Biscaye et des trois autres provinces. Légalement cette question n'en est pas une. La constitution s'applique à toute la monarchie espagnole, et doit en régir toutes les parties. Mais en fait, les provinces qui avaient conservé leurs priviléges ne veulent pas s'en dessaisir; et ce n'est pas des insurgés carlistes que nous voulons parler, c'est de la population libérale qui reconnaît le gouvernement de la reine et l'ordre de succession établi par le testament de Ferdinand VII. Bilbao proteste contre la suppression des franchises de la province, et jusqu'ici aucun acte officiel n'a constaté sa soumission à la loi qui les abolit. L'insurrection provinciale qui s'est armée du nom de don Carlos a donc des racines bien profondes dans l'attachement de ce pays à ses anciennes institutions et à des priviléges qui ont fait sa prospérité, au milieu de la décadence du reste de la monarchie! Aussi ne peut-on s'expliquer comment, depuis l'origine de cette guerre, le gouvernement espagnol n'a pris aucune mesure pour rassurer solennellement les populations sur le sort des libertés qui leur ont mis les armes à la main.

Le tableau que nous venons de tracer montre combien est grave la situation actuelle de l'Espagne, combien de dangers elle présente, et combien peu elle offre de ressources.

La politique et l'humanité ont également à gémir de la prolongation

de la guerre civile dans la Péninsule. On ne peut espérer la fin prochaine de cette déplorable lutte par les seules forces de l'un ou de l'autre des deux partis; et si don Carlos s'établissait à Madrid, ce serait pour la France une source de complications et de dangers, dont la seule perspective devrait suffire pour faire adopter, dès à présent, l'unique moyen assuré de les prévenir. Toutes les opinions qui ont été successivement appelées à diriger les affaires de l'Espagne, ont eu la prétention de la sauver et de terminer la guerre civile sans l'intervention française, et toutes ont fini par la demander à genoux. Il n'y a plus même aujourd'hui un reste d'orgueil national dans cette Espagne, broyée par les révolutions, pour protester contre l'apparition du drapeau français de l'autre côté des Pyrénées. Toutes les conditions morales se réunissent donc en faveur de l'intervention, épuisement des partis, et découragement des peuples; et nous n'étonnerons que ceux qui ne connaissent pas le fond des choses, en affirmant qu'un grand nombre de chefs carlistes ne demandent qu'à pouvoir désarmer honorablement. L'intervention serait glorieuse; elle serait, pour la dynastie, un grand moyen de consolidation, pour la France un gage de sécurité, pour la paix générale une garantie de plus, en ôtant à certaines espérances un dernier appui. Nous n'ajouterons plus qu'un mot. Tout ce qu'elle devait à l'Espagne, la France l'a fait, et au-delà : le temps est venu d'examiner si elle ne se doit pas quelque chose de plus à elle-même.

C.

LES

VOIX INTÉRIEURES,

DE M. VICTOR HUGO.

Plus d'une fois déjà il nous est arrivé d'insister sur le caractère exclusivement lyrique des ouvrages de M. Hugo; ce caractère, nous l'avons retrouvé dans ses drames aussi bien que dans ses romans, et comme le drame est plus loin de l'ode que le roman, nous avons été naturellement amené à dire que nous préférons *les Feuilles d'Automne* à *Notre-Dame de Paris*, et *Notre-Dame de Paris* à *Hernani*. Il nous semble que cette affirmation est assez claire, assez évidente par elle-même, et pourrait se passer de démonstration; mais comme un grand nombre d'esprits sincères, et familiarisés par l'étude avec la discussion littéraire, ont cru voir dans cette affirmation plutôt un parti pris d'avance, un avis préconçu, que l'énoncé rigoureux de notre conviction, nous nous croyons forcé de donner à notre opinion de nouveaux développemens. Si la réflexion eût entamé notre premier avis, nous ne répugnerions aucunement à dire comment et pourquoi notre avis aurait changé; mais chaque nouvelle œuvre de M. Hugo nous affermit dans le premier jugement que nous avons porté sur l'ensemble de ses facultés, et notre devoir se réduit à chercher, pour l'expression de notre pensée, des formules de plus en plus claires, de plus en plus précises.

Sans doute le drame et le roman se proposent tous deux la peinture de la vie humaine, et si le lecteur ne consentait pas à voir les différences cachées sous cette identité apparente, il serait absolument impossible de lui montrer pourquoi M. Hugo, nature lyrique, amoureux de la strophe abondante et sonore, est plus voisin du roman que du théâtre; mais il ne faut pas une grande clairvoyance pour apercevoir l'intervalle qui sépare l'action racontée de l'action mise en scène, pour comprendre que l'intervention directe du poète dans plusieurs parties du récit permet à la faculté lyrique de se déployer librement, tandis que cette même faculté trouve rarement l'occasion de se produire au théâtre. Dans le roman comme dans le drame, l'analyse des caractères et le mouvement des personnages sont les deux premières conditions à remplir, et si l'une de ces deux conditions est violée ou méconnue, le roman et le drame sont incomplets; mais il est plus facile de dissimuler la fausseté des caractères ou l'invraisemblance de l'action dans le roman que dans le drame. Car le poète qui raconte dispose de toutes les richesses du langage, parle en son nom et peut prodiguer les images éclatantes, les comparaisons ingénieuses, les allusions lointaines, sans choquer le lecteur. Le dramatiste est sans cesse rappelé à son devoir par les deux mille spectateurs qui ont les yeux fixés sur la scène; s'il oublie son héros pour arranger des paroles sonores, ou des images coquettes, il est puni par l'indifférence ou par les railleries du parterre, et la rapidité du châtiment ne lui permet pas de mettre en doute la réalité de sa faute. De cette vérité générale, applicable à tous les romanciers, à tous les dramatistes, il est facile de conclure la supériorité des *Feuilles d'Automne* sur *Notre-Dame de Paris*, et de *Notre-Dame de Paris* sur *Hernani*. Mais peut-être convient-il de montrer sous un autre jour le rapport qui unit cette conclusion aux prémisses que nous avons posées. L'opinion générale est plus indulgente pour les héros de roman que pour les héros de théâtre; la même foule qui, assise sur les banquettes du parterre, ne pardonne pas au poète la violation de la vérité, se montre volontiers crédule lorsqu'elle suit des yeux les pages d'un roman. Au théâtre, elle veut être émue; en lisant un roman, elle préfère les épisodes qui excitent sa curiosité aux scènes naturellement et logiquement déduites. Il suit de là que la fantaisie a plus beau jeu dans le roman que dans le drame, que le poète impose plus facilement sa personnalité au lecteur qu'au spectateur. L'opinion générale est évidemment une opinion erronée; toute fable épique ou dramatique, pour être vraiment belle,

a un égal besoin de naturel, de vraisemblance et de logique; les actions racontées, pas plus que les actions mises en scène, ne peuvent se passer de caractères posés simplement, de passions sincères, de personnages vivans et pareils, quoique supérieurs, aux hommes que nous voyons tous les jours; mais comme la majorité n'a pas le loisir de méditer sur les conditions fondamentales du récit, elle continuera long-temps encore de lire avec indulgence, sinon avec sympathie, des romans invraisemblables, et de hausser les épaules à la représentation d'un drame dicté par la seule fantaisie.

Cependant il serait injuste, il serait absurde de croire que le développement de la faculté lyrique s'oppose absolument au développement de la faculté dramatique. Quelque grande que soit la distance qui sépare le drame de l'ode, cette distance n'est pas infranchissable. Mais la poésie lyrique, telle que la conçoit M. Hugo, telle qu'il l'a réalisée depuis neuf ans, telle qu'il la voudra réaliser sans doute jusqu'à la fin de sa carrière, s'occupe de l'image bien plus que de l'idée, du mot bien plus que de l'homme, de la rime bien plus que de l'émotion; or, si l'idée, en tant qu'humaine, peut se transformer et passer de l'ode au drame, le mot n'a pas la même faculté. A notre avis, les *Feuilles d'automne* sont le meilleur recueil lyrique de M. Hugo; et ce recueil n'est que l'ébauche d'une manière que l'auteur n'a pas complétée. Venues après *les Orientales*, qui célébraient la couleur et l'étendue à l'exclusion du sentiment et de la pensée, *les Feuilles d'automne* promettaient une conversion qui ne s'est pas accomplie; elles montraient moins d'admiration pour les choses, un peu plus de sympathie pour l'homme; cette sympathie n'a pas été de longue durée. *Les Chants du crépuscule,* avec moins d'éclat, et surtout moins d'unité que *les Orientales*, expriment cependant, au même degré que *les Orientales*, l'amour de la couleur et de l'étendue, et négligent presque toujours de montrer l'homme sous le velours, la femme sous le satin. Il est donc permis d'affirmer que la poésie lyrique de M. Hugo appartient plutôt à la langue qu'à la pensée, et c'est ce qui explique pourquoi l'auteur des *Orientales*, après avoir exécuté, dans ses strophes disciplinées, les plus savantes évolutions, après avoir fait manœuvrer la césure et la rime en tacticien consommé, n'a pas réussi à nous montrer des hommes de la famille humaine. Il a transformé sa parole, il n'a pu transformer sa personnalité. Il avait préféré, dans ses odes, le mot à l'idée, et comme rien ne le gênait dans le maniement des mots, il avait accompli des prodiges; en se continuant, en appliquant à la création des personnages dramatiques le procédé qui

avait suffi à produire des strophes, il a été vaincu par l'humanité qu'il ne connaissait pas; il n'a pu deviner, par la seule combinaison des mots qui lui obéissaient, les caractères qu'il n'avait pas étudiés.

S'il faut, comme nous le croyons, rapporter à la nature même des odes de M. Hugo l'insuffisance épique et l'impuissance dramatique de l'auteur, la logique prescrit évidemment d'étudier avec un soin particulier chaque nouveau volume d'odes que M. Hugo publie. Le titre donné au dernier volume que nous avons sous les yeux nous avait fait concevoir une espérance qui ne s'est pas accomplie. En voyant l'auteur de tant d'odes splendides consentir à baptiser un recueil lyrique du nom de *Voix intérieures*, nous avions pensé qu'il se rendait enfin aux avertissemens que la critique ne lui a pas ménagés depuis *les Orientales*, c'est-à-dire depuis neuf ans; il nous était permis, sans présomption, de croire que M. Hugo apercevait tout le néant de la poésie purement extérieure, et comprenait la nécessité d'interroger sa conscience plus souvent que ses yeux; le succès des *Feuilles d'automne* semblait se réunir à la critique pour le décider à ce dernier parti; mais le nouveau recueil n'est pas fidèle au baptême qu'il a reçu. Les *Voix intérieures*, telles que M. Hugo les explique et les définit dans la préface de son volume, n'appartiennent, à proprement parler, ni au monde, ni à l'homme, ni au spectacle extérieur, ni au spectacle intérieur, mais ne sont qu'un chuchottement, un murmure, un dialogue insaisissable entre l'homme et les choses, entre la créature et la création. Quoique ce dialogue ne soit pas absolument dépourvu de réalité, il était difficile à M. Hugo d'y trouver la matière de trois mille vers. Pour l'entendre, pour l'exprimer, il eût fallu être familiarisé de longue main avec l'analyse des sentimens et des idées; il eût fallu avoir vécu avec l'homme plus intimement qu'avec les choses, et c'est précisément ce que M. Hugo a négligé jusqu'ici. Aussi, quoique les *Voix intérieures* soient, à mon avis, très supérieures aux *Chants du crépuscule*, quoique le dernier recueil ait sur le précédent un avantage positif, quoiqu'il offre une sorte d'unité implicite, je suis forcé de reconnaître qu'il ne dépasse pas *les Feuilles d'automne* par le côté humain, et que, pour l'éclat extérieur, il reste souvent au-dessous des *Orientales*. Pour dire toute notre pensée, nous ajouterons que les *Voix intérieures* ne nous apprennent rien sur M. Hugo, c'est-à-dire n'élargissent pas d'une ligne la gloire qui lui appartient. Avec l'habileté consommée qu'il possède, rompu comme il l'est à toutes les ruses de la versification, il lui sera facile de publier, tous les deux ans, un recueil pareil aux *Voix intérieures*; mais cette fécondité sera

stérile pour la grandeur de son nom, pour la popularité de sa pensée. Cependant il est bon d'analyser *les Voix intérieures*, comme si M. Hugo débutait aujourd'hui, comme s'il n'avait pas déjà écrit dix-huit mille vers lyriques, avec la même opulence de rime, avec la même mobilité de césure, avec la même variété de synonymie; car cette étude nous offre l'occasion de montrer les relations qui unissent la vie à la pensée, la pensée à la parole, relations évidentes pour tous les esprits sérieux, mais trop souvent méconnues par la poésie contemporaine, et en particulier par M. Hugo. En insistant sur ces relations, nous sommes sûr d'entourer d'une évidence mathématique ce que nous avons dit plus d'une fois du théâtre de M. Hugo.

Sunt lacrymæ rerum, l'une des pièces les plus étendues de ce recueil, roule tout entière sur la mort de Charles X. Il n'entrera jamais dans notre pensée de blâmer la reconnaissance du poète envers le roi mort dans l'exil. A l'âge de vingt-trois ans, M. Hugo, dont la renommée était encore très modeste, reçut du feu roi une lettre close pour assister aux fêtes de Reims; il écrivit au retour une ode qui est un de ses meilleurs ouvrages, et le roi, pour le remercier, le décora et lui donna une pension sur sa cassette. Quelques mois plus tard, le ministre de l'intérieur, excité par l'exemple royal, accorda au poète un encouragement de même nature, et désormais il fut permis à M. Hugo d'attendre l'heure de l'inspiration, de laisser mûrir sa pensée. Un tel bienfait mérite assurément un témoignage de gratitude. Ce n'est donc pas le sujet de la pièce que nous blâmons, mais bien le mouvement et la nature des pensées que le poète appelle à son aide, pour exprimer sa reconnaissance. Il reproche aux canons de l'hôtel des Invalides de n'avoir pas sonné le glas aux funérailles de Charles X, il les accuse de partager la lâcheté humaine, et d'adorer tour à tour Henri IV et Louis XI. Ce grief est au moins singulier; il est difficile de comprendre comment les canons d'un hôtel fondé par Louis XIV ont pu saluer Louis XI et Henri IV, c'est-à-dire deux rois, dont le premier est mort en 1483, et le second en 1610. Si c'est à l'entraînement de la rime qu'il faut attribuer cette impardonnable bévue, si le mot bronze nous a valu Louis onze, les amis de M. Hugo feront bien de l'entretenir souvent de l'esclavage de la rime, dussent-ils même réciter les vers de Nicolas Boileau sur cet important sujet. Si Henri IV et Louis XI signifient, dans la pensée du poète, générosité, duplicité, que ne prenait-il, pour exprimer ces deux idées, Titus et Tibère, dont le sens est consacré depuis long-temps et peut s'appliquer, sans anachronisme, à tous les momens de notre histoire. Avions-nous donc

tort de croire que M. Hugo gouvernait la langue comme un écuyer son cheval? M. Hugo dit aux canons des Invalides : — Le fondeur a jeté dans le moule dont vous êtes sortis l'étain, le cuivre et l'oubli du vaincu ; — cette alliance de la matière et de la pensée est monstrueuse, inintelligible, et donne aux reproches du poète un caractère puéril. En parlant de Versailles, il dit qu'à la cour de Louis XIV tout homme avait sa dorure ; si nous avions conservé quelque doute sur le caractère général de ses odes, ce seul mot suffirait à le résoudre. Pour traiter un homme comme un plafond, il faut porter à la réalité visible un amour effréné, et nous craignons fort que cet amour chez M. Hugo ne soit tout-à-fait inguérissable. Arrivant aux malheureuses destinées de la maison de Bourbon, à Louis XV châtié dans Louis XVI, le poète ajoute : — Quand il a neigé sous les pères, l'avalanche est pour les enfans. — Je défie le physicien le plus habile de trouver à cette phrase un sens raisonnable, à moins que la neige, soustraite aux lois de la gravitation, ne parte du centre de la terre pour arriver à la surface. A cette condition seulement, l'image présentée par M. Hugo pourrait signifier quelque chose. Encore resterait-il à deviner comment la chute de la neige est à l'avalanche ce que les fautes d'une génération sont aux malheurs de la génération suivante. Plus loin, M. Hugo compare la famille de Bourbon à une étoile sans orbite, et comme s'il craignait que cette figure ne fût pas par elle-même assez effrayante, il ajoute : poussée par tous les vents. La science astronomique nous apprend si peu de choses sur le mouvement des étoiles multiples, nous sommes si loin de posséder sur ce sujet des notions précises, qu'il se passera bien du temps encore avant que l'orbite parcourue par ces corps soit déterminée. Il est probable que M. Hugo a confondu les étoiles avec les planètes. Mais lors même que la science connaîtrait le mouvement des étoiles multiples aussi bien que le mouvement des planètes, il faudrait nier toutes les découvertes de Galilée, de Newton et de Laplace, pour attribuer ce mouvement à l'impulsion du vent. Je conçois bien que le vent agite les feuilles, enfle les voiles d'un navire ; mais je ne conçois pas, je ne crois pas que personne comprenne comment le vent agiterait les corps célestes. La figure employée par M. Hugo pour peindre les malheurs de la maison de Bourbon est donc de tout point une figure absurde. Je ne demande pas à la poésie de lutter de rigueur avec la science ; mais je veux que toute image cache une idée. Que le poète, pour éclairer sa pensée, emprunte le secours de la physique ou de l'astronomie, peu importe ; mais il ne peut se dispenser de respecter la

vérité. Or, pour la respecter, il est nécessaire de la connaître. La pièce sur Charles X, malgré le nombre des vers que le poète a consacrés au feu roi, exprime très obscurément l'idée qui aurait dû dominer la pièce entière, et respirer dans chaque ligne, je veux dire la reconnaissance. Quant à la conclusion, où le poète témoigne l'espérance de voir un jour rayer de nos lois la proscription des races royales, qu'il me soit permis d'affirmer qu'une pareille espérance ne sera jamais ratifiée par la politique la plus généreuse. Que Napoléon dorme sous la colonne, et que les cendres de Charles X descendent dans les caveaux de Saint-Denis, c'est une piété sans danger; mais la raison ne conseillera jamais de garder en France les rejetons d'une race détrônée. Une pareille espérance n'est qu'un enfantillage, une déclamation de collége. Si M. Hugo désire obtenir la pairie pour développer de semblables motions, il fera très bien de renoncer à la législature.

En 1823, l'auteur avait écrit quelques strophes sur l'arc de triomphe de l'Étoile, strophes énigmatiques qui peuvent s'appliquer également à la promenade militaire du duc d'Angoulême en Espagne, ou à la mémoire des campagnes de Napoléon. La pièce du nouveau volume sur le même sujet n'a rien de politique. M. Hugo commence par exprimer l'émotion qu'il éprouve en présence de ce monument qu'il appelle immense; nous ne partageons ni son émotion, ni son avis. L'arc est un monument monstrueux, mais ses proportions n'ont rien d'effrayant. Cent cinquante-deux pieds ne suffisent pas à frapper de terreur. Si MM. Chalgrin, Huyot et Blouet, fidèles au souvenir des arcs de Thésée, de Constantin et de Septime-Sévère, eussent établi des relations harmonieuses entre la hauteur et la largeur du monument, la ligne menée du sol à la clef de voûte n'étonnerait personne. M. Hugo dit que l'arc est *superbe*, quel est le sens de cette épithète. Méconnaîtrait-il la signification des mots au point de confondre l'orgueil et la beauté? Notre question est d'autant plus facile à concevoir, qu'après avoir qualifié l'arc de superbe, il n'hésite pas à déclarer que le temps seul pourra donner à l'arc la beauté qui lui manque. Nous croyons, comme lui, que le temps ajoute beaucoup à la valeur des monumens; mais le temps, qui combine si merveilleusement les élémens de la beauté, ne peut créer ces élémens eux-mêmes. Un monument sans valeur aucune à l'heure de son achèvement sera dans mille ans ce qu'il est aujourd'hui. La mousse et le lichen auront beau revêtir les sculptures de la frise, ces sculptures sont si parfaitement absurdes, les soldats et les che-

vaux taillés dans la pierre, sont d'une telle difformité, que nos derniers neveux ne pourront réussir à les admirer; ou s'ils éprouvaient un pareil sentiment, c'est que la notion de la beauté serait à jamais perdue. L'auteur, se transportant par la pensée à plusieurs siècles dans l'avenir, au moment où Paris ne sera plus qu'un monceau de ruines, suppose qu'il ne restera plus debout que l'arc de l'Étoile, la colonne de la place Vendôme, et les deux tours de Notre-Dame; et pour peindre l'impression produite par ces débris imposans, il nous parle d'un berger accroupi dans les seigles de la plaine. Ou le mot accroupi a changé de sens, ou il est impossible de comprendre qu'un berger s'accroupisse pour contempler les ruines. Il est probable que M. Hugo n'a donné au berger une attitude si singulière que pour obéir à la rime. Il avait appelé sur l'arc de l'Étoile une nuée d'aigles, aigle rime avec seigle, et comme accroupi renferme une syllabe de plus que debout, la même raison qui avait appelé le seigle auprès des aigles, a fléchi les membres du berger. Je ne demande pas à M. Hugo d'après quelle autorité il appelle les aigles dans la plaine de Paris, ni s'il compte sur un soulèvement pour convertir la plaine en montagnes, car il lui est permis d'ignorer les mœurs des oiseaux de proie; mais je ne puis lui pardonner son berger accroupi. Je comprends bien qu'il parle de la *révolte* de la cariatide contre l'*archivolte*, car la rime est assez riche pour le séduire; mais je ne sais pas où il a vu les cariatides de l'arc de l'Étoile, où le marbre, où les chapiteaux et les fûts. M. Huyot avait l'intention d'enrichir les quatre faces de l'arc de colonnes de marbre, mais ces colonnes n'ont jamais existé que sur le papier; et quelle que soit la liberté accordée à la poésie, il est au moins maladroit d'admettre parmi les ruines d'un monument des élémens imaginaires. Je ne m'explique pas non plus pourquoi M. Hugo parle du granit de Notre-Dame. Il y a en Bretagne et en Auvergne des églises de lave et de granit, mais personne, que je sache, n'a jamais aperçu le granit de Notre-Dame. Je ne devine pas non plus pourquoi M. Hugo nomme les deux tours de Notre-Dame, tours de Charlemagne; car la cathédrale de Paris, telle que nous la voyons aujourd'hui, n'a été achevée que dans les premières années du XIVe siècle; Maurice de Sully l'a commencée dans la seconde moitié du XIIe, sans pouvoir tirer grand profit des travaux exécutés sur le même emplacement, pendant la domination des deux premières races, et nous savons par Alcuin que Charlemagne s'est fort peu occupé de Paris. L'illustre auteur des Capitulaires se reposait, après chacune de ses nombreuses expéditions, tantôt à Aix-la-Cha-

pelle, tantôt à Paderborn, et c'est à peine s'il a parcouru le sol de la France proprement dite. Certes, s'il n'y a aucun mérite à connaître ces détails; il y au moins de l'étourderie à mettre Notre-Dame sur le compte de Charlemagne.

Mais le plus grave de tous les défauts de la pièce adressée à l'arc de l'Étoile est, à coup sûr, l'indécision générale de la pensée; car, au moment où le lecteur espère que le poète va prendre un parti, et qu'après de nombreux tâtonnemens il est arrivé à un ordre d'idées nettement circonscrit, l'ode se termine brusquement par un regret et une épigramme. Le regret s'adresse au père de l'auteur, au général Hugo, dont le nom n'est pas inscrit sur l'arc de l'Étoile; l'épigramme à Phidias absent. Que M. Victor Hugo réclame en faveur de son père, c'est un sentiment honorable, un sentiment qui ne choquera personne; mais qu'il termine par un bon mot ce qu'il lui plaît d'appeler immense rêverie, voilà ce que le goût ne peut amnistier. Je déclare sincèrement ne pas savoir quelle est l'intention, quel est le sens de l'ode adressée à l'arc de l'Étoile.

Dieu est toujours là est une des œuvres les plus abondantes, les plus faciles, les plus heureuses de M. Hugo. La peinture du printemps est pleine de grâce et de fraîcheur; le bonheur du pauvre, pendant les beaux jours de l'année, est tracé avec une grande richesse d'expression, et, malgré quelques détails puérils, produit sur l'ame du lecteur une émotion douce à laquelle l'auteur ne nous a pas habitués. La joie sereine du vieillard qui se réchauffe aux rayons du soleil, la course insouciante de l'enfant dans les bois, qui se garnissent de verdure et d'ombre, compteront certainement parmi les meilleurs tableaux créés par l'imagination de l'auteur. Mais la peinture de l'hiver, que M. Hugo nomme le sommeil de Dieu, est loin de pouvoir se comparer à la peinture du printemps; l'émotion cesse pendant quelque pages pour renaître au moment où l'auteur commence une hymne à la louange de la Charité. Cette conclusion se distingue, comme la première partie, par une grande vérité. Cependant il n'est pas douteux que la peinture du printemps et l'hymne à la charité ne gagnassent beaucoup à être simplifiés. Ce qui d'abord n'est qu'abondance et richesse devient bientôt éblouissant et monotone. Les rayons, en se multipliant, finissent par abolir les contours que l'œil aimerait à suivre. Telle qu'elle est, la pièce *Dieu est toujours là* rappelle les meilleures des *Feuilles d'automne;* mais il n'y a pas progrès.

La pièce à Virgile débute avec simplicité; malheureusement, après quelques vers dans le goût antique, l'auteur se laisse aller à son

amour pour la réalité flamboyante, et il abandonne les lignes chastes et sévères du poète romain pour dessiner confusément les allées mystérieuses et les grottes discrètes qu'il aime à visiter avec une personne chérie. M. Hugo a, selon nous, grand tort de se mesurer avec Virgile, car il est séparé de l'intelligence de l'antiquité par un espace incommensurable. Quoique Virgile ne soit que la lune d'Homère, et, malgré la singularité de l'expression qui appartient à M. Hugo, nous ne pensons pas à le contester, le poète qu'Alighieri a pris pour guide dans son terrible pélerinage, ne se laisse pas pénétrer du premier regard. Pour comprendre, pour aimer Virgile, il faut avoir le goût des pensées fines et délicates, il faut se complaire dans la simplicité, dans la sobriété de l'expression; or, M. Hugo n'a jamais prouvé qu'il fût passionné pour la simplicité. Il n'est donc pas étonnant qu'il bégaie lorsqu'il essaie de parler la langue de Virgile. Il y a deux ans, dans *les Chants du crépuscule*, il avait montré combien il était loin de comprendre Anacréon et Pétrarque; depuis ce temps son goût ne s'est pas épuré, car Virgile et Pétrarque sont de la même famille.

La pièce sur Albert Dürer mérite le même reproche que la pièce sur Virgile. Pour tout homme familiarisé avec les œuvres d'Albert Dürer, il est évident que M. Hugo ne le comprend pas. D'un artiste religieux, sévère, remarquable entre tous, sinon par l'harmonie et la grandeur, du moins par la précision et la naïveté des contours, il fait un rêveur demi-mystique, demi-panthéiste. Aux figures graves qui se pressent sous le crayon du maître allemand il substitue des figures sans nom, qui n'appartiennent à aucun règne de la nature, et qui embarrasseraient fort la sagacité d'un Linnée ou d'un Cuvier. Aussi, malgré l'habileté que M. Hugo a déployée dans la versification de cette pièce étrange, il est impossible de n'y pas voir un perpétuel contresens.

Un jour que la fenêtre était ouverte, tel est le titre que l'auteur a choisi pour l'une des pièces les plus courtes de son nouveau volume. Je lui pardonne de grand cœur ce titre d'une simplicité affectée, en faveur des pensées qui s'y trouvent développées. Pendant que le poète relit pour la centième fois le récit du siége de Troie, une personne aimée vient poser sa tête sur le dos de son fauteuil; il promène ses yeux du beau livre au visage radieux, et à mesure qu'il contemple d'un regard plus attentif les yeux humides et veloutés de l'enchanteresse, Homère lui paraît plus grand, l'Iliade plus merveilleuse, comme si le bonheur agrandissait l'intelligence. Un des principaux mérites de cette pièce, c'est la brièveté; aucun détail inutile n'obs-

curcit la pensée de l'auteur. C'est un modèle que M. Hugo devrait relire, au moins une fois chaque semaine, pour s'habituer à la concision.

La Vache, aussi bien que la pièce adressée à Virgile, démontre, sans retour, que M. Hugo n'arrivera jamais à la simplicité antique. L'idée de *la Vache* est grande et belle; mais l'exécution est loin de répondre à la conception. Figurer l'éternelle bonté de la nature, l'éternel abri qu'elle offre à l'humanité, tour à tour ingrate et furieuse, par les puissantes mamelles sous lesquelles se jouent des enfans demi nus, et que tourmentent leurs mains et leurs lèvres impatientes, est assurément une donnée féconde, digne d'exercer les plus habiles, et que l'auteur des *Géorgiques* eût traitée avec bonheur. Mais M. Hugo charbonne la face des marmots, emplit leurs cheveux de broussailles, et couvre de boue les mamelles ruisselantes. Non-seulement ces ignobles détails sont condamnés par le goût antique, mais ni Rubens, ni Paul Potter, que personne n'a jamais accusés de répudier la réalité, n'eussent commis une pareille faute.

Le Passé exprime heureusement l'impression mélancolique éprouvée par le poète qui parcourt, avec une femme préférée, les allées d'un vieux château, autrefois animées par les amours royales. Le souvenir des entretiens mystérieux qui n'avaient pour témoins que le feuillage des allées et le bronze des tritons couchés au bord des bassins, est retracé avec une émotion vraie. Je n'aime pas l'expression : conquête féodale, appliquée à une femme jeune et belle qui entrait en disant : Sire, et partait en disant : Louis. Il est fâcheux que la rime ait ainsi dénaturé la pensée de l'auteur. Mais j'ai vu, avec plaisir, dans cette pièce, l'homme animer les choses, au lieu de se confondre avec elles.

La Soirée en mer peint fidèlement ce qui se passe en présence d'un spectacle unique, dans l'ame instruite par le malheur et dans l'ame rivée à l'ignorance par un bonheur constant. Le poète a tiré bon parti de cette éternelle opposition. Je regrette seulement qu'il n'ait pas su s'arrêter à temps. L'idée, d'abord claire et précise, au lieu de s'expliquer par une évolution savante, s'émiette et vole en poussière; et pourquoi? parce que M. Hugo n'a pas voulu la quitter avant de l'avoir épuisée, parce qu'il n'a pas voulu lui dire adieu avant de l'avoir terrassée sous ses caresses. Avec moins de mots, il lui eût été facile de dire davantage.

La pièce *à un Riche* exprime aussi bien que *la Soirée en mer* une idée vraie; personne ne contestera que l'intelligence de la nature, la

faculté de jouir de la splendeur du ciel, de la verdure des forêts, donne au peintre, au rêveur, au poète, une félicité souvent supérieure à celle du riche qui possède, sans les comprendre, le murmure et l'ombre de ses bois. Les développemens à l'aide desquels M. Hugo a commenté cette idée, sont généralement justes. Il suit le riche dans ses projets, dans ses souvenirs, il épelle, syllabe à syllabe, toutes les tristes pensées qui se succèdent dans l'ame dépravée par la satiété. Mais cette pièce, comme *la Soirée en mer*, gagnerait beaucoup en devenant moins verbeuse. Çà et là l'homme est encore envahi par la chose; au lieu de femmes émues, attendries, capables de dévouement et de repentir, l'auteur nous donne du velours et du satin, des diamans et des rubis, et il oublie que les femmes dont il parle ne sont pas réunies pour un bal de cour, mais pour causer, dans une salle du château où le riche les a conviées. Cependant, malgré sa verbosité, malgré la réalité souvent exubérante de plusieurs détails, cette pièce doit être comptée non-seulement parmi les meilleures du volume nouveau, mais aussi parmi les plus belles de l'auteur.

Les Oiseaux envolés avaient leur place marquée dans *les Feuilles d'automne*. Le sujet de cette pièce est plein de grace, et empreint d'une simplicité touchante. Les enfans du poète ont, en jouant, jeté au feu les feuillets où il avait écrit ses vers ébauchés, et dans un moment de colère il les a chassés. Bientôt la tristesse et le découragement prennent la place de la colère. Seul, livré à lui-même, il gourmande son orgueil et regrette la joie bruyante des *Oiseaux envolés*. Il rappelle près de lui les marmots étourdis qu'il avait exilés; pour expier les reproches que tout à l'heure il leur adressait, il leur demande pardon. Jusque-là tout est bien, tout est vrai, tout est plein d'émotion et d'intérêt; mais, par malheur, M. Hugo, en essayant d'attendrir et de ramener les oiseaux envolés, trouve l'occasion de décrire ses fauteuils, son canapé, son plafond, les porcelaines de sa cheminée, les parchemins entassés sur les rayons de sa bibliothèque, et il ne sait pas résister à cette tentation dangereuse. Il s'engage dans une description sans fin, et ne s'arrête qu'après avoir dressé l'inventaire complet de toutes les richesses qui servent à ses études et à son délassement. Les pauvres enfans, en l'écoutant, si toutefois ils l'écoutent jusqu'au bout, ne doivent savoir que penser. Au milieu de toutes les promesses que le poète leur prodigue, comment se reconnaître? que choisir parmi toutes les merveilles qu'il met à leur disposition? Les voilà jetés dans une perplexité sans issue. Je ne parle pas de la singularité de plusieurs comparaisons employées

par l'auteur pour exprimer la forme de ses livres et de ses porcelaines, et dont le plus grand défaut est d'être absolument inintelligibles pour les oiseaux envolés. Mais je crois devoir insister sur l'exagération et la maladresse des louanges adressées à M. Méry. Quel que soit le mérite de *la Villéliade*, assurément ce n'est pas un titre suffisant pour entrer dans la famille d'Homère; car ce poème, si vanté sous la restauration, n'est qu'une imitation ingénieuse de Boileau et de Delille, qui rappelle tour à tour les plaisanteries du *Lutrin* et les périphrases descriptives de *l'Imagination*. Peut-être M. Hugo a-t-il voulu remercier M. Méry d'avoir quitté Boileau et Delille pour les strophes dorées des *Orientales*. Nous inclinons à le croire; mais si le disciple de M. Hugo est fils d'Homère, Homère et M. Hugo ne seront plus qu'une seule et même personne. En supprimant la description de quelques joujoux, et en rayant M. Méry de la liste des Homérides, je suis sûr que M. Hugo ne ramènerait pas moins sûrement les oiseaux envolés, et qu'il plairait à tous les hommes de goût.

Tentanda via est se rapporte, comme la pièce précédente, à la vie de famille. Le poète, pour calmer l'inquiétude de sa compagne qui s'effraie des longues rêveries de son enfant, essaie de lire dans l'avenir, et déroule devant la mère éplorée toutes les gloires réservées à son fils. Assurément c'est là un noble orgueil, une noble confiance, un espoir légitime dont la raison peut sourire, mais qu'elle ne condamne pas. Que M. Hugo voie dans son fils un héritier de Mozart ou de Michel-Ange, de Raphaël ou de Palladio, il n'y a là rien qui nous étonne, et souvent il est sage de se consoler des jours mauvais qu'on a soi-même parcourus en rêvant pour ceux qu'on aime des jours meilleurs. Un rhéteur chicanerait M. Hugo sur l'alliance du bonheur et de la gloire, mais il me semble inutile de réveiller cette question éternelle. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de M. Hugo, les questions ne manquent pas. J'ai peine à comprendre, par exemple, pourquoi espérant que son fils prendra l'Europe pour échiquier, il rapproche François Ier de Napoléon. Je concevrais très bien qu'il mît en regard l'empereur du VIIIe siècle et l'empereur du XIXe; mais, à moins de chercher dans les guerres d'Italie le lien mystérieux qui rattache François Ier à Napoléon, je ne devine pas la parenté de ces deux noms. Il est permis de reprocher à Napoléon l'ignorance des limites où devait s'arrêter sa volonté; mais s'il lui est arrivé de prendre quelquefois l'audace pour le courage, il n'a jamais eu le goût des aventures. Or, François Ier, comme Charles VIII et Louis XII, courait en Italie chercher des aventures. Entre le prisonnier de

Madrid et le prisonnier de Sainte-Hélène, il y a toute la distance qui s'épare l'étourderie du génie. Si le fils de M. Hugo doit un jour entrer dans l'histoire et jouer parmi nous un rôle éclatant, s'il préfère à la peinture la guerre ou la politique, j'espère qu'il se sera préparé au rôle qu'il aura choisi par la lecture attentive des annales européennes, et qu'il ne prendra pas pour modèle un homme tel que François Ier. Mais si la gloire doit être pour lui une croix aussi lourde que pour son père, puisse-t-il ne jamais la connaître!

M. Hugo, depuis qu'il écrit pour le théâtre, se plaint amèrement en toute occasion des inimitiés qui le poursuivent. Poète lyrique, il jouissait avec bonheur des applaudissemens qu'il recueillait; depuis que son nom a été prononcé devant le parterre, nous devons croire que sa vie n'est pas heureuse. La pièce adressée à Mlle L. B. n'est qu'une amplification élégante, mais verbeuse, sur un thème déjà développé par l'auteur dans *les Chants du crépuscule*, et ce thème c'est le doute. M. Hugo considère le doute comme un des plus grands malheurs infligés à l'humanité; nous partagerons volontiers son avis, pourvu toutefois qu'il consente à distinguer le doute scientifique du doute appliqué aux affections dont nous avons besoin. Car l'étude des lois éternelles de la nature et des évènemens accomplis, malgré les innombrables tâtonnemens imposés à notre intelligence, est assurément une des joies les plus grandes de notre vie. Le doute, en ce qui concerne la science, est souvent un instrument puissant, une méthode d'invention; le doute, ainsi conçu, loin d'être un malheur, nous rapproche de plus en plus de la vérité, et, puisque notre intelligence est avide de connaître, ce serait folie de déplorer les conditions attachées à l'agrandissement de nos idées. Sans doute il vaudrait mieux arriver plus promptement à l'évidence et n'avoir pas à traverser tant de ténèbres lumineuses avant de voir la lumière éclatante et pure; mais il n'y a pas une intelligence, amoureuse de savoir, qui ne se résigne facilement au doute comme à un noviciat; car la complication même des procédés auxquels nous sommes obligés d'avoir recours, pour nous saisir de l'évidence, grave plus profondément les idées acquises dans notre mémoire. Les conquêtes lentes et laborieuses sont souvent les plus durables. Il est probable que M. Hugo, en déplorant le doute sous lequel gémit l'humanité, était moins préoccupé de l'incertitude de la science que de la mobilité des affections sans lesquelles la vie sociale n'est qu'une longue torture. Si nous acceptons son témoignage comme irrécusable, s'il est vrai qu'il ne voie autour de lui que perfidie et trahison, amitiés menteuses,

s'il est réduit à douter de toutes les promesses, certes il est malheureux, et il a raison de se plaindre.

La versification de cette pièce est d'une souplesse remarquable; nulle part M. Hugo n'a manié plus habilement les ressources de notre langue. Cette fois comme toujours, il a prodigué les images, mais il a su les gouverner, et la rime obéissante n'a pas dénaturé sa pensée. Les mots se sont rangés fidèlement à la place qu'il leur avait assignée; pourtant cette pièce n'est pas plus claire que la pièce publiée en 1835 sur le même sujet. Je crois que M. Hugo a dit tout ce qu'il voulait dire, mais qu'avant de parler, il n'avait pas nettement circonscrit ce que sa bouche allait exprimer. Il nous entretient de sa tristesse sans nous l'expliquer; seul avec lui-même, il remet tout en question; c'est là, sans doute, une souffrance réelle, mais non inguérissable. Car les hommes se sont partagé la recherche de la vérité, et depuis qu'ils se sont franchement résolu à cette division du travail indéfini de la science, ils ont, Dieu merci, découvert quelque chose. La science possible dépasse de beaucoup la science que nous possédons; mais si étroite qu'elle soit, elle suffit encore à occuper toute la vie d'un homme, et elle résout un assez grand nombre de questions pour donner souvent à l'esprit la joie de l'évidence. Pour goûter cette joie, il ne faut qu'étudier. La raison n'accepte pas comme un malheur la curiosité qui trouverait à se satisfaire en ouvrant un livre. D'ailleurs, j'ai quelque peine, je l'avoue, à concilier les souffrances que M. Hugo raconte à Mlle L. B., avec le portrait du sage qu'il a tracé dans la même pièce. Cet homme détaché des passions vulgaires, qui n'a plus pour le bruit du monde qu'un dédain sévère et paisible, maître de lui-même et plein de confiance dans l'avenir, peut-il connaître les douleurs que M. Hugo déplore en vers éloquens? Nous ne le croyons pas.

La pièce à Eugène Hugo, l'un des frères aînés de l'auteur, se divise en trois parties bien distinctes. La première partie est tout entière consacrée à la peinture de l'enfance des deux frères, la seconde au supplice de la gloire, et la troisième à l'éloge de la paix et de la sérénité dont jouissent les morts. Tout ce qui se rapporte à l'enfance des deux frères peut se comparer, pour la grace et l'élégance, aux meilleures pièces des *Orientales*. Il est impossible de ne pas admirer comme un chef-d'œuvre de fraîcheur et de vérité le tableau de ces deux têtes blondes endormies dans le même berceau, éveillées à la même heure, enivrées des mêmes rêves, courant aux mêmes jeux sous la feuillée, ruisselant de sueur et grondées par leur

mère inquiète, groupées autour de la même table, et n'entrevoyant dans l'avenir qu'une suite de jours pareils. M. Hugo abandonne ce frais tableau, qu'il pouvait continuer sans s'exposer au reproche de prolixité, pour se plaindre de la vie qui lui est échue, et parler des *bouches de cuivre* de la renommée, comme un condamné parlerait des instrumens de son supplice. Comment expliquer cette transition inattendue? Il félicite son frère mort de n'avoir pas connu les tourmens de la gloire, de n'avoir pas combattu corps à corps avec la calomnie, et il oublie bientôt l'ombre à laquelle il s'adresse pour ne plus s'occuper que de lui-même. Il se complaît dans l'étude de sa douleur, comme si sa gloire personnelle était l'unique sujet de l'ode commencée. Mais bientôt sa douleur même devient difficile à comprendre, car il a entendu, je ne fais que transcrire ses paroles, il a entendu les larmes de la foule tomber comme une pluie sur le branchage touffu de son drame. Il me semble qu'un homme qui a pu entendre une telle musique n'a pas le droit de se plaindre; que peut la calomnie contre un poète à qui la foule témoigne son admiration par des sanglots? Il faudrait qu'elle fût bien maladroite pour attaquer un pareil adversaire; il n'est pas vraisemblable qu'elle songe à troubler le triomphe de M. Hugo, car les larmes, telles que les conçoit M. Hugo, sont assez bruyantes pour étouffer les clameurs jalouses. L'éloge de la paix dont jouissent les morts ne signifie rien après cette peinture de la gloire dramatique. Pourquoi le poète, au lieu de s'occuper de lui-même, n'a-t-il pas insisté sur une idée à peine indiquée au début de la pièce, sur le génie qui méritait la gloire et qui n'a pu l'obtenir, dont la flamme s'est éteinte avant d'avoir été aperçue à l'horizon? Il me semble que le développement de cette idée devait envahir la pièce entière et commencer immédiatement après le tableau de l'enfance des deux frères. A quoi bon entretenir les morts de nous-mêmes?

La pièce *à Olympio* mérite une étude spéciale, car elle exprime nettement la pensée constante qui préoccupe M. Hugo depuis que la gloire ne lui suffit plus, et qu'il a tenté de gouverner la littérature contemporaine en roi absolu. Ses prétentions n'ont pas été acceptées, *inde iræ*. Jusqu'ici son royaume se réduit à quelques disciples qui croient, en lui obéissant, compléter leur rhétorique; or, ce petit nombre de sujets fervens et dévoués ne peut contenter l'ambition de M. Hugo. Pour un homme, en effet, qui veut gouverner despotiquement le domaine entier de l'imagination, et qui même trouverait bon que la société française le consultât sur la réforme des insti-

tutions qui la régissent, quelques hommes de vingt ans, résolus à la lecture des *Orientales* et au dédain de tous les poèmes qui les ont précédées, sont bien peu de chose. Avoir rêvé un royaume et n'avoir pas même une principauté allemande! Quel désappointement, mais aussi quelle colère! C'est dans *Olympio* qu'il faut chercher l'expression des sentimens qui animent M. Hugo. Déjà, dans *les Feuilles d'automne*, il avait préludé à l'hymne qu'aujourd'hui il se chante à lui-même; mais il était loin encore de l'adoration religieuse qu'il professe maintenant pour l'ensemble de ses œuvres. Quand il conseillait à lord Byron de prendre en pitié ses ennemis et de ne pas descendre jusqu'à regretter les amis qui se détachaient de lui, il est hors de doute qu'il avait pour interlocuteur sa propre conscience; car il n'est pas probable que M. Hugo ait pu, en 1830, se reporter par la pensée vers les souffrances que Byron éprouvait en 1811. D'ailleurs, en 1811, Byron n'avait pas encore acquis le droit de dédaigner ses ennemis, car il n'avait pas publié les deux premiers chants du *Pélerinage*. La pièce *à Olympio* n'est donc qu'une transformation de la pièce adressée à Byron dans *les Feuilles d'automne*; je me plais à reconnaître que la colère de M. Hugo, en vieillissant, n'a rien perdu de sa vigueur ni de son éloquence. Il est fâcheux que le nom d'Olympio soit un nom absolument impossible; mais l'intention de M. Hugo, en créant ce barbarisme, est assez manifeste pour que nous négligions d'insister sur cette faute légère. Il est évident que dans sa pensée, l'idée du poète, c'est-à-dire de lui-même, s'associe à l'idée du Jupiter de Phidias, du Jupiter Olympien. Comme il eût été de mauvais goût de dire : Je suis le premier homme de mon temps, et ceux qui ne m'admirent pas selon la mesure de mon ambition ne méritent pas d'entendre ma parole, M. Hugo s'est souvenu fort à propos de la ruse employée par le duc de Sully. L'ami du Béarnais avait imaginé de placer dans la bouche de ses secrétaires le récit des choses mémorables qu'il avait faites, et de cette façon il conciliait les joies de la vanité avec l'apparence de la modestie. M. Hugo, à l'exemple de Sully, se divise en deux personnes. Il se met sur un trône, et s'appelle, sans respect pour la langue italienne, Olympio; puis, sur les marches du trône, il place un ami d'Olympio, c'est-à-dire un autre Olympio, et cet ami, le seul qui s'entende à louer dignement son Sosie, adresse à Olympio une longue suite de consolations qui tiennent à la fois du psaume, du cantique et de la prière. David et Salomon, s'adressant à Dieu, ne parlaient pas autrement. Avant la venue d'Olympio, le monde était dans les ténèbres et la

confusion; sa main toute-puissante a répandu partout la forme, l'ordre et la lumière. La multitude ingrate, au lieu de tomber à genoux et de le remercier par un cantique fervent, a osé discuter et juger l'œuvre d'Olympio; dans son audace impie, elle a été jusqu'à mettre Olympio sur la même ligne que les autres hommes. Il est temps que les nations connaissent toute la profondeur de leur crime; il est temps que les impies renversent leurs idoles et reviennent au vrai Dieu. Console-toi, dit à Olympio son ami fidèle, le seul qui lui soit resté, console-toi, car ils ne te comprennent pas. Et comment pourraient-ils pénétrer jusqu'au sanctuaire de ton intelligence? Tout fruit contient une racine, toute racine un fruit. Nous transcrivons littéralement cette dernière phrase, et le lecteur nous en saura gré, car elle prouve que M. Hugo a pour la botanique le même dédain que pour ses contemporains. Après avoir soumis les étoiles au caprice des vents, il supprime la tige, le calice, la corolle des fleurs, et il passe brusquement de la racine au fruit; ce parfait oubli, ou cette parfaite ignorance de tous les élémens de la science humaine, doit nous rendre indulgens pour la colère de M. Hugo. Puisqu'il ne daigne pas savoir ce que Newton et Linnée ont enseigné aux générations studieuses, faut-il s'étonner qu'il traite avec tant de superbe les lecteurs indociles qui sont loin de se prendre pour des Newton et des Linnée? Cependant il est probable que la phrase que nous avons soulignée, bien qu'absurde en elle-même, signifie dans la pensée de l'auteur, que sa vie et ses œuvres ne peuvent être jugées par ses contemporains, parce que sa vie et ses œuvres seront toujours pour nous un poème incomplet, une plante incomplète. Quand nous tenons la racine, le fruit nous manque, quand nous tenons le fruit, nous n'avons pas la racine. Il est vrai que la racine ne joue pas un rôle important parmi les caractères distinctifs qui servent à classer les plantes; mais qu'importe? nous sommes encore trop heureux de deviner l'intention de M. Hugo. En nous penchant sur l'abîme de sa pensée, en sondant du regard l'incommensurable profondeur des flots où se débat son génie, nous apercevrions, c'est lui-même qui nous l'assure, un ciel resplendissant, peuplé d'étoiles sans nombre. L'ami d'Olympio ne nous dit pas si les étoiles de ce ciel inconnu sont régies par les lois que M. Hugo a fondées sur les ruines de la science astronomique. Toutefois, c'est une consolation pour nous de savoir que M. Hugo pourra, dès qu'il le voudra, nous montrer un peuple d'étoiles ignoré de MM. Herschell et Savary. A ce prix, nous consentons à oublier le dédain qu'il professe pour ses juges; et cet

oubli nous coûte d'autant moins qu'Olympio ne traite pas avec un grand respect son ami unique et fidèle; car il lui répond comme l'Océan répond au fleuve, c'est-à-dire qu'il le considère comme un point dans l'espace. Certes, si j'avais pour ami un poète de la taille d'Olympio, je serais médiocrement flatté de traiter avec lui de fleuve à Océan; et si M. Hugo veut bien consulter le traité de Cicéron sur l'amitié, il se convaincra sans peine qu'il n'y a pas d'amitié possible entre un fleuve et l'Océan. A quoi donc se réduit l'ami unique et fidèle d'Olympio?

Quels que soient pourtant les défauts de la pièce adressée à Olympio, nous n'hésitons pas à reconnaître dans cette pièce une grande richesse d'images, et ce qui est plus malheureux, mais non moins évident, une grande sincérité de colère. Nous voudrions pouvoir admirer dans la même mesure la treizième pièce du volume, où toute la haine de l'auteur contre la critique se résume en quatorze vers. Il est impossible d'imaginer quatorze lignes plus profondément imprégnées de fiel, impossible de rêver quatorze lignes qui expriment sous une forme plus désespérée, je ne dis pas la colère, mais la rage. L'auteur parle de son mépris pour la critique; il se trompe singulièrement, s'il croit que le mépris se concilie avec la rage qui transpire dans chaque mot de cette pièce. Pour caractériser le méchant qui ne s'agenouille pas devant le génie d'Olympio, il ne trouve rien de mieux que de le comparer à un champignon; il va sans dire qu'Olympio joue le rôle de chêne. Mais le méchant, quel qu'il soit, aurait grand tort de s'affliger de cette comparaison, car si le champignon est bien peu de chose auprès du chêne, il n'est pas moins vrai que le fleuve, c'est-à-dire l'ami d'Olympio, n'a pas plus d'importance auprès de l'Océan, c'est-à-dire d'Olympio. Que M. Hugo se proclame donc à son gré chêne ou Océan, peu nous importe, et peu importe sans doute au méchant qui a suscité cette comparaison botanique; ce qu'il y a de certain, c'est que l'orgueil n'est pas plus flatté de l'amitié que de l'inimitié de M. Hugo. M. Hugo est si grand, et les autres hommes sont si petits, qu'à peine sont-ils aperçus; car dès long-temps, c'est lui-même qui nous le dit, les fronts inférieurs sont habitués à l'ombre de son front. Il est donc certain que le méchant à qui M. Hugo adresse sa colère ne sera nullement ému de cette comparaison, qui voudrait être injurieuse, et qui n'est, à tout prendre, qu'un sujet d'étude assez curieux. Si ce méchant, que M. Hugo ne désigne pas plus clairement, est, comme je l'imagine, un esprit impartial, désintéressé, habitué aux formes sévères de la

discussion, il ne descendra pas jusqu'aux régions tumultueuses de la colère, mais il contemplera d'un regard paisible et dédaigneux les angoisses de l'orgueil; car jamais la critique n'a mérité la haine de M. Hugo, si ce n'est par sa franchise. Il faudrait un incroyable aveuglement pour méconnaître le profit que l'auteur des *Orientales* a retiré des luttes livrées autour de ses ouvrages; s'il eût été accepté d'emblée, il ne serait pas à la place qu'il occupe aujourd'hui. Ses premières années ont été laborieuses, nous ne l'avons pas oublié. Il est arrivé à plus d'un esprit frivole d'insister exclusivement sur la singularité des premières odes, et de fermer les yeux sur les qualités qui les recommandaient à l'attention; mais cette raillerie acharnée n'a pas été sans utilité pour M. Hugo, puisqu'elle a contribué à fixer l'attention sur lui. D'ailleurs M. Hugo, qui, pendant trois ans, a pratiqué la discussion littéraire qu'il maudit aujourd'hui, M. Hugo, instruit par sa propre expérience, sait très bien distinguer la critique sérieuse de la critique railleuse, et depuis dix ans, depuis la publication de *Cromwell*, il a été étudié, commenté, jugé sérieusement. Si la critique a quelque chose à se reprocher en ce qui le concerne, c'est son extrême complaisance. Elle a cru bien faire en le soutenant, et elle l'a soutenu. Elle a expliqué à plusieurs reprises aux esprits indolens ou entêtés tout ce qu'il y avait de hardi dans les tentatives, de magnifique dans les promesses du poète; elle s'est presque rendue solidaire de l'accomplissement des programmes que M. Hugo publiait dans chacune de ses préfaces. Est-ce la faute de la critique si le poète a manqué à ses promesses, s'il nous a raconté les merveilles d'un Éden dont les portes sont demeurées fermées? Les éloges complaisans que la presse a prodigués à l'auteur de *Cromwell*, au lieu de l'affermir dans les résolutions qu'il annonçait, et de l'encourager à chercher dans ses œuvres futures la démonstration des principes qu'il formulait en toute occasion, lui ont donné de lui-même une opinion exagérée, et lui ont persuadé qu'il lui suffirait, pour occuper la première place, de se l'adjuger. Les applaudissemens, qui auraient dû lui inspirer une défiance salutaire, l'ont mené, par une pente insensible, à croire que chacune de ses paroles avait nécessairement une valeur infinie, et que la discussion ne pouvait l'atteindre sans profaner sa majesté sacrée. Quand la critique, effrayée du vertige qui emportait le poète, a voulu réparer par la franchise le mal qu'elle avait fait; quand elle a voulu changer le rôle d'auxiliaire pour celui de conseiller, M. Hugo n'était plus capable de clairvoyance; il avait déjà trouvé en lui-même un prêtre et un autel; il avait fondé une

religion qui, malheureusement, a trouvé des prosélytes ardens, et que je propose d'appeler *autothéisme;* car, s'il faut en croire le témoignage des *Voix intérieures*, M. Hugo est depuis plusieurs années habitué à l'adoration de sa pensée. Il se contemple dans sa splendeur solitaire, et il est heureux de se contempler. Peut-être cette religion nouvelle, qui ne s'est jamais manifestée sous une forme si éclatante que dans *les Voix intérieures*, est-elle dès à présent une maladie incurable; peut-être la franchise n'a-t-elle plus rien à espérer d'un poète qui voit des ennemis dans tous ses juges, qui accuse de haine et de trahison les conseils les plus sincères. Mais la vérité prise en elle-même offre assez d'intérêt pour que la critique ne tienne aucun compte de la joie ou de la colère de M. Hugo. Dût le poète chercher, dans les trois règnes de la nature, un sujet de comparaison placé bien au-dessous du champignon, la critique ne renoncera pas à proclamer en toute occasion ce qu'elle prend pour la vérité. S'il lui arrive de se tromper, et jamais elle ne s'est crue à l'abri de l'erreur, elle n'hésitera pas à revenir sur ses premières déclarations, à rétracter les craintes qu'elle avait exprimées; mais en attendant que M. Hugo réfute les objections de la critique en réalisant les promesses de ses préfaces, en attendant qu'il se convertisse et désarme la discussion par l'harmonie et la pureté de ses ouvrages, la critique étudiera la popularité croissante des objections qu'elle a formulées, et cette étude la rendra indulgente pour la colère du poète. Déjà il lui est permis de s'applaudir de l'évidence acquise à plusieurs idées qui d'abord ont paru obscures. Bien des convictions qui se disaient inébranlables, et qui s'agenouillaient devant les œuvres dramatiques de M. Hugo, ont perdu peu à peu leur première ferveur; les néophytes ont abandonné la prédication pour la discussion. De jour en jour, M. Hugo voit diminuer le nombre de ses disciples, et si ce mouvement de désertion continue, le poète sera bientôt forcé de chercher en lui-même l'unique auditeur des leçons qu'il se plaît à donner. Pour notre part, nous souhaitons que la solitude ne se fasse pas autour de lui; nous souhaitons qu'il n'attiédisse pas, suivant une progression indéfinie, les sympathies qu'il avait d'abord conquises, et qui désespèrent de s'égaler jamais à son ambition. Mais s'il ne veut subir l'oubli, il faut qu'il se résigne à entendre la vérité.

Or, jusqu'ici, sinon dans ses préfaces, du moins dans ses œuvres, il paraît n'avoir compris qu'une partie de la poésie, et la partie dont il se préoccupe au moment de la création, n'est qu'une partie secon-

daire, si on la compare à la partie qu'il néglige. Il ne voit, il ne poursuit que la forme, et il omet l'idée que la forme enveloppe, mais ne peut jamais suppléer. Sans confondre la poésie et la science, nous sommes en droit de demander à la poésie aussi bien qu'à la science l'idée cachée sous les paroles qu'elle prononce. Cet avis qui porte avec lui-même son évidence, et qui n'a pas besoin d'être démontré, ne paraît pas être l'avis de M. Hugo; car dans ses odes, dans ses romans et dans ses drames, les idées sont rares et les mots nombreux. La différence des procédés employés par la poésie et par la science n'abolit pas l'étroite parenté des facultés diverses qui se proposent la science et la poésie. L'imagination et le raisonnement relèvent également d'une faculté plus générale, qui s'appelle l'intelligence. C'est pourquoi le poète, aussi bien que le naturaliste ou l'astronome, est obligé de penser. L'idée qu'il conçoit, au lieu de s'offrir sous la forme didactique, se présente sous la forme d'une image. Mais quelle que soit la diversité des vêtemens dont elles se couvrent, l'idée poétique et l'idée scientifique, en tant qu'idées, sont de la même famille. S'il n'est pas permis à l'astronome, au naturaliste, de parler lorsqu'il n'a rien à dire sur les formes ou les mouvemens des corps célestes, sur l'organisation et la vie des plantes ou des animaux, pourquoi serait-il permis au poète de chanter lorsqu'il n'a rien à dire sur Dieu ou sur la création, sur lui-même, ou sur les tragédies auxquelles il assiste? Qu'est-ce que la parole qui se réduit à ébranler l'air, à frapper l'oreille, et qui n'exprime aucune idée? Les savans dédaignent avec raison les considérations qui se donnent pour générales et qui ne peuvent s'appliquer à l'étude d'aucun ordre de faits; les poètes qui prennent au sérieux la poésie et qui embrassent d'un regard clairvoyant le domaine entier de l'imagination, ont le même dédain pour les mots, si bien arrangés qu'ils soient, qui n'expriment aucune émotion, aucune pensée, et M. Hugo a signé de son nom bien des mots de cette nature. Il professe pour l'image, prise en elle-même, un respect indéfini, et il ne paraît pas soupçonner que l'image est à l'idée ce que la draperie est à la chair. Il n'est jamais venu à la pensée de Polyclète ou de Phidias de ciseler le marbre pour le seul plaisir de le ciseler, de fouiller le paros et de l'assouplir en plis ondoyans, comme la pourpre tyrienne, avec l'unique intention de voir la lumière se jouer dans les plis du marbre vaincu. Polyclète et Phidias savaient bien que les draperies sculptées par leur ciseau ne deviendraient belles et n'obtiendraient l'admiration qu'à la condi-

tion de traduire la chair voilée par la laine; ils savaient très bien que la draperie, par elle-même, n'intéresserait pas la multitude et plairait tout au plus à quelques hommes du métier par le mérite de la difficulté vaincue. Homère et Sophocle étaient du même avis que Polyclète et Phidias, car jamais ils n'ont cherché dans Achille ou Briséis, dans Œdipe ou Antigone, le puéril plaisir d'arranger des mots, de manier des tropes; malgré la mélodie enchanteresse de leur langue, ils n'auraient pas cru mériter les applaudissemens de la Grèce, s'ils eussent négligé d'exprimer dans leurs vers obéissans de grandes pensées, de nobles émotions. Ils comprenaient très bien que l'image sans l'idée n'est qu'un jeu d'enfans ou de rhéteurs, et que la gloire durable n'appartient qu'à l'éloquence qui accepte le maniement des images comme moyen, mais non comme but. Tous les hommes qui ont inscrit leurs noms dans l'histoire de l'imagination humaine ont associé constamment la chair à la draperie, l'idée à l'image. M. Hugo, doué d'une aptitude singulière pour le maniement de la langue, quoiqu'il lui arrive parfois de la traiter avec brutalité, comme par exemple lorsqu'il dit à Olympio : Ta réputation *dont* souvent nous nous sommes écriés en rêvant, devait appliquer d'abord ses éminentes facultés à la partie extérieure de notre poésie; et certes il y aurait de l'injustice à méconnaître ce qu'il a fait pour l'enrichissement de la rime, pour la mobilité de la césure, pour la variété du rhythme, pour l'analogie et la continuité des symboles. Les services qu'il a rendus à la partie extérieure de la poésie sont incontestables. Il a cherché, il a trouvé dans la prose, des ressources que les praticiens consommés ne soupçonnaient pas; mais dans ses romans, comme ses drames, comme dans ses odes, il a presque toujours dissimulé, par l'éclat des images, l'absence des idées que le public attendait. Comme il possède dans le maniement des images une habileté au-dessus de tout éloge, comme il gouverne la langue avec une autorité militaire, et que bien peu, parmi les plus studieux, sont en mesure de ne pas regarder cette habileté avec étonnement, ses odes, ses romans et ses drames ont acquis une grande renommée. D'ailleurs dans quelques chapitres de *Notre-Dame de Paris*, dans plusieurs scènes de *Marion Delorme* et d'*Hernani*, dans plusieurs pièces des *Feuilles d'automne*, l'idée se montre sous l'image. Si amoureux qu'il soit de la parole, M. Hugo ne peut abolir en lui-même la faculté de sentir et de penser. Si par l'application persévérante de la méthode qu'il a créée, et qui consiste à considérer la parole comme vivant

par elle-même, et pouvant se suffire sans le secours de l'idée, il arrivait à effacer cette faculté, son nom serait bientôt rayé de la liste des poètes. Mais nous espérons qu'un pareil malheur ne lui est pas réservé. Il est encore jeune, il possède un admirable instrument; dès qu'il voudra se mettre à sentir et à penser, il trouvera pour toutes ses émotions, pour toutes ses idées, des paroles empressées et fidèles. En se résignant à vivre dans la société des livres ou des hommes, il comprendra de jour en jour combien les images les plus éclatantes sont peu de chose, lorsqu'elles ne traduisent pas des idées vraies ou des passions énergiques. Si au contraire il s'enferme dans une solitude obstinée, si l'étude des livres ou des hommes ne donne pas à sa poésie les qualités humaines qui lui manquent, il ne lui restera que la gloire d'avoir enseigné à ses contemporains le doigté d'un instrument pour lequel il n'a pas écrit de musique.

GUSTAVE PLANCHE.

DES RAPPORTS

DE LA FRANCE

AVEC

LES GRANDS ET LES PETITS ÉTATS DE L'EUROPE.

I. — De la Russie.

La situation présente de la France à l'égard de la Russie n'est pas nouvelle. Elle date déjà de près de cinquante ans; après diverses transformations, elle se trouve aujourd'hui à peu près identique à ce qu'elle était à cette époque.

Quand la révolution de 1789 éclata, les différens états de l'Europe prirent plus ou moins part à cet évènement, selon leur degré de culture et selon la masse et la nature des désirs que les élémens de leur organisation, le plus ou moins de prospérité ou de misère, firent naître dans les populations qui les composaient.

Mais deux populations surtout s'associèrent hautement à cette révolution, deux populations dont la situation géographique devait inspirer des inquiétudes fondées aux grandes puissances qui formèrent depuis la coalition. Je parle de la Suisse qui touche à la Savoie, à l'Italie, et où se préparait, à Genève, un foyer de principes révolutionnaires, et du nord de l'Allemagne, où la liberté de penser, établie depuis la réformation religieuse, favorisait le développement des idées de réforme politique sur lesquelles se basait notre révolution.

Les gouvernemens de l'Autriche, de la Prusse, des états du Rhin et de la Haute-Italie, songèrent aussitôt à se préserver des dangers qui les menaçaient. Un parti conservateur s'éleva avec vigueur, dans le parlement anglais, contre les principes que ces gouvernemens s'apprêtaient à combattre, et joignit ses efforts aux leurs, pour éteindre les différends de la Porte et de la Russie, et préparer, au sein d'une paix générale, les élémens d'une grande alliance pour la conservation du principe monarchique, qui périssait en France.

Catherine II s'associa franchement et énergiquement à cette pensée de résistance. Elle congédia l'envoyé du gouvernement constitutionnel français, envoya un ministre près des princes de la maison de Bourbon, émigrés, et leur fit tenir un subside de trois millions de roubles, par un banquier d'Amsterdam, M. Hope, dans un temps où nulle puissance, en Europe, n'osait attaquer ouvertement la révolution française et le gouvernement qui en était sorti (1).

L'année suivante, l'impératrice fit plus. Elle se joignit à l'Autriche qui avait déclaré la guerre à la France, et s'engagea à fournir vingt-cinq mille soldats russes, pour marcher sur le Rhin par la Silésie.

Après la mort de Louis XVI, l'impératrice rompit ses dernières relations; elle annula le traité de commerce qui existait entre la France et la Russie, défendit aux Français de pénétrer dans son empire sans un passeport des princes émigrés, ordonna une levée de quarante mille hommes, et fit armer dix vaisseaux de ligne et plusieurs frégates, pour soutenir la flotte anglaise contre la France.

On sait comment le comte d'Artois fut reçu à Saint-Pétersbourg, quels subsides il y trouva, avec quelle générosité l'impératrice subvint aux dépenses de l'armée de Condé. A la fin de l'année 1795 eut lieu la conclusion du traité de la triple alliance entre l'Autriche, la Russie et l'Angleterre, où l'impératrice prenait des engagemens très onéreux, et elle s'apprêtait activement à les remplir, quand la mort l'arrêta.

Tout animée qu'elle était contre la révolution française, et quoique bien décidée à la combattre au prix de tous les sacrifices, l'impératrice Catherine ne fit cependant pas ce qu'elle eût voulu faire pour l'abattre. Quand elle envoya au comte Ostermann une dépêche de sa main, pour se plaindre au gouvernement espagnol de la paix qu'il avait conclue, à Bâle, avec la Convention nationale, l'Es-

(1) 1791. Renvoi de M. Genet, envoyé de France près de Catherine II. (*Des services rendus par la Russie*, etc. Leipsig, 1815.)

pagne répondit avec raison, par le prince de la Paix (mars 1796), que l'impératrice n'avait pas pris une part vraiment active, c'est-à-dire par ses armées, à la guerre que soutenaient les puissances.

C'est qu'alors, par des causes non moins prépondérantes que celles qui agissent aujourd'hui, la guerre était fatale au développement et à la prospérité de la Russie, et c'est ce que la grande Catherine ne pouvait manquer de voir. La Russie soutenait, depuis dix-huit ans, de grandes et terribles guerres, et ses conquêtes ne la couvraient pas des frais immenses qu'elle faisait et des pertes que lui causait la stagnation de son industrie. Il faut considérer qu'en aucun pays de l'Europe, la consommation des hommes que fait la guerre, n'a des suites aussi funestes qu'en Russie, et qu'à cette époque, d'après les statistiques du temps, la Russie n'avait, proportions gardées, qu'un homme sur *cinq* que possédait l'Autriche, *un* sur *quatre* que possédait la Prusse, et un sur *sept* que possédait l'Angleterre (1).

Les vues principales que doit se proposer un souverain russe, l'accroissement de la population, de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, ne peuvent se concilier avec la guerre, et il se passera encore plusieurs règnes avant que la Russie puisse se permettre le luxe d'une guerre avec la France, à moins que la question de son existence politique n'y soit engagée.

L'impératrice Catherine avait eu beau ajouter par ses armes, à l'empire russe, un territoire de 30,000 werstes carrées, où se trouvaient comprises des provinces fertiles, telles que la Crimée; la Russie avait besoin d'un surcroît de population, et l'impératrice appelait de toutes parts les colons. Les revenus de l'empire s'étaient élevés, il est vrai, sous son règne, de 30,000,000 roubles à 60,000,000; mais les dépenses de son gouvernement excèdaient encore les revenus de son empire: elle eût donc été forcée, si elle avait vécu, de transiger avec la révolution française, même si la révolution française était restée ce qu'elle était en 1795, et même si la grande Catherine avait conservé l'énergie avec laquelle elle combattit ses premiers pas.

Or, les causes qui eussent arrêté l'impératrice dans ses projets de guerre, grandissent encore chaque jour, sans excepter la cause principale, le manque de population. C'est ce que je me réserve de développer et de prouver un peu plus loin.

(1) Voyez Storch et Ockhard.

Paul Ier débuta par un nouveau traité de commerce avec l'Angleterre, reçut Louis XVIII à Mittau, fit de nouvelles levées, équipa des flottes, fit, en 1798, un traité offensif et défensif avec l'Autriche, et fit marcher deux corps d'armée commandés par Suwaroff. On vit alors le phénomène d'une flotte turque et d'une flotte russe marchant de conserve contre les îles de l'Archipel, d'où elles chassèrent les garnisons françaises. Il n'y a que deux mots à dire du règne de Paul Ier, relativement à la France. Jamais plus grande énergie ne fut développée. L'expédition de Suwaroff doit être regardée comme la plus violente démonstration qui ait été tentée contre la révolution française. La conquête de l'Italie semblait assurée, on pouvait se flatter de faire celle de la France. Cette grande et hardie tentative n'aboutit cependant qu'à ramener Paul Ier à une alliance avec Bonaparte, et il l'eût établie sur de plus solides bases, sans la mort qui l'arrêta à son tour, mais qui n'empêcha pas l'alliance de se conclure plus tard, car les intérêts de la Russie ne permettent pas une guerre systématique contre la France, et tous les souverains russes doivent subir la loi de nécessité qui les rejette, quel que soit leur caractère personnel, dans un système pacifique.

Le règne de l'empereur Alexandre manifeste d'une manière non moins éclatante cette nécessité de la Russie.

L'empereur Alexandre commença par se rapprocher de la Grande-Bretagne, en annonçant au régent, par une lettre autographe, son avénement au trône. L'embargo mis sur les vaisseaux anglais, fut levé, et un traité de navigation conclu avec l'Angleterre (1). La paix fut formellement signée avec l'Espagne le 4 octobre, et le 8, avec le premier consul (pour la France). Le 7 mars suivant, la paix d'Amiens donna l'espoir d'une paix générale.

L'empereur Alexandre se livra alors sans réserve à la générosité de ses sentimens. Il abolit la prohibition qui pesait sur les écrits en langue étrangère, ainsi que l'ukase qui établissait la censure sur les écrits publiés en Russie. Toutes ses ordonnances furent conçues dans le même esprit qui avait dicté ces deux mesures.

On connaît la suite des idées et des évènemens qui a amené l'empereur Alexandre de ces dispositions à celles qui ont marqué la fin de son règne. L'empereur Alexandre marchait, sous tous les rapports, trop en avant de la Russie, qu'il n'apprit à connaître que dans

(1) 17 juillet 1801.

les dangers de l'année 1812. On peut dire que 1812 fit aussi connaître l'empereur Alexandre à la Russie. L'empereur, bien conseillé, se montra tout-à-fait Russe dans le moment critique. Sa présence à Moscou, ses allocutions en public, sa piété vraiment nationale, le rapprochèrent du peuple, et donnèrent ce grand élan dont l'effet se fait encore sentir aujourd'hui. Mais jusqu'à l'année 1812, l'empereur Alexandre était regardé, même à Saint-Pétersbourg, comme un partisan de la France et de l'Angleterre, qui rêvait une constitution incompatible avec les intérêts de l'aristocratie, et qui n'eût pas été comprise par les classes inférieures.

Les conspirateurs qui, au commencement du règne de l'empereur Nicolas, ont été, les uns exécutés sur les glacis de la forteresse à Saint-Pétersbourg, les autres exilés à perpétuité en Sibérie, n'étaient coupables que d'avoir adopté les premières idées de l'empereur Alexandre. Ils ont trouvé, en Russie, de l'intérêt pour leur jeunesse. On a eu de la pitié pour les malheurs de ceux qui ont survécu; mais leurs projets n'ont rencontré que l'indifférence qui s'attache aux idées prématurées.

Ce qui restera encore du règne de l'empereur Alexandre, pour le bien de la Russie, et ce que n'oubliera pas l'Europe appelée à en retirer aussi quelques avantages, ce sont les belles institutions, les établissemens utiles que lui fit concevoir et exécuter son ardent amour de l'humanité; car c'était là le seul sentiment qui l'animait dans tous ses actes, et qui lui a dicté ses ukases en faveur du peuple. — L'empereur Nicolas, prince humain et bon, sans nul doute, mais plus homme d'état que son frère, émet des ukases semblables, dans la pensée politique de créer une classe bourgeoise. Ainsi, par une rare exception, la philantropie et la politique, le sentiment et la pensée se sont trouvés concourir, en Russie, au même but.

Ce fut l'empereur Alexandre, frappé de la douceur du régime féodal en Esthonie, qui donna, en 1801, le bel ukase en faveur des bourgeois et des paysans, qui les soustrait au régime arbitraire où les tenait la noblesse.

Par cet ukase, le serf est autorisé à jouir, tout comme un homme libre, de ce qu'il a acquis par son travail; il est défendu aux nobles de vendre leurs serfs isolément, et sans la terre qui les nourrit. Ils ne peuvent les punir corporellement eux-mêmes, ni les marier à leur fantaisie. Cet ukase mémorable qui a été suivi d'un grand nombre d'autres, émanés, soit de l'empereur Alexandre, soit de l'empereur Nicolas, n'est pas moins que le premier article d'une véritable charte

d'affranchissement des communes pour la Russie, dont le dernier mot sera prononcé avant qu'il soit vingt ans.

Puis furent créés quelques tribunaux municipaux, où siégeaient, par l'élection libre, des serfs qui jugeaient les contestations entre d'autres serfs, et déterminaient la nature et la gravité des châtimens. Ces institutions étaient déjà anciennes, mais tombées en désuétude. Aujourd'hui, elles sont en pleine vigueur; et si l'on pénètre dans l'intérieur d'un village russe, on est tout étonné d'y trouver le système municipal établi dans une extension telle que nous ne pourrions l'admettre sur ces bases en France, où la couronne n'aurait pas un pouvoir assez fort pour le balancer.

Jusqu'au règne de l'empereur Alexandre, les terres avaient été concédées à perpétuité, par la couronne, avec les paysans qui en dépendaient. Sous son règne, et depuis, les terres furent seulement concédées pour un certain nombre d'années. Un seigneur russe, ayant un jour demandé une terre à titre de dotation héréditaire, reçut, *par écrit*, cette réponse, faite par ordre de l'empereur : « La plupart des paysans russes sont esclaves. L'empereur n'a pas besoin de s'expliquer sur ce qu'il y a de flétrissant et de malheureux dans cette situation; qu'il suffise de savoir que sa majesté impériale a fait serment de ne pas augmenter le nombre de ces infortunés, et s'est fait, en conséquence, un principe de n'accorder aucun paysan en toute propriété à personne. »

Dans ces dispositions, l'empereur Alexandre dut porter ses regards sur le code commencé depuis Pierre Ier, et resté inachevé, malgré tout le zèle de Catherine et les ordres réitérés de son successeur, Paul Ier.

La tâche était grande, car la Russie se compose de beaucoup de nations différentes, dont chacune a ses droits; et déjà, sous Catherine, le nombre des ukases existans dépassait le nombre de soixante-dix mille.

Le prince Lapuchin et M. de Nowosilzow, aujourd'hui président du conseil des ministres, furent placés à la tête d'une commission chargée de régler les principes du droit, les lois générales, les lois spéciales et les formes de procédure (1). Une somme de 100,000 roubles fut affectée annuellement à ce travail, qui a donné lieu, sous le règne actuel, à une entreprise aussi colossale, déjà terminée en quel-

(1) *Précis des notions historiques sur la formation du corps des lois russes*, tiré des actes authentiques déposés dans les archives de la deuxième section de la chancellerie particulière de l'empereur. Saint-Pétersbourg, 1833.

que sorte. Les lois de la Russie ont été recueillies, sous la direction de M. Speranski, en deux collections (en langue russe), l'une, par ordre de matières, et l'autre, par ordre chronologique (1). Celle-ci (elle forme quarante-cinq volumes compacts) est d'un immense intérêt pour les étrangers. La série des ukases du règne de l'empereur Nicolas (dix années) eût montré, plus clairement que tous les exposés, la tendance de son gouvernement; je les ferai connaître ultérieurement (2).

Le règne de l'empereur Alexandre fut aussi favorable à l'agriculture. Des fermiers *anglais* furent appelés à Saint-Pétersbourg pour y fonder un Institut agricole; et quelques seigneurs en créèrent, à l'exemple de l'empereur, dans l'intérieur de la Russie.

L'empereur fonda sous son règne presque toutes les écoles de médecine, des universités, des gymnases, des écoles militaires, des écoles spéciales; il admit les juifs aux bienfaits de l'éducation publique, il affranchit les serfs, et donna à la noblesse russe une impulsion toute nouvelle en l'entraînant, par son exemple, à fonder des établissemens utiles. On ne peut se figurer l'énormité des sommes qui furent dépensées pour les universités, les hôpitaux et les écoles. Le seul prince Iljinski donnait 600,000 roubles pour une école de sourds-muets, et le comte Bedsborodsko assurait à un collége de la petite Russie, outre un capital de 200,000 roubles, une somme de 15,000 roubles de rentes annuelles à perpétuité.

Dans les provinces même les plus éloignées, dans les gouvernemens les moins avancés, des gymnases et des écoles furent fondés par les soins de la noblesse. C'est alors que Wologda, Iskurtz en Sibérie, Jeniseirk et Tiflis même, se virent dotés de tels établissemens. On ne peut se figurer l'empressement avec lequel les nobles et les marchands russes viennent au secours des classes souffrantes et contribuent à leur amélioration morale. Ces efforts ne se sont pas ralentis depuis le règne de l'empereur Alexandre, où l'on voyait le corps des marchands de Gshatsk, dans le gouvernement de Smolensk, donner 100,000 roubles pour une école de commerce. Le marchand Fischer offrit, à Riga, 40,000 roubles et sa propre maison pour une école; le marchand Paschkis, 10,000 roubles pour une

(1) Ukase du 22 avril 1804.

(2) L'histoire législative du règne de l'empereur Nicolas se composait déjà, au 1er janvier 1832, époque à laquelle la dernière commission des lois publia l'ensemble de son travail, de quatre mille huit cent quarante-cinq manifestes et ukases, de deux cent sept statuts, de douze traités et de neuf diplômes.

maison d'orphelins. Le major Chljustin et le major Bergshuikow consacraient leurs terres et leur fortune à fonder des établissemens philantropiques. D'autres créaient des écoles forestières, des hôpitaux, des écoles navales et une multitude de fondations (1).

L'empereur Nicolas trouva donc, à son avénement, tous les esprits dirigés vers les améliorations matérielles; il vit que le patriotisme des nobles, stimulé par les distinctions que l'empereur Alexandre avait prodiguées à tous ceux qui s'occupaient d'augmenter le bien-être de la nation russe, pouvait produire de grandes choses; et, en même temps que son ardent amour pour son pays l'entraînait dans cette direction, il démêla, avec sa sagacité ordinaire, tout le parti qu'on pouvait tirer de cette situation.

En suivant les faits de ces trois règnes, et en observant le caractère du règne actuel, on ne peut s'empêcher d'être frappé du bonheur constant de la Russie, et de l'appropriation parfaite du caractère de ses souverains aux besoins des temps où ils ont vécu. Catherine II avait poli l'aristocratie russe; mais les dernières années de son règne avaient opéré un relâchement général, et la corruption, les désordres de sa cour, avaient notablement diminué dans la noblesse le respect et la crainte du pouvoir royal, dont l'unité était si nécessaire. Vint alors Paul Ier, en qui la fermeté et la vigueur furent portées jusqu'à l'excès peut-être; mais alors l'excès même de l'autorité n'était pas de trop. Il faut avoir vu chez elle la noblesse russe, même celle de ce temps-ci, pour savoir que l'empereur Paul Ier n'agissait pas en despote insensé, mais en prince qui connaissait les dangers de sa postion, quand il disait à un Narishkin qui réclamait un privilége dû à son rang : « Sachez, monsieur, qu'il n'y a en Russie de grands seigneurs que ceux à qui je parle, et encore ne le sont-ils qu'aussi long-temps que je veux bien leur parler. » Ce règne de la force brutale fut court, il est vrai, et se termina violemment; mais il était nécessaire, et il fut efficace. Les quatre années du règne de Paul Ier ne furent pas des années perdues pour la Russie; au contraire, elle s'en trouva bien, et un étranger serait bien étonné si on lui disait que l'empereur Paul a laissé dans la nation quelques bons souvenirs que n'a pu effacer tout le règne de l'empereur Alexandre.

L'empereur Alexandre vint à son tour à propos. Il vint avec des idées libérales, à une époque où elles avaient encore quelque crédit

(1) *Compte-rendu du ministre de l'intérieur Kotschubeij pour* 1803 *et* 1804.

parmi les gouvernemens. Ces idées le rapprochèrent de l'Europe, et lui donnèrent de l'influence sur elle, en même temps qu'elles remplacèrent en Russie, à Saint-Pétersbourg surtout, la tendance moqueuse et frivole de la civilisation du XVIIIe siècle, imprimée à la noblesse russe par les courtisans français de la grande Catherine. En outre l'empereur Alexandre était conciliant, il séduisait par un caractère aimable, il savait faire au besoin le sacrifice de ses prétentions les plus justes, sans rien perdre de sa dignité. Toutes ces qualités si sociables, si dignes d'un grand souverain, firent de lui la clé et le pivot de la sainte-alliance. Le gouvernement russe, appuyé, grace à l'impératrice Catherine, sur un peuple docile, et grace à Paul Ier sur une noblesse soumise, exerça alors une véritable prépondérance en Europe, à la faveur de la sécurité dont il jouissait intérieurement; et cependant l'unité nationale du peuple russe, qui est sa seule force, s'éparpillait et se perdait de nouveau, quand l'empereur Nicolas monta sur le trône.

Il faut se reporter aux circonstances où se trouvaient l'Europe et la Russie quand le grand-duc Nicolas succéda à son frère l'empereur Alexandre.

La Grèce avait accompli sa révolution; tout récemment encore elle venait de montrer qu'elle pouvait résister efficacement à la flotte turque qui existait encore; mais le pays était divisé, et les yeux du nouveau souverain devaient se porter à la fois sur la Grèce et la Turquie, deux puissances qui semblaient, l'une naître et l'autre mourir, et sur les destinées desquelles il importait tant à la Russie d'exercer une influence. Lord Castlereagh avait été remplacé par M. Canning. Louis XVIII était mort un an auparavant, et les menaces prononcées en plein parlement par M. Canning, contre le gouvernement français, devaient rapprocher le ministère du cabinet russe et favoriser une alliance plus intime entre les deux puissances. D'un autre côté, dix années de paix avaient créé une grande prospérité en Europe. Les routes et les moyens de communication s'étaient étendus dans une proportion inouie. La navigation par la vapeur avait créé des rapports faciles entre les états les plus éloignés. L'application de la vapeur à l'industrie avait encore augmenté les rapports en étendant et en simplifiant les moyens de fabrication, en même temps que s'étendaient et se simplifiaient les moyens de communication. Un double coup d'œil, jeté sur l'Europe et sur son empire, détermina le plan de politique intérieure et extérieure de l'empereur Nicolas. Les premiers jours de son règne lui apprirent quel

danger il y aurait pour lui à adopter les idées de l'empereur Alexandre; idées qui, d'ailleurs, s'étaient beaucoup modifiées depuis 1812. Il se livra donc sans réserve à celles qui lui étaient propres, et se montra tout-à-fait Russe dès son avénement au trône, repoussant toutes les idées politiques qui venaient de l'Occident, comme Pierre Ier avait repoussé, en faisant sa réforme, tout ce qui était venu d'Orient à la Russie. Ce premier pas fut décisif, et presque tous les cabinets de l'Europe s'en émurent, bien qu'ils ne comprissent encore que confusément les vues de l'empereur Nicolas. Séparer la Russie des idées de la France, de l'Angleterre, et, *du nord de l'Allemagne*, favoriser le développement de sa nationalité, lui créer une industrie qui remplaçât les industries étrangères dont elle était tributaire; telles étaient les idées de ce plan, qui se sont réalisées en peu d'années. En même temps, l'empereur renonçait à l'idée qu'il avait émise de détruire le système des classes et des rangs créé par Pierre-le-Grand, et lui donnait, au contraire, une très grande extension dans un but que j'indiquerai tout à l'heure.

La tâche que se donnait l'empereur Nicolas n'était pas facile. Il s'agissait de rétablir en quelque sorte le vieux système national russe, moins la puissance de l'aristocratie qui gênait les anciens souverains, et c'est à cet effet que l'empereur conservait le système du classement social de Pierre Ier. En même temps qu'il fallait cesser de gouverner par l'adjonction des idées étrangères, comme il était nécessaire de s'affranchir des secours de l'industrie et des sciences de l'Europe, on ne pouvait procéder à ces fins qu'en multipliant plus que jamais les rapports avec l'Europe, pour s'approprier ses procédés. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, en même temps que le gouvernement de l'empereur Nicolas opposait mille obstacles à l'entrée en Russie de tous les *outchitèles*, ou professeurs et précepteurs français, qui affluaient jusqu'alors à Pétersbourg et à Moscou, il favorisait de toutes ses forces l'introduction des contre-maîtres et des chefs d'atelier français. En même temps que l'empereur Nicolas promulguait un ukase pour défendre aux nobles russes de s'absenter plus de cinq ans, sous peine de confiscation de leurs biens, et qu'il leur refusait des passeports pour l'Angleterre, et surtout pour la France, il couvrait ces deux pays d'agens commerciaux, de jeunes officiers des corps savans et d'élèves des académies, pour y étudier les procédés de la fabrication et la marche de l'industrie. Il y a un fait plus curieux encore, c'est que, tandis que les nobles ne peuvent emmener en voyage ceux de leurs enfans mâles qui sont adultes, les fils

de marchands, même ceux qui ne sont pas libres, courent à leur gré les pays étrangers. Or, les idées *étrangères*, comme on dit en Russie, fructifient bien plus vite dans la tête d'un fils de marchand que dans celle d'un jeune gentilhomme, qui fréquente partout l'aristocratie, et se défend de l'influence libérale par l'influence de ses propres intérêts et de ses idées natives.

En disant quelques mots des *classes* et de l'organisation sociale de l'empire russe, qui est très peu connue, on pourra se faire une idée du terrain sur lequel opère le gouvernement de l'empereur Nicolas.

Du temps de Pierre Ier, la noblesse se divisait en deux grandes classes, les *knaës* et les *dworanines*, les princes et les vassaux. Les princes vivaient dans leurs terres. Pierre Ier les obligea à venir à sa cour, ne leur permit que de rares séjours dans leurs terres, et leur retira le privilége qu'ils avaient d'être exclusivement les conseillers et les grands fonctionnaires de la couronne. Cette aristocratie se composait principalement de trente ou quarante familles, dont les plus remarquables étaient les Narishkin, Galitzin, Kourakin, Scheremetieff, Repnin, Dolgorouki, Romanzoff, Troubetskoï, Wiasemski, Labanoff, Sherebatoff, et les princes d'origine tartare, comme les Jousouppoff, Ouroussoff, Mestcherski, etc.... En détruisant cette aristocratie et ne lui réservant que quelques insignifiantes faveurs de cour, Pierre-le-Grand se mit aussitôt à en créer une autre, où celle-ci même pouvait entrer, aristocratie toute-puissante, mais qui ne saurait être dangereuse; c'est l'aristocratie de service.

Voici comment elle se forme :

Il fut établi que le service civil ou militaire pouvait conduire à la noblesse, c'est-à-dire à la noblesse qui permet d'entrer dans les emplois. Ainsi, un prince russe n'est noble que de naissance, jusqu'à ce qu'il ait atteint, par le service, au rang et à la classe qui confèrent certains priviléges et la noblesse.

Il faut s'élever au rang de major pour avoir le droit de mettre, en voyage, dans l'intérieur de l'empire, quatre chevaux de poste à sa voiture. Un prince qui n'est que lieutenant ne peut, dans la règle, obtenir aux relais de poste impériale les quatre chevaux que le fils d'un paysan, qu'un soldat, devenu major, a le droit de requérir.

Le 24 janvier 1722, Pierre-le-Grand publia l'ordonnance qui réglait l'ordre des classes. Elles étaient divisées en quatorze rangs, ainsi qu'il suit :

1° Général feld-maréchal, grand-amiral, chancelier de l'empire, grand-chambellan;

2° Général en chef, amiral, conseiller intime *réel*, et ministre d'état;

3° Lieutenant-général, vice-amiral, conseiller intime;

4° Général-major, contre-amiral, chambellan, conseiller d'état *réel;*

5° Brigadier, capitaine-commodore, conseiller d'état;

6° Colonel, conseiller de collége;

7° Lieutenant-colonel, conseiller de cour (de justice), capitaine de vaisseau;

8° Major, assesseur de collége;

9° Capitaine, conseiller titulaire;

10° Capitaine en second;

11° Secrétaire de chancellerie;

12° Lieutenant;

13° Lieutenant en second;

14° Enseigne.

Les quatre premières classes donnent à ceux qui en font partie le titre d'*excellence*. Les huit premières classes confèrent la noblesse héréditaire, et les six dernières la noblesse personnelle, à ceux qui y figurent (1). Les droits de cette noblesse consistent dans l'affranchissement de tout impôt sur la personne et sur les propriétés (le gouvernement se réservant de taxer les redevances que doivent lui payer les paysans établis sur les terres), dans l'exemption du service militaire forcé et des peines corporelles (2).

Pierre III, dans son règne si court (3), accorda en outre à la noblesse de service russe tous les droits que possède la noblesse allemande en Livonie. Enfin l'impératrice Catherine régla les droits de la noblesse par une ordonnance (4) que l'empereur Alexandre déclara loi fondamentale de l'empire, quelques jours après son élévation au trône (5).

La noblesse russe se compose donc des titulaires des huit premières classes, seule noblesse qui donne droit aux emplois; de la noblesse de naissance, qui donnait droit aux charges de gentilhomme de la chambre et de chambellans, droit qui lui a été retiré par une ordonnance récente de l'empereur Nicolas (6), laquelle dé-

(1) Schubert, *Handbuch der staatskunde von Europa*. Kœnigsberg, 1835.
(2) *Ibid.*
(3) Ukase du 18 février 1762.
(4) Ordonnance du 24 avril 1785.
(5) Manifeste du 2 avril 1801.
(6) Ordonnance, juin 1836.

clare les seuls membres des six premières classes aptes à remplir ces charges, et de la noblesse étrangère admise au service de Russie.

Il faut ajouter aux priviléges de la noblesse, outre le droit de posséder des terres avec des paysans, celui de posséder des serfs sans terres, et de leur vendre la liberté, d'ajouter le nom de la terre au nom de la famille, et de posséder dans ses domaines tout ce qui est sur la terre, sous la terre, dans l'air et dans l'eau. La noblesse a encore le droit de posséder exclusivement certaines charges et dignités civiles dans les gouvernemens de la Russie, d'élire elle-même à quelques-unes de ces charges, et de présenter des candidats pour les autres. Ce privilége important a été encore renouvelé et étendu *en faveur des services rendus par la noblesse dans la dernière guerre de Pologne,* dit l'ukase du 18 décembre 1831, qui laisse à l'élection libre des nobles, non pas seulement, comme jadis, quelques places dans les tribunaux des provinces, mais les charges de président et celles de maréchaux de la noblesse dans les gouvernemens.

Je citerai ici deux ukases de l'empereur Nicolas qui feront juger la direction intérieure de son gouvernement. Par un de ces ukases, l'empereur défend aux grands propriétaires de distribuer fictivement leurs paysans, comme ils le faisaient, pour multiplier le nombre de voix dont ils disposent dans les élections de la noblesse; par l'autre, il est permis aux petits propriétaires de réunir, au contraire, leurs paysans pour former le nombre de *cent,* qui donne une voix dans les élections, et de déférer ce droit de vote à l'un d'eux. Chacun de ces ukases est un acte direct contre la grande propriété.

Quant à la noblesse polonaise, et particulièrement à la noblesse de second rang, qui se composait de plus de cent mille personnes, elle a été abolie par suite de la part qu'elle a prise à l'insurrection polonaise de 1830 et 1831, et réduite à ceux de ses membres qui possèdent des biens nobles, lesquels membres sont en petit nombre. Les autres retombent dans la classe des tenanciers (*odnowores*), s'ils habitent la campagne, et des bourgeois (*porvozechüy*), s'ils habitent les villes. Ils peuvent, à la vérité, changer de résidence, mais ils sont soumis dorénavant au service militaire. — Affreux et subit changement de condition qui explique l'impossibilité où se trouveraient la plupart des émigrés polonais de retourner dans leur patrie, même si on leur en ouvrait les portes!

La noblesse formée dans la Russie d'Europe, à ces diverses conditions, se compose d'environ neuf cent mille personnes, divisées en deux cents à deux cent vingt mille familles, ainsi la *soixante-unième*

partie de la population. La noblesse allemande, dans les provinces russes de la Baltique, est moins nombreuse; elle se compose d'environ treize mille personnes, ce qui donne un noble sur cent vingt-cinq habitans. Dans la Russie asiatique, et particulièrement dans les provinces du Caucase et dans les gouvernemens d'Astrakan et de Kasan, le nombre des nobles s'élève à vingt mille.

La bourgeoisie existe. Sa constitution est écrite dans l'ordonnance de 1785 de l'impératrice Catherine. La bourgeoisie est divisée en six classes. Dans la première sont ceux qui possèdent une maison; à la seconde appartiennent les marchands qui prouvent qu'ils ont un certain capital. Les marchands sont, à leur tour, divisés en *gildes*. Ceux qui prouvent la possession de 50,000 roubles appartiennent à la première gilde. Pour être de la seconde, il faut payer un impôt proportionné au capital de 20,000 roubles (1), et dans la troisième sont relégués les marchands de 8,000 roubles. Le comte de Cancrin, ministre des finances, a réellement créé le tiers-état par un amendement qu'il a fait récemment à ces ukases, par l'établissement de la classe des *patentés*. Auparavant, quand un marchand de la première gilde (qui confère la noblesse) cessait de pouvoir payer sa patente, il retombait dans la seconde gilde ou dans la troisième, selon la diminution de son capital. Maintenant il suffit d'avoir payé la patente de première classe pour conserver les droits qu'on a acquis. Il suffira de remarquer qu'en retombant dans les classes inférieures, un marchand redevenait sujet à l'enrôlement et aux punitions corporelles. On pouvait le battre et le faire soldat.

Il y a encore huit classes de bourgeois. Les artistes et les savans qui peuvent fournir des diplômes d'examen, figurent dans la cinquième de ces classes! Les bourgeois des gildes sont exempts de la capitation, du recrutement; ils peuvent faire des marchés et des achats de fournitures avec le gouvernement, et vendre tous les produits, excepté l'eau-de-vie et le sel. La première gilde se divise encore en deux classes. Les marchands de la première classe peuvent se livrer au commerce en grand dans l'intérieur de l'empire, et se servir d'une voiture à quatre chevaux dans les villes, porter une épée et paraître à la cour. Les autres membres de la première gilde n'ont que le privilége du grand commerce. Ils peuvent posséder des vaisseaux, et ils sont exempts des peines corporelles, à moins de crime de *haute trahison*.

(1) Ukases du 8 novembre 1807 et du 14 novembre 1824.

Un ukase de l'impératrice Catherine défendait de prêter plus de 5 roubles argent à un serf. Le comte Scheremetieff a aujourd'hui sur ses terres des serfs qui possèdent plus de 300,000 roubles. Quelques-uns se rachètent. Il y a quelque temps, un marchand se fit annoncer chez un ministre, qui recevait en ce moment un voyageur français. Le marchand portait le portrait de l'empereur au cou, suspendu à un large ruban d'honneur, et l'ordre de Saint-Vladimir. « Je n'ai rien à vous demander, dit le marchand; je suis un tel, votre serf qui a racheté sa liberté il y a neuf ans. J'ai fait le commerce, et comme je suis venu vendre à Pétersbourg un convoi de farine qui m'appartient, je n'ai pas voulu partir sans me présenter devant vous. — Très bien, dit le ministre. Et combien peut valoir votre convoi? — De 250 à 300,000 roubles environ. » Beaucoup de serfs affranchis ou non se trouvent dans ce cas.

Quelques-uns de ces serfs (on peut dire même la plus grande partie d'entre eux) refusent leur liberté par un calcul qui tient à l'état même d'esclavage. Ils perdent, en s'affranchissant, le patron à qui ils appartiennent, et qui leur accorde une protection souvent encore très nécessaire dans l'état actuel de la Russie. Quant à ceux qui cultivent la terre, il faudrait quitter celle qu'ils ont. En venant prendre le poste d'ambassadeur à Saint-Pétersbourg, lord Durham passa par Constantinople, comme on sait, et traversa toute la Russie. Il fit un séjour chez le comte Gourieff, et fut témoin du refus d'affranchissement de ses serfs. Le comte avait la pensée d'affermer ses terres à des hommes libres, afin d'être payé plus régulièrement. Il offrit à ses paysans de leur vendre la liberté, puis de la leur donner, et il n'éprouva que des refus à toutes ces propositions. Les serfs demandèrent qu'on leur donnât des terres avec la liberté, car ils se sont accoutumés à regarder comme leur propriété la terre qu'ils cultivent de père en fils. Voilà un des grands obstacles qui s'opposent à l'affranchissement, et il faut cependant que l'affranchissement s'opère avant l'époque où les idées d'indépendance viendront d'elles-mêmes aux serfs, car alors l'affranchissement qu'ils se donneraient serait accompagné de spoliation. J'ai trouvé cette crainte généralement répandue dans toute la Russie.

Les idées libérales marchent donc par la crainte même en Russie, où l'on affranchit les paysans pour qu'ils ne s'emparent pas des terres, et où on les élève à la bourgeoisie pour diminuer la puissance aristocratique de la grande propriété.

Aujourd'hui les paysans (*moujiks*) se divisent en trois principales

classes : les paysans libres, les paysans de la couronne, et les serfs.

Parmi les premiers se trouvent les cultivateurs libres, les colons et les paysans qui paient tribut.

Parmi les seconds, les enfans des colonies militaires, les paysans des fabriques et des mines impériales, les exilés en Sibérie, qui sont considérés comme paysans.

Parmi les troisièmes sont les paysans de la famille impériale et les serfs des seigneurs.

Les paysans libres ont été élevés à l'état de classe par un ukase du 20 février 1803. Les seigneurs avaient, il est vrai, déjà le droit de donner la liberté à leurs serfs (1); mais un affranchi ne pouvait s'adonner qu'au service de l'état et à la profession de marchand. L'empereur Alexandre leur permit d'acheter des terres (sans paysans héréditaires), et de les faire valoir avec tous les priviléges des gens libres.

La servitude a été complètement abolie en Esthonie et en Livonie (2).

Les colons étrangers qui se sont établis sur les terres des propriétaires jouissent, comme les colons appelés par la couronne, de la liberté de leur religion, de l'affranchissement du service militaire et civil, et sont exempts de redevances à la couronne pendant vingt ans. Les traités entre les propriétaires et les colons ne peuvent avoir lieu que pour vingt ans, et doivent être confirmés par le ministre de l'intérieur, curateur de tous les colons.

Les paysans qui paient tribut sont les Tartares et les peuples nomades de Sibérie, qui jouissent de tous les droits des sujets russes, même quand ils ne professent pas le christianisme, mais qui doivent suivre le rit grec, s'ils se convertissent. Ils paient en argent ou en pelleteries. Leurs différends sont jugés par leurs anciens, élus par eux-mêmes.

La première classe des vassaux de la couronne est celle des *odnoworzji*. Elle est très nombreuse, et se compose des descendans d'anciens soldats à qui on avait donné des terres en récompense de leurs services. Il s'y trouve aussi quelques races nobles dont les terres ont été morcelées par le partage entre de nombreux enfans, ce qui motiva un ukase de Pierre-le-Grand, où il est dit qu'il fonde des majorats (3) pour empêcher les nobles d'entrer dans la classe des odnoworzji. Ces vassaux paient certains impôts, comme les au-

(1) Manifeste de l'impératrice Catherine, 17 mai 1775.
(2) Ukases du 6 juin 1816 et du 6 janvier 1820.
(3) Ukase du 4 mars 1714.

tres paysans de la couronne, fournissent des recrues, mais les choisissent eux-mêmes entre eux, d'après un certain ordre qu'ils ont établi. Les soldats qui sortent de cette classe doivent être congédiés après quinze ans, s'ils n'ont pas encouru de punition grave (1). Ceux qui sont devenus incapables de travail par les fatigues ou par les blessures doivent être exemptés d'impôts. Ils ont le droit de faire décider leurs différends entre eux par des starostes (anciens) de leur choix, et celui de posséder des terres sans serfs. Quoique le droit de vendre et d'acheter des paysans leur ait été retiré (2), ils peuvent garder ceux qu'ils avaient, et leur donner la liberté à volonté. Leurs biens ne peuvent être confisqués, même pour crime, et doivent passer à leurs héritiers (ce droit a été accordé depuis aux bourgeois). Du reste, ils sont serfs et soumis aux lois qui régissent les paysans. Il leur est seulement permis de reprendre leur noblesse; mais ils ne sont rayés du registre de capitation qu'après que leurs titres de noblesse ont été reconnus valables par les députés du cercle et la héraldie généalogique de l'empire.

Les enfans des colonies militaires, qui abondent dans les gouvernemens d'Orembourg, de Simbirsk, de Kasan et de Tobolsk, sont soumis à la juridiction militaire, libres d'impôts, mais forcés d'embrasser la profession de soldat, à l'exception d'un seul fils sur quatre, je crois, que le père peut choisir et garder près de lui. Dès qu'ils atteignent l'âge de servir, ils sont incorporés dans les régimens. Le fils qui reste dans la maison paternelle a droit de vivre dans la colonie, et peut, à son tour, choisir un de ses fils pour le consacrer à l'agriculture.

Les paysans de la couronne possèdent en réalité et utilisent les terres où ils vivent, mais qu'ils ne sauraient vendre, et qui doivent être pour chaque tête, au moins de quinze décétines d'étendue. Ils sont sous la surveillance de l'autorité communale, et paient un *obrok* ou redevance en argent; quelquefois ils y substituent des corvées personnelles. L'*obrock* diffère selon la nature des terres. Dans certains gouvernemens, il est de trois roubles papier par homme; dans d'autres, de deux et demi.

Les paysans nomment un assesseur pris parmi eux, qui traite avec l'assesseur élu par la noblesse, de tous les rapports entre les deux classes et des intérêts d'argent.

(1) Ukase du 25 mai 1786.
(2) Ukase du 25 mai 1809.

TIMBRE ROYAL 6 c.

Leurs différends se jugent par des starostes de leur choix. Les exilés en Sibérie, s'ils sont criminels au premier chef et jugés comme tels par un tribunal, sont morts civilement. Les autres reçoivent un district pour résidence, et sont sujets aux impôts comme les autres paysans de la couronne.

Les serfs de première classe sont ceux qui appartiennent à la famille impériale. Plusieurs domaines habités par les serfs forment un bailliage (*wolost*) qui se compose ordinairement de trois cents têtes. Il est administré par un député élu tous les trois ans, par un staroste-trésorier, un staroste-bailli, qui concilie les différends et se charge de la curatelle des veuves et des orphelins, et par un écrivain. Les paysans ne peuvent changer entre eux les terres qui leur sont assignées, sans l'assentiment de leurs autorités électives, qui en réfèrent, au besoin, au ministre de la maison de l'empereur. Dans chaque paroisse, les prêtres sont tenus d'avoir des écoles pour les enfans de six à dix ans, et le père d'un enfant qui se distingue par sa facilité d'apprendre, a droit à une diminution de taxe et de corvées.

Les serfs reçoivent trois décétines de terres, pour chaque culture d'été, d'hiver et d'automne, plus un jardin. Tous les dix ans, on estime la terre de chacun, et on fixe sa redevance, qui est débattue entre le commissaire de la couronne et les délégués des serfs. Si un paysan ne paie pas la taxe, il est livré aux tribunaux; mais la commune est solidaire et paie pour lui.

Les serfs des seigneurs sont tenus de leur obéir; mais s'ils commettent un crime, ils ne peuvent alléguer l'ordre du maître, et sont punis. Ils ne peuvent être contraints au travail le dimanche, et ont la moitié des jours de la semaine pour travailler à leur profit. Le seigneur a le droit de punition corporelle; mais il est punissable pour le fait d'un châtiment cruel, et le gouverneur de la province destitué s'il ne poursuit pas de tels actes (1). Les seigneurs sont tenus de nourrir leurs paysans en cas de disette, et de leur fournir le grain nécessaire pour attendre la récolte suivante (2).

La vente des serfs sans terres ne peut avoir lieu, ni en vente publique, ni sur les marchés, ni dans les villes de commerce, sous peine de confiscation de ces serfs. Il est défendu d'employer les serfs à un surcroît de travail pour payer les dettes du seigneur. Les af-

(1) Manifeste de l'empereur Paul Ier, 5 avril 1797.
(2) Ukase de l'impératrice Catherine, 4 août 1782.

franchis ne peuvent se remettre en esclavage chez un autre seigneur, et ont la faculté de racheter leurs femmes de la servitude, pour 10 roubles argent. Les serfs peuvent commercer, même dans les provinces les plus éloignées et hors de l'empire, pourvu qu'ils soient munis d'un passeport du seigneur. Ils ont le droit d'être maîtres de poste, quand le seigneur leur donne caution (1).

En général, la commune russe se gouverne elle-même, fait par ses propres délégués le dénombrement des serfs qui se trouvent sur le domaine du seigneur, se partage les terres pour trois ans, fixe d'accord avec le délégué du seigneur la redevance par tête, paie l'*obrock* en masse, répondant pour les retardataires, a sa caisse de réserve, et jouit, dans le cercle de sa résidence, de toute la liberté que comporte un tel état de choses. Il y a profondément à réfléchir, en considérant que le nombre de ces serfs équivaut aux six-septièmes de la population.

Vis-à-vis de ces petites républiques démocratiques qui couvrent la Russie, se trouvent, en moins grand nombre, des républiques aristocratiques qui se gouvernent aussi par l'élection. Tous les trois ans, la noblesse de chaque gouvernement a le droit de s'assembler, et s'assemble en effet, pour élire les fonctionnaires qu'elle a le privilége de nommer, et écouter les représentations et les réclamations du gouverneur nommé par la couronne. Celui-ci ne peut les faire connaître que par écrit, et il n'a d'aucune manière le droit d'assister à l'assemblée de la noblesse, ou de troubler ses délibérations, tandis que la noblesse est autorisée à faire en personne ses objections au gouverneur, à les adresser en même temps, par une voie directe, au ministre de l'intérieur, ou même à envoyer des députés au sénat ou à l'empereur (2). Ces assemblées ont lieu dans un édifice qui leur est spécialement destiné dans chaque ville de gouvernement. La noblesse du gouvernement scelle ses actes d'un sceau à elle, et a ses archives où elle les dépose (3). Ces assemblées sont présidées par le maréchal de la noblesse du gouvernement, choisi tous les trois ans par le gouverneur de la province, entre deux candidats, pris parmi les maréchaux de la noblesse du cercle, élus par les nobles (4). La noblesse nomme les conseillers nobles des tribunaux, les juges et les

(1) Délibération du conseil de l'empire du 16 novembre 1810.
(2) Ordonnance de l'impératrice Catherine, 5 novembre 1778.
(3) Manifeste du 8 septembre 1802.
(4) Décision du sénat, confirmée par l'empereur le 5 mai 1801.

assesseurs du tribunal de conscience, et les juges commissaires et assesseurs des tribunaux des cercles.

Pour voter dans l'assemblée de la noblesse, il faut avoir des terres dans le gouvernement, à moins qu'on ne soit officier supérieur. Il faut encore être âgé de vingt-cinq ans, n'avoir pas été exclu du service militaire, et si on a été puni pour un délit infamant, avoir été relevé par jugement de ce délit (1). Pour remplir les emplois de la noblesse par élection, il faut avoir été au service, civil ou militaire, avoir vingt-cinq ans, et tirer cent roubles du revenu de ses terres. Pour la Russie-Blanche, on a décidé que les nobles qui n'ont pas de rang dans les classes sont aptes à être élus, s'ils ont obtenu une décoration. Or, les décorations sont si nombreuses en Russie, que cette condition d'élection n'en est pas une (2). Le motif de cette mesure tient à l'aversion des nobles de la Russie-Blanche pour le service russe. Ces provinces sont restées catholiques ferventes. Malgré tous les efforts du gouvernement, on ne peut parvenir à y faire adopter la langue russe, et il est d'autant plus difficile d'y détruire violemment l'esprit national polonais qui y domine, que les habitans de ces provinces restent soumis aux lois russes, et ne se sont pas compromis dans l'insurrection de Pologne.

Une assemblée de la noblesse ne peut être citée devant les tribunaux en *corps;* on ne peut la poursuivre que dans ses commissaires. Ses membres ne peuvent non plus subir la détention en masse pour leurs actes dans l'assemblée. Seulement, si elle s'organise contrairement aux lois, elle est punie par une amende de deux cents roubles; et si elle prend des résolutions illégales, elle encourt la peine de cassation.

Un noble (il ne faut pas oublier que la noblesse s'acquiert aussi par le service civil ou militaire, même par les plus bas rangs), un noble ne peut perdre sa noblesse que pour crime de haute trahison, de meurtre, de brigandage, de vol et de faux, ou pour les crimes punis par des peines infamantes (3). Il ne peut être décidé à cet égard que par jugement d'un tribunal dont appel au sénat et du sénat à l'empereur. Un noble ne peut être jugé que par un tribunal composé de ses pairs. Comme la noblesse jouit de sa liberté personnelle, un noble a le droit d'entrer au service d'une puissance étrangère; mais

(1) Décision du conseil de l'empire, 14 décembre 1810.
(2) Décision du 12 juin 1826.
(3) Ukase du 8 septembre 1802.

dès que l'état requiert ses services, il doit déférer à cette injonction. Les propriétaires doivent toutefois reparaître en Russie tous les cinq ans. Un noble peut quitter le service civil et militaire quand il lui plaît. La noblesse de chaque gouvernement a le droit de présenter des candidats pour tous les emplois civils. A cet effet, les nobles capables de service, et qui ont un rang, sont invités, tous les trois ans, par les hauts fonctionnaires, à faire savoir s'ils veulent être placés, et dans quel gouvernement. Dans l'assemblée de la noblesse qui a lieu peu de temps après, on décide de ces demandes par le ballottage, et les noms de ceux qui réunissent le plus de voix, sont envoyés, par les autorités civiles, au gouvernement central, à Saint-Pétersbourg. Là, à chaque vacance, on présente au sénat et à l'empereur la liste des candidats, avec la nature de leurs demandes, leur ancienneté dans le service, et le nombre de voix qu'ils ont réunies dans l'assemblée. Personne ne peut être employé au-dessous de son rang, et les nobles sans rang dans les classes sont placés comme simples commis dans les différens ministères.

Les habitans des villes qui ont le droit de bourgeoisie s'assemblent tous les trois ans aussi, par ordre du gouverneur-général, pour élire le bourguemestre et les prud'hommes, et pour faire connaître leurs réclamations au gouvernement. Pour être électeur ou éligible, il faut avoir vingt-cinq ans et payer cinquante roubles d'impôts. Les autres bourgeois peuvent assister à l'assemblée, mais n'ont pas le droit de voter. Un bourgeois ne peut être jugé que par les tribunaux civils, et ne peut être privé de sa liberté et de son bien que par jugement, pour les crimes prévus par la loi (1). Dans les villes de gouvernement, ils élisent tous les trois ans les juges des tribunaux civils, qui doivent être confirmés par le gouverneur civil, et tous les ans les doyens et juges des tribunaux verbaux (justice de paix). Chacun de ces corps de bourgeoisie a le droit de faire ses représentations au gouverneur civil, a son sceau, ses archives, et une maison spéciale pour ses assemblées (2).

En Livonie, en Finlande, et dans les provinces de la Baltique, tous ces priviléges sont encore plus étendus.

Je ne sais comment cette organisation intérieure de la Russie a échappé aux voyageurs et aux écrivains, car elle est d'une haute importance, et elle explique, plus que toutes les considérations po-

(1) Ukase du 9 septembre 1801.
(2) Manifeste du 1er janvier 1807.

litiques, la résistance du peuple en 1812, ainsi que les évènemens qui s'en sont suivis. Ajoutons que, par un effet naturel de cette organisation, tous les efforts que fait le gouvernement russe pour combattre et réduire la grande aristocratie ont pour résultat d'augmenter l'influence de la classe moyenne, ou, ce qui est plus vrai, de faire sortir une classe moyenne du sein de cette masse de serfs et d'esclaves de tous rangs qu'on ne redoute pas moins.

Ainsi, la politique de l'empereur Nicolas, qui est, en cela, celle de tous les empereurs depuis Pierre Ier, a été d'attirer la grande noblesse au service, de la retenir loin de ses terres, de lui donner, avec des honneurs, des emplois dispendieux pour diminuer ses richesses, et de lui fournir les moyens d'achever sa ruine, commencée par les dépenses du service militaire et le faste qu'exigent les emplois de cour, en lui prêtant *à réméré* des capitaux sur ses terres, dont une grande partie doit ainsi nécessairement retomber à la couronne.

Les premiers résultats de ces mesures ont été tels, en effet, qu'on les attendait. Sous l'impératrice Catherine, sous l'empereur Paul Ier, sous son successeur, l'empereur Alexandre, les princes et les seigneurs russes se sont empressés d'abandonner leurs terres, et de venir se livrer, à Saint-Pétersbourg, à toutes les prodigalités. Le goût de dissipation des Russes, en général, ne servit que trop bien la politique du gouvernement. On faisait bâtir un palais somptueux pour donner une fête, on dissipait dix ans de son revenu en uniformes et en chevaux de bataille pour gagner la faveur de l'empereur Paul, on engageait ses terres pour fonder à Saint-Pétersbourg une école de cadets ou une institution philantropique pour plaire à l'empereur Alexandre; et, dans les premières années du règne de l'empereur Nicolas, on obéissait aux goûts du souverain, n'importe à quel prix. Quelques-uns de ces courtisans rétablirent leur fortune par les faveurs même de la cour; un plus grand nombre, la presque totalité d'entre eux, fut ruiné.

Il y a quelques années (dix ans au plus), quelques-uns de ces nobles ruinés quittèrent le service, où ils ne pouvaient continuer leur train passé, et se retirèrent dans leurs domaines, pour y faire des économies, et dégager peu à peu leurs terres des mains du gouvernement. C'était au commencement de l'administration du ministre des finances comte de Cancrin, qui s'efforçait de répandre en Russie le goût des entreprises industrielles. Jusqu'alors les nobles s'étaient bornés à vivre du produit de leurs paysans. Quelques-uns,

bien conseillés, avertis par la baisse extrême du prix des blés, essayèrent de fonder des fabriques, qui produisirent rapidement de grands résultats. Ils réparèrent en peu d'années leur fortune diminuée au service, et dégagèrent leurs terres. Dès ce moment, ce fut comme une mode en Russie de posséder des établissemens industriels. Ceux des nobles qui restaient au service voulurent aussi en fonder; ils chargèrent leurs intendans de ce soin; mais leurs pertes, comparées aux bénéfices des autres nobles qui habitaient leurs terres, et surveillaient eux-mêmes leurs établissemens, les décidèrent à les imiter. Ils quittèrent donc le service pour ne pas voir diminuer leur fortune par l'industrie, comme les autres l'avaient quitté pour la rétablir par le commerce; et aujourd'hui, Moscou et tous les gouvernemens au-delà de cette ville sont couverts de manufactures et d'usines qui occupent des masses innombrables d'ouvriers. Les draps, les étoffes de coton, de soie, de laine, la porcelaine, le verre, tous les objets de consommation, se fabriquent maintenant à Moscou et dans ces gouvernemens, et à des prix si bas, que les prohibitions, mises en vigueur depuis sept ans, par le comte de Cancrin, contre les marchandises anglaises, viennent d'être levées comme inutiles. A Saint-Pétersbourg, on a regardé cette abolition, toute récente, comme une concession obtenue par lord Durham, et on s'efforce, sans doute, de la présenter sous ce point de vue à Londres; mais le fait est que l'industrie russe se croit assez avancée pour hasarder ce nouveau système, et admettre l'entrée, avec droits, des produits anglais, sans craindre la concurrence.

Un fait assez curieux, c'est que le moyen d'engagement des terres, employé depuis l'impératrice Catherine, pour ruiner les nobles et les mettre sous la main de la couronne, a servi, cette fois, à leur rendre leur fortune et toute l'indépendance dont ils sont susceptibles. En effet, les établissemens industriels ont donné de si grands produits depuis dix ans, qu'il y avait encore bénéfice pour les nobles qui manquaient des capitaux que demandent les premiers frais de fabrication, à emprunter au *lombard*, et à engager leurs terres à 6 p. 100, afin de faire valoir le capital emprunté à 16 ou 18 pour 100, que rapportent encore les fabriques.

Ces bénéfices diminueront, mais la route est prise, les serfs accoutumés au travail des fabriques, et les nobles accoutumés à la résidence dans leurs terres, aux idées commerciales qui donnent des idées d'indépendance; la nécessité d'écouler leurs produits les a forcés, à Moscou surtout, de fréquenter les marchands, de les voir

à toute heure, et de vivre avec eux dans une sorte d'égalité. D'un autre côté, les serfs, ouvriers ou paysans, se sont adonnés plus que jamais au commerce; le personnel du corps des marchands a presque doublé depuis dix ans, et chacun faisant ainsi la moitié du chemin, nobles et serfs se sont rapprochés sur le terrain du commerce, transaction qui amènera de grands changemens en Russie, dans peu d'années.

A Saint-Pétersbourg, on comptait, en 1832, un industriel sur quarante-huit habitans; à Moscou, *un* sur *cinquante-quatre*. Le nombre des industriels a quadruplé depuis à Moscou.

Les chiffres suivans prouvent assez combien cette augmentation a été sensible. Dans le courant d'une seule année, on comptait, en 1835 :

Marchands de la première gilde. . . .	695	Plus qu'en 1834	50
— — deuxième gilde. . . .	1,547	—	56
— — troisième gilde. . . .	20,099	—	1,147
Paysans ayant permission de faire le commerce.	4,992	—	388
Commis.	7,970	—	831 (1)

Parmi les nobles devenus marchands et fabricans à Moscou, et qui s'occupent exclusivement de leur négoce, on compte les plus grands noms de la Russie. Le prince Nicolas Troubetskoï fabrique des draps fins; le prince Bazile Metscherski raffine du sucre; le prince Nicolas Soltikoff fabrique également des draps; le général Orloff, des cristaux et du verre, etc..... Tous ces seigneurs sont ou jeunes ou dans la force de l'âge; ils ont tous quitté le service, et n'ont gardé que des emplois honorifiques et sans fonctions, de gentilshommes de la chambre et de chambellans.

Moscou, cet ancien foyer de l'aristocratie moscovite, est aujourd'hui une ville industrielle comme est Lyon; mais l'esprit d'opposition à la cour et au service du gouvernement n'y a pas diminué par ce fait : au contraire, il s'est étendu et devra s'étendre chaque jour. Il se modifiera plus encore, et se changera, d'esprit de coterie aristocratique qu'il était, en sentiment des intérêts positifs et en dédain des faveurs du pouvoir, fondé sur ces mêmes intérêts, les plus puissans de tous. Moscou n'en est pas moins une ville fidèle, dévouée à l'empereur, et l'accueil qu'il y reçoit chaque année le prouve suffisamment; mais ce dévouement tient au caractère particulier de l'em-

(1) *De l'état des forces industrielles de la Russie*, par V. Peltschinsky. Saint-Pétersbourg, 1834.

pereur Nicolas, à l'esprit *russe* qu'il montre, à l'ardeur avec laquelle il favorise les progrès de l'industrie. Du jour où un souverain russe commencerait une guerre d'agression qui semblerait injuste ou défavorable au commerce, du jour où il s'inquiéterait des suites que peut avoir l'extension de l'industrie, Moscou, dominée par ses nouveaux intérêts, opposerait de sérieux obstacles au gouvernement. Aussi, Moscou, comme capitale industrielle de la Russie, est la meilleure de toutes les garanties contre les vues d'envahissement et les projets agressifs du gouvernement russe (s'il en avait) à l'égard de l'Europe.

On peut juger de l'esprit public de Moscou et des villes commerçantes de la Russie par le fait suivant.

L'amour du souverain et l'approbation qu'on donne généralement à ses vues, vont bien jusqu'à lui voter des dons volontaires au besoin, comme firent au mois de juin dernier, à Nijni-Novogorod, les marchands qui votèrent 1,000,000 et demi de roubles pour les quais du Volga que l'empereur a conçus dans son voyage. Mais l'empereur, qui trouverait ainsi plusieurs millions, n'a pas pu réaliser un emprunt en Russie. Au milieu de la plus grande prospérité financière, son gouvernement manque de crédit, car l'esprit mercantile des Russes est trop juste pour admettre que l'arbitraire et le crédit puissent marcher ensemble. Si donc on voulait dominer l'Europe par les armes et par la guerre, il faudrait consentir à limiter un pouvoir qui, malgré toutes les institutions dont je viens de tracer le tableau, est encore assez absolu pour se livrer à un acte tel celui que je vais citer. Quand l'empereur voulut subvenir aux frais immenses du camp de Kalish, il s'adressa, m'a-t-on dit, au ministre des finances, qui fut obligé de taxer d'un droit extraordinaire de 12 et demi pour 100 les marchandises déposées à la douane de Saint-Pétersbourg. — On doit être frappé, en jetant un regard sur l'organisation intérieure de la Russie, telle que je viens de la développer, de la difficulté de lever de nouveaux impôts sur le sol, sans détruire les priviléges de la noblesse et d'une grande partie de la bourgeoisie. Les besoins toujours renaissans du gouvernement (la marine créée par l'empereur Nicolas absorbe des sommes immenses) ne peuvent donc se satisfaire qu'aux dépens du commerce. Or, pour soutenir le commerce et lui donner le moyen de s'enrichir, il faut créer un crédit public, et lui ouvrir des débouchés, et ces deux choses ne se feront qu'en limitant le pouvoir suprême et en augmentant les relations de la Russie avec l'Europe, c'est-à-dire en marchant dans un sens diamétralement opposé à celui dans lequel l'empereur Nicolas s'est

proposé de marcher. On peut dire, sans trop s'avancer, que le souverain actuel de la Russie et son successeur obéiront infailliblement à cette double nécessité.

J'ai souvent admiré, pendant mon séjour en Russie, cette force supérieure aux forces humaines qui mène ce pays à un affranchissement social, par les voies mêmes qu'on suit pour le prévenir et l'empêcher. Ainsi les établissemens les plus gigantesques de la Russie, où il s'en trouve d'immenses, sont les hospices des Enfans-Trouvés. A Moscou, particulièrement, ils servent de *lombard*, et c'est par ces établissemens que la couronne prête sur les terres nobles, par le mode de l'engagement. Le *lombard* attaché à l'hospice des Enfans-Trouvés subvient amplement et bien au-delà, par ses bénéfices, aux frais énormes de ces maisons qui renferment des milliers d'enfans. J'ai déjà dit comment ces prêts par engagemens avaient fourni à un grand nombre de seigneurs propriétaires les moyens de se livrer à l'industrie, qui les éloigne peu à peu de Saint-Pétersbourg, et les décide à se retirer du service. Mais les établissemens d'enfans trouvés, fondés par la couronne et si richement dotés par elle, ne servent pas seulement à diminuer à la fois l'influence de la couronne sur l'aristocratie et l'esprit aristocratique, ils contribuent encore à l'extension de l'esprit démocratique et à la formation de la classe bourgeoise. Il y a long-temps déjà, le gouvernement russe ne répugnait pas à favoriser la procréation des enfans naturels, afin d'augmenter la population. Ce fut la pensée qui présida à la formation de ces établissemens, où les enfans, répartis selon leurs dispositions, peuvent embrasser toutes les professions, se livrer à toutes les études, et d'où ils ont la faculté d'entrer dans les académies et dans les corps savans. On compte aujourd'hui plusieurs officiers-généraux, des administrateurs d'un haut rang, et une foule de fonctionnaires sortis des maisons d'enfans trouvés. Le plus célèbre astronome de la Russie appartient à cette classe, d'où l'on apporte dans la société, comme on l'a remarqué, quelques sentimens qui ne s'effacent jamais. C'est dans cette classe et dans celle des fils de marchands riches, qu'on trouve, en Russie, les idées les plus libérales, idées qui s'accordent souvent, il est vrai, avec une profonde reconnaissance pour l'empereur, et surtout pour feue l'impératrice Marie, qui a tant fait pour les maisons d'enfans trouvés.

Quelques mots sur l'éducation publique trouvent ici leur place.

L'instruction publique, l'instruction véritable, a commencé en Russie, comme toutes choses, quoi qu'en disent les Russes, avec le

règne de Pierre-le-Grand. Les premiers instituteurs de la nation actuelle ont été, en réalité, les barbiers que Pierre Ier chargea de faire tomber les barbes des nobles. Ce fut le premier pas. Mais la volonté de Pierre-le-Grand, qui créait instantanément des villes, des flottes et des armées, ne pouvait faire surgir tout à coup l'instruction publique, et Pétersbourg était déjà fondé que les lumières et la civilisation, qui devaient faire de cet amas d'édifices et de maisons une cité influente en Europe et la capitale d'un vaste empire, n'étaient pas encore nées. L'empereur, on le sait, fonda partout des écoles normales où des étrangers lui élevaient des maîtres qui devaient instruire les autres à leur tour. Une école de marine et une école pour le génie furent établies à Saint-Pétersbourg, et des écoles de marine et de navigation furent fondées à Pskoff, Novgorod, Jaroslaw, Moscou et Vologda (1). D'autres écoles furent établies dans tous les couvens, et tous les nobles et fonctionnaires reçurent l'ordre d'y envoyer leurs enfans. Un an plus tard, cette injonction s'étendit à toutes les autres classes. Enfin, dans la dernière année de son règne, Pierre-le-Grand traça le plan de l'Académie des sciences, dont l'ouverture n'eut lieu qu'après sa mort.

La route fut ouverte. Déjà l'impératrice Anne défendait qu'on donnât de l'avancement aux soldats et aux sous-officiers qui ne savaient pas lire (2). Elle créa le premier corps des cadets à Saint-Pétersbourg, fonda des écoles à Astrakan pour les Kalmouks, à Kasan pour les Tatars, et, la première, ordonna qu'un compte-rendu de l'instruction publique serait rédigé tous les ans par le gouvernement russe.

En montant sur le trône, l'impératrice Elisabeth fixa les amendes que paieraient les pères de famille qui ne donneraient pas une éducation convenable à leurs enfans. Tout le règne de l'impératrice Elisabeth, qui fonda l'université de Moscou, répond à ce début.

Pierre III s'occupa, dans son règne si court, de l'éducation des nobles. Ceux d'entre eux dont les parens ne possédaient que des terres comptant moins de mille paysans furent reçus dans les établissemens d'éducation des cadets.

L'impératrice Catherine jeta sur l'éducation publique un de ces vastes regards qui lui étaient propres. Son premier acte fut la fon-

(1) Ukase du 30 avril 1720.
(2) Ukase du 13 novembre 1739.

dation de la maison des enfans trouvés (1). Un an après, des pensionnats pour les enfans de toutes les conditions furent établis, des écoles élémentaires placées dans toutes les villes, et un grand nombre d'hommes éminens employés uniquement à méditer et à proposer des plans d'éducation publique. Ce fut sous le règne de l'impératrice Catherine qu'on vit pour la première fois un exemple de libéralité qui s'est si souvent renouvelé depuis parmi les nobles et les marchands russes, et surtout dans la famille que je vais citer. M. Procope Demidoff consacra un capital de 205,000 roubles à l'entretien de cent élèves de l'école de commerce (2).

L'empereur Paul s'occupa particulièrement de l'éducation des enfans et des orphelins des militaires. On créa à Saint-Pétersbourg une institution pour tous les fils de soldats et de sous-officiers de la garnison et des garnisons voisines. Les parens qui voulaient garder leurs enfans étaient tenus de leur donner une éducation toute semblable à celle qu'ils auraient reçue dans les écoles (3).

J'ai déjà donné une idée des progrès de la civilisation russe sous le règne de l'empereur Alexandre. Pendant vingt-cinq ans, son attention ne cessa de se porter sur l'éducation publique. Après avoir fondé ou régénéré plusieurs universités, l'empereur fit un réglement général d'instruction publique, qui eut les plus heureux résultats pour l'empire. D'après ce réglement, le chef-lieu de chaque gouvernement devait avoir un gymnase divisé en quatre classes, d'un an chacune. On devait y enseigner : 1° les mathématiques pures et appliquées, la physique expérimentale; 2° la géographie, la statistique et l'histoire; 3° la philosophie et l'économie politique; 4° l'histoire naturelle, la technologie et les sciences commerciales; 5° le latin; 6° l'allemand; 7° le français; 8° le russe. L'enseignement était gratuit. On était reçu en prouvant qu'on avait acquis dans une école de district les connaissances préparatoires suffisantes.

Les écoles de district étaient divisées en deux classes; on y apprenait la religion et l'histoire sainte, *les devoirs de l'homme et du citoyen*, la grammaire russe, la calligraphie, l'orthographe, la syntaxe, la géographie universelle et les bases de la géographie mathématique, l'histoire, les principes de la physique, de l'histoire naturelle et de

(1) Ukase du 1er septembre 1763.
(2) *De l'Instruction en Russie*, par le baron Alex. de Krusenstern. — Varsovie, 1837.
(3) Ukase du 23 décembre 1798.

la technologie. A chaque église de paroisse, dans les villes et dans les campagnes, fut attachée une école paroissiale, où l'on enseignait la lecture, l'écriture, les élémens de l'arithmétique, de la religion et de la morale. Les avantages honorifiques attachés, en 1804, au corps enseignant et aux élèves sortis des écoles furent réglés de la manière suivante : chaque recteur d'université avait le rang de la cinquième classe, les professeurs ordinaires celui de la septième; les docteurs étaient de la huitième, les maîtres ès-arts de la neuvième, les candidats de la douzième, et les étudians qui avaient achevé leurs classes appartenaient dès-lors à la quatorzième classe. Le rang d'assesseur de collége et celui de conseiller d'état ne pouvaient s'obtenir qu'à la suite d'un examen passé à l'une des universités russes; et pour faciliter aux employés les moyens d'acquérir les connaissances exigées, deux cours publics furent ouverts à Saint-Pétersbourg pendant l'été (1).

En même temps, de nombreuses écoles spéciales s'élevèrent sur tous les points de la Russie, entre autres l'école des voies de communications, dirigée par des ingénieurs français sortis de l'école polytechnique et envoyés à l'empereur Alexandre par Napoléon, les écoles de pilotes et de constructions de vaisseaux, les écoles de commerce à Odessa et à Taganrok, dues à la sollicitude du duc de Richelieu, des écoles forestières et d'agronomie, etc., etc.

Ces progrès sont grands. Sous le règne de l'empereur Nicolas, qui tient l'œil à tout, et qui a pris à tâche de fonder la prospérité et le bien-être moral de la classe intermédiaire, ces progrès ont été immenses et si rapides, que le gouvernement russe, dans son système actuel, éprouve le besoin de la ralentir. Il me semble, du moins, que l'indice de cette pensée se trouve dans un ukase de l'empereur Nicolas, qui n'a pas deux mois de date. Par cet ukase, il est défendu, dans toute l'étendue de l'empire, aux directeurs des colléges, d'admettre aux bienfaits de l'instruction accordée aux nobles et aux bourgeois, les fils de serfs non affranchis. Ici commence, pour tout homme qui sait observer, une ère nouvelle, dans l'histoire de la civilisation russe.

Dès le commencement de son règne, l'empereur plaça à la tête du département de l'instruction publique un homme d'un savoir et d'un mérite éminent, laborieux et profond, un de ces hommes tels que la Russie en a déjà produit assez souvent pour mériter l'attention et le

(1) Ukase du 6 août 1809. — *De l'Instruction publique en Russie*, etc.

respect du monde civilisé. M. d'Ouvaroff, bien jeune encore, était déjà président de l'Académie des sciences et avait mérité la confiance de l'empereur Alexandre. Il s'est dévoué sans réserve au système russe de l'empereur, et tout en semant d'une main sur la Russie les bienfaits de l'instruction, et même en les semant avec abondance, il tâche, de l'autre, de contenir les germes qu'il répand, et de les faire tourner au profit de la politique du gouvernement russe. J'ai déjà exposé les principes de cette politique; ces principes sont bons, sans doute, puisqu'ils sont opportuns, et qu'ils ont donné à la nation russe le surcroît de force dont elle jouit aujourd'hui par l'effet de sa centralisation; mais cette force même et ce bien-être acquis par les lumières, par les sciences et l'instruction, produiront, en peu d'années, des résultats tout différens de ceux qu'on semble en attendre.

Voici quelques chiffres où l'on pourra lire assez clairement l'avenir moral de la Russie :

En 1804, on comptait, en Russie, 499 écoles relevant du ministère de l'instruction publique. Ces écoles renfermaient 33,481 élèves.

En 1824, ces écoles étaient au nombre de 1,411, et renfermaient 69,629 élèves.

En 1804, les écoles militaires étaient au nombre de 15, avec 29,000 élèves.

En 1824, les écoles militaires, où l'on élève les nobles, dont la plupart reviennent maintenant habiter leurs terres et s'y livrer à l'industrie, en s'aidant, dans cette nouvelle carrière, des connaissances mathématiques et physiques acquises dans les écoles du gouvernement, étaient au nombre de 117; elles renfermaient 102,295 élèves.

Les écoles ecclésiastiques avaient également progressé, en 1824, de 100 à 544; elles renfermaient 50,000 candidats, au lieu de 15,000 qu'elles avaient en 1804.

Le nombre des élèves des écoles spéciales s'élevait à 41,300 en 1824. En 1804, il était de 31,775. La progression est moins grande; mais elle a été plus rapide depuis. Ces écoles sont aujourd'hui au nombre de 307, au lieu de 46. Aujourd'hui aussi, en 1837, 1,681 écoles ressortissent du ministère de l'instruction publique.

D'après le beau travail de M. de Krusenstern, à qui j'emprunte ces données, et selon les calculs d'un autre écrivain (1), le nombre total des élèves dans toutes les écoles de l'empire est actuellement :

(1) M. Glagoleff. Statist. — Journal du ministère de l'intérieur (en russe), 1837.

	Nombre total des élèves.	Boursiers.	Sommes fournies par le gouvernement.
Aux écoles du ministère de l'instruction publique. .	85,707	25,000	7,450,000 roub.
Aux écoles militaires. . .	179,981	179,500	8,687,184 »
Aux écoles ecclésiastiques.	67,024	25,915	3,000,000 »
Aux écoles spéciales et div.	127,864	21,896	9,596,947 »
Total général. . .	460,576	252,311	28,734,141 roub.

Le nombre de 460,576 élèves, rapproché de celui de 263,223 que présente l'année 1824, nous offre une différence en plus de 197,353; en comparant le nombre actuel des élèves à celui de 1804, la différence en plus est de 351,318, c'est-à-dire que le nombre des jeunes gens qui fréquentent les écoles est aujourd'hui trois fois et demie plus grand qu'il ne l'était il y a trente ans.

Le nombre des jeunes gens faisant des études supérieures peut être déterminé de la manière suivante :

Aux écoles du ministère de l'instruction publique, environ	10,000 élèves.
Aux écoles militaires.	10,000 »
Aux écoles ecclésiastiques.	14,590 »
Aux écoles spéciales et diverses, environ.	9,500 »
Total. . . .	44,090 élèves.

Ainsi 44,090 jeunes gens se livrent à des études supérieures, et 415,486 se bornent à acquérir des connaissances usuelles et pratiques ou bien ne reçoivent qu'une instruction élémentaire.

Cependant on tomberait dans une grande erreur, si on voulait admettre le chiffre de 460,576, comme mesure de l'état de l'instruction publique en Russie. Pour s'en faire une idée juste, il faut nécessairement ajouter au nombre des élèves des écoles publiques celui des enfans qui reçoivent l'éducation dans la maison de leurs parens.

Le nombre des individus des deux sexes appartenant à l'état ecclésiastique peut être évalué à 480,000. M. Ziablowski ne porte, il est vrai, dans sa statistique, ce nombre qu'à 210,000; mais il est probable qu'il n'admet ici en ligne de compte que les membres du clergé en activité de service, car, d'après les données que fournit le même auteur, il se trouve en Russie 27,081 églises du rit grec orthodoxe près lesquelles, d'après les réglemens, doivent se trouver attachés 118,406 prêtres et serviteurs, tandis que leur nombre effectif n'est que de 95,740, en y comptant les femmes, environ 200,000.

Comme ils ont 60,000 enfans du sexe masculin, âgés de 10 à 20 ans, fréquentant les écoles ecclésiastiques, on peut admettre qu'il y a un nombre égal de filles du même âge. Les enfans d'un âge inférieur sont exposés à une plus grande mortalité, mais leur nombre se complétant par les naissances, on peut également le porter à 60,000 garçons et autant de filles. —Ajoutons à cela 40,000 vieillards, veuves et prêtres en inactivité, et nous obtiendrons un total de 480,000. Dans ce nombre, 60,000 enfans au-dessus de l'âge de 10 ans sont aux écoles. Tous les enfans recevant dans l'état ecclésiastique une instruction quelconque, on peut admettre que parmi ceux au-dessous de cet âge 20,000 garçons ou un tiers de leur nombre total et 20,000 filles, qui forment également un tiers de leur nombre, reçoivent un enseignement élémentaire dans la maison paternelle. Il en résulte que le nombre total des enfans appartenant à l'état ecclésiastique, qui jouissent du bienfait de l'instruction, est de 120,000. En comparant ce nombre à celui de tout le clergé, on obtiendra la proportion de 1 à 4, c'est-à-dire que sur quatre individus il y en a un qui apprend.

Cette proportion unique non-seulement en Russie, mais peut-être dans le monde entier, s'explique : 1° par l'obligation où se trouvent toutes les personnes appartenant au clergé de posséder un certain degré d'instruction ; 2° par la durée des études mêmes, qui sont beaucoup plus prolongées chez le clergé que dans toute autre classe ; 3° par la raison qu'en Russie le mariage est une condition indispensable pour le clergé séculier, et que tous ceux qui se vouent à cet état se marient immédiatement après avoir achevé leurs études.

Passons à la *noblesse*, qui compte 225,000 individus. Dans cette classe comme la plus élevée de toutes celles qui forment la hiérarchie sociale, tous les enfans, sans exception, reçoivent une instruction plus ou moins soignée. En admettant ici la proportion de 1 à 5, qui est celle des États-Unis où tous les enfans fréquentent les écoles, nous obtiendrons un total de 45,000.

La classe des *employés* civils et militaires, tant en activité de service que ceux qui sont admis à la retraite, se compose, d'après le témoignage de M. Ziablowski, de 750,000 individus. En admettant que parmi eux sur 7 il y en ait 1 qui apprenne, il y aurait dans cette classe 107,000 enfans recevant l'enseignement.

Le nombre des *marchands* peut être fixé à environ 200,000 ames. Dans cette classe, où les lumières ont fait dans les dernières années des progrès si rapides, tous les enfans mâles et la plupart des filles reçoivent une instruction plus ou moins étendue. On peut

admettre ainsi que la septième partie ou 27,000 individus des deux sexes acquièrent une certaine instruction.

Les *petits bourgeois*, les *artisans* et autres habitans des villes et des bourgs (à l'exception du clergé, des nobles et des marchands) doivent être au nombre de 5,000,000. Supposons que sur quatre familles ou sur 20 individus appartenant à cette classe, il n'y en ait qu'un seul qui apprenne quelque chose, le nombre des enfans recevant l'enseignement serait de 250,000.

Il ne faut pas perdre de vue non plus la classe nombreuse des *serviteurs*, qui, sur 1 million de nobles et de fonctionnaires, peut être portée à 3 millions d'individus. Parmi eux un grand nombre se destinent dès l'enfance à l'état d'intendans, de scribes, de valets de chambre, quelques-uns même deviennent artistes ou petits employés; plusieurs propriétaires ont organisé dans leurs maisons des écoles pour y faire instruire les enfans de leurs serviteurs. Nous ne commettrions point une erreur très grave en admettant que sur 15 individus de cette classe il en est un qui apprend quelque chose, ce qui nous fournit un total de 200,000 enfans recevant un enseignement élémentaire.

L'armée, y compris les femmes et les enfans des militaires, se compose de 1,200,000 individus. Nous avons vu que les fils des soldats, qui tous doivent entrer aux écoles, sont au nombre de 169,000.

Il nous reste à parler de la classe des *paysans*, la plus nombreuse de toutes, mais qui présente une si grande diversité sous le rapport du degré d'instruction dont elle jouit, qu'il est impossible d'établir à cet égard des principes uniformes. — Le nombre des paysans doit s'élever à environ 12,000,000 d'ames; mais tandis que dans certaines contrées, comme dans la Russie-Blanche, en Volhynie et en Podolie, il y a à peine 1 sur 500 qui sache lire; dans d'autres au contraire, comme dans les provinces du centre, aux environs des grandes villes, dans les gouvernemens où la population s'adonne de préférence au commerce et à l'industrie, dans les colonies allemandes, dans les provinces de la Baltique, dans les terres formant les apanages, dans celles de quelques grands propriétaires, cette proportion est beaucoup plus forte. En admettant ainsi la proportion moyenne de 1 à 300, nous obtiendrons, dans la classe des paysans, le nombre de 140,000 enfans jouissant d'une instruction élémentaire. Ainsi le nombre total des jeunes gens recevant un enseignement quelconque serait :

Dans le clergé.	120,000
Dans la noblesse.	45,000
Enfans de fonctionnaires civils et militaires. .	107,000
Enfans de marchands.	27,000
— de petits bourgeois.	250,000
— de serviteurs.	200,000
Cantonistes.	169,000
Paysans.	140,000
Total. . . .	1,058,000

En déduisant de ce nombre celui des élèves qui se trouvent aux écoles de toute espèce, il en résulterait que 597,424 enfans jouissent du bienfait de l'enseignement dans la maison paternelle.

Comme il n'est question ici que de la Russie d'Europe, et que cette partie de l'empire compte une population de 48,000,000 d'ames, il résulte que la proportion des jeunes gens recevant une instruction plus ou moins étendue, à la population entière, est de 1 à 18. Cette proportion se trouve-t-elle en France dans tous nos départemens (1)? Et s'augmentant encore chaque jour, pourra-t-elle s'allier dans quelques années à certaines institutions de la Russie, ou du moins ne sera-t-elle pas un obstacle à tout système qui tendrait à servir les vues personnelles d'un souverain, et non les intérêts de la nation?

Tous ces faits, que je viens d'exposer, montrent quels obstacles apporterait au gouvernement russe qui voudrait entreprendre une guerre d'agression, la nature même des choses, et combien la politique extérieure de l'empereur doit être dominée par les intérêts nouveaux de la nation russe.

J'ai avancé, en commençant d'écrire ces notes, que le manque de population se fait encore plus sentir aujourd'hui, en Russie, que sous le règne de l'impératrice Catherine. La population s'est accrue en réalité; mais depuis que l'empereur a créé une marine et étendu la ligne militaire, le besoin d'hommes a augmenté, et il a fallu même retirer une grande partie des troupes de la Pologne, pour répartir l'armée d'une manière suffisante sur tous les points de l'empire.

(1) Un document publié, il y a peu de jours, par le ministre de la guerre, prouve qu'aujourd'hui parmi 326,298 jeunes gens inscrits sur la liste du dernier tirage, 155,859 savaient lire et écrire; 11,784 savaient seulement lire; 149,195 ne savaient ni lire ni écrire; restent 9,488 dont l'état d'instruction n'a pu être examiné; total : 326,298.

Les mêmes proportions à peu près ont été constatées parmi les 80,000 conscrits fournis par le tirage; car de ceux-là 40,186 savaient lire et écrire, et 34,569 ne savaient ni lire, ni écrire. Ce document tend à prouver que près d'une moitié de la population française *à l'âge de vingt ans* se trouve encore dépourvue de toute espèce d'éducation.

Sans doute, une guerre d'intérêts nationaux permettrait au gouvernement russe de dégarnir ses lignes militaires et ses provinces; mais le développement irréfléchi de ses forces dans une simple guerre d'ambition, dans une querelle de gouvernement, lui causerait de grands embarras, surtout si, comme dans les guerres de Turquie et de Pologne, la première campagne s'ouvrait sous de fâcheux auspices.

Il y a donc deux manières d'envisager la situation de la Russie, et l'emploi qu'elle peut faire de ses ressources. Si l'empereur avait le dessein d'étendre indéfiniment son empire, de conquérir la Perse, de s'emparer de la Turquie d'Europe, d'imposer ses idées politiques à l'Occident, et de tout dominer par les armes, l'empereur serait, de tous les souverains de l'Europe, celui qui aurait le moins le pouvoir de réaliser ses plans. Tout lui serait obstacle, et pour quelques ambitions que la sienne caresserait dans son armée et dans sa flotte, il verrait s'élever contre lui, au sein même de son empire, des oppositions de toute nature, oppositions d'hommes et de choses qu'il lui serait impossible de surmonter. Voilà donc dans quel cas on ne doit ni prévoir ni redouter la possibilité d'une guerre avec la Russie. Au contraire, s'il s'agissait de défendre son territoire menacé, tout seconderait l'empereur, comme aussi s'il s'agissait de faire une guerre maritime ou autre pour la défense des intérêts commerciaux de la Russie. Je ne parle pas de la Pologne, où résidait une question vitale pour l'empire russe, où il s'agit de l'honneur du nom russe et de la dignité de cette nation; mais c'est de ce point de vue de l'intérêt matériel, et uniquement de ce point de vue, qu'il convient de juger la question d'Orient, et, je crois, à peu près toutes les questions qui s'élèveront pendant bien long-temps entre la Russie et le reste de l'Europe, particulièrement entre la Russie et la France, entre la Russie et l'Angleterre. Déjà l'alliance de la Prusse et de la Russie, cette alliance fondée sur des liens de famille et une étroite conformité de vues politiques, se relâche par l'effet des intérêts commerciaux. La Russie exportait ses grains par Dantzig et par Thorn. La Prusse, devenue plus agricole, a fermé ces issues à la Russie. La Prusse, de son côté, faisait un libre commerce avec la Chine par Kiachta, et la Russie lui accordait le transit, ainsi qu'au reste de l'Allemagne. La Russie, devenue plus industrielle, a établi des comptoirs à Kiachta, ses marchands viennent eux-mêmes chercher le thé sur le territoire chinois. Elle a donc fermé la route des frontières chinoises à la Prusse. De nombreuses difficultés sont nées de cette situation, et un conseiller d'état prussien, M. de Westphalen, envoyé à Saint-Pé-

tersbourg pour faire un traité de commerce, s'est trouvé bientôt en si grande mésintelligence avec le ministre des finances, que celui-ci a jugé à propos d'appeler aux conférences M. de Liebermann, ministre de Prusse à Saint-Pétersbourg, et homme très conciliant. Mais M. de Liebermann lui-même ne tarda pas à s'engager dans des discussions si vives, qu'il fallut rompre les conférences. On ne sait ce qui en adviendra. L'ancien traité de commerce entre la Prusse et la Russie était du 27 février 1825, et fait pour neuf années. Il a été prolongé le 11 mars pour une année en 1834, puis pour une autre (1).

Il ne faut se rapporter au témoignage des Russes, ni lorsqu'ils se placent au-dessus de toutes les autres nations, ni lorsqu'ils rabaissent leur propre valeur, car, sous ces différentes manières de se présenter au jugement des autres, il y a toujours quelques vues politiques. Ainsi, à Saint-Pétersbourg, les mêmes hommes, des hommes éminens dont l'opinion a du poids dans ces matières, dénigrent, comme à regret, la valeur de la marine russe devant quelques étrangers, tandis qu'ils vantent à d'autres l'excellence et la solidité des constructions, les progrès rapides des manœuvres, la science des officiers et l'aptitude des matelots. Il n'est pas facile de pénétrer les intentions de ceux qui tiennent ainsi deux langages. La vérité est que la marine russe, telle qu'elle est, n'est pas encore redoutable, à moins qu'il ne s'agisse d'un débarquement et d'un coup de main; qu'hivernant pendant huit mois dans l'enceinte des forts avancés de Cronstadt, que n'ayant pour champ de manœuvres habituel que deux mers fermées, deux lacs élevés à la dignité de mer, comme sont la mer Baltique et la mer Noire, ses progrès sont d'une extrême lenteur, et que la génération actuelle de ses matelots sera vieille et hors de service avant d'avoir acquis l'expérience d'un matelot anglais ou français de trente ans. Mais là doit s'arrêter le dédain que l'Angleterre et la France pourraient avoir pour l'exagération avec laquelle on vante la marine russe actuelle; le matériel de cette marine est irréprochable, au dire des meilleurs marins étrangers; il se perfectionne chaque jour, et en supposant qu'une alliance permît aux Russes d'emprunter à une nation maritime des officiers et des matelots pour diriger les siens, il s'ouvrirait pour elle de grandes chances de succès. Un officier de la marine anglaise, avec qui j'examinais une frégate russe sur le chantier, me disait que pour lui il la trouvait si bien construite, qu'il souhaitait de tout son cœur qu'une guerre maritime lui permît un jour de la capturer.

(1) *Collection des lois prussiennes* (en allemand), année 1825, pag. 934.

Cet officier a publié depuis, en Angleterre, des documens intéressans sur la marine russe (1). Venu à Saint-Pétersbourg dans l'été de 1836, il a été accueilli par l'empereur avec la bienveillance et l'urbanité parfaites que tous les étrangers trouvent près de ce souverain. Je citerai donc ses paroles, mais en faisant remarquer préalablement qu'un sentiment de patriotisme, bien louable sans doute, a, ce me semble, augmenté, aux yeux du capitaine Craufurd, depuis son retour en Angleterre, les inquiétudes que lui causent les progrès de la marine naissante de la Russie.

Ce qui a d'abord frappé M. Craufurd en Russie, c'est l'empressement que l'empereur met à montrer sa flotte et à fournir aux officiers étrangers tous les moyens de l'examiner; c'est aussi l'activité immense et la connaissance pratique de l'empereur en ce qui concerne les manœuvres et les détails de l'armement maritime. Un officier-général prussien, le comte de Bismark, venu à Pétersbourg dans l'été de 1835, et qui a publié ses observations sur l'armée russe après avoir assisté aux manœuvres de Tzarskoé-Célo, comme M. Craufurd a publié ses remarques sur la flotte russe après avoir vu les manœuvres de Cronstadt, parle avec le même enthousiasme de la capacité et de la science militaire de l'empereur, de la connaissance approfondie qu'il possède de tous les détails des troupes, et de la précision avec laquelle il les commande, portant la connaissance du *métier* jusqu'à donner les signaux des mouvemens de cavalerie par son trompette, non pas seulement en prononçant le mot du commandement, mais en marquant lui-même avec la voix les airs usités pour les marches (2). Il est facile de concevoir que les armées russes de terre et de mer doivent se ressentir d'un tel chef.

En cette année 1836, la flotte russe, mouillée à Cronstadt, se composait de vingt-sept vaisseaux de ligne, sans compter les frégates et les navires d'une moindre force. J'y ai compté moi-même trois vaisseaux à trois ponts, de 110 canons; six à deux ponts, de 84, et dix-huit de 74, et de plus, un vaisseau rasé armé de 56 canons comme une frégate, une frégate de 52, et dix-sept frégates de 44; enfin, trois grandes corvettes et un assez grand nombre de bâtimens légers. M. Craufurd, qui visita cette flotte en même temps que moi, assu-

(1) *The Russian fleet in the Baltic in* 1836, *with some remarks intended to draw attention to the danger of leaving our navy in its present extremely reduced state*, by H. W. Craufurd, commander in the royal navy. London, 1837.

(2) *Die kaiserliche russiche krieqsmacht im jahre* 1835, von dem général-lieutenant grafen von Bismark. Carlsruhe, 1836.

rait et a répété dans ses *Remarques* que la supériorité de ces vaisseaux sur les vaisseaux russes qu'il a vus, il y a peu d'années, dans la Méditerranée lui a donné sérieusement à réfléchir sur les progrès rapides que les Russes ont faits en aussi peu de temps.

L'officier qui commandait en chef les manœuvres de 1836 est un Anglais qui s'est distingué dans sa jeunesse par quelques entreprises hardies pendant la guerre contre la Suède. On trouve quelques Anglais dans la marine russe, mais en général ils sont avancés en âge.

« D'étranges idées naquirent dans mon esprit, dit M. Craufurd, lorsque je me trouvai, moi Anglais et officier anglais, en mer avec vingt-sept vaisseaux de ligne russes, portant des provisions pour quatre mois, et montés par 30,000 hommes qui étaient peut-être encore meilleurs soldats que marins. Je pensai alors que, pour défendre les côtes et les ports de notre pays, pour protéger sa navigation marchande dans la Baltique, la mer du Nord et le canal Saint-George, nous n'avions pas plus de sept vaisseaux en état de prendre la mer, et encore, je crois, avec des équipages incomplets. J'avouerai que, malgré toute ma confiance dans le génie et l'activité supérieure de mes compatriotes, je ne pouvais m'empêcher de craindre que la souveraineté des mers ne fût près de leur échapper.

« Le lendemain de notre départ, sur l'heure de midi, le vent souffla de l'est en brise légère qui permit à nos vaisseaux de prendre des bonnettes. A la nuit le vent sauta à l'ouest, nous eûmes des rafales, et on fit signal de jeter l'ancre. Le lendemain matin nous reprîmes notre marche, et, le temps étant assez beau, notre corvette passa au milieu de quelques navires. Je montai à bord de plusieurs d'entre eux. Dans l'après-midi nous arrivâmes au lieu du rendez-vous, et la flotte se forma sur trois lignes et en trois divisions, rouge, blanche, et bleue, commandée chacune par son amiral.

« Le jour suivant le temps était froid et désagréable, le vent frais et chargé de pluie; les navires doublèrent les ris de leurs perroquets. Dans l'après-midi, l'empereur rejoignit la flotte après avoir passé toute la nuit à la mer et avec un mauvais temps. Notre ambassadeur était avec sa majesté, résolu de voir par lui-même, autant que ses souffrances le lui permettraient; car, si j'ai bonne mémoire, il était malade.

« Le lendemain matin, c'est-à-dire le quatrième jour depuis notre départ, le temps ne paraissant pas vouloir s'améliorer, on fit le signal de rentrer à Cronstadt.

« Quelques instans après midi, le temps étant devenu plus sup-

portable, on put faire quelques manœuvres. La flotte était formée sur deux lignes; la seconde, qui avait le côté du vent, reçut ordre d'attaquer une des ailes de la première, et cela en doublant cette aile, de sorte que la division d'attaque eut les navires moitié au-dessous et moitié au-dessus du vent. La tête de la colonne attaquée dut virer et venir au secours de son arrière-garde.

« Je ne dirai pas que cette manœuvre fut bien exécutée. Quelques navires, dans leur empressement, firent trop de voile, aucun d'eux ne serrait assez vivement l'ennemi; le feu était trop lent, trop peu soutenu. Il est vrai de dire que le mauvais temps des jours précédens nous avait laissé une mer fort agitée; je crois cependant que l'empereur lui-même fut très mécontent de la manière dont ces mouvemens furent exécutés.

« Le tir à la cible est, dit-on, très juste dans la marine russe, mais je n'ai pas eu occasion de m'en assurer par moi-même. A bord de notre corvette, les marins s'acquittèrent de leurs fonctions, chacun selon son poste de combat, avec autant de silence, de régularité et de célérité que je l'ai jamais vu faire sur aucun de nos vaisseaux.

« Après la manœuvre nous fîmes voile pour Cronstadt, où nous arrivâmes le soir même. L'empereur, malgré les fatigues qu'il venait d'essuyer pendant trois ou quatre jours d'un temps constamment mauvais, inspecta aussitôt les fortifications de la place, et invita lord Durham à l'accompagner.

« Pour me tranquilliser comme marin, ajoute M. Craufurd, pour confirmer l'opinion que j'ai de la supériorité navale de l'Angleterre sur toutes les autres nations, je pensai que la corvette où j'avais reçu l'hospitalité avait été choisie entre toutes les autres parce que sa discipline était meilleure, parce qu'elle était mieux tenue à tous égards. Le capitaine et la plus grande partie de son équipage naviguaient ensemble depuis long-temps. Il les connaissait chacun comme chacun le connaissait. Il était facile et peu exigeant, excepté sur le chapitre de la discipline où il était inflexible. Je n'ai jamais vu une troupe de meilleure volonté, plus active, plus strictement obéissante.

« Si tous les bâtimens de la flotte russe étaient aussi bien tenus que celui-là, sans doute, nous aurions fort à faire dans une guerre contre la Russie. J'admets qu'il n'en est pas ainsi, mais quand je compare l'état actuel de ces navires à ce qu'ils étaient il y a quelques années à peine; quand je me rappelle d'un autre côté combien peu nous avons fait depuis la même époque, je trouve qu'ils ont gagné trop de chemin sur nous pour que nous ayons le droit de les mépriser.

« Lorsqu'ils naviguaient de conserve avec notre flotte dans la Méditerranée, les officiers russes mirent tous leurs soins à étudier ce qui se faisait à bord de nos navires, et le parti qu'ils ont su tirer de leurs observations est vraiment étonnant.

« Les aménagemens des navires sont complètement à l'anglaise. De plus la vigilance personnelle de l'empereur a produit chez les officiers et les équipages un *esprit de corps*, un désir d'apprendre et de tout faire pour le mieux, qui en feraient bientôt des marins, s'ils pouvaient rester plus long-temps à la mer.

« Les matelots paraissent forts, actifs, hardis. Leurs officiers leur apprennent à être sobres, obéissans, pleins de bonne volonté; et, quoi qu'on puisse reprocher à leurs bottes et à leur accoutrement militaire, quoiqu'ils soient forcés de passer neuf mois par an à terre, quoiqu'ils passent un an sur trois sans mettre le pied à la mer, ils font très convenablement leur besogne de matelots.

« *La Lionne* ne mettait pas plus de quinze minutes à changer sa grande voile de perroquet, et l'opération s'exécutait bien. Je n'ose pas dire que les autres navires en eussent fait autant, mais cet exemple suffit à prouver que peut-être ils le pourraient.

« Les bâtimens russes sont courts et un peu lourds, ce sont certainement de pesans voiliers, surtout les trois-ponts.

« Les vaisseaux de ligne sont armés chacun de quatre formidables canons, installés dans la batterie basse, et lancent, dans le sens de l'horizontalité, des bombes de quarante livres. On ne saurait calculer le ravage que causerait l'explosion d'un de ces projectiles dans l'intérieur d'un navire. Un vaisseau neuf de 84 est armé d'un grand canon de cette espèce qui lance des bombes du poids de cent vingt livres. Ce canon pèse, mesure anglaise, six tonneaux et cent quatre-vingt-douze livres. Il faut seize livres de poudre pour le charger, seize hommes pour le manœuvrer, et six minutes pour chaque coup. On dit que le bruit produit par l'explosion de cette machine est épouvantable.

« Il y a deux chantiers de construction à Saint-Péterbourg et un à Okhta, en remontant un peu la Néva. Sur les cales de Saint-Pétersbourg, il y a un trois ponts et un 84. Le premier doit porter 130 canons, et sera lancé en 1838. A Okhta, on construit un 74 sur les plans donnés par le directeur Juman; l'amirauté possède aussi des plans qui lui ont été fournis par presque tous nos plus habiles constructeurs, excepté toutefois l'inspecteur de la marine.

« La Russie a encore dans la mer Noire une escadre de dix-huit

vaisseaux de ligne commandés par un officier formé à notre service, l'amiral Lazareff. Il passe pour tenir son escadre dans le meilleur ordre. Mais sans parler de la flotte de la mer Noire, je crois pouvoir dire que vingt-six vaisseaux de ligne, avec des frégates et des bâtimens légers en proportion, montés par trente mille hommes, et munis de quatre mois de vivres, constituent une puissance assez imposante et assez prête à agir pour que je doive, moi Anglais, essayer d'attirer l'attention de mes compatriotes et sur ce point et sur l'état d'impuissance où nous laissons notre marine (1). »

J'ajouterai quelques mots au témoignage de M. Craufurd, pour en finir de la question du matériel de la marine russe.

On a dit que les vaisseaux russes ne peuvent durer plus de sept ans, et j'ai entendu cette assertion sortir de la bouche même de M. l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Il y a évidemment erreur dans cette opinion, et il est impossible d'oublier que le port de Riga appartient à la Russie. Or, on sait de quelle manière se fait le commerce de bois de construction (de mâture et autres), dont Riga approvisionne un grand nombre de chantiers de l'Europe. Autrefois ces bois venaient des forêts de la Lithuanie, mais comme ces forêts ont diminué par les coupes mal réglées, depuis plus de vingt ans, on exploitait à cet effet les forêts du gouvernement de Minsk, et depuis dix ans, les bois de construction de Riga viennent par le Dniéper et la Bérézina, d'où on les passe dans la Duna, des gouvernemens de Tschernigoff et Kieff, c'est-à-dire du cœur même de la Russie. Ce bois se dirige aussi maintenant par le Dniester sur Kherson, où il arrive rapidement. Il coûte peu de transport, puisqu'on l'abandonne au courant des fleuves, et servira désormais aux constructions des chantiers de la mer Noire. Le gouvernement russe a envoyé récemment à Kherson un *trieur* de bois de Riga, et des ouvriers lithuaniens, pour mettre le commerce de bois sur le même pied que dans cette ville. Ces trieurs jurés de Riga sont célèbres. Ils forment une corporation, qui répond de la bonne qualité de la marchandise. L'un d'eux se rend toujours sur les lieux où se fait la coupe, et choisit lui-même le bois, qui est revu de nouveau à Riga, et marqué de l'estampille de la compagnie. Les commandes se font ainsi de tous les ports de l'Europe à Riga, avec une confiance aveugle, et comme les choix du gouvernement russe dans les forêts de la couronne et autres sont contrôlés par des agens tirés de cette compagnie,

(1) *The Russian fleet*, etc., pag. 10 et suiv.

il y a lieu de croire qu'ils ne garderaient pas pour la marine russe des bois de qualité inférieure, et qui ne dureraient que sept ans (1).

Envisagée de ce point de vue des intérêts nouveaux de la Russie, qui est le point de vue véritable, la question d'Orient se simplifie, quoique les difficultés qu'elle présente ne soient pas pour cela résolues. Cette question, je ne la traiterai ici que sous son côté russe, et je n'aborderai l'Orient que par la Russie, avec les idées russes, les seules qu'il m'ait été permis d'apprécier.

D'abord, la conquête de Constantinople n'est pas une idée populaire en Russie, comme on a bien voulu le dire. L'armée se souvient des terribles maladies qui l'ont ravagée dans la campagne de Turquie, et dans les divers gouvernemens que j'ai parcourus, même ceux qui écoulent leurs produits agricoles vers la mer Noire, je n'ai pas trouvé trace de cette pensée. A Saint-Pétersbourg, la question est unanimement jugée par les hommes d'état. On y reconnaît qu'un souverain russe ne pourrait s'établir à Constantinople, qu'en renonçant à ce reste de prépondérance qu'exerce encore la Russie sur l'Europe, de Saint-Petersbourg, cette fenêtre ouverte sur la Baltique par Pierre-le-Grand, qui n'a pas placé sans raison la métropole à l'extrémité de l'Europe. La Russie a déjà deux métropoles, Saint-Pétersbourg et Moscou; elle en aurait trois, en s'établissant à Constantinople, et cette dernière aurait tant d'avantage sur les deux autres, qu'en peu d'années le siége de l'empire serait déplacé, et que la Russie perdrait cette unité dont elle a plus besoin que jamais; ce que sent très bien l'empereur Nicolas, qui ne recule devant aucune mesure, quand il s'agit de centraliser davantage les forces de cet immense empire. S'établir à Constantinople (et on ne peut prendre Constantinople sans s'y trouver attiré par mille causes que je suis prêt à déduire), s'établir à Constantinople, ce serait marcher à un but diamétralement opposé à celui de l'empereur actuel; ce serait démentir la pensée qui a fait dénationaliser la Pologne, qui a fait déporter les soldats et les officiers polonais au Caucase, au risque d'augmenter les périls qu'on court de ce côté, qui a entraîné le gouvernement de l'empereur à imposer la langue russe aux provinces allemandes, à y préparer le prosélytisme grec, malgré les mécontentemens que causent ces mesures dans ces précieuses et fidèles provinces, et on peut être assuré qu'à moins d'une nécessité bien grande, la Russie n'étendra pas ses limites aussi loin.

(1) Voyez un Mémoire sur le commerce des ports de la nouvelle Russie, par Jules de Hægemeister. Imprimerie de la ville d'Odessa, 1835.

La question est toute commerciale. L'empire russe n'a pas renoncé à l'ambition de devenir le plus grand empire du monde; mais il veut atteindre à cette suprématie par le développement de sa marine marchande, et non par les conquêtes de sa marine militaire, par l'extension de son commerce extérieur, et non de ses frontières; il veut inonder le monde de ses marchandises, et non de ses armées, et tandis qu'on se fortifie contre l'invasion présumée des soldats russes, la Russie s'apprête à fondre sur l'Angleterre et sur la France, et à les combattre sur terre et sur mer, en Europe et en Orient, avec ses étoffes de soie et de coton, et les produits si variés de ses différens climats.

Les armes ont assez fait pour la Russie en Orient, et l'Angleterre n'aurait plus à lui disputer, par une guerre, que Constantinople dont l'empereur ne s'emparerait qu'à son corps défendant. Que peut demander la Russie en effet, et quels empiétemens lui reste-t-il à faire? L'Angleterre l'a laissée s'établir aux sources du Danube, elle a souffert qu'elle ouvrît, depuis le traité de Bucharest, la mer Noire à ses provinces inférieures, elle l'a laissée dominer la mer d'Azoff depuis le traité de Kainardji, s'emparer de la Crimée par l'ukase de 1783, s'étendre le long de la Circassie jusqu'au Caucase, regagner la côte méridionale de la mer Noire par le traité qui lui livra, en 1802, la Mingrélie jusqu'aux grandes concessions de 1829 et de 1833, qui lui permirent de bâtir le fort de Saint-Nicolas sur le rivage qui forme la baie de Trébizonde. L'Angleterre a souffert que la Russie s'avançât jusqu'à l'Ararat que lui a ouvert le traité de Turkoman-Chaï en 1828; l'Angleterre a vu signer, en se contentant de protester, les traités d'Unkiarskelessi et d'Andrinople; aujourd'hui la Russie s'est établie en les séparant, au beau milieu des populations de l'Anatolie, de la Perse, de la Géorgie et du Caucase; elle occupe presque tout l'isthme qui sépare la mer Caspienne de la mer Noire; elle garde avec vigilance la *Porte de Fer* et le *Vlady*, les deux seuls passages du Caucase; son pavillon flotte, depuis 1829, aux deux extrémités de la côte d'Abasie, déjà à demi conquise et où treize mille hommes de troupes régulières occupent sept points différens (1); elle n'a donc plus qu'à profiter de cette longue série de conquêtes, à les organiser, à les lier entre elles et tout le reste de l'em-

(1) En 1829, les ingénieurs russes exploraient déjà les mouillages de Redoute-Kale et de Poti pour y construire un port, et s'occupaient d'un projet pour rendre le Phaze et le Cyrus navigables. (*Annuaire officiel du corps des ingénieurs des voies de communication.* Saint-Pétersbourg, 1830.)

pire par le commerce et les communications, et à concentrer ses efforts pour l'occupation définitive de toute la côte de Circassie et du versant occidental du Caucase, occupation qui lui permettra de commercer avec toutes les côtes de la mer Noire et de la mer Caspienne, et d'écouler avec supériorité dans tout l'Orient les produits de sa nouvelle industrie.

La grande querelle de la navigation de la mer Noire entre la Russie et l'Angleterre deviendra plus vive à mesure que les ressources industrielles de la Russie se développeront. Le territoire que la Russie a acquis ou conquis au-delà du Caucase, a une étendue de cinq cents werstes de large sur mille werstes de longueur (quatre werstes égalent une lieue); il est situé sous le ciel le plus favorable, couvert en partie d'une population laborieuse, placé entre la mer Caspienne et la mer Noire, deux mers dont l'une ouvre une route commode pour expédier les produits du midi de l'empire aux ports de la Mingrélie, en Turquie, et dans toute l'Europe, et dont l'autre offre une voie peu coûteuse pour approvisionner, par Astrakan, tout l'intérieur de l'empire, et l'inonder de produits transcaucasiens. Ces produits sont de toute espèce et très bons; leur énumération seule et l'énonciation de leur nature sont bien faites pour donner à réfléchir à toutes les populations commerciales. Ce sont les grains de toute espèce, maïs, riz, etc., etc.; les produits naturels propres à la fabrication, et les objets manufacturés, coton, vins, tabac, bois de construction, chanvre, etc.; les plantes oléagineuses, les plantes propres à la teinture; les épices, les plantes médicinales les plus usuelles; la soie, la cire, le miel; le bétail, les chevaux, les chèvres soyeuses; les fourrures, l'alun, le sel, le sel naturel de Glauber, les naphtes et les métaux. Le gouvernement russe ayant vu, sur les rapports des missionnaires, que le coton à longue soie avait été naturalisé et cultivé avec succès dans les provinces de la Chine qui s'étendent jusqu'au 41° nord, où les fleuves gèlent pendant l'hiver, a pensé, avec raison, qu'il réussirait au-delà du Caucase, entre le 39° et le 43°, dans un pays protégé contre les vents du nord par de hautes chaînes de montagnes, et où l'hiver est inconnu dans les vallées. Aussi la Russie, qui payait, en 1825, 46,609,307 roubles à l'étranger pour ses achats de cotons bruts et manufacturés, a vu réduire chaque année cette somme, au point que, dans six années, elle pourra peut-être exporter les cotons de ses provinces du Caucase. Pour le vin, le gouvernement russe a tellement favorisé le perfectionnement de cette branche d'industrie, que le vin du Caucase,

envoyé de Baku, par Astrakan, à Moscou, se vend dans tout le nord de la Russie où se vendaient, il y a quelques années, les vins de France. Des propriétaires de Bordeaux ont acheté des terrains propres à la vigne entre les deux Chamakhis, et ils espèrent y obtenir des qualités qui ne le céderont pas de beaucoup à leurs produits de France (1). Que sera-ce donc quand la Russie aura atteint le but de tous ses efforts, quand elle aura conquis ces trente lieues de côte d'Abasie qui lui manquent pour posséder tout l'isthme entre les deux mers? — Quand alors elle pourra tracer librement une route commerciale entre les ports qui sont au revers occidental du Caucase, sur la mer Noire, et ceux qui sont de l'autre côté des monts, sur la mer Caspienne? — Les vins et tous les produits du pays caucasien, ainsi que les produits russes, afflueront alors à Odessa. La garance, qui n'est nulle part aussi belle ni en aussi grande quantité que dans les montagnes d'Ourmij; le safran, qu'on cultive en si grandes masses à Derbend et à Baku; la soie, qui est acclimatée maintenant dans les provinces du Caucase, où un fabricant français (M. Didelot) opère à lui seul une manipulation de trente mille poudes (le poude vaut quarante livres) de cette matière; la soie, dont les Russes ont appris la tordaison, le tramage et l'organsinage, grace aux agens qu'ils ont envoyés en Piémont et dans nos provinces du Midi, et qu'ils tissent à Moscou, où l'on fabrique les mêmes étoffes qu'à Lyon; le coton, qui s'améliore chaque jour par la culture, iront concourir à l'affranchissement de l'industrie russe, en approvisionnant les nombreuses fabriques de Moscou, d'où ces produits, travaillés à si bon marché, reviendront, en partie, vers la côte de Mingrélie, pour traverser la mer Noire et se répandre dans la Turquie, dans la Grèce et (du moins les Russes l'espèrent et le disent tout haut) dans l'Italie et dans le midi de l'Europe, où leurs bas prix pourront soutenir la concurrence avec les produits de la France et de l'Angleterre. J'ai eu tous ces produits russes sous les yeux, et je dois dire qu'ils méritent une attention sérieuse.

Mais ces grands projets ne peuvent se réaliser, ce grand mouvement commercial de la Russie ne peut commencer sérieusement, si la Russie ne s'assure la possession tranquille de tout l'isthme qui

(1) *Reise in die krym und den Kaukasus.* Berlin, 1815.— *Reise in die krym und die lænder der Kaukasus et Jagar.* Leipsig, 1830.—*Skizzen aus Rusland*, von Tictz.—Cobourg, 1836. — *Coup d'œil général sur les arrondissemens fluviaux de la Russie.* Riga, 1825. — *De la ligne du Caucase*, par J. Debout. Saint-Pétersbourg, 1829 (en russe). — *Considérations sur les communications d'eau de la Russie*, par Dmitri Dubenski (en russe). Moscou, 1825.

sépare la mer Caspienne de la Mer Noire, où se trouve le pays des Tcherkesses, qui résiste encore. Ce point gagné, la Russie n'aura pas besoin de Constantinople, où règne une grande tolérance commerciale; elle s'ouvrira de vastes débouchés dans tous les marchés de l'Orient, et son influence près de la Porte ottomane fera le reste. L'Angleterre se trouve, vis-à-vis du gouvernement russe, dans cette singulière situation, de le pousser à la conquête de Constantinople, si, en renouvelant avec succès ses tentatives en faveur des Circassiens de la côte d'Abasie, elle empêchait la prise de possession définitive de cette côte par les Russes, ou de courir de grands risques pour son commerce en Orient, si elle les laisse définitivement s'y établir!

Quant à l'Inde, le gouvernement anglais n'a jamais pensé sérieusement que la Russie voulût l'inquiéter de ce côté. Quand il fut fait mention, dans le parlement anglais, des empiètemens de la Russie dans l'Inde, c'était dans un temps où le cabinet anglais avait besoin de grands crédits pour réparer les fautes du cabinet précédent, et la négligence de l'amirauté, qui avait laissé singulièrement dépérir la marine; depuis quinze ans, on avait reculé le moment de demander de nouveaux crédits à ce sujet au parlement, et il fallait, à tout prix, en obtenir. Ce fut alors que la presse ministérielle fit sonner bien haut le péril que courait l'Inde du côté de la Russie. On obtint ainsi les fonds nécessaires pour l'augmentation et la réparation de la flotte, et les fonds votés, il ne fut plus question de l'Inde. J'ai rencontré des officiers russes qui ont parcouru, il y a quelques années, la distance qui sépare les dernières provinces russes des frontières de l'Inde. Ils sont encore épouvantés, à cette heure, des difficultés de ce voyage. En Russie, parmi les hommes d'état, on semble désirer que les Anglais fassent des progrès dans l'Inde, et s'avancent jusqu'à la province de Kaboul, où les Russes pourraient leur donner la main, circonstance qui donnerait à la Russie le commerce de transit que seraient obligés de faire par la Russie les Anglais établis dans cette partie de l'Inde, genre de commerce le moins périlleux et le plus régulier de tous. Je rapporte ces vues qui appartiennent à quelques hommes éminens en Russie, sans affirmer qu'elles soient justes, sans garantir qu'elles soient sincères.

Que la Russie cherche ou ne cherche pas à pénétrer dans l'Inde, qu'elle convoite ou qu'elle ne convoite pas la possession de Constantinople, il est certain qu'elle s'occupe activement de se rendre formidable en Orient, et qu'elle se prépare à soutenir avec avantage

une guerre de ce côté, si cette guerre lui devenait nécessaire. On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de l'activité qui règne à Sébastopol et dans les établissemens russes de la mer Noire. Cette activité est particulière au caractère russe, à l'empereur actuel. C'est le mouvement sans égal imprimé par Pierre-le-Grand à un empire qui s'organise encore; mais ce mouvement, cette activité, donnent la force, et il est bon d'en suivre les effets dans tous leurs développemens.

De grands établissemens se préparent en ce moment à Kertsch, port situé vis-à-vis de l'entrée de la mer d'Azoff, et qui domine le détroit qui lie cette mer à la mer Noire. (C'était autrefois *Panticapée*, la résidence de Mithridate.) Kertsch a été cédé en 1774 à la Russie par la Porte. Par un ukase du 21 avril 1833, tous les navires destinés pour la mer d'Azoff sont tenus de faire quarantaine à Kertsch. Chaque année, le commerce de cette ville, vers la côte d'Asie, prend une plus grande extension, et a donné une certaine importance à la ville. Le port de Kertsch est, par sa position, à l'abri de tous les vents, et la force des vagues y est diminuée encore par le courant continuel du détroit qui joint une mer à l'autre. En 1833, la navigation y a commencé au 1er février, et a fini au mois de décembre. Elle a donc duré trois mois de plus qu'à Tangarok. Jusqu'à la deuxième guerre avec la Turquie, il se faisait à Kertsch un commerce d'échange avec les Circassiens et les Abases, de qui on recevait la cire, le miel, les fourrures, et auxquels on donnait le sel, qui ne se trouve pas de ce côté du Caucase. Il y a un an et demi environ qu'on découvrit, aux environs de Kertsch, d'immenses terrains réunissant toutes les conditions métallurgiques et minéralogiques pour l'établissement d'usines et de fonderies. Il faut savoir que, dans la dernière guerre avec la Turquie, les embarras qui s'élevèrent au moment de franchir les Balkans, se trouvèrent augmentés par le manque de boulets et de munitions de ce genre où se trouvait l'armée russe. Un noble jeune homme, dévoué à son pays, M. de Demidoff, se hâta d'offrir un don patriotique de 500,000 roubles de boulets pris dans ses usines de l'Oural; mais il fallait franchir des distances immenses, et l'arrivée de ce secours fut retardée de quelques mois. Depuis ce temps, le gouvernement russe cherchait, pour le cas d'une nouvelle guerre avec l'Orient, à s'assurer des ressources dans ses provinces méridionales. Il les fit explorer, et les découvertes faites à Kertsch ne tardèrent pas à être utilisées. Un officier du génie russe fut envoyé à Paris, pour donner à M. Anatole de Demidoff tous les renseignemens à ce sujet. La fortune de la famille Demidoff provient

d'une concession semblable, faite autrefois, dans le nord de la Russie, à l'aïeul de M. de Demidoff. L'espoir d'être utile à son pays l'a décidé, plus que des considérations de fortune, à se rendre lui-même, quoique malade, à Kertsch, et à commencer sur une immense échelle l'exploitation des terrains qui s'y trouvent. Les machines nécessaires ont été embarquées au Hâvre, il y a deux mois; M. de Demidoff les a suivies de près, et dans deux ans, la Russie aura sans doute des fonderies et des arsenaux à peu de distance de Constantinople. Je cite ce fait pour montrer qu'il ne faut pas tout-à-fait se fier aux garanties de paix que donne le développement commercial de la Russie.

Ce fait est significatif sans doute, mais il n'est pas alarmant. Il veut dire que la Russie se met en mesure de répondre à une agression contre sa nouvelle marine et son nouveau commerce, et non pas qu'elle veuille oublier toutes les idées de prudence que lui commandent, comme je crois l'avoir démontré, sa situation actuelle, ses premiers pas vers la prospérité commerciale et le crédit public. Il semble même que tout concoure à retenir le gouvernement russe dans ce cercle, et à diriger les combinaisons de sa politique ailleurs que vers des agrandissemens illimités. En Pologne même, dans ce foyer de troubles qui semblait devoir mettre la Russie aux prises avec l'Angleterre et la France; en Pologne, il se prépare un ordre de choses tout nouveau. Depuis la dernière révolution de Pologne, le pays était gouverné par la gendarmerie; la terreur partout. Aujourd'hui les arrestations sont devenues moins fréquentes, on gouverne le plus légalement possible. Si ces dispositions continuent, elles ne tarderont pas, grace au bel établissement fondé par le prince Lubetzki, à Varsovie, à donner un nouvel aspect à ce malheureux pays. Je parle de la banque de Pologne.

Napoléon avait rendu la liberté aux paysans polonais. C'est dans cet état que les trouvèrent ceux des propriétaires nobles polonais à qui il fut permis de rester en Pologne après l'insurrection de 1831, mais à la condition de résider dans leurs terres. L'agriculture est aujourd'hui leur principale, on peut dire leur unique occupation; mais la main-d'œuvre qu'il faut payer, et payer assez cher, les a obligés à chercher un moyen de diminuer ces frais, et d'exploiter leurs terres au meilleur marché possible. C'est dans ces vues que le prince Lubetzki a fondé, avec l'assentiment du gouvernement russe, la banque de Pologne. La banque vient au secours de tous les propriétaires qui veulent améliorer leurs terres. Elle leur prête des capitaux pour douze ans, à un intérêt d'un demi pour

cent par mois, avec faculté de rembourser leur dette et de l'amortir, selon leur volonté. La banque fournit encore des machines pour les exploitations industrielles, des instrumens d'agriculture d'après les meilleurs procédés; elle en fait venir des pays étrangers, en fait construire elle-même et entre dans tous les détails de l'administration rurale. Il y a peu de propriétaires qui ne soient aujourd'hui en relation avec la banque, dont les directeurs et les employés sont les Lubetzki, les Lubienki, les membres des premières familles de la Pologne, et elle étend chaque jour ses rapports et obéit avec zèle à l'esprit de son institution, qui est d'aider la noblesse à améliorer ses terres, et de la décider à les habiter. Singulier contraste qu'offre ici le gouvernement russe, dont la politique, en Russie, est de ruiner les propriétaires nobles et de les tenir éloignés de leurs domaines!

Résumons ces vues préliminaires sur la Russie et sa tendance actuelle. L'empereur Nicolas a eu peut-être, au commencement de la révolution de juillet, les mêmes velléités qu'eut jadis l'impératrice Catherine, quand la révolution de 1789 éclata. Il n'a pas ouvertement fermé la Russie aux Français, comme fit l'impératrice, mais il a opposé tous les obstacles possibles aux communications entre la Russie et la France; il n'a pas fermé ses ports à nos vaisseaux; il n'a pas déchiré les traités de commerce, mais il a été violemment tenté de le faire, et il l'eût peut-être fait sans les représentations de son vieux, sage et prudent ministre des finances. Qu'est-il résulté de ces dispositions? Comme ses prédécesseurs au trône et dans la voie des inimitiés contre la France, l'empereur s'est calmé en présence de toutes les considérations que j'ai signalées en commençant cet écrit, et qui s'élèvent aujourd'hui plus puissantes que jamais. Or, le caractère de l'empereur actuel le dispose à sentir mieux que personne l'importance de ces considérations. L'empereur a des idées vraiment chevaleresques, des pensées de religion qui ne l'abandonnent jamais, des sentimens nationaux poussés presque à l'excès; mais ce qui domine en lui, c'est l'esprit d'affaire le plus vif et le plus pénétrant, la faculté de s'arrêter à point, de ne pas laisser obscurcir son intelligence par la grandeur du pouvoir dont il dispose, de ne se dissimuler aucun obstacle, quelque petit qu'il soit, de juger avec supériorité les circonstances où les ménagemens feraient plus que la force, et de faire céder à propos à ce tact appréciateur toutes ses passions, toute la vivacité de son courage de soldat et de son orgueil de prince. S'il m'était permis de faire une comparaison, je dirais que l'empereur

a quelques qualités communes avec un souverain qu'il ne convient pas de nommer ici, et que ces qualités sont justement les plus propres à lui faire comprendre la situation de la Russie et l'importance du rôle pacifique que ses véritables intérêts, sa gloire bien entendue, l'appellent à jouer sur la scène politique du monde.

Dans les entretiens que l'empereur accorde aux étrangers, on le trouve toujours fier de son pouvoir absolu, fier des forces militaires dont il dispose, mais fier surtout des progrès que fait l'industrie sous son règne, et jaloux de les augmenter encore. Quant aux dispositions personnelles de l'empereur à l'égard de la France et du prince qui la gouverne, elles sont variables selon les évènemens, même selon les plus petits; et comme l'empereur s'est dévoué, avant tout, à la prospérité de son empire, on peut assurer d'avance que ses sentimens, quels qu'ils soient, seront toujours dominés par les intérêts de la Russie. Il faut espérer que ces intérêts bien entendus l'emporteront, et que l'empereur de toutes les Russies n'abdiquera pas le rôle d'un grand souverain pour se faire simple membre des coteries du faubourg Saint-Germain.

Les faits ont tant d'influence sur l'esprit de l'empereur Nicolas, qu'il reste peu à faire aux hommes. Aussi ne peut-on dire lequel de ses ministres est le plus influent, si toutefois il y a en Russie un ministre influent. Le comte de Cancrin, ministre des finances, jouissait depuis dix ans d'un grand crédit auprès de l'empereur : sa vieille franchise allemande fait sa force à la cour; mais sa disgrace, si elle avait lieu jamais, viendrait aussi un jour de là.

L'empereur, tout russe exclusif qu'il soit, a placé sa confiance dans trois Allemands, le comte de Nesselrode, le comte de Cancrin, et le comte de Benkendorff, le compagnon de tous ses voyages, son aide-de-camp général, chargé de la police de l'empire et de la sûreté de sa personne; mais la volonté de l'empereur est telle qu'il n'y a plus de lutte entre les intérêts moscovites et les intérêts allemands. Tout est russe aujourd'hui autour de lui; les dernières traces des idées de l'empereur Alexandre sont effacées, et le seul comte de Cancrin peut-être ose dire que la civilisation et la prospérité de la Russie ne se développeront largement que lorsque l'empereur Nicolas aura fait pour les marchands ce que Pierre-le-Grand a fait pour la noblesse, et les aura contraints de couper leur barbes, et de prendre les coutumes européennes. Mais tous les ministres de l'empereur ne sont pas aussi hardiment sincères. Il ne faut donc pas attacher trop d'importance à l'aversion de quelques-uns des fonctionnaires

de l'empire russe pour le gouvernement français. Ce sentiment disparaîtra en eux, sous la domination qu'exerce l'empereur sur les idées de ceux qui l'entourent, dès que les antipathies impériales auront faibli, et ces antipathies n'augmenteront pas par l'effet de l'antipathie des autres, dans un esprit où l'influence des évènemens parle plus haut que personne.

La conduite de l'empereur dépendra du degré de confiance qu'il aura dans la stabilité du gouvernement français. C'est la préoccupation constante de l'empereur, et ses dispositions à l'égard de la France, l'opinion même qu'il se forme de son gouvernement, varient selon les chances de durée que lui montrent tour à tour les évènemens. La France n'aura donc à s'inquiéter sérieusement de la Russie que dans ses momens critiques. Pour peu que le gouvernement français surmonte ses embarras intérieurs, le gouvernement russe arrivera progressivement à lui, en dépit de l'opposition de principes et de tout ce qui s'oppose à l'union des deux cabinets. Jusque-là la France n'abandonnera pas, sans doute, sa position de surveillance à l'égard de la Russie, la prudence dans ses rapports, et veillera surtout à ce que la Russie n'aide pas ses adversaires par d'indirectes diversions. Le temps viendra où la nature de ces rapports changera d'elle-même, ce temps que prévoyait déjà, il y a près de quarante ans, un homme qui a laissé de belles leçons politiques, M. d'Hauterive; ce temps qu'il définissait ainsi, est déjà bien rapproché et à demi venu. « Quand la Russie, disait-il, sera bien convaincue que les véritables sources de sa prospérité et de sa puissance sont dans son sein; quand elle prendra part elle-même à l'exportation de son superflu et à l'importation des objets de ses besoins; quand elle acquittera envers les états de l'Europe la dette de sa civilisation, et quand après avoir imité l'exemple de leurs arts, elle leur donnera celui de la sagesse, de la modération, de la justice; quand au lieu d'intimider les états faibles qui l'entourent, elle imitera la France, qui, en pareil cas, les protége et les assiste; quand elle sentira la nécessité de fonder le droit public en Europe, non sur des débris dispersés, non sur des regrets et des hypothèses, mais sur les faits, sur les circonstances, sur les forces réelles des états tels qu'ils existent; alors l'empire russe ne verra pas la France avec des yeux d'inimitié, il maintiendra l'équilibre du nord pendant que la France garantira celui du midi, et leur accord assurera l'équilibre politique du monde (1). »

(1) *De l'État de la France à la fin de l'an* VIII. Paris, 1800.

En attendant que ces prévisions fondées sur les meilleures et les plus sages combinaisons politiques s'accomplissent, il suffira au gouvernement français d'être fort, c'est-à-dire de s'établir avec fermeté au dedans, et de conserver soigneusement les alliés qu'il s'est acquis depuis la révolution de juillet, pour être respecté par le gouvernement russe, et préparer pour l'avenir de plus étroites relations. C'est là le principe fondamental de notre politique à l'égard de cette puissance, et c'est à Londres surtout que doit se faire notre diplomatie avec Saint-Pétersbourg. Pour tout le reste, il suffira d'agir avec dignité en Russie, d'éviter les occasions où le nom français pourrait être compromis, je dis même les plus petites, car, je le répète, l'empereur est influencé par les petites comme par les grandes choses; de choisir sérieusement et avec habileté les hommes que le gouvernement enverra à Saint-Pétersbourg, même dans les emplois secondaires de la diplomatie. Ce sont là de petites précautions sans doute, mais les grandes pensées ne s'accomplissent parfaitement que par les petits détails, et c'est une vérité qui ne reçoit nulle part mieux sa démonstration qu'en Russie.

Le peu que je viens d'écrire sur la Russie, et tout ce que je pourrai écrire un jour, se résumera par une seule idée.

Dans l'ordre intellectuel, la Russie est à nos portes. Nos pensées y arrivent, sans s'arrêter en Allemagne qu'elles ne font que franchir.

Ainsi, nous avons communiqué avec la Russie par le goût et l'esprit du XVIIIe siècle;

Puis, par l'esprit militaire et la grandeur guerrière de l'empire.

Nous y dominons encore maintenant par l'influence de notre civilisation industrielle.

Le jour de nos idées politiques viendra peut-être à son tour. Je parle des idées sages et modérées, de celles qui peuvent se concilier avec l'ordre public européen et les intérêts dominans des sociétés civilisées. La France n'a donc qu'à attendre ce jour-là avec confiance, et elle le rapprochera assurément si elle l'attend avec calme et surtout, je le répète, avec dignité.

Paris, le 10 juillet 1837.

JOSEPH SPECKBAKER

LE DIABLE DE FEU

(Der feuer Teufel).

HISTOIRE DE L'INSURRECTION TYROLIENNE DE 1809.

Le Tyrol est un des pays de l'Europe les moins visités et des plus dignes de l'être; ses sites sont grands et magnifiques, ses habitans braves et dévoués, ses bourgades industrieuses. Son histoire est peu connue, et c'est l'une des plus intéressantes; c'est l'histoire d'un peuple toujours prêt à repousser l'invasion. L'insurrection des montagnards tyroliens en 1809, ce digne pendant de l'insurrection espagnole, a laissé peu de souvenirs. L'attention des hommes était distraite alors par de trop grands évènemens, et les combats de géans qui se livraient d'un bout à l'autre de l'Europe, des rives du Tage à celles du Danube, détournèrent leurs regards de la lutte héroïque que soutenaient quelques paysans dans un coin montagneux de l'Allemagne. Les bulletins de 1809 nous parlent des insurgés tyroliens comme d'une poignée de brigands, fanatisés par les prêtres, payés par l'or de l'Angleterre, et guidés par des chefs à demi sauvages; ces brigands, néanmoins, battirent trois armées envoyées pour les soumettre, et quand le reste de l'Allemagne était aux pieds du conquérant, eux seuls, retranchés dans leurs montagnes comme dans une forteresse, tinrent tête aux vainqueurs d'Eckmuhl et de Wagram et ne cédèrent qu'au nombre.

Les chefs de ces paysans, paysans comme eux, nous présentent un singulier mélange de grandeur et de simplicité, de rudesse et d'héroïsme; leurs noms sont restés obscurs; cependant les Mayer, les Schenk, les Has-

pinger, les Speckbaker et l'aubergiste André Hofer ne sont certes pas des hommes ordinaires. La mémoire de ce dernier a seule échappé à l'oubli; celle de ses compagnons mérite d'en être tirée. L'histoire encore inédite de ces braves formerait certainement l'une des plus singulières chroniques de ce siècle si fécond en évènemens. Nous avons tenté d'en recueillir les curieux élémens. Déjà nous avons raconté ailleurs (1) l'histoire du fameux André Hofer; aujourd'hui nous voudrions faire connaître celui de ces braves qui, après l'aubergiste du Passeyer-Thal, a laissé, dans le Tyrol, les souvenirs les plus chers et les plus glorieux. Cet homme, c'est Joseph Speckbaker.

Joseph Speckbaker, surnommé le *Diable de feu (der Feuer Teufel)*, naquit à Gnadenwall, petit village aux environs de Hall dans le Tyrol, en 1768. Son père, fournisseur de bois des salines de cette ville, jouissait d'une certaine aisance; il mourut avant d'avoir pu s'occuper de l'éducation de son fils; sa femme le suivit bientôt dans la tombe, et Joseph, à peine âgé de six ans, privé de leur appui, fut confié à des parens éloignés qui durent singulièrement négliger leur pupille, puisqu'ils ne lui apprirent pas même à lire et à écrire.

Speckbaker cependant paraissait doué des plus heureuses dispositions. Mais peut-être l'extrême activité de son esprit, sa pétulance et son caractère indépendant le rendaient-ils incapable d'application et de toute étude suivie; peut-être l'exemple dangereux de compagnons la plupart plus âgés que lui le détournait-il de goûts sérieux, d'occupations sédentaires. Ardens chasseurs, braconniers infatigables, la poursuite du chamois, du bouquetin ou du coq de bruyère, remplissait chacune des journées des jeunes Tyroliens de cette époque. La chasse était pour eux un travail, un plaisir, un besoin; elle absorbait toutes leurs pensées, toutes leurs facultés. Ils passaient dans les forêts et au milieu des neiges des montagnes le temps que, de nos jours, leurs petits-enfans passent dans les écoles de village. Habitués aux privations, rompus aux fatigues, oublieux du danger, leurs corps s'aguerrissaient comme leurs ames. C'est à ce rude apprentissage que se formèrent ces terribles *landsturms*, qui seules tinrent tête aux vainqueurs de l'Europe.

Bientôt, grace à sa vigueur précoce, à son audace, ou plutôt à une certaine témérité imprévoyante qui ne lui laissait pas même soupçonner la présence du danger, Speckbaker, quoique le plus jeune, se distingua entre tous ses compagnons d'aventures. Son coup d'œil était perçant, sa main sûre, ses membres infatigables; son esprit, inventif comme celui de tous les Tyroliens, n'était jamais à bout de ressources; il suppléait à la force par l'adresse; il savait, dans l'occasion, joindre la ruse à l'audace: aussi, rarement une proie placée à sa portée pouvait-elle échapper à ses piéges ou à ses coups. Son nom ne tarda pas à devenir fameux dans les montagnes des environs

(1) *Voyages dans le Tyrol*, tom. II, pag. 30.

de Hall. A Wolders, à Rinn et à Dux, on ne parlait que des aventures et des exploits de Joseph, et les pâtres du Patscher-Kofel célébraient avec enthousiasme les merveilleuses actions du jeune braconnier.

Nous ne nous étendrons pas sur l'histoire des premières années de la vie de Speckbaker; quand il s'agit de la jeunesse d'hommes que leur esprit ou leurs actions ont élevés au-dessus du vulgaire, ces hommes fussent-ils même nos contemporains, la fable se mêle trop souvent à la vérité. Nous ne citerons qu'un seul fait, que des informations prises sur place nous font regarder comme bien avéré; ce fait doit donner à la fois une juste idée du courage, de l'adresse et de la force du jeune Tyrolien; c'est pour cela que nous le choisissons entre cent.

Speckbaker, nous l'avons dit, préférait l'air des montagnes aux bancs de l'école; mais comme il ne pouvait pas cependant passer tout son temps à chasser dans les bois, quelquefois il menait paître, sur les collines du voisinage, les troupeaux des parens qui l'avaient recueilli. Un jour qu'il conduisait leurs brebis sur les pentes du Patscher-Kofel, Joseph, alors âgé de douze ans, aperçut, à travers les branches d'arbustes sous lesquels il s'était couché pour se garantir de la chaleur du jour, un vautour des Alpes (*lammergeier*), qui planait, à une grande hauteur, au-dessus de son troupeau. L'enfant observa d'abord d'un œil distrait le vol de l'oiseau; puis, comme il le vit se rapprocher insensiblement en tournoyant dans les airs, il attacha un regard perçant sur chacun de ses mouvemens, et comprit, d'après sa manœuvre, que le vautour convoitait quelqu'une de ses brebis qui s'était écartée de la bande sans qu'il l'eût vue. Au lieu de se montrer et de chercher à écarter, par ses cris, son monstrueux ennemi (le lammergeier, armé d'ongles crochus et acérés, et dont les ailes déployées ont quelquefois jusqu'à dix-huit pieds d'envergure), l'enfant conçut aussitôt l'audacieux projet de lutter avec lui d'adresse et de force, et s'il se pouvait, de le prendre vivant. Sans perdre de vue l'oiseau qui descendait toujours, et, faisant en sorte de ne pas être aperçu, il se glisse sous les broussailles les plus épaisses, à travers les herbes hautes, vers le point où paraissait tendre le vol du vautour. Là, dans un petit pré, découvert en partie, paissait la brebis qui s'était écartée du troupeau. Speckbaker, toujours caché par les broussailles, s'approche d'elle le plus possible, et quand il est arrivé à la limite du fourré et qu'il ne peut plus s'avancer sans être découvert, il s'arrête et il attend.

Dans ce moment, le vautour avait suspendu son vol et planait. Bientôt, soit qu'il eût aperçu quelque chose, soit plutôt qu'après avoir reconnu sa proie, il voulût se replacer à distance pour prendre son élan et la mieux accabler, il remonta lentement dans les airs. Parvenu à une grande hauteur, il s'arrêta, parut immobile et comme cloué au ciel.

Speckbaker cependant ne se découragea pas. Il pensa qu'en s'éloignant, son ennemi, qui peut-être soupçonnait sa présence, avait voulu ruser avec

lui et l'engager à se montrer. Il resta donc toujours caché et continua à attendre avec patience.

Tout à coup, au moment où les yeux fixés sur le vautour qui ne semblait plus qu'un point noir dans l'espace, il s'étonnait de sa longue immobilité, Speckbaker voit ce point se détacher du ciel, glisser dans les airs, grossir, se développer, et, prompt et bruyant comme la tempête, l'oiseau géant tombe sur la brebis qui paissait à quelque pas de l'endroit où se tenait l'enfant, la terrasse, enfonce dans sa laine et dans ses flancs ses serres puissantes et s'efforce de l'enlever. C'était le moment de se montrer. En deux bonds, l'agile montagnard s'élance de sa cachette sur le monstre, le saisit corps à corps, et en dépit de sa résistance il s'en fût rendu maître, si ses compagnons, qu'il appelait à grands cris, fussent arrivés à temps. Grace à sa force prodigieuse, à son bec et à ses ongles crochus, peu à peu le vautour se dégagea de l'étreinte de son ennemi; mais en s'échappant, il laissa entre ses mains, comme un trophée, la moitié des plumes d'une de ses ailes, à laquelle s'était suspendu l'enfant tout sanglant, et qui, à demi enlevé de terre, ne pouvait cependant se résoudre à laisser échapper une si belle proie.

En grandissant, l'audace du jeune Speckbaker et sa passion pour la vie aventureuse s'accrurent encore. Armé d'une carabine et dans la compagnie de jeunes gens sans asile, et comme lui décidés à tout, chaque jour de sa vie était marqué par d'audacieuses entreprises de braconnage, souvent même par des scènes de rapine dont les ennemis naturels du Tyrol étaient, il est vrai, seuls victimes.

Les montagnes sauvages qui dominent le lac et la vallée d'Achen, et l'épaisse ceinture de forêts qui, du côté de l'Iserthal, sépare la Bavière du pays d'Inspruck, semblent en effet avoir été le théâtre de prédilection des exploits du Robin-Hood tyrolien. Non content de chasser le chamois sur les terres d'un peuple rival et souvent ennemi, Speckbaker voudra bientôt vivre à ses dépens. Il se rappelle, en dévastant les fermes et en pillant les habitations isolées de ces Bavarois qu'il hait, qu'au commencement du siècle son aïeul les a combattus.

« Dans mon enfance, nous dit-il dans un récit écrit de sa main, j'écoutais mon aïeul nous raconter ses combats d'autrefois, sous Maximilien Emmanuel; il nous disait comment les Bavarois avaient été vaincus par les Tyroliens, et il me tardait de les vaincre un jour comme lui. » Le souvenir de ces récits enflammait sa jeune imagination, quand, en pleine paix, à la tête de quelques amis, il faisait de hardies incursions sur les terres bavaroises. Il trouvait de puissantes émotions dans ces scènes de rapine et de déprédation qui le faisaient mettre hors la loi par ceux qu'il traitait déjà en ennemis. Bientôt la présence continuelle du danger, le plaisir de braver un adversaire puissant et d'échapper à sa poursuite, exaltent encore ses passions sauvages, et peut-être va-t-il passer de la vie vagabonde au brigandage, et de déprédateur devenir meurtrier, quand tout à coup il est arrêté sur cette

pente dangereuse par un de ces avertissemens du ciel que certaines ames savent seules comprendre. Un jour, dans la compagnie de quelques-uns de ces hommes sans aveu, qu'il appelle ses camarades, il va franchir encore une fois la frontière du Tyrol, quand le plus endurci de ces pillards, celui que les autres regardent comme leur chef, tombe raide mort à ses côtés, atteint de la balle d'un chasseur bavarois. Speckbaker songea d'abord à le venger; mais bientôt rappelé à la raison par cet exemple terrible, qu'il regarde comme le juste châtiment d'une vie criminelle, il dit adieu à ses compagnons étonnés, qui n'osent cependant mettre en doute son courage, retourne tranquillement à sa maison, et dépose sa carabine qu'il fait serment de ne plus reprendre pour de pareilles entreprises.

Il tint parole. Désormais, retiré dans la vallée qui l'a vu naître, il y mène une vie paisible et exemplaire; aussi ne tarde-t-il pas à être nommé inspecteur des salines de Hall, emploi que son père avait jadis exercé.

Speckbaker venait d'atteindre sa vingt-septième année quand il épousa Marie Schmeider, qui lui apporta en dot la petite propriété de Rinn et les châlets qui en dépendaient. Marie Schmeider était une femme de sens, de mœurs douces, et plus instruite que son mari. Elle voulut elle-même apprendre à lire et à écrire à Speckbaker, qui devint entre ses mains un écolier docile. Les amis de Speckbaker ne manquèrent pas de le railler sur ses nouveaux goûts. « Speckbaker veut devenir maître d'école, disaient-ils, lui qui n'a jamais pu entrer à l'école! » Lui-même en riait avec eux, sans pour cela renoncer à l'étude, car il craignait bien plus les reproches de sa femme qu'il n'avait redouté autrefois les châtimens de ses pédagogues. A la longue, il vint à bout de sa difficile entreprise, et il ne tarda pas à recueillir la récompense de son application; car, dans l'année qui suivit, il fut nommé membre du comité de jugement de son district, charge qui ressemble assez à celle de juge de paix. La métamorphose était grande, on le voit: le petit braconnier était devenu grave magistrat.

Speckbaker était marié depuis trois ans, et exerçait depuis quelques mois ses nouvelles et pacifiques fonctions, quand le contre-coup de la guerre que la France soutenait contre l'Europe se fit ressentir dans le Tyrol. On était arrivé à la fin de l'année 1797. Pendant le cours de cette année, les Tyroliens avaient vu avec étonnement de grandes armées autrichiennes traverser, à plusieurs reprises, leur pays, et aller s'abîmer dans les plaines de la Lombardie, où les attendait Bonaparte. Plus d'une fois les débris de ces armées s'étaient réfugiés en désordre dans les hautes vallées du Tyrol, plus d'une fois les fidèles habitans de ces vallées avaient recueilli les malades, soigné les blessés, et partagé avec les fuyards leur dernier morceau de pain. Plus tard, quand les Français avaient envahi les cercles italiens, quand leurs postes avancés avaient pénétré jusqu'à Trente et Lavis, et que le canon avait grondé sur l'Adige, ces braves montagnards, au bruit de l'orage qui se formait, avaient préparé leurs carabines et fait leurs provisions de balles et de

poudre, décidés qu'ils étaient à défendre ces derniers princes de la maison de Hapsbourg, auxquels ils étaient attachés par habitude et par instinct.

Joubert, qui de Trente avait pénétré jusqu'au pied du Brenner, mit le premier à l'épreuve la valeur de ces paysans, dont les pères, au commencement du siècle, avaient repoussé Vendôme. Il triompha, à Mülbach, de leur résistance obstinée, les vainqueurs de l'Italie l'emportèrent sur des bandes indisciplinées; mais si les Tyroliens ne surent pas vaincre, le champ de bataille, couvert des cadavres de ces hommes en vestes brunes, prouva du moins qu'ils savaient mourir.

Speckbaker parut-il dans les rangs des combattans de 1797? Nous l'ignorons. Peut-être les levées en masse de son canton n'arrivèrent-elles qu'après la retraite de Joubert par le Pusthertal. Quoi qu'il en soit, s'il prit les armes à cette époque, ce ne fut sans doute que comme simple soldat et obscurément.

Mais quand le traité de Presbourg, en 1805, a livré le Tyrol à la Bavière, quand une administration impolitique, les vexations et le mépris des délégués de Munich ont poussé à bout un peuple qui eut toujours l'étranger en horreur, Speckbaker commence à se montrer, et à résister de toutes ses forces à l'oppression de ses nouveaux maîtres.

Le fameux André Hofer, qui, plus tard, fut généralissime des Tyroliens, était l'ami de Speckbaker : il l'avait rencontré, pendant les premiers jours de l'occupation, à la grande foire de Sterzing. Ces deux hommes avaient aussitôt sympathisé : leurs haines et leurs affections étaient devenues communes; ils s'étaient compris. Hofer avait dignement apprécié l'audace et l'énergie du caractère de Speckbaker; Speckbaker, l'autorité mystique, la constance et le puissant bon sens d'André Hofer. Les deux montagnards s'étaient mutuellement avoué leurs espérances et leurs projets; aussi, lorsque, après son entrevue avec l'archiduc Jean et sa correspondance avec Chasteler, le brave aubergiste du Passeyer-Thal se fut décidé à frapper un grand coup, fit-il entrer aussitôt Speckbaker dans la conjuration des patriotes. Comme il était muni de pleins pouvoirs, il le nomma chef de l'Inn inférieur, et ce fut sur lui qu'il compta pour organiser l'insurrection des montagnards de cette partie du Tyrol.

Speckbaker justifia la confiance de son ami. Grace à son zèle, à son infatigable activité et à sa prudence consommée, avant la fin de la première semaine d'avril 1809, tout était prêt pour un soulèvement général aux environs de Schwatz et de Hall, et les Bavarois ne soupçonnaient rien.

L'Autriche venait de déclarer la guerre à la France; le jour de l'exécution du complot fut fixé au 10 avril. Chacun des chefs avait sa tâche; Speckbaker, pour sa part, devait se rendre maître de Hall et des ponts de l'Inn aux environs de cette ville.

La veille du jour arrêté, feignant d'être pris de vin, il engage une vive et joyeuse conversation avec quelques soldats bavarois, et entre avec eux

dans la citadelle de Hall. Là, tout en jasant et en se querellant avec ses nouveaux amis, il s'assure de la profondeur du fossé, des places qu'occupe chaque sentinelle, de la force des murailles et du nombre de leurs défenseurs. Quand il a su tout ce qu'il voulait savoir, il hausse le ton avec ses interlocuteurs; de rieur il devient goguenard, de goguenard insolent, si bien, qu'à la longue, ceux-ci, furieux de son impertinence, le prennent au collet et le poussent rudement hors des portes.

Ce même jour, comme le soleil allait se coucher, Speckbaker rentra au logis, embrassa sa femme Marie et son fils Anderl, qui, plus tard, devait le rejoindre, prit sa carabine, attacha à la boucle d'argent de son chapeau la plume noire, insigne des chefs, et, se mettant à la tête de quelques amis résolus qui l'attendaient dans un bois voisin, il profita des premières ombres de la nuit pour se glisser, par des chemins détournés, jusque sous les murs du monastère de Volders, où les avant-postes bavarois s'étaient fortifiés.

Il fallait surprendre l'ennemi avant qu'il eût pu songer à se défendre; autrement, le bruit d'un combat n'eût pas manqué de donner l'alarme dans Hall et aux environs, et peut-être d'appeler de nombreux défenseurs au secours du couvent. D'un autre côté, l'escalade était impossible. Speckbaker eut recours à un moyen auquel les Bavarois ne pouvaient être préparés. Il fait abattre dans la forêt voisine un arbre énorme, le fait grossièrement équarrir, et, quand la nuit est profonde, cinquante des montagnards les plus robustes, le chargeant sur leurs épaules, s'avancent sans bruit du côté du monastère. Les sentinelles bavaroises étaient placées à l'intérieur; aussi les Tyroliens pouvaient déjà toucher les madriers de la porte, que leurs ennemis n'avaient encore rien aperçu. Les cinquante montagnards prennent donc leurs mesures à leur aise, et, se servant de l'arbre entier comme d'un bélier, au troisième coup ils ont enfoncé la porte. Ils pénètrent sur-le-champ dans le monastère; ils font main-basse sur ceux qui veulent résister, enferment le reste dans les caves; puis, sans perdre de temps, maîtres du passage de l'Inn, ils s'avancent rapidement sur Hall, et se cachent dans un fourré, sur la rive gauche du fleuve, à peu de distance des portes de la ville, attendant le point du jour.

Vers minuit, quand tout était silence dans la ville, et que les compagnons de Speckbaker, blottis les uns contre les autres, commençaient à réfléchir sur la témérité de leur entreprise, et à se demander comment, étant si peu nombreux, ils pourraient se rendre maîtres d'une place garnie de bonnes murailles et défendue par une brave garnison, tout à coup une masse de flammes brille sur l'un des sommets du Patscher-Kofel qui domine la ville. A ce signal, des milliers d'étincelles pétillent sur toutes les montagnes de la rive droite de l'Inn, des feux brillent dans toutes les directions; la main qui les allume semble courir d'un sommet à l'autre avec une rapidité qui tient du prodige. En moins d'une heure, tout le pays est en feu, et la flamme de ces innombrables incendies se réfléchit, d'une manière sinistre,

dans les eaux de l'Inn. Dans le même moment, le silence de la nuit est troublé par les sons retentissans des trompes et des cloches. Le tocsin sonne dans chaque village; des cris aigus, prolongés, gutturaux, pareils à ceux que poussent les pâtres pour s'avertir entre eux (*jodeln*), retentissent d'un bord à l'autre des vallées, et une rumeur extraordinaire arrive de chaque partie de la montagne.

Plus de doute, toute la rive droite de l'Inn était soulevée; chaque village courait aux armes. Au point du jour, ceux qui défendaient Hall, tenant fermée la porte qui fait face au pont et à la rive droite de l'Inn, n'ouvrirent que la porte de la rive gauche, près de laquelle Speckbaker et sa troupe étaient cachés. Tout paraissant tranquille de ce côté, la garnison de Hall se hasarda bientôt à pousser une reconnaissance à quelque distance des murailles, pour se mettre en communication avec Inspruck. Speckbaker laisse les soldats s'engager dans la campagne; puis, tout à coup, sortant de son embuscade, il fond sur les sentinelles qui gardaient le pont-levis, les égorge, et se précipite dans la ville. La terreur y était à son comble; aussi, en un clin d'œil, les Bavarois, culbutés, furent-ils ou tués, ou pris, ou rejetés au-delà du pont. Les Tyroliens, dans cette affaire, ne perdirent que deux hommes.

Speckbaker employa tout le reste du jour à organiser sa troupe, qui grossissait d'heure en heure, et à armer les nouveaux arrivans. Vers le soir, il conduisit sa petite armée sous les murs d'Inspruck, où tout le pays semblait s'être donné rendez-vous. Le lendemain, plus de vingt mille paysans attaquaient vivement les faubourgs de la ville, que défendait le régiment du général Kindel, aidé de quelque cavalerie et autres troupes légères. Ces soldats étaient aguerris, les officiers qui les commandaient ne manquaient pas de bravoure et de résolution; néanmoins il fallut céder. Kindel essaya vainement de se retrancher au centre de la ville; il ne put résister à l'acharnement extraordinaire et au nombre toujours croissant de ces sauvages ennemis. Après quelques heures de combat, les Tyroliens étaient maîtres de la grande rue et des postes principaux. A l'approche de la nuit, les Bavarois avaient évacué le reste de la ville.

Inspruck, la capitale du pays, était tombée au pouvoir des insurgés, et cependant l'œuvre de la délivrance n'était pas encore achevée. Les Français, en armes, occupaient le Brenner sous le commandement du général Bisson. Les restes de la garnison d'Inspruck, réunis aux Bavarois de de Wrède, étaient retranchés sur les hauteurs voisines; et des rues de la ville on pouvait voir les soldats des deux nations se concentrer aux environs des faubourgs, et se préparer à une attaque décisive. Mais la confiance des Tyroliens égalait leur ardeur : elle était sans bornes, car elle ne reposait pas seulement sur des motifs humains, sur les raisonnemens de la prudence ordinaire, ou sur les calculs positifs qui, d'habitude, servent de bases aux actions des hommes; cette confiance, ils la puisaient dans des sentimens qui avaient sur eux un bien autre empire, dans une foi vive, ou plutôt une extrême crédulité, et

dans un dévouement aveugle à leurs maîtres. Ces paysans superstitieux avaient passé au pied des autels les heures qui avaient suivi leur première victoire, répétant en chœur les prières que leurs chefs lisaient à haute voix. Ces chefs, superstitieux comme leurs soldats, faisant entière abnégation d'un amour-propre bien naturel cependant, se regardaient comme les instrumens de la Providence; tous, et Speckbaker comme les autres, faisaient courir dans les rangs des montagards une foule de récits merveilleux qu'ils croyaient eux-mêmes, et qui tendaient à prouver le concours des puissances célestes. Un étrange évènement avait, il est vrai, accru ces dispositions naturelles des Tyroliens à la crédulité, et avait porté au comble l'enthousiasme de ces hommes simples et confians.

Parmi les officiers bavarois qui se trouvaient à Inspruck le jour de l'attaque des insurgés, il y avait un certain colonel Dittfurt, homme de cœur, de haute réputation militaire, de mœurs rudes et de passions intraitables. Cet homme haïssait les Autrichiens; il avait vivement poussé à la séparation du Tyrol, et, cette séparation opérée, il avait été envoyé dans les nouvelles provinces bavaroises pour prêter main-forte au nouveau système. Il avait séjourné quelque temps à Inspruck, et d'Inspruck il avait été détaché par-delà le Brenner, dans le val Cembra et le Pustherthal, pour mettre en vigueur les nouvelles lois de recrutement, auxquelles ces districts se montraient rebelles. Dittfurt avait brisé par la terreur la résistance des paysans. Détesté par eux, il les méprisait, et ne leur cachait pas son mépris. Aussi les montagnards des vallées méridionales du Tyrol avaient-ils en horreur le proconsul bavarois. Quand la révolution éclata, la mesure était comblée.

Lorsqu'à l'attaque d'Inspruck, Dittfurt vit ces misérables paysans triompher des meilleurs soldats de la Bavière, il ne put se résoudre à convenir qu'il s'était trompé sur leur compte, et encore moins à fuir devant eux. Au moment où les insurgés pénétraient dans la grande rue, et où ses soldats se retiraient en désordre, Dittfurt, après avoir fait de vains efforts pour les retenir, se jette seul, le sabre à la main, au-devant de l'ennemi. Quoique frappé de quatre balles, il continue à combattre, jusqu'à ce que, épuisé par la rage et par la perte de son sang, il tombe enfin au pouvoir de ses mortels ennemis. Ceux-ci l'entraînent dans un corps-de-garde voisin. Comme il ne faisait plus aucun mouvement, ils le croient mort, le jettent dans un coin, et continuent leur poursuite.

Quand Dittfurt sortit du long évanouissement où la fatigue et la douleur l'avaient plongé, le corps-de-garde était rempli d'insurgés vainqueurs; chefs et soldats se félicitaient de leur victoire. Tout à coup le cadavre oublié du Bavarois se soulève avec lenteur, se tourne du côté des assistans, et prenant la parole avec solennité :

— Quel est le général, s'écrie-t-il d'une voix forte, quel est le brave général qui a si habilement dirigé les paysans dans leurs attaques ?

— Les paysans n'ont pas de général, répond un des soldats tyroliens, et

s'ils ont vaincu, c'est que chacun d'eux combattait pour son Dieu, son empereur et son pays.

—Ils n'ont pas de général! reprend le blessé, et quel était donc cet intrépide officier qui donnait des ordres et combattait dans la mêlée? Je l'ai vu, sa tête était couverte d'un casque blanc orné de plumes blanches.

Les paysans étonnés se regardent entre eux, s'interrogent, se récrient. — Quel est donc ce chef mystérieux qu'eux seuls n'ont pu voir? sans doute un protecteur, un saint, un chérubin visible à leurs seuls ennemis! — Ces paroles, que le délire de la fièvre a peut-être inspirées à un mourant, courent de bouche en bouche, volent de rang en rang, exaltent l'armée entière. Les Tyroliens sont assurés de la justice et de la sainteté de leur cause, que Dieu a épousée, et à laquelle ses anges prêtent leur appui.

Aussi, dans les jours qui suivirent, Bisson et de Wrède furent-ils contraints de mettre bas les armes. Dès-lors tout le Tyrol, à l'exception du petit fort de Kufstein, fut au pouvoir des insurgés.

Cette guerre, cependant, présenta des phases diverses. Les Tyroliens, malgré leur confiance et leur héroïsme, ne furent pas toujours vainqueurs, et l'Innthal et Inspruck, théâtre de nombreux combats, furent tour à tour occupés par les deux partis. L'inertie des généraux autrichiens, la mollesse de leur concours, et surtout l'indiscipline des levées en masse, furent les causes des désastres qui suivirent les victoires des Tyroliens. Quand le tambour battait, que le canon grondait, et que le feu de la mousqueterie retentissait sur toute la ligne, ces hommes se battaient avec une intrépidité sans égale, et rien n'eût pu les arracher du champ de bataille. Mais si la nuit ou un orage surprenait les combattans, si un prompt succès couronnait leurs efforts, les vainqueurs se dispersaient plus rapidement que les vaincus. Nos héros se répandaient dans tout le pays, remplissant les auberges et les cabarets de chaque village; ou bien, leur carabine jetée négligemment en bandoulière, ils regagnaient tranquillement leurs montagnes, pour aller embrasser leurs femmes, leur porter les premiers les nouvelles de leur victoire, et se reposer quelques jours. Cette insouciance des vainqueurs fut l'un des caractères particuliers de cette guerre. On s'étonne, à juste titre, quand on voit ces braves Tyroliens au fort de l'invasion et de la lutte, tandis que l'on se bat sur un versant de la montagne, célébrer sur l'autre leurs fêtes patronales comme en temps de paix; et l'on s'étonne bien davantage encore de les voir, dans les cérémonies qui accompagnent leur mariage ou le baptême de leurs enfans, dépenser, en feux de joie et en folles réjouissances, une poudre qui devait cependant leur être si précieuse, et dont, certes, ils eussent dû se montrer plus avares.

Les Tyroliens occupaient Inspruck depuis près d'un mois, quand les Français, vainqueurs en Allemagne, vinrent se joindre aux Bavarois pour écraser ce que ceux-ci appelaient une *poignée de rebelles*. De nombreux détachemens traversèrent les frontières de l'ouest et du nord, et remontè-

rent l'Innthal, mettant tout à feu et à sang. Schwatz fut livrée aux flammes, et le 17 mai Inspruck retomba au pouvoir de ses anciens maîtres.

Les insurgés s'étaient repliés sur le Brenner; un découragement profond régnait dans leurs rangs; beaucoup avaient jeté leurs armes, et tout semblait perdu, quand la première victoire du mont Isel (29 mai 1809), due en grande partie à l'habileté et à la résolution de Speckbaker, vint rétablir les affaires des Tyroliens.

Les trois grand chefs de l'insurrection, André Hofer l'aubergiste, Haspinger le capucin, dit Barberousse, et Speckbaker, commandaient la petite armée tyrolienne. Hofer était le plus renommé, le plus mystique et le mieux obéi des trois chefs. Haspinger le capucin n'était pas le moins intrépide. On le voyait au fort de la mêlée, un énorme crucifix d'ébène à la main, exhortant ses compagnons, poursuivant les ennemis, et, comme il le disait, envoyant les uns en paradis en leur présentant le Christ à baiser, les autres chez Satan en leur brisant la tête avec la redoutable croix d'ébène. Speckbaker avait seul les qualités d'un général, une connaissance profonde du pays, un coup d'œil d'une étonnante justesse, une intrépidité rare et un admirable sang-froid dans l'action.

Au combat du mont Isel, Speckbaker occupait la droite de l'armée tyrolienne, et il était chargé d'emporter le pont de Volders et de détruire celui de Hall. Maître du pont de Volders dès le commencement de la journée, à la tête de six cents de ses compagnons les plus résolus, il se porte vers le pont de Hall. L'ennemi avait concentré toutes ses forces en arrière de ce pont, du côté de la ville, et un feu de mousqueterie et d'artillerie très vif, partant des remparts de la place, le balayait dans toute sa longueur et en défendait les approches. Speckbaker, arrivé à peu de distance du pont, fait faire halte à sa troupe, attache sa carabine en bandoulière, met le sabre à la main et montrant l'autre rive à ses compagnons : — *Amis*, leur dit-il, *c'est là qu'est le prix de la course, en avant et que saint Florian nous protége!* Tous s'élancent à la suite de leur chef sur le pont, et le traversent au milieu d'une grêle de balles et d'une pluie de mitraille qui fait de larges trouées dans leurs rangs. Arrivé à l'extrémité du pont, Speckbaker s'y maintient jusqu'à ce que ses compagnons aient mis le feu à la charpente et que la flamme commence à briller. Alors il regagne tranquillement l'autre rive faisant toujours face à l'ennemi, et quand la fumée s'éclaircit un instant, lui envoyant quelques balles. Ce fut ce jour-là que les Bavarois, émerveillés de son audace, le surnommèrent le Diable de feu (*der feuer Teufel*)!

Dans cette affaire Speckbaker avait son fils Anderl auprès de lui. Lorsque le combat devint plus sérieux et que les Tyroliens se préparèrent à attaquer le pont, Speckbaker, cédant à un sentiment d'inquiétude bien naturel chez un père, ordonna à l'enfant de se retirer. Comme Anderl, après s'être éloigné un moment, revenait, et se retrouvait toujours au premier rang à côté de Speckbaker, celui-ci, dans un moment d'impatience,

le frappa du plat de son sabre pour le chasser. Cette fois l'enfant s'éloigna en pleurant; mais, ne pouvant se résoudre à quitter tout-à-fait le champ de bataille, il se tint à quelque distance en arrière de la troupe que commandait son père.

En entendant les coups de fusil, Anderl cependant avait bientôt essuyé ses larmes, et il s'ennuyait fort de rester ainsi les bras croisés, quand il aperçut autour de lui les balles de l'ennemi qui ricochaient dans la poussière. L'idée lui vint d'utiliser son loisir. *Ce matin même, mon père se plaignait de la rareté des munitions et du manque de balles,* se dit l'enfant; *eh bien! je vais lui en faire une petite provision.* Sur-le-champ, tirant son couteau, Anderl s'avance au fort de la pluie de balles, épiant leur chute, ramassant celles qui tombent mortes à ses pieds, creusant le sol pour extraire celles qui s'enterrent en sifflant. Avant la fin de l'action son chapeau était rempli. Quand Anderl l'offrit à son père victorieux, Speckbaker l'embrassa, et lui promit qu'à l'avenir il lui permettrait de le suivre. — *Partout?* s'écria l'enfant avec joie. — *Partout!* répondit le père en pleurant.

En effet, le jeune Anderl accompagna désormais son père au combat, et lui fut plus d'une fois utile par l'adresse qu'il mettait à porter les ordres d'un corps à l'autre au plus fort de l'action. Les Bavarois laissaient passer cet enfant espiègle, ne se doutant pas que ce fût là l'aide-de-camp du général ennemi. Speckbaker avait aussi un autre messager qui souvent lui fut d'un grand secours. C'était un gros chien barbet. Lorsque le pays qui séparait Speckbaker des autres chefs était occupé par l'ennemi, l'animal, dressé à ce manége, traversait les lignes bavaroises, portant les dépêches d'un camp à l'autre dans une queue postiche.

Dans ce combat du mont Isel, les Tyroliens, au nombre de vingt mille hommes environ, occupaient toutes les collines qui s'étendent au pied du Brenner de Hall à Inspruck; ils furent vainqueurs sur toute la ligne, et la perte des Bavarois fut si considérable, que le général Deroy, qui les commandait, fut obligé d'évacuer Inspruck et de se retirer précipitamment par la rive gauche de l'Inn. Tandis qu'André Hofer faisait son entrée dans la capitale du Tyrol à la tête d'une partie de l'armée victorieuse, Speckbaker, sans perdre le temps en vaines parades, poussait l'ennemi sur le bas Inn et le chassait au-delà de Kufstein. Puis il revenait assiéger cette place, qui est la clé du Tyrol de ce côté. Ce siége ne fut pas heureux.

La petite forteresse de Kufstein, que la défense de Pitzenau contre Maximilien, dans le XVe siècle, a rendue fameuse, est bâtie sur un rocher escarpé. Speckbaker tenta de la surprendre par un hardi coup de main; mais son attaque se fit sans succès : comme il manquait de grosse artillerie, il fut obligé de convertir le siége en blocus. Les habitans de la ville, que commande la forteresse, sont plutôt Bavarois que Tyroliens. Le major Aichner, commandant de la citadelle, entretenait des intelligences avec eux. Il savait par eux les dispositions des assiégeans, déjouait leurs plans d'atta-

que les mieux combinés, et se tenait en garde contre leurs surprises. Les femmes surtout étaient dans les intérêts des Bavarois. On raconte même que plusieurs d'entre elles s'étant rendues au camp tyrolien pour essayer de séduire les braves soldats de Speckbaker, celui-ci les fit saisir, et, pour tout châtiment, se contenta de les faire raser. Il les renvoya dans la ville au milieu des rires de ses compagnons. L'exemple fut d'un bon effet; il rendit circonspectes les dames de Kufstein, et comme Speckbaker avait juré de faire couper à leurs maris autre chose que les cheveux, s'il les prenait en flagrant délit de trahison, et que ceux-ci savaient que le *Diable de Feu* était homme à tenir parole, et le cas échéant, à leur trancher la tête, comme il avait coupé les cheveux de leurs femmes, les intrigues cessèrent, et bientôt la place fut réduite aux dernières extrémités. Elle allait capituler, lorsque les affaires changèrent de face.

L'Autriche venait de succomber à Wagram (17 juillet 1809); aux termes de l'armistice de Znaïm, ses troupes devaient évacuer le Tyrol. Le général Buol, qui commandait le peu d'Autrichiens qui avaient secondé les insurgés, donna l'ordre du départ. *Il n'est pas possible que l'empereur veuille abandonner ses fidèles Tyroliens!* s'écrient les montagnards; ils s'ameutent, retiennent les Autrichiens, et veulent égorger les prisonniers bavarois. Hofer, placé à la tête de l'insurrection, parvint seul à rétablir l'ordre. On laissa partir les auxiliaires réguliers, et ceux qui par devoir ou par faiblesse voulaient les suivre.

Speckbaker avait beaucoup d'amis dans les rangs des Autrichiens; ses talens militaires, son caractère aimable et franc, sa brillante valeur, l'avaient rendu cher aux officiers impériaux, qui lui faisaient les plus belles promesses, s'il voulait les suivre et prendre du service dans l'armée régulière. Il n'est pas de héros qui n'ait eu ses momens de faiblesse, car après tout les héros sont des hommes. On raconte que, séduit par les caresses de ses nouveaux amis et découragé par l'inutile blocus de Kufstein, ce brave chef se décida à suivre les Autrichiens qui s'éloignaient du Tyrol. Il avait fait ses adieux à sa femme et à ses enfans, et, monté dans l'un des petits chars du pays (*caretta*), il traversait le Brenner dans la compagnie de quelques officiers autrichiens et descendait les pentes du sud, du côté de Sterzing, pour prendre ensuite la route du Pustherthal, quand il rencontra Hofer qui gravissait la montagne, se dirigeant sur Inspruck. Le char descendait rapidement les versans du Brenner; mais quelque précipités que fussent ses mouvemens, l'œil perçant du chef reconnut aussitôt Speckbaker parmi les fugitifs. Hofer ne jeta pas un cri de surprise, ne prononça pas un mot de reproche; seulement son œil noir s'arrêta un moment sur le visage de son ancien compagnon. Il y avait dans ce regard tant de tristesse, d'étonnement et de dédain, que Speckbaker ne put long-temps le soutenir, et fut obligé de détourner la tête.

Pas un des compagnons d'Hofer n'avait reconnu Speckbaker. Hofer lui-

même avait gardé le silence, et cependant le reproche tacite que Speckbaker avait lu dans l'œil de son ami, était si cruel et peut-être si mérité, que, saisi d'une grande honte et de poignans remords, ce chef résolut de ne pas aller plus loin. A la première maison de poste, il quitta secrètement le char; deux heures après il rejoignait Hofer, qui le recevait à bras ouverts et pleurant de joie.

Haspinger le capucin, de son côté, s'était retiré dans son cloître; il en sortit après quelque hésitation et vint rejoindre ses amis. Kenmater, Schenk et Mayer, trois des chefs les plus influens du Brenner et des districts de l'Eisach, se rendirent aussi au camp. On tint conseil. On se décida à combattre et à ne pas abandonner le Tyrol tant que la résistance serait possible. Dès le lendemain de ce conseil, les hostilités recommencèrent avec plus de furie que jamais, et du 4 au 11 d'août, dans cette semaine qu'ils ont appelée la *mémorable semaine*, quand tout paraissait perdu, les Tyroliens, livrés à eux-mêmes, déployèrent une constance et une bravoure qu'on ne saurait trop admirer.

Hofer, à la sortie du conseil, s'était rendu dans le Passeyer-Thal pour hâter la levée en masse de sa vallée et des districts de Meran; Hofer, l'apôtre plutôt que le général de l'insurrection, Hofer plus propre à rendre un oracle qu'à donner un ordre, et, quoique brave, bien inférieur en talens militaires et en ressources, à ses compagnons Speckbaker et Haspinger.

Ces deux derniers chefs, établis sur la route du Tyrol méridional, au pied du Brenner et à l'entrée de la gorge affreuse qui, en avant de la petite ville de Sterzing, s'étend de Stilfes à Mittewald, devaient tenir tête à l'ennemi établi à Sterzing, le chasser de cette ville, s'il était possible, et lui couper, à tout prix, la route des districts tyroliens du midi, les seuls que l'invasion n'eût pas encore entamés.

De Stilfes à Mauls, la route, tracée au fond d'un précipice et coupée par des torrens qu'elle traverse sur plusieurs points, longe l'Eisach dans lequel ces torrens se précipitent. De hautes montagnes, dont les têtes granitiques s'élèvent presque à pic, dominent cette route de tous côtés. Les pentes les moins inclinées sont couvertes d'immenses forêts de sapins gigantesques qui croissent, comme par miracle, entre de gros quartiers de granit bleu et blanc, presque tous de forme cubique. Les montagnards avaient coupé ou barricadé ces ponts, abattu ces arbres énormes, et roulé sur leurs troncs amoncelés, que des cordes tenaient suspendus vers le haut des montagnes, ces blocs de granit et des débris de toute espèce. Ainsi préparés, ils attendaient.

Le 3 août, quelques escarmouches avaient eu lieu à l'entrée du défilé du côté de Sterzing. Le 4, au point du jour, les cloches d'alarme de tous les villages de la montagne annoncèrent l'approche de l'armée ennemie. En effet, un corps franco-saxon, sorti de Sterzing, se portait sur le premier pont à l'entrée du défilé. Les Tyroliens attendaient de pied ferme, et bientôt

un combat furieux, auquel la nuit seule put mettre fin, s'engagea entre ces montagnards résolus et leurs adversaires plus aguerris. Le lendemain, l'affaire recommença avec plus d'acharnement que la veille. Dix fois les Français furent sur le point d'emporter les ponts que défendaient Speckbaker et le capucin; dix fois ils furent repoussés avec une perte énorme. Les artilleurs, tués un à un par les tireurs les plus adroits, manquaient aux pièces. Les cavaliers et les fantassins étaient brisés contre les rocs, écrasés sur le chemin, ou précipités dans le torrent par les éboulemens que du haut de la montagne les paysans dirigeaient sur les groupes les plus épais. Exaspérés à la fin par cette résistance inattendue, les Français tentent un dernier effort; ils s'élancent en colonnes serrées sur le pont; ils vont s'en rendre maîtres, mais, tout en combattant, les Tyroliens y ont mis le feu, et ils ne l'abandonnent que quand ils le voient presque entièrement consumé. Arrêtés par ce mur de flammes, les soldats hésitent; leurs officiers essaient vainement de les pousser en avant. L'un d'eux, homme d'une bravoure digne d'un meilleur sort, espérant entraîner le reste de sa troupe, lance son cheval au milieu des flammes. Déjà il est parvenu aux deux tiers du pont, ses soldats s'ébranlent et vont le suivre, quand les poutres qui soutiennent le plancher, minées par l'incendie, cèdent sous les pieds du cheval; la charpente éclate et s'affaisse, le pont s'abîme avec fracas, et ses débris enflammés entraînent dans le torrent le malheureux officier.

Vers la nuit, les Franco-Saxons, découragés par cette malheureuse tentative, se retirèrent vers Sterzing, harcelés dans leur marche par des milliers d'ennemis. Les montagnards, qu'exaltait le succès de leurs frères, accouraient de tous les points du pays, fourmillaient sur les hauteurs, occupaient chaque défilé que les Français étaient obligés de forcer pour s'ouvrir un passage. Ils savaient que le maréchal Lefèbvre avait quitté Inspruck à la tête du reste de ses troupes et accourait à Sterzing, décidé à en finir d'un seul coup avec cette insurrection, dont il attribuait le succès à l'impéritie des généraux de Wrède et Deroy; ils fortifiaient donc encore les points que naguère ils avaient défendus avec tant de succès. Les vieillards, les enfans, les femmes, aidaient au travail, transportant des arbres, roulant des rochers, et préparant avec ardeur leur nouvelle et terrible artillerie de montagne.

Le lendemain de son départ d'Inspruck, le maréchal Lefèbvre concentrait toutes ses troupes aux environs de Sterzing. Pendant ce temps les chefs tyroliens Speckbaker et Haspinger, cantonnés sur les hauteurs qui s'élèvent à l'est et au midi de la ville, observaient tous ses mouvemens. Jusqu'alors, ces deux chefs avaient seuls soutenu l'effort de l'ennemi; ils attendaient impatiemment Hofer, et ce ne fut pas sans un vif sentiment de satisfaction, que le matin de ce jour ils aperçurent du côté de l'ouest, dans la direction de Telfs et de Gasteig, les levées en masse que le brave aubergiste amenait du Passeyer-Thal et de Méran. Ces bandes, répandues sur les hauts pâturages du Jaufen-Berg, tiraillaient avec les avant-postes de l'ennemi, et cherchaient à se mettre en communication avec leurs frères de l'Eisach.

A cette vue, les montagnards de Speckbaker poussent des cris de joie et sentent redoubler leur ardeur. Mais cette fois ils joignent la tactique au courage, ils laissent quatre mille Bavarois de l'avant-garde de Lefebvre traverser les premiers ponts de la vallée et pénétrer dans la gorge de Stilfes. L'escarpement des monts qui les environnent, la solitude et le profond silence qui règnent autour d'eux, et par-dessus tout le souvenir de la résistance désespérée que les montagnards avaient opposée à leurs camarades, frappent d'une secrète terreur ces hommes ordinairement si résolus. Ils marchent en silence, s'arrêtent brusquement, prêtent l'oreille au moindre bruit qui arrive de la montagne, repartent, mais pour s'arrêter bientôt de nouveau, sans se rendre ni aux prières ni aux menaces de leurs officiers, qui comprennent, comme eux, toute l'étendue du danger, et qui veulent les pousser en avant pour en triompher plus sûrement.

Tout à coup une voix qui semble partir des entrailles de la montagne fait entendre ces redoutables paroles : — *Etienne, est-il temps?* — *Non, pas encore,* répond une autre voix ; et tout rentre dans le silence.

On s'arrête, on délibère, on informe le maréchal Lefebvre de cette circonstance, et on attend de nouveaux ordres.

— *Dites à ces j.-f. que nous les suivons, et que s'ils ne veulent pas passer, nous allons les éperonner,* avait répondu Lefebvre. Les Bavarois se remettent donc en marche ; mais à peine ont-ils fait quelques centaines de pas, que la même voix s'écrie : — *Hans! au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, lâchez tout!* Aussitôt arbres, rochers, terrain, toute une partie de la montagne semble s'ébranler avec un bruit égal au bruit du tonnerre, et, avant que les Bavarois aient eu le temps de fuir, ou seulement de lever la tête, la redoutable avalanche les atteint et les écrase; chaque arbre, chaque roche laisse, en tombant, de larges vides dans leurs rangs; des compagnies entières sont broyées contre les rochers qui bordent le chemin; d'autres sont emportées dans le précipice, et noyées dans le torrent.

Au même instant, de toutes les pentes voisines, les Tyroliens ouvrent un feu meurtrier sur ceux que l'éboulement a épargnés. Les premiers rangs se rejettent en désordre sur les derniers, tous fuient, et bientôt trois mille hommes, courant à la débandade, se précipitent sur le corps de Lefebvre, qui les suivait. Alors la confusion la plus horrible envahit cette malheureuse armée, entassée dans ce défilé. Entraînés par leurs camarades, les soldats du centre et de l'arrière-garde jettent leurs armes sans avoir vu l'ennemi et fuient avec eux : canons, bagages, munitions, tout est abandonné dans le ravin. Cavaliers, fantassins, Français, Saxons, Bavarois, ne forment plus qu'une masse confuse. Cette foule effrayée traverse Sterzing sans s'arrêter, couvre les routes du Brenner, et fuit vers Inspruck, harcelée par les montagnards d'Hofer qui venait de se réunir aux soldats de Specbaker et d'Haspinger.

Lefebvre, après avoir vainement tenté de rallier les fuyards, fut entraîné dans leur déroute. Deux fois il fut sur le point d'être pris par l'ennemi, et

il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Le 10 août il rentrait à Inspruck, où il apportait la première nouvelle de son désastre. Ce qu'il avait laissé de troupes françaises dans cette ville put seul empêcher les Tyroliens d'y pénétrer en même temps que les fuyards.

Le 13 août, vingt mille insurgés étaient encore rassemblés sous les murs d'Inspruck, où les débris de l'armée de Lefebvre, en nombre à peu près égal, s'étaient ralliés. Ces soldats, découragés par leurs précédentes défaites, se laissèrent battre une seconde fois sur les pentes du mont Isel. Dans cette affaire André Hofer commandait en personne, Haspinger et Speckbaker étaient ses lieutenans. Speckbaker était placé à l'aile droite de l'armée tyrolienne, et le *Diable de Feu* et ses redoutables compagnons eurent bientôt mis en fuite les troupes qui leur étaient opposées. Vers le centre, le pont de la Sill et le couvent de Saint-Vilten, où reposaient les corps des Tyroliens morts dans la précédente bataille, furent plus vivement disputés. Le sol, aux environs du couvent, était jonché de cadavres, et la victoire paraissait indécise, quand les Tyroliens, animés par la présence d'une image miraculeuse de la Vierge (1), à laquelle ils attribuaient déjà leur première victoire, tentèrent un dernier et terrible effort. Les Bavarois furent obligés de céder au fanatisme et à la bravoure de ces hommes; ils se retirèrent en désordre dans la ville, et avant le lever du soleil tout ce qui restait de l'armée d'invasion avait évacué pour la troisième fois la capitale du Tyrol, et se retirait précipitamment sur l'Inn inférieur.

Tandis qu'Hofer jouissait à Inspruck des honneurs du triomphe et organisait dans cette ville une sorte de gouvernement patriarcal, une monarchie primitive, le *Diable de Feu* s'attachait aux pas de l'ennemi, taillait en pièces son arrière-garde aux environs de Schwatz, et chassait les débris de l'armée de Lefebvre bien au-delà de la frontière du Tyrol.

Ainsi, au commencement de septembre, le pays était encore une fois purgé de soldats étrangers, et d'envahis les Tyroliens devenaient envahisseurs. En effet Speckbaker et le capucin pénétraient dans le pays de Saltzbourg, appelant aux armes les habitans et les engageant à se réunir à eux *contre les soldats de l'Antechrist*. La fortune favorisa d'abord ces deux chefs : ils poussèrent jusqu'à Reinchenhall, petite ville distante de quelques lieues seulement de Saltzbourg. Le capucin, auquel ces succès avaient tourné la tête, parlait d'aller à Vienne battre Napoléon et délivrer l'empereur François. Mais Speckbaker, mieux avisé, voyant que, loin de les seconder et de se joindre à eux, les montagnards du pays de Saltzbourg les évitaient et les regardaient passer avec une sorte de terreur, s'apercevant en outre que chaque jour le nombre de ses soldats diminuait, car ces braves gens retournaient chez eux par petites troupes, ennuyés qu'ils étaient de rester si long-temps sans voir leurs femmes et leurs enfans; Speckbaker songea à se rapprocher de la frontière du Tyrol, que menaçait une nouvelle et plus redoutable invasion.

(1) Image apportée dans le pays, dit la légende, par les chrétiens de la 10e légion.

Ses prévisions n'étaient que trop fondées; les terribles soldats de Wagram allaient envahir le Tyrol. Attaqué à Melek le 16 octobre, Speckbaker, après des prodiges de valeur, fut obligé de céder au nombre et à la bravoure de ses adversaires. Il perdit deux cents hommes; son fils Anderl, qui l'accompagnait, fut fait prisonnier; sa petite armée fut mise en déroute, et lui-même, grièvement blessé, il eut peine à s'échapper.

Toutes les routes qui conduisaient à Inspruck étaient couvertes d'ennemis. Rusca par Trente et Botzen, de Wrède et Deroy par les routes de la Bavière, s'avançaient au cœur du Tyrol, animés tous d'un violent désir de vengeance. Les insurgés se virent contraints une dernière fois d'abandonner la vallée de l'Inn et leur capitale, et de se retirer dans la montagne. Sur ces entrefaites arriva la nouvelle de la paix de Vienne. Les chefs tyroliens comprirent alors l'inutilité de toute résistance, et paraissaient décidés à se soumettre. Hofer lui-même, obéissant aux ordres de l'archiduc Jean, venait, par une proclamation, d'inviter ses compagnons à mettre bas les armes et à rentrer dans leurs foyers, lorsqu'un officier tyrolien du nom de Kolb, soit trahison comme le prétendent aujourd'hui ses compatriotes, soit folie comme on est plutôt porté à le croire, ameuta les paysans qui se séparaient, et publia hautement que l'avis communiqué à Hofer était faux; que l'Autriche, loin d'abandonner ses enfans les plus chers, allait bientôt les secourir; qu'il était chargé de le leur annoncer; que, loin de se soumettre, il fallait tenter un dernier et puissant effort. Les Tyroliens n'étaient que trop portés à regarder comme mensongère la nouvelle de l'abandon de l'Autriche. Ils crurent aux paroles de Kolb, ils reprirent les armes; cette démarche insensée fut l'arrêt de mort d'une foule de braves. Hofer et les autres chefs du centre du Tyrol s'étaient remis à la tête de leurs redoutables bandes; ils soutinrent héroïquement une lutte inégale, et, pendant cette dernière et fatale période de l'insurrection, qui comprend la seconde partie du mois de novembre, plus de sang tyrolien fut répandu que pendant tout le reste de la campagne. De braves chefs, comme Pierre Thalguter, succombèrent au champ d'honneur; d'autres, comme Mayer, furent pris et fusillés. Pierre Mayer avait été saisi les armes à la main; on lui demande s'il a eu connaissance de la proclamation du prince Eugène? S'il eût répondu *non*, il était sauvé. Sourd aux prières de ses amis, il aima mieux dire la vérité, et mourut à l'âge de quarante-cinq ans.

Kolb avait bientôt disparu; Hofer et son ami Holzknecht, restés seuls, se défendaient comme des lions dans les gorges du Passeyer-Thal. Baraguay-d'Hillers, ennemi généreux, leur offrit la vie sauve, s'ils mettaient bas les armes. Holzknecht céda et retourna dans son village; Hofer seul s'obstina et aima mieux se cacher que se rendre. Il se réfugia sur le sommet d'une montagne, au milieu des neiges, et fut livré à ses ennemis par le traître Donay; on sait sa mort héroïque dans les murs de Mantoue. Speckbaker, Haspinger le capucin, Eisenstekken, Sieberer et les autres chefs de l'Inn, mieux informés qu'André Hofer, et ne pouvant douter de l'authenticité du

traité de Vienne, avaient désarmé et dispersé leurs bandes. Haspinger, craignant d'être excepté de l'amnistie, se réfugia au couvent d'Einsiedeln en Suisse, et de là à Vienne, par Côme et le Véronais. Mais Speckbaker, retiré dans le hameau de Stallsins, eut l'imprudence ou la générosité de se remettre en campagne avec sa bande, à la réception d'une dépêche d'André Hofer, qui lui mendait qu'il l'attendait de l'autre côté du Brenner : bientôt Kolb prit la fuite; Hofer disparut, et Speckbaker fut obligé de se jeter dans la montagne, et sa tête fut mise à prix.

La bravoure du *Diable de Feu* était en grande renommée parmi les Bavarois. Ils connaissaient l'énergie de caractère du chef montagnard, les ressources de son esprit; ils redoutaient par-dessus tout la grande influence qu'il exerçait encore sur les paysans des districts de l'Inn, d'Inspruck à Schwatz : aussi attachèrent-ils une importance extraordinaire à se rendre maîtres de sa personne. Son signalement avait été mis à l'ordre du jour de chaque détachement; des descriptions de sa personne, accompagnées de gravures sur bois, représentant les traits de son visage et les détails de son costume, avaient été imprimées à Inspruck et répandues dans l'armée et dans les moindres cantonnemens de montagne; enfin de nombreuses patrouilles parcouraient, dans tous les sens, la haute chaîne de monts neigeux qui s'élèvent entre les vallées de la Zell et de l'Inn, où l'on savait que Speckbaker s'était réfugié. Les soldats bavarois, personnellement animés contre lui par le souvenir des mauvais tours qu'il leur avait joués et par l'appât des récompenses promises, le traquaient comme une bête fauve, lorsqu'ils étaient parvenus à le dépister. Quand ils avaient perdu ses traces, ils fouillaient les forêts, les châlets écartés, les cavernes, les arbres creux, et jusqu'aux fentes des rochers et aux mousses épaisses sous lesquelles on pouvait croire que le rusé montagnard s'était caché.

Speckbaker cependant luttait avec ses ennemis de constance et d'adresse. Ses aventures tiennent du roman.

Quand les Bavarois commencèrent leur poursuite, il se trouvait encore à la tête de treize de ses compagnons les plus résolus. Pendant quelques jours il rôda avec eux de châlets en châlets, passant d'une montagne à une autre, tenant tête quelquefois aux petits détachemens ennemis, se glissant entre les corps plus nombreux et manœuvrant de façon à s'échapper par le Pustherthal, en suivant les cimes des monts où la Zell prend sa source. Le jour de Noël, il arriva au village de Dux, situé au cœur des montagnes : il avait trouvé fermés tous les passages de la vallée; ses compagnons étaient épuisés de fatigue, et les vivres leur manquant depuis plusieurs jours, ils allaient périr d'inanition. Speckbaker les remercia de leur dévouement, prit congé d'eux et se cacha chez un ami.

Il commençait à peine à se reposer de ses fatigues lorsqu'on vint lui annoncer qu'un détachement bavarois traversait la montagne et s'approchait du village. Speckbaker ne voulait pas fuir; mais quand il vit de ses propres yeux

un de ses compagnons de la veille, le traître Holser, qui guidait ce détachement et qui déjà se dirigeait vers la porte du châlet où il s'était réfugié, il embrassa l'ami qui l'avait caché et qu'il craignait de compromettre, grimpa sur le toit du châlet, de ce toit sauta sur un rocher, de ce rocher gagna l'Alpe voisine, et, grace à sa merveilleuse agilité, tandis que les ennemis le cherchaient encore dans la maison de Dux, il gravissait déjà l'une des cimes les plus élevées du voisinage. Il ne prit de repos que lorsqu'il fut parvenu bien au-delà de la région des sapins et à la limite des neiges.

Pendant les vingt-sept jours suivans, ses ennemis, toujours sur sa piste, lui firent une chasse furieuse et furent vingt fois sur le point de le prendre; mais Speckbaker était aussi opiniâtre que ses adversaires : il était plus adroit qu'eux, et, grace à la parfaite connaissance qu'il avait du pays et à son admirable présence d'esprit, il leur échappa toujours. On a peine à comprendre comment il put résister, pendant tant de jours, à la fatigue, au froid et à la faim. La faim surtout le réduisit aux plus terribles extrémités. Il ne pouvait se procurer de vivres que par surprise, et une fois il resta quatre jours entiers sans rien manger. Ces cruelles épreuves avaient épuisé ses forces, sans que pour cela sa constance fût ébranlée. Il sentit cependant qu'un plus long séjour dans la montagne était impossible, et qu'il fallait se rapprocher des lieux habités. Il trompe alors la surveillance des deux détachemens bavarois qui le serraient de plus près et redescend par la vallée de Volders, vers les rives populeuses de l'Inn. Comme il traversait une forêt, aux environs de Talferberg, il rencontra sa femme et ses enfans qui, obligés de fuir de ce dernier village, où on avait voulu les saisir comme otages, erraient à l'aventure, ne sachant où reposer leur tête. Cette rencontre fut déchirante; le brave chef embrassa en pleurant des êtres qui lui étaient si chers et qu'il ne croyait plus revoir, et, mettant toute sa sollicitude d'époux et de père à les guider dans la montagne, il les conduisit, par des sentiers peu fréquentés, au hameau de Volsberg, où tous restèrent quelque temps cachés.

Cependant, depuis que les Bavarois avaient perdu les traces de Speckbaker, le désir de s'emparer de sa personne était plus vif encore. Le prix promis à celui qui le livrerait avait été doublé; 700 florins devaient être la récompense de cette trahison. L'indiscrétion d'un ami, la faiblesse de l'un de ces pauvres paysans que la guerre avait réduit à la misère la plus affreuse, et que devait tenter une somme aussi considérable, pouvaient perdre Speckbaker. Il se décida à quitter encore une fois sa femme et ses enfans et à reprendre la vie aventureuse du proscrit.

On était au cœur de l'hiver, qui sévissait avec une extrême rigueur; les neiges couvraient en grande partie les monts du voisinage. Speckbaker, qui n'avait plus seulement à lutter contre les embûches et les entreprises des hommes, mais aussi contre l'inclémence de la saison, sentit bien qu'il ne pouvait tarder à succomber, si, fatigué par les courses du jour, il était

obligé de passer, sans abri et à ces hauteurs, les longues nuits de l'hiver. Dans l'une de ses courses précédentes, il avait remarqué, près du sommet du Gemshaken, l'un des pics les plus escarpés et les plus sauvages du pays, une caverne dont l'entrée paraissait inaccessible. Le chasseur de chamois, surpris par la tourmente, aurait pu seul tenter de s'y réfugier, car, pour ne pas se laisser choir dans le précipice, il fallait avoir un pied sûr, une main ferme, un œil que le vertige ne troublât point. Ce fut là que Speckbaker se retira. A l'aide d'un domestique fidèle, il transporta, dans ces solitudes élevées, la quantité de provisions nécessaires pour subsister jusqu'au printemps, des armes, de la poudre, des vêtemens; et choisissant une nuit du commencement de janvier, nuit de tempête, pendant laquelle la neige tombait à flocons épais, le pauvre fugitif, assuré que la trace de ses pas serait aussitôt effacée par le vent de la surface mobile des neiges, gagna rapidement sa mystérieuse demeure.

Speckbaker était bien résolu à ne pas quitter cette retraite de tout l'hiver, et c'était pour se défendre, s'il le fallait, dans l'espèce de forteresse où il s'était établi, qu'il avait emporté des armes. La défense, en effet, était facile. Un seul sentier presque perdu sous les neiges conduisait aux environs de la caverne, et le téméraire qui eût voulu franchir l'espace qui s'étendait de la plate-forme, où ce sentier se perdait, à l'entrée de la grotte, eût été obligé de gravir des talus presqu'à pic et de suivre une étroite corniche, naturellement taillée dans le roc, à plus de cent pieds au-dessus de l'abîme. Mais une appréhension des plus vives s'était emparée de l'esprit de Speckbaker; il se rappelait la trahison de Holser, et il craignait d'être surpris pendant son sommeil. Cette fois encore son esprit industrieux vint à son aide. Il disposa au milieu d'une touffe de broussailles une carabine placée de façon que l'homme qui essaierait de gravir la corniche de rochers devait forcément en faire partir la détente. L'explosion l'avertirait, et lui donnerait le temps ou de fuir ou de se mettre sur la défensive, selon que les assaillans seraient plus ou moins nombreux.

Ainsi établi dans la montagne, Speckbaker se condamna à ne sortir que le soir et avec les plus grandes précautions. Il passait une partie des nuits à rassembler le bois mort dont il avait besoin pour alimenter le feu qui lui servait à faire cuire ses provisions et à réchauffer ses membres glacés, car les blessures qu'il avait reçues au combat de Melek, rouvertes par ses fatigues, le faisaient cruellement souffrir, et le rendaient plus sensible qu'il ne l'avait jamais été à l'impression du froid. Son foyer était établi au fond de la caverne; il ne l'allumait que la nuit ou dans les journées brumeuses, lorsque les nuages ou les brouillards couvraient d'un voile épais le sommet de la montagne, et que la fumée qui s'échappait de la bouche de la caverne, se mêlant aux vapeurs des nuages, ne pouvait trahir la présence d'un homme sur ces cimes escarpées. Ce fut ainsi qu'il passa les mois de janvier et de février.

Dans les premiers jours de mars, la neige qui couvrait les Alpes commença à fondre, et la température s'adoucit. Le 14, vers le milieu du jour, comme, à la faveur d'un brouillard épais, Speckbaker s'était aventuré hors de la caverne, et qu'il ramassait quelques rameaux de bois sec sur une des pentes voisines, une avalanche, se détachant du sommet de la montagne et tombant avec le fracas du tonnerre, l'enveloppa de sa masse mouvante avant qu'il eût pu songer à fuir, l'entraîna dans sa chute, et dans l'espace de quelques secondes le porta au fond de la vallée, à plus d'une demi-lieue de distance. Cette fois encore la Providence vint au secours du proscrit, car Speckbaker ne fut pas tué par une chute si effroyable. Cependant, comme il se relevait tout étourdi du coup, il sentit une vive douleur au haut de la cuisse, et en s'examinant, il s'aperçut qu'il avait la cuisse démise. Tout retour à la caverne lui était désormais interdit; il lui eût été impossible d'y remonter. D'ailleurs, les souffrances horribles qu'il éprouvait ne lui laissaient que trop comprendre que maintenant il ne pouvait se passer du secours des hommes. Le malheureux se voyait dans la cruelle alternative de mourir d'une mort lente dans ces solitudes, succombant aux angoisses de la douleur ou de la faim, ou de gagner le hameau voisin, au risque de tomber entre les mains de ses ennemis. Speckbaker se décida à ce dernier parti. Il rassembla ce qui lui restait de forces, et s'appuyant sur un bâton, il se traîna avec des peines et des souffrances infinies au bas de la montagne, jusqu'à ce même châlet de Volgsberg, où, deux mois auparavant, il avait trouvé un asile avec sa femme et ses enfans. Il arriva à ce châlet vers les dix heures de la nuit, après sept heures de marches. L'ami qui déjà l'avait caché une fois, l'accueillit encore avec empressement; il lui donna un lit, des alimens, et profita du reste de la nuit pour aller en toute hâte chercher un chirurgien aussi habile que discret, qui fit sur-le-champ la réduction du membre luxé. Comme il achevait l'opération, le jour commençait à poindre. Alors seulement Speckbaker put goûter un peu de repos. Il passa, couché dans un coin du châlet, toute la journée du 15; mais il n'était pas au bout de ses fatigues et de ses souffrances. Vers le soir, une patrouille bavaroise parut aux environs de Volgsberg; ces soldats, d'un moment à l'autre, pouvaient entrer dans le châlet où Speckbaker était couché; son départ fut décidé pour la nuit même.

Vers les neuf heures, quand les ténèbres furent profondes, et que tout parut tranquille dans la montagne, l'hôte de Speckbaker et Spielthenner, le chirurgien, sortirent avec précaution du châlet, et chargeant alternativement le malade sur leurs épaules, ils le portèrent, par des sentiers détournés et presque impraticables, au village de Rinn, où, comme nous l'avons vu, Speckbaker avait sa maison. Cette course fut pénible. Plus d'une fois les courageux amis du proscrit, pliant sous le fardeau, furent contraints de faire halte non loin des postes bavarois; plus d'une fois, glissant sur une neige durcie par la gelée, ils furent sur le point de tomber dans les pré-

cipices, ou bien, s'enfonçant jusqu'aux épaules dans des neiges nouvellement tombées, ils coururent le danger de s'abîmer et d'être ensevelis vivans. Enfin, après une marche de plusieurs heures et des fatigues inouies, ils arrivèrent à l'entrée d'un petit bois, sur la lisière duquel était bâti le châlet qui servait d'étable à la ferme de Speckbaker. Ils se glissèrent sous le fourré jusqu'à la porte de cette étable, l'ouvrirent sans bruit, et déposèrent le malade dans un coin, ayant soin de le bien cacher sous un tas de foin. La présence des Bavarois, qui occupaient le corps-de-logis principal de l'habitation de Speckbaker, à moins d'une portée de fusil de cette étable, obligeait le proscrit et ses amis à toutes ces précautions. Spielthenner et son compagnon n'osèrent même réveiller personne dans la maison; la nuit était fort avancée, ils serrèrent une dernière fois dans leurs bras leur cher Specbaker, et le quittèrent, s'en remettant pour le reste à la Providence.

Vers les quatre heures du matin, George Zoppel, fidèle domestique de Speckbaker, venant donner du fourrage au bétail, entra dans l'étable.

— *Zoppel!* murmura son maître avec précaution.

Zoppel se signa et regarda autour de lui d'un air effrayé en reconnaissant cette voix qui semblait sortir des entrailles de la terre.

— *Zoppel!* répéta Speckbaker en écartant le foin qui le couvrait et en se montrant à son serviteur effrayé.

Cette fois le pauvre homme tomba à genoux, les mains jointes, croyant voir le spectre de son maître, et n'osa pas proférer une parole. Speckbaker, cependant, l'eut bientôt détrompé et rassuré; puis, tous deux avisèrent aux moyens d'échapper à la surveillance des Bavarois.

Grace aux ressources inventives du chef tyrolien, ce moyen fut bientôt trouvé. C'était de s'enterrer vivant. En conséquence, Speckbaker ordonna à Zoppel de creuser dans l'intérieur de l'étable, sous la place où se tenaient les bestiaux, un trou assez long et assez large pour recevoir le corps d'un homme. Quand cette fosse fut creusée, il s'y étendit, se fit recouvrir d'une couche de terre et de fumier d'un demi-pied d'épaisseur, ne laissant qu'une étroite ouverture à travers le fumier pour pouvoir respirer. Quand tout fut achevé, Zoppel se retira.

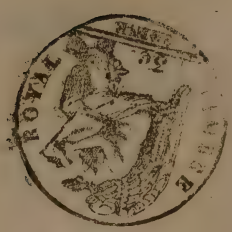
De la nuit du 15 mars au 2 mai suivant, c'est-à-dire pendant une période de plus de six semaines, Speckbaker, espèce de cadavre vivant, resta enterré dans cette fosse, ne pouvant changer ni de vêtement, ni de position, et osant à peine faire renouveler le fumier qui l'entourait, et dont l'infection l'eût trahi. Chaque matin, son fidèle Zoppel lui apportait une petite provision de pain, d'œufs et de laitage pour le jour. Il déposait ces vivres à côté de son maître, dans le fumier, sans proférer une parole, et sortait. Les Bavarois étaient si voisins, et leur surveillance était si active, qu'un mot aurait pu perdre le proscrit. Pendant tout le temps que Speckbaker resta gisant dans l'étable, Zoppel n'osa pas faire savoir à Marie, sa femme, qui était alors rentrée dans sa maison avec ses enfans, que son cher époux était

si près d'elle. Malgré ces précautions excessives, Speckbaker fut plus d'une fois sur le point d'être découvert. Un jour même, un officier bavarois, cherchant des armes qu'on disait cachées dans l'étable, et fouillant le fumier avec son sabre, s'approcha tellement de la fosse où gisait le malade, que celui-ci sentit le froid de la lame qui effleurait son visage, et qu'en allongeant le bras, il eût pu prendre le pied du Bavarois.

Vers la fin d'avril, la position de Speckbaker devint tout-à-fait intolérable; l'humidité du terrain, où s'infiltraient les eaux des neiges, la gêne horrible que lui causait une immobilité aussi prolongée, l'air infect qu'il respirait, et, par-dessus tout, l'épouvantable saleté qui l'entourait, avaient lassé sa constance. Néanmoins ses forces étaient revenues, et son inaction forcée avait hâté sa guérison. Il résolut de tout tenter pour quitter ce séjour de misère.

Le 2 mai, quand il se leva et qu'il sortit de sa fosse, ses vêtemens, pourris, tombaient en lambeaux; et, quoique sa cuisse fût parfaitement remise, qu'il ne souffrît plus, et qu'il se sentît aussi fort que par le passé, ses membres étaient tellement raidis par le manque de mouvement, qu'il fut obligé de rester jusqu'au 5, pour les exercer la nuit, et leur rendre quelque souplesse. Dans la soirée du 4 au 5, il permit enfin à Zoppel d'avertir sa femme, et de la lui amener. Quand Marie entra dans la cabane, où elle vit son pauvre Speckbaker qu'elle croyait mort, lorsqu'elle sut tout ce qu'il avait souffert, et qu'elle appritqu'il était resté si long-temps caché près d'elle, elle fondit en larmes, tomba dans les bras de son mari, et eut grand'peine à étouffer ses sanglots. Pendant cette scène touchante, la nuit avançait; Marie venait à peine de retrouver son cher Joseph, qu'il fallait songer à se séparer. Elle voulut du moins l'accompagner une partie du chemin, et ne le quitta que quand le jour commençait à poindre, et que Speckbaker allait gravir les dernières cimes des monts voisins.

Les Bavarois avaient perdu la trace de Speckbaker depuis le commencement de janvier : ils n'avaient reçu ni la nouvelle de sa sortie du Tyrol, ni celle de son arrivée en Autriche; ils le croyaient mort de misère ou de froid au milieu des neiges des Alpes, et leur surveillance s'était un peu relâchée. Speckbaker se garda bien de les détromper; il ne marchait que la nuit, évitant avec soin les lieux habités. Ses amis eussent pu le reconnaître, et leur joie lui fût devenue fatale. Speckbaker, nous l'avons vu, était un homme de courage; il avait un cœur résolu. Vingt fois il avait affronté la mort, s'avançant avec calme à travers une grêle de balles, se jetant à la gueule des canons; et cependant, il l'avoua depuis, le seul mobile de ses actions pendant ce long hiver, si pénible pour lui, c'était la peur ! la peur de la mort! d'une mort ignominieuse, sur un échafaud, de la main d'un bourreau! Cette peur lui fit braver mille dangers, toujours renaissans; cette peur soutint sa constance au milieu de la plus affreuse détresse; cette peur le couchait vivant dans une fosse, et le retenait à demi mort de froid, de fatigue et de faim, au



milieu des neiges et des glaces; cette peur l'obsédait jour et nuit, et, dans cette dernière circonstance, elle lui donnait encore la force d'entreprendre le plus périlleux voyage. Il fallait, en effet, se rendre du centre du Tyrol en Autriche, en suivant les cimes des Alpes de Saltzbourg, de la Carinthie et de la Styrie. Des milliers d'ennemis occupaient les cols qu'il devait franchir, ou gardaient le passage des torrens et des rivières. Il fallait donc s'aventurer d'une cime à l'autre, remonter les rivières jusqu'à leur source, et traverser les torrens en sautant de rochers en rochers. Speckbaker ne fut pas rebuté par de pareils obstacles. Quand il eut donné à sa femme Marie le baiser d'adieu, il se dirigea d'abord sur les hauts sommets des Alpes de Volders et de Wattenthal; et, passant aux environs du village de Dux où quatre mois auparavant il s'était séparé de ses amis, il s'enfonça hardiment dans les montagnes du Zillerthal. Là, il fut bientôt arrêté par la Zell, torrent profond et impétueux qu'il était impossible de franchir à gué, et qu'il ne pouvait passer que sur des ponts, à moins de faire un détour de plus de trente lieues.

En rôdant tout le jour sur les montagnes du voisinage, Speckbaker avait pu s'assurer que tous ces ponts étaient gardés par des postes ennemis, et cependant il fallait passer sur l'un d'eux. Quand la nuit fut venue, il s'approcha de la rivière; à la lueur d'un feu de bivouac, il vit que la sentinelle bavaroise qui gardait le pont le plus voisin dormait, et que ses compagnons, couchés autour d'un feu, en faisaient autant. Il se glissa avec précaution sur le pont, et le traversa sans être aperçu. Il continua ensuite sa course vers l'est, et passa dans Pintzgau. Les fatigues des premières journées de ce pénible voyage l'avaient épuisé; sa faiblesse était grande, et il était obligé néanmoins de faire de longues marches, et de se tenir sans cesse en mouvement. S'il se fût arrêté, le froid, fort vif encore à ces hauteurs et dans cette saison de l'année, eût raidi ses membres, et l'eût jeté dans un engourdissement que la mort eût bientôt suivi. Enfin, après d'incroyables fatigues, et après avoir échappé à mille dangers, il franchit les confins de la Styrie, et se retrouva sur un sol hospitalier, au milieu d'amis. Quelques jours après il arrivait à Vienne, où la cour impériale l'accueillit avec la distinction que méritait son courage. Comme les portes du Tyrol lui étaient fermées, et qu'il se trouvait sans ressources, l'empereur lui fit don d'une belle habitation sur les frontières de la Hongrie. Avant de s'y établir, Speckbaker consulta sa femme, qui résidait toujours dans le Tyrol. Dans ses lettres, il l'engageait à quitter son village, à venir le rejoindre et vivre avec lui en Hongrie. Voici l'une des réponses de Marie, témoignage naïf et touchant de son amour pour son époux, de ses sollicitudes de mère, et de l'attachement des Tyroliens au sol natal.

15 janvier 1811.

« Mon mari chéri, mon bien-aimé Joseph, s'il vous est bien pénible de vivre séparé de moi, et si le fardeau de nos peines domestiques accable votre esprit, croyez qu'il n'est pas moins cruel à votre femme de vivre loin de vous. En vérité, quand je regarde mes enfans, mon cœur se brise; et cédant à mes premières réflexions, pauvres enfans! suis-je prête à m'écrier, en quoi votre sort diffère-t-il aujourd'hui de celui d'orphelins privés de leur père? et moi, que suis-je? sinon la malheureuse veuve d'un proscrit qui n'a plus même de nom! Ah! puisse le Dieu du ciel prendre pitié de vous, chers enfans, et pourvoir à votre avenir! Oh! mon Joseph, vous savez combien votre femme vous aime; ainsi, au nom de son amour et au nom de Dieu, elle vous supplie de ne pas lui en vouloir si elle vous répète ce qu'elle vous a si souvent dit, et si elle vous le répète aujourd'hui plus fortement que jamais. Oh! oui, plutôt que d'aller en Hongrie, ou dans quelque autre pays aussi éloigné, j'aimerais mieux (hélas! c'est bien cruel d'être obligé de le dire), j'aimerais mieux mendier avec mes enfans! Grace au ciel, quoique cela puisse bientôt arriver, je n'en suis pas encore réduite à cette extrémité. Hélas! oui, cher époux, si le sort nous est toujours aussi contraire, bientôt peut-être aurez-vous pour femme une mendiante! mais je suis obligée de m'arrêter, car mes larmes inonderaient mon papier.

« Il est cependant une pensée, mon très cher Joseph, qui doit vous consoler dans votre malheur, comme elle console votre pauvre femme, c'est que nous n'avons pas attiré sur nous la misère et l'infortune qui nous accablent par de coupables ou de folles actions. Notre attachement à notre bon empereur François et le désir ardent que nous éprouvons de redevenir Autrichiens, ont seuls tout fait; seuls ils ont mis votre vie dans le danger le plus imminent, et ils ont réduit votre femme et vos pauvres petits enfans à la pauvreté et à la détresse la plus affreuse. Oh! cher homme, prenez courage! Jetez-vous aux pieds de notre gracieux empereur qui est encore si bon pour vous et peignez-lui la position de votre femme dans le Tyrol.

« Pardonnez-moi si je ne vais pas vous rejoindre; vous savez, hélas! combien ma santé est délabrée, et s'il me serait possible de supporter un si long voyage. Ah! ne croyez pas que ce soit seulement un propos de *bonnes femmes*, c'est encore l'avis de beaucoup de gens sensés; oui, le climat de la Hongrie est mortel à ceux qui n'ont pas un bon tempérament et une constitution robuste, et vous aimez trop votre femme, j'en suis sûre, pour vouloir sa mort. Faites, au reste, ce que vous croirez devoir faire; moi, je prierai Dieu pour que notre bon empereur François vienne à notre aide, et peut-être Dieu exaucera-t-il mes prières. Mais si sa volonté est que nous demeurions dans l'affliction, ne demandez que ce que vous pourrez obtenir; et si l'on vous assigne une autre résidence, tâchez que ce soit dans la Styrie ou

près de là; si l'on vous refuse, s'il faut renoncer à tout espoir de voir notre cher pays redevenir autrichien, s'il ne vous est plus permis de retourner dans le Tyrol, alors, ô bien-aimé de mon cœur! alors je viendrai vous rejoindre!

« Que je vous remercie donc, cher Joseph, pour votre souhait de nouvel an. Oh! oui, que Dieu veuille que nous nous retrouvions sous le gouvernement de l'Autriche dans notre cher Tyrol!

« Pour que vous puissiez faire plus aisément comprendre à ceux qui veulent nous servir tout ce que notre position a de misérable, cher époux, je ne dois rien vous cacher. Sachez donc, et je vous dis cela à mon grand chagrin, certaine que je suis de vous affliger; sachez que nos bestiaux sont tous malades, nous avons déjà perdu le tiers de notre troupeau, et d'un jour à l'autre nous pouvons perdre le reste. J'ai déjà dépensé cinquante florins en médecines et en drogues. C'est, comme vous le pensez, un lourd surcroît à ajouter aux impôts qui nous écrasent. Je vous le répète encore une fois, cher époux, implorez quelque soulagement pour votre femme dans l'abandon, et pour vos malheureux enfans. Je vous dis mille bonnes et douces choses, et je vous recommande bien à Dieu et à la bonté de notre bienveillant empereur; écrivez-moi bientôt et ne cessez pas d'aimer votre fidèle épouse.

« MARIE SPECKBAKERIN.

« *P. S.* Vos enfans vous embrassent tendrement; ils prient pour vous avec ferveur. — *Notre père ne reviendra-t-il donc jamais?* me demandent-ils souvent. »

A la paix de 1813, le Tyrol ayant été rendu à l'Autriche, Speckbaker retourna dans ses chères montagnes pour y passer le reste de ses jours; mais les fatigues, les souffrances et les privations avaient altéré sa constitution robuste, et, malgré les soins de sa femme, sa santé ne put jamais se rétablir parfaitement. Vers le commencement de l'année 1820, ses forces commencèrent à décliner sensiblement, et avant la fin de cette même année il rendit le dernier soupir entre les bras de la pauvre Marie, à l'âge de cinquante-deux ans. Joseph Speckbaker fut enterré avec les honneurs dus aux majors, dans la cathédrale de Hall, à la droite de la porte de l'ouest. Une table de marbre noir couvre sa tombe (1).

Si vous parcourez le Tyrol et que vous vous arrêtiez dans la petite ville de Hall, demandez la demeure de Speckbaker. On vous conduira dans l'une des plus modestes habitations de la ville; là vous serez cordialement accueilli par une femme déjà avancée en âge, à la physionomie grave, douce et tout-à-fait allemande. Cette femme, c'est la veuve de Speckbaker. Trois jolies

(1) L'église de Hall, Saint-Nicolas, érigée sous les Maulstache, renferme aussi le tombeau magnifique du chevalier Baldauf.

filles, pleines d'intelligence et de grace, vous feront les honneurs du logis. La femme vous parlera longuement de son brave Joseph, entremêlant son discours de ces profonds soupirs qui partent d'un cœur bien gros, et de temps en temps essuyant une larme en cachette. Les filles vous apporteront leurs petites et précieuses reliques. L'une vous montrera le portrait et les livres favoris de son père; l'autre, une chaîne d'or, présent de l'empereur François; la troisième, un rosaire donné par le pape. Pendant ce temps un jeune homme, à l'air vif et martial, à la physionomie franche et ouverte, se tient dans un coin de la chambre, les bras croisés et la tête penchée sur sa poitrine; il semble rêver, et l'on voit au feu qui brille dans ses yeux, attachés sur le portrait du guerrier, de quelle nature sont ses rêves. Ce jeune homme, c'est l'un des fils de Speckbaker, non pas l'espiègle et courageux Anderl, le ramasseur de balles. Anderl, le prisonnier de Mekel, que le roi de Bavière fit généreusement élever, occupe aujourd'hui un petit emploi dans une ville du voisinage (1). Celui qui se tient là, c'est le fils cadet du chef tyrolien : il rêve aux exploits de son père, comme son père rêvait aux exploits de son aïeul. Il voudra vous conduire au pont de Hall, à la ferme de Rinn, au monastère de Volders, lieux témoins des victoires et des glorieuses épreuves de son père. Vous comprendrez, aux vives et chaleureuses paroles qui s'échappent tumultueusement du cœur du jeune homme, que l'héritage paternel n'est pas échu à d'indignes fils; et au moment de vous quitter, vous serrant la main avec effusion, il vous dira avec une franchise un peu sauvage ce que pense aujourd'hui chaque Tyrolien : *Vous êtes venu en ami dans notre cher Tyrol, vous êtes mon frère!.... Mais, par les cendres de mon père; ne venez jamais en ennemi!*

F. MERCEY.

(1) Il est directeur des fonderies d'Ienbach, près de Schwatz.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1837.

La dissolution prochaine de la chambre et les élections occupent tous les esprits. Tous les partis s'agitent, les espérances abattues renaissent, et tout annonce que les élections, si elles ont lieu, seront vivement disputées sur tous les points de la France.

Un journal de l'opposition a sagement remarqué que l'extrême gauche n'obéissait pas à un sentiment bien entendu de ses intérêts en demandant à grands cris, comme elle le fait, la dissolution de la chambre. Tout porte à croire, en effet, que la gauche ne fera pas ses affaires dans les nouvelles élections. Sans doute, ce parti se trouvera renforcé à la chambre, ainsi que le sera le parti légitimiste, de quelques députés nouveaux; mais l'adjonction de ce petit nombre de députés ne servira qu'à donner aux centres une énergie plus vive, et peut-être même à changer en humeur agressive contre les deux partis extrêmes l'esprit de conservation qu'ils ont montré dans cette session. Nous avons laissé les centres calmes et disposés à soutenir un ministère modéré; on les retrouverait alors, tels qu'ils étaient en 1830 et 1831, vifs, emportés, prêts à marcher avec un ministère d'intimidation. En pareil cas, les élections tourneraient au profit des doctrinaires. Est-ce là ce que demandent le parti de la restauration et le parti du mouvement?

Le parti doctrinaire a calculé ses chances, et l'on peut être assuré qu'il travaillera partout dans les colléges électoraux, pour lui-même d'abord, puis pour les légitimistes, toutes les fois qu'il aura lieu de craindre l'élection d'un député modéré. Les légitimistes serviraient cette fois à rétablir la fortune politique des doctrinaires, fondée sur l'opposition républicaine, qui leur fait défaut aujourd'hui. Depuis deux ou trois ans, en effet, les doctrinaires vivaient d'un reste de peur de la république; ils faisaient encore flot-

ter aux yeux des faibles quelques lambeaux de ce vieux fantôme évanoui. L'amnistie et ses suites, toutes différentes de celles que les journaux du parti avaient prédites, en ont fini du système de la peur. Au grand regret des doctrinaires, le parti républicain, vaincu par tous les hommes d'ordre, dont la plupart figurent ailleurs que dans les rangs doctrinaires, le parti républicain est retourné dans ses ateliers. Parmi les amnistiés, les uns ont accepté franchement l'ordre social qu'ils ont trouvé fermement établi au sortir de leur prison; les autres, gardant leur rancune, mais reconnaissant leur faiblesse, se sont soumis aux lois. A peine si quelques infractions partielles à la loi d'amnistie donnent prise au *Journal de Paris*, le *Moniteur* des doctrinaires, et lui fournissent le prétexte de demander l'abolition des mesures de surveillance. Il faut donc trouver d'autres ressources. Le parti légitimiste les fournira. On sait déjà qu'un grand nombre de légitimistes se disposent à se présenter dans les colléges électoraux, où ce parti n'ira pas tout entier, car la condition du serment en éloignera tous les *purs;* mais on espère qu'il s'en trouvera un assez grand nombre pour créer dans la chambre nouvelle une opposition de droite qui irritera les centres. On achèvera de les passionner en les effrayant de l'alliance de la restauration et de la république, qu'on leur montrera assise à leur gauche, et rien n'empêcherait plus la formation du ministère normal, du ministère qui doit tout remettre à sa place, et rendre à la France la prospérité, le bonheur, l'ordre, la tranquillité, au roi la sécurité, toutes choses perdues sans doute, depuis que M. Guizot a quitté le ministère de l'instruction publique, et M. de Rémusat le poste de sous-secrétaire d'état.

Le parti doctrinaire l'a dit lui-même : le maniement des affaires lui reviendra quand ses prédictions journalières se seront réalisées, quand la France sera livrée à de nouveaux troubles, quand une administration sage, précautionneuse, prudente et modérée, ne lui conviendra plus. L'amnistie a eu ses suites bien constatées et bien réelles : elles se font sentir tous les jours. Le journal doctrinaire par excellence nomme cette situation des esprits *une détente;* il se plaît à croire qu'elle ne sera que passagère; selon lui, la force (lisez la violence) peut seule gouverner le pays. A la bonne heure; nous admettons, avec les doctrinaires, que la tension des esprits a cédé devant les mesures d'ordre et de conciliation à la fois, qui ont été prises depuis la formation du ministère actuel. C'est donc au ministère à faire en sorte que les esprits ne se *tendent* pas de nouveau. Or, quelques troubles partiels, quelques actes de désordre isolés ne seraient pas pour nous une démonstration suffisante d'une nouvelle tension des esprits, et nous ne pensons pas que le pays, que les électeurs en tireraient la conclusion que la France serait assez malade pour être livrée aux remèdes héroïques que lui gardent les doctrinaires.

En attendant que ce jour arrive, le parti se console en semant la nouvelle d'une division profonde entre M. Molé et M. de Montalivet. Il s'agirait ou de

la dissolution de la chambre, ou de la question d'Afrique, ou des affaires d'Espagne, ou de toute autre chose, il n'importe. La chose importante est que la division existe, ou qu'elle ait lieu bientôt. C'est la consolation qu'on se donne en attendant le grand jour des troubles, qui arrivera infailliblement. Nous sommes bien fâchés de ravir cette consolation aux doctrinaires; mais M. de Montalivet et M. Molé, tombés tous deux, le même jour, dans leur disgrace, et par le même motif, se sépareraient moins que jamais au moment de les combattre en bataille rangée, dans les élections, comme ils se le proposent. Le parti doctrinaire a nié le mouvement à ce cabinet, et il a marché; il l'a défié de faire quelques actes importans, le ministère en a fait aussitôt plusieurs, que le parti doctrinaire n'eût jamais osé faire; et, maintenant, il se dispose à se présenter face à face à ses adversaires, et à faire loyalement décider la question entre eux et lui. Et devant ce défi, les doctrinaires se bornent à comploter tout bas et à chercher des germes de division parmi les membres du ministère! N'avions-nous pas dit avec raison, il y a deux mois, qu'on verrait bientôt de quel côté se trouvent l'action, le courage, la résolution, et qui sont les timides et les faibles de ceux qui accusent chaque jour les autres de lâcheté et de poltronnerie, et de ceux qui poursuivent leur route en dédaignant de répondre.

Le *Journal de Paris*, si largement doté par les doctrinaires, rédigé aujourd'hui par toutes les fortes têtes du parti, doit être regardé comme son organe. Après avoir renié le *Journal de Paris* quand ils étaient au pouvoir, les doctrinaires l'adoptent et le soutiennent aujourd'hui. Or, le *Journal de Paris* professe toujours les mêmes principes; rien n'a changé dans cette feuille, ni ses idées, ni son langage. Si ces idées appartiennent aujourd'hui au parti doctrinaire, il faut que ce parti ait changé lui-même d'idées, ou, ce qui est plus vrai, qu'il les ait dissimulées lorsque ses membres les plus influens faisaient partie du ministère. La situation actuelle vaut mieux des deux parts; elle est plus franche, plus nette, et les élections la rendront encore plus claire.

En cherchant donc, dans l'organe officiel, les idées du parti sur les élections, nous y trouvons une longue discussion où l'on montre tout le danger des mandats impératifs. Nous ne sommes pas des partisans absolus de cette manière de régler les rapports d'un député avec ses électeurs. Nous en sentons tous les inconvéniens. Mais sans adopter le principe du mandat impératif, il nous semble juste de reconnaître aux électeurs la faculté de donner au député de leur choix un mandat en quelque sorte conditionnel. N'est-il pas juste, en effet, que les électeurs s'entendent avec le député sur les principes que celui-ci doit défendre à la chambre, et la profession de foi exigée des députés n'est-elle pas déjà une sorte de traité entre les contractans? Que serait-ce donc, si cette sortie contre les mandats se trouvait motivée par un fait qui intéresserait autant le parti que l'élection de M. Duchâtel au Hâvre? M. Duchâtel, on le sait, fut élu par un arrondissement où sa famille possède de grandes propriétés; mais une élection au Hâvre,

cité commerciale de premier ordre, serait un beau fleuron à la couronne d'un ancien ministre du commerce! Les électeurs du Hâvre, les principaux commerçans surtout, sont très bien disposés, et donneraient volontiers leurs voix à M. Duchâtel, dont personne ne saurait nier les connaissances spéciales et la capacité administrative. Mais tout en rendant justice à ces hautes qualités, les électeurs du Hâvre voudraient, dit-on, recevoir de leur nouveau député l'assurance qu'il ne partage pas les idées exagérées d'un parti dont l'éloignerait sa connaissance des affaires, des hommes et des choses. Ce ne serait pas là un mandat impératif. Une simple profession de foi, bien précise, bien nette, de la part de M. Duchâtel, suffirait aux électeurs du Hâvre, et c'est contre cette demande que le parti cherche à le fortifier. On craint que, lié par cet engagement, M. Duchâtel ne se jette de plus en plus dans les idées de modération qui lui sont naturelles, et on veut lui ôter tous les moyens de sortir de l'enceinte du camp doctrinaire. L'élection de M. Duchâtel au Hâvre ne se fera cependant qu'à de certaines conditions, conditions honorables sans nul doute, et qui n'obligeraient l'ex-ministre à renier aucun de ses antécédens. Mais ce n'est pas le compte du parti, qui en est aujourd'hui à l'exagération de ses propres principes. Périssent donc les élections plutôt que les doctrines!

La loi des sucres a été votée à la chambre des pairs à la majorité de quatre-vingts voix contre trente-huit. Le ministre des finances s'est en vain efforcé de l'améliorer. L'engagement qu'il a pris de l'examiner dans l'intervalle de la session, et d'en méditer les effets avant l'époque de sa mise en vigueur, est le seul espoir qui reste à tous les intérêts qui se trouvent blessés par cette loi. Le plus important de ces intérêts, celui de l'état, doit particulièrement en souffrir, car la loi des sucres est faite pour nuire à nos rapports avec nos colonies, et pour détruire l'activité de la marine marchande, cette source féconde de matelots pour notre marine royale. La loi des primes pour la pêche de la baleine a créé, depuis quelques années, plus de deux mille matelots, les meilleurs marins du monde; elle a donné un mouvement inoui à deux de nos principaux ports; une loi des sucres bien faite eût encore augmenté ce mouvement, et elle eût fourni un plus grand nombre de matelots. Le ministère sent aussi bien que personne les inconvéniens de celle-ci, et nous ne doutons pas que dans l'intervalle des deux sessions il ne prépare tous les travaux nécessaires pour ramener avantageusement cette question devant la chambre prochaine.

La mission que s'est donnée le ministère actuel, de calmer les esprits et de consolider l'ordre par une bienveillante fermeté, doit l'appeler sur le terrain des améliorations matérielles. Les actes politiques, si importans et si nombreux qu'il a faits, ont absorbé toutes ses pensées. Maintenant il doit s'attacher à procéder à cette seconde partie de sa tâche. L'adoption de la loi des sucres, l'ajournement de la loi des chemins de fer, laissent un vide que ne combleront pas toutes les lois de travaux publics adoptées dans les der-

nières séances de la chambre, lois utiles d'ailleurs, dont on ressentira bientôt les effets. Que les élections, si elles ont lieu, ne lui fassent pas négliger ce devoir, dont il s'occupe déjà, nous le savons; que les lois d'industrie qui doivent vivifier le commerce soient présentées dès le début de la session prochaine : il n'aura rien à craindre des intrigues d'un parti qui, pour un homme spécial et utile qu'il renferme dans son sein, compte tant d'ames aigries et d'esprits égarés, occupés uniquement de satisfaire leur ambition aux dépens des intérêts réels du trône et du repos de la France.

La constitution du royaume de Hanovre, détruite par le nouveau roi, existait en vertu d'une déclaration royale du 12 août 1814 et d'une charte du 7 décembre 1819. Toutes les branches du pouvoir exécutif étaient réunies dans la main du roi; le pouvoir législatif et le droit de voter les impôts, partagés entre le roi et les deux chambres. Dans la première chambre siégeaient les seigneurs des états, les possesseurs de majorats, les députés de la *chevalerie*, et ceux qui avaient ce droit en vertu de certains emplois. Dans la seconde chambre se trouvaient les députés des villes, les chefs des corporations et les possesseurs de terres libres. Tous les députés étaient nommés par l'élection pour six ans. Les présidens, vice-présidens, syndics-généraux et vice-syndics-généraux étaient élus par les chambres. Les états du royaume tenaient une diète annuelle.

Le royaume de Hanovre, que son nouveau roi traite avec tant de rigueur, n'est pas aussi restreint qu'on semble le croire. Le cercle de Hanovre compte 320,000 habitans et onze villes. Celui de Lunebourg, 300,000 habitans et douze villes; et les sept cercles réunis, qui composent le royaume, ont ensemble 1,600,000 habitans. La Prusse sera sans doute appelée, par les évènemens et par sa situation, à recueillir les résultats de la conduite du roi actuel de Hanovre.

Nous donnons textuellement la proclamation de l'ancien duc de Cumberland.

« Ernest-Auguste, par la grace de Dieu, roi de Hanovre, prince royal de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, duc de Cumberland, duc de Brunswick et Lunebourg, etc.

« Il a plu à la divine Providence d'appeler à elle feu notre souverain Guillaume, roi de la Grande-Bretagne et de Hanovre, et de jeter ainsi dans une douleur profonde notre maison royale et tous ses fidèles sujets. Le royaume de Hanovre nous étant advenu par succession, suivant le droit de primogéniture établi dans notre maison royale, nous en avons pris possession avec tous les droits héréditaires et attributions qui y sont attachés. En conséquence, nous annonçons, par la présente, notre avénement au trône, et nous espérons avec confiance que tous nos serviteurs, vassaux, sujets royaux, ecclésiastiques et séculiers, nous prêteront serment de fidélité et d'obéissance, et nous seront toujours dévoués avec amour et sympathie; de notre côté,

nous les assurons de notre bienveillance royale et de notre protection souveraine, et ce sera le but de nos vœux les plus ardens et de nos constans efforts, de travailler avec une sollicitude paternelle à la prospérité et au bien-être des sujets que la divine Providence nous a confiés.

« Après avoir ainsi déterminé le but de nos efforts, nous avons acquis la conviction que, sous plus d'un rapport, la loi fondamentale ne répondait pas à nos désirs, dont l'objet unique est d'assurer le bien-être de nos fidèles sujets. Résolu de manifester immédiatement et avec franchise notre opinion sur cet objet important, nous n'hésitons pas à déclarer à nos fidèles sujets que nous ne trouvons pas dans la loi fondamentale, qui d'ailleurs n'a aucune force obligatoire pour nous, une garantie suffisante de leur bonheur que nous cherchons à consolider par tous nos efforts, conformément aux devoirs que nous a imposés la divine Providence. Toutefois nous sommes bien éloigné de vouloir arrêter notre résolution sur cet objet si intéressant avant d'avoir approfondi et examiné avec soin les questions qui peuvent s'y rattacher.

« Notre volonté royale, au contraire, est de soumettre à l'examen le plus consciencieux la question de savoir s'il faudra changer ou modifier la constitution, ou s'il conviendrait de revenir à l'état de choses qui a existé jusqu'à l'époque de la promulgation de la loi fondamentale actuelle; à cet effet, nous convoquerons les états-généraux pour leur communiquer notre résolution royale. Nos fidèles sujets ont trouvé autrefois leur bonheur et leur satisfaction dans les dispositions de l'ancienne constitution héréditaire de leur pays. Un lien de dévouement, de fidélité et de confiance envers le souverain, transmis de génération en génération, assurait le bonheur du prince et celui de ses sujets. Nous souhaitons avec ardeur établir un rapport aussi avantageux. Nous n'avons pas exigé de nos ministres d'état et de cabinet, liés par un serment prêté à la loi fondamentale, leur contre-seing pour le présent décret d'avénement. Il n'a été contresigné que par notre ministre d'état et de cabinet, de Schele, qui a prêté serment entre nos mains, en laissant de côté tout engagement envers la loi fondamentale.

« Plein de confiance dans l'amour du peuple hanovrien, nous espérons que nos fidèles sujets attendront avec calme, et avec la plus grande confiance dans nos intentions paternelles, l'examen que nous ferons de la loi fondamentale, et qu'ils seront convaincus que nous aurons sous les yeux leur bien-être en procédant à cette investigation. Nous voulons en même temps que, jusqu'à nouvel ordre, tout suive dans notre royaume la marche accoutumée, et nous ordonnons que la présente proclamation soit affichée dans tous les lieux publics, et que, deux mois après, elle soit renvoyée à notre ministre de cabinet, après que la publication en aura été constatée.

Hanovre, 5 juin.

« ERNEST-AUGUSTE.

« G. V. SCHELE. »

— Un arrêté de M. le préfet de la Seine a prescrit d'enlever, avant le mois d'août prochain, tous les monumens funèbres élevés dans le cimetière de l'Ouest (barrière de Vaugirard), antérieurement à 1824. Quelques-uns de ces monumens ont été érigés à la mémoire d'hommes de lettres morts sans postérité, et dont les tombeaux auraient été ainsi dispersés par les agens de l'administration. L'Académie française ayant été informée de cette circonstance, le secrétaire perpétuel a adressé au préfet de la Seine la lettre suivante, qui honore également l'Académie et la mémoire des écrivains qui en sont l'objet :

« MONSIEUR LE PRÉFET,

« L'Académie française me charge d'avoir l'honneur d'appeler votre attention bienveillante sur un fait pour lequel on réclame de sa part une intervention qu'elle ne peut exercer que sous la forme d'un avertissement et d'une prière. Parmi les pierres tumulaires dont le déplacement a été ordonné par la préfecture de la Seine sur le terrain de l'ancien cimetière de Vaugirard, se trouvent la tombe et les restes d'un écrivain célèbre, M. de La Harpe, mort sans postérité, et sans représentant de famille.

« Il semble à l'Académie, monsieur le préfet, qu'à défaut d'héritiers directs d'un homme qui a honoré les lettres, sa mémoire, et tout ce qui l'intéresse, demeurent sous la protection de l'état, et des autorités déléguées par lui.

« Si, dans cette pensée, monsieur le préfet, vous jugiez convenable de prendre des mesures pour assurer la translation et le dépôt funèbre dans un autre lieu des restes de M. de La Harpe, l'Académie s'empresserait de s'associer par une députation à ce témoignage honorifique, qu'elle ne peut provoquer que de ses vœux, dans l'intérêt des lettres; et elle serait reconnaissante de la bonté que vous auriez de lui en donner avis, et de lui indiquer peut-être d'autres dispositions semblables que vous auriez également ordonnées, par respect pour d'autres souvenirs que la même enceinte peut renfermer, et qui toucheraient à la gloire littéraire de la nation, puisque le nom de Colin d'Harleville s'y trouve compris.

« Agréez, etc.

« VILLEMAIN. »

— Nous ne faisons qu'annoncer aujourd'hui la récente publication que M. Michelet vient de donner de deux volumes, dont l'un continue son *Histoire de France* (1), et en forme le tome troisième, et dont l'autre est un appendice de cette histoire. Notre vieux droit avait quelques symboles, quelques formules poétiques; ces formules et ces symboles, dès l'époque de saint Louis et surtout sous Philippe-le-Bel, disparaissent et sont rayées par les légistes. M. Michelet a pensé qu'il serait neuf et piquant d'en exposer l'origine et le caractère, au moment où les traces en vont disparaître. De là son volume

(1) Librairie de Hachette, rue Pierre-Sarrasin.

sur les *Origines du Droit français*, digression du texte narratif, mais devenue trop considérable pour y être intercalée. Quant au volume même qui continue le texte de l'*Histoire de France*, il commence aux vêpres siciliennes et va jusqu'à la mort de Charles V, et presque à la fin du XIVe siècle. Ce qu'une lecture extrêmement rapide nous fait entrevoir d'intérêt, de vues et de tableaux dans cette portion de récit, ne saurait trouver place dans une courte note; nos lecteurs ont pu en juger déjà par le morceau des *Templiers*. Nous tâcherons un jour d'aborder, avec l'examen et le détail qui conviennent, cette œuvre historique d'un homme aimé du public, et que recommandent tant de qualités brillantes, ingénieuses et patientes, tant d'imagination et d'érudition. Ce nous sera même une occasion, peut-être, d'entamer une série des historiens modernes qui a manqué à la *Revue* jusqu'ici et de caractériser dans leurs travaux et leur manière, les Augustin Thierry, les Fauriel, et aussi M. Michelet. Cette idée qu'il a eue de faire entrer dans sa publication récente, un volume sur les *Origines du droit*, puisées dans les symboles, cette idée, qui est une application à la France de ce que M. Grimm a tenté et accompli pour le droit germanique, se rattache aussi à certaines vues chères à Vico, et l'ingénieux et éloquent interprète de ce dernier n'a donc fait, dans cette digression considérable, que suivre l'ordre naturel de ses inspirations et de ses vues.

— Le *Cours d'embryogénie comparée*, professé par M. Coste au Muséum d'histoire naturelle de Paris, vient de paraître. On sait qu'envisageant la science du développement de l'homme et des animaux sous un point de vue plus vaste et plus philosophique qu'on ne l'avait jamais fait avant lui, M. Coste, aidé par l'Institut et par le gouvernement dans les nombreux sacrifices qu'il s'était imposés lui-même, a pu porter cette étude au rang des sciences naturelles les plus avancées, et que *l'embryogénie comparée* devient, en quelque sorte, son œuvre, aucun savant, avant lui, n'ayant essayé de réaliser un semblable travail.

Cette publication, accompagnée d'un atlas et d'un texte explicatif des planches, est donc, sous tous les rapports, un ouvrage complètement original, qui manquait à l'enseignement, et dont le besoin était d'autant plus vivement senti, que l'embryogénie semble appelée à porter sa part de solution dans les plus grands problèmes philosophiques. M. Coste a tâché de démontrer dans son cours comment le panthéisme et le matérialisme devraient se retirer devant les inductions et les lumières qui se tirent de l'embryogénie. Ses nombreux auditeurs retrouveront dans la publication de ce cours tous les détails qui ont pu leur échapper, et ceux qui n'ont pas entendu le professeur liront avec intérêt un ouvrage dans lequel les connaissances naturelles sont présentées comme une démonstration scientifique des doctrines spiritualistes.

F. BULOZ.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XXVI.

DELILLE.

Rien n'est doux comme, après le triomphe, de revenir sur les entraînemens de la lutte, et d'être juste, impartial, pour ceux qu'on a blessés dans l'attaque et mal menés. Ces sortes d'amnisties ont surtout leur charme en affaires littéraires, et l'esprit, dont le propre est de comprendre, jouit du plaisir singulier de se rendre compte, après coup, de ce qu'il avait d'abord nié, et de ce qu'il a, autant qu'il l'a pu, détruit. Il devra paraître à quelques-uns, je le sens, assez présomptueux d'être indulgent de cette sorte envers Delille, et de se donner à son égard pour des victorieux radoucis. Où donc est la victoire, peut-on dire, et qu'avez-vous produit, vous, Ecole poétique nouvelle, qui soit si supérieur et si à l'abri d'un revers? Sans répondre à ce qu'aurait de trop direct la question et d'embarrassant pour l'orgueil ou pour la modestie, il est permis d'affirmer, selon l'entière évidence, que la victoire de l'école nouvelle se prouve du moins dans

la ruine complète de l'ancienne, et que dès-lors on a loisir de juger sans colère et de mesurer en détail celle-ci, dût quelque partisan de l'heureux Pompée de cette poésie nous venir dire :

> O soupirs! ô respects! ô qu'il est doux de plaindre
> Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre!

Je viens d'ailleurs ici moins m'appitoyer sur la destinée de l'abbé Delille, et la contempler du haut de notre point de vue actuel, que tâcher de m'y reporter et de la reproduire. Les critiques essentielles, sans qu'on y vise, se trouveront toutes chemin faisant, et plus piquantes dans la bouche même des personnages ses contemporains. On verra qu'il a été de tout temps jugé, et que les bons mots sur son compte ont été dits, il y a beau jour. Mais vivant, mais brillant d'esprit et de graces, on l'aimait, on jouissait de lui, jusque dans ses défauts, *dulcibus vitiis*. Sa personne, son agrément de conversation, son débit, ne sauraient se séparer du succès de ses vers. L'à-propos de circonstance, la facilité d'expression et de coloris qu'il possédait, ses sources et ses jets d'inspirations habituelles, allaient aux sentimens et aux modes de son époque. Sa gloire se composait de toute une partie affectueuse et charmante, qui a dû périr avec lui et avec ceux de son âge. Témoin encore de cette faveur dont il fut l'objet, et lecteur charmé de Delille dans mon enfance, j'ai peu d'efforts à faire pour rentrer dans l'esprit qui le faisait goûter, et pour me souvenir, en parlant de lui, qu'il a régné, et en quel sens on le peut dire.

Delille a régné, ou du moins il a été le prince des poètes de son temps. Il y a eu à divers momens en France de tels *princes des poètes*, et il serait curieux d'en noter la dynastie assez irrégulière, assez capricieuse. Sans remonter si haut que le moyen-âge, que l'époque de Chrétien de Troyes, du *roi* Adenès et autres, qui étaient les rois des trouvères, nous apercevons, sur la pente de ces vieux siècles et de notre côté, Jean de Meun, Villon, surtout Marot, qui méritèrent ce nom. Ronsard l'eut plus qu'aucun :

> Tous deux également nous portons des couronnes,

lui disait Charles IX. Malherbe, après lui, régna; mais ce fut déjà d'une autre espèce d'autorité, où le jugement et la grammaire entraient autant que l'agrément poétique et que la vogue mondaine. Ce nom de *prince des poètes* implique en effet quelque chose de galant et de mondain, quelque chose comme une rosette de rubans piquée au chapeau de laurier. Voiture, vrai prince des beaux-esprits, et ga-

lamment chaperonné de la sorte, n'eut qu'un moment. Boileau régna, mais à la façon sérieuse de Malherbe, et on ne peut dire que ce fut un *prince des poètes;* c'en fut plutôt l'oracle et le conseil. Les grands poètes du règne de Louis XIV et leur gloire solide se prêtaient mal à la gentillesse de rôle que suppose ce titre raffiné. La Fontaine seul y aurait donné, je crois bien, par nonchaloir, par complaisance pour les Iris et les Clymènes, si on l'avait laissé faire. Fontenelle eut, comme Voiture, chez les caillettes de bonne maison, un vif et assez long règne de bergerie en tapinois dans les ruelles. Voltaire, qui, dans la dernière moitié de sa vie, régna véritablement, fut monarque comme philosophe, comme historien, non moins que comme poète. Delille, à quelques égards son successeur, n'hérita que de la partie légère et brillante de son sceptre; il y rattacha des rubans retrouvés, rajeunis, du goût de Fontenelle et de Voiture. Ce fut Voiture cultivant des genres sérieux, un Gresset qui avait tout-à-fait réussi. Il devint de son temps un vrai *prince des poètes*, comme on l'était avant Louis XIV, avec tout ce que l'idée de mode et d'engouement ramène sous ce nom. Le monde le choya, les femmes l'adorèrent; ce fut, pour tout ce qui le connut, un jouet charmant et une idole.

Jacques Delille, né à Aigue-Perse en Auvergne, d'une naissance clandestine, le 12 juin 1738, fut baptisé à Clermont et reconnu sur les fonts par M. Montanier, avocat, qui mourut peu après, en lui laissant une petite rente. La mère de Delille, à laquelle ce fruit d'un amour caché dut être enlevé en naissant, était une personne de condition, de la descendance du chancelier L'Hôpital. Il ne paraît pas pourtant que l'enfance du poète ait été assiégée de trop pénibles images, et, quand il eut à chanter plus tard ses premiers souvenirs, il n'en trouvait que de rians :

O champs de la Limagne, ô fortuné séjour!
. . . . . .
Voici l'arbre témoin de mes amusemens;
C'est ici que Zéphir, de sa jalouse haleine,
Effaçait mes palais dessinés sur l'arène;
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissait, sautait, glissait et sautait de nouveau :
Un rien m'intéressait. Mais avec quelle ivresse
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblans,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance!

De cette école du presbytère, le jeune Delille fut envoyé à Paris, et vint faire ses études au collége de Lizieux, où on le reçut comme boursier. Est-ce à la surveillance secrète de sa mère, à la protection de quelque tuteur, ami de son père, qu'il dut cette direction heureuse? c'est ce qui n'a pas été dit. Il se distingua par les plus brillans succès universitaires, et, dans sa seconde année de rhétorique principalement, il obtint tous les premiers prix. Trois ans après, il remporta encore un prix d'éloquence latine proposé aux élèves de l'Université qui visaient au professorat. Tous les rangs étant occupés pourtant, il dut se rabattre à une simple place de maître de quartier au collége de Beauvais, où se trouvaient également alors, comme simples maîtres, son compatriote Thomas, l'abbé Lagrange, depuis traducteur de Lucrèce, et Selis, depuis traducteur de Perse. Dans un vilain livre de Desforges, qu'on n'ose désigner, on trouve de jolis détails sur la vie de Delille à cette époque; les sobriquets que lui donnaient les écoliers étaient *écureuil* ou *sapajou, ad libitum.* « Il est certain, dit l'auteur du *Poète,* que cet aimable jeune homme avait toute la vivacité, toute la gentillesse de l'un et de l'autre, et, disons la vérité, un peu de la malice du dernier; mais il en avait aussi l'innocence et la grace. Il était fort bien fait, et aimait assez à voir un beau bas de soie noir dessiner sa jambe fine et bien tournée. Du reste, presque aussi enfant que nous, il se faisait un plaisir, et même un mérite, de n'être que *primus inter pares,* et tout n'en allait que mieux, grace à cette presque égalité. » Le soir, au coin du feu, il proposait à ses élèves et mettait au concours entre eux la traduction de vers et de passages des *Géorgiques*, dont il s'occupait déjà.

Nous connaissons la physionomie de Delille, et elle ne fera que se dessiner en ce sens de plus en plus. Le malheur de cette enfance sans mère, cette éducation orpheline et à la charge d'autrui, cette pauvreté du jeune homme, n'ont pas altéré un trait de son amabilité gracieuse. Tout en nous dépend du tour des caractères, quand ils sont donnés par la nature un peu décidément. Voltaire reçoit, jeune, des coups de bâton d'un grand seigneur, et il ne reste pas moins ami de la noblesse, du beau monde, et l'opposé en cela de Jean-Jacques. Dans un exemple moindre, mais qui me frappe aussi, Mme Desbordes-Valmore, jeune fille, va en Amérique, d'où, après des pertes et d'affreux malheurs, elle revient élégiaque éplorée, tandis que Desaugiers revient de là même, après des malheurs pareils, le plus gai des chansonniers du Caveau. Ainsi Delille, enfant naturel, élevé par charité, n'en sera pas moins, dès son premier pas dans le monde, et

au rebours de l'âcre et caustique Champfort, le petit abbé le plus espiègle et le bel-esprit le plus charmant.

C'est pendant et peut-être même avant son séjour au collége de Beauvais, et lors de ses premiers essais de la traduction des *Géorgiques*, qu'il fit à Louis Racine cette visite touchante dont il est parlé dans la préface de *l'Homme des Champs*. Au premier mot d'une traduction en vers des *Géorgiques*, Louis Racine se récria : « Les *Géor-* « *giques!* dit-il d'un ton sévère, c'est la plus téméraire des entre- « prises. Mon ami M. Le Franc, dont j'honore le talent, l'a tentée, « et je lui ai prédit qu'il échouerait. » — « Cependant, continue De- « lille en son récit, le fils du grand Racine voulut bien me donner un « rendez-vous dans une petite maison où il se mettait en retraite « deux fois par semaine, pour offrir à Dieu les larmes qu'il versait « sur la mort d'un fils unique... Je me rendis dans cette retraite (*du* « *côté du faubourg Saint-Denis*) ; je le trouvai dans un cabinet au « fond du jardin, seul avec son chien, qu'il paraissait aimer extrê- « mement. Il me répète plusieurs fois combien mon entreprise lui « paraissait audacieuse. Je lis avec une grande timidité une trentaine « de vers. Il m'arrête, et me dit : « Non-seulement je ne vous dé- « tourne plus de votre projet, mais je vous exhorte à le poursuivre.»

Ginguené, parlant de *l'Homme des Champs* dans la *Décade*, relève ce qu'a d'intéressant cette visite qui lie ensemble la chaîne des noms et des souvenirs poétiques, et il ajoute avec un beau sentiment de piété littéraire : « On sait que le poète Le Brun eut avec Louis Racine les liaisons les plus intimes, et qu'il fut, pour ainsi dire, élevé par lui dans l'art des vers avec son fils, jeune homme de la plus belle espérance, le même dont le père pleurait la mort quand Delille eut de lui la permission de l'aller voir dans sa retraite. Ainsi, les deux plus grands poètes que nous ayons encore, sont, avec un seul intermédiaire, de l'école de Racine et de Boileau. Ils sont chefs d'école à leur tour. Les différences qui existent dans leur talent et dans le système de leur style s'apercevront un jour dans leurs élèves, mais tous tiendront plus ou moins à la grande et primitive école. Et voilà comment se perpétue ce bel art, qui a besoin de traditions orales, et dont tous les secrets ne s'apprennent pas dans les livres. » Delille, en effet, se rattache, sans interruption ni secousse, à cette école qu'il fit dégénérer en la faisant refleurir. L'auteur du poème de *la Religion*, à quelques égards le père de la poésie descriptive au XVIIIe siècle, dut accueillir les vers élégans dont lui-même avait enseigné l'heureux tour, dans son morceau sur le nid de l'hirondelle, sur la

circulation de la sève, et ailleurs. Voltaire dut accueillir aussi un disciple de cette poésie facile, spirituelle et brillante, qu'il ne concevait guère, pour son compte, plus profonde et plus sévère. Delille, arrivant sous leurs auspices, favorisé et comme autorisé des maîtres, fut novateur sans y viser, et en s'efforçant plutôt de ne pas l'être. Comme Ovide, il eut le culte de ses devanciers, dont il allait corrompre si agréablement l'héritage. Au sortir de cette retraite janséniste, où il avait pris oracle du fils du grand Racine inclinant vers la tombe, il pouvait se redire avec le transport d'un *amant des Muses :*

> Temporis illius colui fovique poetas,
> Quotque aderunt vates, rebar adesse deos.

Les strophes de Delille à Le Franc, insérées dans l'*Année littéraire* (1758), suivirent probablement cette visite à Louis Racine, de qui il avait appris que Le Franc traduisait Virgile comme lui. Il y fait de Le Franc un grand *chêne,* auquel, simple lierre, il s'attache. Les premiers vers qu'on a de Delille à cette époque, son ode *à la Bienfaisance,* qui concourut pour le prix de l'Académie française, son épître *sur les Voyages,* couronnée par l'Académie de Marseille, ses autres épîtres de collége, ne sont remarquables que par la facilité, l'abondance, une certaine pureté; mais nulle idée neuve, nulle couleur originale. Le goût des arts, des lettres, les sentimens d'un esprit vif et honnête, s'y montrent selon les traditions reçues. Les artistes en vogue y sont nommés et admirés sans aucune gradation, Boucher au niveau de Rembrandt, et Vanloo *aux touches enflammées* à côté de Voltaire. La *plume* de Rollin et la *lyre* de Coffin, le double honneur du collége de Beauvais, y ont leur part. Bien débité, cela devait être infiniment agréable à une thèse ou à une distribution de prix. Dans l'épître à M. Laurent, *à l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide* (1761), on trouve pourtant déjà tout le poète didactique; les merveilles de l'industrie et de la mécanique moderne y sont décrites en une série de périphrases accompagnées de notes indispensables :

> Là le sable, dissous par les feux dévorans,
> Pour les palais des rois brille en murs transparens!

Ce qui veut dire qu'on fait des *glaces.* Glaces donc, tapisseries, écriture, imprimerie, moulin à vent, moulin à eau, pompes, écluses, ponts portatifs, automates de Vaucanson, machine de Marly, tout est passé en revue à l'occasion de ce bras artificiel. On ne sait plus

lequel de M. Laurent ou du poète est le mécanicien. Cette épître à M. Laurent semble avoir été pour Delille le programme qu'il se posa, ou, si c'est trop dire, l'écheveau qu'il tourna et dévida toute sa vie.

Le bannissement des jésuites laissait vacans beaucoup de colléges de France, et le jeune maître de quartier du collége de Beauvais fut appelé comme professeur à celui d'Amiens (1), dans cette patrie de Voiture, où Gresset vivait alors dévot et retiré. Delille dut y visiter ce spirituel poète, de qui il tenait beaucoup plus qu'il ne le soupçonnait. Occupé des *Géorgiques* de Virgile, il se croyait une muse grave. Il ne savait pas combien il était proche parent de *Vert-Vert*, et de quel danger mortel les dragées seraient pour son talent. Gresset, qu'on avait essayé dans un temps d'opposer à Voltaire, et dont Jean-Baptiste Rousseau exaltait les débuts, n'avait eu ni assez de force de talent ni assez de pensée pour soutenir la lutte, et il avait été vite jeté de côté. Delille, arrivant comme un autre Gresset, sur les derniers temps de Voltaire, reprit, à quelques égards, le rôle manqué par le premier, et avec du brillant, du mondain à force, rien du collége, mais peu de philosophie et de pensée, il réussit à succéder en poésie au trône, encore imposant, qui devint aussitôt par lui un tabouret chez la reine.

En attendant, il succédait, au collége d'Amiens, à ces jésuites dont il allait introduire en français les procédés de vers latins et tant de descriptions didactiques ingénieuses. Rapin, Vanière, par les sujets comme par la manière, semblent avoir été ses maîtres; il y a du père Sautel dans Delille.

Un discours sur *l'Education*, prononcé par Delille, en 1766, à une distribution de prix du collége d'Amiens, marquerait, au besoin, combien peu d'idées la prose fournissait à l'élégant diseur dans un sujet déjà fécondé par l'*Emile*. Les autres rares morceaux de prose qu'on a de l'abbé Delille, depuis son éloge de La Condamine, lors de sa réception à l'Académie, jusqu'à son article La Bruyère dans la *Biographie universelle*, ne démentent pas cette observation; agréables de tour et de récits anecdotiques, ils sont très clair-semés d'idées. Son morceau le plus capital, la préface des *Géorgiques*, est même, en grande partie, traduite de Dryden, que Delille combat en un endroit, sans dire jusqu'à quel point il en profite (2).

(1) On est déjà si loin de l'ancienne Université, qu'il n'est pas inutile de rappeler que les colléges de Lisieux et de Beauvais étaient à Paris, tandis que le collége d'Amiens était bien dans cette ville même.

(2) Cette remarque est de M. Joseph-Victor Leclerc.

Du collége d'Amiens, le jeune professeur fut rappelé comme agrégé à Paris, et nommé pour faire la classe de troisième au collége de La Marche; il y était encore lors de sa réception à l'Académie, en 1774. Mais la disproportion entre cette gloire si littéraire, si mondaine, et ces thêmes, qu'il dictait encore, devenait trop criante, et l'amitié de M. Le Beau, professeur d'éloquence latine au Collége de France, l'appela à professer, comme suppléant d'abord, la poésie qui était comprise dans cette chaire.

La traduction des *Géorgiques* parut à la fin de l'année 1769; elle était annoncée à l'avance par de nombreuses lectures dans les salons, que fréquentait déjà beaucoup Delille. Le succès alla aux nues. C'était la mode de la nature; on adorait la campagne du sein des boudoirs. Les *Géorgiques* furent sur les toilettes comme un volume de l'Encyclopédie ou comme le livre de *l'Esprit;* on crut lire Virgile. Le grand Frédéric déclara cette traduction une œuvre *originale.* Voltaire s'éprit de *Virgilius-Delille* (il était fort en sobriquets), et écrivit à l'Académie française pour l'y pousser (4 mars 1772) : « Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delille, je sens tout le prix de la difficulté si heureusement surmontée, et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à Virgile et à la nation. Le poème des *Saisons* et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poèmes qui aient honoré la France après *l'Art poétique*..... » La Harpe, dans *le Mercure,* célébra tout d'abord la traduction; Fréron, dans *l'Année littéraire*, ne l'attaqua point; s'il la trouva infidèle souvent, comme reproduction du modèle, il convint qu'il était difficile de mieux tourner un vers, et ne craignit pas d'y reconnaître *le faire de Boileau.* Clément de Dijon seul, Clément *l'inclément*, comme dit Voltaire, avec son volume d'*Observations critiques* (1771), que suivit bientôt un second volume de *nouvelles Observations* (1772), vint troubler le succès du traducteur des *Géorgiques* et du poète des *Saisons.* Saint-Lambert eut le crédit et le tort d'obtenir un ordre pour faire conduire Clément au For-l'Évêque, et pour faire saisir l'édition (encore sous presse) de sa critique. Le prétexte était que Clément disait sur *Doris* certains mots, lesquels on aurait pu appliquer à Mme d'Houdetot. On fit des cartons à ces endroits, le livre parut, et tout le monde lut Clément.

Il disait de bonnes choses, et tout ce qui se peut dire de judicieux de la part d'un homme sérieux, instruit de l'antiquité, amateur du goût solide, mais que le rayon poétique direct n'éclaire pas. Où se trouvait alors, est-il vrai de dire, ce rayon, ce sentiment du style

poétique, si l'on excepte Le Brun, qui en avait l'instinct, l'intention, et André Chénier naissant, qui allait le retrouver? Le Brun, d'ailleurs, n'était pas étranger à la critique de Clément, son ami, à qui il avait confié sa traduction, encore inédite, de l'épisode d'Aristée, pour être opposée à celle qu'en avait donnée Delille. Celui-ci, bon et modeste, profita, dans les éditions suivantes, des critiques de Clément, en ce qu'elles lui paraissaient renfermer de juste, et il rendit sa traduction plus fidèle en bien des points. Ce qu'il n'y a pas ajouté, et ce qui était incommunicable, à moins de l'avoir tout d'abord senti, c'est un certain art et style poétique qui fait que, dans la lutte de poète à poète, indépendamment de la fidélité littérale, des beautés du même ordre éclatent en regard, et comme un prompt équivalent d'autres beautés forcément négligées. Delille est élégant, facile, spirituel aux endroits difficiles, correct en général, et d'une grace flatteuse à l'oreille ; mais la belle peinture de Virgile, les grands traits fréquens, cette majesté de la nature romaine :

> ... Magna parens frugum, Saturnia tellus,
> Magna virûm;

les vieux Sabins, les Umbriens laboureurs menant les bœufs du Clitumne; cette antiquité sacrée du sujet (*res antiquæ laudis et artis*); cette nouveauté et cette invention perpétuelle de l'expression, ce mouvement libre, varié, d'une pensée toujours vive et toujours présente, ont disparu, et ne sont pas même soupçonnés chez le traducteur. On glisse avec lui sur un sable assez fin, peigné d'hier, le long d'une double palissade de verdure, dans de douces ornières toutes tracées. M. de Châteaubriand a mieux rendu notre idée que nous ne pourrions faire, quand il dit : « Son chef-d'œuvre est la traduction des *Géorgiques*. C'est comme si on lisait Racine traduit dans la langue de Louis XV. On a des tableaux de Raphaël merveilleusement copiés par Mignard. » J'ajouterai qu'un grand paysage du Poussin, copié par Watteau, serait encore supérieur (comme style) aux grands paysages de Virgile reproduits par le futur chantre des jardins de Bagatelle, de Bel-Œil et de Trianon. Quelque chose comme Poussin, par Watelet. Une villa des collines d'Évandre, transportée à *Moulin-Joli*.

La question tant agitée de la traduction en vers des poètes n'en est pas une pour nous. Nul doute que, si un vrai et grand poète se mettait en tête de nous traduire Virgile, Homère ou Dante, ou tel autre maître, il n'y réussît à force de temps et de soins, sinon pour

la lettre stricte, du moins pour le sentiment et la couleur. Mais à quoi bon? Jamais poète de cette trempe ne s'enchaînera ainsi au char d'un autre. Il pourra s'y essayer par momens; il pourra, dans sa jeunesse, un jour de loisir, détacher et agiter ce bouclier suspendu, bander cet arc impossible, manier ce glaive de Roland. Mais, une fois sa force essayée et reconnue, il l'emploiera pour son compte, et en se rappelant, en nous rappelant par éclairs ses autres grands égaux, il sera lui-même.

Dans André Chénier, dans plusieurs des poètes du XVIe siècle, qui ont imité ou traduit des fragmens de poètes anciens, le sentiment exquis du modèle, ce sentiment que je ne puis définir autrement que celui de l'art même, se révèle à qui est fait pour l'apprécier. Il n'y a pas trace de ce genre de sentiment chez Delille, qui a, d'ailleurs, dans sa traduction, le mérite de l'élégance, telle qu'on l'entend vulgairement, le mérite aussi de la continuité et de la longueur de la tâche, et enfin celui d'avoir fait connaître agréablement aux femmes et à une quantité de gens du monde un beau poème qui n'était pas lu.

En un mot, il a rendu, pour les *Géorgiques*, le même service à peu près que l'abbé Barthélemy allait rendre pour la Grèce. Il a été, par sa traduction, une espèce d'Anacharsis parisien de la campagne et de la poésie romaine.

Le grand succès des *Géorgiques* décida la vocation de Delille, si elle n'était décidée déjà : il tourna au didactique et au descriptif. En entendant dernièrement M. Ampère exposer, à propos des poèmes didactiques du moyen-âge, l'histoire piquante de ce genre, je pensais à Delille et me disais combien ce qui avait paru si neuf de son temps était vieux sous le soleil. Le genre d'Hésiode, de Lucrèce et de Virgile dans les *Géorgiques*, a chez eux sa simplicité, sa grandeur philosophique, sa beauté pittoresque. Le didactique et le descriptif ne sont que l'abus et l'excès de ce genre dans sa décadence, et quand l'esprit poétique s'en est retiré. Déjà, à Alexandrie, on avait fait un poème des *Pierres précieuses* qu'on osa imputer à Orphée. Dans la littérature latine, les poèmes de la pêche, de la chasse, les descriptions sans fin de villes, de fleuves et de poissons, qu'on retrouve si souvent chez Ausone, n'ont plus rien de cette beauté de peinture, de ces hautes vues et pensées, dont Lucrèce et Virgile avaient fait la principale inspiration de leurs poèmes. Au moyen-âge, le genre dans son aridité s'étendit et foisonna. Que de poèmes sur les bêtes, oiseaux, pierres, que de *lapidaires, bestiaires, volucraires,* de poèmes sur l'équitation, sur le jeu d'échecs particulièrement, que Delille

remaniait avec gentillesse après des siècles, sans se douter de ses devanciers d'avant Villon! Au XVIe siècle Dubartas, au XVIIe le père Lemoyne et les jésuites, continuèrent, soit dans le didactique, soit dans le descriptif; mais ce qui s'était perpétué assez obscurément, comme dans les coulisses du siècle de Louis XIV, revint sur la scène au XVIIIe. Delille ne fit autre chose, toute sa vie, que travailler, polir, tourner, vernisser, monnayer, mieux qu'aucun de ses contemporains, les matières de ce genre, y tailler, pour ainsi dire, des meubles Louis XV et Louis XVI, des ornemens de cheminée et de toilette, bons pour tous les boudoirs, pour Bagatelle, je l'ai dit, pour Gennevilliers et Trianon. Il fabriqua, en quelque sorte, les joujous d'une époque encyclopédique, et, par lui, Lavoisier, Montgolfier, Buffon, Daubenton, Lalande, Dolomieu, que sais-je? eux et leurs sciences, furent modelés en figurines de cire, et mis pour les salons en airs de serinette. Ainsi il alla, sans se douter de tout ce qui l'avait devancé dans cette carrière de poésie technique. Le dernier triomphe, et comme le bouquet du genre, est aussi la dernière grande production de Delille, *les trois Règnes*, qu'on peut définir la mise en vers de toutes choses, animaux, végétaux, minéraux, physique, chimie, etc.

Tout ce qu'on saurait imaginer de ressources, de graces, de facilité, de hors-d'œuvre et de main-d'œuvre (non pas d'art véritable) dans ce genre, il le déploya; et le prestige, malgré des protestations nombreuses, dura jusqu'à sa mort. La première moitié florissante de l'existence de Delille, il ne faut pas l'oublier, est de 1770 à 89; il eut là près d'une vingtaine d'années de succès, de faveur, de délices; c'est au goût de ce moment du XVIIIe siècle qu'il se rapporte directement. Si, de 1800 à 1813, il domina de sa renommée et décora de ses œuvres abondantes la poésie dite *de l'Empire*, il ne fut rien moins lui-même qu'un poète de l'Empire. La plupart des ouvrages publiés par lui à partir de 1800, avaient été composés ou du moins commencés long-temps auparavant; il les avait lus par fragmens à l'Académie, au Collége de France, dans les salons; c'était l'esprit de ce monde brillant qui les avait inspirés et caressés à leur naissance; c'est le même esprit de ce monde recommençant, et enfin rallié après les orages, qui les accueillit, lors de leur publication, avec un enthousiasme auquel les sentimens politiques rendaient, il est vrai, plus de vie et une nouvelle jeunesse. Le pathétique, chez Delille, alla en augmentant à travers le technique, et il y eut sympathie de plus en plus vive de toute une

partie de la société pour ce qui semblait n'avoir dû être d'abord qu'un passe-temps de ses loisirs.

Nommé en 1772 à l'Académie, en même temps que Suard, Delille se vit rejeté ainsi que lui par le roi, sous prétexte qu'il était trop jeune (il avait trente-quatre ans), mais en réalité comme suspect d'encyclopédisme (1). L'abbé Delille encyclopédiste! On lui fit bientôt réparation, et il fut reçu en 1774 à la place de La Condamine. Le comte d'Artois, devenu l'un des protecteurs les plus affectueux du poète, le fit d'abord nommer chanoine de Moissac, dans le Quercy, puis il lui donna l'abbaye de Saint-Séverin, dépendante de la généralité d'Artois, et qui n'astreignait qu'aux ordres moindres. Aussi heureux qu'on pouvait l'être en ces heureuses années, l'aimable poète n'eut plus que des douceurs, qu'interrompaient à peine, de loin en loin, quelques critiques épigrammatiques, des plis de rose. Les mémoires du temps, la Correspondance de Grimm, les *Souvenirs*, récemment publiés, de Mme Lebrun, nous le montrent dans toute la vivacité et la naïveté de sa gentillesse. Mme Le Coulteux du Moley, chez qui il passait une partie de sa vie à la Malmaison, a tracé de lui le plus piquant des portraits (2) : « ..... Rien ne peut se comparer ni aux graces de son esprit, ni à son feu, ni à sa gaieté, ni à ses saillies, ni à ses disparates. Ses ouvrages même n'ont ni le caractère ni la physionomie de sa conversation. Quand on le lit, on le croit livré aux choses les plus sérieuses (3); en le voyant, on jurerait qu'il n'a jamais pu y penser; c'est tour à tour le maître et l'écolier. Il ne s'informe guère de ce qui occupe la société; les petits évènemens le touchent peu; il ne prend garde à rien, à personne, pas même à lui. Souvent, n'ayant rien vu, rien entendu, il est à propos : souvent aussi il dit de bonnes naïvetés; mais il est toujours agréable.....

« Sa figure,... une petite fille disait qu'elle était toute en zig-zag. Les femmes ne remarquent jamais ce qu'elle est, et toujours ce qu'elle exprime; elle est vraiment laide, mais bien plus curieuse, je dirais même intéressante. Il a une grande bouche; mais elle dit de beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés; il en fait tout ce qu'il veut, et la mobilité de ses traits donne si rapidement à sa phy-

(1) On peut voir à ce sujet les agréables Mémoires de Garat sur Suard, tom. I, pag. 325, 355, 362, etc.

(2) Grimm, Correspondance, mai 1782.

(3) Illusion du goût d'alors. Pour nous, les œuvres, la vie et la personne du poète sont devenues ressemblantes.

sionomie un air de sentiment, de noblesse et de folie, qu'elle ne lui laisse pas le temps de paraître laide. Il s'en occupe, mais seulement comme de tout ce qui est bizarre et peut le faire rire; aussi le soin qu'il en prend est-il toujours en contraste avec les occasions; on l'a vu se présenter en frac chez une duchesse, et courir les bois, à cheval, en manteau court.

« Son ame a quinze ans, aussi est-elle facile à connaître; elle est caressante, elle a vingt mouvemens à la fois, et cependant elle n'est point inquiète. Elle ne se perd jamais dans l'avenir et a encore moins besoin du passé. Sensible à l'excès, sensible à tous les instans, il peut être attaqué de toutes les manières; mais il ne peut jamais être vaincu.... Votre conversation l'attache, il est vrai; mais il passe aussi fort bien deux heures à caresser son cheval, que pourtant il oublie aussi quelquefois, ou bien à s'égarer dans les bois où, quand il n'a pas peur, il rêve à la lune, à un brin d'herbe, ou, pour mieux dire, à ses rêveries. » Elle conclut en disant : « C'est le poète de Platon, un être sacré, léger et volage. »

C'était du moins, à coup sûr, le plus aimable des causeurs et des hôtes familiers; on se l'enviait, on se l'arrachait. On l'enlevait quelquefois pour une semaine, et il se laissait faire. On a dit de l'abbé Gagliani que c'était un meuble indispensable à la campagne par un temps de pluie; à plus forte raison, et en tout temps, l'abbé Delille. Mme Lebrun, qui nous le fait connaître à merveille, raconte qu'à la Malmaison, chez Mme du Moley, il était convenu, pour plus de liberté, qu'en se promenant dans les jardins, on tiendrait à la main une branche de verdure, si l'on désirait ne pas se chercher ou s'aborder : « Je ne marchais jamais sans ma branche, dit-elle; mais je la jetais bien vite, si j'apercevais l'abbé Delille. »

Mme Lebrun elle-même, avec sa facilité, son goût vif à peindre et sa séduction de coloris, me semble avoir été, dans ce même monde, une *chose légère*, assez semblable à l'abbé Delille. Elle peignait tout avec une singulière grace, les personnes, les cascades, d'après nature ou de souvenir, promptement, fraîchement, comme Delille versifiait : « Nous allâmes d'abord voir, dit-elle, les cascatelles de Tivoli dont je fus si enchantée, que ces messieurs ne pouvaient m'en arracher. Je les crayonnai aussitôt avec du pastel, désirant colorer l'arc-en-ciel qui ornait ces belles chutes d'eau. » Ce mot me fait l'image de son talent, et de celui surtout du poète son ami. Tous les endroits qui n'étaient qu'au pastel, et qui brillaient comme des fleurs, se sont fanés.

Dans cette société de M. de Vaudreuil, de M. de Choiseul-Gouffier, du prince de Ligne, du duc de Bragance, des Boufflers, des Narbonne, des Ségur, du milieu de ces conversations charmantes où nul plus que lui n'étincelait, Delille croyait aimer la campagne et ne rêvait qu'à la peindre. M. Villemain, en une de ses leçons, a remarqué qu'on se trouvait alors si bien dans le salon, qu'on mettait au plus la tête à la fenêtre pour voir la nature;... et encore, c'était du côté du jardin. Il y avait pourtant, dans le poète, un certain fonds naïf sous la coquetterie du dehors, et il était sérieusement crédule dans son prétendu amour des champs, comme La Fontaine, par exemple, s'il avait cru aimer la cour. Volney tenait de D'Holbach une anecdote qui ne peint pas moins Delille que Diderot, deux figures si diverses (1) : « On venait de vanter le bonheur de la campagne devant Diderot; sa tête se monte, il veut aller passer du temps à la campagne; où ira-t-il? Le gouverneur du château de Meudon arrive en visite; il connaît Diderot; il apprend son désir; il lui assigne une chambre au château. Diderot va la voir, en est enchanté; il ne sera heureux que là; il revient en ville, l'été se passe sans qu'il retourne là-bas. Second été, pas plus de voyage. En septembre, il rencontre le poète Delille qui l'aborde en disant : « Je vous cherchais, mon ami; je suis occupé de mon poème; je voudrais être solitaire pour y travailler. Mme d'Houdetot m'a dit que vous aviez à Meudon une jolie chambre où vous n'allez point. » — « Mon cher abbé, écoutez-moi : nous avons tous une chimère que nous plaçons loin de nous; si nous y mettons la main, elle se loge ailleurs. Je ne vais point à Meudon, mais je me dis chaque jour : J'irai demain. Si je ne l'avais plus, je serais malheureux. » — Delille aurait été un peu embarrassé, je pense, si Diderot l'avait pris au mot, et il se serait vite ennuyé de cette chambre solitaire. La campagne fut toujours, si l'on peut dire, le *dada* de l'abbé Delille; il en parlait, même aveugle, comme d'un charme présent; Bernardin de Saint-Pierre, dans une lettre à sa femme, raconte que l'abbé Delille est venu s'asseoir près de lui à l'Institut : « Je l'ai trouvé si aimable et si amoureux de la campagne, dit-il, et il m'a fait des complimens qui m'ont causé tant de plaisir, que je lui ai offert de venir à Éragny... » — Après bien des lectures à l'Académie et dans les soupers, le poème des *Jardins*, premier fruit raffiné de ce goût champêtre, parut en 1782, et n'eut pas de peine à fixer toute l'attention, alors si prompte.

(1) Lettres inédites de Volney, dans Bodin, *Recherches sur l'Anjou*.

Nous aurions peu de chose à en dire de nous-même, qui n'eût déjà été mieux dit par des contemporains. La Harpe, après en avoir entendu des extraits, le jugeait par avance *un ouvrage dont les idées sont un peu usées, mais plein de détails charmans* (1). L'auteur de l'*Année littéraire*, qui d'ailleurs allégea toujours sa férule pour Delille, prononçait (2) que le poème de l'abbé Delille était un véritable jardin anglais : « On pourrait, dit-il, être tenté de croire que le poème est construit de morceaux détachés et de pièces de rapport réunies sous le même titre. Les idées y semblent jetées au hasard, déchiquetées par petits couplets qu'étrangle à la fin une sentence (3). » Ce reproche est fondamental à l'égard de Delille et tient à la nature même de son procédé. Lorsqu'il débuta dans le monde, on ne songeait qu'à des morceaux, et tout dépendait du succès d'une lecture. Il alla droit à cet écueil et s'y complut. Rivarol disait de lui : « Il fait un sort à chaque vers, et il néglige la fortune du poème! » Quand Delille avait achevé quelque portion descriptive, quelque morceau, il avait coutume de dire : « Eh bien! où mettrons-nous çà maintenant? » On le voit, c'était moins un poème qu'il composait, qu'un appartement, en quelque sorte, qu'il ornait et meublait selon la fantaisie ou l'occurrence.

Le *Mercure*, qui donna sur les *Jardins* un pur article d'ami (4), nous montre quelle était alors dans le monde la vraie situation du poète, en ces mots : « Voici le moment que la critique attendait pour se venger de ce *dupeur d'oreilles*, dont le débit enchanteur la réduisait au silence. M. l'abbé Delille respecte toutes les réputations, applaudit à tous les talens, ménage l'amour-propre de tout le monde; n'importe! on affligera le sien, si l'on peut; c'est la règle; pense-t-il être impunément le poète le plus aimable et le plus aimé? » Ce caractère inoffensif et bienveillant de l'abbé Delille le rendit, jusque bien avant dans la révolution, étranger à toutes les querelles. Il n'était pas encyclopédiste, et il voyait Diderot, et il récitait des vers, près

(1) Correspondance.

(2) 1782; lettre VIII.

(3) Je citerai encore ce passage judicieux : « On convient assez généralement que la manière de M. l'abbé Delille n'est ni grande, ni large; que souvent même elle est froide et pénible. La grace paraît être son caractère distinctif; mais c'est la grace plus ingénieuse que naturelle de Boucher. Souvent il substitue l'esprit au sentiment, plus souvent il émousse et affaiblit le sentiment par l'esprit qu'il y mêle. Il affecte assez fréquemment dans son style ces tours précieux qui ressemblent aux mines des coquettes. Un autre défaut considérable de la manière de M. l'abbé Delille, c'est une vaine apparence de richesse et d'abondance qui ne consiste que dans des mots accumulés ou des énumérations fatigantes..... » (*Année littéraire*, 1782, lettre VIII.)

(4) Juin 1782. L'article n'est pas de La Harpe.

TIMBRE ROYAL

de Roucher qu'on lui comparait encore, aux déjeuners de l'abbé Morellet. Il n'était ni gluckiste ni picciniste, au grand déplaisir de Marmontel qui, dans son poème de l'*Harmonie*, disait :

L'abbé Delille avec son air enfant
Sera toujours du parti triomphant :

épigramme que Delille réfuta suffisamment dans la seconde moitié de sa vie, en étant du parti des malheureux (1).

La critique la plus célèbre qui parut contre les *Jardins* est celle de Rivarol, c'est-à-dire le dialogue du *chou* et du *navet*, qui se plaignent d'avoir été oubliés par l'abbé-poète dans ses peintures de luxe :

Le navet n'a-t-il pas, dans le pays latin,
Long-temps composé seul ton modeste festin,
Avant que dans Paris ta muse froide et mince
Égayât les soupers du commis et du prince?
. . . . . .
Je permets qu'au boudoir, sur les genoux des belles,
Quand ses vers pomponnés enchantent les ruelles,
Un élégant abbé rougisse un peu de nous,
Et n'y parle jamais de navets et de choux.
Son style citadin peint en beau les campagnes;
Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
La mer à l'Opéra, les forêts à Long-Champs,
Et tous ces grands objets ont ennobli ses chants.
Ira-t-il, descendu de ces hauteurs sublimes,
De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes,
Et pour nous renonçant au musc du parfumeur,
Des choux qui l'ont nourri lui préférer l'odeur?
Papillon en rabat, coiffé d'une auréole,
Dont le manteau plissé voltige au gré d'Eole,
C'est assez qu'il effleure, en ses légers propos,
Les bosquets et la rose, et Vénus et Paphos.
La mode, au vol changeant, aux mobiles aigrettes,
Semble avoir pour lui seul fixé ses girouettes;
Sur son char fugitif où brillent nos Laïs,
L'ennemi des navets en vainqueur s'est assis,
Et ceux qui pour Jeannot abandonnent Préville
Lui décernent déjà le laurier de Virgile.

Il courut dans le temps une épigramme qui piqua, dit-on, le poète

(1) J'emprunte cette pensée à M. Michaud, à qui j'en dois, sur ce sujet, beaucoup d'autres, puisées surtout dans sa spirituelle conversation.

plus que la pièce même de Rivarol ; on la peut lire dans les *Mémoires secrets* (23 décembre 1782). Piron l'eût écrite s'il eût vécu ; c'est une protestation un peu crue du *Dieu des Jardins* contre les oripeaux du poète *glacé*. Ducis, vers le même temps, écrivait à Thomas au retour d'une course dans les montagnes du Dauphiné, et plein encore de l'impression magnifique qu'il en avait rapportée : « Le poème des *Jardins*, dont vous me parlez avec tant de goût, avec le goût de l'ame qui est le bon, ne m'a point donné de ces émotions-là. » Un peu avant la publication et au sortir d'une séance de l'Académie où Delille avait lu des morceaux, le même Ducis écrivait : « Parlons un peu du poème des *Jardins;* on ne peut pas se tromper sur le charme de la lecture. Quelle perfection de vers ! quelles tournures ! quelle brillante exécution ! C'est véritablement *le petit chien qui secoue des pierreries.* » Ainsi, en y regardant bien, on verrait qu'à chaque époque, toutes les opinions sur les talens vivans sont représentées, exprimées. On les oublie ensuite, et on croit les retrouver pour son compte, en supposant chez les contemporains une unanimité d'admiration qui n'a jamais existé.

Notre opinion particulière sur les *Jardins*, si on nous la demande, est que, toutes réserves faites sur l'art et le style en poésie, nous aimons encore cet agréable poème, un des plus frais ornemens de la fin du XVIIIe siècle. La *sensibilité*, qui y perce par endroits, est bien celle qu'on voulait alors, un peu de mélancolie comme assaisonnement de beaucoup de plaisir. On relit avec une sorte de surprise, toujours flatteuse, l'épisode du jeune Potaveri, l'apostrophe à Vaucluse, et sous la forme plus complète, dans laquelle le poème fut publié en 1800, la belle invocation aux bois dépouillés de Versailles. Mais, il faut en convenir, jamais on n'y trouve d'accens comme ceux d'André Chénier, par exemple, chantant également Versailles et ses *triples cintres d'ormeaux* :

> Les chars, les royales merveilles,
> Des gardes les nocturnes veilles,
> Tout a fui : des grandeurs tu n'es plus le séjour.

L'épisode du vieillard du Galèse est hors de prix à côté du poème des *Jardins;* et, dans notre langue, l'*Elysée* de la *Nouvelle Héloïse*, avec sa peinture, la première si neuve, reste le bosquet sacré d'où Delille n'a fait que tailler des boutures.

La Fontaine lui-même, déjà dans *le Songe de Vaux*, avait introduit et fait parler *Hortésie* ou *l'art des Jardins*, qui dispute le prix à *Pa-*

latiane, *Apellanire* et *Calliopée* (les arts de l'architecture, de la peinture et de la poésie). Quoique ce morceau soit de sa première et un peu fade manière, on y trouve des traits tels que Delille n'en a pas assez connu, comme, par exemple, quand, Hortésie étant introduite devant les juges et ne parlant point encore, ceux-ci eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre *aux charmes même de son silence.* Dans *les Amours de Psyché*, La Fontaine a aussi décrit les merveilles naissantes de Versailles : les vers, le plus souvent techniques, sont parfois éclairés d'un reflet d'ame inattendu, que je ne retrouve pas à travers le bel-esprit de Delille :

L'onde, malgré son poids, dans le plomb renfermée,
Sort avec un fracas qui marque son dépit,
Et plaît aux écoutans, plus il les étourdit.
Mille jets, dont la pluie alentour se partage,
Mouillent également l'imprudent et le sage.

Malgré les critiques qu'on fit des *Jardins*, Delille ne continua pas moins d'être le plus brillant et le plus enfant gâté des poètes. Il ne publia rien de nouveau jusqu'après la révolution; mais il travailla dès-lors, et par fragmens toujours, à la plupart des ouvrages qui parurent ensuite coup sur coup, à dater de 1800. M. de Choiseul-Gouffier l'emmena ou plutôt l'enleva sur le vaisseau qu'il montait comme ambassadeur à Constantinople (1). Delille visita Athènes, composa des morceaux de son poème de *l'Imagination* aux rivages de Bysance. Une lettre écrite par lui en France sur son voyage était à l'instant un évènement de société; un bon mot qu'il avait dit sur des pirates fit fortune. Sa vue s'affaiblissait déjà; ce soleil lumineux et cette blancheur des murailles du Levant lui causaient plus de souffrance que de joie. A son retour en France, il reprit sa vie mi-partie studieuse et distraite, et la révolution seule la vint troubler.

Delille vit la révolution avec les sentimens qu'on peut aisément supposer; il écrivait à Mme Lebrun, déjà réfugiée à Rome : « La politique a tout perdu, on ne cause plus à Paris. » Il n'émigra point pourtant; mais inoffensif, généralement aimé, se couvrant du nom de Montanier-Delille, et de plus en plus rapproché de sa gouvernante, qui passa bientôt pour sa nièce (2), et devint plus tard sa femme, il baissait la tête en silence durant les années les plus ora-

(1) Voir les articles biographiques de Delille par Amar et par M. Tissot.

(2) L'abbé de Tressan, mal reçu d'elle un jour, ne put s'empêcher de dire à Delille : « Quand on choisit ses nièces, on les devrait mieux choisir. »

geuses. Il quitta sa tonsure et mit des sabots. Cette époque de sa vie est assez obscure, et l'esprit de parti qui s'en est mêlé plus tard n'a pas aidé à l'éclaircir. Les royalistes ont exalté son courage, d'avoir ainsi bravé, par sa présence, les tyrans et les bourreaux; l'honnête M. Amar l'a comparé à Vernet se faisant attacher au mât du navire dans l'orage, pour être jusqu'au bout témoin de ce qu'il aurait à peindre. On a cité son Dithyrambe, qui lui avait été demandé pour la fête de l'Être-Suprême, et dont plusieurs vers étaient la satire des oppresseurs. M. Tissot a judicieusement, selon moi, discuté ce point, et rabattu des exagérations qu'on en a faites après coup. Ce qu'il y a de certain, c'est que Chaumette protégea Delille; ce qui le protégeait surtout, c'était son humeur, sa gloire chère à tous dès le collége, son air enfant, son gentil caractère; souris qui joue dans l'antre du lion; épagneul que la griffe terrible épargne. Jamais un poète capable de porter ombrage, et suspect de sonner la trompette d'alarme, n'aurait ainsi échappé : André Chénier mérita de mourir. *Les serins chantent dans les cages*, a dit l'autre Chénier de Delille; du moins ce serin charmant, qu'on trouva dans le palais fumant du sang des maîtres, et qu'on aurait voulu faire chanter, le serin, disons-le à son honneur, fut triste et ne chanta pas.

Delille ne quitta Paris qu'après le 9 thermidor, c'est-à-dire au moment où c'était plutôt le cas de rester; et une fois parti, il ne parut occupé que de rentrer le plus tard possible et à son corps défendant, comme s'il eût boudé contre son cœur. Cette bizarrerie est restée inexpliquée. On a dit plaisamment qu'une faute de français, un *cuir* d'un membre du comité de salut public qu'il rencontra, le fit s'écrier : « Décidément on ne peut plus habiter ce pays-ci. » On a raconté non moins plaisamment (1), que l'abbé de Cournand, alors son ami, et qui depuis crut lui jouer un mauvais tour en retraduisant *les Géorgiques*, étant de garde aux Tuileries, reconnut le poète qui se promenait malgré sa mise en arrestation au logis, qu'il fit mine de le vouloir reconduire chez lui au nom de la loi, et que depuis lors Delille avait peur de la garde nationale et de l'abbé de Cournand. Delille était encore à la rentrée publique du Collége de France, le 1er frimaire an III, et y récitait des vers. Le 15 ventôse, sa présence était accueillie aux Écoles normales avec des applaudissemens réitérés. On a pensé que la préférence accordée au poète Le Blanc pour les récompenses nationales (17 floréal an III) l'aurait

(1) M. Michaud, en tête du recueil des *Poésies* de Delille, 1801.

mortifié et décidé au départ. Peut-être sa gouvernante, qui avait pris sur lui un empire absolu, espérait-elle, en le retenant à Paris, se faire dès-lors épouser. Peut-être, voyant la révolution, sinon close, du moins sur le retour, songeait-il, en émigrant (bien qu'un peu tard), à se mettre en règle avec l'avenir. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on essayait de sonder ses vrais motifs et qu'on lui parlait de revenir à Paris, il demandait toujours si l'abbé de Cournand y était encore. Dès qu'il y avait quelque chose de sérieux, il s'en tirait volontiers ainsi, par une plaisanterie et une gentillesse (1).

Delille gagna à ce parti pris d'un exil tout volontaire des sentimens plus vifs que d'habitude, et le droit d'exhaler une inspiration plus profonde qu'il n'avait marquée jusqu'alors. L'inspiration directement religieuse ne fut jamais la sienne; l'inspiration puisée dans la nature avait été une de ses prétentions et de ses illusions plutôt qu'une source véritable. Il n'avait pas connu l'amour, point de passion de cœur ou d'ardeur de sens; du moins rien de pareil ne s'entrevoit dans le détail de toutes ses coquetteries et de ses caresses de beau monde. Enfin, grace aux tourmentes publiques et à l'impression qui en resta sur son cœur, une inspiration réelle lui vint; il se fit le poète du passé, des infortunes royales, le poète du malheur et de la pitié. Cette veine de larmes, en fécondant la seconde partie de ses œuvres, donna à sa renommée poétique un caractère sérieux et touchant, que salua avec transport la société renaissante, et qui couronna dignement sa vieillesse.

De Saint-Diez dans les Vosges, patrie de Mme Delille, où il alla d'abord et où il acheva la traduction de l'Énéide, Delille partit pour la Suisse. A Bâle, il fut témoin du bombardement de Huningue et y apprit à décrire le jeu de la bombe :

De son lit embrasé, tantôt l'affreuse bombe, etc.

Habitant le village de Glairesse, il dut à l'aspect de l'île de Saint-Pierre d'ajouter dans son poème de *l'Imagination* le morceau sur Jean-Jacques. Ainsi, à chaque pause de son exil, il allait décrivant et ajoutant quelque pièce à ses anciens cadres. Il passa de la Suisse à la petite cour du duc de Brunswick, où il travailla à son poème de *la Pitié*. A Hambourg, il rencontra Rivarol et se réconcilia avec lui. Ils se dirent des choses plaisantes; ce fut un assaut de grace;

(1) Quand il eut épousé sa gouvernante, il allait lui-même au-devant de ses souvenirs d'abbé, en plaisantant sur ce qu'il aurait été fait clerc, et peut-être sous-diacre, *mais par l'évêque de Noyon*, et l'évêque de Noyon ne faisait rien de sérieux.

du coup, un bourgeois, là présent, eut presque de l'esprit. Il s'y dépensa plus de bons mots en un quart d'heure, que durant des siècles de la ligue anséatique.

C'est un trait bien honorable et distinctif du talent et du caractère de Delille, d'avoir su, sans y prendre garde, lasser la malice et désarmer l'agression. Le Brun, parlant de Fréron dans la *Métempsychose*, avait dit :

Mais il prôna l'ingénieux Delille,
Qui, sous le fard se donnant pour Virgile,
Si bien lima son vers mince et poli,
Que le grand homme est devenu joli.
Ainsi masquant de graces fantastiques
Le noble auteur des douces *Géorgiques*,
Par trop d'esprit il n'eut qu'un faux succès...
Oh ! que Le Franc a bien fui cet excès !

Dans une épigramme de date postérieure, Le Brun semble s'adoucir, et il convient que, nonobstant Marmontel, Saint-Lambert et Lemierre,

L'adroit et gentil émailleur
Qui brillanta *les Géorgiques*,
Des poètes académiques
Delille est encor le meilleur.

Enfin, dans d'autres épigrammes suivantes, il se montre tout-à-fait apaisé, et le nom de Delille ne revient plus qu'en éloges. Ainsi Marie-Joseph Chénier, qui, dans une petite épître au poète émigré rentrant :

Marchand de vers, jadis poète,
Abbé, valet, vieille coquette,
Vous arrivez, Paris accourt, etc.;

avait été satirique des plus âpres, n'hésita pas à lui rendre bientôt, dans son *Tableau de la Littérature*, des hommages consciencieux et réfléchis.

Pendant que Delille courait l'Allemagne, et de là passait en Angleterre, on se demandait en France de ses nouvelles avec un intérêt qu'attestent toutes les feuilles du temps. Le premier réveil de l'attention littéraire s'occupait à son sujet. Lalande (décembre 96) donnait dans *la Décade* une espèce de petit bulletin de ses voyages et de ses poèmes entamés ou terminés. On traduisait, du *Mercure allemand* de Wieland, un article de Bottiger sur le poète dont la réputation gros-

sissait chaque jour à distance. L'Institut national lui faisait écrire pour le prier de rentrer en son sein, et ce ne fut qu'après trois ans d'un silence par trop boudeur, qu'on le remplaça dans la *section* de poésie. Enfin, de Londres, où il venait de traduire en dix-huit mois *le Paradis perdu*, il laissa échapper une seconde édition, très augmentée, du poème des *Jardins*, et *l'Homme des Champs* (1800), dont l'impression était retardée depuis trois ans.

On publia, vers ce temps, un recueil de ses poésies diverses et fragmens, auquel M. Michaud ajouta une notice biographique, car on était avide des moindres détails. Les *extraits* de Fontanes au *Mercure*, et de Ginguené à la *Décade*, sur *l'Homme des Champs*, étaient insérés dans le volume; on tâchait d'y réfuter les critiques, d'ailleurs fort modérées et respectueuses, de Ginguené (1). Bref, Delille entrait vivant dans la gloire incontestée, et prenait rang parmi ceux qui règnent.

Cette monarchie, bien suffisamment légitime, où il allait s'asseoir, ne se déclarait pas moins par certaines attaques démesurées et désespérées, et qui étaient en petit comme les conspirations républicaines de même date contre Bonaparte. En regard du trophée poétique que lui dressaient ses amis, il parut une brochure intitulée : *Observations classiques et littéraires sur les Géorgiques françaises, par un Professeur de belles-lettres* (an IX). Il y était dit : « Comment se flatter de ramener l'opinion sur un ouvrage qui, même avant la publicité, était *dévoué à l'apothéose.* » On y supputait que, dans un ouvrage de 2,642 vers, il se trouvait :

643 répétitions,
558 antithèses,
498 vers symétriques,
294 vers surchargés,
164 vers léonins;

Total : 2,157.

En tête du volume se voyait une caricature d'après le dessin d'un élève de David. Le poète, en costume d'abbé, tournait le dos à la Nature et dirigeait ses pas et sa lorgnette vers le temple du mauvais Goût. Des farfadets lui présentaient des hochets et des guirlandes. Sa

(1) Je trouve dans l'extrait de Ginguené que l'homme d'esprit réfuté aux premières lignes de la préface de *l'Homme des Champs*, M. de M., est *Sénac de Meilhan;* ce qui me paraît plus vraisemblable que *M. de Mestre*, qu'on lit dans beaucoup d'éditions subséquentes de Delille.

chatte Raton était à ses pieds; il se couvrait la tête d'un parasol, et on lisait au-dessous ces deux vers de *l'Homme des Champs :*

Majestueux Été, pardonne à mon silence!
J'admire ton éclat, mais crains ta violence.

M. Émile Deschamps, dans sa spirituelle préface des *Etudes françaises et étrangères*, et nous tous, railleurs posthumes de Delille, nous sommes venus tard, et n'avons, même là-dessus, rien inventé.

Il ne rentra en France que deux ans après, en 1802, pendant l'impression du poème de *la Pitié*. L'apparition de ce livre fut un évènement politique. Absent et plus hardi de loin, Delille avait été, dans quelques vers, jusqu'à invoquer la vengeance des rois de l'Europe contre la France : cela sortait de la pitié. Il avait toutefois insisté pour que les vers restassent. De près, il sentit le péril. Six vers, qu'il ne désavoua pas, furent, sans façon, substitués par un ami plus sage, et qui prit sur lui d'ôter au poète l'embarras de se rétracter. A cela près, l'inspiration de *la Pitié* ne parut pas moins suffisamment royaliste et bourbonienne. On peut voir dans les notes de M. Fiévée à Bonaparte (avril 1803) le frémissement de colère qu'excitait autour du Consul un succès impossible à réprimer. Il y eut une brochure intitulée : *Pas de pitié pour la Pitié*, de Carrion-Nisas ou de quelque autre pareil. On n'y approuvait du poème que les six vers qui avaient été substitués à ceux de Delille. A partir de ce moment, les ouvrages amassés en portefeuille par Delille se succédèrent rapidement et dans un flot de vogue ininterrompu : *l'Énéide*, 1804; *le Paradis perdu*, 1805; *l'Imagination*, 1806; *les trois Règnes*, 1809; *la Conversation*, 1812. C'était le fruit des vingt années précédentes; de plus, Delille aveugle ne sortait guère, et, en tutelle de sa femme, versifiait sans désemparer.

Tous ces ouvrages, excepté le dernier, le poème de *la Conversation*, eurent un succès de vente et de lecture, dont il est piquant de se souvenir. Les livres de Delille se tiraient d'ordinaire à vingt mille exemplaires, pour la première édition. *L'Énéide*, par exception, se publia à cinquante mille exemplaires. Elle fut achetée à l'auteur quarante mille francs d'abord, bien grande somme pour le temps. En tout, ce n'était pourtant que deux volumes, qu'on gonfla et qu'on doubla de notes. Dans les châteaux, dans les familles, en province, partout, abondaient les poèmes de Delille; on y trouvait, sous une forme facile et jolie, toutes choses qu'on aimait à apprendre ou à se rappeler, des souvenirs classiques, des allusions de collége à la por-

tée de chacun, des épisodes d'un romanesque touchant, des noms historiques, des infortunes ou des gloires aisément populaires, des descriptions de jeux de société ou d'expériences de physique, des notes anecdotiques ou savantes, qui formaient comme une petite encyclopédie autour du poème, et vous donnaient un vernis d'instruction universelle. Enfant, j'ai connu le manoir où, en 1813, pour charmer les vacances d'automne, on avait dans le grand salon un jeu de *solitaire*, un orgue avec des airs nouveaux; on apportait quelquefois une *optique* pour voir les insectes ou les vues des capitales. Un volume de Delille était sur la cheminée, et, sans aucun décousu, on passait de l'insecte de l'optique à *l'araignée de Pélisson* (1). Mais si, le doigt s'égarant, on remontait dans le volume à quelques pages de là, si on lisait à haute voix le portrait de Jean-Jacques :

> Hélas! il le connut ce tourment si bizarre,
> L'écrivain qui nous fit entendre tour à tour
> La voix de la raison et celle de l'amour, etc;

oh! alors, comme l'émotion croissante succédait! comme on chérissait le poète et celui qu'il nous peignait en vers si tendres, et comme ce pauvre et sensible Jean-Jacques devenait l'entretien de toute une heure! — à moins que quelqu'un pourtant, ouvrant *les trois Règnes* qui étaient à côté, ne tombât sur le *Jeu de raquette,* ce qui en donnait l'idée et faisait diversion.

Aujourd'hui encore, si, à la campagne, un jour de pluie, vers une fin d'automne, reprenant le volume négligé, on retrouvait tout d'abord (sujet de circonstance) *le Coin du feu*, celui de *l'Homme des Champs* ou celui des *trois Règnes,* diversement spirituels ou touchans, on serait charmé à bon droit, on s'étonnerait d'avoir pu être si sévère pour le gracieux poète, et l'on s'écrierait en relisant la page : *Son génie est là!*

Je n'aborderai pas en particulier chacun des ouvrages publiés par Delille à dater de 1800 : ce serait répéter à chaque examen nouveau les mêmes critiques, les mêmes éloges, et je n'aurais guère rien à en dire d'ailleurs qui n'ait été trouvé par des contemporains mêmes. Ginguené a jugé *l'Homme des Champs* avec un mélange de sévérité et de bienveillance qui fait honneur à son esprit et à la critique de son temps. Geoffroy, quoique du même parti politique que Delille, s'est montré beaucoup plus sévère dans la nouvelle *Année littéraire* qu'il

(1) *Imagination*, chant VI.

essaya alors, et il ménagea moins l'aimable auteur que l'ancienne *Année littéraire* ne l'avait fait. Fontanes, bien qu'ami du poète et défenseur du poème, cacha sous beaucoup d'éloges des critiques moins détaillées, mais au fond à peu près les mêmes que celles de Ginguené, et qui acquèrent sous sa plume favorable une autorité nouvelle. Ginguené encore a jugé dans la *Décade* la traduction de *l'Enéide*, et cette fois sa sévérité plus rigoureuse va chercher les négligences et le faux jusque dans les moindres replis de ce faible ouvrage (1). Les amis de Delille se rejetaient sur quelques morceaux où ils admiraient un grand mérite de difficulté vaincue, l'épisode d'Entelle et de Darès, et en général la description des *jeux*. Bientôt, la *Décade* cessant, le parti philosophique perdit son organe habituel en littérature et son droit public de contradiction : le champ libre resta aux éloges. Même dans ces éloges des amis triomphans de Delille, nous retrouverions toutes les critiques suffisantes sur l'absence de composition et les hasards de marqueterie de ses divers ouvrages. M. de Feletz a écrit le lendemain de sa mort : « J'oserai dire qu'il a été plus heureusement doué encore comme homme d'esprit que comme grand poète. » En y mettant moins de *prenez-y-garde*, nous ne dirions guère autrement. Mais il convient d'insister sur une seule objection fondamentale qui embrasse tous les ouvrages et l'ensemble du talent de Delille : nous lui reprocherons de n'avoir eu ni l'art ni le style poétique.

Racine et Boileau l'avaient à un haut degré, bien que cette qualité, chez eux, ne soit pas aisément distincte de la pensée même et se dissimule sous l'élégance d'une expression d'ordinaire assez voisine de l'excellente prose. C'est là ce qui a égaré leurs successeurs, qui, en croyant être de leur école en poésie, n'ont pas vu qu'ils ne leur dérobaient pas le vrai secret, et qu'ils n'étaient ou que correctement prosaïques ou que fadement élégans. Tout ce que Boileau se donnait de peine et d'artifice pour élever son vers, qui souvent ne renfermait qu'une simple idée de bon sens, et pour le tenir au-dessus de

(1) « Delille, dit-il, ajoute de son chef à la description de la tempête dont les Troyens « sont assaillis en quittant la Sicile :

Son mât seul un instant se montre *à nos regards!*

« Aux regards de qui? A quoi pensait-il donc en faisant ce vers? Avait-il imité cette tem- « pête de Virgile pour la placer dans un autre ouvrage?... Aurait-il ensuite replacé dans sa « traduction cette imitation libre, sans songer à en retirer ce qu'il y avait mis d'étranger? Il « faut bien qu'un si inconcevable *quiproquo* ait une cause. Quelle tête anti-virgilienne que « celle qui médite pendant plus de trente ans une traduction de *l'Enéide*, et qui y laisse « subsister dès la seconde centaine de vers une telle marque d'oubli! »

la prose, mais dans un degré qui ne choquât pas, est inoui. Un mot bien sonnant, pris en une acception un peu neuve, une inversion bien entendue, une quantité de petits secrets qui nous fuient dans ses vers devenus proverbes, mais qui furent nouveaux une fois et frappans, lui servaient à composer son style.

De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens,

ne lui paraissait pas du tout la même chose que s'il avait mis : *Du Styx, de l'Achéron*; et il sentait juste. En un mot, Boileau suppléait par une quantité de moyens savans, et depuis assez inaperçus, au rare emploi qu'il faisait et qu'on faisait, en son temps, de la métaphore et de l'image. Son vers voisin de la prose, et qui en était si distinct pour Racine et pour lui, ressemble, j'oserai dire, à ces digues de Hollande qui paraissent au niveau de la mer et qui pourtant n'en sont pas inondées. Le XVIIIe siècle ne se douta pas de cela. On y reprocha même à Boileau des fautes de grammaire qui souvent, chez lui, n'étaient que des nécessités ou des intentions de poésie. Ce qui est vrai à mon sens, c'est que le genre de style poétique de Boileau et même de Racine avait besoin d'être modifié après eux pour être vraiment continué. Pour rester poétique, la prose montant comme elle fit au siècle de Jean-Jacques et de Buffon, il fallait changer de ton et hausser d'un degré les moyens du vers. Boileau, je n'en doute pas, revenant à la fin du XVIIIe siècle, eût fait ainsi et eût été au fond un novateur en style poétique, comme il le fut de son temps. Delille n'eut rien de tel. Il ne comprit pas de quelle réparation il s'agissait. Les modifications matérielles qu'il apporta à la versification, ses enjambemens et ses découpures ne furent que des gentillesses sans conséquence, et qui n'empêchèrent pas chez lui, en somme, le rétrécissement de l'alexandrin. De style neuf et souverainement construit, il n'en eut pas. Sa seule direction fut un vague instinct de mélodie et d'élégance à laquelle sa plume cédait en courant. Du commerce des anciens il ne rapporta jamais ce sentiment de l'expression magnifique et comme religieuse, ce voile de Minerve, où chaque point, touché par l'aiguille des Muses, a sa raison sacrée.

On l'a comparé à Ovide. Le *docte et élégant* auteur des *Métamorphoses*, comme ne craint pas de l'appeler M. de Maistre, est bien supérieur à Delille en invention, en idées. Mais, par beaucoup de côtés et de détails, le rapport existe. Ovide, par exemple, en était venu à ne faire du distique qu'une paire de vers tombant deux à deux, tandis qu'auparavant, et surtout chez les plus anciens, comme Catulle,

la phrase poétique se déroulait libre à travers les distiques. Delille et son école en étaient ainsi venus à accoupler deux à deux les alexandrins.

La différence entre Ovide et Catulle est un peu la même qu'entre Delille et André Chénier. Ovide a de l'esprit, de l'abondance, de jolis vers, de jolies idées, mais du prosaïsme, du délayage. Jamais, par exemple, l'inspiration ne lui viendra de terminer une pièce de vers, comme celle de Catulle *à Hortalus*, par cette image et ce vers tout poétique, tournure imprévue, concise et de grace suprême, comme André Chénier fait souvent; oubli du premier sujet dans une image soudaine et finale qui fait rêver :

Huic manat tristi conscius ore rubor.

Jamais l'idée ne serait venue à André Chénier d'intituler le premier chant d'un poème de *l'Imagination : L'Homme sous le rapport intellectuel.*

Delille est le metteur en vers par excellence. Tout ce qui pouvait passer en vers lui semblait bon à prendre. Les vers même tout faits, il les dérobait sans scrupule à qui lui en lisait, et il les glissait dans ses poèmes. Il en prit un certain nombre à Segrais, à Martin, pour ses *Géorgiques*, et Clément en a fait le relevé. Il en prit à l'abbé Duresnel de fort beaux pour *l'Homme des Champs* (1), à Racine fils pour *le Paradis perdu*. Il disait quelquefois après une lecture ; « Allons, il n'y a rien là de bon à prendre. « Mais la prose surtout, la prose, était pour lui de bonne prise. On aurait dit d'un petit abbé féodal qui courait sus aux vilains : rime en arrêt, il courait sus aux prosateurs. Aveugle, non pas comme Homère ni comme Milton, mais comme La Motte, au rebours de celui-ci qui mettait les vers de ses amis en prose, Delille mettait leur prose en vers. Il venait de réciter à Parseval-Grandmaison un morceau dont l'idée était empruntée de Bernardin de Saint-Pierre, ce que Parseval remarqua : « N'importe! s'écria Delille, ce qui a été dit en prose n'a pas été dit. » Les élèves descriptifs de Delille avaient tous, plus ou moins, contracté cette habitude, cette manie de larcin, et M. de Châteaubriand raconte agréablement que Chenedollé lui prenait, pour les rimer, toutes ses forêts et ses tempêtes; l'illustre rêveur lui disait : « Laissez-moi du moins mes nuages ! »

Les poésies fugitives de Delille n'ont rien de ce qui donne à tant de

(1) Quels qu'ils soient, aux objets conformez votre ton, etc.

petites pièces de l'antiquité le sceau d'une beauté inqualifiable. Ce sont d'agréables madrigaux, de faciles et ingénieuses bagatelles, mais qui n'approchent pas du tour vif et galant des chefs-d'œuvre de Voltaire en ce genre. On aime pourtant à se souvenir des jolis vers à Mlle de B., âgée de huit jours, qui remontent à 1769 :

. . . . . .
Tous les êtres naissans ont un charme secret :
Telle est la loi de la nature.
Ces ormeaux orgueilleux, leur verte chevelure,
M'intéressent bien moins que ces jeunes boutons
Dont je vois poindre la verdure,
Ou que les tendres rejetons
Qui doivent du bocage être un jour la parure.
Le doux éclat de ce soleil naissant
Flatte bien plus mes yeux que ces flots de lumière,
Qu'au plus haut point de sa carrière
Verse son char éblouissant.
L'été si fier de ses richesses,
L'automne qui nous fait de si riches présens,
Me plaisent moins que le printemps
Qui ne nous fait que des promesses.

Rousseau a dit, par une pensée toute semblable, dans une page souvent citée : « La terre, parée des trésors de l'automne, étale une « richesse que l'œil admire, mais cette admiration n'est pas tou- « chante ; elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Au prin- « temps, la campagne presque nue n'est encore couverte de rien ; les « bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que poindre, et le « cœur est touché à son aspect. En voyant renaître ainsi la nature, « on se sent ranimer soi-même ; l'image du plaisir nous environne ; « ces compagnes de la volupté, ces douces larmes, toujours prêtes « à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déjà sur le bord de nos « paupières. Mais l'aspect des vendanges a beau être animé, vivant, « agréable, on le voit toujours d'un œil sec. Pourquoi cette diffé- « rence? C'est qu'au spectacle du printemps l'imagination joint celui « des saisons qui le doivent suivre ; à ces tendres bourgeons que « l'œil aperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quel- « quefois les mystères qu'ils peuvent couvrir... » Le poète-versificateur avait encore ici puisé l'inspiration dans la prose, et, bien qu'avec une liberté heureuse, il s'était souvenu de Rousseau (1).

(1) M. Barbier parle, dans son *Examen critique des Dictionnaires historiques*, d'un ou-

Delille ne rencontra qu'une fois (en 1803) Bonaparte, qui, dit-on, lui fit des avances et fut repoussé par un mot piquant. Ses biographes, sous la restauration, ont assez amplifié ce refus. Ce qu'il y a de certain, c'est que Delille, entouré d'un monde plutôt royaliste, resta en dehors de la faveur impériale. Sa femme, jalouse de l'ascendant qu'elle avait sur lui, ne contribuait pas peu à le tenir soigneusement à l'écart de la puissance nouvelle. Delille était faible et avait besoin d'être conduit. Cette influence domestique qui s'exerçait sur lui sans relâche, et qui parfois rabaissait son brillant talent à un usage presque mercenaire, ôtait quelque dignité à sa vieillesse. Il récitait des vers au Lycée pour dix louis : on l'avait pour son ramage, comme on a à la soirée un chanteur. Mais le prestige de la renommée et l'idée de génie rachetaient tout. S'il paraissait à l'Académie pour y réciter quelque morceau; si, au Collége de France où M. Tissot le remplaçait, il revenait parfois faire une apparition annoncée à l'avance, et débiter quelque épisode harmonieux, les larmes et l'enthousiasme n'avaient plus de mesure : on le remportait dans son fauteuil, au milieu des trépignemens universels; c'était Voltaire à la solennité d'*Irène*; les adieux d'un chanteur idolâtré reçoivent moins de couronnes.

Ainsi il alla gardant et multipliant en quelque sorte ses graces incorrigibles jusque sous les rides (1). Cette sémillante et spirituelle laideur devenait, à la longue, grandeur et majesté. Les critiques avaient cessé ; du moins elles se faisaient en conversation et ne s'imprimaient plus. La traduction de *l'Enéide* et le poème de *l'Imagination* étaient désignés pour les prix décennaux par des voix non suspectes. Il n'arrivait plus que des hommages. Vers 1809, un *nouvel Art poétique* par M. Viollet-le-Duc, petit poème dirigé contre les descriptifs, et qui n'atteignait Delille qu'indirectement et sans le nommer, parut presque un attentat.

Il mourut d'apoplexie dans la nuit du 1er au 2 mai 1813. Son corps resta exposé plusieurs jours au Collége de France, sur un lit de parade, la tête couronnée de laurier et le visage légèrement peint.

vrage inédit de Charles Remard, libraire d'abord, puis bibliothécaire à Fontainebleau; « M. Remard, dit-il, m'a communiqué un manuscrit de sa composition, intitulé : *Supplément nécessaire aux œuvres de J. Delille*, etc., dans lequel il met en évidence les emprunts innombrables qu'a faits ce poète à une foule d'auteurs qui ont traité avant lui les mêmes sujets. » L'inventaire, s'il est complet, serait en effet singulièrement curieux à connaître et guiderait utilement le lecteur dans ce véritable magasin de poésie.

(1) Expression de M. Villemain. Voir au Discours sur la Critique, premiers *Mélanges*, une des plus jolies pages qu'on ait écrites sur Delille.

Tous ceux qui habitaient Paris à cette époque, ont mémoire de son convoi, qui balança celui de Bessières.

Les choses ont bien changé, et de grands revers ont suivi ce triomphe, alors unanime, d'un nom poétique qui du moins vivra. Quant à nous, de bonne heure adversaires, et qui pourtant le comprenons, sur la tombe de ce talent brillant et spirituel que nous ne croyons pas avoir insulté ni dénigré aujourd'hui, près de l'autel renversé de ce poète qui régna et que nous venons de juger sans colère, en présence de celui qui règne après lui, et dont la faveur, si l'on veut, a aussi quelques illusions, en face de cet autre qui ne règne ni ne se soumet, mais qui combat toujours, et nous souvenant de plusieurs encore que nous ne nommons pas, il nous semble hardiment que nous pouvons redire : « Non, dans la tentative qui s'est émue depuis lui, non, nous tous, nous n'avons pas tout-à-fait erré. La poésie était morte en esprit, perdue dans le délayage et les fadeurs : nous l'avons sentie, nous l'avons relevée, les uns beaucoup, les autres moins, et si peu que ce soit dans nos œuvres, mais haut dans nos cœurs ; et l'Art véritable, le grand Art, du moins en image et en culte, a été ressaisi et continué ! »

SAINTE-BEUVE.

EMMELINE.

I.

Vous vous souvenez sans doute, madame, du mariage de Mlle Duval. Quoiqu'on n'en ait parlé qu'un jour à Paris, comme y parle de tout, ce fut un évènement dans un certain monde. Si ma mémoire est bonne, c'était en 1825. Mlle Duval sortait du couvent, à dix-huit ans, avec quatre-vingt mille livres de rente. M. de Marsan, qui l'épousa, n'avait que son titre et quelques espérances d'arriver un jour à la pairie, après la mort de son oncle, espérances que la révolution de juillet a détruites. Du reste, point de fortune, et d'assez grands désordres de jeunesse. Il quitta, dit-on, le troisième étage d'une maison garnie, pour conduire Mlle Duval à Saint-Roch, et rentrer avec elle dans un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré. Cette étrange alliance, faite en apparence à la légère, donna lieu à mille interprétations dont pas une ne fut vraie, parce que pas une n'était simple, et qu'on voulut trouver à toute force une cause extraordinaire à un fait inusité. Quelques détails, nécessaires pour expliquer les choses, vous donneront en même temps une idée de notre héroïne.

Après avoir été l'enfant le plus turbulent, studieux, maladif et entêté qu'il y eût au monde, Emmeline était devenue, à quinze ans, une jeune fille au teint blanc et rose, grande, élancée, et d'un caractère indépendant. Elle avait l'humeur d'une égalité incomparable et une grande insouciance, ne montrant de volonté qu'en ce qui touchait son cœur. Elle ne connaissait aucune contrainte; toujours seule dans son cabinet, elle n'avait guère, pour le travail, d'autre

règle que son bon plaisir. Sa mère, qui la connaissait et savait l'aimer, avait exigé pour elle cette liberté dans laquelle il y avait quelque compensation au manque de direction; car un goût naturel de l'étude et l'ardeur de l'intelligence sont les meilleurs maîtres pour les esprits bien nés. Il entrait autant de sérieux que de gaieté dans celui d'Emmeline; mais son âge rendait cette dernière qualité plus saillante. Avec beaucoup de penchant à la réflexion, elle coupait court aux plus graves méditations par une plaisanterie, et dès-lors n'envisageait plus que le côté comique de son sujet. On l'entendait rire aux éclats toute seule, et il lui arrivait, au couvent, de réveiller sa voisine au milieu de la nuit, par sa gaieté bruyante.

Son imagination très flexible paraissait susceptible d'une teinte d'enthousiasme; elle passait ses journées à dessiner ou à écrire; si un air de son goût lui venait en tête, elle quittait tout aussitôt pour se mettre au piano, et se jouer cent fois l'air favori dans tous les tons; elle était discrète et nullement confiante, n'avait point d'épanchement d'amitié, une sorte de pudeur s'opposant en elle à l'expression parlée de ses sentimens. Elle aimait à résoudre d'elle-même les petits problèmes qui, dans ce monde, s'offrent à chaque pas; elle se donnait ainsi des plaisirs assez étranges que, certes, les gens qui l'entouraient ne soupçonnaient pas. Mais sa curiosité avait toujours pour bornes un certain respect d'elle-même; en voici un exemple, entre autres.

Elle étudiait toute la journée dans une salle où se trouvait une grande bibliothèque vitrée, contenant trois mille volumes environ. La clé était à la serrure, mais Emmeline avait promis de ne point y toucher. Elle garda toujours scrupuleusement sa promesse, et il y avait mérite dans cette conduite, car elle avait la rage de tout apprendre. Ce qui n'était pas défendu, c'était de dévorer les livres des yeux; aussi en savait-elle tous les titres par cœur; elle parcourait successivement tous les rayons, et pour atteindre les plus élevés, plantait une chaise sur la table; les yeux fermés, elle eût mis la main sur le volume qu'on lui aurait demandé. Elle affectionnait les auteurs par les titres de leurs ouvrages, et de cette façon elle a eu de terribles mécomptes. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Dans cette salle était une petite table près d'une grande croisée qui dominait une cour assez sombre. L'exclamation d'un ami de sa mère fit apercevoir Emmeline de la tristesse de sa chambre; elle n'avait jamais ressenti l'influence des objets extérieurs sur son humeur. Les gens qui attachent de l'importance à ce qui compose le

bien-être matériel étaient classés par elle dans une catégorie de maniaques. Toujours nu-tête, les cheveux en désordre, narguant le vent, le soleil, jamais plus contente que lorsqu'elle rentrait mouillée par la pluie, elle se livrait, à la campagne, à tous les exercices violens, comme si là eût été toute sa vie. Sept ou huit lieues à cheval, au galop, étaient un jeu pour elle; à pied, elle défiait tout le monde, elle courait, grimpait aux arbres, et si on ne marchait pas sur les parapets plutôt que sur les quais, si on ne descendait pas les escaliers sur leurs rampes, elle pensait que c'était par respect humain. Par-dessus tout elle aimait, chez sa mère, à s'échapper seule, à regarder dans la campagne et ne voir personne. Ce goût d'enfant pour la solitude, et le plaisir qu'elle prenait à sortir par des temps affreux, tenaient, disait-elle, à ce qu'elle était sûre qu'alors on ne viendrait pas *la chercher en se promenant*. Toujours entraînée par cette bizarre idée, à ses risques et périls, elle se mettait dans un bateau en pleine eau, et sortait ainsi du parc que la rivière traversait, sans se demander où elle aborderait. Comment lui laissait-on courir tant de dangers? Je ne me chargerai pas de vous l'expliquer.

Au milieu de ces folies, Emmeline était railleuse; elle avait un oncle tout rond, avec un rire bête, excellent homme. Elle lui avait persuadé que de figure et d'esprit elle était tout son portrait, et cela avec des raisons à faire rire un mort. De là le digne oncle avait conçu pour sa nièce une tendresse sans bornes. Elle jouait avec lui comme avec un enfant, lui sautait au cou quand il arrivait, lui grimpait sur les épaules, et jusqu'à quel âge? C'est ce que je ne vous dirai pas non plus. Le plus grand amusement de la petite espiègle était de faire faire à ce personnage, assez grave du reste, des lectures à haute voix; c'était difficile, attendu qu'il trouvait que les livres n'avaient aucun sens, et cela s'expliquait par sa façon de ponctuer; il respirait au milieu des phrases, n'ayant pour guide que la mesure de son souffle. Vous jugez quel galimatias, et l'enfant de rire à se pâmer. Je suis obligé d'ajouter qu'au théâtre, elle en faisait autant pendant les tragédies, mais qu'elle trouvait quelquefois moyen d'être émue aux comédies les plus gaies.

Pardonnez, madame, ces détails puérils, qui, après tout, ne peignent qu'un enfant gâté. Il faut que vous compreniez qu'un pareil caractère devait plus tard agir à sa façon, et non à celle de tout le monde.

A seize ans, l'oncle en question, allant en Suisse, emmena Emmeline. A l'aspect des montagnes, on crut qu'elle perdait la raison,

tant ses transports de joie parurent vifs. Elle criait, s'élançait de la calèche ; il fallait qu'elle allât plonger son petit visage dans les sources qui s'échappaient des roches. Elle voulait gravir les pics, ou descendre jusqu'aux torrens dans les précipices ; elle ramassait des pierres, arrachait la mousse ; entrée un jour dans un châlet, elle n'en voulait plus sortir ; il fallut presque l'enlever de force, et lorsqu'elle fut remontée en voiture, elle cria en pleurant aux paysans : « Ah ! mes amis, vous me laissez partir ! »

Nulle trace de coquetterie n'avait encore paru en elle, lorsqu'elle entra dans le monde. Est-ce un mal de se trouver lancée dans la vie sans grande maxime en portefeuille ? Je ne sais ; d'autre part n'arrive-t-il pas souvent de tomber dans un danger en voulant l'éviter ? Témoins ces pauvres personnes auxquelles on a fait de si terribles peintures de l'amour, qu'elles entrent dans un salon, les cordes du cœur tendues par la crainte, et qu'au plus léger soupir elles résonnent comme des harpes. Quant à l'amour, Emmeline était encore fort ignorante sur ce sujet. Elle avait lu quelques romans où elle avait choisi une collection de ce qu'elle nommait des niaiseries sentimentales, chapitre qu'elle traitait volontiers d'une façon divertissante. Elle s'était promis de vivre uniquement en spectateur. Sans nul souci de sa tournure, de sa figure, ni de son esprit, devait-elle aller au bal, elle posait sur sa tête une fleur, sans s'inquiéter de l'effet de sa coiffure, endossait une robe de gaze comme un costume de chasse, et, sans se mirer les trois quarts du temps, partait joyeuse.

Vous sentez qu'avec sa fortune (car du vivant même de sa mère sa dot était considérable) on lui proposait tous les jours des partis. Elle n'en refusait aucun sans examen ; mais ces examens successifs n'étaient pour elle que l'occasion d'une galerie de caricatures. Elle toisait les gens de la tête aux pieds avec plus d'assurance qu'on n'en a ordinairement à son âge ; puis, le soir, enfermée avec ses bonnes amies, elle leur donnait une représentation de l'entrevue du matin ; son talent naturel pour l'imitation rendait cette scène d'un comique achevé. Celui-là avait l'air embarrassé, celui-ci était fat ; l'un parlait du nez, l'autre saluait de travers. Tenant à la main le chapeau de son oncle, elle entrait, s'asseyait, causait de la pluie et du beau temps comme à une première visite, en venait peu à peu à effleurer la question matrimoniale, et, quittant brusquement son rôle, éclatait de rire, réponse décisive qu'on pouvait porter à ses prétendans.

Un jour arriva cependant où elle se trouva devant son miroir, arrangeant ses fleurs avec un peu plus d'art que de coutume. Elle

était ce jour-là d'un grand dîner, et sa femme de chambre lui avait mis une robe neuve qui ne lui parut pas de bon goût. Un vieil air d'opéra avec lequel on l'avait bercée lui revint en tête :

Aux amans lorsqu'on cherche à plaire,
On est bien près de s'enflammer.

L'application qu'elle se fit de ces paroles la plongea tout à coup dans un émoi singulier. Elle demeura rêveuse tout le soir, et, pour la première fois, on la trouva triste.

M. de Marsan arrivait alors de Strasbourg, où était son régiment; c'était un des plus beaux hommes qu'on pût voir, avec cet air fier et un peu violent que vous lui connaissez. Je ne sais s'il était du dîner où avait paru la robe neuve, mais il fut prié pour une partie de chasse chez Mme Duval, qui avait une fort belle terre près de Fontainebleau. Emmeline était de cette partie. Au moment d'entrer dans le bois, le bruit du cor fit emporter le cheval qu'elle montait. Habituée aux caprices de l'animal, elle voulut l'en punir après l'avoir calmé; un coup de cravache donné trop vivement faillit lui coûter la vie. Le cheval ombrageux se jeta à travers champs, et il entraînait à un ravin profond la cavalière imprudente, quand M. de Marsan, qui avait mis pied à terre, courut l'arrêter; mais le choc le renversa, et il eut le bras cassé.

Le caractère d'Emmeline, à dater de ce jour, parut entièrement changé. A sa gaieté succéda un air de distraction étrange. Mme Duval étant morte peu de temps après, la terre fut vendue; et on prétendit qu'à la maison du faubourg Saint-Honoré la petite Duval soulevait régulièrement sa jalousie à l'heure où un beau garçon à cheval passait, allant aux Champs-Élysées. Quoi qu'il en soit, un an après, Emmeline déclara à sa famille ses intentions, que rien ne put ébranler. Je n'ai pas besoin de vous parler du haro et de tout le tapage qu'on fit pour la convaincre. Après six mois de résistance opiniâtre, malgré tout ce qu'on put dire et faire, il fallut céder à la demoiselle, et la faire comtesse de Marsan.

II.

Le mariage fait, la gaieté revint. Ce fut un spectacle assez curieux de voir une femme redevenir enfant après ses noces; il semblait que la vie d'Emmeline eût été suspendue par son amour; dès qu'il fut satisfait, elle reprit son cours, comme un ruisseau arrêté un instant.

Ce n'était plus maintenant dans la chambrette obscure que se passaient les enfantillages journaliers; c'était à l'hôtel de Marsan comme dans les salons les plus graves, et vous imaginez quels effets ils y produisaient. Le comte, sérieux et parfois sombre, gêné peut-être par sa position nouvelle, promenait assez tristement sa jeune femme, qui riait de tout sans songer à rien. On s'étonna d'abord, on murmura ensuite, enfin on s'y fit, comme à toute chose. La réputation de M. de Marsan n'était pas celle d'un homme à marier, mais elle était très bonne pour un mari; d'ailleurs, eût-on voulu être plus sévère, il n'était personne que n'eût désarmé la bienveillante gaieté d'Emmeline. L'oncle Duval avait eu soin d'annoncer que le contrat, du côté de la fortune, ne mettait pas sa nièce à la merci d'un maître; le monde se contenta de cette confidence qu'on voulait bien lui faire, et, pour ce qui avait précédé et amené le mariage, on en parla comme d'un caprice dont les bavards firent un roman.

On se demandait pourtant tout bas quelles qualités extraordinaires avaient pu séduire une riche héritière et la déterminer à ce coup de tête. Les gens que le hasard a maltraités ne se figurent pas aisément qu'on dispose ainsi de deux millions sans quelque motif surnaturel. Ils ne savent pas que si la plupart des hommes tiennent avant tout à la richesse, une jeune fille ne se doute quelquefois pas de ce que c'est que l'argent, surtout lorsqu'elle est née avec et qu'elle n'a pas vu son père le gagner. C'était précisément l'histoire d'Emmeline; elle avait épousé M. de Marsan uniquement parce qu'il lui avait plu et qu'elle n'avait ni père ni mère pour la contrarier; mais quant à la différence de fortune, elle n'y avait seulement pas pensé. M. de Marsan l'avait séduite par les qualités extérieures qui annoncent l'homme, la beauté et la force. Il avait fait devant elle et pour elle la seule action qui eût fait battre le cœur de la jeune fille; et comme une gaieté habituelle s'allie quelquefois à une disposition romanesque, ce cœur sans expérience s'était exalté. Aussi la folle comtesse aimait-elle son mari à l'excès; rien n'était beau pour elle que lui, et quand elle lui donnait le bras, rien ne valait la peine qu'elle tournât la tête.

Pendant les quatre premières années après le mariage, on les vit très peu l'un et l'autre. Ils avaient loué une maison de campagne au bord de la Seine, près de Melun; il y a, dans cet endroit, deux ou trois villages qui s'appellent le May, et comme apparemment la maison est bâtie à la place d'un ancien moulin, on l'appelle le *Moulin de May*. C'est une habitation charmante; on y jouit d'une vue délicieuse. Une grande terrasse, plantée de tilleuls, domine la rive gauche du

fleuve, et on descend du parc au bord de l'eau par une colline de verdure. Derrière la maison est une basse-cour d'une propreté et d'une élégance singulières, qui forme à elle seule un grand bâtiment au milieu duquel est une faisanderie. Un parc immense entoure la maison, et va rejoindre le bois de la Rochette. Vous connaissez ce bois, madame; vous souvenez-vous de l'*allée des soupirs?* Je n'ai jamais su d'où lui vient ce nom; mais j'ai toujours trouvé qu'elle le mérite. Lorsque le soleil donne sur l'étroite charmille, et qu'en s'y promenant seul au frais pendant la chaleur de midi, on voit cette longue galerie s'étendre à mesure qu'on avance, on est inquiet et charmé de se trouver seul, et la rêverie vous prend malgré vous.

Emmeline n'aimait pas cette allée; elle la trouvait sentimentale, et ses railleries du couvent lui revenaient quand on en parlait. La basse-cour, en revanche, faisait ses délices; elle y passait deux ou trois heures par jour avec les enfans du fermier. J'ai peur que mon héroïne ne vous semble niaise, si je vous dis que lorsqu'on venait la voir, on la trouvait quelquefois sur une meule, remuant une énorme fourche et les cheveux entremêlés de foin; mais elle sautait à terre comme un oiseau, et avant que vous n'eussiez le temps de voir l'enfant gâté, la comtesse était près de vous, et vous faisait les honneurs de chez elle avec une grace qui fait tout pardonner.

Si elle n'était pas à la basse-cour, il fallait alors, pour la rencontrer, gagner au fond du parc un petit tertre vert au milieu des rochers; c'était un vrai désert d'enfant, comme celui de Rousseau à Ermenonville, trois cailloux et une bruyère; là, assise à l'ombre, elle chantait à haute voix en lisant les oraisons funèbres de Bossuet, ou tout autre ouvrage aussi grave; si là encore vous ne la trouviez pas, elle courait à cheval dans la vigne, forçant quelque rosse de la ferme à sauter les fossés et les échaliers, et se divertissant toute seule aux dépens de la pauvre bête avec un imperturbable sang-froid. Si vous ne la voyiez ni à la vigne, ni au désert, ni à la basse-cour, elle était probablement devant son piano, déchiffrant une partition nouvelle, la tête en avant, les yeux animés et les mains tremblantes; la lecture de la musique l'occupait tout entière, et elle palpitait d'espérance en pensant qu'elle allait découvrir un air, une phrase de son goût. Mais si le piano était muet comme le reste, vous aperceviez alors la maîtresse de la maison assise ou plutôt accroupie sur un coussin au coin de la cheminée, et tisonnant, la pincette à la main. Ses yeux distraits cherchent dans les veines du marbre des figures, des animaux, des paysages, mille alimens de rêveries, et,

perdue dans cette contemplation, elle se brûle le bout du pied avec sa pincette rougie au feu.

Voilà de vraies folies, allez-vous dire; ce n'est pas un roman que je fais, madame, et vous vous en apercevez bien.

Comme, malgré ses folies, elle avait de l'esprit, il se trouva que, sans qu'elle y pensât, il s'était formé au bout de quelque temps un cercle de gens d'esprit autour d'elle. M. de Marsan, en 1829, fut obligé d'aller en Allemagne pour une affaire de succession qui ne lui rapporta rien. Il ne voulut point emmener sa femme, et la confia à la marquise d'Ennery, sa tante, qui vint loger au Moulin de May. Mme d'Ennery était d'humeur mondaine; elle avait été belle aux beaux jours de l'empire, et elle marchait avec une dignité folâtre, comme si elle eût traîné une robe à queue. Un vieil éventail à paillettes, qui ne la quittait pas, lui servait à se cacher à demi lorsqu'elle se permettait un propos grivois, qui lui échappait volontiers; mais la décence restait toujours à portée de sa main, et dès que l'éventail se baissait, les paupières de la dame en faisaient autant; sa façon de voir et de parler étonna d'abord Emmeline à un point qu'on ne peut se figurer, car avec son étourderie Mme de Marsan était restée d'une innocence rare. Les récits plaisans de sa tante, la manière dont celle-ci envisageait le mariage, ses demi-sourires en parlant des autres, ses hélas! en parlant d'elle-même, tout cela rendait Emmeline tantôt sérieuse et stupéfaite, tantôt folle de plaisir, comme la lecture d'un conte de fées.

Quand la vieille dame vit l'*allée des soupirs*, il va sans dire qu'elle l'aima beaucoup. La nièce y vint par complaisance; ce fut là qu'à travers un déluge de sornettes, Emmeline entrevit le fond des choses, ce qui veut dire, en bon français, la façon de vivre des Parisiens.

Elles se promenaient seules toutes deux un matin, et gagnaient, en causant, le bois de la Rochette; Mme d'Ennery essayait vainement de faire raconter à la comtesse l'histoire de ses amours; elle la questionnait de cent manières sur ce qui s'était passé à Paris, pendant l'année mystérieuse où M. de Marsan faisait sa cour à Mlle Duval; elle lui demandait en riant s'il y avait eu quelques rendez-vous, un baiser pris avant le contrat, enfin, comment la passion était venue. Emmeline, sur ce sujet, a été muette toute sa vie; je me trompe peut-être, mais je crois que la raison de ce silence, c'est qu'elle ne peut parler de rien sans en plaisanter, et qu'elle ne veut pas plaisanter là-dessus. Bref, la douairière, voyant sa peine perdue, changea de thèse, et demanda si, après quatre ans de mariage, cet amour

étrange vivait encore. — Comme il vivait au premier jour, répondit Emmeline, et comme il vivra à mon dernier jour. — Mme d'Ennery, à cette parole, s'arrêta, et baisa majestueusement sa nièce sur le front. — Chère enfant, dit-elle, tu mérites d'être heureuse, et le bonheur est fait, à coup sûr, pour l'homme qui est aimé de toi. — Après cette phrase prononcée d'un ton emphatique, elle se redressa tout d'une pièce, et ajouta en minaudant : — Je croyais que M. de Sorgues te faisait les yeux doux?

M. de Sorgues était un jeune homme à la mode, grand amateur de chasse et de chevaux, qui venait souvent au Moulin de May, plutôt pour le comte que pour sa femme. Il était cependant assez vrai qu'il avait fait les *yeux doux* à la comtesse, car quel homme desœuvré, à douze lieues de Paris, ne regarde une jolie femme quand il la rencontre? Emmeline ne s'était jamais guère occupée de lui, sinon pour veiller à ce qu'il ne manquât de rien chez elle. Il lui était indifférent, mais l'observation de sa tante le lui fit secrètement haïr malgré elle. Le hasard voulut qu'en rentrant du bois, elle vit précisément dans la cour une voiture qu'elle reconnut pour celle de M. de Sorgues. Il se présenta un instant après, témoignant le regret d'arriver trop tard de la campagne où il avait passé l'été, et de ne plus trouver M. de Marsan. Soit étonnement, soit répugnance, Emmeline ne put cacher quelque émotion en le voyant; elle rougit, et il s'en aperçut.

Comme M. de Sorgues était abonné à l'Opéra, et qu'il avait entretenu deux ou trois figurantes à cent écus par mois, il se croyait homme à bonnes fortunes, et obligé d'en soutenir le rôle. En allant dîner, il voulut savoir jusqu'à quel point il avait ébloui, et serra la main de Mme de Marsan. Elle frissonna de la tête aux pieds, tant l'impression lui fut nouvelle; il n'en fallait pas tant pour rendre un fat ivre d'orgueil.

Il fut décidé par la tante, un mois durant, que M. de Sorgues était l'*adorateur*; c'était un sujet intarissable d'antiques fadaises et de mots à double entente qu'Emmeline supportait avec peine, mais auxquels son bon naturel la forçait de se plier; dire par quels motifs la vieille marquise trouvait l'adorateur aimable, par quels autres motifs il lui plaisait moins, c'est malheureusement ou heureusement une chose impossible à écrire et impossible à deviner. Mais on peut aisément supposer l'effet que produisaient sur Emmeline de pareilles idées, accompagnées, bien entendu, d'exemples tirés de l'histoire moderne, et de tous les principes des gens bien élevés qui font l'amour comme des maîtres de danse. Je crois que c'est dans un livre

aussi dangereux que les liaisons dont parle son titre, que se trouve une remarque dont on ne connaît pas assez la profondeur : « Rien ne corrompt plus vite une jeune femme, y est-il dit, que de croire corrompus ceux qu'elle doit respecter. » Les propos de Mme d'Ennery éveillaient dans l'ame de sa nièce un sentiment d'une autre nature. Qui suis-je donc, se disait-elle, si le monde est ainsi? La pensée de son mari absent la tourmentait; elle aurait voulu le trouver près d'elle lorsqu'elle rêvait au coin du feu; elle eût du moins pu le consulter, lui demander la vérité; il devait la savoir, puisqu'il était homme, et elle sentait que la vérité dite par cette bouche ne pouvait pas être à craindre.

Elle prit le parti d'écrire à M. de Marsan, et de se plaindre de sa tante. Sa lettre était faite et cachetée, et elle se disposait à l'envoyer, quand, par une bizarrerie de son caractère, elle la jeta au feu en riant. — Je suis bien sotte de m'inquiéter, se dit-elle avec sa gaieté habituelle; ne voilà-t-il pas un beau monsieur, pour me faire peur avec ses yeux doux? — M. de Sorgues entrait au moment même. Apparemment que, pendant sa route, il avait pris des résolutions extrêmes; le fait est qu'il ferma brusquement la porte, et s'approchant d'Emmeline sans lui dire un mot, il la saisit et l'embrassa.

Elle resta muette d'étonnement, et, pour toute réponse, tira sa sonnette. M. de Sorgues, en sa qualité d'homme à bonnes fortunes, comprit aussitôt, et se sauva. Il écrivit le soir même une grande lettre à la comtesse, et on ne le revit plus au Moulin de May.

III.

Emmeline ne parla de son aventure à personne. Elle n'y vit qu'une leçon pour elle, et un sujet de réflexion. Son humeur n'en fut pas altérée; seulement, quand Mme d'Ennery, selon sa coutume, l'embrassait le soir avant de se retirer, un léger frisson faisait pâlir la comtesse.

Bien loin de se plaindre de sa tante, comme elle l'avait d'abord résolu, elle ne chercha qu'à se rapprocher d'elle et à la faire parler davantage. La pensée du danger étant écartée par le départ de l'adorateur, il n'était resté dans la tête de la comtesse qu'une curiosité insatiable; la marquise avait eu, dans la force du terme, ce qu'on appelle une jeunesse orageuse; en avouant le tiers de la vérité, elle était déjà très divertissante, et, avec sa nièce, après dîner, elle en avouait quelquefois la moitié. Il est vrai que tous les matins

elle se réveillait avec l'intention de ne plus rien dire, et de reprendre tout ce qu'elle avait dit; mais ses anecdotes ressemblaient, par malheur, aux moutons de Panurge : à mesure que la journée avançait, les confidences se multipliaient, en sorte que, quand minuit sonnait, il se trouvait quelquefois que l'aiguille semblait avoir compté le nombre des historiettes de la bonne dame.

Enfoncée dans son grand fauteuil, Emmeline écoutait gravement; je n'ai pas besoin d'ajouter que cette gravité était troublée à chaque instant par un fou rire et les questions les plus plaisantes. A travers les scrupules et les réticences indispensables, Mme de Marsan déchiffrait sa tante, comme un manuscrit précieux où il manque nombre de feuillets, que l'intelligence du lecteur doit remplacer; le monde lui apparut sous un nouvel aspect; elle vit que pour faire mouvoir les marionnettes, il fallait connaître et saisir les fils; elle prit dans cette pensée une indulgence pour les autres qu'elle a toujours conservée; il semble, en effet, que rien ne la choque, et personne n'est moins sévère qu'elle pour ses amis; cela vient de ce que l'expérience l'a forcée à se regarder comme un être à part, et qu'en s'amusant innocemment des faiblesses d'autrui, elle a renoncé à les imiter.

Ce fut alors que, de retour à Paris, elle devint cette comtesse de Marsan dont on a tant parlé, et qui fut si vite à la mode. Ce n'était plus la petite Duval, ni la jeune mariée turbulente, et presque toujours décoiffée. Une seule épreuve et sa volonté l'avaient subitement métamorphosée. C'était une femme de tête et de cœur qui ne voulait ni amours ni conquêtes, et qui, avec une sagesse reconnue, trouvait moyen de plaire partout. Il semblait qu'elle se fût dit : « Puisque c'est ainsi que va le monde, eh bien! nous le prendrons comme il est. » Elle avait deviné la vie, et pendant un an, vous vous en souvenez, il n'y eut pas de plaisirs sans elle. On a cru et on a dit, je le sais, qu'un changement si extraordinaire n'avait pu être fait que par l'amour, et on a attribué à une passion nouvelle le nouvel éclat de la comtesse. On juge si vite, et on se trompe si bien! Ce qui fit le charme d'Emmeline, ce fut son parti pris de n'attaquer personne, et d'être elle-même inattaquable. S'il y a quelqu'un à qui puisse s'appliquer ce mot charmant d'un de nos poètes : « Je vis par curiosité (1), » c'est à Mme de Marsan. Ce mot la résume tout entière.

M. de Marsan revint; le peu de succès de son voyage ne l'avait pas mis de bonne humeur. Ses projets étaient renversés. La révo-

(1) Victor Hugo, *Marion Delorme*.

TIMBRE SEINE

lution de juillet vint par là-dessus, et il perdit ses épaulettes. Fidèle au parti qu'il servait, il ne sortit plus que pour faire de rares visites dans le faubourg Saint-Germain. Au milieu de ces tristes circonstances, Emmeline tomba malade; sa santé délicate fut brisée par de longues souffrances, et elle pensa mourir. Un an après, on la reconnaissait à peine. Son oncle l'emmena en Italie, et ce ne fut qu'en 1832 qu'elle revint de Nice avec le digne homme.

Je vous ai dit qu'il s'était formé un cercle autour d'elle; elle le retrouva au retour; mais de vive et alerte qu'elle était, elle devint sédentaire. Il semblait que l'agilité de son corps l'eût quittée, et ne fût restée que dans son esprit. Elle sortait rarement, comme son mari, et on ne passait guère le soir sous sa fenêtre sans voir la lumière de sa lampe. Là se rassemblaient quelques amis; comme les gens d'élite se cherchent, l'hôtel de Marsan fut bientôt un lieu de réunion très agréable, que l'on n'abordait ni trop difficilement ni trop aisément, et qui eut le bon sens de ne pas devenir un bureau d'esprit. M. de Marsan, habitué à une vie plus agitée, s'ennuyait de ne savoir que faire. Les conversations et l'oisiveté n'avaient jamais été fort à son goût. On le vit d'abord plus rarement chez la comtesse, et peu à peu on ne le vit plus. On a dit même que, fatigué de sa femme, il avait pris une maîtresse; comme ce n'est pas prouvé, nous n'en parlerons pas.

Cependant Emmeline avait vingt-cinq ans, et sans se rendre compte de ce qui se passait en elle, elle sentait aussi l'ennui la gagner. L'*allée des soupirs* lui revint en mémoire, et la solitude l'inquiéta. Il lui semblait éprouver un désir, et, quand elle cherchait ce qui lui manquait, elle ne trouvait rien. Il ne lui venait pas à la pensée qu'on pût aimer deux fois dans sa vie; sous ce rapport, elle croyait avoir épuisé son cœur, et M. de Marsan en était pour elle l'unique dépositaire; lorsqu'elle entendait la Malibran, une crainte involontaire la saisissait; rentrée chez elle et enfermée, elle passait quelquefois la nuit entière à chanter seule, et il arrivait que sur ses lèvres les notes devenaient convulsives.

Elle crut que sa passion pour la musique suffirait pour la rendre heureuse; elle avait une loge aux Italiens qu'elle fit tendre de soie, comme un boudoir. Cette loge, décorée avec un soin extrême, fut pendant quelque temps l'objet constant de ses pensées; elle en avait choisi l'étoffe, elle y fit porter une petite glace gothique qu'elle aimait. Ne sachant comment prolonger ce plaisir d'enfant, elle y ajoutait chaque jour quelque chose; elle fit elle-même, pour sa loge, un

petit tabouret en tapisserie qui était un chef-d'œuvre; enfin, quand tout fut décidément achevé, quand il n'y eut plus moyen de rien inventer, elle se trouva seule, un soir, dans son coin chéri, en face du Don Juan de Mozart. Elle ne regardait ni la salle ni le théâtre; elle éprouvait une impatience irrésistible; Rubini, Mme Heinefetter et Mlle Sontag chantaient le trio des masques, que le public leur fit répéter. Perdue dans sa rêverie, Emmeline écoutait de toute son ame; elle s'aperçut, en revenant à elle, qu'elle avait étendu le bras sur une chaise vide à ses côtés, et qu'elle serrait fortement son mouchoir à défaut d'une main amie. Elle ne se demanda pas pourquoi M. de Marsan n'était pas là, mais elle se demanda pourquoi elle y était seule, et cette réflexion la troubla.

Elle trouva en rentrant son mari dans le salon, jouant aux échecs avec un de ses amis. Elle s'assit à quelque distance, et, presque malgré elle, regarda le comte. Elle suivait les mouvemens de cette noble figure, qu'elle avait vue si belle à dix-huit ans lorsqu'il s'était jeté au-devant de son cheval. M. de Marsan perdait, et ses sourcils froncés ne lui prêtaient pas une expression gracieuse. Il sourit tout à coup, la fortune tournait de son côté, et ses yeux brillèrent.

—Vous aimez donc beaucoup ce jeu? demanda Emmeline en souriant.

— Comme la musique, pour passer le temps, répondit le comte; et il continua sans regarder sa femme.

Passer le temps! se répéta tout bas Mme de Marsan, dans sa chambre, au moment de se mettre au lit. Ce mot l'empêchait de dormir : Il est beau, il est brave, se disait-elle, il m'aime. Cependant son cœur battait avec violence, elle écoutait le bruit de la pendule, et la vibration monotone du balancier lui était insupportable; elle se leva pour l'arrêter. Que fais-je? se demanda-t-elle; arrêterai-je l'heure et le temps, en forçant cette petite horloge à se taire?

Les yeux fixés sur la pendule, elle se livra à des pensées qui ne lui étaient pas encore venues. Elle songea au passé, à l'avenir, à la rapidité de la vie; elle se demanda pourquoi nous sommes sur terre, ce que nous y faisons, ce qui nous attend après. En cherchant dans son cœur, elle n'y trouva qu'un jour où elle eût vécu, celui où elle avait senti qu'elle aimait. Le reste lui sembla un rêve confus, une succession de journées uniformes comme le mouvement du balancier. Elle posa sa main sur son front, et sentit un besoin invincible de vivre, dirai-je de souffrir? peut-être. Elle eût préféré en cet instant la souffrance à sa tristesse. Elle se dit qu'à tout prix elle voulait changer son existence. Elle fit cent projets de voyage, et aucun pays ne

lui plaisait. Qu'irait-elle chercher? L'inutilité de ses désirs, l'incertitude qui l'accablait, l'effrayèrent; elle crut avoir eu un moment de folie; elle courut à son piano et voulut jouer son trio des masques, mais aux premiers accords elle fondit en larmes, et resta pensive et découragée.

IV.

Parmi les habitués de l'hôtel de Marsan se trouvait un jeune homme nommé Gilbert. Je sens, madame, qu'en vous parlant de lui je touche ici à un point délicat, et je ne sais trop comment je m'en tirerai.

Il venait depuis six mois une ou deux fois par semaine chez la comtesse, et ce qu'il ressentait près d'elle ne doit peut-être pas s'appeler de l'amour. Quoi qu'on en dise, l'amour c'est l'espérance; et telle que ses amis la connaissaient, si Emmeline inspirait des désirs, sa conduite et son caractère n'étaient pas faits pour les enhardir. Jamais en présence de Mme de Marsan, Gilbert ne s'était adressé de question de ce genre. Elle lui plaisait par sa conversation, par ses manières de voir, par ses goûts, par son esprit, et par un peu de malice qui est le hochet de l'esprit. Éloigné d'elle, un regard, un sourire, quelque beauté secrète entrevue, que sais-je? mille souvenirs s'emparaient de lui et le poursuivaient incessamment comme ces fragmens de mélodie dont on ne peut se débarrasser à la suite d'une soirée musicale; mais dès qu'il la voyait, il retrouvait le calme, et la facilité qu'il avait de la voir souvent l'empêchait peut-être de souhaiter davantage, car ce n'est quelquefois qu'en perdant ceux qu'on aime qu'on sent combien on les aimait.

En allant le soir chez Emmeline, on la trouvait presque toujours entourée; Gilbert n'arrivait guère que vers dix heures, au moment où il y avait le plus de monde, et personne ne restait le dernier; on sortait ensemble à minuit, quelquefois plus tard, s'il s'était trouvé une histoire amusante en train. Il en résultait que, depuis six mois, malgré son assiduité chez la comtesse, Gilbert n'avait point eu de tête-à-tête avec elle. Il la connaissait cependant très bien, et peut-être mieux que de plus intimes, soit par une pénétration naturelle, soit par un autre motif qu'il faut vous dire aussi. Il aimait la musique autant qu'elle; et comme un goût dominant explique bien des choses, c'était par là qu'il la devinait : il y avait telle phrase d'une romance, tel passage d'un air italien qui était pour lui la clé d'un trésor; l'air achevé, il regardait Emmeline, et il était rare qu'il ne rencontrât pas ses yeux. S'agissait-il d'un livre nouveau ou d'une pièce repré-

sentée la veille, si l'un des deux en disait son avis, l'autre approuvait d'un signe de tête. A une anecdote, il leur arrivait de rire au même endroit; et le récit touchant d'une belle action leur faisait détourner les regards en même temps, de peur de trahir l'émotion trop vive. Pour tout exprimer par un bon vieux mot, il y avait entre eux sympathie. Mais, direz-vous, c'est de l'amour; patience, madame, pas encore.

Gilbert allait souvent aux Bouffes, et passait qnelquefois un acte dans la loge de la comtesse. Le hasard fit qu'un de ces jours-là, on donnât encore *Don Juan*. M. de Marsan y était. Emmeline, lorsque vint le trio, ne put s'empêcher de regarder à côté d'elle et de se souvenir de son mouchoir; c'était, cette fois, le tour de Gilbert de rêver au son des basses et de la mélancolique harmonie; toute son ame était sur les lèvres de Mlle Sontag, et qui n'eût pas senti comme lui aurait pu le croire amoureux fou de la charmante cantatrice; les yeux du jeune homme étincelaient. Sur son visage un peu pâle, ombragé de longs cheveux noirs, on lisait le plaisir qu'il éprouvait; ses lèvres étaient entr'ouvertes, et sa main tremblante frappait légèrement la mesure sur le velours de la balustrade. Emmeline sourit; et en ce moment, je suis forcé de l'avouer, en ce moment, assis au fond de la loge, le comte dormait profondément.

Tant d'obstacles s'opposent ici-bas à des hasards de cette espèce, que ce ne sont que des rencontres; mais, par cela même, ils frappent davantage, et laissent un plus long souvenir. Gilbert ne se douta même pas de la pensée secrète d'Emmeline et de la comparaison qu'elle avait pu faire. Il y avait pourtant de certains jours où il se demandait au fond du cœur si la comtesse était heureuse; en se le demandant, il ne le croyait pas; mais dès qu'il y pensait, il n'en savait plus rien. Voyant à peu près les mêmes gens, et vivant dans le même monde, ils avaient tous deux nécessairement mille occasions de s'écrire pour des motifs légers; ces billets indifférens, soumis aux lois de la cérémonie, trouvaient toujours moyen de renfermer un mot, une pensée, qui donnait à rêver. Gilbert restait souvent une matinée avec une lettre de Mme de Marsan ouverte sur sa table; et malgré lui, de temps en temps, il y jetait les yeux. Son imagination excitée lui faisait chercher un sens particulier aux choses les plus insignifiantes. Emmeline signait quelquefois en italien : « *Vostrissima*; » et il avait beau n'y voir qu'une formule amicale, il se répétait que ce mot voulait pourtant dire : Toute à vous.

Sans être un homme à bonnes fortunes, comme M. de Sorgues,

Gilbert avait eu des maîtresses : il était loin de professer pour les femmes cette apparence de mépris précoce que les jeunes gens prennent comme une mode, mais il avait sa façon de penser, et je ne vous l'expliquerai pas autrement qu'en vous disant que la comtesse de Marsan lui paraissait une exception. Assurément bien des femmes sont sages; je me trompe, madame, elles le sont toutes; mais il y a manière de l'être. Emmeline à son âge, riche, jolie, un peu triste, exaltée sur certains points, insouciante à l'excès sur d'autres, environnée de la meilleure compagnie, pleine de talens, aimant le plaisir, tout cela semblait au jeune homme d'étranges élémens de sagesse. Elle est belle pourtant! se disait-il, tandis que par les douces soirées d'août il se promenait sur le boulevard Italien. Elle aime son mari, sans doute, mais ce n'est que de l'amitié; l'amour est passé; vivra-t-elle sans amour? Tout en y pensant, il fit réflexion que, depuis six mois, il vivait sans maîtresse.

Un jour qu'il était en visites, il passa devant la porte de l'hôtel de Marsan, et y frappa, contre sa coutume, attendu qu'il n'était que trois heures : il espérait trouver la comtesse seule, et il s'étonnait que l'idée de cet heureux hasard lui vînt pour la première fois. On lui répondit qu'elle était sortie. Il reprit le chemin de son logis de mauvaise humeur; et, comme c'était son habitude, il parlait seul entre ses dents. Je n'ai que faire de vous dire à quoi il songeait. Ses distractions l'entraînèrent peu à peu, et il s'écarta de sa route. Ce fut, je crois, au coin du carrefour Bussy qu'il heurta, assez rudement, un passant, et d'une manière au moins bizarre; car il se trouva tout à coup face à face avec un visage inconnu, à qui il venait de dire tout haut : « Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime? »

Il s'esquivait honteux de sa folie, dont il ne pouvait s'empêcher de rire, lorsqu'il s'aperçut que son apostrophe ridicule faisait un vers assez bien tourné. Il en avait fait quelques-uns du temps qu'il était au collége; il lui prit fantaisie de chercher la rime, et il la trouva, comme vous allez voir.

Le lendemain était un samedi, jour de réception de la comtesse. M. de Marsan commençait à se relâcher de ses résolutions solitaires, et il y avait grande foule ce jour-là; les lustres allumés, toutes les portes ouvertes, cercle énorme à la cheminée, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre; ce n'était pas un lieu à billets doux. Gilbert s'approcha, non sans peine, de la maîtresse de la maison; après avoir causé de choses indifférentes, avec elle et ses voisines, un quart d'heure, il tira de sa poche un papier plié qu'il s'amusait à

chiffonner. Comme ce papier, tout chiffonné qu'il était, avait pourtant un air de lettre, il s'attendait qu'on le remarquerait; quelqu'un le remarqua en effet, mais ce ne fut pas Emmeline. Il le remit dans sa poche, puis l'en tira de nouveau; enfin la comtesse y jeta les yeux et lui demanda ce qu'il tenait : « Ce sont, lui dit-il, des vers de ma façon, que j'ai fait pour une belle dame, et je vous les montrerai, si vous me promettez que dans le cas où vous devineriez qui c'est, vous ne me nuirez pas dans son esprit. »

Emmeline prit le papier et lut les stances suivantes :

A NINON.

Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez?
L'amour, vous le savez, cause une peine extrême;
C'est un mal sans pitié que vous plaignez vous-même;
Peut-être cependant que vous m'en puniriez.

Si je vous le disais, que six mois de silence
Cachent de longs tourmens et des vœux insensés. —
Ninon, vous êtes fine, et votre insouciance
Se plaît, comme une fée, à deviner d'avance. —
Vous me répondriez peut-être : Je le sais.

Si je vous le disais, qu'une douce folie
A fait de moi votre ombre, et m'attache à vos pas, —
Un petit air de doute et de mélancolie,
Vous le savez, Ninon, vous rend bien plus jolie; —
Peut-être diriez-vous que vous n'y croyez pas.

Si je vous le disais, que j'emporte dans l'ame
Jusques aux moindres mots de nos propos du soir. —
Un regard offensé, vous le savez, madame,
Change deux yeux d'azur en deux éclairs de flamme; —
Vous me défendriez peut-être de vous voir.

Si je vous le disais, que chaque nuit je veille,
Que chaque jour je pleure, et je prie à genoux. —
Ninon, quand vous riez, vous savez qu'une abeille
Prendrait pour une fleur votre bouche vermeille; —
Si je vous le disais, peut-être en ririez-vous.

Mais vous n'en saurez rien; — je viens, sans en rien dire,
M'asseoir sous votre lampe et causer avec vous; —

Votre voix, je l'entends, votre air, je le respire; —
Et vous pouvez douter, deviner, et sourire,
Vos yeux ne verront pas de quoi m'être moins doux.

Je récolte en secret des fleurs mystérieuses :
Le soir, derrière vous, j'écoute au piano,
Chanter sur le clavier vos mains harmonieuses;
Et dans les tourbillons de nos valses joyeuses,
Je vous sens, dans mes bras, plier comme un roseau.

La nuit, quand de si loin le monde nous sépare,
Quand je rentre chez moi pour tirer mes verrous,
De mille souvenirs en jaloux je m'empare;
Et là, seul devant Dieu, plein d'une joie avare,
J'ouvre comme un trésor mon cœur tout plein de vous.

J'aime, et je sais répondre avec indifférence;
J'aime, et rien ne le dit; j'aime, et seul je le sais;
Et mon secret m'est cher, et chère ma souffrance;
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance,
Mais non pas sans bonheur : — je vous vois, c'est assez.

Non, je n'étais pas né pour ce bonheur suprême,
De mourir dans vos bras et de vivre à vos pieds.
Tout me le prouve, hélas! jusqu'à ma douleur même...
Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez?

Lorsque Emmeline eut achevé sa lecture, elle rendit le papier à Gilbert, sans rien dire. Un peu après, elle le lui redemanda, relut une seconde fois, puis garda le papier à la main d'un air indifférent, comme il avait fait tout à l'heure, et, quelqu'un s'étant approché, elle se leva, et oublia de rendre les vers.

V.

Qui sommes-nous, je vous le demande, pour agir aussi légèrement? Gilbert était sorti joyeux pour se rendre à cette soirée; il revint tremblant comme une feuille. Ce qu'il y avait dans ses vers d'un peu exagéré et d'un peu *plus que vrai*, était devenu vrai dès que la comtesse y avait touché. Elle n'avait cependant rien répondu, et devant tant de témoins, impossible de l'interroger. Était-elle offensée? Comment interpréter son silence? Parlerait-elle la première fois, et

que dirait-elle? Son image se présentait, tantôt froide et sévère, tantôt douce et riante; Gilbert ne put supporter l'incertitude; après une nuit sans sommeil, il retourna chez la comtesse; il apprit qu'elle venait de partir en poste, et qu'elle était au Moulin de May.

Il se rappela que peu de jours auparavant, il lui avait demandé par hasard si elle comptait aller à la campagne, et qu'elle lui avait répondu que non; ce souvenir le frappa tout à coup. C'est à cause de moi qu'elle part, se dit-il, elle me craint, elle m'aime! A ce dernier mot, il s'arrêta. Sa poitrine était oppressée; il respirait à peine, et je ne sais quelle frayeur le saisit; il tressaillit malgré lui à l'idée d'avoir touché si vite un si noble cœur. Les volets fermés, la cour de l'hôtel déserte, quelques domestiques qui chargeaient un fourgon, ce départ précipité, cette sorte de fuite, tout cela le troubla et l'étonna. Il rentra chez lui à pas lents; en un quart d'heure il était devenu un autre homme. Il ne prévoyait plus rien, ne calculait rien; il ne savait plus ce qu'il avait fait la veille, ni quelles circonstances l'avaient amené là; aucun sentiment d'orgueil ne trouvait place dans sa pensée; durant cette journée entière, il ne songea pas même aux moyens de profiter de sa position nouvelle, ni à tenter de voir Emmeline; elle ne lui apparaissait plus ni douce, ni sévère; il la voyait assise à la terrasse, relisant les stances qu'elle avait gardées, et en se répétant : « elle m'aime! » il se demandait s'il en était digne.

Gilbert n'avait pas vingt-cinq ans; lorsque sa conscience eut parlé, son âge lui parla à son tour. Il prit la voiture de Fontainebleau le lendemain, et arriva le soir au Moulin de May; quand on l'annonça, Emmeline était seule; elle le reçut avec un malaise visible; en le voyant fermer la porte, le souvenir de M. de Sorgues la fit pâlir. Mais à la première parole de Gilbert, elle vit qu'il n'était pas plus rassuré qu'elle-même. Au lieu de lui toucher la main comme il faisait d'ordinaire, il s'assit d'un air plus timide et plus réservé qu'auparavant. Ils restèrent seuls environ une heure, et il ne fut question ni des stances, ni de l'amour qu'elles exprimaient. Quand M. de Marsan rentra de la promenade, un nuage passa sur le front de Gilbert, il se dit qu'il avait bien mal profité de son premier tête-à-tête; mais il en fut tout autrement d'Emmeline. Le respect de Gilbert l'avait émue; elle tomba dans la plus dangereuse rêverie; elle avait compris qu'elle était aimée, et de l'instant qu'elle se crut en sûreté, elle aima.

Lorsqu'elle descendit le jour suivant, au déjeuner, les belles couleurs de la jeunesse avaient reparu sur ses joues; son visage, aussi bien que son cœur, avait rajeuni de dix ans. Elle voulut sor-

tir à cheval, malgré un temps affreux; elle montait une superbe jument qu'il n'était pas facile de faire obéir, et il semblait qu'elle voulût exposer sa vie; elle balançait, en riant, sa cravache au-dessus de la tête de l'animal inquiet, et elle ne put résister au singulier plaisir de le frapper, sans qu'il l'eût mérité; elle le sentit bondir de colère, et tandis qu'il secouait l'écume dont il était couvert, elle regarda Gilbert. Par un mouvement rapide, le jeune homme s'était approché, et voulait saisir la bride du cheval. « Laissez, laissez, dit-elle en riant, je ne tomberai pas ce matin. »

Il fallait pourtant bien parler de ces stances, et ils s'en parlaient en effet beaucoup tous deux, mais des yeux seulement; ce langage en vaut bien un autre. Gilbert passa trois jours au Moulin de May, sur le point de tomber à genoux à chaque instant. Quand il regardait la taille d'Emmeline, il tremblait de ne pouvoir résister à la tentation de l'entourer de ses bras; mais dès qu'elle faisait un pas, il se rangeait pour la laisser passer comme s'il eût craint de toucher sa robe. Le troisième jour au soir, il avait annoncé son départ pour le lendemain matin; il fut question de valse en prenant le thé, et de l'ode de lord Byron sur la valse. Emmeline remarqua que, pour en parler avec tant d'animosité, il fallait que le plaisir eût excité bien vivement l'envie du poète qui ne pouvait le partager; elle fut chercher le livre à l'appui de son dire, et pour que Gilbert pût lire avec elle, elle se plaça si près de lui, que ses cheveux lui effleurèrent la joue. Ce léger contact causa au jeune homme un frisson de plaisir auquel il n'eût pas résisté, si M. de Marsan n'eût été là. Emmeline s'en aperçut et rougit : on ferma le livre, et ce fut tout l'évènement du voyage.

Voilà, n'est-il pas vrai, madame, un amoureux assez bizarre? Il y a un proverbe qui prétend que ce qui est différé n'est pas perdu. J'aime peu les proverbes en général, parce que ce sont des selles à tous chevaux; il n'en est pas un qui n'ait son contraire, et quelque conduite que l'on tienne on en trouve un pour s'appuyer. Mais je confesse que celui que je cite me paraît faux cent fois dans l'application, pour une fois qu'il se trouvera juste, tout au plus à l'usage de ces gens aussi patiens que résignés, aussi résignés qu'indifférens. Qu'on tienne ce langage en paradis, que les saints se disent entre eux que ce qui est différé n'est pas perdu, c'est à merveille; il sied à des gens qui ont devant eux l'éternité, de jeter le temps par les fenêtres. Mais, nous, pauvres mortels, notre chance n'est pas si longue. Aussi je vous livre mon héros pour ce qu'il est; je crois pour-

tant que, s'il eût agi de toute autre manière, il eût été traité comme M. de Sorgues.

Mme de Marsan revint au bout de la semaine. Gilbert arriva un soir chez elle de très bonne heure. La chaleur était accablante. Il la trouva seule au fond de son boudoir, étendue sur un canapé. Elle était vêtue de mousseline, les bras et le col nus. Deux jardinières, pleines de fleurs, embaumaient la chambre; une porte ouverte sur le jardin laissait entrer un air tiède et suave. Tout disposait à la mollesse. Cependant une taquinerie étrange, inaccoutumée, vint traverser leur entretien. Je vous ai dit qu'il leur arrivait continuellement d'exprimer en même temps et dans les mêmes termes, leurs pensées, leurs sensations; ce soir-là ils n'étaient d'accord sur rien et par conséquent tous deux de mauvaise foi. Emmeline passait en revue certaines femmes de sa connaissance. Gilbert en parla avec enthousiasme, et elle en disait du mal à proportion. L'obscurité vint; il se fit un silence. Un domestique entra, apportant une lampe; Mme de Marsan dit qu'elle n'en voulait pas, et qu'on la mît dans le salon. A peine cet ordre donné, elle parut s'en repentir, et s'étant levée avec quelque embarras, elle se dirigea vers son piano. « Venez voir, dit-elle à Gilbert, le petit tabouret de ma loge que je viens de faire monter autrement; il me sert maintenant pour m'asseoir là; on vient de me l'apporter tout à l'heure, et je vais vous faire un peu de musique, pour que vous en ayez l'étrenne. »

Elle préludait doucement par de vagues mélodies, et Gilbert reconnut bientôt son air favori, *le Désir* de Beethoven. S'oubliant peu à peu, Emmeline répandit dans son exécution l'expression la plus passionnée, pressant le mouvement à faire battre le cœur, puis s'arrêtant tout à coup comme si la respiration lui eût manqué, forçant le son, et le laissant s'éteindre. Nulles paroles n'égaleront jamais la tendresse d'un pareil langage. Gilbert était debout, et de temps en temps les beaux yeux se levaient pour le consulter. Il s'appuya sur l'angle du piano, et tous deux luttaient contre leur trouble, quand un accident presque ridicule vint les tirer de leur rêverie.

Le tabouret cassa tout à coup, et Emmeline tomba aux pieds de Gilbert. Il s'élança pour lui tendre la main; elle la prit et se releva en riant; il était pâle comme un mort, craignant qu'elle ne se fût blessée. « C'est bon, dit-elle, donnez-moi une chaise; ne dirait-on pas que je suis tombée d'un cinquième? »

Elle se mit à jouer une contredanse, et, tout en jouant, à le plaisanter sur la peur qu'il avait eue. « N'est-il pas tout simple, lui dit-

il, que je m'effraie de vous voir tomber? — Bah! répondait-elle, c'est un effet nerveux; ne croyez-vous pas que j'en suis reconnaissante? Je conviens que ma chute est ridicule, mais je trouve, ajouta-t-elle assez sèchement, je trouve que votre peur l'est davantage. »

Gilbert fit quelques tours de chambre, et la contredanse d'Emmeline devenait moins gaie d'instant en instant. Elle sentait qu'en voulant le railler elle l'avait blessé. Il était trop ému pour pouvoir parler. Il revint s'appuyer au même endroit, devant elle; ses yeux gonflés ne purent retenir quelques larmes; Emmeline se leva aussitôt et fut s'asseoir au fond de la chambre, dans un coin obscur. Il s'approcha d'elle et lui reprocha sa dureté. C'était le tour de la comtesse à ne pouvoir répondre. Elle restait muette et dans un état d'agitation impossible à peindre; il prit son chapeau pour sortir, et, ne pouvant s'y décider, s'assit près d'elle; elle se détourna, et étendit le bras comme pour lui faire signe de partir; il la saisit et la serra sur son cœur. Au même instant on sonna à la porte, et Emmeline se jeta dans un cabinet.

Le pauvre garçon ne s'aperçut le lendemain qu'il allait chez Mme de Marsan qu'au moment où il y arrivait. L'expérience lui faisait craindre de la trouver sévère et offensée de ce qui s'était passé. Il se trompait; il la trouva calme et indulgente, et le premier mot de la comtesse fut qu'elle l'attendait. Mais elle lui annonça fermement qu'il leur fallait cesser de se voir. « Je ne me repens pas, lui dit-elle, de la faute que j'ai commise, et je ne cherche à m'abuser sur rien. Mais quoique je puisse vous faire souffrir et souffrir moi-même, M. de Marsan est entre nous; je ne puis mentir, oubliez-moi. »

Gilbert fut atteré par cette franchise, dont l'accent persuasif ne permettait aucun doute. Il dédaignait les phrases vulgaires et les vaines menaces de mort qui arrivent toujours en pareil cas; il tenta d'être aussi courageux que la comtesse, et de lui prouver du moins par là quelle estime il avait pour elle. Il lui répondit qu'il obéirait et qu'il quitterait Paris pour quelque temps; elle lui demanda où il comptait aller, et lui promit de lui écrire. Elle voulut qu'il la connût tout entière, et lui raconta en quelques mots l'histoire de sa vie, lui peignit sa position, l'état de son cœur, et ne se fit pas plus heureuse qu'elle n'était. Elle lui rendit ses vers et le remercia de lui avoir donné un moment de bonheur. « Je m'y suis livrée, lui dit-elle, sans vouloir y réfléchir; j'étais sûre que l'impossible m'arrêterait, mais je n'ai pu résister à ce qui était possible. J'espère que vous ne verrez pas dans ma conduite une coquetterie que je n'y ai pas mise. J'au-

rais dû songer davantage à vous; mais je ne vous crois pas assez d'amour pour que vous n'en guérissiez bientôt.

— Je serai assez franc, répondit Gilbert, pour vous dire que je n'en sais rien, mais je ne crois pas en guérir. Votre beauté m'a moins touché que votre esprit et votre caractère, et si l'image d'un beau visage peut s'effacer par l'absence ou par les années, la perte d'un être tel que vous est à jamais irréparable. Sans doute je guérirai en apparence, et il est presque certain que dans quelque temps je reprendrai mon existence habituelle; mais ma raison même me dira toujours que vous eussiez fait le bonheur de ma vie. Ces vers que vous me rendez ont été écrits comme par hasard, un instant d'ivresse les a inspirés; mais le sentiment qu'ils expriment est en moi depuis que je vous connais, et je n'ai eu la force de le cacher que par cela même qu'il est juste et durable. Nous ne serons donc heureux ni l'un ni l'autre, et nous ferons au monde un sacrifice que rien ne pourra compenser.

— Ce n'est pas au monde que nous le ferons, dit Emmeline, mais à nous-mêmes, ou plutôt c'est à moi que vous le ferez. Le mensonge m'est insupportable, et hier soir, après votre départ, j'ai failli tout dire à M. de Marsan. Allons, ajouta-t-elle gaiement, allons, mon ami, tâchons de vivre.

Gilbert lui baisa la main respectueusement, et ils se séparèrent.

VI.

A peine cette détermination fut-elle prise qu'ils la sentirent impossible à réaliser. Ils n'eurent pas besoin de longues explications pour en convenir mutuellement. Gilbert resta deux mois sans venir chez Mme de Marsan, et pendant ces deux mois ils perdirent l'un et l'autre l'appétit et le sommeil. Au bout de ce temps, Gilbert se trouva un soir tellement désolé et ennuyé, que, sans savoir ce qu'il faisait, il prit son chapeau et arriva chez la comtesse à son heure ordinaire, comme si de rien n'était. Elle ne songea pas à lui adresser un reproche de ce qu'il ne tenait pas sa parole. Dès qu'elle l'eut regardé, elle comprit ce qu'il avait souffert; et il la vit si pâle et si changée, qu'il se repentit de n'être pas revenu plus tôt.

Ce qu'Emmeline avait dans le cœur n'était ni un caprice, ni une passion; c'était la voix de la nature même qui lui criait qu'elle avait besoin d'un nouvel amour. Elle n'avait pas fait grandes réflexions sur le caractère de Gilbert; il lui plaisait, et il était là; il lui disait

qu'il l'aimait, et il l'aimait d'une tout autre manière que M. de Marsan ne l'avait aimée. L'esprit d'Emmeline, son intelligence, son imagination enthousiaste, toutes les nobles qualités renfermées en elle souffraient à son insu. Les larmes qu'elle croyait répandre sans raison demandaient à couler malgré elle, et la forçaient d'en chercher le motif; tout alors le lui apprenait, ses livres, sa musique, ses fleurs, ses habitudes même et sa vie solitaire; il fallait aimer et combattre, ou se résigner et mourir.

Ce fut avec une fierté courageuse que la comtesse de Marsan envisagea l'abîme où elle allait tomber. Lorsque Gilbert la serra de nouveau dans ses bras, elle regarda le ciel, comme pour le prendre à témoin de sa faute et de ce qu'elle allait lui coûter. Gilbert comprit ce regard mélancolique; il mesura la grandeur de sa tâche à la noblesse du cœur de son amie. Il sentit qu'il avait entre les mains le pouvoir de lui rendre l'existence ou de la dégrader à jamais. Cette pensée lui inspira moins d'orgueil que de joie; il se jura de se consacrer à elle, et remercia Dieu de l'amour qu'il éprouvait.

La nécessité du mensonge désolait pourtant la jeune femme; elle n'en parla plus à son amant, et garda cette peine secrète; du reste, l'idée de résister plus ou moins long-temps, du moment qu'elle ne pouvait résister toujours, ne lui vint pas à l'esprit. Elle compta, pour ainsi dire, ses chances de souffrances et ses chances de bonheur, et mit hardiment sa vie pour enjeu. Au moment où Gilbert revint, elle se trouvait forcée de passer trois jours à la campagne. Il la conjurait de lui accorder un rendez-vous avant de partir. « Je le ferai si vous voulez, lui répondit-elle, mais je vous supplie de me laisser attendre. »

Le quatrième jour, un jeune homme entra vers minuit au Café anglais. — Que veut monsieur? demanda le garçon. — Tout ce que vous avez de meilleur, répondit le jeune homme, avec un air de joie qui fit retourner tout le monde. A la même heure, au fond de l'hôtel de Marsan, une persienne entr'ouverte laissait apercevoir une lueur derrière un rideau. Seule, en déshabillé de nuit, Mme de Marsan était assise sur une petite chaise dans sa chambre, les verrous tirés derrière elle : — Demain, je serai à lui. Sera-t-il à moi?

Emmeline ne pensait pas à comparer sa conduite à celle des autres femmes. Il n'y avait pour elle, en cet instant, ni douleur ni remords; tout faisait silence devant l'idée du lendemain. Oserai-je vous dire à quoi elle pensait? oserai-je écrire ce qui, à cette heure redoutable, inquiétait une belle et noble femme, la plus sensible et la plus honnête

que je connaisse, à la veille de la seule faute qu'elle ait jamais eu à se reprocher?

Elle pensait à sa beauté. Amour, dévouement, sincérité du cœur, constance, sympathie de goût, crainte, dangers, repentir, tout était chassé, tout était détruit par la plus vive inquiétude sur ses charmes, sur sa beauté corporelle. La lueur que nous apercevons, c'est celle d'un flambeau qu'elle tient à la main. Sa psyché est en face d'elle; elle se retourne, écoute; nul témoin, nul bruit; elle a entr'ouvert le voile qui la couvre, et comme Vénus devant le berger de la fable, elle comparaît timidement.

Pour vous parler du jour suivant, je ne puis mieux faire, madame, que vous transcrire une lettre d'Emmeline à sa sœur, où elle peint elle-même ce qu'elle éprouvait :

« J'étais à lui. A toutes mes anxiétés avait succédé un abattement extrême. J'étais brisée, et ce malaise me plaisait. Je passai la soirée en rêverie; je voyais des formes vagues, j'entendais des voix lointaines; je distinguais : « mon ange, ma vie ! » et je m'affaissais encore, plus encore. Pas une fois ma pensée ne s'est reportée sur les inquiétudes du jour précédent, durant cette demi-léthargie qui me reste en mémoire comme l'état que je choisirai en Paradis. Je me couchai et dormis comme un nouveau-né. Au réveil, le matin, un souvenir confus des évènemens de la veille fit rapidement porter le sang au cœur. Une palpitation me fit dresser sur mon séant, et là je m'entendis m'écrier à haute voix : *C'en est fait!* J'appuyai ma tête sur mes genoux, et je me précipitai au fond de mon ame. Pour la première fois, il me vint la crainte qu'il ne m'eût mal jugée. La simplicité avec laquelle j'avais cédé pouvait lui donner cette opinion. En dépit de son esprit, de son tact, je pouvais craindre une mauvaise expérience du monde. Si ce n'était pour lui qu'une fantaisie, une difficulté à vaincre? Trop étonnée, trop émue, bouleversée par tous les sentimens qui me subjuguaient, je n'avais pas assez étudié les siens. J'avais peur, je respirais court. Eh bien! me dis-je bravement, le jour où il me connaîtra, il aura un arriéré à payer. Tout ce sombre fut éclairé tout à coup par de doux souvenirs. Je sentais un sourire errer autour de ma bouche; comme la veille, je revis toute sa figure, belle d'une expression que je n'ai vue nulle part, même dans les chefs-d'œuvre des grands maîtres; j'y lisais l'amour, le respect, le culte, et ce doute, cette crainte de ne pas obtenir, tant on désire vivement. Voilà pour la femme l'instant suprême, et ainsi bercée, je m'habillai. On a grand plaisir à la toilette, quand on attend son amant. »

VII.

Emmeline avait mis cinq ans à s'apercevoir que son premier choix ne pouvait la rendre heureuse; elle en avait souffert pendant un an; elle avait lutté six mois contre une passion naissante, deux mois contre un amour avoué; elle avait enfin succombé, et son bonheur dura quinze jours.

Quinze jours, c'est bien court, n'est-ce pas? J'ai commencé ce conte sans y réfléchir, et je vois qu'arrivé au moment dont la pensée m'a fait prendre la plume, je n'ai rien à en dire sinon qu'il fut bien court. Comment tenterai-je de vous le peindre? Vous raconterai-je ce qui est inexprimable et ce que les plus grands génies de la terre ont laissé deviner dans leurs ouvrages, faute d'une parole qui pût le rendre? Certes, vous ne vous y attendez pas, et je ne commettrai pas ce sacrilége. Ce qui vient du cœur peut s'écrire, mais non ce qui est le cœur lui-même.

D'ailleurs, en quinze jours, si on est heureux, a-t-on le temps de s'en apercevoir? Emmeline et Gilbert étaient encore étonnés de leur bonheur; ils n'osaient y croire, et s'émerveillaient de la vive tendresse dont leur cœur était plein. Est-il possible, se demandaient-ils, que nos regards se soient jamais rencontrés avec indifférence, et que nos mains se soient touchées froidement? Quoi! je t'ai regardé, disait Emmeline, sans que mes yeux se soient voilés de larmes? Je t'ai écouté sans baiser tes lèvres? Tu m'as parlé comme à tout le monde, et je t'ai répondu sans te dire que je t'aimais? — Non, répondait Gilbert, ton regard, ta voix, te trahissaient; grand Dieu! comme ils me pénétraient! C'est moi que la crainte a arrêté, et qui suis cause que nous nous aimons si tard. — Alors ils se serraient la main, comme pour se dire tacitement : Calmons-nous, il y a de quoi en mourir.

A peine avaient-ils commencé à s'habituer de se voir en secret, et à jouir des frayeurs du mystère; à peine Gilbert connaissait-il ce nouveau visage que prend tout à coup une femme en tombant dans les bras de son amant; à peine les premiers sourires avaient-ils paru à travers les larmes d'Emmeline; à peine s'étaient-ils juré de s'aimer toujours; pauvres enfans! confians dans leur sort, ils s'y abandonnaient sans crainte, et savouraient lentement le plaisir de reconnaître qu'ils ne s'étaient pas trompés dans leur mutuelle espérance; ils en

étaient encore à se dire : Comme nous allons être heureux! quand leur bonheur s'évanouit.

Le comte de Marsan était un homme ferme, et sur les choses importantes, son coup d'œil ne le trompait pas. Il avait vu sa femme triste; il avait pensé qu'elle l'aimait moins, et il ne s'en était pas soucié. Mais il la vit préoccupée et inquiète, et il résolut de ne pas le souffrir. Dès qu'il prit la peine d'en chercher la cause, il la trouva facilement. Emmeline s'était troublée à sa première question, et à la seconde avait été sur le point de tout avouer. Il ne voulut point d'une confidence de cette nature, ét, sans en parler autrement à personne, il s'en fut à l'hôtel garni qu'il habitait avant son mariage, et y retint un appartement. Comme sa femme allait se coucher, il entra chez elle en robe de chambre, et s'étant assis en face d'elle, il lui parla à peu près ainsi :

« Vous me connaissez assez, ma chère, pour savoir que je ne suis pas jaloux. J'ai eu pour vous beaucoup d'amour, j'ai et j'aurai toujours pour vous beaucoup d'estime et d'amitié. Il est certain qu'à notre âge, et après tant d'années passées ensemble, une tolérance réciproque nous est nécessaire pour que nous puissions continuer de vivre en paix. J'use, pour ma part, de la liberté que doit avoir un homme, et je trouve bon que vous en fassiez autant. Si j'avais apporté dans cette maison autant de fortune que vous, je ne vous parlerais pas ainsi; je vous laisserais le comprendre. Mais je suis pauvre, et notre contrat de mariage m'a laissé pauvre par ma volonté. Ce qui, chez un autre, ne serait que de l'indulgence ou de la sagesse, serait pour moi de la bassesse. Quelque précaution qu'on prenne, une intrigue n'est jamais secrète. Il faut, tôt ou tard, qu'on en parle. Ce jour arrivé, vous sentez que je ne serais rangé ni dans la catégorie des maris complaisans, ni même dans celle des maris ridicules, mais qu'on ne verrait en moi qu'un misérable à qui l'argent fait tout supporter. Il n'entre pas dans mon caractère de faire un éclat qui déshonore à la fois deux familles, quel qu'en soit le résultat; je n'ai de haine ni contre vous ni contre personne; c'est pour cette raison même que je viens vous annoncer la résolution que j'ai prise, afin de prévenir les suites de l'étonnement qu'elle pourra causer. Je demeurerai, à partir de la semaine prochaine, dans l'hôtel garni que j'habitais quand j'ai fait la connaissance de votre mère. Je suis fâché de rester à Paris, mais je n'ai pas de quoi voyager; il faut que je me loge, et cette maison-là me plaît. Voyez ce que vous voulez faire, et, si c'est possible, j'agirai en conséquence. »

Mme de Marsan avait écouté son mari avec un étonnement toujours croissant. Elle resta comme une statue; elle vit qu'il était décidé, et elle n'y pouvait croire; elle se jeta à son cou presque involontairement; elle s'écria que rien au monde ne la ferait consentir à cette séparation. A tout ce qu'elle disait, il n'opposait que le silence. Emmeline éclata en sanglots; elle se mit à genoux et voulut confesser sa faute; il l'arrêta, et refusa de l'entendre. Il s'efforça de l'apaiser, lui répéta qu'il n'avait contre elle aucun ressentiment; puis il sortit malgré ses prières.

Le lendemain, ils ne se virent pas; lorsque Emmeline demanda si le comte était chez lui, on lui répondit qu'il était parti de grand matin, et qu'il ne rentrerait pas de la journée. Elle voulut l'attendre, et s'enferma à six heures du soir dans l'appartement de M. de Marsan; mais le courage lui manqua, et elle fut obligée de retourner chez elle.

Le jour suivant au déjeuner, le comte descendit en habit de cheval. Les domestiques commençaient à faire ses paquets, et le corridor était plein de hardes en désordre. Emmeline s'approcha de son mari en le voyant entrer, et il la baisa sur le front; ils s'assirent en silence; on déjeunait dans la chambre à coucher de la comtesse. En face d'elle était sa psyché; elle croyait y voir son fantôme. Ses cheveux en désordre, son visage abattu, semblaient lui reprocher sa faute. Elle demanda au comte d'une voix mal assurée s'il comptait toujours quitter l'hôtel. Il répondit qu'il s'y disposait et que son départ était fixé pour le lundi suivant.

— N'y a-t-il aucun moyen de retarder ce départ? demanda-t-elle d'un ton suppliant.

— Ce qui est ne peut se changer, répliqua le comte; avez-vous réfléchi à ce que vous comptez faire?

— Que voulez-vous que je fasse? dit-elle.

M. de Marsan ne répondit pas.

— Que voulez-vous? répéta-t-elle; quel moyen puis-je avoir de vous fléchir? quelle expiation, quel sacrifice puis-je vous offrir que vous consentiez à accepter?

— C'est à vous de le savoir, dit le comte. Il se leva et s'en fut sans en dire plus; mais le soir même il revint chez sa femme, et son visage était moins sévère.

Ces deux jours avaient tellement fatigué Emmeline, qu'elle était d'une pâleur effrayante. M. de Marsan ne put, en le remarquant, se défendre d'un mouvement de compassion.

— Eh bien! ma chère, dit-il, qu'avez-vous?

— Je pense, répondit-elle, et je vois que rien n'est possible.

— Vous l'aimez donc beaucoup? demanda-t-il.

Malgré l'air froid qu'il affectait, Emmeline vit dans cette question un mouvement de jalousie. Elle crut que la démarche de son mari pouvait bien n'être qu'une tentative de se rapprocher d'elle, et cette idée lui fut pénible. Tous les hommes sont ainsi, pensa-t-elle, ils méprisent ce qu'ils possèdent, et reviennent avec ardeur à ce qu'ils ont perdu par leur faute. Elle voulut savoir jusqu'à quel point elle devinait juste, et répondit d'un ton hautain :

— Oui, monsieur, je l'aime, et là-dessus, du moins, je ne mentirai pas.

— Je conçois cela, reprit M. de Marsan, et j'aurais mauvaise grace à vouloir lutter ici contre personne; je n'en ai ni le moyen ni l'envie.

Emmeline vit qu'elle s'était trompée ; elle voulait parler et ne trouvait rien. Que répondre, en effet, à la façon d'agir du comte? Il avait deviné clairement ce qui s'était passé, et le parti qu'il avait pris était juste sans être cruel. Elle commençait une phrase, et ne pouvait l'achever ; elle pleurait. M. de Marsan lui dit avec douceur :

— Calmez-vous ; songez que vous avez commis une faute, mais que vous avez un ami qui la sait, et qui vous aidera à la réparer.

— Que ferait donc cet ami, dit Emmeline, s'il était aussi riche que moi, puisque cette misérable question de fortune le décide à me quitter? Que feriez-vous, si notre contrat n'existait pas?

Emmeline se leva, alla à son secrétaire, en tira son contrat de mariage, et le brûla à la bougie qui était sur la table. Le comte la regarda faire jusqu'au bout.

— Je vous comprends, lui dit-il enfin ; et, bien que ce que vous venez de faire soit une action sans conséquence, puisque le double est chez le notaire, cette action vous honore, et je vous en remercie. Mais songez donc, ajouta-t-il en embrassant Emmeline, songez donc que s'il ne s'agissait ici que d'une formalité à annuler, je n'aurais fait qu'abuser de mes avantages. Vous pouvez d'un trait de plume me rendre aussi riche que vous, je le sais ; mais je n'y consentirai pas, et aujourd'hui moins que jamais.

— Orgueilleux que vous êtes, s'écria Emmeline désespérée, et pourquoi refuseriez-vous?

M. de Marsan lui tenait la main; il la serra légèrement, et répondit :

— Parce que vous l'aimez.

VIII.

Par une de ces belles matinées d'automne où le soleil brille de tout son éclat et semble dire adieu à la verdure mourante, Gilbert était accoudé à une petite fenêtre au second étage, dans une rue écartée derrière les Champs-Élysées. Tout en fredonnant un air de la *Norma*, il regardait attentivement chaque voiture qui passait sur la chaussée. Quand la voiture arrivait au coin de la rue, la chanson s'arrêtait; mais la voiture continuait sa route, et il fallait en attendre une autre. Il en passa beaucoup ce jour-là, mais le jeune homme inquiet ne vit dans aucune un petit chapeau de paille d'Italie et une mantille noire; une heure sonna, puis deux; il était trop tard; après avoir regardé vingt fois à sa montre, avoir fait autant de tours de chambre, et s'être désolé et rassuré plus souvent encore alternativement, Gilbert descendit enfin, et erra quelque temps dans les allées. En rentrant chez lui, il demanda à son portier s'il n'y avait point de lettres, et la réponse fut négative. Un pressentiment de sinistre augure l'agita toute la journée. Vers dix heures du soir il montait, non sans crainte, le grand escalier de l'hôtel de Marsan; la lampe n'était pas allumée, cela le surprit et l'inquiéta; il sonna, personne ne venait; il toucha la porte qui s'ouvrit, et s'arrêta dans la salle-à-manger; une femme de chambre vint à sa rencontre, il lui demanda s'il pouvait entrer. « Je vais le demander, répondit-elle; » et comme elle entrait dans le salon, Gilbert entendit entre les deux portes une voix tremblante qu'il reconnut et qui disait tout bas : « dites que je n'y suis pas. »

Il m'a dit lui-même que ce peu de mots prononcés dans les ténèbres, au moment où il s'y attendait le moins, lui avaient fait plus de mal qu'un coup d'épée. Il sortit dans un étonnement inexprimable. « Elle était là, se dit-il, elle m'a vu sans doute; qu'arrive-t-il? ne pouvait-elle me dire un mot, ou du moins m'écrire? » Huit jours se passèrent sans lettres, et sans qu'il pût voir la comtesse. Enfin il reçut la lettre suivante :

« Adieu! il faut que vous vous souveniez de votre projet de voyage et que vous me teniez parole. Ah! je fais un grand sacrifice en ce moment. Quelques mots, profondément sentis, que vous m'avez dits au sujet d'un parti funeste que je voulais prendre, m'arrêtent seuls. Je vivrai. Mais il ne faut pas entièrement arracher une pensée qui seule peut me donner une apparence de tranquillité. Permettez, mon ami, que je la place seulement à distance, avec des conditions; si,

par exemple, une entière indifférence pour moi prenait place dans votre cœur; si, une fois de retour, et le cœur raffermi, vous ne me veniez plus voir; — si jamais mon image, mon amour ne venait plus... il est impossible de continuer l'affreuse vie que je mène. Le plus malheureux est celui qui reste; il faut donc que ce soit vous qui partiez. Vos affaires vous le permettent-elles? Ou voulez-vous que j'aille je ne sais où? Répondez-moi, ce sera vous qui aurez de la force; je n'en ai pas du tout; ayez pitié de moi. Dites, que sais-je? que vous guérirez; mais ce n'est pas vrai! N'importe, dites toujours. Évitez de me voir avant le voyage; il faut de la force, et je ne sais où en prendre. Je n'ai cessé de pleurer et de vous écrire depuis huit jours. Je jette tout au feu. Vous trouverez cette lettre-ci encore bien incohérente. M. de Marsan sait tout, mentir m'a été impossible; d'ailleurs il le savait. Cependant cette lettre est loin d'exprimer ce qu'il y a de contradictoire entre mon cœur et ma raison. Allez dans le monde ces jours-ci, que votre départ n'ait pas l'air d'un coup de tête. De si tôt je ne pourrai sortir ni recevoir. La voix me manque à tout moment. Vous m'écrirez, n'est-ce pas? Il est impossible que vous partiez sans m'écrire quelques lignes. Voyager!... C'est vous qui allez voyager! »

Le malheur de Gilbert lui parut un rêve; il pensait à aller chez M. de Marsan et à lui chercher querelle. Il tomba à terre au milieu de sa chambre, et versa les larmes les plus amères. Enfin, il résolut de voir la comtesse à tout prix, et d'avoir l'explication de cet évènement, qui lui était annoncé d'une manière si peu intelligible. Il courut à l'hôtel de Marsan, et, sans parler à aucun domestique, il pénétra jusqu'au salon. Là, il s'arrêta à la pensée de compromettre celle qu'il aimait, et de la perdre peut-être par sa faute. Entendant quelqu'un approcher, il se jeta derrière un rideau : c'était le comte qui entrait. Demeuré seul, Gilbert avança, et, entr'ouvrant la porte d'un cabinet vitré, il vit Emmeline couchée et son mari près d'elle. Au pied du lit était un linge couvert de sang, et le médecin s'essuyait les mains. Ce spectacle lui fit horreur; il frémit de l'idée d'ajouter, par son imprudence, aux maux de sa maîtresse; et, marchant sur la pointe du pied, il sortit de l'hôtel sans être remarqué.

Il sut bientôt que la comtesse avait été en danger de mort; une nouvelle lettre lui apprit en détail ce qui s'était passé. « Renoncer à nous revoir, disait Emmeline, est impossible, il n'y faut pas songer; et cette idée qui vous désole ne me cause aucune peine, car je ne puis l'admettre un instant. Mais nous séparer pour six mois, pour

un an, voilà ce qui me fait sanglotter et me déchire l'ame, car c'est là tout ce qui est possible. » Elle ajoutait que si, avant son départ, il éprouvait un désir trop vif de la voir encore une fois, elle y consentirait. Il refusa cette entrevue; il avait besoin de toute sa force; et, bien que convaincu de la nécessité de s'éloigner, il ne pouvait prendre aucun parti. Vivre sans Emmeline lui semblait un mot vide de sens, et, pour ainsi dire, un mensonge. Il se jura cependant d'obéir à tout prix, et de sacrifier son existence, s'il le fallait, au repos de Mme de Marsan. Il mit ses affaires en ordre, dit adieu à ses amis, annonça à tout le monde qu'il allait en Italie. Puis, quand tout fut prêt, et qu'il eut son passeport, il resta enfermé chez lui, se promettant, chaque soir, de partir le lendemain, et passant la journée à pleurer.

Emmeline, de son côté, n'était guère plus courageuse, comme vous pouvez penser. Dès qu'elle put supporter la voiture, elle alla au Moulin de May. M. de Marsan ne la quittait pas; il eut pour elle, pendant sa maladie, l'amitié d'un frère et les soins d'une mère. Je n'ai pas besoin de dire qu'il avait pardonné, et que la vue des souffrances de sa femme l'avait fait renoncer à ses projets de séparation. Il ne parla plus de Gilbert, et je ne crois pas que, depuis cette époque, il ait jamais prononcé ce nom, étant seul avec la comtesse. Il apprit le voyage annoncé, et n'en parut ni joyeux ni triste. On devinait aisément à sa conduite qu'il se reconnaissait, au fond du cœur, coupable d'avoir négligé sa femme, et d'avoir si peu fait pour son bonheur; lorsqu'appuyée à son bras, Emmeline se promenait lentement avec lui dans la longue *allée des soupirs*, il paraissait presque aussi triste qu'elle; et Emmeline lui sut gré de ce qu'il ne tenta jamais de rappeler l'ancien amour, ni de combattre l'amour nouveau.

Elle brûla les lettres de Gilbert, et, dans ce sacrifice douloureux, ne respecta qu'une seule ligne écrite de la main de son amant : « *Pour vous, tout au monde.* » En relisant ces mots, elle ne put se résoudre à les anéantir; c'était l'adieu du pauvre garçon. Elle coupa cette ligne avec ses ciseaux, et la porta long-temps sur son cœur. « S'il faut jamais me séparer de ces mots-là, écrivait-elle à Gilbert, je les avalerai. Maintenant, ma vie n'est plus qu'une pincée de cendre, et je ne pourrai, de long-temps, regarder ma cheminée sans pleurer. »

Était-elle sincère? demanderez-vous peut-être. Ne fit-elle aucune tentative pour revoir son amant? Ne se repentait-elle pas de son sacrifice? N'essaya-t-elle jamais de revenir sur sa résolution? Oui, madame, elle l'essaya; je ne veux la faire ni meilleure ni plus brave

qu'elle ne l'a été. Oui, elle essaya de mentir, de tromper son mari; en dépit de ses sermens, de ses promesses, de sa douleur et de ses remords, elle revit Gilbert; et, après avoir passé deux heures avec lui dans un délire de joie et d'amour, elle sentit, en rentrant chez elle, qu'elle ne pouvait ni tromper, ni mentir; je vous dirai plus, Gilbert le sentit lui-même, et ne lui demanda pas de revenir.

Cependant il ne partait pas encore, et ne parlait plus de voyage. Au bout de quelques jours, il voulait déjà se persuader qu'il était plus calme, et qu'il n'y avait aucun danger à rester. Il tâchait, dans ses lettres, de faire consentir Emmeline à ce qu'il passât l'hiver à Paris. Elle hésitait; et, tout en renonçant à l'amour, elle commençait à parler d'amitié. Ils cherchaient tous deux mille motifs de prolonger leur souffrance, ou du moins de se voir souffrir. Qu'allait-il arriver? Je ne sais.

IX.

Je crois vous avoir dit, madame, qu'Emmeline avait une sœur. C'était une belle et grande jeune fille, et de plus un excellent cœur. Soit par une timidité excessive, soit par une autre cause, elle n'avait jamais parlé à Gilbert qu'avec une extrême réserve, et presque avec répugnance, lorsqu'elle avait eu occasion de le rencontrer. Gilbert avait des manières d'étourdi et des façons de dire qui, bien que simples et naturelles, devaient blesser une modestie et une pudeur parfaite. La franchise même du jeune homme et son caractère exalté avaient peu de chances de rencontrer de la sympathie chez la sévère Sarah (c'était le nom de la sœur d'Emmeline); aussi quelques mots de politesse échangés au hasard, quelques complimens lorsque Sarah chantait, une contredanse de temps en temps, c'était là toute la connaissance qu'ils avaient faite, et leur amitié n'allait pas plus loin.

Au milieu de ces dernières circonstances, Gilbert reçut une invitation de bal d'une amie de Mme de Marsan, et il crut devoir y aller, pour se conformer au désir de sa maîtresse. Sarah était à cette soirée. Il fut s'asseoir à côté d'elle. Il savait quelle tendre affection unissait la comtesse à sa sœur, et c'était pour lui une occasion de parler de ce qu'il aimait à quelqu'un qui le comprenait. La maladie récente servit de prétexte; s'informer de la santé d'Emmeline, c'était s'informer de son amour. Contre sa coutume, Sarah répondit avec confiance et avec douceur; et l'orchestre ayant donné, au milieu de leur entretien, le signal d'une contredanse, elle dit qu'elle était lasse, et refusa son danseur, qui venait la chercher.

Le bruit des instrumens et le tumulte du bal leur donnant plus de liberté, la jeune fille commença à laisser comprendre à Gilbert qu'elle savait la cause du mal d'Emmeline. Elle parla des souffrances de sa sœur, et raconta ce qu'elle en avait vu; pendant ce récit, Gilbert baissait la tête. Quand il la releva, une larme coulait sur sa joue. Sarah devint tout à coup tremblante; ses beaux yeux bleus se troublèrent. « Vous l'aimez plus que je ne croyais, lui dit-elle. » De ce moment elle devint tout autre qu'elle ne s'était jamais montrée à lui; elle lui avoua que depuis long-temps elle s'était aperçue de ce qui se passait, et que la froideur qu'elle lui avait témoignée venait de ce qu'elle n'avait cru voir en lui que la légèreté d'un homme du monde, qui fait la cour à toutes les femmes sans se soucier du mal qui en résulte. Elle parla en sœur et en amie, avec chaleur et avec franchise. L'accent de vérité qu'elle employa pour montrer à Gilbert la nécessité absolue de rendre le repos à la comtesse, le frappa plus que tout le reste ne l'avait pu faire, et, en un quart d'heure, il vit clair dans sa destinée.

On se préparait à danser le cotillon. « Asseyons-nous dans le cercle, dit Gilbert, nous nous dispenserons de figurer, et nous pourrons causer sans qu'on nous remarque. » Elle y consentit; ils prirent place, et continuèrent à parler d'Emmeline. Cependant, de temps en temps, un valseur forçait Sarah de prendre part à la figure, et il fallait se lever pour tenir le bout d'une écharpe ou le bouquet et l'éventail. Gilbert restait alors sur sa chaise, perdu dans ses pensées, regardant sa belle partner sauter et sourire, les yeux encore humides. Elle revenait, et ils reprenaient leur triste entretien. Ce fut au bruit de ces valses allemandes qui avaient bercé les premiers jours de son amour, que Gilbert jura de partir et de l'oublier.

Lorsque l'heure de se retirer fut venue, ils se levèrent tous deux avec une sorte de solennité. « J'ai votre parole, dit la jeune fille, je compte sur vous pour sauver ma sœur; et si vous partez, ajouta-t-elle en lui prenant la main sans songer qu'on pût l'observer, si vous partez, nous serons quelquefois deux à penser au pauvre voyageur. »

Ils se quittèrent sur cette parole, et Gilbert partit le lendemain.

ALFRED DE MUSSET.

SUR

LE JUGEMENT DERNIER

Il y a deux mois environ que *le Jugement dernier* a été offert aux curieux. Dans cet espace de temps, les journaux ont trouvé bien peu de place pour parler de l'impression de ce chef-d'œuvre. Encore quelques jours, il n'aura plus le moindre retentissement dans les esprits, et l'oubli s'avance déjà pour le saisir. Il est donc bien tard pour ajouter quelques idées au petit nombre de celles qui ont été soulevées à cette occasion; et pourtant, quel champ plus vaste ouvert à la critique, à la réflexion, à l'enthousiasme! Un homme d'un talent supérieur consacre plusieurs années à la reproduction aussi exacte que possible de l'ouvrage le plus colossal que les arts aient produit chez les modernes; ni le temps, ni la patience ne sont épargnés pour conduire et achever une si respectable entreprise; le gouvernement fait les frais du tableau et lui garde une place convenable dans une nouvelle construction élevée à la gloire et au culte des arts : tout concourait pour ménager au public de nobles plaisirs, et le public est resté froid, et les critiques ne se sont pas émus ou ont à peine tourné leurs regards vers cette nouveauté, la plus vraiment neuve, cependant, et la plus inattendue.

A qui faut-il s'en prendre de cette indifférence coupable? Doit-on se dire que les beaux ouvrages ne sont pas faits pour le public et ne sont pas appréciés par lui, et qu'il ne garde ses admirations privilégiées que pour de futiles objets? Serait-ce qu'il se sent pour

toute production extraordinaire une sorte d'antipathie, et que son instinct le porte naturellement vers ce qui est vulgaire et de peu de durée? Y aurait-il, dans toute œuvre qui semble, par sa grandeur, échapper au caprice de la mode, une condition secrète de lui déplaire, et n'y voit-il qu'une espèce de reproche de l'inconstance de ses goûts et de la vanité de ses opinions? ou bien le public n'est-il tout simplement qu'un juge indolent qui voit indifféremment passer devant ses yeux les plus sublimes et les plus mesquines productions, et n'y trouve autre chose que l'aliment d'une aveugle curiosité?

Et s'il en était ainsi, ne serait-ce pas le plus saint devoir du critique de se tenir comme une sentinelle avancée, tout prêt à signaler les beaux ouvrages et à les recommander de toutes ses forces à l'admiration de la multitude? Bien loin de là, les artistes eux-mêmes, qui devraient être plus particulièrement touchés de l'apparition du *Jugement dernier*, n'ont montré qu'un empressement médiocre dans cette circonstance. Ils ont reçu la copie avec des préventions injustes: quant à l'original lui-même, il a été l'objet de critiques audacieuses qui attestent plus que jamais cette disposition anarchique des esprits qui anéantit toute autorité et nous conduit à une nouvelle barbarie, par le mépris des grands noms que l'admiration des siècles avait consacrés. On ne peut nier l'impression sans cesse décroissante des ouvrages qui s'adressent à la partie la plus enthousiaste de l'esprit; c'est une espèce de refroidissement mortel qui nous gagne par degrés, avant de glacer tout-à-fait la source de toute vénération et de toute poésie.

C'est aux artistes qu'il appartenait d'expliquer l'œuvre de Michel-Ange et de soulever le voile qui cache ses immenses beautés à des yeux mal préparés pour un tel spectacle. Ils devaient se faire les interprètes d'une langue qui semble sans doute étrange aux hommes de ce temps, car le sens religieux n'a plus de prise sur eux; et pourtant c'est par ce lien si puissant que le grand peintre entraînait à lui ses spectateurs avant de les fixer par l'admiration pure des qualités de son ouvrage. Aujourd'hui que les types sacrés ont perdu toute signification et que nous les avons enveloppés dans la même proscription qui bannit de notre art les allégories mythologiques, quelle sorte d'émotions pourrions-nous trouver dans le style le plus sérieux et le plus chrétien qui fut jamais, et surtout dans la peinture du sujet le plus propre à agir sur l'imagination d'un croyant, le jugement dernier?

Tous les artistes, et je parle des plus célèbres, ont échoué quand ils ont voulu peindre le jugement dernier. Ils se sont presque toujours

épuisés à rendre palpable et, pour ainsi dire, possible la représentation d'une scène qui est tout imaginaire. Dans son tableau, si admirable d'ailleurs, de la chute des anges rebelles, Rubens a entassé et multiplié tous les moyens de la composition et de la couleur pour exprimer la confusion et le désespoir des damnés; il nous a montré la chute effroyable de tous ces réprouvés précipités les uns sur les autres dans des gouffres embrasés où des monstres les attendent et les saisissent; mais tout en admirant la prodigieuse force d'invention du peintre, on reconnaît que le mérite, je dirai même le charme de l'exécution, a trop de part dans l'effet de son ouvrage. Tout cela est trop près de nous, par la vérité de l'imitation, pour agir sur l'ame comme le feraient des objets surnaturels. La chair de ses personnages est si palpitante, elle semble tellement animée par le sang qu'on voit circuler dans ces veines gonflées et à travers ces muscles tendus par la douleur, qu'il nous semble presque que nous pourrions assister à une scène pareille, comme serait par exemple la chûte d'un édifice ou d'une montagne entraînant sous ses ruines une foule de malheureux.

Au contraire, chez les peintres de ces écoles primitives aujourd'hui si fort remises en honneur, les tableaux analogues n'offrent guère que des amas de figures mesquines et anguleuses, sans goût, sans disposition grandiose; on y remarque surtout une recherche puérile de détails, qui jette l'esprit à mille lieues de l'impression du grand et du terrible. Dans les siècles qui échappent à la barbarie, aussi bien que dans ceux où, par un retour nécessaire de l'inconstance humaine, les esprits, ayant usé l'admiration qu'inspirent les beaux ouvrages, se retournent vers des nouveautés de mauvais goût, la vérité commune séduit et entraîne; elle paraît le comble de l'art et bien préférable à cette vérité supérieure qui ne s'adresse qu'à la partie la plus noble de l'intelligence.

Le style de Michel-Ange semble donc le seul qui soit parfaitement approprié à un pareil sujet. L'espèce de convention qui est particulière à ce style, ce parti tranché de fuir toute trivialité au risque de tomber dans l'enflure et d'aller jusqu'à l'impossible, se trouvaient à leur place dans la peinture d'une scène qui nous transporte dans une sphère tout idéale. Il est si vrai que notre esprit va toujours au-delà de ce que l'art peut exprimer en ce genre, que la poésie elle-même, qui semble si immatérielle dans ses moyens d'expression, ne nous donne jamais qu'une idée trop définie de semblables inventions. Quand l'Apocalypse de saint Jean nous peint les dernières convulsions de la nature, les montagnes qui s'écroulent, les étoiles qui tom-

bent de la voûte céleste, l'imagination la plus poétique et la plus vaste ne peut s'empêcher de circonscrire dans un champ borné le tableau qui lui est offert; les comparaisons employées par le poète sont tirées d'objets matériels qui arrêtent la pensée dans son vol. Michel-Ange, au contraire, avec ses dix ou douze groupes de quelques figures disposées symétriquement, et sur une surface que l'œil embrasse sans peine, nous donne une idée incomparablement plus terrible de la catastrophe suprême qui amène aux pieds de son juge le genre humain éperdu; et cet empire immense qu'il prend à l'instant sur l'imagination, il ne le doit à aucune des ressources que peuvent employer les peintres vulgaires : c'est son style seul qui le soutient dans les régions du sublime et nous y emporte avec lui.

On a critiqué l'action du Christ, celle de la Madone et sans doute de beaucoup d'autres personnages, comme on l'aurait fait dans une composition ordinaire, toujours en vue d'un certain effet dramatique qui est ici bien peu de saison. On reprend cette sauvage vigueur des gestes et ces contorsions puissantes qui donnent lieu à de si beaux développemens du corps humain.

Il est curieux que dans ce siècle, le plus matérialiste des siècles, on ait fait à Michel-Ange un reproche de la matérialité de ses formes, comme s'il eût fallu peindre des esprits sans corps, ainsi que la poésie nébuleuse et fantastique peut les figurer. On regrette cette banale sentimentalité que les modernes ont introduite dans la représentation des sujets saints, style faux, style haïssable dans sa prétention à rajeunir les scènes de l'Écriture et de l'Évangile, scènes éternellement belles et neuves, mais seulement pour les hommes vraiment nouveaux et faits pour les rendre dans toute leur simplicité. Le Christ de Michel-Ange n'est ni un philosophe, ni un héros de roman; c'est Dieu lui-même, dont le bras va réduire en poudre l'univers. Il faut à Michel-Ange, il faut au peintre des formes, des contrastes, des ombres, des lumières sur des corps charnus et mouvans. Le jugement dernier, c'est la fête de la chair; aussi, comme on la voit courir déjà sur les os de ces pâles ressuscités au moment où le son de la trompette entr'ouvre leur tombe et les arrache au sommeil des siècles! Dans quelle variété de poétiques attitudes ils entr'ouvrent leur paupière à la lueur de ce sinistre et dernier jour, qui secoue pour jamais la poussière du sépulcre et pénètre jusqu'aux entrailles de cette terre où la mort a entassé ses victimes! Quelques-uns soulèvent avec effort la couche épaisse sous laquelle ils ont dormi si long-temps; d'autres, dégagés déjà de leur fardeau, res-

tent là étendus et comme étonnés d'eux-mêmes. Plus loin, la barque vengeresse emporte la foule des réprouvés. Caron se tient là, battant de son aviron les ames paresseuses : *Qualunque s'adagia*. Rien n'égale la malice et la férocité de ses *deux yeux de braise*, comme dit le poète. Une espèce de satyre horrible emporte sur ses épaules un de ces damnés, en enfonçant ses dents crochues dans l'une de ses jambes. Les démons percent de leurs crocs le dos et la tête des misérables, les entraînent sur le bord maudit, où d'autres viennent se précipiter d'eux-mêmes et comme poussés par une invisible main. On voit, dans l'ombre, des dents serrées par l'affreux désespoir, des yeux ardens qui s'élèvent en l'air pour maudire l'Être éternel et l'heure de sa justice. De misérables désespérés portent à leur tête, devant leurs oreilles, devant leurs yeux, leurs mains tremblantes, comme pour se cacher l'horreur de l'inévitable vengeance. On ne peut se figurer, sans l'avoir vue, la prodigieuse variété de ces types de démons, de larves, de suppôts de l'enfer, acharnés sur ces damnés, qui sont leur proie pour l'éternité. Rien de plus noble aussi et de plus varié que les attitudes des anges qui forment le groupe placé au-dessous du Christ, et qui embouchent les trompettes fatales. Deux d'entre eux portent chacun un livre dans leurs mains; l'un de ces livres est la liste des élus. Il est étroit; il tient entre les doigts de l'ange, qui semble appeler avec complaisance ce petit nombre de justes sauvés à peine au milieu des innombrables rejetons du premier homme. L'autre livre contient les noms des réprouvés; liste énorme, liste fatale, et dont la colère céleste ne doit rien retrancher.

Autour du Christ sont les ames heureuses. Du côté de la Madone sont les saintes femmes, les vierges, les mères chrétiennes et martyres; de l'autre côté, les saints, les patriarches, Adam notre premier père assistant à la destruction de cette déplorable race issue de lui. Les confesseurs, les martyrs de la foi se rapprochent du juge et lui montrent les instrumens des supplices qui n'ont pu ébranler leur constance. Quelques-uns semblent contempler avec joie les contorsions de leurs ennemis précipités dans les flammes de l'enfer. En leur faisant étendre vers ces malheureux les rateaux qui ont déchiré leur chair, les roues et les gibets qu'ils ont teints de leur sang, mais surtout en mettant dans leurs yeux un air de satisfaction et de triomphe, Michel-Ange se montre bien l'homme de son siècle, c'est-à-dire le chrétien farouche qui fait de sa vengeance une vertu.

Parmi ces ames fortunées qui s'élèvent jusqu'au sommet de la composition et semblent faire autour du Christ comme une céleste

couronne, on voit des amis qui se retrouvent et qui s'embrassent : divine et touchante espérance! Au-dessous de ce groupe, Michel-Ange a personnifié les péchés capitaux et leur inflige à chacun une espèce de supplice analogue à la nature du péché. L'une de ces représentations est d'une crudité et en même temps d'une simplicité qui doit effaroucher la susceptibilité de notre siècle hypocrite, mais que les Italiens du XVIe siècle ont trouvée à sa place dans un pareil tableau et dans une église. J'en dirai autant de l'espèce de punition que Michel-Ange a jugé à propos d'infliger à un de ses ennemis qu'il place dans l'enfer à côté de la figure d'Ugolin.

Au sommet de la composition, dans deux espaces arrondis séparés par un ornement d'architecture, on voit des anges dans des postures diverses qui portent en triomphe les instrumens de la passion, ces gages du salut pour les ames fidèles, condamnation éternelle des ames perverses pour qui le sang du Christ a été répandu en vain. On pourrait y critiquer plus qu'ailleurs une grande recherche dans les poses et quelques gestes contournés à l'excès, si quelque chose pouvait avec raison être critiquée dans une œuvre où la fermeté du style est si imposante et si continue, qu'il semble que le tableau entier ait été peint à la fois et sous l'inspiration la plus soudaine (1).

Qui croirait, si l'histoire ne nous l'apprenait, que cet ouvrage si plein de hardiesse dans la conception et d'une exécution si virile, est l'ouvrage d'un vieillard? Michel-Ange avait passé soixante ans quand il entreprit cet immense travail. La diversité de ses travaux, jointe aux contrariétés qu'il rencontra dans leur exécution, fut cause qu'il ne mit pas moins de sept ou huit ans pour l'achever; ce qui rend encore plus surprenante l'unité qu'on voit régner dans toutes ses parties, dont aucune ne trahit l'effort ou la fatigue.

Tel est l'étonnant ouvrage que nos yeux ont vu sans passion. Beaucoup d'artistes ont prétendu que la copie ne rendait qu'imparfaitement l'effet de l'original. Je suis loin de penser qu'elle soit en effet la reproduction exacte de tant de beautés. Je regarde même un pareil résultat comme tout-à-fait impossible. Outre la difficulté de s'identifier avec la manière libre et vigoureuse d'un peintre dont

(1) Ceux des lecteurs qui désireraient connaître la plus magnifique description qu'on ait faite du *Jugement dernier*, et auprès de laquelle tout ce qu'on vient de lire n'est qu'une bien faible indication des inventions prodigieuses de Michel-Ange, le trouveront dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, de M. de Stendhal. C'est un morceau de génie, l'un des plus poétiques et des plus frappans que j'aie lus. Je recommande également, parmi beaucoup d'autres passages si remarquables, le chapitre consacré à l'examen de *la Cène* de Léonard de Vinci.

l'originalité est si vive, M. Sigalon a dû éprouver des embarras de toute espèce dans l'exécution de son travail. Tout le monde sait que la fresque est exposée plus que tout autre genre de peinture aux ravages du temps. De plus, les cérémonies religieuses qui ont lieu dans la chapelle Sixtine à diverses époques de l'année, y tiennent allumés très souvent une multitude de cierges dont la fumée a endommagé particulièrement toute la partie basse du tableau, celle où se trouvent la résurrection des corps et la chute des damnés entraînés dans la barque. Il a fallu des prodiges de constance et d'étude pour retrouver tous ces contours obscurcis et perdus dans une ombre qui n'est pas l'effet de la volonté du maître. Nous devons donc savoir un gré infini à M. Sigalon de n'avoir pas désespéré du succès au milieu des difficultés qu'il a dû rencontrer à chaque pas; ce serait aussi le lieu de remercier le ministre vraiment ami des arts qui a ordonné et suivi ce magnifique travail. Il n'a pas cru que *l'argent du peuple* fût trop mal employé à une simple copie, laquelle sauvera au moins d'un anéantissement qui semble prochain le souvenir d'un chef-d'œuvre.

Michel-Ange est le père de l'art moderne. On peut reprendre et blâmer les bizarreries, les extravagances même dans lesquelles l'imitation de son style a entraîné ceux qui s'en sont inspirés sans posséder une originalité propre; mais enfin, c'est à lui que s'arrête définitivement ce que j'appellerai l'art gothique, l'art naïf, si l'on veut, mais l'art qui ne se connaît pas et qui entrevoit à peine cette vive lumière qui ne brille qu'à des temps marqués. L'importance que l'on a voulu donner de nos jours à ces essais dans lesquels le génie de l'art se cherchait encore lui-même, a été l'effet d'une réaction louable sans doute contre une autre sécheresse et une autre raideur, celle de l'école française pendant les quarante dernières années, laquelle ramenait l'art à une espèce d'enfance par l'oubli systématique de tous les progrès que les grands maîtres lui avaient fait faire. Si l'on excepte quelques ouvrages d'un très petit nombre d'hommes privilégiés, les monumens de l'art pendant cette époque resteront comme un exemple singulier des aberrations auxquelles peut porter l'intelligence maladroite des meilleurs principes. L'imitation de l'antique, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus noble dans l'invention et de plus simple dans les détails, avait conduit à l'absence entière d'invention et à l'exécution la plus étroite. Aussi les artistes de cette école se sont-ils presque toujours montrés peu sympathiques pour le talent de Michel-Ange. Cette force et cette indépendance les subjuguent peut-être malgré eux; mais comme ce style renverse toutes

leurs idées sur l'imitation, ils ont beau jeu contre l'exagération, la convention, si l'on veut, qui en sont inséparables.

On n'a pas craint d'affirmer que la vue du chef-d'œuvre de Michel-Ange corromprait le goût des élèves et les induirait à la manière, comme si quelque chose pouvait être plus funeste que la manière même des écoles. Sans doute des modèles aussi frappans ne s'adressent pas à tous les esprits. Il en est de l'étude d'une manière si agrandie, d'un art si abstrait, si l'on peut parler ainsi, comme de ces régimes austères auxquels ne se soumettent que les rudes tempéramens. En présence de tant de grandeur et de tant de hardiesse, un élève imbécille se retourne vers son maître et ne voit dans le dédain du grand peintre pour l'imitation vulgaire que l'impuissance d'imiter; le maître se demande, à son tour, s'il fera céder la tradition devant ce mépris de toute tradition, et cependant le sublime artiste s'avance à travers les siècles entouré de disciples plus dignes de lui. Tous les grands noms de la peinture marchent à ses côtés, et le couronnent des rayons de leur propre gloire. Michel-Ange, comme Homère chez les anciens, est la source féconde où ils ont tous puisé. Raphaël et toute l'école romaine, celle de Florence et de Parme, avec André del Sarto et le Corrége, celle de Venise, avec le Titien, le Tintoret et le Véronèse, jusqu'à celle de Bologne et des Caraches, ne sont que des expressions variées de l'influence de Michel-Ange sur des génies différens. Rubens lui doit une partie de son exubérance et de son audace. Il n'est pas de nature si originale qui n'ait subi cette action puissante. Que le public se rassure donc sur le sort de notre école moderne, qui tient si peu de place après toutes ces écoles magnifiques. Maîtres et disciples peuvent, sans rougir, et sur le même rang, se placer à la suite de ce cortége imposant des plus grandes lumières de la peinture. L'art ne sortira pas du cercle que Michel-Ange a tracé autour de lui. Du premier coup il l'a conduit jusqu'à la borne qu'il ne peut franchir. Après toutes les nouvelles déviations dans lesquelles l'art pourra se trouver entraîné par le caprice et le besoin du changement, le grand style du Florentin sera toujours comme un pôle vers lequel il faudra se tourner de nouveau pour retrouver la route de toute grandeur et de toute beauté. Nous devons donc encore une fois applaudir à la pensée qui a voulu doter l'école d'une reproduction du *Jugement dernier*, et aussi à la patiente énergie qu'il a fallu pour l'accomplissement de cette pensée si généreuse.

EUG. DELACROIX.

POÈTES

ET

ROMANCIERS DU NORD.

II.

POUCHKIN.

Il a fallu du temps à la Russie pour prendre sur la scène politique une place et un rôle à sa taille : travaillée pendant des siècles nombreux par des luttes intestines, presque réduite à la condition d'état fédératif, envahie par les Tartares, étrangère à toutes les transformations sociales, religieuses ou littéraires, que subissaient le centre et le midi de l'Europe, elle semblait attendre patiemment que l'esprit humain y fût parvenu à son apogée pour s'emparer du fruit de ses travaux et de ses découvertes. La Moscovie était mise par nos pères à peu près sur la même ligne que la Perse et la Chine, quand cette Moscovie sortit enfin de ses forêts, secoua sa barbarie, entra dans la carrière des armes, des sciences, de l'industrie, et la trouvant battue dans tous les sens par les nations qui l'avaient devancée, put sans peine la parcourir à pas de géant. Pierre Ier avait trouvé la Russie presque asiatique; ce fut lui qui la saisit dans sa main puissante, et lança dans le système européen cette nouvelle planète dont ses

successeurs plus hardis aspirent peut-être à faire le soleil autour duquel le monde doit graviter. Il fallut alors tout créer, c'est-à-dire tout emprunter, et grace à l'esprit souple et intelligent des Russes, grace à la volonté de fer du monarque réformateur, qui, l'épée d'une main et le bâton de l'autre, triomphait à Pultawa et poussait son peuple comme un troupeau à la révolution morale que ce peuple détestait, en moins d'un siècle la barbarie fit place à l'élégante corruption du siècle de Louis XIV ; ce fut un jour sans aurore, et les flatteurs purent bientôt s'écrier : *C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.* L'armée fut une des plus formidables de l'Europe, la cour une des plus somptueuses, l'aristocratie une des plus polies et des plus magnifiques. Mais, il ne faut pas s'y tromper, la métamorphose ne pouvait être et n'est encore complète qu'en apparence : le sol russe, au lieu d'être remué par une de ces tempêtes qui labourent profondément les nations, n'avait été qu'enduit d'une couche légère et brillante ; car les mœurs, les habitudes, les préjugés de quarante millions d'hommes, ne tombent pas comme une décoration de théâtre au coup de sifflet du machiniste. Quoi qu'il en soit, on s'arrêta, comme toujours, à la surface des choses, on ne vit que la brusque apparition d'une puissance qui, jusqu'alors presque inconnue, venait tout à coup jeter le poids de son épée dans la balance de l'Europe, en s'écriant, comme le Gaulois : *Væ victis!* qui s'asseyait hardiment dans le conseil de ses rois, et y réclamait sa part d'influence dans la paix, sa part d'action dans la guerre, sa part d'agrandissement après la victoire ; et l'ambition de ses souverains, le succès de leurs entreprises, l'étendue de leur territoire, l'aveugle et fanatique obéissance de leurs sujets, tout dut exciter au plus haut degré la surprise, la jalousie, et cette terreur vague et mystérieuse qu'inspire un ennemi qu'on ne connaît pas, dont, par conséquent, on s'exagère les forces et les ressources. Dès-lors, tout en admettant la Russie dans la grande communauté européenne, il fallut surveiller tous ses mouvemens avec une inquiète et continuelle vigilance ; car, d'un côté, on avait tout à craindre d'un état où le monarque était absolu, la noblesse avide de guerres et de conquêtes, la nation dévouée à ses maîtres, et de l'autre on n'avait rien à espérer, rien à recevoir d'un peuple qui, né, pour ainsi dire, de la veille et forcé de travailler longtemps encore pour son propre compte, avant de se mettre au niveau des peuples voisins, ne pouvait ni faire avancer l'humanité dans la voie du progrès moral ou du bien-être matériel, ni s'associer d'une manière active au mouvement philosophique et littéraire des derniers

siècles. Dès-lors, et par une conséquence logique, les relations qui s'établirent entre l'Europe et la Russie furent exclusivement politiques, commerciales ou militaires : la France, en particulier, ne vit jamais en elle qu'une alliée utile, une ennemie à craindre et un vaste débouché pour son industrie; elle lui envoya, comme l'Angleterre et l'Allemagne, des savans, des architectes, des ingénieurs, des marchands; mais, pareille au riche qui jette l'or à pleines mains, sans s'inquiéter de l'usage bon ou mauvais qu'en font ceux qui le ramassent, elle ne se demanda pas jusqu'à quel point les rayons de lumière qu'elle avait envoyés à la Russie, en avaient fécondé le sol et dissipé les ténèbres; elle ne se demanda pas si les germes scientifiques et littéraires qu'on s'était hâté de lui emprunter, avaient produit une abondante moisson, et, oublieuse d'une civilisation fille de la sienne, indifférente à une gloire dont elle pouvait justement revendiquer sa part, mais dont le bruit lointain ne parvenait pas jusqu'à elle, elle ignora jusqu'aux noms des écrivains qui, élevés dans le culte de ses grands maîtres, essayaient de marcher sur leurs traces.

Cet oubli, cette indifférence, ne nous surprennent pas; ils s'expliquent assez par ce sentiment de dédain que le siècle de Louis XIV nous avait légué pour tout ce qui s'écartait de nos règles et de nos formes, pour tout ce qui ne parlait pas notre langue; sentiment, au reste, que l'Europe contribuait à entretenir pour sa part, en faisant de la connaissance de cette langue un élément essentiel de toute éducation libérale, en l'imposant partout aux transactions de la diplomatie et aux relations de la haute société, en nous permettant ainsi de croire qu'à elle seule appartenaient cette délicatesse de nuances, cette finesse d'aperçus, cette limpidité d'expression, qui caractérisent nos meilleurs écrivains. C'est à Voltaire, c'est surtout à Mme de Staël qu'était réservée la gloire de nous guérir de cette illusion, très flatteuse assurément pour notre amour-propre, très commode pour notre paresse, mais aussi très funeste à nos progrès dans tous les sens. Ce sont eux qui, en popularisant parmi nous les grands noms de l'Angleterre et de l'Allemagne, nous firent embrasser un nouvel horizon, connaître de nouveaux modèles, puiser à de nouvelles sources; ce sont eux qui nous élevèrent au-dessus de ce vulgaire et jaloux patriotisme qui voudrait faire du talent le patrimoine exclusif d'une seule famille du genre humain, et préparèrent ainsi l'époque actuelle, où les peuples, sinon les rois, comprenant enfin leurs véritables intérêts, déposent leurs haines héréditaires, tristes fruits de l'ignorance et de la barbarie, pour se rapprocher les uns

des autres, s'aider et s'éclairer mutuellement; où, grace à la diffusion des lumières, à la rapidité des communications, les barrières qui séparent les territoires ne séparent plus leurs habitans, où chaque pensée utile, chaque œuvre du génie vole d'une extrémité de l'Europe à l'autre, répétée par toutes les bouches, reproduite dans toutes les langues, et ressemble à ce flambeau qui, dans les jeux solennels de la Grèce, passait de mains en mains, et, illuminant tout sur sa route, parvenait au bout de la carrière, sans qu'on eût pu suivre son passage ni savoir qui l'avait porté.

Mais tandis que des traductions nombreuses, de plus nombreuses imitations naturalisaient parmi nous les chefs-d'œuvre des Byron, des Walter Scott, des Schiller, des Goëthe; tandis que la critique, cessant d'être, comme autrefois, parquée dans un pays, emprisonnée dans une langue, planait librement sur trois littératures différentes, élargissait son enseignement, multipliait ses parallèles, d'où vient qu'elle n'a pas porté ses regards plus loin encore? D'où vient que la Russie, qui nous occupe tant sous le point de vue politique, nous occupe encore si peu sous le point de vue littéraire? C'est que jusqu'à présent, et sauf d'honorables exceptions, elle n'a point d'écrivains originaux, c'est que la plupart d'entre eux ne sont guère que d'humbles ruisseaux qu'alimentent trois fleuves puissans, la France, l'Angleterre, l'Allemagne; c'est que l'on ne peut faire apprécier à un lecteur étranger, ni le fond, ni la forme de leurs ouvrages; l'un, parce qu'ils l'ont eux-mêmes emprunté, l'autre, parce qu'elle adhère trop intimement à la langue dont ils font usage pour pouvoir en être détachée. Cette absence d'individualité est encore une conséquence du mouvement que Pierre Ier a imprimé à son vaste empire. Il avait improvisé une armée, une flotte, une capitale; il crut naturellement qu'il n'avait qu'à frapper le sol du pied pour en faire sortir des bataillons d'orateurs et de philosophes, qu'il pouvait commander aux grands hommes de naître comme à ses soldats de mourir; qu'il fallait, en un mot, appliquer à la littérature le même procédé qu'à la menuiserie et aux manœuvres. Docile à la voix du maître, on vit en effet accourir une foule pressée d'écrivains, qui, impuissans à créer par eux-mêmes, inondèrent la Russie de plates traductions des auteurs allemands et français. Reconnaissons néanmoins qu'ils furent utiles, car ils dégagèrent la langue des étreintes du vieux slavon, ils assouplirent un idiome encore âpre et rebelle, qui n'avait guère servi jusqu'alors qu'à la rédaction grossière des chroniques, des homélies et des chants d'église; mais, en revanche, les lettres

s'empreignirent d'un servile esprit d'imitation. Au lieu de remonter à l'antiquité, les Russes s'arrêtèrent au siècle de Louis XIV; au lieu de plonger d'un regard indépendant dans la nature et dans le cœur humain, ils les envisagèrent à peu près comme ces contrées lointaines dont on ne parle que sur la foi des hardis voyageurs qui les ont visitées. Quelques-uns toutefois résistèrent au torrent, et dans cette appréciation du caractère général de la littérature russe, qu'on trouvera sans doute bien sévère, il est juste de citer au moins leurs noms. Lomonosoff, contemporain de Pierre Ier et père de la poésie russe, montra dans ses odes et dans ses tragédies, où la forme lyrique domine encore, l'heureux emploi qu'on pouvait faire du slavon, véritable langue sacrée qui n'existe que dans la traduction de la Bible et dans les canons de l'Église; en lui empruntant des formes, des images, des expressions, il rompt sans effort avec les habitudes prosaïques du langage vulgaire; à des mots, traînés souvent dans la fange des plus vils discours, et qui, comme les monnaies livrées à une active circulation, perdent leur empreinte et leur valeur, il substitue des mots vierges de toute souillure, et dont l'antique énergie, souvent même la mystérieuse obscurité, soutiennent en quelque sorte le vol de sa pensée. Sous Catherine II naquit un grand poète, un poète toujours original, toujours *lui* dans ses écarts comme dans ses sauvages beautés, Derjavin. Ainsi que Lomonosoff, il chanta les merveilles du règne sous lequel il vivait, non en flatteur de cour qui se prosterne au pied du trône, mais en poète qui sent sa dignité, qui se place à côté de sa souveraine, et lui pose sur le front une couronne plus durable que son diadème impérial. Depuis ce grand homme, Ozeroff dans la tragédie, Dimitrieff, Krilow dans la fable, Joukowski dans l'ode et l'épître, ont acquis une gloire moins éclatante peut-être, mais plus populaire que la sienne. Cependant, chose bizarre au premier aspect, ils ont tous marché dans la carrière où leur maître les avait précédés, ils se sont tous illustrés comme poètes, et la Russie ne compte encore qu'un seul prosateur distingué, Karamsin, auteur d'une histoire nationale, que sa mort a laissée inachevée, mais qui, tout incomplète qu'elle est, peut se comparer aux grandes compositions des Robertson et des Gibbon. D'où vient cette abondance d'un côté, cette pénurie de l'autre? Il est facile d'en déterminer la cause. Remarquons en effet qu'il faut au prosateur une indépendance à laquelle il ne saurait prétendre en Russie; il faut que l'historien puisse aborder tous les faits, dévoiler toutes les turpitudes, stigmatiser tous les crimes; il faut que du

fond de son cabinet, le philosophe puisse émettre les idées les plus audacieuses sur la société, la religion, le gouvernement; il faut que l'orateur ait une tribune retentissante, des voix pour l'attaquer, des voix pour l'applaudir; il faut que les uns et les autres puissent s'adresser à un public sérieux, avide d'instruction, capable de recevoir et d'apprécier celle qu'on lui donne. Or, rien de tout cela n'existe en Russie. Là règne au contraire un souverain absolu, centre d'où tout rayonne, auquel tout aboutit; mais le despotisme, quand il s'appuie sur la gloire et les arts, n'effraie pas les poètes; je ne veux pour témoins qu'Horace et Virgile, Racine et Molière.

Avant de parler du poète Pouchkin, disons quelques mots de l'homme, de sa destinée et de son caractère; cette destinée, comme celle de Byron, qu'il avait pris pour modèle dans sa conduite, a été long-temps errante et persécutée, long-temps pleine d'agitations et d'égaremens funestes à son bonheur, nécessaires peut-être au développement de son génie; car, parmi les poètes, si les uns sont pareils à ces plantes délicates que brise le moindre souffle, auxquelles il faut constamment une onde pure qui les rafraîchisse, un soleil ami qui les réchauffe; d'autres au contraire, et Pouchkin était de ce nombre, ressemblent à ces chênes puissans qui croissent au haut des montagnes et ont besoin des coups de la tempête, pour nous montrer combien leurs racines sont profondes et leur front inébranlable. D'ailleurs, ces agitations, ces égaremens, étaient l'inévitable résultat de l'opposition qui devait s'établir entre le pays où le sort avait jeté Pouchkin, entre la caste à laquelle il appartenait, et les instincts d'une nature indomptable. Ami fougueux de l'indépendance, passionné pour les institutions libérales qu'il aurait voulu transporter en Russie, passant avec une merveilleuse facilité du travail à l'inaction, du tumulte des orgies aux délices d'une paresse tout asiatique, incrédule nourri de la philosophie railleuse de Voltaire et du dévorant scepticisme de Byron, il devait rompre en visière à ces bienséances sociales que la haute aristocratie russe respecte si scrupuleusement, à son adoration tout orientale pour la personne du souverain, à sa religion toute matérielle, tout hérissée d'abstinences et de pratiques monacales. Telle était la destinée de Pouchkin; elle s'est accomplie. Né en 1799, et placé de bonne heure au lycée de Tzarkoe-Celo, il y débuta, dès l'âge de treize ans, par quelques poésies légères qui furent prônées avec exagération et recueillies sous le titre de *Souvenirs de Tzarkoe-Celo*. Ce succès d'écolier faillit lui devenir fatal. Il enflamma sa vanité, il égara sa jeune tête, et le détournant des études classiques

qu'il avait à peine ébauchées, donna un essor précoce aux passions qui fermentaient déjà dans ce cœur adolescent. A vingt ans, il publie son poème de *Rouslan et Ludmila*. Mais déjà la hardiesse de sa conduite et de ses discours alarme sa famille, étonne le monde, déplaît au maître, et une *ode sur la Liberté*, supprimée sans doute par la censure, car on ne la trouve pas dans ses œuvres, le fait exiler en Bessarabie. Là, seul en face d'une nature sauvage et imposante, seul au milieu d'une race d'hommes sur laquelle la civilisation n'a pas encore fait peser son niveau et qui se rapproche singulièrement des Scythes de l'antiquité, des Tatares de l'Asie centrale, il s'abandonne avec ivresse à toutes les sensations nouvelles qui l'inondent; il contemple le Don au cours limpide et majestueux, la mer Noire qui lui envoie ses murmures lointains et ses brises marines, les steppes qui se déroulent silencieusement à ses pieds, et il admire parce qu'il est homme et que la nature, dans ces grands spectacles, parle un langage intelligible à tous, et il pleure parce qu'il est banni, et il chante parce qu'il est poète. Ainsi s'écoula une partie de sa jeunesse, et lui-même il nous a raconté ses premières années dans quelques strophes que voici :

« Alors que mon enfance s'épanouissait, heureuse et insouciante, dans les jardins du lycée, que bien souvent je quittais Cicéron pour lire en cachette Apulée, alors il m'en souvient, par un beau jour de printemps, dans une sombre et poétique vallée, au bord d'un lac transparent où nageaient côte à côte deux cygnes amoureux, la Muse m'apparut soudain : elle vint s'établir dans mon humble chambrette d'écolier, elle chanta tour à tour l'héroïque passé de mon pays, mes joies enfantines, mes premiers rêves d'amour, ce réveil craintif d'un cœur qui s'ignore encore lui-même, et le monde l'accueillit le sourire sur les lèvres, et le vieux Derjavin détacha, en mourant, une feuille de sa couronne, pour en orner sa tête... Bientôt je ne voulus plus obéir qu'à mes passions, je me mêlai à la foule, j'entraînai ma muse folâtre dans les bruyans festins, dans ces fêtes nocturnes, qui prolongeaient jusqu'au jour leur tumulte et leur ivresse, et elle s'assit gaiement au milieu des convives, et le verre en main, échevelée et demi-nue comme une bacchante, elle entonna, sans rougir, de joyeuses et folles chansons. Puis, quand il fallut m'enfuir loin, bien loin de ma terre natale, elle me suivit dans mon exil, fidèle et désolée. Oh ! que de fois elle enchanta mon triste chemin par ses récits merveilleux ! Que de fois, la nuit, aux pâles rayons de la lune, montant en croupe derrière moi, comme Lénore dans la ballade du poète allemand, elle chevaucha sans crainte avec son hardi cavalier, sur les hauteurs du Caucase ! Que de fois nous avons erré ensemble sur les rivages de la Tauride, ensemble écouté cet éternel et profond murmure des flots, qui monte au ciel comme un

hymne au Créateur des mondes ! Reléguée au fond de la Moldavie, elle ne regrettait ni la capitale, ni son luxe et ses plaisirs ; elle s'asseyait sous la tente du pâtre vagabond, et, oublieuse de la langue divine qu'elle avait seule parlée jusqu'alors, elle répétait les sauvages et mélancoliques accens des fils du désert. »

Cet exil, qui, l'arrachant pour un temps du moins à un monde corrompu, le jeta dans les bras de la solitude et de la nature, époque de regrets et de souffrances, mais aussi de travail, de recueillement, de méditations, dura jusqu'à l'avénement au trône de l'empereur Nicolas. Rappelé à Pétersbourg et fort d'une grace qu'il avait obtenue sans la solliciter, Pouchkin reparaît alors avec un nouvel éclat sur le théâtre de ses exploits, et se signale par de nouvelles témérités que cachent à peine les larges plis de son manteau de poète; il fait tout haut profession d'athéisme, il joue, il se bat en duel le plus souvent qu'il peut, et ces graves occupations, qui paraissent absorber tous ses instans, ne l'empêchent pas de produire, en quelques années, de nombreuses poésies détachées et quelques œuvres de plus longue haleine, qui le placent au premier rang parmi les écrivains de sa patrie.

Enfin, las apparemment de cette existence de don Juan, il se marie, et, soit que l'âge et la satiété eussent amorti le feu de ses passions, soit qu'il cédât à l'influence irrésistible qu'exercent la religion et la vertu, quand elles ont pour interprète une femme jeune, belle et aimée, on le vit renoncer aux plaisirs désordonnés; il parut comprendre les joies du foyer domestique qu'il avait si long-temps tournées en dérision; ce ne fut plus par bonds capricieux, ce fut avec une ardeur soutenue, réfléchie, qu'il se livra désormais à l'étude et à la composition. Il travaillait à un grand ouvrage sur Pierre Ier, lorsque, offensé par son beau-frère, le baron d'Anthès, dans ce que l'homme a de plus sacré, l'honneur de la femme qui lui est chère, il provoque le véritable agresseur. Sa cause était juste, mais, comme si le ciel eût voulu le punir d'avoir tant de fois hasardé ses jours et menacé ceux des autres pour de misérables querelles d'amour-propre, il ne lui fut pas donné de venger la seule atteinte réelle qu'on eût jamais portée à son honneur et à ses affections. Blessé mortellement par son adversaire, il expira au bout de quelques jours, en homme repentant, dit-on, des fautes de sa vie passée, ou plutôt en poète qui, sans crainte, sans murmure, exhale en souriant son ame et son génie.

Telle fut en résumé l'existence de Pouchkin; et maintenant que

nous n'avons plus à nous occuper des aventures et des passions du *dandy*, que nous pouvons oublier cette face de l'homme qui plonge déjà dans l'ombre, pour ne plus voir que la face rayonnante et immortelle du poète, qu'on nous pardonne un sentiment de crainte et d'hésitation, car il n'en est pas d'un poète comme d'un historien ou d'un philosophe; ceux-ci n'écrivent pas seulement pour leur pays; les faits qu'ils racontent, les théories qu'ils exposent, s'adressent à l'humanité; la lumière qui en jaillit, au lieu de se concentrer dans une nation, peut et doit s'épancher librement sur le monde entier; mais un poète, un poète étranger que la nature même de son talent condamne en quelque sorte à n'être admiré que de ses compatriotes, un poète élégiaque, descriptif, tel que Pouchkin, dont le mérite réside avant tout dans la forme, et dont l'imagination paresseuse n'a point enfanté une de ces larges épopées qui projettent leur ombre sur tous les siècles et toutes les générations, comment le faire comprendre? En le traduisant? Mais songez que vous allez lui enlever le style, ce vêtement éblouissant dont il enveloppe sa pensée. Vous allez lui enlever non-seulement l'harmonie grossière qui naît du rhythme et ne flatte que l'oreille, mais encore l'harmonie intellectuelle que produit l'heureux emploi des expressions, des images particulières à une langue, et qui, dans cette langue seule, se groupent entre elles, se fondent les unes avec les autres, dont l'ensemble vous touche et vous ravit, tout en échappant à l'analyse. Et quand vous aurez livré à vos lecteurs une copie froide, décolorée, inintelligible pour eux, serez-vous bien venu à vous extasier devant un original qui n'existe que pour vous? Quand vous aurez promené votre scalpel dans ce corps où la vie a cessé de battre, serez-vous bien venu à parler de la beauté de ses formes, de la grace et de la vivacité de ses mouvemens? Ne croirez-vous pas voir errer sur toutes les lèvres un sourire de pitié et d'incrédulité, qui vous dira clairement : Nous ne vous comprenons pas?

C'est là le danger qui nous menace et que nous avions hâte de signaler, dans l'intérêt même de l'auteur dont nous allons examiner les œuvres. Ces œuvres se divisent naturellement en deux grandes catégories : à l'une appartiennent les *Poésies détachées;* à l'autre, les compositions plus étendues, telles que *Boris Godounof*, *le Prisonnier du Caucase*, *Eugène Oneguine*, etc. Ce sont, à notre avis, les *Poésies détachées* qui doivent surtout attirer notre attention; c'est là que le génie de Pouchkin se déploie le plus librement, que son ame se réfléchit sous ses aspects les plus variés, que son caractère se des-

sine avec le plus de franchise et de netteté. On y retrouve l'indépendance d'idées qui a fait le tourment de son existence; il ne plie le genou devant aucune idole, il ne se place sous aucun patronage, il n'a même pas rimé une seule épître, adressé une seule flatterie au puissant autocrate des Russies, et certes, ce n'est pas l'occasion qui lui a manqué. Comme Ovide, il a été exilé; il a regretté, comme Ovide, l'absence de tout ce qu'on aime à vingt ans; mais comme lui il n'a pas fléchi sous la main qui le persécutait, il n'a pas imploré son pardon dans des vers dont l'harmonie et la douceur font à peine oublier la bassesse, et le noble silence du poète russe a trouvé plus facilement grace que la servilité du poète romain. L'un a revu les bords de sa chère Newa, l'autre n'a pu saluer, à ses derniers instans, ce Capitole, ce Forum, et ce Tibre auxquels il murmurait, en partant pour l'exil, de si touchans adieux. A côté de ce premier trait de la physionomie de Pouchkin, il faut en noter un autre non moins saillant : c'est l'absence complète du sentiment religieux, qui s'harmonise si délicieusement avec l'amour, la rêverie, la tristesse, pour en recevoir quelque chose de plus doux et de plus tendre, et leur communiquer, à son tour, quelque chose de plus saint et de plus éthéré. Comment Pouchkin a-t-il pu fermer son ame à ce sentiment? Comment ne pas puiser à cette source intarissable d'inspirations? Comment ne jamais lever les yeux vers le ciel, ni pour l'adorer comme Lamartine, ni pour le maudire comme Byron? Comment ne s'est-il pas aperçu qu'il manquait une corde à sa lyre, un sens à son ame, une note à cette gamme poétique dont il savait si bien parcourir et moduler tous les autres tons? Quand l'homme commence à gravir la montagne de la vie, chaque pas lui découvre de nouveaux aspects; parvenu au point qui lui semblait le plus élevé, des rochers inaperçus jusqu'alors lui cachent une partie de l'horizon; il s'élance encore, mais avant d'arriver au sommet de la montagne, il tombe, épuisé de fatigue, haletant de soif, soupirant après un monde nouveau, et c'est la mort qui le prend dans ses bras, qui le pose sur ce sommet et lui fait embrasser ce monde dont ses désirs attestent l'existence, et que l'ame doit éternellement pressentir, sans que l'œil du corps puisse jamais le voir. Ces désirs, ces pressentimens célestes, qui, s'ils pouvaient être bannis de la terre et oubliés du reste des hommes, devraient avoir l'ame du poète pour dernier asile, étaient-ils donc inconnus de Pouchkin? Nourri des leçons du XVIIIe siècle, n'avait-il donc pas entendu le long cri d'espérance qu'ont poussé vers le ciel toutes les grandes et nobles intelligences de notre époque?

Sa vie et ses œuvres semblent prouver cette triste vérité; athée dans ses discours, il est païen dans ses poésies. Là, toutes les divinités de l'Olympe et du Parnasse paraissent s'être donné rendez-vous; là, on voit figurer Mars, Vénus, et les Muses, et Bacchus avec son inévitable cortége de bacchantes. Pouchkin est païen comme Anacréon, comme André Chénier; dans les premiers essais de sa jeunesse, c'est le voluptueux abandon, c'est le coloris frais et gracieux de Parny qu'il reproduit avec un rare bonheur d'expression; plus tard, Chénier s'empare de ses affections et de ses admirations de poète, il l'imite, il le traduit, il pleure sa mort dans une touchante élégie; plus tard enfin, il emprunte à Byron des chants pleins d'une amère tristesse. Ami des fêtes bruyantes où l'on crie bien fort pour s'étourdir soi-même, dominé par des passions qui, pour être éphémères, n'en étaient pas moins violentes, il devait souvent éprouver la langueur des sens rassasiés de plaisir, le dégoût des choses, des hommes, de la gloire.

Cependant c'est de Chénier surtout que Pouchkin se rapproche. Comme Chénier, il est exclusivement préoccupé de l'amour du beau dans la nature et dans les arts; comme lui, il a voué à la forme un culte exclusif; le fond de ses poésies l'inquiète peu, il l'emprunte, sans scrupule, aux anciens et aux modernes; ciseleur habile, il achète le lingot d'or et d'argent dont il a besoin, sans se donner la peine de fouiller la terre pour l'en retirer; puis, il le travaille avec une merveilleuse patience, avec un art infini; et, quand son œuvre est terminée, il se dit en souriant que désormais on oubliera le métal qu'a fourni le mineur, pour ne plus voir et ne plus admirer que le vase ou la coupe qu'a créé l'ouvrier. Esprit mobile et vagabond, il entremêle au hasard les sujets burlesques avec les sujets sérieux ou mélancoliques : ici, il aiguise une épigramme contre un Zoïle incommode; là, il murmure une élégie; plus loin, il vous raconte naïvement quelque ballade populaire. Ce n'est pas un voyageur qui, pressé d'arriver au but, marche rapidement dans un sentier poudreux; c'est un enfant indolent qui erre dans une vallée, se mire dans un ruisseau, cueille une fleur, puis l'effeuille, puis se couche sous un arbre et s'endort, doucement bercé par des images de bonheur. Tableaux de la nature, cris de guerre, chants d'amour, soupirs de volupté, déceptions, tristesses, élans vers la gloire, voilà les thêmes que Pouchkin varie avec une inépuisable fécondité. Tantôt « il porte envie à l'aventureuse existence du hussard intrépide qui chante et qui triomphe, qui donne des dîners et des batailles, et, dans son

bivouac enfumé, vit plus heureux que l'immortel fuyard de Philippes dans les jardins de Tibur, et, comme lui, il voudrait suspendre sa lyre héroïque entre la selle de son coursier et son sabre redouté. » Tantôt « il déplore la précoce vieillesse de son cœur; il rappelle les flammes puissantes qui le dévoraient, et les larmes que lui arrachait l'enthousiasme, et les accens passionnés qui s'échappaient de son sein. » Tantôt « il se laisse envahir par un morne découragement; qu'il erre dans les rues populeuses, qu'il entre dans un temple fréquenté, qu'il prenne place à un joyeux festin, rien ne saurait dissiper sa tristesse; s'il voit un chêne solitaire, il pense, en gémissant, que ce patriarche des forêts doit lui survivre comme il a survécu à ses pères; s'il caresse un enfant, il lui dit dans sa pensée : « Adieu! « je te cède la place; à toi la vie, à moi la mort. » Et à chaque jour qui passe, à chaque heure qui sonne, il se demande si ce n'est pas à pareil jour, à pareille heure, qu'il doit descendre dans la tombe. »

Souvent il s'adresse au poète :

« Tant qu'il n'a pas senti le souffle de l'inspiration passer dans ses cheveux, il dort enseveli dans les misérables soins de la terre; mais sitôt que le dieu l'a touché, il se réveille; il pose sur sa lyre une main impatiente, et des fantômes passent et repassent devant lui dans une magique obscurité. Sombre et farouche, il fuit les hommes, il aime à se promener sur les bords de l'Océan, à s'enfoncer dans les profondeurs des forêts. Il est roi, il est son juge à lui-même; et, quand il est content de son œuvre, qu'importe que la foule ébranle le trépied sur lequel il se place, crache sur l'autel où brûle le feu qu'il allume? elle n'éteindra pas la flamme, elle ne brisera pas le trépied! »

Au milieu de ces poésies, qui, comme on le voit, par nos citations, sont étrangères, non-seulement à la politique proprement dite, mais encore à l'histoire des quarante dernières années de l'Europe, on est presque surpris de trouver le nom que murmurent involontairement toutes les bouches dès qu'on veut parler de quelque chose de grand, dès qu'on veut personnifier le génie et le malheur : le nom de Napoléon. Ici s'offre à nous un curieux rapprochement entre deux époques différentes, entre deux poètes rivaux. Nous avons sous les yeux une longue et emphatique épître, que Joukowski adressait, en 1816, à l'empereur Alexandre; là, Napoléon n'est rien moins « qu'un géant enfanté par la guerre et l'anarchie; la Terreur marche à ses côtés. Et tandis qu'elle abat d'une main les armées et les cités, de l'autre elle cache l'abîme qui se creuse sous les pas du conquérant. Le monstre (c'est Napoléon), courbé sur le berceau des

enfans, compte leurs années sur ses doigts sanglans, etc., etc. » Le tout est écrit du même style; certes, jamais l'acharnement le plus aveugle n'imagina quelque chose de plus grotesquement hyperbolique; mais six années s'écoulent, Napoléon meurt sur son rocher, et à ces cris de rage succèdent des cris de douleur et d'admiration; l'on dirait que la gloire du banni, purifiée par cette solennelle expiation, remonte au ciel plus lumineuse et plus éclatante. Écoutons Pouchkin, mais remarquons d'abord que dans l'original plusieurs strophes sont incomplètes; c'est que toutes les fois que le poète se permet de trop grandes licences, la censure est là, qui biffe et qui rogne; c'est qu'à la place d'un de ces vers chaleureux, qui partent de l'ame et vont à l'ame, elle met des points. Heureuse encore la victime qui peut protester ainsi tacitement contre les mutilations qu'on fait subir à son œuvre, et indiquer au public que si sa pensée ne lui parvient pas dans son intégrité, c'est qu'il s'élève entre l'homme qui l'avait produite et l'homme qui devait la recevoir, une barrière que le génie ne saurait franchir, que toute une nation doit respecter : la volonté d'un maître interprétée par un sot ou par un envieux!

Voici le début du poète :

« Une grande destinée vient de s'accomplir, un grand homme vient de disparaître; l'astre menaçant de Napoléon s'est éteint dans de sombres nuages! Il n'est plus, ce maître découronné; il n'est plus, ce puissant favori de la victoire, et pour l'exilé du monde la postérité commence! »

« O toi, dont la sanglante mémoire remplira long-temps l'univers, dors au milieu de l'Océan! dors à l'ombre de ta gloire! la haine des nations tombe en face de cette urne où ta cendre repose, où luit un rayon d'immortalité!

« Naguère encore, rien n'arrêtait sur la terre avilie le vol de tes aigles invincibles; naguère aux éclats de ta foudre, les royaumes croulaient, et, sous ta main de fer, tu ployais l'humanité. Et la France, oubliant ses magnifiques espérances de liberté, contemplait d'un regard enivré son brillant déshonneur, car tu conviais ses fils à un large festin... »

Après quelques strophes obligées sur la guerre de Russie et l'incendie de Moscou, le poète termine ainsi :

« Ces triomphes, ces merveilles, ne les lui reprochez pas, il les a cruellement expiés dans son étouffant exil. Un jour, une voile, partie de l'occident, visitera cette île fameuse, et le voyageur gravera des paroles de paix sur ce rocher où le banni venait s'asseoir. Là, promenant ses regards sur l'Océan solitaire, il se rappelait le ciel de sa France chérie; là, il semblait prêter l'oreille au roulement des tambours, au fracas de l'artillerie; souvent enfin, oubliant la guerre, et le trône et la postérité, il pensait à son

fils, qui ne devait point, hélas! fermer sa paupière! Anathème à l'infame qui oserait troubler cette grande ombre du bruit de ses reproches insensés! Gloire à Napoléon! il a porté bien haut les destinées du peuple russe, et, du fond de son exil, il a légué au monde une impérissable liberté! »

Comme nous l'avons dit en commençant, Pouchkin est, avant tout, un poète élégiaque et descriptif; il n'était pas né pour le drame, et le seul qu'il ait fait prouve assez son défaut de vocation pour la scène. *Boris Godounof* n'est autre chose qu'un épisode de l'histoire russe, mis en dialogue, au lieu d'être mis en récit. On sait qu'après avoir assassiné son beau-frère, Fedor Iwanowitch, dernier souverain de la dynastie de Buric, et son fils le jeune Démétrius, Boris Godounof monta sur le trône et s'y maintint de 1598 à 1605; alors parut un moine, Grégoire Otrepief, qui, profitant de sa ressemblance avec Démétrius, s'enfuit de son couvent, se réfugia d'abord en Pologne, et bientôt, soutenu par cette puissance, se donna pour Démétrius échappé miraculeusement au fer des meurtriers. La haine qu'on portait à Boris favorisa les projets de l'imposteur, qui marcha sur Moscou, fit empoisonner son rival, et, reconnu par tous les boyards, s'assit sur un trône qu'une nouvelle révolution devait bientôt teindre de son sang. Tel est le sujet choisi par le poète. Il nous transporte d'abord dans le palais de Boris, où il nous fait assister aux sourdes menées des boyards, aux remords de l'usurpateur; puis, dans le monastère de Tchoudow, où un moine ignoré s'apprête à venger Démétrius en prenant sa place; à la cour de Pologne, sur les champs de bataille, où Grégoire triomphe et fuit tour à tour; enfin dans la prison où languissent les enfans de Boris, victimes innocentes qui doivent expier le crime de leur père. On voit, par ce rapide exposé, que Pouchkin ne s'est nullement astreint aux unités de temps et de lieu, à ces règles classiques dont le rigoureux accomplissement caractérise la tragédie française au XVIIe siècle, et dont les premiers dramaturges russes, Kmajnin et Sonmarokow, avaient cherché à étayer leur faiblesse. Il a rejeté également loin de lui le moderne et brillant uniforme dont Racine et Voltaire habillent tous leurs héros, de quelque temps, de quelque pays, de quelque condition qu'ils puissent être. Son allure est plus libre et plus hardie, il passe brusquement de la prose au langage rhythmé, ne recule devant aucune trivialité, jette dans son dialogue des dictons populaires, et jusqu'à des jurons français et allemands.

Boris Godounof renferme de nombreuses beautés de détail, atteste une étude consciencieuse de l'histoire nationale. Nous allons

en traduire deux scènes qui donneront une idée assez complète de la manière de l'auteur; l'une se passe dans le couvent où Grégoire médite déjà ses projets de fuite et de grandeur, l'autre entre ce même Grégoire, recueilli à la cour de Pologne, et Marina, fille d'un noble polonais, qu'il poursuit de ses vœux, mais qui, fière et ambitieuse, ne veut s'unir au prétendant que lorsqu'il aura ceint le bandeau de Monomaque et de Jean-le-Terrible.

Il fait nuit. Cellule dans le monastère de Tchoudow, 1605.

LE PÈRE PIMEN, GRÉGOIRE ENDORMI.

LE PÈRE, écrivant auprès d'une lampe. — Encore un dernier récit, et ma chronique sera terminée, et, pauvre pécheur, j'aurai accompli la tâche que le Seigneur m'a imposée; car ce n'est point en vain qu'il a prolongé les jours de mon existence terrestre, qu'il a éclairé mon esprit des rayons de la science. Un jour, quelque moine laborieux découvrira mon œuvre ignorée; comme moi, il allumera sa lampe solitaire, il essuiera la poussière de ces feuillets usés, il transcrira pieusement les récits du passé, afin que nos descendans apprennent les travaux, la gloire, les vertus des anciens maîtres du pays, et que, baissant la tête aux pages sombres ou sanglantes de leur histoire, ils murmurent humblement une prière au Seigneur... Je touche au terme de ma carrière, et pourtant il me semble renaître à la vie quand je ressuscite ainsi le temps écoulé. Que son flot était rapide et orageux! que de bruit! que de tempêtes! et voilà que tout est redevenu silencieux, immobile; encore quelques figures qui se dressent dans ma pensée, encore quelques paroles qui retentissent dans mon oreille, et le reste est rentré dans le néant... mais le jour approche, ma lampe s'éteint; encore un dernier récit!

GRÉGOIRE, se réveillant. — Toujours le même rêve! Quoi! pour la troisième fois! Maudit rêve! et cependant le vieillard est toujours assis auprès de sa lampe; il écrit encore, et la nuit touche à sa fin, sans qu'il ait un seul instant fermé la paupière. Qu'il est beau, avec sa face majestueuse et tranquille, quand, plongé dans les siècles passés, il les fait revivre sous sa plume! Souvent j'ai voulu deviner le sujet de son histoire; nous parle-t-il du sombre despotisme des Tatares, de la tyrannie de Jean-le-Terrible, du turbulent prophète de Nowgorod, des faits glorieux de nos ancêtres? Je l'ignore, et ni son front élevé ni son regard impassible ne trahissent sa pensée intime; son air est toujours le même, toujours calme et imposant; ainsi le juge vieilli sur son siége voit d'un œil indifférent l'innocent et le coupable; étranger à la pitié comme à la colère, il absout sans plaisir et condamne sans regret.

LE PÈRE. — Tu t'es réveillé, frère.

GRÉGOIRE. — Mon père, donne-moi ta bénédiction!

LE PÈRE. — Que le ciel te bénisse, mon fils, aujourd'hui comme demain et dans l'éternité!

Grégoire. — Tu n'as pas cessé d'écrire, sans te laisser vaincre par le sommeil, et moi, j'ai été obsédé, tourmenté par une vision diabolique. Je rêvais qu'un escalier d'une raideur extrême me conduisait au sommet d'une tour, du haut de laquelle Moscou m'apparaissait comme une fourmilière; la foule tourbillonnait sur la place publique, elle me regardait en ricanant, et moi, interdit, effrayé, je tombais, et ma chute me réveillait aussitôt.... Trois fois le même songe a troublé mon sommeil, n'est-ce pas étrange?

Le père.—Effervescence du jeune âge! Appelle à ton secours la prière et l'abstinence, et tu n'auras bientôt que de joyeuses et paisibles visions; moi-même, tout affaissé que je suis sous le poids des ans, quand je cède à la nature, quand je dors, au lieu de prier, mon sommeil n'est point calme et innocent, je ne rêve que festins et combats, je n'entends que le choc des verres ou le cliquetis des armes, folles récréations d'une jeunesse profane!

Grégoire. — Ah! que j'envie le bonheur de tes premières années! Tu as combattu sous les murs de Casan, tu as vaincu les Lithuaniens, tu as admiré les pompes que déployait à sa cour le somptueux Jean-le-Terrible; tandis que moi, j'erre tristement de cellule en cellule, condamné dès l'enfance à la misère et à l'obscurité. Que ne puis-je, comme toi, m'élancer dans une mêlée, comme toi, m'asseoir glorieux convive à la table des rois! Quand la vieillesse viendrait poser sur moi ses mains glacées, alors je renoncerais au monde et à ses joies, pour prononcer des vœux et m'ensevelir, à ton exemple, dans une solitude expiatoire!

Le père. — Ne murmure pas, enfant, contre la Providence qui t'a, jeune encore, écarté des voies du monde et soustrait à ses tentations; crois-moi, la gloire, le luxe et l'amour n'ont de charmes que dans le lointain. J'ai vécu long-temps, j'ai joui de tout, et je n'ai connu le bonheur que dans les murs du cloître. Pense, mon fils, aux rois, à ces maîtres de la terre; où est leur juge? dans le ciel. Ici-bas qui leur résisterait? Personne, et pourtant, fatigués de leur grandeur, ils aiment souvent à cacher leur front royal sous le capuchon du moine. Jean-le-Terrible ne trouvait de calme que dans la monotone simplicité de la vie monastique; à sa voix, son palais, plein d'orgueilleux favoris, se transformait soudain en un sombre couvent, et ses boyards, couverts de bure et de cilices, n'étaient plus que des frères soumis aux ordres d'un pauvre cénobite. Ici, dans la cellule où nous sommes (elle était alors la demeure de saint Cyrille, et cet homme divin vivait encore quand le Seigneur me toucha), ici même, j'ai vu ce monarque redouté, las de ses fureurs et rassasié de supplices, s'asseoir pensif au milieu de nous qui l'entourions d'un cercle immobile, et de pieuses paroles interrompaient seules notre silence. Il nous disait souvent : « Mes pères, un jour je me présenterai à vous, altéré de grace et de prières, je viendrai, malheureux pécheur, me jeter à vos pieds et y déposer, pour ne plus les reprendre, ma pourpre et mon diadème; » il disait, et sa voix s'amollissait

en nous parlant ainsi, et des larmes humectaient son œil farouche, et nous-mêmes à genoux, inondés de pleurs, nous demandions à l'éternel de faire descendre un rayon de paix et d'amour dans cette ame brisée par la souffrance et dévastée par les passions! Monté sur le trône, son fils Théodore n'aspirait, comme lui, qu'aux pieux loisirs du solitaire; son palais était une cellule, et du fond de ce sanctuaire, son ame affranchie des soins de l'empire, s'élançait librement dans le sein du Seigneur. L'humilité du monarque toucha l'éternel. Tant qu'il régna, son peuple fut puissant et glorieux, et quand il mourut, un prodige inoui marqua ses derniers instans. Un homme entouré d'une céleste auréole parut auprès de sa couche; invisible aux assistans, il s'entretint long-temps avec Théodore, qui lui donnait les titres de saint et de patriarche; la vision disparue, un parfum divin se répandit dans tout le palais, la face de l'agonisant s'illumina d'un éclat surhumain... Non, nous n'aurons plus un pareil maître; anathème, anathème sur nous, car nous avons offensé Dieu, car nous avons placé sur le trône un infame régicide!

Grégoire. — Depuis long-temps, mon père, je voulais te parler de la mort du tzarewitch Démétrius; n'as-tu pas été témoin du crime et du châtiment?

Le père. — Oui, mon fils; un ordre de mes supérieurs m'avait envoyé à Ouglitch. J'arrivai la nuit; le matin à l'heure de la messe, j'entends le tocsin, des cris, du tumulte; on se précipite vers le palais de la tzarine; j'y cours, toute la ville y était, et le premier objet qui s'offre à mes regards, c'est le cadavre sanglant du jeune prince; sa mère, désespérée, le pressait dans ses bras, sa nourrice éclatait en sanglots. Tout à coup, au milieu du peuple, paraît Judas Bistiagowitch; voilà le traître, s'écrie-t-on de toutes parts, et déjà justice en était faite; puis on se jette à la poursuite des trois meurtriers, on les saisit, on les amène auprès du cadavre encore chaud de l'enfant massacré par eux, et l'on voit le cadavre ému palpiter et frissonner. Confessez votre crime, leur crie la foule; et placés sous le couteau, ces misérables avouent leur forfait et nomment Boris!

Grégoire. — Quel âge avait Démétrius?

Le père. — Sept ans, il aurait aujourd'hui (dix ans... non, je me trompe, douze années ont passé sur sa tombe), il aurait ton âge, et régnerait en paix, mais le Seigneur ne l'a pas voulu. Ce lamentable récit termine ma chronique; depuis cet évènement, j'ai renoncé au monde. Mais toi, Grégoire, toi, dont l'étude a développé l'intelligence, consacre les heures que te laisseront tes méditations et tes travaux spirituels à raconter avec franchise et simplicité les évènemens dont tu seras témoin, la guerre et la paix, le gouvernement des princes, les miracles des saints, les signes et les prophéties célestes..... Il est temps d'éteindre ma lampe et de prendre un peu de repos; mais, quoi! on sonne déjà les matines.... Dieu tout puissant, bénis tes serviteurs; Grégoire, donne-moi mon bâton.

Grégoire, seul. — Boris, Boris, tout tremble devant toi, nul n'ose te

rappeler le sort d'un malheureux enfant, et cependant, au fond d'une cellule, un moine ignoré du monde dénonce ton forfait à la postérité, et tu n'échapperas, crois-moi, ni au jugement des hommes ni au tribunal de Dieu.

AUTRE SCÈNE.

(Il fait nuit : la scène se passe dans un jardin.)

GRÉGOIRE ou le FAUX DÉMÉTRIUS, bientôt après MARINA.

GRÉGOIRE. — Voici la fontaine, lieu du rendez-vous; elle va s'y rendre... Je ne suis pas né timide, ce me semble, j'ai vu la mort de près, et je l'ai vue sans pâlir; menacé d'une prison perpétuelle, serré de près par mes ennemis, je ne perdis pas courage, et grace au ciel je suis libre. D'où vient donc que ma poitrine est oppressée? que signifie ce trouble insurmontable? est-ce l'agitation de l'attente? le frisson du désir? Non, c'est de la peur.... L'idée de cette redoutable entrevue m'a poursuivi tout le jour: paroles d'amour et d'ambition, j'avais tout préparé, je ne me rappelle plus rien... Mais je crois entendre des pas... Non, tout se tait, c'est le vent du soir qui s'élève; c'est un rayon de la lune qui se joue à travers le feuillage.

MARINA. — Prince?

GRÉGOIRE. — La voilà! Tout mon sang s'est arrêté dans mes veines.

MARINA. — Démétrius?

GRÉGOIRE. — Voix céleste et ravissante! C'est vous, vous enfin seule avec moi, seule, enveloppée d'ombre et de mystère! Oh! que le jour m'a paru long, que la nuit était lente à venir!

MARINA. — Elle sera plus rapide encore à s'écouler; les instans sont précieux, et ce n'est pas pour écouter les tendres discours d'un amant que je vous ai donné rendez-vous. Vous m'aimez, je le crois; mais, si j'ai juré de partager votre destinée, tout orageuse et incertaine qu'elle est, j'ai droit de vous demander une chose, Démétrius, c'est de m'initier à toutes vos espérances, à tous vos projets, à tous vos périls; car je veux entrer dans la carrière où nous devons marcher ensemble, non comme une jeune fille ignorante et crédule, non comme une esclave dévouée aux plaisirs et aux ordres d'un maître, mais comme une épouse digne de vous, digne du tzar de Moscovie.

GRÉGOIRE. — Laissez-moi, Marina, laissez-moi oublier un instant les craintes et les dangers qui m'assiégent; oubliez qui je suis, et ne voyez plus dans Démétrius que l'amant fier de votre choix, et qui, pour être heureux, ne vous demande qu'un mot, un sourire, un regard. Oh! laissez-moi vous dire tout ce dont mon cœur est plein...

MARINA. — Non, prince, nous n'avons que faire de paroles oiseuses; vos lenteurs, vos hésitations refroidissent l'ardeur de vos partisans, accroissent les périls, multiplient les obstacles; déjà l'on sème des doutes, des soupçons,

le bruit du lendemain va remplacer le bruit de la veille, et cependant Godounof...

GRÉGOIRE. — Eh! que m'importe Godounof? Qu'il me laisse votre amour, et qu'il garde son trône! Qu'on m'exile au fond des steppes les plus désertes, qu'on me donne pour asile la plus misérable cabane, votre présence m'y tiendra lieu de sceptre et de palais.

MARINA. — Rougissez, Démétrius, rougissez de ces indignes sentimens; n'oubliez jamais le noble but auquel tendent tous vos efforts; quand il s'agit de l'atteindre, tout le reste n'est rien; sachez, d'ailleurs, que ma main n'appartient pas au jeune fou qu'aurait séduit ma beauté; elle n'est solennellement promise qu'à l'héritier des tzars, qu'au prince qui doit la vie à un miracle, qui devra bientôt la couronne à son courage.

GRÉGOIRE. — O Marina! ne parlez pas ainsi; ne me dites pas que ce n'est pas Démétrius que vous aimez, mais que la couronne qu'il met à vos pieds, que le rang auquel il vous associe, sont les seuls objets de vos désirs et de votre ambition. Quoi! si l'aveugle hasard ne m'avait pas jeté sur les marches sanglantes d'un trône, si je n'étais pas le fils de Jean, cet enfant malheureux que le monde, hélas! a oublié depuis si longues années, vous ne m'aimeriez donc plus?

MARINA. — Je n'aime que vous, Démétrius, et vous ne pouvez pas changer votre nom et votre destinée.

GRÉGOIRE. — Eh bien! arrière la feinte et l'hypocrisie! Non, je ne veux pas partager avec un cadavre l'amante qu'il a seul le droit de posséder. Apprends donc toute la vérité; apprends que ton Démétrius est mort, bien mort, et qu'il ne ressuscitera pas pour t'épouser. Quant à moi, veux-tu savoir qui je suis? Mon histoire n'est pas longue, et je te la dirai volontiers. Je suis un malheureux moine que le cloître fatiguait, auquel une pensée hardie est venue un jour en tête, qui s'est échappé du couvent, s'est réfugié en Ukraine, a appris, parmi les Cosaques, l'art de manier un sabre et un cheval, puis a paru parmi vous, s'est proclamé Démétrius, et a trompé tes stupides Polonais. Eh bien! orgueilleuse Marina, est-tu contente de mon aveu? Tu gardes le silence?

MARINA, accablée. — Malheur et honte à moi!

GRÉGOIRE, à part. — Malheur aussi à moi, car j'ai cédé comme un enfant au dépit qui m'animait; un instant, peut-être, a suffi pour renverser tout l'échafaudage de ma grandeur! (Tout haut.) Je le vois, tu rougis de mon amour; eh bien! mon sort est entre tes mains; prononce ma sentence. (Il se jette à ses genoux.)

MARINA. — Lève-toi, pauvre insensé! me prends-tu pour une petite fille bien simple et bien naïve, dont la colère enfantine tombe devant ces vains témoignages de respect; tu te trompes, ami; j'ai vu à mes pieds des chevaliers et des comtes, et quand j'ai dédaigné leurs vœux, ce n'était pas pour qu'un moine vagabond...

Grégoire. — Ne le méprise pas, ce vagabond; il a peut-être assez de génie et de vertu pour mériter le trône et ta main.

Marina. — Dis plutôt, misérable, pour mériter l'ignoble supplice des bandits et des scélérats.

Grégoire. — J'ai failli, je l'avoue; égaré par l'orgueil, j'ai abusé le monde, je me suis joué du ciel; mais ce n'est pas à toi, Marina, de m'en punir, car je ne t'ai pas trompée, car tu es le seul être que j'aime, le seul dieu que je respecte, et ta présence suffit pour arrêter le mensonge sur mes lèvres; c'est l'emportement de l'amour et de la jalousie qui m'a seul arraché cet aveu.

Marina. — Pourquoi le faire? Qui te le demandait? S'il est vrai que tu ne sois qu'un moine fugitif, sans fortune et sans nom, et que, par un prodige inoui, tu aies pu faire illusion à deux grands peuples, que ne te rends-tu digne de cet étonnant succès? Que ne couvres-tu ton imposture d'un voile éternel, impénétrable? Puis-je, dis-moi, associer ma destinée à la tienne, quand tu viens si niaisement me révéler ton propre déshonneur? Tu ne l'as fait que par amour, et qui me répond que demain tu ne le feras point par amitié pour mon père, par piété pour un prêtre, par fanfaronnade avec un autre?

Grégoire. — Je jure que tes seuls dédains ont pu me faire parler; je jure que je ne trahirai mon secret, ni dans l'ivresse des festins, ni dans les épanchemens de l'amitié, ni sous le poignard du meurtrier, ni dans les tortures de la question.

Marina. — Puisque tu le jures, il faut te croire; mais, dis-moi, qui prends-tu à témoin de ce serment? Est-ce Dieu, ainsi qu'il sied à un fervent disciple des jésuites? est-ce l'honneur, comme doit le faire un noble chevalier? ou, comme un fils de roi, nous donnes-tu simplement ta royale parole?

Grégoire, fièrement. — L'ombre de Jean-le-Terrible m'a adopté du fond de son tombeau; elle m'a proclamé Démétrius; elle a soulevé les peuples à ma voix; elle a désigné Boris pour être ma victime; je suis roi. Adieu; je ne me suis que trop avili devant une orgueilleuse Polonaise; les hasards de la guerre, et dans quelque temps peut-être, les soins de mon empire me feront oublier mon amour, et quand cette fatale passion sera morte dans mon cœur, il n'y restera plus que de la haine et du mépris pour celle qui l'a inspirée. Je vais chercher une couronne, je trouverai peut-être la mort; qu'elle m'atteigne comme un soldat sur les champs de bataille, ou comme un obscur rebelle sur une place publique, je ne serai plus qu'un étranger pour toi; mais peut-être aussi regretteras-tu, bientôt, d'avoir brisé les liens qui allaient nous unir.

Marina. — Et si j'allais découvrir ta ruse, arracher le masque dont tu te couvres, imposteur?

Grégoire. — On ne te croirait pas, et, d'ailleurs, le roi, le pape, les grands, tous savent à quoi s'en tenir sur mon compte; que je réclame des

droits qui m'appartiennent, ou que j'usurpe un nom auquel mon audace me fait seule prétendre, peu leur importe; je suis pour eux ce qu'est la torche dans la main d'un incendiaire; instrument de guerre et de discordes, ils ne me briseront que quand ils n'auront plus besoin de moi, et si tu voulais trop tôt désabuser la foule, ils sauraient bien t'imposer silence. Adieu.

MARINA. — Un instant, prince. Enfin, je viens d'entendre un homme, et non plus un enfant; tes dernières paroles me réconcilient avec toi; mais écoute. Le temps presse, hâte-toi de marcher sur Moscou, purifie le Kremlin souillé par la présence d'un lâche meurtrier; quand le cadavre de Godounof t'aura servi de marche-pied pour monter sur le trône, j'y viendrai m'asseoir à tes côtés.

Pouchkin, en voulant faire un drame, avait méconnu la nature et la portée de son talent; mais cette méprise, toujours dangereuse pour un écrivain, est la seule qu'on puisse lui reprocher. *Rouslan et Ludmila*, *la Fontaine de Bachtchicarai*, *le Prisonnier du Caucase*, *Eugène Oneguine*, appartiennent au domaine du récit, de l'élégie ou de la description.

Rouslan est un monument de la réaction patriotique qui s'est manifestée, parmi les littérateurs russes, en faveur des antiquités et des traditions nationales. En voyant Bouterwek, Schlegel, Sismondi, remettre en lumière et en honneur les fabliaux de la Provence et les romanceros espagnols, en voyant l'Allemagne couvrir de gloses et de commentaires le poème des Nibelungen, ils ont voulu suivre, pour leur compte, l'exemple de leurs voisins. Wladimir-le-Grand est devenu pour eux le centre d'une vaste épopée chevaleresque, pareille à celle dont Charlemagne et Arthur ont été les héros au moyen-âge. Ils ont dérouillé les vieilles épées, ils ont repoli les armures des Yaroslaf, des Tgor, des intrépides successeurs de Ruric, qui, escortés de leurs Varégues, descendaient le Don dans leurs barques légères pour ravager les bords de la mer Noire et lever un tribut sur Constantinople. Ils ont recueilli avec un soin minutieux toutes les légendes mystiques de héros et de saints, si nombreuses dans un pays où la superstition est générale, tous les fabliaux populaires avec lesquels leurs nourrices les endormaient, et que racontent les vieilles paysannes russes dans les longues soirées d'hiver. Malheureusement ces fabliaux n'ont d'autre mérite que leur antiquité; on en jugera par celui dont Pouchkin a fait choix. Ludmila, fille de Wladimir, est enlevée par un enchanteur dès la première nuit de ses noces. Rouslan, son époux, se met à la poursuite du ravisseur; il rencontre en chemin une tête sans corps qui commence par chercher querelle au

chevalier et par recevoir de lui un vigoureux soufflet; puis elle entame une longue conversation, dans laquelle elle lui apprend que l'auteur du rapt est son frère, que toute sa puissance est dans sa barbe, et qu'il n'existe qu'une seule épée capable de la trancher. Après quelques incidens, découverte de l'épée, grace à l'intervention d'un magicien favorable à Rouslan, défaite de l'enchanteur, réunion des deux époux : voilà tout le poème. Il faut bien le dire, cette chevalerie errante, ces grands coups d'épée, ces tours où gémissent de belles prisonnières, ces malins enchanteurs, tout cela n'excite pas en nous un bien vif intérêt, tout cela ne dit rien à notre époque sérieuse et positive, n'appartient pas à la poésie telle que nous la concevons maintenant. Mais n'oublions pas que la poésie n'est point placée, en Russie, dans les mêmes conditions qu'en France; que, n'y trouvant pas des institutions libres et populaires dont elle puisse suivre la marche et recevoir l'impulsion, elle ne saurait prétendre à la destinée philosophique, rationnelle, sociale, que lui prédit l'auteur des *Méditations*. Son but unique est donc d'amuser un public léger et inattentif, trop heureuse, quand, à force de fraîcheur dans le coloris, de grace et de feu dans les descriptions, elle parvient à triompher de son indifférence pour la littérature nationale!

La Fontaine de Bachtchicarai est fondée, comme *Rouslan*, sur une de ces traditions que Pouchkin affectionne singulièrement, parce qu'elles lui livrent une fable toute faite et des personnages tout créés. On montre encore, en Crimée, l'ancienne résidence des khans de Tatarie, vaste et sauvage Alhambra, dont M. Mouravief-Apostol nous a donné une curieuse description. Dans la partie la plus reculée du palais s'élevait jadis une fontaine en marbre que le khan Guirei avait consacrée, dit-on, au souvenir de Marie, jeune princesse polonaise enlevée par lui dans une de ses incursions, et reléguée au fond du harem. Marie, dans le poème de Pouchkin, a inspiré au khan une passion qui l'occupe tout entier. Pour elle, il oublie les combats; pour elle, il dédaigne toutes les beautés du sérail. Son front est plus sévère, son silence plus menaçant que de coutume; et ses guerriers et ses eunuques, rangés autour de leur maître, ne peuvent deviner la cause du mal qui le consume, ni de la colère qui l'agite. Il ne souffre pas seul; Zaréma, sa belle favorite, qu'il néglige depuis son retour, est en proie à tous les tourmens de la jalousie. Une nuit, elle trompe la vigilance des gardiens, elle pénètre auprès de Marie, auprès de cette rivale qu'elle déteste sans la connaître. Mais laissons le poète parler lui-même :

« Tout dort; Zaréma veille seule dans le sérail, et quand l'ombre plus épaisse lui dit qu'il est temps d'accomplir son dessein, elle se lève, ouvre la porte d'une main mal assurée, s'avance dans les ténèbres, et sa respiration est tout haletante, et son pied timide ose à peine effleurer le sol. Tout à coup elle s'arrête, près de heurter un vieil eunuque, au sommeil léger, à l'ame de bronze, au poignard acéré. Il faut passer sur son corps, l'éveiller peut-être, et alors mourir. N'importe ! un dieu la protége, et l'obstacle est franchi. Bientôt elle se trouve en face d'une seconde porte ; elle l'ouvre hardiment, entre, et les objets qui l'environnent la remplissent d'un religieux effroi. Une lampe éclairait de sa lueur mélancolique l'image de la sainte Vierge, surmontée de la croix, symbole sacré d'amour et d'espérance; et cette croix, cette image, ont réveillé dans l'ame de Zaréma les souvenirs vivans encore d'une autre patrie, d'une autre religion. Marie reposait au pied de la croix; sa bouche était gracieusement entr'ouverte, et la pourpre de ses joues attestait les larmes récentes qui les avaient brûlées. On l'eût prise pour un enfant des cieux, pour un ange exilé du divin séjour et traînant ici-bas sa triste captivité. A cet aspect, la sultane, émue de tant de beauté, touchée de tant de candeur, chancelle, tombe aux pieds de Marie en s'écriant : « Pitié ! pitié pour moi ! ne repousse pas mes prières ! » Ces cris, ces gémissemens réveillent la jeune fille, qui se lève, considère un instant cette femme inconnue pleurant à ses genoux ; puis, la relevant doucement : « Qui es-tu, lui dit-elle, que me veux-tu ? — Je veux te voir, je veux que tu m'entendes, car toi qui m'as perdue, tu peux seule me sauver. Écoute-moi, je suis née loin, bien loin d'ici. Oh ! les souvenirs de mon enfance vivent encore dans ma mémoire ; je me rappelle les montagnes dont les sommets se confondaient avec les cieux, les sources jaillissant du creux des rochers, les forêts impénétrables, et d'autres lois, d'autres mœurs... Par quel destin fus-je enlevée à ma patrie, amenée en ces climats? je l'ignore. Jusqu'à ce jour, heureuse et tranquille à l'ombre du sérail, je ne connaissais que de nom les larmes, la tristesse, le désespoir. Quand l'amour s'éveilla dans mon cœur, les désirs craintifs, qu'il n'osait s'avouer à lui-même, trouvèrent, à peine éclos, un objet pour les satisfaire et les combler. Guirei, rassasié de dépouilles et de combats, était venu se replonger dans les délices du sérail. Nous parûmes devant lui tremblantes et incertaines de notre sort; je vis son regard puissant s'abaisser, se fixer sur moi pour ne plus se détourner. Dès cet instant nous vécûmes l'un pour l'autre dans une fortunée solitude, dans une douce et continuelle ivresse. La jalousie, le soupçon, la calomnie, tous les fléaux des harems nous étaient inconnus. Tu vins, hélas! et le charme fut rompu; tu vins, et ta présence fit naître dans l'ame du khan une horrible pensée de trahison. Depuis ton arrivée ma vue l'importune ; il entend mes reproches, mais sans en être touché ; il voit mes larmes, mais il ne songe pas à les essuyer. Je le sais, tu n'es pas complice de son crime; écoute-moi donc. Je suis belle et n'ai que toi pour rivale, mais tu ne sais pas aimer ;

froide et insensible beauté, la passion ne brûle pas tes veines, la jalousie ne déchire pas ton cœur. Cesse donc de troubler le cœur de mon amant, car il est à moi, car ses baisers ne sont de feu que pour moi seule, car d'effroyables sermens ont enchaîné nos ames et nos destinées, car sa trahison me tuerait. Je pleure, tu le vois; j'embrasse tes genoux, je te supplie de me rendre mon repos et mon bonheur. Ne me réponds rien; pour rebuter le khan, mets tout en usage, dédains, larmes, refus; jure (et bien que j'aie quitté la foi de mon enfance pour suivre la loi du Koran, cette foi sacrée, je le sais, est la tienne), jure de m'obéir, sinon rappelle-toi que j'ai un poignard à ma ceinture et que je suis née près du Caucase. »

Cette entrevue des deux rivales ne tarde pas à être découverte; l'amante délaissée est précipitée dans la mer, par ordre du khan, inexorable exécuteur des lois du sérail quand elles sont violées par ceux qui lui déplaisent; la jeune prisonnière s'éteint doucement, chaste et résignée à son sort; le khan pousse alors son cri de guerre et s'élance à cheval, car, pour éteindre son amour, il lui faut du sang. Idées, peintures, sentimens, style, tout, dans *la Fontaine de Bachtchicarai*, respire un parfum oriental; on voit que Pouchkin était sur son terrain; on reconnaît l'exilé de la Bessarabie, le promeneur solitaire des bords de la mer Noire, le voyageur qui a long-temps parcouru cette Tauride où la domination tatare s'est si profondément empreinte dans le sol, dans les mœurs, dans les monumens. Habitant de ces chaudes et voluptueuses contrées, c'était à lui d'en éprouver et d'en décrire les molles langueurs et les passions bondissantes; c'était à lui de ressusciter ces sérails d'Orient, avec leurs hautes murailles, leurs silencieux jardins, leurs vastes salles toutes couvertes de tapis d'Asie, tout inondées de parfums, où veille un peuple d'eunuques, où dort un peuple d'odalisques; et puis, jeter au milieu de cette prison, où l'amour est un hideux mélange d'obéissance passive et de plaisir brutal, une vierge chrétienne, qui a conservé avec la foi de ses pères toute la fierté de son cœur, toute la pureté de ses sens; opposer une amante délaissée, tour à tour abattue par la douleur ou furieuse de honte et de désespoir, à cette jeune fille qui, tranquille au pied de la croix, ne regrette que sa patrie, ne désire que la mort; faire naître pour elle dans l'ame d'un barbare une passion qui l'étonne lui-même, un respect dont il s'irrite, sans qu'il puisse étouffer cette passion ni dépouiller ce respect; assurément c'était là une donnée dramatique, c'était là une belle occasion de personnifier en quelque sorte l'Europe dans cette jeune fille, l'Orient dans ce barbare, et de nous montrer dans le triomphe de l'esclave

chrétienne sur le farouche musulman toute la supériorité de nos lumières, de nos croyances, de notre civilisation. Malheureusement Pouchkin n'a pas creusé son idée, approfondi son sujet : il s'est contenté, suivant son usage, de quelques scènes à peine indiquées, de quelques caractères à peine ébauchés, et, sitôt que l'inspiration lui a manqué, que sa verve s'est refroidie, il a déposé la plume et clos son œuvre sans s'inquiéter de savoir si elle était réellement terminée.

Le Prisonnier du Caucase n'a de commun que son titre avec la nouvelle de M. le comte Xavier de Maistre. Un jeune Russe est tombé dans les mains des Tcherkesses; ils ont laissé la vie à leur captif dans l'espoir d'une riche rançon, qu'il pourra bien leur faire long-temps attendre, car, dégoûté du monde, mort à toutes ses joies, poursuivi par une passion fatale, l'esclavage lui est presque indifférent; mais une jeune fille se prend d'amour pour le pauvre prisonnier. Malade, elle le soigne; triste et malheureux, elle le distrait par ses chansons; insensible à sa tendresse, elle ne s'attache à lui qu'avec plus de force et de dévouement. Un jour que tous les guerriers de la peuplade sont partis pour une expédition lointaine, elle brise ses fers; le Russe s'éloigne presque à regret. Tout à coup, il entend derrière lui l'onde s'agiter; il se retourne, et ne voit plus qu'un vêtement qui flotte à la surface; c'est tout ce qui reste de la jeune fille. Ce poème, fort court, et dont le fond, comme on voit, est assez insignifiant, a le tort de placer les deux acteurs du petit drame que nous venons d'analyser, dans une position sans issue, dans une situation d'ame qui est toujours la même : l'apathie du Russe est sans remède, la passion de la jeune fille est sans espoir, en sorte que nous désirons à peine la délivrance de l'un, et que la mort de l'autre, n'étant pas la conclusion nécessaire d'un amour calme et silencieux comme le sien, nous surprend sans nous affliger. Ce défaut capital à nos yeux, puisqu'il enlève tout intérêt au récit principal, est racheté par quelques détails poétiques sur les mœurs des habitans du Caucase. Simples dans leurs habitudes, hospitaliers envers l'étranger, implacables envers leurs ennemis, ces montagnards n'ont d'autres parures que leur poignard, leur carabine et leur yatagan, d'autre ami que leur cheval, d'autre plaisir que la guerre, d'autre fortune que la dépouille du vaincu. Chez eux, l'audace n'exclut pas la ruse; s'ils ne craignent pas de se précipiter en aveugles sur un rempart de baïonnettes, ils savent aussi se mettre en embuscade derrière un arbre, un rocher, et là, comme un tigre qui guette sa proie, attendre patiemment, pendant des jours entiers, le passage d'un soldat ou d'un cavalier ennemi,

pour lui envoyer une balle qui ne trompe jamais leur haine, et va toujours au cœur. Voilà les traits sous lesquels Pouchkin nous les décrit; et, comme Russe, il doit bien connaître ces courageux martyrs de la liberté, qui, abandonnés de la Turquie, ignorés du monde entier, resserrés entre la mer Noire et la mer Caspienne, défendent pied à pied les gorges de leurs montagnes, et que l'invasion moscovite pourra bien anéantir, mais jamais dompter.

Eugène Oneguine, dernière production de l'auteur, n'est autre chose que le journal d'un dandy de Pétersbourg, c'est-à-dire de Pouchkin lui-même; car bien que dans sa préface il proteste spirituellement contre la malignité publique, qui ne manquera pas de l'accuser d'avoir voulu travestir le *Childe-Harold* de Byron, le poète et son héros se touchent ici par trop de points pour qu'on puisse méconnaître leur identité. Eugène Oneguine est donc un des fashionables les plus accomplis de Pétersbourg. Cette variété de l'espèce humaine se reconnaît aux mêmes traits, à quelque degré du pôle qu'on l'observe : assez d'esprit pour demander un rendez-vous à la femme qu'on aime, assez de courage pour adresser un cartel au rival qui vous gêne, assez de fortune et de naissance pour ne songer qu'à ses plaisirs, et se présenter hardiment dans les salons les plus aristocratiques. La réunion de ces solides avantages n'empêche pas Oneguine de prendre un jour en haine et en pitié toute sa vie de bals, de festins, de jeux, d'intrigues misérables, de succès désespérans par leur facilité; et, pour ne pas se suicider, il se confine bravement à la campagne. Là, il se lie bientôt intimement avec Lenskoi, jeune philosophe de vingt ans, qui revient de Gœttingue et d'Iéna, qui a parcouru l'Allemagne le sac sur le dos, et n'en a rapporté qu'un peu de science, des idées passablement romanesques, un Werther dans sa poche, et de longs cheveux noirs flottans sur ses épaules; présenté par son nouvel ami dans une famille de bons gentilshommes campagnards, Eugène y fait la connaissance de deux sœurs : *Olga*, *Tatiana*; l'une, légère, coquette, insouciante; l'autre, pâle, mélancolique, à l'abord glacial, au cœur ardent et passionné. Olga a été la compagne d'enfance de Lenskoi, et tous deux s'aiment de l'amour chaste et naïf qu'éprouvent deux ames qu'une sorte de prédestination a dérobées au contact de nos vices et de nos souillures. Tatiana, de son côté, nourrit en secret une profonde passion pour Eugène; mais il a juré de ne plus aimer, il tient parole, et quand la jeune fille, long-temps partagée entre son orgueil qui lui dit de se taire et son amour qui lui dit de parler, avoue enfin à Eugène qu'elle ne peut vivre sans lui,

Eugène ne répond à ces brûlantes confidences que par un long sermon, bien raisonnable et bien froid, bien moral et bien cruel. Cependant l'ennui vient le tourmenter au fond de sa retraite; il est aussi las des eaux, des bois, de la solitude, qu'il l'était naguère du bruit des cités; il souffre de l'absence du plaisir, comme il souffrait du plaisir lui-même; il veut étudier, mais les anciens l'ennuient comme les modernes, les morts lui paraissent aussi sots que les vivans; il veut écrire, mais sa tête est fatiguée, son cœur est vide; en désespoir de cause, il se met à courtiser Olga. Lenskoi le croit son rival; un cartel est envoyé, une rencontre a lieu, et le malheureux jeune homme tombe, trahi par sa maîtresse et frappé de la balle de son ami. Quelques années s'écoulent; Olga s'est consolée en épousant un officier de hussards; Eugène a voyagé pour oublier ce fatal coup de pistolet qui résonne toujours à son oreille; il revient enfin à Pétersbourg, et dès sa première apparition dans le monde, il retrouve Tatiana, cette jeune fille qu'il a jadis rebutée, aujourd'hui femme d'un général, belle, adorée, puissante. Tenté par la singularité de l'entreprise, il essaie de reprendre sur elle son ancien ascendant, il parle d'amour, il se jette à ses pieds; mais les rôles ont changé, et, pour toute réponse, il reçoit une mercuriale qui venge la femme du sermon qu'avait subi la jeune fille. Ce fond sans doute est bien léger, mais *Eugène Oneguine* n'en est pas moins, selon nous, le chef-d'œuvre de l'auteur, parce qu'il est à la fois la manifestation la plus complète du caractère de l'homme et des qualités de l'écrivain. Action simple et attachante, style souple et facile, saillies spirituelles, voilà ce qui le distingue à chaque page; on voit que Pouchkin n'invente pas, qu'il raconte, que ce sont partout ses souvenirs qu'il interroge, ses passions qu'il analyse, son caractère qu'il met en scène, toute sa vie de dandy, d'homme blasé, de duelliste, de poète qu'il expose avec verve, avec simplicité, avec bonhomie. Le monde qu'il décrit, il l'a vu, il a hanté ses salons, il a coudoyé ses grands hommes, il en a été lui-même le héros et la victime, l'admiration et la terreur; les intrigues auxquelles il vous initie, il y a joué son rôle; les femmes à la mode, fragiles idoles qu'on encense aujourd'hui pour les briser demain, il les a connues, il s'est assis dans leur boudoir, il a défait les boucles parfumées de leurs cheveux, il a fait serment de les aimer toujours, et il a oublié le lendemain les sermens de la veille; tout cela c'est de l'histoire, et ses confidences sont d'autant plus naïves, ses épanchemens d'autant plus vrais, ses révélations d'autant plus intimes et plus piquantes, qu'il ne les fait pas en son nom, qu'il se

met prudemment à l'abri de son héros, éditeur responsable de toutes ses œuvres, en sorte qu'il peut hardiment étaler à tous les yeux son portrait, sans qu'on ait jamais le droit de le reconnaître et de lui dire : *C'est vous!*

Disons, maintenant que nous avons parcouru toute la série des œuvres de Pouchkin, qu'on ne saurait lui accorder la force d'invention, la profondeur de sentiment, l'audace d'images, les vues larges et philosophiques qui distinguent le génie. Chacun des sujets qu'il traite n'est guère qu'un thême sur lequel il brode complaisamment de brillantes variations, de capricieuses fantaisies; mais c'est le style qui lui assure l'immortalité. Tout dans ce style est plein, poétique, harmonieux; véritable sylphide, sa période s'arrondit, se balance, se pose avec un charme inexprimable; on admire son vol léger et gracieux, et on oublie de lui demander plus de force et d'élévation; on écoute sa voix suave et mélancolique murmurer des notes d'une douceur infinie, et l'on ne songe pas que cette voix pourrait être plus variée et plus étendue. Rappelons enfin que Pouchkin est mort à trente-six ans, dans toute la vigueur de l'âge, dans tout l'éclat du talent; mort à une époque où son caractère, modifié par le malheur, la réflexion, l'expérience des choses et des hommes, semblait subir une salutaire révolution; mort au moment où, sentant peut-être tout ce que ses précédentes productions avaient d'incomplet et d'inachevé, il s'apprêtait à élever un monument à Pierre Ier, à lier son nom au nom de ce puissant réformateur, dont la grande figure domine toute l'histoire de Russie, et en fait comme deux parts, l'une pour l'Asie et la barbarie, l'autre pour l'Europe et la civilisation.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1837.

Le *Moniteur* du 18 juillet a enfin publié ce traité de la Tafna, qu'on avait, sans le connaître, attaqué avec tant de violence. Aujourd'hui qu'on le connaît, on ne l'en attaque pas moins; mais il faut bien se garder de croire tout le mal que l'on en dit, et peut-être même ne faut-il pas s'en étonner. Nous nous sommes fait, tous tant que nous sommes, de si grandes illusions sur Alger; nous avons là-dessus de si fortes erreurs à reconnaître et à rectifier; nous avons tant de vérités modestes à apprendre, et tant de mensonges d'amour-propre à oublier; nous avons tellement sur cette question tout à refaire dans notre esprit, idées et expressions, qu'il ne faut pas trop sévèrement condamner les intelligences qui se cabrent à l'encontre du vrai, du réel et du possible, pour se rejeter par habitude dans le domaine des chimères et de l'impossible où l'on a malheureusement vécu jusqu'à ce jour.

A parler sans métaphore, tout ce que nous pouvons dire du traité conclu par le général Bugeaud avec Abd-el-Kader, c'est que les données générales de la situation ne permettaient rien de plus avantageux, rien de plus brillant. Quand on se place en dehors des faits, des faits présens comme des faits accomplis et irrévocables; quand on juge des hauteurs de la théorie, oh! sans doute, on peut secouer la tête et critiquer d'un ton superbe l'état de choses consacré par le traité de la Tafna. Mais un gouvernement a d'autres devoirs. Un gouvernement est obligé de compter avec les faits, le climat, l'éloignement des lieux, les hommes, les ressources actuelles, les besoins possibles de l'avenir. Un gouvernement, dans un pays constitutionnel, doit surtout compter avec les chambres et le budget, deux réalités puissantes qu'il ne méconnaîtrait pas impunément. Eh bien! quand on se sera mis à sa place, quand on aura établi en conscience un compte sérieux avec tout cela, après avoir fermé soigneusement la porte à l'imagi-

nation, nous sommes persuadés que tout esprit impartial approuvera le traité.

La conservation d'Alger une fois décidée, il s'est présenté deux systèmes, la paix et la guerre, ou, ce qui revenait au même, l'occupation restreinte et l'occupation absolue. En effet, la conquête entière, l'occupation absolue de tout le territoire qui composait l'ancienne régence d'Alger, c'était la guerre, une guerre acharnée, longue et dispendieuse. Combien longue, combien dispendieuse en hommes et en argent? c'est ce que personne ne saurait dire. Combien de milliers de soldats il aurait fallu jeter et maintenir en Afrique, pour se rendre maître incontesté du pays? c'est ce qu'on ne sait pas. Et il faut remarquer que plus on s'est étendu à l'ouest et à l'est dans les limites de l'ancienne régence, plus on a pénétré dans l'intérieur, plus on a eu de moyens d'apprécier la force des populations, plus on s'est accordé, involontairement et sans préoccupation systématique, à élever le chiffre des troupes que pourrait exiger leur assujétissement complet. On s'est bien dit : Mais pourquoi le gouvernement français, maître d'Alger, ne se mettrait-il pas à la place du dey d'Alger, et n'exercerait-il pas les droits de souveraineté qui lui appartenaient, sur toutes les populations de la régence? Cela paraissait bien simple; mais on oubliait deux choses, d'abord que nous avions contre nous des préjugés religieux presque insurmontables, ce dont on s'aperçoit chaque jour, et ensuite que les Arabes, soumis par la force au régime turc, aimeraient mieux, une fois ce joug brisé par nos armes, s'appartenir à eux-mêmes, autant que possible, et ne pas relever de nouveaux conquérans, étrangers, infidèles, qui avouaient hautement l'intention de les déposséder tôt ou tard, insensiblement ou par masses, au profit de colons européens. L'occupation absolue, c'était donc, nous le répétons, la guerre sur tous les points à la fois, une guerre chanceuse, dont les frais, la durée, les résultats, sont également incertains. Assurément ceux qui voulaient l'occupation absolue ne la voulaient pas en vue de la guerre, ou de l'extermination impossible de la race arabe; ils ne voulaient pas la guerre pour elle-même. Mais peu importe, si la guerre était l'inévitable condition du résultat qu'ils croyaient nécessaire d'obtenir et de poursuivre sans relâche, jusqu'à ce qu'on l'eût obtenu.

C'est avec beaucoup de raison qu'on a appelé « la guerre mal faite » l'espèce de système suivi, ou plutôt l'état habituel des choses et l'ensemble d'évènemens que l'on remarque dans l'histoire de notre possession d'Alger depuis sept ans. Mais il faut ajouter que la guerre n'a pas pu être bien faite, et que la faute en est à tout et à tout le monde, excepté à nos soldats, qui se battaient bien, mais qui étaient trop peu. Voici, au fait, la véritable situation dans laquelle on se trouvait à cet égard. On voulait d'instinct ce qui n'était pas possible sans cette guerre générale dont nous avons parlé, et on ne l'avouait ni à soi-même, ni aux autres : ni à soi, parce qu'on entrevoyait vaguement les énormes difficultés de l'entreprise; ni aux autres, c'est-à-dire aux chambres et au pays, parce qu'on n'était pas assez sûr de

l'opinion du pays et qu'on l'était trop de celle des chambres. Il en est résulté cette guerre mal faite, par saccades et avec des moyens insuffisans, que tout le monde aujourd'hui s'accorde à réprouver, et à laquelle le gouvernement vient de substituer, par le traité de la Tafna, un système pacifique, fondé sur l'occupation restreinte. C'est au moins un essai à faire, et on le fera cette fois sur une grande échelle, dans toute l'étendue de la régence, sauf la province de Constantine, et avec des conditions de succès assez heureusement combinées.

Ce n'était peut-être pas ici le lieu de présenter ces développemens sur la question générale d'Alger : mais nous y avons été amenés par tout ce que nous lisons depuis quelque temps sur le traité de la Tafna, et par les accusations fort peu concluantes auxquelles il a servi de texte. Si on ne l'avait pas sous les yeux, et si on ne connaissait pas les faits, on pourrait croire que la France avait cédé d'un trait de plume des provinces entières, des villes populeuses, un vaste pays, riche et fertile, qui aurait été bien tranquillement soumis à sa domination, où des garnisons bien établies, communiquant facilement entre elles, auraient maintenu sans peine les populations dans l'obéissance, et où seulement il aurait fallu attendre quelques années encore pour recueillir les fruits certains de sacrifices légers et tout ordinaires. Au lieu de cela, quelle est la réalité? On n'a rien cédé de ce qu'on possédait sauf Tlemcen, point excentrique, dont le ravitaillement exigeait chaque fois une grande et coûteuse expédition. Pour tout le reste du territoire dont Abd-el-Kader est reconnu par la France le maître responsable, la guerre ne l'avait point donné, la paix ne l'enlève point à la France. Le maximum des forces dont le gouvernement aurait pu disposer pour continuer la guerre, tout susceptible qu'il fût de recevoir au gré des circonstances une extension irrégulière, n'aurait certainement suffi ni à la conquête, ni à la garde de ce qu'on renonce pour le moment à disputer aux Arabes. D'où viennent donc tant de clameurs contre le traité de la Tafna? Est-ce que la France a perdu une seule des positions maritimes dont la conservation serait précieuse pour maintenir sa puissance dans la Méditerranée? Pas une. Entre la régence de Tunis et l'empire de Maroc, elle conserve toutes celles que ses amis ont souhaitées, que ses ennemis ont craint de lui voir acquérir, toutes celles qui ont une utilité reconnue et un avenir assuré. Est-ce que le terrain manque à l'affluence des émigrans européens? Est-ce que tous les essais publics de colonisation et de cultures nouvelles n'ont pas autour d'Alger, dans la plaine non encore assainie de la Mitidjah, autour d'Oran, dans les trois cents lieues carrées où la France règne sans partage, un champ assez vaste et une assez large carrière? Avant de se récrier sur les bornes imposées à notre domination, qu'on laisse arriver les colons, défricher ces terres fertiles, dessécher ces marais, diriger le cours de ces eaux trop rares, mais souvent mal employées, et puis on verra.

Oh! sans doute, le traité de la Tafna, ce n'est pas la paix de Campo-Formio; mais nous n'avons pas eu de ce côté notre campagne d'Italie, et, qui

plus est, nous ne l'aurons pas, pour bien des raisons que nous ne voulons pas dire. Cependant nous en dirons bien une : c'est que le régime constitutionnel n'est pas tout-à-fait celui des grandes choses, et surtout des grandes choses par la guerre. Honni soit qui mal y pense ! Nous ne voulons pas de mal au régime constitutionnel; mais il faut bien le dire, une commission du budget calcule trop exactement ce que coûteraient la grandeur et la gloire, et trouve le plus souvent qu'elles coûtent trop cher. Alger s'en est cruellement ressenti; les économiseurs de la chambre lui ont fait une guerre plus terrible que les Arabes, et pour peu que cela dure, nous nous trouverons, sans nous en douter, réduits à l'impuissance de tenter quelque grande entreprise ou de soutenir quelque grand choc. Aussi, je ne ferais pas de propagande constitutionnelle par amour de la liberté et de l'humanité; mais je voudrais, comme le renard de la fable, que tout le monde eût la queue coupée. Voyez l'Angleterre. N'a-t-on pas été obligé de lui faire, pendant deux ans, des contes à dormir debout sur les progrès et les desseins de la Russie, pour obtenir de sa chambre des communes qu'elle ne laisse pas périr sa marine, qui est la vie de l'Angleterre et l'indispensable élément de sa puissance? Je ne sais trop de quoi il faudra nous faire peur, à nous Français; mais il faudra nous faire peur de quelque chose, pour que nous ne nous contentions pas d'être heureux et libres dans le présent, mais pour que nous éprouvions aussi le besoin d'être grands et forts, afin d'assurer l'avenir, et pour que le monde qui les oublierait, si on n'y prenait garde, ne perde pas de vue trop long-temps les couleurs de notre glorieux pavillon.

Nous voilà un peu loin d'Alger et du traité de la Tafna. Nous n'avons pas l'intention d'y revenir, mais encore un mot, et nous en finissons avec l'Afrique.

L'expédition de Constantine est résolue. C'est bien. Nous avons là une injure à venger. Elle sera vengée, nous l'espérons. Le ministère apporte la plus louable activité à tout disposer pour le succès de la campagne. Quand nous aurons pris Constantine et humilié Achmet-Bey, nous pourrons faire la paix. Alors commencera dans toute l'étendue de la régence une grande et solennelle épreuve du système pacifique. Mais c'est alors aussi qu'il faudra bien se tenir en garde contre les économiseurs de la chambre, si l'on veut fonder en Afrique une puissance durable et un établissement sérieux. Des économies, on pourra en faire, et c'est un des bons résultats de la paix, sur l'entretien des troupes, qui coûtera moins cher à mesure que la culture s'étendra autour de nos places fortes, et quand les Arabes viendront à l'envi approvisionner nos marchés. Mais qu'on ne diminue pas l'effectif des troupes, comme si la France succombait sous ce fardeau, et qu'on épargne aux Arabes, dont il faudra encore se défier long-temps, la dangereuse tentation de nous rejeter dans la mer en nous voyant affaiblis.

Pendant que la royauté de juillet s'affermissait par l'amnistie, et que la France saluait dans le mariage du duc d'Orléans, un nouveau gage de force et de perpétuité; pendant qu'un ministère conciliateur cherchait à rallier

autour de lui toutes les opinions honorables, que faisaient les meilleures têtes du parti légitimiste? Quelques hommes, aveugles au milieu de la sécurité universelle, confiaient à des lettres infidèles le secret d'espérances plus folles encore qu'elles ne sont coupables, et de ridicules agitations qui ne s'élèvent pas même jusqu'au complot. Ce sont d'obscures manœuvres, dont un gouvernement fait bien de chercher à couper tous les fils et découvrir toutes les ramifications, parce qu'il est gouvernement pour prévenir non moins que pour réprimer. L'un vaut même mieux que l'autre, surtout en fait de conspirations. Mais c'est faire trop d'honneur à de pareilles extravagances, et en même temps c'est ne pas être difficile sur les argumens, que de les invoquer contre l'amnistie et le système de conciliation, comme l'a essayé un journal, organe de ressentimens inexplicables et défenseur maladroit de principes qui ne périclitent pas. Malheureusement pour le *Journal de Paris,* ce n'était pas une conspiration bien terrible, et le cabinet ne s'en effrayait pas trop en accomplissant le devoir que lui imposait une première découverte.

En vérité, le parti légitimiste se fait de bi en étranges illusions. Voilà un grand orateur et des hommes d'esprit qui écrivent à Prague, ou ailleurs, qui croient peut-être, dans ce calme profond où nous sommes restés, que la France marche à des convulsions nouvelles, et que ces convulsions tourneront au profit de leur cause! Et cependant ils voient marcher le monde, ils vivent au milieu de lui; on ne doit pas les supposer étrangers à la réalité qui les presse de toutes parts et leur donne quelquefois de bien dures leçons. Un livre paraît sous leurs couleurs, écrit par un de leurs partisans, dans l'intérêt de leurs opinions. Ce livre est déféré au jury, qui le condamne, et le jury n'a de rigueurs que pour eux. Dieu nous garde d'appeler des persécutions contre la presse; ce n'est ni notre rôle, ni notre goût. Mais puisque ce procès a été fait, nous sommes en droit de le montrer aux légitimistes comme un éclatant témoignage du peu de sympathie que la nation éprouve pour leurs affections, leurs regrets, leurs doctrines de gouvernement. Profiteront-ils de cette expérience? Il est permis d'en douter. Ils continueront à se bercer des mêmes rêves, à protester par mille subterfuges, par mille déguisemens, contre l'œuvre solennelle, et quoi qu'ils en disent, l'œuvre durable de juillet. Ils continueront à prédire tous les trois mois une révolution, comme ils le font depuis sept ans, et à discuter gravement, de Paris à Prague, la légitimité de Louis XIX et de Henri V, toutes choses dont la France ne s'inquiète pas beaucoup, et dont le ministère fera bien de ne pas s'effrayer plus qu'elle.

Au reste, en attendant que ces hautes questions de légitimité soient résolues, on se laisse faire, qui préfet, qui conseiller d'état, maître des requêtes, directeur des affaires d'Afrique, membre du conseil royal de l'instruction publique, comme s'il n'y avait plus de légitimité, voire même plus de *doctrine* en ce monde. Vainement M. Napoléon Duchâtel a-t-il été supplié de prendre patience, de veiller encore une heure ou deux. M. Na-

poléon Duchâtel a très gracieusement reçu des mains de M. de Montalivet et de M. Molé sa belle préfecture de Pau, tandis que son frère se console de n'être plus ministre en épousant une fort riche héritière, Mlle Paulet, belle-fille du général Jacqueminot. Ce sont probablement les myrtes, j'allais dire les lauriers, de l'ex-ministre des finances, qui ont empêché M. Napoléon Duchâtel de dormir; et puisqu'il voulait être préfet, bien a-t-il fait de l'être de par le ministère du 15 avril. Qui sait quand il en viendra un autre, et si même cet autre eût été d'aussi bonne composition? On a généralement approuvé toutes ces nominations dans l'ordre administratif, publiées par le *Moniteur* du 25 de ce mois. Ce sont à la fois des actes de bonne administration et de bonne politique. M. Baude rappelé au conseil d'état, M. Laurence chargé de la direction des affaires d'Alger, M. Saint-Marc Girardin nommé membre du conseil royal de l'instruction publique, M. Nisard, un des talens les plus sérieux de ce temps, appelé à seconder M. de Salvandy; il n'y a rien dans ces mesures que d'honorable, de juste et de réparateur. M. Nisard, M. Laurence et M. Baude, sont des conquêtes utiles faites par le gouvernement, utiles à lui-même, utiles à la France, et nous lui souhaitons de n'en jamais chercher que de ce genre, de ne pas trop caresser, comme s'il en craignait quelque chose, des esprits moins graves, des capacités plus contestables, des caractères moins solides. Il y a des gens qui, le voyant fort, lui arriveront toujours assez tôt.

Il a été question, ces jours derniers, de plusieurs mutations dans les postes diplomatiques de second ordre. M. de Rumigny, appelé à l'ambassade de Rome, serait remplacé à Turin par M. de Montebello, qui aurait pour successeur, à Berne, M. le baron Mortier; et on aurait disposé du poste de La Haye, qui était occupé par M. Mortier, en faveur de M. de Varennes, qui éprouve une aversion décidée pour la résidence de Hambourg. Nous ne croyons pas les choses aussi avancées, et nous avons même lieu de penser que, dans le travail dont s'occupe M. Molé, elles ne seront pas tout-à-fait arrangées de cette façon.

Le gouvernement s'est enfin décidé à prendre contre Naples des mesures de représailles, que sollicitaient depuis long-temps l'hostilité de cette cour et ses mauvais procédés envers notre commerce. Fidèle à ses principes de modération, parce qu'elle est sûre de sa force, la France a voulu ajourner un pénible éclat, tant qu'elle a pu espérer quelque chose de négociations amicales avec le cabinet napolitain, malgré la froideur de nos relations. Mais, en dernier lieu, les tracasseries mesquines, suscitées sans raison et contre l'intérêt évident du royaume de Naples lui-même, aux paquebots à vapeur de notre marine, chargés du beau service de la correspondance d'Orient, ont déterminé le gouvernement français à tenter une autre voie pour réduire cette opiniâtre malveillance. Nous n'attendions pas moins de M président du conseil, qui a fait adopter la mesure de représailles contenue dans l'ordonnance royale du 24 juillet. Nous savons que le soin des intérêts et de l'honneur de la France ne pourrait être placé en de meilleures

mains, et que ce n'est pas M. Molé qui hésitera jamais dans une question de dignité nationale.

Les élections anglaises, commencées depuis le 23 juillet, se poursuivent au milieu des violences, des brutalités, des corruptions ordinaires. Ni d'un côté, ni de l'autre, on ne se fait faute de recourir à tous les moyens de succès qu'une longue habitude a en quelque sorte consacrés. Partout, ce sont des votes achetés, des électeurs enivrés, des masses de peuple soudoyées par le plus riche des deux partis, pour injurier, siffler, accabler de projectiles les orateurs du parti contraire, pour étouffer leur voix par des cris sauvages, par une musique bruyante. M. O'Connell et l'ex-duc de Cumberland jouent le plus grand rôle dans les discours adressés à la foule du haut des *hustings*, dans les exclamations qui les interrompent, dans les saillies populaires qui les égaient. Le tory anglican jette à la tête du réformiste O'Connell, et le papisme, et la messe, et le rappel de l'Union; tandis qu'en fait de raisons à opposer aux tories, la plus victorieuse est toujours ce pauvre duc de Cumberland, qui jouit en Angleterre d'une popularité colossale. Rien n'y manque. Les candidats sont obligés de se défendre d'avoir reçu de lui l'ordre des guelfes, et de déclarer qu'ils ne l'en aiment pas mieux pour cela; à la fin de chaque élection libérale, après les trois salves d'applaudissemens pour la jeune reine et pour le réformiste qui vient d'être élu, le peuple se met à pousser les trois grognemens de rigueur (*three groans*) pour sa majesté hanovrienne, qui doit en avoir les oreilles rompues de l'autre côté du détroit.

On ne peut encore affirmer, en sûreté de conscience, que la majorité soit décidément acquise aux réformistes, et par eux au ministère Melbourne. Sur les élections déjà connues, et qui ont été vivement disputées, ils la revendiquent avec raison; mais leurs adversaires contestent le chiffre. Reste à savoir comment tourneront les élections des comtés. Cependant il y a un résultat important à constater, c'est que les radicaux ont beaucoup perdu, et ils perdront encore davantage; leurs projets ont effrayé, et les ministres l'ont si bien senti, que tous ceux qui sont partis de la chambre des communes les ont désavoués et se sont séparés d'eux dans leurs discours aux électeurs. Le langage de lord John Russell et de M. Spring-Rice, l'un ministre de l'intérieur, l'autre chancelier de l'échiquier, a été très remarquable sous ce point de vue. Ils ont pris tous deux les engagemens les plus formels sur la constitution de la pairie, sur le maintien de la religion de l'état, sur les grandes questions fondamentales que les radicaux ont soulevées dans ces derniers temps. Il ne tient aujourd'hui qu'à la chambre des lords de consommer la séparation du parti whig d'avec le radicalisme. Le moyen, c'est de céder sur les mesures de réformes qu'elle a repoussées jusqu'à ce jour. Elle peut être sûre qu'ensuite le ministère n'ira pas plus loin, qu'il aura besoin de s'appuyer sur elle, et que la lutte politique sera transportée sur un autre terrain, où elle ne recevra pas les premiers coups.

Pendant tout ce mouvement électoral, on a un peu oublié lord Durham, dont on parle moins. L'influence de lord Melbourne dans le nouveau gou-

vernement est sans bornes et très solidement établie, et même, s'il faut en croire les impressions de quelques observateurs exercés, on s'accoutume à l'idée de voir retourner encore une fois lord Durham à son poste d'ambassadeur près la cour de Russie.

L'expédition de don Carlos n'est pas heureuse. Non-seulement il n'a pu entrer dans Valence; mais après l'avoir menacée pendant quelques jours, il a été battu non loin de ses murs par le général Oraa, qui lui a tué beaucoup de monde et fait un grand nombre de prisonniers. Un chef de bandes que le prétendant avait laissé en arrière, s'est vu aussi obligé de lever le siége de Castellon de la Plana, courageusement défendue par les habitans et une faible garnison. Depuis, des manœuvres encore bien confuses ont paru indiquer, de la part de ce prince, l'intention de repasser l'Èbre, pour retourner en Navarre par l'Aragon. Cependant une autre expédition carliste, forte de 6,000 hommes au plus, est entrée en Castille, soit pour se réunir aux forces que don Carlos avait laissées du côté de Sarragosse et en avant de Cantavieja, tandis qu'il se dirigeait de ce dernier point sur Valence, soit pour tenter une diversion par le nord. Jusqu'ici les généraux de la reine semblent ne pas s'en être occupés.

On a peut-être exagéré l'importance de l'échec essuyé par don Carlos à Chiva. Nous ne le croyons pas capable d'aller à Madrid; mais pour nous rassurer pleinement et pour proclamer que son expédition est manquée, nous attendrons une victoire plus décisive des troupes constitutionnelles. Au reste, il est permis d'en concevoir l'espérance; elles sont supérieures en nombre; leur organisation est meilleure, elles ont de l'artillerie, et appuient leurs mouvemens sur les places fortes du pays, dont le prétendant ne peut se rendre maître. Quoi qu'il en soit, et même sans victoire décisive, les carlistes et leurs partisans en Europe ne doivent plus se croire aussi sûrs du triomphe qu'il y a un mois. Les entrevues de Tœplitz finiront encore sans qu'un évènement assez grave en faveur de don Carlos ait provoqué de résolution définitive à son avantage, de la part des gouvernemens qui font des vœux pour sa cause. Ces gouvernemens prennent trop leurs désirs pour des réalités. Le parti de la reine est plus faible que celui de don Carlos n'est fort: voilà ce qu'ils ne voient pas bien, quoique cette vérité ressorte clairement de tout ce qui se passe; et si la lenteur, l'incertitude ou la nullité des résultats les étonnent et les irritent sans cesse, c'est qu'ils ne comprennent ni le pays qui en est le théâtre, ni les hommes qui en sont les intrumens, ni la situation réelle des deux partis en lutte.

La nouvelle constitution de la monarchie espagnole sera prochainement appliquée dans ce qu'elle a de plus important, la composition du corps législatif. Les cortès, divisées en deux chambres, sont convoquées pour le 19 novembre, et déjà on commence à s'occuper des élections. Toujours la même incertitude sur le fameux emprunt et le traité de commerce avec l'Angleterre, qui serait la condition de la garantie de cette puissance.

Une insurrection militaire en faveur de la charte de don Pedro a éclaté

en Portugal, dans la province dont Oporto est la capitale. La population, qui est toute miguéliste, n'y a pris aucune part, et a laissé faire les soldats. Les insurgés n'étaient pas d'abord en grand nombre; mais on craint que les troupes envoyées pour les combattre ne fassent cause commune avec eux, ce qui est arrivé au premier détachement qu'on a dirigé sur le foyer de la sédition. Le gouvernement a pris des mesures; des troupes ont été embarquées pour Oporto; les cortès ont accordé des pouvoirs extraordinaires et de l'argent; on a fait aussitôt, à Lisbonne, beaucoup d'arrestations parmi ce qu'on appelle les *chamorros*, c'est-à-dire les partisans de l'ordre de choses renversé par la révolution du mois de septembre dernier. Mais avec tout cela, l'issue est encore douteuse. La reine et le prince Ferdinand, son époux, déplorent cette funeste tentative des *chartistes*, funeste, quel qu'en soit le résultat, et pour le gouvernement et pour le pays. Sera-t-elle plus heureuse qu'en novembre? Tout dépend de l'armée. Ces évènemens pourraient exercer sur les affaires d'Espagne une fâcheuse influence; car si la guerre civile se prolongeait, le cabinet de Lisbonne rappellerait la division auxiliaire portugaise que commande le baron das Antas.

Déjà on accuse l'Angleterre de favoriser le soulèvement des *chamorros*. Nous ne pensons pas qu'elle l'ait fomenté; mais toutes les traditions de sa politique autorisent à croire qu'elle en désire le succès. Quant à la France, elle n'a aucun motif de prendre parti dans cette question, et tout ce qu'elle doit désirer, c'est que don Carlos ne trouve pas un nouvel allié dans ces perpétuelles révolutions de la Péninsule.

La proclamation d'avènement du nouveau roi de Hanovre (1) continue à occuper et à inquiéter, non-seulement le Hanovre lui-même, mais encore tous les états constitutionnels de l'Allemagne. Cependant cette démonstration menaçante n'a pas été suivie de mesures bien décisives, et tout reste dans l'incertitude, soit que l'ex-duc de Cumberland hésite à brûler ses vaisseaux, soit, comme le prétendent aujourd'hui ses partisans, qu'il ait simplement voulu ajourner la reconnaissance de la constitution jusqu'à ce

(1) Nous devons rectifier ici une erreur qui s'est glissée dans notre dernière chronique, à propos du Hanovre. Nous avons dit que la constitution non reconnue par le nouveau roi était de 1819: elle n'est pas de 1819, mais de 1833. Il y a bien eu en 1819 une constitution donnée au Hanovre, mais fort incomplète et peu satisfaisante. En 1831, à la suite des mouvemens de Gottingue et d'Osterode, le duc de Cambridge, vice-roi du Hanovre, promit, à l'ouverture des états, qu'elle serait réformée de concert avec le gouvernement de Guillaume IV. En effet, on dressa un projet, qui fut soumis à une commission, revisé à Londres, et discuté par les états-généraux avec le plus grand soin, dans les années 1832 et 1833; puis il fut envoyé en Angleterre, d'où il revint avec quelques modifications et sanctionné par Guillaume, à Windsor, sous la date du 26 septembre 1833. Depuis lors, cette constitution a régi le Hanovre. Bien loin d'être révolutionnaire, elle conserve des traces nombreuses du régime féodal. Cependant elle satisfaisait le pays et lui a valu quelques bonnes lois, jusqu'à ces derniers temps que la chambre haute, prévoyant l'avénement du duc de Cumberland, s'est abstenue de toute participation à l'exercice du pouvoir législatif.

qu'elle ait subi quelques changemens. Reste à savoir, même dans cette hypothèse de *circonstances atténuantes*, ce qu'il faut entendre par ces changemens, sur quelle partie du système ils porteront, et jusqu'à quel point les bases essentielles du régime représentatif seront respectées. Une polémique fort active s'est établie à ce sujet, dans les journaux censurés de la confédération germanique. Tandis que les sérieuses appréhensions des esprits sages et des partisans de la liberté constitutionnelle ont leurs organes dans le *Courrier Allemand* de Stuttgardt et même dans la *Gazette d'Augsbourg*, les prétentions du roi Ernest-Auguste ont aussi leurs défenseurs, qui s'évertuent à prouver que la constitution donnée au Hanovre, par Guillaume IV, n'est pas obligatoire pour son successeur. Singulière thèse déjà condamnée par la diète de la confédération germanique dans l'affaire du duc Charles de Brunswick, qui refusait, lui aussi, de reconnaître une constitution donnée à ses sujets par son tuteur, pendant sa minorité! Le cas était plus favorable; mais le duc Charles n'en fut pas moins condamné par la diète, et perdit son procès avec dépens. Nous savons bien que le duc de Cumberland a toujours protesté contre les innovations introduites dans le gouvernement du royaume de Hanovre, et déclaré que s'il était un jour appelé à la couronne, il entendait régner comme avaient régné ses pères. Mais quoi qu'en disent certaines feuilles de l'indifférence générale sur cette question, le peuple du Hanovre n'est pas d'humeur à se laisser ainsi enlever, par un caprice, une constitution qu'il a prise fort au sérieux, dont il se trouvait assez bien, et dans laquelle le pouvoir royal et l'aristocratie étaient très bien partagés.

En attendant, rien ne se prononce. L'agitation qui existe dans les esprits ne se traduit pas en révolte ouverte; on prépare des pétitions, et on s'encourage à résister, si le roi veut passer outre. Voilà tout jusqu'ici. Le roi, de son côté, n'a pas encore renvoyé son ministère, qu'il n'aime pas, et où figurent des hommes honorables, qui, sans être de bien ardens libéraux, ont appliqué la constitution de bonne foi, et l'ont défendue dans les états de 1832, contre l'opposition de l'aristocratie. Il visite les casernes, commande des exercices, fait des revues, annonce des changemens d'uniforme, tire à la cible avec beaucoup d'adresse, dit-on, et prend connaissance de l'état des choses. Après une visite à Brunswick, il doit se rendre aux bains de Carlsbad. Pendant son absence, une commission présidée par le nouveau ministre d'état, M. Scheele, qui a la haute main en tout ceci, examinera jusqu'à quel point la constitution est obligatoire pour le nouveau souverain, quels changemens on pourrait lui faire subir, s'ils seront discutés dans les états-généraux existans, ou dans ceux de la constitution de 1819, ou dans l'assemblée unique instituée par un décret de 1814, ou s'ils émaneront de la seule volonté du monarque; questions très épineuses. On dit que le roi veut rappeler aux affaires M. le comte de Munster, qui en est écarté depuis 1831, à la grande satisfaction du peuple hanovrien. Ce serait de mauvais

augure. Ses opinions effraient, et les talens qu'on lui reconnaît, en les exagérant un peu, ne rassurent pas. En tout, c'est une situation fort compliquée, dont l'Allemagne entière attend le dénouement avec une sorte de terreur. Il est au moins douteux que la Prusse, malgré ses liens de parenté avec le nouveau roi et son désir de voir entrer le Hanovre dans l'union des douanes, approuve une politique téméraire, de nature à ébranler l'équilibre qu'elle s'est tant efforcée de mettre à l'abri de toute secousse, et peut-être faut-il espérer quelque chose de sa salutaire influence.

— Depuis six ans la *Revue* s'est fait un devoir de faire connaître à la France la physionomie politique et morale des points les plus importans du monde civilisé. Les deux Amériques, la Grèce, l'Angleterre, le midi et le nord de l'Europe ont été successivement l'objet de nos études et de nos explorations. Aujourd'hui c'est le tour de la Russie, vers laquelle toute l'Europe tourne ses regards avec une curieuse anxiété. L'an dernier, un de nos collaborateurs a visité l'empire russe; à son retour, il a rédigé sur ce qu'il avait vu, sur ce qu'il avait appris, un mémoire qui, pour avoir été mis sous les yeux d'un auguste personnage, n'en était pas moins destiné par l'auteur à la publicité. Nous avons publié dans notre dernier numéro la première partie de cet intéressant travail; quelques profonds publicistes en ont conclu que désormais la *Revue* serait rédigée dans les intérêts de la Russie.

Il y a des gens qui calomnient parce qu'ils ont un mauvais esprit, d'autres parce qu'ils n'en ont pas du tout : dans quelle catégorie faut-il placer ceux qui affectent de prendre la publication de documens statistiques et de faits positifs pour une désertion des intérêts français? Nous parlons de la Russie, parce que la Russie est à l'ordre du jour. Nous ouvrons notre recueil aux travaux d'un publiciste qui signe ce qu'il écrit, apparemment parce qu'il veut en répondre devant l'opinion; nous livrons à la discussion de l'esprit public et des hommes de bonne foi des faits peu connus, et dont la notoriété importe à l'Europe. Le patriotisme ne saurait, à nos yeux, consister dans l'ignorance ou dans la fastidieuse répétition de quelques lieux communs usés. Ces grands politiques qui, du fond de leur cabinet, se font des opinions si arrêtées sur ce qu'il ne leur a jamais été donné de voir, seraient sans doute bien étonnés si nous leur apprenions qu'en ce qui touche son gouvernement, ce que la Russie demande et désire par-dessus tout, c'est le silence.

La *Revue* devra-t-elle être accusée de préoccupations russes, parce qu'elle continuera de publier les travaux de M. Loève-Veimars? parce qu'aujourd'hui même elle fait connaître les ouvrages de Pouchkin? parce qu'un littérateur russe, M. Gretsch, est venu offrir à son directeur, de publier sur la Russie des notices purement industrielles ou littéraires, dont le prix est destiné à la veuve du colonel Conrad, qui a été élevée en Russie et qui traduirait les manuscrits originaux?

Autant vaudrait dire que dans le siècle dernier, les écrivains dont

s'honore notre pays, d'Alembert, Diderot, Voltaire, trahissaient les intérêts de la France par leurs relations avec Catherine et Frédéric. Depuis six ans, la *Revue* a contribué à répandre, dans l'un et dans l'autre hémisphère, le nom, les idées et les travaux intellectuels de la France : elle a trouvé, au-delà des frontières, estime et sympathie, parce qu'on a reconnu, dans l'esprit qui l'anime, du patriotisme sans égoïsme et une affectueuse intelligence pour tout ce qui est grand et bon en tous pays et sous toutes les formes. Voilà qui peut nous consoler d'ineptes et calomnieuses insinuations. Nous avons été surpris de trouver au nombre des aggresseurs de mauvaise foi, un journal qui vit sur une *ancienne* réputation de loyauté, et qui n'a aucun intérêt aujourd'hui à adresser, à qui que ce soit, des accusations personnelles. Nous l'engageons à plus de prudence et de modestie.

La *Revue* continuera ses courses et ses explorations, pleine de confiance dans l'équité et le discernement de la France, qui veut tout savoir, tout connaître, et qui comprend que la publicité de tous les faits est la meilleure sauvegarde de l'indépendance des peuples.

— Les nombreuses publications sur l'interprétation de la Bible et sur l'exegèse, qui se multiplient en Allemagne, semblent trouver peu d'écho en France, où la sympathie est réservée à des travaux plus actuels. Parmi ces tentatives, si rares ici, il est pourtant juste de distinguer la traduction nouvelle du Pantateuque, publiée par M. Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne. La première livraison, contenant la Genèse, se fait remarquer, outre la correction du texte, par une grande exactitude et une scrupuleuse précision, qui rétablissent en bien des points le sens et la clarté. La couleur orientale de la Bible puise dans cette fidélité de traduction une nouvelle fraîcheur et une nouvelle vie. Il n'est pas jusqu'au son bizarre de ces noms hébreux, que M. Glaire a restitués, comme a fait M. Augustin Thierry pour les noms franks, qui ne prête à cette œuvre consciencieuse et patiente un caractère nouveau de scrupuleuse reproduction.

— *Mauprat*, déjà connu des lecteurs de la *Revue*, paraîtra dans les premiers jours d'août en deux beaux volumes in-8°(1). Nous ne doutons pas que les épisodes variés de ce beau récit n'obtiennent, à une seconde lecture, un succès éclatant et durable. La *Revue* consacrera prochainement un article spécial aux *Œuvres complètes* de George Sand.

(1) Chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

F. BULOZ.

POLITIQUE

D'ARISTOTE.[1]

Que la politique soit dans son principe une application légitime et nécessaire de la philosophie de l'esprit humain, voilà une vérité qui reste obscure au début de toutes les civilisations. Les sociétés modernes qui recueillirent l'héritage des sociétés antiques, et dont l'existence est un progrès dans la vie de l'humanité, se sont elles-mêmes agitées long-temps, sans s'apercevoir que leurs destinées devaient dépendre de leurs réflexions et de leur volonté. Sur ce point il importe de relever une coïncidence féconde. La renaissance de l'antiquité et les premières lueurs de la réflexion moderne sont contemporaines, de façon que la mémoire et les souvenirs du genre humain, loin de faire obstacle à son originalité, la provoquent et la fortifient. C'est quand l'homme moderne a retrouvé les traces et les titres de ceux qui vinrent avant lui, quand il a contemplé les images, œuvres et gestes de ceux qui agirent et pensèrent fortement, qu'il a senti en lui-même sa force doubler, et le testament des morts accroître sa propre vie. S'il fut nécessaire que l'antiquité parût un instant s'abîmer dans une complète ruine, afin que la religion et les races nou-

(1) Traduction de M. Barthelémy Saint-Hilaire, imprimée par l'imprimerie royale. Chez Treuttell et Würtz, rue de Lille, 17. La *Politique* forme la première livraison d'une traduction complète des œuvres d'Aristote.

velles pussent s'établir sans mélange et sans empêchement, cette œuvre faite, il fut nécessaire aussi que l'antiquité reparût dans la mémoire du genre humain, afin que la trame des destinées générales du monde, que Dieu seul connaissait encore, fût aussi connue et comprise par l'homme.

Puisque la réflexion philosophique a été longue à se produire dans les sociétés modernes, nous ne serons pas surpris de sa lenteur dans les sociétés antiques; et, cette fois, la lenteur fut si grande, que la philosophie ne parut dans sa splendeur qu'après l'épuisement de l'histoire politique, et sur les ruines de la liberté : c'est qu'elle paraissait, non pour la Grèce elle-même, mais pour le monde; ce n'était pas pour Athènes, mais pour nous que parlaient dans l'Académie Aristote et Platon.

Quand on voit autre chose dans l'histoire qu'une confusion arbitraire de faits et de hasards, et quand, après l'avoir étudiée, on croit à son économie et à sa logique, il faut tomber d'accord que toutes les fois qu'un grand mouvement est nécessaire à l'humanité, des hommes se rencontrent, se succèdent et se complètent dans une admirable variété d'aptitudes et de moyens. La Grèce dut donner la philosophie au monde après la prise d'Athènes par Lysandre, et la Judée, la religion après la bataille d'Actium. Le mouvement hébraïque, qui, plus tard, s'appellera chrétien, est servi par Jésus, Jean et Paul; le mouvement philosophique a pour interprètes Socrate, Platon et Aristote. Si dans l'harmonieux contraste de ces personnages historiques on ne reconnaît pas quelque chose de rationnel, il faut renoncer à spéculer sur les choses humaines.

Lorsque Socrate parut, la Grèce était la proie de tous les maux que lui avait légués la guerre civile du Péloponèse. Un illustre témoin des combats que se livrèrent Athènes et Lacédémone a peint vivement les ravages qu'ils portèrent dans les mœurs et la sociabilité de la Grèce. Les séditions régnaient dans les états, écrit Thucydide (1), et les villes qui se livraient les dernières à l'esprit de faction s'abandonnèrent à de plus grands excès, jalouses de se distinguer par l'esprit d'invention. L'acception des mots fut changée. L'audace insensée fut appelée zèle courageux; la lenteur prévoyante, lâcheté déguisée. L'homme violent était un homme sûr; celui qui le contrariait un homme suspect..... La cause de tous ces maux était la fureur de dominer, qu'inspirent l'ambition et la cupidité. Les passions

(1) Liv. III, chap. LXXXII et suiv.

échauffaient les esprits. Les chefs des deux factions qui partageaient les villes, les uns sous le prétexte spécieux de l'égalité politique du peuple, les autres sous celui d'une aristocratie modérée, affectaient de ne consulter que le bien de la patrie, mais, au fond, travaillaient à se supplanter mutuellement, et ne songeaient qu'à eux. Dans leur lutte, il n'était pas d'excès que ne se permît leur audace... Aucun des partis n'obéissait plus à la justice; mais on louait ceux qui, par leur éloquence, obtenaient quelque résultat envié. Les citoyens modérés périssaient victimes des deux factions, soit parce qu'ils n'en partageaient pas les périls, soit par la jalousie qu'on leur portait d'y avoir échappé. La bonne foi, ce partage des ames généreuses, fut un objet de risée, et disparut. On se rangeait en bataille les uns contre les autres avec une égale défiance. On ne pouvait croire, pour en venir à une réconciliation, ni à la parole la plus solennelle, ni aux plus terribles sermens. Dominés par la pensée qu'on ne pouvait rien espérer de stable, les citoyens s'occupaient surtout à se mettre à l'abri du mal. Ordinairement, ceux qui avaient le moins de capacité l'emportaient sur les autres. En effet, craignant que, par leur propre infériorité et la finesse de leurs ennemis, ils ne fussent vaincus en éloquence et en habileté, ils marchaient audacieusement au but, tandis que ceux-ci, dédaignant de pressentir le danger, et se flattant de triompher, non par des voies de fait, mais par le talent, succombaient en plus grand nombre.

Voilà pour l'état politique. Quant aux esprits, ils étaient, à la fin de la guerre du Péloponèse, sans frein comme sans nourriture. Ce n'était plus le temps de la publication des poèmes d'Homère, des luttes contre le Perse, des émotions patriotiques, où la religion se confondait avec la défense de l'indépendance. Les fantaisies du polythéisme n'enflammaient plus les esprits pour la gloire, mais pour la volupté; la liberté était flétrie, la religion stérile, corrompue et corruptrice. C'est alors que se mit à discourir dans Athènes le fils d'un sculpteur et d'une sage-femme, répétant souvent qu'il n'y avait de bon que la science et de mauvais que l'ignorance. Voilà, pour la première fois, la science descendant sur la place publique, dans les rues, venant heurter à la porte de chaque citoyen, poursuivant les hommes pour leur demander s'ils s'entendent eux-mêmes et s'ils savent quelque chose. L'homme qu'elle anime est simple, hardi, familier, subtil, spirituel, parfois cynique. Il s'attaquera aux plus illustres citoyens, et les réduira, à travers la confusion et le désespoir, à l'aveu qu'ils ne savent rien. On le bat, on lui arrache les cheveux,

on le bafoue (1). A la violence, il répond par le calme, à la moquerie, par une ironie supérieure; il rassemble son manteau et poursuit son chemin. Dans Socrate, le bon sens s'élève à l'audace, à l'héroïsme, au sacrifice, et cela sans emphase, sans déclamation, au milieu d'une vie active et militante. Socrate combat à Amphipolis, à Delium charge sur ses épaules Xénophon renversé de cheval, mérite devant Potidée le prix de la valeur, qu'il fait donner à Alcibiade; puis il passe le reste de sa vie dans Athènes, au milieu du peuple, de la jeunesse. Il cause, il rit, il raille, il enseigne; sa vie est un dialogue perpétuel qui divertit Athènes, la réforme et l'irrite. Un jour, enfin, le peuple se fâche, excité d'ailleurs par quelques bons citoyens, amis de l'ordre, et il impose l'obligation de mourir à Socrate, bouffon-martyr (2), que la ciguë devait faire si grand (3).

On ne saurait trop admirer, dans le fils du sculpteur, l'originalité du caractère et son exquise nationalité. Cet homme, dont l'esprit est si général et dont la mission embrasse le monde, a tous les traits de l'individualité hellénique, tous les signes et tous les goûts de la civilisation de son pays; c'est le Grec, c'est l'Athénien; il aime la poésie, la musique, la sculpture, la beauté, les longs entretiens; plus il ressemble à ses concitoyens, mieux il est doué pour les contredire et les réformer; génie novateur qui se déguisait un peu sous la draperie grecque.

Mais ne fallait-il pas que dans la patrie d'Homère la philosophie revêtît toute la grandeur épique de la poésie? Le bon sens avait parlé; la cause de la science s'était sacrée elle-même par un martyre volontaire. Un artiste était nécessaire qui mît en œuvre ces élémens immortels; Platon naquit quand Périclès mourait; la majesté littéraire se préparait ainsi à succéder à la majesté politique.

Platon plaça ses travaux et sa vie sous la consécration du nom de Socrate; il comprit que, d'autant plus puissant qu'il était mort, Socrate devait être adopté comme le signe, le type, le dieu de la philosophie; il mettra tout dans la bouche de l'ami d'Alcibiade, jusqu'aux doctrines qu'il pourra rapporter des sanctuaires de Saïs; et s'il est Oriental, ce sera sous l'égide de Socrate l'Athénien, avec les formes d'Homère, et aussi avec le comique d'Aristophane.

Deux dialogues que Platon composa dans sa jeunesse nous mon-

(1) Diogène Laërce.
(2) Scurram Atticum. *Cicer. de Nat. Deor.*, liv. 1, cap XXXIV.
(3) Cicuta magnum Socratem fecit. Seneca, epist. XIII.

trent, dès le début du philosophe, tout son génie littéraire dans son étendue et ses contrastes : nous voulons parler du *Phédon* et du *Protagoras*. Dans le premier, on trouve les grandes allures de l'ode et de l'épopée; dans le second, vous avez le divertissement sérieux de la haute comédie; comment le public d'Athènes n'aurait-il pas accueilli une sagesse si magnifiquement habillée?

Il siérait peu de parler de Platon avec une brièveté trop leste; marquons seulement sa place. Il a réveillé l'idéal dans les têtes humaines, après que Socrate eut réveillé le bon sens; au milieu des variétés anarchiques du polythéisme, il a rappelé l'unité fondamentale du monde et de Dieu; pendant qu'Alexandre se préparait à porter, au fond de l'Asie, l'esprit et les armes de l'Occident, il introduisait le génie de l'Orient dans Athènes, et, comme un autre Cécrops, il importait dans l'Attique les élémens *divins* de la science et de la société.

A Stagire, colonie grecque de la Thrace, naquit Aristote dans la première année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade. Il eut pour père un médecin célèbre, nommé Nicomaque, qui fut assez avant dans la faveur d'Amynthas, roi de Macédoine, et qui avait écrit quelques ouvrages sur l'histoire naturelle et la médecine. Orphelin de fort bonne heure, Aristote dut son éducation à Proxène d'Atarnée qui lui fit étudier les sciences. Dès le début, la biographie du philosophe devient incertaine et contestée. Quelques-uns ont écrit qu'il eut une jeunesse orageuse, qu'ayant dissipé son patrimoine en de folles fantaisies, il prit le parti des armes, puis se livra au commerce, et se mit à vendre des médicamens. Mais, dit Athénée, qui, avec Élien, rapporte ces bruits, Épicure est le seul qui ait ainsi parlé d'Aristote, car ni Eubule, ni même Céphisodore, n'ont osé rien dire de pareil au sujet du Stagirite, quoiqu'ils aient publié des écrits contre lui (1). Une autre tradition veut que dès l'âge de dix-sept ans, Aristote se soit rendu à Athènes, auprès de Platon, pour se livrer à l'étude de la philosophie. Il y resta vingt ans; là, il étudia le système, les idées de son maître, et aussi la médecine. Ici les histoires recommencent sur son compte; il était désagréable à Platon par la recherche de sa mise et la causticité de son esprit (2); quand son maître fut affaibli par l'âge, il l'embarrassa par des questions captieuses, et le contraignit à se priver de ses promenades dans les

(1) Athenee, liv. VIII.
(2) Elien, liv. III, chap. XIX.

jardins de l'Académie. On ajoute que Xénocrate, à son retour d'un voyage, fit de vifs reproches à Aristote, et rétablit Platon dans la jouissance de sa promenade ordinaire. Tout cela est sans intérêt comme sans vraisemblance; mais comment empêcher les sottes imaginations de se glisser dans la biographie des hommes dont le nom ne doit pas mourir? Quand Platon eut rendu le dernier soupir, Aristote, accompagné de Xénocrate, se rendit à Atarnée et à Assos, auprès d'Hermias, philosophe, tyran de ces deux villes, qu'il avait déjà connu à Athènes, lorsque Hermias écoutait Platon. Il vécut trois ans dans une grande intimité avec cet Hermias, et, après la fin tragique de celui-ci, il épousa sa sœur Pythias. Il se rendit à Mitylène. C'est là que vint le chercher le choix de Philippe, roi de Macédoine, pour élever son fils, qui avait alors trois ans. Aristote fit l'éducation d'Alexandre. Il ne le suivit pas en Asie et jusqu'aux Indes; il le laissa partir pour la conquête du monde et revint à Athènes, où il enseigna dans le Lycée. Ce fut là l'époque de la maturité de son génie; pendant trente ans, il parla, il écrivit, il rédigea ses nombreux ouvrages; il reçut de puissans secours d'Alexandre, qui mit à sa disposition plusieurs milliers d'hommes dans toute l'étendue de l'Asie, chargés de rassembler toute espèce d'animaux, afin, dit Pline, que rien de vivant n'échappât à la science du philosophe, *ne quid usquam genitum ignoraretur ab eo* (1). Il ne conserva pas jusqu'au bout le bon vouloir d'Alexandre, qui, dans les derniers temps de sa vie, se plaignait à Cassandre, fils d'Antipater, des sophismes d'Aristote qui prouvent le pour et le contre (2), et c'est alors que les extravagances de la calomnie allèrent jusqu'à accuser le Stagirite d'avoir conseillé à Antipater l'empoisonnement d'Alexandre. Il est certain qu'il sortit d'Athènes. Pourquoi l'avez-vous quitté? lui demanda-t-on. Je ne voulais pas, aurait répondu Aristote, que les Athéniens se rendissent deux fois coupables envers la philosophie (3). Cependant il est douteux qu'il ait fui devant une accusation d'impiété pour ses doctrines; il est faux qu'il se soit empoisonné, dans la crainte d'une condamnation; il mourut naturellement à Chalcis, au milieu des disciples qui l'avaient suivi.

Voici dans l'ordre des idées un développement nouveau. La philosophie n'a plus pour interprète un Athénien, mais un homme de Thrace, qui n'aura dans son caractère ni dans ses écrits rien de na-

(1) C. Plinii *Hist. nat.*, lib. VIII, cap. XVII.
(2) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, chap. LXXXVI.
(3) Elien, liv. III, chap. XXXVI.

tional. Aristote pourra s'employer auprès de Philippe et d'Alexandre pour relever la ville qui lui a donné le jour; mais, après l'avoir quittée à dix-sept ans, il n'y reviendra jamais, pas plus que Goëthe n'a remis le pied dans Francfort. Après le bon sens, après l'idéal, voici venir l'universalité, qui a pour organe un homme en dehors du Péloponèse et de l'Attique, comme, dans la littérature historique, Hérodote d'Halycarnasse, dont les *Muses* sont une sorte d'histoire générale, oppose son origine asiatique à Thucydide et à Xénophon, qui sont Athéniens.

Aristote, succédant à Socrate et à Platon, avait le devoir et il eut la force d'embrasser l'universalité des choses. Il constitua pour des siècles la science et la philosophie. A côté de la théorie des idées de Platon, il éleva une critique de l'entendement, dans laquelle il distingua la science et l'intelligence de l'opinion et du raisonnement; voilà pour l'anatomie de la raison. L'homme social n'attira pas moins l'attention d'Aristote, et les cent cinquante-huit constitutions des différens états de la Grèce et de l'Italie qu'il avait recueillies témoignent de sa résolution de n'affirmer et de ne conclure qu'après avoir tout étudié; voilà pour l'étude comparée des institutions politiques. Enfin, par ses travaux en zoologie, dont sa célèbre histoire des animaux ne forme qu'une partie, il s'est emparé de la nature, et a fondé la science de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire. Suivez Aristote partout, dans la critique de l'art, de la poésie, de l'éloquence, comme dans la critique de l'homme abstrait, de la société et de la nature, vous lui trouverez autant de justesse que d'étendue, et non moins de finesse que de profondeur. C'est un généralisateur admirable. A travers les faits qu'il a pénétrés de toutes parts, il s'élève à des formules vraies, à des résultats féconds; de la réalité qu'il a sous les yeux et de ses propres appréciations il fait un tout indivisible; dans Aristote, l'individu ne domine pas; dans cet homme est le monde, mais le monde expliqué, le monde compris.

Aussi quelle fortifiante nourriture pour l'esprit que le péripatétisme! Là vous étudiez à nu les raisonnemens, les opinions; vous suivez l'enchaînement des choses et des idées humaines, et vous vous trouvez à leur extrémité face à face avec cette haute formule qui est la dernière conclusion de la métaphysique d'Aristote : « Le premier principe ou Dieu est la pensée éternelle, pensée dont le caractère essentiel est d'être la pensée de la pensée. » Avec le Stagirite les voiles tombent, les illusions disparaissent; les défaillances et les superstitions de l'esprit ne sont plus possibles; et si vous avez un peu

pénétré dans la familiarité du fondateur du Lycée, vous pouvez vous écrier avec un autre philosophe, mais dont la sagesse s'est cachée sous une tendre et harmonieuse poésie :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

Depuis quelque temps on a recommencé, en France, à s'occuper d'Aristote, mais avec l'impartialité scientifique qui convient à notre époque. Jamais nom n'a été plus invoqué pour l'apothéose ou pour l'invective. Les Arabes, le moyen-âge, les attaques de Ramus du Collége de France, la révolution accomplie par Descartes, les arrêts du parlement de Paris, les divertissantes facéties de Molière, voilà, ce nous semble, de la gloire. Aujourd'hui Aristote est encore l'objet de l'attention de l'esprit humain. En Allemagne, l'érudition et la philosophie systématique l'exploitent abondamment. En France, plusieurs travaux ont déjà paru ou vont paraître, qui nous donneront une image fidèle des doctrines péripatéticiennes. M. Cousin, qui, parmi nous, a relevé avec tant d'éclat d'histoire de la philosophie, a eu l'heureuse idée d'appliquer à l'étude d'Aristote les ressources et les moyens académiques dont il dispose. En 1833, il a fait mettre au concours, devant l'Académie des sciences morales et politiques, l'examen critique de la *Métaphysique* d'Aristote. Ce concours a produit deux ouvrages remarquables, l'un de M. Michelet, de Berlin, l'autre, qui a obtenu le premier prix, est le début heureux de M. Ravaisson, qui avait remporté le prix d'honneur de philosophie au concours général. Le Mémoire du jeune lauréat paraîtra dans quelques mois. En 1835, M. Cousin a fait ouvrir un second concours sur l'*Organum* d'Aristote, et la couronne a été décernée à M. Barthelémy Saint-Hilaire, qui fera paraître son livre vers la fin de l'automne. Avant d'arriver à la *Politique*, n'oublions pas de mentionner le rapport lumineux de M. Cousin, sur le concours de 1833, la traduction qu'il a faite du premier livre de la *Métaphysique*, et celle qu'il prépare du douzième.

Mais Aristote a enflammé parmi nous l'ambition d'un homme qui se propose d'élever au fondateur du péripatétisme le monument d'une traduction complète ; cet ambitieux est M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui entame aujourd'hui son œuvre par la *Politique*, et que l'Institut, il y a quelques semaines, a couronné pour son Mémoire sur l'*Orga-*

num. On ne saurait avoir trop d'estime et de sympathie pour cette volonté audacieuse et réfléchie qui s'engage dans une si longue et si difficile carrière, et il est bon de pouvoir opposer ce noble exemple à la frivolité prétentieuse qui n'a que de l'amour-propre sans courage.

Le début de M. Barthélemy Saint-Hilaire a cet intérêt de nous présenter un des plus beaux monumens de l'antiquité sous une physionomie nouvelle; les huit livres dont se compose la *Politique* d'Aristote paraissent aujourd'hui dans un ordre différent; l'ouvrage a un autre aspect. Pour nous qui avons souvent consulté ce grave et docte traité, et qui avons cherché, il y a six ans, à l'apprécier et à l'analyser dans la série des grands hommes dont la pensée a été utile à la sociabilité humaine (1), nous venons d'éprouver, en le relisant, un plaisir profond et nouveau. Sur les traces de Scaïno da Salo, qui travaillait à la fin du XVIe siècle, et encore sur celles de Conring d'Helmstadt, qui traitait la même question soixante ans après le père Scaïno, dont il ignorait les recherches, M. Barthelémy Saint-Hilaire, ajoutant aux travaux de ses devanciers ses propres efforts, s'est occupé de l'ordre des livres de la Politique avec une critique supérieure, et après une discussion convaincante, il a pu établir les points suivans.

1° L'ordre actuel de la *Politique* d'Aristote est illogique, et en le conservant, l'ouvrage semble incomplet et mutilé. 2° En déplaçant trois livres, l'ouvrage procède d'une manière tout-à-fait logique et devient parfaitement complet. Les déplacemens sont indiqués et autorisés de la manière la plus formelle par des preuves nombreuses, et l'on peut dire irrécusables, tirées du contexte; ils sont tous sanctionnés par la logique la plus sévère et l'autorité de l'auteur lui-même. 3° On sait de la manière la plus certaine que les ouvrages d'Aristote, peu connus, par un motif ou par un autre, jusqu'au temps de Pompée, furent de nouveau publiés à cette époque, et arrangés par des mains peu habiles. Divers autres ouvrages d'Aristote offrent des traces de désordre non moins évidentes que la *Politique* 4° Tout porte à croire que la division en huit livres, existant déjà au temps de Diogène Laërce, à la fin du IIe siècle après Jésus-Christ, n'appartient pas à Aristote, mais qu'elle est d'Andronicus de Rhodes, son éditeur. 5° Enfin, l'ordre réel est celui-ci : Ier, IIe, IIIe, VIIe, VIIIe, IVe, VIe et V^e^ livres.

Nous félicitons M. Barthélemy Saint-Hilaire de n'avoir pas hésité

(1) *Philosophie du droit*, tom. II, liv. IV. Les philosophes, chap. II. Aristote.

à suivre cet ordre nouveau dans l'édition du texte et dans sa traduction. Désormais les déductions d'Aristote s'enchaîneront, pour le lecteur moderne, avec cette simplicité rapide qui est une des qualités du génie. Pour ceux qui sont déjà familiers avec la sagesse politique du peripatéticien, ils auront, pour ainsi parler, à lier connaissance avec un nouvel Aristote, plus méthodique et plus lumineux, d'autant plus que la version du nouveau traducteur se fait lire avec entraînement. Exact sans contrainte, fidèle sans lourdeur et sans fatigue, M. Barthélemy Saint-Hilaire unit à la science du philologue l'habileté et le tact de l'écrivain. A le lire, on reconnaît un homme jeune dont l'érudition a fortifié l'intelligence et le patriotisme. Nous ne l'étonnerons pas en appelant son attention, quand il reverra son vaste travail, sur quelques taches, sur quelques imperfections qui peuvent déparer çà et là sa scrupuleuse exactitude, et l'élégante propriété de son style. Pour ces corrections faciles, les indications et les conseils des hommes compétens ne lui feront pas défaut, pas plus que ne lui ont manqué leurs suffrages, récompense honorable et méritée de nobles et sérieux travaux.

La politique était un objet inévitable de spéculation pour l'esprit grec, si abondant en aperçus et en théories, en systèmes et en observations. Aussi parmi les penseurs, les uns construisaient une cité idéale et cherchaient à l'élever à la beauté morale; les autres traçaient l'histoire critique des constitutions connues, et travaillaient à en tirer d'utiles leçons. Avant Platon et Aristote, beaucoup avaient écrit sur la politique. Le nouveau traducteur a, dans sa préface, rassemblé les noms principaux de cette littérature : ainsi Epiménide avait fait un ouvrage sur la constitution crétoise; Protagas d'Abdère avait composé un livre intitulé : *De la République;* Archytas de Tarente avait traité de la loi et de la justice; Criton, l'ami de Socrate, avait rédigé deux traités, l'un sur la loi, l'autre intitulé *le Politique*. Nous pouvons citer encore les noms de Simon, le cordonnier, qui avait écrit sur la démagogie, d'Antisthène, de Speusippe, de Xénocrate de Chalcédoine. Au surplus, le meilleur témoignage de l'abondance de cette philosophie politique avant Aristote n'est-elle pas dans ces paroles du Stagirite même : « Parmi les hommes qui ont publié leur système pour la meilleure constitution, les uns n'ont jamais manié les affaires publiques et n'ont été que de simples citoyens; nous avons cité tout ce qui dans leurs ouvrages méritait quelque attention; d'autres ont été législateurs, soit de leur propre pays, soit de peuples étrangers, et ont personnellement gou-

verné : parmi ceux-ci, les uns n'ont fait que des lois, les autres ont fondé aussi des gouvernemens (1). »

Pour les Grecs, l'esprit était donc le meilleur architecte des sociétés, et le génie philosophique leur paraissait naturellement appelé à l'administration des états. Avec quel soin, dans les derniers jours de l'antiquité, Elien ne rassemble-t-il pas les noms des philosophes qui eurent une vie politique! Entre les premiers, dit-il (2), sont Zaleucus et Charondas, qui réformèrent, l'un, le gouvernement des Locriens, l'autre, d'abord celui des Catanéens, puis, quand il eut été banni de Catane, celui des habitans de Rhegium; Archytas servit utilement les Tarentins; les Athéniens durent tout à Solon; Bias et Thalès rendirent de grands services à l'Ionie, Chilon à Lacédémone, Pittacus à Mitylène, Cléobule à Rhodes; Anaximandre fut chargé de conduire la colonie que les Milésiens envoyèrent à Apollonie; Platon fit rentrer Dion en Sicile; Socrate refusa courageusement de s'associer aux crimes des trente tyrans. Niera-t-on que Périclès, fils de Xantippe, Épaminondas, Phocion, Aristide, Éphialte, fussent de vrais philosophes? Que dirons-nous de Carnéade et de Critolaüs, qui vinrent long-temps après? Leur ambassade à Rome, où ils avaient été envoyés par les Athéniens, sauva la république; ils surent si bien disposer le sénat en leur faveur, que les sénateurs disaient : « Les Athéniens nous ont envoyé des ambassadeurs, non pour nous porter à faire ce qu'ils désirent, mais pour nous y forcer. » C'est ainsi qu'Élien, qui vivait au temps d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire après l'éclipse totale du génie philosophique et politique du polythéisme, se consolait à Rome, dont il sortit peu, en rassemblant dans ses écrits les glorieux souvenirs de l'intelligence grecque.

Aristote s'est proposé dans sa *Politique* d'appliquer les vues de l'esprit au bonheur des sociétés. Observant les faits sociaux avec la même sagacité que les phénomènes de la nature, il estime que la politique ne fait pas les hommes, mais les prend tels que la nature les lui donne (3); non que, dans son goût pour la réalité, il se refuse aux innovations nécessaires. « L'innovation, dit-il (4), a profité à toutes les sciences, à la médecine, qui a secoué ses vieilles pratiques, à la gymnastique, et généralement à tous les arts où s'excercent les facultés humaines, et comme la politique aussi doit prendre rang parmi

(1) *Politique* d'Aristote, liv. II, chap. IX, pag. 197.
(2) Elien, liv. III, chap. XVII.
(3) *Politique*, liv. Ier, pag. 59.
(4) *Ibid.*, liv. II, chap. V, pag. 153, 433.

les sciences, il est clair que le même principe lui est applicable... L'humanité doit, en général, chercher, non ce qui est antique, mais ce qui est bon..... La raison nous dit que les lois écrites ne doivent pas être immuablement conservées. Mais, d'un autre côté, il faut de la prudence dans les réformes. » Observation, réalité, progrès, sagesse, voilà tout Aristote.

Après avoir établi sans hésiter que le lien de toute association est l'intérêt, notre philosophe cherche les élémens de l'état, qui se compose de l'association de plusieurs villages, comme le village se compose de l'association de plusieurs familles; ainsi l'état vient de la nature, aussi bien que les premières associations dont il est la fin dernière; ainsi l'homme est naturellement sociable, et celui qui reste sauvage par organisation, et non par effet du hasard, est certainement ou dégradé ou supérieur à l'espèce humaine. L'état est naturellement au-dessus de la famille et de chaque individu.

Ici, Aristote formule la théorie de l'esclavage naturel, si connue et si souvent critiquée. Puis, il passe à la théorie de la propriété, où les droits de l'individualité sont maintenus contre les opinions platoniciennes. Après la propriété, il oppose les différens modes d'acquisition, réprouve l'usure, qu'il définit de l'argent issu d'argent, et la moins naturelle de toutes les acquisitions. La vie civile et domestique mène l'écrivain à la vie politique.

Il faut remarquer la méthode historique d'Aristote : avant d'exposer les idées qui lui appartiennent, il se met à critiquer tant les travaux de ses devanciers que les constitutions connues. D'une part, le système de Platon, celui de Phaleas sur l'égalité des biens, la république idéale d'Hippodamus, de Milet; de l'autre, les constitutions de Lacédémone, de Crète, de Carthage, d'Athènes, les lois de Zaleucus, de Charondas, d'Onomacrite, de Philolaüs, de Dracon, de Pittacus, d'Andromas de Rhegium, sont l'objet d'appréciations excellentes qui nous livrent à la fois la connaissance de l'antiquité et les jugemens d'un esprit supérieur. Ce second livre forme une histoire de la sociabilité grecque, tant pour les institutions qui furent en vigueur que pour les idées qui occupèrent la tête des sages et des publicistes de la Grèce.

Le trait distinctif du vrai citoyen, c'est la jouissance des fonctions de juge et de magistrat; ce qui revient à cette pensée, que la liberté c'est la puissance. On ne doit pas, dit Aristote, élever au rang de citoyen tous les individus dont l'état a nécessairement besoin. Cependant, les constitutions étant diverses, les espèces de citoyen le

seront nécessairement autant qu'elles. Il y a donc plusieurs organisations politiques : quels en sont le nombre, la nature, les différences? Le principe qui domine toutes les variétés d'organisation politique est que les constitutions qui ont en vue l'intérêt général sont pures et essentiellement justes, et que toutes celles qui n'ont en vue que l'intérêt personnel des gouvernans, viciées dans leurs bases, ne sont que la corruption des bonnes constitutions. Après avoir établi ce principe, Aristote reconnaît trois espèces principales de gouvernement, la royauté, l'aristocratie, la république; mais ces trois espèces en enfantent trois autres ; la royauté produit la tyrannie, l'aristocratie l'oligarchie, la république la démagogie. Maintenant, à qui doit appartenir la souveraineté dans l'état? Ce ne peut être qu'à la multitude, ou aux riches, ou aux gens de bien, ou à un seul individu supérieur par ses talens, ou à un tyran. Aristote signale partout des écueils; il est aussi juste envers la multitude qu'envers l'élite des hommes distingués : il conclut que la souveraineté doit appartenir aux lois fondées sur la raison; puis il pose ce fait fondamental, qui a été reproduit par Montesquieu, que les lois se rapportent toujours à la nature de l'état. Et il faut préférer la souveraineté de la loi à celle de l'individu; et, d'après ce principe, si le pouvoir est remis à plusieurs citoyens, ils ne doivent être que les gardiens et les serviteurs de la loi. Des trois constitutions qui ont été reconnues bonnes, la meilleure doit être nécessairement celle qui a les meilleurs chefs. Tel est l'état où le pouvoir n'appartient qu'à la vertu, qu'on le confie d'ailleurs, soit à un seul individu, soit à une race entière, soit à la multitude, et où les uns savent obéir aussi bien que les autres savent commander, dans l'intérêt du but le plus noble.

Quel serait donc le gouvernement parfait? Il faut préciser d'abord le but suprême de la vie humaine. Ce but est le bonheur; et l'état le plus parfait est celui où chaque homme peut, grace aux lois, s'assurer le bonheur par la vertu : ainsi le but suprême de la vie est nécessairement le même pour l'homme pris individuellement que pour les hommes et l'état en général. Le bonheur, qui, pour les individus comme pour l'état, est toujours en proportion de la vertu et de l'intelligence, consiste dans l'activité. Pour agir, l'état doit être constitué harmonieusement. La juste proportion pour le corps politique, c'est évidemment la plus grande quantité possible de citoyens capables de satisfaire aux besoins de leur existence, mais pas assez nombreux pour se soustraire à une facile surveillance. Le meilleur territoire sera celui qui assure le plus d'indépendance à l'état, et qui

fournira, le plus possible, tous les genres de productions. La position de la cité doit être également bonne et par terre et par mer. La mer permet d'importer ce que le pays ne produit pas, et d'exporter les denrées dont il abonde. L'état doit avoir une force navale proportionnée au développement même de la cité.

Voilà les limites numériques du corps social; quelles sont les qualités naturelles requises dans ses membres? Les peuples qui habitent les climats froids, dit Aristote, les peuples d'Europe sont, en général, pleins de courage; mais ils sont certainement inférieurs en intelligence et en industrie; et s'ils conservent leur liberté, ils sont politiquement indisciplinables, et n'ont jamais pu conquérir leurs voisins. En Asie, au contraire, les peuples ont plus d'intelligence, d'aptitude pour les arts; mais ils manquent de cœur, et ils restent sous le joug d'un esclavage perpétuel. La race grecque qui, topographiquement, est intermédiaire, réunit toutes les qualités des deux autres : elle possède à la fois l'intelligence et le courage; elle sait en même temps garder son indépendance et former de bons gouvernemens; *capable, si elle était réunie en un seul état, de conquérir l'univers.*

On ne pouvait mieux apprécier la Grèce, son génie, et les divisions qui faisaient sa faiblesse. Il est remarquable au surplus que le précepteur d'Alexandre a une forte aversion pour la guerre. Il se plaint que les gouvernemens les plus vantés de la Grèce, comme les législateurs qui les ont fondés, ne paraissent point avoir rapporté leurs institutions à une fin supérieure, ni dirigé leurs lois et l'éducation publique vers l'ensemble des vertus; ils n'ont songé qu'à celles qui semblent devoir assouvir l'égoïsme de l'ambition. Aristote critique la constitution de Lacédémone que le fondateur a tournée tout entière vers la conquête et la guerre. Quelle meilleure preuve que le philosophe, dans la sincérité incorruptible de ses pensées, n'a jamais songé à flatter le fils de Philippe et de Jupiter? Et cependant les conquêtes d'Alexandre n'étaient pas moins raisonnables que glorieuses.

Trois choses peuvent rendre l'homme vertueux et bon : la nature, les mœurs et la raison; il faut que ces trois choses s'harmonisent entre elles, et souvent la raison combat la nature et les mœurs, quand elle croit meilleur de secouer leurs lois. Voilà comment Aristote se prépare à traiter de l'éducation; mais avant il parle du mariage, dont il détermine l'époque à dix-huit ans pour les femmes, à trente-sept ou un peu moins pour les hommes. Il entre dans des dé-

tails curieux pour l'histoire des mœurs, sur la grossesse des femmes, l'abandon des enfans contrefaits, qui était un principe généralement reçu dans la Grèce, l'alimentation des enfans et leurs premières années.

L'éducation doit être un des objets principaux du soin du législateur. Comme l'état tout entier n'a qu'un seul et même but, l'éducation doit être nécessairement identique pour tous ses membres, d'où il suit qu'elle doit être un objet de surveillance publique et non particulière, bien que ce dernier système ait généralement prévalu, *et qu'aujourd'hui chacun instruise ses enfans chez soi par les méthodes et sur les objets qu'il lui plaît.* Nous trouvons ici l'opinion théorique d'Aristote et la preuve de la décadence du patriotisme grec. Au temps du Stagirite, les cités de la Grèce avaient perdu leur unité morale; l'éducation était abandonnée aux fantaisies individuelles, et cependant, dit Aristote, les enfans appartiennent à l'état, puisqu'ils en sont tous des élémens; donc la loi doit régler l'éducation, et l'éducation doit être publique.

Dans ce cinquième livre, qui est fort court, où il traite de l'éducation, Aristote parle avec une justesse exquise de la musique qu'il appelle une imitation des sensations morales. Nous recommandons ce livre à ceux qui s'occupent de l'histoire de la musique et de la poésie; ils y verront les trois espèces de chants que connaissaient les Grecs, les motifs qui leur faisaient proscrire la flûte, et les louanges décernées à l'harmonie dorienne.

Après cette digression sur l'éducation, notre philosophe revient à sa thèse de la meilleure constitution; mais, dit-il, il ne suffit pas d'imaginer un gouvernement parfait, il faut surtout un gouvernement praticable, d'une application facile et commune à tous les états. L'homme d'état doit être capable d'améliorer l'organisation d'un gouvernement déjà constitué, et cette tâche lui serait complètement impossible s'il ne connaissait pas toutes les formes diverses de gouvernement. Aristote reprend ici son étude des constitutions, et s'engage plus que jamais dans l'exploration des faits politiques. Sa haute raison semble s'élever encore, et acquérir en même temps plus d'ampleur et de solidité. Le milieu et la fin de sa *Politique* sont marqués par trois théories, l'une sur les classes moyennes, l'autre sur les trois pouvoirs, la troisième sur les révolutions, théories qui tiennent le premier rang parmi les plus beaux résultats de la raison humaine. L'expérience des temps modernes peut encore aujourd'hui y puiser de salutaires leçons.

THÉORIE DES CLASSES MOYENNES.

La constitution n'est pas autre chose que la répartition du pouvoir qui se divise entre tous les associés, soit en raison de leur importance particulière, soit d'après un principe d'égalité commune, c'est-à-dire qu'on peut faire une part aux riches et une autre aux pauvres, ou leur donner des droits communs. Ainsi les constitutions seront nécessairement aussi nombreuses que les combinaisons de supériorité et de différence entre les parties de l'état.

C'est une erreur de faire reposer exclusivement la démocratie sur la souveraineté de la majorité, car dans les oligarchies aussi, et l'on peut même dire partout, la majorité est toujours souveraine. Il est bien plus exact de dire qu'il y a démocratie là où la souveraineté est attribuée à tous les hommes libres, oligarchie là où elle appartient exclusivement aux riches.

Il y a plusieurs espèces de démocraties et d'oligarchies. La première espèce de démocratie est caractérisée par l'égalité, et cette égalité, fondée par la loi, signifie que les pauvres n'auront pas des droits plus étendus que les riches, que ni les uns ni les autres ne seront souverains exclusivement, mais qu'ils le seront dans une proportion pareille. Après cette première espèce de démocratie en vient une autre, où les fonctions publiques sont à la condition d'un cens ordinairement fort modique. Dans une troisième espèce, tous les citoyens arrivent aux magistratures, mais la loi règne souverainement. Dans une autre, il suffit, pour être magistrat, d'être citoyen à un titre quelconque, la souveraineté restant encore à la loi. Une cinquième espèce admet d'ailleurs les mêmes conditions; mais on transporte la souveraineté à la multitude, dont les décrets sont souverains à la place de la loi.

Alors le peuple prétend agir en monarque; il rejette le joug de la loi, se fait despote et accueille bientôt les flatteurs : cette démocratie est, dans son genre, ce que la tyrannie est à la royauté. De part et d'autre, mêmes vices, même oppression des bons citoyens; ici les décrets, là les ordres arbitraires. Le démagogue et le flatteur ont une ressemblance frappante. Tous deux ils ont un crédit sans bornes, l'un sur le tyran, l'autre sur le peuple ainsi corrompu. Dans la démagogie, il n'y a plus de constitution, car il n'y a de constitution qu'avec la souveraineté des lois.

Le caractère distinctif de la première espèce d'oligarchie, c'est la fixation d'un cens assez élevé pour que les pauvres, bien qu'en majorité, ne puissent atteindre au pouvoir, ouvert à ceux-là seuls qui possèdent le revenu fixé par la loi. Dans une seconde espèce, le cens exigé est considérable, et le corps des magistrats a le droit de se recruter lui-même. Une troisième espèce d'oligarchie se fonde sur l'hérédité des emplois. Une quatrième joint au principe de l'hérédité celui de la souveraineté des magistrats, substituée au règne de la loi.

A côté de la démocratie et de l'oligarchie, Aristote rappelle qu'il y a aussi l'aristocratie avec ses différentes espèces, la république vulgaire, enfin la tyrannie; puis il pénètre plus avant encore dans la nature des choses.

Le caractère spécial de la démocratie, c'est la liberté; celui de l'oligarchie est la richesse; celui de l'aristocratie, la vertu : toutes trois admettent d'ailleurs la suprématie de la majorité, puisque dans l'une comme dans l'autre la volonté du plus grand nombre des membres du corps politique a toujours force de loi.

Trois élémens dans l'état se disputent l'égalité : ce sont la liberté, la richesse et le mérite; je ne parle pas d'un quatrième, qu'on appelle la noblesse, car il n'est qu'une conséquence des deux autres. La noblesse n'est qu'une ancienneté de richesse et de talent.

Tout état renferme trois classes de citoyens : les riches, les pauvres et les citoyens aisés, dont la position tient le milieu entre ces deux extrêmes. Si donc l'on admet que la modération et le milieu en toutes choses sont préférables, il s'ensuit évidemment qu'en fait de fortune la moyenne propriété sera la plus convenable de toutes. Elle sait, en effet, se plier aux ordres de la raison, qu'on écoute si difficilement quand on jouit de quelque avantage supérieur en beauté, en force, en puissance, en richesse, ou quand on souffre de quelque infirmité excessive de pauvreté, de faiblesse et d'obscurité.

L'association politique est donc surtout assurée par les citoyens de fortune moyenne. Partout où la fortune extrême est à côté de l'extrême indigence, ces deux excès amènent ou la démagogie absolue, ou l'oligarchie pure, ou la tyrannie.

La moyenne propriété ne s'insurge jamais. Là où les fortunes aisées sont nombreuses, il y a bien moins de mouvemens et de dissensions révolutionnaires. C'est la moyenne propriété qui rend les démocraties plus tranquilles et plus durables que les oligarchies, où elle est moins répandue et a moins d'importance politique. Quand le nombre des pauvres vient à s'accroître, sans que celui des fortunes

moyennes s'accroisse proportionnellement, l'état est sur son déclin, et arrive rapidement à sa ruine.

Les bons législateurs sont sortis de la classe moyenne, Solon, Lycurgue, Charondas, et plusieurs autres.

Le législateur ne doit jamais avoir en vue que la moyenne propriété. S'il fait des lois oligarchiques, c'est à elle qu'il doit penser; s'il fait des lois démocratiques, c'est encore d'elle qu'il doit s'occuper. La constitution n'est solide que là où la classe moyenne l'emporte en nombre sur les deux classes extrêmes, ou du moins sur chacune d'elles.

Aristote termine sa théorie des classes moyennes par l'invitation adressée aux législateurs de ne pas accorder trop aux riches et de ne pas vouloir tromper les classes inférieures. Il énumère les artifices spécieux dont on prétend leurrer le peuple en politique, et qui s'appliquent à cinq objets : l'assemblée générale, les magistratures, les tribunaux, la possession des armes, et les exercices du gymnase.

THÉORIE DES TROIS POUVOIRS.

Dans tout gouvernement, il est trois objets dont le législateur, s'il est sage, s'occupera par-dessus tous les autres. Ces trois points une fois bien réglés, le gouvernement est nécessairement bien organisé, et les états ne diffèrent réellement que par l'organisation différente de ces trois élémens. Le premier, c'est l'assemblée générale délibérant sur les affaires publiques; le second, c'est le corps des magistrats, dont il faut régler la nature, les attributions et le mode de nomination; le troisième, c'est le corps judiciaire. Ainsi voilà la théorie des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, que Montesquieu, dans le dernier siècle, inscrivait au commencement de son célèbre chapitre sur la constitution anglaise (1), et dont il oubliait de renvoyer l'honneur au rival de Platon, formulée avec une précision immortelle en face des excès et des contresens que présentaient au philosophe les constitutions de la Grèce. Nous ne suivrons pas Aristote dans les différentes combinaisons de l'assemblée générale, dans la répartition des magistratures, dans l'énumération de différentes espèces de tribunaux : nous nous contenterons de signaler aux publicistes cette fin du sixième livre, comme un fragment d'art politique qu'on ne saurait étudier avec trop de soin.

(1) *Esprit des Lois*, liv. XI, chap. VI.

Le septième livre est destiné à épuiser l'organisation spéciale du pouvoir, dans la démocratie et dans l'oligarchie, ainsi qu'à l'énumération des différentes magistratures politiques. On y voit comment, dans la démocratie, chacun doit commander et obéir à son tour, comment toute fonction doit être rétribuée. La démagogie est vivement censurée. Ceux qui ont le pouvoir dans les oligarchies sont invités à dépenser leur fortune dans l'intérêt public; mais, dit Aristote, les chefs des oligarchies font aujourd'hui tout le contraire, ils cherchent le profit plus que l'honneur, et l'on peut dire avec vérité que ces oligarchies ne sont que des démocraties réduites à quelques gouvernans.

THÉORIE DES RÉVOLUTIONS.

Pendant qu'Alexandre en Asie donnait aux affaires et aux rapports du monde une tournure nouvelle, Aristote, dans Athènes, méditait sur le passé de la Grèce. Les révolutions multipliées, les changemens infinis qui depuis les temps héroïques avaient agité les cités grecques, venaient enfin se réfléchir dans la vaste pensée d'un philosophe pour s'y faire juger. L'esprit humain, pour la première fois, esquissait la théorie des révolutions et trouvait la force d'arracher à des faits irréguliers et turbulens des leçons théoriques qu'il léguait à l'avenir. Les révolutions apparaissent à la fin du traité d'Aristote, comme un dénouement tragique, et la méthode s'élève ici à la poésie. Pour achever ce chef-d'œuvre de philosophie politique, l'histoire vient apporter ce qu'elle a de plus pathétique en évènemens, en péripéties, et la raison redouble d'énergie pour dominer le spectacle qu'elle se donne à elle-même et aux autres.

Il est une cause première à laquelle il faut rapporter toutes les révolutions : les systèmes politiques, quelque divers qu'ils soient, reconnaissent des droits et une égalité analogues à leur principe, mais tous s'en écartent dans l'application. La démagogie est née presque toujours de ce qu'on a prétendu rendre absolue et générale une égalité qui n'était réelle qu'à certains égards; l'oligarchie, de ce qu'on a prétendu rendre absolue et générale une inégalité qui n'était réelle que sur quelques points. Les uns, forts de cette égalité, ont voulu que le pouvoir politique, dans toutes ses attributions, fût également réparti; les autres, appuyés sur cette inégalité, n'ont pensé qu'à accroître leurs priviléges, et les augmenter, c'était augmenter l'inégalité. Tous les systèmes, bien que justes au fond, sont donc tous radicalement faux dans la pratique.

Les révolutions procèdent de deux manières : tantôt elles s'attaquent au principe même du gouvernement, tantôt aux personnes. Parfois aussi la révolution ne s'adresse qu'à une partie de la constitution, et n'a pour but que de fonder ou de renverser une certaine magistrature. Ainsi Lysandre voulait détruire la royauté à Sparte, et Pausanias l'éphorie.

Pour éviter les révolutions, il faut combiner ensemble l'égalité suivant le nombre, et l'égalité suivant le mérite. La démocratie est plus stable et moins sujette aux bouleversemens que l'oligarchie. Le peuple s'insurge peu contre lui-même, ou du moins les mouvemens de ce genre sont sans importance. La république où domine la classe moyenne, et qui se rapproche de la démocratie plus que de l'oligarchie, est aussi le plus stable de tous les gouvernemens.

Les causes de révolutions sont le désir du bien-être, l'ambition, l'insulte et le mépris, prodigués soit aux individus, soit à des classes de citoyens, la diversité d'origine entre les membres de la cité, la supériorité d'un homme (de là l'ostracisme,) l'accroissement disproportionné de quelques classes de la république.

Les querelles particulières sont aussi une source de révolutions. Les divisions qui éclatent entre les principaux citoyens s'étendent à l'état qui finit bientôt par y prendre part. Hestiée, Delphes, Mitylène, Epidamne, Phocée, nous en offrent la preuve par leurs tragiques dissensions.

Ceux qui ont acquis à leur patrie quelque puissance nouvelle, deviennent aussi pour l'état une cause de révolution : ou l'on s'insurge contre eux par jalousie de leur gloire, ou eux-mêmes, enorgueillis de leur succès, cherchent à détruire l'égalité.

L'absence d'une classe moyenne ou sa faiblesse amène aussi les révolutions.

Dans la démocratie, les révolutions naissent, avant tout, de la turbulence des démagogues. Je passe sur les exemples historiques. La concentration des pouvoirs dans une seule main provoque aussi les bouleversemens.

Dans les oligarchies, l'oppression des classes inférieures, ou l'ambition démesurée d'un oligarque, amènent les changemens. Les excès des oligarques, qui par leur inconduite dilapident leur fortune, la la nécessité où ils se trouvent d'employer des troupes mercenaires, ou de confier le commandement de l'armée à un chef qui n'a pas épousé leurs intérêts, leurs divisions entre eux, des mariages, des procès, voilà pour eux des causes de révolution.

Dans les aristocraties, la révolution peut venir d'abord de ce que les fonctions publiques sont le partage d'une minorité trop restreinte, car l'aristocratie est aussi une sorte d'oligarchie. La misère extrême des uns, l'opulence excessive des autres, conséquence assez ordinaire de la guerre, sont encore des causes de bouleversemens. Ajoutez-y l'infraction même du droit politique, tel que le reconnaît la constitution. Voilà pourquoi les formes démocratiques sont les plus solides de toutes, parce que c'est la majorité qui domine, et parce que l'égalité dont on y jouit fait chérir la constitution qui la donne. Le plus souvent, dans les aristocraties, les révolutions s'accomplissent d'une manière insensible et par les causes les plus minces. On néglige d'abord un point de la constitution sans importance, puis on arrive avec moins de peine à en changer un plus grave, jusqu'à ce qu'enfin on en vienne à changer le principe tout entier.

Enfin, les états sont exposés aux révolutions quand ils ont à leurs portes un état constitué sur un principe opposé au leur, ou bien quand cet ennemi, tout éloigné qu'il est, possède une grande puissance. Voyez la lutte de Sparte et d'Athènes. Partout les Athéniens renversaient les oligarchies, les Lacédémoniens les constitutions démocratiques.

Maintenant quels sont ses moyens de conservation? La connaissance des causes qui ruinent les états, implique la connaissance des causes qui les conservent. Il faut d'abord ne pas déroger à la loi; l'illégalité mine sourdement l'état. En second lieu, il ne faut pas se fier à ces ruses politiques qu'on emploie contre le peuple, et que l'expérience condamne si hautement. La courte durée des fonctions est aussi un moyen de prévenir, dans les aristocraties et les oligarchies, la domination des minorités violentes. Un puissant moyen de conservation politique est encore dans la mobilité du cens, qu'il faut élever proportionellement au niveau de la richesse publique, si elle est accrue, ou, en cas de diminution, réduire dans une mesure égale. Il faut aussi empêcher qu'aucune supériorité monstrueuse ne s'élève dans l'état. Une magistrature doit être chargée de veiller sur ceux dont la vie est peu d'accord avec la constitution, dans la démocratie avec le principe démocratique, dans l'oligarchie avec le principe oligarchique (1). Il faut aussi que les fonctions publiques n'enrichissent jamais ceux qui les occupent, car les citoyens s'indignent de penser que les magistrats volent les deniers publics, et ils

(1) Idée de la censure romaine.

ont alors deux motifs de se plaindre, puisqu'ils sont à la fois privés du pouvoir et du profit qu'il procure. Dans les démocraties, il ne faut pas permettre aux riches de faire de grandes dépenses pour le peuple; c'est le contraire dans les oligarchies.

On doit travailler à rendre la partie des citoyens qui veut le maintien de la constitution plus forte que celle qui en veut la chute. Il faut, en outre, observer la modération et la mesure en toutes choses. Bien des institutions en apparence oligarchiques ou démocratiques sont précisément celles qui ruinent l'oligarchie et la démocratie. On croit avoir trouvé le principe unique de la vérité politique, et on le pousse aveuglément à l'excès. Cette exagération déprave la constitution et finit par l'anéantir. On doit, dans les démocraties, s'occuper de l'intérêt des riches, et, dans les oligarchies, de l'intérêt du peuple.

L'éducation revient ici avec toute son importance. Si un seul citoyen est sans discipline, c'est que l'état lui-même n'en a pas.

Quels sont, dans les états monarchiques, les causes de révolution et de ruine, de stabilité et de salut? La royauté et la tyrannie sont séparées par de grandes différences. La royauté est créée par les hautes classes, qu'elle doit défendre contre le peuple, et le tyran est créé par la masse contre les citoyens puissans, dont il doit repousser l'oppression. Le but du tyran, c'est la jouissance; le but du roi, la vertu. La tyrannie est pleine d'avidité, de défiance et d'envie. Les monarchies portent en elles les mêmes causes de révolution que les républiques. Les passions, la peur, le mépris qu'inspire le maître, comme Sardanapale, qui fut tué parce qu'il portait une quenouille; l'amour de la gloire, comme chez Dion; les agressions d'un état qui est régi par un principe contraire, voilà, pour les tyrannies, des causes de révolution. La royauté n'a pas à redouter les dangers du dehors, et c'est ce qui en garantit la durée. Mais elle a deux dangers intérieurs, la trahison et la tendance au despotisme. Il faut ajouter aussi une cause de ruine toute spéciale; la plupart des rois par héritage deviennent bien vite méprisables, et on ne leur pardonne pas leur excès de pouvoir. La royauté ne peut se maintenir que par la modération. Voilà qui explique sa durée si longue chez les Molosses. A Sparte, ses limites et son partage entre deux personnes la conservèrent long-temps.

La tyrannie a des moyens détestables pour durer. Elle emploie tour à tour l'espionnage, les discordes, la calomnie, les lourds travaux dont elle écrase le peuple, comme les pyramides d'Égypte, les

monumens sacrés des Cypselides, le temple de Jupiter Olympien par les Pisistratides et les ouvrages de Polycrate à Samos. La guerre est aussi un moyen d'occuper l'activité des sujets, et leur impose le besoin constant d'un chef militaire. La défiance des citoyens entre eux, leur affaiblissement, leur dégradation, voilà la politique de la tyrannie.

Le tyran peut, pour affermir son pouvoir, s'attacher à se conduire comme un véritable roi. Cette hypocrisie peut le faire durer. Qu'il embellisse la ville, comme s'il en était l'inspecteur, et non le maître; qu'il affiche une piété exemplaire; qu'il porte une justice extrême dans la distribution des récompenses; qu'il évite d'allumer de graves ressentimens; qu'il recherche dans toute sa conduite la modération; qu'il se montre enfin complètement vertueux, ou du moins vertueux à demi, et qu'il ne se montre jamais vicieux, ou du moins jamais autant qu'on peut l'être. La plus longue des tyrannies fut celle d'Orthagoras et de ses descendans à Sycione; elle dura cent ans. Vient en second lieu celle des Cypselides à Corinthe; elle dura soixante-treize ans et six mois; puis celle des Pisistratides à Athènes, mais elle eut des intervalles. Il faut mentionner, enfin, les tyrannies d'Hiéron et de Gelon à Syracuse.

Comment, après cette magnifique théorie des révolutions, Aristote aurait-il pu se refuser au plaisir d'accabler Platon de sa supériorité? Il oppose, au grand tableau politique qu'il vient de présenter, la stérile obscurité du système des nombres, qui est pour Platon la clé des révolutions, et il semble se plaire à faire de la faiblesse de son rival le couronnement de son œuvre.

Au reste, l'orgueil pouvait être permis à Aristote quand son stylet eut tracé les derniers mots de la *Politique*. Il s'était élevé, par la pensée, au sommet des choses humaines et de l'histoire connue jusqu'à lui; il avait fait passer sous ses yeux les institutions et les hommes qui avaient acquis quelque notoriété depuis l'établissement des sociétés. Le monde moral lui était familier, comme le monde naturel, et il avait mis les trésors de son génie sous la garde d'une incorruptible justice. Aristote ne dépend de personne, ni du peuple d'Athènes, ni du roi de Macédoine. Il n'est, à vrai dire, dans les liens politiques ni de la démocratie, ni de la monarchie. Sa naissance, les circonstances de sa vie, l'ont affranchi le plus possible de tout engagement et de tout préjugé. Il a noblement usé de cette liberté précieuse; il a dit la vérité à tout le monde, aux peuples comme aux rois, et n'a pas plus épargné le tyran que le démagogue. Il n'a

pas flatté la multitude; mais il a mis en lumière les avantages et les droits de la démocratie. Il est juste envers la royauté, comme envers la supériorité du génie, et en même temps il reconnaît le bon sens populaire. Quels désirs, quelles passions pourraient ternir l'intégrité de ses jugemens? Il est heureux par la pensée, qu'il reconnaît seule pour maîtresse, pour guide, pour divinité. Il vit dans la vérité des choses, il écrit sous la loi de sa raison, et il ne s'informe pas si Athènes le trouve trop monarchique et le Macédonien trop démocrate.

Avec cette inaltérable probité dans la force et le talent, on bâtit pour l'éternité. Le livre d'Aristote est actuel encore aujourd'hui, et on peut en partager les fragmens aux nations modernes pour leur servir de leçons vivantes. Aristote, qui, dans sa *Politique* même, a fait la distinction de la raison pratique et de la raison spéculative, est pratique par excellence, parce qu'il est théorique avec supériorité. Il est réel, il est impartial; il écrit pour tous. Il n'a pas les entêtemens aristocratiques de Platon; il n'a pas dit : *Dieu verse l'or, non point tantôt dans l'ame des uns, tantôt dans l'ame des autres, mais toujours dans les mêmes ames.* Non, il croit à la puissance de l'intelligence répandue par l'éducation dans tous les esprits et dans toutes les classes, et nous pouvons convier à sa lecture riches et pauvres, faibles et puissans, peuples et rois.

En l'étudiant, nous nous demandions pourquoi un si grand livre ne serait pas répandu dans les rangs populaires. On a dit que l'avenir était incorruptible; la sagesse du passé n'a pas moins d'intégrité. En lisant les conseils parfois sévères des sages et des politiques de la Grèce et de Rome, le peuple élèverait son ame et mûrirait sa raison. A notre sens, il serait possible de rédiger un *Aristote populaire*, où les observations et les théories du penseur seraient mises dans un ordre simple et clair, et dégagées de ce que le raisonnement grec a parfois d'un peu subtil et d'un peu sophistique. On pourrait agir de même avec d'autres hommes des temps antiques, avec Tacite, avec Sénèque. De cette façon, le génie de tous les temps servirait de nourriture à tous les hommes. Sans doute, on ne saurait accorder trop d'estime aux écrivains consciencieux et modestes qui appliquent leurs efforts à l'instruction du peuple; mais pourquoi ne pas leur donner pour associés les grands hommes de l'antiquité? Au théâtre, dans nos musées, nous convions le peuple à l'admiration de Shakspeare, de Corneille, de Velasquez et de Michel-Ange; pourquoi donc ne pas lui composer une bibliothèque avec Hérodote, Homère, Aristote, Cicéron, Tacite, Plutarque, Sénèque et Marc-Aurèle? Là,

que de conseils pour former son bon sens! que de plaisirs pour son imagination! que de provocations pour éveiller son génie!

Alexandre écrivit un jour à Aristote : « Je n'approuve pas que vous ayez donné au public vos livres des sciences acroamatiques. En quoi serons-nous donc supérieurs au reste des hommes, si les sciences que vous m'avez apprises deviennent communes à tout le monde? J'aimerais encore mieux les surpasser en connaissances sur les objets les plus élevés qu'en puissance. » Cet égoïsme n'est-il pas le plus magnifique éloge de la science? Mais si le fils de Jupiter désirait garder pour lui seul les grands travaux de l'esprit humain, tout au contraire, aujourd'hui l'humanité veut en partager à tous la connaissance, parce qu'elle pense, avec Aristote, que le bonheur est toujours en proportion de la vertu, de l'intelligence, de la soumission à leurs lois. Et le philosophe citait, comme témoin de la vérité de cette parole, Dieu lui-même, dont la félicité ne dépend pas de biens extérieurs, mais de l'essence même de sa nature (1).

LERMINIER.

(1) *Politique*, liv. IV, chap. Ier, tom. II, pag. 9.

LE

FRONTON DU PANTHÉON.

M. David était naturellement appelé, par sa renommée, à décorer le fronton du Panthéon; M. Guizot a donc bien fait de confier à cet artiste éminent la traduction de la légende inscrite au-dessous du fronton de cet édifice : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.* Il a bien fait d'accepter le programme proposé par M. David, et de laisser au statuaire une entière liberté, car il est bien rare que les programmes rédigés dans les bureaux soient en rapport avec les moyens dont le peintre ou le sculpteur dispose. Si M. Guizot, en choisissant M. David, n'a consulté que l'opinion publique, nous devons lui savoir gré de sa docilité; s'il a obéi à son goût personnel, nous devons louer sa clairvoyance. M. d'Argout, qui, plusieurs fois, a prouvé à la chambre combien il est incapable de comprendre l'importance et la dignité de l'art, s'était effrayé du programme de M. David, et avait arrêté les travaux préparatoires du fronton. Heureusement M. Thiers, en arrivant au ministère, s'est hâté de lever le *veto* de M. d'Argout, et les travaux ont été repris selon la volonté primitive de M. David. Il est fâcheux que le caprice, l'ignorance ou la timidité d'un homme parfaitement étranger à la peinture et à la statuaire, ait ralenti la décoration du Panthéon; mais, maintenant que l'œuvre est achevée, nous oublions volontiers M. d'Argout pour

M. David. Nous étions d'autant plus impatient de voir et d'étudier le fronton du Panthéon, que, jusqu'ici, l'auteur n'avait pas encore rencontré un programme aussi magnifique, aussi digne de son habileté. Les bas-reliefs exécutés pour le tombeau du général Foy sont de petite dimension, et les batailles sculptées par M. David pour l'une des faces de l'arc de Marseille ne sont connues à Paris que par des modèles qui ont été triplés sur la pierre. Le fronton du Panthéon est donc pour nous le début de M. David dans la sculpture monumentale. Ce début a été ce qu'il devait être, c'est-à-dire une œuvre d'une science consommée, où la critique peut signaler quelques fautes de composition, mais dont l'exécution excitera, nous en sommes sûr, l'admiration unanime de tous les hommes habitués à contempler les plus beaux monumens de la statuaire antique. En présence du fronton du Panthéon, nous comprenons tout ce que M. David pourrait faire pour l'embellissement de nos édifices publics, si le ministère, au lieu de distribuer les travaux de sculpture et de peinture comme des aumônes, se décidait à les confier au plus digne. Les précédens ouvrages de M. David avaient éveillé en nous une espérance ambitieuse; nous sommes heureux de trouver dans le fronton du Panthéon une œuvre qui ne trompe pas notre espérance. Les bustes de Chateaubriand et de Bentham nous ont prouvé, depuis long-temps, que M. David n'a pas de rivaux dans l'art de comprendre et d'interpréter la tête humaine; le fronton du Panthéon nous prouve que cette merveilleuse faculté s'est agrandie de jour en jour, et nous ne croyons pas qu'il soit désormais possible à M. David de se surpasser dans cette partie importante de la statuaire. On sait que le talent de l'auteur consiste à deviner le sens intime d'une physionomie, et à rendre évidente, pour les yeux les moins clairvoyans, la pensée qui a dominé toute la vie de son modèle. Envisagés sous ce rapport, les bustes innombrables dont M. David a enrichi les principales villes de France et d'Europe, peuvent se comparer, sans exagération, aux plus beaux ouvrages de la Grèce. Sieyes et Merlin, Berzelius et Rauch ont la même finesse, la même précision, la même grandeur, que Bentham et Chateaubriand. Ces bustes savans expriment, avec une étonnante clarté, le caractère individuel de chaque modèle. Il est évident, pour tout homme familiarisé avec la réalité, que M. David s'est proposé, dans ces admirables ouvrages, quelque chose de plus que la reproduction littérale de la nature. Il règne dans tous les traits du visage une vie si abondante, une harmonie si pure, une logique si parfaite, qu'on devine difficilement la différence qui sépare

le marbre sculpté de la réalité vivante ; mais, pour peu qu'on prenne la peine de comparer le buste au modèle, on s'aperçoit bien vite que le mérite principal de M. David consiste à interpréter la nature pour lutter avec elle. La jeune fille qui épèle du doigt le nom de Marco Botzaris se recommande par le même mérite. En effet, l'âge de cette jeune fille est celui qui offre à la statuaire les difficultés les plus nombreuses. Dans le passage de l'enfance à l'adolescence, le corps de la femme présente rarement des lignes harmonieuses ; la femme qui sera belle à seize ans, est souvent disgracieuse à quatorze. Pour traduire en marbre une femme de quatorze ans, il faut une habileté consommée, et surtout une grande hardiesse d'interprétation. Profondément pénétré de la nécessité d'obéir à cette condition, M. David a trouvé dans une fille de quatorze ans le sujet d'une composition exquise : il a corrigé sans violence la sécheresse et la maigreur de plusieurs parties de son modèle, et en même temps il a su conserver les lignes, encore indécises, du torse et des membres. Si cette statue, destinée au tombeau de Botzaris, était enfouie à vingt pieds de profondeur aux environs d'Athènes ou de Marseille, je suis sûr qu'elle tromperait la sagacité d'un antiquaire.

La statue de Gouvion Saint-Cyr, placée sur le tombeau du maréchal, est composée d'après les mêmes principes. Désormais il n'est plus permis de croire que le costume moderne résiste obstinément à tous les efforts du statuaire ; car M. David, sans omettre aucun élément de la réalité, a trouvé moyen d'unir la grandeur à l'élégance. S'il plaisait à l'administration de la liste civile d'ouvrir au public les portes du musée d'Angoulême, fermées depuis 1829, les partisans exclusifs de la draperie antique verraient dans les œuvres de la renaissance le parti que la statuaire peut tirer du costume moderne. Mais en attendant que ces élégantes figures du XVIe siècle nous soient rendues, nous pouvons étudier, dans la statue de Gouvion Saint-Cyr, l'art d'assouplir et d'ordonner les différentes parties du costume moderne. Personne n'ignore que le costume du XVIe siècle offre au ciseau bien plus de ressources que celui du XIXe. La statue de Gouvion Saint-Cyr est donc un argument sans réplique. Le procédé employé par M. David dans la représentation fidèle, mais hardie, du maréchal, consiste à respecter, mais en même temps à élargir les différentes parties du vêtement, de façon à trouver des plis abondans et des lignes heureuses. Grace à l'application de ce procédé, le maréchal offre à l'œil des masses bien distribuées, et son costume militaire que M. David a reproduit complè-

tement, n'a plus rien d'étroit ni de mesquin. Si M. Desprez, en composant la statue du général Foy, aujourd'hui placée à la chambre des députés, se fût pénétré, comme M. David, de la nécessité de l'interprétation, le plus populaire des orateurs de la restauration ne ressemblerait pas à un paysan endimanché.

Sans doute il est permis de comprendre et de traduire diversement la légende inscrite au-dessous du fronton du Panthéon; mais la diversité des commentaires et des traductions ne peut abolir le sens général de cette légende, et nous croyons que la reconnaissance de la patrie pour les grands hommes embrasse tous les momens de notre histoire et tous les ordres de mérite qui ont honoré notre pays: car s'il en était autrement, le Panthéon, au lieu d'être un monument national, serait un monument de circonstance; au lieu de s'adresser au peuple entier, il s'adresserait à une classe déterminée de la société française, et, si beau qu'il fût, il n'aurait plus qu'une importance secondaire. Je dis que cette légende : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, doit embrasser tous les ordres de mérite; car la patrie, c'est-à-dire la conscience une et continue des générations qui se succèdent sur le sol que nous habitons, est nécessairement impartiale et clairvoyante. Elle ne met pas le guerrier au-dessus du magistrat, l'orateur au-dessus du poète, l'homme d'état au-dessus de l'historien, l'industrie au-dessus de l'art; éclairée par les rayons qui lui arrivent de toutes parts, elle proclame dignes de reconnaissance toutes les œuvres qui peuvent servir à la gloire, à l'agrandissement, à l'indépendance, à la liberté de la nation. Elle est juste et généreuse, parce qu'elle est clairvoyante. Je dis que sa reconnaissance doit s'adresser à tous les momens de notre histoire, parce qu'elle n'est pas la conscience d'un siècle donné, mais bien celle de tous les siècles qui se sont succédé depuis que notre pays joue un rôle important dans l'histoire. La patrie est contemporaine de toutes les grandes actions, de tous les hommes éminens qui l'ont honorée; c'est pourquoi il ne lui est pas permis de couronner les héros de la révolution française, et d'oublier le premier législateur qui a réglé la conduite de nos ancêtres. Elle n'est pas obligée d'accepter comme illustres tous les hommes que les partis victorieux ont couronnés; mais à moins de mentir à sa personnalité, à moins de mutiler sa conscience, elle est forcée de distribuer ses couronnes à tous ceux qui ont laissé de leur passage une trace glorieuse. Seule elle peut juger ce que les grandes figures du XVIe siècle doivent aux grandes figures du XVe. Libre de toute passion, aimant d'un amour égal

tous ceux qui ont travaillé pour elle, elle ne partage pas l'orgueil insensé qui égare plusieurs de ses enfans; elle ne méconnaît pas la lumière qui a disparu la veille derrière l'horizon, pour admirer la lumière qui nous éclaire aujourd'hui; son approbation ne va jamais jusqu'à l'injustice. Pour elle, il n'y a pas de génie poétique ou militaire qui ne relève que de lui-même et ne doive rien au passé. Elle sait que les hommes les plus singuliers, les plus inattendus, ne sont que les anneaux d'une chaîne qui commence avec la nation et qui ne finira qu'avec elle. C'est pourquoi elle doit témoigner une égale reconnaissance à Charlemagne et à Napoléon, à Sully et à Colbert. De la cime où elle est placée, elle n'aperçoit pas les petites passions, les petits intérêts, qui aux yeux des contemporains diminuaient le mérite des guerriers ou des hommes d'état; elle ne voit que les grandes œuvres accomplies par eux, et elle se reprocherait de couronner Colbert au détriment de Sully, Napoléon au détriment de Charlemagne. La patrie, telle que je la conçois, paraîtra, je n'en doute pas, à plusieurs esprits chagrins, froide et inanimée. L'universelle reconnaissance que je lui attribue, et sans laquelle je ne la comprendrais pas, passera auprès de bien des juges pour une lâche amnistie offerte à tous les partis; mais je maintiens ma pensée comme vraie.

Il me semble que le statuaire chargé d'exprimer la reconnaissance de la patrie pour les grands hommes devait tenir compte de tous les élémens du sujet. La science et la magistrature, la poésie et les arts, la politique et la guerre, avaient leur place marquée sur le fronton du Panthéon. Je suis loin de croire que M. David fût dans l'obligation de figurer tous les grands hommes de la France; mais il eût été logique et conforme au sens de la légende de choisir, parmi les grands hommes de tous les momens de notre histoire, les plus éminens, les plus populaires; à cette condition seulement, le statuaire pouvait se flatter d'avoir traité complètement le sujet qu'il avait accepté. Ainsi, j'aurais voulu voir parmi les magistrats, non-seulement les hommes célèbres qui ont présidé à l'administration de la justice, et contribué à la rédaction de nos lois, mais les courageux prévôts des marchands, les échevins dévoués, qui ont préparé l'affranchissement de la bourgeoisie. J'aurais désiré que Pascal et Descartes fussent placés à côté de Lagrange et de Laplace. Corneille et Molière devaient se trouver près de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau; Nicolas Poussin et Jean Goujon près de Lesueur et de Gros. La politique et la guerre devaient être représentées avec la même indépendance, la même impartialité. Avant Barnave et Mirabeau, il fallait placer l'Hos-

pital et Colbert; avant Hoche et Napoléon, Charlemagne, Duguesclin et Bayard. Y avait-il sur le fronton du Panthéon place pour tous les hommes que je demande? Je crois pouvoir me prononcer pour l'affirmative. Et, dans le cas où la place eût manqué, il eût toujours été possible de respecter le principe que je pose. Quel que fût le nombre des hommes appelés à représenter la gloire de la France, la raison prescrivait de choisir ces représentans, non dans un moment donné de notre histoire, mais en parcourant la biographie entière de la nation. Toutefois, je reconnais qu'il valait mieux se montrer sévère sur le choix des figures que de les multiplier indéfiniment, afin de leur donner une importance convenable. Le point capital, selon moi, était de donner au fronton un caractère grave, impartial; or, pour atteindre ce but, il est évident que le statuaire ne devait pas circonscrire la reconnaissance de la patrie dans le cercle étroit d'un siècle donné. Quoique la destination actuelle du Panthéon remonte aux jours ardens de la révolution française, il n'y a aucune inconséquence à juger, à célébrer le passé avec une clairvoyance, une générosité que la révolution française ne connaissait pas. Elle avait sa tâche, et le siècle présent a la sienne. Engagée dans une lutte sanglante, elle n'avait pas le loisir de trier dans le passé ce qui mérite une éternelle reconnaissance; elle continuait l'histoire et ne la comprenait pas. Son aveuglement ne doit pas être pour nous un sujet de reproche, mais il est bon, il est sage de le proclamer et de ne pas l'imiter. Les luttes réservées à la génération nouvelle sont d'une autre nature et permettent à la pensée de comprendre et de juger le passé avec plus de clairvoyance et de sérénité. C'est pourquoi le fronton du Panthéon, destiné à traduire l'opinion de la France sur les grands hommes qui l'ont honorée, devait juger le passé, non pas avec les passions de la révolution française, mais avec l'impartialité de la génération contemporaine. Puisque la restauration avait brisé les bas-reliefs sculptés dans les dernières années du XVIIIe siècle, puisque le fronton était vide, le statuaire avait une entière liberté.

M. David a compris autrement la reconnaissance de la patrie pour les grands hommes. Il a cru devoir demeurer fidèle aux principes de la révolution française. A notre avis cette manière de concevoir le sujet a moins de grandeur et de richesse, mais elle a du moins le mérite de l'unité. Le statuaire a cru qu'il devait plutôt restituer qu'agrandir la pensée qui avait changé la destination primitive de Sainte-Geneviève. Il a vu dans le fronton du Panthéon l'occasion d'exprimer une opinion politique, précisément conforme aux espérances, à la

conduite de la révolution française. Le sujet, ainsi conçu, se rétrécit et perd le caractère d'impartialité qu'il devrait avoir; mais si nous blâmons la conception de M. David, nous ne la condamnons pas absolument, car il a usé de son droit en choisissant dans notre histoire un moment déterminé, et le problème se réduit à savoir s'il a bien exprimé ce qu'il voulait. Éclairé par la discussion, peut-être eût-il consenti à élargir son programme; mais sa pensée, en cessant d'être personnelle, serait devenue moins claire et moins précise; et quelle que soit la sincérité de nos réserves, nous pensons que tous les ministres futurs feraient bien d'imiter la conduite de M. Guizot à l'égard de M. David, et de ne pas gêner les statuaires dans la conception des bas-reliefs qui leur sont confiés.

A gauche, nous voyons Bichat, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, David, Cuvier, Lafayette, Manuel, Carnot, Berthollet, Laplace, Malesherbes, Mirabeau, Monge, Fénelon; à droite, le général Bonaparte et des soldats choisis dans toutes les armes; au centre, la figure de la Patrie, ayant à sa droite la Liberté, à sa gauche l'Histoire. Ainsi, à la gauche du spectateur, de nombreux portraits d'hommes célèbres; à droite, Bonaparte seul à la tête de l'armée. Il est évident que le statuaire n'a pas sans dessein établi entre les deux moitiés de son bas-relief une telle différence de caractère. Il ne faut pas une grande clairvoyance pour deviner qu'il a voulu personnifier le peuple dans l'armée. Cette pensée prise en elle-même ne serait pas inacceptable; mais une objection toute naturelle se présente. Ce que M. David a fait pour l'armée, ne pouvait-il pas le faire avec une égale justice pour la science et la magistrature? S'il y a parmi les soldats obscurs, dont l'histoire n'a pas recueilli les noms, des hommes qui auraient pu devenir des Turenne ou des Catinat, n'y a-t-il pas aussi parmi les esprits studieux à qui le temps et la liberté ont manqué, des hommes qui, placés dans une condition meilleure, auraient marché sur les traces de Descartes et de Pascal? L'intention de M. David a-t-elle été de montrer que la gloire est accessible à tous, et que la patrie n'est ingrate envers personne? Si telle a été son intention, il aurait pu l'exprimer plus clairement; et puisqu'il avait placé aux deux extrémités de son bas-relief des enfans et des hommes de vingt ans qui se préparent à la grandeur par l'étude, il n'avait pas besoin de figurer la gloire militaire de la France par les armes diverses de l'armée. Je ne voudrais pas exagérer l'importance de mes objections, mais je ne crois pas devoir les passer sous silence, car le parti adopté par M. David donne à la partie droite de sa composition une

sorte d'obscurité. L'œil, après avoir reconnu les différens portraits qui occupent la partie gauche, cherche à reconnaître les guerriers en qui M. David a personnifié la gloire militaire, et cette étude inutile nuit à l'effet général de l'ouvrage. Autant je blâme l'expression anonyme de la gloire militaire, autant j'approuve la manière ingénieuse dont M. David a traduit les relations qui unissent l'étude à la grandeur. C'est là une pensée vraiment claire, qui s'explique par elle-même et qui n'a besoin d'aucun commentaire. Il était permis de craindre que le statuaire, ne sachant comment remplir les deux extrémités angulaires du fronton, ne se résignât à les garnir de figures inutiles; les élèves des écoles savantes, que M. David a placés derrière les grands hommes couronnés par la patrie, contentent l'œil et la pensée.

Quant aux portraits que l'auteur a placés à gauche du spectateur et qui appartiennent tous, moins un, au dix-huitième siècle, ils ne sont ni choisis ni ordonnés d'une façon bien naturelle. Pourquoi Bichat précède-t-il Jean-Jacques Rousseau et Voltaire? Manuel est assurément un des orateurs les plus habiles de la restauration; mais le général Foy avait un talent plus populaire, et à ce titre M. David aurait dû le préférer à Manuel. David a produit dans la peinture française une réaction salutaire; si *les Sabines* et le *Léonidas* méritent des reproches nombreux, il serait injuste de méconnaître les services rendus au goût français par le retour violent de David aux types de la beauté antique. Mais David ne peut représenter dignement la peinture française, puisque la France a produit Nicolas Poussin et Lesueur, Gros et Géricault. Berthollet, Monge et Laplace ont laissé dans la science des traces glorieuses, et pour leur disputer la place qu'ils occupent, il faut s'appeler Lagrange ou Descartes. Pourquoi Fénelon se trouve-t-il au milieu des hommes illustres du XVIIIe siècle? Est-ce en qualité de poète ou de moraliste? M. David a-t-il voulu honorer dans l'évêque de Cambrai le précurseur des hardis esprits de la Constituante? S'est-il rappelé la satire du gouvernement de Louis XIV, présentée avec tant de réserve dans quelques chapitres de *Télémaque?* Mais il y a dans les tragédies de Corneille et dans les oraisons funèbres de Bossuet, des hardiesses bien autrement effrayantes pour la royauté absolue que la peinture du royaume d'Idoménée. M. David a-t-il voulu honorer dans Fénelon l'élégance et l'harmonie du style? Mais *Britannicus* et *Athalie* surpassent l'élégance et l'harmonie de *Télémaque*. Je déclare donc sincèrement ne pas savoir pourquoi Fénelon coudoie sur le fronton du

Panthéon les grands hommes du XVIIIe siècle. Dans le système d'impartialité qui, selon moi, aurait dû régir toutes les parties du fronton, la présence de Fénelon n'aurait rien de singulier; le parti adopté par M. David donne à l'évêque de Cambrai l'air d'un homme dépaysé. Malesherbes et Carnot sont à leur place.

La composition du fronton n'est donc pas précisément ce qu'elle devrait être. Non-seulement la partie droite n'est pas en harmonie avec la partie gauche; mais la partie gauche elle-même n'est pas aussi claire qu'on pourrait le désirer. Il y a dans la réunion des hommes que M. David a groupés autour de la patrie reconnaissante quelque chose de fortuit. L'ordre selon lequel sont disposés les portraits pourrait être changé sans inconvénient, et même avec avantage. Ce défaut, qui frappera tous les esprits sérieux, se rencontre fréquemment chez les sculpteurs contemporains. La statuaire trouve si rarement l'occasion de représenter de grandes scènes, ou d'exprimer des idées complexes, qu'elle oublie peu à peu la science de la composition proprement dite. Livrée tout entière au soin de l'exécution, elle se trouble dès qu'il faut établir des relations logiques entre des figures nombreuses. Pour relier étroitement les diverses parties d'un fronton tel que celui du Panthéon, il faudrait que les grands travaux ne fussent pas un hasard, mais une habitude.

Nous connaissions depuis long-temps l'habileté merveilleuse avec laquelle M. David comprend et traduit la physionomie des hommes illustres; les portraits sculptés sur le fronton du Panthéon soutiendront dignement la gloire qu'il s'est acquise par ses bustes si variés et si vrais. Nous croyons même pouvoir affirmer qu'il a traité les portraits du fronton avec plus de largeur et de liberté que les portraits, si justement admirés, de Bentham et de Chateaubriand. Les bustes de Goëthe et de Tieck, exécutés dans les mêmes proportions à peu près que les têtes du fronton, malgré la science que l'auteur y avait déployée, étaient loin de plaire à tous les hommes d'un goût exercé; ces deux têtes gigantesques causaient plus d'étonnement que de plaisir. Les têtes du fronton placées sur les épaules de personnages complets ont peut-être une beauté plus simple, et n'étonnent personne. Je n'aime pas l'attitude de Bichat venant déposer sur l'autel de la Science son *Traité de la vie et de la mort*. La tête de Rousseau est pleine de grace et d'intelligence; jamais l'auteur d'*Émile* n'a été représenté sous des traits plus harmonieux et plus purs. Mais peut-être M. David a-t-il eu tort de nous montrer Jean-Jacques adolescent tel que nous le connaissons par ses *Confessions*,

tel qu'il était à l'époque de ses premières aventures, de ses innocentes amours. Jean-Jacques avait quarante ans quand il écrivit sa première page, et le Jean-Jacques de M. David n'a pas plus de vingt-cinq ans. Quoique la tête que M. David lui a donnée soit très belle, je l'eusse mieux aimée ayant vingt ans de plus. La tête de Voltaire est également rajeunie de quelques années; cependant la saillie des pommettes est franchement accusée, les joues sont creusées par un sillon vertical, et le Voltaire de Houdon ne peut lutter, par la pénétration et la vivacité du regard, avec le Voltaire de M. David. L'auteur des *Sabines* est d'une grande ressemblance. Le sculpteur, sans se résoudre à nous présenter le côté difforme de la tête, n'a pourtant pas négligé d'indiquer la grimace des lèvres. George Cuvier n'était qu'un jeu pour M. David, qui, depuis long-temps, s'était familiarisé avec la tête de l'illustre naturaliste. Nous avons retrouvé dans le portrait du fronton, comme dans le buste du même auteur, l'intelligence, la sérénité, et en même temps l'absence complète de volonté. Il est permis, sans doute, de ne pas accepter littéralement les doctrines de Lavater ou de Gall; mais un esprit habitué à juger les hommes, ne peut confondre la physionomie volontaire et la physionomie intelligente. Certes, la tête de Cuvier, livrée à la sagacité d'un homme qui ne le connaîtrait pas, ne sera jamais prise pour celle d'un capitaine ou d'un orateur habitué aux luttes de la tribune. Le portrait de Cuvier est digne d'étude et d'admiration. La tête de Lafayette est tout ce qu'elle pouvait être, pleine de douceur, de bonhomie, de probité; mais la forme conique de la partie supérieure s'oppose impérieusement à ce que la tête soit belle. Toutefois, je préfère ce portrait au buste que l'auteur a fait du même modèle.

L'attitude que M. David a donnée à Manuel manque de naturel. Il n'est pas vraisemblable que l'orateur, pour recevoir de la patrie la couronne méritée par sa courageuse éloquence, se drape dans son manteau; plus simplement posé, il serait plus grand. La tête exprime nettement l'énergique volonté à laquelle Manuel a dû la meilleure partie de son talent. Quoiqu'elle rayonne d'intelligence, elle signifie plutôt la hardiesse du caractère que la profondeur de la pensée. Carnot et Berthollet se distinguent également par la noblesse des lignes et la fermeté du modelé. Laplace, comme George Cuvier, est un chef-d'œuvre de finesse et de précision. Il est impossible de traduire plus clairement, avec plus d'élégance et de simplicité, l'intelligence arrivée aux dernières limites de son développement, suffisant seule à remplir toute la vie, et ne laissant place ni aux passions, ni à

la volonté. La tête humaine, ainsi comprise, révèle dans le statuaire une science infinie et patiente; le portrait de Laplace résume toute la biographie de l'illustre astronome, car le statuaire a écrit sur le front de son modèle en caractères lumineux : comprendre sans vouloir.

Au premier aspect, l'attitude de Malesherbes étonne par sa raideur et son emphase; mais peu à peu l'œil et la pensée se familiarisent avec la physionomie sévère du magistrat, et l'attitude que M. David lui a donnée ne tarde pas à paraître naturelle, car elle est en harmonie avec la tête. On sait d'ailleurs que l'habitude de porter la robe donne aux magistrats une gravité voisine de l'emphase. M. David a donc fait preuve de bon sens en ne soumettant pas Malesherbes aux lois de l'élégance.

La tête de Mirabeau comptera certainement parmi les œuvres les plus savantes de la statuaire. Les marquises du XVIIIe siècle admiraient la laideur de Lekain, et allaient même jusqu'à le trouver beau dans le rôle d'Orosmane; M. David, tout en respectant la laideur de Mirabeau, a su donner au monstre une grandeur, une énergie, qui sont bien près de la beauté. Il n'a omis ni l'expression libertine des lèvres, ni la colère du regard, ni la dilatation insolente des narines : il nous a rendu Mirabeau tel que nous le connaissons par le masque moulé sur nature; mais il a mis dans les traits du tribun une harmonieuse unité. La tête du Mirabeau de M. David est plus longue que celle du modèle, et cependant il faut une étude assez longue pour s'apercevoir de cette différence. Je suis sûr que le Mirabeau de la Constituante, dans ses plus beaux élans d'éloquence, n'avait ni plus d'animation ni plus de grandeur que le Mirabeau de M. David. La tête sculptée sur le fronton du Panthéon enseignera aux statuaires de notre âge l'art si difficile d'embellir la laideur en l'interprétant.

Le portrait de Monge, qui n'offrait pas les mêmes difficultés, honore cependant l'habileté de l'auteur, car la tête du géomètre français peut passer pour vulgaire. M. David, en affermissant la ligne des orbites, lui a donné une sorte de sévérité; il l'a corrigée sans la transformer. Je regrette qu'il se soit mépris sur l'expression de la tête de Fénelon. Tout le monde sait que l'instituteur du duc de Bourgogne avait un visage long, quelque peu maigre, mais plein de finesse et de douceur. Or, M. David, en élargissant le diamètre de la face, a diminué la finesse de la tête; il a modelé le front, la partie supérieure des orbites et surtout les tempes, de telle façon que la tête, au lieu d'exprimer la mansuétude et la mystique rêverie, signifie, pour tout homme habitué à l'analyse du visage, l'énergie et l'amour

de la lutte. Il est probable que M. David, en modelant la tête de Fénelon, a plutôt consulté le rôle qu'il assignait à l'évêque de Cambrai, que le caractère historique de son modèle.

Le portrait du général Bonaparte sera proclamé, d'une voix unanime, admirablement beau. L'auteur a su concilier dans cette tête l'ardeur, l'élégance et la fierté. La courbe de l'orbite appartient à un cercle d'un si grand rayon, qu'elle paraît presque droite, et l'œil enchâssé sous cette voûte regarde la Patrie d'un air impérieux. Les lèvres minces et comprimées expriment l'impatience et l'obstination. Quant au front, il resplendit d'intelligence et de volonté, et quoique l'attitude du général victorieux soit un peu théâtrale, l'œil oublie la ligne du corps pour retourner au visage radieux.

Je n'approuve pas le parti adopté par M. David pour la personnification de la gloire militaire, je pense que la partie droite du fronton n'est pas en harmonie avec la partie gauche; mais je me plais à louer l'exécution des figures qui malheureusement n'ont aucun nom historique. L'artilleur, le marin de la garde, le grenadier, le dragon, le lancier, le hussard, le tambour et le cuirassier, sont traités avec une souplesse et une largeur qu'on ne pourrait méconnaître sans injustice. Chacune de ces figures, étudiée individuellement, est un prodige d'habileté. Cependant le grenadier de la trente-deuxième demi-brigade appelle particulièrement l'attention; la tête de ce vieux soldat est admirable de noblesse; il attend la récompense due à son courage avec une ardeur pleine de confiance. Dans l'exécution de cette figure, M. David a franchement abordé toutes les difficultés que présentait la reproduction de la réalité. Il n'a omis ni le chapeau à trois cornes, ni les cheveux nattés, ni la longue moustache, et il a résolu tous ces problèmes avec une adresse consommée. Je ne sais pas si le grenadier de M. David est un portrait, mais j'incline à le penser. Si l'auteur a composé librement toutes les parties de cette belle et grande figure, s'il n'avait pas sous les yeux les traits qu'il a sculptés dans la pierre, nous devons le féliciter du bonheur avec lequel il a su concilier l'invention et la réalité. Désormais il ne sera plus permis de croire que la statuaire est inhabile à reproduire le type du soldat moderne; car M. David a montré, dans le grenadier de la trente-deuxième demi-brigade, que le ciseau, conduit par une main savante, peut enrichir les détails les plus mesquins. Une fois résolu à personnifier la gloire militaire dans les armes diverses de l'armée, l'auteur était naturellement amené à traiter chacune de ces armes avec

un soin patient. Décidé à ne placer, sur la partie droite du fronton, que des héros anonymes, il devait leur attribuer toute la noblesse, toute l'élégance, toute la vigueur dont l'imagination se plaît à douer les guerriers enthousiastes. Personne, je crois, n'osera contester à M. David le mérite d'avoir accompli rigoureusement la condition qu'il s'était imposée. Son grenadier prendra rang parmi les plus beaux ouvrages de la statuaire moderne.

Le tambour d'Arcole, placé au premier plan comme le grenadier, a été pour M. David l'occasion d'un nouveau triomphe. La tête de cet enfant respire une pieuse ardeur. Il est fier d'avoir, par son dévouement, assuré la victoire à l'armée française, et il se présente hardiment pour recevoir des mains de la Patrie la couronne acquise aux belles actions. Cette figure ne se recommande pas seulement par la pureté de l'expression, mais bien aussi par la jeunesse et la simplicité des plans du visage. Le tambour d'Arcole n'a pas plus de quinze ans, et l'on sait combien il est difficile de reproduire un modèle de cet âge. La forme n'est pas encore nettement accusée; en essayant de lutter avec la nature, le ciseau court le danger d'arrondir les chairs et d'effacer la vie. M. David a su éviter cet écueil, et conserver cependant la jeunesse de son modèle. L'attitude de cette figure est bien ce qu'elle devait être, animée, ardente, déduite logiquement de l'expression de la tête. La quatrième classe de l'Institut, à laquelle M. David appartient, mais dont il est loin de suivre les doctrines, ne manquera certainement pas de réprouver le tambour d'Arcole comme indigne de la statuaire; il se trouvera parmi les professeurs des Petits-Augustins des esprits assez judicieux pour affirmer que le ciseau déroge en traitant de pareils sujets, et que le tambour d'Arcole est et sera toujours la propriété exclusive de la lithographie. Il est facile de prévoir le rire dédaigneux avec lequel les défenseurs aveugles de la tradition accueilleront cette figure plébéiennne; mais il est probable que ni la foule, ni les hommes éclairés, ne partageront l'avis de l'Académie. M. David, ayant à traiter un sujet moderne, a bien fait d'accepter toutes les conditions du programme qu'il s'était tracé. D'ailleurs il a prouvé, dans son tambour comme dans son grenadier, que le ciseau d'un artiste éminent ennoblit tout ce qu'il touche. Ce qui eût été pour un statuaire médiocre l'occasion d'une défaite a été pour lui l'occasion d'une lutte glorieuse avec la réalité. La tête seule du tambour d'Arcole, par la finesse et la simplicité du modelé, suffirait à fonder la renommée d'un

statuaire; l'énergie et l'ardeur de l'attitude, en complétant cette belle création, assurent à M. David la sympathie et les suffrages de tous les hommes de goût.

Le hussard et le dragon sont empreints d'une vigueur héroïque. Je crois que la tête du lancier serait plus belle si M. David n'eût pas confondu la ligne du nez avec la ligne du front. Tel qu'il est, le profil du lancier n'est pas sans analogie avec celui d'un oiseau. Je ne dis pas qu'il soit impossible de rencontrer dans l'armée de pareils profils, mais je pense que l'art doit s'abstenir de les copier.

Le cuirassier, qui, en expirant, présente à la Patrie un trophée composé des dépouilles de l'Égypte, a le malheur de rappeler presque littéralement l'attitude de Bichat, placé de l'autre côté du fronton. Je professe pour la symétrie un respect religieux; mais les lois de la symétrie ne sont pas applicables en toute occasion, et M. David, en donnant à deux personnages si différens une attitude presque identique, me paraît s'être mépris complètement. Que Bichat, déposant sur l'autel de la Science son *Traité de la vie et de la mort*, lève la tête et regarde d'un œil à demi éteint les couronnes que la Patrie distribue à ses glorieux enfans, je le conçois, et cependant je voudrais que Bichat fût composé plus simplement; mais un soldat, même à son dernier soupir, doit garder un reste d'énergie militaire et se ranimer en voyant la couronne pour laquelle il a combattu. Or, le mouvement du cuirassier est à peu près le même que celui de Bichat. Le casque, en se renversant, laisse au-dessus de la tête, entre le front et la visière, un espace effrayant. N'eût-il pas été plus naturel de présenter le cuirassier tête nue? La cuirasse n'eût-elle pas suffi à désigner clairement l'arme à laquelle appartient le soldat expirant? Il est permis de croire que M. David a été poussé à la faute que je signale par la forme du fronton. Il a voulu mettre à profit toutes les parties de l'espace qui lui était dévolu, et il a placé deux figures pareilles de chaque côté de sa composition. Il me semble qu'il pouvait, tout en respectant la symétrie des masses, l'harmonie linéaire, attribuer à Bichat et au cuirassier de l'armée d'Egypte des mouvemens dissemblables.

Je dois louer sans restriction le parti que l'auteur a su tirer des deux extrémités du fronton. La raison défend de blâmer l'identité des attitudes attribuées aux élèves des écoles savantes. Les figures de chaque côté jouent le même rôle; il est naturel qu'elles décrivent la même ligne. Les poètes, les orateurs, les jurisconsultes futurs qui occupent l'extrémité gauche sont penchés sur leurs livres, comme les

futurs officiers de génie et d'artillerie, qui occupent l'extrémité droite; l'identité des mouvemens était donc une nécessité.

M. David a bien fait d'accepter le costume moderne et de n'en rien retrancher; préparé à la solution de cette difficulté par des études nombreuses, il a traité le vêtement de ses personnages avec hardiesse, avec liberté, et presque toujours avec élégance. Le vêtement de Voltaire est remarquable de souplesse et de largeur. Pourtant, si l'on veut bien parcourir d'un œil attentif les diverses parties de ce vêtement, on verra que M. David n'a rien négligé, rien omis. Depuis la cravate jusqu'au jabot, depuis les brandebourgs de la redingote jusqu'aux boucles de la culotte et des souliers, il a tout copié fidèlement d'après les portraits contemporains. Cette littéralité si scrupuleuse n'a rien de raide ni de servile. Tout en respectant les lignes du costume du XVIIIe siècle, tout en s'interdisant les corrections violentes, l'auteur ne s'est cependant pas abstenu d'interpréter le costume comme il avait interprété la tête. Il a dégagé le cou, déboutonné la partie supérieure du gilet, simplifié le jabot, augmenté l'ampleur de la redingote, et, grace à ces modifications à peine sensibles, il a donné au costume de Voltaire une grace et une beauté au-dessus de tout éloge. Ce que je dis de Voltaire, je pourrais le dire de Rousseau ; mais comme l'auteur d'*Émile* n'est placé qu'au second plan, les qualités que je signale seront moins généralement aperçues. Il y a six ans, quand M. David venait d'achever le tombeau du général Foy, nous lui reprochions d'avoir drapé à l'antique la statue du général, et ce dédain pour la réalité nous frappait d'autant plus, que les bas-reliefs du tombeau représentaient des personnages de notre temps, vêtus comme nous. La statue du maréchal Gouvion Saint-Cyr, postérieure de trois ans à la statue du général Foy, fut un premier retour vers la réalité. Le fronton du Panthéon achève de nous prouver que M. David ne croit plus à la nécessité des draperies académiques dans les sujets modernes. Il est fâcheux que la liste civile n'ait pas offert à cet artiste éminent l'occasion de compléter sa démonstration en lui demandant, pour les Tuileries, la statue d'un personnage choisi dans notre histoire. Sans doute la statue de Philopœmen, que nous verrons dans quelques semaines, se distinguera par des qualités précieuses, la richesse et la vérité de la musculature ne manqueront pas d'exciter notre admiration ; mais nous sommes encore à comprendre pourquoi la liste civile, au lieu d'orner une promenade publique de sujets nationaux, propose à nos méditations Thémistocle et Périclès, Cincinnatus et Philopœmen.

La robe de Malesherbes est loin d'avoir la même grace et la même élégance que le vêtement de Voltaire, et pourtant elle offrait à la statuaire des ressources plus nombreuses. Si M. David eût consenti à ne pas traiter les plis de cette robe d'une façon uniforme, s'il eût montré l'homme sous la draperie, il est certain que Malesherbes fût devenu l'une des meilleures figures de son bas-relief; mais les plis tombent en décrivant des lignes parallèles, et sont partout les mêmes. Ni les hanches ni les genoux ne sont indiqués; la draperie a l'air d'être là pour elle-même, elle ne traduit rien, elle ne révèle aucune forme, et c'est pour cela précisément qu'il est impossible de ne pas la trouver mauvaise. Autant il serait ridicule de montrer les rotules sous les plis de la toge, autant il est nécessaire de montrer l'homme sous l'étoffe, et de varier les lignes de la draperie selon la forme et le mouvement du personnage. Ajoutons que M. David eût bien fait de supprimer le bonnet carré de Malesherbes; cet élément de réalité est tout-à-fait inutile, et nuit singulièrement à la beauté des lignes. Tous les personnages placés près de lui ont la tête nue, et il n'y a aucune raison pour que Malesherbes demeure seul tête couverte parmi tous les hommes que la Patrie couronne. J'insiste à dessein sur les défauts de la toge de Malesherbes, parce que l'exemple de M. David peut entraîner dans la même faute un grand nombre de statuaires qui ne se recommanderaient pas par les mêmes qualités. C'est aux maîtres surtout que la critique doit s'adresser; elle peut traiter avec indulgence, souvent même avec une bienveillance empressée, les premiers débuts d'un artiste encore inexpérimenté; il lui est permis de passer sous silence les taches qu'elle a remarquées, car l'auteur de l'œuvre qu'elle applaudit ne fait pas autorité et n'entraînera personne à sa suite. Mais lorsqu'il s'agit d'un homme qui s'est déjà rendu célèbre par des œuvres nombreuses, il est juste, il est nécessaire de juger cet homme sans ménagement, avec une sévérité rigoureuse. Si la figure de Malesherbes se trouvait dans une composition signée d'un nom obscur, nous nous contenterions de la blâmer personnellement, sans nous croire obligé de publier notre blâme; nous la trouvons dans une composition signée d'un nom justement célèbre, nous croyons remplir un devoir en énonçant notre désapprobation et en déduisant les motifs sur lesquels repose notre opinion, car c'est à ces conditions seulement que la critique peut espérer de servir à quelque chose. L'inflexible rigueur qui blesserait un talent novice s'applique sans danger aux talens éprouvés.

C'est pourquoi je ne crains pas de blâmer avec la même franchise le

manteau de Manuel. Lors même que l'orateur aurait une attitude calme et réfléchie, ce manteau serait inutile; puisque l'auteur, contre toute vraisemblance, a donné à Manuel un mouvement énergique et passionné, le manteau est encore moins acceptable que dans l'hypothèse précédente. Manuel à la tribune ne se draperait pas dans son manteau; pour recevoir une couronne des mains de la Patrie, ne doit-il pas se présenter comme à la tribune, avec simplicité? Qu'un statuaire, inhabile à reproduire les expressions diverses de la tête humaine, essaie de compléter le sens d'une physionomie obscure par un geste violent et même emphatique, je comprends et j'excuse cette faiblesse; mais que M. David, qui pétrit et modèle toutes les parties de la tête humaine avec une si merveilleuse habileté, ne se renferme pas dans les limites de la vraisemblance et de la simplicité, qu'il tente d'exprimer le caractère de Manuel autrement que par les lignes et les plans de la tête, c'est une faute singulière, une faute grave, que nous ne pouvons lui pardonner. Habitué à étudier, à reproduire presque chaque jour des têtes d'une signification diverse, à résumer, dans un profil de quelques pouces ou dans un buste complet, tous les ordres de pensées qui ont rempli la vie de ses modèles, depuis la rêverie du poète jusqu'aux spéculations politiques, mieux que personne il sait que l'homme est tout entier dans l'expression de la tête, dans l'ardeur ou la limpidité du regard, dans les tempes jeunes ou dévastées. Il lui est arrivé si souvent d'exprimer, dans le bronze ou le marbre, la vie entière d'un homme sans nous donner autre chose que la tête de son modèle; il s'est si souvent montré grand historien dans ses bustes et ses médaillons, que nous avons lieu de nous étonner en le voyant recourir à l'emphase du geste et de la draperie, pour exprimer l'énergie et la persévérance de Manuel. Si, au lieu d'envelopper l'orateur dans un manteau, il se fût contenté d'élargir les basques de son habit de façon à dissimuler la maigreur des lignes de notre costume, s'il lui eût donné un geste simple et calme, le geste qui convient à un homme pénétré de la sainteté de sa mission, je suis sûr que la tête de Manuel aurait paru beaucoup plus belle. En multipliant les moyens d'expression, M. David, loin d'ajouter au sens de la tête, a donné au personnage une sorte de vulgarité; car l'éloquence, comme la bravoure, lorsqu'elle est vraie, lorqu'elle est sûre d'elle-même, se complaît dans la simplicité. M. David ne l'ignore pas, et s'il a drapé Manuel, c'est qu'il a douté de lui-même.

Les trois figures allégoriques placées au centre de la composition, la Liberté, la Patrie et l'Histoire, sont admirables de grandeur et de

franchise. La Patrie reçoit des mains de la Liberté les couronnes qu'elle distribue, et l'Histoire inscrit les noms des grands hommes couronnés. La Patrie est debout, l'Histoire et la Liberté sont assises. La tête de la Patrie satisfait à toutes les conditions de la sculpture monumentale; non-seulement l'expression est ce qu'elle devait être, calme et majestueuse, mais l'inflexion de la tête, combinée avec la direction du regard, donne à cette figure un merveilleux caractère de prévoyance. Il semble que la Patrie plonge déjà dans les profondeurs de l'avenir, et qu'elle prépare, pour les services futurs que lui rendront ses enfans encore à naître, les trésors inépuisables de sa reconnaissance. Les lignes et les plans de la tête sont d'une simplicité comparable aux plus beaux monumens de l'art antique; l'orbite est d'une ampleur prodigieuse, et la paupière supérieure, en se repliant sous la voûte de l'orbite, agrandit encore le champ du regard; les bras sont modelés avec une pureté qui défie l'analyse la plus patiente, et qui révèle, chez le statuaire, une science consommée. Pour agrandir la nature sur une pareille échelle sans violer l'harmonie des proportions, il faut connaître le modèle humain dans ses moindres détails, et surtout les relations qui régissent les diverses parties de ce modèle. Or, M. David est sorti victorieux de cette périlleuse épreuve; les deux bras de la Patrie sont traités avec tant de vraisemblance, l'harmonie des proportions est si religieusement respectée, que l'œil s'aperçoit à peine de l'agrandissement du modèle; malheureusement la draperie ne mérite pas les mêmes éloges. Je n'ai rien à dire des plis qui tombent sur les pieds; mais, depuis les épaules jusqu'à la ceinture, l'étoffe est mal ajustée, les plis sont lourds et ne traduisent aucune forme. Phidias et Jean Goujon ajustaient leurs draperies sur le modèle vivant, et l'étoffe ciselée par leurs mains n'avait jamais une souplesse égoïste. Certes, si M. David eût suivi l'exemple de ses illustres devanciers, il n'aurait pas commis la faute que je lui reproche, et la draperie de sa figure, au lieu d'accabler le corps qu'elle recouvre, le dessinerait et continuerait, sous l'étoffe obéissante, les lignes et les contours des parties nues.

La tête de la Liberté est pleine d'ardeur et d'énergie; les narines dilatées et palpitantes respirent l'enthousiasme; l'œil levé vers la Patrie a quelque chose d'impérieux; les lèvres fines et comprimées ajoutent encore à l'expression de la physionomie; le profil entier de cette tête se recommande par les qualités les plus rares. La Liberté, telle que l'a conçue, telle que nous la montre M. David, est jeune, hardie, amoureuse du combat et de la mêlée; mais sa hardiesse n'a

rien de vulgaire. L'exaltation de ses traits concilie très bien la noblesse et la vivacité. Je ne blâme pas le bonnet phrygien dont M. David a coiffé la Liberté, car la tête et l'attitude de la figure, sans contredire les souvenirs de la révolution française, produisent, dans l'ame du spectateur, une émotion qui n'a rien de tumultueux. Or, cette émotion est précisément ce qui assure le triomphe du statuaire. Si M. David, en effet, eût donné à la Liberté une attitude militaire, s'il l'eût représentée appelant aux armes la jeunesse de la France, elle eût perdu en véritable grandeur ce qu'elle eût gagné en animation. L'auteur a vu l'écueil placé devant lui, et il a su l'éviter. La Liberté qu'il nous montre aime les combats, mais comprend toute la valeur de la paix; son ardeur belliqueuse ne s'oppose ni au développement, ni à l'exercice de la clairvoyance. Elle tourne ses yeux vers la Patrie reconnaissante, mais elle est assise de telle sorte que, sans changer de place, en tournant la tête, elle pourra porter ses regards sur les représentans glorieux de l'art, de la science, de la magistrature. L'expression de la tête se concilie admirablement avec l'attitude. La draperie de cette figure, sans avoir toute la légèreté, toute la souplesse que l'œil pourrait désirer, est cependant très supérieure à celle de la Patrie; la gorge se dessine sous l'étoffe avec précision; la saillie des hanches est clairement indiquée. Les bras de la Liberté se distinguent comme les bras de la Patrie, par la grandeur et la simplicité du modelé, par la logique et l'harmonie des proportions. M. David a bien fait de confier à la Liberté le soin de tresser les couronnes que la Patrie distribue. Il ne faut pas voir, dans le rôle qu'il a donné à cette vierge belliqueuse, l'intention de taquiner le pouvoir, mais bien la complète intelligence, l'explication précise de la liberté qui convient aux peuples civilisés. Si la Patrie prend des mains de la Liberté les couronnes qu'elle distribue, c'est que toutes les conquêtes scientifiques, comme les conquêtes militaires, tournent au profit de la liberté, c'est que le développement de l'intelligence, aussi bien que le développement de la force, sert à l'affranchissement des nations. La Patrie agit donc sagement en consultant la Liberté.

L'Histoire, placée pour le spectateur à droite de la Patrie, obtiendra peut-être des suffrages plus nombreux que les deux figures précédentes: quoique traitée avec une grande largeur, elle se rapproche cependant d'une façon plus évidente du type de la beauté grecque. Les cheveux sont relevés avec une élégance ionienne; les yeux respirent l'admiration et l'amour des grandes actions; les lèvres sont modelées avec une finesse exquise, et la tête, légèrement inclinée en

arrière, donne à la figure une grace voluptueuse; mais cette grace pourtant n'a rien de frivole ni de mondain, et ne contredit pas la gravité de cette muse divine. La Clio sculptée par M. David est si naturellement belle, si bien familiarisée avec tous les mouvemens qui révèlent une nouvelle face de la beauté, qu'elle rejette le cou en arrière sans se rendre coupable de coquetterie. Tout en choisissant la pose qui lui sied le mieux, elle n'oublie pas la tâche auguste qui lui est dévolue. Elle inscrit sur son livre les grandes actions que la Liberté juge et que la Patrie récompense. La main de l'Histoire fait le plus grand honneur à M. David; le type de cette main est de la beauté la plus élevée; les doigts sont longs, les phalanges distantes, et l'intervalle qui sépare du poignet la naissance de la première phalange assez richement mesuré pour donner une souplesse élégante à tous les mouvemens de la main. La draperie de cette figure est plus légère, mieux conçue et mieux rendue que celle de la Patrie et de la Liberté. Les plis qui s'attachent sur l'épaule offrent une ligne heureuse, et les diverses parties du corps sont habilement indiquées par le mouvement de l'étoffe. La draperie de l'Histoire satisfait à toutes les lois enseignées par les maîtres de la statuaire; elle ne se compose pas de plis capricieusement variés; elle suit et elle explique la forme qu'elle enveloppe. Loin de cacher les parties nues qu'elle recouvre, elle ajoute à la beauté du corps le charme de l'indécision; elle le dessine sans le montrer, et donne à l'œil le plaisir de deviner ce qu'il n'aperçoit pas. Je ne doute pas que la muse de l'Histoire ne contente les esprits les plus sévères.

Il y a donc beaucoup à louer dans les diverses parties du fronton de M. David. Si nous avons jugé sévèrement la composition, c'est que l'importance du sujet et le nom du statuaire nous prescrivaient la sévérité; mais nous sommes heureux de pouvoir, sans manquer à la justice, à la vérité, recommander à l'admiration publique le plus grand nombre des figures que M. David a sculptées sur le fronton du Panthéon. Nous ne connaissons pas les bas-reliefs dont l'exécution a été confiée à M. Nanteuil, et qui seront placés au-dessus de la porte principale de l'édifice; quels qu'ils soient, nous sommes sûr d'avance qu'ils ne s'accorderont pas avec le fronton de M. David, car la manière de M. Nanteuil et la manière de M. David se contredisent formellement. M. David, par la nature même de ses études habituelles, est porté à chercher dans l'histoire moderne le sujet de ses compositions. Familiarisé par le travail de chaque jour avec la vie et la physionomie des contemporains, il doit se proposer et il se propose, en effet, de trouver pour les sujets modernes un style moderne. Lors-

qu'il lui arrive de rappeler les monumens de l'art antique, c'est une rencontre plutôt qu'une imitation. Il est, avant tout, homme de son temps, et c'est à l'intelligence de son temps qu'il doit la meilleure partie de sa popularité. Pour sculpter dans le marbre ou la pierre les grands épisodes de notre histoire, il n'a pas besoin de faire violence aux affections traditionnelles de l'Académie; il n'est séparé de la scène qu'il veut reproduire par aucune doctrine inviolable. Il se souvient de la Grèce et de l'Italie, comme tous les statuaires qui aiment sincèrement la beauté suprême; mais pour se trouver face à face avec l'histoire de son pays, il n'est pas forcé de traverser une haie de statues et de bas-reliefs, hors de laquelle la quatrième classe de l'Institut ne voit pas de salut pour l'art moderne. Il sait la juste valeur de l'imitation, et voit dans les monumens de l'antiquité un conseil, un enseignement qui ne le dispense pas de l'invention. Résolu à l'indépendance, à la personnalité, ne comprenant pas son art comme l'expression obéissante d'une tradition immuable, mais comme soumis à la fois au passé par l'intelligence, à l'avenir par la volonté, il n'a qu'à être lui-même pour se trouver à la hauteur des sujets qu'il accepte. Il modèle sans effort la tête d'un général ou d'un orateur, et n'est jamais troublé dans l'achèvement de son œuvre par le souvenir d'Ajax ou de Periclès. C'est pourquoi la sculpture du fronton convenait parfaitement à son talent; et si la composition de M. David mérite plusieurs reproches, nous croyons pouvoir affirmer que personne, parmi les sculpteurs contemporains, n'aurait exécuté les morceaux qui assurent à cette composition l'admiration unanime de tous les esprits exercés.

M. Nanteuil est loin d'être placé sur le même terrain que M. David, car il est tellement absorbé dans le culte de la tradition, qu'il ne représente absolument rien par lui-même. Pour se ranger à l'avis que nous énonçons, il suffit de jeter les yeux sur l'Alexandre de M. Nanteuil. Cette statue, qui est aux Tuileries depuis plusieurs mois, semble proposée comme une énigme à la sagacité des promeneurs, et jamais sans doute il ne se fût rencontré un Œdipe capable de baptiser cet inintelligible guerrier. Heureusement, la liste civile a bien voulu nous révéler le nom du héros sculpté par M. Nanteuil, et nous savons aujourd'hui que cette figure académique, dont l'attitude inspire à tous les spectateurs un rire si expansif, s'appelle Alexandre. Pourquoi Alexandre plutôt que Darius? En vérité, je ne le devine pas; car le casque et le bouclier sont loin de caractériser le conquérant choisi par M. Nanteuil. Il est évident que l'auteur s'est proposé exclusivement de composer une figure, et de montrer son savoir. Il s'est

efforcé de montrer dans le torse et les membres tous les muscles dont l'académie recommande le volume plutôt que la beauté. C'est à peine s'il a tenu compte de la peau qui les recouvre, tant il désirait nous prouver qu'il les avait comptés. Nous aurions mauvaise grace à nier l'accomplissement de son désir. La figure de M. Nanteuil ne ressemble à aucun homme vivant, il serait impossible de se tenir pendant vingt secondes dans l'attitude qu'il lui a donnée; mais l'auteur a prouvé qu'il avait copié plusieurs centaines de fois tous les bras, toutes les jambes, tous les torses que M. Jacquet a moulés sur les marbres grecs et romains, et qui servent aux études de l'école. La statue de M. Nanteuil est complètement nulle, complètement inexplicable; mais il est impossible de ne pas reconnaître dans M. Nanteuil un disciple docile, sinon intelligent, des traditions académiques. Quelle est, en effet, selon l'Académie, la manière la plus claire de prouver son respect pour les traditions? N'est-ce pas de s'effacer si bien, de s'absorber si parfaitement dans l'imitation des monumens antiques, d'assembler dans une œuvre sans nom tant de morceaux connus, qu'il soit impossible au spectateur de dire : Cette œuvre est sortie des mains d'un homme nouveau? Et l'Alexandre de M. Nanteuil ne satisfait-il pas à toutes ces conditions? Il y a certainement parmi les élèves des Petits-Augustins vingt personnes capables de faire une statue pareille à celle de M. Nanteuil; donnez-leur du marbre, ils vous le prouveront.

Quels que soient donc les sujets proposés à M. Nanteuil par le ministère, il est impossible que M. Nanteuil les ait traités dans un style qui s'accorde avec le fronton de M. David. L'homme qui, ayant à représenter une des plus grandes figures de l'antiquité, n'a trouvé sous son ébauchoir que la statue sans nom que nous voyons aux Tuileries, n'est pas et ne sera jamais capable de traiter un épisode de l'histoire moderne. Il est probable qu'il aura suivi la méthode prudente adoptée par Gérard pour les pendentifs de la coupole. Il aura cherché dans la pierre une série d'allégories fécondes en significations diverses, tellement souples qu'elles peuvent s'appliquer à tous les ordres d'idées; et dans chacune de ces figures allégoriques, il aura trouvé moyen d'utiliser ses souvenirs. Sans vouloir juger des compositions qui nous sont inconnues, ce qui serait absurde, nous avons le droit d'affirmer que ces compositions auront toutes les qualités et tous les défauts de l'Alexandre. Or, il n'y a pas une partie de l'Alexandre qui indique le désir sincère de créer une œuvre personnelle, et sans ce désir il n'est pas possible de décorer le Panthéon.

De ce rapide parallèle de MM. David et Nanteuil, nous sommes

forcé de conclure que la décoration sculpturale du Panthéon manquera d'unité aussi bien que la décoration pittoresque de la coupole et des pendentifs. Le style de Gérard ne s'accorde pas avec le style de Gros; le style de M. Nanteuil ne s'accordera pas davantage avec le style de M. David. Lors même que les bas-reliefs de M. Nanteuil nous révéleraient chez l'auteur un mérite inattendu, lors même qu'ils réfuteraient victorieusement les conclusions tirées de l'Alexandre, et pour notre part nous le souhaitons vivement, il n'y aura jamais d'harmonie possible entre les bas-reliefs et le fronton. Or, supprimer l'harmonie, c'est supprimer la beauté. Des épreuves nombreuses, qui toutes ont eu le même résultat, je veux dire l'incohérence, auraient dû enseigner au ministère la nécessité de ne pas émietter les travaux de peinture et de statuaire, et de les confier aux plus dignes, sans tenir compte des murmures de l'impuissance. Qu'il se trompe et qu'il oublie ceux qui ont des droits réels, ce sera une faute; mais du moins la faute commise ne sera pas volontaire, et l'opinion publique ne tardera pas à réformer le goût du ministre. Ce qui importe à la nation qui paie la décoration des monumens, c'est d'avoir des monumens splendidement décorés; elle ne s'inquiète pas du nombre des hommes entre lesquels le ministre a partagé l'œuvre à faire. Il ne faut donc pas nous lasser de protester contre la division des travaux, car nous soutenons la cause du bon sens.

Il nous reste à demander pourquoi le fronton de M. David n'est pas encore découvert. Nous ne comprenons pas la différence qui sépare les considérations politiques des considérations administratives, et, si c'est à ce dernier ordre de considérations que nous devons attribuer la volonté du ministère, il nous semble que le ministère eût bien fait d'expliquer quelles sont les considérations administratives qui s'opposent à ce que le fronton soit découvert. Les bas-reliefs de M. Nanteuil ne sont-ils pas achevés? Il n'y a aucun inconvénient à montrer le fronton sans les bas-reliefs. Si nous sommes bien informé, et nous avons lieu de le croire, le fronton était terminé dès les premiers jours de juillet, et M. Destouches, architecte du Panthéon, pouvait, dans l'espace d'une semaine, enlever la charpente et les châssis qui masquent le fronton; pourquoi donc s'est-il abstenu de les enlever? Le temps est la seule considération administrative que le ministère puisse faire valoir. Or, le temps n'a pas manqué. Nous sommes donc forcé de croire que des considérations politiques s'opposent à ce que le ministère découvre l'œuvre de M. David.

Sans doute le clergé veut garder le Panthéon pour retrouver Sainte-Geneviève; il ne veut pas que le fronton d'un édifice autrefois consa-

cré au culte catholique offre aux yeux de la foule l'image de Voltaire et de Rousseau ; il ne veut pas que les guerriers, les orateurs et les hommes d'état prennent la place de la croix et des rayons qui décoraient autrefois le fronton du Panthéon. Il nous semble que la religion n'a rien à voir dans ce débat, et si le clergé élève de pareilles prétentions, il est permis d'affirmer, sans impiété, que ces prétentions n'ont rien de raisonnable. Paris renferme des églises nombreuses, et chaque jour voit s'élever de nouvelles églises. La religion bien comprise ne proscrit pas la reconnaissance de la patrie pour les grands hommes qui l'ont honorée. D'ailleurs, le clergé a d'autant moins raison de protester contre la destination présente du Panthéon, qu'il n'a négligé aucune occasion de témoigner au gouvernement nouveau son mauvais vouloir. Lui céder sur ce point serait de la part du ministère une impardonnable faiblesse.

Le pouvoir craint-il, en découvrant le fronton de M. David, de réveiller des passions assoupies? Voit-il dans cette œuvre une provocation au mépris des lois? Mais, à l'exception de M. d'Argout, qui, en voyant le modèle de M. David, n'a dit présisément ni oui ni non, tous les ministres qui depuis sept ans ont siégé dans les conseils de la couronne ont accepté le programme du statuaire. M. Guizot et M. Thiers se sont associés par leur approbation à l'œuvre que vous cachez, et personne n'accusera M. Thiers ou M. Guizot de porter aux passions démocratiques un amour effréné. Tous deux ont prouvé en mainte occasion qu'ils aiment et qu'ils sont prêts à soutenir les institutions qui régissent aujourd'hui la France. Cacher l'œuvre de M. David, c'est déclarer que MM. Thiers et Guizot sont inhabiles au gouvernement du pays. Comment concilier cette déclaration avec les éloges décernés chaque jour à MM. Thiers et Guizot par ceux-là même qui n'approuvent pas ce que MM. Thiers et Guizot ont approuvé? La contradiction est évidente et frappera les moins clairvoyans.

Et comme le fronton du Panthéon a été vu par plusieurs centaines de personnes, comme M. David a ouvert son atelier à tous ceux qui, sans le connaître, désiraient contempler son œuvre et l'étudier à loisir avant que le regard n'en fût séparé par un intervalle qui ne permettra pas de saisir la finesse de tous les morceaux, tout le monde sait à quoi s'en tenir sur les craintes du ministère. Il n'y a rien dans le fronton de M. David qui puisse exciter à la lutte les passions politiques. Chacun se plaira, sans doute, à chercher sur le fronton le profil d'un homme préféré ; mais cette curiosité n'aura jamais rien de dangereux pour le gouvernement établi. Chaque jour la

tribune entend retentir des paroles auprès desquelles le fronton de M. David n'est qu'une œuvre inanimée; car le statuaire n'a mis en présence de la Patrie, de l'Histoire et de la Liberté que les morts illustres, et cette imposante réunion, tout en inspirant la passion des grandes choses, n'a rien qui excite au mépris du présent. Impartiale et désintéressée, cette assemblée de grands hommes, qui reçoit le prix de son dévouement, encourage la foule à bien faire, mais ne la pousse pas aux luttes tumultueuses. Les vertus civiles occupent dans cette page immense autant de place que les vertus militaires; pourquoi les premières seraient-elles sans autorité sur la foule? pourquoi les secondes seraient-elles seules comprises?

Nous ne pouvons croire que le ministère songe à mutiler le fronton de M. David. Si l'auteur a refusé de modifier sa composition, il a bien fait. Quoique le droit écrit accorde au pouvoir la faculté de cacher l'œuvre qu'il a payée, le bon sens public protesterait, nous n'en doutons pas, contre une pareille mesure; car les 80,000 francs donnés à M. David par le ministère sont loin d'acquitter la nation envers le statuaire. Sans parler des dépenses matérielles, qui ont absorbé la moitié du salaire, et qui réduisent à 40,000 francs le prix de sept années de travail, nous croyons que la gloire entre, comme élément nécessaire, dans la récompense due à M. David. Il n'est pas plus juste de priver le statuaire de la gloire à laquelle il peut légitimement prétendre, en mettant son œuvre sous clé, que de priver un général d'armée de la gloire qu'il a conquise dans une bataille, en rayant son nom des bulletins victorieux. Les tribunaux, répondront les légistes, ne peuvent apprécier un pareil dommage. Le statuaire et le général d'armée sont payés; la seule injustice dont nous puissions connaître se réduit à l'exécution incomplète des conditions convenues. L'administration a passé un traité avec le statuaire et l'homme de guerre pour un fronton et une victoire. Si toutes les conditions du traité ont été respectées, la plainte n'est qu'un enfantillage. Mais le bon sens parle plus haut que la loi écrite, et le bon sens veut que M. David obtienne la gloire qui lui appartient; et comme la seule manière de réaliser l'espérance, de satisfaire au droit du statuaire, est de montrer son œuvre, il faut la montrer. Le ministère, nous l'espérons, éclairé par l'opinion publique, réduira au silence le mauvais vouloir du clergé, ou du moins ne pliera pas devant l'archevêque de Paris; il comprendra qu'en mettant sous clé le portrait de Manuel, il s'expose à la raillerie. M. David obtiendra justice, et le fronton sera découvert.

GUSTAVE PLANCHE.

LES

MAITRES MOSAÏSTES.

A Maurice D.....

Tu me reproches, enfant, de te faire toujours des contes qui finissent mal, et te rendent triste, ou bien des histoires si longues, si longues, que tu t'endors au beau milieu. Crois-tu donc, petit, que ton vieux père puisse avoir des idées riantes, après un hiver si rude, après un printemps si pâle, si froid, si rhumatismal? Quand le triste vent du nord gémit autour de nos vieux sapins, quand la grue jette son cri de détresse au son de l'angélus qui salue l'aube terne et glacée, je ne puis rêver que de sang et de deuil. Les grands spectres verts dansent autour de ma lampe pâlissante, et je me lève, inquiet, pour les écarter de ton lit. Mais le temps n'est plus où les enfans croyaient aux spectres. Vous souriez quand nous vous racontons les superstitions et les terreurs qui ont environné notre enfance; les contes de revenans, qui nous tenaient éveillés et tremblans dans nos lits, jusqu'au lugubre coup de matines, vous font sourire et vous endorment dans vos berceaux. C'est donc une histoire toute simple et toute naturelle que tu demandes, jeune esprit fort! Je vais essayer de me rappeler une de celles que l'abbé Panorio racontait à Beppa, du temps que j'étais à Venise. L'abbé Panorio était de ton avis, quant aux histoires. Il était rassasié de fantastique; la confession des vieilles dévotes lui avait fait prendre les sorciers et les visions en

horreur. D'autre part, il donnait peu dans le genre sentimental. Les amours de roman lui semblaient d'une fadeur extrême, mais comme toi il s'intéressait aux rêveries des amans de la nature, aux travaux et aux tribulations des artistes. Ses récits avaient toujours un fond de réalité historique, et si quelquefois ils nous attristaient, ils finissaient toujours par une vérité consolante ou par un enseignement utile.

C'était durant les belles nuits d'été, à la clarté pleine et suave de la lune des mers orientales, qu'assis sous une treille en fleurs, abreuvés du doux parfum de la vigne et du jasmin, nous soupions gaiement de minuit à deux heures, dans les jardins de Santa-Margarita. Nos convives étaient Assem Zuzuf, honnête négociant de Corcyre, le signor Lelio, premier chanteur du théâtre de la Fenice, le docteur Acrocéronius, la charmante Beppa et le bel abbé Panorio. Un rossignol chantait dans sa cage verte, suspendue au treillage qui abritait la table. Au sorbet, Beppa accordait son luth et chantait d'une voix plus mélodieuse encore que celle du rossignol. L'oiseau jaloux l'interrompait souvent par des roulades précipitées, par des assauts furieux de mélodie ou de déclamation lyrique; puis on éteignait les bougies, le rossignol se taisait, la lune répandait de pâles saphirs et des diamans bleuâtres sur les cristaux et les flacons d'argent épars devant nous. La mer brisait au loin avec un bruit voluptueux, sur les plages fleuries, et le vent nous apportait quelquefois le récitatif lent et monotone du gondolier :

Intanto la bella Erminia fugge, etc.

Alors l'abbé racontait les beaux jours de la république, et les *grandes mœurs* des temps de force et de gloire de sa patrie. D'autres fois aussi il se complaisait à rappeler ses temps de faste et d'éclat. Quoique jeune, l'abbé connaissait mieux l'histoire de Venise que les plus vieux citoyens. Il l'avait étudiée avec amour dans ses monumens et dans ses chartes. Il s'était plu aussi à chercher, dans les traditions populaires, des détails sur la vie des grands artistes. Un jour, à propos du Tintoret et du Titien, il nous raconta l'anecdote que je vais essayer de me rappeler, si la brise chaude qui fait onduler nos tilleuls, et l'alouette qui poursuit dans la nue son chant d'extase, ne sont pas interrompus par le vent d'orage, si la bouffée printanière qui entr'ouvre le calice de nos roses paresseuses, et qui me prend au cœur, daigne souffler sur nous jusqu'à demain matin.

I.

— Croyez-moi, *messer Jacopo*, je suis un père bien malheureux. Je ne me consolerai jamais de cette honte. Nous vivons dans un siècle de décadence, c'est moi qui vous le dis. Les races dégénèrent, l'esprit de conduite se perd dans les familles. De mon temps, chacun cherchait à égaler, sinon à surpasser ses parens. Aujourd'hui, pourvu qu'on fasse fortune, on ne regarde pas aux moyens, on ne craint pas de déroger. De noble on se fait traficant, de maître manœuvre, d'architecte maçon, de maçon goujat. Où s'arrêtera-t-on, bonne sainte mère de Dieu?

Ainsi parlait messire Sébastien Zuccato, peintre oublié aujourd'hui, mais assez estimé dans son temps comme chef d'école, à l'illustre maître Jacques Robusti, que nous connaissons davantage sous le nom du Tintoret.

— Ah! ah! répondit le maître, qui par préoccupation habituelle était souvent d'une sincérité excessive, il vaut mieux être un bon ouvrier qu'un maître médiocre, un grand artisan qu'un artiste vulgaire, un.....

— Eh! eh! mon cher maître, s'écria le vieux Zuccato un peu piqué, appelez-vous artiste vulgaire, peintre médiocre, le syndic des peintres, le maître de tant de maîtres qui font la gloire de Venise, et forment une constellation sublime, où vous êtes enchâssé comme un astre aux rayons éblouissans, mais où mon élève Tiziano Vecelli ne brille pas d'un moindre éclat?

— Oh! oh! maître Sébastien, reprit tranquillement le Tintoret, si de tels astres et de telles constellations dardent leurs feux sur la république, si de votre atelier sont sortis tant de grands maîtres, à commencer par le sublime Titien, devant lequel je m'incline sans jalousie et sans ressentiment, nous ne vivons donc pas dans un siècle de décadence, comme vous le disiez à l'instant même.

— Eh bien! sans doute, dit le triste vieillard avec impatience. C'est un grand siècle, un beau siècle pour les arts. Mais je ne puis me consoler d'avoir contribué à sa grandeur et d'être le dernier à en jouir. Que m'importe d'avoir produit le Titien, si personne ne s'en souvient et ne s'en soucie? Qui le saura dans cent ans? encore, aujourd'hui ne le sait-on que grace à la reconnaissance de ce grand homme, qui va partout faisant mon éloge, et m'appelant son cher *compère*. Mais

qu'est-ce que cela? Ah! pourquoi le ciel n'a-t-il pas permis que je fusse le père du Titien; qu'il s'appelât Zuccato, ou que je m'appelasse Vecelli! au moins mon nom vivrait d'âge en âge, et dans mille ans on dirait: Le premier de cette race fut un bon maître; tandis que j'ai deux fils parjures à mon honneur, infidèles aux nobles muses, deux fils remplis de brillantes dispositions, qui auraient fait ma gloire, qui auraient surpassé peut-être et le Giorgione et le Schiavone, et les Bellini, et le Veronèse, et Titien, et Tintoret lui-même.... Oui, j'ose le dire, avec leurs talens naturels, et les conseils que, malgré mon âge, je me fais encore fort de leur donner, ils peuvent effacer leur souillure, quitter l'échelle du manœuvre, et monter à l'échafaudage du peintre. Il faut donc, mon cher maître, que vous me donniez une nouvelle preuve de l'amitié dont vous m'honorez en vous joignant à messer Tiziano pour tenter un dernier effort sur l'esprit égaré de ces malheureux enfans. Si vous pouvez ramener Francesco, il se chargera d'entraîner son frère, car Valerio est un jeune homme sans cervelle, je dirais presque sans moyens, s'il n'était mon fils, et s'il n'avait fait parfois preuve d'intelligence en traçant des frises à fresque sur les murs de mon atelier. Mon Checo (1) est un tout autre homme, il sait manier le pinceau comme un maître, et sait communiquer aux peintres les hautes conceptions que ceux-ci, que vous-même, comme vous me l'avez dit souvent, messer Jacopo, ne faites qu'exécuter. Avec cela il est fin, actif, persévérant, inquiet, jaloux... il a toutes les qualités d'un grand artiste; hélas! je ne concevrai jamais qu'il ait pu se fourvoyer dans une si méchante voie.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, répondit le Tintoret, mais auparavant je vous dirai en conscience ce que je pense de votre colère contre la profession qu'ont embrassée vos fils. La mosaïque n'est point, comme vous le dites, un vil métier; c'est un art véritable, apporté de Grèce par des maîtres habiles; c'est un art dont nous ne devrions parler qu'avec un profond respect, car lui seul nous a conservé, encore plus que la peinture sur métaux, les traditions perdues du dessin au Bas-Empire. Si elle nous les a transmises, altérées et méconnaissables, il n'en est pas moins vrai que, sans elle, nous les eussions perdues entièrement. La toile ne survit pas aux outrages du temps. Apelles et Zeuxis n'ont laissé que des noms. Quelle reconnaissance n'aurions-nous pas aujourd'hui pour des artistes généreux qui auraient éternisé leurs chefs-d'œuvre à l'aide du

(1) Abréviation de Francesco; se prononce *Keco*.

cristal et du marbre? D'ailleurs la mosaïque nous a conservé intactes les traditions de la couleur, et en cela, loin d'être inférieure à la peinture, elle a sur elle un avantage que l'on ne peut nier : elle résiste à la barbarie des temps, comme aux outrages de l'air....

— Et pourquoi, puisqu'elle résiste si bien, interrompit le vieux Zuccato avec humeur, *la seigneurie* fait-elle donc réparer toutes les voûtes de Saint-Marc, qui sont aujourd'hui aussi nues que mon crâne?

— Parce qu'à l'époque où elles furent revêtues de mosaïques, les artistes grecs étaient rares à Venise, venaient de loin, restaient peu, formaient à la hâte des apprentis qui exécutaient les travaux indiqués, sans savoir le métier et sans pouvoir donner à ces travaux la solidité nécessaire. Aujourd'hui que cet art est cultivé, de siècle en siècle, à Venise, nous sommes devenus aussi habiles que les Grecs l'ont jamais été, et les ouvrages de votre fils Francesco passeront à la postérité : on le bénira d'avoir tracé sur les parois de notre basilique des fresques inaltérables; la toile où Titien et Véronèse ont jeté leurs chefs-d'œuvre tombera en poussière; un jour viendra où l'on ne connaîtra plus nos grands maîtres que par les mosaïques des Zuccati.

— Fort bien, dit l'obstiné vieillard. De cette manière, Scarpone, mon cordonnier, est un plus grand maître que Dieu; car mon pied, qui est l'œuvre de la Divinité, tombera en poussière, tandis que ma chaussure pourra garder, pendant des siècles, la forme et l'empreinte de mon pied!

— Et la couleur! messer Sébastien, et la couleur! Votre comparaison ne vaut rien. Quelle substance travaillée de main d'homme pourra garder la couleur exacte de votre chair pendant un temps illimité? tandis que la pierre et le métal, substances primitives et inaltérables, garderont, jusqu'à leur dernier grain de poussière, la couleur vénitienne, la plus belle du monde, et devant laquelle Buonarroti et toute son école florentine sont forcés de baisser pavillon. Non, non, vous êtes dans l'erreur, maître Sébastien! Vous êtes injuste, si vous ne dites pas : « Honneur au graveur, dépositaire et propagateur de la ligne pure! Honneur au *mosaïste*, gardien et conservateur de la couleur! »

— Je suis votre *esclave* (1), répondit le vieillard. Merci de vos bons avis, messer; il ne me reste plus qu'à vous prier de veiller à ce que l'on n'oublie pas de graver mon nom sur ma tombe, avec le

(1) *Schiavo*, comme nous disons : Votre serviteur.

titre *pictor*, afin qu'on sache, l'année prochaine, qu'il y avait à Venise un homme de mon nom qui maniait le pinceau et non pas la truelle.

— Dites-moi donc, messer Sebastiano, reprit le bon maître en le retenant, est-ce que vous n'avez point vu les derniers travaux que vos fils ont exécutés dans l'intérieur de la basilique?

— Dieu me préserve de voir jamais Francesco et Valerio Zuccato hissés par une corde comme des couvreurs, coupant l'émail et maniant le mastic.

— Mais vous savez, mon bon Sébastien, que ces ouvrages ont obtenu les plus beaux éloges du sénat et les plus belles récompenses de la république?

— Je sais, messer, répondit Zuccato avec hauteur, qu'il y a sur les échelles de la basilique de Saint-Marc un jeune homme qui est mon fils aîné, et qui pour cent ducats par an abandonne la noble profession de ses pères, malgré les reproches de sa conscience et les souffrances de son orgueil. Je sais qu'il y a sur le pavé de Venise un jeune homme qui est mon second fils, et qui, pour payer ses vains plaisirs et ses folles dépenses, consent à sacrifier toute fierté, à se mettre aux gages de son frère, à quitter les habits beaucoup trop riches du débauché pour les habits beaucoup trop humbles du manœuvre, à trancher du patricien, à la brune, dans les gondoles, et à supporter, tout le jour, le rôle de maçon, pour payer le souper et la sérénade de la veille. Voilà ce que je sais, messer, et rien autre chose.

— Et moi, je vous dis, maître Sébastien, reprit Tintoret, que vous avez deux bons et nobles enfans, deux excellens artistes, dont l'un est laborieux, patient, ingénieux, exact, passé maître dans son art; tandis que l'autre, aimable, brave, jovial, plein d'esprit et de feu, moins assidu au travail, mais plus fécond peut-être en idées larges et en conceptions sublimes...

— Oui, oui, repartit le vieillard, fécond en idées et en paroles encore plus! J'ai beaucoup connu ces théoriciens, qui *sentent l'art*, comme ils disent, qui l'expliquent, le définissent, l'exaltent, et ne le servent point: c'est la lèpre des ateliers; à eux le bruit, aux autres la besogne. Ils sont de trop noble race pour travailler, ou bien ils ont tant d'esprit, qu'ils ne savent qu'en faire; l'inspiration les tue. Aussi, pour n'être point trop inspirés, ils babillent ou battent le pavé du matin au soir. C'est apparemment dans la crainte que les émotions de l'art et le travail des mains ne nuisent à sa santé que messer

Valerio, mon fils, ne fait œuvre de ses dix doigts, et laisse son cerveau s'en aller par les lèvres. Ce garçon m'a toujours fait l'effet d'une toile sur laquelle on tracerait tous les jours les premières lignes d'une esquisse, sans se donner la peine d'effacer les précédentes, et qui présenterait ainsi, au bout de peu de temps, le spectacle bizarre d'une multitude de lignes incohérentes, dont chacune pourtant aurait eu une intention et un but, mais où l'artiste, plongé dans le chaos, ne pourrait jamais en ressaisir et en suivre une seule.

— J'avoue que Valerio est un peu dissipé et passablement paresseux, repartit le maître. Je me chargerai donc de l'en reprendre encore une fois, usant en ceci du droit paternel qu'il m'a accordé lui-même en se fiançant volontairement à ma petite Maria.

— Et vous souffrez cette plaisanterie! dit le vieux peintre en déguisant mal le secret plaisir que lui causait cette circonstance, confirmée par la bouche de Robusti lui-même; vous permettez qu'un artisan, pas même un artisan, un apprenti, ose aspirer, même en riant, à la main de votre fille? Messer Jacopo, je vous déclare que si j'avais une fille, et que Valerio Zuccato, au lieu d'être mon fils, se trouvât être mon neveu, je ne souffrirais pas qu'il se mît sur les rangs pour l'épouser.

— Oh! cela regarde ma femme! répondit Robusti. Cela regardera ma fille, quand elle sera en âge d'être épousée. Maria a du talent, beaucoup de talent; j'espère que bientôt elle fera des portraits que j'oserai signer, et que la postérité n'hésitera point à m'attribuer; j'espère qu'elle se fera un nom illustre, par conséquent une position élevée. L'héritage d'une fortune indépendante lui est assuré par mon travail. Qu'elle épouse donc Valerio, l'apprenti, ou même Bartolomeo Bozza, apprenti de l'apprenti, si bon lui semble : elle sera toujours Maria Robusti, fille, élève et continuateur du Tintoret. Il y a des filles qui peuvent se marier pour leur plaisir et non pour leur avantage. Les jeunes patriciennes sont plus portées vers leurs pages que vers les illustres fiancés qu'on leur offre. Maria est une patricienne aussi dans son genre. Qu'elle agisse donc en patricienne. Savez-vous que l'enfant a du goût pour Valerio?

Le vieux Zuccato hocha la tête, et ne répondit pas, afin de ne pas laisser percer sa reconnaissance et sa joie. Cependant le maître put s'apercevoir d'un grand adoucissement dans son humeur; et après une assez longue discussion, où Sébastien se défendit pied à pied, mais avec moins d'acreté qu'au commencement, il finit par se laisser emmener à la basilique de Saint-Marc, où les frères Zuccati ache-

vaient en ce moment la grande mosaïque de la voûte, au-dessus de la porte majeure interne. Les figures, tirées des visions de l'Apocalypse, étaient exécutées sur les cartons du Titien et du Tintoret lui-même.

II.

Lorsque le vieux Zuccato entra sous cette coupole orientale, où d'un fond d'or étincelant s'élançaient, comme de terribles apparitions, les colossales figures des prophètes et des fantômes apocalyptiques évoqués dans leurs songes, il fut saisi, malgré lui, d'une frayeur superstitieuse, et le sentiment de l'artiste faisant place un instant au sentiment religieux, il se signa, salua l'autel dont les lames d'or brillaient faiblement au fond du sanctuaire; et déposant sa barrette sur le pavé, il récita tout bas une courte prière.

Quand il eut fini, il releva péniblement ses genoux raidis par l'âge et se hasarda à jeter les yeux sur les figures des quatre évangélistes qui étaient les plus rapprochées de lui. Mais comme sa vue était affaiblie, il n'en put saisir que l'ensemble, et dit, en se retournant vers le Tintoret: « On ne peut nier que ces grandes masses ne fassent de l'effet. Pur charlatanisme, après tout! — Oh! oh! monsieur, vous voilà? — Ces dernières paroles furent adressées à un grand jeune homme pâle, qui, en entendant les échos de la coupole répéter les sons aigus et cassés de la voix de son père, était descendu précipitamment de son échafaudage pour aller le recevoir. Francesco Zuccato, ayant lutté avec douceur et persévérance contre la volonté paternelle, avait fini par suivre sa vocation et s'abstenir des fréquentes entrevues qui eussent pu réveiller ce sujet de discorde; mais il était en toute occasion humble et respectueux envers l'auteur de ses jours. Pour lui faire un accueil plus convenable, il avait essuyé à la hâte ses mains et sa figure, il avait jeté son tablier, et endossé sa robe de soie garnie d'argent, que lui présenta un de ses jeunes apprentis. En cet équipage, il était aussi beau et aussi élégant que le patricien le plus à la mode. Mais son front mélancolique et la gravité de son sourire portaient l'empreinte des nobles soucis et du saint orgueil de l'artiste.

Le vieux Zuccato le toisa de la tête aux pieds, et résistant à l'émotion qu'il éprouvait, lui dit avec ironie :

— Eh bien! monsieur, comment ferons-nous pour admirer vos chefs-d'œuvre? S'ils n'étaient liés à la muraille, *corpore et animo*, on vous prierait d'en décrocher quelques-uns; mais vous avez mieux

entendu les intérêts de votre gloire, en plaçant tout cela si haut, que nul regard ne peut y atteindre.

— Mon père, répondit modestement le jeune homme, le plus beau jour de ma vie serait celui où ces faibles productions obtiendraient de vous un regard d'indulgence; mais votre volonté sévère est un obstacle bien plus grand que la distance qui vous sépare de cette voûte. S'il était en mon pouvoir de fléchir votre répugnance, je ne doute pas qu'avec l'aide de mon frère, je ne parvinsse à vous conduire au haut de ces planches, d'où vous pourriez embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble des figures, qu'elles vous masquent en ce moment.

— Votre frère! répondit le vieux grondeur, et où est-il, votre frère? Ne daignera-t-il pas descendre de son empyrée de verroterie, pour venir me saluer à son tour?

— Mon frère est sorti, dit Francesco, sans quoi il se fût empressé, comme moi, de passer sa robe et de venir vous baiser la main; je l'attends d'un instant à l'autre, et il sera bien heureux de vous trouver ici.

— D'autant plus qu'il arrivera joyeux et chantant comme de coutume, n'est-ce pas, la barrette sur l'oreille, l'œil trouble et les jambes avinées? Un ouvrier qui s'absente à l'heure du travail pour aller au cabaret sera un guide fort sûr, en effet, pour m'aider à grimper toutes vos échelles.

— Mon père, Valerio n'est point au cabaret. Il s'est absenté pour les fournitures de notre métier. Je l'ai envoyé à la fabrique me chercher quelques échantillons d'émail qu'on a été obligé de cuire exprès pour moi, et dont la nuance exacte est très difficile à obtenir.

— En ce cas, vous pourrez lui souhaiter le bonjour de ma part, car il y a bien deux lieues d'ici à Murano, et il a l'eau contraire (1), ce qui peut s'entendre de deux façons. C'est pourquoi il aura bu beaucoup de vin en compagnie de ses bateliers, et la rame ne fera pas mieux son métier aujourd'hui que la truelle.

— Mon père, on vous a fait de faux rapports sur le compte de Valerio, répondit le jeune homme en s'animant. Il aime le plaisir et le vin de Chypre, j'en conviens, mais il n'en est pas moins diligent. C'est un excellent ouvrier, et quand je le charge d'une commission, il s'en acquitte avec une exactitude et une intelligence qui ne laissent rien à désirer.

(1) Le reflux qui se fait sentir sur les lagunes et rend la navigation très difficile à certaines heures.

— Valerio! voilà messer Valerio! cria du haut des planches l'apprenti Bartolomeo, qui voyait par un des jours de la coupole le débarquement des gondoles aux degrés de la Piazzetta.

Peu d'instans après, Valerio, suivi de ses ouvriers, portant un grand panier de verroterie, entra dans la basilique d'un air dégagé et chantant, d'une voix fraîche et sonore, sans trop de respect pour le lieu saint, le refrain d'une chanson d'amour.

Mais aussitôt qu'il eut aperçu son père, il se découvrit et cessa de chanter; puis il s'approcha sans trouble et l'embrassa avec l'assurance et la candeur d'une ame droite.

Zuccato fut frappé de sa bonne tenue, de son air riant et ouvert. Valerio était le plus beau garçon de Venise.

Il était moins grand, mais mieux découplé et plus robuste que son frère. L'expression de son admirable visage n'offrait, au premier abord, qu'enjouement, courage et franchise. Il fallait de l'attention pour découvrir dans ses grands yeux bleus le feu sacré qui sommeillait souvent à l'ombre d'une douce insouciance, et dont un peu de fatigue avait, sinon altéré, du moins voilé l'éclat. Cette demi-pâleur ennoblissait sa beauté et tempérait l'audacieuse sérénité de son regard. Il était toujours d'une grande coquetterie dans sa toilette, et donnait le ton aux plus brillans seigneurs de la république. Il était recherché par eux et par les dames à cause du talent qu'il avait pour composer et dessiner des ornemens que l'on faisait ensuite exécuter, sous sa direction, en broderie d'or et d'argent, sur les plus riches étoffes. Une toque de velours entourée d'une grecque de la façon de Valerio Zuccato, une frange de robe taillée sur ses modèles, une bordure de manteau en drap d'or brodé de soies nuancées avec des enroulemens de chaînes, de fleurs ou de feuillages dans le goût de ses mosaïques byzantines, étaient, aux yeux d'une dame de bonne maison ou d'un seigneur de mœurs élégantes, des objets de première nécessité. Valerio gagnait donc beaucoup d'argent à cette industrie qui le délassait de ses travaux et de ses plaisirs, et qu'il exerçait dans son petit atelier à *Santi-Filippo e Giacomo*, à l'ombre d'un certain mystère auquel tout le monde était initié bénévolement. Sa bonne mine, sa belle humeur, ses relations avec les magnifiques patriciens et les joyeux ouvriers qui remplissaient son atelier à toute heure, l'avaient entraîné nécessairement à la vie de plaisir; mais son activité naturelle et sa fidélité à remplir tous les engagemens d'un travail quelconque le préservaient de tomber dans l'excès d'un désordre qui eût ruiné son génie.

Une tendre et inaltérable amitié unissait les deux frères; ils réussirent à vaincre la feinte résistance du vieux Zuccato, et, faisant dresser deux échelles latérales près de celle où il se risqua, ils le soutinrent et l'enlevèrent presque jusqu'au dernier étage de leurs échafauds. Le Tintoret, déjà vieux, mais encore ferme et habitué à faire son atelier des vastes coupoles de la basilique, les y suivit afin d'être témoin de la surprise de Sébastien.

Le sentiment de terreur religieuse que le vieillard avait éprouvée d'abord, fit place à un ravissement involontaire, lorsque, parvenu au niveau des grandes figures d'évangélistes et de prophètes qui occupaient les premiers plans, il vit toutes les parties presque terminées de cette vaste et merveilleuse composition. Ici le *transito* de la Vierge, traité d'après le Salviati, plus loin la résurrection de Lazare, scène effrayante, où le cadavre, revêtu des tons clairs du linceul, semble flotter avec incertitude sur le fond brillant de la muraille; le saint Marc du Titien, personnage grandiose, qui est porté par le croissant de la lune, comme par une nacelle, et semble enlevé dans les cieux resplendissans par un mouvement d'ascension appréciable à la vue; le grand feston du cintre soutenu par de beaux enfans ailés, et, au-dessus de ces nombreux chefs-d'œuvre, la vision de saint Jean où les damnés sont précipités dans les enfers, tandis que les élus du Seigneur, vêtus de blanc et montés sur de blancs coursiers, se perdent dans l'éclat adouci et dans le rayonnement vague de la coupole, comme une nuée de cygnes dans la vapeur embrasée du matin.

Zuccato essaya bien encore de lutter contre l'admiration qu'il éprouvait, en attribuant l'effet de son saisissement à la magie de la lumière jouant sur les objets, à la situation favorable et à la dimension imposante des figures. Mais quand le Tintoret le contraignit à s'approcher du feston, afin d'en apprécier les détails, il fut forcé d'avouer qu'il n'aurait jamais cru l'art de la mosaïque susceptible d'une telle perfection, et que les angelots voltigeant parmi ces guirlandes pouvaient rivaliser, pour la couleur et pour la forme, avec la peinture des plus grands maîtres.

Mais toujours avare de louanges et rebelle à sa secrète satisfaction, le vieillard prétendit que ce n'était là qu'un mérite d'exactitude et un travail de patience. Tout l'honneur, dit-il, revient au maître qui a tracé les modèles de ces groupes et dessiné le détail de ces ornemens.

— Mon père, repartit Francesco avec une fierté modeste, si vous

daignez me permettre de vous montrer les cartons des maîtres, vous nous accorderez peut-être le mérite d'avoir, sinon créé, du moins compris nos modèles avec quelque intelligence.

— Je le veux, dit Tintoret, je veux que mes cartons de l'Apocalypse fassent preuve du talent de peintre qui distingue Francesco et Valerio Zuccato de tous les artistes de leur classe.

Plusieurs modèles furent exhibés, et Sébastien put se convaincre de la science avec laquelle les Zuccati travaillaient en maîtres d'après les maîtres, traçaient eux-mêmes le dessin élégant et pur de leurs sujets, et créaient leur merveilleuse couleur, d'après la simple indication du peintre. Valerio, après s'être un peu fait prier par son frère, avoua même qu'il était l'auteur de plusieurs figurines, et, à son tour, dévoilant le secret de Francesco, il indiqua à son père deux beaux archanges volant l'un vers l'autre; l'un, enveloppé d'une draperie verte, était son propre ouvrage; l'autre, vêtu de bleu turquin, était l'ouvrage de Francesco, composé et exécuté de même sans l'aide d'aucun peintre.

Zuccato se laissa conduire vers ces figures qui étaient réellement aussi belles qu'aucune de celles dont le modèle avait été fourni. Francesco avait donné à son jeune archange les traits de son frère Valerio, et réciproquement, l'archange de Valerio était le portrait de Francesco. Ils avaient employé des compartimens d'une finesse extrême pour exécuter cette œuvre chérie et l'avaient placée modestement dans un angle obscur, où les regards de la foule ne pouvaient atteindre. Le vieux Zuccato resta long-temps immobile et muet devant ce couple ailé, et confus de voir l'erreur orgueilleuse de toute sa vie si glorieusement réfutée, il fut pris d'un terrible accès d'humeur. Il descendit l'échelle et reprit son manteau des mains de Valerio avec beaucoup de sécheresse, sans daigner lui adresser un mot d'encouragement, non plus qu'à son frère, et saluant à peine le Tintoret, il franchit, d'un pas plus ferme qu'on ne s'y serait attendu de sa part, le seuil de la basilique. Mais il n'eut pas descendu la première marche, que, cédant au besoin impérieux de son ame, il se retourna, et, ouvrant ses bras à ses deux fils qui s'y précipitèrent, il les pressa long-temps contre sa poitrine en arrosant de larmes leurs belles chevelures.

III.

— Allons, vive la joie! par le corps du diable! l'ouvrage avance! Ici, du mastic! petit singe noir! Maso! m'entendez-vous?... Vincent,

mon frère! de par le diable! n'accaparez pas tous les apprentis. Faites descendre vers moi un de vos séraphins barbouillés, afin que je ne sois pas retardé. Ah! sang de Bacchus! si je lance mon battoir à la tête de ce marsouin de Maso, il est à craindre que la république ne revoie de long-temps une aussi laide figure.

Ainsi criait du haut de son échafaudage, un géant à barbe rousse qui dirigeait les travaux de la chapelle de Saint-Isidore, cette partie de la basilique de Saint-Marc ayant été confiée à Dominique Bianchini, dit le Rouge, et à ses deux frères, émules et rivaux des frères Zuccati, dans l'art de la mosaïque.

— Vous tairez-vous, grosse cloche? prendrez-vous patience, minaret de cuivre rouge? cria de son côté le hargneux Vincent Bianchini, l'aîné des trois frères; n'avez-vous pas vos apprentis? Faites-les marcher, et laissez les miens faire leur devoir. N'avez-vous pas Jean Visentin, ce joli fromage blanc des Alpes? Où avez-vous envoyez Reazo, votre bœuf enrhumé qui chante si bien au lutrin le dimanche? Je gage que tous vos garçons courent les cabarets à cette heure pour trouver une bouteille de vin à crédit sous votre nom. S'il en est ainsi, ils ne rentreront pas de si tôt.

— Vincent, répondit Dominique, bien vous prend d'être mon frère et mon associé, car je pourrais d'un coup de pied faire crouler votre échafaudage et envoyer votre illustre personne et tous vos jolis apprentis étudier la mosaïque sur le pavé.

— Si tu en avais seulement la pensée, cria d'une voix aigre Gian-Antonio Bianchini, le plus jeune des trois frères, en secouant le pied de l'échelle sur laquelle travaillait Dominique, je te ferais voir que les plus haut perchés ne sont pas les plus solides. Ce n'est pas que je me soucie de la peau de Vincent plus que de la tienne; mais je n'aime pas les fanfaronnades, vois-tu, et depuis quelques jours, je trouve que tu prends, tantôt avec lui, tantôt avec moi, un ton qu'on ne peut souffrir.

Le farouche Dominique jeta sur le jeune Antonio un regard sombre, et se laissa balancer sur l'échelle pendant quelques instans, sans dire un seul mot. Puis aussitôt qu'Antonio se fut remis à broyer son ciment sous le portique, il descendit, jeta son tablier et sa toque, retroussa ses manches et s'apprêta à lui infliger une rude correction.

Le prêtre Alberto Zio, qui était aussi un mosaïste distingué, et qui, monté sur une échelle, réparait en cet instant un des tympans de la porte extérieure, se hâta de descendre, afin de séparer les combattans, et Vincent Bianchini, accourant à grands pas du fond de la

chapelle, son battoir à la main, s'apprêta à entrer dans la lice, plus par ressentiment contre Dominique que par intérêt pour Antonio.

Le prêtre, ayant vainement essayé de les ramener à des sentimens plus chrétiens, se servit, pour les apaiser, d'un argument qui manquait rarement son effet.

— Si les Zuccati vous entendent, leur dit-il, ils vont triompher de vos discordes, et s'imaginer que, grace à leur douceur et à leur bonne intelligence, ils travaillent mieux que vous.

— C'est juste, dit Dominique le rouge en reprenant son tablier, nous viderons la querelle ce soir, au cabaret. Pour le moment, il ne faut pas donner d'armes contre nous à nos ennemis.

Les deux autres Bianchini se rangèrent à cet avis, et tandis que chacun d'eux chargeait sa raclette du ciment nouvellement préparé, le père Alberto, entrant en conversation, leur dit :

— Vous avez tort, mes enfans, de regarder les Zuccati comme vos ennemis. Ils sont vos émules, voilà tout. S'ils travaillent d'après d'autres procédés que les vôtres, ils n'en reconnaissent pas moins le mérite de votre ouvrage. J'ai même entendu souvent leur premier apprenti, Bartolomeo Bozza, dire que votre *cimentation* était d'une qualité supérieure à la leur, et que les Zuccati le reconnaissaient de bonne foi.

— Quant à Bartolomeo Bozza, répondit Vincent Bianchini, je ne dis pas le contraire, c'est un bon ouvrier et un robuste compagnon. Je ne suis pas éloigné de lui faire un avantage pour l'embaucher à mon service. Mais ne me parlez pas de ces Zuccati. Il n'y a pas de pires intrigans dans le monde, et si leur talent répondait à leur ambition, ils évinceraient tous leurs rivaux. Heureusement la paresse les ronge; l'aîné perd son temps à imaginer des sujets inexécutables, le plus jeune fait un travail de contrebande à *San-Filippo*, dont il mange le fruit avec des gens au-dessus de sa condition.

— L'astre des Zuccati pourrait bien tomber des nuées, malgré toutes les protections des peintres, dit l'envieux Dominique, si on voulait s'en donner la peine.

— Comment cela? s'écrièrent les deux autres; si tu sais un moyen de les humilier, dis-le, et que tes torts envers nous te soient remis.

— Je ne me soucie pas plus de vous que d'eux, répliqua Dominique : seulement, je dis qu'il n'est pas impossible de prouver qu'ils abusent de leur salaire, en faisant de mauvaise besogne, et que par conséquent ils volent les deniers de la république.

— Vous êtes méchant, messer Dominique, dit le prêtre avec sévé-

rité. Ne parlez pas ainsi de deux hommes qui jouissent de l'estime générale, vous donneriez à penser que vous êtes jaloux de leurs avantages.

— Oui, j'en suis jaloux! s'écria Dominique en frappant du pied. Et pourquoi n'en serais-je pas jaloux? N'est-ce pas une injustice, de la part des procurateurs, de leur donner cent ducats d'or par an, tandis que nous n'en avons que trente, nous qui travaillons depuis bientôt dix ans à l'arbre généalogique de la Vierge? J'ose dire que ce travail énorme n'eût pu être mené à moitié, quand même les Zuccati y auraient consacré toute leur vie. Combien de mois leur faut-il pour faire seulement un pan de robe, ou une main d'enfant! Qu'on les observe un peu, et on verra ce que leur beau talent coûte à la république.

— Ils vont moins vite que vous, il est vrai, répondit le prêtre; mais quelle perfection de dessin, quelle richesse de couleur!

— Si vous n'étiez pas un prêtre, répliqua Vincent en haussant les épaules, on vous apprendrait à parler. Vous feriez mieux de retourner à votre confessionnal et à votre encensoir, que de juger des choses auxquelles vous n'entendez rien.

— Messer! qu'osez-vous dire là? s'écria Alberto un peu offensé. Vous oubliez que je savais le métier avant que vous en eussiez les premières notions, et que je suis le meilleur disciple de notre maître à tous, l'ingénieux Rizzo, le digne successeur de nos vieux maîtres gypsoplastes?

— Ingénieux tant que vous voudrez, il ne faut pas tant d'imagination, par le corps du Christ! pour travailler la mosaïque. Il faut ce qui vous manque, à vous autres prêtres, et à ces fainéans de Zuccati : il faut des bras infatigables, des reins de fer, de la précision et de l'activité. Dites la messe, père Alberto, et laissez-nous tranquilles.

— Pas de bruit! dit Antonio, voilà ce vieux sournois de Sébastien Zuccato qui passe. Comme ses fils le reconduisent avec des coups de barrette et des baisemens de mains! Ne dirait-on pas d'un doge escorté de ses sénateurs? Cela tranche de l'illustrissime, et cela ne sait pas tenir le tampon!

— Silence, dit Vincent, voilà messer Robusti qui vient regarder notre ouvrage.

Ils se découvrirent tous les trois, plus par crainte du crédit du maître, que par respect pour son génie, qu'ils n'étaient pas capables d'apprécier. Le père Alberto marcha à sa rencontre et le promena dans la chapelle de Saint-Isidore. Le Tintoret donna un coup

d'œil aux panneaux incrustés, accorda des éloges aux réparations de l'antique mosaïque grecque, confiées au prêtre, et se retira en saluant profondément les Bianchini, sans leur adresser la parole, car il n'estimait ni leurs ouvrages, ni leur personne.

IV.

Quand la journée de travail fut finie, les Zuccati ayant soupé avec leurs principaux apprentis, Bozza, Marini et Ceccato (qui tous plus tard furent d'excellens artistes), dans une petite *bottega* où ils avaient coutume de se rassembler sous les procuraties, Valerio s'apprêtant à courir à ses affaires ou à ses plaisirs, son frère le retint et lui dit :

— Pour aujourd'hui, mon cher Valerio, il faut que tu me fasses le sacrifice d'une partie de ta soirée. Je me retire de bonne heure, tu le sais ; tu auras donc encore du temps de reste quand nous aurons causé.

— J'y consens, répondit Valerio, mais c'est à condition que nous allons prendre une barque de regate, et courir un peu le flot, car je me sens brisé par le travail de la journée, et je ne puis me reposer d'une fatigue que par une autre.

— Je ne saurais t'aider à la rame, répondit Francesco, je n'ai pas ta santé robuste, mon cher Valerio, et comme je ne veux pas manquer à mon travail de demain, il ne faut pas que je me fatigue ce soir; mais comme si je te refuse ce divertissement, je vois bien que je ne pourrai obtenir de toi que tu me consacres ces deux ou trois heures, je vais prier Bozza d'être de la partie; c'est un digne garçon, il ne sera pas de trop dans l'entretien que je veux avoir avec toi.

Bartolomeo accepta cette offre avec empressement, fit avancer une des barques les mieux décorées, et saisit une rame, tandis que Valerio s'empara de l'autre. Chacun, debout à une extrémité de la barquette, l'enleva d'un bras vigoureux et la fit bondir sur les ondes écumantes. C'était l'heure où le beau monde allait jouir, sur le grand canal, de la fraîcheur du soir. L'étroite nacelle se glissa rapide et furtive parmi les gondoles, comme un oiseau des mers qui fuit le chasseur en volant au ras des herbes marines. Mais malgré l'agilité et le silence des rameurs, tous les regards s'attachèrent sur eux, et toutes les dames se penchèrent sur leurs coussins pour voir plus long-temps le beau Valerio, dont la grace et la force faisaient envie

aux patriciens comme aux gondoliers, et dont les regards offraient un mélange singulier d'audace et de candeur. Le Bozza était aussi un garçon robuste, bien fait, quoique maigre et pâle. Un feu sombre brillait dans ses yeux noirs, une barbe épaisse couvrait la moitié de ses joues, et quoique ses traits manquassent de régularité, ils fixaient l'attention par leur expression triste et dédaigneuse. Maigre et pâle aussi, mais noble et non arrogant, mélancolique et non chagrin, Francesco Zuccato, couché au fond de la barque sur un tapis de velours noir, appuyé nonchalemment sur un de ses coudes, et plongé dans une rêverie qui ne lui permettait guère de s'occuper de la foule, partageait avec Valerio les suffrages des dames et ne s'en apercevait pas.

Quand ces trois jeunes gens eurent remonté tout le canal, ils errèrent doucement sur les lagunes, bien loin des endroits fréquentés; puis, se laissant aller à la dérive, couchés dans la barque, sous un beau ciel semé d'innombrables étoiles, ils causèrent sans contrainte.

— Mon cher Valerio, dit l'aîné des Zuccati, je vais encore vous obséder de mes représentations, mais il faut absolument que vous me promettiez de mener une vie plus sage.

— Tu ne pourras jamais m'obséder, mon frère bien-aimé, répondit Valerio, et ta sollicitude me trouvera toujours reconnaissant. Mais je ne puis te promettre de changer. Je me trouve si bien de cette vie que je mène! je suis heureux, autant qu'un homme peut l'être. Pourquoi veux-tu que je m'abstienne de bonheur, toi qui m'aimes tant?

— Cette vie te tuera, s'écria Francesco. Il est impossible de mener de front, comme tu le fais, le plaisir et la fatigue, la dissipation et le travail.

— Cette vie m'anime et me soutient, au contraire! reprit Valerio. Qu'est-ce que la vie dans les desseins de Dieu, sinon une continuelle alternative de jouissances et de privations, de fatigue et d'activité? Laisse-moi faire, Francesco, et ne juge pas de mes forces d'après les tiennes. La nature a été certainement inconséquente, en ne donnant pas au meilleur et au plus estimable de nous deux la santé la plus forte et le caractère le plus enjoué. Mais tant d'autres dons te sont échus, que tu peux bien, cher Francesco, ne pas m'envier ceux-là.

— Je ne te les envie pas, dit Francesco, quoique ce soient les plus précieux de tous, et qu'eux seuls nous rendent propres à sentir le bonheur. Il m'est doux de penser qu'un frère que j'aime plus que

moi-même, ne souffre pas dans son corps et dans son ame les maux et les ennuis qui me rongent. Mais il n'est pas question de cela seulement, Valerio; vous tenez certainement à votre état, à l'amitié des maîtres illustres, à la protection du sénat, aux bonnes graces des procurateurs...

— Moi, mon frère! s'écria l'insouciant jeune homme, sauf l'amitié de notre cher compère Tiziano, et la bienveillance de Robusti (deux hommes que je vénère), sauf la tendresse de mon père et celle de mon frère, que je préfère à tout au monde, tout le reste à mes yeux est de peu d'importance, et il ne me faudrait pas deux bouteilles de Scyros pour me consoler de la perte de mon emploi et de la disgrace du sénat.

— Vous tenez du moins à l'honneur, dit Francesco avec gravité, à l'honneur du nom de votre père, au vôtre, dont je me suis porté garant, et dont le mien répond.

— Certes! s'écria Valerio, en se relevant sur un de ses coudes avec vivacité; où veux-tu en venir?

— A te dire que les Bianchini conspirent contre nous, et qu'ils peuvent nous faire perdre, je ne dis pas seulement la position avantageuse et le riche salaire auxquels tu as la philosophie de préférer le vin de Scyros et les parties de plaisir, mais la confiance du sénat, et partant l'estime des citoyens.

— Évohe! dit Valerio, je voudrais bien voir cela! Allons trouver ces Bianchini, s'il en est ainsi, et proposons-leur un cartel. Ils sont trois; notre ami Bozza sera notre troisième. Le bon droit est pour nous, nous ferons un vœu à la madone, et nous serons délivrés de ces traîtres.

— Folie que tout cela! dit Francesco; les puissances divines ne se déclarent point en faveur des provocateurs, et nous le serions, si nous appelions au combat des hommes contre lesquels nous n'avons encore aucun grief prouvé. D'ailleurs, les Bianchini répondraient à l'offre de croiser la dague, comme ils ont coutume de le faire, en aiguisant le stylet, afin de nous frapper dans l'ombre. Ce sont des adversaires insaisissables. Ils ne nous offenseront jamais ouvertement, tant que nous serons sous la protection des puissans, et quand ils nous feront savoir qu'ils nous haïssent, nous serons déjà perdus. Au reste, c'est ce que je crains un peu. Vincent, toujours si poli envers moi, commence à ne plus me saluer quand je passe devant ses échafauds. Ce matin, tandis que nous reconduisions notre père au bas des marches de la basilique, il m'a semblé voir, sous le portique, les

trois Bianchini qui nous observaient malignement et nous tournaient en dérision. La haine, concentrée depuis long-temps au fond de leurs ames, commence à briller dans leurs yeux. Bozza peut te dire, d'ailleurs, que mainte fois, après la journée close, ou le matin, lorsqu'il arrivait au travail le premier, il a surpris Vincent ou Dominique Bianchini sur nos échafauds, observant avec une attention scrupuleuse les moindres détails de notre ouvrage.

— Bah! tout cela ne prouve pas grand' chose! S'ils ne vous saluent pas, c'est qu'ils sont naturellement grossiers; s'ils nous ont regardés de travers ce matin, c'est qu'ils nous enviaient le bonheur d'avoir un bon père; s'ils examinent notre travail, c'est qu'ils voudraient étudier les causes de notre supériorité. Sont-ce là des motifs d'inquiétude?

— Pourquoi donc, au lieu de causer naturellement avec le Bozza lorsqu'il les rencontre sur nos planches, se retirent-ils lestement par les échelles opposées, comme des gens qui viennent de faire un mauvais coup?

— Si je les y rencontre, moi, s'écria Valerio en serrant le poing, il faudra bien qu'ils s'expliquent, ou, par Bacchus, je les ferai descendre plus vite qu'ils n'y seront montés.

— Ce sera envenimer le mal. Pour venger celui que vous aurez maltraité, les deux autres se ligueront contre vous jusqu'à la mort. Croyez-moi, les moyens les plus honnêtes sont toujours les plus sages. Soyons modérés, et gardons la noble attitude qui convient à des gens de cœur. De généreux procédés les ramèneront peut-être, du moins ils donneront tort à leur animosité, et s'ils nous persécutent, nous obtiendrons justice.

— Mais enfin, frère, quelle persécution peuvent-ils donc nous susciter? quel pouvoir ont-ils pour nous nuire? Prouveront-ils que nous ne travaillons pas aussi bien qu'eux?

— Ils diront que nous ne travaillons pas aussi vite, et il leur sera aisé de le prouver.

— Nous prouverons qu'il est facile de travailler vite quand on travaille mal, et que la perfection du travail ne souffre pas la précipitation.

— Cela n'est pas bien facile à prouver. Entre nous soit dit, le procurateur-caissier, commis à l'examen des travaux, n'est point un artiste. Il ne voit dans la mosaïque qu'une application de parcelles coloriées plus ou moins brillantes. La vérité des tons, la beauté du dessin, l'entente de la composition, ne sont rien pour lui. Il ne voit que ce qui frappe le public grossier, l'éclat et la promptitude du tra-

vail. N'ai-je pas vainement essayé l'autre jour de lui faire comprendre que les anciens morceaux de cristal doré employés par nos ancêtres, et un peu ternis par le temps, étaient plus favorables à la couleur que ceux que la fabrique nous fournit aujourd'hui? — Vous vous êtes fait tort, messer Francesco, m'a-t-il dit, en abandonnant aux Bianchini tous *les or* de fabrique moderne. La commission avait décidé que les anciens serviraient, mêlés avec les nouveaux. Je ne conçois pas pourquoi vous vous êtes réservé les premiers. Pensez-vous donc que ce mélange de vieux or et d'or moderne eût fait un mauvais effet? En cela vous sembleriez vouloir être meilleur juge que les procurateurs de la commission?

— Et vous m'avez donné grande envie de rire, interrompit Valerio, lorsque vous lui avez répondu de l'air le plus sérieux : « Monseigneur, je n'ai pas cette insolente prétention. »

— Mais n'ai-je pas vainement essayé de lui démontrer, reprit Francesco, que cet or éclatant nuit aux figures et écrasait complètement l'effet des couleurs? Que mes étoffes ne peuvent ressortir que sur cet or un peu rougeâtre, et que si j'avais adopté les fonds étincelans, j'aurais été forcé de sacrifier toutes les nuances et de faire des chairs violacées et sans contours, des étoffes sans plis et sans reflets?

— Il vous a donné, reprit Valerio en riant, une raison sans réplique et d'un ton fort sec. Les Bianchini ne se gênent pas pour le faire, a-t-il dit, et leurs mosaïques plaisent beaucoup mieux à l'œil que les vôtres. De quoi vous inquiétez-vous après une pareille solution? Supprimez les nuances, supprimez les contours, taillez-moi des pans d'étoffe dans une grande lame d'émail, et appliquez-la sur le ventre de saint Nicaise; faites à sainte Cécile une belle chevelure avec une tuile mal cuite, à saint Jean-Baptiste un joli agneau avec une poignée de chaux vive, et la commission doublera votre salaire, et le public battra des mains. Pardieu! mon frère, vous qui rêvez la gloire, je ne conçois pas que vous vous obstiniez au culte de l'art.

— Je rêve la gloire, il est vrai, répondit Francesco, mais une gloire durable, et non la vaine popularité d'un jour. Je voudrais laisser un nom honoré, sinon illustre, et faire dire à ceux qui examineront les coupoles de Saint-Marc dans cinq cents ans : Ceci fut l'ouvrage d'un artiste consciencieux.

— Et qui vous dit que dans cinq cents ans le public sera plus éclairé qu'aujourd'hui, dit le Bozza d'une voix creuse, et rompant le silence pour la première fois.

— Il y aura du moins toujours des grands hommes pour réviser les jugemens du public, et c'est aux grands hommes de tous les temps que j'ai l'ambition d'agréer. Est-ce une ambition condamnable, Valerio?

— C'est une ambition noble, mais c'est une ambition, et toute ambition est une maladie de l'ame, répondit le jeune Zuccato.

— Une maladie, reprit Francesco, sans laquelle pourtant l'intelligence ne saurait vivre et languirait dans l'ombre sans éclairer le monde. C'est le vent qui tire l'étincelle du charbon, qui agite la flamme et l'étend au loin. Sans cette brise céleste point de chaleur, point de lumière, point de vie.

— J'ai la prétention de n'être pas mort, s'écria Valerio, et pourtant ce vent d'orage n'a jamais soufflé sur moi. Je sens que l'étincelle de la vie jaillit à toute heure de ma poitrine et de mon cerveau. Mais pourvu que je sois échauffé par la flamme divine et que je me sente vivre, peu m'importe que la lumière émane de moi ou d'autre chose. Toute lumière vient du foyer divin; qu'est-ce que l'auréole d'une tête humaine? Gloire au génie incréé! La gloire de l'homme n'est pas plus en lui-même que le soleil n'est dans les eaux qui répètent son image.

— Peut-être! dit Francesco en levant au ciel ses grands yeux bruns humides de larmes. Peut-être est-ce une folie et une vanité que de se croire quelque chose, parce qu'à force de se rapprocher de l'idéal par la pensée, on en est venu à concevoir le beau un peu mieux que les autres hommes. Et pourtant de quoi l'homme se glorifiera-t-il, si ce n'est de cela?

— Pourquoi faut-il que l'homme se glorifie? Pourvu qu'il jouisse, n'est-il pas assez heureux?

— La gloire n'est-elle pas la plus sensible, la plus âpre, la plus ardente de ses jouissances? dit le Bozza d'un ton incisif, en tournant ses regards vers Venise.

C'était l'heure où la reine de l'Adriatique, semblable à une beauté qui se couvre de diamans pour le bal, commençait à s'illuminer, et les guirlandes de feux se répétaient dans les ondes calmes et muettes, comme dans un miroir habitué à l'admirer.

— Tu fais abus des mots, ami Bartolomeo, s'écria le jeune Valerio en donnant un grand coup de rame dans l'eau phosphorescente, et en faisant jaillir un pâle éclair autour des flancs noirs de la barque. La plus ardente des jouissances humaines, c'est l'amour; la plus

sensible, c'est l'amitié; la plus âpre, c'est en effet la gloire. Mais qui dit âpre, dit poignant, terrible et dangereux.

— Mais ne peut-on dire aussi que cette âpre jouissance est la plus élevée de toutes? reprit Francesco avec douceur.

— Je ne saurais le penser, répondit Valerio. Ce qu'il y a de plus doux, de plus noble et de plus bienfaisant dans la vie, c'est d'aimer; c'est de sentir et de concevoir le beau idéal. Voilà pourquoi il faut aimer tout ce qui s'en rapproche, le rêver sans cesse, le chercher partout, et le prendre tel qu'on le trouve.

— C'est-à-dire, répliqua Francesco, embrasser de vains fantômes, saisir de pâles reflets, fixer une ombre incertaine, adorer le spectre de ses propres illusions, cela s'appelle-t-il jouir et posséder?

— Mon frère, si tu n'étais pas un peu malade, dit Valerio, tu ne parlerais pas ainsi. L'homme qui désire en cette vie mieux que cette vie est un orgueilleux qui blasphème ou un ingrat qui souffre. Il y a d'assez grandes jouissances pour quiconque sait aimer. N'y eût-il que l'amitié sur la terre, l'homme n'aurait pas le droit de se plaindre. N'eussé-je que toi au monde, je bénirais encore le ciel. Je n'ai jamais rien imaginé de meilleur, et, si Dieu m'eût permis de me créer un frère, je n'aurais pu rien créer d'aussi parfait que Francesco. Va, Dieu seul est un grand artiste! et ce que nous lui demandons dans nos jours de folie ne vaut pas ce qu'il nous donne dans son immuable sagesse.

— Ah! mon cher Valerio, s'écria Francesco en serrant son frère dans ses bras; tu as bien raison, je suis un orgueilleux et un ingrat. Tu vaux mieux que nous tous, et tu es bien la preuve vivante de ce que tu dis. Oui, en effet, mon ame est malade! Guéris-moi par ta tendresse, toi dont l'ame est si saine et si forte. Sainte Vierge! priez pour moi, car j'ai été bien coupable, ayant un si bon frère, en commettant le péché de tristesse.

— Et pourtant, reprit Valerio en souriant, le proverbe dit: « Point de grand artiste sans beaucoup de tristesse. »

— Et sans un peu de haine, ajouta le Bozza d'un air sombre.

— Oh! les proverbes mentent toujours à moitié, répondit Valerio, par la raison que tout proverbe, ayant sa contre-partie, dit le faux et le vrai en même temps. Francesco est un grand artiste, et je gagerais mon corps et mon ame qu'il n'a jamais connu la haine.

— Jamais envers les autres, dit Francesco; envers moi-même fort souvent, et c'est là le crime de mon orgueil. Je voudrais toujours

être meilleur et plus habile que je ne le suis en effet. Je voudrais qu'on m'aimât à cause de mon mérite, et non à cause de ma souffrance.

— On t'aime à cause de l'un et de l'autre, s'écria Valerio; mais peut-être que tous les hommes ne sont pas propres à se contenter de l'affection. Peut-être, sans le besoin d'être admiré, n'y aurait-il ni grands artistes ni chefs-d'œuvre. L'admiration des indifférens est une amitié dont on n'a que faire. On la trouve indispensable pourtant. Ce besoin est si étrange, qu'il faut bien qu'il serve à quelque chose dans les desseins de Dieu.

— Il sert à nous faire souffrir, et Dieu est souverainement injuste, dit Bartolomeo Bozza en se recouchant dans la barque avec une sorte de désespoir.

— Ne parle pas ainsi! s'écria Valerio. Vois, mon pauvre camarade, comme la mer est belle là-bas sous l'horizon! écoute, comme cette guitare qui passe soupire de doux accords! Est-ce que tu n'as pas une maîtresse, Bartolomeo? Est-ce que nous ne sommes pas tes amis?

— Vous êtes des artistes, répondit Bozza, et je ne suis qu'un apprenti.

— Cela nous empêche-t-il de t'aimer?

— Cela ne doit pas vous empêcher de m'aimer; mais moi, cela m'empêche de vous aimer autant que je le ferais si j'étais votre égal.

— Pardieu! à ce compte, je n'aimerais pas grand monde, dit Valerio, car je n'ai d'artiste que le titre, et je ne suis, à vrai dire, qu'un artisan. Tous ceux que je chéris sont au-dessus de moi, à commencer par mon frère, qui est mon maître. Mon père était un bon peintre; Vecelli et Robusti sont des colosses devant lesquels je ne suis rien, et pourtant je les aime, et jamais je n'ai songé à souffrir de mon infériorité. Artistes! artistes! vous êtes tous les enfans de la même mère; elle s'appelait *Convoitise!* et vous tenez d'elle tous plus ou moins. C'est ce qui me console de n'être qu'un écervelé.

— Ne dites pas cela, Valerio, repartit le frère aîné. Si vous daigniez vous en donner la peine, vous seriez le premier mosaïste de votre temps; votre nom effacerait celui du Rizzo, et le mien ne viendrait qu'à la suite du vôtre.

— J'en serais bien fâché. Par saint Théodose! sois toujours le premier. Sainte fainéantise! préserve-moi d'un si fâcheux honneur!

— Ne prononce pas ce blasphème, Valerio; l'art est au-dessus de toutes les affections.

— Quiconque aime l'art aime la gloire, ajouta Bozza, toujours triste et lugubre comme une grosse note de cuivre au milieu d'un chant joyeux et tendre, quiconque aime la gloire est prêt à lui tout sacrifier.

— Grand merci! quant à moi, je ne lui sacrifierai jamais rien. Foin de la prostituée! Et pourtant j'aime l'art, vous le savez, vous autres, bien qu'on m'accuse de n'aimer que le vin et les femmes. Il faut que je l'aime bien, puisque je lui sacrifie la moitié d'une vie que je me sens de force à consacrer tout entière au plaisir. Jamais je ne suis si heureux que quand je travaille. Quand je réussis, je ferais sauter mon bonnet par-dessus la grande tour de Saint-Marc. Si j'échoue, rien ne me décourage, et l'espèce de colère que j'éprouve contre moi est encore un plaisir, du genre de celui que procure un cheval rétif, une mer houleuse, un vin brûlant. Mais l'approbation d'autrui ne me stimule pas plus que ne le ferait un coup de bonnet des seigneurs Bianchini. Quand Francesco, cet autre moi-même, m'a dit: « Cela va bien, » je suis satisfait. Quand mon père, en regardant mon archange, souriait malgré lui ce matin, tout en fronçant le sourcil, j'étais heureux. A présent, que le procurateur-caissier dise que Dominique le rouge fait mieux que moi, tant pis pour le procurateur-caissier; je ne pousserai pas la compassion jusqu'aux larmes. Que le bon peuple de Venise trouve que je n'ai pas mis assez de brique dans mes chairs et assez d'ocre dans mes draperies, *evviva giumento!* Si tu n'étais pas si sot, tu ne me ferais pas tant rire, et ce serait dommage, car je ris de bon cœur!

— Heureuse, trois fois heureuse insouciance! s'écria Francesco.

En devisant ainsi, ils se rapprochaient de la ville. Quand ils furent près de la rive : — Avant que je vous quitte, dit Valerio, il faut conclure. De quoi vous plaignez-vous? Qu'exigez-vous de moi? que je cesse de me divertir? autant vaudrait empêcher l'eau de couler.

— Que tu te divertisses moins publiquement, répondit Francesco, et que tu renonces, pour quelque temps du moins, à ton atelier de San-Filippo. Tout cela peut être mal interprété. On demande déjà comment cette prodigieuse quantité d'arabesques que tu dessines, et de menus travaux auxquels tu te prêtes, peut se concilier avec le travail de la basilique. Si je ne connaissais ton activité infatigable, je n'y comprendrais rien moi-même; et si je ne voyais par mes yeux avancer ta besogne, je ne croirais pas que deux ou trois heures de sommeil, après des nuits de plaisir et de bruit, puissent suffire à un ouvrier attaché tout le jour à un travail pénible. Empêche tes nom-

breuses connaissances, et surtout ces jeunes patriciens si babillards, de venir te rendre, à la basilique, des visites continuelles. Un tel honneur blesse l'amour-propre des Bianchini : ils disent que ces jeunes gens te font perdre ton temps, qu'ils te détournent du travail pour t'occuper de choses futiles ; par exemple, cette joyeuse confrérie que vous venez d'instituer, et qui met en rumeur tous les fournisseurs de la ville...

— Oimé ! s'écria Valerio, c'est précisément pour cela que je suis si pressé de vous quitter ce soir : on m'attend pour régler le costume. Il n'y a pas à reculer, et tu es engagé sur l'honneur, Francesco, à en faire partie.

— Je m'y suis engagé, à condition que l'affaire ne commencerait qu'après la Saint-Marc, parce qu'alors j'espère avoir terminé ma coupole.

— J'ai dit cela et pour ton compte et pour le mien ; mais tu penses bien que deux ou trois cents jeunes gens, avides de plaisir, n'entendent pas facilement les raisons d'un seul qui est avide de travail. Ils ont juré que si nous nous refusions à être des leurs sur-le-champ, l'association était manquée, que rien n'était possible sans moi ; et là-dessus, ils m'ont fait de grands reproches, prétendant que je les avais lancés, que les dépenses étaient faites, la fête ordonnée, et qu'un aussi long retard donnerait un triomphe aux autres *compagnies*. Bref, ils ont tant fait, que je me suis engagé, et pour toi et pour moi, à inaugurer la bannière des compagnons du Lézard dans quinze jours. On débutera par un grand jeu de bagues et par un repas magnifique, où chaque compagnon sera tenu d'amener une dame jeune et belle.

— Ne penses-tu pas que ces folies vont retarder ton travail ?

— Vive la folie ! mais je la défie bien de m'empêcher de travailler quand l'heure du travail sonne. Il y a temps pour tout, frère ; ainsi je puis compter sur toi ?

— Tu peux m'inscrire, et, par tes mains, je déposerai ma cotisation ; mais je ne paraîtrai point à cette fête : je ne veux pas qu'on dise que les deux Zuccati s'amusent à la fois. Il faut que l'on sache que quand l'un se divertit, l'autre travaille pour deux.

— Cher frère ! s'écria Valerio en l'embrassant, je travaillerai pour quatre la veille, et tu viendras à la fête. Va, ce sera une fête superbe et dont le but est noble, une fête toute plébéienne et toute fraternelle. Il ne sera pas dit que les patriciens seuls ont le droit de s'amuser, et que les ouvriers n'ont que des confréries dévotes. Non, non ! l'artisan n'est pas réservé à faire toujours pénitence ! les riches s'ima-

gineraient que nous sommes faits pour expier leurs péchés. Allons, Bartolomeo, tu en seras aussi, je vais te faire inscrire; cela t'occasionnera un peu de dépense. Si tu n'as pas d'argent, j'en ai, moi, et je prends tout sur mon compte. A revoir, chers amis, à demain. Frère bien-aimé, tu ne diras pas que je n'écoute pas tes conseils avec le respect qu'on doit à son aîné. Allons, avoue que tu es content de moi!

En parlant ainsi, Valerio sauta légèrement sur la rive du palais ducal, et disparut sous les ombres fuyantes de la colonnade.

V.

Ce même soir, vers minuit, le Bozza revenant de chez sa maîtresse, triste et soucieux plus que jamais, ennuyé de l'amour, ennuyé du travail, ennuyé de la vie, marchait à grands pas sur la rive solitaire. Un vent d'orage s'était élevé, le flot battait les quais de marbre, et des voix mystérieuses semblaient murmurer des paroles de haine et de malédiction sous les noires arcades des vieux palais.

Il se trouva tout à coup en face d'un homme dont le pas lourd et retentissant n'avait pu le distraire de sa rêverie. A la lueur d'un fanal attaché à un pieux d'amarrage, le Bozza et l'autre promeneur nocturne se reconnurent, et, s'arrêtant en face l'un de l'autre, se toisèrent de la tête aux pieds; Bartolomeo, pensant que cet homme pouvait bien avoir quelque mauvais dessein, mit la main sur son stylet; mais, contre son attente, Vincent Bianchini (car c'était lui) porta la sienne à son bonnet et l'accosta avec courtoisie.

Vincent était, comme son frère Dominique, un rude compagnon et un méchant homme. Moins brutal en apparence et capable, malgré son peu d'éducation, d'affecter d'assez bonnes manières, profondément rusé, rompu au mensonge par suite des accusations infamantes qu'il avait subies devant le conseil des dix, il était certainement le plus dangereux des trois Bianchini.

— Messer Bartolomeo, dit-il, je viens d'un endroit où je croyais vous rencontrer, et où je suis fort aise que vous n'ayez pas eu, comme moi, la curiosité de vous glisser furtivement.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, messer Vincenzo, répondit le Bozza en s'inclinant et en essayant de passer outre.

Vincent mesura son pas sur celui de Bozza, sans paraître s'apercevoir du désir qu'il avait de l'éviter.

— Vous savez sans doute, dit-il, que les principaux membres de

la nouvelle compagnie viennent de s'assembler pour délibérer sur les statuts et sur les admissions.

— C'est possible, répondit Bartolomeo, cela m'importe assez peu, messer Bianchini, je ne suis pas un homme de plaisir.

— Mais vous êtes un homme d'honneur, et c'est pour cela que je me réjouis de ne vous avoir point vu au nombre des auditeurs de cette belle délibération.

— Que voulez dire? s'écria le Bozza en s'arrêtant.

— Je veux dire, brave Bartolomeo, reprit Vincent, que si vous eussiez été là, les choses se seraient passées autrement, et qu'il y aurait eu peut-être un peu de bruit. Il vaut mieux, au reste, que tout se soit arrangé, car une affaire si puérile ne mérite pas.....

— Allons, parlez, messer, je vous prie, dit Bozza avec impatience; s'est-il passé là quelque chose qui intéresse mon honneur?

— Eh! eh! non pas personnellement, peut-être; mais c'est un affront collectif que vous avez reçu. Voici ce qui est arrivé : Vous savez que la nouvelle compagnie doit se former, à l'instar des autres joyeuses associations, de membres choisis dans diverses corporations, émules les unes des autres pour la richesse et le talent. Ainsi, dans celle-ci, on s'était promis de recevoir tous ceux de la corporation des verrotiers qui seraient assez riches et assez amis du plaisir pour vouloir être admis. Celle des architectes et celle des vitriers, celle des fondeurs et celle des travailleurs en mosaïque, enfin tous les états qui concourent aux travaux de la basilique devaient fournir leurs candidats. Cela posé, il ne s'agissait plus que d'enregistrer les noms de ces candidats, et les fondateurs, ayant à leur tête messer Valerio Zuccato, votre maître, se sont réunis tantôt à cet effet. Mais croiriez-vous que cet artiste, si renommé pour son agréable humeur et sa popularité, s'est montré plein de hauteur et de dédain à l'égard de la plupart des admissions proposées? Oui vraiment, il s'est mis à trancher du gentilhomme et du sénateur; il a déclaré que quiconque ne serait pas reçu maître dans une profession quelconque n'était pas digne de se réjouir en sa compagnie. On lui a fait beaucoup d'objections, et plusieurs se sont hasardés à dire que certains apprentis avaient plus d'économie et de talent, par conséquent plus d'argent et de mérite que leurs maîtres; c'est ce qu'il n'a jamais voulu entendre, et il s'est exprimé en termes si vains et si durs, qu'il a blessé tout le monde. En ce moment je me trouvais près de lui sans qu'il me vît, et quelqu'un lui dit : Si vous l'emportiez, n'auriez-vous pas regret au Bozza, ce brave compagnon qui travaille si bien, qui a une si bonne con-

duite et tant d'attachement pour vous et votre frère? — Si mon apprenti, a répondu messer Valerio, est admis dans la compagnie, je me retire. Malgré cela, l'avis de la majorité l'a emporté, et les compagnons seront admis, pourvu toutefois qu'il soient jugés par l'assemblée dignes d'être portés prochainement à la maîtrise dans leurs professions respectives.

Le Bozza ne répondit rien à ce discours; mais Vincent Bianchini, qui l'observait de près, vit, à la sécheresse de son pas sur le pavé et au mouvement de contraction de son bras sous le manteau, qu'il éprouvait un violent dépit.

Cependant Bartolomeo se contenait, car il n'ajoutait pas une foi absolue aux paroles du Bianchini. Celui-ci, voyant qu'il ne fallait pas laisser refroidir la blessure, ajouta d'un ton dégagé : — C'est bien dommage, après tout, qu'un garçon si bien tourné et si aimable se soit laissé gonfler par la vanité! Le commerce des patriciens devait amener ce malheureux travers. Il est fâcheux pour un artiste de voir des gens au-dessus de sa classe.

— Il n'est point de classe au-dessus de l'artiste, répondit avec humeur le jeune apprenti : si Valerio estime quelque chose plus que son art, il n'est pas digne du titre qu'il porte.

—Cette sotte vanité, reprit tranquillement Bianchini, est une maladie de famille. Sébastien Zuccato méprise ses enfans, parce qu'il est peintre et que ses enfans sont mosaïstes. François, le fils aîné, qui est premier maître dans son art, méprise son frère parce que celui-ci n'est que maître en second, et ce dernier méprise son apprenti....

— Ne dites pas qu'il me méprise, messer, dit Bozza d'une voix sourde. Il n'oserait! ne dites pas que je suis un homme méprisé, car par le sang du Christ! je vous apprendrai le contraire.

—Si vous étiez méprisé par un sot, répondit Bianchini avec le calme de l'hypocrisie, ce mépris tournerait à votre gloire. Il est des gens dont l'estime est une injure.

— Valerio n'en est pas là avec moi, reprit Bozza essayant de lutter contre les vipères qui lui rongeaient le cœur.

—J'espère que non, dit Vincent; pourtant je ne conçois pas ce qu'il a pu dire de vous à la personne qui avait prononcé votre nom, car il lui a parlé à l'oreille, et j'ai vu seulement de qui il était question, à la manière dont il a enfoncé sa barrette jusque sur les yeux, et relevé le collet de son manteau jusqu'aux oreilles pour vous contrefaire et vous ridiculiser. En faisant cela, il fronçait le sourcil et

imitait votre geste, ce qui faisait rire aux éclats le confident de ces sottes plaisanteries.

— Et qui était celui qui se permettait de rire? s'écria le Bozza en enfonçant malgré lui son bonnet sur les yeux, serrant le poing et le ramenant sur la poitrine, geste que, selon Bianchini, Valerio avait tourné en dérision.

— Ma foi, je ne saurais pas vous le dire, répondit Vincent, je ne pouvais voir sa figure, parce que, selon sa coutume, Valerio rassemblait autour de lui un auditoire nombreux, avide de ses saillies. Quand j'ai réussi à fendre la presse, Valerio avait changé d'interlocuteur et parlait d'autre chose, mais on riait encore à la place qu'il venait de quitter.

— C'est bien, messer Vincent, répliqua le jeune homme désespéré. Je vous remercie de m'avoir dit cela; peut-être trouverai-je l'occasion de vous en récompenser.

En parlant ainsi, le Bozza doubla le pas, et le Bianchini suivit des yeux pendant quelque temps sa plume noire agitée par le vent d'orage. Puis il le perdit de vue, et, s'applaudissant d'avoir entamé la cuirasse du premier coup, il resta long-temps immobile sur la rive écumante, absorbé dans ses pensées de haine et dans ses desseins pervers.

GEORGE SAND.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

SUR L'ORIGINE GRECQUE

DES ZODIAQUES

PRÉTENDUS ÉGYPTIENS.

Cet écrit a été lu, il y a treize ans (le 30 juillet 1824), à la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était resté inédit (1), ainsi que les recherches dont il contient le résumé. J'ai négligé de mettre la dernière main à ces recherches et de les publier, par suite de la répugnance que j'éprouve à publier des travaux qui ne me satisfont pas sur tous les points. Or, dans un grand ensemble, il y a presque toujours des lacunes qu'on espère remplir par la suite; on attend que de nouvelles méditations, ou la découverte de quelques faits, viennent en fournir les moyens. Dans l'intervalle, on se met à courir après d'autres vérités qu'on entrevoit et que l'on compte bien atteindre. Sur cela, les anciens travaux sont négligés, jusqu'à ce que quelque circonstance engage à les tirer de l'oubli.

C'est ce qui est arrivé à mon travail sur l'uranographie grecque et sur l'astrologie. Les bases en sont posées depuis treize ans, les recherches faites en grande partie; mais l'ouvrage demanderait, pour être mis en état de paraître, un temps que l'auteur, qui s'occupe beaucoup plus de s'instruire soi-même que d'instruire les autres, aime mieux employer à des recherches nouvelles. Je cède pourtant à d'amicales sollicitations, et je publie au moins l'introduction telle que je l'ai écrite, il y a treize ans. C'est un résumé assez clair des idées développées dans l'ouvrage même, présentées sous un aspect général, et unies par un enchaînement logique qui permet d'en saisir facilement l'ensemble.

Le résultat de ce travail se résume, comme on le verra, dans cette proposition unique : *notre zodiaque en douze signes, qui se retrouve en Égypte et dans presque tout l'Orient, est d'origine grecque.* Cette proposition est à

(1) Mon ami, M. Guigniaut, en a donné seulement un extrait dans sa savante traduction de *la Symbolique* de M. Creuzer, tom. I, pag. 928, 929. Paris, 1825.

peu près l'inverse de tout ce qui a été dit sur ce sujet; car s'il y a eu jusqu'à présent *autant d'avis que de têtes* sur l'objet et l'époque du zodiaque, tout le monde s'est pourtant accordé en un point, c'est que le zodiaque grec provient de l'Asie ou de l'Égypte. Cette proposition est donc un *paradoxe*, et elle fut qualifiée telle, je devais m'y attendre; aussi la qualification ne pouvait m'ébranler. Je sais le peu que vaut, en général, un *paradoxe* qui n'est qu'un aperçu de l'esprit, qu'une manière plus ou moins ingénieuse de voir autrement que les autres; mais quand un *paradoxe* est la conséquence rigoureuse de faits bien constatés, qui ne sauraient admettre une autre explication aussi probable, il prend un caractère scientifique, et l'on ne doit pas craindre de le produire, quelque éloigné qu'il puisse être de l'opinion commune; car il y a bien de l'apparence que, s'il n'est pas vrai de tous points, il contient une somme de vérité qui finira par modifier sensiblement les idées reçues.

On aura donc raison de persister. C'est ce que j'ai fait en d'autres circonstances, et je ne m'en suis pas mal trouvé. Ainsi, pour rappeler le point de départ de ces recherches nouvelles, lorsqu'en 1821, à l'époque où l'opinion de la haute antiquité des monumens d'architecture égyptienne avait le plus de force et d'autorité, je lus en Académie et je publiai dans le *Journal des Savans* un Mémoire où je concluais du sens des inscriptions gravées sur la façade de quelques temples de la Haute-Égypte, que ces édifices avaient été élevés, en tout ou en partie, terminés, ou réparés sous la domination grecque et romaine, on cria de toutes parts au *paradoxe;* on écrivit pour prouver l'impossibilité de cette opinion. Champollion lui-même protesta d'abord très fortement contre les conséquences que j'osais en tirer (1). Malgré ma déférence pour ses avis, j'eus confiance dans la force des argumens où mon instinct philologique me tenait attaché : je persistai; bien m'en prit. Six mois ne s'étaient pas écoulés que Champollion découvrait (2) les hiéroglyphes phonétiques : il se mettait à lire couramment sur ces temples les mêmes noms royaux ou impériaux qui, d'après les inscriptions grecques, devaient s'y trouver, et déjà, dans le *Précis* du système hiéroglyphique, il admettait la conséquence où j'étais parvenu du premier saut, tout simplement en ne reculant pas devant une déduction qui paraissait téméraire, mais qui n'était que naturelle.

Le second pas dans cette nouvelle carrière fut marqué par un résultat important, à savoir qu'il n'existe aucune représentation zodiacale dans les monumens égyptiens antérieurs à la domination grecque, d'où je tirais la conséquence que notre zodiaque est étranger à l'ancienne Égypte (3), conséquence que jusqu'ici rien n'est venu démentir.

Le troisième pas est résulté des nouvelles recherches dont on lira le *résumé* dans la seconde moitié de cet écrit. On y verra que l'opinion sur l'origine grecque du zodiaque est une conséquence de mes recherches antérieures. Cette opinion ressort également d'observations certaines, de faits simples et bien constatés, liés par une chaîne de déductions exactes.

Je le publie tel qu'il a été composé en 1824, tel que l'ont lu plusieurs sa-

(1) *Revue encyclopédique*, mars 1822.
(2) Septembre 1822.
(3) Voir mes *Observations sur les représentations zodiacales*, mars 1824.

vans auxquels je l'ai communiqué ensuite, entre autres Cuvier, La Place, M. Alex. de Humboldt et M. Arago. Les *notes ajoutées* précédées d'un — indiquent les points que les travaux faits depuis 1824 ont confirmés ou modifiés.

Aucune question historique n'a plus vivement agité le monde savant que celle de l'antiquité des zodiaques représentés dans plusieurs temples de l'Égypte. Pendant plus de vingt années, elle a occupé les astronomes et les antiquaires, les théologiens et les philosophes. Elle a fait naître une multitude de dissertations et d'ouvrages, où les opinions les plus contradictoires ont été avancées et soutenues avec une vivacité de controverse dont il y a peu d'exemples. C'est qu'il ne s'agissait pas seulement de déterminer l'âge de quelques monumens antiques, genre de discussions qui peut amener des disputes très vives, mais qui sort rarement d'un cercle étroit d'initiés. Les questions les plus graves, qui touchaient, ou qu'on croyait toucher aux opinions religieuses, se montraient derrière la question archéologique. Dès-lors l'intérêt scientifique en devint, pour la plupart, le moindre intérêt. Beaucoup se décidèrent pour ou contre l'antiquité reculée des zodiaques, selon les vues particulières qu'ils voulaient faire prévaloir. Ceux qui, étrangers à toute préoccupation, conservèrent l'indépendance d'esprit nécessaire, furent soupçonnés de se laisser conduire par des motifs où la science avait la plus faible part.

Depuis que les efforts heureux de la philologie sont parvenus à démontrer sans réplique que ces représentations zodiacales ont toutes été sculptées sous la domination romaine, elles ont perdu de leur importance aux yeux du grand nombre. Les questions graves qu'on y rattachait se trouvant écartées, l'esprit de secte et de parti a presque abandonné les zodiaques. Mais ils ont acquis une importance toute nouvelle aux yeux des personnes instruites, par les recherches récentes qui établissent la liaison de ces monumens avec certaines idées dominantes à l'époque où ils ont été sculptés dans les temples de l'Égypte.

L'exposé sommaire de ces recherches et des observations qui les ont occasionnées n'est peut-être pas indigne de l'attention de ceux qui aiment à suivre les progrès des sciences historiques.

I.

Pour qu'on en saisisse mieux la marche et l'ensemble, il faut re-

monter jusqu'aux idées de Bailly et de Dupuis, dont l'influence sur toute cette question a été aussi profonde que durable.

On doit d'abord distinguer dans le *zodiaque*, considéré comme la bande céleste que le soleil traverse dans sa course annuelle, deux notions tout-à-fait distinctes, et qu'on a presque toujours confondues : 1° sa division en tel ou tel nombre de parties égales; 2° le choix des figures quelconques destinées à représenter les constellations placées sur les divers points de la route du soleil.

La divison de l'écliptique en vingt-sept, vingt-huit, en douze, vingt-quatre, trente-six, ou quarante-huit parties, peut exister chez des peuples qui n'ont eu entre eux aucune communication; car toutes ces divisions résultent de phénomènes constans, et partout les mêmes. Tous les peuples ont dû observer que le mouvement rétrograde de la lune, dans le ciel, s'opère en un peu plus de vingt-sept jours, et que la course du soleil est marquée par environ douze pleines lunes. Les uns partagèrent cette route en vingt-sept ou vingt-huit parties, les autres seulement en douze, ou en nombres multiples de celui-là. Mais, comme les groupes d'étoiles affectent rarement des formes déterminées, et comme ces groupes eux-mêmes peuvent être composés de vingt manières différentes, il est clair que l'usage des mêmes groupes et des mêmes figures, chez deux peuples, ne peut être un effet du hasard; l'un des deux les a nécessairement empruntés à l'autre.

Ainsi, deux peuples peuvent avoir la même division du zodiaque, et admettre cependant des configurations différentes. On conçoit encore comment, chez tel peuple, la division quelconque de l'écliptique ou de l'équateur a précédé la disposition, en groupes, des étoiles placées dans la direction de ces grands cercles, et comment, chez tel autre peuple, un certain nombre de groupes auront été formés dans le voisinage de l'un des deux, avant qu'on ait imaginé de les diviser régulièrement l'un ou l'autre.

Ces distinctions, prises dans la nature même des choses, sont confirmées par ce qu'on remarque sur la sphère de plusieurs peuples, où l'on voit les mêmes divisions du zodiaque porter d'autres noms, ou être marquées par des configurations toutes différentes. Tels sont les *khordehs* des Persans, les *sou* des Chinois, les *nakshatras* des Hindous, formant la même division du zodiaque en vingt-sept ou vingt-huit parties.

Cependant on ne saurait dire combien d'erreurs et de préjugés sont résultés de la confusion de ces notions élémentaires. Ainsi Bailly, partant du fait, qu'il croyait certain, que les Égyptiens et les

Chaldéens divisaient l'écliptique en douze parties, en conclut qu'ils avaient le même zodiaque que les Grecs; et, comme les douze signes du zodiaque grec existent dans les sphères des Persans, des Arabes, et ont été retrouvés jusque dans l'Inde, il admit comme prouvé que l'Orient est la source d'où la Grèce avait tiré ces constellations. S'il avait recherché d'abord quelle pouvait être l'époque des monumens dont il s'appuyait, il aurait vu sans doute que cette identité pouvait bien ne rien prouver du tout, car il n'en est aucun qui ne soit d'une époque de beaucoup postérieure à l'ère vulgaire; rien n'empêcherait donc de croire que ces zodiaques sont le zodiaque grec, que l'influence de l'école d'Alexandrie aura transporté dans tout l'Orient peu de temps avant ou après notre ère. Mais Bailly, qui, sur l'autorité de Goguet (1) et d'autres, trouvait jusque dans Job des preuves de l'existence du zodiaque (2), ne pouvait concevoir le moindre doute sur l'antiquité de cette institution en Orient. Il ne pouvait sentir la nécessité d'un pareil examen, et il ne balança pas à reporter au-delà du déluge (3) l'origine du zodiaque. Naturellement il en donna l'invention à cet ancien peuple de la Haute-Asie qui, selon lui, nous avait *tout appris*, excepté, comme disait d'Alembert, son nom et son existence. L'autorité de cet éloquent écrivain prépara la voie à d'autres hypothèses plus hardies encore.

Un homme d'un grand savoir, d'un esprit étendu et pénétrant, malheureusement peu critique, Dupuis, fit remonter l'institution du zodiaque à une époque bien plus reculée encore. Bailly s'était arrêté à l'an 4,600 avant notre ère. Dupuis ne se contenta point de cette ancienneté, déjà fort respectable; il recula l'époque jusqu'à 13,000 ou 15,000 ans, en la rattachant à l'explication même de chacun des douze signes.

Cette explication ingénieuse n'était que le développement d'une hypothèse indiquée par un grammairien du ve siècle de notre ère. Dupuis l'adopta, sans s'apercevoir qu'elle appartient à un ordre d'idées étrangères aux opinions de l'antiquité.

On sait que, par suite du contact des Grecs et des Romains avec les nations asiatiques, il se forma un singulier mélange des superstitions de l'Occident et de l'Orient. La religion grecque et romaine accueillit, avec une facilité merveilleuse, les cultes étrangers; plusieurs

(1) *Origine des Lois*, tom. I, pag. 413 et suiv., éd. de 1820.

(2) *Hist. de l'Astronomie ancienne*, pag. 478. Qu'il soit question dans Job de quelques constellations (9, 9; 38, 32), cela est certain; mais on ne sait pas au juste quelles sont celles dont il a voulu parler.

(3) Ouvrage cité, pag. 74.

des divinités de l'Égypte et de l'Asie passèrent en Italie et dans les autres provinces européennes de l'empire romain. Des cultes purement locaux prirent une extension nouvelle; les attributions des diverses divinités furent mêlées et confondues; des superstitions inconnues naquirent; on vit paraître des symboles extravagans et des images odieuses ou ridicules, résultats de cette étrange confusion; une foule de monumens et plusieurs des hymnes prétendus orphiques nous montrent que le paganisme, dans les premiers siècles de notre ère, présentait un effroyable chaos. Depuis long-temps, quelques sectes philosophiques, pour chercher une explication raisonnable à des superstitions absurdes, avaient imaginé des allégories et des symboles tendant à faire croire que sous de telles extravagances était cachée une science profonde ou une métaphysique raffinée. Plus tard, l'apparition et les progrès toujours croissans du christianisme firent entrer plus avant les païens dans cette voie d'explication. En présence d'une religion nouvelle, dont la morale et les dogmes faisaient tant de prosélytes, on redoubla d'efforts pour montrer que le polythéisme, bien compris, était une religion pour le moins aussi épurée. Les écrits des Porphyre, des Jamblique, des Proclus et des Plotin témoignent de ces efforts infructueux du paganisme expirant pour se relever et se légitimer aux yeux de la raison.

C'est à cette cause qu'il faut rapporter l'origine du système dont Macrobe nous a conservé les principaux traits, mais à l'appui duquel on ne peut trouver que des autorités bien postérieures à l'ère vulgaire. Selon ce système, les principaux dieux, Jupiter, Mars, Osiris, Mercure, Bacchus, Horus, Hercule, Adonis, sont le soleil sous des formes et des représentations diverses (1) : les mythes et les différens cultes de ces divinités sont des symboles de mouvemens astronomiques. Macrobe donne une explication des signes du zodiaque, fondée sur les rapports présumés de ces signes avec l'année agricole, ou les phénomènes célestes. Il prétend, par exemple, que le *cancer* est un symboble de la route rétrograde du soleil, du tropique d'été vers l'équateur; que le capricorne exprime la route de cet astre, qui remonte du tropique d'hiver.

Dupuis partit de cette explication, qu'il crut représenter la vraie signification des configurations zodiacales. Il posa d'abord en fait deux pures hypothèses, à savoir, que le zodiaque avait été *inventé* en

(1) Macrob., *Saturn.*, I, 17 — 23.

Égypte, et qu'il était une expression, soit des phénomènes célestes, soit des diverses circonstances de l'année agricole dans ce pays.

Ces deux hypothèses lui présentaient cependant cette grave difficulté, qu'en faisant correspondre, comme au temps d'Hipparque, le cancer au solstice d'été, et le capricorne au solstice d'hiver, aucune des configurations zodiacales, considérées comme symboles agricoles ou astronomiques, ne pouvait s'appliquer au sol de l'Égypte. C'est alors qu'il conçut l'idée hardie de faire faire une demi-conversion au zodiaque. Il supposa donc que les points solsticiaux et équinoxiaux, par l'effet de la précession, avaient parcouru la moitié de l'écliptique, depuis l'invention du zodiaque jusqu'au moment où les uns vinrent coïncider avec le premier degré des signes du cancer et du capricorne, les autres avec le premier degré du bélier et de la balance (vers 410 ans avant Jésus-Christ). A l'époque de cette invention, le solstice d'hiver répondait au cancer, celui d'été au capricorne, l'équinoxe de printemps à la balance, et celui d'automne au bélier; ce qui ferait remonter cette institution au moins à 13,000 ans avant notre ère. A l'aide de cette demi-conversion, il se procura l'explication plausible de sept ou huit signes, explication sur laquelle il y a cependant beaucoup à dire encore.

Or, comme ce n'est pas au berceau de sa civilisation qu'un peuple s'avise d'une institution pareille, il fallait admettre une antiquité encore plus grande pour l'origine de la civilisation égyptienne. Mais, outre l'impossibilité de donner la moindre consistance historique à une époque si reculée, cette chronologie avait le grave inconvénient de se trouver en contradiction formelle avec l'opinion des Égyptiens eux-mêmes. Si nous laissons, en effet, de côté les nombres fabuleux assignés aux règnes des dieux et des héros en Égypte, chronologie toute religieuse, et si nous nous en tenons à la chronologie historique conservée dans les fragmens de Manéthon, conforme au total que donne un passage de Diodore de Sicile (1), nous trouvons que l'histoire des Égyptiens, selon leur propre opinion, ne remonte qu'à environ 5,000 ans avant notre ère (2).

Dupuis sentit lui-même quelle difficulté historique présentait la grande étendue de sa chronologie. Il fut le premier à suggérer une modification qui consistait à supposer que les inventeurs du zodiaque

(1) Voir, sur ce passage, un Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions, le 19 septembre 1823. — Imprimé dans le tome XII des *Mémoires*. Paris, 1836. (*Note ajoutée.*)

(2) — C'est ce que j'ai développé dans mon cours de 1836 au Collége de France. (*Note ajoutée.*)

en avaient placé les symboles, non pas dans le lieu qu'occupe le soleil, mais dans la partie du ciel opposée, de manière que la succession des levers du soir de chaque signe aurait servi à marquer les rapports du soleil et de ces signes, ce qui ramenait l'origine du zodiaque à l'époque où le lion était solsticial et le taureau équinoxial, environ 2,400 ans avant l'ère vulgaire (1). Dupuis possédait à un trop haut degré l'esprit de combinaison pour ne pas sentir que cette modification, tout hypothétique, dérangeait l'unité de son système, et remplaçait une difficulté par une autre; aussi ne fut-elle de sa part qu'une concession presque involontaire, qu'il abandonna dans la suite (2). Ce fut en 1793-1794 qu'il publia son remarquable livre de l'*Origine de tous les cultes*, où il déploie l'érudition à la fois la plus vaste et la plus confuse, où mêlant, sans critique et sans ordre, les sources de tous les temps, il enveloppe dans son hypothèse favorite la fable et l'histoire, Bacchus, Hercule et saint Denis, les patriarches, Jésus-Christ et ses apôtres.

Quelques années après, lors de la mémorable expédition d'Égypte, on trouva des zodiaques sculptés dans plusieurs anciens temples de ce pays. Cette découverte, faite dans le pays même où Dupuis avait placé l'invention du zodiaque, sur des édifices dont on était loin de pouvoir alors mettre en doute la haute antiquité, devait paraître la confirmation la plus éclatante des idées du savant français; et, comme pour ajouter à cette remarquable coïncidence, les zodiaques de Dendérah ne commençaient point par le même signe que ceux d'Esneh, différence qui paraissait ne pouvoir s'expliquer que par celle de l'époque même des monumens. Cette circonstance parut décisive pour établir que les Égyptiens avaient eu égard à l'effet de la précession des équinoxes en dressant les zodiaques pour diverses époques.

Je crois superflu de rappeler ici les doctes et consciencieux travaux que la discussion de ces monumens fit naître, les recherches des érudits, les calculs étendus et subtils des mathématiciens, enfin la vive controverse qui s'agita dans toute l'Europe pour déterminer l'époque et l'objet des zodiaques, au moyen de caractères astronomiques que chacun s'efforça d'y découvrir. Il me suffira de dire que tous les savans qui prirent part à cette mémorable dispute, tant les défenseurs de la haute antiquité de ces monumens que les partisans d'une antiquité plus restreinte, trouvèrent, dans la combinaison des

(1) *Mémoire sur les Constellations*, pap. 30. — Dans l'*Origine des Cultes*, tom. III, p. 340.

(2) Voyez son *Mémoire explicatif sur le Zodiaque* (Paris, 1806), où il n'est plus question de la chronologie mitigée.

emblèmes qu'on y voit représentés, le moyen de prouver, avec un succès à peu près égal, la justesse de leurs opinions diverses. L'absence totale de points fixes et déterminés, sur lesquels tout le monde pût s'entendre, excluait la possibilité d'une discussion méthodique et régulière. Chacun allait devant soi, composant son hypothèse, ou combattant celle des autres, sans trop s'inquiéter des objections auxquelles la sienne était soumise à son tour. Les spectateurs de cette lutte opiniâtre, fatigués de tant de débats inutiles, finirent par concevoir un préjugé défavorable contre toutes ces tentatives, et se montrèrent fort disposés à faire aux zodiaques égyptiens l'application du mot de Voltaire : « Ce qu'on peut expliquer de vingt manières différentes ne mérite d'être expliqué d'aucune. »

Il est vraisemblable que la lutte aurait continué long-temps encore, grace au vague et à l'obscurité du sujet, si des recherches d'un genre tout nouveau n'eussent arrêté l'ardeur des combattans, en leur donnant à croire qu'ils pourraient bien avoir jusqu'alors cherché l'explication des zodiaques précisément là où ils ne devaient pas la trouver.

II.

Après tant d'efforts infructueux, il était facile de prévoir qu'on n'arriverait jamais à aucun résultat certain, en continuant de combiner des emblèmes dont rien ne pouvait déterminer le sens, et qui laissaient le champ libre à toutes les hypothèses. Evidemment on ne pouvait sortir de ce dédale que si, mettant en œuvre l'élément philologique et archéologique, on parvenait à trouver, en dehors de ces monumens mêmes, un point de vue dans l'antiquité, d'où l'on pût les embrasser tous ensemble, et découvrir ainsi leur liaison avec les idées dominantes à une époque connue.

Mais la première condition, pour y parvenir, était de savoir *quand* ils avaient été exécutés, s'ils l'avaient été tous à la fois ou à de grands intervalles de temps les uns des autres. Cette donnée capitale ne pouvait résulter que de faits analogues à ceux qui servent à déterminer la date des autres monumens antiques, c'est-à-dire de légendes, d'inscriptions rapprochées des témoignages de l'histoire.

Déjà plusieurs savans, et à leur tête l'illustre Visconti, avaient présumé que le temple de Dendérah pouvait être de l'époque grecque ou romaine. Cette opinion, ou plutôt cet aperçu, étant fondée, en grande partie, sur des considérations assez vagues et sur des dessins dont les auteurs avaient un peu flatté le style égyptien, fut com-

battue avec succès par les partisans d'une antiquité plus grande. Des inscriptions grecques avaient été recueillies par les voyageurs, sur la façade et dans l'intérieur de quelques temples égyptiens : mais on n'en avait bien déterminé ni le sens ni l'objet. Je me mis à les examiner avec plus de soin et de patience, et leur analyse complète donna enfin la preuve que quelques-uns des édifices sacrés de l'Égypte ont été construits ou décorés sous la domination des Grecs et des Romains.

Ce fait attestait non-seulement la permanence des usages religieux et du caractère des arts propres à l'Egypte sous les dominations étrangères (1), mais encore l'excellente politique des vainqueurs qui, se faisant Égyptiens en Égypte, rebâtirent les temples que les Perses avaient détruits, comme quinze siècles auparavant les Thouthmosis et les Ramsès avaient relevé les édifices sacrés de Thèbes, rasés par les *Hycsos*. Or, dans le nombre de ces édifices, se trouvent le temple de Dendérah, décoré de deux zodiaques, et le petit temple d'Esneh, dont les sculptures, ainsi que l'atteste une inscription grecque décisive, ne remontent pas beaucoup au-delà des règnes d'Antonin et d'Adrien. Cet édifice renferme l'un des deux zodiaques qu'on regardait comme les plus anciens, et dont on reportait l'exécution à 3000 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'on les faisait l'un et l'autre d'environ trente siècles trop vieux (2).

Ces faits nouveaux et certains changeaient l'état de la question. Ils lui donnaient enfin une base historique, et l'on pouvait dès-lors prévoir qu'elle allait cesser d'être un champ d'interminables disputes sur le sens d'emblèmes inconnus.

Mais bientôt une découverte inattendue, dont tous les amis des lettres ont été frappés, celle de M. Champollion le jeune, a confirmé tous ces résultats nouveaux. Ce savant philologue est parvenu à lire les signes *phonétiques* ou de *sons* de l'écriture hiéroglyphique; il a déchiffré d'une manière indubitable les noms propres contenus dans les inscriptions égyptiennes gravées sur les monumens, et l'on a vu paraître, sur les temples dont j'avais fixé l'époque d'après les inscriptions grecques, les noms des mêmes Ptolémées, et des mêmes empereurs indiqués dans ces inscriptions (3). Il a trouvé le nom de l'em-

(1) C'est ce qui fut établi pour la première fois dans un mémoire inséré au *Journal des Savans*, mars et août 1821.

(2) L'ensemble de tous ces faits est exposé dans l'ouvrage intitulé : *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains.* Paris, 1823.

(3) Voyez son *Mémoire sur les hiéroglyphes phonétiques*, lu à l'Académie des Inscriptions, le 22 septembre 1822.

pereur Néron, inscrit auprès de la figure (1) qui tient au zodiaque de Dendérah, d'où il résulte que ce monument a dû être exécuté sous la domination romaine; enfin, il a reconnu que toutes les sculptures du grand temple d'Esneh, par conséquent le zodiaque qui le décore, appartiennent aux deux premiers siècles de notre ère (2).

C'est ainsi que des recherches, dont les moyens et les procédés sont différens, ont successivement conduit au même résultat sur l'époque relative de quelques monumens égyptiens et des zodiaques qui s'y trouvent. Une caisse de momie, rapportée de Thèbes par M. Cailliaud (3), vint offrir une confirmation nouvelle. Cette caisse contient, dans son intérieur, un zodiaque peint, dont les signes sont disposés et dessinés justement comme ils le sont dans les zodiaques de Dendérah. Déjà les partisans de la haute antiquité de ces monumens s'apprêtaient à démontrer celle de la caisse de momie, lorsque quelques lettres grecques, tracées sur le bord, annoncèrent la présence d'une inscription qui, restituée d'une manière indubitable en ce qu'elle a d'essentiel, détruisit encore une fois toutes leurs espérances, car elle apprit que la caisse avait été faite pour un Égyptien nommé *Pétéménophis*, mort l'an XIX de l'empereur Trajan.

Le zodiaque de cette momie est le *cinquième* qui soit connu. Un *sixième* existait sur un propylon à Panopolis, mais malheureusement très mutilé. La description donnée par Pococke montre pourtant qu'il avait un caractère astrologique, analogue au monument appelé le planisphère de Bianchini (4). Or, le propylon de Panopolis, d'après l'inscription grecque, est aussi du règne de Trajan (5).

Il demeure démontré que tous les zodiaques égyptiens connus, au nombre de six, sont postérieurs au règne de Tibère, et ont été exé-

(1) Voyez sa *Lettre* insérée dans mes *Observations sur les représentations zodiacales*, pag. 111-118.— Depuis que ceci est écrit, l'application certaine de l'alphabet de Champollion a beaucoup augmenté le nombre des édifices de la Haute-Égypte qui doivent leur construction aux souverains grecs de ce pays. Ce fait, que Champollion lui-même s'était d'abord refusé à croire, est devenu, grace à son admirable découverte, l'un des mieux constatés de l'histoire. C'est à lui, par exemple, qu'on doit de savoir qu'il n'y a rien de pharaonique parmi les monumens de Philes, à l'exception d'une petite chapelle où se lit le nom de Nectanébo, qui a régné sur la fin de la période persane. On ne peut plus douter que cette île ne contînt d'anciens édifices, qui furent détruits par les Perses au temps d'Ochus, et que les rois grecs firent rebâtir. (Wilkinson, *Topogr. of Thebes*, pag. 469.) (*Note ajoutée.*)

(2) — Ces résultats, indiqués déjà par Champollion dans le *Précis du système hiéroglyphique* (en 1824), ont été confirmés par lui-même dans son voyage (1828-1830) et par tous les voyageurs instruits. (Wilkinson, *Topogr. of Thebes*. London, 1835.) (*Note ajoutée.*)

(3) Déposée au Cabinet des Antiques.

(4) Au Musée royal des Antiques, numéro 271.

(5) Tous ces faits sont exposés et développés dans mes *Observations sur les représentations zodiacales*, mars 1824.

cutés dans l'espace de moins d'un siècle, entre les années 57 et 150 de notre ère.

N'est-il pas fort remarquable qu'on n'ait trouvé de ces représentations dans *aucun* des temples de l'Égypte et de la Nubie, dont l'époque remonte avant la domination romaine, dans *aucune* des tombes royales qu'on a pu ouvrir, quoique presque toutes contiennent des scènes astronomiques, enfin dans *aucune* des momies anciennes que nous connaissons? *Cette absence* de toute représentation zodiacale sur les monumens *purement égyptiens*, semble attester clairement que ces représentations n'étaient ni dans les usages religieux, ni dans les habitudes nationales de l'ancienne Égypte, et l'on ne peut s'empêcher de croire qu'elles doivent se rattacher à quelque superstition nouvelle, qui prit un grand développement vers le premier siècle de l'ère chrétienne.

La détermination de l'époque de tous ces monumens nous amène donc à chercher, dans cette époque même, les motifs qui ont dû guider leurs auteurs.

III.

Or, dans le tableau des superstitions dominantes aux temps voisins de l'ère chrétienne, si nous cherchons quelles sont celles qui ont un rapport direct avec les représentations zodiacales, nous trouvons *l'astrologie*, cette science mensongère qui fondait ses prédictions sur les circonstances astronomiques de la nativité. Une branche importante de cette science, celle qui rapportait les nativités à la place qu'occupaient les planètes dans le zodiaque, née, à ce qu'il paraît, dans la Chaldée, s'introduisit assez tard chez les peuples occidentaux; elle acquit un singulier développement vers le premier siècle de notre ère, alors que les progrès de l'astronomie et des mathématiques, chez les Alexandrins, lui eurent permis de s'entourer d'un appareil scientifique propre à déguiser sa futilité réelle. La manie des horoscopes devint donc générale; elle atteignit les petits comme les grands, les peuples comme les magistrats et les empereurs; on dressa partout des thèmes généthliaques, non-seulement de personnages, mais encore de villes, de temples et de divinités.

Cette coïncidence de l'époque du développement de l'astrologie avec celle de tous les zodiaques trouvés en Égypte, est trop frappante pour qu'on n'en tire pas l'induction que ces monumens ont dû avoir quelquefois pour objet de représenter un de ces thèmes astrologiques, dont l'usage était devenu si fréquent. Cette induction si natu-

relle est confirmée par le zodiaque de la momie dont j'ai parlé plus haut, d'après l'examen des diverses circonstances qui l'accompagnent; elles établissent que ce zodiaque, qui commence par le signe du lion, et finit par le cancer, comme ceux de Dendérah, a eu pour objet d'indiquer que le personnage était né sous le signe du capricorne.

Cette liaison chronologique entre l'apparition des zodiaques sur les monumens grecs, romains et égyptiens, et le développement des idées astrologiques, donne une nouvelle force à l'argument tiré de la présence des noms grecs et romains sur les monumens de style égyptien. On ne peut plus être tenté de dire que si les zodiaques ont été exécutés à cette époque tardive, du moins le thème qu'ils représentent est d'une haute antiquité; car pourquoi ce thème si ancien ne se montrerait-il jamais auparavant? On ne peut pas dire non plus que le nom de l'empereur Néron, par exemple, près du zodiaque de Dendérah, y a peut-être été mis après coup, la présence d'un tel nom se trouvant si bien expliquée par le crédit qu'avaient acquis alors les idées superstitieuses auxquelles ce zodiaque devait son exécution (1).

Et comme, dans toute question scientifique, une donnée importante bien constatée en explique beaucoup d'autres, celle de l'introduction récente du zodiaque, dans les sculptures des temples de l'Égypte, lève, comme on va le voir, une grande difficulté.

S'il est un fait historiquement avéré, c'est que la précession des équinoxes a été fortuitement découverte par Hipparque, et résulte de la comparaison qu'il a faite entre ses observations et celles d'Aristylle et de Timocharis. Le témoignage de Ptolémée ne laisse à cet égard aucun doute (2). Or, c'est là ce qu'il serait impossible de comprendre, dans le cas où, de temps immémorial, les Égyptiens eussent orné leurs temples de représentations zodiacales dans lesquelles ils avaient égard au déplacement successif des points équinoxiaux et solsticiaux. La vue seule de ces monumens aurait annoncé le phénomène, et son existence du moins, sinon la quotité du mouvement, eût été de bonne heure un fait constant, avéré, populaire même, non-

(1) — Le docteur G. Parthey, dans son excellente monographie intitulée *de Philis insulâ*, etc., (Berlin, 1830), n'attachant pas une confiance entière à l'argument tiré de la présence des noms, trouve une démonstration plus complète, de l'époque récente de ces monumens, dans les rapprochemens historiques que contient mon ouvrage. Il dit, pag. 59 : « Certiore viâ, disquisitionibus historicis, zodiacos illos famosos recentiori ætati vindicavit Letronnius in observationibus criticis. (Vide *Observations critiques sur les représentations zodiacales.*) »
(*Note ajoutée.*)

(2) *Almag.* VII, 1, 2.

seulement parmi les Égyptiens, mais parmi les Grecs ; car il ne faut pas oublier que, depuis cinq siècles, au temps d'Hipparque, mais surtout depuis l'établissement des Ptolémées (il y avait un siècle et demi), les Grecs parcouraient, visitaient l'Égypte, et habitaient en grand nombre dans ses principales villes. L'ignorance des Grecs et d'Hipparque lui-même, sur la précession, avant d'avoir comparé les observations de Timocharis avec les siennes, sa surprise, lorsqu'il s'aperçut du déplacement du point équinoxial, seraient tout-à-fait inexplicables. Maintenant, au contraire, qu'il est démontré que *tous* les zodiaques égyptiens sont postérieurs à Hipparque, cette grande difficulté disparaît. Comment pourrait-on être surpris que les Égyptiens aient pu, ainsi que les Grecs, ignorer si long-temps le mouvement de précession (1), lorsqu'on sait que les Chinois, qui avaient un tribunal de mathématiques de temps immémorial, qui mesuraient exactement des ombres solsticiales onze cents ans avant notre ère, ne l'ont connu, et très probablement par une influence occidentale, que vers l'an 284 de notre ère (2), plus de quatre cents ans après Hipparque?

IV.

Tel est le point où cette question se trouve définivement amenée dans un ouvrage que j'ai publié récemment (3). Elle forme déjà une théorie historique qui ressort de toutes les données certaines. Dans un travail subséquent, et dont je vais dire à présent quelques mots, j'ai cru pouvoir donner à cette théorie plus de généralité, en la liant

(1) Sur la question de savoir si les Égyptiens ont connu la précession des équinoxes, M. Ideler s'est exprimé d'une manière très dubitative, et avec une circonspection remarquable, à l'époque où il publiait son savant ouvrage sur les *Observations des Anciens* (*Beobachtungen der Alten*, S. 89. Berlin, 1806.) — Plus tard, il s'est montré plus affirmatif : il adopte mon opinion à ce sujet dans son excellent *Manuel de Chronologie* (Berlin, 1825), où il dit : « Ich pflichte hierin ganz Hrn. Letronne bei. » (j'adopte entièrement ici l'avis de M. Letronne), tom. I, S. 195. M. A. Bœckh a cru apercevoir une idée du mouvement des fixes dans une opinion pythagoricienne, très obscurément exprimée (*Philolaos des Pythagoreers Lehren*, Berlin, 1819, S. 117, 118). Cet illustre philologue a pensé qu'une notion vague de la précession avait pu passer des Égyptiens aux Grecs, et il se fonde, pour en attribuer la connaissance aux premiers, précisément sur leur usage de placer des zodiaques dans leurs temples, en variant la division des signes, d'après les changemens survenus par suite du déplacement des points équinoxiaux et solsticiaux. Il est clair maintenant que cet usage n'existait pas. Je soutiens que la précession a été inconnue aux uns comme aux autres, et que l'idée pythagoricienne dont il s'agit n'est qu'une de ces vues aventureuses, qu'on trouve dans leur cosmographie, où, grace au vague et à l'obscurité de l'idée et de l'expression, on peut trouver le germe de plus d'une connaissance qu'ils n'ont pas même soupçonnée. (*Note ajoutée.*)

(2) Gaubil, *Hist. de l'Astr. chin.*, pag. 46.

(3) Les *Observations sur les représentations zodiacales*, citées plus haut.

avec des recherches moins incomplètes sur l'astrologie des anciens, dans ses rapports avec les représentations zodiacales.

Ces recherches m'ont conduit naturellement à faire une nouvelle analyse des notions relatives à l'origine de la sphère grecque et des configurations de notre zodiaque; car tous les élémens des opinions reçues jusqu'à présent à ce sujet se trouvent ou singulièrement réduits ou détruits entièrement.

En effet, que les configurations qui nous servent encore maintenant soient celles du zodiaque grec, c'est ce qui est prouvé par une série de monumens qui remontent jusqu'à Eudoxe, vers 360 ou 370 avant notre ère. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que ce zodiaque est à peu près identique avec celui des monumens trouvés en Égypte.

Or, le fait bien constaté que ces monumens sont tous de l'époque romaine donne lieu de croire que le zodiaque prétendu *égyptien* pourrait bien être celui de la sphère grecque; et, s'il en était ainsi, nous nous trouverions réduits à une complète ignorance sur la nature des configurations dont se servaient antérieurement les Égyptiens pour représenter les constellations zodiacales, supposé même qu'ils aient eu un *zodiaque*. D'un autre côté, l'impossibilité d'établir l'époque des sphères orientales où le zodiaque grec se rencontre, nous laisse dans la même incertitude à l'égard du zodiaque en douze signes de la Chaldée (1) et de l'Inde.

Il s'agissait donc de tirer des seules données qui sont maintenant certaines, les élémens d'une opinion qui ne présentât rien de conjectural. Voici les notions très simples qui m'ont servi pour l'établir :

Le planisphère de Dendérah est le plus complet de tous les monumens astronomiques trouvés en Égypte. On a même cru pouvoir y découvrir un système régulier de projection, ce qui reste encore incertain. Mais on s'est accordé jusqu'ici à croire qu'il contient, outre les signes du zodiaque, un certain nombre de constellations extrazodiacales, sinon tout le ciel visible sous le parallèle de Dendérah. Dès lors, on est singulièrement frappé de ce que, dans ce planisphère, les douze signes du zodiaque sont les mêmes que ceux de la sphère grecque, tandis que les figures des autres constellations sont différentes de celles de cette même sphère. De cette simple observation, il résulte avec évidence que l'un des deux peuples a emprunté à l'autre ces figures zodiacales, et les a introduites, après coup, parmi les autres figures de sa propre sphère. Il ne s'agit plus que de

(1) Le passage d'Achilles Tatius (c. 23) appartient au IVe siècle de notre ère; il est par conséquent d'une époque où toutes les notions étaient confondues.

savoir quel est celui des deux peuples qui est redevable à l'autre du zodiaque qui leur est commun.

Sans insister sur d'autres preuves, je m'en tiendrai à un argument qui prouve, ce me semble, les droits des Grecs à l'antériorité. On sait qu'à l'origine de la discussion sur l'âge des zodiaques égyptiens, Visconti et l'abbé Testa conclurent l'époque récente de ces monumens de ce qu'ils contenaient le signe de la balance, dont l'insertion dans la sphère grecque est d'une date peu ancienne. Dupuis (1) et d'autres savans répondirent à l'objection en alléguant plusieurs sphères orientales où l'on trouve ce même signe, réponse qui se réduit à peu de chose, puisqu'ils étaient dans l'impossibilité de prouver l'époque antérieure de ces mêmes sphères. On allégua aussi que la balance est figurée souvent dans les bas-reliefs égyptiens, ce qui ne prouve rien du tout pour l'emploi de cet ustensile comme signe zodiacal. Toute la discussion à ce sujet n'a servi qu'à établir un seul renseignement bien positif, c'est qu'au temps d'Aratus et d'Hipparque, le zodiaque grec ne contenait pas encore le signe de la balance, et que cet astérisme n'y a été introduit que vers le premier siècle avant notre ère. Auparavant, la *constellation* du scorpion formait deux *signes*, en sorte qu'il y avait *douze divisions* et seulement *onze figures*. Or, il me semble qu'on n'a point aperçu toute la portée de cette donnée incontestable.

En effet, puisque chez l'un des deux peuples, à une époque quelconque, il existait un zodiaque dont les divisions étaient marquées par douze figures, et que ce zodiaque a passé de l'un chez l'autre, il est indubitable qu'il y aura passé tout entier. Il serait absurde d'imaginer que s'il avait contenu un nombre de figures égal à celui des parties du zodiaque, on ne lui en aurait pris que huit, neuf, dix ou *onze;* on les a prises *toutes*, ou l'on n'en a pris *aucune*. Le nombre de onze figures, qui existaient dans le zodiaque grec, au temps d'Eudoxe, d'Aratus et d'Hipparque, prouve donc qu'elles n'ont point été empruntées à un peuple qui en aurait connu *douze;* conséquemment, que ces configurations ont été imaginées pour la sphère dont elles font partie, bien avant qu'on s'occupât d'une division régulière de l'écliptique, et qu'à l'époque plus tardive où l'on aura commencé à se servir de la division de l'écliptique en douze parties, on aura coupé la plus grande des figures, pour avoir le nombre douze, jusqu'au moment où il aura paru plus simple d'imaginer une douzième figure,

(1) Il avait été au-devant des objections dans le *Mémoire sur les Constellations*, pag. 337, 338, tom. III, de l'*Origine des Cultes*.

qui fut celle d'une balance, symbole le plus clair de la position du point équinoxial dans ce nouveau signe. La conséquence nécessaire de ce raisonnement est que les zodiaques trouvés en Égypte sont la représentation du zodiaque grec, faite après qu'il fut devenu complet, ce qui est précisément le fait établi par les preuves archéologiques.

Ici commence, dans mon travail, l'application de cette conséquence aux témoignages historiques. En cherchant le rôle que le zodiaque a pu jouer parmi les opinions religieuses et populaires de la Grèce, j'ai trouvé que l'idée de cette bande céleste avait été inconnue aux anciens Grecs; que les levers et les couchers des astres, dont ils faisaient tant d'usage pour l'agriculture et la météorologie, étaient rapportés, non pas au zodiaque, dont personne ne paraît avoir fait usage en Grèce avant Eudoxe, mais approximativement à certaines époques de l'année, ou bien à la position du soleil dans les points solsticiaux et équinoxiaux.

Tout prouve qu'au temps d'Eudoxe même, le zodiaque ne servait encore qu'aux astronomes. Cette invention nouvelle n'entra dans le cercle des opinions vulgaires ni à cette époque ni dans le siècle suivant; la religion ne s'en empara point; le langage poétique y demeura étranger. Dans les nombreux passages où les poètes et les prosateurs, antérieurement au IIe ou même au Ier siècle avant notre ère, font des allusions, des comparaisons ou des rapprochemens tirés des astres, on ne reconnaît aucune trace de constellations zodiacales. Les images qu'ils emploient sont analogues à celles d'Homère et d'Hésiode. On peut en dire autant des monumens de l'art; avant l'époque dont je parle, on peut y trouver des allusions à la mythologie astronomique, mais non des représentations des figures du zodiaque caractérisées d'une manière certaine. Celles-ci, qui commencent à se montrer vers le premier siècle avant l'ère chétienne, ne sont fréquentes que dans le premier, et surtout dans le second siècle après cette ère, à partir du règne d'Antonin-le-Pieux.

Il en a été de même chez les anciens Égyptiens, auxquels le zodiaque, à en juger par leurs monumens originaux, est resté inconnu. Toute leur astronomie, comme celle des Grecs, devait se fonder sur des levers comparatifs d'étoiles à l'horizon (1). Rien n'y était rapporté à l'écliptique (2).

(1) — Cette vue a été confirmée par le tableau des influences des astres, découvert, en 1829, par Champollion dans les tombeaux de Biban-el-Molouk, à Thèbes. Dans ce tableau, qui nous donne en même temps un curieux exemple de l'astrologie égyptienne, il n'est question que des levers successifs d'étoiles, sans aucune indication d'astérisme zodiacal. (Voyez la *Treizième Lettre écrite d'Egypte*, pag. 239 et suiv.) (*Note ajoutée.*)

(2) Cela sert à expliquer comment les Égyptiens ont ignoré la précession des équinoxes.

Il s'ensuit que, dans la sphère grecque, les constellations qui sont devenues depuis les signes du zodiaque, ont été primitivement formées, comme toutes les autres, indépendamment de l'idée d'un cercle quelconque; qu'elles ont été, comme celles du reste de la sphère, inventées ou introduites successivement, ainsi que cela s'est pratiqué chez tous les peuples, dont la sphère s'est enrichie peu à peu d'astérismes nouveaux.

Cette conséquence est conforme à plusieurs faits importans, sur lesquels on n'a pas assez insisté.

V.

Si notre zodiaque avait été formé tout d'une pièce, ainsi que le voulaient Bailly et Dupuis, il y aurait une certaine régularité, soit dans l'étendue des signes, soit dans leur position relative à l'écliptique. Tout le contraire a lieu.

1° Les constellations zodiacales sont rangées de la manière la plus irrégulière par rapport à l'écliptique; plusieurs s'en écartent beaucoup, soit au nord, soit au midi; il est évident, au premier coup d'œil, qu'on a imaginé l'écliptique, et qu'on les a rapportées à ce cercle, bien long-temps après leur formation, laquelle a dû être successive, comme celle des autres astérismes.

2° Leur étendue est extrêmement inégale; les unes occupent dans le ciel plus de 40°, les autres moins de 20°; les unes sont séparées entre elles par de longs intervalles, les autres sont tellement rapprochées qu'elles se pénètrent et se confondent. A ces caractères certains, on reconnaît encore qu'elles ont été formées bien avant qu'on ait imaginé une division de l'écliptique en *dodécatémories*, ou douze parties égales, puisque autrement, vu l'extrême facilité de composer arbitrairement des groupes d'étoiles, il est clair qu'on aurait disposé douze constellations d'une étendue à peu près égale, répondant à autant de parties égales de l'écliptique, et rangées symétriquement le long de ce cercle.

Outre l'époque tardive de l'introduction de la balance, un fait historique vient à l'appui de ces considérations: c'est que deux des constellations maintenant zodiacales ont été inventées à une époque connue. Selon Pline, Cléostrate de Ténédos plaça dans le ciel le *bélier* et le *sagittaire* (1), vers la 71e olympiade. Ce passage, qui a toujours fait beaucoup de peine aux partisans de l'antiquité du

(1) II, 6.

zodiaque, s'explique parfaitement, si l'on admet que les astres compris au temps d'Eudoxe dans la zône zodiacale n'étaient pas primitivement séparés du reste de la sphère; il n'est pas plus surprenant alors de voir le bélier et le sagittaire introduits par Cléostrate dans l'uranographie grecque, que de voir les *chevreaux* inventés par le même (1), la petite ourse empruntée par Thalès aux Phéniciens (2), Canope et la chevelure de Bérénice introduite sous les Ptolémées, etc.

On sait, par le commentaire d'Hipparque sur Aratus (3), qu'Eudoxe plaçait les points équinoxiaux et solsticiaux au milieu des signes, non au commencement, comme Hipparque. Il se trouvait donc un intervalle de 15° ou un demi-signe entre les longitudes de ces deux astronomes. Cette différence fut attribuée à la précession des équinoxes. Mais comme il ne s'est écoulé qu'environ deux cents ans entre l'époque du premier et celle du second, tandis que le déplacement d'un demi-signe suppose un intervalle d'environ onze cents ans, on dut remonter plus haut pour expliquer cette différence; on supposa donc qu'Eudoxe nous avait transmis, sans s'en douter, les positions appartenant à une sphère très ancienne. De là, des recherches savantes et des hypothèses ingénieuses sur l'origine et l'époque de cette sphère primitive.

Personne n'ignore les discussions qui se sont élevées dans le dernier siècle à cette occasion. Tout le système chronologique de Newton est fondé sur l'hypothèse de cette ancienne sphère, dont il faisait remonter l'origine à l'an 936, et que, selon lui, Chiron avait fabriquée pour l'usage des Argonautes (4). Fréret en reculait l'époque jusqu'en 1353 (5), et Bailly, adoptant la plus ancienne des deux époques, prenait cette prétendue sphère pour celle des Chaldéens et des Perses, qu'Hercule avait transportée dans la Grèce (6). La critique approfondie de M. Delambre a prouvé que la sphère de *Chiron* ou d'*Hercule* ne méritait guère la vive et longue polémique dont elle fut l'objet, et que la sphère d'Eudoxe, bien loin de nous avoir conservé une ancienne uranographie exacte et complète, est elle-même d'une extrême inexactitude, puisque de toutes les positions des étoiles qui s'y trouvent indiquées, les unes se rapportent à des époques

(1) Hygin., *P. Astr.*, II, 13.
(2) Strab., I, 3. — Schol. Arat., v. 39. — Hygin., *P. Astr.*, II, 2.
(3) I, 10 et passim.
(4) *Chron. of ancient kingdoms*, pag. 25, 26.
(5) *Défense de la chronologie*, pag. 439.
(6) *Histoire de l'Astronomie ancienne*, pag. 183, 424, 425.

fort différentes, les autres ne sont d'aucune époque, et n'ont pu être observées dans aucun temps. Cette sphère, au lieu de prouver une science perfectionnée à l'époque des Argonautes, dépose seulement de l'extrême imperfection de l'astronomie au temps même d'Eudoxe. S'il a mis les points équinoxiaux et solsticiaux au milieu des signes, c'est parce que cette méthode résulte tout naturellement de l'usage élémentaire de diviser le zodiaque par les levers et les couchers des astres. Hipparque, au contraire, « qui avait inventé ou perfectionné la trigonométrie, sentit le besoin de placer le *zéro* du zodiaque et de l'équateur à l'intersection de ces deux cercles, au point où était l'angle constant du triangle sphérique avec le commencement de l'hypoténuse et de la base. Mais ensuite, pour comparer ses calculs aux nombres d'Eudoxe, il nous avertit qu'il faut ajouter 15° aux arcs qu'il calcule sur l'écliptique. Ainsi les 15° d'Eudoxe ne signifient pas qu'Hipparque et lui eussent placé le solstice en des points différens. Le point était le même, le chiffre seul était changé (1). » Il n'existe aucune preuve qu'Hipparque lui-même ait inventé le signe de la balance (2); mais on peut regarder comme certain que l'époque du changement notable fait par cet astronome dans la graduation des signes a précédé de peu de temps l'introduction de la *balance* dans le zodiaque. Lorsqu'on eut placé le point équinoxial d'automne au premier degré des serres du scorpion, on songea enfin à couper cet astérisme en deux, pour avoir autant de configurations et de dénominations que de *dodécatémories*. Or, on ne pouvait trouver un emblème plus clair de l'équinoxe que les deux plateaux d'une balance.

L'usage de nommer l'astérisme des deux manières subsista encore long-temps.

(1) Delambre, *Histoire de l'Astronomie ancienne*, tom. I, pag. 123.

—Ces vues remarquables de Delambre ont été adoptées et confirmées depuis par M. L. Ideler, à la fois savant astronome et habile philologue, dans son second Mémoire sur Eudoxe, lu, en 1831, à l'Académie des Sciences de Berlin (pag. 31-35); Mémoire où brille la science profonde autant que la critique exacte qui distinguent tous les écrits de l'auteur.

(*Note ajoutée.*)

(2) Dupuis a conclu, de ce que le mot ζυγός, *balance*, se rencontre dans un traité d'Eratosthène ou d'Hipparque (in Petav. *Uranol.*, pag. 256 sq.), que cette constellation était connue avant cet astronome (*Origine des Cultes*, tom. III, pag. 338). Mais ce traité où il est dit qu'Orion se lève le 22 *juillet*, et le Chien le 7 *août* (c. 2), est de toute nécessité postérieur à l'établissement du calendrier fixe Julien, c'est-à-dire de plus d'un siècle à Hipparque. C'est une compilation rédigée assez tard. J'y trouve déjà le nom de l'*écliptique* (p. 264 d.), qui ne se lit point ailleurs, avant Achilles Tatius au IVe siècle (c. 23. p. 146 c.). Chez les Latins, on ne le rencontre pas avant Servius (ad Æn. X, 216).

La plus ancienne citation de la *Balance*, comme astérisme zodiacal, est dans Varron (*Ling. lat.*, VII, pag. 83 Bip.), et dans Geminus, qui vivait à la même époque.

C'est après que la *balance* eut remplacé les *serres*, que le zodiaque grec fut introduit dans les temples égyptiens.

On doit donc reconnaître maintenant que tout zodiaque où la balance et le bélier sont des signes équinoxiaux, le cancer et le capricorne des signes solsticiaux, dérive de la sphère d'Hipparque.

Ceci s'accorde avec une autre observation qui n'a point été faite, quoiqu'elle soit importante pour cette question. Les configurations de la sphère grecque ont subi successivement diverses modifications, dont il est facile de s'assurer en comparant les descriptions qui en sont données à diverses époques. Pour se borner aux figures zodiacales, on peut citer le *capricorne* et le *sagittaire*. Le premier, comme l'indique son nom grec (αἰγόκερως, *à cornes de chèvre*), et comme l'expliquent les anciennes descriptions, était représenté sous la forme humaine, celle de *Pan*, ou d'un *satyre*. Le *sagittaire* était aussi une figure humaine debout, tenant un arc, et ayant deux pieds de cheval. C'est plus tard que le premier devint une chèvre terminée en queue de poisson, figure qui ne paraît sur aucun monument avant le règne d'Auguste; le second, un *centaure*, figure tout-à-fait étrangère à l'art, comme à la religion des Égyptiens. Or, cette forme postérieure est celle que ces deux signes affectent sur presque tous les monumens de l'époque romaine, sans excepter les zodiaques égyptiens. Nouvelle preuve de l'introduction *tardive* du zodiaque en Égypte et de son origine grecque.

VI.

Ici se présente l'argument sur lequel Bailly, Dupuis et leurs partisans ont tant insisté pour prouver l'origine orientale du zodiaque grec. On le trouve, nous disent-ils, soit dans les sphères persique, chaldéenne et indienne, soit dans les livres sacrés des Perses et des Indiens; donc il vient de l'Orient.

Mais là se montre l'erreur commune qui affecte presque toutes les recherches de ces deux savans hommes. Elle consiste, comme on l'a vu, en ce que, par défaut de critique, ils ont regardé comme fort anciens des monumens dont l'époque récente résulte de leur examen même, ou se sont appuyés sur des textes d'écrivains très récens. C'est le cas de tous ceux qu'ils ont cités à cette occasion.

1° La plus simple application de la critique fait rejeter les trois sphères tirées d'Aben Ezra par Scaliger (1) et la sphère *égyptienne*

(1) *Ad Manil.*, pag. 371, sq.

du père Kircher (en les supposant authentiques), auxquelles ils ont attaché une importance qu'elles ne méritent guère.

2° Quant aux textes de Sextus Empiricus, d'Achilles Tatius, de Macrobe, de Théon et de Servius, relatifs à des signes de notre zodiaque, qui auraient été employés par les Chaldéens ou les Égyptiens, ils se rapportent aux siècles postérieurs (du IIIe au Ve), où le zodiaque grec s'était introduit partout, et était employé par les astrologues égyptiens, chaldéens et grecs.

3° Relativement aux livres sacrés des Perses, Dupuis aurait dû remarquer que dans les plus anciens, tels que nous les a transmis Anquetil du Perron, on ne découvre *aucune* trace d'astronomie zodiacale. Il n'en a trouvé que dans le *Boundehesh*, où les signes de notre zodiaque sont en effet cités, le bélier et la balance répondant aux équinoxes, le cancer et le capricorne aux solstices, justement comme dans la sphère d'Hipparque. Mais le *Boundehesh*, dont on a fait souvent l'emploi le plus abusif, est une compilation sans autorité dans une question pareille, puisqu'elle a été formée postérieurement à la domination sassanide, et même à l'introduction de l'islamisme, par conséquent long-temps après que le zodiaque grec s'était introduit dans tout l'Orient.

4° Il n'y a non plus nul fonds à faire sur les monumens romains du culte mithriaque. Selon l'hypothèse favorite de Dupuis, leur sujet se rapporte à l'époque où le taureau était équinoxial et le lion solsticial, deux mille quatre cents ans avant notre ère. Quoique cette opinion ait été admise presque généralement, elle n'est pas moins gratuite et arbitraire. Rien ne prouve que l'astronomie joue aucun rôle dans ces représentations. Nul ne peut dire qu'elles ne soient pas purement religieuses. Tout ce qu'on sait de ces bas-reliefs, dont le vrai sens est et sera long-temps inconnu, c'est que le type principal qu'ils nous offrent est emprunté à l'art grec ou romain; qu'il n'y a pas trace dans l'Orient d'un pareil type, et que le plus ancien bas-relief mithriaque ne remonte pas au-delà du règne d'Adrien (1).

5° Quant à d'autres monumens égyptiens où, selon les principes de Dupuis, on avait trouvé un thème astronomique remontant à quatre mille ans avant Jésus-Christ, il est visible qu'ils ne sont pas antérieurs

(1)—Je connais tout ce que l'on a écrit depuis 1824, en France et dans l'étranger, sur les bas-reliefs mithriaques. Je n'y vois rien qui puisse me faire modifier ce jugement. Je l'appuierai, quand il sera nécessaire, par un Mémoire spécial, dont les résultats ne concordent pas beaucoup avec les explications que l'on essaie maintenant de faire prévaloir.

(*Note ajoutée.*)

au IIIe siècle de notre ère, qu'ils se rapportent aux superstitions gnostiques et sont analogues aux figures des abraxas (1).

6° Le zodiaque *indien*, trouvé par John Call dans une pagode (2), présente, ainsi qu'un autre publié plus tard (3), la succession des signes de notre zodiaque, sauf quelques modifications dans les formes. Mais les édifices où ils existent sont d'une construction fort moderne. Le zodiaque proprement *indien* est le zodiaque lunaire en vingt-sept *nakschatras*, dont le premier est *Crittica* ou les Pléïades. C'est celui dont il est fait mention dans les Vedas et les anciens livres de l'Inde (4), selon l'observation de l'illustre Colebrooke, le *Gaubil* des indianistes. Quoi qu'en ait dit W. Jones (5), dont la critique n'égalait ni la science, ni le talent, tout montre que le zodiaque en douze signes a été importé de l'Occident dans l'Inde avec l'astrologie. La plus ancienne mention se trouve dans *Aryabhatta*, dont l'époque est indiquée par M. Colebrooke entre 200 et 400 (6) de notre ère (7). Comme il plaçait les points équinoxiaux au premier degré du bélier

(1) Voyez mes *Observations sur les représentations zodiacales*, pag. 71.

(2) *Philos. trans.*, ann. 1772, pag. 663.

(3) *Trans. of the royal asiat. Society of Gr.-Brit.*, III, part. I.

(4) Colebrooke, *on the Vedas*, dans les *As. Res.*, VIII, 470.

(5) *As. Res.*, II, 289.

(6) Colebrooke, *Algebra*, etc. *Notes and illustrat.*, pag. 42. Aryabhatta, le plus ancien des mathématiciens indiens qui soit cité, a donc pu connaître les écrits de Diophante, dont l'époque n'est pas inférieure à 389 de notre ère, puisqu'il avait eu pour commentateur Hipparchie, la fille de Théon, tuée en 415. Mais il a pu vivre près de deux siècles plus tôt.

— Je ne dois point laisser ignorer que, dans l'opinion d'un juge bien compétent, l'algèbre indienne ne doit rien aux questions arithmétiques de Diophante. (Libri, *Hist. des mathématiques en Italie*, tom. I, pag. 133 et suiv.)

M. de Bohlen (*das alte Indien*, II, 253) dit que, dans le calendrier des Védas, sont mentionnés les Nakschatras, et « çà et là les douze signes du zodiaque solaire ». Il cite *As. Res.*, VIII, 470, 490. Mais à ces deux endroits on ne trouve rien de pareil. Il dit encore que, dans le Ramayana et dans le Bhagavadgita, les douze *adityas* se rapportent aux douze signes dans le zodiaque (pag. 253); mais rien ne prouve que ces douze génies des mois aient quelque chose de commun avec les signes.

Sur la fin de 1830, j'ai exposé mes idées sur ce point au célèbre M. A.-W. Schlegel, dans des conversations où j'eus occasion d'admirer les vastes connaissances et l'étendue d'esprit de ce grand philologue. Il fut d'abord un peu surpris de ma hardiesse. Son incrédulité céda cependant, je crois, à l'enchaînement des preuves. Il me parut persuadé qu'il chercherait en vain des indices de l'emploi des *douze signes* dans les monumens indiens, antérieurs à l'influence des Occidentaux. Depuis, M. Stuhr a développé des idées analogues sur l'influence grecque, non-seulement d'après M. Colebrooke, mais d'après un Mémoire inséré dans le tome I des *Transactions* de Madras, que je n'ai pu me procurer à Paris. (Voyez ses *Untersuchungen*, etc., c'est-à-dire *Recherches sur l'origine et l'antiquité de l'astronomie chez les Indiens et les Chinois, et sur l'influence des Grecs sur la marche de leur civilisation.* Berlin, 1831, pag. 106-112.) (*Note ajoutée.*)

(7) — M. Stuhr, dans l'ouvrage cité (pag. 109), indique un passage des lois de Manou (IV, 69), où il est question du signe de la Vierge. Il le regarde comme une interpolation. Le

et de la balance, on ne peut douter qu'il n'ait connu et employé les déterminations d'Hipparque.

Je regarde comme certain que cette importation est due à l'influence grecque dans les premiers siècles de notre ère, lorsque les relations commerciales entre l'Inde et l'empire romain avaient pris tant d'extension et amené des relations politiques entre les deux régions (1).

C'est à cette époque que l'astrologie grecque s'introduisit dans l'Inde, et avec elle le zodiaque dont elle ne pouvait se passer. La preuve évidente existe dans certaines dénominations purement *grecques*, dont se servent les astrologues indiens; telles que les trente-six *dreschcanas* du ciel, qui sont les *décans* des astrologues grecs; ils appellent la vingt-quatrième partie du jour astrologique *hora* (ὥρα); l'équation du centre, *cendra* (κέντρον); les moyens mouvemens *midya* (μέσα); la minute de degré *lipta* (λεπτά); certains points du cours des planètes *anapha* (ἀναφή), et *sunapha* (συναφή). etc. L'origine grecque est palpable, et remarquez qu'on ne peut admettre ici l'intermédiaire des Arabes, puisque leurs astrologues ne se servent d'aucune de ces expressions.

A la même cause appartient l'introduction de la *semaine* chez les brames de l'Inde, qui nomment les jours de la même manière que nous, répondant aux mêmes instans physiques (2). Cette coïncidence, qui fait l'étonnement de nos astronomes, s'explique facilement. J'ai montré ailleurs qu'il faut distinguer la *semaine*, simplement période de sept jours, de la *semaine planétaire*, dont chaque jour porte le nom d'une planète; la première, étrangère à la Grèce, est fort ancienne dans l'Asie occidentale où elle était liée au calendrier lunaire (3); la seconde est d'une invention et d'un usage récens (4). La plus ancienne mention s'en trouve dans Dion Cassius (5). Elle est exclusive-

savant et modeste traducteur français de Manou, M. Loiseleur-Deslongchamps, qui a traduit le passage, *sous le signe de la Vierge* (pag. 133), convient que le texte ne présente pas le sens de *signe*. Ce n'est qu'une interprétation des commentateurs. (*Note ajoutée.*)

(1) M. Colebrooke pense que cette introduction est due à l'influence des Grecs de la Bactriane (*Algebra*, pag. XXII-XXIV). Mais cet empire doit avoir été détruit à une époque antérieure à l'extension des idées astrologiques à laquelle j'attribue cette introduction.

— Les étonnantes sculptures des grottes d'Ellora, où l'empreinte du ciseau grec est évidente (si le crayon de M. B. Guy Babington ne les a pas trop flattées), sont probablement de la même époque. Voyez *Transactions of the royal as. Society of Great-Britain and Ireland*, vol. II, part. IV, pag. 326, 327. (*Note ajoutée.*)

(2) La Place, *Exposition du système du monde*, liv. V, chap. I. — Tom. II, pag. 260. Cinquième édition.

(3) *Observations sur les représentations zodiacales*, pag. 99.

(4) Je puis prouver qu'elle n'a eu primitivement aucun rapport avec les *sept planètes*.

(5) XXXVII, 18. — Dans les *Observations sur les représentations zodiacales*, pag. 99, j'ai donné la vraie explication de la succession des jours de la semaine.

ment d'origine astrologique; c'est par l'astrologie qu'elle est venue à Rome, qu'elle a pénétré chez les nations germaniques, qu'elle s'est introduite dans les calendriers chrétiens, malgré son origine toute païenne, et qu'elle a voyagé vers l'Orient jusque dans l'Inde, où elle est arrivée en compagnie de l'astrologie grecque, sa mère; car cette période est étrangère à l'Inde, où elle était anciennement inconnue. Les astrologues alexandrins avaient des tables dont le point initial était constant, où les périodes septennaires se suivaient dans le même ordre. Cette succession ayant été la même depuis l'époque de l'introduction de l'astrologie grecque, soit dans l'Inde, soit dans notre occident, il est naturel que chacun des jours de la semaine ait encore lieu maintenant, chez les Indiens, aux mêmes instans physiques que chez nous (1).

7° Que le zodiaque lunaire soit également le seul qui ait été employé à la Chine, c'est un fait reconnu. Le zodiaque en douze signes y a été introduit fort tard. En l'an 164, des étrangers, envoyés par Gan-Toun (Marc Aurèle Antonin), roi de Ta-Tsin (empire romain), arrivèrent à la Chine, et y apportèrent la connaissance de la sphère; c'est alors qu'on fit des armilles et un globe céleste (2), et que l'on connut les douze signes. L'usage en fut encore enseigné sous les Tang, entre 624 et 906 de Jésus-Christ (3), par un prêtre de Fo (Boudha), probablement venu de l'Inde.

Ces faits, indiqués sommairement ici, suffisent pour démontrer que partout, dans l'Orient, le zodiaque solaire en douze signes est celui de l'astronomie grecque. C'est de l'Occident qu'il est arrivé de proche en proche, jusque dans l'Inde et à la Chine. Cette route est l'inverse de celle qu'on lui avait fait parcourir.

VII.

Il résulte de l'ensemble de tous les faits que j'ai pu recueillir que notre zodiaque était chez les Grecs une institution récente, et qu'il ne passa du domaine de la science dans le cercle des opinions vulgaires

(1) — La Place, qui, sur la fin de sa vie, avait reporté l'activité de son esprit pénétrant sur les questions historiques, sur celles principalement qui avaient rapport à l'astronomie, aimait à faire tomber la conversation sur ce sujet. Cette explication de la correspondance des jours de la semaine, dans l'Inde et en Occident, l'avait beaucoup frappé par sa simplicité. Elle lui paraissait donner la solution d'un problème qui l'occupait depuis long-temps. (*Note ajoutée.*)

(2) Gaubil, *Histoire de l'astronomie chinoise*, pag. 24-26.

(3) Le même, pag. 122.

qu'à une époque tardive, qui coïncide avec celle où l'astrologie orientale vint prendre place parmi les superstitions de l'Occident. Cette doctrine qui, dans l'Égypte et la Chaldée, n'avait pu s'appuyer que sur des procédés fort imparfaits pour mesurer la position des astres, et sur une théorie incomplète des mouvemens planétaires, ne tarda pas à s'emparer et à profiter de tous les perfectionnemens que les méthodes avaient reçus dans l'école d'Alexandrie. Les astrologues chaldéens et égyptiens furent alors obligés d'adopter les divisions et les dénominations des signes du zodiaque grec, auxquels l'école d'Hipparque rapportait tous les mouvemens célestes, et d'après lesquels toutes les tables étaient dressées; ils y rattachèrent également les prédictions de leur science mensongère (1). Alors le zodiaque acquit une importance proportionnée à celle de l'astrologie; aussi, voyons-nous à cette époque les représentations zodiacales paraître sur une foule de monumens divers, tandis qu'auparavant elles étaient presque inconnues. Telle est la conviction où je suis des causes qui amenèrent leur apparition sur les monumens de l'art, qu'après avoir constaté, dans de précédens ouvrages, qu'on n'en a pas trouvé en Égypte qui fussent antérieurs à la domination romaine, je m'avance maintenant jusqu'à dire qu'on n'en trouvera jamais (2).

Telle est en résumé la liaison des faits principaux dont se composent mes recherches. Elles diffèrent de celles qui les ont précédées, en ce que l'élément historique remplace, dans la discussion de ce sujet, l'élément mathématique qu'on y avait presque exclusivement appliqué. Elles détruisent radicalement les principes sur lesquels Dupuis a fondé son explication du zodiaque et des autres constellations, comme, plus tard, son système sur l'origine de tous les cultes ainsi que des fables antiques. Elles frappent d'avance de nullité tout système qui tendrait à faire jouer un rôle au zodiaque en douze signes dans l'in-

(1) L'astrologie judiciaire, qui avait su profiter des progrès de l'astronomie, paraît les avoir ensuite arrêtés. Depuis Ptolémée jusqu'aux Arabes, elle resta presque stationnaire. Il est remarquable que ce fut également, en Chine, l'effet du crédit que l'astrologie avait acquise sous la dynastie des Han. On n'observait plus les phénomènes; les astronomes donnaient tous leurs soins à chercher les rapports entre le ciel et les actions des hommes. (Gaubil, *Observ.*, etc, pag. 31.)

(2) — Mon illustre ami Champollion assistait à la séance où ces paroles furent prononcées. Dans sa prévention bien naturelle pour l'Égypte, qui était comme sa patrie scientifique, il se montrait peu disposé à accueillir les explications qui tendaient à faire croire qu'elle n'avait pas tout inventé. Il se promit donc bien que, si jamais les circonstances lui permettaient d'aller en Égypte, il saurait y trouver des représentations zodiacales proprement égyptiennes. Lorsque, quatre ans après, il partit pour son mémorable voyage, je lui rappelai sa promesse. A son retour, il fut obligé de convenir qu'il n'avait rien trouvé que des scènes

terprétation des monumens appartenant à la haute antiquité grecque; elles ramènent dans le champ de l'histoire positive une multitude de faits qu'on avait réussi à transporter dans une sorte de monde primitif, où les hommes dont l'imagination est vive, la science légère et le jugement peu sûr ou mal exercé, peuvent errer tout à leur aise au milieu des nuages; elles remplacent enfin, par une méthode qui n'admet que des déductions naturelles de faits clairement établis, toutes ces interprétations arbitraires, ces suppositions gratuites, cet échafaudage d'allégories, d'emblèmes, de symboles, d'étymologies, qu'on trouve toujours à point nommé, quand on en a besoin, et dont l'élasticité parfaite permet à la main qui les emploie de les resserrer ou de les étendre à volonté.

L'ensemble de ces recherches, en me conduisant à la conséquence que les constellations de la sphère grecque sont d'invention grecque, sauf quelques emprunts partiels, et que celles du zodiaque ont la même origine, m'a confirmé dans l'idée que les Grecs doivent beaucoup moins à l'Orient et à l'Égypte qu'on ne le pense généralement de nos jours. Sans doute, les colonies asiatiques (1) qui vinrent, à des époques reculées, s'établir dans la Grèce, apportèrent le germe des premiers arts, et quelques idées ou pratiques religieuses à des peuples qui n'étaient pas civilisés comme elles. Mais, de très bonne heure, nous

religieuses, analogues à celles que l'on connaissait déjà par le bas-relief du temple d'Hermonthis, qui est du règne de Cléopâtre, et par celui d'un des tombeaux de Thèbes. On y voit figurer, dans des rapports et avec une signification parfaitement inconnus, que chacun peut expliquer à sa guise, divers animaux, qui se trouvent partout, un lion, un bœuf, des crocodiles, un scorpion, etc. Que de pareilles scènes soient *religieuses* plutôt qu'*astronomiques*, c'est ce qui résulte de leur uniformité même, sur des monumens d'époques si différentes. Quand il serait certain que les animaux qu'on y voit, y ont été placés comme astérismes de la sphère égyptienne, ce que personne ne peut affirmer, on n'en serait pas moins sûr que ce ne sont point des figures zodiacales, puisqu'ils diffèrent essentiellement par leur pose des animaux du zodiaque des temples égyptiens. Ce ne sont pas là des représentations zodiacales. J'appelle ainsi une succession de plusieurs signes, trois ou quatre, comme le bélier, le taureau, les gémeaux, etc., ou bien encore un *seul* signe, mais de ceux qui n'existent que dans le zodiaque, comme le *Capricorne* et le *Sagittaire*. Or, ni Champollion, ni aucun autre, n'a rien trouvé de tel sur des monumens d'une époque antérieure à la domination grecque. Jusqu'ici, l'annonce qu'on n'en *trouverait pas* n'a point été démentie. (*Note ajoutée.*)

(1) Je ne dis pas les *colonies égyptiennes*, parce que je regarde celles qu'on attribue à Inachus, à Cécrops et à Danaüs, comme des inventions postérieures à l'établissement des Grecs en Egypte sous le règne de Psammitichus.

— Ce sujet a été traité en détail dans deux leçons au Collége de France, les 7 et 14 mars 1836. (*Note ajoutée.*)

voyons la nation hellénique prendre un essor indépendant; par une foule de combinaisons qui lui étaient propres, constituer la société sur des bases que l'Orient n'avait jamais connues, créer une langue admirable, qui semble n'avoir conservé quelques traces des idiomes orientaux que pour montrer tout ce qu'elle a dû au génie particulier du peuple qui l'a inventée, et, grace à un merveilleux instinct du beau en tous genres, perfectionner tellement les rudimens imparfaits des arts qu'elle devait aux colonies étrangères, qu'on a souvent peine à discerner la trace de l'impression primitive. On a dit encore que la Grèce devait à l'Orient tout ce qu'elle a possédé de connaissances scientifiques; mais on n'a point fait attention que les Grecs, avant l'école d'Alexandrie, sont restés à peu près étrangers à ce que nous appelons les *sciences;* les mathématiques et l'astronomie encore étaient dans l'enfance au temps même de Platon et d'Eudoxe, et si l'on veut que ces philosophes aient tout appris en Égypte, on est obligé de convenir qu'à en juger par le savoir des disciples, les maîtres devaient être fort inhabiles. Nous voyons, au contraire, la faible somme des connaissances positives des Grecs s'augmenter peu à peu, et s'enrichir de loin en loin de quelques notions si rares, si imparfaites, qu'il serait presque inutile de recourir à une influence étrangère. Il faut bien le reconnaître, les vraies sciences ne sont nées, dans l'antiquité, qu'à l'époque de l'école d'Alexandrie, alors que l'esprit positif de recherches et d'observation, succédant à l'esprit poétique des anciens temps, conduisit les Grecs sur des routes nouvelles; on les vit porter dans l'étude des sciences cette même activité intellectuelle, cette finesse et ce discernement parfait qui sont le caractère distinctif de toutes leurs œuvres. En même temps qu'ils étendaient partout l'influence de leurs arts et de leur littérature, ils perfectionnèrent les connaissances astronomiques et mathématiques; ils vinrent enseigner à la Chaldée comme à l'Égypte des théories qu'elles n'avaient jamais connues, et leur rendirent une véritable science pour prix des notions vagues et incertaines qu'ils en avaient reçues jadis.

LETRONNE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1837.

Nous avons à signaler les progrès immenses qu'une grande question, la dissolution de la chambre des députés, a faits depuis quelques jours dans les esprits. Ces progrès sont de deux sortes. D'abord il paraît que la dissolution ne rencontre plus d'obstacles en haut lieu; et puis, soit conviction de la nécessité de cette mesure, soit persuasion que l'opinion qui la demande est près de triompher, la voilà presque universellement adoptée comme un fait accompli. Un journal, qui s'était d'abord déclaré contre la dissolution, s'est décidé enfin à parler dans un sens favorable aux idées bien connues de M. le président du conseil. On en a conclu aussitôt que la dissolution était chose irrévocablement décidée, et il s'est trouvé des gens qui, bien autrement initiés que le ministère lui-même dans ses propres secrets, ont assigné le jour des nouvelles élections et dit au plus juste à quelle heure cette grande mesure avait recu l'approbation royale dans les jardins du château d'Eu.

Pour nous, qui n'avons pas la prétention d'être aussi avancés, tout ce que nous pouvons dire, c'est que la dissolution est, en effet, à peu près certaine, à moins de grands évènemens au dehors, qui agiteraient vivement l'esprit public et ne permettraient pas à un gouvernement sage de compliquer la crise par des élections générales. Cependant la dissolution n'est pas encore positivement arrêtée; elle n'a pas même été le sujet de délibérations formelles, et comme il est tacitement convenu que l'on attendra la publication des nouvelles listes, le ministère a encore tout le temps de laisser la position des choses se dessiner plus nettement à l'extérieur.

Il y a donc des réserves faites, des exceptions posées, des obstacles prévus et acceptés d'avance comme empêchemens absolus. Mais, sauf ces éventualités, la question peut-elle devenir une question de cabinet? En d'autres termes, les partisans de la dissolution au sein du conseil sont-ils trop convaincus de son opportunité, ou se croient-ils trop engagés par leur opinion pour ne pas abandonner les affaires si la dissolution n'avait pas lieu? Voilà peut-être une question bien indiscrète, et cependant on se la fait de tous côtés dans le public. Sans doute, il est fort difficile de prévoir tous les évènemens qui peuvent, en matière aussi grave, affecter d'un jour à l'autre la réso-

lution la mieux établie. Mais on assure, pour répondre à notre question de tout à l'heure, que, la situation restant la même au dedans et au dehors, la conviction de M. Molé sur la nécessité de dissoudre irait jusqu'à lui faire un devoir de se retirer, si on ne lui accordait pas la dissolution. C'est en effet chez lui plus qu'une opinion décidée; c'est une conviction profonde que chaque jour affermit et qui tient à des motifs politiques de la plus haute portée.

Les journaux doctrinaires se sont emparés d'un mot que M. Molé a prononcé à la tribune et dont il a fort bien défini le sens, pour lui reprocher de n'avoir pas de système et d'avoir érigé en théorie politique l'ignorance du but auquel devait tendre son ministère. Leur aigre polémique s'est longtemps nourrie de cette accusation qu'ils ont répétée sous toutes les formes. Cependant ils auraient pu voir, en y regardant de près et en interrogeant le passé, que si M. Molé n'affichait pas un système inflexible à prendre ou à laisser, il avait au moins, sur un grand nombre de questions particulières, une volonté ferme, très arrêtée, et qu'on ne parvenait pas aisément à décourager. Or, il nous semble que de ces actes isolés, fruits de cette volonté dont nous parlons, il résulte un ensemble de politique, qu'on pourrait bien aussi appeler un système. Et, si nous ne nous trompons, ce système consiste à rapprocher, autant que possible, le moment où sera effacée la dernière trace des divisions et des troubles que la révolution de juillet a laissés après elle. L'amnistie n'est pas autre chose, l'amnistie n'avait pas d'autre but. Et aujourd'hui quel est l'homme qui ose s'élever contre l'amnistie? Quel est l'homme qui ose mettre en doute l'étendue et la nature bienfaisante de ses résultats? C'est encore la même pensée qui a suggéré la réouverture de Saint-Germain-l'Auxerrois, et la restitution de cette église au culte catholique. Si le peuple n'oubliait pas, lui aussi, comme les gouvernemens doivent oublier, il serait venu renouveler à Saint-Germain-l'Auxerrois les déplorables scènes du mois de février 1831. Mais le peuple oublie et pardonne, et c'est pourquoi le culte catholique est rentré si paisiblement en possession de son église. Des nominations importantes viennent d'avoir lieu. Eh bien! quelques-unes ont eu ce caractère d'oubli, de réparation, de paix, que les circonstances justifient, disons plus, qu'elles commandent. La dissolution se rattache aux mêmes principes, aux mêmes espérances, en un mot, au système de M. le président du conseil.

Evidemment, la chambre actuelle des députés, élue sous l'influence d'une situation différente et des hommes de cette situation, ne répond pas à la situation nouvelle que l'amnistie, le désarmement des partis, ont faite depuis quelque temps à la France. Elle est, par tous ses antécédens, fortement engagée dans une politique de résistance et de lutte dont les souvenirs font encore obstacle à bien des rapprochemens. Elle a vu tomber devant elle, presque au gré du hasard, plusieurs ministères qui avaient eu sa confiance, qui ne l'avaient pas perdue au moment même où elle les laissait tomber, et que cependant elle ne savait pas soutenir. Ces tiraillemens, qui l'humiliaient à ses propres yeux, lui ont fait tort dans l'opinion, quoique l'opinion fût trop juste pour l'en accuser seule; mais elle en avait sa grande part. Nous ne parlerons pas des contradictions où elle est bien souvent tombée sur des questions importantes, dont chaque ministère lui a fait adopter une solution contraire. Nous savons bien à quoi cela tenait, comment tout cela s'explique, souvent même d'une manière honorable. Mais il n'en est

pas moins vrai qu'on doit désirer à l'avenir, dans l'application du système représentatif, plus de netteté, de vérité, d'esprit de suite, si on ne veut pas le rendre méprisable aux yeux de la nation. Or, c'est surtout quand on peut croire les choses ramenées à leur état normal, qu'il faut demander aussi aux institutions toute la régularité, toute la stabilité, toute la puissance morale dont elles sont susceptibles. Voilà pourquoi la dissolution est une mesure si politique, si clairement dictée par toutes les données du présent et par tous les besoins de l'avenir.

Mais ce serait trop peu de ces motifs, s'il y avait danger à remuer en ce moment le pays par des élections générales. Loin de là, jamais plus de calme dans les esprits, jamais moins de passions haineuses et violentes, d'espérances subversives; jamais, pour tout dire, un acquiescement plus général à l'ordre établi, n'ont offert plus de chances en faveur d'élections sincères, honnêtes, libéralement conservatrices et sagement progressives. Eh quoi! pour une année de *statu quo*, on s'exposerait à perdre l'occasion de se donner pour quatre ou cinq ans une force renouvelée et accrue, une chambre qui serait nommée sous l'empire des circonstances heureuses où nous nous trouvons! Si l'on nous prouvait que ces circonstances se retrouveraient en 1838 exactement aussi favorables, peut-être alors hésiterions-nous; et cependant les motifs qui conseillent la dissolution, n'en auraient pas moins conservé toute leur puissance. Aussi l'importance que M. Molé attache à cette mesure, l'initiative qu'il en a prise, la responsabilité qu'il en réclame tout entière, n'ont-elles rien qui nous étonne. Nous y reconnaissons la rectitude de jugement, la décision tranquille, froide, peu bruyante, qui ont signalé sa présidence depuis le 15 avril, et qui ont forcé ses adversaires mêmes à lui rendre une tardive justice.

Au reste, si au seul mot de dissolution, il y a eu chaude alarme sous une certaine bannière, qui réunit cependant des hommes de courage et de talent, mais de courage et de talent mal employés, cette alarme est-elle bien fondée? Nous ne pensons pas que le ministère demande autant d'exclusions que certains bancs de la chambre le croient. La pensée du cabinet ne nous paraît pas bien difficile à pénétrer; selon lui, la chambre nouvelle, n'eût-elle que peu d'hommes de plus et peu d'hommes de moins, n'aura plus les engagemens de personnes et de choses qui ont été la source de tant d'embarras, et menaceraient de tant d'autres pour la session prochaine, si la dissolution n'avait pas lieu. Ce que veut le ministère, sans doute, c'est que les deux centres se fortifient aux dépens des extrémités, décidé qu'il est à s'appuyer également sur l'un et sur l'autre, et à chercher dans leur étroite alliance une base plus large pour le pouvoir, que M. Guizot voulait établir exclusivement sur le centre droit. Qu'une avant-garde de la France nouvelle arrive aussi dans cette chambre! elle y sera la bien-venue. Le mouvement de ses idées, l'ardeur de son esprit, ses illusions généreuses n'effraieront pas. La pratique des affaires, au milieu d'une situation calme et prospère, aura bientôt ralenti ce mouvement, attiédi cette ardeur, éclairé ces convictions trop promptes, et ce qui en restera, ce sera le progrès naturel et raisonnable, auquel personne en France n'oserait avouer qu'il veut fermer la porte.

Quant aux doctrinaires les plus âpres et les plus ardens, quant à ceux qui ont à se reprocher d'avoir perdu leur propre cause par la violence de leurs actes et la rudesse de leurs paroles; ceux-là, on saluera leur talent quand il

se présentera dans la chambre, mais le système actuel se croit assez fort, et il sera, il faut l'espérer, assez bien appuyé, pour n'avoir pas à craindre de succomber dans la lutte. Le journal officiel de ce parti, rédigé aujourd'hui par les doctrinaires les plus éminens, montre suffisamment quel progrès fait l'association doctrinaire dans la voie rétrograde où elle s'est jetée. On y trouve chaque jour maintenant quelques-unes de ces imprudentes provocations que certaines feuilles royalistes jetaient en défi au pays, dans les derniers mois du règne de Charles X. Il y a quelques années, au milieu de l'effervescence née de la révolution de juillet, les doctrinaires, plus heureux, plus habiles et mieux conseillés, ne s'engageaient jamais de leur plein gré dans ces discussions téméraires. Alors ils n'eussent pas d'eux-mêmes, et sans raison, comme vient de le faire leur journal officiel, soulevé, en pleine paix, la question de la souveraineté du peuple, comme vient de le faire, en plusieurs longs articles, leur organe avoué. A quoi bon combattre ce fantôme absent, qui, au dire même de M. Guizot, doit sommeiller pendant des siècles jusqu'à ce que quelque grande catastrophe le réveille? Autrefois, M. Guizot et ses amis répondaient par ces sages paroles à ceux qui invoquaient cette terrible apparition; aujourd'hui ils semblent l'exciter quand elle dort, l'évoquer quand elle est absente, comme pour chercher à plaisir une question irritante au milieu du repos de l'intervalle des sessions, comme pour s'entretenir à la guerre civile, et nourrir une bile qui ne sait où se répandre en ce moment? — *On ne peut gouverner avec la souveraineté du peuple!* Voilà le texte sur lequel s'exercent les doctrinaires aujourd'hui. Mais un mot de réponse suffirait, et vous-mêmes, en de meilleurs temps, vous l'avez dit, ce mot plein de sagesse : on ne gouverne pas en effet avec le principe de la souveraineté absolue d'une nation. Quand cette souveraineté a disposé d'un trône vacant, le fait est accompli; c'est le contrat nouveau qui gouverne, et non le principe de souveraineté qui a créé ce contrat entre le souverain et la nation.

On ne sait que penser d'esprits éminens, d'ailleurs, qui perdent ainsi leur terrain et jettent chaque jour à terre, dans leur marche, une partie du bagage d'expérience, de raison et de sagesse, qu'ils avaient amassé pendant de longues années! Ces indices sont faciles à comprendre. Le parti doctrinaire revient évidemment à son point de départ. En peu d'années, de mois peut-être, selon les évènemens, il sera de retour au lieu de son origine. Royalistes violens, imbus de tous les principes de la restauration, leur sortie du pouvoir et les difficultés qu'ils éprouvèrent pour y rentrer, jetèrent les doctrinaires dans les rangs de l'opposition libérale. Sans eux, une révolution légale n'eût pas été possible. Ils contribuèrent de toute leur activité à faire dominer l'extrême gauche dans les élections, et de cette alliance sortirent les 221 et la révolution de 1830. Ne dirait-on pas qu'un dépit pareil ramène aujourd'hui des circonstances analogues, et que ce parti, de plus en plus séparé de la gauche modérée, tend à retourner à la droite, d'où sortira peut-être, après d'inutiles efforts pour reprendre les affaires, une alliance ouverte avec le parti légitimiste? Mais là s'arrêtera l'analogie. Le pouvoir profitera mieux de l'expérience du passé que n'ont fait les doctrinaires, et sa fermeté patiente, qu'ils traitent de faiblesse, leur opposera de sérieux obstacles quand il en sera temps. Le gouvernement se sent même assez fort pour voir sans inquiétude les soins que se donnent les doctrinaires

pour les prochaines élections, et les petites intrigues qu'ils préparent dans certaines localités. Nous aurons soin de les signaler, quand il y aura lieu.

Nous croyons savoir que l'espèce de congrès qui s'est tenu à Tœplitz, entre M. de Werther, M. de Metternich, le prince Paskewitch et M. de Tatischeff, s'est séparé comme d'ordinaire, sans avoir rien conclu. Nous disons congrès, par habitude, car en vérité ce n'en était pas un, et cette réunion d'hommes d'état ne prétendait pas à ce caractère officiel. Ç'a été plutôt une causerie politique, dont les circonstances du moment présent et les éventualités de l'avenir ont fait les frais. On y a parlé Hanovre, don Carlos, élections anglaises, mariage de M. le duc d'Orléans, revue de Wosnesensk, mais de tout cela, simplement en observateurs bien informés et presque avec désintéressement. Ah! si l'on y avait appris, entre deux verres d'eau, que don Carlos avait battu l'armée de la reine, ou qu'il marchait sur Madrid, la conversation aurait pris tout de suite une autre tournure. Les impatiens auraient voulu le reconnaître au plus vite; de plus sages auraient encore voulu voir, auraient demandé quelque délai, auraient désiré de plus amples informations, et peut-être se serait-on séparé sans avoir rien décidé, mécontens les uns des autres, ce qui est arrivé bien souvent depuis quelques années, malgré toute cette camaraderie de revues et de bains de Bohême.

Car après tout, les liens qui ont si long-temps uni les trois grandes puissances de l'Europe orientale, sont aujourd'hui très relâchés. La Russie ne sait plus à quoi s'en tenir sur le compte de la Prusse, et c'est à peine si elle est contente de l'Autriche. L'empereur Nicolas est fort inquiet, dit-on, de l'attitude actuelle du cabinet de Berlin, qui s'est laissé entraîner, presque à son insu, au sentiment de répulsion que les manœuvres du camp de Kalish n'ont fait que trop éclater dans l'armée prussienne contre l'armée russe. Les deux cabinets se font maintenant une petite guerre sourde, à coups de tarifs de douanes; la cour de Prusse donne la princesse de Mecklembourg en mariage à l'héritier présomptif du trône de France, et elle écarte poliment toutes les insinuations de la Russie pour renouveler sur le sol allemand la prétendue fraternisation des deux armées. On voit bien que la sainte-alliance n'existe plus, et qu'elle est devenue un mot historique sans application et sans valeur. M. de Metternich lui-même paraît de temps en temps un peu froid avec la Russie. L'extension de cette puissance du côté du Danube le gêne, et, quel que soit son optimisme, il se prend à lui trouver les bras bien longs; car elle est partout autour de lui, au nord, au midi, à l'embouchure de son grand fleuve, et on peut être sûr que les pires nouvelles de Circassie sont pour lui les meilleures.

Eh bien! il en a encore pour long-temps; les affaires des Russes n'avancent guère sur la côte orientale de la mer Noire, et tout ce que les journaux anglais en ont publié est plutôt en-deçà qu'au-delà de la vérité. Depuis Anapa jusqu'à la forteresse de Gagra, qui sépare la Circassie proprement dite de l'Abasie, les Russes n'ont encore réussi qu'à établir un certain nombre de petits forts, dont les garnisons, à cinq ou six lieues de distance, ne peuvent communiquer entre elles, ne reçoivent d'approvisionnemens et de secours que par la mer, et sont continuellement attaquées, de nuit et de jour, par des milliers de Tscherkesses. Ces braves montagnards, sans canons et quelquefois sans fusils, se jettent sur les retranchemens des Russes comme des lions sur les barreaux de leur cage, détruisent ce qu'ils peuvent,

enlèvent à un quart de lieue tout officier, tout soldat qui se hasarde à sortir, en tuent sur les remparts, et forcent à faire chaque fois de véritables expéditions pour renouveler la provision d'eau et de fourrage. Si ces faits n'étaient pas attestés par des témoins oculaires d'une bonne foi et d'une impartialité incontestables, on se refuserait à les croire, et cependant rien de plus vrai. Les Circassiens savent en outre que l'Europe a les yeux fixés sur eux; des Anglais pénètrent dans leurs montagnes, et, chose étrange, leur lisent le *Portfolio*. L'année dernière, au mois d'août, le comte de Woronzow, gouverneur de la Russie méridionale, en a trouvé des exemplaires dans la forteresse d'Anapa, où quelques Circassiens de l'intérieur les avaient apportés pendant une trève, disant que les Anglais répandaient cette publication dans leur pays, leur en faisaient connaître le but, et les encourageaient à se défendre. Aussi se défendent-ils. Les Russes ne gagnent un pouce de terrain qu'au prix des plus grands efforts; les tribus dépossédées sont accueillies par les autres, qui leur bâtissent de nouvelles demeures et leur remplacent les troupeaux enlevés. Un seul prince de la côte s'était déclaré en faveur des Russes; il a été contraint de renoncer à leur alliance par des menaces terribles dont il savait bien qu'il n'aurait pas long-temps attendu l'effet. Voilà, pour le moment, où en sont les Russes, et il paraît que tout récemment la prise de possession d'un point du littoral leur a coûté une sanglante bataille. Triompheront-ils de cette héroïque résistance? Oui, sans doute, à la longue, par une guerre d'extermination, et si l'empereur Nicolas ne calcule ni le sang, ni les trésors qu'il faudra enfouir dans ces montagnes, pour être maître de toute l'étendue de pays qui sépare la mer Caspienne de la mer Noire.

C'est pourquoi nous ne comprenons pas que ce prince, avec de si grands desseins et une si rude tâche au midi et au sud-est de son empire, attache tant d'importance à éblouir l'Europe occidentale par ses fastueuses revues. Et néanmoins voilà ce qui le préoccupe. Il a fait toute une campagne diplomatique pour avoir à Wosnesensk des représentans de chaque maison régnante d'Allemagne. Mais il n'a réussi qu'imparfaitement. Au lieu de l'empereur d'Autriche, qu'il avait la prétention d'y attirer et d'y écraser sous ce vaste déploiement de sa puissance militaire, ce sera un archiduc, l'archiduc Jean, si je ne me trompe. Un prince de Prusse et un prince de Wurtemberg y assisteront aussi; mais la famille royale de Bavière n'y sera pas représentée. Il y a, ce semble, dans tout ce spectacle offert à l'Europe et si pompeusement annoncé, moins de véritable grandeur que de vanité inquiète, et on est embarrassé de concilier cette prétention d'agir sur l'Occident par de tels moyens, avec la tendance, qui se manifeste aussi quelquefois et revient plus vive à chaque mécompte, de s'en séparer absolument, de s'en passer sous tous les rapports, de n'être que russe, asiatique et oriental. Le fait est que ces deux tendances contradictoires se balancent encore dans l'esprit de l'empereur Nicolas et dans son gouvernement; que chacune l'emporte à son tour, quand l'autre a été malheureuse, et que néanmoins, pour assurer la grandeur de la Russie, il faudrait les harmoniser avec intelligence, en se dégageant des passions et des faiblesses qui obscurcissent trop souvent la haute raison du souverain.

Et qu'a-t-on dit du roi de Hanovre dans ces causeries de Tœplitz? A-t-on approuvé ou blâmé son coup d'état? S'est-on promis de le soutenir au besoin

contre son peuple? s'est-on entendu sur ce qu'il y aurait à faire, si la diète de la confédération germanique était saisie de la question, à titre de garante des constitutions allemandes? L'ex-duc de Cumberland a si mauvaise réputation comme homme en Europe, que ses actes comme souverain, quand même ils flatteraient certaines passions, doivent y rencontrer fort peu de sympathie. Aussi l'a-t-on blâmé tout d'abord de cette mesure violente et dangereuse. Il est certain, d'ailleurs, qu'on ne l'a pas conseillée. Elle porte le cachet de son caractère, et il en a toute la responsabilité aux yeux de l'Allemagne. Mais si le Hanovre se résignait tranquillement, si quelque transaction, plus ou moins constitutionnelle, rendait à l'aristocratie toutes ses prérogatives, on n'en serait pas fâché à Berlin et à Vienne. Ce serait d'un bon exemple, et cet acte de casse-cou politique serait légitimé par le succès. Cependant, qu'on y prenne garde : la résignation du Hanovre ne prouverait rien, et l'expérience serait à refaire ailleurs pour être concluante; car il ne faut pas se faire illusion sur l'état des choses et de l'opinion en ce pays. Il est vrai de dire que la constitution de 1833 n'y avait pas jeté de profondes racines, que l'aristocratie, encore très puissante, ne l'avait subie qu'à regret, que la bourgeoisie n'est pas fortement organisée, que le peuple à peine sorti des liens féodaux, que les paysans à peine émancipés n'y prennent aucun intérêt, et par-dessus tout, que la masse entière de la population, sans distinction de classes, est trop contente d'avoir son roi à elle, son souverain résidant au milieu d'elle, son gouvernement tout-à-fait national, pour ne pas beaucoup pardonner à ce roi et à ce gouvernement. Le duc de Cumberland y a bien compté; on ne saurait en douter. Son plan était arrêté d'avance; il avait répété son rôle, et l'a joué, en effet, avec une assurance, un aplomb, une fidélité, qui attestent de consciencieuses études. A peine arrivé dans sa capitale, ses premières caresses ont été pour l'armée; il a réuni autour de lui tous les officiers et généraux qui se trouvaient à Hanovre, leur a prouvé qu'il connaissait leurs services, leurs désirs, leurs intérêts, leur a promis de s'en occuper, et les a laissés fort contens de leur nouveau monarque. L'armée craignait ses prédilections pour un officier-général qu'elle n'aime pas et ses préventions contre le comte d'Alten, son héros, son chef, sa plus grande illustration. Mais le roi a su ménager ses sentimens, et il a fait à M. d'Alten l'accueil le plus flatteur. M. d'Alten, qui avait pris part aux travaux de la constitution de 1833, désapprouve certainement le décret royal du 5 juillet; mais ni lui, ni ses anciens collègues, à l'exception de M. Rose, ne feront une opposition bien dangereuse au nouveau gouvernement. Au reste, toute cette affaire est encore fort obscure. Le roi a nommé une commission pour examiner jusqu'à quel point la constitution de 1833 était obligatoire pour lui, et cette commission, présidée par M. de Scheele, le nouveau ministre, aurait, disent les journaux allemands, adopté le point de vue du décret d'avénement, et suggéré, en outre, les modifications que la loi fondamentale devrait subir. Il ne s'agirait de rien moins que de transporter de la seconde à la première chambre le droit de voter le budget, de transformer les états en assemblée purement consultative, de supprimer la publicité des séances, et, enfin, de rétablir l'ancienne séparation entre les revenus publics et ceux des domaines royaux, dont la réunion avait été l'un des plus grands bienfaits du nouvel ordre de choses. Voilà tout. A ces conditions, l'ex-duc de Cumberland pourrait se résigner à n'être qu'un roi constitutionnel. En attendant,

il s'est rendu à Carlsbad, où on lui donnera sans doute le conseil de ne rien brusquer.

Les partisans de don Carlos avaient perdu courage, il y a quelque temps, sur la nouvelle de la défaite de Chiva. Effectivement tout semblait alors présager à l'expédition une fin malheureuse, et on devait croire qu'il ne restait plus au prétendant d'autre ressource que de repasser l'Ebre, tant bien que mal. Ses pertes en hommes et en chevaux depuis qu'il était sorti de la Catalogne avaient été considérables; la désertion minait son armée; les généraux de la reine concentraient leurs troupes autour de Cantavieja, dans un rayon si rapproché, qu'une bataille paraissait inévitable, et ils avaient la supériorité du nombre; enfin on ne concevait pas que 10 ou 12,000 hommes trouvassent long-temps à vivre dans les montagnes stériles et nues où l'expédition était allée se réfugier. Comment la cause constitutionnelle a-t-elle perdu la plus grande partie de ces avantages? comment trois semaines se sont-elles passées dans la plus complète inaction? C'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Mais certainement la situation n'est plus aussi fâcheuse pour les carlistes qu'il y a quinze jours, et voilà qu'une expédition hardie au nord de Madrid force le général Espartero à dégarnir l'espèce de ligne de blocus qu'on avait formée autour des positions occupées par le prétendant.

Nous voulons bien croire que Madrid n'est pas sérieusement menacé; mais la prise de Ségovie, à 15 ou 16 lieues de cette capitale, est un fait grave. Ségovie est une ville importante, siége de plusieurs grands établissemens militaires, où les carlistes auront trouvé de l'artillerie qui leur manque; et les forces que le gouvernement de la reine peut envoyer de ce côté ne sont pas assez nombreuses pour les empêcher d'y faire pendant quelque temps ce qu'ils voudront, d'entrer où bon leur semblera, et en définitive de se retirer avec leurs canons et le fruit de leurs exactions. Aussi ne sommes-nous pas étonnés d'apprendre que Madrid ait été mis en état de siége. Ce sont des preuves de force que les gouvernemens ne se refusent jamais la veille même de leur chûte, et qui ne la retardent pas d'un instant. Nous croyons néanmoins que le gouvernement espagnol n'en est pas là, mais il aurait bien besoin d'un effort de courage et d'énergie, dont nous ne le jugeons pas capable, ni lui, ni la population, ni les généraux.

Effrayées d'une pareille impuissance, les provinces se regardent comme abandonnées à elles-mêmes et n'espèrent plus leur salut que de leurs propres efforts. La Catalogne en donne l'exemple. Le mot de séparation n'a pas été prononcé, mais les craintes que cette principauté a conçues pour son industrie, sur le bruit vague d'un traité de commerce avec l'Angleterre, ont sourdement fermenté dans les esprits; et ce danger, la France l'avait annoncé à M. Calatrava dès le mois de décembre dernier. Ce qui se passe maintenant en Catalogne est très remarquable. Les carlistes ont fait depuis un mois des progrès bien menaçans sous la direction d'un chef habile, Urbiztondo, que don Carlos a revêtu du titre de capitaine-général; et les troupes du baron de Meer, réduites à quelques milliers d'hommes, sont hors d'état de se mesurer avec eux. Dans ces circonstances, il s'est opéré à Barcelonne un mouvement d'opinion moins violent, moins révolutionnaire que les mouvemens antérieurs, mais de la même nature. On a pensé à centraliser, au moyen d'une commission permanente de délégués, les ressources de la

principauté tout entière, sans la moindre intervention du gouvernement de Madrid, et ce plan s'exécute. Le succès est douteux, mais cette nouvelle résurrection de l'esprit provincial est à nos yeux un des plus graves symptômes de la désorganisation profonde qui s'étend rapidement sur l'Espagne, et menace la monarchie espagnole d'un démembrement.

A Madrid, on s'occupe à faire des ministres, et ces ministres ne font rien. Il en sera du général Espartero, s'il accepte le ministère de la guerre, comme de son prédécesseur, le comte d'Almodovar, qui avait fidèlement suivi à cet égard l'exemple de son devancier; et le seul ministre qui se soit donné pour faire quelque chose, M. Mendizabal, vient de rompre une négociation d'emprunt à l'étranger, combinée avec un traité de commerce, qui sous une forme ou sous une autre, tantôt avec celui-ci et tantôt avec celui-là, l'absorbait depuis six grands mois. En dernier lieu, cette négociation se suivait avec un capitaliste espagnol, enrichi des emprunts de Ferdinand VII, dépouillé, par je ne sais quel acte de 1834, du titre que lui avait donné ce prince, et auquel, par un singulier jeu de la fortune, le gouvernement constitutionnel de Madrid venait demander le salut de la révolution espagnole. Il s'agissait d'une somme nominale de 250,000,000 de francs. Tout est rompu, et à cette occasion, nous n'avons pas été peu étonnés de voir un journal, dont M. Mendizabal avait long-temps possédé toute la faveur, attaquer ce ministre avec la plus grande violence. Ainsi, voilà le dernier prestige de ce grand nom financier de M. Mendizabal complètement évanoui, et le ministre au *fameux secret*, contraint de recourir, pour se procurer quelque argent, au moyen le plus vulgaire du monde, à une nouvelle contribution forcée. Les cortès discutaient, à Madrid, le projet de loi destiné à l'établir, pendant que les carlistes se rendaient maîtres de Ségovie.

Nous ne sommes pas optimistes en ce qui concerne l'Espagne; mais personne ne l'est, personne n'a droit de l'être. Nous ne nous résignerions pas facilement à voir périr, dans l'impuissance et la honte, un gouvernement dont le triomphe convenait à notre politique et eût renforcé notre situation en Europe. D'ailleurs, tout persuadés que nous soyons que don Carlos ne s'établirait pas tranquillement à Madrid, nous ne pouvons envisager de sang-froid qu'il resaisisse quelque chance de succès, quand on ne prévoit guère, dans les éventualités d'un prochain avenir, que cet obstacle sérieux à la grande et si politique mesure de la dissolution.

Si la dissolution avait lieu cette année en France, les trois plus grandes assemblées représentatives de l'Europe auraient été intégralement renouvelées dans le cours de la même année. L'Espagne se prépare aux élections d'où ses deux chambres doivent sortir, et l'Angleterre achève celles que la mort du roi Guillaume IV a rendues nécessaires. Celles-ci ne sont pas très heureuses pour le ministère de lord Melbourne; sans donner la majorité aux tories, elles leur assurent une minorité si formidable dans la chambre des communes, que le cabinet whig est menacé des plus graves embarras et comme frappé d'impuissance. La chambre des lords pourra donc persister dans son opposition à toute mesure ultérieure de réforme, en invoquant la réaction qui se manifeste évidemment dans l'opinion publique, surtout en Angleterre. La conséquence de cette situation devrait être l'avénement d'un ministère intermédiaire entre les tories et la nuance très avancée des whigs qui gouverne aujourd'hui. Mais il n'est pas bien sûr que les élémens d'un

pareil ministère existent dans la chambre des communes ou dans le pays. Le parti Stanley s'est absorbé dans celui de sir Robert Peel, et il est réduit à deux ou trois hommes, ce qui forcerait la reine Victoria de rétrograder brusquement jusqu'aux *conservateurs*. Au reste, c'est un exemple donné par une portion du pays lui-même; car, entre autres particularités de ces dernières élections, on ne voit pas que les radicaux, qui ont essuyé plusieurs échecs, aient été remplacés par des réformistes modérés. Non : ce sont des tories, de purs tories qu'on a nommés à leur place, et nulle part le ministère n'a osé mettre en concurrence avec ceux des radicaux qui le gênaient le plus, comme M. Roebuck, un whig de sa propre couleur. Aussi les tories sont-ils triomphans, et sir Robert Peel a eu tort de ne pas désavouer plus vivement le roi de Hanovre, car c'est son fameux décret du 5 juillet qui leur enlève la majorité. Ce décret a donné aux réformistes une grande force, et ils en ont usé sans ménagement, comme aussi du nom de la jeune reine, et de l'appui qu'elle accorde à son ministère. Jamais, en France, on ne ferait intervenir le nom du souverain, dans les élections, avec autant d'éclat; jamais un parti tout entier n'oserait l'identifier aussi complétement avec un cabinet dont les plus simples lois du régime parlementaire pourraient le contraindre à se séparer.

Le corps diplomatique est en ce moment fort incomplet à Paris. MM. d'Appony et de Pahlen sont en congé; M. de Lowenhielm, ministre de Suède, est à Stockholm, où il refuse, dit-on, le portefeuille des affaires étrangères, laissé vacant par la mort de M. de Wetterstedt. M. de Werther est allé recueillir à Berlin le brillant héritage de M. Ancillon, et son successeur à Paris n'est pas encore arrivé. Mais le choix de ce successeur est fait. C'est M. d'Arnim, qui exerçait en dernier lieu les fonctions de ministre de Prusse à Bruxelles.

M. de Werther, qui n'a laissé à Paris que de bons souvenirs, sait mieux que personne par quelles qualités, par quelle modération de caractère, et par quelle sagesse d'opinion il y avait réussi, ce qu'il faut, en un mot, pour répondre à la parfaite intelligence qui règne entre les deux cours. Il est fort à présumer que le choix de M. d'Arnim n'aura pas été fait à la légère, et que les instructions, non moins que l'esprit du nouvel envoyé, lui traceront une ligne de conduite dont le gouvernement n'ait qu'à se féliciter. Nous n'aurions pas exprimé cette espérance, mêlée d'une ombre de doute, si nous n'avions eu le vague souvenir que M. d'Arnim n'a pas toujours eu à Bruxelles l'attitude que nous désirons lui voir prendre à Paris. Il est vrai qu'un changement de théâtre peut amener un changement de rôle, que l'action du temps modifie chaque jour, en Europe, bien des répugnances, efface bien des préventions, crée de nouveaux intérêts, et avec eux la nécessité de nouveaux rapports. Si M. d'Arnim avait eu besoin d'éprouver cette salutaire action du temps sur les esprits, nous sommes persuadés que le sien n'y aurait pas échappé, et qu'il arrive ici avec son éducation toute faite à cet égard.

— La séance annuelle de l'Académie française, tenue le 9 août, a rassemblé, comme d'ordinaire, une société nombreuse et choisie. Nous concevons cet empressement. S'il nous était permis d'emprunter un mot au vocabulaire théâtral, nous dirions qu'aujourd'hui il y a de l'*effet* dans les représentations académiques. Les assistans n'y apportent jamais qu'un air de fête : ceux qui tiennent aux lauréats par des liens de famille ou d'affection, naturelle-

ment émus, semblent quêter du regard l'émotion et l'enthousiasme. La piquante variété des lectures, un commerce de louanges où chacun trouve son compte, l'hommage rendu à de nobles et touchantes actions, tout enfin, dans ces solennités, détermine un épanouissement auquel on ne saurait résister sans mauvaise grace. Si pourtant, revenu à la froide raison, après les entraînemens de la sensibilité, on se demandait quelle est la fonction présente de l'Académie, quelles peuvent être l'utilité de ses concours et la règle de ses jugemens, la question ainsi posée deviendrait embarrassante. En couronnant les écrits *utiles aux mœurs*, l'Académie n'a sans doute pas la prétention de prononcer dogmatiquement sur la moralité des compositions qu'on lui adresse : il n'y a pas de mesure absolue pour apprécier la valeur d'une œuvre d'éducation.

On n'en peut juger que par rapport à une doctrine sociale hautement professée. Or, il n'est ni possible, ni tolérable peut-être, qu'un corps comme l'Institut émette une déclaration de principes. Ce serait déplacer le pouvoir en sa faveur, et accorder aux lettrés de profession une véritable dictature. Aujourd'hui d'ailleurs, ce sont moins les intentions louables et les théories qui manquent, que le talent de les rendre persuasives. Selon nous, l'Académie ne saurait rendre un plus grand service que de remettre en honneur les traditions, trop dédaignées, du beau langage, d'exiger, avant tout, la sévérité d'expression et ces nobles formes de style, qui, suivant le mot de Montaigne, tiennent moins au bien dire qu'au bien penser. Distinguer, dans la foule des livres qu'on publie, ceux qui présentent ces marques de puissance, ou bien, dans les années stériles, dénoncer hautement la mauvaise direction des esprits, ce serait être vraiment utile aux mœurs, ou, si l'on veut, à la civilisation dont une langue riche et belle est l'indispensable instrument. Disons ouvertement ce que tout le monde a pensé : les ouvrages couronnés cette année ne se recommandent pas par l'élévation du sentiment littéraire, et l'obligation de faire accepter au public les décisions d'une indolente majorité a dû paraître fort pénible à M. le secrétaire perpétuel.

Heureusement pour l'Académie, M. Villemain possède toutes les ressources d'un talent qu'on n'a jamais songé à contester, et qui ne se dément jamais. Son rapport par lequel la séance fut ouverte, était de nature à disposer favorablement l'auditoire. On a suivi, avec une satisfaction marquée, ce tour d'esprit varié et facile, cette expression qui, suivant les exigences du sujet, prend ou rejette le voile avec une si gracieuse coquetterie. On se plaisait à surprendre l'habile écrivain aux prises avec les difficultés de sa tâche : on voulait savoir par quels artifices de style il trouverait moyen de louer des productions assez ternes, sans chagriner les personnes d'un goût sévère, et sans compromettre l'autorité de son propre sentiment. M. Villemain a très finement annoncé ce qu'on devait attendre de l'ardeur *inexpérimentée* du jeune poète couronné, M. Evariste Boulay-Paty : ayant à caractériser une pièce injouable, il a fait des vœux pour que l'auteur composât à l'avenir d'autres pièces qui fussent jouées; enfin, il a rappelé un sourire complaisant de Cuvier pour excuser cette sorte d'adhésion donnée publiquement à la philosophie avortée de M. Azaïs. Ajoutons, pour être justes, qu'en parlant d'un livre qui a du moins pour lui le mérite de l'utilité, l'*Essai sur l'état physique et moral des aveugles-nés*, par M. Dufau, le rapporteur s'est exprimé de telle façon, qu'on n'a pas songé cette fois à rabattre de ses éloges.

A défaut de mérite littéraire, on justifie étrangement les libéralités académiques. Il faut, dit-on, alimenter la vieillesse épuisée, développer les talens embryonnaires, ou bien compléter la rétribution insuffisante des travaux obscurs. En admettant ce système, on arriverait infailliblement à constituer une sorte d'inviolabilité en faveur de toutes les impuissances. L'Académie aura fort à faire, si elle consent à devenir un bureau de secours. C'est au pouvoir qu'il appartient de soutenir les lettres. Un corps littéraire, digne de sa haute mission, ne doit considérer que l'intérêt de la littérature. Ne serait-il pas temps qu'une plume indépendante appelât l'attention du pouvoir et de la société sur l'organisation présente de l'Académie française, sur l'emploi des revenus dont elle dispose, sur les causes qui retiennent en dehors de ses concours tous les esprits vraiment distingués de l'époque? Mais nous concevons que la critique recule devant l'accomplissement d'un tel devoir. La vieille fille de Richelieu est elle-même une de ces personnes dont nous venons de parler, et que l'âge a rendues en quelque sorte inviolables. Pour lui dire toute la vérité sans encourir le reproche d'irrévérence, il faudrait posséder le secret des ménagemens habiles, le tact délicat et la transparence d'expression que nous ne nous lassons pas d'admirer chez M. Villemain.

Revue Littéraire.

Mme Charles Reybaud, par la publication du *Château de Saint-Germain*, qu'elle signe de son nom, s'est dépouillée du pseudonyme sous lequel elle avait caché le succès de *Pierre* et du *Renégat*, ses deux romans de début.

Le Château de Saint-Germain cotoie l'histoire plus qu'il ne l'aborde. Ce n'est pas, à proprement parler, un roman historique. Voici le gros de la fable. Nous sommes en Provence. Julio Mazzara, qui sera plus tard le cardinal de Mazarin, s'est introduit dans le château du baron de Cadenet sous un prétexte de visite. Mazzara n'a pourtant pas d'autre but que de s'emparer d'un acte qu'il sait en la possession du baron, et qui prouve la participation de Gaston, le frère du roi, au fatal complot que Montmorency a payé de sa tête. Richelieu lui-même a confié à son agent cette mission, qui tient moins du savoir-faire que de la filouterie.

Tout en couvant son projet et guettant l'occasion, l'Italien prenait agréablement patience. Dans le château du baron vivait sa nièce et son héritière, Laure de Novès, descendante de l'illustre Laure de Pétrarque. Laure de Novès est fiancée au comte de Bormes, qu'elle aimait à peine, et qu'elle n'aime plus depuis que sa faiblesse a subi l'autorité du regard séducteur de Mazzara. Cependant le comte ne cédera pas à l'étranger la femme qui lui est promise. Il prend à part l'Italien, et le somme de se battre ou de quitter la place. L'alternative est dure; mais Mazzara n'est pas né brave : il partira. Ce ne sera pas au moins sans s'être vengé sur l'innocence de l'affront qu'il est contraint de dévorer. Lorsqu'il s'éloigne, Laure porte dans son sein un fruit de l'amour qui a triomphé de sa vertu.

Plusieurs mois se sont écoulés. Le baron est mort. Le comte de Bormes presse Laure de conclure le mariage arrêté. Que fera-t-elle? Elle a trop de générosité pour tromper le comte et lui donner une main qui n'est plus pure. Dans son désespoir, elle ne songeait plus qu'à se tuer. Une de ses servantes lui

conseille un meilleur expédient. Que Laure, qui se plaît aux longues promenades, laisse un soir sa mante au bord de la Sorgue. Tandis qu'on la croira noyée, elle pourra fuir vers Paris et y cacher sa vie qu'elle doit à son enfant.

Les années ont couru. Nous retrouvons Laure de Novès dans une petite maison de Saint-Germain, qu'elle habite avec sa fille Christine. Julio de Mazzara les visite quelquefois en secret. Souverain pouvoir de l'amour et de la maternité! cette Laure, si outragée et si fière, a pardonné au père de son enfant. Elle se résigne à n'être que la maîtresse de son séducteur. Mais elle voudrait au moins sa tendresse entière; elle voudrait percer les mystères dont il s'enveloppe. Un hasard cruel les découvre tous à la malheureuse. Croyant Laure à Paris, Julio de Mazzara a introduit une autre femme dans la petite maison de Saint-Germain. Laure, cachée dans un cabinet, surprend leur entretien et les suit de l'œil. Tout est révélé. Mazzara, c'est le cardinal Mazarin! cette femme, c'est la reine Anne d'Autriche, dont il est l'amant! La détermination de Laure de Novès est prompte et irrévocable. Elle court s'enfermer à Paris dans le couvent des Carmélites, d'où elle ne sortira plus.

Ici finit la première histoire et commence la seconde, moins animée, moins dramatique, mais plus touchante peut-être. Christine, laissée seule au milieu du monde, a failli succomber aux mêmes périls qui ont précipité sa mère. Elle a cru naïvement à l'amour de Philippe de Mancini, qui a feint de s'éprendre d'elle. Il a poussé ses tentatives jusqu'à l'enlèvement. Christine est en son pouvoir; elle paraît perdue. Mais ce n'est pas un écrivain habile comme Mme Reybaud qui eût souffert qu'il s'accomplît dans son roman deux séductions : *non bis in idem.* Christine s'arrête au bord de l'abîme où est tombée Laure de Novès. Sa résistance intimide le séducteur. Elle se réfugie aux Carmélites, et conte à sa mère son danger. Philippe de Mancini était neveu de Mazarin. Quel autre mieux que le père de Christine la pourra sauver en ces conjonctures? Laure de Novès écrit au cardinal une lettre que Christine porte elle-même à Saint-Germain. Ce recours a l'effet qu'il devait avoir. Christine, prise sous la toute puissante protection de Mazarin, est désormais à l'abri des poursuites de Philippe de Mancini. Comme elle n'a pas les mêmes raisons que sa mère de se faire carmélite, et qu'elle ne se sent nulle vocation, elle épouse raisonnablement un jeune bourgeois nommé Rabanel, qu'elle aimera plus tard de tout son cœur.

S'il faut reprocher au *Château de Saint-Germain* sa double action, il est juste de reconnaître que l'une et l'autre sont fort habilement reliées entre elles par le personnage principal auquel un fil continu les rattache du commencement du livre jusqu'à la conclusion. Mme Reybaud devait naturellement concentrer toute sa force dans la peinture de ce caractère dominant. C'est un excellent portrait qu'elle en a donné, finement touché, très sûrement et très largement dessiné. Peut-être seulement, vers la fin du drame, Mazarin est-il montré plus noble, plus aimable, plus généreux qu'il n'a jamais été. « Il avait de l'esprit, de l'insinuation, des manières, dit de lui le cardinal de Retz, mais le vilain cœur paraissait toujours. » Le temps n'a pas cassé cet arrêt, bien que le coadjuteur fût fort récusable vis-à-vis de Mazarin.

Tout l'ouvrage est écrit d'un bon style, simple, élégant, ferme et poli. Plusieurs débuts de chapitres d'où l'auteur promène le regard sur ses paysages

chéris de la Provence, sont des morceaux descriptifs achevés, pleins d'onction et de charme. On y respire un profond sentiment de la poésie rurale et des beautés de la nature.

M. de Balzac a fort spirituellement trouvé la qualification de *ruminante* pour cette littérature qui, en publiant de très vieilles choses sous des titres nouveaux, se nourrit effectivement et nourrit sans fin ses lecteurs d'un même aliment. A ce compte, la littérature de M. de Balzac est la plus ruminante qu'il y ait; il a inventé mille ingénieux moyens de déguiser d'anciennes publications et de les faire paraître inédites. Il a combiné, par séries diverses, des *Scènes de la vie privée*, des *Scènes de la vie de province*, et bien d'autres scènes où il a enchâssé, avec un art infini, quantité de contes philosophiques ou fantastiques de sa façon. Mais cet écrivain ne se contente pas de ruminer ainsi et de nous donner à ruminer la plupart de ses romans d'autrefois, très subtilement revus, augmentés et corrigés. Jusque dans les romans qu'il présente comme neufs de tout point, vous le voyez replacer, dans des rôles pareils, nombre de personnages et de caractères par lui précédemment employés. Cette perpétuelle rumination embarrasse et décontenance beaucoup les enthousiastes les plus déterminés de M. de Balzac, qui, tout en savourant chacune des nouvelles publications de cet écrivain, ne laissent point de se demander parfois si ce n'est pas toujours le même ouvrage qu'ils admirent.

Le premier des deux derniers volumes des *Scènes de la vie de province* contient *la Grande-Bretêche* et *la Vieille Fille*. Certainement nous avions lu déjà quelque part les trois nouvelles distinctes rassemblées ici sous le titre commun de *la Grande-Bretêche*. Si le romancier les a réunies et appelées toutes ensembles *la Grande-Bretêche*, bien qu'il ne soit question du manoir dit *la Grande-Bretêche* que dans l'une d'elles, c'est uniquement en conformité du système de rumination que nous avons expliqué.

La *Vieille Fille* avait paru une première fois cet hiver par feuilletons dans une feuille quotidienne. L'histoire n'a pas obtenu du public de M. de Balzac une faveur fort grande, les joyeusetés du livre ont semblé par trop grivoises. L'auteur du *Père Goriot* est de parentage rabelaisien. Quand sa verve s'épanche en grosses saillies abruptes et ardentes, on voit qu'il obéit à son instinct; il est franc, il est naturel, il est vrai; c'est la chaleur du sang gaulois qui l'a poussé. Aussi n'a-t-on guère la force de le blâmer. Dans *la Vieille Fille*, il est cynique et grossier sans en-train. Il ne dérive point de Rabelais, mais de M. Paul de Kock. *La Vieille Fille* rappelle, en outre, malheureusement le chef-d'œuvre de M. de Balzac. Mlle Cormon est une Eugénie Grandet épaissie, matérialisée, dégradée. La figure du chevalier de Valois est la seule qui soit dessinée finement, et sur laquelle l'artiste n'ait point écrasé son crayon. Elle plaide jusqu'à un certain point en faveur du livre. Le second volume est tout entier rempli par le commencement des *Illusions perdues*, dont nous aurons la suite plus tard. Jusqu'à présent, ce roman promet. L'exposition intéresse et attache. Anaïs n'a pas moins de cinquante ans (ne vous plaignez pas, il y a tout à parier que les héroïnes de M. de Balzac seront prochainement sexagénaires). Issue d'une des plus nobles familles de l'Angoumois, elle est supérieure encore par son esprit à sa naissance. Avant d'épouser M. de Bargeton, stupide hobereau qu'elle estime et chérit juste ce qu'il vaut, elle avait aimé, jeune fille, un brillant officier qui est mort à l'armée. Anaïs a religieusement gardé dans son cœur le deuil de ce pre-

mier amour. Elle s'est fait une double existence. Contrainte de végéter matériellement au milieu de l'atmosphère suffocante d'une ville de province, elle s'envole ailleurs en pensée. Elle a des rêves d'art et de poésie. Elle se nourrit de souvenir et d'espérance. Or, en ce temps-là florissait à Angoulême Lucien, un jeune poète déjà fort célèbre dans le département. Anaïs a voulu voir cette merveille de la Charente. Le poète lui est amené. Lucien était beau; Anaïs avait été belle. Pleins d'exaltation tous deux, ils se persuadent bientôt qu'ils sont passionnément épris l'un de l'autre. Cependant les assiduités du jeune homme chez Mme de Bargeton ont déchaîné toutes les méchantes langues de l'endroit. Anaïs n'a point cessé d'être sage; mais son amant est fatalement surpris à ses pieds, d'où vient un éclat qui la décide à se compromettre tout-à-fait. Elle quitte brusquement Angoulême et part pour Paris, emmenant son poète avec elle. Cet incident, qui les a réunis, ne fera que précipiter leur rupture. A peine sont-ils en chaise de poste que les désenchantemens commencent. La grande dame est fort humiliée d'abord de voir les poétiques ébahissemens de Lucien au moindre objet qu'ils rencontrent sur la route. Dès qu'ils sont à Paris, c'est bien pire. Anaïs a de nobles parens chez lesquels elle a présenté son cher poète. Mais l'air provincial du pauvre garçon n'est pas tolérable. Mme de Bargeton tombe elle-même d'avis qu'il faut l'éconduire. De son côté, Lucien n'a pas tardé à s'apercevoir que sa chère Naïs est bien emphatique, bien fanée, bien mal mise, de bien mauvais goût, auprès des élégantes et fraîches Parisiennes. Pourtant sa fidélité eût tenu bon peut-être quelques mois; mais on l'a quitté. Il en prend son parti. C'est qu'ils s'étaient trompés en croyant s'aimer. Ainsi leurs mutuelles illusions sont perdues. La fin du second volume laisse Lucien réfugié dans un grenier du pays latin, où il amasse des projets de vengeance, de fortune et de gloire, qui fourniront, par leur accomplissement, une prochaine livraison des *Scènes de la vie de province.*

Autour de ses deux héros, M. de Balzac a groupé un nombre considérable de personnages secondaires. Plusieurs d'entre eux sont introduits en vertu du procédé ruminatoire de l'auteur. Nous les connaissions déjà; nous les avions rencontrés ailleurs. Citons, entre autres, le vieil imprimeur Sechard, qui n'est qu'un père Grandet endurci, plus avare encore et plus féroce. Ceux-ci se montrent sous d'habiles déguisemens qui ne les rendent pas néanmoins méconnaissables ; ceux-là reparaissent franchement avec leur air, leur costume et leur nom d'autrefois, comme, par exemple, Rastignac de *la Peau de Chagrin.*

En somme, ce volume des *Illusions perdues* est l'un des meilleurs de M. de Balzac que nous ayons lu. Peut-être l'histoire gagne-t-elle à ne pas finir. M. de Balzac, qui commence généralement bien, finit rarement avec un égal bonheur. Ce sont presque toujours ses conclusions qui pèchent; *desinit in piscem.* Pourvu que le second tome des *Illusions perdues* n'aille pas nous gâter le premier!

Si nous parlons de la peinture des détails, il faut louer leur charme et leur vérité, la délicatesse des nuances, la variété des teintes. Il se trouve dans les *Illusions perdues* des traits d'observation d'une ténuité telle qu'on dirait que la vue la plus perçante n'a pu suffire pour les découvrir, et qu'ils ont dû être révélés par une sorte d'intuition.

Il y a un sentiment que l'auteur excelle à peindre, c'est cette ambition complexe, ambition à la fois d'argent et de gloire, qui travaille son héros

Lucien. Le poète que le monde dédaigne et que sa maîtresse méconnaît se vengera doublement. Il entassera chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre et million sur million. Il le veut; il sera célèbre et il sera riche. Ce ne sera pas seulement le char triomphal du Tasse qu'il lui faudra, ce sera aussi la voiture anglaise splendide et confortable de M. Rotschild. Attache-t-il, du reste, à la fortune littéraire et à l'opulence un prix pareil? On ne le dirait pas. Il semble plutôt qu'il ne souhaite si ardemment les palmes poétiques qu'afin d'obtenir par elles les billets de banque. Lucien est doué d'une forte volonté; peut-être atteindra-t-il son double but. Mais il n'y a guère que le génie désintéressé qui remplisse complètement sa mission. Nous avons bien peur pour Lucien qu'il n'ait de la gloire comme des trésors que pendant sa vie, et qu'il ne laisse point à la postérité d'œuvre immortelle. Que Lucien pèse ces conseils, et que le romancier ne les dédaigne pas trop lui-même.

M. Arsène Houssaye a été modeste d'intituler son nouveau roman : *Une Pécheresse*. Il aurait fort bien pu mettre : *Les Pécheresses*. Ce n'est pas sur l'opposition du vice et de la vertu qu'il a compté pour ses effets. Il n'y a que des pécheurs dans son livre et surtout des pécheresses. Cloris, la plus honnête fille de l'histoire, quitte successivement la maison paternelle et le couvent pour suivre, par monts et par vaux, l'amant de sa sœur. Charlotte, l'épouse révoltée d'un garde-chasse quinteux et jaloux, passe quinze années à courir, sans beaucoup de succès, j'en conviens, mais avec toute la bonne volonté possible, après toutes les occasions imaginables de pécher. Marguerite a meilleure chance. Elle pèche à souhait; puis elle tue l'enfant, fruit de sa faute, et va se noyer dans un étang. Il n'y a pas jusqu'à une certaine Isaure, réputée d'abord morte vierge et en odeur de sainteté, qui ne laisse son petit péché posthume, lequel consiste en une fille née d'elle en secret, qu'on voit apparaître vers le dénouement. Mais la grande pécheresse, la maîtresse, l'héroïne pécheresse, c'est Dafné. Celle-là ne se borne pas à pécher d'un bout à l'autre du roman avec le héros Théophile de Viau, le poète, elle pèche avec tout le monde, avec ceux qui veulent, comme avec ceux qui ne veulent pas. Dafné, c'est l'essence du péché; c'est le péché incarné.

Au train de leurs débauches, Théophile et Dafné ont vite vieilli. L'âge et l'épuisement ont circonscrit leur libertinage et les contraignent de se rester fidèles l'un à l'autre; mais Dafné se révolte contre les rides de son front, qui ralentissent chaque jour l'ardeur de Théophile. Pour rafraîchir sa beauté qui se fane, elle a recours à d'effroyables moyens. Vous ne l'aviez vue qu'effrénée et immonde, vous la verrez féroce et sanguinaire. La bacchante se fait vampire. Elle va sucer toutes les nuits le sang virginal d'une fille de quinze ans. Le poète a fortuitement découvert l'horrible cause des absences nocturnes de sa maîtresse. Indigné qu'il est, il veut écraser la tête de sa chère Dafné. Le regard tout-puissant de la pécheresse le fascine encore et le désarme. La cruelle sirène triomphera jusqu'à la fin. Il se laisse enlacer par elle. L'heure de leur suprême frénésie est venue. Ils tombent sur un lit de fleurs, où ils expirent en se tordant dans une dernière étreinte.

Il n'est pas impossible qu'en écrivant *une Pécheresse* M. Arsène Houssaye ait entrevu un but moral. Peut-être a-t-il voulu flétrir le vice en le peignant sous ses plus hideuses couleurs. Était-il nécessaire pourtant d'accumuler à cet effet tant de langage cynique et d'exemples d'impudicité? La débauche énerve le corps, elle épuise la vie, elle étouffe l'ame; c'est vrai, nous sa-

vons cela. Fallait-il, pour mieux nous l'apprendre et nous effrayer, faire d'elle un vampire? Si l'auteur a prétendu fournir des enseignemens profitables, de quelle étrange façon il les a résumés! Cloris, qui n'est entrée en religion que par pis-aller, et n'a eu des accès de vertu qu'en désespoir de cause, Cloris assiste à l'horrible agonie des deux débauchés. Vous supposez qu'à cette vue elle va se sentir saisie de dégoût, et qu'elle se félicitera des heureux empêchemens qui l'ont détournée d'une pareille fin. Loin de là. Elle envie le sort de Dafné. Elle se reproche sa jeunesse mal employée et sa dévotion involontaire. Elle a des remords de n'avoir point été pécheresse comme sa sœur.

Ce qu'il y a de plus probable, c'est que M. Arsène Houssaye n'a pas eu d'autre intention que d'écrire deux volumes in-octavo de trois cents pages. Nous n'avons même pas essayé de rapporter toutes les gentillesses érotiques, drolatiques et philosophiques qui abondent dans *une Pécheresse*. Il suffit de dire que ce roman appartient pleinement au genre soi-disant ironique, qui a produit tant d'autres chefs-d'œuvre oubliés. C'est dommage, le genre ironique n'a pas été prospère. Il se moquait de tout; tout le monde s'est moqué de lui. M. Arsène Houssaye s'est mis mal à propos et bien tard à la remorque de modèles depuis long-temps bien discrédités. Nous espérons qu'il ne s'obstinera pas follement à faire fausse route à leur suite; ce serait vouloir malheureusement dépenser tout l'esprit et tout le sentiment poétique qu'il a.

Les deux Mères de M. Pierre Lagache ne sont pas un roman d'une longue haleine; ce sont deux petits romans auxquels il faut tenir compte de la discrétion qui les a fait se renfermer en un seul volume, puisqu'à tout prendre, ils avaient bien aussi le droit comme les autres de se carrer en deux beaux tomes in-octavo.

Les deux mères que l'auteur a mises en scène ont un sort pareil. Elles meurent l'une et l'autre : la première, pure et irréprochable, ne résiste point à la douleur qu'elle ressent de voir son fils grièvement blessé dans un duel; la seconde, épouse infidèle, succombe, rongée de remords et désespérée de laisser à sa fille l'exemple d'une irréparable faute.

La préface des *deux Mères* établit que le double but du romancier doit être d'instruire en amusant. Partant de cette donnée, M. Pierre Lagache s'est efforcé de divertir son lecteur, tout en lui prouvant que le devoir d'une mère est d'être vertueuse, quoi qu'il arrive. Malheureusement il a fait de deux fables bien triviales le texte d'une moralité bien rebattue. Il voulait amuser en instruisant! S'il avait ennuyé sans instruire!

M. Pierre Lagache témoigne tant de bonnes intentions morales, que nous ne lui reprocherons pas bien durement certaines inconvenances qui tachent çà et là la pureté de ses récits. Cependant, comme cet auteur paraît viser surtout à écrire des romans immaculés qu'on puisse mettre sûrement entre les mains des demoiselles, nous l'engageons, dans l'intérêt de sa chaste ambition, à s'interdire désormais la peinture de personnages semblables à Pauline, cet enfant précoce de dix ans qui surprend au travers d'une cloison tous les coupables secrets de l'alcove maternelle. Qu'il s'abstienne aussi de poser en fait que les jeunes filles baissent les yeux ou rougissent à l'approche d'un jeune homme de bel air et de belle taille. Qu'à l'avenir ses vieilles marquises ne dardent plus sur les jeunes hommes un regard faux avec un sourire cy-

nique. Ces figures et ces traits de mœurs ne sont pas de ceux qu'il convient de montrer à l'innocent public que M. Pierre Lagache se propose d'instruire et d'amuser.

C'est le sort des œuvres de haute portée et hors de ligne d'entraîner à leur suite un innombrable troupeau d'imitateurs serviles. On sait combien de copies misérables suscitèrent en leur temps les célèbres *Paroles d'un Croyant*. Durant tout un an, il n'y eut pas un voyant ou un croyant qui n'eût aussi ses paroles à nous dire. Cette longue procession n'est pas même achevée aujourd'hui. Nous avons sous les yeux *les Paroles du Cœur*, écrites récemment par un certain vieux Jacques, serviteur de Jésus, aux tribus dispersées. Certainement nous ne nous étendrons pas sur ce livre. Il suffira de dire que c'est encore une manière de prédication évangélique, mystique et démocratique, semée d'apologues et de paraboles, coupée en petits chapitres et en petits versets, où tout est, selon l'usage, imité de l'abbé de La Mennais, excepté le style.

Volupté, parmi les romans, ne nous aura peut-être pas valu moins de copies médiocres. *Madame de Mably* n'est encore qu'une pâle contre-épreuve de l'ouvrage de M. Sainte-Beuve. Ne tenons nul compte de la spirituelle recommandation épistolaire donnée par M. Charles Nodier en tête de *Madame de Mably*. On sait ce que signifient ces certificats de complaisance accordés aux sollicitations des éditeurs. Passons vite sur la longue introduction dans laquelle M. de Saint-Valry, l'auteur du livre, prend le soin fort inutile d'apprendre à ses lecteurs qu'il vit et qu'il écrit en province. Abordons en toute hâte le roman.

Arthur, beau rêveur de dix-huit ans, s'est lié d'amitié avec Pierre, jeune peintre, élève de Guérin. Leur intimité est si étroite, que Pierre a présenté Arthur chez Mme de Mably, sa maîtresse. Mme de Mably, qui florissait sous l'empire, avait quitté son mari pour suivre un colonel italien. Or, son séducteur s'étant laissé tuer à la guerre, Mme de Mably, inconsolable, jure qu'elle n'aura plus qu'un seul autre amant, et que cet amant sera Pierre. Nonobstant cette vertueuse résolution dont il est instruit, Arthur devient passionnément amoureux de Mme de Mably. Grace à cette tendresse malheureuse, tout héros du roman qu'il est, Arthur fait, dans l'histoire, le plus triste de tous les personnages. Comme il n'ose point risquer un aveu direct, il s'avise de l'étrange déclaration d'amour que voici : Pierre peignait pour l'exposition un Christ sur la croix; il avait besoin d'un saint Jean qui pleurât aux pieds du Seigneur. Arthur offre d'être le modèle du saint Jean. Il s'est imaginé que son air langoureux et désolé touchera bien mieux Mme de Mably en peinture qu'en réalité. Qu'arrive-t-il? Le tableau exposé, il mène lui-même son héroïne au salon; mais elle ne remarque pas plus le saint Jean que s'il n'y en avait pas du tout. Elle n'a d'yeux et d'oreilles que pour l'admiration et les éloges qu'excite la toile de Pierre. Découragé par cette tentative, Arthur s'éloigne, il se fait soldat. Une double douleur l'attendait au retour. Il voit mourir successivement Pierre et Mme de Mably, qui, fidèle à sa promesse, n'a point voulu survivre à son second amant.

Ici le roman finit, non pas le livre. Arthur se résigne, il vivra, afin de poursuivre le cours de ses désappointemens. Le mauvais succès de son premier amour l'avait fait renoncer à l'amour; la poésie, qu'il courtise, ne lui est pas une maîtresse plus prodigue de faveurs : il renonce à la poésie. Une seconde amitié qu'il essaie ne lui rapporte que des froissemens et des mé-

comptes : il renonce à l'amitié. Détrompé partout, en désespoir de cause, il s'était jeté dans la politique et le journalisme : il avait joué son petit rôle dans la comédie de quinze ans. Mais la révolution de juillet, qu'il avait adorée, ainsi que tant d'autres, ne le paie pas d'un retour suffisant : il renonce à la révolution de juillet. Enfin, de renoncement en renoncement, il en vient à renoncer au monde comme il a renoncé à tout ; il se réfugie en Italie dans le couvent des Camaldules, où il meurt, au bout de trois ans, en parfaite odeur de sainteté.

Si M. de Saint-Valry a gâté les principales situations de *Volupté*, en se les appropriant, il n'en a pas moins malheureusement parodié le style. Chez M. Sainte-Beuve, c'est la vraie poésie qui déborde en flots d'images d'une étincelante originalité. Chez M. Saint-Valry, c'est tout l'orgueil du lieu commun qui surabonde. L'unique soin de l'auteur semble avoir été d'entasser la plus grande somme possible d'allusions et de similitudes surannées et décrépites. Il n'y a point de comparaison usée jusqu'à la corde dont il n'ait employé l'étoffe. Friperie mythologique, friperie biblique, tout lui a été bon. *Madame de Mably* est un roman écrit, d'un bout à l'autre, dans le goût d'une amplification d'écolier de rhétorique. C'est une des plus superbes exhibitions de trivialités présomptueuses qui se soient vues.

Napoléon et la conquête du monde, histoire de la monarchie universelle, voilà un livre qui va sembler bien grave pour être placé parmi tant de livres légers. C'est pourtant l'un des romans les moins sérieux auxquels nous ayons eu, depuis long-temps, affaire.

Un très petit pamphlet avait récemment prétendu que Napoléon n'a jamais existé; aujourd'hui, nous avons un romancier qui prétend que l'empereur est mort seulement en 1832, après avoir conquis le monde. Mais l'écrivain ne se borne pas à forger les dix années merveilleuses qu'il ajoute à la vie de Napoléon. Il remonte jusqu'à 1812, et refait complètement, à sa mode, toute l'histoire de l'univers depuis cette époque.

Napoléon et la conquête du monde est un livre rare, publié presque incognito; c'est pourquoi nous en donnerons un rapide abrégé. Écoutez donc le résumé de la grande histoire de l'empereur, telle que l'a rêvée le nouvel historien.

En 1812, l'incendie de Moscou ne force point, comme on vous l'avait dit, notre armée à la retraite; Napoléon marche droit à Saint-Pétersbourg, dont il s'empare, et où il fait l'empereur de Russie son tributaire. Avant de rentrer en France, Napoléon s'arrête à Varsovie : il y rétablit d'un trait de plume le royaume de Pologne, et lui donne pour roi Poniatowski.

Napoléon était le maître de l'Europe continentale. L'Angleterre seule continuait de le braver. C'est en 1814 qu'il réalise enfin la conquête, si long-temps projetée, de cette île. Trois armées, débarquées à la fois, envahissent simultanément le sol britannique. Le 4 juin a lieu la grande bataille de Cambridge, qui ouvre au vainqueur les portes de Londres. Le lendemain paraît un décret, daté de cette capitale, qui réunit l'Angleterre à l'empire français, et la divise en vingt-deux départemens.

Vous êtes surpris peut-être de ces étranges licences qu'a prises l'historien de supprimer d'une part la nationalité de l'Angleterre, notre chère alliée, et de rétablir de l'autre celle de la Pologne, pour laquelle la chambre de nos députés s'en tient à des vœux annuels si généreux. Patientez. Vous allez voir des choses plus dignes de votre étonnement.

Pie VII étant mort le 5 septembre 1815, l'empereur fut sur le point de se proclamer pape lui-même. Après de mûres réflexions, ce fut son oncle, le cardinal Fesch, qu'il investit de cette dignité, sous le nom de Clément XV.

L'Europe s'était soulevée de nouveau : la campagne de 1817 décide en dernier ressort de ses destinées. L'Europe est vaincue et conquise. *Le Moniteur* du 15 août 1817 contient les divers décrets qui règlent les formes de gouvernement de ce quart du monde. L'empereur en est le seul souverain. Il n'y a sous lui que des rois feudataires. Tous les frères de Napoléon sont promus aux fonctions de roi en activité. Le roi Charles IV, d'Espagne, et le roi Ferdinand Ier, de Naples, sont mis à la retraite.

Marie-Louise était morte la même année. L'empereur veuf replace près de lui Joséphine sur le trône.

Napoléon en avait fini avec la vieille Europe. L'un de ses lieutenans lui avait conquis Alger et toute la côte barbaresque. Afin de compléter le système politique de l'Europe et de le mettre en harmonie avec ses conquêtes françaises en Égypte, il rend, le 22 juillet 1820, un décret qui réunit à l'Europe la partie septentrionale de l'Afrique, depuis le mont Atlas jusqu'à l'isthme de Suez. Le plus beau de l'histoire, c'est que ces prodigieuses conquêtes, loin d'être onéreuses à l'empire, lui font au contraire un allégement de ses charges, chose inouie dans les annales du monde. Cette même année, l'empereur est si riche, qu'il refuse d'accepter l'impôt et le remet librement tout entier au pays.

Une fois maître de l'Europe et d'une portion de l'Afrique, Napoléon n'était pas pour rester en si beau chemin. Il a chargé bientôt ses généraux d'aller soumettre le surplus de cette dernière partie du monde. Lui-même il s'en va prendre possession de Jérusalem, de la Chine, du Japon, de toute l'Asie et de toute l'Océanie. Les deux Amériques réunies à Panama en congrès solennel, sous la présidence du général Jackson, proclament peu après l'empereur leur souverain. Le 5 juillet 1827, parut dans *le Moniteur* le célèbre décret qui fondait la monarchie universelle. Paris était déclaré la capitale de la terre. Un autre décret contenait la promotion générale des rois d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Un autre instituait le conseil des rois, qui devait se réunir tous les trois ans à Paris, dans une session de deux mois, et être présidé par le monarque suprême.

A compter de cette époque, il n'y eut plus qu'une seule monnaie, à l'effigie de l'empereur, qui eut cours dans toute l'étendue de l'univers. Il fallait au monde une bibliothèque et un musée universels. Ce fut Versailles qui devint la ville-bibliothèque et musée.

On comprend que, dans une monarchie universelle, la politique, la diplomatie, la liberté de la presse et les autres libertés, n'étaient plus d'aucun usage. Toutes ces vieilles choses inutiles furent donc supprimées. Il n'y eut plus qu'un journal officiel du monde, intitulé : *la Terre*. L'historien ne dit pas s'il fut bâti un hôtel des invalides pour les politiques, les diplomates et les publicistes mis ainsi sur le pavé.

Sous l'empire de la monarchie universelle, les sciences n'avaient pas fait moins de progrès que les lettres. Le globe avait été exploré tout entier et modifié pour la plus grande commodité de l'espèce humaine. Le capitaine Parry avait planté le drapeau tricolore sur le pôle nord. Les isthmes de Suez et de Panama avaient été coupés. La quadrature du cercle fut décou-

verte par un enfant. M. de Lamartine publia *Dieu et Napoléon*, épisodes épiques en vers blancs, et en dix-huit volumes.

Ce fut le 15 août 1828 que Napoléon fut sacré monarque universel par le pape Clément XV, dans une cathédrale trois fois grande comme Saint-Pierre de Rome, bâtie exprès sur les ruines du palais de justice. Tous les rois des quatre parties du monde assistaient à cette cérémonie, y compris le maréchal Soult, nommé récemment roi *in partibus*. Pour que ce sacre du maître du monde fût plus solennel, on plaça au ciel une nouvelle constellation, sous le nom de *Napoléon*.

L'empereur était au comble de la grandeur. Il avait laissé aux rois, comme indignes de lui, les titres de *sire* et *majesté*. On ne l'appelait plus que *sa toute puissance*. Il avait achevé, en bronze, l'arc de triomphe de l'Étoile qu'on avait tout doré et qu'on nommait la *Porte d'or*. Sur la place Louis XV, à la place même où vous supposez que M. Lebas a dressé dernièrement un obélisque, l'empereur érigea un monolithe en marbre de Carrare, de cent quatre-vingt pieds de hauteur, surmonté de sa statue d'or massif, haute de vingt-huit pieds. Le monument entier, y compris sa base, n'eut pas moins de deux cent cinquante pieds d'élévation, et annula complètement, comme vous pensez bien, la colonnette voisine de la place Vendôme. Enfin, comme il fallait à Napoléon un tombeau digne de son trône, il fit tailler en pyramide d'Égypte et revêtir de marbre blanc le mont Valérien, depuis sa racine jusqu'à sa crête.

Toutes choses achevées, Napoléon n'avait plus rien à faire avec la vie. Ce fut le 25 juillet 1832, à sept heures vingt-deux minutes du matin, qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie, âgé de soixante-deux ans onze mois et dix jours.

Le romancier s'arrête ici. Il ne dit pas quelle a été la succession de l'empereur, si la monarchie universelle est restée intacte ou s'est divisée entre les mains de ses héritiers. Il n'eût pourtant pas été inutile de nous tenir au courant de ces choses. L'auteur a rayé d'un trait de plume et mis au néant les deux invasions, les deux restaurations, les cent jours, la révolution de 1830 et la dynastie de juillet. Il eût été bon également de savoir le sort de l'immense ordre de choses mis à la place.

Sérieusement, ce roman de la monarchie universelle est parfois ingénieux, souvent puéril; mais il se laisse lire jusqu'au bout. Si le style avait quelque ampleur, si l'écrivain était plus convaincu, s'il avait plus de foi en son rêve, l'ouvrage ne manquerait pas d'une certaine grandeur épique et idéale. Ce n'est certes pas, en tout cas, l'un des plus mauvais parmi les romans nouveaux.

.....Y.

— Les tomes III et IV de *Louis XIV, son gouvernement, ses relations avec l'Europe*, par M. Capefigue, ont paru à la librairie Dufey. Ces deux nouveaux volumes conduisent les évènemens jusqu'au testament de don Carlos II d'Espagne, au profit du duc d'Anjou, et par conséquent, à la guerre de la succession d'Espagne. Les documens nouveaux que contiennent ces deux volumes, donnent un grand intérêt à cette publication.

F. BULOZ.

LES

MAITRES MOSAÏSTES.

SECONDE PARTIE.[1]

VI.

Le soleil commençait à peine à dorer le faîte des blanches coupoles de Saint-Marc, et les gondoliers du grand canal dormaient encore étendus sur la rive, autour de la colonne Léonine, lorsque la basilique se remplit d'ouvriers. Arrivés les premiers, les apprentis dressèrent les échelles, trièrent les émaux, broyèrent le ciment, le tout en chantant, en sifflant et en causant à haute voix, malgré la douleur et l'indignation du bon père Alberto, qui s'efforçait en vain de rappeler à ces jeunes étourdis la majesté du saint lieu et la présence du Seigneur.

Si les exhortations du prêtre mosaïste ne produisaient pas beaucoup d'effet sous la grande coupole où travaillait l'école des Zuccati, du moins il pouvait y satisfaire son zèle et soulager sa conscience par des réprimandes longues et sévères. Jamais il n'était interrompu par un propos grossier ou par un rire insultant, car si ces élèves avaient la

(1) Voyez la livraison du 15 août.

gaieté, l'ardeur et la vivacité de leur maître Valerio, ils avaient aussi sa douceur, sa bonté et son pieux respect pour la vieillesse et la vertu. Mais les choses se passaient tout autrement dans la chapelle de Saint-Isidore, où la famille Bianchini, environnée d'apprentis farouches et indisciplinés, ne pouvait maintenir l'ordre qu'avec des rugissemens furieux et des menaces épouvantables. Quand une chanson obscène venait frapper l'oreille d'Alberto, il était réduit à se signer, et sa douleur s'exhalait en exclamations étouffées ou en profonds soupirs. Mais lorsque au-dessus de tous les propos grossiers et de toutes les invectives brutales que se renvoyaient les compagnons, la voix terrible de Dominique le rouge venait à tonner sous les cintres sonores de la basilique, le pauvre prêtre était forcé de se boucher l'oreille d'une main et de se tenir de l'autre aux barreaux de son échelle pour ne pas tomber.

Ce jour-là, les maîtres mosaïstes arrivèrent de bonne heure et se mirent à la besogne presque aussitôt que leurs apprentis. La Saint-Marc approchait; on devait faire en ce jour solennel l'inauguration de la basilique, restaurée en entier et décorée des nouveaux tableaux des plus grands maîtres de l'époque. On allait enfin, après dix, quinze et vingt ans de travail assidu, être jugé publiquement, sans égard, disait-on, aux protections des uns ni à la haine des autres. Ce devait être un grand jour pour tous les travailleurs, depuis le premier des peintres illustres jusqu'au dernier des barbouilleurs, depuis l'architecte aux calculs sublimes jusqu'au manœuvre inepte qui fend la pierre et pétrit le mortier. L'émulation, la jalousie, la joyeuse attente ou la crainte sinistre, toutes les bonnes et mauvaises passions que sur tous les échelons de l'art et du métier la soif de gloire et la cupidité inspirent aux hommes, s'agitaient donc sans relâche sous ces dômes retentissans de mille bruits. Ici l'injure, là le chant joyeux, plus loin le quolibet; en haut le marteau, en bas la truelle; tantôt le bruit sourd et continu du tampon sur la mosaïque, et tantôt le clapotement clair et cristallin de la verroterie ruisselant des paniers sur le pavé en flots de rubis et d'émeraudes; puis le grincement affreux du grattoir sur la corniche; puis enfin le cri aigre et déchirant de la scie dans le marbre, sans parler du nazillement des messes basses qui se disaient, en dépit du vacarme, au fond des chapelles; du tintement impassible de l'horloge, de la pesante vibration des cloches, et du cri de mille animaux domestiques, imité avec une rare perfection par les petits apprentis, afin de forcer le père Alberto, toujours dupe de cette ruse, à tourner la tête brusquement et à se laisser distraire

de son travail, qu'il ne reprenait jamais qu'après un signe de croix, en expiation de ce qu'il lui plaisait d'appeler sa *légèreté d'esprit*.

Si les écoliers des Zuccati avaient plus de douceur et d'innocence dans leurs ébats que ceux des Bianchini, ils n'étaient guère moins bruyans. Francesco leur imposait rarement silence. Absorbé par son travail, le patient et mélancolique artiste était complètement sourd à toutes les rumeurs de son orageux atelier; et d'ailleurs, pourvu que la besogne allât son train, il ne s'opposait point à une gaieté qui plaisait à Valerio et stimulait son ardeur. Celui-ci était vraiment le dieu de ses apprentis. S'il les excitait sans relâche et s'il s'emportait souvent contre eux en critiques facétieuses, au fond il les aimait comme ses enfans et charmait leurs fatigues par son enjouement continuel. Tous les jours il avait de nouvelles histoires grotesques à leur raconter, tous les jours il leur chantait une chanson plus folle que celle de la veille. S'il voyait un étourdi faire une faute et la nier par amour-propre, ou s'y obstiner par ignorance, il égayait à ses dépens toute l'école et lui barbouillait le visage de son pinceau. Mais si un bon élève s'affligeait sincèrement ou rougissait en secret d'une erreur involontaire, il allait à lui, prenait ses outils, et en peu d'instans réparait le dommage, en l'encourageant par de douces paroles ou en gardant le silence, pour ne pas attirer sur l'apprenti mortifié l'attention de ses camarades. Aussi il est vrai de dire que si Francesco Zuccato était aimé et respecté, Valerio était adoré dans son école, et que ses apprentis se fussent jetés pour lui plaire du haut de la grande coupole sur le pavé de la place Saint-Marc.

Le seul Bartolomeo Bozza, toujours froid et silencieux, ne partageait ni cet enjouement, ni cet enthousiasme. Francesco faisait grand cas de son travail, régulièrement net et solide, et de l'austérité de ses mœurs. Sa mélancolie lui semblait un motif de sympathie, et il se plaisait à dire que cette jeunesse sombre et mystérieuse recelait un grand avenir d'artiste. Quant à Valerio, quoiqu'il trouvât peu d'agrément dans le commerce de Bartolomeo, sa propre humeur était trop bienveillante pour qu'il ne lui prêtât pas toutes les qualités qu'il avait en lui-même.

Ce jour-là, le Bozza, qui d'ordinaire était à l'ouvrage avant tous les apprentis, arriva plus d'une heure après le lever du soleil. Il était plus pâle et plus défait que jamais, plus muet et plus sinistre qu'on ne l'avait encore vu. Il n'avait pas goûté un instant de repos. Toute la nuit il avait erré, comme une ombre infortunée, dans les rues anguleuses et profondes; ses cheveux pendaient plats sur ses joues

creuses; sa barbe était en désordre et comme hérissée; sa plume noire avait été brisée par l'orage. Il prit en silence son tablier et ses outils, et alla se placer tout près de Valerio, qui travaillait à son feston du cintre.

Francesco remarqua fort bien la tardive arrivée de son apprenti; mais Bozza était toujours si exact, que le maître se garda bien de lui faire une observation sur cette faute, la première qu'il eût commise depuis les trois ans de son apprentissage.

Valerio, toujours expansif, et poussé par une douce sollicitude, ne craignit pas de l'interroger.

— Qu'as-tu donc, mon camarade? lui dit-il en le toisant de la tête aux pieds avec étonnement, tu as l'air d'avoir été enterré hier soir. Laisse-moi te toucher la main pour savoir si tu n'es point ton spectre.

Le Bozza feignit de ne pas entendre, et ne répondit pas à l'appel de cette main amie.

— Tu as été au jeu, Bartolomeo? Tu as perdu ton argent cette nuit? Est-ce là ce qui t'attriste? Allons donc, est-ce que tu prends le jeu à cœur? Pour l'argent, il ne faut pas y penser. Tu sais que ma bourse t'appartient?

Le Bozza ne répondit pas.

— Oh! ce n'est pas cela peut-être! Tu maîtresse te trompe, ou tu ne l'aimes plus, ce qui est bien pire. Allons! tu feras une belle madone qui lui ressemblera et dont le doux regard restera éternellement attaché sur le tien! As-tu un ennemi, par hasard? Veux-tu que je te serve de second pour un défi? marchons!

— Voilà bien des questions, messer Valerio, répondit Bozza d'une voix éteinte, mais d'un ton acerbe. En êtes-vous donc venu à ce point, que, pour une heure de retard, vos compagnons soient forcés de subir un interrogatoire, et de rendre compte de leur conduite?

— Oh! oh! s'écria Valerio étonné, tu es de bien mauvaise humeur, mon pauvre ami. Il faut espérer que tout à l'heure, quand l'accès sera passé, tu rendras meilleure justice à mes intentions.

Il se remit aussitôt à son travail en sifflant, et le Bozza commença le sien avec une lenteur et une affectation de nonchalance et de maladresse dont Valerio ne voulut point lui donner la satisfaction de s'apercevoir.

Au bout de deux heures environ, le Bozza, voyant qu'il ne réussissait pas à irriter Valerio, changea de méthode, et se mit tout d'un coup à travailler avec rapidité, sans faire attention aux matériaux

qu'il employait, et mêlant les couleurs de la manière la plus disparate et la plus bizarre.

Valerio lui jeta un regard de côté et l'examina pendant quelques instans. Il s'étonna de cette obstination; mais comme c'était la première fois qu'une pareille chose arrivait, il résista au désir qu'il éprouvait de s'emporter, et se promit de refaire l'ouvrage de son apprenti, en se disant à lui-même : Après tout, ce n'est qu'une journée perdue pour lui et pour moi.

Mais malgré cette généreuse résolution, et malgré les efforts que le bon Valerio faisait sur lui-même pour ne pas jeter les yeux sur l'exécrable besogne à laquelle le Bozza travaillait avec âpreté, le seul bruit de son tampon sec et saccadé avait quelque chose de fébrile et d'irritant, auquel le jeune maître sentit qu'il était temps de se soustraire, s'il ne voulait céder aux provocations de son apprenti. Valerio se sentait la conscience tranquille. L'état du Bozza lui semblait maladif et lui causait encore plus de compassion que de colère. Brave comme le lion, mais comme lui généreux et patient, il quitta son échafaud, endossa son pourpoint de soie noire, et alla respirer l'air un instant dans la cour de la basilique, attenante au palais ducal, un des plus beaux morceaux d'architecture qu'il y ait dans le monde.

Après avoir fait quelques tours sous les galeries, il se crut assez calme pour retourner à l'atelier, et comme il redescendait l'escalier des Géans, il se trouva tout à coup face à face avec le Bozza. Le même sentiment d'angoisse qui avait dévoré Valerio, tandis qu'il renfermait sa colère, avait rongé le sein de Bartolomeo, tandis qu'il s'efforçait en vain d'allumer celle de son rival. Quand Valerio s'était soustrait à cette muette torture, la sienne était devenue si vive, qu'il n'avait pu y résister. Les minutes lui semblèrent des siècles, et tout d'un coup, emporté par un instinct de haine irrésistible, il s'élança sur ses traces et le rejoignit à l'endroit où, deux cents ans auparavant, la tête de Marino Faliero avait roulé sous la hache. Toute la colère de Valerio se ralluma, et les deux jeunes artistes, immobiles et le regard étincelant, restèrent quelques instans incertains, chacun attendant avec impatience la provocation de son adversaire; semblables à deux dogues furieux qui rugissent sourdement, l'œil sanglant et l'échine hérissée, avant de se précipiter l'un sur l'autre.

VII.

Quelque grossiers que fussent les artifices de Vincent Bianchini, l'esprit d'observation dont l'avait doué la nature, et la parfaite connaissance qu'il avait des faiblesses et des travers d'autrui, le servaient mieux que la supériorité des autres. Il avait un profond et irrévocable mépris pour l'espèce humaine. Niant la conscience, il détestait tous ses semblables; il ne reculait devant aucun moyen de corruption, et ne faisait jamais entrer en ligne de compte la possibilité des bons mouvemens. Ses noires prévisions se trouvaient presque toujours justifiées; mais il est vrai de dire que, comme le vent d'orage ne brise que les arbres où la sève commence à tarir et dont la tige a perdu sa vigueur élastique, les méchantes inspirations de Bianchini ne triomphaient que des cœurs où le sentiment de l'amour, sève de la vie, coulait avec parcimonie, et se trouvait étouffé à chaque effort par la violence des passions contraires. Un instinct de lâcheté l'empêchait de s'attaquer directement aux ames fortes et généreuses. Il ne connaissait donc que le mauvais côté de la vie, et cette triste science le rendait téméraire dans l'exercice de la duplicité.

S'il avait osé improviser un mensonge aussi grossier avec le Bozza, c'est qu'il prévoyait que celui-ci, étant d'une nature méfiante et concentrée, n'en chercherait jamais l'éclaircissement. Le Bozza, sans aimer précisément l'imposture, haïssait la franchise. Sa grande plaie était un amour-propre immense, éternellement froissé, éternellement souffrant. Bianchini savait aussi que tout l'effort de sa volonté consistait à cacher cette blessure, et que la crainte de la trahir par ses paroles le rendait taciturne, incapable de toute expansion, ennemi de toute explication qui l'eût forcé de mettre à nu le fond de son ame. Si quelquefois Bartolomeo s'expliquait à demi avec Francesco, c'est que, voyant la mélancolie de celui-ci, et le croyant atteint du même mal, il le craignait moins que les autres; mais il se trompait : la maladie de Francesco, avec les mêmes symptômes, avait un tout autre caractère que la sienne. Quant à Valerio, le Bozza ne le comprenant nullement, prenait le parti de le nier. Il était persuadé que toute cette naïve insouciance était une affectation perpétuelle pour avoir des amis, des partisans, et faire son chemin par la faveur des grands; c'est à cause de cette erreur que la ruse de Bianchini avait réussi.

Quand le Bozza se vit en présence de Valerio, quoiqu'il ne fût pas

lâche le moins du monde, son courage s'évanouit. L'envie qu'il avait de lui reprocher sa prétendue conduite de la veille, céda devant la crainte de montrer combien son orgueil avait saigné de cette offense puérile; il sentit bien que la dignité véritable exigeait qu'il la méprisât, ou qu'il eût l'air de la mépriser, et tout à coup, refoulant sa colère dans le fond de ses entrailles, il reprit son air froid et dédaigneux.

Valerio, étonné du changement subit de son attitude et de sa physionomie, rompit le silence le premier, en lui demandant ce qu'il avait à lui dire.

— J'ai à vous dire, messer, répondit Bozza, qu'il vous faut chercher un autre apprenti; je quitte votre école.

— Parce que?... s'écria Valerio avec l'impatience de la franchise.

— Parce que je sens le besoin de la quitter, répondit Bozza; ne m'en demandez pas davantage.

— Et en me l'annonçant aussi brusquement, reprit Valerio, avez-vous l'intention de me blesser?

— Nullement, messer, répondit Bozza d'un ton glacial.

— En ce cas, dit Valerio, faisant un grand effort pour vaincre sa colère, vous devez à l'amitié que je vous ai toujours témoignée de me confier les raisons de votre abandon.

— Il n'est pas question d'amitié ici, messer, reprit le Bozza avec un sourire amer; c'est un mot qu'il ne faut pas prodiguer, et un sentiment qui ne peut guère exister entre vous et moi.

— Il se peut que vous ne l'ayez jamais connu pour personne, dit Valerio blessé; mais chez moi ce sentiment était sincère, et je vous en ai donné trop de preuves pour que vous ayez bonne grace à le nier.

— Vous m'en avez donné en effet, dit le Bozza avec ironie, des preuves qu'il me serait difficile d'oublier.

Valerio, étonné, le regarda fixement. Il ne pouvait croire à tant d'amertume; il ne voulait pas se décider à comprendre le langage de la haine.

— Bartolomeo, lui dit-il en lui saisissant le bras et en l'entraînant sous les galeries, tu as quelque chose sur le cœur. Il faut que je t'aie offensé involontairement; quoi que ce soit, je te jure sur l'honneur que mon intention n'y a été pour rien; pour que je puisse te le prouver, dis-moi ce que c'est.

Il y avait tant de franchise dans l'accent du jeune maître, que l'apprenti pensa que Bianchini pouvait bien s'être joué de sa crédulité; mais, en même temps, il sentit plus que jamais le besoin de ca-

cher son extravagante susceptibilité, et le sentiment de sa propre faiblesse lui rendit plus humiliante la généreuse sincérité de Valerio. Son cœur, fermé à l'affection, ne sentait pas le besoin de répondre à ces avances. — Si Bianchini a menti, se dit-il, si Valerio ne m'a pas méprisé cette fois, il m'a méprisé tous les jours de sa vie, et il me méprise encore à cette heure en m'offrant une amitié protectrice et le pardon d'une faute. Puisque j'ai tant fait que de me prononcer, il faut persister. — Il y avait long-temps déjà que le Bozza souffrait de son association avec les Zuccati, et qu'il aspirait à la rompre.

— Vous ne m'avez jamais offensé, messer, répondit-il avec froideur. Si vous l'aviez fait, je ne me bornerais pas à vous quitter, je vous en demanderais réparation.

— Et je suis, pardieu! prêt à te la donner, si tu persistes à le croire, repartit Valerio, qui sentait bien la dissimulation de son apprenti.

— Il ne s'agit pas de cela, messer, et pour vous prouver que si je ne cherche pas une querelle, du moins ce n'est point par timidité que je l'évite, je vais vous dire une raison de mon abandon qui pourra bien vous déplaire un peu.

— Dis toujours, répondit Valerio; il faut toujours dire la vérité.

— Je vous dirai donc, maître, reprit le Bozza, du ton le plus pédant et le plus blessant qu'il pût affecter, que ceci est une question d'art, et rien de plus. Il se peut que cela vous fasse sourire, vous qui méprisez l'art; mais, moi, qui ne prise rien autre chose au monde, je suis forcé de vous avouer que je suis homme à sacrifier les relations les plus agréables au désir de faire des progrès, et de passer bientôt maître.

— Je ne blâme pas cela, dit Valerio; mais en quoi tes progrès sont-ils gênés par moi? Ai-je négligé de t'instruire, et au lieu de t'employer, comme ont coutume de faire les maîtres, au travail matériel de l'école, ne t'ai-je pas traité en artiste? ne t'ai-je pas offert toutes les occasions possibles de progrès, en te confiant des travaux intéressans, difficiles, et en t'indiquant la meilleure manière avec autant de zèle que si tu eusses été mon propre frère?

— Je ne nie pas votre obligeance, répondit le Bozza; mais dussé-je vous sembler un peu vain, je suis contraint de vous avouer, maître, que cette manière, qui vous paraît la meilleure, ne me satisfait point. Je n'aspire pas seulement à être le premier dans mon art, mais encore à faire faire à cet art, imparfait dans nos mains, un progrès dont je sens en moi la révélation. Ainsi donc, permettez que

je m'affranchisse de votre système, et que je suive le mien. Une voix intérieure me le commande. Il me semble que je suis destiné à quelque chose de mieux qu'à suivre les traces d'autrui. Si j'échoue, ne me regrettez pas; si je réussis, comptez qu'à mon tour je ne vous refuserai ni mon aide, ni mes conseils.

Valerio, ne devinant pas (tant il était dépourvu de vanité) que ce discours était inventé dans l'unique dessein de le piquer profondément, réprima une forte envie de rire. Il s'était souvent aperçu de l'amour-propre exagéré du Bozza, et en ce moment il le croyait en proie à un accès de fatuité délirante. C'est ainsi qu'il s'expliqua le trouble où il l'avait vu toute la matinée, et en songeant combien c'était une passion funeste et féconde en souffrances, il eut la douceur de ne pas l'en railler trop ouvertement.

— S'il en est ainsi, mon cher Bartolomeo, lui dit-il en souriant, il me semble qu'en restant avec nous tu serais beaucoup plus à même de nous donner des conseils, et nous de les recevoir. Comme jamais tu n'es contrarié dans ton travail, rien ne t'empêchera de perfectionner et d'innover à ton aise. Si tu fais faire des progrès à notre art, je puis te promettre que, loin de les entraver, je serai heureux d'en profiter pour mon compte.

Le Bozza sentit que, malgré sa complaisance, Valerio se moquait de lui. Désespéré d'avoir voulu en vain être méchant, et de n'avoir été que ridicule, il ne put se contenir davantage, et répondit d'un ton si aigre à plusieurs reprises, que Valerio perdit patience, et finit par lui dire :

— En vérité, mon cher ami, si c'est une révélation de ton génie, que la besogne extravagante et pitoyable que tu faisais tout à l'heure, quand j'ai quitté la basilique, je désire beaucoup que l'art rétrograde dans mes mains, plutôt que de faire de semblables progrès dans les tiennes.

— Je vois bien, messer, répliqua le Bozza, outré de ce que toutes ses petites vengeances tournaient contre lui, que vous n'êtes pas dupe des prétextes que j'invente depuis ce matin pour me séparer de vous. J'aurais désiré vous déplaire, afin de me faire renvoyer, et de vous éviter par là la mortification d'être quitté. Je suis fâché que vous n'ayez pas compris la générosité de ce procédé, et que vous me forciez à vous dire que je ne veux pas rester une heure de plus à votre école.

— Et la raison de ton départ reste impénétrable? dit Valerio.

— Personne n'a le droit de me la demander, répondit le Bozza.

— Je pourrais vous forcer de remplir votre engagement, reprit Valerio, car vous avez signé celui de travailler sous ma direction jusqu'à la Saint-Marc prochaine; mais il ne me convient pas d'être aidé par contrainte. Soyez donc libre.

— Je suis prêt, messer, répondit le Bozza, à vous offrir toutes les indemnités que vous voudrez exiger, et je ne crains rien tant que de rester votre obligé.

— C'est à quoi pourtant il faudra vous résigner, dit Valerio en lui rendant son salut, car je suis disposé à ne rien accepter de votre part.

Ainsi se séparèrent le maître et l'apprenti. Valerio le regarda s'éloigner, et se promena avec agitation sous les arcades; puis, saisi tout à coup de douleur à la vue de tant d'ingratitude et de dureté, il retourna à ses travaux, et sentit son visage inondé de larmes.

Le Bozza, au contraire, alla trouver sa maîtresse, et la traita mieux ce jour-là qu'à l'ordinaire. Il se sentait léger, presque gai. Sa poitrine lui semblait soulagée d'un poids énorme : c'était le poids de la reconnaissance, insupportable aux orgueilleux. Il s'imagina qu'il venait de triompher de tout son passé, et d'entrer à pleines voiles dans l'indépendance glorieuse de son avenir.

VIII.

Le Bozza n'était point un artiste sans mérite. Bien supérieur aux Bianchini qui n'étaient que des ouvriers diligens et soigneux, il avait reçu des Zuccati les notions exactes du dessin et de la couleur. Ses lignes étaient élégantes et correctes, ses tons ne manquaient pas de vérité, et, pour rendre le brillant et la richesse d'une étoffe, il surpassait peut-être Valerio lui même. Mais si à force d'études et de persévérance il était arrivé à rendre avec succès les effets matériels de l'art, il était loin d'avoir dérobé au ciel le feu sacré qui donne la vie aux productions de l'art, et qui constitue la supériorité du génie sur le talent. Le Bozza avait trop d'intelligence, il cherchait d'ailleurs avec trop d'anxiété le secret de cette supériorité dans les autres, pour ne pas comprendre ce qui lui manquait et pour ne pas chercher ardemment à l'acquérir. Mais c'était en vain qu'il essayait de communiquer à ses figures la grace touchante ou l'enthousiasme sublime qui animaient celles des Zuccati. Il ne réussissait qu'à peindre les émotions physiques. Dans la scène de l'Apocalypse, ses figures de démons et de damnés étaient fort bien traitées; mais, bien que ce fût là son triomphe, il n'avait pas su donner à ces emblèmes de la haine

et de la douleur le sentiment intellectuel qui devait caractériser des images religieuses. Les maudits ne semblaient tourmentés que par l'ardeur des flammes qui les dévoraient; nul sentiment de honte ou de désespoir ne se peignait dans leurs traits contractés par la fureur. Les anges rebelles ne gardaient rien de leur céleste origine. Le regret de leur grandeur première était étouffé par une affreuse ironie, et en contemplant ces traits immondes, ces rires féroces, ces tortures qui rappelaient l'inquisition plus que le jugement de Dieu, on éprouvait moins d'émotion que d'étonnement, moins de terreur que de dégoût.

Malgré ces défauts appréciables seulement aux organisations élevées, le travail du Bozza avait des qualités éminentes, et les Zuccati avaient bien connu ses forces en le lui confiant. Mais lorsqu'il avait voulu s'essayer dans des sujets plus nobles, il avait complètement échoué. Ses mouvemens majestueux étaient raides, ses figures inspirées grimaçaient, ses anges agitaient en vain des ailes fortes et brillantes; leurs pieds semblaient invinciblement liés dans le ciment, et leurs regards n'avaient d'autre éclat que celui de l'émail et du marbre.

Les peintres mécontens ne retrouvaient plus leur pensée dans l'exécution cependant fidèle de leurs dessins, et les Zuccati étaient forcés de retoucher péniblement tout ce qui constituait dans ces figures le sentiment et la représentation de la vie morale. Depuis que la scène de l'Apocalypse était achevée, le Bozza avait donc été employé au grand feston du cintre, et comme il trouvait indigne de lui de copier servilement des ornemens, il avait subi intérieurement toutes les tortures de l'orgueil humilié. C'était pourtant avec une douceur et une délicatesse extrême que les Zuccati lui avaient fait sentir la nécessité de laisser les sujets sacrés à des mains plus habiles, et de terminer les détails de la voûte en attendant que des sujets appropriés au genre de son talent fussent confiés à leur école. Bozza ne tenait pas compte des leçons particulières de dessin et de peinture que les Zuccati lui donnaient aux heures de leur loisir. Il ne concevait pas de plus grande affaire au monde que le soin de sa gloire future, et reprochait secrètement à Valerio d'avoir des goûts de plaisir qui l'empêchaient de lui consacrer tous ses momens de liberté; à Francesco, de faire pour son propre compte des études sérieuses qui le forçaient quelquefois d'abréger sa leçon ou de la remettre au lendemain. Il se persuadait que ses maîtres craignaient d'être dépassés par lui et le privaient des moyens de s'instruire rapidement, afin d'exploiter plus long-temps son travail à leur profit, et il se livrait alors, dans le secret de son ame, à toutes les misères de la défiance et du ressentiment.

D'autres fois (et ces instans étaient encore plus cruels), il ouvrait les yeux à l'évidence, et s'apercevait que, malgré les excellentes leçons et les conseils désintéressés qu'on lui donnait, il ne faisait pas les progrès qu'il aurait dû faire. Il sentait amèrement tous les défauts de son œuvre et se demandait avec effroi si, hors d'une certaine portée de talent, il n'était pas à jamais frappé d'impuissance. Il voyait ce qui lui manquait, et ne pouvait le réaliser; sa main semblait traduire en langue vulgaire les lyriques élans de son cerveau, et il n'était pas loin de croire à l'action jalouse des puissances infernales sur sa destinée. Souvent Valerio lui avait dit : « Bartolomeo, le plus grand obstacle au développement de tes facultés, c'est l'inquiétude où tu te consumes. Rien de grand et de beau ne peut éclore sans le souffle fécond d'un cœur chaud et d'un esprit libre. Il faut toute la santé du corps et de l'ame pour produire une œuvre saine, et ce qui sort d'un cerveau malade n'a pas les conditions de la vie. Si au lieu de passer tes nuits à rêver les honneurs de la célébrité, tu t'endormais joyeux auprès de ta maîtresse; si au lieu de verser les larmes desséchantes de l'ennui, tu pleurais de tendresse et de sympathie dans le sein d'un ami; si enfin, aux heures où la lassitude ne te permet plus de soutenir les outils et de discerner les nuances, plutôt que de fatiguer ta vue et d'épuiser ta volonté, tu cherchais dans les distractions de ton âge, dans les innocentes passions de la jeunesse, un moyen de retremper les forces de l'artiste, en leur donnant pour quelques instans un autre aliment, je crois que tu serais surpris, en retournant au travail, de sentir ton cœur battre avec force, tout ton être transporté d'une joie inconnue et d'une espérance victorieuse. Mais tu t'arranges de manière à être toujours triste, à défaillir à toute heure sous le poids de la vie; comment veux-tu donner à ton œuvre cette vie qui n'est pas en toi-même? Si tu continues ainsi, tous les ressorts de ton génie seront usés avant que tu aies pu les faire servir. A force de contempler le but et de t'exagérer le prix de la victoire, tu oublieras de connaître les douces émotions et les joies pures de la production. L'art, pour se venger de n'avoir pas été aimé pour lui-même, ne se révélera que de loin à tes yeux éblouis et trompés, et si tu arrives par des moyens bizarres à obtenir les vains applaudissemens de la foule, tu ne sentiras pas en toi-même cette satisfaction généreuse de l'artiste consciencieux, qui contemple en souriant l'ignorance des juges grossiers, et qui se console de la misère, pourvu qu'il puisse s'enfermer dans un taudis ou dans un cachot avec sa muse, et goûter dans ses bras des ravissemens inconnus au vulgaire. »

Le malheureux artiste sentait bien la vérité de ces observations; mais au lieu de voir que Valerio les lui adressait dans la simplicité de son ame, et avec le désir sincère de le mettre dans la bonne voie, il lui attribuait le sentiment impie d'une joie secrète et d'un mépris cruel à la vue de ses souffrances. Découragé et désespéré, il s'écriait alors : Oui, cela est trop vrai, Valerio! je suis perdu. Je suis consumé comme une torche tourmentée par le vent, avant d'avoir jeté mon éclat et fourni ma lumière. Vous le savez bien, et vous mettez le doigt dans la plaie. Vous connaissez le secret de votre force et celui de ma faiblesse. Triomphez donc, humiliez-moi, méprisez mes rêves, déjouez mes espérances, raillez jusqu'à mes désirs. Vous avez su employer votre énergie, vous avez gouverné le coursier, vous l'avez dompté; moi je l'excite sans cesse, et emporté par lui, je vais me briser au premier obstacle.

C'était en vain alors que les deux Zuccati cherchaient à l'apaiser et à lui rendre l'espérance; il repoussait leur sollicitude, et blessé de leur compassion, il allait cacher sa misère loin de tous les regards et de toutes les consolations.

Voyant que leurs conseils affectueux ne servaient qu'à irriter la souffrance de cette ame froissée, les deux jeunes maîtres avaient donc, peu à peu, cessé de lui parler de lui-même; le Bozza en avait conclu qu'ils ne l'aimaient point, et qu'ils avaient peur de le voir profiter trop bien de leurs bons conseils. La malheureuse nécessité d'abandonner un travail noble et intéressant, pour terminer à époque fixe des ornemens fastidieux, avait achevé de l'aigrir. Il avait donc pris la résolution de les quitter aussitôt que son engagement serait expiré, car il n'espérait pas qu'ils le proposassent à la maîtrise, comme ils en avaient le droit, aux termes de leur engagement avec les procurateurs. Ce droit ne s'étendait qu'à un seul élève par année, et Ceccato ou Marini, ses jeunes confrères, lui semblaient être beaucoup mieux que lui dans l'esprit des Zuccati. Il avait l'intention d'aller à Ferrare ou à Bologne se faire agréer comme maître, et former une école; car s'il était un des derniers à Venise, il pouvait espérer d'être un des premiers dans une ville moins riche et moins illustre. Sa querelle avec Valerio avait, à ses yeux, le double avantage de lui rendre la liberté, et de lui fournir l'occasion d'une vengeance. Les travaux n'étaient pas terminés, la Saint-Marc approchait, les instans étaient comptés. Dans les deux écoles, on redoublait d'ardeur pour ne point rester en arrière des engagemens contractés. L'absence ou le départ d'un apprenti était donc dans ce moment un

véritable échec, et compromettait sérieusement le succès des efforts inouis qu'on avait faits jusqu'à ce jour pour n'être point dépassé par l'école rivale.

IX.

Les Bianchini ne furent pas longs à s'apercevoir de l'absence du Bozza, et de la tristesse de Valerio. Vincent raconta, avec un rire brutal, son artifice de la veille à ses deux frères, et tous trois, encouragés par ce premier succès, résolurent de tout mettre en œuvre pour nuire aux travaux de la grande coupole, et pour perdre les Zuccati. Après qu'ils eurent tenu conseil au cabaret, Vincent se remit sur la piste du Bozza, et le découvrit, à l'entrée de la nuit, dans les grands vergers qui s'étendent le long des lagunes au faubourg de Santa-Chiara. Le Bozza cotoyait lentement une haie verdoyante entrecoupée de beaux arbres fruitiers qui se penchaient avec amour sur les ondes paisibles. Un silence profond régnait sur cette cité bocagère, et les dernières rougeurs du couchant s'éteignaient au loin sur le clocher rustique de l'île de la Certosa. De ce côté, Venise a la physionomie aussi naïve et aussi pastorale, qu'elle est coquette, fière ou terrible en d'autres sites. On n'y voit aborder que des barques pleines d'herbes ou de fruits : on n'y entend d'autre bruit que celui du rateau dans les allées, ou du rouet des femmes assises au milieu de leurs enfans sur le seuil des serres; les horloges des couvens y sonnent les heures d'une voix claire et féminine, dont rien n'interrompt la longue vibration mélancolique. C'est là qu'en d'autres jours le chantre de *Childe-Harold* vint souvent chercher le sens de certains secrets de la nature; grace, douceur, charme, repos, mots mystérieux, que la nature, impuissante ou impitoyable à son égard, lui renvoyait traduits par ceux de langueur, tristesse, ennui, désespoir. Là, le Bozza, insensible aux bénignes influences d'une soirée délicieuse, était absorbé par le vol rapide et les combats acharnés des grands oiseaux de mer, qui, à l'heure du soir, se disputaient leur dernière proie, ou se pressaient de rejoindre leurs retraites mystérieuses. Ces spectacles de lutte et d'inquiétude étaient les seuls qui lui fussent sympathiques. Partout le vaincu lui semblait une personnification de ses rivaux; et quand le vainqueur poussait dans les airs son cri de rage et de triomphe, le Bozza croyait se sentir monter sur ses larges ailes vers le but de ses insatiables désirs.

Le Bianchini l'aborda en jouant la franchise, et après lui avoir dit

qu'il s'apercevait depuis long-temps des mauvais procédés des Zuccati à son égard, il le pria de lui dire, fût-ce sous le sceau du secret, s'il était résolu définitivement à quitter leur école.

— Il n'y a point là de secret à garder, répondit Bartolomeo, car non-seulement c'est une chose résolue, mais encore c'est une chose faite.

Bianchini exprima sa joie avec réserve, assura le Bozza qu'il eût pu rester dix ans avec les Zuccati sans faire un pas vers la maîtrise, et lui cita l'exemple du Marini, qui était un garçon de talent, et travaillait avec eux depuis six ans sans autre récompense qu'un salaire modeste et le titre de compagnon. — Le Marini se flatte, ajouta-t-il, de passer maître à la Saint-Marc, d'après la promesse de messer Francesco Zuccato; mais...

— Il le lui a promis? positivement? dit le Bozza dont les yeux étincelèrent.

— En ma présence, répondit Vincent. Il vous l'a peut-être promis à vous-même! Oh! il n'en coûte rien aux Zuccati de promettre; ils traitent leurs apprentis comme ils traitent les procurateurs, en faisant plus de discours que de besogne. Ils ont de belles paroles pour expliquer à leurs dupes que l'art demande un long noviciat, qu'on tue un artiste dans sa fleur en le livrant trop tôt aux caprices de son imagination; que les plus grands talens ont échoué pour s'être trop vite affranchis de l'étude servile des modèles, etc. Que ne disent-ils pas? Ils ont appris par cœur dans l'atelier de leur père (lorsque leur père avait un atelier) cinq ou six grands mots qu'ils ont entendu dire au Titien ou à Giorgione, et maintenant ils se croient maîtres en peinture, et parlent comme des arbitres. Vraiment, c'est si ridicule, que je ne conçois pas que votre grand diable de l'Apocalypse, ce morceau si parfait, si comiquement traité, si bien encorné, et de si belle humeur, que je n'ai jamais pu le regarder sans rire, ne se détache pas de la muraille, et ne vienne pas, de sa queue de lion, leur donner sur les oreilles, quand ils disent des choses si ridicules et si déplacées dans leur bouche.

Quoique le Bozza fût blessé de ces éloges grossiers donnés à son morceau capital, à une figure qu'il avait eu le dessein de rendre terrible et non grotesque, il éprouvait une joie secrète à entendre railler et déprécier les Zuccati. Quand le Bianchini crut avoir gagné sa confiance en caressant sa blessure, il lui fit l'offre de le prendre dans son école, et lui promit même un salaire très supérieur à celui qu'il recevait des Zuccati; mais il fut surpris de recevoir un refus pour

toute réponse, et de ne pas voir la moindre satisfaction percer dans la contenance du Bozza. Il crut que le jeune compagnon voulait se faire marchander, afin d'obtenir de plus grands avantages pécuniaires. Les Bianchini ne concevaient pas, dans la vie d'artiste, un autre but, une autre espérance, une autre gloire, que l'argent.

Après avoir essayé vainement de le tenter par des offres encore plus brillantes, Vincent renonça à se l'associer. Et, prenant l'air calme d'un homme tout-à-fait désintéressé, il chercha, en le flattant et en conversant avec lui, à pénétrer les causes de ce refus et les désirs cachés de son ambition. Cela ne fut pas difficile. Le Bozza, cet homme si défiant et si réservé, que l'amitié la plus sincère ne pouvait lui arracher l'aveu de ses faiblesses, cédait, comme un enfant, aux séductions de la plus grossière flatterie; la louange était à ses poumons comme l'air vital, sans lequel il ne faisait que souffrir et s'éteindre. Quand le Bianchini vit que sa seule pensée était de passer maître, et d'avoir les glorioles du métier, l'autorité, l'indépendance, le titre, sauf à ne tirer aucun profit de sa peine, et à souffrir longtemps encore toutes les privations, il conçut un profond mépris pour cette ambition, moins vile que la sienne; et il s'en fût moqué ouvertement, s'il n'eût compris qu'il pouvait encore l'exploiter au détriment des Zuccati.

— Ah! mon jeune maître, lui dit-il, vous voulez commander et ne plus servir! C'est tout simple, je le conçois bien, de la part d'un homme de talent comme vous. Eh bien! *viva!* il faut passer maître; mais non pas dans une misérable ville de province où vous suerez nuit et jour pendant vingt ans sans faire parler de vous. Il faut passer maître à Venise même, à Saint-Marc, supplanter et remplacer les Zuccati.

— Voilà ce qui est plus facile à dire qu'à faire, répondit le Bozza; les Zuccati sont tout puissans.

— Peut-être pas tant que vous croyez, répliqua le Bianchini; voulez-vous m'engager votre parole de vous fier à moi et de m'aider dans tous mes desseins? Je vous engagerai la mienne qu'avant six mois les Zuccati seront chassés de Venise, et nous deux, vous et moi, maîtres absolus dans la basilique.

Vincent parlait avec tant d'assurance, et il était connu pour un homme si persévérant, si habile et si heureux dans toutes ses entreprises; il avait échappé à tant de périls, et réparé tant de désastres, où tout autre se fût brisé, que le Bozza ému sentit un frisson de plaisir courir dans ses veines, et la sueur lui coula du front comme

si le soleil sortant de la mer, où il venait de s'éteindre, eût fait tomber sur lui les plus chauds rayons de la vie.

Bianchini, le voyant vaincu, lui prit le bras, et l'entraînant avec lui :

— Venez, lui dit-il, je veux vous faire voir avec les yeux de votre tête un moyen infaillible de perdre nos ennemis; mais auparavant vous allez vous engager par serment à ne pas être pris d'un mouvement de sensibilité imbécille, et à ne pas faire échouer mes projets. Votre témoignage m'est absolument nécessaire. Êtes-vous sûr de ne reculer devant aucune des conséquences de la vérité, quelque dures qu'elles puissent être à vos anciens maîtres?

— Et où donc s'arrêteront ces conséquences? demanda le Bozza étonné.

— A la vie seulement, répondit Bianchini. Elles entraîneront le bannissement, le déshonneur, la misère.

— Je ne m'y prêterai pas, dit sèchement le Bozza en s'éloignant du tentateur. Les Zuccati sont d'honnêtes gens après tout, et je ne sais pas pousser le dépit jusqu'à la haine; laissez-moi, messer Vincent, vous êtes un méchant homme.

— Cela vous paraît ainsi, répondit Vincent sans s'émouvoir d'une qualification dont il avait depuis long-temps cessé de rougir. Cela vous effraie, parce que vous croyez à l'honneur des frères Zuccati. C'est très joli et très naïf de votre part. Mais si on vous faisait voir (et je dis voir par vos yeux) que ce sont des gens de mauvaise foi, qui trompent la république, abusent de ses deniers en volant leur salaire et en frelatant l'ouvrage; si je vous le fais voir, que direz-vous? et si, vous l'ayant fait voir, je vous somme en temps et lieu de rendre témoignage à la vérité, que ferez-vous?

— Si je le vois par mes yeux, je dirai que les Zuccati sont les plus grands hypocrites et les plus insignes menteurs que j'aie jamais rencontrés; et si, dans ce cas, je suis sommé de rendre témoignage, je le ferai, parce qu'ils m'auront indignement joué, et que je hais trop les hommes qui ont le droit de marcher sur les autres pour ne pas abhorrer ceux qui s'arrogent ce droit au prix du mensonge. Eux, des voleurs et des infames! je ne le crois pas; mais je le voudrais bien, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de leur dire en face : Non! vous n'aviez pas le droit de me mépriser!

— Suivez-moi, dit le Bianchini avec un affreux sourire, la nuit est close, et nous pouvons d'ailleurs pénétrer dans la basilique à toute heure sans exciter les soupçons de personne. Venez, et si vous ne man-

quez pas de cœur, avant six mois vous ferez au plus haut du plafond de la basilique un grand diable jaune qui rira plus haut que tous les autres et qui vous vaudra cent ducats d'or.

En parlant ainsi, il se glissa parmi les arbres embaumés; et le Bozza, foulant d'un pas mal assuré les bordures de thym et de fenouil, le suivit tout tremblant, comme s'il se fût agi de commettre un crime.

X.

Le lendemain, on vit le Bozza dans l'école des Bianchini, travaillant avec ardeur à la chapelle de Saint-Isidore. Francesco, à qui son frère avait raconté avec exactitude la scène de la veille, fut si profondément blessé de cette conduite, qu'il pria Valerio de ne faire aucune nouvelle tentative pour en connaître les motifs. Il en souffrit en silence, et ressentant plus vivement une injure faite à son frère bien-aimé que si elle se fût adressée à lui seul, ne concevant pas qu'on pût résister à la franchise et à la bonté d'une explication donnée par Valerio, il feignit de ne pas voir le Bozza, et passa près de lui, à dater de ce jour, comme s'il ne l'eût jamais connu. Valerio, qui savait combien son frère avait à cœur de terminer sa coupole, et qui voyait en lui l'inquiétude causée par l'abandon du Bozza, résolut de mourir à la peine plutôt que de ne pas surmonter cette difficulté. Francesco était d'une santé délicate; son ame fière et sensible était obsédée de la crainte de manquer à ses engagemens. Il ne s'agissait plus là seulement de sa gloire d'artiste, gloire à laquelle il se reprochait d'avoir trop songé, puisqu'il se trouvait en retard pour le travail matériel; il s'agissait de l'honneur; il n'ignorait pas les intrigues déjà tentées par les Bianchini pour noircir sa réputation. Lorsqu'il avait accepté cette énorme tâche, son père, la jugeant trop considérable pour les trois années auxquelles elle était limitée, avait essayé de l'en détourner. Le Titien, jugeant que la vie dissipée de Valerio et la mauvaise santé de l'autre rendaient cette exécution impossible, leur avait conseillé plusieurs fois de se réconcilier avec les Bianchini et de demander aux procurateurs un nouvel arrangement. Mais les Bianchini, qui dans le principe avaient fait partie de l'école de Francesco, avaient peu de talent et un insupportable orgueil. Pour rien au monde, Francesco n'eût voulu leur confier un travail entrepris et conduit avec tant de soin et d'amour.

Pour s'expliquer l'importance que ce maître attachait à ne pas être

en retard d'un seul jour, il est nécessaire de remonter un peu plus haut, et de dire que la basilique de Saint-Marc avait été, durant les années précédentes, exploitée par des ouvriers malhabiles et de mauvaise foi. Des dépenses considérables n'avaient servi qu'à entretenir une troupe d'artisans débauchés, dont il avait fallu refaire à grands frais les ouvrages. Le père Alberto et le Rizzo, premiers maîtres mosaïstes, avaient montré aux procurateurs la nécessité de mettre de l'ordre dans les dépenses et dans les travaux. Après plusieurs épreuves, on avait agréé Francesco Zuccato pour chef de l'atelier de mosaïque, et Vincent Bianchini, bien que banni pendant quatorze ans pour accusation de crime de fausse monnaie et pour avoir commis plusieurs assassinats, notamment un sur la personne de son barbier, avait, grace à la vigueur de son travail et de celui de ses frères, trouvé protection auprès du procurateur-caissier, qui l'avait placé sous les ordres des Zuccati. Mais toute relation étant impossible entre ces deux familles, Francesco avait demandé la liberté de choisir d'autres élèves, et il l'avait obtenue. Pour mettre fin aux querelles qui s'élevèrent à cet égard, et pour contenter le procurateur qui s'intéressait aux Bianchini, la commission s'était décidée à croire sur parole ces derniers capables de travailler sans direction pour leur propre compte. On leur avait confié un emplacement moins favorable et une tâche plus longue qu'aux Zuccati; ils avaient eux-mêmes réglé ces conditions et demandé cette épreuve de leurs talens. Depuis ce jour ils n'avaient pas cessé de se faire valoir auprès de la commission, qui n'était, du reste, rien moins qu'éclairée sur la matière, et de déprécier l'école de Francesco, dont la modestie et la candeur leur fournissaient des armes. La commission tenait à honneur de faire faire à moins de frais que par le passé des travaux plus considérables et mieux exécutés. Elle voulait, par l'inauguration de l'église restaurée, mériter les éloges et les récompenses du sénat.

Francesco voyait arriver ce jour fatal, et c'était en vain qu'il s'épuisait; l'espérance commençait à l'abandonner. Il voyait aussi Valerio, inaccessible aux soucis de l'inquiétude, persister à célébrer le même jour l'institution d'une compagnie d'hommes de plaisir. Le départ du Bozza dans un moment si critique acheva de le consterner. Quand même, se dit-il, Valerio se donnerait tout entier à son labeur, cela ne servirait pas à grand' chose. Qu'il s'amuse donc, puisqu'il a le bonheur d'être insensible à la honte d'une défaite.

Mais Valerio ne l'entendait pas ainsi. Il connaissait trop la susceptibilité chevaleresque de son frère pour ne pas savoir qu'il serait

inconsolable d'une telle mortification. Il assembla donc ses élèves favoris, Marini, Ceccato et deux autres; il leur peignit la situation d'esprit de Francesco, et celle de toute l'école, en face de l'opinion publique. Il les supplia de faire comme lui, de ne pas désespérer, de ne renoncer ni au travail, ni au plaisir, et de rester debout jusqu'à ce que tout fût mené à bien, fallût-il périr de fatigue le lendemain de la Saint-Marc. Tous firent serment avec enthousiasme de le seconder sans relâche, et ils tinrent parole. Pour ne pas inquiéter Francesco, qui s'affligeait toujours du peu de soin que Valerio prenait de sa santé, on masqua par des planches la partie à laquelle il renonçait à mettre la dernière main, et on y travailla toutes les nuits. Un léger matelas fut jeté sur l'échafaud, et lorsqu'un des travailleurs cédait à la fatigue, il s'étendait dessus et goûtait quelques instans de sommeil, interrompu par les chants joyeux des autres et le craquement des planches sous leurs pieds. Ils prenaient tous leur peine en gaieté, et prétendaient n'avoir jamais mieux dormi qu'au bercement de l'échafaudage et au bruit du battoir. L'inaltérable gaieté de Valerio, ses belles histoires, ses folles chansons, et la grande cruche de vin de Chypre qui circulait à la ronde, entretenaient une merveilleuse ardeur. Cette ardeur fut couronnée de succès. La veille de la Saint-Marc, comme la journée finissait, et que Francesco, pour ne pas avoir l'air d'adresser un reproche muet à son frère, affectait une résignation qui était loin de son ame, Valerio donna le signal. Les élèves enlevèrent les planches, et le maître vit le feston et les beaux angelots qui le soutiennent terminé comme par enchantement.

— O mon cher Valerio, s'écria Francesco, transporté de joie et de reconnaissance, n'ai-je pas été bien inspiré de donner des ailes à ton portrait? N'es-tu pas mon ange gardien, mon archange libérateur?

— Je tenais beaucoup, lui dit Valerio en lui rendant ses caresses, à te prouver que je pouvais mener de front les affaires et le plaisir. Maintenant, si tu es content de moi, je suis payé de ma peine; mais il faut embrasser aussi ces braves compagnons qui m'ont si bien secondé, et qui, par là, se sont tous rendus dignes de la maîtrise; c'est à toi de choisir, je ne dis pas le plus habile, ils le sont tous également, mais le plus ancien en titre.

— Mes bons et chers enfans, leur dit Francesco, après les avoir tous cordialement embrassés, vous aviez tous fait naguère le généreux sacrifice de vos droits et de vos désirs en faveur d'un jeune

homme malade d'ambition, dont le talent et la souffrance vous semblaient devoir mériter de l'intérêt et de la compassion. Vous vous étiez promis de lui prouver qu'il vous accusait à tort d'être ses rivaux et ses ennemis. Plus attachés à mes leçons qu'à la vaine gloire dont il était avide, vous étiez sur le point de lui donner un grand exemple de vertu et de désintéressement, en le portant à la maîtrise volontairement et contre son attente. L'ingrat n'a pas su attendre cet heureux jour, où il eût été forcé de vous chérir et de vous admirer. Il s'est éloigné lâchement de maîtres qu'il n'a pas su comprendre, et de compagnons qu'il n'a pas su apprécier. Oubliez-le; celui qui vous perd est assez puni; où retrouvera-t-il des amitiés plus sincères, des services plus désintéressés? Maintenant une place de maître est à votre disposition, car elle est à la mienne, et je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre. Dieu me garde de faire un choix parmi des élèves que j'estime et que j'aime tous si tendrement! Faites donc vous-mêmes son élection. Celui de vous qui réunira le plus de voix aura la mienne.

— Le choix ne sera pas long, dit Marini. Nous avions prévu, cher maître, que tu ferais cette année-ci comme les années précédentes, et nous avons procédé à l'élection. C'est sur moi qu'est tombée la majeure partie des suffrages de l'école. Ceccato m'a donné sa voix, et je suis élu. Mais tout cela est l'effet d'une injustice ou d'une erreur. Ceccato travaille mieux que moi, Ceccato a une femme et deux petits enfans. Il a besoin de la maîtrise et il y a droit. Moi, je ne suis pas pressé, je n'ai pas de famille. Je suis heureux sous tes ordres. J'ai encore beaucoup à apprendre. J'abandonne à Ceccato tous mes suffrages, et je lui donne ma voix, à laquelle je te prie, maître, de joindre la tienne.

— Embrasse-moi, mon frère! s'écria Francesco en serrant Marini dans ses bras. Cette belle action guérit la plaie que l'ingratitude de Bartolomeo m'a faite au cœur. Oui, il y a encore parmi les artistes de grandes ames et de nobles dévouemens. Ne rougis pas, Ceccato, d'accepter ce généreux sacrifice; à la place de Marini, nous savons tous que tu eusses agi comme il vient de le faire. Sois fier, comme si tu étais le héros de cette soirée. Celui qui inspire une telle amitié est l'égal de celui qui l'éprouve.

Ceccato, tout en larmes, se jeta dans les bras de Marini, et Francesco se mit en devoir d'aller sur-le-champ trouver les procurateurs, afin de leur faire ratifier la promotion de maîtrise due annuellement

à un de ses élèves, aux termes du traité qu'il avait passé avec ces magistrats.

— Nous allons t'attendre à table, lui dit Valerio, car après tant de fatigues nous avons besoin de nous restaurer. Hâte-toi de venir nous rejoindre, frère, car je suis forcé d'aller passer la moitié de la nuit à San-Filippo pour les joyeuses affaires de demain, et je ne veux pas quitter le souper sans avoir choqué mon verre avec le tien.

XI.

Au moment où Francesco montait le grand escalier du palais des procuraties, il rencontra le Bozza qui descendait, pâle et absorbé dans ses pensées. En se trouvant en face de son ancien maître, Bartolomeo tressaillit et se troubla visiblement. Comme Francesco le regardait avec la sévérité qui lui convenait en cette rencontre, son visage se décomposa tout-à-fait, ses lèvres blêmes s'agitèrent comme s'il eût vainement essayé de parler. Il fit un pas pour se rapprocher du maître et un mouvement comme pour le saluer. Dévoré de remords, le Bozza eût donné sa vie en cet instant pour se jeter aux pieds de Francesco et lui tout confesser; mais l'accueil glacé de celui-ci, le regard écrasant qu'il jeta sur lui, et le soin qu'il prit d'éviter son salut en détournant la tête dès qu'il lui vit porter la main à sa barrette, ne lui permirent pas de trouver en lui-même la force d'un repentir opportun. Il s'arrêta, incertain, attendant toujours que Francesco se retournât et l'encourageât d'un regard plus indulgent; puis, quand il vit qu'il était décidément condamné et abandonné : Va donc! dit-il en serrant le poing avec rage et désespoir. Puis il s'enfuit à grands pas et alla s'enfermer chez sa maîtresse, qui ne put obtenir de lui une seule parole ni un seul regard durant toute cette nuit-là.

Francesco commença par se rendre chez le procurateur-caissier qui était le chef de la commission; il fut fort surpris d'y trouver Vincent Bianchini assis dans une attitude familière et pérorant à haute voix. Mais celui-ci se tut aussitôt qu'il le vit paraître et passa dans une autre pièce qui faisait partie des appartemens intérieurs de la procuratie. Le procurateur-caissier Melchiore avait le sourcil froncé et affectait un air austère auquel sa physionomie courte et large, son ventre rebondi et son parler nasillard donnaient un caractère plus bizarre qu'imposant. Francesco n'était pas homme d'ailleurs à se lais-

ser imposer par cette ineptie doctorale; il le salua et lui dit qu'il était heureux de pouvoir lui annoncer l'achèvement complet de la coupole, en conséquence de quoi..... Mais le procurateur-caissier ne lui laissa pas le temps de terminer son discours.

— Eh bien! nous y voilà, dit-il en le regardant dans le blanc des yeux avec l'intention visible de l'intimider; c'est à merveille, messer Zuccato; c'est bien cela... Auriez-vous la bonté de m'expliquer comment cela s'est trouvé si vite terminé?

— Si vite, monseigneur? Cela a été bien lentement à mon gré, car nous voici à la veille du jour marqué, et ce matin encore je craignais beaucoup de n'avoir pas fini à temps.

— Et vous le craigniez avec raison, car hier il vous restait à faire un grand quart de votre feston, la besogne d'environ un mois de votre travail ordinaire.

— Cela est vrai, répondit Francesco, je vois que votre seigneurie est au courant des moindres détails.....

— Un homme comme moi, dit le procurateur avec emphase, messer, connaît les devoirs de sa charge et ne s'en laisse point imposer par un homme comme vous.

— Un homme comme votre seigneurie, répondit Francesco surpris de cette boutade, doit savoir qu'un homme comme moi est incapable d'en imposer à personne.

— Baissez le ton, monsieur, baissez le ton! s'écria le procurateur, ou, par la corne ducale! je vous ferai taire pour long-temps.

Le procurateur Melchiore avait l'honneur de compter parmi ses grands oncles un doge de Venise, aussi avait-il pris l'habitude de se croire tant soit peu doge lui-même, et de jurer toujours par la coiffure, en forme de bonnet phrygien ou de corne d'abondance, qui était l'insigne auguste de la dignité ducale.

— Je crois voir que votre seigneurie est mal disposée à m'entendre, répondit Francesco avec une douceur un peu méprisante, je me retirerai dans la crainte de lui déplaire davantage, et j'attendrai un moment plus favorable pour.....

— Pour demander le salaire de votre paresse et de votre mauvaise foi? s'écria le procurateur. Le salaire des gens qui volent la république est sous les plombs, messer, et prenez garde qu'on ne vous récompense selon vos mérites.

— J'ignore la cause d'une semblable menace, répondit Francesco, et je pense que votre seigneurie a trop de sagesse et d'expérience pour vouloir abuser de l'impossibilité où je suis de repousser une

injure de sa part. Le respect que je dois à son âge et à sa dignité me ferme la bouche; mais je ne serai pas aussi patient avec les lâches qui m'ont noirci dans son esprit.

— Par la corne! ce n'est pas ici le lieu de faire le spadassin, messer. Songez à vous justifier avant d'accuser les autres.

— Je me justifierai devant votre seigneurie, et de manière à la satisfaire, quand elle daignera me dire de quoi je suis accusé.

— Vous êtes accusé, messer, de vous être indignement joué des procurateurs en vous donnant pour un mosaïste. Vous êtes un peintre, messer, et rien autre chose. Eh! vous avez là un beau talent, par la corne de mon grand-oncle! Je vous en fais mon compliment. Mais vous n'avez pas été payé pour faire des fresques, et on verra ce que valent les vôtres.

— Je jure sur mon honneur que je n'ai pas le bonheur de comprendre les paroles de votre seigneurie.

— Mordieu! on vous les fera comprendre, et jusque-là n'espérez pas recevoir d'argent. Ah! ah! monsieur le peintre, vous aviez bien raison de dire : — Monsignor Melchiore n'entend rien au travail que nous faisons. C'est un bonhomme qui ferait mieux de boire que de diriger les beaux-arts de la république. — C'est bien, c'est bien, messer; on sait les plaisanteries de votre frère et les vôtres sur notre compte et sur le corps respectable des magistrats. Mais rira bien qui rira le dernier! Nous verrons quelle figure vous ferez quand nous examinerons en personne cette belle besogne; et vous verrez que nous nous y connaissons assez pour distinguer l'émail du pinceau, le carton de la pierre.

Francesco ne put réprimer un sourire de mépris.

— Si je comprends bien l'accusation portée contre moi, dit-il, je suis coupable d'avoir remplacé quelque part la mosaïque de pierre par le carton peint. Il est vrai, j'ai fait quelque chose de semblable pour l'inscription latine que votre seigneurie m'avait ordonnée de placer au-dessus de la porte extérieure. J'ai pensé que votre seigneurie, ne s'étant pas donné la peine de rédiger elle-même cette inscription trop flatteuse pour nous, l'avait confiée à une personne qui s'en était acquittée à la hâte. Je me suis donc permis de corriger le mot *Saxibus*. Mais fidèle à l'obéissance que je dois aux respectables procurateurs, j'ai tracé en pierres ce mot tel qu'il m'a été donné par écrit de leurs mains, et n'ai permis à mon frère de placer la correction que sur un morceau de carton collé sur la pierre. Si votre seigneurie pense que j'ai fait une faute, il ne s'agit que d'enlever le carton, et

le texte paraitra dessous, exécuté servilement, comme il ne tiendra qu'à elle de s'en assurer par ses yeux.

— A merveille, messer! s'écria le procurateur outré de colère. Vous vous dévoilez vous-même, et voilà une nouvelle preuve dont je prendrai note. Holà! mon secrétaire; prenez acte de cet aveu... Par la corne ducale! messer, nous ferons baisser votre crête insolente. Ah! vous prétendez corriger les procurateurs? Ils savent le latin mieux que vous! Voyez un peu, quel savant! Qui se serait douté d'une telle variété de connaissances? Je vais réclamer pour vous une chaire de professeur de langue latine à l'université de Padoue, car, à coup sûr, vous êtes un trop grand génie pour faire de la mosaïque.

— Si votre seigneurie tient à son barbarisme, répliqua Francesco impatienté, je vais de ce pas enlever mon morceau de carton. Toute la république saura demain que les procurateurs ne se piquent pas de bonne latinité; mais que m'importe, à moi?

En parlant ainsi, il se dirigea vers la porte, tandis que le procurateur lui criait d'une voix impérieuse de sortir de sa présence, ce qu'il ne se fit pas répéter; car il sentait qu'il n'était plus maître de lui-même.

A peine était-il sorti du cabinet, que Vincent Bianchini, qui avait tout écouté de la chambre voisine, rentra précipitamment.

— Eh! monseigneur, que faites-vous? s'écria-t-il. Vous lui faites savoir que sa fraude est découverte, et vous le laissez partir?

— Que voulais-tu que je fisse? répondit le procurateur. Je lui ai refusé son salaire et je l'ai humilié. Il est assez puni pour aujourd'hui. Après-demain, on instruira son procès.

— Et pendant ces deux nuits, répliqua Bianchini avec empressement, il s'introduira dans la basilique, et remplacera toutes les parties de sa mosaïque de carton par des morceaux d'émail, si bien que j'aurai l'air d'avoir fait une fausse déposition, et que mon dévouement à la république tournera contre moi!

— Et comment veux-tu donc que je prévienne ses mauvais desseins? dit le procurateur consterné. Je vais faire fermer l'église.

— Vous ne le pouvez pas à cause de la Saint-Marc... L'église sera pleine de monde, et qui sait par quels moyens on peut s'introduire dans le bâtiment le mieux fermé? Et puis, il va rejoindre ses complices, s'entendre avec eux, imaginer des excuses... Tout est manqué et je suis perdu, si vous ne sévissez sur-le-champ.

— Tu as raison, Bianchini! Il faut sévir sur-le-champ; mais de quelle manière?

— Dites un mot, envoyez deux sbires après lui, il n'est pas au bas de l'escalier; faites-le jeter en prison.

— Par la corne ducale! cette idée ne m'était pas venue.... mais, Vincent, c'est pourtant bien sévère, un pareil acte d'autorité!...

— Mais, monseigneur, si vous le laissez échapper, il se moquera de vous toute sa vie, et son frère, le bel esprit, qui est le favori de tous ces jeunes patriciens jaloux de votre puissance et de votre sagesse, ne vous épargnera pas les quolibets...

— Tu dis bien, cher Vincent, s'écria le procurateur en secouant avec force la clochette placée sur son bureau. Il faut faire respecter la majesté ducale... car je suis de famille ducale, tu le sais?...

— Et vous serez doge un jour, je l'espère, répliqua le Bianchini. Tout Venise compte vous saluer la corne au front...

Les sbires furent dépêchés. Cinq minutes après, le triste Francesco, sans savoir en vertu de quel pouvoir et en châtiment de quelle faute, fut conduit les yeux bandés à travers un dédale de galeries, de cours et d'escaliers, vers le cachot qui lui était destiné. Il s'arrêta un instant durant ce mystérieux voyage, et au bruit de l'eau qui murmurait au-dessous de lui, il comprit qu'il traversait le Pont des Soupirs. Son cœur se serra, et le nom de Valerio erra sur ses lèvres comme un éternel adieu.

XII.

Valerio attendit son frère à la taverne jusqu'au moment où, pressé par les jeunes gens qui étaient venus l'y chercher, il lui fallut renoncer à l'espoir de trinquer ce soir-là avec lui et avec le nouveau maître Ceccato. Chargé de mille soins, accablé de mille demandes pour la fête du lendemain, il passa la moitié de la nuit à courir de son atelier de San-Filippo à la place Saint-Marc, où se faisaient les dispositions du jeu de bagues, et de là chez les différens ouvriers et fournisseurs qu'il employait à cet effet. Dans toutes ces courses, il fut accompagné de ses braves apprentis et de plusieurs autres garçons de différens métiers qui lui étaient tous dévoués, et qu'il employait aussi à porter des avertissemens d'un lieu à un autre. Lorsque la bande folâtre se remettait en marche, c'était au bruit des chansons et des rires, joyeux prélude des plaisirs du lendemain.

Valerio ne rentra à son logis que vers trois heures du matin. Il fut surpris de n'y pas trouver son frère, et cependant il ne s'en inquiéta pas plus que de raison. Francesco avait une petite affaire de cœur,

qu'il négligeait tant que l'art, sa passion dominante, revendiquait tous ses instans, mais pour laquelle il s'absentait assez ordinairement quand les travaux lui laissaient un peu de répit. Valerio n'était d'ailleurs guère porté par nature à prévoir les maux, dont la seule appréhension use le courage de la plupart des hommes. Il s'endormit, comptant retrouver son frère le lendemain à San-Filippo, ou au premier lieu de réunion des joyeux compagnons du Lézard.

Tout le monde sait que, dans les beaux jours de sa splendeur, la république de Venise, outre les nombreux corps constitués qui maintenaient ses lois, comptait dans son sein une foule de corporations privées approuvées par le sénat, d'associations dévotes encouragées par le clergé, et de joyeuses compagnies tolérées, et même flattées, en secret, par un gouvernement jaloux de maintenir avec le goût du luxe l'activité des classes ouvrières. Les confréries dévotes étaient souvent composées d'une seule corporation, lorsqu'elle était assez considérable pour fournir aux dépenses, comme celle des marchands, celle des tailleurs, celle des bombardiers, etc. D'autres se composaient des divers artisans ou commerçans de toute une paroisse, et en prenaient le nom, comme celle de Saint-Jean-Élémosinaire, celle de la Madone du Jardin, celle de Saint-George dans l'Algue, celle de Saint-François-de-la-Vigne, etc. Chaque confrérie avait un bâtiment, qu'elle appelait son atelier (*scuola*), et qu'elle faisait décorer à frais communs des œuvres des plus grands maîtres en peinture, en sculpture et en architecture. Ces ateliers se composaient ordinairement d'une salle basse, appelée l'*albergo*, où s'assemblaient les confrères, d'un riche escalier, qui était lui-même une sorte de musée, et d'une vaste salle où l'on disait la messe et où se tenaient les conférences. On voit encore à Venise plusieurs *scuole*, que le gouvernement a fait conserver comme des monumens d'art, ou qui sont devenues la propriété de quelques particuliers. Celle de Saint-Marc est aujourd'hui le musée de peinture de la ville; celle de Saint-Roch renferme plusieurs chefs-d'œuvre du Tintoret et d'autres maîtres illustres. Les pavés de mosaïque, les plafonds chargés de dorures ou ornés de fresques du Véronèse et de Pordenone; les lambris sculptés en bois ou ciselés en bronze, les minutieux et coquets bas-reliefs où l'histoire entière du Christ ou de quelque saint de prédilection est exécutée en marbre blanc avec un fini et un détail inconcevables, tels sont les vestiges de cette puissance et de cette richesse à laquelle peuvent atteindre les républiques aristocratiques, mais sous l'excès desquelles elles sont infailliblement condamnées à périr.

Outre que chaque corporation ou confrérie avait sa fête patronale, appelée *sagra*, où elle déployait toutes ses splendeurs, elle avait le droit de paraître à toutes les fêtes et solennités de la république, revêtue des insignes de son association. A la procession de la Saint-Marc, elles avaient rang de paroisse, c'est-à-dire qu'elles marchaient à la suite du clergé de leur église, portant leurs châsses, croix et bannières, et se plaçant dans des chapelles réservées durant les offices. Les joyeuses compagnies n'avaient pas les mêmes priviléges, mais on leur permettait de s'emparer de la grande place, d'y dresser leurs tentes, d'y établir leurs joûtes et banquets. Chaque compagnie prenait son titre et son emblème à sa fantaisie, et se recrutait là où bon lui semblait; quelques-unes n'étaient formées que de patriciens, d'autres admettaient indistinctement patriciens et plébéiens, grace à cette fusion apparente des classes, qu'on remarque encore aujourd'hui à Venise. Les anciennes peintures nous ont conservé les costumes élégans et bizarres des *compagni de la calza*, qui portaient un bas rouge et un bas blanc, et le reste de l'habillement varié des plus brillantes couleurs. Ceux de Saint-Marc avaient un lion d'or sur la poitrine; ceux de Saint-Théodose, un crocodile d'argent sur le bras, etc., etc.

Valerio Zuccato, célèbre par son goût exquis et son adresse diligente à inventer et à exécuter ces sortes de choses, avait lui-même ordonné et dirigé tout ce qui avait rapport aux ornemens extérieurs, et on peut dire qu'en ce genre la compagnie du Lézard éclipsa toutes les autres. Il avait pris pour emblème cet animal grimpant, parce que toutes les classes d'artistes et d'artisans qui lui avaient fourni leurs membres d'élite, architectes, sculpteurs, vitriers et peintres sur verre, mosaïstes et peintres de fresque, étaient, par la nature de leurs travaux, habitués à gravir et à exister, en quelque sorte, suspendus aux parois des murailles et des voûtes.

Le jour de Saint-Marc 1570, selon Stringa, et 1574 selon d'autres auteurs, l'immense procession fit le tour de la place Saint-Marc sous les tentes en arcades dressées à cet effet, en dehors des arcades de pierres des procuraties, trop basses pour donner passage aux énormes croix d'or massif, aux gigantesques chandeliers, aux châsses de lapis lazuli surmontées de lis d'argent ciselés, aux reliquaires terminés en pyramides de pierres précieuses, en un mot à tout l'attirail ruineux dont les prêtres sont si jaloux, et les bourgeois des corporations si vains. Aussitôt que les chants religieux se furent engouffrés sous les portiques béans de la basilique, tandis que les

enfans et les pauvres recueillaient les nombreuses gouttes de cire parfumée répandues sur le pavé par des milliers de cierges, et cherchaient avidement quelque pierrerie, quelque perle échappée aux joyaux sacrés, on vit se dresser comme par enchantement, au milieu de la place, un vaste cirque entouré de tribunes en bois, gracieusement décorées de festons bariolés et de draperies de soie, sous lesquelles les dames pouvaient s'asseoir à l'abri du soleil et contempler la joute. Les piliers qui soutenaient ces tribunes étaient couverts de banderolles flottantes, sur lesquelles on lisait des devises galantes, dans le naïf et spirituel dialecte de Venise. Au milieu s'élevait un pilier colossal en forme de palmier, sur la tige duquel grimpaient une foule de charmans lézards dorés, argentés, verts, bleus, rayés, variés à l'infini; de la cime de l'arbre un beau génie aux ailes blanches se penchait vers cette troupe agile, et lui tendait de chaque main une couronne. Au bas de la tige, sur une estrade de velours cramoisi, sous un dais de brocard orné des plus ingénieuses arabesques, siégeait la reine de la fête, la donneuse de prix, la petite Maria Robusti, fille du Tintoret, belle enfant de dix à douze ans que Valerio se plaisait à appeler en riant la dame de ses pensées, et pour laquelle il avait les plus tendres soins et les plus complaisantes attentions. Lorsque les tribunes furent remplies, elle parut habillée à la manière des anges de Giambellino, avec une tunique blanche, une légère draperie bleu de ciel et un délicat feston de jeune vigne sur ses beaux cheveux blonds, qui formaient un épais rouleau d'or autour de son cou d'albâtre. Messer Orazio Vecelli, fils du Titien, lui donnait la main : il était vêtu à l'orientale, car il arrivait de Byzance avec son père. Il s'assit auprès d'elle, ainsi qu'un nombreux groupe de jeunes gens distingués par leur talent ou leur naissance, à qui l'on avait réservé des places d'honneur sur les gradins de l'estrade. Les tribunes étaient remplies des dames les plus brillantes, escortées de galans cavaliers. Dans une vaste enceinte réservée, plusieurs personnages importans ne dédaignèrent pas de prendre place; le doge leur en donna l'exemple; il accompagnait le jeune duc d'Anjou, qui allait devenir Henri III, roi de France, et qui était alors de passage à Venise. Luigi Mocenigo (le doge) avait à cœur de lui faire, pour ainsi dire, les honneurs de la ville, et de déployer à ses yeux, habitués à la joie plus austère et aux fêtes plus sauvages des Sarmates, le luxe éblouissant et la gaieté pleine de charmes de la belle jeunesse de Venise.

Quand tous furent installés, un rideau de pourpre se leva, et les

brillans compagnons du Lézard, sortant d'une tente fermée jusque-là, parurent en phalange carrée, ayant en tête les musiciens vêtus des costumes grotesques des anciens temps, et au centre leur chef Valerio. Ils s'avancèrent en bon ordre jusqu'en face du doge et des sénateurs. Là, les rangs s'ouvrirent, et Valerio, prenant des mains du porte-étendard la bannière de satin rouge, sur laquelle étincelait le lézard d'argent, se détacha de la troupe, et vint saluer, un genou en terre, le chef de la république. Il y eut un murmure d'admiration à la vue de ce beau jeune homme, dont le costume, étrange et magnifique, faisait ressortir la taille élégante et gracieuse. Il était serré dans un justaucorps de velours vert à larges manches tailladées, et ouvert sur la poitrine pour laisser voir un corselet d'étoffe de Smyrne à fond d'or, semé de fleurs de soie admirablement nuancées : il portait sur la cuisse gauche l'écusson de la compagnie, représentant le lézard brodé en perles fines sur un fond de velours cramoisi; son baudrier était un chef-d'œuvre d'arabesques, et son poignard, enrichi de pierreries, était un don de messer Tiziano, qui le lui avait rapporté d'Orient; une superbe plume blanche, attachée par une agrafe de diamans à sa barrette, pendait en arrière jusque sur sa ceinture, et se balançait avec souplesse à chacun de ses mouvemens, comme l'aigrette majestueuse que le faisan de Chine couche et relève avec grace à chaque pas.

Un instant, la joie d'un tel succès et le naïf orgueil de la jeunesse brillèrent sur le front animé du jeune homme, et ses regards étincelans errèrent sur les tribunes, et surprirent tous les regards attachés sur lui. Mais bientôt cette joie fugitive fit place à une sombre inquiétude; ses yeux cherchèrent de nouveau, avec anxiété, quelqu'un dans la foule, et ne l'y trouvèrent pas. Valerio étouffa un soupir et rentra dans sa phalange, où il demeura préoccupé, insensible à la gaieté des autres, sourd au bruit de la fête, et le front chargé d'un épais nuage : Francesco, malgré la parole qu'il avait donnée de présenter lui-même l'étendard au doge, n'avait pas paru.

GEORGE SAND.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

HOMMES D'ÉTAT

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

IV.

Sir Robert Peel.

Le portrait que j'entreprends aujourd'hui de tracer est le portrait d'un homme remarquable parmi ceux de nos contemporains qui le sont le plus ; mais c'est une figure qu'on ne saurait peindre à grands traits, parce qu'elle n'a rien d'assez large, d'assez saillant, d'assez fortement accusé. Ce n'est ni une intelligence du premier ordre, ni un grand caractère, ni une ame fière et ardente, au service d'une grande idée ; mais un homme politique auquel tous les partis reconnaissent des talens supérieurs. On ne le voit pas, comme la plupart des hommes publics, violemment attaqué par les uns, et célébré par les autres avec la même ardeur ; il n'a excité ni fortes haines, ni fortes amitiés, et il lui manque évidemment ce qu'il faut pour remuer, attacher, enthousiasmer les hommes. Ses adversaires ne manquent jamais de rendre hommage à son mérite, ses amis le suivent et le respectent ; mais il y a dans leur approbation et leur respect quelque chose de calme, de froid comme la discipline, et jamais on ne comprendra mieux la différence qui existe entre la vénération et

le respect, que si l'on veut comparer les sentimens du parti tory pour sir Robert Peel avec ceux de l'ancien parti whig pour lord Grey. Exact et froid dans ses habitudes, irréprochable dans sa vie privée, sir Robert Peel n'a donné aucune prise au scandale et à l'anecdote personnelle; il a vécu tout entier pour le public, et n'est guère connu que dans les bureaux des ministères qu'il a traversés et dans les assemblées législatives. Si donc, en racontant son histoire, j'insiste exclusivement sur le côté politique de l'homme, c'est que le caractère de mon sujet me force à me renfermer dans ces limites.

Sir Robert Peel est grand et bien fait; il marche rapidement, et l'habitude qu'il a de pencher en avant la tête et le cou diminue en apparence l'élévation réelle de sa taille; il a le teint clair, et les cheveux légèrement rouges; toute sa figure est jeune pour son âge; il y a dans ses traits une expression marquée de talent et de finesse; cependant on lui trouve dans l'œil, dans le front et dans les lèvres comprimées quelque chose qui trahit une disposition défiante, un caractère peu ouvert, et ne tend pas à inspirer la confiance au premier aspect. Il serait impossible de passer près de lui, dans une foule, sans le distinguer comme un homme remarquable; mais sa vue n'inspire pas ce sentiment de sympathie puissante que ne manque jamais de produire une physionomie de l'ordre le plus élevé. Ses manières sont polies, mais un peu factices, et dépourvues de cette grace indéfinissable que donne une éducation aristocratique; il a quelques nuances de vulgarité, comme, par exemple, l'habitude d'omettre l'aspiration au commencement des mots, ce qui, pour tout Anglais bien élevé, est le véritable *Shibboleth* de la pure prononciation. C'est pourquoi George IV, qui attachait plus d'importance que personne à la perfection des manières, et qui était lui-même un modèle d'élégance et de bon goût, n'eut jamais d'affection pour la personne de ce ministre, malgré la durée des hautes fonctions que sir Robert Peel remplit près de lui; ses manières froides et sa *tournure* provinciale étaient également désagréables à ce monarque dédaigneux; mais son défaut social le plus grand est une extrême froideur, une extrême sécheresse. Il n'a jamais été populaire, soit comme homme d'affaires près de ceux qui étaient en relation avec lui, soit dans le cercle de ses alliés politiques. Toujours sur ses gardes, défiant, inquiet, il n'a jamais cédé à ces faiblesses généreuses qui, plus sûrement que leurs plus hautes qualités, attachent aux hommes de génie leurs connaissances immédiates. A peine trouverait-on un homme d'état du même rang et de la même importance que sir Ro-

bert Peel dont on pût dire qu'il paraît n'avoir aucun ami véritable, aucun ami qui possède sa confiance intime. Il reçoit l'hommage et les applaudissemens de son parti avec un air de cordialité forcée, et les avances de ceux qui cherchent à l'approcher de plus près avec une réserve glaciale; c'est pourquoi il est généralement accusé de ces petitesses qui accompagnent fréquemment la réserve du caractère, mais sans fondement, j'imagine, dans le plus grand nombre de cas. Ses ennemis l'appellent avare, sans autre cause apparente que l'ordre avec lequel il sait dépenser une fortune de prince, et qui s'appelle dédaigneusement parcimonie parmi les hommes d'une vie irrégulière. Il aime le luxe et même la magnificence dans quelques objets, particulièrement dans sa splendide galerie de tableaux dont il est justement fier; il est généreux dans les encouragemens qu'il accorde aux artistes anglais de tout genre. Mais c'est là une de ces bonnes qualités qui, dans un chef de parti, désireux de popularité, sont susceptibles d'une double interprétation. Il est personnellement actif, énergique; il aime les plaisirs de la campagne, les exercices violens, et conserve une constitution robuste au milieu de fatigues peu communes. Il entend la vie domestique à l'anglaise. La plus grande partie du temps qu'il dérobe à ses fonctions publiques, il le passe au sein de sa famille ou de l'étude, car il est, ce qui arrive rarement aux hommes qui ont éprouvé pendant long-temps l'excitation de la vie publique, animé d'une affection sincère pour les occupations littéraires.

Quant à son histoire domestique et privée, elle est absolument nulle. A peine homme, il est monté sur un théâtre dont on ne l'a pas vu descendre, où il se plaît, dont les émotions, les travaux, les rôles divers ne lui ont pas laissé une nuit de repos. La vie politique a été son unique occupation, et les affaires publiques ont presque tout absorbé chez lui. Membre du parlement à vingt-deux ans, ministre et investi d'une haute responsabilité (secrétaire pour l'Irlande) à vingt-quatre, il a été bien rarement, depuis vingt-cinq ans, étranger au maniement officiel des affaires, et n'a jamais perdu de vue l'arène parlementaire. Toute sa vie est une longue campagne, et chacune de ses nuits une bataille livrée sur le parquet de la chambre des communes. Il a débuté avec le double avantage d'une puissante mémoire et d'une intelligence mûrie de bonne heure; mais il ne s'est pas lancé du premier coup dans la lice, armé jusqu'aux dents; c'est peu à peu seulement qu'il est devenu ce qu'il est aujourd'hui. Ses facultés administratives sont de l'ordre le plus élevé; il a une

grande capacité pour les détails de la besogne ordinaire, mais une capacité plus grande encore pour combiner et diriger les mouvemens des fonctionnaires inférieurs et pour généraliser les résultats de leur activité. Mais son caractère, comme chef et principal organe d'un parti puissant dans l'état, est encore plus distingué que ses talens ministériels. Il a été, de bonne heure, appelé à ce poste; les inconvéniens de sa jeunesse, ses manières désavantageuses, le défaut d'alliances aristocratiques, ont été effacés par son aplomb et sa résolution, par la constance remarquable de sa volonté, et par la prudence encore plus remarquable avec laquelle il a évité tous les dangers auxquels se sont exposés ses différens collègues, et sauvé sa barque des rochers sur lesquels, à plusieurs reprises, leur popularité s'est brisée. Inspirant peu d'attachement personnel, Peel a, dans tous les temps, inspiré la plus solide confiance politique, et ce n'est qu'être juste envers lui que de dire qu'il a pris des peines peu communes pour la mériter et la conserver.

Il me semble que j'entends ici réclamer de toutes parts et demander si l'acte le plus important de sa carrière politique, son changement d'opinion et de conduite dans la question de l'émancipation catholique, n'est pas en contradiction formelle avec le jugement que je viens de porter. Sans doute, ce changement aurait pu le perdre à jamais dans l'esprit des siens. Mais indépendamment des circonstances qui font oublier tant de variations dans la vie des hommes publics de notre temps, le souvenir de l'effet qu'il produisit a rendu sir Robert Peel très circonspect, et lui a inspiré, avec la crainte d'encourir une seconde fois pareille accusation d'inconséquence, la ferme résolution d'éviter à l'avenir tout ce qui pourrait un jour le compromettre de la même manière. Aussi, quoique les whigs reprochent souvent à leurs adversaires cette mémorable apostasie de leur chef sur une question vitale, je n'imagine pas qu'il y ait maintenant en Angleterre, à la tête d'aucun parti, un homme dont les déclarations commandent et obtiennent autant de confiance. On s'est permis d'apprécier diversement la bonne foi et la probité de sir Robert Peel; mais, au moins, tout le monde lui rend cette justice, qu'il n'engage pas légèrement sa parole et qu'il ne joue pas sa réputation pour des bagatelles. Il a trop d'expérience et d'adresse pour tomber dans ce défaut, pourtant si général parmi les ministres de tous les pays. Ses moindres paroles, prudemment pesées et toujours grosses de sens, expriment véritablement sa pensée, et il ne se réfugie pas, comme tant d'autres, dans ces lieux communs, vagues et indistincts, qui n'ont

même pas toujours l'avantage de faire illusion à ceux auxquels on les adresse. Sir Robert Peel ne dit jamais que ce qu'il veut dire, et pour un homme d'état c'est une grande faculté. Quand il donne un programme au commencement d'une session, c'est, aux yeux des Anglais, une des plus importantes communications politiques de l'année, et il est aussitôt adopté par la conviction universelle.

Mais les qualités de sir Robert Peel, comme homme d'état, seront mieux comprises quand nous serons entrés dans le détail de sa vie politique. Et d'abord disons quelques mots de ses talens oratoires. Personne, sous ce rapport, n'a fait un progrès aussi extraordinaire dans l'opinion publique depuis sa première entrée dans la carrière. A cette époque et même plusieurs années après, il était connu et apprécié comme traitant en homme instruit les matières pratiques; on le regardait comme un orateur bien préparé pour la discussion, utile, bien informé, et choisissant avec intelligence les sujets qu'il voulait traiter; mais on ne peut pas dire que ses talens, dans l'opinion des juges impartiaux, fussent alors placés très haut, et il est hors de doute que sa réputation souffrit alors beaucoup du zèle indiscret de ses partisans. De 1822 à 1827, quand tous les talens et tout le jeune enthousiasme du pays étaient enrôlés dans la cause des catholiques; quand Canning et Brougham, divisés d'opinion sur toutes les autres questions, réunissaient toutes leurs forces sur celle-là, et terrassaient des rangs entiers d'ennemis avec leur esprit et leurs sarcasmes, Peel était presque le seul homme remarquable de la chambre des communes que le parti contraire pût leur opposer; et il avait la prétention d'établir entre Canning et lui une comparaison que ce dernier n'était pas alors capable de soutenir. Canning, plus âgé que Peel de plusieurs années, et plus ancien aussi dans la vie politique, avait tout le feu, toute l'imprudence de la jeunesse; Peel, la froideur, la prudence, le positif de l'âge mûr. Canning était prodigue de son éloquence et de sa verve; s'exposant dans chaque combat, insoucieux de son salut et presque de sa réputation; s'aliénant quelquefois ses amis par une raillerie inopportune, quelquefois poussant à la colère un ennemi par son sarcasme, mais réunissant toujours autour de lui le cercle entier des jeunes et des ardens, aristocrates et libéraux, dont l'enthousiasme s'allumait à la flamme de son brûlant foyer. Peel, à cette époque, se livrait rarement à des mouvemens d'éloquence; il répondait à l'esprit, à l'invective, au sarcasme, toujours avec le même déploiement spécieux, mais froid, d'argumens sophistiques. Il ne s'aventurait jamais au-delà de ses forces, il ne se comprometet-

tait jamais. Il ne gagnait aucun ami, mais il n'exaspérait aucun ennemi, et s'efforçait toujours, sans même le dissimuler assez, d'arracher à ses adversaires l'éloge de sa modération et de sa loyauté. Différens de caractère et d'âge, on pourrait voir en eux, quoique la lutte fût soutenue par d'autres moyens, l'Antoine et l'Octave de la république britannique. Mais tandis que, selon Plutarque, le génie de l'Antoine romain se décourageait devant celui de son rival, dans le sénat anglais, c'était le jeune César qui se sentait subjugué par Antoine. Peel, en effet, se sentait inférieur à Canning; et c'était là, nous le craignons, tout le secret de son hostilité envers son collègue, qu'il cherchait à supplanter avec une rare habileté.

Mais quand la mort de cet illustre homme d'état eut affranchi Peel d'un rival trop puissant, ses remarquables talens commencèrent à se développer, et bientôt il en eut le plus grand besoin, car, après que le bill de l'émancipation catholique eut été adopté, grace à ce changement d'opinion dont nous parlions tout à l'heure, il fut chaque jour attaqué avec une extrême violence par le parti qu'il venait de trahir; et l'habitude constante de la défense personnelle donna à son langage une énergie et un enthousiasme qu'il n'avait jamais connus auparavant. Vint ensuite le bill de la réforme, et avec lui la lutte désespérée entre les vieilles choses et les choses nouvelles, entre les intérêts et les préjugés se heurtant violemment les uns contre les autres; elle donna de l'éloquence à beaucoup d'hommes qui jusque-là n'en avaient pas jeté la moindre étincelle, et fournit de nouveaux alimens au génie qui avait déjà commencé à illuminer d'un éclat merveilleux la scène de nos débats civils. Enfin, quand M. Brougham eut été promu à la pairie, sir Robert Peel se vit délivré du dernier de ses rivaux dans la chambre des communes, où s'établit alors son incontestable supériorité.

Et cette supériorité, il l'a gardée entière jusqu'à ce jour. On dit souvent, en Angleterre, que le talent oratoire a diminué sur les bancs des communes depuis la réforme : je ne le crois pas. Nous avons moins de parleurs melliflus, moins de rhétoriciens classiques, moins d'élégance factice, mais, je crois, plus de véritable éloquence. Cependant la réforme n'a pas encore suscité de rival à sir Robert Peel. Voyez-le se lever dans la chambre des communes; il ne parle pas encore, et déjà, par une sorte d'intuition, vous sentez l'homme qui attire à lui, d'une irrésistible force, tout l'intérêt de cette puissante assemblée. C'est à lui que les défenseurs des ministres adressent leurs apologies ou leurs explications; c'est lui qu'ils interpellent fré-

quemment par son nom, pour avoir une réponse, quand ils s'imaginent avoir produit un argument triomphant que pas un *conservateur* ne pourra réfuter; c'est de lui que les jeunes membres de son parti semblent attendre, avec plus de crainte encore que de respect, un regard d'approbation, un signe d'encouragement.

Qu'il parle, et toutes les moqueries indécentes de l'assemblée, qui épouvantent les jeunes débutans et coupent court aux paroles inutiles, cessent tout à coup; vous pourriez, comme dit le proverbe anglais, entendre une souris trotter. Il est écouté sans interruption, jusqu'à ce que les applaudissemens bruyans de l'opposition annoncent qu'il touche à la conclusion d'un raisonnement foudroyant, et trouvent un écho dans les murmures irrités des bancs ministériels de la chambre. Sa voix est singulièrement imposante, parfaitement claire, plus sonore et plus distincte qu'aucune autre que j'aie jamais entendue, de sorte que pas une parole n'est perdue; son intonation est admirable; le principal défaut qu'on puisse lui reprocher est une sorte d'arrangement et de forme étudiée dans la disposition de ses argumens et dans son action oratoire, ce qui fait quelquefois ressembler cet habile homme d'état à un jeune débutant dans l'art de la déclamation. Son éloquence, comme toute bonne éloquence parlementaire, est essentiellement personnelle, et ses attaques contre les individus forment la meilleure partie de ses argumens. Mais il n'est jamais âpre ni violent; il se sert de l'ironie plutôt que du sarcasme; il se complaît surtout dans une sorte d'affirmation fière et tranquille de sa supériorité, et prend toujours l'air qui convient à un homme tel que lui, je veux dire à un homme qui est maître de son sujet. Il fait profession de démasquer les motifs et les principes de tous ses adversaires, d'exposer au grand jour leurs inconséquences, et de signaler leurs arrière-pensées d'égoïsme ou de méchanceté. Il est singulièrement prudent, quelquefois jusqu'à l'excès; car, après avoir cédé à l'impression puissante que ne manque jamais de produire son éloquence, l'auditoire éprouve un sentiment de mécompte, s'il vient, en se repliant sur lui-même, à remarquer avec quel soin cet habile orateur a évité toutes les difficultés réelles de la question, et combien il s'est appliqué à enlever les applaudissemens plutôt qu'à convaincre. Mais où est l'orateur à qui on ne pourrait pas en reprocher autant? Son adresse à éviter toute expression exagérée de sentiment, tout ce qui pourrait donner prise à une réplique perfide, est vraiment surprenante. Tel discours a excité l'enthousiasme de l'auditoire entier, a exalté jusqu'à la frénésie l'orgueilleuse joie des *conservateurs* et

frappé d'épouvante tous les ministres présens; eh bien! reprenez-le en détail: vous serez étonné de trouver que l'orateur n'a pas énoncé une seule opinion violente, qu'il ne s'est asservi à aucune des doctrines exclusives d'une nuance quelconque de son parti; mais qu'il est resté lui-même, prudent, habile, sobre, prompt à saisir le côté faible de ses adversaires, et toujours assez maître de lui pour ne pas frapper ailleurs. C'est ce qui fait de sir Robert Peel le premier talent de discussion dans la chambre des communes, et je ne veux pas dire, en lui donnant cet éloge, qu'il manque de faconde, d'abondance et d'éclat. Il a l'avantage de posséder un goût très littéraire et une prodigieuse mémoire; son langage est pur et correct, quoique rarement orné; ses citations des poètes classiques latins et anglais, moyen oratoire fort en honneur, comme on le sait, dans nos assemblées, sont amenées peut-être avec ostentation, mais elles manquent rarement leur effet.

J'ai dit qu'il y a dix ans la lutte entre Canning et Peel était inégale, malgré toute l'adresse du dernier. Mais si l'on compare sir Robert Peel, tel qu'il est aujourd'hui, à Canning, tel qu'il était dans ses meilleurs jours, on peut, sans rien hasarder, mettre les deux orateurs en parallèle, et dans mon opinion, qui paraîtra sans doute une hérésie à beaucoup d'Anglais, Peel est le plus habile des deux. Avec moins d'éclairs de génie que Canning, moins d'enjouement, sans l'attrait de ses franches manières, Peel a plus d'énergie, plus de concentration, et se montre exempt du mauvais goût et des habitudes déclamatoires auxquelles Canning s'abandonnait trop souvent. Ceci, sans aucun doute, tient en partie à la nature des débats publics de notre temps, qui est plus sérieuse et plus pressante. Canning avait le loisir de déclamer sur la Grèce et le Portugal, l'Amérique du sud et la sainte-alliance; l'éloquence de Peel s'exerce ordinairement sur le terrain plus étroit des intérêts intimes et des affaires domestiques du citoyen anglais. Tous deux étaient versés dans la littérature; mais Peel est, de beaucoup, le plus érudit des deux. Souvent nous avons été éblouis et charmés par l'abondance du style poétique de Canning, ou par les éclairs brillans de son esprit; mais l'action qu'il a eue sur ses contemporains n'a jamais égalé l'effet que produit Peel, lorsque, après avoir tracé un long et satirique tableau de la politique de ses adversaires, il semble en appeler au pays de la décision d'une majorité hostile, sommer la nation de juger entre lui et ses heureux antagonistes, et invoquer, au secours de la cause qu'il défend, les souvenirs les plus sacrés, les sympathies les plus vives du peuple

anglais. S'il m'était permis, pour compléter cette comparaison, d'imaginer, entre les deux grands orateurs de l'antiquité, l'échange d'une partie de leurs facultés respectives, je dirais que Canning était un Cicéron sans art, et que Peel est un Démosthène étudié.

Sir Robert Peel ne prend ordinairement la parole que vers la fin d'une discussion; il sait que sa force principale consiste à récapituler les argumens de ses adversaires et à clore de longs débats par une impression décisive, et il s'applique à les priver, autant que possible, de l'avantage d'une réplique. J'ajouterai, pour compléter ce portrait sous un autre point de vue, qui a bien aussi son importance, que l'action oratoire de Peel est assez singulière et plutôt énergique que gracieuse. Un de ses gestes favoris, quand il est excité, est de frapper à coups de poing nombreux et pesans, sur une boîte de papiers qui est devant lui sur la table du président; et les sons qu'il tire de ce tambour de bois, mêlés aux puissantes intonations de sa voix, produisent quelquefois un bruit vraiment effrayant. Je ne sais pas si Périclès tonnait précisément de la même manière à Athènes, mais certainement la faculté de faire un grand bruit est de quelque utilité pour commander l'attention d'une nombreuse assemblée. Une de ses attitudes habituelles est de tourner le dos à ses adversaires et au fauteuil du président, et de regarder en face les bancs garnis de ses partisans, comme s'il sollicitait leurs applaudissemens; car il a besoin, comme la plupart des orateurs dont l'éducation a été entièrement parlementaire, et comme les acteurs sur le théâtre, d'être excité par les applaudissemens, et il sent fléchir sa propre énergie quand les acclamations et l'enthousiasme des autres ne la soutiennent pas.

Le père de sir Robert Peel était un des nombreux enfans d'un pauvre fabricant du comté de Lancaster. Il fit son chemin dans le monde par l'énergie de son caractère, et grace aux bonnes chances qu'il rencontra; car il se jeta dans l'industrie du coton à l'époque où elle prit une extension soudaine par l'invention de plusieurs machines extraordinaires, et il établit en peu d'années les fondemens d'une immense fortune. On dit de lui, comme on le dit généralement de tous ceux qui réussissent, qu'il avait le pressentiment d'être destiné à devenir la souche d'une grande famille. Il entra au parlement comme représentant du petit bourg de Tamworth, que ses établissemens industriels avaient élevé de la pauvreté à la richesse; et pendant trente ans, il continua d'habiter cette agréable résidence de famille, où il employait, disait-on, quinze mille ouvriers à la fois. Pitt le fit baronnet en 1800. Il avait été long-temps un des soutiens les plus

zélés de ce ministre et se distingua par la munificence de ses dons patriotiques pour la continuation de la guerre contre la France. C'était un digne homme, très éclairé dans les matières commerciales, sur lesquelles il parlait constamment à la chambre des communes. On lui attribue le premier acte que le parlement ait adopté pour restreindre l'excès du travail imposé aux enfans dans nos manufactures. Pitt, qui aimait à s'entourer de toutes les notabilités du commerce et de l'industrie, faisait grand cas du vieux baronnet. Il mourut en 1830 à l'âge de 80 ans; patriarche opulent, entouré à son lit de mort de 50 enfans et petits-enfans, il laissa, dit-on, près de 2,000,000 sterling, et des propriétés territoriales fort étendues. Ces dernières passèrent à sir Robert, baronnet actuel, qui, bien que n'ayant hérité que d'une portion des biens immenses de son père, est regardé comme un des plus riches propriétaires de l'Angleterre. La famille de Peel, par ses frères et sœurs, est maintenant alliée de diverses manières à la noblesse du pays.

Robert Peel est né, je crois, en 1788. Il se distingua, dans son enfance, par des talens singuliers et surtout par une mémoire prodigieuse, dont ses contemporains racontent des preuves extraordinaires; j'ai entendu un maître d'école, sous lequel il fut placé autrefois, dire que le jeune Peel récitait presque mot pour mot tout un sermon qu'il venait d'entendre prononcer en chaire pour la première fois. Il fut élevé à Harrow-School, l'un des plus célèbres établissemens publics de ce genre, sur les mêmes bancs que lord Byron, qui était exactement du même âge que lui, et il se forma entre eux une sorte d'amitié, quoique, même à l'époque de leur jeunesse, il fût impossible de rencontrer deux caractères plus différens. A l'université d'Oxford, il se fit également remarquer, et les liaisons ministérielles bien prononcées de son père ne lui furent pas inutiles auprès des savans professeurs de cette université.

En quittant Oxford, Peel commença immédiatement à mener la vie qu'embrassaient alors la plupart des jeunes gens d'une position élevée, qui prenaient la carrière politique pour en faire leur profession, et se destinaient, dès leur enfance, à devenir un jour ministres. C'est là un des traits qui caractérisent le temps passé, et qui sont aujourd'hui de l'histoire ancienne. Dans le nouveau système qui tend à s'établir et qui pénètre la société anglaise par tous ses pores, le phénomène, autrefois si fréquent, de ces précoces vocations ministérielles ne se présentera guère à l'avenir. Il tenait à des traditions oligarchiques de pouvoir, d'influence, de considération héréditaires

qui s'effacent de jour en jour. Désormais on ne pourra plus vouer ainsi d'avance au service du pays de jeunes talens et de beaux noms, dans les hautes fonctions publiques. Maintenant, pour être appelé au ministère, il faudra passer par tout une filière d'épreuves, et conquérir par soi-même, par ses talens ou son caractère, une grande position dans un parti. C'est plus juste sans doute et plus rationnel. Mais ne condamnons pas trop vite l'ancien système. Il a produit Pitt, Fox, Canning et Peel, qui sont tous entrés de bonne heure dans la vie publique, chacun par l'intervention de sa famille ou d'un haut patronage, sans avoir fait leurs preuves et sans aucun effort personnel. Quand la révolution survenue à cet égard dans nos mœurs politiques nous aura directement valu de pareils hommes, alors seulement il nous sera permis d'être sévères envers le passé. En 1810, Peel était déjà au parlement. Les richesses de son père lui avaient assuré sa nomination à la chambre des communes, par un petit bourg irlandais. En 1812, il devint secrétaire au département de l'Irlande, sous le ministère de lord Liverpool, qui succéda cette année à celui de M. Perceval. Ainsi, à vingt-quatre ans, il fut investi d'un des offices les plus importans de l'état; car tandis que le lord-lieutenant d'Irlande joue le rôle de roi dans ce pays, le premier secrétaire est tout à la fois son premier ministre dans cette île, et le défenseur, au parlement, de ses actes et de sa politique. C'est à lui qu'appartiennent réellement les détails du gouvernement de l'Irlande. Peel s'occupa activement de combattre et d'anéantir, autant que possible, les tendances insurrectionnelles qui avaient survécu aux catastrophes de 1798 et de 1804; il est surtout célèbre en Irlande par l'organisation de la police, sorte de gendarmerie qui ressemble plutôt à celle de France qu'à celle d'Angleterre; les membres de ce corps s'appelaient et s'appellent encore généralement *peelers* parmi les paysans; il parla beaucoup et souvent au parlement sur les questions irlandaises, et prit alors, contre l'émancipation catholique, ce parti décidé auquel il s'est tenu jusqu'à une époque récente. En 1818, il représenta pour la première fois au parlement l'université d'Oxford. On sait que les deux universités anglaises envoient chacune au parlement deux membres élus par tout le corps des gradués, résidant ou non, corps qui comprend naturellement la meilleure partie de la science et de la haute éducation du pays. Aussi, ces *siéges* qui ont l'avantage de ne pas coûter un schelling à celui qui les occupe, sont-ils recherchés avec empressement par quelques-uns des hommes les plus éminens du pays. A cette époque on accusait les deux universités anglaises de faire une cou

TIMBRE ROYAL

assidue au gouvernement du jour, qui dispose à son gré des bénéfices ecclésiastiques, et c'est ce que le satirique doyen Paley, prédicateur distingué, mais d'un caractère un peu excentrique, dit un jour publiquement d'une façon mordante et vive dans une grande solennité. Pitt était venu visiter Cambridge, et tous les dignitaires de l'université se pressaient dans l'église, où le ministre écoutait le service divin. Paley, qui devait faire le sermon, choisit malignement pour texte ces paroles de l'Évangile : « Voici un jeune homme qui a deux pains et cinq petits poissons; mais que sont-ils pour un si grand nombre? » Aujourd'hui cependant, que les ministres se sont laissé séduire par des *hérésies libérales*, il faut reconnaître que ces corps savans se sont abstenus résolument de les soutenir et de les encourager.

Sir Robert Peel est resté jusqu'en 1829 représentant de l'université d'Oxford, dans la chambre des communes.

C'est en 1818, et dans l'année suivante, que le nom de Peel s'associa à une grande mesure de peu d'éclat, mais d'une immense importance, et dont les résultats, diversement appréciés, sont encore aujourd'hui l'objet d'une vive controverse. Président du célèbre comité institué en 1818, pour délibérer sur la restriction des priviléges de la Banque, Peel s'y déclara pour le principe des paiemens en espèces, et l'année d'après fit adopter un acte qui a gardé son nom, par lequel la banque fut obligée de reprendre le paiement en espèces, suspendu depuis 1797. L'ensemble des transactions commerciales du pays se faisait au moyen d'un papier-monnaie de petite valeur; mais à partir de 1819, l'or et l'argent reprirent le dessus dans la circulation, et le système du papier-monnaie fut considérablement restreint dans son application. Au reste, la question tranchée en faveur des métaux précieux, sous l'influence de sir Robert Peel, est une des plus controversées que l'on connaisse dans le domaine de l'économie politique et de la science financière, et ce n'est pas ici le lieu de la traiter. Mais pour me borner à ce qui concerne particulièrement sir Robert Peel, dans la solution qu'elle reçut en 1819, je dois ajouter que cette solution, bonne ou mauvaise, ne lui appartient pas tout entière. Nommé président du comité à cause de ses habitudes laborieuses et de son aptitude bien connue à discuter au parlement les questions financières les plus épineuses, il fut aidé dans ses travaux, par quelques-uns des hommes les plus distingués du pays, en matière de science commerciale. Depuis il a toujours défendu cette mesure avec zèle et fermeté, dans le sein

du parlement, où elle est sans cesse attaquée à tout propos; car ce n'est pas une mesure populaire, et quelque jour peut-être, l'opinion qui la condamne triomphera des argumens de sir Robert Peel et du parti des économistes.

L'adresse de sir Robert à glisser entre les écueils de la politique, sans y heurter sa barque, ne s'est jamais plus heureusement exercée qu'en 1820, pendant la méchante affaire de la reine Caroline. Malgré les sollicitations pressantes du ministère, il refusa les fonctions élevées qu'on lui offrait, et désapprouva hautement le scandaleux procès intenté contre cette princesse. Mais en diverses conjonctures, il vint en aide aux ministres, s'efforça d'adoucir l'indignation populaire que leur conduite avait excitée, et sut éviter soigneusement de se compromettre avec l'un ou l'autre des deux partis, en leur prêtant à tous deux une certaine assistance.

Enfin, affranchi de l'impopularité que le gouvernement de lord Liverpool avait encourue par ce malheureux procès, il consentit à accepter des fonctions publiques lorsque la tempête fut apaisée. En 1822, après la démission de lord Sydmouth, il devint secrétaire d'état au département de l'intérieur, et garda ce portefeuille, sauf une très courte interruption, pendant plus de huit années. C'est dans ce ministère qu'il s'est acquis la meilleure partie de sa célébrité, comme administrateur et comme homme d'état. Depuis 1822, ainsi que nous l'avons dit, il fut considéré comme le champion du parti tory, tandis que Canning, placé au département des affaires étrangères, conduisait le parti opposé dans ce cabinet mixte que présidait lord Liverpool. On suppose généralement que les ministères composés de différens partis ont peu de solidité; mais l'expérience récente que l'Angleterre en a faite semblerait condamner cette opinion. Nos ministères les plus durables ont été ceux dans lesquels on n'avait pas cru nécessaire de soumettre l'ensemble du cabinet à un accord absolu sur tous les points même de première importance.

Dans la première partie de sa vie ministérielle, Peel conquit surtout l'estime publique par plusieurs modifications apportées à la législation criminelle. Cependant, il ne faut pas s'y tromper, les modifications qu'il a introduites dans cette branche de jurisprudence, n'allaient pas jusqu'à en améliorer les principes. Pour tout ce qui a été fait dans ce sens depuis quelques années, le pays ne doit absolument rien à Peel. L'abolition de la peine de mort, pour un grand nombre de délits, et les réformes opérées dans notre système de pénalité secondaire, n'ont rencontré chez lui qu'indifférence ou opposition,

non qu'il manque d'humanité ou de lumières ; mais c'est chez lui un principe constant, que le devoir législatif d'un ministre consiste à réformer les choses de détail, et à ne jamais introduire, sans y être forcé, aucun changement dans les institutions existantes. Ses réformes dans la jurisprudence criminelle se réduisent donc à la codification partielle d'un grand nombre de lois éparses, et à quelques simplifications importantes dans la procédure.

Jusque-là nos combats politiques n'avaient guère été autre chose que des représentations théâtrales : ce fut en 1827 que s'engagea la lutte réelle et animée entre les deux principes ; cette année critique renfermait le germe de tous les grands évènemens qui se sont, plus tard, développés avec une rapidité si terrible. Cette année même, lord Liverpool ayant été obligé, par sa mauvaise santé, d'abandonner la conduite du gouvernement, la présidence du ministère passa entre les mains de l'infortuné Canning. J'ai donné une esquisse des évènemens qui suivirent, dans la vie de *lord Brougham* (1) ; une exposition plus complète de ces évènemens sera mieux placée dans la vie de Canning, véritable héros de cette partie de nos annales. Je me contenterai donc ici de tracer rapidement le rôle joué par Peel dans ce drame. Lui et six autres de ses collègues donnèrent leur démission aussitôt que Canning leur eut notifié qu'il acceptait la présidence. Quatre sur six étaient des politiques sans importance ; lord Eldon, le chancelier, était très vieux, et plutôt vénéré que regardé comme une autorité ; le duc de Wellington était encore bien loin de l'importance qu'il a depuis acquise dans le gouvernement de la Grande-Bretagne. Ce fut donc Peel que l'on considéra comme l'auteur de cette scission ; et ce fut vers lui que le public tourna les yeux pour obtenir l'explication des motifs qui l'avaient amenée. Peel justifia sa conduite et celle de ses collègues dans un discours très habile et plein des traits qui caractérisent son éloquence réservée. Il dissimula la répugnance qu'ils éprouvaient à servir sous Canning, et les représenta comme guidés dans leur conduite par le respect d'un grand principe politique. Tant qu'il avait été placé, disait-il, sous un premier ministre hostile aux réclamations des catholiques (lord Liverpool), il avait consenti à partager le gouvernement du pays avec des hommes qui, sur ce sujet, n'avaient pas la même opinion que lui ; mais, prévoyant la force inattendue que ces réclamations, soutenues par le chef du cabinet, allaient acquérir, il avait senti que son devoir

(1) Voyez la livraison du 15 février 1834.

lui défendait de se compromettre plus long-temps, et lui ordonnait de déclarer publiquement la guerre à tous les ennemis de la constitution protestante de son pays. Il y avait dans ces aveux un air de franchise et de loyauté qui captiva beaucoup de monde, même parmi ses adversaires. Quant à ses partisans, ils ne craignirent pas, comme je l'ai dit, de l'opposer à Canning dans la chambre même des communes, théâtre des triomphes de ce dernier orateur.

Après la mort de Canning et la chute du court et faible ministère de lord Goderich, Wellington et Peel furent ramenés au pouvoir, en 1828, par l'ascendant victorieux du parti protestant. La suite et la vigueur avec laquelle Peel avait défendu la cause de ce parti pendant plus de dix ans étaient, à cette époque, son principal titre à l'estime publique. Néanmoins, leur rival Canning était à peine descendu dans la tombe, que l'ardeur de ces deux champions de la cause protestante parut s'attiédir singulièrement. Arrivés au faîte du pouvoir, ils commencèrent à apercevoir des obstacles qu'ils n'avaient pas même soupçonnés auparavant; ils commencèrent à temporiser, à suggérer des demi-mesures, à offrir des transactions au parti qui combattait l'autorité temporelle de l'église protestante. Le premier évènement qui ébranla la confiance du parti orthodoxe dans ses vieux défenseurs fut le rappel des actes du *test* et de *corporation;* actes décrépits et absurdes, promulgués, sous le règne de Charles II, dans l'intention d'éloigner des emplois politiques les sectes dissidentes, et qu'on avait trouvé bon d'éluder depuis plusieurs années en votant un bill annuel d'indemnité pour les dissidens qui auraient encouru les peines énoncées dans ces actes, mais auxquels le clergé se cramponnait encore, comme aux derniers restes de son ancienne domination.

Quoique Peel se soit conduit d'une façon quelque peu équivoque à l'égard de cette mesure, cependant il était assez clair pour tous les partis que si le ministère ne favorisait pas cette réforme, au moins il ne la combattait que faiblement. Toutefois, les espérances que l'église établie avait fondées sur Peel n'étaient pas encore abattues; elle s'imaginait que Peel avait donné cet os à ronger aux dissidens, afin de les amener à séparer leur cause de celle des catholiques, qu'ils soutenaient depuis plusieurs années publiquement et avec persévérance. Il ne pouvait croire que le champion de l'église protestante, *orange Peel* (écorce d'orange), sobriquet que lui avaient donné ses ennemis à cause de son attachement aux principes des sociétés orangistes de l'Irlande, fût capable d'abandonner la bannière sous laquelle il avait gagné ses éperons, à laquelle était attachée toute sa

gloire. Dans l'automne de 1828, Peel visita les principales villes de l'Angleterre; partout il fut accueilli avec enthousiasme par ses vieux amis politiques, partout il reçut des adresses empreintes d'une violente aversion pour le pape et les papistes; il répondit à toutes ces avances par un silence de mauvais augure, ou par des déclarations évasives. Cependant son parti continua d'attribuer à sa seule prudence des ménagemens où, avec plus de perspicacité, il aurait dû voir des symptômes de défection.

Les yeux se dessillèrent à peine, quand le discours du roi, en février 1829, annonça qu'il était temps de mettre un terme à la longue désunion de l'empire, et que le ministère avait résolu d'admettre les catholiques à l'exercice de tous les droits civils dont jouissaient les citoyens de la communion protestante. Peel, en expliquant les intentions du ministère, déclara que depuis six mois au moins lui et ses collègues étaient convaincus de la nécessité de plier sous la force des choses. L'explosion tumultueuse d'indignation qui accueillit cette déclaration dans les chambres et dans le pays ne saurait être comparée à rien dans nos annales politiques. Les ennemis des catholiques étaient nombreux, ardens, soutenus par la presque totalité du clergé et de l'aristocratie territoriale. Il est vrai que leurs adversaires avaient pour eux une puissance à laquelle, dans une lutte prolongée, les ennemis des catholiques ne pouvaient résister; je veux dire l'assentiment général des classes libérales et éclairées. Mais la force apparente du parti de l'église était énorme, et il se méprit facilement sur celle de ses adversaires, qui se voyait moins à première vue. Être trahis dans ce moment d'énergie et de confiance, trahis par un homme qu'ils avaient si long-temps suivi les yeux fermés, c'était un affront impardonnable. Le renégat fut accablé d'injures et d'invectives, dont ne le dédommagèrent que faiblement les froides et quelque peu ironiques félicitations des libéraux auxquels il s'était réuni. C'est alors que dans un accès de dépit chevaleresque, il résigna le mandat qu'il avait reçu de l'université d'Oxford; mais, immédiatement après, il eut la faiblesse de le solliciter de nouveau, et fut éconduit en faveur de sir Robert Inglis, représentant actuel de cette université. Ses frères se déclarèrent contre lui; son père envoya ses tenanciers au poll de Tamworth pour voter contre le candidat ministériel. Si je citais les pamphlets, les innombrables chansons faites contre lui, les comparaisons avec Judas Iscariote aux cheveux rouges, dont le gratifiaient alors chaque jour les écrivains et les orateurs qui, cinq ans plus tard, l'ont élevé aux cieux comme le sau-

veur de la constitution britannique, le lecteur serait étonné de l'instabilité de l'opinion publique dans ce pays d'Angleterre, où les partis et les haines de l'esprit de parti ont une vie si tenace.

Il est certain que Peel eut beaucoup à souffrir des ressentimens que sa défection souleva contre lui. De toutes les imputations auxquelles il fut en butte, celle qu'il combattit le plus énergiquement fut d'avoir fait à sa place le sacrifice de son opinion. Le fait est que le duc de Wellington, profondément indifférent à l'opinion populaire, se décida personnellement à l'accomplissement de cette réforme, dès qu'il l'eut jugée nécessaire; Peel hésita et flotta long-temps. Il offrit de prêter au duc de Wellington son assistance hors du ministère; mais il demeura long-temps sans pouvoir se résoudre à participer comme ministre à l'acte d'émancipation. La veille du discours de la couronne, il donna réellement sa démission, mais fut rappelé par les vives instances de ses collègues. Cependant, quand la bataille fut engagée, il se conduisit avec courage et dignité. Je l'ai déjà dit, les luttes qu'il eut à soutenir dans cette occasion enhardirent son esprit et mûrirent ses facultés oratoires. Bien des jours se passèrent avant qu'il recouvrât la confiance de son parti, mais son talent grandit dans l'estime de tous.

Je passe sur l'histoire du ministère Wellington, et je me borne à remarquer que, durant ce ministère, Peel, en qualité de secrétaire d'état au département de l'intérieur, établit la police de Londres. Avant cette époque, notre sûreté était confiée à une force languissante, à une sorte de garde civique organisée par les paroisses et placée sous leur contrôle. La réforme introduite par Peel, malgré ses nombreux avantages, fut vivement combattue comme un empiétement sur nos libertés; et, en effet, on peut se demander avec raison si ce ne fut pas le premier pas vers ce système de centralisation qui paraît devoir tôt ou tard engloutir le reste des institutions municipales de notre pays, comme il l'a déjà fait ailleurs.

La chute du ministère Wellington, en novembre 1830, loin de diminuer l'autorité de Peel dans la chambre des communes, l'augmenta considérablement. Cet évènement le réconcilia sur-le-champ avec la plus grande partie des tories qui, depuis 1828, s'étaient éloignés de lui. Ils le voyaient bien encore avec défiance, et ne consentirent pas sans difficulté à le reconnaître comme leur chef dans la guerre qu'ils faisaient à l'armée envahissante des réformistes; mais ils furent forcés de se soumettre à la destinée qui le désignait comme le chef inévitable de leur parti, composé d'hommes rarement

d'accord dans leurs intentions réelles et souvent opposés dans leur conduite active, mais réunis depuis 1830, par la main de Peel, pour essayer en vain d'arrêter le mouvement démocratique de la constitution. Je ne sais trop s'il y aurait des expressions assez fortes pour caractériser le talent déployé par sir Robert Peel durant la longue agonie des bourgs-pourris, qu'il défendit jour par jour pendant deux ans avec une persévérance infatigable. Toujours à son poste, toujours prêt à faire face aux exigences du moment, toujours ardent à dénoncer les dangers dont la réforme menaçait la constitution, il discutait en même temps chaque clause du bill, et défendait les droits de chaque bourg avec tout le zèle d'un avocat dévoué. Cependant il ne se compromit jamais auprès de la nation en soutenant des opinions extrêmes; il ne se laissa jamais entraîner, comme le duc de Wellington, à des protestations folles et inopportunes contre toute réforme, quelle qu'elle fût. Jamais il ne perdit sa modération, ne sacrifia sa dignité dans de grossières invectives, comme Wetherell, Ellenborough, Carnarvon, et tant d'autres de ses alliés parlementaires. Sir Robert Peel eut de beaux momens dans cette longue discussion, où son éloquence trouva le sujet qu'elle affectionne le plus et dont elle se contente trop souvent, la peinture exagérée, terrible, emphatique, des périls et des maux que le triomphe absolu de la démocratie prépare à la société. C'est alors que sa voix a le plus de retentissement, quand il en appelle à la crainte des faibles, et quand il menace l'orgueil des forts, pour leur montrer dans le lointain je ne sais quel fantôme de destruction et de mort planant déjà sur la vieille Angleterre. Vous diriez un magicien puissant, ou une intelligence d'un ordre supérieur à celle des simples mortels, qui soulève le voile de l'avenir, et qui attire son auditoire éperdu sur les bords d'un abîme entr'ouvert, dont il lui fait sonder les ténébreuses profondeurs :

> Aspice, namque omnem, quæ nunc obducta tuenti
> Mortales visus habitat tibi, et humida circum
> Caligat, nubem eripiam...
> Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ
> Numina magna Deum.

Il y a cependant une faute, non-seulement de goût, mais encore de politique, dans ce genre d'éloquence, auquel M. Peel s'abandonne trop souvent. A l'entendre, il n'y aurait dans l'humanité que des

sentimens sordides, comme la crainte du riche pour ses richesses. Assurément c'est une corde qu'on peut faire vibrer à son tour, avec ménagement et réserve; mais il ne faut pas lui demander à elle seule tout l'effet qu'on veut produire. Pour M. Peel, au contraire, toutes les grandes questions sociales qui agitent si profondément les nations civilisées semblent se réduire à une simple lutte entre les pauvres et les riches; toutes les passions politiques de la vie moderne semblent concentrées dans l'espérance de gagner et la crainte de perdre. Prenez garde à vos poches! voilà l'argument qui paraît à l'orateur tenir lieu de tout, et même de patriotisme. Ceci est assez naturel. Peel est lui-même riche; il est surtout l'organe des classes riches; il parle à leurs sympathies, et la confiance qu'il leur inspire est presque sans bornes. Cependant, considéré d'un point de vue plus élevé, cet appel incessant aux intérêts est une erreur. Si grande que soit l'influence de l'instinct de propriété, partout, et particulièrement en Angleterre, cette influence n'est pas illimitée. Celui qui s'adresse sans relâche aux craintes du riche pour répondre à toutes les tentatives de réforme, s'expose à provoquer enfin cette question : la richesse accumulée dans quelques mains n'est-elle pas un obstacle à l'amélioration de la société? Tel qu'il est, le ton des discours de Peel semble souvent justifier le rude sarcasme du vieux Cobbett, dans un des derniers numéros de son *Register;* Peel lui rappelait *l'Avare* de Molière pleurant sur son or dans l'angoisse de son ame. « C'est mon sang, c'est mon ame, c'est ma vie. »

Un autre trait fâcheux de cet orateur éminent, c'est une extrême tendance à l'égoïsme. Il n'est jamais si content que lorsqu'il trouve l'occasion de rappeler certains épisodes de sa conduite personnelle, de répéter ses argumens, de se glorifier dans l'accomplissement de ses prédictions, et de se louer avec une grande affectation de candeur. Toutefois, sa vanité, ou plutôt sa fierté, donne quelque chose d'imposant à son caractère. Il parle du ton d'un homme dont l'autorité est reconnue; il se regarde toujours comme le centre et le génie vivifiant de son parti, comme une digue opposée à la révolution, et surtout comme l'instrument prédestiné de la contre-révolution. Hors du ministère, il parle toujours avec l'accent de la prépondérance ministérielle. Il est calme et impassible dans les momens de tumulte et de danger apparent. Toutes les fois que les passions de la foule se sont soulevées contre son parti, il leur a toujours fait face avec une indifférence dédaigneuse. Il semble considérer l'impopularité comme une des conditions nécessaires de sa destinée.

Quand les plans de l'architecte Barry (1) pour les nouvelles salles du parlement furent soumis à quelques-uns de ses membres, Peel indiqua un défaut dans ces plans; il n'y avait, dit-il, qu'une entrée à la chambre des communes; l'architecte avait oublié une porte particulière pour ceux qui désireraient entrer ou sortir sans être aperçus. Cette remarque montre le point de vue sous lequel Peel est habitué à se considérer; il se croit le ministre choisi par le destin pour lutter contre la violence populaire, et pour la vaincre ou périr.

Il est, sans aucun doute, homme de courage personnel; attentif à ne pas offenser les autres dans ses discours, il est remarquablement prompt à sentir l'offense dirigée contre lui. Entend-il un mot qui paraisse impliquer une imputation personnelle, il sort avec l'agresseur, et, sans perdre le temps en paroles, débute par un cartel sous la forme d'une demande positive d'explications. Il a ainsi provoqué je ne sais combien de ses adversaires politiques; je me rappelle particulièrement O'Connell, Lushington et Hume; cependant je ne sache pas qu'il se soit jamais battu en duel. Chacune de ces provocations s'est terminée par des explications verbales, et il n'y a pas une seule de ces querelles qui mérite d'être racontée.

Je passe avec rapidité sur les évènemens des années suivantes, afin d'arriver à l'époque la plus remarquable de la vie de sir Robert Peel. Après la retraite de lord Grey, en 1834, lord Melbourne avait pris les rênes du gouvernement; mais son ministère était faible et presque désorganisé par les querelles sérieuses qui avaient récemment éclaté entre ses principaux membres. Au mois de novembre de la même année, par la mort de lord Spencer, lord Althorp, son fils, qui avait jusque-là conduit les affaires du ministère dans la chambre des communes, fut appelé à la chambre haute. Dans cette conjoncture, il fut très difficile de le remplacer. Le ministère n'osait appeler un réformiste radical qui l'eût entraîné, et dans le parti modéré il n'était pas aisé de trouver un homme qui eût assez de talent et qui inspirât au public assez de confiance. Lord Melbourne fit quelques propositions au roi, mais elles ne furent pas bien reçues. Le souve-

(1) Après l'incendie des deux chambres du parlement en 1833, un concours fut ouvert entre tous les architectes du pays pour la reconstruction de l'édifice. Un comité de quelques membres fut nommé pour prononcer. Les plans de M. Barry furent préférés et jugés très supérieurs aux autres. Malgré plusieurs intrigues pour lui ravir le fruit de son succès, et rouvrir le concours, ses plans sont maintenant, je l'espère, définitivement adoptés. La dépense sera énorme; mais nous ne sommes pas pressés par le temps, et il serait beaucoup plus sage d'imiter l'exemple de la France et de consacrer plusieurs années à élever un édifice qui puisse enfin être digne de la nation, que de construire à la hâte et à peu de frais un bâtiment sans grandeur et sans goût, comme cela arrive trop souvent dans nos travaux publics.

rain, qui avait espéré toute sa vie s'affranchir de ses conseillers whigs, crut le moment favorable pour frapper un grand coup, prenant la faiblesse passagère de son ministère pour un changement dans l'opinion publique. La reine fut accusée, dans le temps, d'avoir précipité la résolution du roi, mais à tort; et s'il y a eu, dans cette occasion, quelque intrigue souterraine, elle n'a pas encore été dévoilée. Lord Melbourne fut donc renvoyé, et le duc de Wellington chargé de former un nouveau ministère. Quels que soient les conseillers inconnus qui aient alors déterminé le roi à renvoyer lord Melbourne, sans doute dans l'espoir de se concilier l'opinion modérée du pays, la froideur et la défiance avec lesquelles ce changement fut accueilli par les plus modérés, et la contagieuse indignation des plus ardens réformistes, les eurent bientôt détrompés.

Il ne fallait rien moins que le courage et l'inébranlable sang-froid du duc de Wellington pour prendre la responsabilité entière du gouvernement dans une telle crise, pour succéder à un ministère brisé par un caprice de la royauté et soutenu par une majorité énorme, dans la toute-puissante chambre des communes. Cependant il sentit combien il était impopulaire et incapable de conduire les manœuvres hardies et habiles qui, seules, pouvaient assurer la victoire à son parti au milieu de circonstances si menaçantes. Le parlement allait bientôt se réunir; il demanderait compte de la tournure étrange et inattendue que les affaires avaient prise depuis qu'il s'était séparé. Sir Robert Peel était le seul homme du parti qui ne se fût pas compromis, par une opposition imprudente et fougueuse à la volonté populaire, durant la longue lutte de la réforme. C'était le seul homme qui pût, sans choquer le bon sens, se présenter au pays comme le chef d'un gouvernement résolu à adopter de nouveaux principes, tout en combattant sous les vieilles couleurs. Le duc de Wellington conseilla au roi d'envoyer chercher immédiatement sir Robert Peel. Peel était alors en Italie, où il s'était rendu avec l'intention d'y passer l'hiver, mais s'attendant peut-être à être rappelé. Cependant, jusqu'à ce qu'il fût possible d'avoir des nouvelles de Peel, le duc de Wellington continua à diriger les affaires comme premier ministre, sans pourvoir aux offices vacans; et, dans cette singulière position, il demeura plusieurs semaines sous le feu des railleries constantes et des dénonciations énergiques de tous les organes du dernier ministère, avec le courage stoïque qu'il était habitué à montrer sous le feu d'une batterie.

Le courrier dépêché à Robert Peel voyagea avec une rapidité pres-

que sans exemple, car il ne mit que dix-neuf jours pour aller de Londres à Rome et revenir. Il trouva Peel au bal chez M. Torlonia dans la soirée du 25 novembre : vingt-quatre heures après, sir Robert était en route pour Paris. Sa femme l'accompagna pendant presque toute la durée de ce rapide voyage; Peel passa huit jours et huit nuits en voiture. Il arriva en Angleterre le 8 décembre, et le lendemain il eut une entrevue avec le roi. Mais à peine arrivé en Angleterre, il vit les obstacles se multiplier autour de lui.

Après avoir récapitulé les différens épisodes de cette courte révolution, le message envoyé en Italie, l'acceptation immédiate, le retour de Peel et la fermeté avec laquelle il s'occupa aussitôt de la formation d'un cabinet, un observateur qui sait à quoi s'en tenir sur les déclarations des hommes publics est tenté de se demander si ce drame entier ne ressemble pas à une intrigue concertée d'avance, si les acteurs, quelle que soit la constance avec laquelle ils l'ont nié depuis, n'avaient pas déjà arrêté et répété leurs rôles long-temps avant le jour de la représentation.

La première mortification qu'eut à subir sir Robert fut le refus de lord Stanley et de sir James Graham. Ces deux gentilshommes étaient les chefs de cette fraction du parti whig qui s'était séparée du premier ministère de la réforme. Ils avaient l'un et l'autre abandonné en même temps l'administration de lord Grey quand la portion radicale de ce ministère était devenue trop forte pour eux, et l'on pensait généralement qu'ils gouvernaient dans le parlement les votes d'un respectable *juste-milieu* composé de whigs qui avaient peur d'O'Connell, et de tories modérés qui voulaient obtenir une réputation de libéralisme. Cependant ils ne jugèrent pas convenable de s'enrôler sous les bannières de leur ancien ennemi. Réduit aux seules forces de son camp, sir Robert Peel forma un ministère qui trompa certainement l'attente de la plupart de ses amis et justifia en grande partie les railleries de ses adversaires contre ses professions de libéralisme. Ce ministère, en effet, comprenait le duc de Wellington et lord Lyndhurst, chef reconnu du parti tory dans la chambre des lords, en même temps que lord Wharncliffe, M. Alexandre Baring, et un ou deux autres membres d'opinion modérée; mais ce qui donnait sa couleur au nouveau cabinet, c'était l'adjonction de plusieurs hommes d'une impopularité notoire, des plus vains et des plus violens champions de l'aristocratie, et de quelques orangistes effrénés, comme MM. Goulburn et Knatchbull, lord Ellenborough et lord Roden.

Le premier acte important du nouveau ministère fut de dissoudre

le parlement et d'inviter le pays à le soutenir contre les partisans de ceux qu'ils avait supplantés. A cette occasion M. Peel donna pour la première fois le programme de sa politique dans son adresse aux électeurs de Tamworth, petit bourg de sa famille qu'il avait représenté dans l'ancien parlement. Cette adresse était une composition élégante, étudiée, qui fit beaucoup d'honneur à son talent; mais elle ne contenait guère autre chose que la promesse générale de poursuivre l'œuvre de la réforme dans les différentes institutions du pays, avec plus de sûreté, plus de prudence que ceux qui l'avaient précédé; il terminait en demandant à être jugé loyalement plutôt par ses actes que par ses déclarations. Les élections ne répondirent entièrement à l'attente d'aucun des deux partis : elles donnèrent de quatre-vingt à quatre-vingt-dix membres nouveaux au parti conservateur, ce qui fait une différence de cent soixante à cent quatre-vingts voix dans la chambre des communes. Parmi ces membres nouveaux, vingt ou trente étaient envoyés par des localités où le gouvernement, quel qu'il soit, exerce une influence décisive. En résumé, l'Angleterre présentait quelques faibles symptômes d'une réaction favorable au parti conservateur; l'Écosse et l'Irlande s'affermirent dans leur ligne politique.

Mais le secours sur lequel Peel et ses amis comptaient principalement était la désunion du parti opposé : durant les dernières années de l'administration de lord Grey, les querelles des whigs, des radicaux et des partisans du rappel de l'union avec l'Irlande, avaient été nombreuses et violentes; souvent le secours du parti conservateur avait seul sauvé les ministres de la défaite qui les menaçait de la part même de leurs amis les plus zélés. Il était naturel d'espérer qu'ayant à combattre le roi, les lords et le ministère, possédant moins de pouvoir qu'auparavant dans la chambre des communes et sans doute alors moins d'influence dans le pays, cette ligue mal cimentée tomberait en pièces; que les timides et les modérés seraient heureux de chercher un abri sous l'aile d'un ministère qui professait des principes réformistes; que les ultra-radicaux se sépareraient de la masse centrale et reprendraient leur ancienne position à l'extrême gauche, ne voulant plus se laisser conduire par des chefs whigs. Telles étaient certainement les espérances de Peel, et sa sagacité, si grande qu'elle soit sans aucun doute, n'était pas préparée au désapointement qui suivit; il avait cédé à une illusion depuis long-temps familière à son parti. Peel et ses amis s'étaient exaltés en prononçant des harangues sur le danger auquel la liberté et la propriété étaient expo-

sées par les progrès de la révolution, au point de croire que le pays tout entier partageait leurs craintes; que tous ceux qui avaient quelque chose à perdre ne cherchaient qu'un prétexte pour abandonner le parti de la réforme, et que le désir général de se dérober à ces maux imminens serait assez fort pour décider un certain nombre de représentans libéraux à braver l'opinion publique et le ressentiment qu'exciterait leur défection chez leurs commettans. Mais il arriva précisément le contraire; le parti réformiste, une fois hors des affaires, oublia toutes les jalousies, toutes les querelles d'intérêt et d'opinion qui l'avaient divisé pendant qu'il était en possession du pouvoir. Dès que Peel fut entré à la chambre des communes comme premier ministre, il le trouva d'accord comme un seul homme contre lui et surtout contre toutes les tentatives qu'il fit pour le diviser et l'affaiblir.

La première épreuve des forces respectives de l'opposition et du ministère se fit sur une question qui n'a été prise que rarement pour pierre de touche, le choix du *speaker*, ou président de la chambre des communes. M. Manners-Sutton (depuis lord Canterbury), qui avait rempli ces fonctions pendant plusieurs années, était depuis quelque temps personnellement impopulaire auprès du parti réformiste; de plus, l'opinion publique lui attribuait une part d'action dans le changement de ministère de novembre 1834 : ce ne fut donc pas, comme on l'a dit quelquefois, par esprit d'opposition factieuse contre sir Robert Peel, que lord John Russell et son parti choisirent la question de la présidence pour la première épreuve de leurs forces. D'ailleurs, ils sentaient combien il était important de frapper le premier coup promptement et d'une manière décisive. Ils emportèrent la nomination de leur ami Abercrombie, le 19 février 1835, dans la plus nombreuse assemblée qui se soit jamais vue de la chambre des communes. Une discussion sur la question de l'émancipation catholique, en 1827, avait réuni environ cinq cent soixante membres; six cent huit, en 1831, avaient voté sur la question de la réforme; et cette fois une simple question de personne en apparence réunit six cent vingt-six membres, dont trois cent seize votèrent pour l'opposition et trois cent six pour l'ancien président. M. Abercrombie fut nommé, et quelques jours après l'opposition obtint une autre victoire : elle emporta un amendement à l'adresse à une majorité de sept voix.

Ces chiffres, si faibles qu'ils fussent, étaient absolument décisifs. Dans ces deux occasions, beaucoup de membres neutres, qui ne cherchaient qu'une excuse pour s'attacher à la contre-révolution, avaient voté avec sir Robert Peel; dans la première, par respect avoué pour

sir C. Manners-Sutton; dans la seconde, d'après le principe qu'il fallait donner au nouveau ministère ce qu'il ne cessait de réclamer avec tant d'instances, une loyale épreuve. Mais la neutralité sur de grandes questions était maintenant impossible. Le premier résultat d'une lutte des partis aussi serrée que le fut celle de 1835, est d'anéantir d'un seul coup toute la race des hommes modérés, des esprits flottans, des *attendeurs de providence*, comme on les appelait au temps de Cromwell; et on le vit bien clairement lorsque sir James Graham et lord Stanley, passant du côté de sir Robert Peel, se trouvèrent tout à coup des généraux sans armée. Ces deux chefs, dont l'influence était cotée si haut, furent incapables d'entraîner dans leur défection plus d'une demi-douzaine de transfuges.

Ainsi battu dans les communes, Peel se refusa néanmoins encore à résigner le pouvoir. Il se reposait sur la faveur avec laquelle les classes riches et l'aristocratie étaient habituées à le traiter; il comptait sur la couronne, sur la pairie, sur sa minorité puissante. Il se donnait encore au pays comme le réformateur providentiel des abus; il déclarait ne pas savoir pourquoi il ne serait pas lui-même capable de satisfaire à ce sujet les vœux de la nation aussi bien qu'aucun de ceux qui avaient soutenu le bill de réforme. « Il n'avait jamais considéré cette mesure comme une machine dont le secret ne fût connu que de ceux par qui elle avait été construite, ou qui dût avoir pour effet d'exclure du service du roi une portion quelconque de ses sujets. » Il proposait la réforme des dîmes, le redressement de certains griefs en matière ecclésiastique dont se plaignaient les dissidens, et plusieurs autres mesures qui, peu d'années avant, inspiraient à ses amis et à ses partisans une répugnance invincible. Tout cela, bien entendu, n'était qu'une représentation théâtrale; chacun savait que Peel était réellement placé sur la brèche par l'aristocratie pour arrêter, s'il le pouvait, la marche de la réforme, et que toute altération dans les institutions existantes, accomplie par lui, n'était qu'une concession faite à contre-cœur à la nécessité des temps. Comme réformiste, sa position était essentiellement fausse, et il le sentait bien; il marchait sur un terrain plus solide quand il appelait à son aide les vieux sentimens anglais, les instincts et les craintes des classes riches et le respect national pour les vieilles formes de la constitution.

Alors commença une campagne parlementaire de deux mois, la plus remarquable peut-être qui se rencontre dans les annales de notre législature. Pendant tout ce temps, Peel combattit contre une majorité compacte, inflexible, infatigable. Mal secondé par ses amis

de la chambre des communes, généralement dépourvus de talent et plus encore de discrétion, il fut presque réduit à ses seules forces pour conduire toute cette guerre. Presque tous les soirs il était forcé d'entrer dans la lice et de faire face à une armée d'ennemis toute fraîche, et jamais les murs du parlement ne furent témoins d'un déploiement si admirable de patience, d'habileté, de puissance oratoire et de modération : prompt à saisir tous les avantages que lui offraient les vues discordantes de ses adversaires, signalant avec une sagacité minutieuse les tendances révolutionnaires des uns, l'inconséquence des autres, il ne prêta jamais le flanc à ses antagonistes, ne se compromit jamais par une violence imprudente. Une seule fois, dans cette lutte prolongée, il parut ébranlé par la conscience d'avoir commis une faute. Ce fut au sujet de la nomination de lord Londonderry à l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Lord Londonderry, frère du trop célèbre Castlereagh, bien connu sur le continent par les bizarreries de sa conduite et les extravagances de sa femme, et regardé comme un débris de la diplomatie de Vienne et de la sainte-alliance, avait un jour, dans la chambre des lords, trouvé convenable d'appeler les Polonais rebelles et de vanter la justice de l'empereur Nicolas qui les avait châtiés. Il est difficile de comprendre comment un choix si impopulaire put être fait par un ministre aussi intéressé que l'était alors sir Robert Peel à ne pas heurter de front l'opinion publique, déjà si mal disposée à son égard. Cependant cette nomination fournit un excellent moyen d'attaque à lord John Russell et à ses partisans, et jamais le prudent ministre ne manqua si complètement de modération et de présence d'esprit. Lord Londonderry résigna son ambassade. Dans cette circonstance, comme dans quelques autres, sir John Hobhouse fut peut-être le plus dangereux et le plus habile des nombreux adversaires de Peel. Cependant il fut si vivement frappé des facultés extraordinaires déployées par le ministre, qu'il dit plus tard que si quelque chose pouvait le réconcilier avec le maintien de Peel au ministère, ce serait le plaisir de l'entendre parler tous les soirs.

Il est certain que la manière dont l'opposition fut conduite par lord John Russell, lui fit beaucoup d'honneur, comme tacticien parlementaire. Tourmenté par une suite de petites défaites, attaqué sur son entêtement à garder le pouvoir malgré l'opposition prononcée des représentans du pays, Peel répondait chaque jour en demandant à haute voix la manifestation solennelle de cette opposition, un vote qui déclarât que le pays « n'avait pas confiance dans le ministère; »

c'était là, disait-il, le seul mode constitutionnel de résistance à un gouvernement dangereux, le seul auquel il dût céder. Mais les whigs avaient beaucoup trop de sagacité pour lui donner cette satisfaction. Ils savaient que sur une pareille question, l'échec le plus léger leur serait un coup fatal. Dix ou quinze membres, les plus timides, les plus indécis, passeraient peut-être du côté du ministère, et dès ce moment commencerait son triomphe. Soutenu par l'influence de la cour, de la noblesse et des classes riches, il ne lui fallait qu'une seule victoire de ce genre pour obtenir une autorité absolue, illimitée. C'est pourquoi les whigs aimèrent mieux continuer leur guerre d'escarmouches sur des questions particulières; ils engageaient la discussion sur les sujets où ils savaient pouvoir disposer d'une majorité infaillible, et par cette tactique à la Fabius, ils réduisirente nfin au désespoir leur prudent adversaire. La dernière lutte eut lieu sur l'éternelle question de *l'appropriation*, qui est aujourd'hui aussi loin qu'il y a trois ans, d'une solution définitive. C'est la proposition faite par le parti réformiste d'appliquer une partie des revenus de l'église anglicane, en Irlande, aux besoins de l'instruction publique dans ce pays. La tactique habituelle des tories, à l'égard de cette question, consiste à nier l'existence d'un excédant quelconque applicable à cet objet. Réponse évasive et même nulle; car s'il est vrai, comme le démontrent surabondamment les enquêtes statistiques, qu'un grand nombre de paroisses où sont établis et rémunérés des prêtres de la communion protestante, ne renferment pas une seule famille de cette communion, il n'y a pas de sophisme au monde qui puisse empêcher de conclure que certainement il existe des fonds appliqués à l'église protestante, et parfaitement inutiles au culte protestant. Cependant cette question, depuis le bill de réforme, a toujours été l'*experimentum crucis*, le *criterium* absolu pour distinguer un conservateur d'un réformiste. Sir Robert Peel fit de l'*appropriation* une question de cabinet, et la choisit, sans aucun doute, comme un prétexte honorable pour se retirer ; car il savait bien que sur ce point, la majorité était inflexible. Le discours qu'il prononça sur ce sujet, le dernier jour de la discussion, qui dura quatre jours, est cité avec raison comme un des morceaux les plus achevés de son éloquence. Après un long exposé de ce qu'il représentait comme l'état réel de l'église anglicane en Irlande, après avoir retracé les opinions exagérées, touchant les revenus de cette église, et la malice des ennemis du protestantisme, il attaqua les whigs, les hommes du *juste-milieu*, avec un sarcasme sévère et mordant. Ils faisaient, dit-il, profession de maintenir le prin-

cipe d'une église nationale, bien plus, de défendre l'église protestante en Irlande; cependant ils se prononçaient pour une mesure qui ne pouvait que servir à en amener d'autres, lesquelles aboutiraient au bouleversement total de l'église établie. Ils détournaient les yeux de la conclusion légitime que le peuple se préparait à tirer de leurs argumens. « Vous voyez dans l'*appropriation* une solution définitive; mais ne croyez pas que par la simple déclaration du principe vous puissiez tromper le peuple : il est plus clairvoyant que vous ne l'imaginez peut-être. Il sent et il sait que vos argumens ne s'accordent pas avec votre résolution : une déclaration plus vive, plus franche, plus honnête, vaudrait mieux. Cette résolution peut vous être avantageuse en ce qu'elle vous donne ce soir l'apparence d'agir de concert sur une grande question; mais vous agissez en réalité d'après des principes différens, et avec des intentions diverses, auxquelles vous espérez bien que cette résolution, purement abstraite et éventuelle aujourd'hui, donnera plus tard une satisfaction entière. Vous me dites que mes opinions sont trop arrêtées, et que je marche dans un sens contraire au progrès. Vous avez raison, mais permettez-moi de vous dire, à mon tour, qu'il y a une conduite plus fatale encore, et elle consiste à demeurer en arrière de ses propres argumens; telle est pourtant votre situation.

« Je n'approuve pas votre résolution à l'égard de l'Irlande, parce que je sais que cette résolution est sans valeur et sans franchise, parce que je sais que cette mesure établit en Irlande, non la paix, mais la guerre. Félicitez-vous de votre triomphe; si vous le voulez; peut-être vous sera-t-il donné d'entraver la marche de l'administration, peut-être ce triomphe indique-t-il que votre principe demeurera définitivement victorieux. Cependant gardez-vous d'avoir trop de confiance; laissez-moi remplir ici volontairement auprès de vous le rôle dévolu aux esclaves qui entouraient le char du triomphateur pour lui rappeler le néant des choses humaines. Chez les anciens, la tâche que j'accomplis maintenant était l'office d'un esclave; mais elle n'est pas au-dessous d'un homme libre, et dans cette crise importante il peut l'accomplir sans se dégrader. Glorifiez-vous, si bon vous semble, d'exercer sur le gouvernement du pays un pouvoir et un contrôle souverains; mais laissez-moi vous dire à l'oreille, que, bien que triomphant ici, quoique assez forts pour entraîner la machine politique dans tel sens qu'il vous plaira de choisir, le pouvoir que vous exercez n'a pas, hors de ces murs, la même énergie que dans leur enceinte. Je vous dis que, malgré votre majorité si vantée dans cette

chambre, vous ne gouvernez pas l'opinion publique. Nous pouvons être faibles ici, mais songez bien, et je dis ceci avec le plus grand respect, mais aussi avec la plus grande fermeté, la conviction la plus parfaite, songez qu'il y a une opinion publique entièrement indépendante des majorités, sur laquelle les votes n'ont aucune action, mais dont la faveur est essentielle à la paix et à la prospérité du pays, et avec laquelle tout gouvernement sera obligé de compter. Vous pouvez avoir le silence du peuple, mais vous n'aurez pas son approbation. »

Enfin, à la dernière épreuve, M. Peel eut contre lui une majorité de vingt-sept voix, et sortit du ministère le 8 avril 1835. Le discours qu'il a prononcé dans cette occasion est assez caractéristique. Il y professa une soumission respectueuse à la décision de cette majorité qu'il avait appelée *tyrannique*, et qu'il brava avec un courage et une obstination peu commune.

« Quant à moi, dit-il, toute ma vie politique s'est passée dans la chambre des communes; le reste de ma vie se passera dans cette enceinte, et quelle que soit l'ardeur de la lutte, que j'appartienne à la majorité ou à la minorité, je voudrais toujours être bien avec la chambre. Dans aucune circonstance, quel que fût le caractère des évènemens, je n'aurais conseillé à la couronne d'abandonner cette grande source de force morale qui consiste dans un respect religieux pour le principe, la lettre et l'esprit de la constitution du pays. Ce respect sera ma plus sûre sauve-garde contre les dangers que l'avenir nous réserve; et c'est parce que telle est ma conviction que je pense qu'un gouvernement ne doit pas persister à conduire les affaires publiques, après une épreuve loyale, contre la volonté déclarée d'une majorité de la chambre des communes. »

Aujourd'hui que la lutte est terminée, et que nous avons le loisir de passer en revue la conduite de sir Robert Peel et de ses alliés au milieu de circonstances d'une difficulté inouie, il est facile de dire qu'il aurait pu faire mieux un grand nombre de choses, et qu'il a pris plusieurs mesures qu'une politique plus savante aurait évitées; mais sa position ne lui permettait guère que le choix des fautes, et c'est, selon moi, la condition particulière de l'Irlande qui rendait presque impossible à cette époque un ministère tory de quelque durée. Toutefois, mettant de côté cette difficulté générale et insurmontable, voyons quelles ont été les fautes que ce parti a commises relativement à ses intérêts immédiats.

En premier lieu, le renvoi du ministère Melbourne et l'appel fait

au duc de Wellington fut une fausse démarche de la part du roi, qui, dans le désir de secouer le joug des whigs, oublia sa prudence habituelle. Les tories le savent si bien, qu'ils essaient maintenant de disculper sir Robert Peel, leur infaillible pontife, de toute participation à cette démarche. Il savait très bien, disent-ils, qu'il était appelé au ministère dans un moment très défavorable; mais il ne pouvait pas abandonner le roi et le parti qui avait remis ses destinées entre ses mains. Cette version ne me semble pas très plausible. Peel et ceux qui ont agi avec lui avaient depuis si long-temps l'habitude d'en appeler aux craintes des classes riches; ils avaient si long-temps déclamé contre les rapides progrès de la révolution et les dangers dont elle menaçait tous les intérêts vitaux du pays, qu'ils avaient fini par être en quelque sorte dupes de leur imagination. Je ne puis m'empêcher de croire que sir Robert espérait que le seul déploiement de sa bannière rassemblerait autour de lui toute la partie influente de la population, tous ceux qui avaient quelque chose à perdre par l'anarchie, dont il évoquait tous les jours le fantôme. Je soupçonne qu'il fut bien trompé en voyant que son arrivée au pouvoir n'élevait pas le cours des fonds, que l'industrie nationale ne paraissait délivrée d'aucun embarras, que son avénement, au contraire, avait excité un sentiment général d'inquiétude. Il s'exagérait aussi beaucoup la désunion du parti opposé. Il ne savait pas encore ce que deux années d'expérience nous ont démontré, que, lorsque une nation ou une assemblée est divisée en deux partis bien définis, mieux ces deux partis se balancent mutuellement, plus les membres de ces deux partis sont étroitement unis entre eux. Le vote de chacun est connu et épié, et la honte de la défection politique, surtout en Angleterre où elle est plus flétrissante que partout ailleurs, domine dans tous les esprits la crainte ou l'intérêt qui pourrait les porter à passer dans un autre camp.

En second lieu, Peel aurait-il dû dissoudre le parlement sans aucune épreuve préalable? Il est facile d'attaquer sa conduite sous ce rapport. Quand Pitt fut élevé au ministère par George III, en 1783, en opposition directe à la majorité de la chambre des communes, il ne se décida pas à la dissolution; il subit quatorze épreuves défavorables. Pendant ce temps, le roi et les lords usèrent, pour le soutenir, de toute leur influence. Ce ne fut qu'après avoir fatigué la vigueur de ses antagonistes et réduit presque à rien la majorité, qu'il se décida pour la dissolution; et il obtint, dans le nouveau parlement, un énorme accroissement de force. Si Peel eût suivi la même

marche, peut-être la majorité, hostile à son ministère, se fût-elle laissé vaincre de la même manière. La menace d'une dissolution aurait pu rallier bien des opinions flottantes. Les représentans du pays répugnent beaucoup à retourner chez eux, à solliciter de nouveau les suffrages de leurs commettans, surtout en Angleterre où il n'y a guère d'élection qui n'impose des dépenses considérables. S'il eût pendant quelque temps tenu ainsi en échec les forces de ses antagonistes, il aurait eu meilleure grace de recourir à la dissolution en dernier ressort, et à faire un appel au pays contre la réprobation d'une majorité hostile. Peel, au contraire, se conduisit comme un joueur impatient ou désespéré qui mettrait sur table, au premier coup, ses meilleures cartes, ou comme un général qui ferait sa première charge à la tête de sa réserve.

Jamais ministre ne quitta le pouvoir d'une manière plus triomphante. Après sa sortie du ministère, sir Robert Peel reçut des corporations, des propriétaires fonciers, de l'aristocratie, des classes riches, de tout ce qui tient à la vieille Angleterre, comme l'opulent fermier des comtés, qui en est la plus respectable expression, des milliers d'adresses en signe d'adhésion à sa politique. Cependant il s'était trompé en prophétisant que le ministère qui lui succéderait ne serait pas de longue durée. Si faible que fût la majorité dont disposait ce ministère, il avait réussi à la conserver dans la chambre des communes; car, ainsi que je l'ai déjà dit, la certitude que la désunion ramènerait inévitablement les tories au pouvoir, a maintenu dans une étroite alliance tous les élémens hétérogènes dont cette majorité se compose. Les deux partis ont fait les efforts les plus énergiques pour attirer à eux de nouvelles recrues; le ministère a employé toute l'influence directe et indirecte qu'un gouvernement peut exercer; l'opposition a fait usage de tous les moyens que lui fournissent ses richesses pour agir sur la volonté des électeurs, et il est probable que ces efforts se sont à peu près balancés. Mais, dans les deux années qui se sont écoulées depuis la retraite de sir Robert Peel, le gouvernement n'a fait adopter par le parlement qu'une seule mesure politique de grande importance, le bill de réforme des corporations municipales. Dans toute autre tentative d'innovation sérieuse, il a été repoussé par la majorité invincible et compacte de la chambre des lords; et la législature du pays est maintenant dans une position fort extraordinaire. Il n'y a aucun doute qu'une majorité dans la chambre des communes peut, si elle le veut, forcer les lords à la soumission sans abolir ce corps héréditaire ou porter atteinte à la constitution

par ce changement organique dont on a tant parlé. L'incontestable droit qui appartient à la chambre élective de refuser les subsides pécuniaires, est plus que suffisant pour cela. Les pairs mettront leur indépendance aussi haut qu'ils le voudront, mais il faudra bien qu'ils cèdent, si on a recours à cette arme terrible. D'un autre côté, je sais bien qu'avec la faible majorité dont il dispose, le ministère n'ose pas se résoudre à une démarche si grave, et il n'y a aucun motif raisonnable d'espérer que la dissolution du parlement augmenterait cette majorité. Pour le moment, on ne saurait donc attendre de l'un ou de l'autre parti un gouvernement fort et durable (1).

Je me suis fort étendu sur les détails de ce brillant épisode de la vie de sir Robert Peel, parce que la dernière partie de sa carrière présente beaucoup moins d'intérêt. Il continue à gouverner l'opposition, mais son génie particulier le rend moins propre à ce rôle qu'à la direction d'un ministère. Ses partisans sont complètement subjugués par la supériorité de son génie; mais ils le trouvent hautain, froid, plein de confiance en lui-même; souvent il les froisse en adoptant à leur grande surprise une ligne de conduite à laquelle ils n'étaient pas du tout préparés. Ainsi, en 1836, il furent très étonnés quand sir Robert, au lieu de s'opposer au bill de réforme des corporations municipales, unit sa voix à celle des radicaux pour condamner la conduite et la composition de ces corps exclusifs, et demander l'adoption d'un nouveau système. Pour ce motif et pour d'autres encore, depuis quelque temps plusieurs membres du parti conservateur sont disposés à adopter le langage et les sentimens de lord Lyndhurst, homme d'état plus hardi et plus énergique, de préférence à ceux de leur ancien chef. Mais ce n'est là qu'un caprice passager, car ils savent bien que Peel est le seul chef de leur parti qui inspire une grande confiance à l'opinion publique.

Il est clair que sir Robert Peel considère sa rentrée au ministère comme un évènement probable qui peut s'accomplir d'un moment à l'autre. Son espérance peut se réaliser de deux manières : une légère défaite dans la chambre des communes, ou même la seule irritation produite par l'opposition perpétuelle de la chambre des lords, peut engager le ministère actuel à donner sa démission. Lord John Russell a, le 7 février de cette année, laissé entrevoir que telle serait son intention dans le cas où la réforme des corporations municipales de

(1) On voit que ceci a été écrit avant la mort de Guillaume IV, et l'avénement de la reine Victoria, qui a amené la dissolution de la chambre des communes.

l'Irlande serait rejetée. Dans ce cas, la couronne et les pairs peuvent aisément créer un ministère tory, mais il sera plus difficile de le faire vivre. D'autre part, il est possible qu'il se forme une coalition entre les modérés de chaque parti, fatigués du tiraillement éternel, des demandes déraisonnables et des vues discordantes de la portion radicale de la majorité. Il est vrai qu'une pareille coalition n'est guère probable en ce moment, tant qu'un point d'honneur politique fera des ennemis acharnés de ceux que leurs sentimens réels devraient cependant rapprocher. Mais si une pareille coalition venait jamais à se former, il est permis de douter que M. Peel en dût être le lien, le centre et l'expression. Personne ne doute qu'il ne soit au fond du cœur tory décidé, c'est-à-dire qu'il ne considère tout changement, petit ou grand, dans le système actuel des institutions, comme tout-à-fait inutile et plus ou moins dangereux. Quand il plaide pour une réforme, chacun sait que c'est seulement en vue d'intérêts secondaires, pour calmer l'agitation, pour gagner des amis, et qu'à l'exemple des matelots, il jette à la mer une partie de la cargaison pour sauver le reste. Un tel homme peut faire de brillans discours et obtenir des applaudissemens enthousiastes, mais il n'est guère capable de comprendre et de diriger la marche de l'avenir.

Depuis la fin de la dernière année politique, sir Robert Peel a pris un ton plus haut et plus hardi que son langage habituel. Il s'est évidemment débarrassé de toutes ses anciennes liaisons avec les réformistes modérés, dont il avait sollicité l'appui pour former le ministère de 1834, et il s'est arrêté à une tactique plus décidée, au principe plus clair d'une inflexible résistance. Tel a été du moins le ton du célèbre discours qu'il a prononcé en décembre dernier au dîner politique des tories écossais à Glascow. Je ne puis donner une meilleure idée du caractère de son éloquence qu'en citant une partie de ce discours, où il accuse les ministres et leurs partisans d'avoir approuvé un projet de réforme de la chambre des lords.

« Je vous avoue que j'ai l'intention de soutenir dans toute son intégrité l'autorité de la chambre des lords, comme un élément indispensable au maintien de la constitution britannique. Je suis résolu à juger toute proposition même plausible qui pourra être faite concernant les institutions établies, qu'elle soit ou non directement hostile à ces institutions, non pas d'après son mérite abstrait et isolé, mais par rapport à la tendance définitive qu'elle peut avoir à miner l'intégrité et l'indépendance de la chambre des lords. Adoptez-vous cette opinion dans toute son étendue? Êtes-vous disposés à souscrire

cette espèce de formulaire? Sympathisez-vous complètement avec moi dans mon affection raisonnée pour l'élément héréditaire de notre législature? Eh bien! s'il en est ainsi, déclarez-le, car le moment est venu où nous devons nous préparer à ne plus agir qu'en conséquence. Ne nous contentons pas de l'enthousiasme passager que ces principes, que ces souvenirs vénérables peuvent exciter en nous. Nous possédons des droits politiques! à quoi bon, si nous ne sommes décidés à en faire usage? Si vous avez comme moi le sentiment de l'imminence du danger, si nous comprenons de même et son étendue et les moyens de le détourner, celui de nous qui, en possession d'un droit politique, négligerait de l'exercer, ressemblerait à ces lâches qui, en face de l'ennemi, refuseraient de tirer l'épée pour la défense de leur pays. Nos droits de citoyens anglais, nos droits politiques, voilà les armes qui sont entre nos mains pour défendre nos opinions; car je ne parle point des armes matérielles. Nous en avons de meilleures. Ce que je viens de faire en votre présence, c'est d'exercer un de mes priviléges. J'ai un grand et précieux privilége : celui de vous haranguer, et j'en use. J'en use, non pour satisfaire un sentiment de vanité personnelle, quelque bonheur que j'éprouve à me trouver au milieu de vous; mais parce que j'ai la conviction profonde qu'en resserrant nos liens, nous fortifions nos moyens de défense commune, et voilà pourquoi j'ai oublié la distance, j'ai bravé la rigueur de l'hiver.

« Sentant que j'avais un devoir public à remplir, et que par son accomplissement je pouvais rendre service à mon pays, je me suis décidé à venir parmi vous. L'heure est arrivée, croyez-moi, l'heure est arrivée de nous préparer et de ne pas confier à d'autres mains ce que nous pouvons faire nous-mêmes. J'ai lu dernièrement des discours prononcés par des hommes dont le devoir spécial me semblait être de défendre la constitution britannique dans toute son intégrité, et ces discours sont de telle nature qu'ils m'engagent à ne pas laisser la défense de la constitution à ceux qui les ont prononcés, quoiqu'ils en aient la mission officielle. J'ai lu des discours prononcés par de grandes autorités légales, et je vois que les auteurs de ces discours n'ont pas encore de parti pris sur la réforme de la chambre des lords. Ils déclarent qu'ils sont fâchés de la nécessité de cette réforme, mais ils la voient, disent-ils, s'approcher à grands pas. Ils n'ont à présenter aucune objection grave contre le principe, mais ils n'ont encore découvert aucun plan particulier de réforme qui soit selon leur goût. Empressés à leur tâche, on les voit fouiller de tous côtés pour découvrir au fond de je ne sais quel vieux magasin de systèmes ré-

volutionnaires le meilleur plan de réforme de la chambre des lords. Malheureusement, ils n'en ont pas encore trouvé qui réunisse toutes les perfections désirables. Mais je leur conseillerai, moi, de s'épargner la peine de la comparaison. S'ils ont absolument besoin d'un plan, qu'ils prennent le premier venu. Que la chambre des lords soit remplacée par un conseil des anciens, ou par un conseil des cinq-cents, ou par un nouveau corps à la nomination des pairs eux-mêmes, ou par une assemblée que les chefs de famille soient chargés d'élire, ou que les pairs n'aient qu'un véto suspensif; qu'on mette à exécution tel projet ou tel autre, l'effet sera le même. Croyez-vous pouvoir déraciner le chêne de la forêt qui a survécu inébranlable et immobile à tant de générations; cet arbre vénéré, qui porte suspendus à ses branches les anciens trophées, les monumens éternels de mille victoires glorieuses?

Quercus sublimis in agro
Exuvias veteres populi, sacrataque gestans
Dona ducum. . . .

A l'aide de tous les artifices que peut inventer la subtilité des législateurs, croyez-vous que ses profondes racines, que ces milliers de fibres délicates et de ramifications lointaines par lesquelles il tient au sol, puissent, au gré de vos désirs imprudens, être soulevés, séparés de la terre qui les a nourris, transplantés avec succès dans un autre sol? Et alors, sans doute, vous lui ordonnerez de résister à l'orage, de ne pas plier sous le vent de la tempête populaire! Insensés! les premiers flots de la démocratie victorieuse l'emporteraient sans effort, avec les soutiens impuissans dont vous l'auriez entouré; et nous, prophètes inutiles, témoins et victimes de cette catastrophe, nous ne serions pas consolés en voyant ses coupables auteurs écrasés les premiers sous le poids de l'immense ramure qui a protégé nos pères, et dont nous voulons conserver le bienfaisant ombrage à notre dernière postérité. »

Ce discours fit grande sensation en Angleterre, et il méritait d'en faire. Sir Robert Peel ne s'est pas surpassé depuis, même dans sa dernière adresse aux électeurs de Tamworth, qui était néanmoins fort éloquente, bien que sur le même ton et dans le même ordre d'idées. Je crois que sur le continent vous vous moquez un peu de nos banquets politiques. Il est certain qu'après boire, et surtout après boire comme on boit ici, il s'y dit et s'y fait quelquefois de grandes extravagances. Mais c'est au milieu de réunions de ce genre que les prin-

cipaux chefs des partis qui divisent l'Angleterre, ont, dans le cours de ces dernières années, exposé leur politique, leurs vues et leurs espérances, avec le plus d'élévation, de largeur et d'éclat. Les discours qu'ils y ont prononcés sont dans la mémoire de tous ceux qui ont suivi avec quelque attention nos affaires, et l'histoire en citera plusieurs qui ont eu le caractère de grands évènemens.

Je n'ose me flatter de connaître assez vos hommes d'état, pour essayer d'établir entre sir Robert Peel et l'un d'eux une comparaison qui ait chance d'être bien exacte, et de moi-même je ne l'eusse pas entrepris. Mais j'ai entendu dire que l'orateur du parti doctrinaire, ce M. Guizot qui a soulevé tant de haines, se donnait lui-même pour le Robert Peel de la France, et me voilà occupé à faire ce parallèle, à vérifier et à compléter cette appréciation.

En se comparant à sir Robert Peel, ce que M. Guizot ambitionne sans doute, c'est le titre de conservateur, c'est le mérite d'une résistance courageuse aux flots envahisseurs de la démocratie, c'est une grande position, soutenue par une grande éloquence, à la tête des idées, des intérêts, des institutions d'ordre et de stabilité. Rien de mieux. Mais avec toute cette gloire, avec ces grands talens, avec cette haute position politique, il y a chez sir Robert Peel peu de fécondité, une obstination à se cramponner au pouvoir, quand le pouvoir lui échappe, qu'on prendrait volontiers pour autre chose que du dévouement à ses principes. Il y a encore chez sir Robert Peel non pas de la versatilité, mais de la souplesse, une prompte résignation aux nécessités politiques et aux exigences du moment, pourvu qu'il soit chargé seul de les satisfaire; il y a enfin, malgré bien des protestations d'attachement à la réforme, de vifs regrets pour un passé avec lequel il est si profondément identifié, que personne ne le croit dévoué de cœur au présent. Aussi ne saura-t-on jamais beaucoup de gré à sir Robert Peel des mesures libérales qu'il pourra faire adopter, des réformes auxquelles il donnera son adhésion, parce qu'on y verra des concessions arrachées par la force, et non des actes spontanés de justice et de lointaine prévision. Eh bien! si M. Guizot tient à être le Peel de la France, je crains qu'il ne le soit pas seulement par les bons côtés, mais encore par les mauvais, et qu'homme de résistance et de lutte, on ne lui trouve plus de place convenable dans l'état, quand la paix sera faite, comme aujourd'hui, et quand la société raffermie aura repris son mouvement régulier.

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

Londres, mai 1837.

LES
UNIVERSITÉS SUÉDOISES.

A M. DE SALVANDY,
MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

I. — LUND.

De loin, quand on navigue sur le Sund, ou sur la mer Baltique, les matelots montrent au voyageur la côte où s'élève l'antique ville suédoise et les deux tours carrées du dôme de Lund. La ville était autrefois la métropole du Nord. L'archevêque de Lund avait le titre de primat, et les évêques scandinaves étaient ses suffragans. La cathédrale semblait avoir été bâtie exprès sur une terre plate au bord de la mer, pour être vue de loin comme une reine des églises, comme un pilier du christianisme. Maintenant les prélats de la Scanie ont perdu leur suprématie, la ville est moins grande et moins puissante qu'elle ne l'était autrefois, mais elle a conservé sa vieille église, et Charles XI lui a donné une université.

L'église est l'un des monumens religieux les plus intéressans qui existent. Le dôme de Bamberg est le seul auquel je puisse le comparer pour la structure et l'ancienneté. Elle a été bâtie lentement, et l'on y distingue très bien deux styles différens, deux époques successives. Dans la nef, dans le pourtour du chœur, dans la colonnade extérieure du dôme, c'est le pur style byzantin, le plein cintre, la colonne ronde, massive, unie aux piliers et aux pilastres, le chapiteau plat sur les côtés, légèrement arrondi sur les angles, la base plate, ornée seulement de trois pointes triangulaires : toute cette partie de l'édifice date du XIe siècle. Pendant qu'on l'achevait, le goût avait déjà changé, l'art avait fait un pas vers la forme gothique. Dans la partie supérieure, la colonne se délie, le plein cintre s'alonge, quelques rameaux, partis d'une tige effilée, se rejoignent au milieu de la voûte. La lourde base s'est élancée de terre, la souche de l'arbre gothique s'est ouverte, l'ogive

va venir, et les colonettes au pied léger vont se répandre dans les airs. Toute cette église a un caractère solennel et imposant. Il y avait dans l'architecture byzantine un ton sévère qui répondait parfaitement à l'austère simplicité des premiers temps du christianisme. C'était pourtant l'art antique, l'art grec, mais tellement modifié, tellement dépouillé de son élégance, qu'il en était devenu méconnaissable. Le christianisme sentait qu'il pouvait avoir son architecture à lui, et il n'empruntait aux religions qui l'avaient précédé que l'élément primitif, l'élément absolu de l'art.

La cathédrale de Lund est bâtie, comme toutes les églises, en forme de croix : au milieu la grande nef avec ses lourds piliers, et de chaque côté deux nefs plus étroites et moins élevées. Au fond, le chœur, qui était autrefois séparé du reste de l'église, et où l'on arrive maintenant par un large escalier. En descendant sous cette plate-forme du chœur, on entre sous une nouvelle voûte, on se trouve dans une autre église. Elle est grande, mais peu élevée et sombre : c'était l'asile mystérieux, la chapelle souterraine réservée aux cérémonies funèbres. Le jour de la Toussaint, les prêtres y célébraient l'office de deuil. Ce jour-là, ils quittaient l'édifice ouvert au monde des vivans, ils descendaient sous cette catacombe comme pour se rapprocher des morts. Dans les temps de guerre civile, cette église servait aussi de refuge au troupeau craintif confié à la garde de l'évêque. Cinquante ans après la réformation, quand toute la Suède avait admis le dogme de Luther, le dogme romain vivait encore à Lund, les prêtres célébraient la messe dans cette église souterraine. Le catholicisme finissait comme il avait commencé, par se réfugier dans les tombeaux.

Ce monument précieux a été ravagé par un incendie. Un professeur de Lund, M. Brunius, a passé six années de sa vie à le réparer. Il s'était dévoué à cette œuvre d'art comme les architectes du moyen-âge, et il a si bien étudié le style de cet édifice, qu'on ne remarque nulle disparate entre son travail et celui des anciens maîtres (1).

Comme toutes les anciennes églises, celle de Lund a sa légende. Dans la chapelle souterraine, on aperçoit, d'un côté, un homme debout, embrassant avec force un des piliers; de l'autre, une femme accroupie, tenant un enfant sur ses genoux et enlaçant une colonne comme pour la renverser. On raconte qu'un jour un géant de la Scanie, nommé Finn, vint trouver saint Laurent, et lui dit : « Je te bâtirai une magnifique église, à la condition, ou que tu sauras mon nom quand elle sera finie, ou que tu me donneras le soleil, la lune, ou les deux yeux de ta tête. » Le saint accepta. Finn se mit à l'œuvre, et c'était merveille de voir avec quelle force et quelle habileté il entassait pierre sur pierre. Déjà les murailles étaient achevées, déjà la voûte commençait à s'arrondir, et le saint ne savait pas encore le nom du géant. Il avait d'abord cru que c'était une chose facile de l'apprendre; mais il eut beau le demander à tous les anges du paradis, à tous les prêtres et à

(1) M. Brunius a complété son œuvre en publiant une description très détaillée et très instructive de cette cathédrale : *Beskrifning œfver Lunds Domkyrka.*

tous les paysans de la Scanie : personne ne put le lui dire. Il commençait à être inquiet, car l'église grandissait chaque jour à vue d'œil. Mais un soir qu'il passait dans la campagne, il aperçut une femme assise au seuil d'une maison avec un enfant. L'enfant pleurait, et sa mère lui dit : « Tais-toi, ton père Finn va venir, et il t'apportera le soleil et la lune ou les deux yeux de saint Laurent. » Cette fois le bon saint s'en retourne au ciel tout joyeux. Quelques jours après, le géant vint le sommer de tenir sa promesse. « Allons, Finn, dit saint Laurent, l'église n'est pas encore finie, plus tard nous verrons.» Quand le malheureux architecte entendit prononcer son nom, il se précipita dans la catacombe, et embrassa un des plus forts piliers pour le renverser; sa femme et son enfant en firent autant, et le saint les changea en pierre. Ils sont restés là suspendus à leur colonne, et l'église du saint s'est élevée sur leur tête comme la religion du Christ sur les souches pétrifiées du paganisme.

L'université fut fondée en 1666. Le roi lui assigna la plus grande partie des biens qui avaient appartenu au chapitre de Lund et au clergé catholique : quatre paroisses, trente prébendes, neuf cents pièces de terre. Elle a gardé tous ces biens et les a sagement administrés. Le gouvernement n'entre que pour une faible part dans ses dépenses annuelles; elle paie elle-même ses professeurs. Elle s'agrandit, elle fait bâtir, elle achète des propriétés, elle a ses registres en partie double comme un négociant, ses fermiers et son intendant comme un grand seigneur. L'intendant est élu par le consistoire et nommé par le chancelier. Il doit gérer les propriétés de l'université, percevoir ses revenus, et solder ses dépenses. Chaque année il est tenu de rendre rigoureusement compte de sa gestion. Une fois le calcul fait, ce qui reste en caisse est placé non pas sur les fonds de l'état, mais à six pour cent sur bonnes et loyales hypothèques. C'est ainsi qu'elle a amassé d'abord un capital inaliénable de 100,000 écus, et ce capital s'accroît sans cesse.

Les professeurs sont payés *en nature*, comme dans le vieux temps : les anciens reçoivent trois cents tonnes de grain, estimées à environ 4,000 fr.; les plus jeunes reçoivent un peu moins. Les professeurs extraordinaires ont de 600 à 1000 fr.; les *privat-docent* ne sont pas payés.

Les professeurs de théologie ont une cure. Quelques professeurs laïques en reçoivent une aussi comme récompense de leurs services. Ils sont obligés alors de se faire prêtres. Ils écrivent une dissertation latine qu'ils défendent en public, après quoi l'évêque leur donne l'ordination. Ils portent une redingote noire, une cravate blanche, un petit collet, et continuent à faire leurs cours. Un vicaire les remplace dans leur paroisse. Ils sont obligés seulement d'aller trois ou quatre fois par an visiter leur cure et prêcher. C'est la même organisation que celle de l'église anglicane, mais avec moins d'abus, car le même prêtre ne peut jamais être titulaire de plusieurs cures.

Il n'est pas rare de voir des professeurs nommés non seulement curés, mais évêques. Quand un siége épiscopal devient vacant, les prêtres de chaque district se réunissent chez le *prost* (1). Chacun d'eux écrit sur un bulletin

(1) Prêtre de canton.

le nom de trois candidats. Les bulletins réunis sont envoyés au consistoire ecclésiastique de la métropole, qui, après les avoir examinés, inscrit les trois noms qui ont obtenu le plus de suffrages et les adresse au roi. Le roi décide, mais en se conformant au vœu de la majorité. C'est ainsi que Tegner, professeur de littérature grecque à Lund, et M. Agarht, professeur de botanique, ont été nommés évêques, le premier à Wexiœ (1), le second à Carlstad. C'est ainsi que le poète Franzen, professeur à l'université d'Abo, a été appelé comme évêque dans le Norland. C'est comme dans les premiers temps du christianisme, où le peuple choisissait pour prélat l'homme en qui il avait confiance, sans s'inquiéter s'il était diacre ou laïque.

L'université de Lund est moins célèbre que celle d'Upsal. Elle a fait beaucoup cependant pour la propagation de la science dans les provinces méridionales de la Suède. Les études historiques et philologiques y sont en grand honneur; les études théologiques y ont été poussées à un très haut degré. Plusieurs professeurs ont voyagé en Angleterre, en France, en Allemagne, dans le but unique d'acquérir de nouvelles connaissances et de les transmettre à leur pays. On trouve ici, ce qui est assez remarquable dans une ville de deux mille ames, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin botanique, un musée d'antiquités scandinaves, une librairie très riche, et une bibliothèque de quarante mille volumes. Cette bibliothèque provient en partie de celle qui appartenait au chapitre métropolitain, en partie d'une bibliothèque de dix mille volumes, amassés en Allemagne pendant la guerre de trente ans, que Charles XI acheta, et dont il fit présent à sa jeune université de Lund. Elle renferme une collection assez complète de tout ce qui a rapport à la Suède et plusieurs grands ouvrages historiques. Le roi lui donne 2,000 francs par an; on en prend autant sur les fonds de l'université, et cette somme doit suffire à ses achats. Le bibliothécaire actuel est M. Renterdahl, professeur de théologie, l'un des hommes les plus distingués que l'université ait eus depuis long-temps.

Les élèves n'entrent ici qu'après avoir subi un rigoureux examen. Le temps des études, pour la faculté de théologie, est ordinairement de deux années, et de trois pour les autres. L'élève en médecine peut exercer dès qu'il a passé son examen de promotion; mais le théologien et le juriste doivent en passer encore un autre, le premier devant le consistoire ecclésiastique et l'évêque, le second devant le tribunal supérieur. L'examen de promotion est privé et public. L'examen privé a lieu successivement devant chacun des professeurs de la faculté à laquelle l'étudiant appartient. C'est le plus long, le plus important. L'examen public a lieu devant tous les professeurs de la faculté réunis.

Ces examens sont très sévères, et cependant très peu de candidats y échouent. Les élèves de l'université de Lund se distinguent par leur appli-

(1) Je prie le lecteur, une fois pour toutes, de vouloir bien me pardonner la manière très défectueuse avec laquelle j'écrirai plusieurs mots danois et suédois. Nous sommes obligés de suppléer aux *lettres pointées*, que nous n'avons pas dans notre langue, par des diphtongues qui n'ont ni le même son, ni la même valeur métrique.

cation au travail, par la régularité de leur conduite. Nulle part je n'ai vu une réunion d'étudians aussi calme, aussi assidue au travail, aussi respectueuse devant ses maîtres. Ici il n'est plus question ni de duel, ni de *Burschenschaft*, ni de *Kneipe*. Ici le *Renommist* et la *Jobsiade*, ces deux épopées chevaleresques des écoles d'Allemagne, ne seraient plus comprises. Les étudians de Lund ont formé un club, et il est défendu d'y boire aucune liqueur spiritueuse. Ils ont des réunions particulières, et c'est pour se proposer des sujets de dissertation et les discuter entre eux. Chose curieuse! ce qui est regardé, en Allemagne, comme une cause continuelle d'agitation, est ici encouragé comme un moyen de discipline. Ce qui est défendu là-bas par les ordonnances de la diète, est ici prescrit par les réglemens universitaires. Tous les étudians doivent ici appartenir à une association; tous sont divisés par *nation*, c'est-à-dire par districts ou provinces, et il ne leur est pas permis d'être immatriculés à l'université, sans l'être en même temps dans les registres de la *nation* à laquelle ils appartiennent par leur naissance. Ces assemblées ont leurs réglemens particuliers, leurs jours de fête et leurs heures de travail; presque toutes ont aussi une bibliothèque, des instrumens de musique, des journaux, et une salle d'étude avec une chaire où les étudians viennent une fois par semaine soutenir des thèses latines. Chaque nation se divise en trois ou quatre degrés: *seniores*, *juniores*, *recentiores*, et quelquefois *novitii*. On ne passe d'un degré à l'autre qu'après avoir subi un examen devant la classe supérieure. C'est parmi les *seniores* que le curateur est choisi, et dans les délibérations les anciens ont deux voix, les novices n'en ont qu'une. La nation se choisit, parmi les professeurs, un inspecteur; c'est lui qui approuve les décisions qu'elle prend et qui signe ses actes: il est le représentant de cette nation auprès du consistoire académique et le représentant du consistoire auprès de la nation; mais il n'agit sur elle que par ses conseils et un ascendant moral. S'il est aimé, il peut exercer une grande influence, sinon il n'a qu'une autorité illusoire. Au-dessous de l'inspecteur est placé le curateur, qui administre la caisse de la nation, convoque les assemblées, inscrit les nouveaux membres et rédige les protocoles. Un comité, choisi parmi les *seniores*, veille à l'exécution des mesures prises par l'assemblée. Dans cette république littéraire, tout se décide à la pluralité des voix, et les décisions sont respectées par le consistoire académique. L'étudiant qui se dispose à passer son examen, doit présenter un certificat de la nation à laquelle il a appartenu, constatant quelle a été sa conduite et la nature de ses études. La nation a, sur chacun de ses membres, un droit de surveillance et de juridiction. Si un étudiant a commis une faute, le curateur lui adresse une remontrance; s'il récidive, il est appelé devant les *seniores*, puis devant l'assemblée entière, et, en définitive, devant le conseil académique. Il peut arriver aussi que l'étudiant soit banni de sa nation. Le jugement se prononce à la majorité des voix, et cette sentence d'expulsion, prononcée par des condisciples, est plus terrible que l'arrêt de relégation prononcé par l'université même.

Quatre cents étudians fréquentent ordinairement l'université de Lund. Un grand nombre d'entre eux sont pauvres, mais ils ont quelques stipendes et vivent avec une rare sobriété. 600 à 700 francs par an leur suffisent.

Le nombre des professeurs ordinaires est limité; il y en a toujours eu vingt-un. Celui des professeurs-adjoints est illimité; il y en a maintenant seize, et vingt-quatre *privat-docent*, en tout soixante-un.

A la tête de l'université est le chancelier, qui intervient comme juge dans toutes les questions importantes de finance et d'administration. Le prince royal porte le titre de chancelier; l'évêque de Lund est de droit vice-chancelier.

Les professeurs ordinaires sont nommés par le roi, sur la présentation du consistoire; les professeurs-adjoints sont nommés par le chancelier.

La juridiction universitaire s'exerce ici de la même manière qu'en Allemagne, par le petit consistoire dans les cas habituels, par le consistoire complet dans les cas plus difficiles, et le jugement qui entraîne une peine grave doit être soumis au roi.

Mais je ne connais pas une université en Allemagne qui ait conservé, comme celle de Lund, ses anciens usages et son ancien caractère. Ici, depuis près de deux siècles, rien n'a changé; ce sont les mêmes cérémonies dans toutes les circonstances, les mêmes fêtes naïves et le même esprit religieux. Les professeurs font la prière en commençant et en finissant leurs leçons de chaque jour, et les solennités universitaires se célèbrent au son des cloches. Quand un étudiant a passé son examen de promotion, on le conduit à l'église, et toutes les facultés et les étudians se rassemblent autour de lui; le professeur qui remplit les fonctions de promoteur adresse au nouvel élu une harangue latine; puis les cloches sonnent, les musiciens placés dans la tribune chantent un chant de joie. Le promoteur remet à l'étudiant le chapeau de docteur, symbole de sa dignité, l'anneau d'or qui le fiance à l'étude, et un livre de science. Ensuite le prêtre célèbre l'office divin, et la cérémonie se termine par un dîner auquel assistent les professeurs. L'évêque y vient aussi avec sa croix d'or sur la poitrine, comme pour bénir la nouvelle voie dans laquelle l'étudiant va entrer. Le *recteur magnifique* s'asseoit à côté de l'évêque, et le jeune docteur prend place au milieu de cette savante assemblée. Il n'est plus étudiant; il est maître. Ses condisciples de la veille le regardent avec respect, et ses anciens professeurs le saluent comme un jeune frère. Dans quelques années, il sera peut-être aussi professeur, il fera des élèves, il assistera à leur promotion, et il se souviendra toujours de la matinée auguste où il a reçu son diplôme, et de la cérémonie religieuse qui l'a consacré.

Le recteur change à chaque semestre. Il est élu par le consistoire et confirmé par le chancelier. Son installation se fait toujours avec une grande pompe. La veille du jour où elle doit avoir lieu, le recteur dont les fonctions expirent, adresse à ses collègues un sommaire historique de tout ce qui est arrivé à l'université pendant le temps de son administration. Le

lendemain, les professeurs se réunissent dans sa demeure, et toutes les facultés se rendent avec lui en procession à l'église, au son de la musique et des cloches, et précédées des sergens de l'université, des *pedels* portant le sceptre d'argent du recteur, comme autrefois les licteurs portaient les faisceaux des consuls. Là, il prononce un discours latin, il reçoit le serment de son successeur, et lui remet l'un après l'autre les insignes de sa dignité, le sceptre, le sceau, la clé des archives, la clé de la prison, le livre des statuts. Le secrétaire de l'académie lit un chapitre de la constitution. Le nouveau recteur adresse aux professeurs une courte harangue pour se recommander à eux; puis on prie et l'on chante, et le corps universitaire s'en retourne en procession.

Il y a dans toutes ces réunions une telle candeur, une telle bonne foi, qu'on ne saurait y assister sans émotion. Par sa vie régulière et paisible, par son isolement, l'université de Lund est en position de garder long-temps ses anciennes mœurs, si quelque novateur imprudent ne vient pas jeter le trouble dans son cycle traditionnel.

La ville est bâtie à une lieue de la mer, dans une des plaines les plus riantes et les plus fécondes de la Suède. Elle est parsemée de fleurs et de jardins, entourée d'arbres à fruit et de champs de blé. Chaque professeur a là sa petite maison, fermée par une barrière, au milieu d'un enclos. Les arbres verts lui servent de rideau. Le matin l'alouette l'éveille en passant sous ses fenêtres, le soir le rossignol chante près de lui; et quand on entre dans cette communauté universitaire, assise ainsi au milieu des arbres et des fleurs, on dirait une ruche d'abeilles. On y entend le bourdonnement de la science, et l'on y respire une sorte de parfum poétique.

Ces professeurs ont leurs vacances au mois de juin, et leurs vacances durent tout l'été. Les uns alors entreprennent un voyage scientifique, et ceux qui sont prêtres, se retirent ordinairement dans leur paroisse. J'ai visité un jour, avec celui qui en était titulaire et avec un de ses collègues, une de ces cures appartenant à l'université. J'entrai dans une maison champêtre bâtie au haut d'une colline. D'un côté était l'école fréquentée par une trentaine d'enfans qui se levèrent à notre approche et reprirent ensuite leurs leçons; de l'autre, deux chambres modestes où le pasteur avait son lit, sa bibliothèque, et d'où l'on découvrait à la fois la mer, les champs, les murs de Copenhague, et une cinquantaine de villages dispersés dans la campagne. A quelques pas de là était l'église, protégée par une enceinte d'arbres, au milieu du cimetière. La demeure des morts avait reverdi au soleil de mai comme celle des vivans, et l'inscription sépulcrale était cachée sous des touffes de gazon. Au fond du cimetière, j'aperçus une tombe fraîche et riante couverte de couronnes. C'était celle du vicaire de la paroisse. Il avait été enterré peu de jours auparavant, et les jeunes filles du village étaient venues semer des fleurs sur son tombeau.

Nous entrâmes ensuite dans la maison d'un paysan. Les femmes étaient réunies dans une chambre, et filaient de la laine, comme en Islande. Quand

elles aperçurent leur pasteur, elles se levèrent avec respect et s'approchèrent de lui pour lui baiser la main. Mais la mère de famille nous montra sa demeure, son jardin, et nous apporta dans un vase d'étain le lait qu'elle venait de traire.

Le soir nous nous en revînmes à travers les champs couverts de blé, et les pommiers chargés de fleurs. Le ciel était bleu comme un ciel du midi. Le soleil couchant projetait ses derniers rayons sur les vagues de la mer. Tout était calme, riant, et mes compagnons de voyage chantaient dans la voiture les ballades du *Folk-Visor*. A notre arrivée, l'un des professeurs trouva sa femme qui l'attendait sur la porte, et son enfant qui vint se jeter dans ses bras. Dans l'espace de quelques heures, toutes les joies avaient été réunies pour lui : joies de la religion, joies de la science, joies du cœur. Si alors une destinée humaine m'a paru digne d'envie, c'est celle d'un professeur de Lund qui a une cure à la campagne.

II. — UPSAL.

La route qui va de Stockholm à Upsal passe par une forêt de sapins mystérieuse et imposante, qui semble avoir été plantée auprès de la vieille école de Suède, pour protéger le sanctuaire des muses. A l'extrémité de la forêt, on aperçoit le château, jadis résidence des rois, aujourd'hui habité par le gouverneur de la province. Le château est bâti au-dessus d'une colline. La ville est au bas, dans une large plaine ouverte comme le champ de la science. Elle est construite en bois, comme la plupart des villes de Suède, alignée au cordeau et traversée par une rivière dont le nom se trouve dans tous les discours académiques et toutes les idylles ou élégies des poètes de l'Upland. Les maisons de cette ville ne sont pas anciennes. L'incendie les a détruites l'une après l'autre plus d'une fois, et le bourgeois les a reconstruites sur un nouveau modèle. Mais à une demi-lieue d'ici, on trouve encore les restes d'un lieu célèbre dans les annales du Nord. C'est le vieil Upsal. Odin y habita, dit-on; il y fit élever un palais et le donna à Freyr. C'était là que se tenaient les assemblées populaires, les séances de l'Althing, véritables comices démocratiques, où le peuple soutenait vaillamment ses droits. Dans ces séances, le roi s'asseyait avec quelques-uns de ses principaux compagnons sur un banc élevé. A côté de lui, sur un autre banc, étaient les *jarl* et le *logmann* (l'homme de la loi). La foule se groupait autour d'eux. Le roi parlait le premier. Les hommes qui l'environnaient pouvaient parler après lui, et le peuple témoignait son approbation en criant et en frappant des mains.

Freyr habita, comme Odin, dans le vieil Upsal et y fit ériger un temple. C'était un édifice de cent vingt pieds de longueur sur cent vingt de largeur. Il était entouré d'une muraille épaisse, construite en forme de croix, et l'on y entrait par vingt-quatre portes (1). Au dehors et au dedans, les murailles

(1) Perinkskiold, *Monumenta Uplandiæ*.

étaient dorées; et dans l'enceinte du temple, on apercevait l'image des trois grands dieux : Thor, Odin, Freyr. Thor était assis au milieu, sur un large coussin, tenant à la main une longue épée. A côté de lui, on avait représenté sept étoiles. A droite était Odin, le dieu de la guerre; à gauche, le dieu de l'amour et des mariages. On conserve encore aujourd'hui à la bibliothèque d'Upsal une statue mutilée de Thor. Elle ressemble à ces images informes que les premiers missionnaires chrétiens trouvèrent chez les sauvages de l'Amérique.

Le peuple offrait à ces terribles divinités des sacrifices de sang. Ordinairement c'étaient des bœufs, des brebis, des chevaux; mais dans les circonstances graves, dans les temps de guerre ou de calamité publique, on immolait des hommes, d'abord les prisonniers, puis les hommes libres, et si le dieu cruel ne s'attendrissait pas, on lui offrait le sang des rois. Dans une année de disette, le roi Heidruk tua religieusement son beau-père et son beau-frère. Quand un de ces malheureux était choisi pour victime, le prêtre lui promettait les joies éternelles du Valhalla; puis il lui disait : Je te voue à Odin, et le pauvre Scandinave marchait à la mort sans crainte et rendait grace à ses bourreaux.

Le peuple cherchait dans ces holocaustes un présage pour l'avenir. Si la fumée du sacrifice s'élevait tout droit vers le ciel, c'était un signe de succès. Si, au contraire, elle restait comme un nuage suspendu sur la terre, c'était un pronostic de malheurs. Les prêtres exerçaient dans ces occasions une autorité souveraine. Leur parole était écoutée comme un oracle, et leur sentence pouvait faire tomber au pied de l'autel la tête des rois.

Près du temple était la colline où l'on enterrait les guerriers avec leurs armures. Mais les grands de la nation et les riches se faisaient construire des tombeaux particuliers, où l'on ensevelissait avec eux tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Niordsson, un des rois d'Upsal, éleva une colline plus haute que toutes celles qui avaient servi à la sépulture de ses prédécesseurs. Il y fit percer trois fenêtres, et quand il mourut, on ferma l'une de ces fenêtres avec de l'or, la suivante avec de l'argent, la troisième avec du cuivre. C'est dans ces collines sépulcrales dispersées à travers l'Upland, la Scanie, le Seeland, le Jutland et le Holstein, que l'on a trouvé tous les instrumens de guerre, les bracelets de cuivre, et les colliers qui ont enrichi les musées de Kiel, de Lund, de Stockholm, et celui de Copenhague, le plus beau de tous.

En 1075, le temple d'Upsal fut détruit par un incendie. Il n'en resta que les murs. S'il n'avait eu à subir que les ravages du feu, on eût pu le voir reparaître encore avec sa vaste enceinte, ses murailles dorées et ses statues de dieux. Mais c'en était fait des croyances païennes. Les missionnaires anglais avaient apporté en Suède le dogme du christianisme, et le peuple l'avait adopté. La pierre des sacrifices fut abolie, et le dieu du Valhalla fut chassé de son temple. Aujourd'hui, quand on cherche la vieille ville de Freyr, on aperçoit les trois collines où l'on dit que les dieux scandinaves ont été enterrés, quelques tertres de gazon moins élevés et rangés à la suite

ROYAL INSTITUTE

des tombes divines, comme des soldats à la suite de leurs généraux; puis, en face, un cimetière et une église de village. L'humble paysan de l'Upland vient s'y prosterner le dimanche, et à la place où l'on immolait jadis les victimes humaines, le prêtre prêche la loi de charité et de pardon.

Le chapitre d'Upsal avait d'abord fait de cette église sa métropole; mais elle fut brûlée encore, et comme le catholicisme avait grandi, on résolut de bâtir une cathédrale digne du premier diocèse de la Suède. C'était au XIIIe siècle, dans ce temps où la foi enfantait des miracles, où les colonnes de pierre, les chapiteaux à fleurs, les tours ciselées s'élançaient dans les airs, comme pour porter au ciel les vœux d'un peuple. Tout le pays se dévoua à l'entreprise sainte qui lui était proposée, et les papes qui, du milieu de Rome, veillaient aux intérêts de la chrétienté, les papes vinrent au secours du clergé suédois. Boniface VIII et Clément V accordèrent des indulgences à tous ceux qui contribueraient à ériger l'église d'Upsal. Les grands apportèrent leurs offrandes, et le peuple promit de se mettre à l'œuvre. Il ne manquait plus qu'un architecte. On choisit un Français. C'est un Français, Étienne de Bommeil, qui a bâti la cathédrale d'Upsal. On le fit venir de Paris en 1287, et il amena avec lui dix compagnons et dix maîtres (*tex compaignons et tex bachelers*). Dans ce temps-là, les architectes les plus renommés n'avaient pas encore appris, avec l'art de construire des édifices, l'art de s'enrichir. Le pauvre Bommeil, appelé en Suède par un clergé métropolitain, n'avait pas assez d'argent pour faire son voyage et emmener ses compagnons. Deux étudians suédois, qui se trouvaient alors à Paris, lui prêtèrent quarante livres, qu'il s'engagea à leur rendre sur sa foi de Bommeil, *taillieur de pierres, maistre de faire l'église de Upsal, en Suèce.*

L'église fut commencée à la fin du XIIIe siècle, et consacrée en 1435, en présence des princes, des comtes, des évêques. J'y ai cherché vainement quelque trace d'Étienne de Bommeil. Notre compatriote a été plus modeste qu'Ervin de Steinbach, Adam Krast, Pierre Vischer. Il a édifié l'œuvre qui lui était confiée, et n'y a pas placé sa statue et n'y a pas inscrit son nom.

Le style de la cathédrale d'Upsal est remarquable par son élégance et sa simplicité. C'est le vrai style gothique dans sa noblesse et sa majesté primitive, l'ogive toute nue, le faisceau de colonnettes s'élançant librement jusqu'à la voûte. Point de figures emblématiques sur les chapiteaux, point de rosaces aux fenêtres; partout la ligne pure, correcte, sans entrelacemens et sans arabesques. La voûte du milieu est large et élevée, et les arceaux qui la soutiennent sont dessinés avec une grace parfaite. Les nefs latérales renferment les tombeaux des rois et celui de sainte Brigitte, qui appartenait à l'une des plus anciennes familles de Suède (1). Dès le XIIIe siècle, les rois de Suède se faisaient couronner à Upsal (2). Ils revenaient ensuite avec le lin-

(1) Son excellence M. le général comte de Brahe, qui dirige avec une rare habileté l'administration militaire en Suède, est aujourd'hui le chef de cette famille,

(2) Ulrique, Éléonore et Christine y furent couronnées, non comme reines, mais comme rois, et c'est dans une des salles du château d'Upsal que Christine abdiqua la couronne.

ceul de la mort dans le temple où ils étaient apparus avec le manteau de la royauté. Ils se couchaient dans leur lit de pierre au pied de l'autel, où ils s'étaient levés le diadème sur la tête. Le catholicisme a été la religion d'humilité par excellence. Il élevait l'homme sur le pavois, mais il lui montrait le tombeau; il donnait la gloire, mais il la faisait expier. Plusieurs de ces tombeaux sont des monumens d'art curieux. Le roi est là, taillé sur le marbre, le glaive au côté, le globe à la main, comme s'il voulait retenir encore le monde qui lui échappe. Près de lui est sa femme, revêtue de ses habits de reine, toute droite et les mains jointes, comme si elle s'était endormie en priant.

La chapelle qui renferme le tombeau de Gustave Wasa est ornée de peintures à fresque, représentant les principales actions de ce héros favori des Suédois. C'est un roman de roi qui a dû étonner jadis ceux qui l'entendaient raconter. Depuis ce temps, nous en avons eu de plus étranges. Autour de ces tombes de souverains, on aperçoit celles des grands seigneurs qui les ont servis pendant leur vie, et à qui l'étiquette ordonnait peut-être de les suivre après leur mort. Pauvres malheureux courtisans que la mort n'a pas même pu affranchir de leur servitude, et qui sont venus prendre dans cette église la place secondaire qu'ils occupaient dans le palais! Là sont aussi les reliques d'un des anciens rois de la Suède, saint Éric. On les invoquait jadis dans les temps de peste et de contagion. On les portait un jour de bataille en tête des armées, et on croyait qu'elles devaient effrayer l'ennemi; on les portait au printemps à travers les champs de blé, et on croyait qu'elles devaient protéger la moisson. Le nom d'Éric les a préservées du vandalisme des iconoclastes; le sentiment de respect pour la royauté a vécu parmi les Suédois plus long-temps que le sentiment du catholicisme : ils ont détruit les images qui ornaient leurs églises, et les reliques de leurs saints, mais ils ont conservé celles de leur roi.

Plusieurs faits importans se rattachent encore à l'histoire d'Upsal. C'est là que les rois ont souvent appelé la diète du royaume et convoqué des conciles. C'est là qu'en 1593, une assemblée de vingt-deux théologiens et de trois cent six prêtres, présidée par quatre évêques, proclama solennellement la confession d'Augsbourg. La réforme était faite depuis long-temps parmi le peuple, mais elle attendait encore cette sanction.

Il y avait aussi à Upsal, dès le XIIIe siècle, une école latine. Le chapitre métropolitain des autres diocèses y envoyait les jeunes gens qui s'étaient distingués dans leurs premières études, et plusieurs maîtres renommés en Allemage vinrent tour à tour y enseigner la science du moyen-âge. Mais cette science était encore singulièrement restreinte : on apprenait aux élèves le plain-chant, l'office religieux, et quelques principes de théologie. Les vrais savans suédois de ce temps-là étaient ceux qui avaient puisé à une autre source, ceux qui avaient été inscrits parmi les *scholares* de notre université de France, ceux qu'on appelait les *clercs de Paris*. L'une des quatre nations de l'université, la nation *anglicana*, était divisée en trois parties.

Dans la première étaient compris les étudians d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande; dans la seconde, les Hollandais et les Westphaliens; dans la troisième, les hommes de la haute Allemagne, et les Danois, Suédois, Norvégiens.

En 1285, un riche Suédois, André And, acheta, dans la rue Serpente, à Paris, une maison pour ses compatriotes. Plusieurs personnes la dotèrent, et l'archevêque d'Upsal lui accorda une partie de la dîme des pauvres. Les élèves étaient là, au nombre de douze, soumis aux mêmes institutions, astreints au même régime. En 1291, un autre archevêque leur donna un règlement qui leur prescrit les mesures de discipline auxquelles ils doivent se conformer et les pratiques religieuses qu'ils doivent suivre. Ce règlement commence ainsi : « Considérant que l'université de Paris est semblable à un champ fertile où l'on recueille les épis de la science, que cette université a produit un grand nombre d'hommes de vertu et de savoir, dont les qualités heureuses se répandent sur les autres, que par là l'homme grossier a été ennobli, l'homme au cœur humble glorifié, frère Jean, par la miséricorde de Dieu, élu de l'église d'Upsal, déclare, etc. »

Mais le xve siècle était venu, apportant avec lui le flambeau d'une époque nouvelle. La science s'était mise en marche avec l'imprimerie, et les études dont on s'était contenté jusqu'alors, parurent insuffisantes. L'Allemagne avait fondé plusieurs universités. Le Nord voulut suivre son exemple. Sten Sture, régent de la Suède, fonda l'université d'Upsal, en 1477. Les commencemens de cette institution ne furent pas heureux. Des troubles politiques, des guerres avec la Russie et le Danemark, absorbèrent l'attention des grands et l'attention du peuple. Les pauvres muses se retirèrent en silence derrière leur portique, l'école naissante fut oubliée. Quand Gustave Wasa, qui y avait passé cinq ans, monta sur le trône, il la prit sous son patronage; mais tout ce qu'il avait tenté de faire pour elle, fut paralysé ou anéanti par un de ses successeurs, Jean III. Ce roi avait épousé une princesse catholique de Pologne, Catherine Jagellon. Il voulut opérer en Suède la même réaction que la reine Marie essaya d'opérer en Angleterre. Il proscrivit le dogme luthérien, et fonda à Stockholm, avec les dotations d'Upsal, un gymnase qui fut placé sous la direction des jésuites.

Le beau temps de l'université d'Upsal commence à Gustave-Adolphe. Ce fut lui qui la releva de l'état d'abandon où elle était plongée; ce fut lui qui l'enrichit. Il l'avait adoptée comme sa fille; il lui donna tous ses livres et tous ses biens, tout le patrimoine des Wasa, c'est-à-dire trois cents pièces de terre et plusieurs prébendes. Dès cette époque de régénération, elle a prospéré, elle a grandi, elle est devenue l'une des écoles les plus célèbres et les plus imposantes de l'Europe. C'est là qu'a vécu Rudbeck, l'auteur de l'*Atlantica*, Verelius le philologue, Ibre, qui a écrit le glossaire *Sveo-gothicum*, Celsius, qui accompagna Maupertuis au cap Nord, Thunberg le botaniste, Linnée, et Bergmann, le prédécesseur de Berzélius. Dans la salle du consistoire, on conserve religieusement les portraits de tous les hommes célèbres

et de tous les bienfaiteurs de l'université, et dans les allées de saules du cimetière d'Upsal, on rencontre à chaque pas une tombe mémorable ou un nom cher à la science. Aujourd'hui encore, il existe à cette université une réunion d'hommes qui suffirait pour l'illustrer, si elle ne l'était depuis long-temps. Là est Geiier, historien et poète (1); Atterbom, professeur de littérature, l'un des chefs de la révolution littéraire qui s'est opérée en Suède; Svanneberg, qui a déterminé l'arc du méridien en Laponie; Schrœder, qui a publié plusieurs dissertations savantes sur l'archéologie suédoise et les antiquités du Nord. Le vice-chancelier de l'université, l'archevêque Wallin, est lui-même un écrivain fort remarquable, un poète distingué.

Il y a ici vingt-six professeurs ordinaires, douze professeurs adjoints, vingt-cinq *privat-docent*. L'université est riche. Elle paie elle-même toutes ses dépenses. Ses revenus se composent du produit des terres qui lui ont été léguées par Gustave-Adolphe, et de l'intérêt de ses capitaux; ils s'élèvent chaque année à 75,000 rixdaler-banco (150,000 francs). Ses biens sont administrés par un intendant sous la surveillance de deux professeurs, qui changent tous les ans. Chaque professeur ordinaire reçoit 200 rixdaler et deux cent vingt-cinq tonnes de grain, ce qui équivaut à peu près à un traitement de 3,500 francs. Les professeurs adjoints ne reçoivent que soixante-cinq tonnes de grain. Les *privat-docent* n'ont que le produit de leurs leçons.

En outre de ces revenus, il faut compter plusieurs legs institués pour des chaires particulières, par exemple pour une chaire de théologie, pour une chaire d'économie politique, etc. Enfin un grand nombre de stipendes sont distribués entre les étudians. Les stipendes du roi et de l'état s'élèvent annuellement à la somme de 6,300 francs, les stipendes des particuliers à 34,242. Plusieurs fois ces stipendes ont été accordés à des jeunes gens ayant fini leurs études, pour entreprendre au dehors de la Suède des voyages scientifiques.

On compte à Upsal environ huit cent cinquante étudians, tous Suédois. L'élève qui désire être admis à l'université, passe un examen devant la faculté de philosophie et cinq professeurs adjoints. On l'interroge sur les principes élémentaires de la théologie, sur l'histoire, l'histoire naturelle, la géographie, la logique, les mathématiques, l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'allemand. S'il est reçu, il prête serment de fidélité au roi et à la famille royale, et le recteur l'inscrit dans les registres de l'académie, sinon il lui est permis de rester provisoirement à l'université, mais sous la garantie d'un étudiant déjà immatriculé. Il peut assister aux cours, mais il ne jouit d'aucun des priviléges attribués à l'université.

Les principaux priviléges des étudians sont d'être exempts de la milice, exempts d'impôts, et de ne reconnaître que la juridiction universitaire à six milles autour d'Upsal.

(1) Nous publierons prochainement dans la *Revue* une notice sur les travaux historiques et littéraires de Geiier.

J'ai retrouvé ici la même organisation académique, les mêmes règles de discipline que j'avais observées à Lund. Les étudians d'Upsal sont, comme ceux de Lund, divisés en nations; mais les nations ici sont plus nombreuses et plus riches. Elles ont amassé des capitaux, elles ont acheté des propriétés. Dans une des parties de la ville qu'on appelle le quartier latin, on m'a montré une grande et élégante maison avec une cour, un enclos, un jardin. Elle appartient à la nation de Dalécarlie. Là est une salle de gymnastique, une salle de conférences, une bibliothèque choisie; là sont réunis les portraits des hommes de la nation qui se sont distingués par leurs travaux; là les élèves reçoivent leurs journaux, et viennent, à certains jours de la semaine, discuter, lire, ou faire de la musique.

L'université leur offre tous les moyens d'instruction que l'on ne trouve ordinairement que dans les grandes villes. Il y a ici un cabinet de monnaies et de médailles fort curieux, un musée d'histoire naturelle, un vaste jardin botanique, un observatoire, et une bibliothèque qui renferme 100,000 volumes (1) et près de 6,000 manuscrits. Cette bibliothèque a 6,000 fr. de rente. Tous les éditeurs de journaux de la Suède sont obligés de lui envoyer un exemplaire de la feuille qu'ils publient, et tous les imprimeurs un exemplaire de leurs livres. Elle était trop à l'étroit dans l'ancien bâtiment où elle avait d'abord été placée; le roi vient de lui faire construire un vaste et superbe édifice où elle pourra désormais se déployer tout à son aise. Peu de villes ont une bibliothèque aussi importante, et cependant elle n'est pas ancienne. Elle fut fondée par Gustave-Adolphe et enrichie par les couvens et les dons des particuliers. La guerre de trente ans lui a donné plusieurs livres d'un grand prix. Les officiers suédois qui s'en allèrent en Allemagne défendre la réformation étaient, à ce qu'il paraît, très bons bibliographes et très dévoués à leur pays. Quand ils trouvaient un ouvrage rare, ils s'en emparaient par le droit de l'épée et le rapportaient en Suède. C'est de là que proviennent quelques-uns des trésors littéraires de la bibliothèque de Stockholm. C'est de là que provient la bible de Luther, annotée à chaque page de sa main même, édition rare, exemplaire consacré par le souvenir de celui qui l'a possédé, trésor envié de toute l'Allemagne. C'est de là que provient aussi une magnifique bible du XIIIe siècle, le plus beau et le plus grand de tous les manuscrits européens (2).

Mais il est un homme qui a plus fait pour la bibliothèque d'Upsal que tous les officiers et les bibliomanes de la guerre de trente ans. Son nom doit être

(1) Le catalogue des livres imprimés a été publié en 1814, 3 vol. in-4°. M. Schrœder a fait celui des manuscrits, et doit aussi le publier.

(2) Ce manuscrit a deux pieds et demi de longueur. Il renferme, outre la Bible, différentes prières et des formules d'exorcisme. La chronique rapporte qu'un moine condamné à mort pour avoir violé les lois de son ordre s'engagea à écrire toute la Bible en une nuit, si on voulait lui faire grace. Il s'enferma dans une chambre et appela le diable à son secours. Le diable, qui est toujours prêt à prendre les ames crédules qui veulent bien s'abandonner à lui, accourut aussitôt, écrivit l'énorme volume du soir au matin, et quand le jour parut, emporta le moine en enfer.

inscrit en caractères ineffaçables dans les annales de l'université, et tous les amis de la science doivent le prononcer avec vénération : c'est le comte Gabriel de La Gardie. C'est lui qui a donné à l'université sa riche collection de livres rares, de manuscrits islandais. Il lui a donné l'Edda de Snorri Sturleson et le *Codex argenteus*. Pendant plusieurs siècles, le *Codex argenteus* resta oublié dans une bibliothèque de moines. A l'époque de la guerre de trente ans, il fut transporté à Prague et tomba entre les mains du feld-maréchal Kœnigsmark, qui le donna à la reine Christine. La reine, qui aurait probablement mieux aimé un livre latin, le donna à son bibliothécaire Isaac Vossius. Vossius l'emporta en Hollande, et en 1662 Puffendorf l'acheta au nom du comte de La Gardie pour une somme de 400 rix. b. (800 fr.). Le comte le fit revêtir d'une magnifique reliure en argent et le donna en 1669 à l'université.

Ce manuscrit renferme, comme on sait, les quatre Évangiles traduits par Ulphilas en langue meso-gothique. C'est un in-4° en parchemin violet. Le texte est écrit en lettres capitales d'argent, et les citations de l'Ancien Testament en lettres d'or. Les caractères ont été en partie effacés par le temps; on ne les distingue qu'en tournant le livre au jour. Une colonnade à plein cintre orne le bas de chaque page. L'ouvrage est incomplet; il commence au chapitre v de saint Mathieu, et finit à saint Jean, chapitre xix. Mais c'est le monument le plus ancien et le plus considérable qui nous reste de la langue meso-gothique (1). La traduction fut faite au ive siècle, et ce manuscrit date du vi^e. J'ai vu, à Paris, un bibliographe se découvrir la tête et s'incliner respectueusement devant le Code théodosien, à la vente de la bibliothèque de Rosny; si jamais ce bibliomane est venu à Upsal, il a dû se mettre à genoux, les mains jointes, devant le *Codex argenteus*.

X. Marmier.

Copenhague, 10 août 1837.

(1) Il existe à Wolfenbuttel un fragment des épîtres de saint Paul, publié par Knittel, 1 vol. in-4°. Wolfenbuttel (sans date);

A Milan, dans la bibliothèque Ambrosienne, un autre fragment des épîtres de saint Paul et de l'Ancien Testament, publié, en 1819, par Maii et le comte Castillione, 1 vol. in-4°, Milan, et à Munich, en 1834, par le professeur Massmann;

Au Vatican, un fragment d'une homélie publiée par Maii, en 1833, dans le tome VIII des *Scriptorum veterum*.

Le manuscrit d'Upsal a été publié : 1° par Junius, à Dordrecht, 1665, 1 vol. in-4°, avec la traduction anglo-saxonne; 2° par Stiernhielm, 1 vol. in-4°, Stockholm, 1671 (2e édition, j'ignore la date de la première), traduction latine, suédoise et irlandaise; 3° par Benzelius, archevêque d'Upsal, 1 vol. in-4°, Oxford, 1750, avec la traduction latine.

SOUVENIRS D'ÉCOSSE.

Hirta, l'île des Chasseurs.

Quoique placée dans un coin reculé de l'Europe, en dehors des grandes lignes de communication qui lient entre eux les peuples de notre continent, l'Écosse est vraiment une terre de progrès. Je dirai plus, c'est une terre de prodiges, en fait de civilisation surtout. Ses habitans, qui, il y a moins de deux siècles, ne songeaient guère qu'à tuer ou à se faire tuer, ne pensent plus aujourd'hui qu'à vivre et à bien vivre. Chez eux, la soif du savoir et la soif des richesses, que des esprits chagrins ont flétrie du nom de *cupidité*, ont remplacé la brutalité et la soif du sang. La vie paisible (*still life*) a pris la place de la turbulence et de l'esprit batailleur; et, dans les trois quarts du pays, l'aisance gagne chaque jour du terrain sur la misère. L'Écossais est aussi industrieux aujourd'hui qu'il était brave autrefois, aussi éclairé qu'il était superstitieux, aussi poli qu'il était barbare; ses luttes sont des luttes industrielles et savantes. Il est vrai que, comme il aime à acquérir, il aime toujours un peu à plaider. Comme au temps de Knox et du Covenant, il aime aussi à disputer; mais il ne se sert plus, dans ses procès et dans ses querelles, que d'une seule arme, de l'arme de la parole. Les tribunaux, les revues, les académies, les *meetings*, sont ses champs de bataille, et la seule conquête qu'il paraisse ambitionner avant tout, c'est la conquête du bien-être.

Cette conquête, qui semblait naguère au-dessus de ses forces, lui est assurée aujourd'hui. Sans doute en Écosse, comme dans tout le reste de la Grande-Bretagne, l'extrême misère est encore voisine d'une fabuleuse opulence; et à côté de la table du riche qui met à contribution les parties les plus lointaines du monde connu, le Thibet, le Cachemire, la Chine, il y

a de pauvres familles, à demi vêtues, qui, pendant des mois entiers, ont, pour seule nourriture, les warechs que la mer rejette sur leurs côtes; mais chaque jour il se fait des pas de géant vers le mieux. L'Écosse n'est plus une terre rude et solitaire, peuplée de clans barbares, et toute couverte de bruyères, de maigres bouleaux, et de ces hauts chardons, emblème du pays (1); c'est une riche contrée, dont le soc du laboureur sillonne toutes les plaines, dont les collines sont couvertes de belles plantations et de cultures variées, dont les montagnes les plus sauvages nourrissent d'innombrables troupeaux, et que les grands chemins et les canaux traversent en tous sens.

Ce que le bras de l'homme avait commencé, la vapeur va l'achever. Des *steamers* pénètrent dans toutes les baies, visitent tous les lacs, et, comme autant de ponts mobiles, joignent l'un à l'autre tous les caps, toutes les îles, toutes les langues de terre, qui font de cette contrée singulière une sorte de continent. Les *rail-ways* remplacent les *steamers* sur la terre ferme; les uns sont déjà en activité, comme ceux de Dalkeith et de Pasley; les autres, tels que celui de Glasgow à Édimbourg, tracés sur une grande échelle, vont rapprocher les villes et en accroître la prospérité industrielle. Cette prospérité cependant est déjà merveilleuse. Prenons Glasgow pour exemple. Glasgow, il y a un demi-siècle environ, en 1780, comptait à peine quarante mille habitans; Glasgow en compte aujourd'hui, en 1837, deux cent vingt mille au moins, ce qui fait un accroissement de population de plus de trois mille individus par année. Le commerce de Glasgow doit son origine au vaisseau chargé de harengs, qu'en 1668, Walter Gibson expédia dans un des ports de la France, et qui en revint chargé de sel et d'eau-de-vie, et Glasgow, de nos jours, a la Clyde et Greenock pour ports; Greenock, la principale cité maritime de l'Écosse, dont les hâvres peuvent contenir plus de cinq cents bâtimens, et dont les vaisseaux font le commerce de l'Inde et de l'Amérique; la Clyde, qui, le long de ses immenses quais, c'est-à-dire sur un espace de près de deux milles, voit s'amarrer un triple rang de navires.

La Clyde est la patrie première de la navigation à la vapeur. L'eau qui remplit la chaudière du premier *steamer*, et qui, se volatilisant, fit tourner sur les flancs d'un navire ces roues énormes que le bras d'un géant aurait eu peine à mouvoir; cette eau fut puisée dans le lit de cette rivière qui n'était fameuse que par ses magnifiques cataractes (*Corra Linn*, *Bonniton Linn*, *Dundass Linn*). Le succès avait couronné la première grande expérience de Patrick Miller, en 1786, lorsqu'au grand étonnement des habitans des bords de la Clyde et de nombreux gentilshommes de ses amis qu'il avait réunis pour être témoins de ses essais, il remonta cette rivière sur un grand bâtiment sans voile, que la vapeur d'eau seule faisait mouvoir; et cependant cette invention, dont les résultats n'ont pas de bornes, fut d'abord négligée. Ce ne fut qu'en 1812, long-temps après que Fulton, qui, dans un voyage en Écosse, avait vu le vaisseau de Patrick Miller, eut mis à profit ses expé-

(1) *The true scottish thistle.*

riences et eut introduit les *steam-boats* sur la rivière d'Hudson, que la Clyde vit reparaître un nouveau bâtiment mu par la vapeur. Henry Bell de Glasgow, qui perfectionna l'invention de Patrick Miller, avait fait construire ce bâtiment sur un nouveau modèle. Depuis cette époque, des milliers de navires du même genre ont sillonné les eaux de cette rivière qu'agite un bouillonnement continuel, et qui semblent fumer sous les machines qui les couvrent. Dans le trajet de Glasgow à Greenock, par exemple, à toute heure du jour, de quelque côté que l'œil se tourne, on aperçoit à l'horizon les colonnes de fumée de ces *steamers*, toujours en mouvement, et, de quart d'heure en quart d'heure, le navire qui vous porte glisse le long des flancs de quelqu'un de ces rapides bâtimens. Des voyageurs en grand nombre, hommes des basses terres (*Lowlanders*), hommes des montagnes (*Highlanders*), habitans des îles, paysans, citadins, commerçans, couvrent le pont de chacun de ces navires. Ils poussent de grands cris et se saluent au passage. Dans les longues et belles journées du commencement de l'automne, de joyeuses troupes d'oisifs, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles, parties de Glasgow ou des bourgades environnantes pour un pélerinage au Loch Lomond ou une promenade à Greenock, abritées du soleil par des tentes, dansent joyeusement sur le pont, au son de la cornemuse ou du violon, tandis que le *steamer* les emporte. Chaque petite ville, chaque bourg et presque chaque village des bords du Firth a son *steamer* pour se rendre à Glasgow ou à la ville la plus proche, comme chaque petite ville voisine d'une capitale située au milieu des terres a son *coach;* souvent même un particulier a son *steamer* à lui, *steamer* de dimention naine et d'allure coquette, qui, naviguant à côté de ces puissans bâtimens qui font le trajet de Glasgow à Liverpool ou à Dublin, ressemble à un enfant jouant auprès d'un géant.

Sir Thomas Kennedy, fort aimable baronnet des environs de Glasgow, dont je fis la connaissance lors de mon premier voyage dans cette ville, a un petit *steamer* qui est un vrai bijou. Sa force égale celle de quatre chevaux vigoureux; aussi le brave sir Thomas, qui a étudié à Oxford et qui se pique de latinité, l'appelle-t-il volontiers son *quadrigium*, quoique son véritable nom soit *Kitty*, *Kitty* la jolie, *Kitty* la coquette, *Kitty* la coureuse, *Kitty* la danseuse, selon l'occasion, l'allure et la mine que *Kitty* fait à la mer, c'est-à-dire selon que le temps est plus ou moins beau, le vent plus ou moins favorable. *Kitty*, du reste, est fort agréablement distribuée; sa jolie cabine, placée à l'arrière, peut contenir huit ou neuf voyageurs, car sir Thomas aime la société. Trois hommes forment l'équipage du petit navire en temps ordinaire, dans les promenades sur la Clyde; mais quand il se hasarde au-delà du Firth et du Loch-Long, l'équipage est augmenté de deux autres marins, plus un cuisinier, homme indispensable partout, mais sans prix à bord, pendant une traversée.

Le cuisinier de sir Thomas était certainement un homme parfait en son genre. Français d'origine et d'éducation, il n'avait pris de l'Angleterre que

ce que l'Angleterre a de bon, c'est-à-dire le gigot aux légumes, le saumon grillé, le jambon rôti, le roast-beef saignant, le plumpudding, et tous les autres puddings où elle excelle. Sa cuisine, moitié française, moitié anglaise, charmait bien des heures du voyage, de ces heures où la mer paraît si monotone dans son uniformité, que le dos d'un poisson entrevu au passage est une distraction et presque un évènement.

L'économie politique et l'économie domestique sont sœurs, de nom du moins; sir Thomas partageait ses loisirs entre l'une et l'autre. Il eût voulu faire dîner le peuple comme il faisait dîner ses amis; et quand on avait levé la nappe et servi les flacons de sherry, de porto, et le champagne, tout en absorbant méthodiquement rasades sur rasades, il développait à ce sujet de magnifiques théories dont Say et Bentham eussent été jaloux.

Glasgow, voisine d'Edimbourg, a des habitudes d'esprit tout-à-fait opposées. Glasgow, en effet, n'est pas une ville intellectuelle et savante comme Edimbourg. Glasgow a perfectionné l'invention de la vapeur; mais elle n'a pas, comme Edimbourg, dix-huit *revues* ou *magazines* et quatorze journaux (1), quoique cependant elle ne manque ni de journaux ni de revues. Différant en cela des Athéniens du Mid-Lothian, ses habitans préfèrent la table de Pythagore à l'art poétique de Pope et à la rhétorique de Blair. Les discussions des clubs ne roulent guère que sur le commerce et la politique; la science ne s'y montre que comme l'auxiliaire et la très humble servante de l'industrie, et les femmes, même celles du quartier neuf, n'ont pas encore chaussé les bas bleus. Ces dames, en s'abordant, s'occupent des dernières nouvelles commerciales de Delhi ou de Calcutta, du prix des tissus de Cachemire, des foulards de l'Inde et du thé de la Chine, avec un intérêt aussi vif que les *blue-stockings* d'Edimbourg s'occupent du dernier ouvrage de Chambers ou de Chalmers, et des *magazines* de Blackwood, de Tait ou autres. Les hommes, tout en écoutant les dames, consomment prodigieusement de rhum ou de wiskey; et, par le temps qui court, leur conversation, quand elle cesse d'être commerciale, ne roule guère que sur la réforme, le chemin de fer, le télégraphe électrique, ou la politique militante, quand il est question d'une tournée d'O'Connell ou d'un dîner donné à Peel.

Sir Thomas, comme tous ses compatriotes, avait une connaissance approfondie des chiffres et un grand respect pour eux : il avait fait fortune avec leur aide, et il professait pour l'addition et la multiplication bien entendues une sorte d'adoration qu'on eût pu comparer à celle des Juifs pour le

(1) *Edinburgh Review, Blackwood's Magazine, New Scott Magazine, Tait's Magazine, Scottish Register, Presbyterian Review, the Edinburgh philosophical Review, the Phrenological Review,* et une dizaine d'autres publications s'occupant d'objets spéciaux, tels que la médecine, l'agriculture, la théologie, etc. — Journaux quotidiens, journaux paraissant plusieurs fois la semaine ou une fois la semaine : *Edinburgh Evening Courant, Caledonian Mercury, Edinburgh Gazette, Edinburgh Advertiser, the Edinburgh Observer, the Scotsman, North-British Advertiser, Aikman's-Advertiser, the Saturday-Evening-post, the Patriot, Weekly Journal, Weekly Chronicle*, et deux ou trois autres petits recueils spéciaux.

veau d'or. Quoique baronnet, il n'avait pas cru déroger en se faisant commerçant et en gagnant, grace au négoce, une demi-douzaine de millions.

Quand je le connus, sir Thomas, retiré des affaires, ne s'occupait plus d'économie domestique qu'avec son intendant et son cuisinier, et d'économie politique qu'en amateur. J'écrirais des volumes si je voulais raconter les longues conversations que nous avions sur son sujet favori, son *hobby horse*, le soir, non pas après boire, mais tout en buvant, car à Glasgow, comme dans toute autre ville du royaume uni, boire paraît le comble de la félicité humaine.

Sir Thomas connaissait parfaitement l'Écosse. *Kitty* l'avait promené dans toutes les baies, les golfes et les détroits, les *firth* et les *forth* de ce pays, qui est aussi bizarrement déchiqueté par les eaux, qu'une feuille de papier découpée par un enfant. Il avait remonté toutes les rivières navigables, suivi tous les canaux, à commencer par le roi des canaux, le *Caledonian Canal;* il n'avait pas oublié un seul des lacs où *Kitty*, grace à sa légèreté et à la finesse de sa taille, avait pu se glisser. Il avait aussi fait de nombreuses promenades aux îles, de l'île d'Arran aux *Shetland-Isles*. Il connaissait peut-être l'Écosse mieux que Chalmers, qui nous a cependant donné un si excellent dictionnaire de ce pays. Sir Thomas, il est vrai, avait fait presque tous ses voyages en dînant, en digérant, ou en dormant; mais enfin il les avait faits, et je ne sais par quel miracle, tout en dormant, en dînant et en digérant, il avait beaucoup appris. Cette faculté d'observer au vol, et en s'occupant de tout autre chose, les Anglais la possèdent admirablement. Quand ils ont traversé le monde comme une balle ou un boulet, on est émerveillé de ce qu'ils ont vu au passage.

Un soir que, tout en promenant le carafon, nous causions économie politique et voyages : — Croiriez-vous, nous dit sir Thomas, qu'à quelques centaines de milles de Glasgow, et à soixante milles seulement de Long-Island, il existe un pays, fort bien peuplé eu égard à son étendue, un pays tel que celui qu'ont rêvé les utopistes, un pays où règne l'égalité absolue, où la loi agraire est mise tout naturellement à exécution. Les habitans ne se partagent pas les terres, il est vrai, mais se partagent par parts égales les produits des terres, et ce partage, exécuté dans toute sa rigueur, loin de les appauvrir, les rend tous vraiment riches, riches à leur manière, et ce qui est plus merveilleux, selon leurs désirs. Ce pays ignore l'usage de l'argent, n'a pas d'armée, et peut s'en passer, ne paie pas de taxes, et n'a ni rois, ni lois, et par conséquent ni magistrats, ni avocats, ni plaideurs, ni gens qui aient envie de plaider.

— Quel est donc ce pays fortuné? m'écriai-je en interrompant l'énumération de tous ces avantages.

— Voyez-vous, dit sir Thomas en me montrant une carte d'Écosse, pendue à l'un des lambris de la salle, voyez-vous, là, à l'ouest des Hébrides, dans l'un des coins les moins fréquentés de la mer Atlantique, à cent quarante milles environ du continent, ce petit point noir auprès duquel on a écrit

Hirta ou *Saint-Kilda?* Voilà ma terre promise, ma république qui vaut mieux que la république de Platon, car ma république est possible, puisqu'elle existe; tandis que celle de Platon n'était pas possible, et n'a jamais existé. Cette petite île, qu'ont oubliée les trois quarts des géographes, et que Chalmers, dans son *Écosse*, a dignement réhabilitée, s'appelle Hirta ou Saint-Kilda, entendez-vous?

— Oui, certes, mais j'admire mon ignorance; je n'avais, je crois, jamais entendu prononcer ce nom : Hirta, Hirta!... Ce nom, du reste, qu'il soit scandinave ou gaëlique, a quelque chose de sauvage qui n'eût pas mal sonné dans un poëme d'Ossian.

— Ossian cependant n'a jamais chanté Hirta, cette terre de l'Océan aussi poétique que sa terre de *Morven*. En revanche, nos savans, qui déduisent habilement une étymologie, font venir ce nom de Hirta de *Earth* (terre), comme si on avait voulu dire Hirta, *la terre* par excellence.

— Et ce pays, vous l'avez vu? Et ces habitans, dont vous m'avez vanté les mœurs, existent-ils ailleurs que dans votre imagination?

— J'ai vu ce pays et ses bons habitans, et je compte les revoir encore.

— Je serais volontiers du voyage.

— En vérité?

— Sur ma parole!

— Eh bien! je vous prends au mot; demain *Kitty* aura son équipage de campagne, et je vous mène à Hirta.

— C'est convenu.

— A demain!

— A demain!

Le lendemain, au point du jour, attaché à l'un des anneaux de fer des quais de Glasgow, le petit steamer fumait, sifflait, grondait, et semblait bondir d'impatience. L'équipage était au grand complet, sir Thomas avait recruté deux amis (et, grace à son cuisinier, il en avait beaucoup). Le temps était magnifique. En quelques minutes, la chaudière fut chauffée, le balancier joua, les roues tournèrent, et *Kitty* s'agita comme impatiente de prendre son élan.

— Vous aimez la chasse, me dit sir Thomas en faisant descendre dans la cabine, qu'il appelait son arsenal, une douzaine d'excellens fusils de chasse.

— Je l'aime de passion.

— Eh bien! nous pourrons nous divertir.

Quand on eut embarqué un certain nombre de paniers dont je devinai le contenu aux précautions que le cuisinier prenait à les faire placer convenablement à fond de cale, sir Thomas donna le signal du départ, la chaîne fut détachée, l'ancre levée, et nous partîmes.

C'était un charmant et singulier spectacle de voir *Kitty* se glisser, entre les géans de son espèce, avec la légèreté d'une hirondelle traversant une bande de ramiers ou de corbeaux. Puis, quand nous fûmes sortis du milieu

des rues mobiles de la ville flottante que Glasgow renferme dans son sein, les mouvemens du petit navire, sans rien perdre de leur légèreté, devinrent plus doux et plus réguliers; nous glissâmes rapidement entre les deux rives de la Clyde canalisée dans une partie de son cours, et présentant, sur l'une et l'autre de ses rives, de charmans paysages.

Ces paysages sont frais et variés; de temps en temps l'œil découvre de belles villa: de jolies montagnes, suffisamment boisées pour ce pays où les arbres sont rares, les dominent à l'horizon; mais ils ont surtout ce qui manque à beaucoup d'autres scènes de la nature, la vie. La Clyde qui les traverse et que remontent et descendent processionellement de nombreux navires, les *rail-ways* qui aboutissent à ses rives, les hautes cheminées à vapeur qui, comme des obélisques à la tête flamboyante, s'élèvent aux environs de chaque hameau, et dont trois ou quatre au moins, de dimensions plus ou moins colossales, apparaissent toujours fumantes à l'horizon de chacun de ces paysages; l'industrie, en un mot, voilà ce qui les anime et les fait vivre; c'est l'ame de ce grand corps.

Le soleil brillait déjà de tout son éclat, lorsque le *steamer* glissa le long de la paroi méridionale du noir rocher qui couronne le vieux château de Dumbarton. Sir Thomas, qui avait tranquillement sommeillé depuis son départ de Glasgow, sortit en ce moment de la cabine, poussé, non par son goût pour le pittoresque, mais par ce mouvement physique de l'estomac vide qui chasse l'ours de sa caverne et le loup de la forêt, par le besoin et l'espoir d'un bon déjeuner.

— John, le déjeuner est-il prêt? dit-il en apostrophant le cuisinier.

— *Yes, sir.*

— Qu'on serve donc sur le pont. L'air est frais, la matinée est belle, et la tente nous garantira du soleil, s'il venait à trop chauffer. Qu'en dites-vous, messieurs?

La motion de sir Thomas fut appuyée et votée à l'unanimité.

Le bonnet de dentelles blanches qui couvrait encore le haut de la tête du Ben Lomond, venait de se cacher derrière un rang de montagnes plus voisines, quand nous commençâmes notre déjeuner en avalant quelques douzaines d'huîtres de Leith, arrivées le matin même d'Edimbourg à l'instant de notre départ, c'est-à-dire aussi fraîches que des huîtres de Dieppe mangées à Rouen, mais je ne dirai pas aussi bonnes. Puis on attaqua le poisson bouilli et grillé, les viandes rouges et succulentes, et l'on arrosa le tout de thé, de vin ou de café, selon les goûts.

Pendant une grande partie du jour, nous cheminâmes dans le firth de la Clyde et dans les détroits qui séparent l'île de Bute du continent, les *kyles* de Bute, détroits romantiques et pittoresques, mais monotones comme tout ce qui est pittoresque et romantique une journée durant. Le soleil s'abaissait, et les ombres des montagnes s'alongeaient d'une rive à l'autre du Loch Fine, lorsque *Kitty* doubla la pointe de Lamont. Nous dînâmes en longeant les côtes solitaires de la presqu'île de Cantire, et c'était vraiment ce que

nous avions de mieux à faire, tant ce pays est aride et nu. La nuit était close depuis long-temps quand nous mouillâmes à l'entrée du Crinan-Canal, non loin du village de Lochgilphead; la journée avait été bonne.

Le lendemain, au point du jour, *Kitty* avait repris sa course; elle traversait, rapide comme la truite, le Crinan-Canal, enfilade de petits lacs, et évitait de cette façon le détour de plus de cent milles qu'il eût fallu faire autour de la presqu'île de Cantire. Sir Thomas se réveilla à temps pour me montrer, tout en fumant une demi-douzaine de cigarres et en avalant quelques gorgées de wiskey, le *Sliamhgaoil*, ou la montagne de l'amour.

— Sa physionomie n'a rien de bien amoureux, me dit-il, et ses dehors sont plutôt rudes que séduisans; les souvenirs que la tradition y attache sont des souvenirs de mort. Ossian Diarmid, l'aïeul des Campbell, y fut tué. Malgré tout, c'est la montagne de l'amour; et pourquoi? personne ne le sait.

Nous eûmes bientôt traversé les détroits qui séparent Cantire de l'île montagneuse et rude de Jura, l'île de Jura de l'île de Mull, l'île de Mull du continent. Nous n'avions que faire à Staffa, tant de fois décrite et visitée; nous laissâmes donc Staffa derrière nous, remettant à notre retour notre visite aux grottes musicales de Fingal (*Vaimh Binn* en langue gaëlique). Nous ne nous arrêtâmes qu'un moment à Tomerbory, grand village, capitale de cette île de Mull, si capricieusement déchiquetée; et tandis que nous renouvelions notre provision d'eau, de charbon et de viande fraîche, car nous allions traverser le grand bras de mer qui sépare Long-Island de l'Ecosse, sir Thomas, toujours un peu pédant, me montra, au fond de la baie où nous étions mouillés, l'endroit où, en 1588, le vaisseau amiral de l'invincible Armada, jeté là par la tempête dans ce coin reculé de l'Ecosse, s'était fait bravement sauter.

Je ne me rappelle du trajet nocturne de Mull à Long-Island que quelques phares allumés et brillant à notre droite sur les îles de Muck et de Canna. La nuit était douce et parfaitement sereine; deux ou trois fois je montai sur le pont, et je vis avec satisfaction que l'équipage ne dormait pas, comme je l'avais craint un moment au silence qui régnait à bord. L'homme placé au gouvernail, le chauffeur et l'homme de quart veillaient avec la même sollicitude que s'ils eussent eu à diriger un steamer de première classe. Ils avaient raison, car il s'agissait d'empêcher *Kitty* d'aller donner du nez contre un rocher, et de faire, à la suite de cette embrassade, quelque valse sous-marine.

L'île de Skye, que nous laissâmes derrière nous, à notre droite, au moment où le soleil se levait, ressemble en grand à l'île de Mull, qui ressemble à l'île de Jura, qui ressemble à toutes les îles jetées sur la côte ouest de l'Écosse, c'est-à-dire qu'elle est formée d'un assemblage très confus de montagnes couvertes de pâturages et de bruyères, au milieu desquelles la mer allonge ses mille bras, comme un polype gigantesque étend ses rameaux autour de la proie qu'il va dévorer. La proie est dure à ronger; bien

des siècles se sont écoulés, et bien des siècles s'écouleront encore avant que le grand polype ne soit venu à bout de la rude carcasse qu'il ronge depuis que le monde existe.

Kitty se conduisait parfaitement et ne paraissait nullement fatiguée de sa veillée; nous passâmes donc rapidement entre les différens îlots du détroit de Harris. Vers le milieu du jour, nous coupâmes le 58e degré, courant à travers l'Atlantique, qui, devant nous, s'étendait sans bornes.

Une soixantaine de milles seulement nous séparaient encore de la terre promise vers laquelle nous voguions, et nous aurions pu aller réveiller ses habitans dans la nuit qui allait suivre. Mais sir Thomas était prudent; il se souciait peu de s'aventurer, au milieu des ténèbres, sur une mer déserte et peu connue de son équipage; il fit donc tourner à droite, et nous allâmes coucher à Vig, dans l'île de Lewis, la plus grande des Hébrides.

Les étoiles commençaient à peine à pâlir sur le dais gris du ciel, c'est-à-dire qu'il n'était guère qu'une heure et demie du matin, tant les nuits sont courtes dans ces régions plus rapprochées du pôle, vers la fin de juin, quand *Kitty* se remit lestement en marche. Lorsque le soleil se leva, nous avions perdu toute terre de vue. Plusieurs heures s'écoulèrent encore sans que notre œil découvrît rien à l'horizon devant nous.

— Où diable nous conduisez-vous, disais-je à sir Thomas, presque aussi ennuyé qu'un des compagnons de Christophe Colomb après le second mois de navigation; de l'eau, toujours de l'eau! Je crois que *Kitty* a fait fausse route, et que nous ne découvrirons pas aujourd'hui notre sixième partie du monde.

— Attendez encore une heure, me dit-il, et puis regardez là bas, à droite, du côté de ce nuage.

L'heure ne s'était pas encore écoulée, et le nuage ne s'était pas encore dissipé, qu'en effet je vis un point sombre apparaître lentement aux confins de la mer solitaire qui s'étendait devant nous.

— Hirta! Hirta! cria sir Thomas avec la même énergie qu'un mousse qui, de la hune où il est en vigie, crie : Terre! après une traversée de six mois.

Kitty tourna gracieusement sa proue vers ce point noir, et telle était la rapidité avec laquelle nous avancions, que cet objet semblait sortir du sein des flots, grandir à vue d'œil, et courir vers nous.

Bientôt ses formes se dessinèrent nettement, et ses dimensions devinrent plus imposantes. Ce point devint un rocher, ce rocher une montagne, cette montagne une île entière, une île dont les côtes, taillées à pic, s'élevaient de tous côtés comme des murailles d'une prodigieuse hauteur. On eût dit une tour énorme, un pilier colossal jeté solitairement au milieu de l'Atlantique; et, à voir la bizarrerie avec laquelle le sommet de l'île se découpait, formant plusieurs échancrures et plusieurs saillies que dominaient quatre pitons principaux dont l'un touchait aux nuages, et s'inclinant d'un côté jusqu'au rivage de la mer, il semblait que la tour avait été ruinée à moitié

de sa hauteur, que le pilier avait été brisé par quelque terrible secousse, et que sa base, restée seule debout, plongeait dans l'Océan.

— On n'a pas tort d'appeler cette île escarpée le Ténériffé des Iles Britanniques, nous dit sir Thomas au moment où nous approchions de la côte. Le Conachan, cette pointe que vous voyez là-haut, encapuchonnée de nuages, ne s'élève pas, en effet, à moins de mille quatre cents pieds de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan. Voyez du côté de la mer, cette montagne est taillée si perpendiculairement, qu'un homme assis à son sommet pourrait pêcher à la ligne dans l'Océan, qui ronge sa base, si toutefois sa ligne avait mille quatre cents pieds de longueur. La hauteur de ce rocher est tellement extraordinaire, que, couché à plat ventre, du côté du précipice et regardant les flots au-dessous de vous, vous les voyez blanchir de leur écume le pied du rocher, et que votre oreille ne peut en entendre le bruit.

Nous tournions tout autour de l'île, et dans ce moment nous approchions du précipice.

— Voilà une arche magnifique, et à laquelle nos touristes des trois royaumes voudraient chaque année faire un pélerinage obligé, comme à Staffa et à la Chaussée des Géans de la pauvre Irlande, si elle n'était placée aussi loin des routes fréquentées, et si d'ailleurs elle n'était en quelque sorte écrasée par le voisinage des falaises qui s'élèvent au-dessus d'elle. — Comme je tournais les yeux pour examiner cette arche formée d'un assemblage d'immenses roches qui se dressaient devant nous avec la plus sau vage magnificence, tout à coup les roches voisines semblèrent se dépouiller du vêtement blanc qui les enveloppait en entier, et ce vêtement, se soulevant et se déchirant en quelque sorte avec le bruit du tonnerre, se déroula tout autour de la montagne, comme une toile blanche qu'agite le vent.

— Qu'est-ce? m'écriai-je avec étonnement; les rochers s'écroulent-ils? Quel est ce nuage, ce tourbillon?

— C'est un tourbillon vivant; c'est la basse-cour du pays, que *Kitty* vient d'effaroucher en fumant son cigarito comme une belle Espagnole, et qui prend son vol. Tout à l'heure le rocher était blanc, car il était couvert de myriades de gannets (1) et d'oiseaux de mer; maintenant il est noir. Tenez, le nuage redescend; il n'y a plus que quelques lambeaux qui flottent encore çà et là le long du précipice comme des franges d'argent, et le rocher redevient blanc.

L'effroi que nous avions causé à tous ces oiseaux sauvages commençait, en effet, à se calmer. Deux ou trois fois encore ils reprirent leur vol en troupes innombrables, et vinrent tourbillonner à l'entour de la pauvre *Kitty* avec un épouvantable fracas. Leurs colonnes étaient tellement épaisses, que, par instans, l'air en était obscurci.

— Voilà bien le plus beau pigeonnier de l'Atlantique, reprit sir Thomas. Mac-Culloch, qui visita cette île il y a quelques années, a calculé combien

(1) *Gannet or solan goose* (Sula Alba).

de paires de gannets vivaient sur ce rocher, et combien de paires y naissaient chaque année. Ce nombre effraie l'imagination. Les habitans de l'île en font cependant une prodigieuse consommation, car c'est là le fond de leur cuisine. C'est aussi leur principale richesse.

Après avoir fait le tour de l'île à peu près en entier, et avoir passé, du côté du nord-est, au pied d'un autre rocher presque aussi élevé que le Conachan, nous nous présentâmes à l'entrée d'une petite baie, la seule que possède l'île. Quoique le temps fût beau et la mer calme, les vagues dans cet endroit se soulevaient avec furie. Mais *Kitty*, malgré sa petite taille, n'était pas une enfant que ce tapage effrayât. Sa petitesse, d'ailleurs, lui était utile; et comme elle connaissait le passage, elle se glissa lestement le long d'un rocher séparé de l'île par une fissure, et sur lequel on voit les restes d'une ancienne construction. Quelques instans après, elle arrivait au fond d'une petite baie, où l'eau était tranquille comme un miroir. Là, la jolie voyageuse pouvait se reposer en sûreté. La soupape fut donc ouverte; on laissa la vapeur s'échapper en sifflant; l'ancre fut jetée, et nous nous préparâmes à descendre à terre.

Quelques femmes nous attendaient sur le rivage, à deux ou trois portées de fusil du steamer. Couvertes de plumes de la tête aux pieds, chaussées de peaux d'oiseaux auxquelles les plumes et les ailes restaient, elles avaient une physionomie de Mercures empennés assez amusante; mais elles n'avaient ni la grace ni la beauté de ce messager de l'Olympe. Comme nous mettions pied à terre, ces femmes et d'autres insulaires qui s'étaient joints à elles, hommes et enfans, accoururent vers nous, en poussant des cris joyeux. A voir les plumes dont tous ces personnages étaient couverts, les plumes faisant corps avec le tissu de leurs vêtemens, avec les touffes de leur chevelure, étant collées sur leur chair par la graisse ou la sueur, on eût pu se croire dans l'Ile des Génies ou bien dans l'Ile des Oiseaux, que Swift a si plaisamment décrites dans son conte du *Tonneau*.

Les hommes, en effet, ressemblaient à des oiseaux adultes, les plumes étant lissées sur leurs corps par les instrumens de travail; les enfans ressemblaient à de petits hiboux tout mousseux, les plumes qui les couvraient étant plus hérissées; car ils sortaient de leurs lits, que compose la plume seule, la plume sans enveloppe de toile. Au reste, tout paraissait plume dans ce pays. Les roches étaient blanches, et la mer était toute bigarrée d'animaux à plumes. Les maisons semblaient comme revêtues de plumes volantes, et la terre en était diaprée. Les plumes étaient semées sur le gazon des prairies, comme les fleurs au mois de mai. La plume pavait les rues du village, capitale de l'île; les fumiers en étaient à demi formés, et les plumes semblaient le seul grain que les indigènes eussent semé dans les sillons du peu de terrain labouré que nous vîmes en passant. L'atmosphère même en était remplie; les plumes volaient autour de nous, comme les feuilles mortes, à l'automne, dans une grande forêt que le vent secoue. Aussi, au bout de quelques instans, nous avions pris l'uniforme du pays. Le plus désagréable

de l'affaire était de respirer cet air rempli de molécules blanchâtres, et que le duvet des oiseaux épaississait; les narines et la bouche s'en remplissaient, et à chaque instant il fallait éternuer vigoureusement pour n'en être pas étouffé.

— *My God!* s'écria sir Thomas avec impatience, tous les gannets du pays sont-ils donc dans le moment de la mue, pour que toutes leurs plumes courent ainsi la campagne?

— Non, reprit l'un des insulaires, le *steward* du laird de Macleod doit venir ces jours-ci, et on a fait une grande chasse pour lui donner en plumes, comme on fait toujours, le cadeau de quarante livres que chaque année nous envoyons à son maître. On a tué deux ou trois mille gannets, et, depuis trois jours, toute la population est occupée à les plumer. Demain, une autre chasse doit avoir lieu; vous arrivez à temps pour être de la partie.

— A merveille! s'écria sir Thomas, à demain la chasse; en attendant, nous allons faire un tour dans l'île et visiter la capitale.

La distance qui nous en séparait n'était pas grande; cette capitale, ou plutôt ce village étant construit à un quart de mille au plus du bord de la mer, au sud-est de la baie où nous venions de débarquer. Le seul chemin qui y conduisait était tellement étroit et escarpé, que quelques hommes placés là eusseut pu, en faisant rouler des pierres, empêcher une armée ennemie d'avancer dans l'île.

— Voilà la charte d'indépendance du pays, nous dit sir Thomas, en nous montrant ces rochers suspendus et prêts à écraser les passans; on peut dire, sans jeu de mot, que celle-là est fondée sur le roc.

Tout en grimpant vers le village, sir Thomas nous racontait quelques particularités relatives à cette île qu'il regardait comme sa campagne de plaisance. Le nom de Saint-Kilda qu'elle porte en même temps que celui de Hirta l'embarrassait fort. — J'ai pâli plus d'un jour sur les bouquins des bibliothèques de Glasgow et d'Édimbourg, et j'ai feuilleté, un à un, les manuscrits de la bibliothèque des avocats de cette dernière ville, sans pouvoir découvrir quel était ce saint Kilda. Était-il Écossais ou Irlandais? les érudits d'Écosse n'en ont jamais parlé, ni même entendu parler, et l'hagiologie irlandaise se tait complètement sur son compte. Au reste, si le saint patron de cette île est inconnu, cette île n'en est pas moins fort bonne chrétienne. Elle avait, en 1690, jusqu'à trois chapelles. Aujourd'hui le nombre est réduit, et deux sont en ruines. Le brave laird de Macleod, ajoutait-il, regarde Saint-Kilda comme sa propriété; mais si les habitans de ce petit coin de rocher, au lieu d'accueillir son *steward* comme un ami qui leur apporte des nouvelles, s'avisaient de lui fermer la porte de l'île, je ne sais trop comment le laird de Macleod s'y prendrait pour l'enfoncer et faire acte de propriétaire.

Nous arrivâmes sur ces entrefaites dans la capitale de Saint-Kilda, capitale formée de deux rangées de maisons avec une rue pavée au milieu. Ces maisons, construites en pierres de taille, sans chaux ni mortier, mais liées plus ou moins bien entre elles par des couches de tourbe détrempée, sont

plus hautes que celles des villages de Long-Island et des Hébrides. Elles n'ont pas de toits, seule façon d'éviter que les toits ne soient emportés par les ouragans épouvantables qui se déchaînent sur l'île pendant l'équinoxe. Les portes en bois ont des verrous de bois assez inutiles, dans un pays où il ne peut y avoir de voleurs, et où d'ailleurs il n'y a rien à voler. Le curé nous dit plus tard que c'étaient les mères de famille qui avaient fait placer ces verrous; alors nous devinâmes pourquoi. Ces verrous ont-ils empêché les *vols* que ces bonnes femmes redoutaient? Nous en doutons fort. Toutes les maisons sont divisées en deux parties, l'une, la partie intérieure, qui sert d'habitation à toute la famille, qui s'y couche dans des lits en pierre établis dans l'épaisseur de la muraille, comme autant de fours pouvant enfourner chacun trois ou quatre individus, selon l'âge et la taille. L'autre partie de la maison, plus voisine de la porte, reçoit les bestiaux dans les mauvais temps de l'hiver.

Le ministre, qui était venu au-devant de nous, nous offrit sa maison pour la nuit; mais comme la propreté ne paraît pas une des vertus chrétiennes de Saint-Kilda, et qu'elle n'était certainement pas une des vertus domestiques du bon prêtre, ainsi que nous pûmes en juger au premier coup d'œil, nous préférâmes à ce gîte rustique les cabines de *Kitty*, et nous priâmes seulement le bonhomme de faire avec nous un tour de promenade dans l'île. Cette promenade ne pouvait être longue, l'île n'ayant guère que trois milles, de l'est à l'ouest, et deux milles, du nord au sud; mais elle n'en était pas moins pénible et fatigante, tant le sol est inégal.

Sir Thomas, en se hissant à travers les rochers et sur des pentes couvertes de troupeaux, soufflait comme un marsouin. Il ne perdait pourtant pas la parole, et il adressait, au ministre qui nous accompagnait, toutes les questions dont les voyageurs sont si prodigues.

— Combien d'habitans dans l'île? lui dit-il.

— Cent vingt et quelques autrefois; de 1700 à 1764, cent quatre-vingt, mais dans cette fatale année (1764) la petite-vérole réduisit la population à quatre-vingt-huit individus.

— Ces hommes sont-ils d'origine irlandaise ou écossaise?

— Ils sont de la même race que les habitans des Hébrides.

— Quelle langue parlent-ils?

— La langue gaëlique.

— Ils ne portent cependant ni plaids, ni toques, et je ne crois pas qu'ils aient jamais porté le *philabeg* (tablier des Écossais); leur costume, en un mot, ne ressemble en rien au costume des Highlanders.

— Cela est vrai; mais ils ne diffèrent des Highlanders que par le costume.

— Quelle est l'étendue des terres labourables?

— Peu considérable : une centaine d'arpens environ. Les terres cultivables présentent une plus grande superficie; mais on ne peut guère ensemencer utilement que ces pentes du sud-est, cette partie de l'île étant seule bien abritée contre les terribles vents du nord-ouest.

— Que sème-t-on dans les terres cultivées?

— De l'orge et de l'avoine, comme dans Long-Island, et cette orge, qui croît au milieu des tempêtes, est la plus belle des Highlands. L'avoine est mauvaise.

— Y a-t-il quelques jardins?

— Aucun, le vent ne permettant à aucun arbre de croître. On plante seulement, dans les endroits les mieux abrités, quelques choux et des pommes de terre; mais ces légumes sont à peine mangeables.

— Avec quels instrumens cultive-t-on la terre?

— Avec la bêche et le *caschrom*, ou charrue à main (d'après le système de Rum-Rey).

— Qui cultive ces terres?

— Tout le village, qui se partage le produit par parts égales.

— Et ce peu de terres cultivées peut nourrir toute la population?

— Oui, tant le système de culture et d'assolement du pays rend les terres fertiles. Le sol cependant est assez pauvre de sa nature, mais nos travailleurs savent l'améliorer. Ils commencent par bêcher la terre avec soin, ils brisent ensuite les mottes avec un maillet et les ratissent pour en ôter jusqu'aux moindres fragmens de pierres, jusqu'aux moindres herbes ou racines sauvages; ils couvrent ensuite cette terre ainsi travaillée d'un engrais qu'ils préparent avec un soin tout particulier et d'une manière fort originale. Voici de quelle façon ils s'y prennent : ils brûlent d'abord beaucoup de tourbe sèche, ils en étalent ensuite la cendre dans la chambre où ils mangent et dorment. Ils recouvrent cette cendre de terre, et recouvrent ensuite cette terre de cendres nouvelles, formant de cette façon plusieurs couches qu'ils arrosent, et qu'ils pétrissent avec les pieds jusqu'à ce qu'ils en aient fait une sorte de pâte sèche sur laquelle ils allument leurs feux de tourbe pendant tout l'hiver, transportant leur foyer d'une place à une autre, jusqu'à ce que toute la pâte formant parquet soit de nouveau pulvérisée; alors sur cette poussière, ils déposent de nouvelles couches qu'ils brûlent encore, de sorte qu'à la fin de l'hiver, leurs maisons, dont, au reste, ils ont soin de tenir les murailles plus élevées qu'elles ne le sont dans aucune des îles de l'ouest, sont remplies de cendres aux deux tiers, et que ce singulier parquet allant presque toucher au plafond, leurs habitans ont peine à se tenir debout. Au printemps, chaque maison se vide, et l'engrais préparé de cette manière est d'une si excellente qualité, qu'il double certainement la fertilité des terres.

— J'en donnerai la recette à mes amis d'Écosse, dit sir Thomas en riant; je doute cependant qu'ils essaient jamais de s'en servir, ou plutôt de le fabriquer, nos fermiers surtout, qui tiennent à avoir les planchers de leurs maisonnettes si soigneusement balayés et tous leurs meubles si luisans.

— En effet, le balai n'est guère en usage à Saint-Kilda, à ce qu'il me semble.

— L'éponge non plus; aussi je crains bien qu'à la fin de l'hiver, le corps de ces bons insulaires ne soit aussi fertile que leurs terres. Il doit certainement être terriblement fumé, et couvert d'une couche d'engrais.

— Et pourtant ils ne s'en portent pas plus mal, reprit le ministre. La vie même est aussi longue ici, plus longue peut-être, que dans le reste de l'Écosse, grace au régime rude et simple des habitans, et à l'absence du wiskey. Saint-Kilda n'a pas de cabaret.

— Ce n'est pas une raison pour qu'il n'y ait pas de buveurs, reprit sir Thomas en riant. Il n'y avait pas de cabaret du temps de Noé, et le brave patriarche n'en appréciait pas moins une bonne bouteille de vin de Syrie. Cependant je ne pense pas qu'on plante jamais la vigne à Saint-Kilda.

— Mais quelles sont toutes ces petites maisons rondes, couvertes de dômes, qui ressemblent à autant de ruches d'abeilles? demandai-je au ministre, que la plaisanterie un peu vive de sir Thomas avait rendu sérieux, en lui montrant plusieurs de ces bizarres édifices. Est-ce là les maisons de plaisance des habitans?

— C'est leurs magasins et leurs greniers. Ces bâtisses vous semblent grossières, elles sont construites cependant avec un certain art. La pierre sèche dont elles sont formées, doit laisser de tous côtés un libre passage au vent, tandis que le haut est tout-à-fait impénétrable à la pluie. Les pluies sont si fréquentes et si abondantes dans l'île, que ni l'orge, ni l'avoine, ni le foin, ni la tourbe, ne pourraient sécher, si on les laissait en plein air; mais aussitôt que la tourbe est divisée en mottes, et le blé ou l'herbe coupés, on les jette dans ces bâtimens, où, grace aux courans d'air continuels, ils sèchent rapidement, sans être exposés à aucune fermentation. De cette façon jamais la récolte n'est perdue, ni même compromise.

— Voilà, par Arthur Young! une invention que je veux, cette fois, rapporter en Écosse, et dans Long-Island et l'île de Skye surtout; elle ne peut manquer de faire fortune dans ces pays, où, deux années sur trois, les foins et la moitié des moissons pourrissent sur la terre.

— Cette manière de sécher et de conserver les grains n'y était pas autrefois inconnue, reprit le ministre. Dans mes longs loisirs, j'ai fait quelques recherches à ce sujet. Solinus la décrit comme commune à toutes les Hébrides; soit négligence, soit paresse, on l'a perdue (1).

— Eh bien! moi, je l'aurai retrouvée.

Et sir Thomas nota le procédé sur ses tablettes, entre un article de science usuelle et un article de chimie culinaire.

— Oui, reprit le pasteur, Solinus a décrit les greniers de Saint-Kilda; d'autres écrivains anglais en ont parlé. L'un d'eux prétend même que tel temple du dieu *Terme* (comme le four d'Arthur Owen, par exemple), qui a fait gémir tant d'antiquaires, n'est autre chose qu'un grenier de Saint-Kilda, tant la largeur, la hauteur, toutes les dimensions, en un mot, sont semblables. Au lieu du temple d'un dieu, ce serait donc tout simplement un petit grenier saint-kildain resté debout en Écosse. Les savans ont quelquefois plus d'imagination encore qu'ils n'ont de patience.

(1) Les châlets suisses et les petits châlets du duché de Bade et des montagnes de la Forêt-Noire sont construits d'après le même principe.

— Oui, c'est un *half-penny* dont on a voulu faire un *othon*, dit sir Thomas en riant; les antiquaires n'en font jamais d'autres. Mais, à propos de savans, et par conséquent à propos de bœuf, combien de têtes de bétail nourrit votre petite île?

— Un millier à peu près; soixante à quatre-vingts vaches et bœufs noirs, tels que ceux qui paissent dans ces pâturages là-bas, et huit à neuf cents moutons et chèvres. L'espèce des vaches est petite, mais vigoureuse, et le lait que l'on en tire, mêlé à celui des brebis et des chèvres, forme un des fromages les plus estimés, même à Long-Island! nous dit le ministre avec une emphase qui témoignait de sa simplicité. La race des moutons est norvégienne; leur queue est très courte, leur chair est extrêmement fine et délicate; leur laine est brune, comme vous pouvez le voir, et quelquefois, ainsi qu'en Islande, leur tête se couvre de plusieurs cornes au-delà du nombre ordinaire.

— Leur chair est délicate, dit sir Thomas, qui semblait rêver depuis un moment et qui s'était tout simplement arrêté sur ce mot; demain je veux goûter un quartier de mouton saint-kildain à mon déjeuner.

Des ordres furent donnés en conséquence par le ministre, pour qui les désirs d'un personnage aussi considérable que sir Thomas semblaient autant de commandemens, et nous continuâmes. Nous étions arrivés dans un endroit solitaire, entouré de rochers noirs et escarpés. Le ministre nous montra un enfoncement dans le sol, et, en regardant avec attention de ce côté, nous vîmes qu'une source jaillissait de cet endroit, et, coulant entre des rochers, formait aussitôt un filet d'eau considérable.

— C'est la seule rivière de Saint-Kilda, nous dit notre cicérone, on l'appelle *Tober-nam-Bay*. Deux autres petites sources, dans d'autres parties de l'île, suintent entre des rochers, mais elles sont loin de fournir autant d'eau que Tober-nam-Bay. D'où jaillit ce torrent d'eau douce, au milieu de l'eau salée qui nous entoure? Nous l'ignorons; Dieu le sait. Si cette eau venait à tarir, je ne sais trop si les deux autres petites sources suffiraient à la consommation des habitans de l'île. Mais depuis des siècles, l'eau de Tober-nam-Bay coule sans interruption, et toujours avec la même abondance.

Bientôt nous arrivâmes à un point très élevé d'où la vue plongeait dans l'espace. L'Océan nous entourait de tous côtés, sombre, désert et sans bornes. Le roc qui formait l'île, s'étendait sous nos pieds. Autour de nous croissait un gazon épais d'un vert éclatant et uniforme. Le fond du sol était noir comme dans tous les pâturages où la tourbe est abondante. Cette île n'a pas un seul arbre, pas un seul arbuste, le bois y est à peu près inconnu, et les bancs de tourbe qui s'étendent sous les pâturages, sont la seule ressource de ses habitans, qui, sans cela, manqueraient de combustible. Les quinze ou vingt petits chevaux de race shetlandaise que possède l'île, sont employés spécialement au transport de la tourbe; nous en vîmes quelques-uns chargés de ces dalles noires, qui descendaient au milieu des rochers dont eux-mêmes paraissaient quelques fragmens détachés.

Le soleil semblait tomber lentement sous nos pieds dans l'Océan, quand nous redescendîmes vers le village. Sir Thomas, aussi grand questionneur que le voyageur Arthur Young, par lequel il avait juré tout à l'heure, était passé du chapitre de l'agronomie au chapitre des mœurs. Ce chapitre n'était pas moins original.

Une si petite tribu, isolée de la sorte au sein de l'Atlantique, offre en effet un phénomène moral fort différent de tout ce qu'on rencontre dans toute autre partie de la Grande-Bretagne. Cette population ne peut manquer d'être entièrement distincte de toute autre population anglaise ou écossaise. Les habitans de Hirta ou Saint-Kilda ont certainement depuis des siècles gardé les mêmes habitudes et la même manière de vivre. Bien rarement ils quittent leur île; plus rarement encore un étranger vient s'y établir. Leur petite communauté a donc un caractère aussi tranché qu'aucune autre des peuplades de l'Europe qu'on a qualifiées du nom de nation; et ce caractère est d'autant plus prononcé, qu'au lieu d'être entourés par d'autres peuples qui l'affaiblissent par leur contact, les habitans de Hirta ne sont entourés que par l'Océan, et communiquent peu avec leurs voisins. Ce caractère consiste en une extrême douceur et une extrême simplicité de mœurs, résultant de l'ignorance du besoin, et du système de paix perpétuelle dont le hasard a voulu que ces insulaires, seuls dans toute l'Europe, pussent vraiment jouir. Nous ajouterons à cette douceur et à cette simplicité de mœurs une ignorance, heureuse sans doute, mais qu'on pourrait appeler une ignorance modèle. Un habitant de la terre de Van-Diemen, ou un indigène des Nouvelles-Hébrides, en sait beaucoup plus, certainement, sur ce qui s'est passé en Europe depuis quarante ans, que l'habitant de l'île de Hirta, qui fait partie cependant des anciennes Hébrides et de l'Europe. L'habitant de ces régions nouvellement découvertes, situées à l'autre bout de l'Océan, n'ignore pas qu'il y a eu dans ce coin du monde qu'on appelle Europe un homme du nom de Napoléon, un homme de cette race de géans qu'on croyait perdue, et qui est venu continuer de nos jours la chaîne héroïque qui commençait à Hercule et qui finissait à Charlemagne. L'Indien presque sauvage le sait, l'habitant de Hirta l'ignore, ou du moins il l'ignorait il y a bien peu d'années encore.

— Quand j'arrivai dans cette île, nous disait le ministre, qui n'y était pas né et qui n'était là que comme missionnaire de la société des connaissances chrétiennes; quand j'arrivai dans cette île oubliée du monde, en 1822, les dernières nouvelles politiques que ses habitans eussent de l'Europe dataient de l'insurrection de 1745, époque où le général Campbell vint à la recherche du prétendant, qu'on disait caché dans leur île. Ces bonnes gens répondirent avec la simplicité qui leur est naturelle, aux émissaires du général dont la flotte les avait effrayés, qu'ils n'avaient jamais entendu parler d'un tel personnage, *of such a person*. Ils avaient su depuis, cependant, que la grande île, — ils appellent ainsi l'Angleterre, — avait été en guerre avec un pays bien éloigné, qu'on appelait l'Amérique; mais ils ignoraient que cette

guerre était terminée depuis long-temps. Quand ils virent le bâtiment qui nous portait, le maître d'école et moi, ils quittèrent le village, prirent tous la fuite, et se cachèrent dans leurs rochers; ils prenaient notre navire pour un corsaire américain. Quant aux grandes guerres qui venaient de bouleverser le continent européen, ils n'en avaient pas entendu parler. Pour eux, il n'y avait ni Nelson, ni Wellington; tous nos héros n'existaient pas!

— Ni Brummel le *lion*, ni notre célèbre vendeur de roast-beef, ni notre illustre faiseur de salade, ni Crockford, ce Satan du fameux enfer de bon ton. Je parierais même que nos insulaires mangent encore leur beef-steak avec les *steel forks*, et qu'ils ignorent les fourchettes françaises.

— Leurs *steel forks*, ce sont leurs doigts, répondit le ministre en riant; — malgré la gravité obligée de son état, le brave homme savait entendre la plaisanterie et y répondre; — et leurs beef-steaks sont plus souvent taillés sous l'aile d'un *eider-duck* (1) ou d'un gannet que dans un filet de bœuf. Au reste, un eider-duck et un gannet sont des mets très délicats, quand ils sont assaisonnés par un Saint-Kildain; vous en goûterez demain, si votre cuisinier daigne placer sur votre table ce que je lui enverrai du presbytère.

— Certainement, dit sir Thomas, quand ce ne serait que pour la singularité du fait. Je veux mettre sur mes tablettes un menu de Saint-Kilda. Demain donc, nous goûterons la cuisine du presbytère de Hirta, mais servie sur la table de *Kitty*.

— Après la chasse, dit le ministre.

— Soit, après la chasse; à demain donc. — Et là-dessus, nous quittâmes le bon ministre à l'entrée du village, dont l'odeur des gannets, mais surtout les tourbillons de plumes volantes, nous chassaient; puis, nous rejoignîmes *Kitty*, que notre absence ennuyait fort et qui nous fit l'accueil le plus hospitalier.

La langue gaëlique n'est guère plus harmonieuse que le chant du corbeau. Le lendemain, au point du jour, nous fûmes réveillés par les cris discordans d'une vingtaine d'insulaires, qui, le ministre en tête, nous attendaient sur le rivage. Du côté de l'Orient, le ciel commençait à se colorer de lueurs vives, quand nous mîmes pied à terre. Des teintes blanches et jaunes, sur lesquelles se détachaient quelques petits nuages d'un rose vif, le bariolaient. Ce spectacle éblouissant aurait pu inspirer un poète. Sir Thomas, qui, certes, n'était pas poète, fut cependant frappé de la splendeur de ce tableau, dont le cadre de rochers noirs qui l'entourait d'un côté, rehaussait l'éclat. Il alla même jusqu'à comparer, dans sa poésie un peu matérielle, ce ciel singulier à une jatte de lait dans laquelle on aurait délayé du safran et effeuillé des roses. Puis, après avoir avalé une gorgée de wiskey, ce chasse-brouillard d'Écosse, quoique ce jour-là il n'y eût guère de brouillard à chasser, il enfourcha, sans étriers, un des poneys du pays. Je l'imitai. Mes

(1) Anas mollissima (édredon).

compagnons de voyage et le ministre en firent autant; et précédés et suivis des insulaires les plus jeunes, les plus vigoureux et les plus déterminés chasseurs de Hirta, nous grimpâmes processionnellement à travers les roches jusqu'aux pentes les plus élevées du Conachan, le géant de l'île. Là, nous fîmes halte.

Le soleil était levé, mais il n'avait pas encore fait sa barbe, selon l'expression d'un poète du pays, car Hirta a eu son poète; en effet, la moitié de son disque plongeait encore dans la mer, dont les vagues agitées et écumantes ne figuraient pas mal la mousse de savon.

— Si nous déjeunions, dit sir Thomas en se laissant glisser d'un côté de son poney, ni plus ni moins légèrement que n'eût fait un chargement de tourbe; l'air de ces montagnes est d'une vivacité qui rendrait l'homme anthropophage, mes dents semblent prêtes à rompre leur ban et à s'échapper de mes gencives, tant elles s'allongent, tant elles sont impatientes de fonctionner. Déjeunons.

La motion était opportune, elle fut adoptée à l'unanimité. Des œufs de gannets, que nos insulaires trouvaient d'autant plus délicats, que le jeune gannet (*solan goose*) qui les remplissait était plus voisin de l'époque où il aurait brisé sa coquille avec le bec, et dont, — on le croira aisément, — nous ne goûtâmes pas; des viandes salées et fumées, du poisson frais, une moitié de mouton de Hirta, auquel nous fîmes honneur et qui justifiait sa réputation de délicatesse, composaient notre menu de la matinée. Le tout fut arrosé d'eau claire par les indigènes, et par nous de quelques bouteilles de sherry et de porto, que sir Thomas avait attachées au cou de nos poneys en guise de fontes de pistolets. Quand tout eut été consommé, que le dernier gannet cuit avant d'être né et la dernière côtelette de mouton hirtain eurent disparu: — A l'ouvrage maintenant, s'écria sir Thomas d'une voix à laquelle la plénitude de son estomac donnait la vibration retentissante du cor.

— A l'ouvrage! et il s'assit tranquillement au bord du rocher, comme un homme qui veut, non pas travailler, mais voir travailler les autres. Je l'imitai, car je tenais autant que lui à mon cou, et, avant de me mettre de la partie, je voulais voir comment on la jouait. Je plaçai toutefois deux ou trois fusils à côté de moi. Je préparai mes munitions de guerre, quoique je susse que la poudre et le plomb n'entraient guère comme élément nécessaire dans la manière de chasser des habitans de Hirta. Cependant c'étaient des oiseaux que nos insulaires se proposaient de prendre, ils ne pouvaient le faire ni à la course ni au vol; comment donc allaient-ils procéder?

Tandis que je me creusais la tête, je vis nos hommes dérouler lestement de longues et fortes courroies dont deux poneys, qui marchaient à la queue de la caravane, étaient chargés. Ces courroies pouvaient avoir une cinquantaine de pieds de longueur. En les examinant avec attention, je vis qu'elles étaient formées de trois lanières de peaux de vache salées, tressées, ou plutôt tordues fortement, et recouvertes, dans toute leur longueur, d'une sorte d'étui, en peau de mouton, qui augmentait leur volume, sans cependant

diminuer en rien leur souplesse. J'avais peine à m'expliquer l'usage de cette sorte de gaine; plus tard, j'en compris l'utilité.

Quand plusieurs de ces courroies furent déroulées sur le gazon, nos hommes se divisèrent par couples. Chaque couple prit une courroie, et en essaya la force, qui était extraordinaire; ces courroies, ainsi tressées, peuvent, en effet, porter des poids énormes. Chaque individu de chaque couple s'attacha ensuite par le milieu du corps à l'extrémité de chaque courroie, de façon à ce que les bras et les jambes restassent parfaitement libres.

Les premiers prêts s'avancèrent en courant au bord de l'abîme, à l'endroit où le Conachan tombait à pic dans la mer, dont l'écume blanchissait sa base à quatorze cents pieds au-dessous de nous. Je me couchai à plat ventre au bord du précipice pour suivre les mouvemens de nos intrépides chasseurs, et je remarquai, en effet, que le bruit des vagues, qui semblaient se déchaîner avec fureur au fond du gouffre, ne parvenait pas à mon oreille, tant sa profondeur était grande. Dans ce moment, l'un des chasseurs s'établit solidement sur la plate-forme du rocher, se cramponnant dans ses interstices avec les pieds et les mains; l'autre se laissa glisser, ou plutôt tomber, le long de la muraille perpendiculaire du Conachan, en se cramponnant, de temps en temps, à ses saillies, mais le plus souvent se balançant dans le vide à l'extrémité de la corde. Bientôt les autres couples en firent autant, et une dizaine d'hommes furent suspendus le long de la paroi du roc, à plus de mille pieds au-dessus des flots.

Je sentis ma tête tourner, mes yeux voyaient double, les oreilles me tintaient horriblement, et j'éprouvais un indéfinissable malaise. Tous mes nerfs se tordaient comme si, moi aussi, j'eusse été suspendu dans le vide au bout de l'une de ces cordes, avec l'Océan au-dessous de moi, à une incommensurable profondeur. Eveillé, j'étais en proie à un horrible cauchemar; la sensation devint même si pénible, que je criai à un de mes voisins de me retenir par les pieds, parce qu'il me semblait que le poids de ma tête m'entraînait dans le précipice.

Quant à nos chasseurs, ils paraissaient aussi joyeux au bout de leur corde qu'une jeune créole étendue dans un hamac, qui se balance au milieu d'un jardin, et aussi à leur aise que s'ils eussent eu, à deux ou trois pieds au-dessous d'eux, un moelleux tapis de gazon, au lieu de roches menaçantes et d'un abîme sans fond.

Je suivais toujours de l'œil, et autant que le cauchemar et l'étourdissement me le permettaient, les deux intrépides partners qui étaient descendus les premiers. Celui qui était suspendu sur les flots et qui ne ressemblait pas mal à une grenouille qui vient de mordre à l'hameçon d'un pêcheur à la ligne, et que celui-ci secoue avec impatience, avait jusqu'alors plutôt paru penser à se balancer, à se donner de la grace, et à faire des tours de force au bout de sa corde, qu'à chasser les *solan goose* et les gannets. Cependant, quand, tout en jouant, il eut bien examiné la roche et qu'il eut choisi sa place, il donna un violent mouvement de balancier à la corde. Ses

mesures étaient si bien prises, qu'il s'arrêta juste à l'endroit qu'il avait choisi; là se cramponnant avec les pieds et les mains, comme avec des tenailles d'acier, il resta collé à une saillie de la roche, tandis qu'à son tour son compagnon se laissait glisser au-dessous de lui. Les autres couples les imitèrent, et bientôt nos vingt chasseurs furent cramponnés à la paroi du rocher comme autant de mouches. Leurs mouvemens avaient été aperçus par les milliers d'oiseaux qui habitent les parois du Conachan, et des myriades de gannets, d'eider-ducks, de sea-fowls, en un mot, d'oiseaux de mer de toute espèce, volaient autour d'eux, les enveloppant par instant de leurs nuages épais, comme s'ils eussent voulu les aveugler et les étourdir; mais nos chasseurs ne se laissaient ni intimider, ni distraire par ces bruyantes évolutions : ils saisissaient dans leurs nids, ou sur les aspérités du précipice, les jeunes oiseaux que leurs ailes trop faibles ne pouvaient encore soutenir, et dénichaient les œufs dont les trous étaient remplis.

Bientôt chacun d'eux eut autour du cou un large collier et autour de la taille une large ceinture de gannets, de sea-fowls et d'autres oiseaux sauvages, et, dans la poitrine, autant d'œufs que sa chemise pouvait en contenir. Alors ils employèrent, pour remonter, les mêmes manœuvres qui les avaient aidés à descendre, et ils vinrent fièrement déposer aux pieds de sir Thomas, qui applaudissait de la voix et du geste et qui faisait en leur honneur de copieuses libations de sherry et de porto, l'abondant produit de leur chasse.

Sans prendre un instant de repos, ils recommencèrent avec ardeur leur périlleuse exploration, visitant chaque corniche, chaque fissure du roc, dans toute sa hauteur. Tant d'activité nous faisait honte; nous étions fatigués de rester inactifs. Nos yeux s'étaient habitués au précipice, aux mouvemens audacieux et à l'effrayant jeu de balancier de nos intrépides compagnons de chasse. Nous ne fûmes pourtant pas tentés de nous attacher au bout d'une courroie, comme ces braves insulaires nous le proposaient. Peut-être m'y serais-je décidé, si j'avais eu, à l'autre bout de la courroie, un des indigènes de Hirta; mais sir Thomas ne m'inspirait pas assez de confiance, et, probablement, je ne lui en inspirais pas non plus assez pour que nous eussions la fantaisie de nous confier l'un ou l'autre à l'abîme. Nous nous bornâmes donc à prendre nos fusils de chasse, et descendant le long d'une corniche qui formait un angle droit avec la paroi du rocher le long duquel nos dénicheurs étaient suspendus, nous nous amusâmes, de ce point, à fusiller les gannets, tirant dans le plus épais du nuage et en abattant une douzaine à chaque coup. Les gannets, en tombant, roulaient le long du rocher auquel ils restaient souvent suspendus, et nous étions témoins des prouesses extraordinaires que faisaient nos compagnons pour aller les recueillir.

Du point où nous étions placés, ces hommes nous semblaient appliqués à la roche, le long de laquelle, n'apercevant pas les cordes qui les soutenaient, à cause de la distance, ils nous semblaient grimper, et, par instans, voler, comme autant de mouches. Ils accompagnaient leurs mouvemens d'un chant

sourd et monotone qui ne ressemblait pas mal à un bourdonnement, et pouvait compléter l'illusion.

Leur audace, leur souplesse et leur dextérité étaient prodigieuses. Quelques momens leur suffisaient pour descendre et remonter le long de précipices de plus de six cents pieds de hauteur. Je les voyais quelquefois se lancer du haut d'un roc surplombant sur la mer et rester suspendus au bout de cette courroie que retenait la main seule de leur compagnon, avec la même sérénité que si cette courroie eût été fixée à un pieu de fer.

Cette manière de chasser est certainement la plus périlleuse que je connaisse; il est presque sans exemple cependant qu'un accident arrive, tant leur adresse est grande, tant leurs bras sont sûrs et vigoureux, tant leurs courroies sont solides. Ces courroies, préparées comme je l'ai dit, passent d'une génération à l'autre et se transmettent dans les familles comme le plus précieux héritage. C'est un objet de luxe et d'utilité, le meuble qu'estime le plus l'habitant de Hirta. C'est toujours la courroie de chasse qui forme le premier article et le legs le plus important du testament d'un père. Une fille qui hérite de la courroie est regardée comme un des meilleurs partis de l'île, et de nombreux prétendans se disputent sa main. A la longue ces courroies devraient s'user, mais le sel les préserve pendant bien des années des atteintes du temps, et la peau de mouton qui les recouvre et qu'on renouvelle, quand elle commence à s'amincir et à s'user, protège le corps de la courroie contre les aspérités et les bords aigus du rocher. Il est sans exemple qu'une de ces courroies se soit brisée durant une chasse, et, si quelquefois un habitant de Hirta a fait, du haut du Conachan, une pirouette dans l'Océan, où il a trouvé un tombeau, ce n'est pas à sa courroie, c'est à sa maladresse ou à la méchanceté de son compagnon de chasse qu'il a dû s'en prendre. A la louange des bons habitans de Hirta, on ne se rappelle, dans leur île, qu'un seul accident causé par une malveillance avouée, et, hâtons-nous de le dire, l'homme qui s'en rendit coupable était étranger à Saint-Kilda.

Sir Thomas et moi, nous étions fatigués de tuer des gannets; nous remontâmes sur le haut du rocher, et nous nous assîmes sur une belle pelouse bien verte, dans un endroit d'où nous pouvions suivre la chasse et embrasser d'un seul coup d'œil l'île entière et l'Océan qui l'entourait. Le ministre vint se placer à côté de nous, et voici ce qu'il nous raconta au sujet du meurtre dont j'ai parlé tout à l'heure :

Il y a environ quinze ans, vers le milieu de l'année 1821, au moment où l'été commençait à rendre plus épais les gazons qui couvrent nos rochers, et où le terrible vent d'ouest ne souffle plus qu'à de rares intervalles, un bâtiment, qu'à son apparence on pouvait prendre pour un bâtiment de commerce, s'arrêta, un soir, à un mille de l'île, et détacha une chaloupe montée par quelques hommes, qui se dirigea vers la baie. A cette vue, nos insulaires, selon leur habitude en pareille occasion, se renfermèrent dans leur village ou s'enfuirent dans leurs rochers, ne sachant s'ils allaient avoir affaire à des amis ou à des ennemis.

Les hommes qui montaient la chaloupe se dirigèrent vers la partie du rivage la plus voisine de l'entrée de la baie. Là, ils arrêtèrent leur embarcation. Quatre d'entre eux mirent pied à terre, portant sans beaucoup de précaution un corps étranger dont il était impossible de loin de deviner la forme, et qu'ils déposèrent à une quarantaine de pas du bord de la mer, dans un endroit que la marée ne pouvait atteindre; puis, ils remontèrent dans leur chaloupe, regagnèrent le navire à force de rames, et, avant que les insulaires, revenus de leur terreur, fussent descendus sur le rivage pour voir quel pouvait être l'objet qu'on avait déposé dans leur île, le bâtiment avait remis à la voile et disparaissait au milieu des brumes de la nuit.

En approchant du corps informe qui avait été jeté sur la grève, nos compagnons furent effrayés d'entendre des gémissemens sourds partant d'un sac où se débattait violemment un être humain qu'on y avait renfermé. Quand la corde qui liait le sac fut déliée et le sac ouvert, un homme, jeune encore, en sortit en blasphémant et en maudissant le ciel, au lieu de le remercier. Il regarda avec fureur du côté de la mer où il supposait que le vaisseau qui l'avait apporté devait se trouver, et il sembla menacer du poing ceux qui l'avaient ainsi abandonné et qu'il ne pouvait plus découvrir. Nos amis qui venaient de le délivrer ne pouvaient comprendre son langage, mais il leur sembla qu'au lieu de leur rendre grace pour le service qu'ils venaient de lui rendre, il leur reprochait, en les injuriant, de n'avoir pas fait main basse sur les auteurs de l'attentat dont il se prétendait victime. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours, quand il commença à comprendre le langage des habitans de notre île, et à pouvoir se faire comprendre d'eux, qu'il leur raconta qu'il était originaire d'une grande île de l'ouest, qu'on appelait Irlande, et qu'il se nommait William Power; il était, disait-il, contre-maître à bord d'un bâtiment de commerce qui se rendait à la Jamaïque. A peine sorti du port, l'équipage de ce bâtiment s'était révolté, avait tué le capitaine, qui avait tenté de s'opposer à la révolte, et l'avait déposé, lui, dans cette île, qui paraissait déserte.

Ce récit eût paru vraisemblable à des hommes moins simples que nos pauvres insulaires; il ne faut donc pas s'étonner si ceux-ci ajoutèrent une foi aveugle aux paroles de Power, et si, au lieu de le regarder comme un criminel, dont ses compagnons avaient voulu se délivrer, d'une façon peu légale sans doute, ils l'accueillirent comme la victime d'un odieux complot.

Bien des mois s'écoulèrent sans qu'aucun bâtiment parût dans le voisinage de l'île, et sans qu'on eût des nouvelles de l'Europe. Power s'était facilement habitué à la vie rude des insulaires; cette vie paraissait même lui plaire à cause de sa nouveauté et des loisirs libres qu'elle lui laissait. La chasse n'était pas pour lui un métier, mais un plaisir auquel il se livrait avec ardeur. Les dangers qui accompagnaient ce plaisir semblaient plaire surtout à son esprit aventureux et téméraire; il y excella bientôt, et il n'était guère de rocher escarpé dans l'île qu'il n'eût exploré, et le long duquel il ne descen-

dit aussi intrépidement et avec autant de sang-froid, de confiance et d'adresse, que les plus vieux chasseurs de Hirta.

Cependant quand, vers la fin de l'automne, le steward du laird de Macleod vint dans la barque de son maître, la seule qu'on eût vue dans notre île depuis l'aventure de Power, chercher la petite cargaison de plumes dont, chaque année, nos bons habitans de Hirta font cadeau à ce laird, qui se dit leur seigneur, on fut étonné dans l'île que Power ne s'empressât pas de profiter de cette occasion pour retourner dans son pays, qu'il marquât de la répugnance pour ce voyage, et qu'il repoussât même, avec une vivacité singulière, la proposition que lui fit le steward du laird de le conduire à Long-Island, où il trouverait de fréquentes occasions pour se rendre sur le continent d'Écosse, et de là dans sa patrie.

— Je n'ai plus rien au monde, disait-il, et je ne regrette rien au monde. Mon état est perdu. Avec quoi vivrai-je en Irlande? J'aime mieux vivre à Hirta, comme un colon, comme un indigène, puisque les habitans de Hirta ont bien voulu m'accueillir dans mon malheur, que de vivre dans mon pays comme mendiant.

Cette préférence que Power donnait à Hirta sur son pays, on ne savait trop comment se l'expliquer; car Power ne tenait pas toujours un pareil langage. Avant l'arrivée du steward, il ne comparait jamais sa patrie d'adoption à sa véritable patrie, sans déprécier la première, sans exalter la seconde. A l'entendre, tout à Saint-Kilda était inférieur à ce qu'on voyait en Irlande, et nous le croyions aisément; mais il se plaisait à le répéter à satiété à nos pauvres insulaires que ces discours mécontentaient, et qui se disaient quelquefois entre eux : Pourquoi l'étranger ne retourne-t-il donc pas dans son pays, si tout, dans son pays, est si magnifique? Mais Power ne les écoutait pas et s'inquiétait peu de leur mécontentement. La contradiction rendait même son humeur plus âcre et ses discours plus mordans.

— Vos vaches de Hirta, leur disait-il en riant d'un air méprisant, ne sont guère plus grosses que nos chèvres d'Irlande; nos agneaux qui viennent de naître sont plus forts que vos brebis et vos béliers, et vos chevaux ont à peine la taille de nos ânes. Quant au blé, il croît chez nous comme l'herbe chez vous, et cette orge dont vous faites votre pain et dont vous vantez tant l'excellence, nos fermiers la trouveraient à peine bonne pour engraisser leurs porcs ou pour nourrir leur volaille. Il n'y a chez vous qu'une seule chose que nous n'ayons pas en Irlande, dans la même abondance, ce sont les gannets; mais en Irlande on mange autant d'œufs de poule qu'on mange ici d'œufs de gannet, et autant d'oies et de poules grasses que chez vous d'eider-ducks et de *sea-fowls*.

Tout en dénigrant ainsi les productions de notre pauvre île, Power n'en continuait pas moins à manger notre pain d'orge qui ne lui coûtait rien et nos gannets qui ne lui donnaient que la peine de les chasser, peine qui, pour lui comme pour nous, n'était qu'un plaisir. Du reste, comme Power était

un bon compagnon, qu'il savait une foule de joyeuses histoires et de joyeuses chansons qu'il traduisait et chantait de son mieux à ses hôtes de l'île, ceux-ci le supportaient malgré ses propos dédaigneux, et malgré sa conduite, quelquefois aussi blessante que ses discours. Les vieillards seuls, qu'un instinct de prudence et de bon sens tenait sur leurs gardes, éprouvaient pour lui un éloignement qu'ils ne cachaient pas; mais les femmes et les jeunes gens l'aimaient comme ils aiment toujours ce qui est nouveau et hardi. Plus d'un an s'était passé depuis que Power habitait Hirta. Il ne parlait plus de l'Europe et ne paraissait même plus songer à nous quitter. Son caractère, cependant, était devenu plus impatient et plus sombre que jamais. Ce n'était pas à l'ennui qu'il fallait attribuer ses boutades ou son silence hautain. Quelle pouvait donc en être la cause?

Il y avait dans notre île une jeune fille, belle de la beauté de nos pays septentrionaux, c'est-à-dire ayant des yeux bleus comme le myosotis de nos prairies, des cheveux blonds comme l'orge que le soleil de juillet a dorée, une peau blanche comme l'aile de la mouette, et un teint rosé comme une aurore de printemps. Cette jeune fille s'appelait Barra, et, selon l'usage de notre pays, Barra, long-temps avant son mariage, était fiancée à un de nos jeunes gens, nommé Harris. Harris, fort jeune encore, était un des admirateurs les plus ardens de l'étranger Power. Il s'était lié d'amitié avec lui, il l'avait pris pour compagnon de chasse, et souvent même il l'avait conduit dans la cabane de sa fiancée. Power n'avait pas tardé à ressentir pour Barra une passion que celle-ci n'avait pu partager, Harris occupant déjà vaguement son cœur. Power, cependant, avait employé toutes les séductions de son pays, où l'amour se fait sans franchise, comme une chose honteuse, parce que presque toujours son but est honteux, ce but n'étant que le plaisir des sens et non le bonheur du mariage, de la vie à deux. Power n'osait dire à Barra qu'il l'aimait, mais il s'efforçait de le lui faire voir, s'inquiétant peu, chose inouie dans notre île, incivilisée il est vrai, de tromper son ami, et, s'il le pouvait, de lui ravir son bien le plus précieux. Mais tous ses efforts étaient inutiles. Barra était protégée moins encore par l'amour qu'elle ressentait pour Harris que par un sentiment secret qui lui disait de se méfier de l'étranger, et par la répugnance tacite et instinctive que sa conduite coupable lui faisait éprouver. Power, cependant, était un de ces hommes ardens et intraitables qu'aucun obstacle n'arrête quand il s'agit de satisfaire un désir, dût cet obstacle les pousser au crime. Un soir que Barra passait seule dans un ravin écarté, Power l'aborda d'un air sombre et résolu, lui fit cette fois sans détour l'aveu de son amour, et lui demanda d'un ton impérieux si elle consentirait jamais à être sa femme. Barra, toute rouge et toute tremblante, lui répondit d'abord : — « Je ne puis être ta femme, puisque je suis la fiancée d'un autre.

— Mais si ce fiancé de malheur te remettait l'anneau des fiançailles? s'il te déliait de ton serment...

Barra, qui n'était peut-être pas tout-à-fait insensible à la bonne mine, à la passion et aux pressantes instances de l'étranger, ou qui avait peur de lui, répondit en balbutiant : — Oh ! alors... nous verrions...

Power regarda ces paroles comme un aveu d'amour. Il quitta la jeune fille, qui courait plutôt qu'elle ne marchait devant lui, tant elle avait peur d'un tel amant, tant elle avait hâte d'arriver au village; et, jurant par Satan qu'elle serait sa femme, il va trouver aussitôt son ami. Celui-ci, accroupi dans sa cabane, sur la cendre, prenait, à côté d'un grand feu de tourbe, son repas du soir.

— Le vent a soufflé tout le jour du côté de l'est, demain sera une belle journée pour la chasse le long du Conachan, dit-il à Harris, en se plaçant tranquillement à ses côtés.

— Je faisais tout à l'heure la même réflexion en mangeant les derniers œufs de gannet qui nous restent de notre chasse de l'autre jour, et je pensais à te proposer une partie pour demain.

— J'avais eu la même pensée et je venais te faire la même proposition.

— Tu es donc prêt pour demain ?

— Je suis prêt si tu l'es.

— A demain, donc ! Mais attends, avant de t'en aller, aide-moi à faire quelques points à l'enveloppe de peau de mouton de notre courroie; les pointes des rochers y ont fait plusieurs trous : si nous ne bouchions pas ces trous, ces diables de rochers pourraient bien entamer la courroie, et alors malheur à celui qui pèserait quelques livres de plus que l'autre, ou plutôt malheur à tous deux, n'est-ce pas, ami ?

— Oh oui ! malheur ! repondit Power d'un air sombre, et il prit une aiguille et aida Harris à coudre quelques pièces dans les endroits usés par le frottement de la roche.

Quand ce travail fut fini, tous deux s'étendirent côte à côte, dans un de ces grands lits en pierre, ménagés dans l'épaisseur de la muraille, pareil aux lits de toutes nos maisons; un de ces lits où la famille se place presque tout entière, et que vous preniez pour un four. Une couche de poussière de tourbe sèche couverte d'un lit de plumes de gannet d'un pied d'épaisseur couvre la pierre et sert de matelas. Tous deux se couchèrent donc dans ce lit, s'ensevelirent dans la plume de gannet qui sert à la fois de matelas et de couverture, et s'endormirent profondément jusqu'au point du jour. Power, réveillé le premier, frappa sur l'épaule de son camarade. Tous deux en un instant furent debout; et, sans songer seulement à secouer la plume qui les couvrait, s'acheminèrent lestement vers le sommet du Conachan. La matinée était moins belle que la journée de la veille n'avait pu le faire augurer. Le vent avait tourné et soufflait avec violence du côté de l'ouest. Il balayait en grondant toute la face de la roche escarpée qui du sommet de Conachan tombe perpendiculairement dans la mer. Tantôt ses tourbillons remontaient en grondant de la base au sommet, tantôt ils se précipitaient du sommet à la base du roc avec un retentissement lugubre. Chacune de ses raf-

fales semblait ébranler la montagne et détachait de ses flancs des milliers de gannets qui tourbillonnaient dans les airs, déroulant capricieusement leurs immenses et blanches spirales, et dont les colonnes ondoyaient et se repliaient sur elles-mêmes comme les longues flammes aux mâts d'un vaisseau.

— Nous avons bien fait de rajuster hier notre courroie, dit Harris, la chasse sera rude.

— Elle n'en aura que plus de charme, répondit Power.

Ces mots n'avaient sans doute pour objet que de piquer d'honneur son compagnon, qui semblait hésiter. Ce dessein fut accompli, car Harris, sans ajouter une parole de plus, commença à s'attacher la courroie autour de la ceinture. Power en fit autant; puis tous deux, s'avançant au bord de l'abîme, commencèrent à tâter le précipice avec des précautions infinies. Harris, qui était né dans l'île, et qui, quoique plus jeune, avait une expérience de chasseur que Power ne pouvait avoir, Harris avait bien jugé des périls qui les attendaient ce jour-là.—La chasse sera rude, avait-il dit, n'osant peut-être dire : Le danger sera grand; et en effet, la chasse était rude et le danger immense. La violence du vent semblait s'accroître d'instant en instant; il soufflait presque avec la même énergie que dans les jours de tempête, et ses bouffées arrivaient de la haute mer avec tant d'impétuosité, que ce jour-là le bruit des vagues qui se brisaient au pied du rocher arrivait à l'oreille des deux chasseurs comme les détonnations d'un tonnerre lointain. Ces furieuses raffales semblaient devoir écraser les téméraires chasseurs sur la roche contre laquelle ils étaient appliqués. Quand, par instans, l'un d'eux pendait au bout de la courroie, elle se balançait avec tant de violence et avec de si brusques secousses, que son compagnon d'aventure, cramponné au rocher de toute l'énergie de ses muscles, avait besoin d'employer toute son adresse et toute sa vigueur pour n'être pas entraîné. La chasse d'ailleurs était mauvaise. Les œufs dont ils remplissaient leur sein se brisaient contre la pierre qu'ils heurtaient malgré eux, les gannets fuyaient effarouchés; en un mot, nos chasseurs n'avaient que les périls de leur métier, ils n'en avaient ni les profits, ni les plaisirs. Tous deux cependant étaient parvenus au tiers de l'escarpement du Conachan..... Tenez, là-bas, ajouta le ministre en nous montrant la place du doigt, dans cet endroit où la roche surplombe d'une si effrayante manière sur la mer mugissante.

— Qui de nous deux descendra dans le *poulailler*, dit Power en rajustant fortement la courroie autour de ses reins, et en faisant mine de se préparer à descendre. (On appelle *poulailler* cet endroit à cause de l'abondance du gibier qui s'y rassemble.)

— Moi! moi! dit Harris, que la jeunesse poussait toujours en avant, et dont les démonstrations de son camarade stimulaient vivement le courage.

— Eh bien! soit, d'autant plus que tu es le plus léger, et que par ce diable de vent qui vous secoue avec aussi peu de façon qu'un bœuf secoue le grelot qu'il a au cou, j'aurai moins de peine à te soutenir que tu n'en aurais à porter ton gros Irlandais.

Harris ne se le fit pas dire deux fois, quoique le vent soufflât toujours avec rage. Quand il vit Power solidement établi sur la corniche qui dominait le poulailler, il se laissa doucement glisser le long du rocher, et bientôt il se trouva isolé de la haute muraille et complètement suspendu dans les airs, avec un précipice de plus de mille pieds de profondeur au-dessous de lui. La main de son compagnon le soutenait seule au-dessus de l'abîme; la main seule de son compagnon pouvait l'en retirer. Harris, en effet, placé à une vingtaine de brasses au-dessous de Power, pouvait bien, en profitant des secousses que le vent donnait à la corde et du balancement qu'il lui imprimait, s'approcher du rocher et fouiller dans ses interstices et dans les trous et les lézardes que le temps y a faits, et où les oiseaux de mer déposent leurs nids; mais comme ce rocher formait au-dessus de son corps une voûte à laquelle ses pieds avaient peine à toucher en même temps que ses mains, quelque effort qu'il fit en se couchant en arrière, Harris se trouvait dans la plus périlleuse et la plus effrayante des situations, et cependant il ne paraissait pas même songer au danger, confiant qu'il était dans la force d'Hercule et dans l'amitié de frère de son compagnon. Celui-ci paraissait examiner, avec une attention inquiète, chacun des mouvemens de son jeune camarade. Quand il le vit ainsi entièrement isolé du rocher, et qu'il lui sembla tout-à-fait impossible qu'il pût s'accrocher ou se retenir à aucune de ses aspérités : — Harris! lui cria-t-il à travers la tempête, d'une voix qui domina le bruit du vent, Harris!... — Harris leva la tête avec inquiétude, et vit Power debout sur le bord du rocher, Power tout pâle et jetant sur lui des regards menaçans.

— Que veux-tu ? lui dit Harris.

— Harris, ta vie m'appartient.

— Comme la tienne m'appartenait tout à l'heure, comme elle m'appartiendra peut-être dans un moment.

— Harris, écoute-moi bien... Tu aimes Barra?

— Oh! oui... comme j'aime la chasse.

— Et tu es son fiancé?

— Tu l'as dit.

— Eh bien! moi aussi, je l'aime.

Harris pâlit, il commençait à comprendre son compagnon, sans toutefois pouvoir deviner ses projets.

— Je l'aime... je l'aime avec fureur. Je ne suis pas son fiancé, et je veux être son époux.

— Mais, frère, tu es fou... tu oublies la chasse... tu cries de façon à effaroucher toute la volaille du poulailler, et à faire fuir tous les gannets et les sea-fowls du Conachan.

— Au diable soient les gannets et les sea-fowls! écoute et réponds-moi.

— Oui, mais tire un peu à toi la courroie; je pourrai m'appuyer sur le bord du rocher, et je te répondrai plus à l'aise.

— Tu es bien là où tu es. Écoute et réponds-moi. Veux-tu renoncer à Barra?

— J'ai sa foi, Barra a la mienne.

— Veux-tu renoncer à Barra? — Et Power accompagnait ces paroles d'un terrible froncement de sourcil, et armait lentement le coutelas qui pendait à sa ceinture.

— Renoncer à Barra! Mais je l'aime...

— Tu l'aimes, moi aussi je l'aime! — Et le couteau ouvert s'approchait de la courroie.

Harris pâlit d'une façon effrayante, ses dents grincèrent; il regarda au-dessous de lui et vit la mer dans une infinie profondeur, la mer hérissée de quelques rocs noirs, blancs d'écume à leur ceinture; il leva la tête et vit le ciel, le rocher surplombant, l'œil hagard de l'Irlandais et le couteau qui brillait auprès de la courroie. Ses lèvres se serrèrent avec désespoir; il donna une violente impulsion à la corde, qui le rapprocha du rocher, mais à moins d'être un gannet ou un grimpereau de montagne, il était impossible de se cramponner à ce rocher incliné au-dessus de lui. La courroie cependant n'était pas encore coupée, et Harris, quand les balancemens de la corde eurent cessé, se retrouva à la même place que tout à l'heure. Son compagnon de chasse était toujours debout sur le bord du rocher; Harris rencontra en frémissant son regard farouche et résolu.

— Veux-tu renoncer à Barra?

— Et toi, frère, veux-tu ma mort? — Le regard du malheureux jeune homme était suppliant, de grosses gouttes de sueur coulaient sur ses tempes, où ses cheveux étaient droits comme les dards d'un porc-épic. — Veux-tu ma mort, la mort d'un ami?

— Non; renonce à Barra, rends-moi son anneau de fiançailles, et tu vivras.

— Jamais!

— Jamais!... Tu l'auras voulu!

Le couteau s'approcha de la courroie, et la lame tranchante entama l'enveloppe de peau de mouton.

— Brigand d'étranger! cria le malheureux Harris, ah! brigand, du moins tu mourras avec moi; et lançant à la tête de son compagnon un morceau de roc qu'il venait d'arracher dans les efforts qu'il faisait pour se retenir, il l'atteignit au milieu du front. Power chancela sur son étroite corniche, et son sang coula en abondance.

— Je serai donc vengé! cria Harris plein d'une terrible joie, et se cramponnant à la corde que Power, aveuglé par le sang qui jaillissait à flots de sa blessure, s'efforçait de couper, il lui donna une violente secousse.

Power chancela de nouveau, essuya encore une fois le sang qui ruisselait sur son visage, et qui remplissait ses yeux, fit un dernier effort pour couper la courroie dont deux des lanières tordues avaient déjà cédé à l'acier, et pour se séparer de son compagnon qui, furieux et désespéré, bondissait au

bout de la corde, comme le requin accroché au hameçon bondit au bout de la chaîne du pêcheur. Cet effort fut vain.

Les secousses de Harris lui firent perdre l'équilibre; Power glissa lentement de son côté. Déjà son corps pendait en entier sur le précipice, que ses mains s'efforçaient encore de saisir le bord du rocher dans lequel ses ongles entraient. Les secousses répétées de son compagnon l'en arrachèrent, et tous deux, liés encore chacun aux deux bouts de la courroie, tourbillonnant dans les airs, et décrivant des cercles effrayans, arrivèrent au fond de l'abîme, sans qu'une seule fois dans leur chute, de plus de mille pieds perpendiculaires, ils eussent touché la paroi du roc. Tous deux se brisèrent du même coup sur les pointes des rescifs, qui à la marée basse hérissent la surface de la mer, au pied du Conachan. Quand plusieurs autres chasseurs qui de loin avaient entendu leur terrible dialogue, qui avaient été témoins de leur dernière lutte, et qui accouraient pour sauver leur compatriote, furent, après bien des efforts, parvenus à l'endroit où ils étaient tombés, ils les trouvèrent encore liés tous deux à la fatale courroie. L'écume et le sang sortaient de la bouche et des narines de Power, qui semblait avoir expiré dans les convulsions de la rage. La figure de Harris était plus calme. Sans doute, après s'être aussi terriblement vengé, sa dernière pensée avait été une pensée de pardon. Des papiers que l'on trouva dans l'une des poches de la veste de Power, et qu'on m'apporta, car j'étais alors le seul homme dans l'île qui sût lire, m'apprirent que Power faisait partie de l'équipage d'un corsaire américain, dont le commandant, sans doute à la suite de quelque acte d'insubordination, l'avait fait jeter dans notre île.

— Et la morale de tout cela, c'est qu'à Hirta il n'y a eu qu'un seul vaurien, et que ce vaurien était Irlandais, s'écria sir Thomas à qui le long silence qu'il avait été obligé de garder pendant le récit du ministre commençait à peser; d'où nos logiciens, chercheurs de l'absolu, ne manqueront pas de conclure que tous les Hirtains sont des gens vertueux, et tous les Irlandais des vauriens.

— La logique a été absurde de tout temps, elle a été l'arme la plus terrible des fanatiques et des imbéciles; je lui préfère l'expérience. On fait les règles d'après l'expérience, mais jamais on ne fera ni on ne donnera de l'expérience avec les règles.

— A merveille! si nos philosophes d'Édimbourg, nos Bacon d'aujourd'hui, qui font des revues mensuelles comme on faisait autrefois des *in-folio*, vous entendaient, ils vous sauteraient au cou et ne vous laisseraient pas en paix qu'ils ne vous eussent monnayé en articles, car nos amis n'aiment guère la logique. Moi, j'aime à en rire par instans, et cependant je suis logicien comme Bentham...

Ce mot me fit frémir, et me réveilla comme en sursaut. Que venait faire Bentham à Hirta?... Je me hâtai de détourner le cours des pensées de sir Thomas, avant qu'il eût enfourché son dada favori.

— La chasse est terminée, lui dis-je, et là-bas je vois dans la baie *Kitty*

qui semble impatiente de nous revoir, et dont le tuyau de poupe fume d'une manière tout-à-fait engageante...

— Ah ! parbleu, oui, c'est notre dîner qu'on prépare, dit sir Thomas en se levant vivement, tout d'une pièce, et en jetant autour de lui des regards effarés. — Holà ! mes amis, un poney ! un poney ! tout Saint-Kilda pour un poney ! criait-il de toute la force de ses poumons. — La voix de Richard III, offrant un royaume pour un cheval, avait un timbre moins éclatant et une énergie moins convaincante que celle de notre joyeux compagnon; pour Richard, il est vrai, il ne s'agissait que d'une victoire et d'une couronne, et pour sir Thomas il s'agissait d'un dîner. Le poney fut bientôt trouvé. Sir Thomas s'installa gravement sur l'échine du pauvre animal; j'en fis autant sur un coursier de pareille espèce. Nos amis nous imitèrent; nous redescendîmes rapidement vers la mer, obéissant à l'instinct et aux caprices de nos poneys. Les insulaires qui nous accompagnaient, et qui, en descendant, suivaient la ligne droite, le plus court chemin, comme on sait, étaient chargés de gannets et d'oiseaux de toute espèce, jusqu'à perdre la forme humaine.

— La chasse a été bonne, on dînera bien ce soir à Hirta, dit sir Thomas en essuyant de grosses gouttes de sueur, que l'exercice un peu fatigant du poney faisait ruisseler de son front.

— Comme on dîne tous les jours, reprit le ministre; le gibier, voilà l'ordinaire du pays, jamais il n'a manqué dans la belle saison; et dans l'hiver, quand il émigre, le poisson le remplace. La Providence y a pourvu.

— Avais-je tort de vous dire que Hirta était une terre promise, l'Éden de l'Océan de l'ouest, s'écria vivement sir Thomas, à qui l'approche de la baie et la vue de *Kitty* rendaient la parole et la gaieté. Dites-moi, connaissez-vous un autre pays où la terre produise assez de grains, les montagnes assez de gibier, les troupeaux assez de viande et de lait, la mer assez de poisson pour nourrir tous ses habitans avec abondance; un pays où il ne faille rien acheter, ni rien payer, où la terre et ses produits appartiennent à tous, en commun? Je ne crains pas de le répéter, si l'île de Hirta ne réalise pas cette utopie, ce vieux rêve des poètes et des philosophes, où trouver un autre pays qui en approche au même degré ?

— Sir Thomas a raison, m'écriai-je en interrompant sa chaleureuse tirade et en prenant la parole à mon tour, pour donner au moins à mon compagnon le temps de reprendre haleine, sir Thomas a raison. Que la guerre se déchaîne autour de ces bons insulaires et fasse rage sur l'un et l'autre hémisphère, le bruit du canon n'arrive pas même à leur oreille; et quand un ou deux millions d'hommes ont blanchi la terre de leurs os, pas un des habitans de Hirta n'a payé son tribut de mort aux champs de bataille, pas un d'eux ne dort du dernier sommeil dans ces glorieux cimetières. Il est vrai qu'en revanche ils n'attrappent ni grades, ni décorations, ni cordons, et qu'on ne rencontre parmi eux ni excellences, ni seigneuries; ils n'ont ni *Times*, ni *Courier*, ni *Sun*, pour éclairer leur jugement tous les matins, et pour leur

prédire tous les jours, comme infaillibles, des choses qui n'arriveront jamais. O'Connell peut faire une guerre acharnée à la pairie anglaise, et la pairie anglaise se venger par des roueries peu dignes d'elle; les Saint-Kildains s'en inquiètent peu. Savent-ils seulement ce que c'est qu'un pair? ce que c'est qu'O'Connell? Placés à quelques centaines de milles seulement de l'Irlande, ils sont hors de l'action du levier manié par le grand agitateur. A soixante milles des terres écossaises, dont on ne sait trop s'ils font partie, ils échappent aux collecteurs écossais, et l'impôt qu'ils paient à un laird, leur voisin, est un cadeau qu'ils veulent bien lui faire. Ils n'ont pas de gouvernement, et ils savent s'en passer; ils n'ont pas de lois, et ils n'en ont pas besoin; ils n'ont pas même de médecins, et il ne paraît pas qu'ils s'en portent plus mal, et qu'ils meurent plus jeunes qu'ailleurs. Ils n'ont qu'une seule occupation sérieuse : la chasse, ce plaisir de grand seigneur; la chasse, qui les distrait, qui les fait vivre, qui leur donne une nourriture abondante, des vêtemens chauds, et tous les soirs un lit de duvet. Ils ont, par-dessus tout cela, l'élément le plus certain de bonheur, la modération des désirs. Où serait donc le bonheur, s'il n'habitait l'île de Hirta?

— Autour d'une table bien servie, by Jove, s'écria sir Thomas en m'interrompant à son tour, et dans un instant nous allons en avoir la preuve. Le dîner de *Kitty* et le dîner du presbytère réunis nous attendent, et notre cher ministre nous a promis d'être des nôtres. Allons! —

Et, en achevant, le digne baronnet mettait pied à terre sur les rocailles de la baie.

— Quant à messieurs de Hirta, je ne veux pas les inviter à pareille fête. Je craindrais de troubler leur bonheur en leur donnant des désirs qu'ils ne doivent pas avoir, et en leur faisant connaître des joies qu'ils ne peuvent même rêver, ajouta-t-il en riant.

Le ministre nous suivit sans trop de façon. A table, il fit honneur au repas: il trouva nos *conserves* de chevreuil, de coqs de bruyère et de faisans aussi délicates que le meilleur gibier de l'île, quoique ce gibier, assaisonné à la mode de Hirta, c'est-à-dire rôti ou cuit au four, fût excellent. Le porto et le champagne lui parurent préférables à l'eau de Tober-nam-Bay; il l'avoua hautement et nous le prouva largement. Sir Thomas lui sut un gré infini de cette double manière d'être franc, et à la fin du repas, en portant un toast à la prospérité des habitans de Hirta et à la santé de leur digne ministre, il lui avoua cordialement qu'il avait été content de lui; compliment dont sir Thomas était fort avare, et qui prouvait, avant tout, que celui qui en était l'objet avait bu comme une éponge et mangé comme un crocodile. Le brave curé ne nous quitta que le lendemain au point du jour, au moment où le mécanicien de *Kitty* allait mettre en mouvement les nageoires du petit navire. Notre homme, qui, le soir, avant de s'endormir dans l'un des coins de la cabine, était allègre et dispos, comme David dansant devant l'arche, avait dans cet instant un aspect tout-à-fait morose.

— Hahnemann l'homœopathe serait content, dit sir Thomas en riant, s'il

pouvait voir la longue figure et l'air consterné de notre joyeux compagnon d'hier. L'effet *secondaire* a, chez lui, remplacé l'effet *primitif*. Le voilà en proie à la réaction mélancolique d'un trop bon dîner.

— Et comme la réaction est en raison de l'action, ajoutai-je, il paraît fort triste et mécontent.

— Il n'en prêchera qu'avec plus d'éloquence à ses paroissiens la modération et la sobriété; il aura pour lui la logique et l'expérience dont nous parlions tout à l'heure.

— Mais ses paroissiens de Hirta peuvent-ils n'être pas sobres et modérés?

— Vous avez raison, dit sir Thomas; j'oubliais que nous étions à Hirta, et je me croyais à Glasgow.

— Nous y serons dans soixante-dix heures, si le vent est bon, dit le mécanicien qui venait à nous; faut-il lâcher la bride à *Kitty*?

— Soit, dit sir Thomas, et le *quadrigium* prit sa course du côté de l'entrée de la baie.

— Hurra! fit sir Thomas en saluant en signe d'adieu le pauvre ministre, qui, debout sur le rivage, au milieu d'une demi-douzaine de ses paroissiens plus matineux que les autres, nous regardait partir d'un œil morne et rêveur, comme s'il eût regretté de ne pouvoir être du voyage.

— Hurra!... fit le ministre, essayant de secouer sa mélancolie.

— Hurra! firent les insulaires.

Tels furent nos adieux à Hirta.

Trois jours après, vers le soir, nous nous promenions dans la Trongate de Glasgow, coudoyés par des milliers d'ouvriers, de marchands et de matelots, assourdis par le bruit des machines, aveuglés par la lumière du gaz, enfumés par la vapeur du charbon de terre. Nous avions retrouvé le pays des steamers et des rail-ways, des cruches d'ale et de porter, et des journaux gigantesques, le Manchester de l'Écosse, le sol classique de l'industrie et du bien-être.

FRÉDÉRIC MERCEY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1837.

La question de la dissolution de la chambre se trouve entièrement absorbée en ce moment par les affaires extérieures. L'Espagne, le Portugal, la Sicile et Naples se présentent dans l'ordre politique avec des complications nouvelles. Heureusement, le calme qui règne en France, l'esprit d'ordre et de conservation qui y domine, permettent au ministère de tourner toute son attention vers les pays où l'horizon semble se rembrunir.

Quelques journaux ont trouvé moyen de se plaindre à la fois de l'inactivité et de l'esprit d'intrigue de notre diplomatie, de son peu d'influence en Espagne et en Portugal, et en même temps de la part qu'elle a prise, dit-on, aux derniers mouvemens politiques qui se sont opérés dans ces deux royaumes. Il ne serait pas difficile de repousser ces doubles reproches, les journaux qui parlent ainsi se répondant à eux-mêmes, et se réfutant involontairement les uns les autres. Il est bon cependant d'ajouter que toutes les lettres des hommes impartiaux et bien informés s'accordent à reconnaître que M. de Latour-Maubourg n'a pas pris à l'affaire d'Espartero la part qu'on lui attribue dans cette tentative, et qu'il ne s'est écarté en rien de la ligne que s'est tracée jusqu'à ce jour le gouvernement français. Si dans l'extrémité où l'avait réduite la démission de son ministère, la reine s'était adressée à l'ambassadeur de France, comme on l'a prétendu, M. de Latour-Maubourg se serait bien gardé de lui donner le moindre conseil, de lui indiquer un nom, de lui montrer du bout du doigt le chemin à suivre. C'eût été compromettre son gouvernement; c'eût été témoigner à un homme, à un parti, une sympathie que cet homme, ce parti, auraient pu mal interpréter; c'eût été préparer à la France de nouveaux embarras. Aussi M. de Latour-Maubourg, quoi qu'on en ait dit sur la foi de correspondances équivoques, s'est-il abstenu en cette circonstance, comme il s'est abstenu en toute autre. Plusieurs fois sondé depuis dix mois, au nom d'hommes considérables, sur des projets de réaction, pour savoir si l'appui de la France leur serait acquis, il les a toujours réprouvés, afin de ne pas lier la politique de la France, envers l'Espagne, au triomphe ou à la chute d'aucun parti, et pour maintenir son gouvernement dans cette attitude de neutralité bienveillante où il se renferme depuis la révolution de la Granja. En agissant autrement, et

quand bien même il aurait pris toutes les réserves imaginables, l'ambassadeur de France aurait encouragé, malgré lui, un espoir qui ne devait pas se réaliser; on y aurait vu, malgré toutes ses protestations, la perspective d'un changement de politique, et son intervention aurait été plus funeste qu'avantageuse à la cause de la reine, et au peu d'influence que nous pouvons encore vouloir conserver dans les affaires d'Espagne.

Abandonnée à elle-même, car ce n'est pas non plus l'Angleterre qui lui a donné le moindre conseil au milieu de cette crise, la reine a pu remettre les modérés, les partisans du statut royal, en possession du ministère. Ils se sont présentés; ils lui ont fait leurs propositions; ils ont dit à quelles conditions ils prendraient les cartes dans un moment où la partie était si compromise, et pour peu qu'ils aient de sens, ils ont dû ajouter que même à ces conditions-là, ils n'étaient pas sûrs de la gagner. Or, voici leur programme : Considérer comme non-avenu tout ce qui s'était fait depuis la révolution de la Granja, dissoudre les cortès, en convoquer d'autres, ressusciter la chambre des *proceres*, et confier à la législature ainsi composée le soin d'élaborer une nouvelle constitution. C'était beaucoup à la fois; la reine pensa que c'était trop, et remercia les *modérés*, qui ne l'étaient guère dans leurs prétentions, pour nommer un ministère qui voulût bien prendre le pays, les hommes et les choses au point où tout cela en était, sans reculer d'un an, puisqu'aussi bien les conséquences de cette année, les faits accomplis, les revers essuyés, ne se pouvaient anéantir. Elle a cru, avec raison, que dans l'état actuel de l'Espagne les questions constitutionnelles n'avaient aucune importance, que le plus pressant n'était pas de rétablir la chambre des *proceres*, mais de rendre quelque confiance à l'armée, de tranquilliser certaines provinces sur leurs intérêts industriels, d'éloigner les carlistes de Madrid, et de trouver de l'argent, si c'était possible. D'ailleurs la reine a dû penser que le parti modéré n'était pas à craindre, qu'il lui suffirait de ne plus voir M. Mendizabal aux affaires pour se rallier au gouvernement, et qu'il serait toujours temps de l'y faire entrer, si la chute du ministère de la Granja n'était pas le signal d'un nouveau soulèvement.

Nous savons que bien des gens, qui se croient de profonds politiques, haussent les épaules à chaque nouvelle qui arrive d'Espagne, et se croient dispensés d'en rien prendre au sérieux. Pour nous, c'est une indifférence que nous ne comprendrons jamais. Il faut, hélas! quoi qu'on en ait, prendre au sérieux tout ce qui se passe en Espagne. Qui que nous soyons, nous y sommes intéressés malgré nous, et c'est en vain que les évènemens semblent tendre à nous dégoûter de l'Espagne, à en détacher nos esprits et nos yeux, c'est toujours une question française; c'est toujours, sous un double point de vue, une question de prépondérance ou d'humiliation pour notre politique; c'est la robe de Nessus attachée à nos flancs, quelques efforts que nous ayons faits pour la secouer, depuis que la reine d'Espagne a reçu d'un envoyé français, le lendemain de la mort de Ferdinand VII, le solennel témoignage de l'intérêt que lui portait la France.

Les évènemens du Portugal présentent les mêmes complications. On a voulu également y reconnaître une influence étrangère. Là comme à Madrid un chef de corps est soupçonné d'agir secrètement avec le pouvoir royal pour changer la forme de la constitution. L'intervention anglaise terminera-t-elle cette lutte ? Assurément, si la diplomatie française déploie à Lisbonne quelque activité, c'est sans doute pour empêcher ce principe de s'y exercer; car la France sera aussi forte, et se montrera aussi influente au dehors en arrêtant les interventions étrangères, de quelque nature qu'elles soient, qu'en intervenant elle-même d'une façon active. Empêcher par sa médiation amicale l'intervention de l'Angleterre en Portugal, arrêter par ses négociations tout projet d'intervention en Sicile et à Naples, ce serait là remplir toutes les conditions du système de modération que la France s'est imposé jusqu'à ce jour. C'est là sans doute aussi ce qu'elle fait en ce moment.

A en croire quelques journaux légitimistes, l'Europe, pour nous servir d'une expression romantique, l'Europe craquerait encore d'un autre côté. On affecte de grandes inquiétudes pour la santé du roi de Suède, afin de rappeler les prétendus droits d'un jeune prétendant à la couronne de Wasa. Le prince Wasa, comme on l'appelle, et qui est tout simplement un prince de la maison de Holstein-Eutin, se trouverait appelé au trône, non pas seulement par la protection de l'Autriche et de la Russie, mais par les vœux des états et du peuple. Si ces pensées ont été conçues de bonne foi, nous pouvons rassurer ceux qui les ont adoptées. Ce n'est pas à l'avénement d'un jeune prince, aujourd'hui tout-à-fait inconnu en Suède, et dont le mérite est bien peu propre, dit-on, à le tirer de l'oubli, que doit aboutir le règne du roi de Suède actuel, long règne qui a été consacré tout entier à la prospérité du pays. La France n'a trouvé qu'un reproche à faire au roi Charles-Jean, c'est celui d'avoir été trop Suédois depuis son adoption par la Suède, et ce ne seront certainement pas les Suédois qui le puniront, dans la personne de son successeur, du dévouement absolu qu'il a montré à sa seconde patrie. Les bruits que nous relevons ne sont pas d'une extrême importance; mais ils dénotent une activité nouvelle dans le parti légitimiste, qui espère vainement ressaisir dans les élections une position perdue, et cherche inutilement des points d'appui dans toute l'Europe.

Le ministère a bien fait de pousser avec énergie et persévérance les préparatifs de l'expédition de Constantine, pendant qu'on discutait les propositions d'Achmet-Bey. En effet, les négociations entamées avec lui ont été rompues au moment où l'on s'y attendait le moins, par un caprice inexplicable, si toutefois il n'est pas plus naturel de supposer que ce chef voulait gagner du temps et ne cherchait qu'à suspendre, par des offres trompeuses, les envois de troupes et de matériel en Afrique. Si c'était là son but, il l'a manqué complètement; car, depuis quelques mois, on n'a pas perdu une minute pour assurer le succès de l'entreprise et pour être en mesure de commencer l'expédition dans la saison favorable. M. le duc d'Orléans a pris part aux derniers conseils tenus sur cette grande question, et on annonçait hier

qu'il était sur le point de partir pour l'Afrique, où il devait prendre le commandement de l'expédition. Mais alors il n'y avait encore rien de résolu, et aujourd'hui, au moment où nous écrivons ces lignes, il est décidé que M. le duc d'Orléans n'ira point exposer à la carabine d'un Kabyle une existence qui est devenue doublement précieuse. L'ordre d'entrer en campagne a dû être expédié au général Danremont. Espérons qu'il aura bientôt vengé l'injure de la France et rétabli en Afrique l'honneur de nos armes!

On a dit que les doctrinaires s'opposaient à la dissolution de la chambre, et qu'ils s'étaient efforcés de faire repousser cette mesure en haut lieu. Il est notoire qu'une rencontre, que le *Journal de Paris* nous donne comme fortuite, rencontre qui a eu lieu à l'heure de dîner, dans une taverne célèbre, a fait, pendant quelques jours, le sujet de toutes les conversations. Le *Rocher de Cancale* ressemblait assez, ce jour-là, à l'auberge où Candide, d'innocente mémoire, rencontra les trois rois qui venaient uniquement *pour passer le carnaval à Venise.* C'est ainsi que M. Guizot, M. le duc de Broglie et M. Duchâtel, partis au hasard de trois points différens, pour venir respirer un peu d'air politique à Paris, se trouvèrent à une même table, où se discutèrent de graves questions. Dans ce temps de disette en fait de nouvelles intérieures, on a longuement commenté les propos de ces trois éminens convives. Nous ne pensons pas que le ministère ait été ébranlé des suites de ce dîner. On croit savoir toutefois que la dissolution de la chambre a paru un incident favorable aux chefs du parti doctrinaire, et qu'ils s'occupent activement de renforcer leur minorité dans la chambre. On dit même qu'un d'eux aurait déclaré que si le ministère actuel n'opérait pas la dissolution, elle se ferait par un cabinet doctrinaire. Voilà donc un point sur lequel tombent d'accord tous les partis.

Nous ne dissimulerons pas au ministère une impression dont se sont trouvés frappés ceux-là même qui éprouvent le plus de sympathie pour ses actes, et qui approuvent la ligne qu'il a suivie jusqu'à ce jour. Une feuille qui depuis quelque temps s'est vouée à défendre les actes du ministère, a adressé, au sujet des futures élections, une sorte de manifeste aux doctrinaires, et comme une invitation ministérielle de se présenter dans les colléges électoraux, en leur donnant l'assurance que le ministère verra leur élection, non pas seulement sans déplaisir, mais avec une sorte de satisfaction. Quel pourrait être le but de cette agacerie ministérielle? De calmer les doctrinaires, de les attirer à soi? Mais ne sait-on pas que la qualité la plus *précieuse* des doctrinaires est d'être implacables, de ne jamais céder à ceux qui leur tendent la main, et de ne transiger qu'avec une force supérieure à celle dont ils disposent? Le caractère du parti est si authentiquement établi, qu'on a été tenté de croire que le cabinet actuel tendait vers la doctrine, et se disposait à lui céder la place, — ou du moins quelques places dans le ministère. Il n'en est rien cependant. Assurément, M. Molé, qui a si énergiquement et si noblement lutté avec M. Guizot, et dont la politique s'est de plus en plus séparée, par l'amnistie et par tant d'autres actes, du système doctrinaire,

n'est pas disposé à prendre la route où il a refusé de s'engager, il y a quelques mois. Serait-ce M. de Montalivet qui ouvrirait ainsi la porte du ministère à M. Guizot et à quelques-uns de ses amis? Mais M. de Montalivet n'a-t-il pas refusé, aussi positivement que M. Molé, de coopérer à la formation d'un cabinet doctrinaire? M. de Montalivet ne demandait-il pas, lors de la dernière crise, que M. Guizot consentît à rester au ministère de l'instruction publique, et que les deux portefeuilles si importans de l'intérieur et des affaires étrangères fussent en des mains qui n'eussent pas été disposées à s'en dessaisir en faveur des doctrinaires, ministres ou non? On ne peut douter que toutes ces appréhensions ne soient chimériques; mais il est important pour le ministère de les dissiper, car elles ne manqueraient pas de jeter le découragement dans les colléges électoraux, et elles pourraient, si elles étaient habilement entretenues, amoindrir ou même dissiper des majorités qui lui sont acquises, s'il persévère loyalement, comme nous n'en doutons pas, dans la voie qu'il a suivie avec tant de succès jusqu'à ce jour.

Ce serait, en vérité, faire trop beau jeu au parti doctrinaire, que de le compter aujourd'hui parmi les nécessités de la session prochaine. Que demandait ce parti? Que promettait-il au pays en échange des lois de rigueur, des destitutions, des coups d'état dont il le menaçait? La paix, l'ordre, le respect des lois (d'exception!), le repos. Toutes ces choses sont venues sans coups d'état, sans destitutions, sans lois de rigueur. Elles sont venues par des moyens tout contraires à ceux que le parti doctrinaire avait proposés dans les conseils du roi. Elles sont venues par une amnistie, acte réprouvé par les doctrinaires et regardé par eux comme le signal de la chute de la monarchie; elles sont venues par un système de tolérance et de conciliation, système tout opposé aux grands moyens d'intimidation conçus par M. Guizot et ses amis. Ces actes ne pouvaient avoir lieu, selon les doctrinaires, qu'au moyen de larges concessions fatales à la monarchie de juillet, par un abandon de tous les principes qui ont soutenu le gouvernement depuis le 13 mars, par l'oubli de la politique qui maintint la paix et l'ordre dans le pays depuis le ministère de Casimir Périer. Ces actes ont eu lieu, et les principes n'ont pas été toutefois abandonnés; aucune grande concession politique n'a été faite; les lois de septembre, que nous avions nous-mêmes jugées trop rigoureuses, n'ont pas été abandonnées! Les tentatives contre la personne royale ont cependant cessé; la licence de la presse a pu être réprimée sans loi d'exception, l'anarchie prévenue sans une destitution de fonctionnaires en masse. La paix, l'ordre, se sont consolidés, uniquement parce que l'acrimonie a disparu du pouvoir. Et aujourd'hui, quand cet heureux changement s'est accompli, quand on a passé sans secousse de l'état si alarmant où le ministère doctrinaire avait jeté l'opinion publique, à la situation calme et rassurante où nous nous trouvons aujourd'hui, on songerait à rappeler au pouvoir ceux qui n'ont su ni reconnaître le mal, ni appliquer le remède; on concevrait l'idée de partager avec eux ce pouvoir, qui disparaissait, dans leurs mains, à force de secousses! Ce n'est assurément ni un membre du

cabinet actuel, ni un de ses amis sincères, qui a pu concevoir une telle pensée. Il se peut que quelques-uns des membres les plus influens du parti doctrinaire entrent à la chambre dans les prochaines élections; mais le ministère ne concourra certainement à l'élection d'aucun d'eux, et ceux qui ne pourraient avoir de majorité dans les colléges qu'avec l'appui du ministère, resteront en arrière, nous ne pouvons en douter. Le ministère sait bien que chaque doctrinaire qu'il appuierait lui coûterait dix voix, et qu'il ne gagnerait même pas celle du doctrinaire qu'il aurait fait nommer.

En fait de suppositions injustes, il nous resterait encore beaucoup à dire. Nous dira-t-on, par exemple, le juste degré d'impudence où sont arrivés quelques journaux français ou étrangers, qui ont affirmé, avec toute l'honnêteté et la sincérité dont ils sont susceptibles, que M. Gretsch, conseiller de l'empereur de Russie, s'était fait introduire près des rédacteurs du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes* pour faire agréer quelques-uns de ses articles politiques sur la Russie, soumis à la censure russe? Nous ne connaissons M. Gretsch que pour l'avoir vu une fois dans nos bureaux, où il ne s'est fait introduire *par personne*. M. Gretsch s'est présenté à nous en présence de plusieurs témoins. Il nous a offert quelques articles *littéraires* que nous n'avons ni refusés ni acceptés, parce que nous ne les avons pas vus; il n'a jamais été question de traité entre lui et nous, et nous avons lieu de croire qu'il en a été ainsi au *Journal des Débats*, où M. Gretsch n'a peut-être jamais paru, et où il n'a été présenté par personne. Toute assertion contraire à ce que nous avançons ici est fausse, mensongère, inventée à plaisir, et nous défions tous les journalistes de ce côté du Rhin et de l'autre de citer un seul fait à l'appui de leurs calomnies. Nous avons inséré dernièrement un mémoire d'un de nos collaborateurs, fait consciencieusement, signé de lui, et fruit d'un long voyage. Il est vrai que dans ce mémoire, l'auteur n'avait pas jugé à propos, pour plaire à quelques prétendus libéraux, de traiter l'empereur Nicolas de *Cosaque* et de *Tartare;* mais il prouvait, avec des formes convenables et polies, que la Russie, gênée par les dépenses exorbitantes de sa flotte, par les suites de ses guerres en Pologne et en Orient, engagée, depuis peu, dans la voie du crédit public où elle n'avait pas encore fait un seul pas avant ce règne, ne peut s'ériger en arbitre violent et despotique des puissances européennes. C'était démontrer que la France est libre d'agir comme bon lui semble en Espagne et en Afrique, qu'elle ne doit écouter que la voix de ses intérêts nationaux, et ne pas redouter les volontés hautaines d'une puissance qui ne domine ni l'Autriche, ni la Prusse, comme on l'a cru, et qui a assez d'embarras intérieurs pour ne pas s'en créer capricieusement de plus grands au dehors. Voilà le *pamphlet russe* qui a été victorieusement réfuté, à coups d'injures et de calomnies, par d'honorables publicistes qui n'ont pas daigné le lire, et qui nous a valu des accusations dont nos lecteurs feront, comme nous, justice par le dédain. Nous continuerons désormais nos publications sans répondre à ces lâches turpitudes; nos investigations se porteront, avec im-

partialité, sur la Russie, comme sur l'Espagne, sur l'Italie et tous les états dont nos collaborateurs ont pu apprécier la tendance et la situation; mais on peut être assuré que ces articles ne seront jamais soumis à aucune censure, russe ou prussienne, et que ce n'est pas à des voyageurs ou à des fonctionnaires étrangers que nous nous adresserons jamais pour la rédaction de nos travaux politiques.

— La présence du roi à la distribution des prix du concours général a donné à cette solennité un éclat et un intérêt inaccoutumés. Il faut féliciter le ministère de s'être associé au mouvement qui a porté Louis-Philippe à venir prendre sa part, comme tous les pères des enfans couronnés, de cette fête de tant de familles. Quant au ministre qui la présidait, ç'a été une bonne fortune, et nous dirions presqu'un admirable exorde en action, pour son beau discours sur le travail, que l'arrivée inattendue du roi, roi par le travail, venu à une distribution de prix pour y voir couronner deux de ses fils, les premiers aussi d'entre leurs concurrens par le travail. Le discours du ministre, grand-maître de l'Université, a été digne de l'auditoire tout entier. Des pensées libérales, fermes, élevées, exprimées dans un bon langage; notre civilisation célébrée avec une heureuse concision; l'égalité, fruit du travail, proclamée par la loi le principe vital de la société française; des hommages sincères plutôt que des flatteries officielles au roi, lequel était loué pour les services et les labeurs qui l'ont fait roi, plutôt que pour cette grandeur matérielle, indépendante de la personne, où la flatterie va toujours s'inspirer; une émotion modeste et une sensibilité vraie, en prononçant des paroles venues du cœur, toutes ces choses ont fait écouter le discours de M. de Salvandy avec une sympathie et une confiance qui imposent au ministre de l'instruction publique de graves obligations pour l'avenir.

Il faut, en ce qui le regarde particulièrement, qu'il tienne les promesses solennelles qu'il a faites au travail au nom du gouvernement dont il est membre; il faut que le travail trouve en lui protection et garantie; il faut que le talent et les services, appréciés par les juges compétens, et non pas exagérés par la banale complaisance des recommandations, se voient faire toute la place qu'il est possible qu'on leur fasse dans notre société encombrée, où il y a cent concurrens pour une position. Même dans cet encombrement, qui n'est la faute de personne, un ministre équitable et laborieux peut faire beaucoup de bien, et de deux manières : d'une part, en élargissant l'horizon devant tous ceux qui, parmi les hommes de mérite, en ont le plus; et d'autre part, en laissant à tous ceux qui demeurent momentanément en dehors de l'avancement, l'opinion que l'administration n'a rien négligé pour les y faire entrer.

M. de Salvandy paraît vouloir que son discours soit regardé dans l'Université comme le programme de sa conduite. Outre plusieurs mesures de détail, et, en général, une grande activité dans l'exercice de ses fonctions, il vient d'ouvrir la voie des améliorations par un acte qui pourrait passer pour la première et la plus urgente de toutes, et qui ne peut avoir une médiocre portée. Il s'agit de l'entrée des inspecteurs-généraux dans le conseil royal. C'est un retour au décret de 1808, et une remise en vigueur de cette disposition si sage et si féconde qui admet au droit de délibération, dans les hauts conseils de l'Université, ceux qui en voient de plus près et pé-

riodiquement la marche générale et le détail. Quelques jours après la distribution des prix du grand concours, ces fonctionnaires ont été invités à venir, en conseil royal, lire et discuter leurs rapports. Cette admission, qui paraissait ne devoir être que temporaire, plusieurs séances consécutives en ont déjà fait une sorte de collaboration régulière et amiable entre les inspecteurs-généraux et les membres du conseil royal. Nous ne voyons pas qui pourrait s'effaroucher d'une semblable mesure. Elle ne peut pas créer d'embarras sérieux, tout au plus peut-il en résulter un surcroît de travail; mais qui oserait, pour un pareil motif, y faire une opposition déclarée, surtout aux yeux de tout le corps enseignant, dont l'état exige tant de travaux pour de si médiocres salaires? C'est donc une bonne mesure que celle qui n'a que des inconvéniens dont personne ne peut se plaindre sans s'accuser soi-même, et qui offre d'ailleurs, pour quiconque veut y penser un moment, tant d'avantages. Aussi tous les professeurs, sans exception, ont-ils applaudi à la mesure prise par M. de Salvandy dans l'intérêt de tout le monde : dans celui du corps enseignant, pour qui c'est une nouvelle garantie; dans celui du conseil royal, dont l'autorité, comme toutes les autorités raisonnables, se fortifiera par ce contrôle intérieur, et qui profitera d'ailleurs de la popularité des actes qui en résulteront; enfin dans celui du ministre lui-même, qui, en s'éclairant ainsi de tant de lumières réunies, se met à l'abri des erreurs du premier mouvement et échappe à l'obsession des demandes sans titre et des ambitions sans droits.

Revue Musicale.

Certes voici un temps où l'on est mal venu à parler de musique. En effet, que voulez-vous qu'on dise? Le Conservatoire n'a plus d'échos, le Théâtre-Italien chôme dans la solitude, et l'Opéra traverse sans faire trop de bruit les mois difficiles avec un répertoire que le magnifique talent de Duprez relève encore, à la vérité, mais si connu qu'il n'en faut plus parler. Voilà pour les théâtres; ainsi des grands maîtres de la scène. Rossini est à Bologne, plus avide et plus jaloux que jamais de son repos et de ses loisirs, et bien résolu à ne plus troubler à l'avenir, par la composition de quelque vain chef-d'œuvre, un temps si précieux, qu'il consacre avec tant de profit aux embellissemens de son palais de marbre! Meyerbeer est à Baden, où il écrit trois partitions. Que dire de l'oisiveté sublime de Rossini ou du travail si profondément mystérieux de Meyerbeer, qui compose à la première aube dans une chambre étroitement fermée, d'où rien au monde ne transpire, et fait sa musique comme un alchimiste son or? Quant au public, je vous le demande, où trouveriez-vous, à l'heure qu'il est, ce public si plein de chaleur et d'enthousiasme, qui se passionne dans la même journée pour Beethoven et la Grisi. Voilà donc les théâtres, les maîtres et le public qui chantent, qui composent et s'amusent chacun de son côté. Attendez donc, pour revoir la musique, que les premiers froids de l'hiver resserrent entre eux les élémens de cette unité harmonieuse, dissoute par les chaleurs de la belle saison.

Il faut chercher long-temps avant de trouver dans l'air une note curieuse qu'on saisit au hasard. En général, la saison du soleil, des ombrages

verts et des belles eaux, n'est guère celle des symphonies et des cavatines. La musique s'enfuit devant le printemps de la terre, on dirait qu'elle craint d'aventurer ses sons réguliers et parfaits dans une lutte folle avec les mille bruits inappréciables de la nature. Elle s'enfuit pour ne plus revenir qu'aux premiers jours d'automne; alors seulement, elle descend pour nous de son beau ciel bleu d'Italie, alors elle chante sans mesurer les heures, elle chante les nuits entières, comme pour nous consoler des fleurs qui ne sont plus, des oiseaux silencieux et transis, et de toutes ces petites joies de l'ame qui ne s'épanouissent qu'au soleil. Après tout, la musique fait bien peut-être de se laisser oublier de la sorte à certaines époques. Autrement, que deviendrait-elle? Irait-elle chanter dans le désert d'une salle abandonnée, ou suivre en poste ce monde fatigué des eaux que le désœuvrement accable, et qui chaque année, au même temps, s'agite, se remue, et se met en travail, pour retrouver sur les grandes routes l'ennemi mortel qu'il laisse à Paris, l'ennui, qu'il retrouve partout, dans les sources de Marienbad, sur le tapis vert de Baden, au fond de l'Océan. Autant la musique est grande et noble chez elle, lorsqu'elle remplit, l'hiver, la salle du Conservatoire ou de l'Opéra, de sa voix sublime qu'on admire, autant elle est chétive et digne de pitié, quand elle se produit seule et nue, sans orchestre ni chœurs, devant un public indifférent, qui lui donne son or pour tout hommage. Figurez-vous une pauvre petite fille sortie à peine de l'école, qui vient au piano avec sa plus belle robe et ses plus belles fleurs dans les cheveux, et là, sans désemparer, se met à chanter quatre ou cinq cavatines italiennes qu'elle estropie à plaisir, avec un accent alsacien, si on est à Baden, anglais, si on est à Boulogne ou à Dieppe. Vers la fin du troisième morceau, les plus considérables personnages de l'assemblée donnent signe de vie et tirent leurs mouchoirs; on s'éveille, on bâille un moment, on chuchotte, on se demande qui a composé cette musique si savante. Les noms de Rossini, de Meyerbeer ou de Mozart courent dans toutes les bouches des rares assistans; puis, le silence se fait de nouveau, les têtes s'inclinent comme par le passé, et l'on s'endort pour la seconde fois, en attendant de s'être assez diverti pour aller se coucher le cœur net. Voilà pourtant quel rôle joue la musique dans toutes les villes de bains; voilà comment cela se passe deux fois par semaine à Vichy, à Cotterets, à Dieppe et à Boulogne; croyez ensuite aux merveilles qu'on vous raconte de l'affluence du public à ces concerts, et surtout de son enthousiasme. Le public des eaux se repose le soir au concert des promenades et du bain de la journée. Il dort beaucoup et n'applaudit guère. Sitôt que le chant a cessé, il se réveille comme en sursaut. Alors on entend çà et là quelques cannes isolées battre le parquet en signe de haute approbation, et la pauvre cantatrice, qui commence à s'apercevoir qu'on ne l'a pas écoutée, retourne à sa place, confuse et maussade. Je ne sais rien de plus triste au monde que de voir en cet état ces malheureuses jeunes filles, si ce n'est pourtant de les entendre. — Que dire maintenant de ces concerts forains dont Paris regorge. On ne peut plus faire un pas désormais sans heurter une symphonie en plein vent; les orchestres ont remplacé les orgues dans les carrefours; et quelle musique, bon Dieu, que tout cela! Vous revenez le soir de la campagne, tout préoccupé d'idées sereines; vous enviez l'homme des champs de l'abbé Delille; tout à coup vous voyez le boulevart en feu, le peuple se rue et se pousse; et, pour compléter la scène, on sonne le tocsin! Vous croiriez à l'embrasement de la ville, pas du tout, c'est M. Julien qui

conduit sa symphonie; et l'on appelle cela de la musique d'été! une musique qui se fait avec d'horribles pots de flammes du Bengale, avec des chaises qu'on brise et des cloches qu'on met en branle. Vraiment, il faut avouer que la flûte de Lubin qui charmait les ombrages au temps de cet excellent M. Lebrun, valait encore cent fois mieux que ces saturnales inventées de nos jours. Au moins cette flûte, si niaise et si ridicule dans ses prétentions d'imiter la voix du rossignol, pouvait s'exercer du soir au matin sans ruiner l'arbre sous lequel elle roucoulait; mais quelle végétation serait capable de résister à de pareilles musiques? Quels bourgeons voulez-vous qu'ils poussent au printemps ces arbres où vous suspendez des cloches, qu'on tire à tour de bras, et que vous incendiez chaque soir? Ah! pitié pour les pauvres arbres du boulevart, le seul ombrage de ce peuple, dont vous prenez à tâche de briser le tympan et de pervertir le goût. Voilà pourtant à quoi devait aboutir le système imprudent où des maîtres illustres et sérieux ont engagé la musique! Du jour où le succès a proclamé que le sentiment de la sonorité pouvait tenir lieu du sentiment divin de la mélodie, chacun s'est creusé le cerveau pour y trouver un moyen de faire plus de bruit que son voisin. Le plus mince échappé du Conservatoire se croirait déshonoré s'il lui arrivait une fois de ne se servir que des instrumens employés par Beethoven ou Mozart. Comment donc son génie pourrait-il s'exercer en un champ si étroit? Chaque jour invente des ressources nouvelles, auxquelles ces deux grands maîtres n'avaient pas songé; hier c'était le cornet à piston; aujourd'hui c'est la cloche, demain ce sera la chaise cassée, qui viendra, tout en boitant, demander droit de cité dans l'orchestre. La nomenclature s'accroît à toute heure; Rossini lui-même serait fort dépourvu s'il voulait se mêler d'écrire. On se passerait, au besoin, de violons, de flûtes et de cors, mais de grosses caisses, de triangles et de cimballes, non pas, vive Dieu! Enfin, pour ne citer qu'un exemple, M. Batton, celui de tous les compositeurs dont le nom éveille les pensées les plus riantes et les plus douces, sinon les plus mélodieuses, l'homme des frais jasmins, des bruyères tremblantes et des coquelicots épanouis; le musicien dont la fantaisie aimable a créé tant de pleurs auxquelles la nature n'avait pas pensé, M. Batton quitte, l'autre jour, ses bucoliques pour écrire un opéra qui a pour titre *le Remplaçant*, et dans l'ouverture de cet opéra ne trouve rien de plus ingénieux à mettre qu'une cloche, une cloche énorme, qui étouffe sa musique sous son poids! A tout prendre, j'aime mieux l'orchestre de Dieppe où l'Océan fait sa partie.

Mais patience, encore quelques jours, et le Théâtre-Italien ouvrira ses portes. Aux noms accoutumés que le public affectionne, le programme de cette année en a joint plusieurs nouveaux à la tête desquels figure celui de la Tacchinardi, la voix la plus agile et le plus gracieux talent de l'Italie, à l'heure qu'il est. Du reste, c'est toujours Rubini, toujours la Grisi, Tamburini et Lablache. Rubini, l'infatigable chanteur, qui ne se repose jamais, vient de profiter du court loisir que lui laisse la clôture du théâtre de Londres, pour s'en aller rendre visite à ses dignes compatriotes de Bergame. Il est allé là naïvement, comme dans sa famille, pour donner à sa ville natale la part qui lui revient de ce magnifique talent, qui cessera de se produire sitôt qu'il cessera de grandir. Voilà qui nous promet de vives sensations musicales cet hiver; il faut que cette voix merveilleuse ait trouvé en soi de nouvelles ressources pour que Rubini juge le temps venu d'aller la faire entendre en Italie. Le grand succès de Duprez pourrait bien avoir

fait le miracle, qui sait? Vous verrez qu'à son retour, Rubini aura le front de vouloir nous prouver qu'il est toujours, quoi qu'on fasse, le premier ténor de ce temps, et qu'il gagnera la partie sans conteste. On parle encore du début, dans *Arsace*, d'une jeune cantatrice douée d'une fort belle voix de contralto et que Rossini affectionne: Mlle d'Erlo. Avec un ensemble aussi complet, l'administration ne serait plus en droit de retenir loin de la scène certains chefs-d'œuvre du répertoire de la Pisaroni, laissés là depuis longtemps.

L'activité de l'Opéra ne se dément pas. Si les partitions nouvelles font défaut, les débuts se succèdent avec une rapidité singulière. Duprez n'a pas eu le temps de se produire encore dans tous ses rôles, que déjà voici Mme Stoltz. Il ne dépendra plus désormais de Mlle Falcon d'interrompre, par son absence, le succès des grands ouvrages du répertoire. C'est l'affaire d'un directeur habile de se soustraire ainsi, quand il le peut, à cette domination que ne manquent jamais d'exercer les cantatrices qui se sentent seules maîtresses de leur emploi. Je dis quand il le peut, car pour cela il ne suffit point seulement d'une volonté énergique, il faut encore que le talent dont on veut secouer l'humeur impérieuse, soit de ceux que certains voisinages inquiètent et diminuent, et que cela se passe dans une sphère inférieure. Ce que l'Académie royale a presque toujours tenté avec succès à l'égard de ses premières cantatrices, elle n'a jamais pu le faire complètement pour les premiers ténors, qui, de tout temps, par la vertu singulière de leur talent et la vive sympathie qu'ils ont trouvée daus le public, se sont maintenus trop haut pour que les petits calculs d'administration puissent les atteindre. Il est bien évident que jamais M. Lafont n'a remplacé Nourrit, pas plus que M. Alexis ou tout autre de cette force ne remplacerait aujourd'hui Duprez. Tout au contraire, Mme Stoltz s'empare en une fois du répertoire de Mlle Falcon, et lève à ses côtés une rivalité dangereuse. Voilà qui est plus fâcheux peut-être pour Mlle Falcon que glorieux pour Mme Stoltz, qu'on aurait bien tort de prendre à l'heure qu'il est pour une grande cantatrice. Qu'on ne s'y trompe pas, ce qui a tant contribué à pousser la réputation de Mlle Falcon à ce point où elle s'est arrêtée si tôt, c'est moins peut-être la supériorité plus ou moins contestable de son propre talent, que la déplorable faiblesse des jeunes filles sans expérience qu'on a lancées au hasard dans ses rôles. On sait aujourd'hui que penser d'une réputation qu'une cantatrice étrangère du second ordre peut ainsi réduire sans fonder la sienne. — La voix de Mme Stoltz parcourt avec aisance toute la gamme du soprano le plus étendu. Les cordes basses ont quelque chose de voilé qui leur donne parfois une expression charmante, les notes hautes sortent bien; mais c'est surtout dans le milieu qu'elle se développe dans toute son ampleur et sa magnificence. Lorsque le mouvement se ralentit, que tout se combine autour d'elle à souhait, la voix de Mme Stoltz a des vibrations d'une sonorité métallique, et telles que l'émission brute vous ravit; car Mme Stoltz, elle aussi, aspire à ralentir la mesure; seulement ici le grand art du chanteur ne vient pas, comme chez Duprez, fort à propos, pour farder la nécessité et lui donner un air délibéré auquel le public se laisse prendre. Cette nécessité, pour Mme Stoltz, de chanter presque toujours plus lentement qu'il ne convient, ne fait que mettre à nu davantage la pauvreté de sa manière. Il y a encore entre Duprez et Mme Stoltz certaines ressemblances qui vous frappent, surtout dans les dé-

faults. Ainsi la voix de Mme Stoltz, sonore, expressive et puissante d'ailleurs, ne sait pas dominer, je ne dirai point un finale, mais le moindre ensemble. D'où vient cela? ce n'est pourtant pas la vibration aiguë qui lui manque, comme à Duprez; il y a donc là quelque vice de méthode que le temps et des études persévérantes doivent corriger. Duprez et Mme Stoltz finiront par s'entendre à merveille; le système, aujourd'hui aboli, de déclamation lyrique où s'est fourvoyée Mlle Falcon, ne conviendra jamais, quoi qu'on dise, aux allures simples et calmes du grand chanteur; Mme Stoltz, au contraire, n'a pas le moins du monde l'air de vouloir représenter une école. Elle aura bientôt fait bon marché de ses gestes exagérés qu'elle nous apporte de province, et dès-lors il restera en elle de quoi faire un jour une grande cantatrice, une voix de soprano du timbre le plus rare, et une ame énergique et fière capable de sentir et de rendre les intentions du maître : avec des élémens pareils et le voisinage de Duprez, Mme Stoltz n'a qu'à vouloir. — Il en est pour Duprez du rôle du bonhomme Éléazar, comme il en sera de tous les rôles du répertoire de Nourrit, c'est-à-dire qu'il trouve des effets sublimes là où nul encore n'en avait soupçonné, et qu'en revanche il échoue en certains endroits véhémens et rapides, où la voix métallique de Nourrit tintait avec bonheur, dans la strette de la cavatine du quatrième acte, par exemple. Ce n'est pas l'affaire de cette voix large et puissante, qui se complaît surtout dans les mouvemens tempérés, de saisir la note d'un bond et de la porter haut comme faisait Nourrit. En somme, le caractère du vieux juif demeure une création de Nourrit, et le véritable triomphe de Duprez reste toujours *Guillaume Tell*, parce que Duprez est surtout un grand chanteur, et qu'entre tous les opéras du répertoire, *Guillaume Tell* est surtout un grand chef-d'œuvre. Puisque l'Opéra s'occupe de réforme, il devrait un peu songer à M. Levasseur, qui demande le repos et les doux loisirs de la campagne avec les plus tristes élans d'une voix fatiguée et déjà rauque. M. Levasseur ferait bien de se retirer aux champs pour quelques mois, et de chercher à réparer, dans un silence absolu, les brèches que le temps a faites à sa voix. Si la voix de M. Levasseur s'écroule, celle de Mme Dorus se relève et gagne en puissance, sans rien perdre de son agilité précieuse. Dernièrement, la reprise de *Guillaume Tell* a donné à Mme Dorus l'occasion de conquérir les plus vives sympathies du public, et depuis, chaque épreuve qu'elle tente lui réussit à souhait. On dit que Mme Dorus quitte l'Opéra, sans doute pour faire place à Mlle Nau, ou à d'autres qui avancent d'un pas si ferme dans la carrière. A moins que l'Opéra ne tienne en réserve quelque sujet mystérieux destiné à soutenir son répertoire, il est impossible qu'on songe sérieusement à se séparer de Mme Dorus, la seule femme, après tout, qui puisse chanter *Guillaume Tell* et *le Comte Ory*, la seule qui ne fasse pas défaut à Duprez dans un duo où l'expression musicale l'emporte sur la pantomime.

Il semble cependant qu'il serait temps de laisser reposer un peu *la Juive*. Voilà bien des débuts qui se font dans *la Juive*. Les beautés profondes de cette imposante musique commencent à lasser un peu l'admiration du public. M. Halevy, qui exerce sur l'administration de l'Opéra une si haute influence, devrait songer un peu à varier le répertoire. N'y aurait-il donc pas moyen de remettre à la scène *la Tentation?* Mlle Elssler jouerait le personnage de Miranda; quant à Duprez, il serait facile de lui tailler en plein drap

quelque rôle d'Astaroth ou de Belzébuth dont il ferait son profit. De la sorte, *la Juive* pourrait se reposer pendant les répétitions de *Cosme de Médicis*, et le public n'y perdrait rien, car la musique de *la Tentation* est encore de M. Halevy, comme chacun sait. En attendant que ces combinaisons se réalisent, on s'occupe fort de *la Muette*, qui va se produire dans quelques jours avec deux élémens infaillibles de succès et de fortune, Duprez et Fanny Elssler. A propos de Fanny Elssler, elle est rentrée hier, par *le Diable boiteux*, plus jeune, plus vive, plus harmonieuse que jamais, et les bouquets sont tombés à ses pieds comme à Vienne, comme à Baden, comme partout.

Le théâtre de la Bourse, qui poursuit, été comme hiver, le succès avec une persévérance infatigable, vient enfin d'en trouver un légitime et de bon goût, qui, pour s'être fait sans un grand bruit d'annonces et d'applaudissemens, n'en mérite pas moins toute l'attention de la critique, car il recommande au public un nom tout jeune et qu'entourent de grandes espérances. *La Double Échelle* est un de ces petits opéras de la famille d'*Actéon*, qui doivent réussir, car chacun y trouve son compte. Les vieux habitués de l'orchestre, qui portent cannes à pomme d'ivoire et parlent de Mme Saint-Aubin en rajustant leurs perruques, peuvent s'attacher avec ferveur à suivre les combinaisons plus ou moins laborieuses d'une intrigue, après tout assez divertissante, et se réjouir à leur aise des bons mots du *Trial* qui leur rappelle les beaux jours. Quant aux gens plus sérieux qui veulent, dans un opéra, trouver de la musique, il y a là pour eux un quintette et un duo d'assez bonne école pour qu'ils s'en contentent. — Il s'agit beaucoup, dans l'opéra de M. Planard, d'un sénéchal qui a épousé en cachette une présidente, veuve depuis six mois, et qui sort tous les matins de chez elle, à la première aube, au premier chant de l'alouette, non comme Roméo à l'aide d'une échelle de soie, mais plus prudemment, et comme il convient à un homme de son poids et de sa qualité, au moyen d'une échelle de bois peint en vert, et solidement fixée à terre. Il est fort question aussi d'un certain chevalier ridicule, qui, pour s'introduire plus facilement auprès de sa cousine, imagine de prendre avec lui une grosse commère qu'il donne pour sa femme, et qui se trouve justement mariée à je ne sais quel rustre venu *par hasard* au château, pour tailler les arbres du jardin. De là, toutes sortes de méprises et de rencontres, qui aboutissent, pendant une heure, à des combinaisons plus ingénieuses que musicales. Comme on le voit, il y a dans la pièce de M. Planard tous les élémens premiers d'un opéra comique du bon temps: rien n'y manque, ni la présidente, ni le sénéchal, ni le chevalier, ni le jardinier, ni le bosquet de roses. A tout prendre, tout l'Opéra-Comique est là. Otez à l'Opéra-Comique son bosquet de roses, toujours en fleurs, que lui restera-t-il? Où voulez-vous que Lucas se mette pour surprendre les amours nocturnes de Colette avec le *seigneur du village*, et Lubin où se cachera-t-il, pour imiter le chant du rossignol sur sa flûte? Quoi qu'on en puisse dire, l'Opéra-Comique est tout entier dans le bosquet de roses, il est sur le balcon de la présidente qui soupire, il est dans la bouteille du gros jardinier et sous la perruque du président. Telle qu'elle est, cette pièce peut, à bon droit, passer pour l'une des meilleures bouffonneries du théâtre de la Bourse; avec un peu plus de finesse et de bon goût, et surtout avec un peu moins de recherche dans ce qu'on appelle aujourd'hui les moyens

dramatiques, M. Planard aurait pu faire un acte charmant à la manière des vieilles comédies italiennes. La musique de M. Ambroise Thomas convient à merveille au caractère du sujet, et, dans certaines scènes, révèle, chez le jeune maître, une verve bouffe excellente. Il y a, vers le milieu de la partition, un quintette digne en tout point d'être remarqué; la mélodie en est vive, pétulante, originale, l'ordonnance adroite et simple tout à la fois, et l'harmonie fort heureusement traitée; la phrase emportée, rapide, toute d'un jet que chante Mlle Prévost, a pour elle une franchise d'allure, une chaleur de mouvement qui vous entraîne. Cette phrase vaut les meilleures que M. Auber ait écrites en ce genre, et M. Auber en a de merveilleusement jolies, comme chacun sait. On trouve à chaque instant, dans la musique de M. Ambroise Thomas, des qualités généreuses, et qui, par malheur, deviennent de plus en plus rares chez les musiciens de ce temps; je veux parler de la verve et de l'humeur comique. Le quintette et le duo que chantent les deux hommes sur le haut de l'échelle en font foi. Si M. Halevy, ou tout autre aussi peu doué que l'auteur de *l'Eclair* du vrai sentiment bouffe, avait eu ces deux scènes à traiter, assurément il ne s'en serait pas tiré de la sorte. On aurait donc grand tort d'attribuer à l'influence d'un sujet imposé la révélation de ces deux qualités dont je parle. Si M. Ambroise Thomas comprend la juste vocation de son talent, il travaillera désormais à donner à ses mélodies une forme plus neuve et plus originale, et persistera vaillamment dans le genre qui lui a valu l'autre jour son premier succès. Puisqu'il est dit que tout homme doit relever d'une école, en attendant que le public le proclame maître à son tour, je conseille à M. Ambroise Thomas de se ranger tout simplement du côté de Cimarosa. On se lasse aujourd'hui de ces tristes imitateurs de Beethoven, qui finissent, ou plutôt qui commencent tous par avorter dans le bruit et dans l'impuissance. Peut-être est-il plus glorieux désormais de chercher son succès dans la simplicité de la belle école italienne, plus glorieux parce que c'est plus difficile. H. W.

— *La Maison rustique du dix-neuvième siècle* est arrivée à ses dernières livraisons, avec un succès qui s'accroît chaque jour. La place de cet excellent recueil est désormais marquée. Il vient remplir le vide laissé dans l'enseignement pratique de l'agriculture et des sciences qui en sont l'accessoire obligé. L'ancienne *Maison rustique* de 1755, on le conçoit sans peine, ne pouvait plus offrir, en 1837, une grande sûreté de savoir sur beaucoup de points; elle se taisait complètement sur un plus grand nombre d'autres que la science a de nos jours créés et perfectionnés. *La Maison rustique du dix-neuvième siècle* honore, par son exécution, les savans et les praticiens qui y ont concouru, et dote le pays de l'un des ouvrages les plus précieux qui aient paru depuis long-temps.

F. BULOZ.

ÉCRIVAINS

CRITIQUES ET MORALISTES

DE LA FRANCE.

V.

M. VINET.

Un ami, qui habite le voisinage des montagnes, et à qui je demandais si la vue n'en était pas monotone à la longue, me répondait : « Non, elles ne le sont pas : elle ont, à leur manière, la diversité continuelle de l'Océan, et sans parler des couleurs changeantes, des reflets selon les heures et les saisons, et à n'y voir que les contours et les lignes, elles sont inépuisables à contempler. Souvent, aux lieux les plus connus, un certain profil soudainement caractérisé me révèle des masses différentes, des groupes nouvellement conçus, que je n'avais jamais envisagés de cette sorte, et qui sont vrais, et qui s'ajoutent à la connaissance vivante que j'ai du tout. » Ce que cet ami me disait de ses montagnes, je l'appliquais involontairement à notre littérature, à mesure que, l'envisageant de loin, sous un aspect extérieur, et pourtant d'un lieu qui est à elle encore par la culture, elle me paraissait offrir une perspective nouvelle dans des ob-

jets tant de fois étudiés et connus. Vue hors de France, et pourtant en pays français encore de langue et de littérature, cette littérature française est comme un ensemble de montagnes et de vallées, observées d'un dernier monticule isolé, circonscrit, lequel, en apparence coupé de la chaîne, y appartient toujours, et sert de parfait balcon pour la considérer avec nouveauté. Il en résulte aux regards quelque chose de plus accompli. Les lignes et les grands sommets y gagnent beaucoup, et reparaissent bien nets. Quelques-uns qu'on oubliait se relèvent; quelques autres, qui font grand effort de près et quelque apparence, s'enfoncent et n'offusquent plus. Les proportions générales se sentent mieux, et les individus de génie détachent seuls leur tête.

On y gagne enfin de bien voir autour de soi cette partie, à la fois isolée et dépendante, sur laquelle on se trouve, et qu'on ne songeait guère à découvrir quand on était dans la vie du milieu et dans le tourbillon du centre. On y gagne de connaître une culture, d'un intérêt général aussi, qui reproduit en moins, mais assez au complet, les grands mouvemens de l'ensemble, et les fait revoir d'un jour inattendu dans une sorte de réflexion secondaire. On a chance encore d'y rencontrer quelques hommes parmi lesquels il en est peut-être d'essentiels, et qui importent à l'ensemble de la littérature elle-même.

La Savoie, Genève et le pays de Vaud, forment, littérairement parlant, une petite chaîne dépendante de la littérature française, qu'on ne connaît guère au centre, et qu'on ne nommerait au plus que par les noms de De Maistre, de Jean-Jacques et de Benjamin Constant, qui s'en détachent. Le pays de Vaud, pour m'y borner en ce moment, eut portant un développement ancien, suivi, tantôt plus particulier et plus propre, tantôt plus dépendant du nôtre, et réfléchissant, depuis deux siècles, la littérature française centrale, mais, dans tous les cas, resté beaucoup plus distinct que celui d'une province en France. Au moyen-âge, la culture et la langue romanes, qui remontaient par le Rhône, furent celles de ce pays. A défaut de chants héroïques perdus, on a plusieurs vieilles chansons familières, piquantes ou touchantes, et demeurées populaires à travers les âges. Le ranz des vaches de cette contrée, le ranz des *Colombettes*, celui, entre les divers ranz, auquel l'air célèbre est attaché, a de plus une petite action dramatique, vive de couleur et de poésie (1). Au XVIe siècle, époque où la langue française, dès auparavant régnante, achève de prendre le dessus et de reléguer le roman à la condition de pa-

(1) Voir *le Canton de Vaud, sa Vie et son Histoire*, par M. Olivier, tom. I, liv. II.

tois, le pays de Vaud paya son plein tribut à notre prose par les écrits du réformateur Viret, réputé le plus doux et le plus onctueux des théologiens de ce bord. Dans sa patrie, voisine de celle de Calvin, il tenta un rôle pareil avec plus de modération, et en aidant également sa doctrine d'une phrase saine, abondante et claire. Persécuté à Lausanne, où il portait ombrage aux Bernois, il dut à la mère d'Henri IV un asile en Béarn, où il mourut. On a de lui une préface (1), où il se prononce en défenseur de la langue vulgaire sans mélange de mots étrangers : on y sent, à quelques traits contre ceux qui forgent un langage tout nouveau, le contemporain sévère de Rabelais et de Ronsard. Par Duperron, né en son sein, mais qu'il renvoya à la France, le pays de Vaud fut pour quelque chose dans l'établissement littéraire qui suivit, et ne demeura pas inutile à l'introduction de Malherbe, qui eut, comme on sait, le célèbre cardinal pour patron. Le XVIIe siècle fit sur ce pays la même impression que par toute l'Europe : il y eut soumission, adhésion absolue et hommage. Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, la connaissance, le goût, l'imitation des chefs-d'œuvre et du style des grands écrivains classiques furent d'extrême mode dans la haute société de Lausanne. On en a des témoignages écrits et spirituels. Dans le volume de *Lettres recueillies en Suisse*, par le comte Golowkin (2), parmi des particularités piquantes qui ajoutent à l'histoire littéraire de Voltaire et de quelques autres noms célèbres, il se trouve, de femmes du pays, plusieurs lettres, qui rappellent heureusement la vivacité de Mme de Sévigné, dont la personne qui écrit se souvient elle-même quelquefois. Enjouement, moquerie, savoir, mouvement animé, et un peu affecté, je le crois sans peine, c'étaient, à ce qu'il semble, les traits de la belle compagnie d'alors. Rousseau a jugé, avec assez de sévérité, la société de ce temps, et ce ton que Claire d'Orbe ne représente pas mal, quoi qu'il en dise. Nulle part surtout, plus qu'au pays de Vaud, on n'avait la science de nos classiques : on y savait Boileau et le reste par cœur. Encore aujourd'hui, c'est là, en quelqu'un de ces villages baignés du lac, à Rolle peut-être, qu'il faudrait chercher des hommes qui savent le mieux le siècle de Louis XIV à toutes ses pages, et qui feraient les pastiches de ces styles les plus plausibles et les moins troublés d'autres réminiscences. Les séjours de Voltaire, de Rousseau, dans ces pays, en rajeunirent à temps la littérature, et la firent

(1) Avertissement en tête des *Disputations chrétiennes*, 1552.
(2) Genève, 1821.

toute du XVIIIe siècle au lieu du XVIIe, où elle était restée. Le séjour de Mme Necker à Paris, les retours de Mme de Staël à Coppet, hâtèrent et entretinrent cette initiation. Benjamin Constant, grace à l'atmosphère environnante qui favorisait la nature de son esprit, était, à douze ans, un enfant de Voltaire (1). Par sa famille, il avait pris les traditions et le ton du XVIIIe siècle; avant d'être venu à Paris, il était Parisien. Les *Lettres écrites de Lausanne*, délicieux roman de Mme de Charrière, montrent combien le goût, le naturel choisi et l'imagination aimable étaient possibles, à la fin du dernier siècle, dans la bonne société de Lausanne, plus littéraire peut-être et moins scientifique que ne l'était alors celle de Genève. Les romans de Mme de Montolieu montrent seulement le côté romanesque et vaguement pathétique qui s'exaltait de Rousseau, tout en se troublant de l'Allemagne. Bonstetten, qui vécut long-temps à Nyon avant d'être à Genève, était, à travers son accent allemand de Berne, un homme du XVIIIe siècle accompli. Un autre Bernois du siècle passé, qui tenait au français par le pays de Vaud, avait fait, dans un poème intitulé : *Vue d'Anet*, ces vers dignes de Chaulieu :

Quittons les bois et les montagnes;
Je vois couler la Broye (2) à travers les roseaux;
Son onde, partagée en différens canaux,
S'égare avec plaisir dans de vastes campagnes,
Et forme dans la plaine un labyrinthe d'eaux.
Rivière tranquille et chérie,
Que j'aime à suivre tes détours!
Ton eau silencieuse en son paisible cours
Présente à mon esprit l'image de la vie:
Elle semble immobile et s'écoule toujours.

Cette continuation, ce progrès de littérature et de poésie n'a pas cessé de nos jours, comme bien l'on pense. L'émancipation du pays de Vaud et sa nationalité constituée ont assuré aux générations actuelles des études plus fortes et plus d'élan. Le mouvement romantique y a eu son action, et on s'en dégage maintenant après s'en être fortifié. Sans parler des poésies publiées et connues comme le recueil des *Deux Voix* (3), il y a bien de jeunes espérances, et qui ne se gâtent pas jusqu'ici de fausses ambitions. Les étudians de Lausanne aiment

(1) Voir, au tome Ier de la *Chrestomathie* de M. Vinet, une charmante lettre écrite de Bruxelles par Benjamin Constant, âgé de douze ans, à sa grand'mère : l'homme y perce déjà tout entier.

(2) Rivière qui se jette dans le lac de Morat.

(3) Lausanne, 1835.

à marier de beaux airs allemands à des chants poétiques souvent composés par quelqu'un d'entre eux. Voici les premiers vers que j'ai retenus d'un de ces chants de tout à l'heure :

Quel est ce roi sublime et tendre,
Qui, vers nos déserts attiédis,
Les yeux en pleurs, paraît descendre
Les bleus coteaux du paradis?

C'est le pauvre fils de Marie;
C'est l'époux de la terre en deuil,
Qui pose la lampe de vie
Dans le mystère du cercueil?

Dans une pièce de vers, qui obtint, il y a peu d'années, le prix à l'académie de Lausanne, je trouve ces beaux traits de nature; il s'agit d'un voyageur :

Il voit de là les monts neigeux
Et les hauts vallons nuageux.
Puis il entend les cornemuses
Des chevriers libres et fiers,
Perdus dans la pâleur des airs
Par-dessus les plaines confuses;

et cette autre gracieuse peinture des ébats auxquels se plaisent les nains et les sylphes de la montagne :

Sur les bords de l'eau claire, à l'ombre des mélèzes,
Leurs doigts avaient cueilli le rosage et les fraises;
Et cadençant leur vol aux divines chansons,
Dans leur danse indécise ils rasaient les gazons.
Sur la brise réglant leur suave harmonie,
Ils chantaient du bleu ciel la douceur infinie,
Et sous leurs pas légers le gazon incliné
Remplissait de senteurs le val abandonné (1).

Mais jusqu'ici j'ai dit plutôt en quoi la littérature du pays de Vaud suivait et reflétait la nôtre; je n'ai pas assez fait sentir ce qui lui est propre, original, ce qui la marque un peu plus elle-même en la laissant française. Benjamin Constant, le plus illustre nom d'écrivain qui s'y rattache, est un Français de Paris et sans réserve (2). Et cependant ce pays a produit des esprits qui, à un certain tour d'idées particulier, ont uni une certaine manière d'expression, et qui offrent

(1) Tous ces vers sont d'un très jeune homme, M. Monneron.

(2) Sauf deux ou trois formes de locutions peut-être, et qu'encore bien peu de Français aujourd'hui sont à même de relever dans son style.

un mélange, à eux, de fermeté, de finesse et de prudence, un mérite solide et fin, un peu en dedans, peu tourné à l'éclat, bien qu'avec du trait, et dont Mme Necker, dans les manuscrits qu'on a publiés d'elle, ne donnerait qu'un échantillon insuffisant. On ne saurait mieux étudier ces qualités de près et au complet que chez un écrivain de nos jours, âgé d'un peu plus de quarante ans, le plus distingué, sans contredit, et le plus original des prosateurs du pays de Vaud, passés et présens, chez M. Vinet.

M. Vinet est à la fois un écrivain très français et un écrivain tout-à-fait de la Suisse française. Lorsque, dans ses écrits littéraires, imprimés à Bâle, destinés en partie à la jeunesse allemande, et dédiés à des membres du gouvernement de son pays, il dit du siècle de Louis XIV *notre* littérature, on est un peu supris au premier abord, et l'on est bientôt plus surpris que la littérature française, en retour, ne l'ait pas déjà revendiqué et n'ait pas dit de lui *nôtre*. Ses livres ne sont pas connus chez nous; son nom modeste l'est à peine. On se rappelle au plus son Mémoire sur la liberté des cultes, couronné en 1826 par la Société de la morale chrétienne. A part les fidèles du *Semeur*, quels lecteurs de journaux savent le nom et les titres de M. Vinet, critique littéraire des plus éminens, moraliste des plus profonds?

Il est élève de l'académie de Lausanne. Sorti du village de Crassier ou Crassy, qui avait été déjà le lieu de naissance de Mme Necker, il fit tout le cours de ses études à cette académie, dont la discipline était alors fort désorganisée par suite des évènemens publics. Les étudians étudiaient peu; M. Alexandre Vinet se distingua de bonne heure, et par son application, et par des qualités plus en dehors, plus hardies ou plus gaies qu'il semble n'appartenir à son caractère habituel; mais toute jeunesse a sa pointe qui dépasse à émousser. On cite de lui un poème héroï-comique, où il y a, dit-on, de la gaieté de collége, *la Guétiade*, imitation du *Lutrin*, et qui célèbre sans doute quelque démêlé avec le guet; il rima encore quelques autres riens du même genre. A l'enterrement d'un professeur fort aimé, on vit s'avancer au bord de la tombe un jeune homme (c'était M. Vinet), qui fit l'oraison funèbre du défunt; cette action ne laissa pas d'étonner un peu les mœurs extrêmement timides du pays, et, on peut le dire, celles de l'orateur lui-même. En 1815, époque bien critique pour le pays de Vaud, que Berne devait chercher à reprendre, mais que M. Frédéric-César La Harpe, ancien précepteur de l'empereur Alexandre et noble citoyen, protégea heureusement, M. Vinet, sim-

ple étudiant encore, ne fut pas sans quelque influence, et cette poésie légère d'université, il l'employa à quelques chansons, devenues aussitôt populaires, contre les Bernois, contre l'*ours* de Berne. — L'homme que nous verrons si modéré, si tolérant, si timide même, ne manque pas d'une certaine énergie ardente que ses autres qualités recouvrent. Et si, par la délicatesse exquise de sa modestie, il sort un peu de la manière plus couramment démocratique des mœurs de son pays, il y rentre tout-à-fait par cette énergie et cette faculté de résistance, qui ne s'affiche pas, mais se retrouve toujours. Chez M. Vinet, elle a de plus toute la consécration du devoir réfléchi et saint.

Il est probable qu'à cette période de jeunesse plus hardie, il accueillait les productions de M. de Châteaubriand et de Mme de Staël, et applaudissait à ce mouvement de la littérature extra-impériale, plus vivement qu'il n'a fait à celui de 1825 à 1830, qui le trouva déjà mûr et auquel il a dès l'abord moins cru.

Mais les idées morales, religieuses, chrétiennes, eurent toujours le pas dans son esprit sur les opinions purement littéraires. Né dans la réforme, à un moment où le besoin d'un réveil religieux s'y faisait sentir, il participa tout-à-fait à ce mouvement de réveil, sans le pousser jamais jusqu'à la séparation, à l'exclusion et à la secte. Sa prudence consciencieuse, sa doctrine, toujours éclairée de charité, lui attirèrent, jeune, la considération qui, avec les années, est devenue autour de lui une révérence universelle. Étant encore étudiant en théologie, il fut appelé à l'université de Bâle, comme professeur de littérature française. Il accepta, et revint ensuite à Lausanne passer ses examens de ministre et recevoir la consécration. A Bâle, il professe depuis près de vingt ans (1), et le fruit de son enseignement littéraire se retrouve en substance dans les trois portions de sa *Chrestomathie*, dont les deux premiers discours préliminaires sont d'importantes dissertations, et dont le troisième est un précis historique de toute la littérature française, morceau capital de l'auteur et chef-d'œuvre du genre.

Comme pasteur et prédicateur évangélique, sa doctrine et sa manière se peuvent approfondir dans ses *Discours sur quelques sujets religieux*, dont la troisième édition, publiée en 1836, contient de remarquables additions. Plusieurs discours, notamment les deux qui ont pour titre : *l'Etude sans terme*, sont des modèles de ce genre, mi-

(1) M. Vinet, nommé depuis peu professeur d'éloquence de la chaire dans l'académie de Lausanne, telle qu'elle se développe aujourd'hui, doit y revenir, et par conséquent quitter l'université de Bâle.

partie de dissertation et d'éloquence, de cette psychologie chrétienne qui forme comme une branche nouvelle dans la prédication réformée.

Dans le journal *le Semeur*, fondé depuis 1830, on a publié divers extraits de ces productions de M. Vinet, et il a de plus constamment enrichi cette feuille d'articles de psychologie religieuse, ou de littérature et de critique très fine et très solide, que son talent si particulier d'écrivain, et sa sagacité caractérisée de penseur, dénoncent aussitôt au lecteur un peu exercé et signent distinctement à travers tous les voiles anonymes (1).

Mais, avant ces divers travaux de littérature ou de religion, qui tendent toujours sans bruit à être des actions utiles, M. Vinet a eu dans le pays de Vaud un rôle plus animé, plus manifestement dessiné, et qui se rapporte précisément au temps de son Mémoire en faveur de la liberté des cultes. Dans cette patrie de Viret, d'un des plus onctueux et des plus charitables d'entre les réformateurs, il convenait que le réveil de l'esprit religieux, qui poussait peut-être quelques croyans ardens à la secte et au puritanisme, ne devînt pas une occasion, un éveil aussi de persécution, de la part de l'église établie, menacée dans sa tiédeur. M. Vinet, qui participait de tout son cœur à la révivification de la doctrine évangélique, mais qui ne donnait dans aucun excès, joua un bien beau rôle en cette querelle. Il fut, avec son ami M. Monnard, le principal défenseur de la liberté religieuse à Lausanne : il prit en main le droit de ceux qu'on persécutait, et dont il n'épousait pas d'ailleurs les conséquences absolues et restrictives. A l'occasion d'une brochure dont il était l'auteur, et dont M. Monnard s'était fait l'éditeur, ils soutinrent tous les deux un procès, et ils eurent un moment, sous forme de tracasseries qu'on leur suscita, quelque part à cette persécution si chère à subir pour ce qu'on sent la vérité.

On conçoit que le mémoire de M. Vinet en faveur de la liberté de tous les cultes, un peu antérieur, mais animé par une action si prochaine, était pour lui autre chose qu'une thèse philosophique où sa raison se complaisait : c'était une sainte et vivante cause; et, à travers la surcharge des preuves et la chaîne un peu longue de la démonstration, à travers le style encore un peu raide et non assoupli, cette chaleur de foi communique à bien des parties de cet écrit, et surtout à la prière de la fin, une pénétrante éloquence.

Il en faudrait dire autant, à plus forte raison, de plusieurs bro-

(1) Les articles sur M. de La Rochefoucauld, sur M. Esprit, sur *le Paradis perdu* de M. de Chateaubriand, sur *Arthur*, etc., etc.

chures de lui sur le même sujet, et dont une polémique de charité et de justice animait l'accent.

Mais ce n'est que dans ses écrits subséquens, dans les discours de sa *Chrestomathie* d'abord, que nous trouvons M. Vinet écrivain complet, critique profond. A partir de ce moment, chacune de ses paroles compte, et elles ont pourtant si peu retenti chez nous, qu'on nous pardonnera d'y insister un peu.

La *Chrestomathie française* n'est, comme son nom l'indique, qu'un recueil, un choix *utile* de morceaux de vers et de prose, tirés des meilleurs auteurs français, distribués et gradués en trois volumes pour les âges, 1° l'enfance, 2° l'adolescence, 3° la jeunesse et l'âge mûr. Ces morceaux sont accompagnés fréquemment d'analyses, toujours de notes, quelquefois de petites notices sur les auteurs, dans lesquelles, en peu de lignes d'une concision excellente, tout point essentiel est rendu frappant, tout point en réserve est touché. M. Vinet, dans sa modestie, n'a voulu et n'a cru faire que cela, et il semble craindre même de n'avoir pas atteint son but: il l'a, selon nous, dépassé de beaucoup, ou mieux, surpassé.

Son discours à M. Monnard, dans lequel il discute les avantages qu'il y aurait à étudier et à analyser la langue et la littérature maternelle comme on étudie les langues anciennes, est tout d'abord propre à faire ressortir les qualités de grammairien analytique et de rhéteur, de Quintilien et de Rollin accompli, que possède M. Vinet. Il ne faut pas oublier sa situation précise. Il est Français de littérature, de langue; il ne l'est pas de nation, et il professe en pays allemand. Mais, quand il professerait, non pas à Bâle, mais à Lausanne même, c'est-à-dire au sein de la Suisse française, il aurait encore à faire au français, comme à une langue qui, bien qu'elle soit la sienne, doit toujours là un peu s'apprendre dans les grammaires, pour être sue très correctement. La thèse qu'il soutient, et qui serait fort à défendre à Paris même (qu'il importe d'étudier les classiques français pas à pas et dans un esprit scientifique), est surtout d'application rigoureuse aux lieux où il écrit. Quand il combat ceux qu'il appelle les *réalistes* à Bâle, et qui voudraient éliminer le plus possible la littérature pure de l'enseignement, il soutient, à propos des classiques français, la même cause que chez nous M. Saint-Marc Girardin contre M. de Tracy, M. de Lamartine contre M. Arago, à propos des classiques grecs et latins; et s'il déploie dans la discussion moins de prestesse sémillante, ou de riche et poétique abandon, que nos champions de France, il y porte des raisons encore mieux enchaî-

nées, une politesse ingénieuse non moindre. Chez M. Vinet, la régularité du raisonnement, la propriété un peu étudiée de l'expression, laissent place à tout un atticisme véritable, qui, à la fois, étonne hors de France, et qui pourtant ne paraît pas dépaysé. J'insiste sur ce résultat composé, non pas contradictoire. M. Vinet, à Lausanne, sinon à Bâle, est à sa place; il a une originalité qui reproduit et condense heureusement les qualités de la Suisse française, et, en même temps, il a une langue en général excellente, attique à sa manière, et qui sent nos meilleures fleurs.

Voici, j'imagine tout spécieusement d'après lui-même, de quelle façon il s'y est pris pour atteindre à cette difficile perfection : « Il « s'agit, dit-il (1), d'apprendre notre langue à fond, d'en pénétrer « le génie, d'en connaître les ressources, d'en apprécier les qualités « et les défauts, de nous l'approprier dans tous les sens; et ne me « sera-t-il pas permis d'ajouter (puisque je parle du français et que « j'en parle en vue de la culture vaudoise), que le français est pour « nous, jusqu'à un certain point, une langue étrangère? Éloignés « des lieux où cette langue est intimement sentie et parlée dans toute « sa pureté, ne nous importe-t-il pas de l'étudier à sa source la plus « sincère et avec une sérieuse application? Or, on ne peut hésiter sur « les moyens. Les grammaires et les dictionnaires, dont je ne pré- « tends point contester la nécessité, sont à la langue vivante ce « qu'un herbier est à la nature. La plante est là, entière, authenti- « que et reconnaissable à un certain point; mais où est sa couleur, « son port, sa grâce, le souffle qui la balançait, le parfum qu'elle « abandonnait au vent, l'eau qui répétait sa beauté, tout cet en- « semble d'objets pour qui la nature la faisait vivre, et qui vivaient « pour elle? La langue française est répandue dans les classiques, « comme les plantes sont dispersées dans les vallées, au bord des « lacs, et sur les montagnes. C'est dans les classiques qu'il faut aller « la cueillir, la respirer, s'en pénétrer; c'est là qu'on la trouvera « vivante; mais il ne suffit pas, je le répète, d'une promenade inat- « tentive à travers ses beautés. » J'ai voulu, en citant cette belle page, donner idée, encore moins de la méthode, que du succès.

A côté de ce charmant passage qui unit l'exactitude de chaque détail à la fraîcheur et au souffle, et que Buffon, reparlant du style, aurait écrit, j'aurais, dans le même discours, et dans le style de M. Vinet en général, là encore où il est le plus parfait, quelques dé-

(1) Discours préliminaire, tom. I.

fauts essentiels à relever, et qui tiennent au procédé même par lequel les qualités se sont acquises ou accrues. Il y a des duretés de mots et d'images (1); il y a de ternes et pénibles endroits (2), des invasions du style doctrinaire et rationel (3), qui font que tout d'un coup la transparence a cessé. Une image physique, très précise, s'insère quelquefois, s'incruste, pour ainsi dire, dans une trame d'ailleurs tout abstraite, et quoique ce puisse être très juste de sens à la réflexion, cela a fait faire de prime-abord un petit soubresaut (4). Préoccupé qu'il est, avant tout, de la stricte déduction, l'écrivain ne se fie pas assez à la liaison générale et au courant simple de l'idée. La concaténation ininterrompue, comme il dirait peut-être, remplace souvent sans nécessité le libre jeu de l'esprit; l'attention se reposerait utilement dans des endroits de diffusion heureuse. La propriété parfaite et si précieuse des termes, où il se complaît, accuse quelquefois trop la vigilance à chaque mot, une véracité de détail qui ne se contente pas toujours d'être claire et distincte, mais qui veut être *authentique*, pour me servir d'une expression qu'il aime. A force d'accentuer le mot dans sa propriété, il lui arrive de le rendre dur. Les habitudes intérieures du devoir, de la règle morale, ont passé sur son style, en ont déterminé l'allure, et sans doute la marquent trop par endroits.

J'ai dénoncé tous les défauts parce que M. Vinet est un des maîtres les plus éclairés de la diction, parce que, si j'osais exprimer toute ma pensée, je dirais qu'après M. Daunou pour l'ancienne école, après M. Villemain pour l'école plus récente, il est, à mon jugement, de tous les écrivains français celui qui a le plus analysé les modèles, décomposé et dénombré la langue, recherché ses limites et son centre, noté ses variables et véritables acceptions. Et combien il est ingénieux et vif à animer l'analyse la plus abstraite de la grammaire! Quand il nous signale en une langue les divers systèmes de mots qui disparaissent ou s'introduisent selon les changemens plus ou moins graves survenus dans les mœurs, il montre l'un ou l'autre de ces cortéges mobiles qui se retire avec le temps, laissant à la vérité dans la lan-

(1) Par exemple, une lecture où règne une vérité *si concrète;...* un fait *ressortissant à* ce qu'il y a d'universel et de fondamental dans l'esprit humain;..... les grèves arides de l'*égoïsme*, etc.

(2) Nous n'avons pas l'*option* de nos adversaires, etc. (Tom. I, pag. xv.)

(3) Un langage qui *émousse l'individualité*, et toutes ces formes trop fréquentes, *répudier l'utilité immédiate, abdiquer la rigueur des principes*, etc., etc.

(4) Ne permettez pas à la langue de s'*ankiloser*, (en parlant de Quinault), c'[illegible] qui a *désossé* la langue française, etc.

TIMBRE ROYAL

gue, dit-il, des allusions et des métaphores qui ne peuvent s'en détacher, mais toutefois emportant, *ainsi qu'une épouse répudiée*, la plus grande partie de sa dot. En parlant des mots d'abord nobles, de quelques mots employés par Malherbe lui-même, mais qui finirent par être déshonorés dans un emploi familier, et qu'il fallut expulser alors de la langue de choix : « C'est le cheval de parade, dit-il, qui, sur ses vieux jours, est envoyé à la charrue. » Ailleurs (préface du troisième volume), quand, voulant marquer que la poésie d'une époque exprime encore moins ce qu'elle a que ce qui lui manque et ce qu'elle aime, il dit : « C'est une médaille vivante où les vides creusés dans le coin se traduisent en saillies sur le bronze ou sur l'or, » ceci n'est-il pas frappé de l'idée à l'image comme la médaille même? Un tel mot cité me paraît la juste médaille du style de M. Vinet quand il devient du meilleur aloi : car c'est alors un écrivain plutôt encore graveur que peintre.

J'ai parlé des excellentes petites biographies et des notices en quelques lignes, mises à la tête des extraits. Mais tous ces mérites se retrouvent condensés, assemblés et agrandis dans la *Revue des principaux Prosateurs et Poètes français*, morceau très plein et très achevé, véritable chef-d'œuvre littéraire de M. Vinet. Toutes ses qualités de précision, de propriété, de suite, de sagacité fine et de relief en peu d'espace, y sont fondues entre elles, et en équilibre avec le sujet même, qui ne demandait ni un certain essor, ni une certaine flamme, dont l'auteur ne manquerait peut-être pas, mais qu'il s'interdit. C'est le sujet que M. Nisard a également traité dans un fort bon morceau, où pourtant il s'est attaché plutôt à quelques principales figures, et où il s'est donné plus de carrière. M. Vinet n'a fait que fournir celle que lui traçait régulièrement son titre même. Il passe en revue toute la littérature française, depuis Villehardouin jusqu'à M. de Chateaubriand, et en insistant avec continuité sur les trois siècles littéraires. Il n'y a pas un point, pas une maille du tissu qui ne soit solide, exactement serrée; c'est la lecture la plus nourrie, la plus utile, la plus agréable même, aussi bien que la plus intense. Le style de Marie-Joseph Chénier, dans son *Tableau de la Littérature*, égalé ici pour la netteté et l'élégance, est surpassé pour la nouveauté et la plénitude du sens. Je ne sais que la manière de M. Daunou, dans son *Eloge Boileau*, qui me paraisse se pouvoir comparer avec convenance et avantage à celle de M. Vinet dans ce discours. Combien d'heureux traits d'une concision ingénieuse, où la pensée se double, en quelque sorte, dans l'expression, et fait deux coups d'un même jet ! Ce sont

comme deux courans inverses sur le même axe : on reste tout surpris et charmé. Je n'en citerai qu'un seul petit échantillon : après un mot sur Amyot et ses graces françaises, « Ronsard cependant, dit M. Vinet, égarait la poésie loin de la veine heureuse, que son siècle et *lui-même* avaient rencontrée. » Il est impossible de plus enfermer en un l'adoucissement dans la critique, de plus précisément greffer l'éloge dans le blâme. Pas un mot qui ne soit ainsi mesuré et proportionné. Quelle balance sensible et sûre! et pourtant le glaive entrevu parfois! — Soit qu'il nous peigne ce grand style de Pascal, si caractérisé entre tous par sa *vérité*, austère et nu pour l'ordinaire, paré de sa nudité même, et qu'il ajoute pour le fond : « Bien des paragraphes de Pascal sont des strophes d'un Byron chrétien; » soit qu'il admire, avec les penseurs, dans La Rochefoucauld ce talent de présenter chaque idée *sous l'angle le plus ouvert*, et cette force d'irradiation qui fait épanouir le point central en une vaste circonférence; soit qu'il trouve chez La Bruyère, et à l'inverse de ce qui a lieu chez La Rochefoucauld, des lointains un peu illusoires créés par le pinceau, moins d'étendue réelle de pensée que l'expression n'en fait d'abord pressentir, et qu'il se montre aussi presque sévère pour un style si finement élaboré, dont il a souvent un peu lui-même les qualités et l'effort; soit que, se souvenant sans doute d'une pensée de Mme Necker sur le style de Mme de Sévigné, il oppose d'un mot la forme de prose encore gracieusement flottante du XVIIe siècle, à cette élégance plus déterminée du suivant, qu'il appelle *succincta vestis;* soit qu'en regard des lettres capricieuses et des mille dons de Mme de Sévigné, *toute grace*, il dise des lettres de Mme de Maintenon en une phrase accomplie, assez pareille à la vie qu'elle exprime, et enveloppant tout ce qu'une critique infinie déduirait : « Le plus parfait naturel, une justesse admirable d'expression, une précision sévère, une grande connaissance du monde, donneront toujours beaucoup de valeur à cette correspondance, où l'on croit sentir la circonspection d'une position équivoque et la dignité d'une haute destinée; » soit qu'il touche l'aimable figure de Vauvenargues d'un trait affectueux et reconnaissant, et qu'il dégage de sa philosophie généreuse et inconséquente les attraits qui le poussaient au christianisme; soit qu'en style de Vauvenargues lui-même, il recommande, dans les *Elémens de Philosophie* de d'Alembert, *un style qui n'est orné que de sa clarté, mais d'une clarté si vive qu'elle est brillante*; — sur tous ces points et sur cent autres, je ne me lasse pas de repasser les jugemens de l'auteur, qui sont comme autant de pierres précieuses, enchâssées, l'une après

l'autre, dans la prise exacte de son ongle net et fin. Je ne trouve pas un point à mordre, tant le tout est serré et se tient. J'ai cru un instant rencontrer une critique à faire à propos de Saint-Evremond, dont le nom venait un peu tard dans la série, après Rollin; mais à peine avais-je achevé de lire la phrase que l'adresse de l'auteur l'avait déjà fait rentrer dans le tissu, et ma critique était déjouée.

Quand on songe que celui qui a écrit ce précis est un ministre protestant, et non pas un protestant socinien et vague, mais un biblique rigoureux, un croyant à la divinité du Christ, à la rédemption, à la grace, on admire sa tolérance et sa compréhension si étendue, qui ne dégénère pourtant jamais en relâchement ni en abandon. Voltaire est merveilleusement apprécié; je remarquerai seulement et signalerai à l'auteur, pour qu'il le revoie peut-être, un certain paragraphe de la page XLII (1), qui offre beaucoup d'embarras et de pesanteur dans la diction : je ne voudrais pas qu'on pût dire que le malin a porté malheur, sur un point, à qui l'examine avec tant de conscience et avec une profondeur si sérieuse, éclairée du goût. Lorsque venant au poème qu'on évite de nommer, mais qu'il ose louer littérairement, M. Vinet en apprécie l'inspiration et l'influence, lorsque, pour le réprouver plus à coup sûr, il s'arme d'une citation empruntée à Voltaire lui-même, il devient éloquent de toute l'éloquence dont la critique est capable, et cela par le choix que lui seul a su faire d'une citation telle.

Les poètes, nos grands poètes surtout, sont fort bien appréciés de M. Vinet, moins sûrement pourtant que les prosateurs. En général, la fin et le commencement de ce morceau (vrai chef-d'œuvre, je le répète) sont ce qu'il y a de moins parfait. Le début, exact de position et d'aperçu, semble un peu court et insuffisant; la fin, un peu languissante, non terminée net, trahit dans les jugemens et les classemens quelque indécision, quelque concession indulgente. M. Vinet se montre avec tendresse et solennité funèbre dans quelques mots sur le dernier chant de Gilbert, que je n'appellerai pourtant pas un *grand* poète (2). Je ne puis trouver exact qu'on représente André

(1) Commençant par ces mots : *Le caractère de Voltaire*, etc., etc. Il y a encore quelques points du portrait que je retoucherais : « Avec ses cent bras qui atteignaient à tout, il fut le Briarée de la littérature. » Ce *Briarée* est un reste de superstition à la fable, comme en cet endroit du commentaire où M. Vinet oppose la foudre de Jupiter aux *flèches de son fils*, c'est-à-dire d'Apollon. Ces petits glaçons mythologiques sont demeurés là dans son style on ne sait comment.

(2) Pas plus que je ne décernerais l'éloge d'*admirables* à quelques spirituels apologues de feu M. Arnault; ce que fait notre critique dans une de ses préfaces.

Chénier dans l'idylle comme *agrandissant le genre de Léonard et de Berquin!!* Léonard n'est pas *le Racan du dix-huitième siècle;* la belle pièce de *la Retraite* maintient à une haute distance la mémoire de Racan. Dorat peut être dit l'*héritier direct* de Benserade, mais il ne l'est pas de Voiture, qui était d'une qualité et d'une saillie d'esprit bien supérieure, et qui eut grande influence; Dorat ne compta jamais. — En un mot, dans le tableau de ce dernier tiers du XVIIIe siècle, les proportions véritables ne sont pas assez gardées; la nomenclature l'emporte un peu sur le vrai classement; trop de noms se pressent sous la plume de l'auteur, et paraissent admis à une place que quelques-uns seuls tenaient réellement.

Je lui reprocherai aussi plutôt, dans sa longue note sur les contemporains de l'empire, sa complaisance d'admission pour quelques noms sans valeur, que dans ses dernières pages la méfiance, pleine de motifs, qu'il témoigne pour les promesses orageuses de la littérature présente.

Quoiqu'il ait écrit des vers dans sa jeunesse et qu'il ait tout ce qu'il faut pour les sentir, M. Vinet est plus prosateur que poète, même dans ses jugemens. Tout ce qui se rapporte à la propriété, à la précision, à la sagacité, est souverain chez lui; la hardiesse, si elle s'y rencontre, est toujours étroitement adaptée, la métaphore est juste à l'usage; mais ne lui demandez pas la grande flamme : il la gardera. Il pénètre souvent, mais ne dévore jamais : rien chez lui ne rappelle Rousseau. Sa science de langue, de synonymie et de cœur, va souvent à l'éloquence d'onction ou de pensée, mais ne s'envole pas volontiers aux grandes choses d'imagination. Dès qu'on en vient là, il hésite un peu, il parle des *maîtres de la lyre* et s'y replie scrupuleusement. S'il fallait chercher quelque représentant de la poésie du pays de Vaud, de cette poésie que Rousseau a vue dans les lieux, et qu'il a contestée aux habitans; que quelques-uns, que plusieurs nourrissent pourtant avec culte; il faudrait se tourner à côté, vers cette jeunesse de Lausanne qui s'essaie encore, feuilleter ce recueil des *Deux Voix* dans lequel je puis désigner la pièce du *Sapin*, entre autres, comme franche impression des hautes cimes, s'adresser à la conversation de quelques hommes, comme M. le pasteur Manuel, qui se sont plus dirigés à l'étude qu'à la production, et qui, pieux et modérés, savent et sentent, en face de leur lac et de leurs montagnes, toute vraie poésie depuis les chœurs de Sophocle jusqu'aux pages de Mme de Staël. M. Vinet, d'une manière moins éparse heureusement, représente et réalise, en écrivain de premier ordre, tout l'autre côté de prose in-

génieuse, d'originale et savante culture. Comme critique, il s'abandonne quelquefois à une bienveillance un peu prompte; il s'attache et prête foi aux livres un peu trop indépendamment de la connaissance personnelle des auteurs; il est plutôt porté d'abord à surfaire, à force de se croire moindre. Érudit bibliographe, il prétend par momens, comme Nodier, que c'eût été là sa vocation. Il y a donc, sous sa régularité excellente de style et de doctrine, bien des accidens piquans, divers, qui font de lui un homme plein de détails fins à peindre, et qui doivent être charmans à goûter.

M. Vinet, dans la littérature française, émane surtout de Pascal, sa haute admiration, son grand modèle. Il se rapprocherait beaucoup de Duguet pour la manière et le tour modéré, suivi, fin et *rentré*, si Duguet avait été plus littérateur. Il a donc assez des habitudes littéraires des écrivains de Port-Royal (et jusqu'à leur goût de l'anonyme), comme il a beaucoup de leurs doctrines religieuses. Dans son précis, il a écrit sur Quesnel une phrase de vif éloge, qui semble indiquer qu'il n'a pas été étranger à l'heureux choix des pensées de cet auteur, que *le Semeur* a publié. Mais c'est par la doctrine de charité, d'amour de Dieu, et non par l'esprit de secte, qu'il communique de ce côté. Non plus seulement comme littérateur, mais aussi comme figure évangélique et ami de Fénelon, on me permettra encore de le trouver comparable, par son mélange de dialectique et d'onction, par sa vivacité dans la douceur, par sa modestie et sa délicatesse promptes à se dérober, par sa fuite de l'éclat, de l'effet et peut-être aussi de l'occasion, par sa santé même, à un homme si aimé et si goûté de ceux qui l'ont approché, à un écrivain plus distingué que proclamé, à notre abbé Gerbet.

Les *Discours religieux*, réunis au nombre de vingt-cinq, offrent comme un cours complet des vérités évangéliques, déduites dans une méthode tout intérieure. L'impression (et je ne parle d'abord que de l'impression humaine, philosophique et littéraire) qu'on en retire, est celle de quelque chose d'aimable, de modéré, de sensé et d'accessible; tout y est simple, sans un ornement ni une digression de luxe, et allant droit au but. Le vif seul des observations morales, ou le touchant des prières qui terminent, ressortent par instans. Ce genre mixte, plus psychologique qu'oratoire, me représente assez ce que des hommes comme MM. Jouffroy ou Damiron diraient, s'ils étaient pasteurs évangéliques, et parlant à des chrétiens assemblés, non sous les voûtes d'une cathédrale, mais dans une chambre. Il n'y a rien là de Bossuet; il y a encore beaucoup de Pascal, mais d'un

Pascal moins abrupte, plus apprivoisé au salut, et plus doucement acceptable. Ce qu'en politique le livre de M. de Tocqueville est à ceux de Montesquieu et de Jean-Jacques, ce qu'en éducation le livre de Mme Guizot est à ceux de ce même Jean-Jacques ou de Fénelon, on pourrait avancer parallèlement que les discours de M. Vinet le sont à certains morceaux de Pascal, c'est-à-dire quelque chose qui, incomparablement moindre sans doute pour le mouvement, l'éclat, l'invention, se rencontre plus immédiatement approprié, et d'une nourriture plus aisée, plus conforme à la moyenne et majeure classe des esprits philosophiques et chrétiens de nos jours. L'impression, même simplement intellectuelle et sensible, qu'on en tire, au lieu de s'égarer volontiers à l'admiration, à la spéculation, est déjà voisine de la pratique.

Mais c'est à produire, à solliciter une impression entière et efficace qu'ils sont destinés; et aussi, n'en parlons-nous qu'avec rapidité et une sorte de crainte sous un point de vue autre. Ce qui nous y frappe surtout, c'est l'esprit de lumière et de charité chrétienne infinie, qui fait que, pour des catholiques mêmes, bien des choses y restant absentes, aucune peut-être n'est expressément contraire ni à repousser. A part le discours sur *la Foi d'autorité*, où encore ce genre de foi est ménagé par des expressions si générales, et où la vérité se réserve comme pouvant habiter dessous, on va en tous sens dans cette lecture en n'apercevant jamais que le chrétien. Quant aux deux discours sur *l'Etude sans terme*, nous y pourrions louer longuement le moraliste, et même dans le premier discours, admirer des traits d'imagination et de pensée colorée, plus forts, plus grands que le didactique du genre n'en permet d'ordinaire à M. Vinet; mais ce serait mal conclure de telles pages que d'y trop attacher l'éloge, même l'éloge du fond. Il y faut renvoyer en silence ceux qui *étudient*. Que si dans tout ceci, nous avons trop souvent arraché à un talent, le plus humble de cœur, les voiles dont il aime à s'envelopper, qu'il veuille songer, pour notre excuse, que l'effet de ces paroles, que nous aurions voulu rendre plus dignes, sera peut-être de convier quelques lecteurs de plus aux fruits des travaux que l'idée de l'utilité et du bien lui inspira; et puisse-t-il ainsi nous pardonner!

SAINTE-BEUVE.

LES

MAITRES MOSAÏSTES.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

XIII.

La brillante phalange des compagnons du Lézard fit trois fois le tour du cirque aux grands appaudissemens du public, qui s'émerveilla, non sans raison, de la belle tenue et de la bonne mine de tous ces jeunes champions. Selon les statuts de la compagnie, il fallait, pour être admis, avoir une certaine taille, n'avoir aucune difformité, n'être pas âgé de plus de quarante ans, appartenir à une famille honnête, par conséquent ne porter au front aucun de ces signes de dégradation héréditaire qui perpétuent, de génération en génération, les stygmates du vice sous forme de laideur physique. Chaque récipiendaire avait été tenu de faire ses preuves de bonne santé, de franchise et de loyauté, en buvant abondamment le jour de l'épreuve. Valerio avait pour système qu'un bon artisan doit supporter le vin sans être incommodé, et qu'un honnête homme n'a rien à craindre, pour sa réputation ni pour celle de ses proches, de la

(1) Voyez les livraisons du 15 août et du 1er septembre.

sincérité forcée de l'ivresse. Il est même assez curieux de rapporter ici certains statuts de cette constitution bachique.

« Ne sera point admis quiconque, ayant bu six mesures de vin de Chypre, tombera dans l'idiotisme.

« Ne sera point admis quiconque, à la septième mesure, babillera au détriment d'un ami ou d'un compagnon.

« Ne sera point admis quiconque, à la huitième mesure, trahira le secret de ses amours et dira le nom de sa maîtresse.

« Ne sera point admis quiconque, à la neuvième mesure, livrera les confidences d'un ami.

« Ne sera point admis quiconque, à la dixième mesure, ne saura pas s'arrêter et refuser de boire. »

Il serait difficile aujourd'hui de déterminer quelle était cette mesure de vin de Chypre; mais si nous en jugeons par le poids des armures qu'ils portaient au combat, et dont les échantillons formidables sont restés dans nos musées, il est à croire qu'elle ferait reculer aujourd'hui les plus intrépides buveurs.

Les compagnons du Lézard portaient, comme leur chef, le pourpoint vert et le reste de l'habillement blanc, collant; mais ils avaient le pourpoint de dessous en soie jaune, la plume écarlate, et l'écusson noir et argent.

Quand la compagnie eut promené et montré suffisamment ses costumes et ses bannières, elle rentra sous sa tente, et vingt paires de chevaux parurent dans l'arène. C'était un luxe fort goûté à Venise que d'introduire ces nobles animaux dans les fêtes; et, comme si l'idée que s'en formait un peuple peu habitué à en voir, ne pouvait pas être satisfaite par la réalité, on les métamorphosait, à l'aide de parures fort bizarres, en animaux fantastiques. On peignait leur robe, on leur adaptait de fausses queues de renard, de taureau ou de lion; on leur mettait sur la tête, soit des aigrettes d'oiseaux, soit des cornes dorées, soit des masques d'animaux chimériques. Ceux que la compagnie du Lézard fit paraître étaient plus beaux et par conséquent moins follement travestis qu'il n'était d'usage à cette époque. Néanmoins quelques-uns étaient déguisés en licornes par une longue corne d'argent adaptée au frontal de leur bride, d'autres avaient des dragons étincellans ou des oiseaux empaillés sur la tête; tous étaient peints en rose, en bleu turquin, en vert pomme, en rouge écarlate; d'autres étaient rayés comme des zèbres ou tachetés comme des panthères; à d'autres on avait simulé les écailles dorées des grands poissons de mer. Chaque paire de chevaux, pareillement har-

nachés, entra dans la lice, conduite par un *moretto* ou petit esclave noir, bizarrement vêtu, et marchant entre les deux quadrupèdes, qui caracolaient agréablement, au bruit des fanfares et des cris d'enthousiasme.

Le seul Valerio, soumis aux lois d'un goût plus pur, parut sur un cheval turc, blanc comme la neige, et d'une beauté remarquable. Il n'avait qu'une simple housse de peau de tigre, et de grandes bandelettes d'argent lui servaient de rênes; ses crins, longs et soyeux, mêlés à des fils d'argent, étaient tressés, et chaque tresse se terminait par une belle fleur de grenade en argent ciselé, d'un travail exquis. Ses sabots étaient argentés, et sa queue abondante et magnifique battait librement ses flancs généreux. Il avait, comme son maître, l'enseigne de la compagnie, le lézard d'argent sur fond cramoisi, peint avec un soin extrême sur la cuisse gauche; et comme il avait l'honneur de porter le chef, il était le seul cheval décoré de l'écusson.

Valerio fit découpler les chevaux, et, se plaçant au pied de l'estrade où était la petite Maria Robusti, il agréa dix de ses joyeux compagnons qui s'offrirent pour soutenir les défis, et qui, montant sur dix chevaux, se placèrent à ses côtés, cinq à sa droite, cinq à sa gauche. Puis les jeunes Maures promenèrent encore les dix autres chevaux dépareillés autour de l'arène, en attendant que dix champions, pris dans le public, se présentassent pour la course. Ils ne se firent pas long-temps attendre, et les jeux commencèrent.

Après avoir couru la bague, gagné et perdu alternativement les prix, d'autres jeunes gens sortirent des tribunes et se présentèrent pour remplacer les battus, tandis que d'autres compagnons du Lézard remplacèrent ceux de leur camp qui avaient été vaincus. Les jeux se prolongèrent ainsi quelque temps; le chef resta toujours à cheval, présidant aux jeux, allant, venant, et s'entretenant le plus souvent avec sa chère petite Maria, qui le suppliait vainement d'y prendre part, car c'était à lui seul, disait-elle, qu'elle eût voulu décerner le grand prix. Valerio avait, dans tous ces exercices, une supériorité dont il dédaignait de faire parade; il aimait mieux protéger et ranimer les plaisirs de ses compagnons. D'ailleurs il était triste et distrait; il ne concevait pas qu'après le dévouement dont il avait fait preuve en terminant le travail de son frère, celui-ci poussât la rigidité au point de ne pas même assister à la fête comme spectateur.

Mais Valerio sortit de sa rêverie lorsque les trois Bianchini descendirent dans l'arène et demandèrent à se mesurer avec les plus

habiles coureurs de la compagnie. Dominique Bianchini, dit le Rossetto, était très bon cavalier. Il avait habité long-temps d'autres pays que Venise, où le talent de l'équitation était fort peu répandu. Les compagnons du Lézard n'étaient pas tous capables de se tenir sur les étriers; ceux-là seuls qui avaient été élevés à la campagne ou qui étaient étrangers à la ville, savaient manier la bride et rester d'aplomb sur cette monture moins paisible que la gondole vénitienne. Trois des plus exercés se présentèrent pour faire tête aux Bianchini, et furent complètement battus au premier tour; trois autres leur succédèrent et eurent le même sort. L'honneur de la compagnie était compromis. Valerio commençait à en souffrir, car jusque-là ses cavaliers avaient eu l'avantage sur tous les jeunes gens de la ville, et même sur de nobles seigneurs qui n'avaient pas dédaigné de se mesurer avec eux. Cependant il avait le cœur si triste, qu'il ne se souciait point de relever le gant et de rabaisser l'orgueil des Bianchini. Vincent, voyant son indifférence, et l'attribuant à la crainte d'être vaincu, lui cria de sa voix de maçon :

— Hola! hé! monseigneur le prince des Lézards, êtes-vous changé en tortue, et ne trouverez-vous plus de champions à nous opposer?

Valerio fit un signe, Ceccato et Marini s'avancèrent.

— Et vous, seigneur Valerio, royauté lézardée, s'écria de son côté Dominique le rouge, ne daignerez-vous pas vous risquer avec un antagoniste d'aussi mince qualité que moi?

— Tout à l'heure, s'il le faut, répondit Valerio. Laissez vos frères s'essayer d'abord avec mes deux compagnons, et si vous êtes battus, je vous donnerai revanche.

Les deux Bianchini eurent encore la victoire, et Valerio, résolu à ne pas leur laisser l'avantage, piqua enfin son cheval et le lança au galop. Les fanfares éclatèrent en sons plus fiers et plus joyeux, lorsqu'on le vit rapide comme l'éclair faire trois fois le tour de l'arène sans daigner lever le bras ni regarder le but, et tout à coup, lorsqu'il semblait penser à autre chose et agir comme par distraction, emporter les cinq bagues d'un air nonchalant et dédaigneux. Les Bianchini n'en avaient encore pris que quatre, ils étaient fatigués d'ailleurs, et comme ils avaient toujours gagné jusque-là, leur défaite n'était pas propre à leur causer beaucoup de honte. Mais le Rossetto, qui n'avait pas pris part à cette dernière épreuve et qui se reposait depuis quelques instans, brûlait du désir d'humilier Valerio. Il le haïssait particulièrement, surtout depuis que Valerio l'avait em-

pêché d'être reçu dans la compagnie du Lézard, pour cause de laideur repoussante. Vincent, son frère aîné, avait été repoussé aussi pour avoir forfait à l'honneur et subi un procès infamant. Gian Antonio avait été seul admis à l'épreuve, mais il n'avait pas pu boire trois mesures de vin sans perdre la tête et sans insulter par ses paroles plusieurs personnes respectables. Tous trois se trouvaient donc exclus de la compagnie d'une manière très mortifiante, et pour s'en venger, ils avaient fait accroire au Bozza qu'il était rejeté d'avance, parce qu'il était bâtard, et l'avaient ainsi empêché de se mettre sur les rangs.

Dominique s'élança donc au-devant de Valerio, qui voulait retourner à sa place et laisser la partie à un autre.

— Vous m'avez promis revanche, don Lézard, lui dit-il, retirez-vous déjà votre épingle du jeu?

Valerio se retourna, regarda Dominique avec un sourire de mépris, et rentra dans l'arène avec lui sans l'honorer d'une autre réponse.

— Commencez, puisque vous êtes gagnant, dit Dominique d'un air d'ironie; à tout seigneur tout honneur.

Valerio s'élança et fit quatre bagues; mais, ce qui ne lui arrivait pas une fois sur cent, lui arriva, pour la cinquième bague: il la fit tomber par terre. Il avait été troublé par la figure de son père, qui venait tout à coup de se montrer à une des tribunes voisines. Le vieux Zuccato semblait soucieux, il cherchait des yeux Francesco, et le regard sévère qu'il jeta à Valerio semblait lui demander, comme autrefois la voix mystérieuse à Caïn : — Qu'as-tu fait de ton frère?

Les Bianchini avaient laissé échapper un cri de joie. Ils se croyaient sûrs d'être vengés par Dominique; mais la précipitation orgueilleuse avec laquelle celui-ci fournit sa carrière le trahit. Il manqua la quatrième bague : Valerio était vainqueur. Cette victoire n'eût pas satisfait son amour-propre dans toute autre circonstance, mais il était si pressé de clore les jeux et d'aller à la recherche de son frère, qu'il respira en se voyant enfin autorisé à aller recevoir le prix. Déjà les petites mains de Maria lui tendaient l'écharpe brodée, et il s'apprêtait à mettre pied à terre, au bruit des acclamations, lorsque Bartolomeo Bozza, vêtu de noir de la tête aux pieds et la barette ornée d'une plume d'aigle, parut dans l'arène si brusquement, qu'il sembla sortir de dessous terre. Il demandait à soutenir la partie des Bianchini.

— J'en ai assez, le jeu est fini, dit Valerio avec humeur.

— Et depuis quand, s'écria le Bozza d'une voix âcre et mordante, un chef de courses recule-t-il, au dernier moment, devant la crainte de perdre un prix mal acquis? Aux termes du franc jeu, vous deviez une revanche à messer Dominique, car il a été visiblement distrait à son dernier tour. D'ailleurs il est extrêmement fatigué, et vous ne devez pas l'être. Voyons!. si vous n'êtes pas aussi craintif et aussi fugace que le lézard votre emblème, vous devez me donner partie.

— Je vous donnerai cette partie, répondit Valerio irrité; mais ce soir ou demain vous m'en donnerez une d'un genre plus sérieux, pour la manière dont vous osez me parler. Allez, commencez. Je vous cède la main et vous rends trois points.

— Je n'en veux pas un seul, s'écria le Bozza. Vite, un cheval! — Quoi! cette pitoyable rosse? dit-il en se retournant vers le Maure qui lui présentait un cheval fougueux. N'en avez-vous pas une moins éreintée?

En parlant ainsi, il s'élança sur le coursier avec une légèreté surprenante, sans mettre le pied à l'étrier, et il le fit cabrer et caracoler avec une audace qui prévint tout le monde en sa faveur; puis, s'élançant comme la foudre dans la carrière :

— Je ne joue jamais moins de dix bagues! cria-t-il d'un ton arrogant.

— Soit, dix bagues! répondit Valerio, dont l'air soucieux commençait à ébranler la confiance de ses partisans.

Le Bozza enleva les dix bagues en un seul tour; puis, arrêtant brusquement son cheval lancé au galop, à la manière intrépide et vigoureuse des Arabes, il sauta par terre tandis que l'animal se cabrait encore, jeta sa dague de jeu au milieu de l'arène, et alla se coucher nonchalamment aux pieds de Marietta Robusti, en regardant son adversaire d'un air froidement ironique.

Valerio, blessé au vif, sentit son courage renaître; il avait onze bagues à prendre pour gagner. C'était bien ce qu'il était capable de faire, mais non ce qu'il avait précisément coutume de faire, car les parties étaient rarement de plus de cinq, et il fallait que le Bozza se fût beaucoup exercé pour obtenir d'emblée un tel succès. Néanmoins le mépris et le ressentiment donnaient des forces au jeune maître. Il partit et fit neuf bagues avec bonheur; mais au moment de toucher la dixième, il sentit qu'il tremblait, et donna un coup d'éperon à son cheval, afin de le faire dérober et d'avoir un prétexte pour se reprendre.

— *Eh bien!* dit une voix dans la tribune voisine.

C'était la voix du vieux Zuccato ; elle semblait dire : — Vous perdez du temps, Valerio, et votre frère est en danger. Du moins Valerio se l'imagina, car il avait l'esprit frappé. Il ramena son cheval, et fit la dixième bague.

Le Bozza pâlit. Une seule bague restait à faire pour qu'il fût vaincu; mais elle était décisive, et Valerio était visiblement ému. Cependant l'orgueil combattait cette terreur secrète, et il eût gagné infailliblement, si Vincent Bianchini, voyant son triomphe imminent, et se trouvant à portée de se faire entendre de lui, ne lui eût dit en lui lançant un regard de malédiction :

— Oui, joue, gagne, réjouis-toi, animal rampant; tu ne tarderas pas à ramper sous les plombs avec ton frère!

Au moment où il prononçait ce dernier mot, Valerio enfilait la bague; il devint pâle comme la mort, et la laissa tomber. Des huées partirent de tous côtés; les compagnons et tous les partisans des Bianchini firent éclater une joie insolente et furieuse.

— Mon frère! s'écria Valerio, mon frère sous les plombs! Où est le misérable qui a dit cela? Qui a vu mon frère, qui peut me dire où est mon frère?

Mais ses cris se perdirent dans le tumulte; l'ordre était rompu; le Bozza recevait le prix, et s'en allait, porté en triomphe par l'école des Bianchini, à laquelle se joignirent en cortége tous les mécontens qu'avaient faits les refus d'admission dans la compagnie du Lézard. Mille grossiers quolibets, mille lazzi sanglans partaient de cette horde bruyante. Les dames effrayées se pressaient contre les échafauds pour laisser passer cette bacchanale. Les compagnons du Lézard voulaient tirer l'épée et courir sus. Les sbires et les hallebardiers avaient grand'peine à les retenir. La foule s'écoulait en plaignant le beau Valerio, auquel presque tout le monde, et l'on peut dire toutes les femmes, s'intéressaient vivement. La petite Maria pleurait, et de dépit jeta sa couronne sous les pieds des chevaux. Dans ce pêle-même bruyant, Valerio, insensible à sa défaite et torturé d'inquiétude pour son frère, se mit à courir au hasard, la figure renversée, demandant son frère à tous ceux qu'il rencontrait.

XIV.

— A quoi songes-tu, maître? lui dit Ceccato en le joignant au milieu de la foule et en lui saisissant le bras. Comment est-il possible que tu te laisses troubler à ce point par une parole lâche et insolente? Ne

vois-tu pas que Bianchini a imaginé cette méchante ruse pour te faire manquer la bague? Il mérite d'être châtié. Mais si tu abandonnes tes compagnons, si tu attristes la fête par ton absence, les Bianchini vont triompher. Il est aisé de comprendre qu'ils ont tout fait pour cela, afin de se venger de leur expulsion. Allons, maître, viens reconduire la petite reine et faire le tour des quais avec la musique; la compagnie ne peut se promener sans son chef. A l'heure des vêpres, nous chercherons messer Francesco.

— Mais où peut-il être? dit Valerio en joignant les mains. Qui sait ce qu'on peut avoir imaginé pour le faire jeter en prison!

— En prison! c'est impossible, maître; de quel droit et sur quel prétexte? Jette-t-on un homme en prison sur le premier propos venu?

— Et cependant il n'est pas ici. Il faut qu'une raison bien grave le retienne. Il sait que je ne puis être heureux à cette fête sans lui, et quoiqu'il n'aime pas les fêtes, il me devait bien cette marque de complaisance, cette récompense de mon travail. Il faut que nos ennemis l'aient attiré dans une embûche, assassiné peut-être! Vincent Bianchini est capable de tout.

— Maître, ta raison est malade; pour l'amour du ciel! reviens parmi nous. Vois, notre phalange découragée se disperse, et si nous ne prenons notre revanche à la régate de ce soir, les Bianchini crieront si haut, qu'il ne sera question demain dans tout Venise que du grand *fiasco* de la compagnie du Lézard.

Valerio se laissa un peu rassurer par la pensée que Francesco avait pu aller voir son père et être retenu par lui. La bizarrerie et la sévérité du vieux Zuccato autorisaient jusqu'à un certain point cette supposition, et le regard mécontent qu'il avait jeté sur Valerio pouvait faire croire à celui-ci qu'il était venu là pour le blâmer. Il tenta donc de rejoindre son père dans la foule, sauf à essuyer ces amers quolibets dont, malgré sa tendresse pour ses fils, le vieillard était prodigue. Mais il ne put parvenir à le trouver. D'ailleurs, entouré par ses compagnons mécontens, il fut forcé, pour ne pas les voir tout-à-fait se débander et renoncer à leur joyeuse journée, de marcher à leur tête sur la grande rive du canal Saint-George, aujourd'hui le quai des Esclavons.

Le son animé des instrumens, la gaieté un peu fière et maligne de la petite Marietta, que quatre compagnons portaient dans une sorte de palanquin élégamment décoré de fleurs, de banderolles et d'arabesques arrangées par Valerio, l'admiration de tout le peuple des

lagunes et de tous les matelots du port attroupés sur la rive et à bord des bâtimens à l'ancre, le bruit et le mouvement ranimèrent un peu Valerio. Il renaissait à l'espérance de retrouver son frère pendant les offices, dont on sonnait les premiers coups, et qui allaient suspendre les divertissemens, lorsqu'une gaîne de poignard tomba des combles du palais ducal à ses pieds. Frappé d'une subite révélation, il la saisit, et en tira un billet écrit avec un bout de fusain qui s'était trouvé par bonheur dans la poche de Francesco.

« Compagnons qui passez dans la joie, au son des fanfares, dites à Valerio Zuccato que son frère est sous les plombs, et qu'il attend de lui... » Le billet n'en contenait pas davantage. Entendant la musique se rapprocher, et craignant de la laisser passer, Francesco, qui ne pouvait rien voir, mais qui reconnaissait la marche favorite de Valerio jouée par les hautbois, ne s'était pas donné le temps d'achever sa pensée, et il avait lancé son avertissement par la fente ménagée en haut des fenêtres murées qu'on appelle avec raison *jour de souffrance* en style de maçonnerie.

Un cri terrible sortit de la poitrine de Valerio, et Francesco, malgré le bruit des instrumens et celui de la foule, entendit sa voix de tonnerre prononcer ces mots :

— Mon frère sous les plombs ! Malheur! malheur à ceux qui l'y ont fait monter !

Valerio s'arrêta par un mouvement si énergique, qu'une armée entière ne l'eût pas entraîné. Toute la compagnie s'arrêta spontanément avec lui ; la fatale nouvelle fut répandue en un instant dans tous les rangs, et l'on se dispersa, les uns pour suivre Valerio, qui s'élança comme la foudre sous les arcades du palais, les autres pour chercher les Bianchini et leur arracher de force le secret de leurs machinations.

Valerio courait, transporté de rage et de douleur, sans trop savoir où il allait. Mais, obéissant à je ne sais quel instinct, il entra dans la cour du palais ducal. Le doge remontait en cet instant l'escalier des Géans avec le duc d'Anjou, les procurateurs et une partie du sénat. Valerio s'élança audacieusement au milieu de tous ces magnifiques seigneurs, et se faisant jour par la force, il alla se jeter aux pieds du doge, et le saisit même par son manteau d'hermine.

— Qu'as-tu, mon enfant? dit Mocenigo, en se retournant vers lui avec bonté. D'où vient que ton beau visage porte l'empreinte du désespoir? as-tu subi une injustice? puis-je la réparer?

— Altesse, s'écria Valerio en portant à ses lèvres le pan du man-

teau ducal, oui, j'ai subi une grande injustice, et mon ame est brisée par la douleur. Mon frère aîné, Francesco Zuccato, le meilleur artiste en mosaïque qu'il y ait dans toute l'Italie, le plus brave champion et le plus honnête citoyen de la république, a été conduit aux plombs, sans ton ordre, sans ta permission, et je viens te demander justice.

— Aux plombs! Francesco Zuccato! s'écria le doge. Qui peut avoir infligé un châtiment si sévère à un si brave jeune homme, à un si vaillant artiste? et s'il a commis une faute qui mérite ce châtiment, comment n'en suis-je pas informé? qui a donné cet ordre? lequel de vous, messieurs, m'en rendra compte?

Personne ne répondit. Valerio reprit la parole. — Altesse, dit-il, les procurateurs chargés des travaux de la basilique doivent le savoir; monsignor Melchiore le caissier doit bien le savoir.

— Je le saurai, Valerio, répondit le doge. Rassure-toi, justice sera rendue. Laisse-nous passer.

— Altesse, frappe-moi du pommeau de ton épée, si mon audace t'offense, dit Valerio sans abandonner le manteau du doge, mais écoute la plainte du plus fidèle de tes concitoyens. Francesco Zuccato n'a pu commettre aucune faute. C'est un homme qui n'a jamais eu seulement la pensée du mal. Le mettre aux plombs, c'est lui faire une injure dont il ne se consolera jamais, et dont toute la ville sera informée dans une heure, si tu ne lui fais rendre la liberté, si tu ne permets qu'il se montre avec ses compagnons à tout ce public qui s'étonne de ne pas l'avoir vu paraître à leur tête. Et puis, altesse, écoute-moi : Francesco est frêle de corps comme un roseau des lagunes. S'il passe un jour de plus sous les plombs, c'est assez pour qu'il n'en sorte jamais, et tu auras perdu le meilleur artiste et le meilleur citoyen de la république; et il en résultera des malheurs, car je jure par le sang du Christ.....

— Tais-toi, enfant, interrompit le doge avec gravité. Ne fais pas de menaces insensées. Je ne puis faire mettre un prisonnier en liberté sans l'agrément du sénat, et le sénat ne le fera pas sans avoir examiné pour quelle faute il subit ce châtiment, car il faut qu'un soupçon grave pèse sur la tête d'un homme pour qu'on le mette aux plombs. Je t'ai promis justice, ne doute pas du père de la république; mais rends-toi digne de sa protection par une conduite sage et prudente. Tout ce que je puis faire pour adoucir ton inquiétude et l'ennui de ton frère, c'est de te permettre d'aller le trouver, afin de lui donner tes soins, si sa santé les réclame.

— Merci, altesse; sois béni pour cette permission, dit Valerio en baissant la tête et en abandonnant le manteau du doge qui reprit sa marche. Le duc d'Anjou s'arrêta devant Valerio, et lui dit avec un gracieux sourire : Jeune homme, prends courage; je te promets de rappeler au doge qu'il s'est engagé à faire prompte justice, et si ton frère te ressemble, je ne doute pas qu'il ne soit un vaillant cavalier et un loyal sujet. Sache que malgré ta défaite, je te regarde comme le héros de la joûte, et que je m'intéresse tellement à ta bonne mine et à tes grands talens, que je veux t'attirer à la cour de France quand la noble république de Venise n'aura plus besoin de tes services.

En parlant ainsi, il ôta sa riche chaîne d'or et la lui passa au cou en le priant de la garder en souvenir de lui.

XV.

Valerio fut conduit par deux hallebardiers à la prison de son frère.

— Et toi aussi ! s'écria Francesco; les méchans l'emportent aussi sur toi, mon pauvre enfant? A quoi t'a servi d'être sans ambition et sans vanité ! Sainte modestie, ils ne t'ont pas respectée non plus !

— Je ne suis pas prisonnier par la volonté des méchans, répondit Valerio en le serrant dans ses bras, je le suis par la mienne propre. Je ne te quitte plus. Je viens partager ton lit de paille et ton pain noir. Mais dis-moi qui t'a conduit ici, et sous quel prétexte?

— Je l'ignore, répondit Francesco; mais je n'en suis pas étonné, ne sommes-nous pas à Venise?

Valerio essaya de consoler son frère et de lui persuader qu'il n'avait pu être arrêté que par suite d'un malentendu, et qu'il serait mis en liberté au premier moment. Mais Francesco lui répondit avec un profond abattement :

— Il est trop tard maintenant; ils m'ont fait tout le mal qu'ils pouvaient me faire; ils m'ont fait un affront que rien ne peut laver. Que m'importe désormais de rester un an ou un jour dans cette affreuse prison? Crois-tu que j'aie senti la chaleur, crois-tu que j'aie connu les peines du corps durant cette interminable journée? Non; mais j'ai souffert toutes les tortures de l'ame. Moi, au rang des fripons et des imposteurs ! Moi, qui, après tant de veilles assidues, tant de travail consciencieux, tant de zèle et de dévouement à la gloire de ma patrie, devrais être aujourd'hui couronné et porté en triomphe par mon école, aux applaudissemens d'un peuple reconnaissant, me voici au cachot, comme Vincent Bianchini y a été pour un assas-

sinat et pour émission de fausse monnaie! Voilà le fruit de mes labeurs, voilà la récompense de mon courage! Soyez donc artiste consciencieux; usez dans les soucis rongeurs et dans les études exténuantes les restes d'une vie souffrante et menacée; renoncez aux séductions de l'amour, aux enivremens du plaisir, au repos voluptueux des nuits de printemps; et le jour où vous croirez avoir mérité une couronne, on vous chargera de fers, on vous couvrira de honte! Et ce public aveugle et léger, qui a tant de peine à saluer la vérité, toujours il ouvre les bras à la calomnie! Sois-en sûr, Valerio, à l'heure qu'il est, ce peuple qui m'a vu, depuis le jour de ma naissance, grandir et vivre dans l'amour du travail, dans la haine de l'injustice et dans le respect des lois, ce peuple, qui ne juge des consciences humaines que par les revers ou les succès de la fortune, sois en sûr, il m'accuse déjà depuis dix minutes qu'il me sait en prison. Il lui suffit d'apprendre que je suis malheureux pour me croire coupable. Déjà il ne distingue plus mon nom de celui de Vincent Bianchini; tous deux nous avons été accusés, tous deux nous avons courbé la tête sous les plombs. Je serai peut-être mis en liberté, parce que je suis innocent; mais n'a-t-il pas été mis en liberté, lui qui était coupable? Qui sait si, comme lui, je ne serai pas banni? Venise ne bannit-elle pas tous ceux qu'elle soupçonne? et ne soupçonne-t-elle pas tous ceux qu'on lui dénonce?

Valerio sentait que la douleur de son frère n'était que trop fondée, et qu'en essayant de le réconcilier avec sa situation, il ne l'amenait qu'à en apprécier de plus en plus la rigueur et le danger. Il se mit en devoir de sortir vers le soir pour lui aller chercher des alimens et un manteau; mais lorsqu'il appela le geôlier par le guichet de la porte, celui-ci vint lui dire qu'il avait reçu l'ordre de ne plus le laisser sortir, et lui montra même un papier revêtu du sceau des inquisiteurs d'état, qui ordonnait l'arrestation des deux frères Zuccati, sans exprimer en vertu de quelle prévention. Un cri de douleur s'échappa de la poitrine de Francesco en écoutant cet arrêt.

— Voici, dit-il, qui achève de me tuer. Les bourreaux! ne pouvaient-ils se défaire de moi sans m'infliger la torture de voir souffrir mon frère?

— Ne me plains pas, répondit Valerio, ils ne m'eussent peut-être pas permis de passer les jours et les nuits près de toi; maintenant, je les remercie, je ne te quitterai plus.

Bien des jours et bien des nuits s'écoulèrent sans que les frères Zuccati reçussent aucun éclaircissement sur leur position, aucun

soulagement à leur douleur et à leur inquiétude. La chaleur était accablante, la peste régnait dans Venise; l'air des prisons était infect. Francesco, couché sur un reste de paille brisée et poudreuse, semblait n'avoir plus le sentiment de ses maux; de temps en temps il étendait le bras pour porter à ses lèvres quelques gouttes d'une eau saumâtre, dans un gobelet d'étain. Épuisé de sueurs continuelles, il essuyait son visage cuisant avec des lambeaux de toile que Valerio lui gardait avec un soin extrême, et prenait la peine de laver, en mettant de côté chaque jour la moitié de sa misérable provision d'eau. C'était à peu près le seul service qu'il pût rendre à son infortuné frère. Tout lui manquait. Il avait employé tout son riche vêtement à lui faire avec des brins de paille une sorte d'oreiller et de parasol; il n'avait gardé pour se vêtir lui-même que quelques haillons où brillait encore un reste d'or et de broderie. Valerio avait en vain essayé d'offrir ses perles, son poignard et sa chaîne d'or aux guichetiers, afin qu'ils procurassent à Francesco quelque adoucissement au régime affreux du *carcere duro;* les guichetiers de l'inquisition étaient incorruptibles.

Malgré l'impossibilité où il était de soutenir son frère, Valerio restait assiduement penché sur lui. Plus robuste, et trop absorbé par la souffrance de Francesco pour sentir la sienne propre, il n'était occupé qu'à le retourner sur sa misérable couche, à l'éventer avec la grande plume de sa barrette, à consulter ses mains brûlantes et son regard éteint. Francesco ne se plaignait plus, il avait perdu l'espérance. Quand il sortait un instant de son accablement, il s'efforçait de sourire à son frère, de lui adresser de douces paroles, et aussitôt il retombait dans une effrayante stupeur.

Un soir Valerio était assis, comme de coutume, sur le carreau brûlant. La tête appesantie de Francesco reposait sur ses genoux. Le soleil inexorable se couchait dans une mer de feu, et teignait d'un reflet sinistre ces murs peints en rouge, qui semblent absorber et conserver sans relâche l'ardeur de l'incendie. La peste étendait de plus en plus ses ravages. Tous les bruits animés et joyeux de la brillante Venise avaient fait place à un silence de mort, interrompu seulement par les lugubres sons de la cloche des agonisans, et par les lointaines psalmodies de quelque moine pieux qui passait sur le canal, conduisant au cimetière une barque pleine de cadavres. Un martinet vint se poser sur la fente de plomb qui donnait un air rare et desséchant à la logette des Zuccati. Cette hirondelle noire, au poitrail couleur de sang, à la voix aigre et forte, à l'attitude fière et sauvage,

fit à Valerio l'effet d'un mauvais augure. Elle semblait inquiète, et après avoir appelé, à sa manière, pour ramener quelque compagne en retard, elle s'éleva dans les airs en poussant un certain cri que les Vénitiens connaissent bien, et qu'ils n'entendent jamais sans une sorte de consternation. C'est le cri auquel ces oiseaux nomades se rassemblent, quand le moment de changer d'hémisphère est venu pour eux. Ils partent tous ensemble par bandes nombreuses, le ciel en est obscurci, et le même jour les voit tous disparaître jusqu'au dernier. Leur départ est le signal d'un fléau véritable. Les mozelins, insectes imperceptibles dont le mince et continuel bourdonnement est irritant jusqu'à la fièvre et dont la piqure est insupportable, remplissent l'atmosphère, et n'étant plus poursuivis dans les hautes régions de l'air par l'hirondelle chasseresse, se rabattent sur les habitations, les infestent, et ravissent le sommeil à tous les Vénitiens que les soins du luxe ne préservent pas de leurs atteintes.

Sous les plombs et dans un temps où l'air chargé d'exhalaisons pestilentielles entrait en aiguillons venimeux dans tous les pores, l'arrivée des mozelins, que devait bientôt suivre celle des scorpions, était comme un signal de mort pour Francesco. Déjà dévoré d'une fièvre ardente, il goûtait cependant la nuit un peu de repos pendant les courtes heures où la brise rafraîchissante parvenait jusqu'à lui; mais ce repos allait lui être ravi. C'est la nuit que les cousins pénètrent dans toutes les demeures, et surtout dans celles où l'haleine chaude de l'homme les attire. Valerio prêta l'oreille avec anxiété. Il entendit mille cris aigus, mille gazouillemens inquiets et empressés, s'appeler, se répondre, s'éloigner, se rapprocher, se réunir, s'établir comme pour délibérer sur les combles, et s'envoler en jetant leur adieu perçant, comme une dernière malédiction à la cité dolente. Valerio se plaça sous la lucarne d'où il ne pouvait voir que l'éther. Il vit des points noirs se mouvoir dans le ciel, à une hauteur incommensurable, non plus en décrivant les grands cercles réguliers de la chasse, mais en fuyant tous en ligne droite vers l'orient. C'étaient les martinets qui étaient déjà en route. Francesco avait entendu le cri de départ. Il avait lu sur le visage de Valerio l'effroi de cette découverte. Quand la souffrance accable l'homme, il ne saurait prévoir un surcroît de souffrance, imminent, inévitable cependant; il n'a pas la force d'ajouter par la pensée le mal futur au mal présent. Quand ce mal arrive, il est comme écrasé sous une catastrophe imprévue. La mort elle-même, ce dénouement si fatal, si nécessaire

de la vie, surprend presque tous les hommes comme une injustice du ciel, comme un caprice de la destinée.

— A compter de demain, dit Francesco à son frère d'une voix éteinte, je ne dormirai plus. C'était prononcer l'arrêt de sa propre mort. Valerio le comprit, et laissa tomber sa tête sur son sein. Des larmes amères, que jusque-là il avait eu le stoïcisme de retenir, ruisselèrent en flots cuisans sur ses joues pâles et amaigries.

XVI.

L'inquisition était un pouvoir si mystérieux, si absolu, il y avait tant de danger à vouloir pénétrer ses secrets, et cela était si difficile, que trois jours après la Saint-Marc personne ne parlait plus des Zuccati. Le bruit de l'arrestation de Francesco s'était vite répandu, et ce bruit était tombé comme le flot qui meurt sur une grève déserte et silencieuse. Le plus faible rocher le repousserait et l'exciterait; mais une arène de sable, dès long-temps aplanie et dévastée par les orages, reçoit la vague sans s'émouvoir, et là toute force s'anéantit faute d'aliment : telle était Venise. L'effervescence inquiète, la curiosité naturelle de son peuple, se brisaient comme la vaine écume des flots sur les marches du palais ducal, et les eaux sombres qui en baignent les caves emportaient à toute heure un suintement de sang dont la source inconnue gisait aux entrailles profondes de cet antre discret.

La peste était venue d'ailleurs jeter dans toutes les ames la consternation et le découragement. Tous les travaux étaient suspendus, toutes les écoles dispersées; Marini avait été frappé un des premiers, et se débattait contre une lente et pénible convalescence. Ceccato avait perdu un de ses enfans et soignait sa femme agonisante. La rage des Bianchini avait été étouffée momentanément par la terreur de la mort; le Bozza avait disparu.

Le vieux Sébastien Zuccato s'était retiré à la campagne le jour même de la Saint-Marc, à la sortie des jeux, par mauvaise humeur de ce qu'il appelait les extravagances et la fausse gloire de ses fils. Il ignorait complètement leur infortune, et s'indignait de ne point les voir comme à l'ordinaire fléchir sa colère par de respectueux empressemens.

La peste ayant perdu un peu de sa malignité, le vieux Zuccato craignit enfin d'avoir perdu ses fils durant le fléau. Il vint à Venise, toujours décidé à les rudoyer, mais plein d'anxiété, et d'autant plus mal

disposé pour eux, qu'il sentait combien il lui était impossible de ne pas les aimer. Il ne faut pas croire qu'après la scène de la basilique Sébastien se fût réconcilié avec la mosaïque. Il était toujours acharné contre ce genre de travail et contre ceux qui s'y adonnaient. S'il avait subi, malgré lui, la puissance que les grandes choses exercent sur les ames d'artiste; s'il avait pressé ses enfans sur sa poitrine et versé des larmes d'attendrissement, il n'avait pour cela renoncé à aucun de ses préjugés sur la prééminence de certaines branches de l'art : l'eût-il voulu, il n'eût pas été le maître d'abandonner, à la veille de mourir, les idées obstinées de toute sa vie. La seule chose qui le consolât était l'espoir de voir Francesco renoncer un jour à ce vil métier, et retourner à son chevalet. Dans le dessein de l'y exhorter de nouveau, il se rendit à la basilique, croyant l'y trouver occupé à quelque autre coupole; mais il trouva la basilique tendue de noir; des chants lugubres faisaient retentir les voûtes assombries. Les cierges, luttant avec les derniers rayons du jour, jetaient une lueur mate et rouge plus affreuse que les ténèbres. On rendait les derniers honneurs à deux sénateurs morts de la peste. Leurs catafalques étaient sous le portique; on se hâtait, et il était aisé de voir que les prêtres remplissaient leur saint office avec terreur et précipitation. Le vieux Zuccato frémit de la tête aux pieds en voyant ces deux cercueils. Il ne se rassura qu'en apprenant les noms des défunts magistrats. Alors il sortit de l'église et courut à l'atelier de Valerio, à San-Filippo. Mais là on lui dit que ni Valerio, ni Francesco n'avaient paru depuis le jour de la Saint-Marc, et il chercha, sans plus de succès, dans tous les endroits où ils avaient coutume de se rendre. Enfin, dévoré d'inquiétude, il parvint à trouver le triste Ceccato, et d'après les sombres conjectures de celui-ci, il pensa que ses fils étaient morts aux plombs, de chagrin ou de maladie. Il resta quelques instans immobile, absorbé, pâle comme un linceul. Enfin il prit son parti, et sans adresser un mot à Ceccato ni à sa famille désolée, il se rendit chez le procurateur-caissier. Il était loin d'accuser ce magistrat de l'injuste arrestation de ses fils. Naturellement patient, il aurait cru manquer au respect et à l'amour des lois, en soupçonnant un magistrat d'erreur ou de prévention. Mécontent de ses fils et prêt à les accuser de paresse ou d'insolence, selon la décision du procurateur, il voulait savoir à tout prix du moins ce qu'ils étaient devenus. Il aborda donc humblement le gros caissier, qui, sans doute pour se préserver de la peste, était plus que jamais occupé de son propre bien-être. Il le

trouva entouré de flacons et d'aromates de toute espèce, propres à purifier l'air qu'il respirait. Néanmoins les cérémonieuses salutations de Sébastien le rendirent un peu plus traitable qu'il ne l'était d'ordinaire.

— C'est bon, c'est bon, lui dit-il en lui faisant signe de se tenir à distance et en collant à son nez un large mouchoir imbibé d'essence de genévrier; en voilà assez, brave homme. Ne vous approchez pas tant de moi et retenez un peu votre haleine. Par la corne! dans ce temps maudit, on ne sait pas à qui l'on parle. N'êtes-vous point malade? Voyons, dépêchez, qu'y a-t-il?

— Votre respectable seigneurie, répondit le vieillard un peu mortifié secrètement de cet accueil cavalier, voit devant elle le syndic des peintres, maître Sebastiano Zuccato, son très humble *esclave*, père de....

— Ah! c'est vrai, reprit Melchiore sans se déranger, et en faisant mine seulement de vouloir porter une main languissante à la coiffe de soie noire qui serrait sa grosse tête plate. Je ne vous remettais pas, messer Zuccato. Vous êtes un honnête homme, mais vous avez pour fils deux enragés coquins.

— Excellence, le mot est un peu sévère; mais je ne disconviens pas que mes fils ne soient d'assez mauvais sujets, très dissipés, très obstinés dans leurs résistances, et voués à un très sot et très méchant métier. Je sais qu'ils ont encouru la disgrace de nos seigneurs les magistrats et la vôtre en particulier. Je suis certain qu'ils doivent avoir commis une grande faute, puisque vos bontés pour eux se sont changées en sévérité, et je ne viens pas pour les justifier, mais pour obtenir que votre mécontentement s'apaise, et que votre miséricorde prenne en considération la malignité de l'air, la rudesse de la saison et la faible santé de mon aîné, que le régime des prisons a dû compromettre assez gravement, pour qu'il se souvienne de cette punition et ne s'y expose plus.

— Votre fils est malade en effet, à ce qu'on m'a dit, répliqua le procurateur. Mais qui n'est pas malade durant cette maligne influence? Moi-même je suis fort souffrant, et sans les soins assidus de mon médecin j'aurais péri, je n'en doute pas. Mais il faut prendre des précautions, beaucoup de précautions. Par la corne ducale! je vous conseille, maître Sébastien, de prendre aussi des précautions.

— Votre excellence dit que mon fils Francesco est malade? reprit Sébastien effrayé.

— Oh! que cela ne vous inquiète pas : on n'est pas plus malade en prison qu'ailleurs. Nous savons, par des calculs exacts, qu'il ne meurt pas plus de prisonniers sous les plombs que dans les autres prisons de la république.

— Sous les plombs, excellence! s'écria le vieux Zuccato; votre seigneurie a dit sous les plombs! Est-ce que mes fils seraient aux plombs?

— Par la corne! ils y sont, et ils n'ont pas mérité moins pour leurs concussions et leurs escroqueries.

— Par le Christ! monseigneur, vous voulez m'effrayer, dit Zuccato d'une voix forte, en reculant d'un pas; mes enfans ne sont pas aux plombs!

— Ils y sont, vous dis-je, répondit le procurateur, et je ne puis les en tirer avant que leur procès ne soit instruit et jugé. Aussitôt que le fléau permettra qu'on s'occupe de leur affaire, on s'en occupera; mais, par ma corne ducale, je crains bien que leur sort ne soit pire, car ils sont coupables, et il y a peine de bannissement à perpétuité contre les détenteurs des deniers publics.

— Par le corps du diable! messer, s'écria le vieillard en se rapprochant du procurateur, ceux qui disent cela ont menti par la gorge, et ceux qui ont mis mes fils aux plombs s'en repentiront, tant qu'il me sera permis de remuer un doigt.

— N'approchez pas! s'écria à son tour Melchiore en se levant avec vivacité et en reculant son fauteuil, ne me mettez pas ainsi votre haleine sous le visage. Si vous avez la peste, gardez-la, et allez à tous les diables avec vos coquins de fils. Je vous dis qu'ils seront pendus si vous aggravez leur affaire en faisant du bruit. Tous ces Zuccati sont d'enragés scélérats, sur ma parole; vous empoisonnez l'air, monsieur, sortez!

En parlant ainsi, Melchiore reculait toujours, et le vieux Zuccato, immobile à sa place, jetait sur lui des regards qui le glaçaient d'épouvante.

— Si j'avais la peste, répondit-il enfin d'un air sombre, je voudrais serrer dans mes bras tous ceux qui osent dire que les Zuccati sont des voleurs. J'espère que jamais cette idée n'est venue à personne, et que le magistrat auquel j'ai l'honneur de parler est pris lui-même de fièvre et de délire à l'heure qu'il est. Oui, oui, monseigneur, c'est la peste qui parle en vous, quand vous dites que les Zuccati ont détourné les deniers publics. Sachez que les Zuccati sont de noble race, et que le sang qui coule dans leurs veines est plus pur que

celui des familles ducales. Sachez que Francesco et Valerio sont deux hommes que l'on peut faire périr dans les tortures, mais non déshonorer. Votre seigneurie fera bien d'appeler son médecin, car un venin mortel est répandu dans ses veines.

En achevant ces paroles terribles, Sébastien s'élança hors des procuraties et courut au palais ducal. Melchiore agita sa sonnette avec angoisse, demanda son médecin, se fit saigner, frictionner et médicamenter toute la nuit, croyant que le vieux Zuccato venait de lui donner la peste par sortilége. Il s'évanouit plusieurs fois et faillit mourir de peur.

XVII.

Sébastien Zuccato courut se jeter aux pieds du doge et lui demanda justice avec toute l'éloquence de l'amour paternel et de l'honneur outragé. Mocenigo l'écouta avec bonté et lui donna des marques de la plus haute estime. Il s'affligea de la longue torture qu'avaient subie ses fils, et prit sur lui de les faire transférer dans une prison moins affreuse. Il permit même au vieux Sébastien de les voir tous les jours et de leur donner les soins que lui suggérerait sa tendresse; mais il ne lui cacha pas que les charges les plus graves pesaient sur eux, et que leur procès serait une affaire longue et sérieuse.

Cependant, grace à l'ardente obsession du vieux Zuccato, à l'influence du Titien, du Tintoret, et de plusieurs autres grands maîtres, tous amis des Zuccati, grace aussi à la bienveillante protection du doge, le conseil des dix, dont la peste avait suspendu les fonctions depuis plusieurs mois, s'assembla enfin, et la première affaire dont fut saisi ce tribunal austère, fut le procès des Zuccati, accusés :

1° D'avoir volé leur salaire en faisant à la hâte des travaux sans solidité, par exemple, en travaillant hors de saison (*fuor di stagione*), c'est-à-dire dans les temps de gelée, où les ouvrages de mastic ne tiennent pas, afin de réparer le temps perdu, durant la belle saison, en promenades, en dissipations et en débauches de toute espèce;

2° D'avoir fait des figures mal dessinées et bizarrement coloriées, en s'obstinant au travail une grande partie des nuits, toujours à l'effet de réparer leur précédente paresse (*ingordigia*);

3° D'avoir fait cette détestable besogne par ignorance complète du métier, ignorance qui rendait Valerio Zuccato incapable de faire autre chose que des ouvrages frivoles pour la toilette des femmes et des jeunes gens (*cuffie*, *frastagli*, *vesture*, etc.), lesquels travaux

puérils l'occupaient incessamment et le mettaient à même d'exercer une profession lucrative à San-Filippo, pendant que la république lui payait chèrement un travail qu'il ne faisait pas, et qu'il ne pouvait pas faire;

4° D'avoir, par une détestable friponnerie, remplacé en beaucoup d'endroits les compartimens d'émail et de pierre (*i pezzi*) par le bois et le carton peints au pinceau, afin de montrer des finesses de travail dont les matériaux de la mosaïque ne sont pas susceptibles, et de se donner un grand mérite d'artiste durant leur vie, sauf à laisser des ouvrages qui n'auraient pas une plus longue durée.

Les pièces de cet étrange procès se trouvent encore dans les archives du palais ducal, et le signor Quadri en a extrait la fidèle relation qu'on peut lire dans un article intitulé *dei Musaïci*, placé à la fin de son excellent ouvrage sur la peinture vénitienne.

Les accusateurs étaient le procurateur-caissier Melchiore, Bartolomeo Bozza, les trois Bianchini, Jean Visentin, et plusieurs autres élèves de leur école, enfin Claude de Corrége, organiste de Saint-Marc, qui détestait le bruit des ouvriers, et qui eût également témoigné en faveur des Zuccati contre les Bianchini, espérant qu'ennuyé de ces querelles et de ces dilapidations, le gouvernement renoncerait à des réparations ruineuses, dont le principal inconvénient aux yeux de l'organiste était de déranger par un bruit continuel l'école de plain-chant qu'il tenait dans la tribune de l'orgue.

Les témoins en faveur des Zuccati étaient le Titien et son fils Orazio, le Tintoret, Paul Véronèse, Marini, Ceccato, et le bon prêtre Alberto Zio. Tous comparurent devant le conseil des dix et soutinrent le grand talent, le beau travail, l'honnête conduite, l'humeur laborieuse, et l'exacte probité des frères Zuccati et de leur école.

A leur tour, les frères Zuccati furent amenés devant les juges; Valerio soutenait dans ses bras son frère chéri, à peine rétabli de sa longue et cruelle maladie, languissant, accablé, indifférent en apparence à l'issue d'une épreuve qu'il n'avait plus la force de supporter. Valerio était pâle et défait. On lui avait procuré des vêtemens, mais sa longue barbe, sa chevelure mal soignée, sa démarche brisée, un certain tremblement convulsif, attestaient ses souffrances et ses douleurs. Indifférent à ses propres maux, mais indigné de l'injustice faite à son frère, il avait enfin pris la vie au sérieux. La colère et la vengeance étincelaient dans son regard. Un feu sombre jaillissait de ses orbites creusés par la faim, la fatigue et l'inquiétude. En passant

devant Bartolomeo Bozza, pour aller s'asseoir sur le banc des accusés, il leva ses deux bras chargés de fers, comme s'il eût voulu l'écraser, et son visage rayonnant de fureur sembla vouloir le faire rentrer sous terre. Les gardes l'entraînèrent, et il s'assit, tenant toujours la main de Francesco dans sa main froide et tremblante.

— Francesco Zuccato, dit un juge, vous êtes accusé de dol et de fraude envers la république, qu'avez-vous à répondre?

— Je répondrai, dit Francesco, que je pourrais tout aussi bien être accusé de meurtre et de parricide, si c'était le bon plaisir de ceux qui me persécutent.

— Et moi, dit impétueusement Valerio en se levant, je réponds que nous sommes sous le poids d'une accusation infame, et que nous languissons depuis trois mois sous les plombs, d'où mon frère est sorti mourant, le tout parce que les Bianchini nous haïssent, et que Bozza, notre élève, est un misérable, mais surtout parce que le procurateur monsignor Melchiore a fait une faute de latinité que nous nous sommes permis de corriger. C'est la première fois que deux citoyens vont aux plombs pour n'avoir pas voulu faire un barbarisme.

L'emportement du jeune Zuccato n'était pas fait pour lui concilier la bienveillance des magistrats. Le vieux Sébastien, voyant le mauvais effet de sa harangue, se leva et dit :

— Taisez-vous, mon fils, vous parlez comme un fou et comme un insolent. Ce n'est pas ainsi qu'un honnête citoyen doit se défendre devant les pères de la patrie. Messeigneurs, excusez son égarement. Ces pauvres jeunes gens sont troublés par la fièvre. Examinez leur cause selon votre impassible équité; s'ils sont coupables, châtiez-les sans pitié, leur père sera le premier à vous louer de cet acte de justice et à bénir les lois sévères qui répriment la fraude. Oui, oui, fallût-il verser leur sang, moi-même je le ferais, mes pères, plutôt que de voir tomber en discrédit le pouvoir auguste de la république. Mais s'ils sont innocens, comme j'en ai la conviction et la certitude, faites-leur prompte et généreuse merci, car voici mon aîné qui n'a plus qu'un souffle de vie, et quant au plus jeune, vous voyez qu'il est sous l'influence du délire.

En parlant ainsi d'une voix forte, le vieillard tomba sur ses genoux, et deux ruisseaux de larmes coulèrent sur sa longue barbe blanche.

— Sébastien Zuccato, répondit le juge, la république connaît ta probité et ton dévouement; tu as parlé comme un bon père et comme

un bon citoyen, mais si tu n'as pas autre chose à dire pour la défense de tes fils, il faut te retirer.

A un signe du magistrat, le familier qui avait amené Sébastien l'emmena. Le vieillard, en se retirant, jeta un regard de désespoir sur ses fils, puis se retournant une dernière fois vers les juges, joignit les mains en levant les yeux au ciel avec une expression si déchirante, qu'elle eût attendri les piliers de marbre de la grande salle; mais le tribunal des dix était plus froid et plus inflexible encore.

Après que les trois Bianchini eurent affirmé par serment leur accusation, Bartolomeo Bozza, sommé à son tour de rendre témoignage, leva la main sur le crucifix qu'on lui présentait, et dit :

— Je jure sur le Christ que j'ai passé trois mois aux plombs pour n'avoir pas voulu faire un faux témoignage.

Un tressaillement de surprise passa dans l'assemblée, Melchiore fronça le sourcil, Bianchini le rouge grinça des dents, et le jeune Valerio, se levant avec impétuosité, s'écria :

— Serait-il vrai, ô mon pauvre élève! puis-je encore te plaindre et t'estimer? Ah! cette pensée allège tous mes maux.

— Tais-toi, Valerio Zuccato, dit le juge, et laisse parler le témoin.

Bartolomeo était aussi accablé, aussi malade que les Zuccati. Lui aussi avait subi les lentes tortures de la captivité. Il déclara que quelques jours avant la Saint-Marc Vincent Bianchini l'avait mené sur les planches des Zuccati pour lui faire voir de près et toucher plusieurs endroits de leur travail, où le carton peint remplaçait évidemment la pierre, et que de là il l'avait mené chez le procurateur-caissier, pour qu'il en déposât, ce qu'il avait fait dans l'indignation et dans la sincérité de son cœur. Depuis ce jour, convaincu de la mauvaise foi des Zuccati, il n'avait pas voulu être complice d'un travail qui ne pouvait pas manquer d'être condamné, et il avait travaillé dans l'école des Bianchini. Mais la veille de la Saint-Marc, Vincent, l'ayant encore conduit chez le procurateur, avait voulu l'engager à déposer qu'il avait été témoin oculaire du fait de l'accusation, ce à quoi il s'était refusé, parce que, s'il avait vu les preuves de la fraude, du moins il n'avait pas vu commettre cette fraude. Si je l'avais vu, dit-il, je n'aurais pas attendu l'avertissement des Bianchini pour quitter l'école des Zuccati, mais je n'avais jamais rien vu de semblable. Il n'existait même pas dans la conduite de mes maîtres le plus petit fait qui jusque-là eût pu rendre vraisemblable la découverte qu'on venait de me faire faire. Il m'était donc impossible de jurer par le Christ que je les avais vus employer le carton et le pin-

ceau. Quand Vincent Bianchini vit que je ne servais pas ses desseins à son gré, il s'emporta contre moi et m'accusa de complicité avec les Zuccati. Monsignor Melchiore me fit beaucoup de menaces qui m'irritèrent au point que je lui dis de se méfier des Bianchini. Le soir même je fus arrêté et conduit aux plombs. Depuis ce jour j'ai pensé que mes anciens maîtres étaient innocens, et que l'homme capable de me demander un faux serment était bien capable aussi d'avoir, pendant la nuit, à l'insu des Zuccati et de tout le monde, détruit une partie de la mosaïque et remplacé la pierre par le bois et le carton, afin d'avoir un moyen de les perdre. Je dois déclarer que cette substitution est faite avec tant d'art, qu'à moins de gratter les fragmens (*i pezzi*), il est impossible de s'en apercevoir.

Ainsi parla le Bozza d'une voix ferme et avec une prononciation bolonaise très lente et très distincte. Sommé de s'expliquer sur les divertissemens continuels auxquels Valerio se livrait, il avoua que souvent ce jeune maître avait été repris de paresse et de dissipation par son frère aîné, et qu'il réparait ensuite le temps perdu en travaillant de nuit, ce qui pouvait confirmer le reproche que lui adressait l'accusation d'avoir fait (*fuor di stagione*) des travaux sans solidité. Il déclara aussi que Valerio connaissait le métier moins bien que son frère et faisait beaucoup d'objets de parure pour son compte particulier. En un mot, il fut aisé de voir dans sa déposition qu'il n'était pas porté à la bienveillance pour les Zuccati, et qu'il n'eût pas été fâché de leur nuire en disant la vérité, mais qu'il avait horreur du mensonge dans lequel on avait voulu l'attirer, et qu'il ne pardonnerait jamais aux Bianchini de l'avoir fait mettre aux plombs.

Le conseil ferma la séance de ce jour en nommant une commission de peintres chargée d'examiner sous les yeux des procurateurs la besogne des deux écoles rivales. Cette commission fut composée du Titien, du Tintoret, de Paul Véronèse, de Jacopo Pistoja, et d'Andrea Schiavone, qui, depuis ce temps, fut surnommé *Medola*, par allusion au soin qu'il avait pris d'analyser la mosaïque jusqu'à la moelle.

XVIII.

Le lendemain, ces maîtres illustres, accompagnés de leurs ouvriers, des procurateurs et des familiers du saint-office, se rendirent à Saint-Marc, et procédèrent à l'examen des travaux de mosaïque. A la requête des Bianchini, on commença par leur arbre généalo-

gique de la Vierge, ouvrage immense, accompli en très peu de temps. Vincent joignait à tous ses vices une insupportable vanité. Avide de louanges, il suivait pas à pas le Titien, attendant toujours l'explosion de son admiration. A côté de lui marchait Dominico Rossetto, l'œil brillant de toute la confiance d'une inébranlable sottise. Cependant le Titien ne s'expliquait pas. Toujours spirituel et courtois, il trouvait à leur adresser de ces mots qui marquent l'attention et l'intérêt, mais qui ne compromettent en aucune façon le jugement du connaisseur. Ses attitudes polies, ses gracieux sourires, contrastaient avec le front rembruni et la contenance austère du Tintoret. Quoique moins lié peut-être avec les Zuccati, Robusti était bien plus indigné que le Titien de la méchanceté de leurs rivaux. Dans l'esprit de Titien, habitué lui-même à nourrir de profondes haines et d'implacables antipathies, la conduite des Bianchini trouvait, sinon une excuse, du moins une appréciation plus indulgente des jalousies de métier et des ambitions d'artiste. Peut-être aussi le Tintoret, songeant aux persécutions qu'il avait eu à subir de la part du Titien, voulait-il lui adresser, par allusion, un reproche légitime, en montrant son horreur et son mépris pour ces sortes de choses. Il sortit de la chapelle de Saint-Isidore sans avoir desserré les lèvres, et sans avoir tourné une seule fois les yeux vers les personnes qui l'accompagnaient.

Mais quand il fut sous la grande voûte, et qu'il eut devant les yeux le travail des Zuccati, il éclata en louanges éloquentes; sa belle tête austère s'anima du feu de l'enthousiasme, et il fit ressortir toutes les perfections de cette œuvre avec une chaleur généreuse. Le Titien, qui était l'intime ami du vieux Sébastien, et qui avait donné beaucoup d'excellentes leçons aux jeunes Zuccati, renchérit sur cet éloge sans cependant déprécier le travail des Bianchini, à l'égard desquels il garda toujours une grande prudence. Mais le procurateur-caissier, impatienté du succès des Zuccati, prit la parole.

— Messires, dit-il aux illustres maîtres, je vous ferai observer que nous ne sommes pas venus ici pour voir des travaux de peinture, mais des travaux de mosaïque. Il importe très peu à l'état que la main de la Vierge soit plus ou moins modelée d'après les règles de votre art; il importe encore moins que la jambe de saint Isidore ait le mollet un peu trop haut ou un peu trop bas. Tout cela est bon pour le discours....

— Comment! par le Christ! s'écria le Titien à qui ce blasphème fit oublier un instant sa prudente courtoisie; il importe peu à l'état que

les mosaïstes ne sachent pas le dessin, et que la mosaïque ne soit pas une reproduction élégante et correcte des ouvrages de peinture?... C'est la première fois que j'entends dire une pareille chose, monseigneur, et il me faudra tout le respect que m'inspirent vos jugemens pour me ranger à cet avis.

Rien n'exaltait les convictions erronées du procurateur-caissier comme la contradiction.

— Et moi, messer Tiziano, s'écria-t-il avec chaleur, je vous soutiendrai que tout cela n'est que minutie et puérilité. Ce sont des querelles d'école et des discussions d'atelier, dans lesquelles la gravité de la magistrature n'ira pas se compromettre. Chargé, par la république, de veiller à ses intérêts et d'apporter de l'économie et de la probité dans les dépenses publiques, les procurateurs ne souffriront pas que, pour le vain plaisir d'amuser les amateurs de peinture, les ouvriers de Saint-Marc manquent à leurs engagemens.

— Je ne pensais pas, dit Francesco Zuccato d'une voix faible et en jetant un douloureux regard sur ses ouvrages, que je pusse manquer à mes engagemens, en soignant, autant que possible, le dessin de mes figures, et en me conformant, en conscience, à toutes les règles de mon art.

— Je connais tout aussi bien que vous, messer, les règles de votre art, cria le procurateur tout rouge de colère. Vous ne me ferez point croire qu'un mosaïste soit tenu d'être un peintre. La république vous paie pour copier servilement et fidèlement les cartons des peintres; et pourvu que vous attachiez avec solidité et propreté vos pierres à la muraille, pourvu que vous sachiez employer de bons matériaux, et en tirer le parti dont ils sont susceptibles, il importe fort peu que vous connaissiez les règles de la peinture et les lois du dessin. Par la corne ducale, si vous étiez de si grands artistes, la république pourrait faire de bonnes économies. Il ne serait plus besoin de payer messer Vecelli et messer Robusti pour dessiner vos modèles. On pourrait vous laisser libres de composer, d'ordonner et de tracer vos sujets. Malheureusement, nous n'avons pas encore assez de confiance dans votre maîtrise de peintre pour nous en rapporter ainsi à vous.

— Et pourtant, monseigneur, dit le Titien, qui avait repris tout son calme, et qui savait donner une expression gracieuse au sourire de mépris errant sur ses lèvres, j'oserai objecter à votre seigneurie que, pour savoir copier fidèlement un bon dessin, il faut être soi-même un bon dessinateur; sans cela, on pourrait confier les cartons de Raphaël aux premiers écoliers venus, et il suffirait d'avoir un

grand modèle sous les yeux pour être aussitôt un grand artiste. Les choses ne se passent pas ainsi, que votre seigneurie me permette de le dire avec tout le respect que je professe pour ses opinions; mais autre chose est de gouverner les hommes par une sublime sagesse, et les amuser par de frivoles talens. Nous serions bien embarrassés, nous autres, pauvres artisans, s'il nous fallait, comme votre seigneurie, tenir d'une main ferme et généreuse les rênes de l'état; mais...

— Mais tu prétends, flatteur, dit le procurateur radouci, qu'en fait de peinture et de mosaïque tu t'y entends mieux que nous. Tu ne nieras pas du moins que la solidité ne soit une des conditions indispensables de ces sortes d'ouvrages, et si au lieu d'employer la pierre, le cristal, le marbre et l'émail, on emploie le carton, le bois, l'huile et le vernis, tu m'avoueras que les deniers de la république n'ont pas reçu leur véritable destination.

Ici le Titien fut un peu embarrassé, car il ne savait pas jusqu'à quel point cette accusation des Bianchini pouvait être fondée, et il craignait de compromettre les Zuccati par une assertion imprudente.

— Je nierai du moins, dit-il après un instant d'hésitation, que cette substitution de matériaux constitue la fraude, s'il est prouvé, comme je le crois, que le pinceau puisse être employé dans certains endroits de la mosaïque avec autant de solidité que l'émail.

— Eh bien! c'est ce que nous allons voir, messer Vecelli, dit le procurateur, car nous ne voulons pas suspecter votre intégrité dans cette affaire. Qu'on apporte ici du sable et des éponges; et, par la corne! qu'on frotte solidement toutes ces parois.

Les yeux mourans de Francesco se ranimèrent et se tournèrent avec une haine méprisante vers l'inscription où le mot *saxis* remplaçait le barbarisme *saxibus*. Il semblait que, dût-il être condamné pour la substitution d'une seule lettre, il s'en consolât par l'espérance de voir constater en public la bévue de l'ignorant procurateur; Melchiore comprit sa pensée, et surprit son regard; il détourna l'épreuve, et la porta sur les autres parties de la voûte.

La mosaïque des Zuccati, lavée et frottée sur tous les points, résista parfaitement à l'essai, et il ne s'y trouva aucune partie qui tombât ou qui menaçât de tomber. Le procurateur-caissier commençait à craindre que la haine aveugle des Bianchini et ses propres préventions ne l'eussent fourvoyé dans une affaire peu honorable pour lui, lorsque Vincent Bianchini, s'approchant des deux archanges, dont l'un était le portrait de Valerio, et l'autre celui de Francesco Zuccato, dit avec assurance :

— Il est certain que le bois et le carton peints peuvent résister au sable et à l'éponge mouillée; mais il n'est pas certain qu'ils puissent résister à l'action du temps, et en voici la preuve. En parlant ainsi, il tira son stylet, et l'enfonçant dans la poitrine nue de l'archange qui représentait Francesco Zuccato, à l'endroit du cœur, il en fit sauter une parcelle de substance couleur de chair, qu'il coupa lestement en deux avec sa lame, et qu'il présenta aux procurateurs. Le fragment passant de main en main, le Titien lui-même fut forcé de convenir que c'était un morceau de bois.

XIX.

Francesco et Valerio furent reconduits en prison, et huit jours après ils comparurent de nouveau devant le conseil des dix. Le procès-verbal rédigé par la commission des peintres leur fut lu à haute voix. On s'était abstenu de signaler l'infériorité du travail des Bianchini. On savait qu'en le dépréciant sous le rapport de l'art, on irriterait de plus en plus le procurateur-caissier, et l'affaire des Zuccati prenant une assez mauvaise tournure, la prudence exigeait qu'on n'envenimât pas la haine de leurs persécuteurs. Mais on avait prodigué la louange à la coupole des Zuccati, et on avait constaté la solidité de tout ce travail, à l'exception de deux figures peu importantes, où le bois avait été employé au lieu de la pierre. Le Titien avait même affirmé qu'il estimait cette mosaïque peinte capable de résister à l'action du temps cinq cents ans et plus. Et sa prédiction s'est vérifiée, car ces pièces du procès subsistent encore et paraissent aussi belles et aussi solides que les autres parties de la mosaïque. Quant au savoir-faire du jeune Zuccato, taxé d'incapacité ou d'ignorance par les accusateurs, il fut victorieusement défendu par le procès-verbal et déclaré au moins aussi habile que son frère.

D'après cette assertion, toute l'accusation ne reposait plus que sur un point, celui de la substitution de matériaux inusités dans l'exécution des deux figures d'archange.

Francesco, interrogé sur ce qu'il avait à alléguer pour sa défense, répondit que, convaincu depuis long-temps de l'avantage de cette substitution pour certains détails, et jaloux d'en éprouver la solidité, il l'avait essayée dans ces deux figures qui étaient de peu d'importance, et qu'il s'était toujours promis de les réparer à ses frais, si leur durée ne remplissait pas son attente, ou si la république blâmait cette innovation.

Le conseil ne semblait pas disposé à admettre cette excuse. Pressé d'accusations et de menaces, Valerio ne put résister à son emportement :

— Eh bien! s'écria-t-il, puisque vous voulez le savoir, sachez donc le secret que mon frère voulait garder. En vous le révélant, je sais fort bien que je m'expose, non seulement à la haine et à l'envie qui pèsent sur nous, mais encore à celle de tous nos rivaux futurs. Je sais que de grossiers manœuvres, de vils artisans, s'indigneront de voir en nous des artistes consciencieux; je sais qu'ils prétendront faire de la mosaïque un simple travail de maçonnerie, et poursuivront comme mauvais compagnon et rival ambitieux quiconque voudra en faire un art et y porter la flamme de l'enthousiasme ou la clarté de l'intelligence. Eh bien! je proteste contre un tel blasphème, je dis qu'un véritable mosaïste doit être peintre, et je soutiens que mon frère Francesco, élève de son père et de messer Tiziano, est un grand peintre; et je le prouve en déclarant que les deux figures d'archange qui ont obtenu les éloges de l'illustre commission nommée par le conseil, ont été imaginées, composées, dessinées et coloriées par mon frère, dont j'ai été l'apprenti et le manœuvre, en copiant fidèlement ses cartons. Nous avons peut-être commis un grand crime en nous permettant de consacrer à la république notre meilleur ouvrage, en le lui offrant gratis et en secret, avec la modestie qui sied à des jeunes gens, avec la prudence qui convient à des hommes voués à un autre dieu que l'argent et la faveur. En nous accusant de fraude, on nous force à renoncer à cette prudence et à cette modestie. Nous demandons, en conséquence, qu'il soit prouvé que nous n'avons tenté cette innovation que dans une composition qui ne nous avait pas été commandée, et que nous sommes prêts à enlever de la basilique, si le gouvernement la juge indigne de figurer à côté des travaux des Bianchini.

On consulta le devis des diverses compositions dessinées par les peintres et confiées aux mosaïstes; on n'y trouva pas les deux figures d'archange. Le procurateur Melchiore pressa chacun des peintres de s'expliquer sur le mérite de ces figures et sur la part qu'ils y avaient prise. Comme ils avaient été investis, à cet égard, de tous droits et de tous pouvoirs par l'état, il suffisait d'une simple esquisse tracée par l'un d'eux, pour que les Zuccati, tenus d'exécuter à la lettre leurs intentions, se fussent rendus coupables d'infidélité, de désobéissance et de fraude, en y employant un procédé de leur choix et des matériaux non approuvés par la commission des procura-

teurs. Les peintres affirmèrent par serment n'avoir pas même eu l'idée de ces figures; et quant à leur mérite, ils affirmèrent également qu'ils n'eussent pu rien créer de plus correct et de plus noble. Le Titien fut interrogé deux fois. On connaissait son amitié pour les Zuccati; on connaissait aussi sa finesse, son habileté à éluder les questions qu'il ne voulait pas trancher. Sommé de dire s'il était l'auteur de ces figures, il répondit avec grace : « Je voudrais l'être; mais en conscience, je n'en ai même pas vu le dessin, et je n'en soupçonnais pas l'existence avant l'examen qu'il m'a été ordonné d'en faire comme membre de la commission. »

Les Bianchini soutinrent que les Zuccati n'étaient pas capables de composer par eux-mêmes des ouvrages dignes de tant d'éloges. Malgré l'assertion des peintres, on fit une enquête dans laquelle le Bozza fut entendu, comme ancien élève des Zuccati, et sommé de dire s'il avait vu quelque peintre mettre la main à ces figures. Il déclara qu'une seule fois il avait vu messer Orazio Vecelli, fils du Titien, venir de nuit dans l'atelier des Zuccati à l'époque où ils y travaillaient. Orazio fut entendu et attesta, par serment, qu'il ne les avait pas même vues, et que sa visite de nuit à l'atelier de San-Filippo n'avait d'autre but que de commander à Valerio un bracelet de mosaïque qu'il voulait offrir à une femme. Il n'y avait donc plus aucune preuve contre les Zuccati. Ils furent acquittés, à la charge seulement de remplacer à leurs frais, par des fragmens de pierre ou d'émail, les fragmens de bois peint employés dans certains endroits de leurs figures. Cette partie de l'arrêt ne fut rendue que pour la forme, afin de ne point encourager les novateurs. On n'en exigea même pas l'exécution, car ces fragmens coloriés au pinceau existent encore. Le barbarisme du procurateur-caissier a seul été réintégré tel qu'il était sorti du docte cerveau de ce magistrat, et au-dessous des deux archanges on lit cette autre inscription touchante qui fait allusion aux persécutions souffertes par les Zuccati :

UBI DILIGENTER
INSPEXERIS ARTEMQ. AC LABO-
REM FRANCISCI ET VALERII
ZVCATI VENETORVM FRATRVM
AGNOVERIS TVM DEMVM IVDI-
CATO.

XX.

Malgré l'heureuse issue de ce procès, il s'en fallait de beaucoup que la fortune des Zuccati prît une face heureuse. La santé de Francesco se rétablissait lentement. Aucun nouveau travail public n'était commandé aux mosaïstes. On parlait même de s'en tenir là, et de conserver toutes les anciennes mosaïques bysantines, car les mœurs tournaient à l'austérité, et tandis que de sages lois somptuaires couvraient de deuil les manteaux et les gondoles, les gens les moins graves affectaient, par esprit d'imitation, de s'envelopper de longues toges romaines et de ne porter que des ornemens de fer et d'argent. Le mot d'économie était dans toutes les bouches; la peste avait ébranlé le commerce, et comme les générations passent promptement d'un excès à l'autre, après un luxe ruineux et des dépenses insensées, on arrivait à des réductions sordides, à des réformes puériles. Les artistes subissaient les tristes chances de ce moment de panique financière. Le procurateur-caissier n'était pas un sot isolé, mais le représentant d'un grand nombre d'esprits étroits.

Francesco était tombé dans un profond découragement. Artiste enthousiaste, il avait désiré, il avait espéré la gloire. Il l'avait servie comme on sert une noble maîtresse, par de nobles sacrifices, par un culte ardent, exclusif. Pour toute récompense, il s'était vu exposé à une prison affreuse, à une mort imminente, à un procès infamant. En outre, le succès de ses chefs-d'œuvre était contesté. Les hommes ne voient pas impunément le malheur fondre sur une tête d'élite. Ils sont pris aussi du vertige de la médiocrité, et cherchent tous les moyens d'excuser et de légitimer les maux dont elle est frappée. C'était assez qu'on eût trouvé un petit fragment de bois dans une des figurines des Zuccati, pour qu'aussitôt tout le public pensât que la mosaïque entière était exécutée en bois. Les bourgeois allaient même jusqu'à dire qu'elle était en papier, et, convaincus de son peu de solidité, ils auraient cru manquer de patriotisme en levant la tête pour admirer la beauté des figures. Le jeune artiste était donc blessé au fond de l'ame et souffrait d'autant plus qu'il cachait sa blessure avec soin, et méprisait trop le public pour lui donner la satisfaction de le voir vaincu. Retiré au fond de sa petite chambre à San-Filippo, il passait ses journées à la fenêtre, absorbé dans de tristes pensées, et n'était plus distrait de sa douleur que par la contemplation des

grands lierres de sa cour agités par la brise. Ce tranquille spectacle lui semblait délicieux après le séjour des plombs, où l'absence d'air avait miné lentement sa vie.

Au temps de sa bonne fortune et de ses somptueux amusem ens, Valerio avait contracté des dettes considérables; ses créanciers le tourmentaient. Francesco découvrit ce secret et consacra toutes ses économies au paiement de ces dettes. Valerio ne le sut que long-temps après; il était bien assez triste sans que le remords vînt ajouter aux inquiétudes que lui causait la santé de son frère chéri. L'idée de le perdre ébranlait toutes les forces de son ame, et il sentait que malgré sa disposition naturelle à accepter les maux de la vie, il ne pourrait jamais se consoler de sa perte. Incapable de mélancolie, trop fort pour la résignation et trop fort aussi pour le désespoir, il tombait souvent dans des accès de violente indignation auxquels succédaient de brillantes espérances, et il entretenait Francesco de rêves de gloire et de bonheur, quoiqu'au fond personne moins que lui n'eût besoin de gloire pour être heureux.

Le vieux Sébastien les conjurait de reprendre le pinceau et de renoncer à la basse profession de mosaïste; mais Francesco avait reçu un trop rude échec pour s'abandonner à de nouvelles espérances. Essayer à trente ans une nouvelle carrière était une résolution trop forte pour un esprit si blessé, pour un corps si affaibli. A ses peines se joignaient celles de ses amis; sa disgrace avait fait perdre à Ceccato son privilége de maîtrise; lui et Marini languissaient dans une affreuse misère; Francesco sollicitait en vain le paiement de son année de travail. Les finances étaient, comme toutes les autres parties de l'administration, désordonnées et languissantes. Toutes ses démarches étaient inutiles; on le remettait de jour en jour, de semaine en semaine. La haine secrète du procurateur-caissier n'était pas étrangère à ces retards de paiement. C'était une vengeance sourde qu'il tirait de l'ironie des Zuccati, trop peu punie à son gré par le conseil.

Les Zuccati étaient résolus à partager leur dernier morceau de pain avec leurs fidèles apprentis. Ils nourrissaient Marini, Ceccato, sa jeune femme convalescente et son dernier enfant. Valerio tirait encore quelque argent des Grecs installés à Venise, en leur vendant des bijoux; mais cette ressource ne serait plus suffisante pour une si nombreuse famille, lorsque les économies que Francesco avait pu garder seraient épuisées. Alors Valerio se reprochait amèrement de n'en avoir fait aucune; il sentit trop tard que la prodigalité est

un vice. Oui, oui, disait-il en soupirant, l'homme qui dépense en vains plaisirs et en sottes parades le prix de ses sueurs, ne mérite pas d'avoir des amis, car il ne pourra pas les secourir au jour de leur détresse.

Aussi il fallait voir par quel zèle infatigable, par quels ingénieux dévouemens il réparait ses fautes passées. Il avait divisé son étroit logement en trois parties : l'atelier, le réfectoire et la chambre de Francesco. La nuit il dormait sur une natte dans le premier coin venu, le plus souvent sur la terrasse élevée de sa mansarde. Le jour il travaillait assiduement, et faisait faire des tableaux de mosaïque à ses apprentis, espérant toujours qu'un moment viendrait où les monumens de l'art ne seraient plus mis au rang des objets de luxe et de fantaisie. Il veillait seul au détail du ménage, et s'il laissait préparer le dîner à la femme de Ceccato, il ne souffrait pas du moins qu'elle se fatiguât à l'aller acheter. Il allait lui-même à la *Pesceria*, au marché aux herbes, dans les *frittole*, et on le voyait, couvert de sueur, traverser les rues sinueuses avec un panier sous sa robe. S'il rencontrait quelques-uns des jeunes patriciens qui avaient partagé autrefois ses amusemens et ses profusions, il les évitait avec soin, ou leur cachait obstinément sa pénurie, dans la crainte qu'ils ne lui envoyassent des secours dont la seule offre l'eût humilié. Il affectait de n'avoir rien perdu de sa gaieté ; mais ce rire forcé sur cette bouche flétrie, ces vifs regards dans des yeux brillans de fièvre et d'excitation, ne pouvaient tromper que des amitiés grossières ou des esprits préoccupés.

Un jour que Valerio traversait une de ces petites cours silencieuses et sombres qui servent de passage aux piétons et où cependant quatre personnes ne se rencontrent pas face à face en plein jour, il vit, auprès d'un mur humide, un homme qui cherchait à s'appuyer et qui tombait en défaillance. Il s'approcha de lui et le retint dans ses bras. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il reconnut, dans cet homme en haillons, exténué par la faim, et qu'il avait pris pour un mendiant, son ancien élève Bartolomeo Bozza !

— Il y a donc dans Venise, s'écria-t-il, des artistes plus malheureux que moi !

Il lui fit avaler à la hâte quelques gouttes de vin d'Istrie dont il avait une bouteille dans son panier; puis il lui donna des figues sur lesquelles l'infortuné se jeta avec voracité, et qu'il dévora sans en ôter la peau. Lorsqu'il fut un peu apaisé, il reconnut l'homme charitable qui l'avait assisté. Un torrent de larmes s'échappa de ses

yeux; mais Valerio ne put jamais savoir si c'était la honte, le remords ou la reconnaissance qui faisait couler ces pleurs, car le Bozza ne prononça pas une seule parole et s'efforça de fuir. Le bon Valerio le retint.

— Où vas-tu, malheureux? lui dit-il; ne vois-tu pas que tes forces ne sont pas revenues, et que tu vas tomber un peu plus loin dans quelques instans? Je suis pauvre aussi et ne puis t'offrir de l'argent; mais viens avec moi, tes anciens amis t'ouvriront leurs bras, et tant qu'il y aura une mesure de riz à San-Filippo, tu la partageras avec eux.

Il l'emmena donc, et le Bozza se laissa entraîner machinalement sans montrer ni joie, ni surprise.

XXI.

Francesco ne put se défendre d'un mouvement de répugnance lorsque le Bozza parut devant lui : il savait que ce jeune homme, honnête d'ailleurs et incapable d'une action basse, n'avait aucune bonté, aucune affection, aucun sentiment généreux dans le cœur. Toutes les voix de la tendresse et de la sympathie étaient dominées en lui par celle d'un orgueil farouche et d'une implacable ambition. Cependant, quand il sut dans quel état Valerio avait trouvé le Bozza, Francesco courut chercher une de ses paires de chausses et une de ses meilleures robes, et les lui offrit, tandis que son frère lui préparait un repas substantiel. Dès ce moment, le Bozza fit partie de l'indigente famille, qui, à force d'économie, d'ordre et de labeur, vivait encore honorablement à San-Filippo. Valerio ne regrettait pas sa peine; et quand il voyait, le soir, toute son ancienne école réunie autour d'un repas modeste, son ame s'épanouissait encore à la joie, et il s'abandonnait à une douce effusion. Alors les yeux inquiets de Francesco rencontraient ceux du Bozza toujours pleins d'indifférence ou de dédain. Le Bozza ne comprenait rien à l'héroïque dévouement des Zuccati. Il comprenait si peu cette grandeur, qu'il l'attribuait à des motifs d'intérêt personnel, au dessein de fonder une école nouvelle, d'exploiter le travail de leurs apprentis, ou de les enchaîner d'avance par de tels services, qu'ils ne pussent passer à une école rivale. Ce que ses compagnons trouvaient à bon droit sublime, il le trouvait donc tout simplement habile.

Cependant la misère devenait menaçante de plus en plus. Les Zuccati étaient bien résolus à s'imposer les plus sévères privations avant d'avoir recours aux illustres maîtres dont ils possédaient

l'amitié. La fortune de leur père était plus que médiocre; son orgueil s'était toujours refusé à recevoir aucun secours de fils placés, selon lui, dans une condition si basse. Tant qu'ils avaient été dans la prospérité, ils lui avaient fait passer une partie de leur salaire; et, pour qu'il consentît à recevoir cet argent, il avait fallu que le Titien le lui fît agréer en son propre nom. Maintenant que les Zuccati ne pouvaient plus assister leur père, le Titien continuait, pour son propre compte, à servir cette rente au vieillard, et les fils reconnaissans lui cachaient leur misère, dans la crainte d'abuser de sa générosité.

Heureusement le Tintoret veillait sur eux. Lui-même était fort gêné à cette époque. L'art semblait tomber en discrédit; les confréries faisaient des *ex voto* au rabais; on parlait de vendre tous les tableaux des *scuole*, pour en distribuer l'argent aux pauvres ouvriers des corporations. Les patriciens cachaient leur luxe au fond des palais, afin de n'être point frappés de trop rudes impôts en faveur des classes pauvres. Néanmoins le Tintoret trouvait encore moyen de secourir ses amis infortunés. Outre qu'à leur insu il leur faisait acheter beaucoup d'ornemens, il ne cessait d'insister pour que le sénat leur donnât de l'emploi. Il réussit enfin à prouver la nécessité de nouvelles réparations à la basilique. Un certain nombre de parois de mosaïques byzantines (celles qu'on voit encore à Saint-Marc) pouvaient être conservées; mais il fallait les lever entièrement et les replacer sur un nouveau mastic. D'autres parties étaient tout-à-fait irréparables, et il fallait les remplacer par de nouvelles compositions, avant que le tout ne tombât en poussière, ce qui occasionnerait plus de dépenses qu'on ne pensait. Le sénat décréta ces travaux et vota des sommes à cet effet; mais il décida que le nombre des ouvriers en mosaïque serait réduit, et que pour faire cesser toute rivalité, il n'y aurait qu'un chef et qu'une école. Ce chef serait celui qu'après un concours de tous les ouvriers précédemment employés, les peintres de la commission jugeraient le plus habile; son école serait recrutée aussitôt, non pas à son choix, selon ses sympathies et ses intérêts de famille, mais selon le degré d'habileté des autres concurrens reconnus par la commission. Il y aurait donc un grand prix, un second prix, et quatre accessit. Le nombre des maîtres serait limité à six.

La commission fut donc nommée et composée des peintres qui avaient examiné les travaux des Zuccati et des Bianchini. Le concours fut ouvert, et le sujet proposé fut un tableau de mosaïque représentant saint Jérôme. En même temps que le Tintoret porta

cette heureuse nouvelle aux Zuccati, il leur remit les cent ducats qui leur étaient dus pour une année de travail, et qu'il avait enfin réussi à obtenir. Cette victoire imprévue sur une destinée si mauvaise et si effrayante ralluma l'énergie éteinte de Francesco et du Bozza, mais d'une manière bien différente; car tandis que le jeune maître pressait dans ses bras son frère et ses chers apprentis, Bartolomeo, jetant un cri de joie âpre et sauvage, comme celui d'un aigle marin, s'élança hors de l'atelier et ne reparut plus.

Son premier mouvement fut de courir chez les Bianchini, et de leur exposer leur situation respective. Le Bozza avait pour les Bianchini de la haine et du mépris; mais il pouvait tirer parti d'eux. Il était bien évident pour lui, que soit partialité, soit justice, les travaux de Francesco et de ses élèves passeraient les premiers au concours. Les Bianchini n'étaient que des manœuvres et certainement ne seraient admis qu'en sous-ordre aux travaux futurs de la république. D'un autre côté, le Bozza savait que l'état de langueur et de maladie de Francesco ne lui permettrait pas de travailler. Il pensait que Valerio produirait à lui seul les deux essais commandés aux Zuccati, que même les apprentis y mettraient la main, car le délai accordé était court, et la commission voulait juger la promptitude aussi bien que le savoir des concurrens. Il se flattait donc, au fond de l'ame, de pouvoir rivaliser à lui seul contre toute cette école. Dans les derniers temps qu'il venait de passer à San-Filippo, il avait beaucoup étudié le dessin et cherché à s'emparer de tous les secrets de couleur et de ligne, que Valerio lui avait, du reste, naïvement et généreusement communiqués.

Quoiqu'espérant surpasser les Zuccati, le Bozza ne s'aveuglait pourtant pas sur la difficulté de supplanter Francesco, dont le nom était déjà illustre, tandis que le sien était encore ignoré. Il fallait, pour l'écarter, que les procurateurs parvinssent à épouvanter les peintres par les intrigues et les menaces de Melchiore. Or, les procurateurs étaient favorables aux Bianchini, qui les avaient adulés lâchement, en leur disant qu'ils se connaissaient beaucoup mieux en peinture et en mosaïque que le Titien et le Tintoret. Résolu à lutter contre le talent des Zuccati, le Bozza n'avait plus qu'à se rendre favorable l'influence des Bianchini. Il le fit en démontrant aux Bianchini qu'ils ne pouvaient se passer de lui, puisqu'ils ignoraient absolument les règles du dessin, et que leurs travaux seraient infaillible-ment écartés du concours, s'ils ne lui en abandonnaient la direction. Cette prétention insolente ne blessa pas les Bianchini autant que

le Bozza s'y serait attendu. L'argent leur était encore plus cher que la louange, et la froideur des peintres à leur égard, lors du dernier examen, leur avait laissé de grandes craintes pour l'avenir. Ils acceptèrent donc l'offre du Bozza, et consentirent même à lui donner d'avance dix ducats. Aussitôt il courut acheter, avec la moitié de cette somme, une belle chaîne qu'il envoya aux Zuccati, et que Francesco passa au cou de son frère sans savoir de quelle part elle venait.

De tous côtés on se mit au travail avec ardeur. Mais Francesco, un instant ranimé par l'espérance, compta trop sur ses forces, et, repris par la fièvre au bout de quelques jours, fut obligé d'interrompre son œuvre, et de surveiller de son lit les travaux de son école.

XXII.

Cette rechute causa un si vif chagrin à Valerio, qu'il faillit abandonner son travail et se retirer du concours. L'état de Francesco était grave, et les angoisses d'esprit qu'il éprouvait à l'aspect de son chef-d'œuvre commencé et interrompu, augmentaient encore ses souffrances physiques. Ces angoisses s'aggravèrent lorsque la femme de Ceccato vint lui dire étourdiment qu'elle avait vu en passant le Bozza dans l'atelier des Bianchini. Ce trait d'ingratitude lui parut si noir, qu'il en pleura d'indignation, et qu'il eut un redoublement de fièvre. Valerio, le voyant si tourmenté, prétendit que la Nina s'était trompée, et qu'il allait s'en assurer par lui-même. Il ne pouvait croire en effet à tant d'insensibilité de la part d'un homme avec qui, malgré beaucoup de griefs, il avait partagé ses dernières ressources. Il courut à San-Fantino où était situé l'atelier des Bianchini, et il vit, par la porte entr'ouverte, le Bozza occupé à diriger le jeune Antonio. Il le fit demander, et l'ayant emmené à quelque distance, il lui reprocha vivement sa conduite.

— En vous voyant partir précipitamment l'autre jour, lui dit-il, j'avais bien compris qu'au premier espoir de succès personnel, vos anciens amis vous deviendraient étrangers; je reconnaissais bien là l'égoïsme de l'artiste, et mon frère cherchait à l'excuser en disant que la soif de la gloire est une passion si impérieuse, que tout se tait devant elle; mais entre l'égoïsme et la méchanceté, entre l'ingratitude et la perfidie, il y a une distance que je ne croyais pas vous voir franchir si lestement. Honneur à vous, Bartolomeo! vous m'avez donné une cuisante leçon, et vous m'avez fait douter de la sainte puissance des bienfaits.

— Ne parlez pas de bienfaits, messer, répondit le Bozza d'un ton sec; je n'en ai accepté aucun. Vous m'avez secouru dans l'espérance que je vous deviendrais utile. Moi, je n'ai pas voulu vous être utile, et je vous ai payé vos services par un présent dont la valeur surpasse de beaucoup les dépenses que vous avez pu faire pour moi.

En parlant ainsi, le Bozza désignait de l'œil et du doigt la chaîne que Valerio portait au cou. A peine eut-il compris ce dont il s'agissait, qu'il l'arracha si violemment, qu'elle se brisa en plusieurs morceaux.

— Est-il possible? s'écria-t-il en dévorant des larmes de honte et de colère, est-il possible que vous ayez eu l'audace de m'envoyer un présent?

— Cela se fait tous les jours, répondit le Bozza ; je ne nie pas l'obligeance que vous avez eue de me recueillir, et je vous sais même gré de m'avoir assez bien connu pour ne pas être en peine des avances que vous m'avez faites en me nourrissant.

— Ainsi, dit Valerio en tenant la chaîne dans sa main tremblante, et en fixant sur le Bozza des yeux étincelans de fureur, vous avez pris mon atelier pour une boutique, et vous avez cru que je tenais table ouverte par spéculation? C'est ainsi que vous appréciez mes sacrifices, mon dévouement à des frères malheureux! Quand pour vous laisser le temps de travailler, je préparais moi-même votre repas, vous m'avez pris pour votre cuisinier!

— Je n'ai pas eu de telles idées, répondit froidement le Bozza. J'ai pensé que vous vouliez vous attacher un artiste que vous ne jugiez pas sans talent, et pour me dégager en m'acquittant avec vous, je vous ai fait un cadeau. N'est-ce pas l'usage?

A ces mots Valerio, exaspéré, lui jeta violemment la chaîne au visage. Le Bozza fut atteint près de l'œil, et le sang coula.

— Vous me paierez cet affront, dit-il avec calme; si je me contiens ici, c'est que d'un mot je pourrais attirer dix poignards sur votre gorge. Nous nous reverrons ailleurs, j'espère.

— N'en doutez pas, répondit Valerio.

Et ils se séparèrent.

En revenant chez lui, Valerio rencontra le Tintoret, et lui raconta ce qui venait de lui arriver. Il lui fit part aussi de la rechute de Francesco. Le maître s'en affligea sincèrement; mais voyant que le découragement était entré dans l'ame de Valerio, il se garda bien de lui donner ces consolations vulgaires qui aigrissent encore le chagrin chez les esprits ardens. Il affecta, au contraire, de partager ses doutes sur l'avenir, et de regarder le Bozza comme très capable de le sur-

passer au concours, et de mener si bien l'école des Bianchini, qu'elle l'emporterait sur celle des Zuccati.

— Cela est bien triste à penser, ajouta-t-il. Voilà des hommes qui ne savent rien en fait d'art; mais, grace à un jeune homme qui n'en savait pas davantage il y a peu de temps, grace à la persévérance et à l'audace qui souvent tiennent lieu de génie, les plus beaux talens vont peut-être rentrer dans l'ombre, tandis que l'ignorance, ou tout au moins le mauvais goût, vont tenir le sceptre. Adieu l'art; nous voici arrivés aux jours de la décadence!

— Ce mal n'est peut-être pas inévitable, mon cher maître! s'écria Valerio, ranimé par ce feint abattement. Vive Dieu! le concours n'est pas encore ouvert, et le Bozza n'a pas encore produit son chef-d'œuvre.

— Je ne te dissimulerai pas, reprit le Tintoret, que son commencement est fort beau. J'y ai jeté les yeux hier en passant à San-Fantino, et j'en ai été surpris, car je ne croyais pas le Bozza capable d'un tel dessin. Son élève, le jeune Antonio, est plein de dispositions, et d'ailleurs Bartolomeo retouche son essai si minutieusement, qu'il n'y laissera pas une tache. Il dirige aussi les deux autres; et les Bianchini sont des copistes si serviles, qu'avec un bon maître ils sont capables de bien dessiner par instinct d'imitation, sans comprendre le dessin.

— Mais enfin, maître, dit Valerio troublé, vous ne voudrez pas donner le prix à des charlatans, au détriment des vrais serviteurs de l'art? Messer Tiziano ne le voudra pas non plus?

— Mon cher enfant, dans cette lutte, nous ne sommes pas appelés à juger les hommes, mais les œuvres, et pour plus d'intégrité, il est probable que les noms seront mis hors de cause. Tu sais d'ailleurs que l'usage est de prononcer sans avoir vu la signature d'aucun ouvrage. A cet effet un familier la couvre d'une bande de papier avant de nous présenter le tableau. Cet usage est un symbole de l'impartialité qui doit dicter nos arrêts. Si le Bozza te surpasse, mon cœur en saignera; mais ma bouche dira la vérité. Si les Bianchini triomphent, je penserai que l'imposture l'emporte sur la loyauté, le vice sur la vertu; mais je ne suis pas l'inquisiteur, et je n'ai à juger que des compartimens d'émail plus ou moins bien arrangés dans un cadre.

— Je le sais bien, maître, reprit Valerio un peu piqué; mais pourquoi pensez-vous que l'école des Zuccati ne vous forcera pas à lui accorder la palme? C'est bien ainsi qu'elle l'entend. Qui vous de-

mande une indulgence coupable? Nous n'en voudrions pas, en supposant que nous pussions l'obtenir de vous.

— Tu me parais si découragé, mon pauvre Valerio, et tu as un si énorme travail à faire, si ton frère ne se rétablit pas promptement, qu'en vérité je suis effrayé de la position où tu te trouves. D'ailleurs, Francesco malade, votre école existe-t-elle? Tu es un maître habile; tu es doué d'une facilité merveilleuse, et l'inspiration semble venir au-devant de toi. Mais n'as-tu pas toujours tourné le dos à la gloire? n'es-tu pas insensible aux applaudissemens de la foule? ne préfères-tu pas les enivremens du plaisir, ou le *dolce far niente*, aux titres, aux richesses et aux louanges? Tu es un homme admirablement doué, mon jeune maître. Ton intelligence pourrait se plier à tout et triompher de tout; mais il ne faut pas se le dissimuler, tu n'es point un artiste. Tu dédaignes la lutte, tu méprises l'enjeu, tu es trop désintéressé pour descendre dans l'arène. Le Bozza, avec la centième partie de ton génie, arrivera encore à tout par l'ambition, par la persévérance, par la dureté de cœur.

—Maître, vous avez peut-être raison, dit Valerio, qui avait écouté ce discours d'un air rêveur. Je vous remercie de m'avoir exprimé vos craintes; elles sont l'effet d'une tendre sollicitude, et je les trouve trop bien fondées; cependant, maître, il faudra voir! Adieu!

En parlant ainsi, Valerio, suivant l'usage du temps et du pays, baisa la main de l'illustre maître, et franchit légèrement le Rialto.

XXIII.

Valerio bouleversa tout en rentrant dans son atelier. Il marchait avec feu, parlait haut, fredonnait d'un air sombre le refrain d'une joyeuse chanson de table, disait d'un air tendre des paroles dures, brisait ses outils, raillait ses élèves, et s'approchant du lit de son frère, il l'embrassait avec passion en lui disant d'un air moitié fou, moitié inspiré : « Va, sois tranquille, Checo, tu guériras, tu auras le grand prix, nous présenterons un chef-d'œuvre au concours; va, va! rien n'est perdu, la muse n'est pas encore remontée aux cieux. »

Francesco le regarda d'un air étonné.

— Qu'as-tu donc? lui dit-il; tout ce que tu dis est étrange. Qu'est-il donc arrivé? T'es-tu pris de querelle avec quelqu'un? as-tu rencontré les Bianchini?

— Explique-toi, maître, dis-nous ce qui s'est passé, ajouta Marini. Si j'en crois quelques propos que j'ai entendus malgré moi ce

matin, le tableau du Bozza est déjà très avancé, et l'on dit que ce sera un chef-d'œuvre; voilà pourquoi tu es tourmenté, maître, mais rassure-toi, nos efforts...

— Tourmenté, moi! s'écria Valerio; et depuis quand donc suis-je tourmenté quand un de mes élèves se distingue? et dans quel moment de ma vie m'avez-vous vu m'affliger ou m'inquiéter des triomphes d'un artiste? En vérité! je suis un envieux, moi, n'est-ce pas?

— D'où te vient cette susceptibilité, mon bon maître? dit Ceccato. Qui de nous a jamais eu une pareille pensée? Mais dis-nous, nous t'en supplions, s'il est vrai que le Bozza ait tracé les lignes d'une admirable composition?

— Sans doute! répondit Valerio en souriant et en reprenant tout à coup sa douceur et sa gaieté ordinaires, il doit être capable de le faire, car je lui ai enseigné d'assez bons principes pour cela. Eh bien! qu'avez-vous donc, tous, à prendre cette pose morne? On dirait autant de saules penchés sur une citerne tarie. Voyons, qu'y a-t-il? La Nina a-t-elle oublié le dîner? Le procureur-caissier nous aurait-il commandé un nouveau barbarisme?... Allons, enfans, à l'ouvrage! il n'y a pas un jour à perdre, il n'y a pas seulement une heure, allons, allons, les outils! les émaux! les boîtes! et qu'on se surpasse, car le Bozza fait de belles choses, et il s'agit d'en faire de plus belles encore.

Dès ce moment la joie et l'activité revinrent habiter le petit atelier de San-Filippo. Francesco sembla revenir à la vie en retrouvant dans tous ces regards amis l'éclair d'espérance, le rayon de joie sainte, qui avaient fait autrefois éclore les chefs-d'œuvre de la coupole Saint-Marc. Le doute s'était un instant posé sur toutes ces jeunes têtes, comme une voûte de plomb sur de riantes cariatides; mais Valerio l'avait chassé avec une plaisanterie. L'effort immense de sa volonté s'était concentré au dedans de lui-même; il ne le manifesta que par un surcroît d'enjouement. Mais une révolution importante s'était opérée dans Valerio, ce n'était plus le même homme. S'il n'avait pas mordu à l'appât de la vanité, s'il n'était pas devenu un de ces esprits jaloux qui ne peuvent souffrir la gloire ou le triomphe d'autrui, du moins il s'était dévoué religieusement à sa profession; son caractère était devenu sérieux sous une apparence de gaieté. Le malheur l'avait rudement éprouvé dans la partie la plus sensible de son ame, en frappant les êtres qu'il aimait, et en lui démontrant, par de dures leçons, les avantages de l'ordre. Il venait aussi d'apprendre la cause du dénuement où Francesco, malgré son économie et la régularité de ses

mœurs, s'était trouvé le lendemain de son procès. En découvrant, dans le coffre de son frère, les quittances de ses créanciers, Valerio avait pleuré comme l'enfant prodigue. Les grandes ames ont souvent de grandes taches, mais elles les effacent, et c'est là ce qui distingue leurs défauts de ceux du vulgaire. Aussi, depuis ce jour, Valerio, quoique dans les plus belles conditions de fortune, ne se départit jamais des règles de modération et de simplicité qu'il s'imposa dans le secret de son cœur. Il ne dit jamais un mot de cette découverte ni de cette résolution à personne; mais il montra sa reconnaissance à Francesco par le dévouement de toute sa vie, et sa fermeté d'ame par une moralité à toute épreuve.

Une douce joie, une gaieté laborieuse, les chants et les rires réveillèrent les échos endormis de cette petite salle. L'hiver était rude; mais le bois ne manquait pas, et chacun avait désormais une belle robe de drap fourrée de zibeline et un chaud pourpoint de velours. Francesco se rétablit comme par miracle. La Nina recouvra sa fraîcheur et sa gentillesse, et devint enceinte d'un second enfant, dont l'attente la consola de la perte de son premier-né. Celui qui avait survécu à la peste grandissait à vue d'œil, et la petite Maria Robusti, sa marraine, venait souvent l'amuser dans l'atelier des Zuccati. Cette jeune fille charmante prenait un naïf intérêt aux travaux de ses jeunes compères, et déjà elle était en état d'en apprécier le mérite.

Enfin, le grand jour arriva, et tous les tableaux furent portés dans la sacristie de Saint-Marc, où la commission était assemblée. On avait adjoint le Sansovino aux maîtres précédemment nommés.

Valerio avait fait de son mieux, une vive espérance était descendue dans son sein. Il arrivait au concours avec cette sainte confiance qui n'exclut pas la modestie. Il aimait l'art pour lui-même, il était heureux d'avoir réussi à rendre sa pensée, et l'injustice des hommes ne pouvait lui ôter cette innocente satisfaction. Son frère était vivement ému, mais sans mauvaise honte, sans haine et sans jalousie. Son beau visage pâle, ses lèvres délicates et frémissantes, son regard à la fois timide et fier, attendrirent vivement les maîtres de la commission. Tous désirèrent pouvoir lui adjuger le prix; mais leur attention fut aussitôt détournée par un homme si blême, si tremblant, si convulsivement courbé en salutations demi-craintives, demi-insolentes, qu'ils en furent presque effrayés, comme on l'est à l'aspect d'un fou. Bientôt cependant le Bozza reprit un sang-froid et une tenue convenables; mais à chaque instant, il se sentait près de s'évanouir.

Les mosaïstes attendirent dans une pièce voisine, tandis que les peintres procédèrent à l'examen de leurs ouvrages. Au bout d'une heure, qui sembla au Bozza durer un siècle, ils furent appelés, et le Tintoret, marchant à leur rencontre, les pria de s'asseoir en silence. Sa figure rigide n'exprimait pour personne ce que chacun eût voulu y découvrir. Le silence ne fut pas difficile à faire observer. Tous avaient la poitrine oppressée, la gorge serrée, le cœur palpitant. Quand ils furent rangés sur le banc qui leur était destiné, le Titien, comme doyen, prononça d'une voix haute et ferme, en se plaçant près des tableaux qu'on avait alignés le long du mur, la formule suivante :

« Nous Vecelli, dit Tiziano, Jacopo Robusti, dit Tintoretto, Jacopo Sansovino, Jacopo Pistoja, Andrea Schiavone, Paolo Veronese, tous maîtres en peinture, avoués par le sénat et par l'honorable et fraternelle corporation des peintres, commis par la glorieuse république de Venise, et nommés par le vénérable conseil des dix aux fonctions de juges des ouvrages présentés à ce concours, avec l'aide de Dieu, le flambeau de la raison et la probité du cœur, avons examiné attentivement, consciencieusement et impartialement lesdits ouvrages, et avons à l'unanimité déclaré seul digne d'être promu à la première maîtrise et direction de tous les autres maîtres ci-dessous nommés, l'auteur du tableau sur lequel nous avons inscrit le n° 1, avec le sceau de la commission. Ce tableau, dont nous ignorons l'auteur, fidèles que nous sommes au serment que nous avons prêté de ne pas lire les inscriptions avant d'avoir prononcé sur le mérite des œuvres, va être exposé à vos regards et aux nôtres. »

En même temps, le Tintoret souleva un des voiles qui couvraient le tableau, et enleva la bande qui cachait la signature. Un cri de bonheur s'échappa du sein de Francesco. Le tableau couronné était celui de son frère. Valerio, qui n'avait jamais compté, dans ses jours de confiance, que sur le second prix, demeura immobile, et n'osa se livrer à la joie qu'en voyant les transports de son frère.

Le second tableau couronné fut celui de Francesco. Le troisième celui du Bozza. Mais quand le Tintoret, qui prenait en pitié ses angoisses, et s'imaginait lui causer une grande joie, se retourna vers lui, croyant le voir comme les autres se lever et se découvrir, il fut forcé de l'appeler par trois fois. Le Bozza resta immobile, les bras croisés sur sa poitrine, le dos appuyé à la muraille, la tête plongée et cachée dans son sein. Un prix de troisième ordre était trop au-dessous de son ambition. Ses dents étaient si serrées et ses genoux si contractés, qu'on fut presque forcé de l'emporter après le concours.

Les derniers prix échurent à Ceccato, à Gian Antonio Bianchini et à Marini. Les deux autres Bianchini succombèrent, mais la république leur donna plus tard de l'ouvrage, lorsqu'on reconnut qu'on avait trop limité le nombre des maîtres mosaïstes. Seulement leur tâche leur fut assignée dans des établissemens où ils ne se trouvèrent plus en contact ni en rivalité avec les Zuccati, et leur haine fut à jamais réduite à l'impuissance.

XXIV.

Avant de lever la séance, le Titien exhorta les jeunes lauréats à ne pas se croire arrivés à la perfection, mais à travailler longtemps encore d'après les modèles des anciens maîtres et les cartons des peintres. — C'est en vain, leur dit-il, qu'à la vue de parcelles brillantes, unies avec netteté et figurant une ressemblance grossière avec les objets du culte, le vulgaire s'inclinera; c'est en vain que des gens prévenus nieront que la mosaïque puisse atteindre à la beauté de dessin de la peinture à fresque : que ceux d'entre vous qui sentent bien par quels procédés ils ont mérité nos suffrages et dépassé leurs émules persévèrent dans l'amour de la vérité et dans l'étude de la nature; que ceux qui ont commis l'erreur de travailler sans règle et sans conviction, profitent de leur défaite, et s'adonnent sincèrement à l'étude. Il est toujours temps d'abjurer un faux système et de réparer le temps perdu.

Il entra dans un examen détaillé de tous les ouvrages exposés au concours, et en fit ressortir les beautés et les défauts. Il insista surtout sur les fautes du Bozza, après avoir donné de grands éloges aux belles parties de son œuvre. Il reprocha au visage de saint Jérôme le caractère disgracieux des lignes, une certaine expression de dureté qui convenait moins à un saint qu'à un guerrier païen, un coloris de convention privé de vie, un regard froid, presque méprisant. — C'est une belle figure, ajouta-t-il, mais ce n'est pas saint Jérôme.

Le Titien parla aussi des Bianchini et tâcha d'adoucir l'amertume de leur défaite en louant leur travail sous un certain point de vue. Comme il avait coutume de mettre toujours la dose de miel un peu plus forte que celle d'absinthe, après avoir approuvé la partie matérielle de leurs ouvrages il essaya d'en louer aussi le dessin; mais au milieu d'une phrase un peu hasardée, il fut interrompu par le Tintoret, qui prononça ces paroles consignées dans les pièces du procès-verbal :

« Io non ho fatto giudizio delle figure, nè della sua bontà, perchè non mi è sta domandà. »

A la suite de cette mémorable matinée, le Titien donna un grand dîner à tous les peintres de la commission et à tous les mosaïstes couronnés. La petite Maria Robusti y parut vêtue en sibylle, et le Titien traça ce soir-là, d'après elle, l'esquisse de la tête de la Vierge enfant dans le beau tableau qu'on voit au musée de Venise. Le Bozza ne se montra point.

Le repas fut magnifique, on porta joyeusement la santé des lauréats. Le Titien observait avec étonnement le visage et les manières de Francesco. Il ne comprenait pas cette absence totale de jalousie, cet amour fraternel si tendre et si dévoué dans un artiste. Il savait pourtant que Francesco n'était pas dépourvu d'ambition; mais le cœur de Francesco était plus grand encore que son génie. Valerio était ravi de la joie de son frère. Parfois il en était si attendri, qu'il devenait mélancolique. Au dessert, Maria Robusti porta la santé du Titien, et aussitôt après, Francesco, se levant, dit avec un front radieux, en élevant sa coupe : — Je bois à mon maître, Valerio Zuccato. Les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et confondirent leurs larmes.

Le bon prêtre Alberto s'égaya, dit-on, un peu plus que de raison, en buvant seulement quelques gouttes des vins de Grèce que les convives avalaient à pleines coupes. Il était si doux et si naïf, que toute son ivresse se tourna en expansion d'amitié et d'admiration.

Le vieux Zuccato vint à la fin du dîner; il était de mauvaise humeur. — Mille graces, maître, répondit-il au Titien qui lui offrait une coupe; comment voulez-vous que je boive un jour comme celui-ci?

— N'est-ce pas le plus beau de votre vie, compère? reprit le Titien; et à cause de cela, ne faut-il pas vider un flacon de Samos avec vos amis?

— Non, maître, répliqua le vieillard, ce jour n'est pas beau pour moi. Il enchaîne à jamais mes fils à un métier ignoble, et condamne deux talens de premier ordre à des travaux indignes. Grand merci! je ne vois pas là sujet de boire.

Il se laissa pourtant fléchir lorsque ses fils portèrent sa santé. Puis la petite Maria vint jouer avec les boucles argentées de sa barbe, réclamant ce qu'elle appelait la grace de son mari.

— Ouais! dit Zuccato, cette plaisanterie dure-t-elle encore, ma belle enfant?

— Si bien que je veux vous donner un repas de fiançailles au premier jour, répondit le Tintoret en souriant.

L'histoire ne dit point si ce repas eut lieu, ni si Valerio Zuccato épousa Maria Robusti. Il est à croire qu'ils restèrent intimement liés et que les deux familles n'en firent jamais qu'une. Francesco voulut en vain abdiquer son autorité en vertu des droits de son frère; il fut forcé par la persévérance de celui-ci de reprendre son rôle de premier maître, de sorte que le titre de Valerio demeura purement honorifique. L'école des Zuccati redevint florissante et joyeuse. Rien n'y fut changé, si ce n'est que Valerio mena une vie régulière, et que Gian Antonio Bianchini, entraîné par les bons exemples et gagné par les bons procédés, devint un artiste estimable dans son talent et dans sa conduite. Des jours heureux se levèrent sur ce nouvel horizon, et les Zuccati produisirent d'autres chefs-d'œuvre dont le détail serait trop long, et que vous avez d'ailleurs, mes enfans, tout le loisir d'aller admirer dans nos basiliques. Le *saint Jérôme* du Bozza est dans la salle du trésor, celui de Gian Antonio dans la sacristie de Saint-Marc, celui de Zuccato fut envoyé en présent au duc de Savoie. Je ne saurais vous dire ce qu'il est devenu.

Ici finit le récit de l'abbé. Des réclamations s'élevèrent relativement au Bozza. Malgré les grands torts de cet artiste, ses grandes souffrances nous intéressaient.

— Le Bozza, reprit l'abbé, ne put supporter l'idée de travailler sous les ordres des Zuccati. La crainte d'avoir à les trouver encore généreux après toutes ses fautes lui était plus affreuse que celle de tous les châtimens. Il erra de ville en ville, travaillant tantôt à Bologne, tantôt à Padoue, vivant de peu, et gagnant encore moins. Malgré son grand talent et son diplôme, ses manières hautaines et son air sombre inspiraient la méfiance. Il était peu sensible à la misère; mais l'obscurité fit le tourment de sa vie. Il revint à Venise au bout de quelques années, et les Zuccati obtinrent, pour lui, une maîtrise et des travaux. Les temps étaient changés. Le gouvernement était devenu moins strict dans ses réformes. Le Bozza put travailler, mais il paraît que le Tintoret ne put jamais lui pardonner sa conduite passée à l'égard des Zuccati. Le rigide vieillard, forcé de lui fournir des cartons, les lui faisait attendre si long-temps, que nous avons une lettre du Bozza où il se plaint d'être réduit à la misère par les lenteurs interminables du maître. Les Zuccati n'avaient rien de semblable à craindre, ils pouvaient dessiner eux-mêmes leurs sujets,

et d'ailleurs ils étaient aimés et estimés de tous les maîtres. Ils ont poussé l'art de la mosaïque à un degré de perfection qui n'a jamais été égalé. Le Bozza a laissé de beaux ouvrages, mais il ne put jamais vaincre ses défauts, parce que son ame était incomplète.

Marini et Ceccato paraissent avoir survécu aux Zuccati et les avoir remplacés au premier rang de la maîtrise.

Et maintenant, mes amis, ajouta l'abbé, si vous examinez ces magnifiques parois de mosaïque du grand siècle de la peinture vénitienne, et si vous vous rappelez ce que je vous montrais l'autre jour, à Torcello, des fragmens de l'ancienne gypsoplastique byzantine, vous verrez que les destinées de cet art tout oriental ont été liées à celles de la peinture jusqu'à l'époque des Zuccati, mais que plus tard, livrée à elle-même, la mosaïque s'abâtardit, et finit par se perdre entièrement. Florence semble s'être emparée de cet art, mais elle l'a réduit à la pure décoration. La nouvelle chapelle des Médicis est remarquable par la richesse des matériaux employés à la revêtir. Le lapis lazuli veiné d'or, les marbres les plus précieux, l'ambre gris, le corail, l'albâtre, le vert de Corse, la malachite, se dessinent en arabesques et en ornemens d'un goût très pur. Mais nos anciens tableaux d'un coloris ineffaçable, nos brillans émaux si ingénieusement obtenus dans toutes les nuances désirables par la fabrique de verroterie de Murano, nos illustres maîtres mosaïstes, et nos riches corporations, et nos joyeuses compagnies, tout cela n'existe plus que pour constater, par des monumens, par des ruines ou par des souvenirs, la splendeur des temps qui ne sont plus.—

Le jour parut à l'horizon. Les mouettes cendrées s'élevèrent en troupes du fond des marécages de Palestrine, et sillonnèrent en tous sens l'air qui blanchissait sensiblement de minute en minute. Le soleil se leva avec une rapidité qui m'était inconnue, et la beauté de cette matinée me jeta dans une sorte d'extase.

— Voilà la seule chose que l'étranger ne puisse pas nous ôter, me dit l'abbé avec un triste sourire; si un décret pouvait empêcher le soleil de se lever radieux sur nos coupoles, il y a long-temps que trois sbires eussent été lui signifier de garder ses sourires et ses regards d'amour pour les murs de Vienne.

GEORGE SAND.

LITTÉRATURE

PAÏENNE ET CHRÉTIENNE

DU QUATRIÈME SIÈCLE.

AUSONE ET SAINT PAULIN.

I.

AUSONE.

L'ancien monde littéraire du paganisme en face du nouveau monde chrétien, — la mythologie en présence de la religion, — la rhétorique aux prises avec l'Évangile : — tel est le spectacle, grand dans son ensemble et curieux dans ses détails, qu'offre la littérature latine du IVe siècle; telle est l'opposition que représentent et personnifient mieux que personne deux hommes éminens de la Gaule, Ausone et saint Paulin.

Ausone, dont la longue vie remplit presque tout le IVe siècle, naquit vers 310 à Bordeaux ; son père était médecin et originaire de Bazas. L'étude de la médecine était une de celles qui florissaient le plus dans la Gaule méridionale. Un noble Éduen, que les vicissitudes de la guerre civile avaient chassé de son pays, était venu s'établir sur les bords de l'Adour, dans une ville qu'on croit être Dax ; sa fille épousa le médecin Julius Ausonius, et fut mère de notre Ausone. Celui-ci tenait donc par son père à la science, et à la vie pu-

blique par sa famille maternelle. Sa destinée participa de cette double origine; il fut à la fois homme d'étude et de cour, homme de cabinet et d'affaire, professeur et consul.

Le grand-père maternel d'Ausone, nommé Agricius, fit l'horoscope de son petit-fils; il fut obligé de procéder clandestinement à cette opération divinatoire, à cause des lois sévères, renouvelées à diverses époques, contre ceux qu'on appelait mathématiciens, et qui étaient des astrologues. Peut-être l'Éduen Agricius conservait-il quelques traditions de la vaticination druidique; un des professeurs dont Ausone a célébré la mémoire, avait pour aïeul un prêtre du dieu gaulois Bélénus. Du reste, l'horoscope était très favorable : il annonçait au jeune enfant des succès et des dignités; cet horoscope devait se réaliser.

Ausone fut élevé à Toulouse auprès d'un oncle maternel qui s'appelait Arborius, et s'y exerça surtout aux lettres latines; il confesse qu'il avait peu de penchant pour la littérature grecque. Cependant il a traduit plusieurs épigrammes de l'Anthologie, il a composé des vers grecs, et même des vers moitié latins et moitié grecs, des vers hybrides.

Ausone, après avoir reçu l'éducation la plus soignée, auprès de son oncle Arborius, vint à Bordeaux ouvrir à son tour une école de rhétorique. Il épousa Attusia Lucana Sabina, d'une famille sénatoriale, la perdit bientôt, et ne la remplaça jamais. Lui-même nous apprend qu'il professa trente ans; c'est probablement pendant cet intervalle qu'il faut placer ses compositions les plus pédantesques et les plus arides, les tours de force, les jeux d'esprit, les épitaphes des héros d'Homère, et d'autres poésies du même genre, délassement laborieux d'un rhéteur.

Au bout de trente ans de professorat, Ausone fut appelé à Trèves par l'empereur Valentinien, qui le chargea de l'éducation de son fils Gratien. — Devenir précepteur d'un prince, c'était une fortune ordinaire aux rhéteurs; Sénèque, Fronton, Titien et Lactance l'avaient été. Voilà Ausone, de paisible professeur de rhétorique à Bordeaux, devenu un personnage suivant la cour et faisant une campagne contre les Barbares. Ce fut dans cette campagne qu'il reçut, pour sa part de butin, une captive nommée Bissula à laquelle le précepteur de Gratien adressa des vers et des vers assez galans :

« Captive, puis affranchie, elle règne sur le bonheur de celui dont elle était la proie par les armes. »

Ausone demande à un peintre de faire le portrait de la jeune

Barbare aux yeux bleus, aux blonds cheveux, et lui recommande en vrai style de madrigal d'y mêler les lis et les roses :

Puniceas confunde rosas et lilia misce.

A cette époque se rapportent ses poésies de courtisan, ses petits impromptus sur les évènemens du jour, sur un cerf mis à mort, à la chasse, par un des empereurs, ou sur tel autre fait de cette importance. C'est alors aussi qu'il composa son ouvrage le plus considérable, son poème descriptif de *la Moselle,* sur lequel je reviendrai, et un autre ouvrage que je ne puis qu'indiquer ici, et dont lui-même nous apprend l'origine. L'empereur Valentinien avait composé un centon nuptial, et il proposa à Ausone de lutter avec lui dans ce genre de compilation licencieuse. Ausone décrit assez naïvement l'embarras où il se trouva, entre la vanité qui lui faisait désirer le succès, et la prudence qui le lui faisait craindre :

« Conçois, écrit-il au rhéteur Paul, combien cela était délicat pour moi. Je ne voulais ni surpasser, ni être surpassé ; car si j'étais vaincu, on m'accusait de ridicule adulation, et le triomphe était une insolence. J'ai donc accepté en paraissant vouloir refuser ; malgré le danger, j'ai eu le bonheur de rester en grace. J'ai vaincu sans offenser. »

C'est un symptôme assez fâcheux de la moralité de ce temps, qu'une lutte poétique engagée sur de tels sujets, entre un empereur chrétien et le précepteur de son fils ; le tout entremêlé de petites habiletés assez peu dignes, et qui semblent bien glorieuses à celui qui les raconte.

De la cour de Trèves, le précepteur impérial écrivait à différens rhéteurs ; l'un d'eux, nommé Théon, était un ancien ami d'Ausone qui n'avait pas fait fortune comme lui, et qui adressait au rhéteur courtisan de petits cadeaux et de petits vers, dont Ausone se moquait avec assez peu d'esprit et de bonté. Ce pauvre Théon lui avait envoyé des oranges pour accompagner ses complimens poétiques ; Ausone lui répond par un calembour railleur, sur ses vers de plomb et ses pommes d'or, et en retour lui expédie des énigmes versifiées que nous ne chercherons pas à deviner, et une épître d'une obscurité affectée, sur les huîtres et les moules, qu'il avait écrite dans le feu de sa première jeunesse, et qu'il retouchait dans la maturité de l'âge. Il emploie dans cette correspondance littéraire, destinée à éblouir un bel esprit de province de l'éclat d'un pédant de cour, les périphrases les plus forcées et les plus bizarres. Les lettres sont les noires filles de Cad-

mus, le papier est la blanche fille du Nil, le roseau pour écrire est exprimé par les nœuds cnidiens. La recherche de ce langage employé pour désigner les objets les plus usuels et les plus familiers, ce faux esprit, ces puérilités, marquent la seconde enfance qui attend les littératures vieillies. La Chine, qui est d'un secours merveilleux pour comprendre une société et une décadence du même âge, la Chine nous fournit un pendant curieux de ce qu'on vient de lire. Il existe entre les lettrés, surtout quand ils écrivent en vers, une langue convenue comme celle des précieuses, et dans laquelle rien ne s'appelle par son nom. Les périphrases consacrées à indiquer les objets qu'on emploie pour écrire, offrent avec les périphrases d'Ausone une singulière analogie.

Voici des vers des *Deux Cousines*.

« Le pinceau rempli d'encre est un nuage noir chargé de pluie; la main agile semble poursuivre les traits qu'elle vient de former; bientôt des rejetons fleuris s'élèvent sept à sept (les rimes), le papier rayé semble le fil d'un collier de perles. »

En général, rien ne ressemble plus aux rhéteurs comme Ausone que les lettrés chinois. Ces rhéteurs étaient de véritables mandarins, se délectant, comme ceux-ci, de futilités littéraires; de même aussi ces futilités étaient pour eux le chemin des emplois et des honneurs. Ainsi, à la suite de ses petits vers, Ausone fut revêtu, par son élève Gratien devenu empereur, de plusieurs dignités; il fut fait comte et questeur, il fut successivement préfet du prétoire d'Italie et préfet du prétoire des Gaules. Ces deux préfectures, qui comprenaient en outre, l'une l'Afrique et l'Illyrie, l'autre la Bretagne et l'Espagne, embrassaient tout l'Occident. Ausone se trouva donc, dans l'espace de quelques années, avoir gouverné de nom, la moitié de l'empire. Ce fait montre où cette littérature si frivole faisait arriver ceux qui la cultivaient.

Enfin Ausone atteignit le terme le plus élevé que son ambition se pouvait proposer. Il fut consul. Déjà Quintilien et Fronton avaient porté ce titre. Il a eu soin de mettre en vers la date de cet évènement dont il était si fier. C'est en l'année 1118 de Rome qu'il fut élevé au consulat, qui était alors une distinction de cour sans valeur politique, mais fort désirée. Nous avons le discours qu'à cette occasion il prononça pour rendre grace à son ancien disciple l'empereur Gratien. On l'imprime ordinairement avec les panégyriques, et en effet ces témoignages officiels de reconnaissance étaient de véritables panégyriques. Dans l'ancienne Rome, les consuls nouvellement élus

remerciaient le peuple; quand il n'y eut plus de peuple et que le prince eut absorbé tous les droits avec tous les pouvoirs, il hérita aussi de ces actions de grace, et les louanges du souverain en furent le sujet obligé. Ausone ne fut point tenté de se soustraire à cette obligation. Gratien, qui tenait à honneur de montrer à son ancien maître qu'il avait assez profité de ses leçons pour tourner un compliment, lui avait dit qu'il avait payé ce qu'il devait, et qu'après avoir payé, il devait encore. Ausone se récrie sur la beauté de cette parole, et défie Ménélas, Ulysse, Hector, de dire mieux. On conçoit qu'un tel empereur a tous les mérites que les panégyristes accumulaient sur les objets de leur flatterie; il a en outre un mérite plus grand que tous les autres, Ausone le dit textuellement, c'est celui d'avoir fait son précepteur consul (1). Le souvenir des anciens consuls pourrait, ce semble, inspirer au pédagogue de Gratien quelque modestie et quelque embarras; il n'en est rien. S'il se compare à eux, c'est pour s'applaudir de sa supériorité. C'est un singulier mouvement de fierté, il faut en convenir, que celui d'Ausone triomphant de ne s'être pas abaissé, comme les consuls de la république, à solliciter le peuple. Sa vanité trouve la faveur impériale bien plus glorieuse que le suffrage populaire. Il n'a pas subi les formalités des élections du Champ-de-Mars, il n'a pas sollicité les tribus et flatté les centuries. « J'ai été, dit-il en relevant la tête, j'ai été consul, auguste empereur, par ton bienfait.... Peuple romain, Champ-de-Mars, ordre équestre, rostres, sénat, curie, le seul Gratien est tout cela pour moi. » Plus loin cependant, il daigne se comparer aux anciens consuls, sauf une seule différence, les vertus guerrières qui existaient alors, restriction jetée négligemment entre deux parenthèses : *quæ tum erant*. Peut-on imaginer un aveu plus décisif de la décadence romaine, que celui qu'Ausone fait sans s'en apercevoir par ces trois mots *quæ tùm erant?*

Marchant sur les traces des autres panégyristes, Ausone hésite, à leur exemple, entre l'ingratitude dont on l'accusera, s'il se tait sur l'empereur, et l'extrême témérité dont il se rendra coupable, s'il ose le louer; et comme ses devanciers, il se décide pour la témérité, se résignant aux suites de son audace. Mais nulle part le besoin d'admirer tout dans un prince à qui l'on doit tout, ne se fait sentir aussi naïvement que dans le commentaire dont Ausone, dans son enthousiasme, accompagne le texte de sa nomination.

(1) Hujus verò laudis locupletissimum testimonium est.... ad consulatum preceptor evectus.

C'est dans le fait une courte lettre écrite par Gratien, en style assez gracieux pour du style de chancellerie. Mais c'est tout autre chose aux yeux d'Ausone; il y découvre des beautés que personne n'y aurait soupçonnées. « Je t'ai désigné, déclaré et nommé premier consul. » « Peut-on s'exprimer avec plus d'ordre, en termes plus propres et plus choisis! » s'écrie Ausone. Puis il reprend chaque phrase de sa nomination et en admire jusqu'aux moindres syllabes, s'écriant: « O la docte expression! Quoi de plus familier! quoi de plus fier! quoi de plus doux! » Il y a là une bonhomie de platitude qui désarme, et l'auteur échappe au mépris par le ridicule; le moyen n'est pas sûr, il ne faudrait pas s'y fier.

Le panégyrique de Gratien par Ausone me conduit à dire en passant un mot de celui de Théodose par Pacatus; sa date le place naturellement ici, car il fut prononcé en 391. Pacatus fut contemporain d'Ausone, qui vivait encore sous Théodose. Nous avons une aimable lettre de ce prince au vieux rhéteur, qu'il appelle son père, et auquel il demande avec grace une lecture de ses anciens et de ses nouveaux ouvrages.

Pacatus se distingue un peu des autres panégyristes; ce n'est pas qu'il ne tombe dans les mêmes égaremens de bassesse, mais du moins il montre çà et là une certaine fougue, un certain emportement déclamatoire qui ne manque pas entièrement d'effet. Pacatus affecte de rappeler qu'il est un Gaulois parlant devant des Romains, qu'il vient des extrémités les plus lointaines de la Gaule; il apporte, dans le sénat où l'éloquence est héréditaire, la rudesse inculte et l'âpreté du langage transalpin (1). Il ne faudrait pourtant pas être dupe de ces faux airs de paysan du Danube. Le sayon de poil de chèvre cache mal la toge du rhéteur, c'est encore un raffinement et une coquetterie de langage pour relever la banalité de la louange par un air de sauvagerie affectée.

Je l'ai dit, Pacatus a plus d'éclat et de vivacité que la plupart des autres panégyristes. Dans son récit de la déroute et de la mort de Maxime, je rencontre quelques traits assez énergiques, bien que le même fond de déclamation s'y fasse toujours sentir (2). « Que de fois il a dû s'écrier: Où fuir? Tenterai-je de combattre, de soutenir, avec une partie de mes forces, un choc que toutes mes forces n'ont pu repousser? chercherai-je à fermer les Alpes Cottiennes? Que m'ont

(1) Rudem hunc et incultum transalpini sermonis horrorem.
(2) Chap. XXXVIII.

servi les Juliennes? Irai-je en Afrique? je l'ai épuisée. Regagnerai-je la Bretagne? je l'ai abandonnée. Me confierai-je à la Gaule? mais elle m'abhorre. Me tournerai-je vers l'Espagne? mais elle me connaît. »

Malheureusement toute cette chaleur ne sert ici qu'à écraser un vaincu. Je citerai un passage qu'anime un sentiment plus noble, l'horreur des persécutions religieuses. C'est à l'occasion du meurtre des priscilianistes, premier exemple de persécutions sanglantes exercées contre les hérétiques au nom du christianisme. Les voix les plus respectables de l'église, celles de saint Martin et de saint Ambroise, s'élevèrent contre cette barbarie du fanatisme espagnol qu'autorisait Maxime. Pacatus aussi protesta contre elle; il donna dans notre patrie le premier signal de l'opposition philosophique à l'intolérance religieuse. En flétrissant ces violences dans lesquelles avait péri la femme d'un poète célèbre de Bordeaux, Enchrotia, l'Hypatie de la Gaule, Pacatus s'élève, par la sincérité de son indignation, il est vrai sans péril, à une véritable éloquence, que ses habitudes d'emphase et de bel esprit ne peuvent étouffer.

« Il a existé, dit-il, il a existé une sorte de délateurs qui, prêtres de nom, de fait satellites (1) et même bourreaux, non contens d'avoir dépouillé ces misérables de l'héritage paternel, les calomniaient pour avoir leur sang (*calumniabantur in sanguinem*) et voulaient la vie de ceux dont ils avaient causé la ruine; bien plus, après avoir assisté à des exécutions capitales, après avoir rassasié leurs yeux et leurs oreilles des tortures et des gémissemens des victimes, après avoir manié les armes des licteurs et les fers des condamnés, ils rapportaient aux choses sacrées leurs mains polluées par l'attouchement des supplices, et souillaient de leur corps des cérémonies déjà violées dans leur pensée. *Et ceremonia quas incestaverant mentibus, etiam corporibus impiabant.* » Je reviens à Ausone.

Jusqu'ici nous n'avons vu dans Ausone que le rhéteur d'abord, et ensuite le courtisan; mais ce qui valait mieux chez lui, c'était l'homme, le père, l'époux, le fils; et il faut lui tenir compte de ces sentimens de famille, qui ont produit quelques-uns de ses meilleurs ouvrages: dans des temps de décomposition universelle, un assez grand abaissement politique peut se concilier avec une certaine moralité privée. Les rapports naturels sont plus indestructibles que les rapports

(1) Il y a ici un de ces jeux de mots trop fréquens à cette époque, et que l'éloquence chrétienne eut depuis souvent le tort de ne pas toujours repousser: *Nominibus antistites, reverâ satellites.* Un prédicateur du XVIe siècle eût dit: De nom *prêtres*, de fait *reîtres.*

sociaux; il y a encore des pères, des époux, des fils, quand il n'y a plus de citoyens. A cette classe de poésies domestiques d'Ausone appartiennent ses *Parentalia*, hommage funèbre adressé par lui à toutes les personnes de sa famille. Ausone a dû au sentiment filial quelques inspirations touchantes. Dans l'épître qu'il adresse à son père à l'occasion de la naissance de son fils, il lui dit : « Cette naissance nous rend pères tous deux; ce nouveau titre qui m'est donné, accroîtra encore mon tendre respect pour vous. En vous aimant, j'apprendrai à mon fils à aimer son père. » Il parle avec beaucoup de grace de la jeunesse paternelle. « Nous sommes presque du même âge... je puis être pour vous comme un frère. J'ai vu des frères aussi distans que nous par les années. Chez vous, la belle jeunesse rejoint de telle sorte la vieillesse, que la première saison de votre vie semble se prolonger quand l'autre a déjà commencé. On dirait que ces deux âges sont convenus de ne pas trop se hâter, l'un de s'écouler doucement, l'autre de s'avancer avec lenteur, apportant le fruit mûr quand la fleur est fraîche encore. »

Ausone fut aussi bon père qu'il était bon fils. Les vers dans lesquels il peint sa douleur au départ de son fils, qui l'avait quitté pour aller à Rome, ces vers sont touchans, parce qu'ils sont émus. Des entrailles paternelles est sorti le cri maternel de Mme de Sévigné : « Ah! ma fille, quelle journée! » *Quis fuit ille dies!* Ausone se peint errant sur les bords de la Moselle, dont les flots viennent d'emporter son fils, tantôt abattant les jeunes pousses des saules dans la distraction de la douleur, tantôt détruisant des lits de gazon, tantôt s'avançant d'un pas chancelant sur les pierres glissantes... Ces détails expriment le trouble d'une affliction sentie. Un mouvement parti de l'ame a, pour un moment, dérangé les plis empesés de la robe du rhéteur.

A la cour des empereurs, Ausone conservait un goût véritable pour les douceurs de la retraite et la liberté de l'étude; c'est encore un sentiment honorable et sincère qu'il exprime parfois avec charme: il décrit avec vivacité la joie qu'il éprouva quand il fut rendu à sa petite maison de campagne, voisine de la ville de Saintes (1), évènement qu'il se hâta de célébrer en vers imités de Lucilius. Une douzaine d'années s'écoulèrent encore entre ce moment et la mort d'Ausone. Ce fut pendant ce temps qu'il envoya de nombreuses épîtres en prose à divers rhéteurs et poètes de ses amis, à un

(1) Santonicamque urbem vicino accessimus agro. (Ep. VIII ad Paulum.)

certain Paul de Bigorre, au célèbre Symmaque, et qu'il fit avec eux de nombreux échanges de vers et de prose.

Déjà vieux, le professeur émérite adressa à son petit-fils encore enfant des conseils sur ses études futures, rajeunissant à ces souvenirs de la vie scholaire. Plus tard encore, il composa pour le même petit-fils adolescent un poème genethliaque, espèce d'horoscope en vers, dans lequel il lui prédisait une destinée semblable à sa propre destinée. Ainsi Ausone termina sa longue et paisible carrière, dans l'espoir que son plus jeune descendant allait la recommencer.

Ausone était-il chrétien? Ce point a été controversé, et l'est encore. Il est assez curieux qu'il en soit ainsi, que la vie d'un homme dont nous possédons un grand nombre d'ouvrages donne lieu à une telle incertitude. Pour moi, cette incertitude n'existe pas; Ausone ne fut point évêque, comme on l'a cru au moyen-âge, mais il fut chrétien. On ne peut, selon moi, lui refuser d'être l'auteur de la pièce de vers qui commence ainsi :

Sancta salutiferi redeunt jam tempora paschæ,

« voici revenir le saint temps de la pâque salutaire; » car cette pièce contient une explication du mystère de la Trinité par l'unité impériale composée des trois princes, Valentinien, Valence et Gratien, qui est tout-à-fait dans le goût d'Ausone.

Ce qui achève de démontrer que cette pièce de vers, dans laquelle les principaux dogmes de la foi chrétienne sont énoncés avec une scrupuleuse orthodoxie, est bien d'Ausone, c'est que, venant dans ses œuvres immédiatement avant l'hommage funèbre qu'il adresse à la mémoire de son père, elle est liée à celui-ci par un morceau de prose intermédiaire, servant de transition entre l'une et l'autre, et qui commence par ces mots : « Après Dieu, j'ai toujours honoré mon père; je devais à l'auteur de mes jours mon second respect; c'est pourquoi cet hommage au Dieu suprême est suivi de l'éloge funèbre de mon père. » Voici donc un acte de foi bien positif d'Ausone. Sa prière insérée dans l'*Ephemeris*, petit poème dont nous allons parler, contient une autre profession de foi non moins explicite, et l'expression, souvent assez poétique, de sentimens chrétiens. Quant à la pratique, dans cette même pièce de l'*Ephemeris*, on voit qu'Ausone avait une chapelle où il adressait sa prière du matin à la Trinité (1). Il célébrait la fête de pâque, car il écrit à Paul que les

(1) Pateatque fac sacrarium..... Deus precandus est mihi ac filius summi Dei..... Majestas unius modi sociata sacro Spiritui.

solennités de la pâque, qui approche, le rappelleront à la ville (1). On ne peut donc douter qu'Ausone ne crût au christianisme et ne le pratiquât. Mais si Ausone était chrétien par la conviction, et même par les observances du culte, dès qu'il écrivait, il oubliait complètement sa croyance, et ses habitudes le rejetaient dans le paganisme. Ce phénomène est assez piquant pour être observé avec quelque soin. Je ne parle pas ici des passages empreints de ce déisme vague, aussi voisin de Platon que de l'Évangile, qui se trouve dans la *Consolation* de Boëce, surtout dans cette belle prière :

Tu qui perpetuâ mundum ratione gubernas.
O toi qui gouvernes le monde par un ordre éternel.

On pourrait rapporter à cette croyance incertaine l'invocation assez imposante qu'Ausone a placée à la fin du panégyrique de Gratien. « O père éternel et incréé des êtres! ouvrier et cause du monde, qui as commencé avant l'origine des temps et dureras après leur fin; toi qui as caché tes temples et tes autels dans le sanctuaire des ames des initiés... »

Mais ici encore je retrouve le christianisme, bien qu'il soit question d'initiés. L'église, dans les premiers siècles, affecta souvent d'avoir aussi ses initiations et ses mystères. Ce passage n'est donc point un de ceux dont la pensée et l'expression païenne peuvent surprendre chez un poète chrétien, mais ceux-ci abondent dans les œuvres d'Ausone; ainsi la veille des calendes de janvier, jour où il devait revêtir le consulat, il adresse une prière à Janus. Les éloges funèbres qu'il a consacrés à la mémoire de plusieurs personnes de sa famille lui fournissaient une occasion bien naturelle d'exprimer, à propos de la mort de ses parens, quelques sentimens chrétiens, de faire quelques allusions aux dogmes et aux espérances du christianisme. Il s'en garde. C'est un rite païen qu'il accomplit en dédiant aux proches qu'il a perdus ces poésies funèbres. Il les intitule *Parentalia*, en mémoire de la fête des parentales, instituée par Numa (2). Il s'exprime constamment selon l'esprit des croyances et des coutumes païennes. Les cendres recueillies, dit-il, se plaisent à s'entendre nommer (3).

(1) Instanter revocant quia nos solemnia paschæ.
(2) Il le dit dans sa préface et le répète dans la première de ses élégies.
(3) Gaudent compositi cineres sua nomina dici.
. . . . . .
Ille etiam mæsti cui defuit urna sepulchri
Nomine ter dicto pene sepultus erit.

On doit appeler trois fois les mânes. Il ne manque ici que l'obole de Caron. Ausone désire, pour son oncle Arborius, une demeure dans les Champs-Elysées, au lieu de lui souhaiter une place en paradis (1). Notre poète avait une tante qui était au rang des *vierges consacrées*, (virgines devotæ), espèce de religieuses non cloîtrées, assez semblables aux *monache di casa*. La mémoire de cette sainte fille n'inspire pas à son neveu le moindre sentiment chrétien.

Ausone va plus loin : entraîné par les habitudes de la poésie païenne, il va jusqu'à mettre en doute l'immortalité de l'ame. S'adressant à son beau-frère Maxime, il s'écrie : « Hélas ! Maxime, pourquoi nous as-tu été enlevé ! Pourquoi ne peux-tu jouir de ton fils, des fleurs et des fruits de ta race ? Mais tu en jouis encore. » On s'attend à un retour aux idées chrétiennes, quand le poète termine par cette restriction de peu de foi : « Si une portion divine de nous-mêmes habite chez les mânes (2) ! »

Ce n'est pas tout. Dans des vers destinés à célébrer un rhéteur de Bordeaux, nommé Tiberius Victor, on trouve des paroles encore plus étranges : « Et maintenant, soit qu'il reste quelque chose de nous après la mort, soit que tu existes encore te souvenant de la vie mortelle, soit que rien ne survive, *sive nihil superest.* »

Ici Ausone est évidemment entraîné par les formules de doute usitées dans la poésie païenne. Cependant, après les passages que j'ai cités, on ne saurait nier son christianisme; mais ce christianisme, qui était dans sa conviction, ne passait pas dans son talent. En un mot, Ausone, chrétien de fait, est païen par l'imagination et sceptique par habitude : il croit quand il prie, il doute quand il chante. Mais ce qui, chez Ausone, est plus extraordinaire que l'oubli du christianisme, c'est la manière dont il mêle parfois au paganisme ce qui peut lui rester de réminiscences chrétiennes.

Dans l'*Ephemeris*, petit poème destiné à offrir un tableau de la journée de l'auteur, il commence par ordonner à un esclave d'ouvrir la chapelle, et annonce qu'il va prier. Suit cette prière, dont j'ai parlé comme d'une preuve irrécusable de la foi d'Ausone. Son oraison finie, il reprend les petits vers qu'il avait laissés pour le pompeux hexamètre. Assez prié (3), dit-il un peu brusquement ; et il n'est plus question que de choses mondaines, des préparatifs d'un festin,

(1) Ergo vale *elysiam* sortitus, avuncule, sedem.
(2) Sed frueris, divina habitat *si* portio manes.
(3) Satis precum datum Deo.

des amis qu'il attend, des détails de la cuisine. Ces distractions lui font oublier son christianisme. Arrivé au soir, il est entièrement sous l'empire des idées mythologiques, et il termine cette journée si pieusement commencée, mais passée dans une société probablement littéraire et profane, par une prière bien différente de celle du matin, par une invocation aux songes. Il leur consacre dévotement un bois d'ormes, planté peut-être devant la porte de sa chapelle.

Rien ne montre mieux le peu de place que tenait le christianisme dans l'imagination d'Ausone que son *Gryphe*, petit poème bizarre dans lequel il énumère tous les objets qui sont au nombre de trois. Il a eu soin de nous apprendre que ce chef-d'œuvre fut improvisé pendant l'expédition contre les Suèves, entre le dîner et le souper. Cet impromptu n'en a pas moins quatre-vingt-dix vers; dans chacun de ces vers, il est fait mention d'une ou plusieurs choses triples; toutes les triades mythologiques s'y trouvent. Le poète s'est gardé d'omettre les trois Graces, les trois Parques, les trois têtes de Cerbère, les trois pointes du trident de Neptune, les trois têtes de la Gorgone, etc.; mais vers la fin seulement, il se rappelle que dans les quatre-vingt-sept vers qui précèdent, il a oublié la Trinité, et il lui accorde, non pas tout un vers, non pas la moitié d'un vers, mais trois mots :

> Il faut boire trois fois, le nombre trois est au-dessus de tout,
> *Le Dieu un est triple.*

Mention bizarre du dogme de la trinité, jetée au bout d'une pièce païenne et à la fin d'un vers dont le commencement est peu sérieux.

Ainsi le paganisme, chassé de la vie réelle, vivait encore dans l'imagination. Ainsi commençait naturellement cet empire de la mythologie antique sur la littérature moderne, qui s'est continué à travers tous les âges suivans jusqu'à nos jours. Au moyen-âge, Hidelbert, évêque du Mans, écrira en présence des statues romaines quelques vers presque païens. On sait quel fanatisme pour l'antiquité éclata lors de la renaissance, quand des cardinaux cicéroniens ne nommaient pas Dieu autrement que le souverain Jupiter, quand Sannazar appelait l'Olympe aux couches de la Vierge.

Au XVIIe siècle, l'emploi de la mythologie antique fut discuté en France avec passion et gravité. Boileau, après Corneille, la défendit en beaux vers, et Santeuil osa lui consacrer un jour sa lyre latine et sacrée; mais Santeuil fut contraint de faire amende honorable, et Boileau scandalisa Bossuet. De notre temps, l'auteur de la *Parthé-*

néïde a introduit Vénus et Mercure dans un sujet inspiré par des sentimens que le christianisme seul a rendus possibles; dernier exemple peut-être de cette alliance des deux religions, dont Ausone vient de nous offrir le premier.

J'ai cherché jusqu'ici Ausone dans ses œuvres; il me reste à parler de quelques compositions du même auteur qui peignent moins l'homme que le temps, moins l'individu que la civilisation et la littérature de ce temps.

Le caractère prosaïque d'un grand nombre des poésies d'Ausone, en leur enlevant tout intérêt d'art, leur donne un grand intérêt d'érudition. Elles sont d'autant plus instructives qu'elles sont plus dénuées de charmes; du moins la sécheresse de la poésie n'ôte rien à la précision de l'histoire.

Ainsi l'*Ordre des villes célèbres* (1), qui n'est guère autre chose qu'une nomenclature versifiée, fournit de précieux renseignemens sur la situation de la Gaule au IVe siècle.

La place que ses principales villes occupent dans cette énumération des plus illustres cités de l'empire, est, à elle seule, un fait important et significatif. Immédiatement après les grandes capitales, Rome, Constantinople, Carthage, Alexandrie, Antioche, sont placées plusieurs villes gallo-romaines; Trèves est la sixième du catalogue, Arles la dixième, tandis qu'Athènes n'est que la douzième, et vient après Mérida; suivent Toulouse, Narbonne et Bordeaux.

Ce qu'Ausone nous apprend de l'état florissant de ces villes s'accorde avec tous les documens contemporains. Quand il parle de Trèves, qui donne aux légions des vêtemens et des armes, il dit vrai; car il y avait à Trèves une manufacture d'armes, et devançant le rôle commercial que devaient jouer un jour les villes libres des Pays-Bas, Trèves était l'entrepôt des laines d'Angleterre.

Ausone nomme Arles la petite Rome des Gaules et célèbre son marché opulent qui *recevait le commerce du monde;* on voit qu'Arles à cette époque était double. La portion de la ville située sur la rive droite du Rhône n'existe plus. Le commerce d'Arles s'est déplacé au moyen-âge, il a remonté jusqu'à Beaucaire, comme Marseille a reconquis celui dont Narbonne l'avait dépossédée.

Le plus curieux témoignage à l'appui de ce que dit Ausone du commerce arlésien, se tire d'un rescrit d'Honorius adressé au préfet d'Arles, pour y convoquer l'espèce d'assemblée représentative qu'y

(1) Ordo nobilium urbium.

envoyaient les sept provinces méridionales de la Gaule : « Telle est la commodité de cette ville, la richesse de son commerce, la multitude qui la fréquente, que quelque part qu'une chose naisse, c'est là qu'il est avantageux de la transporter. Il n'y a point de production spéciale dont une province s'estime heureuse que l'on ne puisse croire le produit propre de cette province arlésienne; en effet, tout ce que le riche Orient, tout ce que la délicate Assyrie, la fertile Afrique, la belle Espagne et la forte Gaule ont de signalé, abonde tellement dans cette ville, que là semble naître tout ce qu'il y a de précieux ailleurs (1). »

On voit que le rescrit impérial ne le cède guère en emphase aux vers d'Ausone. Ausone célèbre, avec une complaisance bien naturelle, sa ville de Bordeaux et son Aquitaine; Bordeaux, déjà célèbre par son vin, *insignem baccho*; l'Aquitaine, dont les mœurs étaient particulièrement élégantes et polies. L'Aquitaine était dès-lors une terre oratoire, elle l'a été jusqu'à nos jours, jusqu'à la Gironde. Ausone a pu adresser trente pièces de vers à trente professeurs de rhétorique de Bordeaux.

Les ouvrages d'Ausone sont surtout riches en détails sur la vie littéraire de cette époque, sur ce monde des rhéteurs et des grammairiens au sein duquel il vivait, et qui était le monde lettré d'alors. Quelques passages des pièces de vers dans lesquelles il a célébré ses trente collègues, peuvent servir à préciser nos idées sur ce sujet. Nous voyons qu'un grammairien était moins qu'un rhéteur. Selon qu'on étudiait l'antiquité dans les monumens grecs ou dans les monumens latins, on était un grammairien grec ou un grammairien latin. Ausone distingue ces deux classes. Un rhéteur était professeur d'éloquence et orateur dans les grandes circonstances. Ausone nous fait voir, par son propre exemple, la différence du grammairien et du rhéteur; car avant d'être rhéteur, il avait été grammairien. Quelquefois on était l'un et l'autre en même temps. Un grammairien de Trèves donnait six heures de leçon par jour. Voilà un digne précurseur des laborieux professeurs de l'Allemagne. Il y avait de grandes différences entre les grammairiens. Les uns enseignaient aux enfans les élémens des lettres, d'autres étaient de véritables savans, des érudits, des philologues. L'un d'eux, suivant Ausone, s'occupait à comparer les législations de tous les peuples. Ceci montre à quelle hauteur scientifique pouvaient être portés les études et l'enseignement d'un grammairien. Ausone désigne cette profession par l'épi-

(1) Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, pag. 149.

thète de *noble*, qui lui était officiellement attribuée. Sur la condition des professeurs, je citerai le rescrit très curieux de Gratien (1), par lequel furent fixés les appointemens des professeurs de rhétorique et de grammaire, que l'empereur avait établis dans diverses villes de la Gaule, soin digne de l'élève d'Ausone.

Cet édit autorise toutes les cités qui portent le nom de métropole à choisir leurs professeurs. On voit qu'il s'agit d'écoles municipales, mot employé une fois par Ausone. Les appointemens sont fixés ainsi qu'il suit : 24 *annones* seront accordées par le fisc aux rhéteurs, et 12 aux grammairiens. L'annone était la paie d'un soldat romain.

Pour Trèves, comme c'est la ville impériale, les appointemens y sont portés à un taux plus élevé, à 30 annones pour un rhéteur, 20 pour un grammairien latin, 12 pour un grammairien grec, si on peut en trouver un qui mérite d'être nommé. On semble désespérer que la culture grecque puisse atteindre à cette extrémité germanique de la Gaule.

Les appointemens accordés au rhéteur Eumène par Constance paraissent avoir été plus considérables. La lettre par laquelle l'empereur le mettait à la tête des écoles, après qu'il avait rempli dans le palais impérial des fonctions qu'on réputait sacrées, était conçue dans les termes les plus flatteurs pour la nouvelle carrière d'Eumène. « Ne pense pas, disait Constance, que par ces fonctions tu déroges à tes dignités antérieures, car une profession honorable pare toute dignité et n'en abolit aucune (2). » Tous ces témoignages s'accordent avec celui d'Ausone pour montrer quelle place les rhéteurs et les grammairiens tenaient dans la société du IVe siècle.

Ces hommes formaient une confrérie lettrée dans l'empire; ils faisaient un commerce perpétuel de vers, de discours, de questions, de complimens, sans tenir compte des différences de religion, sans s'occuper beaucoup des malheurs et des périls de la société romaine. Le chrétien Ausone entretenait une correspondance active avec Symmaque, qui fut le champion du paganisme contre saint Ambroise. Quelque chose de semblable s'est passé au XVIe siècle, quand les érudits catholiques et protestans s'écrivaient sur des questions de science et de littérature au milieu des troubles de l'Europe.

Les rhéteurs et les grammairiens changeaient fréquemment de résidence. Si une ville faisait à l'un d'eux des offres avantageuses, il y

(1) *Cod. Theod.*, XIII, III, 2. Cité par Heeren, *Geschichte der class. litt.*, tom. I, pag. 30.
(2) Eum. Oratio pro scholis instaurandis XV.

transportait son enseignement, à peu près comme en Allemagne les professeurs passent d'une université bavaroise à une université prussienne. Le père d'Eumène était venu professer à Autun après avoir professé à Athènes et à Rome. Lactance avait passé d'Afrique à Nicomédie, et de Nicomédie à Trèves. Un oncle d'Ausone, Arborius, partit de la Gaule pour aller s'établir à Constantinople, et y parvint à une telle renommée, que l'empereur voulut qu'après sa mort les cendres du rhéteur aquitain fussent reportées dans sa patrie.

Au commencement, les rhéteurs et les grammairiens sortaient le plus souvent de la classe des affranchis. On en voit plusieurs exemples dans Suétone. C'était un résultat du vieux mépris romain pour les arts libéraux. Peu après, le préjugé semble s'être affaibli, surtout dans les provinces. Ainsi, en Gaule, des personnages de noble origine se consacrèrent à l'enseignement des lettres. Tel fut cet Arborius dont je viens de parler, qui appartenait à une grande famille du pays des Éduens. Les prétentions de la noblesse gauloise ne furent pas plus intraitables que celles de la noblesse romaine. Ausone célèbre également Patera, du sang des druides, et Acilius Glabrio, qui prétendait descendre d'Énée.

Les rhéteurs improvisaient-ils véritablement ou récitaient-ils des discours composés d'avance? Il paraît que l'improvisation n'était pas fort usuelle parmi eux. On ne la trouvait pas assez respectueuse, et peut-être pas assez sûre pour les grandes occasions. Un panégyriste se défend d'improviser devant l'empereur, comme il se défendrait d'un manque de respect, c'est-à-dire d'un crime.

La mémoire jouait un grand rôle dans l'éloquence des rhéteurs. Aussi est-ce une des qualités qu'Ausone vante chez eux le plus habituellement. De l'un, il dit qu'il avait plus de mémoire que Cineas l'Épirote; à un autre, il souhaite une méditation facile et *qui se souvienne*. Leur méditation, en effet, avait grand besoin de se souvenir.

La sténographie était en usage. Ausone a adressé au sténographe qui recueillait ses paroles quelques vers prestes et vifs que je pourrais adresser à M. Hippolyte Prevost :

« Quand ma langue précipite mes paroles comme la grêle, ton oreille n'hésite point, ta page ne t'embarrasse pas, et ta main vole sans paraître se mouvoir. »

Où en étaient, au temps d'Ausone, les diverses branches de la littérature? Quels genres pouvaient subsister à une pareille époque?

Ce n'était certes pas la poésie épique. Ausone avait bien versifié

les annales de Rome, comme son ami saint Paulin avait mis en vers l'histoire des rois de Suétone. Mais rien ne ressemble moins à la poésie épique que l'histoire versifiée. Dans tous les temps qui vont suivre, jusqu'au cœur du moyen-âge, on continuera de faire ainsi. Par ce genre de travaux, Ausone et saint Paulin sont moins les continuateurs de Virgile que les devanciers lointains de l'auteur du roman de *Brut* et du roman de *Rou*.

On ne saurait non plus s'attendre à rencontrer ici la poésie lyrique. La lyre donne une voix à l'enthousiasme; mais il faut que l'enthousiasme existe. Pour chanter, il faut avoir quelque chose à dire. Où était l'enthousiasme au temps d'Ausone? Qu'avait-on à dire, et que chanter?

Quant au genre dramatique, un seul ouvrage d'Ausone tient du drame, au moins par la forme; c'est *le Jeu des sept Sages*. Je le rapprocherai d'un autre ouvrage contemporain et beaucoup plus curieux, le *Querolus*, sur lequel M. Magnin a publié un morceau très intéressant dans la *Revue des Deux Mondes* (1). Je parlerai du *Querolus*, parce que je crois pouvoir prouver qu'il a été écrit en Gaule; mais il faut dire auparavant quelques mots de l'état du théâtre au IVe siècle.

La comédie et la tragédie étaient à peu près mortes. Ce qui avait remplacé les genres élevés de la littérature dramatique, c'étaient les genres populaires, les mimes et les pantomimes. La pantomime surtout fit fureur dès les premiers temps de l'empire. On voit, par les poésies d'Ausone, quelle était la vogue et la puissance de la saltation, que les Grecs appelaient *orchèse;* on représentait par cette saltation les sujets qu'elle semblait le moins faite pour exprimer, non seulement la fuite de Daphné, mais la pétrification de Niobé. On disait danser la Niobé (2).

Ausone a rendu par un vers énergique les ressources de cet art. Érato, dit-il, danse du pied, du corps, du visage (3). C'était bien autre chose que la pantomime de nos ballets.

Le Jeu des sept Sages d'Ausone est plutôt un dialogue qu'un drame. Chacun des sages de la Grèce paraît à son tour, énonce en grec une maxime et la développe en latin. Cette composition pédantesque était

(1) Livraison du 15 juin 1855.
(2) Saltare Nioben.
(3) Saltat pede, corpore, vultu.

cependant destinée à la représentation. On le voit dès les premiers vers : « Les sept sages auxquels l'antiquité a donné ce titre, et que l'âge suivant n'en a point dépouillés, paraissent *aujourd'hui sur le théâtre,* revêtus du pallium (1). »

L'antiquité est opposée à l'âge suivant. Ausone est déjà pour lui-même un moderne.

Les vers qui suivent marquent très nettement la différence des mœurs romaines et des mœurs grecques par rapport au théâtre. La fierté romaine le considérait toujours avec un certain mépris. Les Grecs étaient exempts de ce préjugé, à tel point que Sophocle, après avoir rempli diverses charges publiques, paraissait dans les chœurs de ses pièces, et que le théâtre servait pour les assemblées politiques.

Aussi, Ausone dit, dans son prologue : « Pourquoi rougis-tu, ô Romain qui portes la toge, de ce que ces hommes illustres vont paraître sur la scène? C'est une honte pour nous; ce n'en est pas une pour les Athéniens, chez lesquels le théâtre tient lieu de curie..... Il en est de même dans toute la Grèce. »

Puis vient une histoire abrégée du théâtre chez les Romains, — assez instructive et assez déplacée. — L'auteur du prologue a raison d'ajouter : « Mais pourquoi tout cela? je ne suis pas venu ici pour vous exposer ce qu'est le théâtre, ce qu'est le forum. » Il aurait dû s'en aviser plus tôt; mais la prétention à la science se retrouve partout.

Le prologue terminé, et après qu'un comédien a fait une courte dissertation sur les maximes qu'on va entendre, Solon paraît le premier et parle très longuement. Après lui s'avance le Spartiate Chilon, qui est, au contraire, très bref, et qui exprime d'une manière assez comique l'impatience que lui a fait éprouver la durée du discours de Solon : « J'ai mal aux yeux, dit-il, à force de regarder, et mal aux reins à force d'être assis, en attendant que Solon eût fini de parler. »

Chilon est le personnage bouffon de la pièce, le *gracioso.* Si elle ressemble à quelque chose, c'est aux moralités du moyen-âge. Remarquons qu'elle est intitulée *le Jeu des sept Sages.* Ce nom de jeu a été donné aussi à quelques-unes des plus anciennes compositions dramatiques en langue vulgaire : *le Jeu de Robin et de Marion.* Par ce titre, les derniers efforts où s'épuise le drame ancien se rattachent aux premiers essais du drame moderne.

Un ouvrage dramatique, plus amusant et plus important tout en-

(1) Palliati in orchestrum prodeunt.

semble que *le Jeu des sept Sages*, c'est le *Querolus*. Le *Querolus* a été attribué à Plaute, quoique les premiers vers démentent expressément cette assertion. Il appartient au commencement du IIIe ou au commencement du IVe siècle; on peut hésiter entre les deux dates, à cause d'une allusion aux Bagaudes révoltés, qui convient à l'une et à l'autre. J'incline pour la seconde, et en ce cas la dédicace à Rutilius peut avoir été adressée à notre Rutilius gaulois, ce qui a été rejeté, sans motif suffisant, par le dernier éditeur du *Querolus*. Cette circonstance, réunie au passage où il est fait mention de la révolte des Bagaudes au bord de la Loire, nous donne le droit de nous emparer de cet ouvrage comme appartenant à la Gaule.

Il est dit dans le *Querolus* qu'il est fait pour la table, c'est-à-dire pour être lu ou joué pendant les repas. C'est un usage qui se retrouve ailleurs. Les pièces chinoises sont, en général, destinées à être représentées durant les repas. Le chef de la troupe comique présente au maître de la maison un volume qui contient un grand nombre de comédies pour qu'il choisisse celle qui lui agrée davantage. Celui-ci donne le volume à son voisin, qui le passe au sien, et ainsi de suite, en vertu de la politesse chinoise; c'est seulement lorsque le recueil, après avoir fait le tour de la table, est revenu au maître de la maison, que ce dernier se décide à désigner la pièce qu'on doit jouer. Cet usage est, comme on voit, tout-à-fait analogue à celui qui consacrait les heures des repas à ces derniers jeux de la dramaturgie latine.

Querolus est, comme son nom l'indique, un grondeur mécontent du sort. Son bon génie lui apparaît sous la forme du dieu Lare, et lui annonce que, par l'influence de son étoile, il sera heureux, quoi qu'il fasse. Ainsi, des bandits pénètrent chez lui pour le voler, et cette visite malintentionnée lui révèle l'existence d'un trésor qu'il possédait sans le savoir. Cette idée d'un homme disposé à se plaindre et content malgré lui est assez piquante. Laissant de côté les détails d'une analyse qui a été si bien présentée (1), nous ne nous occuperons que d'une seule question, qui tient à des questions examinées plus haut, et sur laquelle nous ne sommes pas de l'avis de M. Magnin. Il s'agit de la foi religieuse de l'auteur du *Querolus*.

Selon M. Magnin, le *Querolus* est l'ouvrage d'un chrétien qui raille

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1835. Ce morceau est extrait de l'ouvrage de M. Magnin sur les *Origines du théâtre moderne*, ouvrage vivement attendu, dont le premier volume est sous presse.

les superstitions païennes. Ce critique distingué a cru reconnaître dans la comédie du IVe siècle des allusions aux croyances et aux controverses chrétiennes. J'avoue n'avoir pu y découvrir rien de pareil; je n'y ai trouvé que ces expressions d'une religiosité vague qui se rencontrent souvent chez les auteurs païens de cet âge, et qui étaient le produit de la contagion salutaire que le christianisme propageait hors de son sein. M. Magnin voit une sorte de confession chrétienne dans la scène où le dieu lare fait avouer à Querolus une foule de mauvaises actions et de mauvais penchans. Il me semble que, si cette scène, d'ailleurs fort plaisante, rappelle une confession, ce ne peut être que celle de Scapin.

Le rôle du mathématicien ou astrologue contient, il est vrai, un persiflage bouffon des prêtres païens et de la société païenne; mais ces plaisanteries pleines de verve trahissent, selon moi, bien plutôt un esprit fort païen qu'un adversaire chrétien. L'auteur est un Lucien Gaulois; c'est, si l'on veut, le Rabelais du paganisme. Il y a de singulières analogies entre les épigrammes que le mathématicien du *Querolus* prodigue aux prêtres et aux cérémonies de la religion expirante et celles que le curé de Meudon dirige contre le clergé romain. A la fin de *Pantagruel*, les évêques, les cardinaux, le pape lui-même, sont travestis grotesquement en volatiles qui portent les noms d'évesgaux, cardingaux, papegaut. De même, dans le *Querolus*, les prêtres du paganisme sont figurés par des oies.

« Ce sont ceux qui prient pour les hommes devant les autels. Ils interprètent tout de travers les vœux des humains; ils disent les prières, mais les réponses ne sont jamais congrues. J'ai vu dans un temple voisin beaucoup de ces oies, et parmi elles pas un cygne. — Elles élèvent leurs têtes sur de longs cous, elles ont des ailes au lieu de mains, elles dardent leurs langues avec un triple sifflement. Dès que l'une a entonné, toutes les autres agitent leurs ailes et font un affreux vacarme. »

Ce qui achève de montrer quelle était l'intention de l'auteur, c'est qu'un des personnages finit par dire à celui qui a ainsi raillé toutes les superstitions de la société païenne : « Tu as attaqué toutes les choses saintes, *omnia sacra improbasti.* »

Ce n'est pas seulement au clergé païen que s'en prend le mathématicien, c'est encore aux magistrats, à tous les membres de la hiérarchie administrative de l'empire; il les personnifie par des allégories grotesques. Ainsi, des singes (*cynocephali*) sont les huissiers (*admissores*) qui défendent la demeure des hommes puissans.

« Si un suppliant inconnu approche du temple, tous, frémissans de colère, font entendre un aboiement redoutable : — Tu donneras tant pour entrer; pour pouvoir adresser une demande, tu donneras plus encore. »

Quelquefois les détails de l'allégorie satirique sont exactement les mêmes chez Rabelais et chez l'auteur de la pièce gauloise. Dans celle-ci, les collecteurs d'impôts sont représentés par des harpies. On se rappelle les apedeftes de Rabelais, aux longs doigts et aux mains crochues.

Ainsi considéré, le *Querolus* offre le spectacle piquant du paganisme se raillant lui-même avant de disparaître, et se raillant avec une verve de laquelle Ausone était loin d'approcher.

Je ne dirai rien de ses essais dans le genre ennuyeux par excellence, quand il n'est pas soutenu par la philosophie ou relevé par l'imagination : le genre didactique. Je ne citerai point les vers d'Ausone sur le zodiaque, sur la livre, sur l'explication d'un accouchement avant terme. Je note seulement cette direction pédantesque prise par la poésie latine, arrivée à son dernier âge; il le faut bien pour comprendre comment le génie nouveau, la trouvant engagée dans cette voie aride, l'y suivit fréquemment. Le chantre divin de Béatrix ne manque pas une occasion de montrer qu'il possédait à fond la mauvaise astronomie et la mauvaise physique de son temps.

On ne sera pas surpris que l'ouvrage le plus remarquable d'Ausone appartienne au genre descriptif. Le triomphe de la poésie descriptive est un signe de mort pour les littératures. Quand on n'a plus rien en soi à exprimer, on demande aux objets extérieurs ce qu'on ne trouve pas dans son ame, et l'on crée ainsi une poésie purement matérielle. La poésie descriptive se montre avec tout ce qu'elle peut avoir de minutieusement exact et d'ingénieusement recherché dans le poème de *la Moselle*. A la suite d'un petit voyage de Mayence à Trèves, Ausone voulut peindre cette belle vallée de la Moselle où Trèves est placée.

Ceux qui ont suivi, comme notre poète, le cours très pittoresque du beau fleuve qu'il a célébré, seront frappés de la fidélité de ses descriptions. La vallée où coule la Moselle est surtout remarquable par une richesse de verdure vraiment extraordinaire. L'œil la retrouve partout, soit qu'il s'arrête au sommet des collines, soit qu'il s'abaisse au bord des eaux. Ausone insiste sur ce caractère de la Moselle, il l'appelle avec justesse et bonheur fleuve verdoyant, *amnis viridissime;* il montre ses rives vertes de vignobles, *et virides baccho colles;*

la limpidité et la placidité de ses ondes inspirent à Ausone quelques vers qui semblent, en reproduisant le calme du fleuve, imiter son murmure presque insensible.

Et amena fluenta
Subterlabentis tacito rumore Mosellæ.

Mille traits de cette description sont vrais encore à cette heure : les filets disposés pour prendre le saumon, les bateaux traînés par des cordes attachées au cou des remorqueurs et qui remontent sans cesse le fleuve, les vendangeurs suspendus aux rochers. Les détails sont d'une telle exactitude, que M. Cuvier s'est servi du poème d'Ausone pour déterminer plusieurs espèces de poissons.

Ces descriptions n'ont du charme et un peu d'originalité que là où elles abandonnent la précision technique, pour chercher à rendre, par l'indécision des contours et l'incertitude des images, quelques accidens singuliers de la nature. Les poètes des époques naïves peignent les phénomènes les plus tranchés, les objets les plus simples, le lever, le coucher du soleil, le jour, la nuit, le torrent, la mer, la tempête. Dans les époques plus avancées, la poésie se plaît aux spectacles plus compliqués et plus vagues, elle aime à reproduire en nous les sentimens confus et mélangés que ces spectacles éveillent. Ainsi Virgile peindra le voyageur qui voit ou croit voir la lune à travers les nuages ; Ovide et Lafontaine, le jour douteux aux prises avec les ombres, et Châteaubriand versera la lueur de la lune sur la cime indéterminée des forêts.

Les temps de décadence veulent continuer ces conquêtes de la poésie sur ce qu'il y a de plus fugitif et de plus insaisissable dans la nature. Ils redoublent toujours d'effort et de recherche. Il font ressortir le bizarre et jouent pour ainsi dire avec lui. Cette prédilection pour les effets indécis et compliqués, étranges et quasi fantastiques, se retrouve dans les vers suivans, qui décrivent les approches du soir descendant sur les rives de la Moselle.

« Lorsque le fleuve glauque imite la couleur des collines, les eaux paraissent verdoyantes, et le fleuve semé de pampres. Quelles teintes se répandent sur les ondes, lorsque Hespérus allonge les ombres du soir, et qu'une montagne verte semble remplir le lit de la Moselle! Les sommets nagent sous les flots légèrement ridés; le pampre absent s'y balance; la vendange se déploie sous les eaux limpides. Le nocher est trompé par ces illusions, tandis qu'il navigue, sur son batelet

d'écorce, loin des deux bords, là où l'image de la colline se confond avec le fleuve et où le fleuve confine à la limite des ombres. »

Cette traduction, que j'ai faite aussi littérale qu'il m'a été possible, est loin de reproduire le caractère vague et voilé du morceau original. Ce sont des vers maniérés, mais charmans.

L'art de décrire les petits objets, les actions familières, cet art où excellent les poètes descriptifs modernes, est déjà dans Ausone, leur contemporain en poésie, si l'on peut dire ainsi. Je prends pour exemple *la Pêche à la ligne* de Thompson, imitée par Delille :

> Le pêcheur patient prend son poste sans bruit, etc.

Voici maintenant Ausone décrivant un enfant penché sur les ondes : « Il abaisse l'extrémité infléchie de sa ligne, et jette les hameçons qui portent les amorces mortelles. Après que la troupe vagabonde des poissons, ignorant cette ruse, les a saisies avidement, et que leurs gosiers béans ont senti profondément la tardive blessure du fer caché, ils palpitent, et aussitôt leur mouvement se manifeste. La ligne s'inclinant suit les tremblemens répétés de leur agonie ; soudain l'enfant enlève obliquement sa prise en frappant l'air d'une secousse rapide. »

L'attitude du pêcheur attentif qui suit les frémissemens de la ligne, puis le mouvement de la main qui la retire, sont parfaitement rendus.

Cette coupe imitative de la prestesse du mouvement

> Et excussam stridenti verbere prædam
> Dexterâ in obliquum raptat puer,

est excellente. C'est du Delille tout pur et du meilleur.

Je ne m'arrêterai pas à plusieurs sortes de tours de force poétiques dans lesquels Ausone a essayé et, on peut le dire, égaré son talent : des amphigouris (*inconnexa*), des vers terminés par un monosyllabe qui commence le vers suivant :

> Res hominum fragiles alit et regit et perimit fors,
> Fors dubia æternumque labens.

Au XVIe siècle, on s'est livré à des puérilités tout-à-fait pareilles. Ainsi, à l'aurore de la littérature moderne, on imitait les bizarreries au sein desquelles la littérature antique s'était perdue.

Les rapports de la poésie d'Ausone à la poésie moderne ne se bornent pas à ceux que j'ai indiqués. On y trouve encore la galanterie

subtile, la coquetterie mignarde, jusqu'aux pointes et aux concetti du sonnet et du madrigal. Lisez, par exemple, *l'Amour crucifié* : Les héroïnes de l'antiquité, voulant punir l'Amour, dont elles ont été victimes, le saisissent et le mettent en croix comme un malfaiteur. L'idée de cette petite composition avait été fournie à Ausone par un tableau qui existait probablement dans le boudoir de quelque grande dame de Trèves. Ainsi c'est encore de la description. Rien n'est plus froid en poésie qu'une peinture d'après un tableau. Ausone faisant des vers précieux à l'occasion de celui-ci, qui représentait un sujet mythologique et galant, ne rappelle-t-il pas Benserade accompagnant de ses rondeaux les gravures des Métamorphoses d'Ovide. Le maniéré de l'exécution répond au prétentieux du sujet. Vénus fustige son fils avec un bouquet de roses; Dorat n'eût pas mieux trouvé. On reconnaît plutôt le caractère de certaines poésies espagnoles dans une petite pièce de vers *sur les roses*, qui n'est peut-être pas d'Ausone, mais qui certainement appartient à son temps. L'auteur va contempler les roses de son jardin aux clartés de l'astre de Vénus et aux premières lueurs d'une aurore de printemps. « On eût douté si l'aurore empruntait ou prêtait à ces fleurs leurs teintes roses, et si ce n'était pas le jour naissant qui les peignait de ses couleurs. Le jour et les roses avaient même rosée, même couleur, même aurore..... A Vénus appartiennent et l'étoile et la fleur. Peut-être l'une et l'autre ont-elles un même parfum; plus éloigné, celui de l'astre s'évapore dans les airs. »

Ceci est à la fois gracieux, recherché et hardi; cette confusion des nuances des roses et des teintes de l'aurore, les parfums de la fleur prêtés à l'étoile, sont des imaginations du genre de celles dont Calderon ou Lope de Vega remplissent leurs vers *cultos*, espèce de tirade lyrique jetée dans leurs comédies. Puis le poète voit la rose s'épanouir et bientôt se faner; naissante à peine, il la voit vieillir :

Et dum nascuntur consenuisse rosas.

Un jour est une longue vie pour elle. C'est *l'espace d'un matin* de Malherbe; mais ici le poète moderne est plus simple, on pourrait dire plus antique. Ausone, d'ailleurs, n'a rien de la mélancolie profonde que respirent les stances à Duperrier; à peine surprend-on une légère nuance de ce sentiment dans les derniers vers : « Jeune fille, cueille des roses, tandis que la fleur est nouvelle et nouvelle ta jeunesse; et souviens-toi que ta vie est fugitive comme leur durée. »

Collige, virgo, rosas, dum flos nova et nova pubes,
Et memor esto ævum sic properare tuum.

Telle est cette poésie puérile et vieillie, gracieuse et pédante, élégante et vide, où l'on voit poindre l'affectation moderne. La muse moderne a hérité, en naissant, des travers de cette muse décrépite : on pourrait la comparer à une jeune fille qui prendrait, pour se parer, le fard et les mouches de son aïeule.

Ausone porté mollement par les paisibles eaux de la Moselle, au milieu des maisons de campagne, des châteaux magnifiques qu'il peint s'élevant sur les deux rives du fleuve, Ausone goûtait avec sécurité les douceurs de cette civilisation qui allait finir. Nul pressentiment sinistre ne venait troubler le versificateur indolent. Tandis qu'il arrangeait ses descriptions, rien ne l'avertissait que, moins de trente ans après, ces barbares, auxquels il aurait pu toucher la main et auxquels il ne pensait pas, passeraient le Rhin; qu'alors ces belles *villas*, ces châteaux somptueux, la ville de Trèves, avec son amphithéâtre, ses thermes et ses palais, seraient la proie des Francs. Pour nous, qui savons ce qui a suivi, il y a une impression presque tragique dans le spectacle de cette frivolité, de cette insouciance qu'attend un si terrible réveil; elle nous fait la même impression que la frivolité et l'insouciance au sein desquelles s'endormait la société élégante et lettrée du dernier siècle, tandis qu'on dressait déjà l'échafaud de 93. De même, tandis que la grande catastrophe frappait à la porte, oublieux d'elle et du lendemain, Ausone s'occupait à décrire la pêche à la ligne, et respirait le parfum des roses.

J.-J. Ampère.

VOYAGE

DU DUC DE RAGUSE.[1]

Louis XVI montait à peine sur le trône, quand l'enfant qui devait un jour porter le nom de duc de Raguse, vint au monde (2). Dans quelle stupeur n'auraient pas été jetés ceux qui assistèrent à sa naissance, si, devant son berceau, une voix prophétique leur eût révélé son étrange destinée; s'il leur eût été annoncé que lorsque cet enfant aurait atteint quinze ans, l'antique monarchie s'écroulerait, et que, soldat d'une république, l'adolescent servirait sous les ordres d'un commandant qui devait être son empereur et le faire maréchal de France; que vingt ans après il se séparerait de son glorieux maître pour devenir le capitaine des gardes d'un frère de Louis XVI remontant au trône de sa race, et encore que quinze années plus tard une seconde révolution, qu'il serait chargé de combattre, briserait son épée, et le jetant dans l'exil, lui donnerait le triste loisir de parcourir le monde, et de revoir, à trente-six ans de distance, le théâtre le plus lointain de ses travaux guerriers, le Nil, les Pyramides et le désert!

La destinée! que veut dire ce mot? de quelle idée, de quel fait est-il le signe? Le monde a-t-il une destinée décrétée et prévue d'avance par celui qui l'a créé? Nous le pensons. Mais l'homme a-t-il été comme le monde l'objet de l'attention divine? Voilà ce que se demandent avec inquiétude l'orgueil et la sensibilité de chacun. « Si les dieux ont délibéré sur moi et sur les choses qui doivent m'arriver, disait Marc-Aurèle, leur délibération ne peut avoir été que bonne,

(1) Paris, Ladvocat, 4 vol. avec atlas.
(2) 1774.

car on ne peut pas imaginer un dieu sans sagesse. Même en supposant qu'ils n'ont pas délibéré particulièrement sur moi, ils ont du moins arrêté un plan général, et, puisque les choses qui m'arrivent sont une suite nécessaire de ce plan, je dois les embrasser avec amour. » Le stoïque empereur énonçait avec une grave précision ce que devait développer, trois siècles plus tard, un autre philosophe dont la sagesse pratique s'éleva jusqu'au martyre. Théodoric a jeté Boëce en prison, où il le fera assommer comme une bête malfaisante. Boëce, avec une admirable fermeté, écrit avant de mourir *la Consolation de la Philosophie.* Durant sa vie, il s'est montré le plus impartial des hommes; il a été à la fois le traducteur, l'interprète de la sagesse antique, et le défenseur de la foi chrétienne contre Arius; au moment de quitter la vie violemment, il s'appuie sur les maximes d'une forte philosophie, et, sans s'expliquer sur les mystères du christianisme, il rédige les résultats de la plus haute raison; on dirait un auguste médiateur entre le Portique et l'Évangile.

« Quoiqu'au premier coup d'œil, écrivait-il dans sa prison, la Providence et le destin semblent être une même chose, néanmoins, à les approfondir, on en sent la différence, car la Providence est la souveraine intelligence elle-même qui règle et conduit tout, et la destinée est l'arrangement individuel des choses créées, par lequel elle les met chacune à sa place. Ainsi l'ordre des destinées n'est que l'effet de la Providence. L'ordre du destin n'est, par rapport à la Providence, que ce que l'effet est à son principe, le raisonnement à l'entendement, la circonférence du cercle à l'indivisibilité de son centre, et le temps à l'éternité..... Mais, dira-t-on, les biens et les maux sont indistinctement, sur la terre, le partage des bons et des méchans. Des bons et des méchans! ah! les hommes ont-ils assez de lumière et d'équité pour discerner les gens de bien d'avec ceux qui ne le sont pas? Dieu, au contraire, par sa science infinie, connaît ce qui convient à chacun et le lui prépare par sa souveraine bonté. Ce qui se fait donc ici-bas de contraire à nos idées n'en est pas moins dans l'ordre; le désordre apparent qui nous afflige si fort n'existe que dans nos fausses opinions. » Quelle est la conséquence de tout cela, si ce n'est que chacun doit être satisfait de son sort?

La résignation, voilà le dernier mot du stoïcisme et du christianisme. Mais est-ce là toute la vérité? Non : et l'humanité semble méditer aujourd'hui sur quelque nouveau développement de son intelligence et de sa volonté. Mais laissons ces graves questions qu'il ne s'agit pas ici d'entamer : seulement, en arrêtant notre attention sur

l'itinéraire tracé par un des hommes de notre siècle dont la destinée a été des plus singulières, nous n'avons pu nous empêcher de poser, en passant, le double et formidable problème de la destinée générale du monde, et de la destinée individuelle. La pensée infinie qui régit l'univers, appartient à la philosophie et à la grande histoire : la fatalité à mille faces qui pousse l'homme en le frappant, appartient à la poésie, au drame.

Nous ne craindrons pas de dire que M. le duc de Raguse nous apparaît comme un personnage *tragique*, dans le sens antique du mot. Il a été mêlé à de grandes choses, et il y a toujours eu, dans sa vie, quelque chose de triste et de fatal. Certes il a déployé, dans une longue carrière, une persévérante activité : au siége de Toulon, il commença sa vie militaire; il servit dans l'armée du Rhin, il combattit en Italie sous les ordres de Bonaparte; il fut, en Égypte, gouverneur d'Alexandrie; il commandait l'artillerie à Marengo; il a fait la guerre, en Styrie, dans la Dalmatie; il fut nommé maréchal dans la campagne d'Autriche de 1809; il administra, pendant dix-huit mois, les provinces illyriennes; il parut un instant dans le Portugal et en Espagne où il prit Badajoz; il fut dans les batailles de Lutzen, de Bautzen, de Dresde et de Leipsig; il défendit la France à Brienne, à Champaubert, enfin..... je n'achève pas, je ne tiens pas ici la plume de l'histoire qui, plus tard, attachera sa sentence à la vie et au nom du maréchal. Mais, à coup sûr, cet homme n'est pas ordinaire, et cette difficulté d'être heureux, qu'il éprouva toute sa vie, lui imprime une originalité qu'il serait inique de lui dénier, car il l'a payée cher. Dans un siècle ou deux, les poètes tragiques mettront le duc de Raguse dans leurs drames, comme Schiller a fait entrer dans sa poésie les capitaines de la guerre de trente ans.

Aujourd'hui, le maréchal présente à l'Europe un itinéraire remarquable, qui est comme l'esquisse d'une Odyssée. En dix mois et vingt jours il a visité la Hongrie, la Transylvanie, la Russie méridionale, la Crimée, les bords de la mer d'Azoff, Constantinople, quelques lieux de l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Les notes du voyageur sont rapides comme sa course; il y a de l'homme de guerre dans sa manière d'écrire, comme dans sa façon de voir le monde : pas l'ombre de prétention littéraire, un ton simple et mâle, des renseignemens positifs, des indications claires, un sens pratique, On retrouve, dans ces allures et dans ce livre, la grande école de l'empereur, où les choses se faisaient vite et bien; il perce aussi, dans les pages du maréchal, une fierté sombre et guerrière qui ne se ma-

nifeste toutefois qu'à de rares intervalles, avec une dignité concise, car un des principaux mérites de cet itinéraire est d'offrir au lecteur un récit où les choses parlent seules, sans être offusquées et interrompues par les vaniteuses inquiétudes d'une personnalité de mauvais goût.

C'est le 22 avril 1834 que le duc de Raguse, quittant Vienne, prit la route de Pesth, conduit par la poste des paysans, dont l'économique rapidité peut faire envie à la France. Bude et Pesth, qui occupent les deux rives du Danube, présentent un contraste frappant. Bude est la ville des autorités, la ville du gouvernement; elle est aussi belle que sa situation le comporte, et de beaux palais la décorent. Pesth est la ville de l'opposition, des novateurs, du commerce et de l'industrie. La Hongrie a gardé tout-à-fait l'empreinte du moyen-âge. La propriété y est basée uniquement sur la loi des fiefs. Cette loi régit le pays dans ses conséquences extrêmes ; tout vient de l'état, tout retourne à l'état après l'extinction de la famille et des descendans de celui qui a reçu l'investiture. D'un côté, le droit de retrait est sans limites; de l'autre, le propriétaire par succession ou par investiture ne peut être dépossédé par ses créanciers; de là, la rareté des transactions civiles; ni prêts, ni ventes, ni affaires. Une réforme des lois est indispensable en Hongrie, et fera de ce pays un des plus riches de l'Europe. Déjà le mouvement d'ascension est tel que, malgré les obstacles qu'il rencontre, il y a progression dans la valeur de toute chose.

Après un court séjour à Pesth, le voyageur continua sa route pour la Transylvanie. Il entra alors dans la véritable Hongrie, et traversa des plaines immenses, connues sous le nom de *Pousta;* là, point d'habitans, point de culture; les chemins sont tracés au hasard et suivant le caprice du voyageur ; des plaines désertes, et des villages rares, mais immenses, dont la population dépasse celle de toutes les villes de France du troisième ordre. Au printemps, chaque habitant sort de son quartier d'hiver, et va camper sur les terres qu'il doit labourer. Pendant toute la semaine il reste à ses travaux, et le village entier ne renferme plus que les femmes, les enfans en bas-âge et quelques domestiques. Le samedi soir, le chef de chaque famille retourne à sa maison, en laissant au champ tous ses instrumens de travail; mais, le lundi au matin, il revient continuer son exploitation.

Quand il eut visité l'établissement de Mezohegiés, qui offre le plus beau haras de la monarchie autrichienne, M. le duc de Raguse vit la Hongrie prendre, au-delà de la Maros, une physionomie nouvelle;

les terres deviennent meilleures encore; les villages ne sont plus si immenses ni si rares, mais plus nombreux et plus petits; puis des fermes, des hameaux, des plantations multipliées donnent au pays le caractère de la civilisation. Après la forteresse de Temeswar, Karansebès, qui est le chef-lieu du régiment frontière d'Illyrie valaque, reçut la visite du voyageur. Les régimens frontières de l'Autriche défendent cette monarchie du côté de la Turquie, et représentent une armée de soixante-dix mille hommes, toujours prête pour la guerre, et qui ne lui coûte presque rien en temps de paix. Si l'on veut se faire une idée juste du pays compris sous la dénomination de frontière militaire, il ne faut pas le considérer comme une province, mais comme un vaste camp, et sa population comme une armée qui porte avec elle ses moyens de recrutement. Les terres ont été distribuées aux familles en raison de leur force et de leurs besoins. Les familles possèdent collectivement, les individus ne possèdent pas, tout est commun entre eux. Le chef de la famille administre, pourvoit aux besoins de tous, fait cultiver les terres, habille les soldats enrôlés qu'il fournit à sa compagnie. A la fin de l'année, on fait le partage des produits nets, et chaque individu, enrôlé ou non enrôlé, absent ou présent, homme ou femme, a une part égale, à l'exception du chef de famille et de la maîtresse de la maison, qui en reçoivent deux. L'administration des régimens est liée avec celle du territoire, et la vie est tout ensemble militaire et civile. Dans chaque compagnie est un tribunal appelé *session*, composé d'officiers d'un grade inférieur, qui connaît en première instance des débats d'intérêt privé. Vient ensuite une juridiction d'appel, où un seul auditeur, homme de loi, mais portant un titre et un costume militaire, juge, assisté de deux officiers, d'une manière souveraine. Toute affaire criminelle est portée au régiment devant un tribunal composé d'un chef de bataillon, président; d'un auditeur, de deux capitaines, de deux sergens-majors, de deux sergens, de deux caporaux et de deux soldats. Le jugement n'est exécutoire qu'après l'approbation du colonel, qui, dans aucun cas, ne peut présider le tribunal.

Telle est l'organisation de la frontière militaire, qui fait de toute la population une armée dont les membres connaissent à la fois tous les devoirs militaires et le bien-être de la vie domestique. C'est le grand Eugène qui jeta les bases de ce système remarquable, et le maréchal Lascy l'a porté à la perfection où le duc de Raguse l'a trouvé aujourd'hui. Karansebès rappelle aussi une catastrophe amenée par l'inexpérience militaire de Joseph II. Le fils de Marie-Thérèse avait

réuni quatre-vingt mille hommes pour agir offensivement contre les Turcs qui couvraient la Valachie. Le succès était certain ; mais Joseph prend peur et ordonne la retraite pendant la nuit. Le désordre se met dans l'armée ; l'avant-garde tire sur les troupes du centre, dix mille hommes furent tués ou blessés dans cette échauffourée ; quel châtiment mérité n'eût pas subi Joseph II, si, au lieu d'être empereur, il n'eût été que général?

Le duc de Raguse se rendit de Karansebès sur les bords du Danube à Orsova, bourg jusqu'à présent assez chétif, près duquel des travaux considérables vont être exécutés pour faciliter la navigation. Ces travaux étaient l'objet d'une sollicitude particulière de l'empereur François, et seront une source de richesse et de prospérité pour la Hongrie. Quand ils seront exécutés, la durée du voyage de Vienne à Constantinople ne dépassera pas douze jours : mettez-en cinq pour aller de Paris à Vienne, et voyez avec quelle rapidité nous pourrons bientôt atteindre la ville de Mahomet II.

La Porte de Fer est un passage étroit qui forme l'entrée de la Transylvanie ; après l'avoir franchie, on entre dans une vallée qui aboutit au village de Wassely, ancienne colonie romaine connue sous le nom d'*Ulpia Trajana ;* c'était le chef-lieu de la Dacie, qui se composait de la Valachie actuelle, de la Transylvanie et d'une partie de la Moldavie. Deva, chef-lieu du comitat d'Hunyade, a un château qui est tout à la fois une ruine romaine et une ruine du moyen-âge. Hermanstadt, Carlsbourg, Torda, Clausenbourg, Dès, Bistriz, furent les différentes stations du voyageur jusqu'à Czarnowitz, capitale de la Bucovine, petite ville située sur les bords du Pruth, et limite de la monarchie autrichienne.

La Transylvanie, telle que l'a décrite le duc de Raguse, forme un plateau très élevé, environné aux deux tiers par une chaîne de montagnes, et dont la hauteur est telle que les montagnes qui lui forment une ceinture, vues du centre, perdent à l'œil beaucoup de leur élévation. Là vit une population de deux millions d'ames, composée de Hongrois, de Valaques, d'Allemands, de Szeklers et d'Arméniens. Les Valaques forment à eux seuls un million ; mais l'état ne reconnaît politiquement que trois nations, les Hongrois, les Szeklers et les Saxons. Les Szeklers sont de race et d'origine hongroise, et ne sont qu'une fraction de ce peuple. Les Valaques sont les anciens habitans du pays. Descendant des colonies romaines établies par Trajan, il se donnent à eux-mêmes le nom de Romains. En lisant ces notes d'un voyageur contemporain, qui nous montrent partout sur les rives du Da-

nube les traces de Rome, nous nous sommes rappelé quelle impression profonde Trajan avait faite à tous les peuples, par la conquête de la Dacie. Il reçut à ce sujet les félicitations des peuples les plus lointains de l'Asie, et Eutrope ne manque pas d'insister sur l'étendue de la nouvelle province ajoutée à l'empire romain (1).

Mais le grand intérêt du voyage du duc de Raguse commence avec son arrivée en Russie : désormais il nous parlera de choses qu'il importe véritablement à l'Europe de savoir, les forces de la Russie, l'état de l'empire ottoman, la situation de la Syrie, de l'Égypte. Et jamais voyageur n'a trouvé plus de facilités sur sa route; tout vient s'offrir à lui pour se faire voir et juger; on l'entoure, on le complimente; tout pour lui s'aplanit en s'embellissant; le czar a ordonné que partout des honneurs lui fussent rendus. Méhémet-Ali le traite sur le pied d'une parfaite égalité. Le maréchal doit à toutes ces politesses l'avantage d'avoir vu beaucoup en peu de temps. Il se peut faire que la reconnaissance l'ait entraîné quelquefois à des éloges exagérés, néanmoins la justesse d'esprit de l'observateur nous répond de la vérité des faits importans qu'il nous transmet.

Odessa, dont le comte Michel de Woronzow, gouverneur de la Russie méridionale, fit les honneurs au voyageur, doit ses rapides prospérités à la liberté du commerce; il y a quarante ans, le lieu où elle est bâtie était un désert; on dirait aujourd'hui Saint-Pétersbourg dans son enfance; partout on bâtit, on cultive; la franchise du port a fait venir les capitaux en abondance. La vue de la ville, depuis la mer, est admirable; son jardin public, des plantations nombreuses, lui donnent un air de fête. Le duc de Raguse ne craint pas de prédire à Odessa, pour un avenir assez prochain, une splendeur égale à celle de Marseille.

On ne saurait long-temps parler de la Russie sans s'occuper de l'armée et des forces militaires, et les indications d'un homme de guerre sont précieuses sur ce point. Avant de raconter sa visite dans les colonies militaires, le duc de Raguse explique l'organisation nouvelle qu'a reçue l'armée russe, dont le recrutement a toujours exigé un temps considérable à cause de l'immense étendue de l'empire. Le territoire russe a été divisé en deux parties : l'une, qui se compose des provinces les plus lointaines, est devenue étrangère au recrutement de l'armée active, on ne lui demande que de pourvoir aux be-

(1) Daciam Decibalo victo subegit (Trajanus), provinciâ trans Danubium facta in his agris, quos nunc Thaphali habent et Victophali, et Thervingi. Ea provincia decies centena millia in circuitu tenet. (Eutrop. Breviarum histor. rom., lib. VIII, cap. 2.)

soins spéciaux des frontières les plus voisines; l'autre, qui forme le centre de l'empire, est seule chargée de fournir les hommes dont l'armée a besoin. Ainsi, c'est sur une population de quarante millions d'ames et sur un territoire dont l'étendue est centrale et nettement déterminée, que s'opère ce recrutement.

Le maréchal entre dans des détails tout-à-fait spéciaux sur l'organisation des corps; il montre l'obligation où se trouve la Russie, pour jouer le rôle politique que lui donne sa puissance, d'avoir en temps de paix une armée d'un effectif plus élevé que les autres puissances de l'Europe; mais aussi l'entretien de ces troupes est beaucoup moins cher pour la Russie qu'il ne l'est pour la France, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre. Le soldat anglais est le plus cher de tous, le soldat russe est celui qui coûte le moins. C'est en 1821 que fut établi, après plusieurs essais, le système de colonisation militaire en vigueur aujourd'hui. Le duc de Raguse a visité les trois premières divisions de régimens colonisés qui sont dans le gouvernement de Cherson. La population mâle, dans ce gouvernement, s'élevait dans l'origine à soixante-cinq mille hommes; elle était composée de Cosaques du Bug, de Valaques, Moldaves et Bulgares qui avaient quitté la Turquie, de petits Russiens, d'Ukrainiens, et de paysans de l'intérieur de l'empire, envoyés dans le Cherson pour trouver des terres. On répartit la population et les terres de manière à satisfaire aux besoins des régimens. Chaque régiment reçut une population de onze à douze mille ames; le territoire de chaque régiment fut divisé en deux parties, l'une fut donnée aux habitans, l'autre réservée à la couronne et cultivée à son profit. Chaque paysan ou possesseur d'une charrue eut l'obligation de loger et de nourrir un soldat, de donner à la couronne deux journées de travail par semaine pour les travaux publics et les terres qu'elle s'était réservées, mais cet impôt a été fort adouci, et l'on ne dépasse pas aujourd'hui le nombre de quarante-quatre journées par an. Enfin la jeunesse mâle de la population fut affectée au recrutement, et dut rester constamment cantonnée en temps de paix. Il y a des écoles dans tous les villages, et les enfans reçoivent du prêtre et des aides dont il peut avoir besoin, l'instruction primaire. A dix-huit ans on les instruit au service, on leur apprend à monter à cheval, on les met en état d'entrer dans les rangs au premier appel; une fois cette éducation militaire terminée, ils restent dans leurs familles, occupés de la culture des terres et de leurs intérêts privés. Mais dans chaque régiment il y a une école de trois cents jeunes gens, de quatorze à vingt ans, com-

posée uniquement de fils de soldats, école militaire qui doit fournir chaque année cinquante hommes pour le recrutement : ainsi l'armée se recrute d'hommes déjà instruits, d'enfans de soldats élevés dans les traditions de la guerre et de la discipline. La force d'un régiment colonisé, en hommes présens sous les armes, est invariable en temps de paix : cette force est de douze cents hommes, et les moyens de recrutement sont tels qu'en temps de guerre, on peut compter sur les détachemens nécessaires pour tenir le corps au complet. Cette cavalerie colonisée a d'excellens chevaux; chaque régiment a son haras qui fournit aux trois quarts de la remonte, et avant deux ans les produits seront au niveau des besoins.

Les douze régimens colonisés dans le gouvernement de Cherson avaient reçu primitivement une population de soixante-cinq mille ames, il en a été depuis ajouté vingt-sept mille deux cent dix-neuf. La fécondité des pâturages et des moissons a suivi ces progrès de la population. Des terres immenses d'une fertilité extraordinaire, les libres allures du pouvoir absolu, l'énergique et persévérante habileté du comte de Witt, voilà aux yeux du duc de Raguse, les causes de ces résultats extraordinaires. Le voyageur a été naturellement amené à comparer les régimens-frontières de l'Autriche avec les colonies militaires de la Russie. En Autriche, les troupes qui sont de l'infanterie sont habituellement confondues avec la population, dans les colonies militaires elles en sont complètement distinctes, car la cavalerie exige une plus grande surveillance. En Autriche, le paysan a plus de liberté, en Russie plus de bien-être; enfin on a fait dans chaque pays ce qui convenait aux localités, aux circonstances, au but que l'on se proposait.

Laissons un moment le duc de Raguse visiter en détail les régimens des colonies militaires, et recueillons quelques particularités historiques. Souwarow nous apparaît ici sous un jour nouveau. Son ignorance n'était qu'affectation, car il parlait et écrivait sept langues correctement. Ses extravagances n'avaient d'autre but que de divertir Catherine; ses bouffonneries étaient un moyen d'insulter les courtisans qu'il détestait. Il voulait que le soldat russe le crût inspiré. Son coup d'œil était admirable. En 1796, à l'époque des campagnes d'Italie, il dit au général Korès : « Il faut que l'on se hâte de m'envoyer pour combattre Bonaparte, sans quoi il finira par passer sur le corps des Allemands, et viendra nous chercher jusque chez nous. » Il y a du génie dans cette divination.

De retour à Odessa, le duc de Raguse fut porté en deux jours à

Sebastopol, par un magnifique yacht, au milieu d'une société brillante. La ville de Sebastopol ne date que de la possession de la Crimée par les Russes; avant eux, la rade était déserte. Aujourd'hui le port, dont la nature a fait tous les frais, est armé de trois cent cinquante pièces de canon. La division de l'escadre qui tenait la mer pour son instruction, venait alors d'y rentrer; elle se composait de cinq vaisseaux de ligne et de cinq frégates, et deux jours après elle devait ressortir. Il est précieux d'avoir, pour former une marine, une mer intérieure comme la mer Noire, où, en guerre comme en paix, on peut s'exercer avec sécurité.

Maintenant voici ce que nous recommandons à l'attention de l'Europe; nous citons textuellement. « D'après les ordres de l'empereur, l'escadre de Sebastopol est toujours en mesure, soit avec ses moyens propres, soit avec quelques secours, de recevoir à son bord une division forte de seize mille hommes, qui est cantonnée à portée, dans la presqu'île. Cet embarquement peut être fait en deux fois vingt-quatre heures, l'escadre appareiller le lendemain; et comme les vents du nord règnent presque toujours dans la mer Noire, elle peut, en quarante-quatre heures, être à l'entrée du Bosphore. Si donc des circonstances politiques exigeaient que cette force y fût envoyée, elle y serait rendue cinq jours après les ordres donnés, c'est-à-dire bien avant que les ambassadeurs de France et d'Angleterre fussent informés qu'on se prépare à l'y diriger. Depuis l'abaissement de la puissance turque, il n'y a pas de lutte possible dans ces parages entre les autres puissances de l'Europe et la Russie. La frontière de cette dernière puissance sera aux Dardanelles le jour où une collision éclatera en Europe. »

Nous ne suivrons pas le duc de Raguse dans son voyage de la Crimée, la Chersonèse taurique des anciens. Les récits du savant Pallas ont déjà fait connaître cette péninsule, où il vint finir ses jours. Nous saluerons seulement en passant Kertch, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Panticapée, ville qui fut occupée par Mithridate, dont le maréchal parle avec une noble simplicité. « Tout ici, dit-il, rappelle encore Mithridate et porte son nom; on croirait qu'il vient de cesser de vivre. La grandeur des actions laisse des souvenirs ineffaçables : le succès n'est pas toujours nécessaire pour briller aux yeux de la postérité..... » En parlant de la gloire qui peut s'attacher au malheur, le voyageur ne faisait-il pas quelque orgueilleux retour sur lui-même?

Après une excursion dans l'île de Taman, et quelques autres pro-

menades dans la mer d'Azof, le duc de Raguse arriva à Kosloff ou Eupatorie (nom antique qui rappelle Mithridate), port de la Crimée, d'où il partit pour Constantinople. Ici se termine la première partie de son voyage. Avant de le suivre en Asie, remarquons que personne n'a répandu plus de lumières sur les progrès et la puissance de la Russie : le maréchal n'exagère ni ne s'épouvante; il décrit, il raconte, il a vu, et il écrit les choses en homme politique. Quand il a rappelé l'époque encore voisine de nous où des hordes de Tartares sortaient de la Crimée, et, venant se joindre aux armées turques, portaient la guerre sur le Dniéper, où l'Ukraine était une province de Pologne, où les Polonais se liguaient avec les Turcs et les Tartares, il nous montre les changemens inouis accomplis aujourd'hui, c'est-à-dire la Russie menaçant le cœur de l'Allemagne, tenant ses avant-gardes aux portes de Vienne et de Berlin, et possédant politiquement Constantinople. Que l'Europe pèse ce témoignage d'un vieux lieutenant de Napoléon.

Constantinople a été si souvent décrite, que le duc de Raguse ne saurait rien ajouter à la connaissance de ces lieux célèbres; mais il rend avec énergie les impressions qu'il y reçoit. Ainsi, en parcourant l'intérieur de la ville, aussi bien que Pera et les autres faubourgs, il lui semble qu'on y vit autant avec les morts qu'avec les vivans, tant on y rencontre de cyprès et de tombeaux, et qu'on pourrait mettre dans la bouche des habitans ces paroles : « Nous logeons sur des ruines, nous nous promenons au milieu des tombeaux, et nous vivons avec la peste. » Mais il faut surtout s'attacher, dans l'itinéraire du maréchal, à ses observations militaires et politiques. Il passa en revue, dans la caserne de Scutari, une brigade de la garde, dans la compagnie d'Achmet-Pacha Mouschir, commandant en chef, et de Namük-Pacha, jeune Turc de la plus haute distinction, qui parle le français très purement, qui a parcouru toute l'Europe, et avec lequel nous avons causé ici, à Paris. Le maréchal juge sévèrement cette infanterie turque; il paraît qu'il est difficile de voir quelque chose de moins beau et de moins bon; ce ne sont pas des troupes, c'est une réunion d'hommes qui a pour caractère général de physionomie l'air misérable et humilié. On voit qu'ils ont le sentiment de leur faiblesse. Il aurait fallu que le sultan, au lieu de penser à créer une armée tout d'abord, eût voulu seulement former un bataillon, qu'il se fût procuré trente ou quarante bons officiers, et un homme capable de comprendre l'importance de sa mission; il est probable qu'en deux ans il serait parvenu à avoir un bataillon modèle. Une fois ce résul-

tat obtenu, il aurait eu entre les mains les élémens d'une armée. Ainsi fit Pierre-le-Grand, qui d'ailleurs fonda le droit de commander uniquement sur la capacité démontrée. Quand le duc de Raguse reçut son audience du sultan, il exprima son opinion sur ses troupes avec le plus de ménagemens possibles, mais il put louer avec vérité l'équipage du vaisseau amiral, qui avait manœuvré devant lui avec une merveilleuse agilité. L'école de la garde, qui est sous la direction de Namük-Pacha, renferme cinq cents jeunes gens : si elle se maintient et se développe, elle pourra devenir la base fondamentale de l'armée turque.

Les conclusions du maréchal sur les destinées de l'empire turc sont claires et rigoureuses. Les réformes opérées par Mahmoud se réduisent à peu près à la destruction des janissaires et à l'établissement de la milice nouvelle. Pour le reste, les réformes ne portent guère que sur des choses futiles; ce sont des changemens de costumes ou de titres. Tout est faiblesse, rien de vital; partout surgissent des élémens de dissolution. Les Turcs ont perdu leur fanatisme religieux, et le respect profond qu'ils portaient au sang d'Othman; où est la pensée commune, le sentiment énergique, capables de triompher aujourd'hui de l'apathie naturelle de leur caractère?

Les Turcs ont toujours été peu nombreux, eu égard à la population des territoires où ils commandaient. Jamais ils n'ont eu qu'une puissance factice, incertaine et mal assise; ils n'ont point imité les Francs dans leur conquête de la Gaule, ni les Tartares dans celle de la Chine; ils n'ont jamais associé à leur grandeur les populations qui dépendaient d'eux, mais, les traitant en ennemies, ils n'ont cessé de faire peser sur elles le poids d'une autorité capricieuse et sans frein. Aujourd'hui une population turque de trois millions et demi au plus d'individus des deux sexes et de tout âge, est répandue sur une surface immense; elle est intercalée dans une population chrétienne plus nombreuse et hostile, elle est en face d'une population arabe qui a l'instinct de sa supériorité. L'empire ottoman est déjà démembré par la création des états de Méhémet-Ali. Il est aujourd'hui en réalité réduit à la ville de Constantinople et aux provinces qui l'entourent immédiatement, où la populatiou turque est le plus agglomérée.

Le grand seigneur ne peut donc exister que par la protection des autres, et il faut qu'il se lie d'une manière intime avec un des deux systèmes qui divisent l'Europe. D'un côté est la Russie, de l'autre les puissances maritimes auxquelles il faut ajouter l'Autriche, et qu'on

peut appeler l'alliance de l'Occident. Aux premiers troubles qui auraient lieu à Constantinople, à la première crainte d'une entreprise des flottes de France et d'Angleterre, l'escadre russe franchit le Bosphore avec douze mille hommes de troupes de terre; d'un autre côté, un corps de soixante mille hommes franchit le Danube et le Balkan et se place à Andrinople. Cependant à Paris et à Londres on délibère, on rédige des notes. L'empereur de Russie toutefois est trop sage pour songer à la possession prématurée de Constantinople, qui pourrait être funeste à la Russie méridionale en arrêtant le développement des richesses qui s'y créent aujourd'hui : la Russie ne pense maintenant qu'à s'assurer une libre navigation. Si les passages du Bosphore et de l'Hellespont avaient une ou deux lieues de largeur, peu de personnes à Saint-Pétersbourg songeraient à la conquête de Constantinople; mais comme ces passages étroits sont des postes qui ferment toute une mer, il faut s'en assurer. Si les Russes s'emparaient des Dardanelles, l'Europe ne pourrait les reprendre. Le duc de Raguse trace, à ce sujet, le plan hypothétique d'une campagne, et s'attache à démontrer que l'avantage resterait au premier occupant. Il faut donc que l'Europe s'accoutume, dès à présent, à l'idée que la Russie doit posséder une influence décidée à Constantinople, qu'elle occupera cette ville quand elle le voudra; que si elle le veut un jour, c'est qu'elle y sera forcée, mais qu'elle diffèrera autant qu'elle pourra le moment de cette conquête.

Le duc de Raguse, ayant mis à la voile pour les Dardanelles, passa en vue de la presqu'île de Sizique, dont le nom et l'histoire remontent à la tradition des Argonautes, et devant l'embouchure du Granique, de ce ruisseau devenu célèbre, parce qu'il fut le point de départ des triomphes d'Alexandre. Arrivé aux Dardanelles, il fit une course dans la plaine de Troie. Il se plut, avec Homère et l'ouvrage de Le Chevallier, à reconnaître tous les lieux décrits et marqués dans l'Iliade, le camp des Grecs, les tombeaux d'Achille et de Patrocle, les ruines du temple consacré à Minerve, le tombeau d'Antiloque, le Scamandre, le Simoïs, le lieu où s'élevaient les portes de Scées, par lesquelles sortaient les Troyens. Le voyageur alla ensuite évoquer d'autres souvenirs en visitant les ruines d'Alexandria-Troas, création d'Alexandre, et la plus grande, après Alexandrie d'Égypte, des dix-huit villes de ce nom que le Macédonien fit bâtir. Alexandria-Troas paraît avoir joui d'une grande splendeur; elle fut fidèle aux Romains dans leur guerre contre Antiochus, et reçut les mêmes priviléges que les villes d'Italie. Il y a quarante ans, des ruines ma-

gnifiques existaient encore; mais la plus grande partie a été employée à des constructions faites à Constantinople et aux Dardanelles. Après cette exploration de la colonie d'Alexandre, le maréchal se rendit à son bâtiment qui l'attendait sur la côte; il avait, à peu de distance, l'île de Ténédos, placée comme un point d'observation en face de l'embouchure de l'Hellespont, et Lemnos qu'il désigne comme destinée à devenir le boulevard de l'Occident et le point d'appui de la puissance maritime qui tiendra un jour en échec les forces de la Russie, au débouché de ces passages.

Smyrne, qui fut la première station du voyageur se dirigeant vers la Syrie, a une origine antérieure aux siècles historiques. On dit qu'une Amazone fonda la ville, et lui donna son nom qu'elle n'a jamais perdu. Les Lydiens la détruisirent; Alexandre la rebâtit. Sous les Romains, elle fut florissante. Strabon, cité par le maréchal, l'appelle la plus belle de toutes les villes, et les successeurs d'Auguste la couvrirent d'une protection spéciale. Dans le XIe siècle, elle tomba au pouvoir des musulmans, puis elle retourna sous la domination des empereurs grecs. En 1402, Tamerlan, qui ravageait l'Asie, parut devant Smyrne et s'en empara en quatorze jours. Elle devint bientôt après la conquête de Mahomet 1er, et elle est restée depuis ce temps incorporée à l'empire ottoman dont elle est, pour ainsi dire, l'unique place de commerce. Placée au milieu des pays les plus fertiles, elle est le lieu naturel par lequel les exportations doivent s'opérer, elle est sur la route la plus fréquentée et la plus courte qui mène dans l'intérieur de l'Asie. La population est composée de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et d'Européens. Les femmes y sont d'une beauté ravissante, et l'esprit grec y domine.

Le maréchal aurait voulu visiter Scio, mais une quarantaine qu'il aurait fallu subir le fit renoncer à ce projet. Cette île, dont le développement est de cent vingt milles environ, est dominée à son centre par une montagne élevée, sans culture et même sans végétation; mais elle a de fertiles vallées, et des vignes qui produisent un vin célèbre, aussi exquis aujourd'hui qu'il l'était dans l'antiquité. C'était le vin de César. La population de Scio avait été nombreuse et riche jusqu'à la guerre de l'indépendance hellénique, et jusqu'aux horribles massacres de 1826. N'ayant point fait à Scio la station projetée, le voyageur se dirigea sur Scala-Nuova, petite bourgade, port de commerce, aux environs duquel sont les ruines d'Ephèse.

Ass-Éalout n'est pas l'ancienne Éphèse, quoi qu'en aient dit plusieurs voyageurs; il n'en était qu'une dépendance, l'un de ses fau-

bourgs. Ephèse était bâtie sur une montagne qui forme un amphithéâtre d'une pente assez douce, elle avait un développement médiocre; mais les accessoires en faisaient une des plus grandes villes de l'Asie. Le célèbre temple de Diane était situé au pied de la montagne, en face de la ville, en dehors de ses murs. Les ruines en étaient immenses; les plus beaux débris ont servi aux mosquées de Constantinople. On sait que différens princes de l'Asie envoyèrent les vingt-sept colonnes qui décoraient le temple. Ephèse éprouva de grandes vicissitudes; elle prit parti pour les Lacédémoniens contre les Athéniens; Alexandre y rétablit la démocratie; Annibal y vint conférer avec Antiochus. C'est surtout à Éphèse que furent massacrés les Romains que frappa la vengeance de Mithridate; Auguste y éleva des temples à César; saint Jean l'évangéliste et saint Paul y prêchèrent le christianisme. Vicissitudes humaines! éternelle mobilité des choses! rapidité fatale des idées, des empires et du temps!

Samos, l'île de Pythagore, dans le voisinage de laquelle vécut, à Pathmos, le poète de l'Apocalypse, a été admirablement décoré par la nature, car les montagnes et les rochers que l'on y voit, sont de marbre blanc; la magnificence des temples et des palais y était plus facile qu'ailleurs. Dans l'antiquité, cette île était puissante sur mer, car elle eut jusqu'à cent vaisseaux propres au combat et portant cinquante rameurs. Entre les Athéniens et les Lacédémoniens, elle changea plusieurs fois de parti. Aujourd'hui elle compte à peine vingt mille habitans misérables : sa principale richesse consiste en des vins muscats très estimés, qui sont achetés au moment même de la vendange; car le cultivateur est si pauvre, qu'il ne peut conserver son vin pour attendre qu'il ait acquis toute sa valeur.

Quand il eut quitté Samos, un vent fort et favorable fit aborder en peu de temps le voyageur sur la côte opposée du continent, dans une anse où il jeta l'ancre. Il se trouvait à peu de distance du lieu où était situé un temple d'Apollon, très célèbre dans l'antiquité et qui dépendait de la ville de Milet, bâtie sur les bords du Méandre, dont les eaux coulent dans le voisinage. Milet était une des plus importantes villes de l'Ionie, mais il ne reste plus d'elle que des ruines confusément dispersées sur un grand espace de terrain. Ville maritime, Milet avait autrefois quatre ports; aujourd'hui la mer en est fort éloignée : d'immenses alluvions apportées par le Méandre, ont créé un nouveau pays. Les ruines du temple d'Apollon sont entières; il faut en admirer la magnificence et, pour ainsi dire, la fraîcheur : on dirait qu'un tremblement de terre a bouleversé le temple, et que

cette catastrophe date d'hier, ou plutôt on pense y reconnaître la main de l'homme. Le maréchal croit pouvoir assigner la ruine du temple de Milet à l'époque où Constantin, dans son zèle barbare pour la religion chrétienne, ordonna la destruction de tous les temples du paganisme. Les passions de l'homme n'ont pas moins de puissance que le temps, pour renverser ce qui est debout.

Rhodes, où aborda le voyageur après avoir salué Cos, la patrie d'Hippocrate, et jeté un regard sur la côte de Gnide où Vénus avait un si voluptueux temple, vit sa gloire éclipsée, il y a trois cent quinze ans, quand les chevaliers de saint Louis, défenseurs de la chrétienté contre les Turcs, furent contraints d'abandonner une conquête qu'ils avaient possédée pendant deux siècles. Mais il semble qu'hier seulement a cessé leur puissance; la rue des Chevaliers est intacte, la porte de chaque maison est ornée des écussons de ceux qui les ont habitées les derniers. Le maréchal, en se promenant dans cette rue silencieuse, pouvait se croire entouré des ombres de ces illustres porte-glaives. Rhodes, d'abord nommée par les Grecs Ophieuse, ou l'Ile des Serpens, reçut un autre nom de l'abondance des roses qui s'y trouvaient. Du temps des Grecs, elle était maîtresse des mers voisines par sa puissante marine. Sa population s'élevait à quinze cent mille ames. Les califes s'en emparèrent, puis elle retourna à l'empire grec. Les Vénitiens la conquirent, mais ils en furent chassés par Jean Ducas. L'empereur Andronic n'y possédait plus qu'un fort, quand Foulques de Villaret, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, qui, chassé de la Terre-Sainte et de la Syrie, s'était réfugié à Chypre, eut la pensée de devenir maître de Rhodes: Philippe-le-Bel lui prêta secours, et en 1310 Rhodes tomba entre les mains de l'ordre de Saint-Jean. Mahomet II, qui avait conquis Constantinople, l'assiégea sans succès en 1480. En 1520, Soliman II s'en empara après un siége de près de six mois, et une résistance de la part des chevaliers, dont les observations militaires du duc de Raguse diminuent un peu la gloire. N'ayant pu s'arrêter à visiter toute la rive méridionale de l'Asie-Mineure, le voyageur cingla directement vers la Syrie, et arriva à Beyruth, l'ancienne Beryte.

Colonie de Sidon, Beryte devint une colonie romaine sous Auguste, et la ville la plus florissante de la Phénicie. A la fin du VIe siècle, un tremblement de terre la renversa; relevée, elle fut prise par le Sarrasin, enlevée par Baudoin, roi de Jérusalem, reprise par Saladin. Le sultan Amurath IV y vainquit l'émir Fakhr-Eddyn, prince des Druses, et depuis ce temps Beyruth appartient à l'empire ottoman.

Elle a aujourd'hui une population de huit à dix milles ames. C'est l'échelle de la partie centrale de la Syrie et le port par lequel Damas, qui est la place d'entrepôt, et sert d'intermédiaire au commerce de l'Europe avec l'Asie, fait ses expéditions et reçoit ses marchandises. Le duc de Raguse n'y trouva pas populaire le nom de Méhémet-Ali, dont l'administration était l'objet d'une critique amère. La Syrie résiste au despotisme du réformateur; l'Égypte est plus docile.

La chaîne du Liban, que se préparait à parcourir le maréchal, s'étend parallèlement à la côte. Elle prend naissance auprès de Tripoli et finit près de Saïde, l'ancienne Sidon. Les forêts de cèdres si vantées dans l'Écriture, qui servirent à construire les flottes de Tyr et le temple de Jérusalem, ont disparu. Des roches nues et âpres s'offrent partout à l'œil. Mais une population active et intelligente habite les montagnes, et les fait aussi fertiles qu'elles peuvent l'être. La population de la chaîne du Liban s'élève à quatre cent mille ames; trois races la composent, les Ansariés, les Druses et les Maronites. Les Ansariés sont idolâtres; les uns professent le culte du soleil, les autres celui du chien. Les Maronites sont des chrétiens séparés de l'église grecque. Les Druses mêlent ensemble quelques idées du Coran, de l'Évangile et du système de la métempsycose.

Les deux versans de la chaîne du Liban forment un contraste remarquable. A l'occident, des sources, de la végétation, des habitans nombreux, de la culture; à l'orient, la stérilité et le néant. C'est ce versant si ingrat qui conduit à Balbek, situé au-delà de la vallée, au pied de l'Anti-Liban, et qui se dresse devant le voyageur par des ruines hautes et blanches. Une plaine immense se déroule devant l'œil. Balbek est une des plus anciennnes villes de l'Asie. Dès la plus lointaine antiquité, elle possédait un temple dédié au soleil. Balbek en syriaque, Heliopolis en grec, signifient ville du soleil. L'ancien temple ayant été détruit, le nouveau fut élevé sous le règne d'Antonin le Pieux. Les inscriptions déterminaient l'époque d'une manière précise; mais le style de l'architecture suffisait à l'indiquer. Si vous avez vu à Rome, près du Forum, ce qui reste du temple d'Antonin et de Faustine, vous connaissez les débris du temple de Balbek. Au surplus, suivant le témoignage du duc de Raguse, la description de Volney est tellement exacte, qu'elle ne laisse plus rien à dire.

La chaîne de l'Anti-Liban, qu'il faut traverser pour arriver à Damas, s'abaisse beaucoup dans cette partie et ne forme qu'un plateau élevé, sillonné par quelques ravins; son versant oriental est incomparablement plus beau que l'autre. Il est remarquable que dans

TIMBRE ROYAL

les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, les deux versans stériles se regardent, et que les deux versans fertiles soient opposés. La Cœlé-Syrie est ainsi renfermée entre deux lignes de montagnes sèches et arides.

En approchant de Damas, et pour éviter un circuit inutile, on gravit une colline de rochers calcaires, d'une élévation médiocre, et l'on aperçoit Damas au pied des montagnes qui bordent la plaine à l'occident et au nord. Le voyageur est transporté en découvrant cette vaste oasis qui apparaît tout à coup à l'entrée d'une plaine sans limites. La ville est belle, pour une ville turque. La population est d'environ cent mille ames; les bazars sont grands, mais presque uniquement remplis de marchandises étrangères; l'industrie a disparu de cette ville où elle florissait autrefois. A Damas sont les plus belles maisons de l'Orient : de grandes salles revêtues de marbre blanc, avec des jets d'eau, de belles cours bien plantées, qui sont presque des jardins, y sont assez communes.

Le gouverneur de la Syrie, Cherif-Pacha, compatriote et parent de Méhémet-Ali, bon petit Turc, suivant l'ex pression du duc de Raguse, lui fit un fort obligeant accueil. Il lui offrit de passer en revue les troupes qui étaient à Damas, et qui étaient composées de deux régimens. Le maréchal accepta, il était curieux de voir sous les armes les troupes égyptiennes qui ont battu les Turcs. Ces troupes lui parurent avoir peu d'instruction et ne justifièrent que médiocrement l'idée qu'il s'en était formée. Cependant l'Égyptien peut devenir un excellent soldat : il est sobre, bon marcheur, brave, susceptible d'enthousiasme et plein d'amour-propre. A ce propos, le duc de Raguse, par une digression que nous recommandons aux militaires et aux hommes politiques, trace un tableau de la campagne que fit en 1832 Ibrahim-Pacha contre les Turcs. La bataille de Koniéh, où les forces de l'armée turque, qui étaient triples de celles de l'armée égyptienne, ne purent la préserver d'une entière défaite, eut un effet immense dans toute la péninsule de l'Asie : si le lendemain de la victoire, Ibrahim-Pacha eût marché sur Constantinople, son apparition à Scutari opérait une révolution, le gouvernement turc s'écroulait. Mais l'armée égyptienne perdit du temps, et l'intervention de l'Europe vint l'arrêter à Kutahiéh; des négociations s'ouvrirent; une division russe arriva dans le Bosphore et campa sur la côte d'Asie : le sultan fut sauvé, et le traité de Rustaich mit fin à la guerre.

Jérusalem fut, après Damas, l'objet de la curiosité du voyageur. Pour s'y rendre, il parcourut la Syrie dans toute sa longueur. Le

Jourdain servait autrefois de limite au royaume latin de Jérusalem, du côté de Damas, et formait sa frontière militaire. Le fleuve est très peu large, mais il a une grande profondeur : on peut le comparer à la Seine, au-dessus de la ville de Troyes. On le passe sur un fort beau pont, qui a trois arches en ogive, et d'une architecture gothique. Tibériade n'est plus aujourd'hui qu'une réunion de cabanes infectes qui tombent en ruines. Nazareth est moins misérable; cette petite ville compte quelques milliers de chrétiens et quelques Turcs, population considérable pour le pays. La plaine d'Esdrelon est fertile, mais à peine si la cinq-centième partie de sa surface est cultivée. Naplouse, l'ancienne Samarie, parle agréablement aux yeux, vue de loin; mais son aspect est repoussant quand on pénètre dans son enceinte; elle n'offre que misère et saleté. En approchant de Jérusalem, on croit entrer dans le domaine de la mort.

M. le duc de Raguse a le bon goût de ne pas décrire en détail des lieux sur lesquels M. de Châteaubriand a laissé son empreinte immortelle : il ne nous livre que ses impressions personnelles, qui sont sincères et raisonnables; il parle des lieux saints, du christianisme, de son fondateur, avec respect et simplicité; c'est un honnête homme, un soldat, qui vénère, sans superstition, ce que l'humanité a toujours déifié, le dévouement et la vertu. Il se plaint des moines, dont l'esprit borné et la foi aveugle dégradent, par de folles légendes, la grandeur de la réalité; témoin le père Camille, qui voulait montrer au maréchal le tombeau d'Adam, le premier homme.

Ibrahim-Pacha venait d'entrer à Jérusalem quand le duc de Raguse y revint, après une excursion dans les environs. C'est un homme de quarante ans, d'une extrême corpulence, mais actif, infatigable, gai, fin, spirituel. Il questionna beaucoup le maréchal sur Napoléon, et sur les campagnes qu'il avait faites avec l'empereur; il parla des siennes, en Syrie et dans l'Asie Mineure, avec beaucoup de modestie. Par son ordre, le voyageur reçut les plus grands honneurs à Jaffa, où, après un jour de repos, il s'embarqua pour Saint-Jean d'Acre.

Si Saint-Jean d'Acre se fût rendu au général Bonaparte, la Syrie était conquise, et les affaires du monde prenaient un autre cours. Plus de retour en France; un empire français s'élevait en Orient. Mais la résistance de Saint-Jean d'Acre ramena l'armée française en Égypte; le général en chef eut des nouvelles de l'Europe, le désir de revoir la France, et des vaisseaux pour y courir. Le duc de Raguse donne les raisons du peu de succès de nos armes contre cette ville. L'armée française, déjà peu nombreuse à son entrée en Syrie, avait

éprouvé des pertes; la peste la ravagea. La garnison, au contraire, reçut par mer des renforts qui la portèrent jusqu'à douze mille hommes, et devint plus forte que l'armée qui l'attaquait. Quand Ibrahim-Pacha, en 1832, assiégea Saint-Jean d'Acre, il avait une armée nombreuse, un équipage d'artillerie complet, une escadre, des moyens immenses, et encore il resta six mois devant cette place. Cette ville est d'une extrême importance pour Méhémet-Ali; elle est centrale, elle est maritime, elle peut servir de refuge, en cas d'évènemens malheureux; sa position est formidable, sa célébrité donne un grand ascendant à celui qui la possède : le maître de l'Égypte ne saurait prodiguer trop de soins à la fortifier encore.

Que l'ame d'un homme doit être profondément remuée, quand il lui arrive, à trente-six ans de distance, de revenir au théâtre illustre où il a déployé l'activité de sa jeunesse! Il retrouve les charmes et les voluptés de l'action qui firent bouillonner son sang; ce n'est plus le vieux et sombre guerrier, c'est le jeune homme plein d'ivresse et d'audace, ne doutant ni de l'avenir, ni de lui-même, et voulant s'emparer du bonheur et de la gloire avec une indomptable énergie. Que sera-ce, si l'intervalle écoulé entre les deux venues sur une terre fameuse a été rempli par des évènemens publics et des accidens personnels d'une grandeur inouie et d'une variété foudroyante! L'ame du maréchal a dû être traversée par de pathétiques émotions à la vue de l'Égypte : il en parle avec une simplicité qui est une preuve nouvelle de leur profondeur. Méhémet-Ali, quand le duc de Raguse arriva à Alexandrie, était au moment de partir pour le Caire. Déjà il avait quitté la ville; mais il revint exprès, et visita le maréchal dans un château sur le bord de la mer, où ce dernier faisait une quarantaine de sept jours. Comme c'était la première fois que Méhémet-Ali rendait visite à un Européen, la sensation fut grande dans tout le pays. Méhémet-Ali est de petite taille; la finesse et l'énergie frappent dans ses traits, qui sont beaux, et dont l'expression est relevée par une superbe barbe blanche; il a le regard perçant, la physionomie mobile, des mœurs enjouées, de la gaieté, de la bienveillance, une rare connaissance des hommes, une force de volonté qui surmonte ou brise tous les obstacles, l'instinct des grandes choses, le goût de leur imitation; point d'études, pas de science acquise; un génie naturel, pratique. Quand le maréchal le vit, il avait soixante-cinq ans; sa forte constitution ne redoute aucune fatigue. Le premier emploi que fit le voyageur de sa liberté fut d'aller présenter à Méhémet-Ali ses remerciemens. Leur entretien fut fort long. Prévenu du caractère du pa-

cha, le duc de Raguse lui parla sans détour et sans crainte de lui déplaire, combattant ses idés quand il ne pouvait les adopter. Méhémet prit très bien cette franchise, et fit promettre à son interlocuteur qu'au retour du voyage qu'il allait exécuter en Égypte, il ne lui épargnerait pas les observations critiques qui pourraient l'éclairer.

Le maréchal prit possession d'une jolie maison, située dans l'enceinte dite des Arabes, au pied même du fort principal, qui est un ouvrage de sa jeunesse; il se trouvait dans des lieux bien connus, car il avait commandé à Alexandrie et dans toute cette partie de la Basse-Égypte, depuis le mois de novembre 1798 jusqu'au mois d'août 1799. Alexandrie a deux ports séparés par un isthme que forment des attérissemens : elle contient aujourd'hui quarante mille ames; autrefois sa population ne s'élevait pas au-dessus de dix mille; voilà le fruit des efforts pour relever la culture, et pour créer la navigation et l'industrie. Après avoir satisfait sa curiosité pour les fortifications qu'il avait construites lui-même, il y a trente-six ans, le voyageur alla examiner un des travaux les plus importans de Méhémet-Ali, le canal qui établit la communication entre le Nil et le port d'Alexandrie.

Si à l'embouchure de toutes les rivières, leur cours est ralenti par le choc de leurs eaux avec celles de la mer, nulle part la barre n'est si forte qu'aux bouches du Nil, parce qu'aucun fleuve n'a des eaux aussi chargées de limon; aussi les dangers de la navigation sont grands quand la mer est agitée. Le pacha s'est déterminé à établir une communication navigable et directe entre le port d'Alexandrie et le Nil. Le canal, malgré les défauts dont le duc de Raguse fait une critique détaillée, satisfait en grande partie aux besoins du moment, en facilitant l'exportation des produits de l'Égypte, et, de plus, en amenant constamment les eaux douces autour d'Alexandrie, il est le principe d'une végétation active qui a remplacé la stérilité.

Au-delà du canal est le plus grand des jardins de cette contrée, qui appartient à Ibrahim-Pacha; puis on aperçoit une immense surface brillante : ce sont des salines naturelles, qui se sont formées dans l'emplacement de l'ancien lac Maréotis. Dans cette exploration des lieux, le maréchal reconnut les moyens de fortifier plus encore Alexandrie, et il communiqua au pacha et à ses ingénieurs ses vues et ses idées sur ce grand intérêt. Il entretint aussi Méhémet sur la situation de la Syrie, s'attachant à lui faire sentir les différences qui distinguent ce pays de l'Égypte. En Syrie, la population est accoutumée à la résistance; elle est retranchée dans des montagnes où chaque village peut se défendre. L'Égypte, au contraire, est un petit

pays qu'on parcourt dans tous les sens avec facilité : on peut sans peine le maintenir dans l'obéissance, ou l'y faire rentrer. La population est soumise et laborieuse. L'Égypte peut, sans danger, être surchargée d'impôts : sa richesse et sa docilité le permettent; en Syrie, tout est péril, et ses produits, quoi qu'on fasse, seront toujours bornés. Il faut donc conduire ce dernier pays par l'opinion, par les intérêts, par le sentiment de son bien-être; il faut le ménager pour le recrutement et ne pas vouloir y établir un monopole qui amènerait la désaffection et la révolte. Méhémet-Ali parut goûter ces conseils et d'autres encore sur l'organisation des troupes syriennes.

Voici quelque chose de merveilleux : en 1828, il n'existait sur la presqu'île d'Alexandrie qu'une plage aride et déserte; en 1834, cette plage est couverte par un arsenal complet, bâti sur la plus grande échelle, par des cales de vaisseaux, des ateliers de tous les genres, des magasins pour les approvisionnemens, une corderie de mille quarante pieds de longueur. Des ouvriers nombreux, tous Egyptiens, remplissent les chantiers. *Je ne crois pas,* dit le duc de Raguse, *que l'histoire du monde ait jamais présenté dans aucun temps rien de pareil.* Cette louange n'est pas exagérée, quand on voit que de cet arsenal, dont les fondations datent de six ans, il est sorti dix vaisseaux de ligne de cent canons, sans parler des frégates de divers rangs, des corvettes et des bricks, qui portent la flotte à plus de trente bâtimens armés. Et cependant le pays n'avait ni bois, ni fer, ni cuivre, ni ouvriers, ni matelots, ni officiers; mais il avait pour maître un homme d'une volonté indomptable, Méhémet-Ali, qui, sachant se servir des talens insignes de M. de Cerisi, ingénieur-constructeur de la marine, passait ses journées entières au milieu des ouvriers, et prodiguait son temps, sa vie, ses ressources, à la passion d'obtenir ces prodigieux résultats. La création de l'arsenal d'Alexandrie donne une idée de la fondation des villes et des sociétés antiques : on comprend comment la volonté peut élever les murailles, les palais et les cités. M. de Cerisi donna au maréchal des détails curieux sur le caractère des Arabes. Sobres, aimant le repos, ils sont néanmoins capables d'une grande activité : leur complexion nerveuse s'exalte facilement; quelquefois ils se découragent, mais bientôt leur énergie reparaît, et ils se retrouvent tout entiers. Seulement, dans leur langueur, il ne faut pas les maltraiter, les punir, mais il faut savoir attendre leur réveil. Cette organisation ne rappelle-t-elle pas un peu la trempe du soldat français? Le maréchal n'a pu fermer les yeux à cette ressemblance.

Le véritable chef de l'escadre égyptienne, celui qui l'a créée, est un Français, M. Besson, qui est vice-amiral et major-général du pacha, dont il possède toute la confiance. Il a formé et dressé les équipages avec une promptitude inouie. Les vaisseaux naviguent et manœuvrent avec régularité, et tiennent des croisières dans les mers étroites et dangereuses qui baignent les côtes de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de l'Egypte. Cette marine a, et avec raison, le sentiment de sa supériorité sur celle des Turcs.

En revoyant le mouillage et la côte d'Aboukir, le maréchal discute les travaux qui seraient nécessaires encore, afin que la place d'Alexandrie ne soit plus attaquable d'aucun côté par une armée de débarquement. Cette rade lui rappelle aussi le combat naval qui eut une si grande influence sur le sort de l'armée française et sur celui de l'Egypte. Quand Bonaparte apprit cette funeste nouvelle, il resta calme. « Nous voilà séparés de la mère-patrie, dit-il, sans communications assurées avec elle; il faudra savoir nous suffire à nous-mêmes. L'Egypte offre d'immenses ressources : nous les développerons..... La grande affaire pour nous, c'est de préserver l'armée d'un découragement qui serait le germe de sa destruction. Sachons nous élever au-dessus de la tempête, et les flots seront domptés. Nous sommes peut-être destinés à renouveler la face de l'Orient, à placer nos noms à côté de ceux les plus illustres de l'histoire ancienne et du moyen-âge. »

C'est à Alexandrie que le pacha a fixé sa résidence d'été; il y passe au moins six mois chaque année : l'hiver, il habite le Caire. Dès le matin, Méhémet sort de son harem et s'établit dans son divan : là il est accessible à tout le monde. Les consuls-généraux entretenus en Egypte par les diverses puissances de l'Europe forment le corps diplomatique du pacha et habitent toujours la même ville que lui. Leur position n'est pas sans éclat dans Alexandrie, la ville d'Orient où l'on retrouve le plus les mœurs de l'Europe et le plus grand nombre d'Européens.

On conçoit l'empressement du voyageur à parcourir l'Egypte : Fouéh, ville du Delta, fut sa première station sur le Nil, dont l'aspect le frappa d'admiration, comme s'il n'avait jamais contemplé ce fleuve magnifique. En naviguant sur ses eaux, il se rappelait les impressions de sa jeunesse, et l'aspect différent sous lequel le pays s'offrait à ses yeux le surprenait. Les palmiers qui décorent les villages étaient plus nombreux jadis; les maisons n'étaient plus surmontées, comme autrefois, de colombiers d'une architecture bizarre

et jolie; une quantité prodigieuse de coton a remplacé les céréales; enfin le ciel semble moins pur, et les pluies sont plus fréquentes. Des souvenirs militaires attendaient le maréchal à Chebrêrys, où l'armée d'Egypte se trouva la première fois en face des Mamelouks : puis il alla visiter les ruines de l'ancienne Saïs, située dans le Delta, dont Champollion a singulièrement exagéré la grandeur et la beauté; mais il n'avait pas encore vu Thèbes et les pyramides.

Le Nil n'est plus un dieu pour les Egyptiens actuels; mais, sans en faire une divinité, ils le mettent au-dessus de tout, car il est pour eux le principe de toute vie et de toute fécondité : leur bonheur est de parcourir ses eaux avec un vent favorable, ou de vivre sur ses rives, dans son voisinage. Les paysans demandaient aux Français que Bonaparte conduisit en Egypte s'il n'y avait pas de Nil en France. On leur répondait : « Nous en avons cinquante. » Alors ils répliquaient : « Qu'êtes-vous donc venus faire ici? » C'est ce grand fleuve, que les Arabes appellent la mer, dont Méhémet-Ali veut se rendre maître, et dont il veut régler les mouvemens et les irrigations.

Le barrage du Nil est un problème à résoudre dont les conditions sont : 1° d'arroser, en tout temps, trois millions huit cent mille feddams de terrain; 2° d'alimenter, au moment des crues, les grands bassins d'inondation situés dans l'intérieur, depuis le Caire jusqu'à la mer; 3° de conserver la navigation dans les deux branches du Nil. Tel est le but que doit atteindre le plus grand travail hydraulique que les anciens et les modernes se soient encore proposé. Les plans sont dressés; un Français, M. Linan, assisté d'autres Français, a rédigé le projet et doit présider à son exécution. La nature permettra-t-elle à l'homme tant de gloire et un si éclatant triomphe sur elle-même?

Arrivé au Vieux-Caire, le maréchal fut reçu par Soliman-Pacha, Français dont le nom est Selves, né à Lyon, et qui avait servi sous ses ordres. Selves commença sa vie par être marin; puis il passa dans l'armée de terre, servit dans le 6e de hussards sous le colonel Pajol, fit, comme officier, la campagne de Russie, remplit pendant la retraite les fonctions d'officier d'ordonnance du maréchal Ney, fut, en 1814, remarqué par l'empereur, était en 1815 attaché à l'état-major du maréchal Grouchy, et comme il ne put entrer dans la garde royale, il quitta la France en 1817 pour se rendre en Perse; mais en traversant l'Égypte, il y fut retenu par Méhémet-Ali. Il a fait des Orientaux des troupes régulières, et par la pratique il est devenu lui-même un homme supérieur. Il a deviné la grande guerre; il parle le turc et l'arabe avec facilité; voilà un officier de fortune qui fait

honneur à la France. L'hôte de Soliman-Pacha trouva le Caire fort embelli. Ibrahim-Pacha a bâti un magnifique palais sur les bords du Nil, et couvert d'arbres l'île de Rondah, située en face, dont une grande partie est distribuée en jardins, à la manière européenne. Dans l'intérieur de la ville, la rue principale qui conduit à la citadelle a été élargie. Sur la place de l'Ezbékick, le maréchal se rappela Bonaparte passant la revue de ses légions, il reconnut la maison qui fut sa demeure et le lieu où Kléber fut frappé.

L'Égypte a eu tour à tour différens siéges de sa grandeur : Thèbes d'abord, puis Memphis, Saïs, Alexandrie, Fortat, sous les Arabes, le Caire aujourd'hui, qui est le centre de la puissance de Méhémet-Ali, de tous les souvenirs et de tous les élémens qui doivent faire de l'Égypte un empire. Deux cent cinquante mille habitans sont agglomérés au Caire.

La citadelle, l'école d'artillerie, l'école des élèves, composée de trois cent quatre-vingt-onze jeunes gens, ont obtenu les suffrages du voyageur. Il passa en revue une brigade d'infanterie qui manœuvra pendant trois heures devant lui, dans la plaine de Lakoubéh, non loin des tombeaux des kalifes, et près de celui de Malek-Adel, frère de Saladin. *J'eus lieu d'être extrêmement content*, dit le maréchal. Voilà pour la puissance militaire. L'industrie n'a pas été l'objet de moins d'efforts, comme l'attestent une fabrique de draps, une fabrique de coton et de toile, une fonderie, une manufacture de poudre. Mais c'est l'établissement d'Abou-Zabel, situé à six lieues du Caire, qui excite vraiment l'admiration du voyageur; cet établissement est la création d'un médecin français, le docteur Clot, qui a groupé autour d'un hôpital militaire un jardin botanique, un amphithéâtre d'anatomie, un laboratoire de chimie, et une salle de physique. Les professeurs sont Européens, et de jeunes interprètes transmettent en arabe aux élèves l'enseignement, qui est fait en français. Le duc de Raguse a assisté à tous les cours; la transmission de l'enseignement lui a paru rapide et bien comprise par ceux auxquels elle s'adressait.

L'administration aboutit dans tous ses détails à Méhémet-Ali, qui entre dans la connaissance de chaque chose, et sans l'ordre duquel rien ne se fait. Une ligne télégraphique lui fait connaître en peu de momens ce qui se passe à Alexandrie et sur d'autres points de la côte. Une correspondance journalière lui apporte en vingt heures ses dépêches d'Alexandrie; elles sont confiées à des piétons. Dans le conseil d'état se traitent toutes les grandes affaires d'administra-

tion; mais on dit que les membres en sont médiocres. Méhémet-Ali a divisé l'Égypte en cinq grands gouvernemens dont les chefs ont le titre de Moudirs; viennent ensuite les provinces, les arrondissemens, les cantons et les villages.

La propriété a toujours été incertaine en Égypte; jamais elle n'a eu des bases fixes comme dans l'Occident. Comme l'eau fait toute la valeur de la terre, puisqu'elle apporte les élémens de sa végétation, le propriétaire de l'eau du Nil est le véritable propriétaire des terres, et ce propriétaire est le gouvernement. Voici le système adopté par Méhémet-Ali. Le chef de culture, assisté par le cheik-elbeled de chaque village, fait tous les ans la répartition des terres à cultiver par les habitans, puis on détermine la culture qui leur sera appliquée. La *doura* est abandonnée à la famille pour sa nourriture. Quant aux autres produits, ils sont divisés en deux classes: les blés, l'orge, les légumes, les graines de trèfle, appartiennent au cultivateur, sauf la quantité que demande le pacha, et qui change chaque année. Habituellement c'est la moitié ou les deux tiers de la récolte. Mais le reste, — c'est-à-dire le riz, le coton, le sucre, l'indigo, l'opium, la garance, — est exclusivement réservé au pacha. Il est défendu au cultivateur, sous les peines les plus graves, d'en retenir la plus petite quantité. Toutes ces denrées sont portées dans les magasins publics et reçues au compte des fellahs au taux réglé par le pacha, taux qui ne dépasse jamais les deux tiers du prix marchand. Le fellah doit au pacha le miry, qui est l'impôt ou le prix de location des terres. Cette somme est fixée d'après la classe de la terre. Le fellah paie encore un impôt personnel; son bétail est aussi imposé. Les barques du Nil le sont également. Le fellah est obligé de prendre dans les magasins publics tout ce qui lui est nécessaire, habillement, chemises, manteaux. C'est le pacha qui lui vend les semences pour la culture, les bœufs, la voile et les agrès de son bateau, jusqu'à la natte sur laquelle il dort. Un compte est ouvert par les percepteurs des villages à chaque habitant; tous les quatre ans on fait la balance. Si le fellah est constitué débiteur, on le poursuit; s'il est créancier, on retient la somme qui lui revient pour être la garantie des paiemens des autres fellahs de son village, ou de tout autre fellah qui serait débiteur. Un vaste système de solidarité embrasse toute l'Égypte, solidarité des individus du même village, solidarité des villages du même canton, solidarité des cantons de la province. En outre, les villes sont soumises à des impôts de consommation qui portent à peu près sur tout. Méhémet-Ali n'a pas non plus oublié d'imposer l'industrie; il a

trouvé le moyen de l'atteindre, quelle qu'elle soit. Tel est le système qui a exagéré le monopole et le despotisme au-delà de toute mesure.

Sans doute, l'autorité du pacha était nécessaire pour introduire et faire prospérer la nouvelle culture; mais Méhémet-Ali eût dû admettre les cultivateurs au partage d'une portion des avantages qu'il en retire, en leur payant à un prix plus élevé les denrées qu'il en reçoit. Cette solidarité dont nous avons parlé ruine le cultivateur et n'enrichit pas l'état; elle a arrêté l'accroissement de la production en détruisant tout intérêt de travail et de plus-value. On conçoit que Méhémet-Ali, obligé à d'énormes dépenses, demande le plus d'argent possible à des moyens extraordinaires; mais, à force d'avoir voulu grossir la source de ses richesses, il court le danger de l'avoir tarie lui-même.

Au-delà du Caire commence une autre Égypte, celle de la primitive histoire et des anciens jours. On laisse derrière soi la civilisation nouvelle avec ses richesses et ses produits, et les pyramides, qui, du Caire, vous apparaissent dans toute leur gloire, vous dénoncent que vous mettez le pied dans un autre monde. Quand vous marchez sur elles, on croirait qu'elles s'abaissent et que leurs dimensions s'amoindrissent; mais cette illusion n'est que passagère, et quand vous les touchez, elles se dressent devant vous comme un géant de pierre, qui vous accable de son immensité.

Les pyramides ont été visitées et fouillées tour à tour par les divers conquérans de l'Égypte, par les Perses, les Grecs, les Romains et les Français. Les dégradations que ces monumens ont subies sont l'ouvrage des hommes beaucoup plus que celui des siècles. La seconde pyramide, qui est à peu près de la même grandeur que la première, a été ouverte par Belzoni. Comme dans la première, des couloirs rapides et étroits conduisent à une chambre sépulcrale où se trouvait un sarcophage dont le couvercle était brisé. Il renfermait des ossemens que l'on a jugé être ceux d'un bœuf, ce qui autoriserait à penser que le dieu Apis partageait quelquefois avec les rois d'Égypte la gloire d'avoir une pyramide pour tombeau. La troisième est d'une dimension beaucoup plus petite; mais les matériaux qui ont servi à l'élever sont aussi beaux que ceux de la grande. Près de la seconde pyramide, dite de Céphren, étaient des constructions étendues qui appartenaient à un temple. A peu de distance et tout autour il y a encore plus d'une centaine de petites pyramides, dont plusieurs sont debout, d'autres renversées sur le sol. Toute la surface est couverte de tombeaux ruinés, et la montagne a été percée de puits

qui servaient aux inhumations. C'est comme une immense ville de morts qui a recueilli les générations accumulées de la population de Memphis.

Après s'être donné le spectacle des Pyramides, le voyageur s'embarqua au village de Bedreqin pour remonter le fleuve. Il avait un grand désir de visiter le Fayoum, province séparée de la vallée du Nil, et pays à part; mais le canal qui devait l'y conduire n'était pas praticable par la baisse des eaux, et sur terre la rupture d'une digue interrompait toute espèce de communication. Il fallut renoncer à cette excursion et se contenter de renseignemens que le duc de Raguse a lieu de croire fort exacts. On peut regarder comme certain que le Fayoum a été un désert aride jusqu'au moment où le roi Mœris fit exécuter les travaux nécessaires pour y conduire les eaux du Nil. Il n'a pas creusé un lac, mais ouvert un chemin par lequel les eaux sont venues remplir le bassin qu'avait disposé la nature. C'est cette plaine inclinée, connue anciennement sous le nom de Nome d'Arsinoé, qui compose le Fayoum actuel, dont la fertilité est la même qu'autrefois.

La Haute-Égypte fertile est, pour les trois quarts au moins, placée sur la rive gauche du Nil. Beny-Soueyf est bâtie de ce côté. Cette ville, dont l'aspect est fort agréable, est le point d'embarquement des produits du Fayoum. Elle a une manufacture de toile de coton qui compte neuf cents ouvriers. Au village de Magara, le maréchal vit fuir devant lui la population : le pavillon turc de ses barques l'avait fait prendre, lui et ses compagnons, pour des agens du pacha qui venaient exécuter des levées de soldats, tant le recrutement inspire de terreur, car il s'empare arbitrairement de tous les hommes qu'il rencontre; c'est une guerre, et c'est en faisant des prisonniers qu'on livre au pacha les levées dont il a besoin.

Au-dessus de Minieh, ville assez considérable où réside un Mamour, on commence à trouver la culture des cannes à sucre exécutée en grand. Montfalout est la résidence d'un Nazer. A ce point, la vallée du Nil s'élargit, les deux chaînes s'éloignent, et elle devient très belle. Syout, dont les environs sont aussi très rians, est journellement le théâtre d'un acte horrible qu'un usage barbare et une jalousie effrénée ont consacré pour la sûreté des harems. Trois cents individus mutilés en sortent chaque année, et ce sont des moines cophtes qui font ces eunuques.

Au-delà de Syout, la chaîne arabique se rapproche de nouveau du fleuve, et devient plus haute et très escarpée; elle s'éloigne quelquefois, mais revient promptement. En face de la magnifique île d'Aoui,

les deux chaînes de montagnes prennent un nouveau caractère; elles sont plus hautes, plus raides dans leurs pentes, et également dépouillées. Mais la vallée et le fleuve gardent toujours leur magnificence. A Fahr, le pays redevient pauvre, inculte et désert. Les crocodiles apparaissent en grand nombre. Kénéh, l'ancienne Néopolis, est une ville fort importante et le point habituel de communication de la Haute-Égypte avec la côte d'Arabie. Une route conduit à Cosseïr, qui est le port de cette côte, et sert de relâche aux bâtimens qui entrent dans la mer Rouge.

Thèbes est voisine de Kénéh; peu d'heures de navigation l'en séparent. C'est sur la rive gauche du Nil qu'était placée la plus grande partie de la ville. Les monumens dont on voit les restes sur cette rive sont un palais construit par le pharaon Menephtath Ier, père de Rhamsès-le-Grand (Sésostris); plus loin, le Memnonium, connu des anciens Égyptiens sous le nom d'Amenophi, son fondateur; puis, le Rhamseïon, bâti par Sésostris; au sud-ouest, le Rhamsès-Méiamoun; enfin, en continuant au sud, une immense enceinte qui forme un tout complet et présente aujourd'hui des reliefs élevés et réguliers. Sur la rive droite et sur le bord du fleuve était un gigantesque palais composé de plusieurs parties; on y trouve aujourd'hui les nombreuses cabanes du village de Louqsor. A trois quarts de lieue plus bas, on voit le plus grand de tous les palais, celui de Karnak, dont une description ne peut donner l'idée, et il est lui-même environné d'une suite de palais qui en sont comme les dépendances.

L'émotion du maréchal en face de ces magnifiques débris est vive et se communique au lecteur : sans avoir la pensée de décrire tous ces monumens après la commission d'Égypte et Champollion, le voyageur nous intéresse par la clarté de ses indications, et la sincérité de ses sentimens; ses vues historiques sur l'ancienne Egypte sont pleines de justesse; son admiration pour les monumens de Karnak est exprimée sans enflure; leur grandeur infinie vous devient sensible, et le siècle de Sésostris semble reprendre de la vie sous la plume de ce lieutenant de Napoléon.

Dendérah, éloigné seulement d'une lieue de Kénéh, est placé sur la limite même du désert libyque dont les sables ont envahi tous les environs. Le temple a tout ensemble de la majesté et de l'élégance; on voit qu'il a été construit en plusieurs fois. On ne peut pas le parcourir intérieurement dans son entier, à cause des décombres qui en remplissent une portion. On voit dans la partie supérieure l'em-

placement du fameux zodiaque. Près de ce premier temple, il y en avait deux autres plus petits. On a plaisir à contempler ces monumens, même au sortir de Thèbes et de Karnak.

Le désert pouvait seul désormais attirer le voyageur, dont le cœur était plein des témoignages de la grandeur humaine. Il revint sur ses pas pour s'y engager. C'est à Minyeh qu'il quitta les bords du Nil. Il lui fallut renoncer au cheval pour le dromadaire, et prendre quelques leçons pour diriger cette nouvelle monture. Les Arabes sont bien les enfans du désert, car le désert les a faits ce qu'ils sont, et ils ont les qualités qui leur permettent de lui résister et d'y vivre. Voyager dans le désert, voilà leur destinée; le temps n'est rien pour eux, et ils le laissent couler avec une patience inaltérable. Veulent-ils se soustraire à la tyrannie, ils fuient; un espace infini est la garantie de leur liberté. Aussi il est interdit à l'Arabe de demeurer dans une maison; il peut mener ses troupeaux sur de verts pâturages, mais il doit toujours poser sa tente sur le sable, afin que, suivant une de leurs paroles, il reste toujours un Arabe de toile et ne devienne jamais un Arabe de pierre. Après six jours de marche dans le désert, le maréchal arriva en vue de la mer Rouge et du mont Sinaï. Mais sur la côte de Ghébel-Ezer, il ne trouva pas le bâtiment sur lequel il comptait. Il résolut de se rendre à Suez, en suivant le bord de la mer. Chemin faisant, il se faisait raconter par les cheiks bedouins l'histoire de leur tribu, qui faisait partie de la nation des Maazes. Il campa en face du mont Sinaï, mont célèbre qui est le point culminant de toute la chaîne de l'Arabie Pétrée, que la mer entoure de trois côtés, et qui servit de tribune à un homme de génie pour promulguer sa loi.

Après avoir reçu l'hospitalité au couvent de Saint-Paul, qui contient trente-cinq moines, dont la moitié sont borgnes, le voyageur atteignit enfin Suez, l'ancienne Arsinoé. Le désert se prolonge jusqu'à la porte même de la ville. Autrefois Suez était le port par où se faisait le commerce de l'Inde. Maintenant la ville est réduite à quelques centaines de familles ou à douze cents habitans à peu près. Le duc de Raguse alla visiter les restes du canal qui liait anciennement la navigation du Nil avec celle de la mer Rouge. Pour rétablir cette communication intérieure, un ingénieur français, M. Lepere, a fait un projet dont l'exécution paraît aisée, et les avantages certains. Le rétablissement de ce canal semble préférable à un chemin de fer du Caire à Suez, dont l'idée a séduit Méhémet-Ali.

L'heure du retour avait sonné pour le voyageur. Le duc de Raguse passa encore quinze jours au Caire, pendant lesquels il fit part à Méhémet-Ali de toutes ses remarques durant son voyage dans l'intérieur de l'Égypte; il discuta aussi avec Soliman-Selves le plan d'une organisation nouvelle pour l'armée; enfin il prit congé du pacha, comblé de procédés bienveillans, et partit sur une frégate égyptienne de soixante-quatre canons, dont le capitaine, un Circassien nommé Kousrow, avait ordre de lui obéir comme à Méhémet-Ali lui-même. Après huit jours de traversée, le maréchal entra dans le port de Malte, en présence de toute l'escadre anglaise commandée par l'amiral Rowley. Un mois après, il arrivait à Civita-Vecchia.

L'Égypte est de tous les pays parcourus par le maréchal celui que son itinéraire fait le mieux connaître, et c'est aussi celui dont l'exploration est la plus curieuse tant pour son passé que pour les efforts de sa civilisation nouvelle. Par le récit du voyageur, on entre dans une connaissance intime de Méhémet-Ali, qui ne montre pas trop d'infériorité dans sa laborieuse imitation de Pierre-le-Grand. Il y a du génie dans cet homme, et, quoiqu'il se trompe dans plusieurs de ses moyens, il mérite l'admiration pour les choses qu'il a déjà faites. Eh! comment l'esprit politique de Méhémet et d'Ibrahim ne serait-il pas inspiré dans cette terre d'Égypte par les glorieux souvenirs qui les pressent de toutes parts? C'est du territoire d'Alexandrie, dont il venait d'arrêter le plan, que partit Alexandre pour aller chercher le caractère divin dont il avait besoin. César s'est battu dans la ville fondée par le Macédonien pour défendre sa vie et pour garder l'empire du monde. Napoléon, commençant par où finirent Alexandre et César, plaça l'Égypte à l'entrée de sa gloire comme un phare lumineux. Tout, dans cette terre, est plein de la France et de l'empereur. Là, Bonaparte a passé, ici il a combattu, plus loin il a campé. Le maréchal, dans les notes de son itinéraire, livre pour la première fois à la publicité une admirable dépêche du général en chef, au directoire, en date du 10 messidor an VII, au quartier-général du Caire. Bonaparte, après avoir tracé l'état de situation de l'armée, continue ainsi : « La campagne de Syrie a eu un grand résultat. Nous sommes maîtres de tout le désert, et nous avons déconcerté pour cette année les projets de nos ennemis..... Notre situation est très rassurante. Alexandrie, Rosette, Damiette, El-Arich, Catiéh, Salahiéh, se fortifient à force. Mais si vous voulez que nous nous soutenions, il nous faut d'ici à pluviose six mille hommes de renfort; *si vous nous en faites passer en outre quinze mille, nous pourrons aller par-*

tout, même à Constantinople..... S'il vous était impossible de nous faire passer ces secours, il faudrait faire la paix, car il faut calculer que d'ici au mois de messidor, nous perdrons encore six mille hommes... » Quelle précision! quelle simplicité dans la grandeur! Donnez quinze mille hommes à cet émule d'Alexandre, il va à Constantinople, et il en frustre l'ambition des successeurs de Catherine.

Le livre de M. le duc de Raguse prendra rang parmi les voyages qui servent de documens à l'homme politique, à l'historien, au philosophe. Sans doute cet itinéraire a beaucoup d'imperfections et de lacunes; il n'y faut pas chercher cette ampleur de détails qui caractérise le voyage de Chardin dans la Perse, de ce marchand intelligent dont les descriptions charmaient si fort Montesquieu. Il serait injuste de demander aussi au maréchal l'érudition que Niebuhr, le père de l'historien de Rome, a montrée dans sa description de l'Arabie, non plus que l'éloquence exacte et enchanteresse de M. de Châteaubriand dans son Itinéraire de Jérusalem. Mais le *Voyage* du duc de Raguse, malgré ses défauts et ses omissions, malgré les préjugés de l'auteur qui appartient à l'école de la politique absolutiste, a une valeur et une utilité qui le séparent nettement des fades frivolités des touristes vulgaires.

La France peut prendre ce *Voyage* comme une enquête faite à l'étranger sur des sujets importans. Trois faits de premier ordre y sont mis dans une entière évidence : la position formidable de la Russie qui attend son heure et sa convenance pour s'incorporer Constantinople; l'extrême décadence des Turcs et de l'empire ottoman; le réveil de l'Égypte, de la Syrie et de la race arabe. Telles sont les données sur lesquelles doit opérer la politique française.

Il ne faut apporter dans les affaires ni précipitation, ni désespoir. Les périls qui menacent l'empire ottoman, loin d'inspirer à la France de la négligence et du dégoût, doivent l'exciter au contraire à lutter par tous les moyens contre l'ingratitude de la situation. Il importe que l'empire turc vive le plus long-temps possible. Les efforts de Mahmoud, les soins qu'il se donne à parcourir son empire (1), son ambition de le régénérer par les principes de la tolérance et par les ressources de notre civilisation, méritent les suffrages de la France, quels qu'en soient le succès définitif; nous devons continuer jusqu'au dernier moment la politique de François Ier, et tout faire pour que la ville de Constantin, dont s'empara Mahomet II, onze cent vingt-

(1) *Moniteur ottoman* du 15 juillet 1837.

cinq ans après sa fondation (1), demeure le plus long-temps possible sous la consécration et l'autorité de l'islamisme.

Mais, enfin, dans la prévision d'un dénouement inévitable sur les rives du Bosphore, n'avons-nous pas de brillans dédommagemens dans notre contact avec la race arabe, et dans notre position sur la Méditerranée? Le traité de Rustaich, dans lequel sont intervenues les puissances de l'Europe, a fait entrer Méhémet-Ali dans le droit public européen, en le reconnaissant comme grand feudataire de l'empire ottoman. L'Égypte jouit maintenant d'une certaine indépendance légale. C'est donc à Alexandrie et au Caire qu'il faut reporter la prépondérance française qui régna si long-temps à Constantinople. Si le Turc apathique doit subir un jour le joug du Russe, l'Arabe intelligent doit devenir l'ami constant du Français, et de cette façon le monde politique aura son contre-poids. Voilà pourquoi la régence d'Alger nous est indispensable : il n'y a pas là de fantaisie, mais nécessité. Croit-on que, sans Sebastopol et la Crimée, la Russie serait puissante à Constantinople? Nous ne pouvons être vraiment écoutés à Alexandrie, que si nos vaisseaux remplissent les ports d'Alger, de Bone et d'Oran.

Soutenir l'empire turc le plus long-temps possible, montrer à la race arabe que son meilleur allié, dans l'Occident, est le peuple et le génie de la France, exercer une grande autorité morale en Égypte, une domination réelle en Afrique; voilà, pour ce qui regarde l'Orient, le thème de la politique française. Ces intérêts, bien que leur théâtre soit lointain, n'en ont pas moins une réalité très positive. La France doit toujours songer à l'Orient, *Orientem componi*, suivant l'expression de Tacite.

LERMINIER.

(1) *Histoire de l'Empire ottoman*, par M. de Hammer, t. II de la traduction française.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1837.

La dissolution de la chambre des députés qui approche, et dont l'ordonnance ne peut tarder à paraître, a vivement occupé les esprits pendant cette quinzaine. Au nombre de ses conséquences prévues est une création de pairs dont nous parlerons tout d'abord, parce qu'elle précédera sans doute l'ordonnance de dissolution, ou du moins la réunion des colléges électoraux. La pairie, en effet, ne se recrutant plus par elle-même au moyen de l'hérédité, il faut bien que le gouvernement supplée d'année en année aux vides que la mort, les maladies, l'âge et ses infirmités font dans ses rangs. A la veille d'élections générales, une création de pairs est opportune, en ce qu'elle jette un nouvel élément dans la chambre haute, au moment où la seconde chambre est aussi sur le point de se renouveler, et de plus en ce qu'elle permet d'assigner une honorable retraite à quelques vétérans de la carrière représentative. On cite parmi les hommes qui doivent être promus à la pairie : MM. le général Durosnel, le général Tirlet, le général Meynadier, Odier, François Delessert, Kératry, Bignon, Rouillé de Fontaine, de Vandeul, Bessières, Joseph Périer. Dans une autre catégorie se trouve M. Aubé, ex-président du tribunal de commerce de Paris, membre du conseil-général de la Seine, et que ses services ont placé au premier rang des notabilités municipales. Il est, en outre, question de plusieurs généraux qui ne font pas partie de la chambre des députés, et dont les noms figureraient convenablement dans la chambre haute. Nous croyons aussi que M. Casimir Delavigne était sur cette liste; mais on assure qu'il a refusé.

Tout le monde se prépare donc aux élections prochaines, le gouvernement, les partis, les ambitions individuelles. De tous côtés, chacun calcule ses chances. Le ministère interroge ses préfets; les partis font la revue de leurs forces, lancent des programmes, essaient de former des comités, proposent des alliances; les candidats, et ils sont nombreux, travaillent les électeurs, cherchent des amis, comptent les suffrages dont ils se croient assurés. Néanmoins tout ce mouvement, qu'on prendrait de loin pour quelque

chose, n'existe réellement qu'à la surface du pays. Le pays lui-même est calme, satisfait du présent, sans inquiétude pour l'avenir. Ses dispositions envers le pouvoir sont bienveillantes et raisonnables; il y a dans les esprits confiance et sécurité. Les intérêts matériels qui ont repris le dessus et qui absorbent une grande partie de la nation électorale, se montrent plus exigeans que les passions politiques dont ils tiennent la place; rien n'annonce que les élections doivent donner de graves embarras au pouvoir, et on ne saurait guère, dans l'état actuel de la société, imaginer de circonstances où cette crise nécessaire dans la vie des gouvernemens représentatifs ait chance de se passer plus doucement.

Est-ce que les partis auraient donné leur démission? Non, certes; ils existent, ils parlent tous les jours au pays par la presse; ils en appellent tous les jours à l'opinion publique des nombreux mécomptes qu'ils ont essuyés depuis sept ans. Mais ils sont évidemment beaucoup plus faibles que le pouvoir; ils n'ont pas de symbole commun; ils ne peuvent s'accorder, ni sur le but, ni sur les moyens; ils se rendent mutuellement responsables des avantages que le gouvernement s'est assuré, et se reprochent à l'envi leur esprit d'exclusion et d'intolérance. L'attitude de l'opposition trahit en effet, depuis quelques jours, la gravité des embarras qui l'assiègent, la profondeur des dissensions qui l'affaiblissent, et, par-dessus tout, le manque, aujourd'hui bien constaté, d'un cri de guerre commun, au nom duquel elle puisse raisonnablement espérer que le pays s'émeuve et se passionne.

Voyez le parti légitimiste qui a pris les devans et lancé le premier son programme, sous l'inspiration malheureuse de quelques prétendus habiles, maintenant désavoués par le plus grand nombre des leurs. Unanimement repoussé par toutes les nuances de l'opposition libérale, il a sacrifié en pure perte ses doctrines politiques, renié en vain son passé, caché son drapeau, sans réussir à enrôler personne sous le drapeau étranger qu'il arborait. Son programme n'est pas seulement une faute, c'est une abdication et l'aveu d'impuissance le plus clairement formulé que ses ennemis aient pu désirer. En vérité, ce serait perdre le temps à plaisir que d'en aborder la démonstration sérieuse, et nous ne nous croyons nullement obligés de l'entreprendre. Mais, il faut le dire, c'est une étrange folie que celle de gens qui, après avoir gouverné la France pendant quinze ans, la croient assez oublieuse pour lui offrir en leur nom et comme leurs doctrines de gouvernement, tout le contraire de celles qu'ils ont appliquées pendant ces quinze ans par des instrumens divers et avec tous les moyens imaginables de mettre en œuvre d'autres théories politiques, s'ils en avaient eu. Les carlistes ont des regrets, des affections, des espérances, que la France nouvelle est bien loin de partager. Il n'y en a pas un qui, pris isolément, ne s'en fasse gloire. Pourquoi donc le parti tout entier les dissimule-t-il comme autant de crimes, quand il agit collectivement et en sa qualité de parti, si ce n'est parce qu'il n'a pas foi en lui-même et qu'il craindrait de n'être pas compris en parlant sa propre langue? Et voilà pourtant ce que les journaux légitimistes, je me trompe, deux sur quatre, prônent comme un chef-d'œuvre de tactique et d'adresse au milieu de la risée universelle! Les autres élémens de l'opposition n'ont pas eu jusqu'ici beaucoup plus de bonheur. On a initié le public à un projet de comité central qui se serait formé à Paris, sous les auspices d'hommes éminens, pour diriger les élections. On a prononcé quelques noms, de ceux qui figurent au premier rang, soit dans la presse opposante, soit sur

les bancs de la gauche dans la chambre des députés. Il a été aussi question de manifeste électoral, de devise à prendre, de bannière à planter au milieu du champ de bataille; et puis, un beau matin, tout s'est trouvé rompu. Les journaux se sont remplis de récriminations fort aigres, de violentes accusations, d'amers et méprisans sarcasmes. Pour tout dire enfin, et pour résumer toute cette querelle en deux hommes qui personnifient deux systèmes, M. Odilon Barrot n'a pas voulu siéger auprès de M. Garnier-Pagès. Il y a donc maintenant aussi loin de l'opposition du compte-rendu aux combattans du cloître Saint-Méry, que de la majorité de Casimir Périer au camp ultra-doctrinaire qui a pris pour drapeau le *Journal de Paris.*

Dans l'état d'affaiblissement où sont les partis, quelle sera, quelle doit être l'attitude du gouvernement? Comment s'exercera son influence? de quel côté penche-t-il? où sont ses préférences et les candidats selon son cœur? Pour répondre à ces questions, il faut d'abord se demander où le ministère du 15 avril a trouvé sympathie, force et faveur dans la dernière session, quels y ont été ses adversaires, quels y ont été ses amis; car il est bien évident que tous ceux qui l'ont, non pas supporté, mais soutenu, doivent être de nouveau désirés et rappelés par lui dans la chambre prochaine, pour y former sa majorité, la majorité sympathique et ferme dont il a besoin. Eh bien! c'est dans l'appui des deux centres qu'il a trouvé sa force. Le centre gauche échappait de plus en plus au gouvernement; le ministère du 15 avril l'y a rattaché. Quant au centre droit, il lui est resté presque tout entier, moins un petit nombre d'hommes de passion, aux yeux desquels le bien change de caractère, quand il n'est pas fait exclusivement par eux et pour eux. A l'exception de ces quelques hommes, vingt ou trente, qui le lendemain de la formation du ministère du 15 avril lui ont jeté le gant et se sont précipités dans une opposition violente, le reste du centre droit s'est montré bienveillant et juste envers le gouvernement. Le ministère, en effet, ne se présentait pas moins comme ministère de fusion entre les élémens divisés de l'ancienne majorité, que comme ministère de conciliation; et ce caractère, il l'avait par lui-même, et, pour ainsi dire, indépendamment de ses actes. Les hommes et les partis sont ainsi faits, que toute combinaison ministérielle parle d'elle seule, et que l'une sépare, tandis que l'autre rapproche et confond. C'est de cette dernière nature qu'était la combinaison Molé et Montalivet, la meilleure possible dans l'état où se trouvaient le pays et la chambre, parce qu'en apaisant l'irritation évidente des esprits, elle donnait à l'ordre toutes les garanties nécessaires, parce qu'elle ne jetait pas le gouvernement tout d'un côté, comme l'eussent fait d'autres combinaisons, et parce qu'elle rétablissait un équilibre dérangé que celles-ci eussent entièrement rompu. « Aujourd'hui donc, peut et doit se dire avec raison le cabinet du 15 avril, que cet équilibre est rétabli par mes soins, le gouvernement prendra-t-il l'initiative, et se donnera-t-il spontanément la tâche de le rompre au profit d'un des centres. » Pour continuer ce raisonnement, le ministère suivra-t-il le conseil que lui donnent quelques-uns de ses amis? Nous ne le pensons pas, s'il veut rester fidèle à son origine, car il ne se croit pas seulement du centre droit; et si dans les élections prochaines il portait exclusivement d'un côté toutes ses préférences et le poids de l'influence légale du gouvernement, il ferait un acte peu politique, il faut le reconnaître, et déplacerait de lui-même son point d'appui, au risque de se mettre à la merci d'une section de la chambre qui ne l'aurait pas

adoptée complètement. En tenant, comme il l'a fait jusqu'à présent, la balance égale entre les deux fractions de l'ancienne majorité du cabinet Périer, le ministère peut espérer qu'il la reconstituera dans son intégrité, à peu de chose près, et nous savons que c'est là son ambition. Mais pour cela, rien ne l'empêche de tendre une main amie à tous les hommes modérés que sa présence au pouvoir invite à s'y rallier, et qui ont même besoin d'un ministère tel que lui pour se rattacher au gouvernement; car si tout le monde arrive insensiblement à ce qui dure, les amours-propres demandent qu'on leur ménage la transition, et elle se fait surtout par des administrations qui parlent moins du passé que de l'avenir, de combats que d'organisation, qui ne brandissent point sans cesse l'épée après la victoire, et ne forcent pas les gens à une confession publique de leurs torts avant de les admettre dans le temple.

Le bruit courait, depuis quelque temps, que M. le comte Molé avait poussé très loin une seconde négociation de mariage pour une des princesses filles du roi. Nous croyons qu'on peut maintenant le féliciter d'un second succès, et que le mariage de la princesse Marie avec le duc Alexandre de Wurtemberg est aujourd'hui une certitude. Le duc Alexandre avait passé récemment une dixaine de jours au sein de la famille royale, et on l'y avait dignement apprécié. Il appartient à une branche de la maison régnante de Wurtemberg, et par sa grand'mère, à la famille royale de Prusse. Son père, général en chef au service de Russie, où il a dirigé toutes les communications de l'empire, avait épousé une princesse de Saxe-Cobourg. Lui-même est général-major de cavalerie au service russe, et sa sœur a épousé le duc régnant de Saxe-Cobourg, frère du roi Léopold et de la duchesse de Kent. Ce mariage resserre les liens qui unissent la France à plusieurs des maisons souveraines de l'Allemagne, et c'est une preuve nouvelle de l'heureuse impulsion donnée à nos relations diplomatiques par M. Molé.

M. le duc de Nemours s'est embarqué à Toulon, pour l'Afrique. L'expédition de Constantine aura donc décidément lieu, et les négociations pour la paix que l'on disait reprises avec Achmet-Bey, ou ne l'ont pas été, ou à peine renouées se sont rompues de nouveau. Nous ne le regrettons pas; nous aimons mieux que la paix soit faite sur les murs de Constantine, et imposée par une armée victorieuse, aux conditions qu'il nous plaira d'y mettre. Un peu de gloire en Afrique ne nuira point à la France, au milieu du repos de l'Europe, et nous vaudrons davantage aux yeux des Arabes, quand nous leur aurons donné une nouvelle preuve de notre force. La cause d'Alger, si compromise par toutes les incertitudes de nos systèmes, y gagnera beaucoup; et si Achmet-Bey est battu, comme nous n'en doutons pas, si nous entrons dans sa capitale, dussions-nous même ne pas la garder, ce sera un évènement qui retentira jusqu'à Tlemcen, au sein du divan de l'empereur du Maroc, et dans les conseils de Constantinople. Avec des Barbares, il faut faire le plus souvent de la force. Commencez par être forts, et soyez ensuite justes et modérés, pour que votre justice et votre modération ne soient pas perdues, pour qu'elles ne soient pas interprétées comme des preuves d'impuissance, et pour qu'on ne se croie pas tout permis contre vous. Voilà le conseil que nous donnerons au gouvernement, sans nous embarrasser d'ailleurs et avant de nous occuper du système qu'il peut vouloir appliquer en Afrique, car ce sont des questions entièrement distinctes. Aussi

l'expédition de Constantine nous satisfait-elle dans l'intérêt de notre prépondérance en Afrique, persuadés comme nous le sommes que le gouvernement n'a rien négligé pour la faire réussir.

Nous aurons en effet, dans la province de Constantine, vingt mille hommes disponibles, tant pour l'expédition que pour l'occupation des points intermédiaires entre Constantine et Bone, et pour la défense de cette dernière place. Tous les préparatifs sont faits sur une grande échelle et dans de larges proportions. Le ministère, qui les avait poussés très loin pendant les négociations, les a complétés depuis la rupture. L'armée ne sera plus exposée, comme l'année dernière, à manquer de vivres; un matériel considérable est accumulé à Bone, à Guelma, au camp de Medjz-Hammar, et l'artillerie sera commandée par le premier des généraux de cette arme, le lieutenant-général Vallée.

Au reste, il n'y a rien de trop dans toutes ces mesures. Ce n'est pas à un méprisable ennemi qu'on doit avoir affaire, et à moins que les habitans, fatigués de la tyrannie d'Achmet, ne nous en ouvrent les portes, Constantine ne sera pas enlevée d'un coup de main. Achmet y a fait de grands travaux; ses redoutables alliés, les Cabaïles, lui sont restés fidèles, et peut-être la population arabe, incertaine sur nos intentions pour l'avenir, n'osera-t-elle se déclarer pour nous. Mais au moins le bey de Constantine en sera réduit à ses propres ressources et à celles de la province dont il est maître, sans recevoir du dehors un appui matériel et moral qui aurait doublé ses forces. La position prise à Tunis par l'escadre française aux ordres du contre-amiral Gallois, préviendra toute tentative de débarquement de la part des Turcs, et tout changement préjudiciable à nos intérêts sur la frontière orientale de la régence; car ce n'est pas seulement contre les Arabes d'Abd-el-Kader et les Cabaïles d'Achmet que nous avons à défendre notre conquête, mais encore contre la Porte ottomane, qui renouvelle ses protestations à chaque instant et ne perd pas une occasion de revendiquer ses prétendus droits.

L'année dernière, un peu avant la chute du ministère de M. Thiers, une démonstration était devenue nécessaire pour protéger notre allié, le bey de Tunis, et empêcher quelque folle entreprise de la Porte sur l'ancienne régence d'Alger. On devait croire que, suffisamment avertie par cette épreuve, la Porte s'abstiendrait d'un nouvel essai de ses forces, et ne nous demanderait pas une seconde leçon. Et cependant elle a encore une fois cédé à de perfides conseils, et forcé le gouvernement français, son allié, à prendre contre elle la résolution éventuelle d'un nouveau Navarin, s'il le fallait. C'était pourtant une bien dure extrémité que celle-là, et c'eût été une rude atteinte portée au système de *statu quo* et d'immobilité, qui, est dans les affaires d'Orient, celui de l'Angleterre et de la France. Pour nous, en applaudissant à l'énergie de la résolution, nous aurions vu avec peine que l'exécution en devînt nécessaire, et nous préférons de beaucoup que la seule attitude prise par la France ait conjuré un double danger.

Si nous avions pu conserver quelques doutes sur l'influence dont émanait le projet de la Porte, un article récent de la *Gazette d'Augsbourg* les aurait levés. Dans cet article, qui porte un cachet tout russe, et ne s'adresse qu'aux aveugles passions du divan, on cherche à mettre en contradiction les actes et le langage des deux cabinets qui surveillent et gênent le plus les ambitieux projets de la Russie en Orient. On fait observer que ces deux cabinets ont, à plusieurs reprises, empêché le sultan de rétablir son autorité en

Syrie contre son insolent vassal, le pacha d'Égypte, et que M. l'amiral Roussin est revenu à Constantinople avec la stricte mission de maintenir à tout prix un *statu quo* humiliant et ruineux pour l'empire ottoman; et enfin pour dernier trait, ce qui trahit toute l'intention de l'article, on ajoute qu'au reste la valeur des protestations amicales de la France envers le sultan va être mise à l'épreuve; qu'une expédition est partie pour Tunis, chargée d'y opérer la destitution d'un pacha infidèle; que le sultan verra bien si la France, qui se dit son alliée, entend lui laisser les mains libres, et lui permettre de rétablir son autorité comme et où bon lui semble.

Ainsi voilà pourquoi l'influence de la Russie pousse le sultan à une folle et dangereuse entreprise, c'est-à-dire pour river ses fers, pour avoir le droit de lui répéter que la France est son ennemie, et pour le forcer à se rejeter, plus souple, plus docile que jamais, entre les bras de son puissant et *désintéressé* protecteur! Que si, dans une collision possible entre les deux escadres, la flotte turque avait été anéantie, c'eût été à Saint-Pétersbourg un double triomphe. Mais c'est déjà quelque chose que d'avoir prévenu le relâchement de l'alliance consacrée par le fatal traité d'Unkiar-Skelessi, alliance contre nature, et qui ne se peut maintenir qu'à force d'expédiens, de machiavélisme, de menaces secrètes et de caresses publiques.

Les dernières nouvelles de l'Italie sont plus rassurantes. L'ordre se rétablit en Sicile, et il n'a plus été troublé dans les Calabres ni dans l'Abruzze. Mais en Sicile, des exécutions nombreuses et de grandes rigueurs ont signalé la présence du général del Carretto, ministre de la police, et investi par le roi de pouvoirs extraordinaires pour comprimer la révolte. Le général del Carretto a parcouru les principales villes et s'est même avancé dans l'intérieur de l'île, avec de forts détachemens de troupes, qui n'ont éprouvé de sérieuse résistance nulle part. Le châtiment de la révolte a été prompt, cruel, impitoyable. Comme partout, la présence ou la crainte du choléra avait servi de prétexte aux plus coupables excès, il a été facile de confondre les délits politiques avec des désordres et des actes de férocité ignorante et sauvage, que doit punir toute société civilisée, et de les envelopper dans la même répression. Néanmoins l'ensemble et la portée réelle des évènemens qui ont eu lieu sont restés couverts d'un voile que la diplomatie étrangère n'a pas elle-même complètement percé, pas même la diplomatie de l'Autriche. Ce qu'il y a de certain, c'est que la mission du général del Carretto s'est prolongée au-delà du terme qu'on lui avait d'abord assigné et que l'ordre ne s'est rétabli qu'au moyen de rigueurs dont il ne nous appartient pas d'apprécier la nécessité et de présenter la justification. Le général del Carretto est revenu inopinément à Naples, il y a quelque temps, sans doute pour y faire connaître au roi les résultats obtenus et l'éclairer complètement sur la situation du pays. Il n'est resté que vingt-quatre heures à Naples, et il est aussitôt reparti pour la Sicile, d'où son retour définitif n'était attendu que pour dix ou quinze jours après. On croit qu'il sera contraint d'y laisser beaucoup de troupes, ce qui dégarnira peut-être trop la partie continentale du royaume; mais on n'y aperçoit pas de symptômes menaçans.

Le cabinet de Vienne n'aura donc pas l'occasion d'intervenir dans l'Italie méridionale. Le désirait-il, comme l'ont fait supposer pendant quelque temps les publications alarmantes de la *Gazette d'Augsbourg?* Il est permis d'en douter, quand on pense aux immenses embarras et aux complications redoutables qui en eussent été infailliblement la conséquence. M. de Metternich

ne l'ignorait pas; et si des représentations lui avaient été faites, si des avertissemens lui avaient été donnés, sous quelque forme et par quelque voie que ce pût être, fût-ce même par l'intermédiaire de la presse française, il n'aurait pas dû s'en étonner. Le gouvernement français a ses nécessités politiques, comme le gouvernement autrichien a les siennes, et nous croyons les unes plus importantes que les autres au maintien de la paix en Europe.

L'Autriche prétend vivre en bons rapports avec la France. Elle en a certainement besoin pour imposer à la Russie, et pour que sa politique ne soit pas entièrement absorbée par celle du cabinet de Saint-Pétersbourg. D'où vient donc que nous la trouvons partout sur notre chemin, à Turin comme à Naples, pour nous attirer, de la part de ces faibles gouvernemens, des mesures hostiles et des refus blessans? C'est l'Autriche qui, dans l'intérêt de ses bateaux à vapeur de Trieste, empêche le gouvernement napolitain d'admettre les nôtres dans ses ports comme vaisseaux de l'état; c'est l'Autriche qui, dans une question à peu près pareille, nous fait opposer, par le cabinet de Turin, une mauvaise volonté inconcevable et d'interminables lenteurs, grace aux préventions de M. de la Marguerite. Il serait cependant de meilleur goût de renoncer à toutes ces tracasseries, si l'on veut réellement vivre avec nous en bonne intelligence, et si c'est loyalement que l'on rend hommage à la sagesse et à la modération du gouvernement français.

L'Espagne continue à présenter un déplorable spectacle. Tout y est confusion, impuissance et désordre. Les massacres et les révoltes militaires ont cessé; mais on y est et l'on se croit toujours à la veille de nouveaux troubles, parce que l'ordre, imparfaitement rétabli, ne repose sur aucun fondement solide. L'assemblée des cortès et le nouveau ministère restent divisés, et se renvoient de l'un à l'autre la tâche difficile de sauver la patrie et la liberté. Les faibles ressources pécuniaires que le gouvernement s'est procurées à grand'peine ont servi à calmer l'exaspération des soldats, aigris par la négligence dont ils accusaient le précédent ministère à leur égard; mais on est retombé aussitôt dans la même détresse. Aucun service n'est assuré pour un mois, et la désorganisation universelle ne fait que s'accroître.

Au milieu de circonstances aussi critiques, il n'est pas de projets extravagans, coupables et dangereux, que le désespoir n'enfante chaque jour dans des imaginations exaltées par le ressentiment, la crainte, les périls de la situation. Il y a un parti qui veut rompre avec la France, ôter la régence à la reine Christine et essayer de la terreur; ce parti, qui compte dans ses rangs des généraux, des députés aux cortès, des ministres déchus, voulait faire massacrer M. de Senilhes à Pampelune, pour forcer la France à retirer son ambassadeur de Madrid, et laisser, disait-on dans ses conciliabules, la nation espagnole livrée à sa propre énergie. Et c'est pour animer cette énergie, pour réveiller cette nationalité, qui s'est assoupie en comptant mal à propos sur des secours étrangers, que d'atroces calculs ont sacrifié, dans ces derniers jours, tant de victimes; car on rattache généralement aujourd'hui à un plan formel les massacres des généraux et les révoltes militaires qui ont immédiatement suivi le dernier changement du ministère espagnol. Aussi, l'impression qu'en rapportent des observateurs dignes de foi est-elle plus défavorable que jamais à la cause de la reine et de la liberté constitutionnelle.

Trois corps d'armée, en communication les uns avec les autres, entouraient don Carlos à la fin du mois de juillet. Sur la nouvelle de la prise de

Ségovie par les carlistes, Espartero se porta avec le sien dans les environs de Madrid; on sait quels évènemens en furent la suite. Oraa et Buerens restèrent seuls chargés d'observer et de tenir en échec le gros des forces du prétendant; mais ils agissaient isolément. A la fin du mois dernier, tandis qu'Espartero s'éloignait de Madrid, après l'espèce de coup d'état que sa présence y avait provoqué, Buerens a été battu dans une affaire sérieuse, qu'il ne voulait pas engager, et qu'il n'a engagée que pour prévenir une insurrection de son corps d'armée. Cependant les carlistes n'ont pas tiré un grand parti de cet avantage, et maintenant Espartero, revenu dans ses positions de la fin de juillet, les menace de nouveau dans les leurs avec Oraa et les restes de la division Buerens, qu'il a ralliés. Ce qui rend toutefois la situation des carlistes moins dangereuse, et ce qui leur conserve toutes leurs chances, c'est le désaccord d'Espartero et d'Oraa. Leurs troupes ont opéré leur jonction; mais il paraît que les deux généraux ne se sont pas vus, et qu'Espartero, commandant en chef, ne peut compter sur l'obéissance de son subalterne. Les troupes elles-mêmes partagent les antipathies de leurs chefs, et chaque division suit, en politique, un drapeau différent. Que celle d'Oraa se trouve à portée de Madrid, elle y fera peut-être à son tour une réaction révolutionnaire en faveur de M. Mendizabal; que celle d'Espartero y soit rappelée, il est à craindre qu'exaspérée de la nomination du général Seoane à la présidence des cortès et de quelques autres actes de cette assemblée, elle ne fasse un 18 brumaire complet. C'est une révolution envisagée dès aujourd'hui, à Madrid, comme plus que possible, comme probable, si, dans la nécessité de défendre la capitale, Espartero se rapprochait du siége du gouvernement.

A la faveur d'un pareil état de choses et d'une dissolution si entière du parti qui lui est opposé, nous ne serions pas surpris de voir don Carlos prendre un ascendant qui finirait par lui ouvrir les portes de Madrid. Un grand nombre d'hommes politiques s'y attendent, et envisagent ce dénouement avec une résignation que nous ne comprenons guère. Tel est le chemin que la question espagnole a fait dans les esprits et dans la réalité depuis fort peu de temps.

Nous ne saurions en dire autant de la question portugaise, ou de la guerre que se font en Portugal les constitutionnels et les partisans de la charte de don Pédro. L'issue de cette guerre est encore incertaine, et, jusqu'à présent, il y avait eu peu de sang versé; mais nous apprenons ce soir même qu'une sanglante affaire a eu lieu dans les environs d'Alcobaça (au nord de Lisbonne), entre les constitutionnels et les chartistes, commandés, ceux-ci par les maréchaux Saldanha et Terceire, les autres par MM. de Sa Bandeira et Bomfim. Tout l'avantage est resté aux troupes constitutionnelles. L'infanterie ayant très vivement engagé la bataille, celle des deux maréchaux a été écrasée, malgré une opiniâtre résistance. Ils ont alors fait avancer leur cavalerie; mais à peine les deux corps étaient-ils en présence, que le cri de : *halte!* s'est fait entendre, et les soldats se sont donné la main sur le champ de bataille. Étonnés de ce résultat imprévu, Saldanha et le duc de Terceire ont demandé à parlementer, et on est convenu d'un armistice. Les deux armées se sont repliées en arrière, et les généraux victorieux ont aussitôt dépêché à Lisbonne le brigadier Celestino, pour instruire le gouvernement de leur succès et lui demander de nouveaux pouvoirs, afin d'accorder une ca-

pitulation aux partisans de la charte, s'ils sont disposés, comme on le croit, à désarmer. Les maréchaux ont perdu beaucoup de monde; le général San-Cosme a été tué, et la jeune noblesse qui avait quitté Lisbonne pour combattre sous les drapeaux de la charte, a été décimée par le fer et le feu des constitutionnels. Ces nouvelles sont du 30 août, et quoiqu'elles soient apportées par le paquebot de Falmouth, avec des correspondances de Lisbonne de la même date, les journaux anglais n'en font aucune mention. Ils disent, au contraire, que la situation était toujours la même, et que les maréchaux devaient entrer au premier instant à Lisbonne, sans que MM. de Sa Bandeira et Bomfim pussent y mettre obstacle. Les journaux anglais nous paraissent avoir mal jugé cette question et d'un point de vue aussi étroit qu'intéressé. Les deux plus grands noms militaires du Portugal sont, il est vrai, du côté de la charte, et c'est en général le parti de l'armée. Mais la constitution, et les cortès qui viennent d'en achever la réforme dans un sens très raisonnable, ont de leur côté la bourgeoisie armée de Lisbonne, que soutient dans sa résistance une haine assez vive contre les Anglais, véhémentement soupçonnés, et non sans raison, de préférence pour le parti contraire. C'est ce qui rend leurs correspondances de Lisbonne si injustes et si niaisement hostiles envers M. de Bois-le-Comte. Moins fortement prévenu que lord Howard de Walden en faveur des *chartistes*, M. de Bois-le-Comte est nécessairement, à leurs yeux, un démagogue forcené qui hante les clubs de Lisbonne et rédige leurs proclamations un peu sauvages.

Nous aurions beau jeu à répondre, si la chose en valait la peine. Mais nous nous ferions scrupule de découvrir toutes les plaies de l'alliance anglaise, qui est assez délabrée en ce moment, peut-être faute de grands intérêts qui puissent lui rendre sa première vigueur; car le fond des dispositions de l'Angleterre, à notre égard, est resté le même, et sa politique générale n'a pas fait un changement de front. Lord Durham s'était bien rendu à Londres avec son projet favori d'alliance russe, qui est la clé de bien des contradictions apparentes dans la conduite du gouvernement anglais à l'égard des affaires d'Orient; mais il n'a pas réussi à le faire goûter, et peu à peu on a vu pâlir son étoile, un moment si brillante et qui menaçait d'éclipser l'astre de lord Palmerston. Lord Durham n'a conservé, en effet, ni dans la presse anglaise, régulateur et thermomètre de l'opinion publique, ni auprès de la jeune reine, la faveur qui avait salué son retour à Londres, alors qu'on le croyait presque appelé à devenir, d'un instant à l'autre, l'âme et le chef d'un nouveau ministère. Ce changement, du reste, remonte et s'étend plus haut. L'auguste protectrice de lord Durham, la duchesse de Kent, mère de la reine, ne paraît pas avoir conservé elle-même tout l'ascendant qu'elle avait exercé jusqu'alors sur elle, et dont la jeunesse et l'inexpérience de sa fille semblaient devoir lui assurer une plus longue possession. La jeune reine, dit-on, a voulu l'être de fait et de nom; elle a un caractère décidé, la prétention de voir, de juger, de choisir par elle-même, et c'est ce qui a rejeté un peu dans l'ombre la duchesse de Kent et M. Conroy, ainsi que lord Durham. On s'occupe maintenant de donner à la reine un secrétaire particulier; nous disons qu'on s'en occupe, parce que nous ne croyons pas la chose terminée. M. le baron Stockmar, honoré de toute la confiance du roi Léopold, a eu, et il a sans doute encore, bien des chances pour être revêtu de ces fonctions délicates, qui demandent un homme parfaitement en

dehors de la sphère des partis. Mais sa nomination aurait rencontré des difficultés dans l'intérieur de la maison royale, et nous ne pensons pas que ce choix, dont la France n'aurait qu'à se féliciter, soit définitivement arrêté.

Quant au ministère anglais, il est toujours aux genoux de sa jeune souveraine, investi d'une confiance et jouissant d'un crédit que rien encore n'a ébranlés. Il se prépare, non sans quelque crainte, à la session prochaine, la première d'un parlement où sa majorité sera bien faible. Peut-être espère-t-il plus de ménagemens de la part des lords, et leur assentiment aux deux ou trois mesures capitales qu'il ne peut abandonner sans déshonneur, comme a semblé le promettre le duc de Wellington au nom de son parti, dans une déclaration fort remarquée à l'époque où elle fut faite. Ce qui justifierait cet espoir, c'est que depuis le duc de Wellington a continué à tenir le même langage, et tout récemment encore on le recueillait avec empressement de sa bouche au château de Windsor, où la reine, toute whig qu'elle est, et la nouvelle cour l'ont accablé de caresses, de prévenances et de flatteries.

Un colonel Vidaurre a fait au Chili, dans les premiers jours de juin, à la tête de quelques troupes qu'il commandait, une tentative de révolution qui a échoué, et dont nous ne parlerions pas, si elle ne se rattachait à des évènemens d'une grande importance, et ne devait probablement avoir de graves conséquences pour la majeure partie des nouvelles républiques de l'Amérique méridionale. La guerre était sur le point d'éclater entre le Chili et Buenos-Ayres d'une part, et de l'autre la confédération peru-bolivienne, composée de la Bolivie et des huit départemens de l'ancien Pérou, sous le protectorat du général Santa-Cruz. Cette guerre avait pour principal motif l'agrandissement subit de la puissance bolivienne et de Santa-Cruz, à la faveur des derniers déchiremens du Pérou. Par sa réunion avec la république voisine, sous l'habile gouvernement de l'ambitieux protecteur, la Bolivie, qui n'avait pas un port de mer, s'était avancée jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique, et menaçait de ce côté la suprématie maritime du Chili. Des ressentimens personnels s'étaient joints aux raisons politiques; le parti dominant au Chili accusait le général Santa-Cruz d'avoir favorisé une expédition de proscrits chiliens contre le gouvernement actuel de leur patrie; et le ministre de la guerre de cette république, don Diego Portalès, homme fort distingué d'ailleurs, ne pardonnait pas au général Santa-Cruz des talens et un bonheur qui l'avaient rendu l'arbitre d'un tiers de l'Amérique méridionale. Enfin, après quelques négociations inutiles, accompagnées, de la part du Chili, de procédés fort extraordinaires, Portalès avait déterminé son gouvernement à déclarer formellement la guerre au général Santa-Cruz, et entraîné dans sa querelle le général Rosas, président de la République Argentine (provinces unies de Rio de la Plata). Les choses en étaient là, et une expédition se préparait au Chili pour commencer les hostilités, quand a eu lieu le soulèvement dont nous avons parlé plus haut. Le colonel Vidaurre désapprouvait la guerre entreprise contre la Bolivie, et c'est un sentiment que l'on croit assez général dans la population. Mais, comme nous l'avons dit, ce soulèvement a été réprimé, les troupes insurgées ont été mises en déroute, et Vidaurre a pris la fuite. Cependant, comme le ministre Portalès, principal instigateur de la guerre, a perdu la vie dans ce mouvement, il est à présumer que le gouvernement du Chili changera de politique, et que la guerre sera au moins ajournée. Si

elle se poursuivait, nos vœux seraient pour le général Santa-Cruz, dont les dispositions envers la France ne laissent rien à désirer, tandis que nous avons des différends avec le Chili et la République Argentine; car en ce moment même, il est question de faire appuyer par quelques démonstrations navales nos réclamations à Buenos-Ayres, auprès de Rosas, dont nous avons beaucoup à nous plaindre. Et en général, c'est un moyen de nous faire rendre justice, auquel les nationaux établis dans ces contrées lointaines, à la merci de gouvernemens faibles et passionnés, trouvent que la France n'a pas recours assez souvent. Il serait à souhaiter que la marine française exerçât en leur faveur une protection plus constante, en se montrant bien plus fréquemment dans les ports de l'Amérique du Sud. Ainsi on aurait peut-être évité par une autre attitude les différends actuels avec le Mexique, où nos affaires ne paraissent pas menées avec toute l'énergie convenable; et s'ils ne sont pas terminés à notre satifaction, ce n'est pas le faute du brave amiral La Bretonnière.

On nous permettra, en terminant, de revenir encore une fois sur les imputations calomnieuses que notre travail sur la Russie nous a values de la part d'un libéralisme étroit et inintelligent; c'est pour leur opposer, en deux mots, une réponse péremptoire. Nous venons d'apprendre que le numéro de la *Revue* qui contient ce travail a été prohibé en Russie par ordre du gouvernement, et nous avons reconnu dans un journal allemand, dont les relations avec la chancellerie de M. de Nesselrode ne sont ignorées de personne, un essai de réponse aux piquans détails que nous avons donnés, dans notre chronique du 15 août, sur l'état des relations du cabinet de Saint-Pétersbourg avec ceux de Vienne et de Berlin. Nous ne saurions ajouter rien de plus, et nous livrons ces deux faits avec une entière confiance au jugement des esprits droits et impartiaux.

Revue Musicale.

— Mme Stoltz a continué ses débuts à l'Opéra dans *les Huguenots*. Après doña Anna, caractère sublime au-dessus de toute comparaison, le rôle de Valentine est, sans contredit, aujourd'hui le plus grand et le plus beau du répertoire; aussi, quoique la cantatrice n'ait pas réalisé, le premier jour, toutes les espérances de ses nombreux amis, on peut féliciter Mme Stoltz de s'en être encore tirée si bien. Le rôle de Valentine, comme du reste toutes les créations de l'école à laquelle appartient Meyerbeer, réclame une force de composition dramatique, une puissance d'organe, une sorte d'enthousiasme que Mme Stoltz possède en elle, nous n'en doutons pas, mais que certaines raisons, plus ou moins indépendantes de sa volonté, et dont nous parlerons tout à l'heure, l'ont empêchée jusqu'ici de produire sur notre scène. Mme Stoltz n'est pas, certes, une cantatrice italienne, loin de là; ni la Malibran, ni la Sontag ne lui ont dit leur secret. Si jamais elle tient le premier rang, nous ne pensons pas que ce soit par la grace flexible de son chant et l'irréprochable pureté de sa manière. Il faut donc qu'elle s'efforce d'acquérir, ou, pour mieux dire, de produire les qualités d'expression qu'exige cette école,

que, pour notre part, nous n'aimons pas, car nous trouvons qu'elle aboutit à l'exagération dramatique, aux cris, à la ruine de la mélodie, mais qui, après tout, vaut bien qu'on s'y conforme, puisqu'elle est en honneur aujourd'hui. Voilà pourquoi, même au milieu du succès bien légitime qui l'a, dès son début, accueillie dans *la Juive*, il était facile de prévoir que Mme Stoltz sortirait avec moins de bonheur de l'épreuve des *Huguenots*. La grande musique ne soutient guère que les forts. A mesure que la musique s'élève, elle dépouille tous ces petits artifices de métier, au moyen desquels la plus médiocre cantatrice gagne la partie, pourvu qu'elle sache tordre ses membres à propos et rouler ses grands yeux à souhait. La musique de *la Juive* nous semble admirablement combinée pour ce genre d'effet. Dans le caractère de Valentine, tout au contraire, on sent une préoccupation presque constante de l'idéal; l'effet tombe moins sous le sens, il est plus dans le cœur que dans le geste, plus dans l'expression simple de la voix que dans l'expression du regard. En passant ainsi, presque à l'improviste, de *la Juive* aux *Huguenots*, Mme Stoltz devait trébucher, faute d'avoir bien calculé les distances. Il en serait de même, si demain elle s'attaquait à Mozart. On aurait tort cependant de donner à ce petit échec, bien réparé depuis, plus d'importance qu'il n'en mérite. L'avenir des cantatrices ne dépend pas d'une seule épreuve, il faut bien aussi leur tenir compte de ces funestes inquiétudes du premier début, qui recommencent pour elles à chaque rôle nouveau. Depuis quelques jours, Mme Stoltz se rassure, et tout va mieux; il y a plus de confiance et moins de fausses notes. En vérité, c'est une rude affaire pour la critique que d'avoir ainsi à se prononcer à tout moment sur des talens qu'elle ne peut juger dans leur ensemble. Hier ils ont réussi, ce soir ils échouent; à toute occasion ils varient; et si vous faites comme eux, on prétend aussitôt que vous les exaltez par caprice, ou que vous les diminuez à plaisir. Il y a des chanteurs accomplis et parfaits sur le compte desquels il n'est point permis d'hésiter; ceux-là se font reconnaître d'un seul coup; une cavatine suffirait au besoin pour donner leur mesure. Après *Guillaume Tell* et *les Huguenots*, on pouvait, sans être un grand sorcier, parler hardiment de l'avenir de Duprez; mais que dire de ces talens, jeunes et sans expérience, qui font quelques pas, puis s'arrêtent, et ne se révèlent jamais que par boutades? Quoi que la critique fasse à leur égard, il ne tient qu'à eux de lui donner un démenti.

Nous l'avons déjà dit, Mme Stoltz possède une des plus belles voix de soprano qui se puissent entendre. C'est une vibration, une limpidité, et, par momens, une puissance dont rien n'approche. Tout l'avenir de Mme Stoltz est dans cette voix. Il s'agit maintenant pour elle de l'assouplir, de la rendre obéissante et juste, sinon parfaitement agile, et surtout d'en égaliser les registres. Pour bien apprécier la beauté naturelle de cette voix, il suffit d'entendre les effets qu'elle trouve presque au hasard et dans l'état inculte où elle est encore. Ainsi, dans le magnifique duo du quatrième acte, lorsque Valentine éperdue avoue à Raoul, pour le retenir auprès d'elle, le secret de sa passion, Mme Stoltz, par l'élan seul de son organe, émeut toute la salle, et remplace de la sorte le mouvement spontané où Mlle Falcon s'abandonne. Du moment où Mme Stoltz sera parvenue à modérer, à son tour, cette voix qui, aujourd'hui, la gouverne et l'entraîne souvent hors de la mesure, Mme Stoltz n'aura plus de rivale sérieuse sur la scène de l'Opéra. On reproche beaucoup à la jeune cantatrice de Bruxelles de manquer de chaleur dramatique et

d'enthousiasme *sacré*. C'est à tort. Nous croyons, nous, que Mme Stoltz, sans affectionner plus qu'il ne convient toutes les extravagances de pantomime inventées par le théâtre moderne, sent assez vivement le drame qu'elle exprime pour ne pas lui faire défaut. Seulement, la préoccupation incessante où elle est de la mesure et de l'intonation concentre en elle toute inspiration et l'empêche de se produire au dehors. Mme Stoltz hésite dans la musique; de là tous les défauts qu'on lui reproche. Comment voulez-vous qu'une cantatrice s'abandonne aux élans généreux de son ame, quand elle tremble pour la note qu'elle va saisir? Mme Stoltz se renferme dans sa partie et n'en sort pas: on voit trop que les soucis qui dévorent Valentine viennent moins de la querelle des catholiques et des huguenots que des embarras d'attaquer certaine note aiguë qu'elle attend au passage. La plupart du temps Mme Stoltz tient ses yeux fixés sur l'orchestre ou Duprez qu'elle semble interroger; l'inquiétude qui se trahit sur son visage, tôt ou tard se communique au public, et finit par glacer toute sympathie: car en effet rien n'est insupportable comme de se méfier de sa cantatrice et de redouter à tout moment la pointe d'une fausse note qui vous pique au vif. Cette alternative vous impatiente et vous irrite; vos sensations changent vingt fois en deux minutes, de telle sorte qu'une cavatine finit par devenir un pari de tapis vert. Or, on ne va pas au théâtre pour y chercher les émotions du jeu. Que Mme Stoltz acquière les qualités musicales dont nous parlons, et vous verrez si ces apparences fâcheuses ne tardent pas à s'évanouir; je défie qu'une femme de talent et de cœur devienne cantatrice sans devenir en même temps comédienne. Le travail se fait sans qu'elle y prenne garde, presque insensiblement. Aux Italiens du moins, cela s'est toujours passé de la sorte; pour trouver des exemples du contraire, il faudrait les aller chercher à l'Opéra-Comique, où l'on naît comédien, mais où en revanche l'on ne meurt guère chanteur. Qu'avant tout Mme Stoltz apprenne à modérer sa voix. Il est impossible, quand on se sent le pied sur un terrain qui glisse, d'aller et de venir librement, comme il convient; on demeure à sa place, immobile; on hésite, on n'ose faire un pas, on garde en soi toute chaleur, crainte de trop s'aventurer en voulant tenter plus. L'intonation, encore une fois! mais c'est là tout le secret d'une cantatrice, c'est la puissance de son geste, la beauté de son regard, l'aisance de sa démarche, l'harmonie enfin de toute sa personne. — Dans le caractère de Raoul, Duprez trouve des effets inouis. Au quatrième acte, surtout, rien n'égale son enthousiasme, et la magnificence de sa voix. Comme il chante la cavatine que Meyerbeer a mise dans le duo! Comme il traduit à merveille les moindres nuances de cette profonde musique! Il y a au commencement de ce duo, qui est un chef-d'œuvre, une inspiration adorable, une phrase de quelques mesures si rapide et si délicieuse, qu'elle passe comme un éclair, mais comme l'éclair d'un diamant. Duprez dit cette phrase avec un charme qu'on ne saurait exprimer. Après la dernière mesure, au lieu de s'arrêter, et de conclure la période comme faisait Nourrit, il continue et jette encore un son voilé qui s'évanouit doucement comme un soupir, de sorte qu'on dirait que la note divine de Meyerbeer se reflète dans le cristal de sa voix.

La partition du *Duc de Guise*, que l'Opéra-Comique a représenté cette semaine, est une œuvre qui se recommande par les hautes qualités de style et d'instrumentation qui ont valu à M. Onslow cette belle renommée que nul en France ou en Allemagne ne lui conteste. Il serait à souhaiter que les

musiciens qui écrivent aujourd'hui pour l'Opéra-Comique voulussent bien se régler sur ce modèle et composer leur musique dans de semblables dimensions. La partition du *Duc de Guise* est un chef-d'œuvre de style, et cela sans affectation scholastique; à peine si dans l'ouverture on trouve un motif traité en fugue; c'est la science la plus pure et la plus aimable, la science qui se sait assez forte pour être naïve et ne point afficher, à tous propos, ces formules de Conservatoire dont nul ne se soucie aujourd'hui. Cependant, il faut le dire aussi, cette musique manque un peu d'invention dans le rhythme, et la mélodie n'a que trop souvent rien à faire avec les beautés qui la distinguent. On sent trop constamment chez le maître des préoccupations instrumentales funestes à la voix; quand M. Onslow aurait négligé, pendant qu'il écrivait *le Duc de Guise*, de se souvenir qu'il a fait d'admirables quatuors et de fort belles symphonies, le public ne l'aurait pas oublié pour cela. M. Onslow apporte à la scène des habitudes de symphonie tout comme d'autres des habitudes de romances et d'ariettes ridicules. A Dieu ne plaise que je veuille ici faire des comparaisons! M. Onslow est placé trop haut pour cela; et d'ailleurs il pourrait invoquer pour lui l'exemple de Beethoven, ce qui ne l'excuserait pas à mon sens. Du reste, pour témoigner de la vérité de ce que j'avance, il suffit de citer le meilleur morceau de l'ouvrage, celui que le public recherche surtout avec amour, et qui est tout simplement un fragment de symphonie; je veux parler d'un entr'acte où l'effet des sourdines, si heureusement traité par Weber dans l'ouverture d'*Eurianthe*, se trouve mis en œuvre avec un bonheur rare, et produit l'effet le plus curieux. Il est impossible de rendre plus habilement la sombre et froide mélancolie d'une nuit de décembre en pleine campagne. Le vent pleure et gémit dans les bruyères, la pluie tombe, la grêle bat les vitres; c'est de la musique imitative à la manière de la symphonie pastorale de Beethoven.

F. BULOZ.

ERRATA DU ONZIÈME VOLUME.

Pag. 389, ligne 2, au lieu de: *Phedon*, lisez: *Phèdre*.
— 392, — 18, au lieu de: *d'histoire*, lisez: *l'histoire*.
— 394, — 27, au lieu de: *Protagas*, lisez: *Protagoras*.
— 405, — 21, au lieu de: *ses moyens*, lisez: *les moyens*.
— 595, — 15, au lieu de: *Pasley*, lisez: *Paisley*.

TABLE

DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

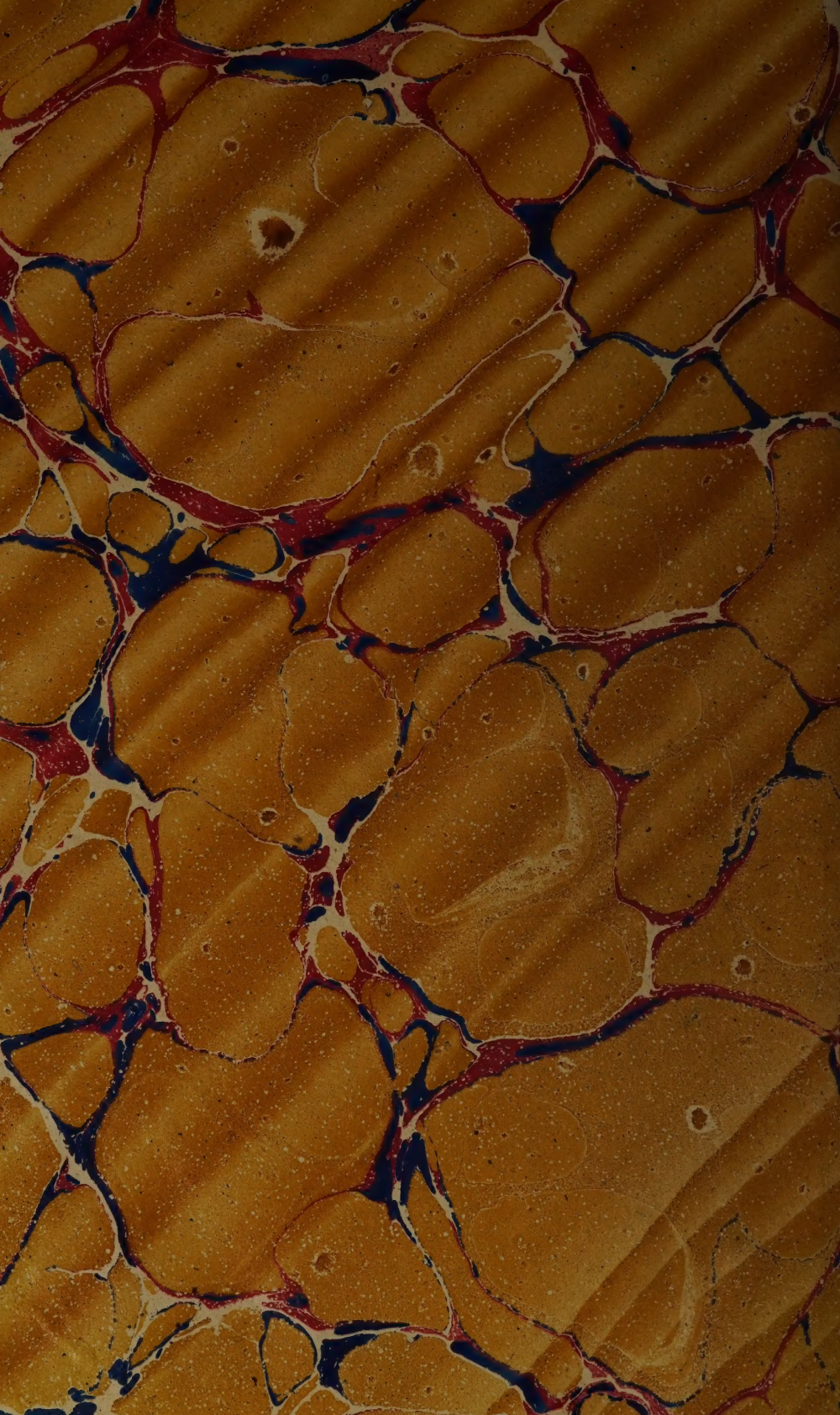
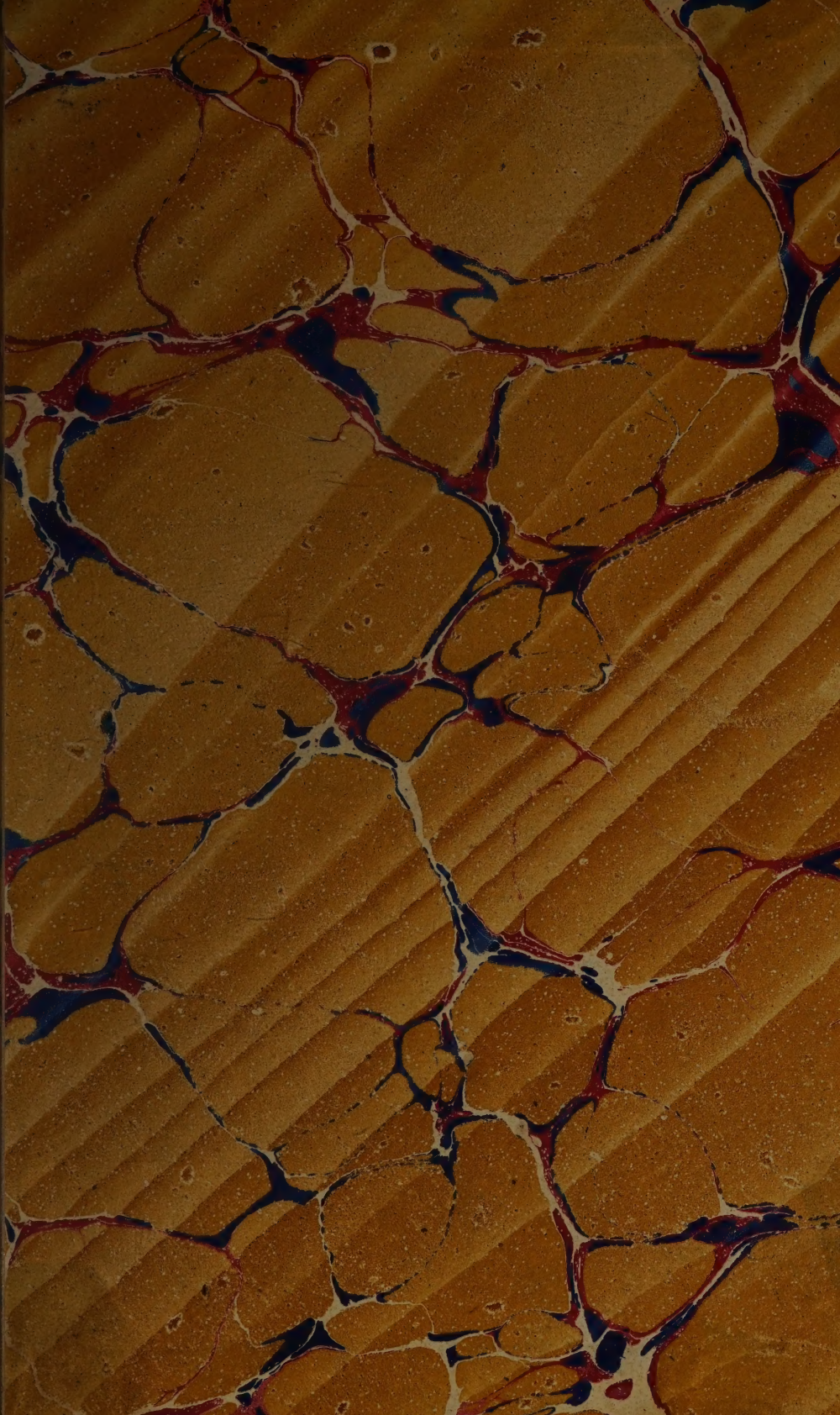
..... — Les Cenci, histoire de 1599. 5
SAINTE-BEUVE. — Poètes et Romanciers modernes de la France. — XXIV. — Mme de Krüdner. 33
GUSTAVE PLANCHE. — *Satires et Poèmes*, de M. Auguste Barbier. 54
L. DE CARNÉ. — Le Portugal au XIXe siècle. 79
HENRI BLAZE. — Les deux Muses. 113
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 121

..... — Revue étrangère. — L'Espagne depuis la révolution de la Granja. 129
GUSTAVE PLANCHE. — *Les Voix intérieures*, de M. Victor Hugo. 161
LOÈVE-VEIMARS. — Des Rapports de la France avec les grands et les petits états de l'Europe. — I. De la Russie, 1re partie. 185
F. MERCEY. — Joseph Speckbaker, le Diable de Feu *(der feuer teufel)*, histoire de l'insurrection tyrolienne de 1809. 237
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 265

SAINTE-BEUVE. — Poètes et Romanciers modernes de la France. — XXVI. — Delille. 273
ALFRED DE MUSSET. — Emmeline. 303
EUGÈNE DELACROIX. — Sur Michel-Ange et *le Jugement dernier*. 337
..... — Poètes et Romanciers du Nord. — II. — Pouchkin. 345
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 373

LERMINIER. — *Politique* d'Aristote. 385
GUSTAVE PLANCHE. — Le Fronton du Panthéon. 410
GEORGE SAND. — Les Maîtres Mosaïstes, 1re partie. 435
LETRONNE. — Sur l'Origine grecque des Zodiaques. 464
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 492
Revue littéraire. 503

GEORGE SAND. — Les Maîtres Mosaïstes, 2me partie. 513
UN MEMBRE DU PARLEMENT ANGLAIS. — Hommes d'état de la Grande-Bretagne. — IV. — Sir Robert Peel. 543
X. MARMIER. — Les Universités suédoises. — I. Lund. — II. Upsal. 579
F. MERCEY. — Souvenirs d'Écosse. — Hirta, l'Ile des Chasseurs. 594
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 627
Revue musicale. 634

SAINTE-BEUVE. — Écrivains critiques et moralistes de la France. — V. — M. Vinet. 641
GEORGE SAND. — Les Maîtres Mosaïstes, dernière partie. 658
J.-J. AMPÈRE. — Littérature païenne et chrétienne du IVe siècle. — Ausone et saint Paulin. — I. Ausone. 704
LERMINIER. — *Voyage* du duc de Raguse. 729
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 762

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 7915